10. 2. 2

Digitized by Google

Digitized by Google

Dessiné [illegible] gravé au burin et donné à Berlin par F. Schmidt Graveur du Roy en 1745.

Digitized by Google

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE
ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE',

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ÉTENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, qui representera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI
DE CARTES GEOGRAPHIQUES
Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques,
DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLVI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

PREFACE
DES AUTEURS ANGLOIS.

EVITONS les ornemens ſuperflus, à la tête d'un Ouvrage où nous n'annonçons rien que de ſerieux & d'utile. Il eſt peu néceſſaire de nous étendre ſur les avantages d'une entrepriſe de cette nature, lorſqu'on peut reconnoître au ſeul titre qu'elle a trois buts d'une égale importance : 1°. d'empêcher la perte d'un grand nombre de Livres précieux ; 2°. de rendre communs des Livres rares ; 3°. de former un corps des meilleurs Auteurs qui ont écrit ſur les différentes parties du Monde.

C'eſt cette triple vûe qui a produit pluſieurs grands Recueils de Voyages, en diverſes Langues, tels que ceux de Grinæus & de Bry, en Latin ; de Ramuſio, en Italien ; de Thevenot, en François ; ſans parler de pluſieurs petites Collections dans les mêmes Langues. Mais il n'y a point de Nation qui en ait publié plus que les Anglois, de qui nous en avons déja trois générales, d'une fort grande étendue ; celle de *Hakluyt*, en trois Tomes *in-folio* ; celle de *Purchaſs*, en quatre Tomes, ſans y comprendre ſon *Pilgrimage* ; & celle de *Harris*, en deux Tomes.

Churchill, autre Anglois, avoit ſans doute entrepris de ſe diſtinguer dans la même carriere ; mais à juger de ſon projet par l'execution, il ſemble qu'il ait fait conſiſter toute ſa gloire dans la groſſeur de ſix Volumes *in-folio* d'une immenſe étendue. 1°. Il ne s'eſt attaché qu'à cinquante Voyageurs particuliers, qui n'avoient parcouru qu'une fort petite partie du Monde ; ce qui exclud d'abord ſon Ouvrage du nombre des Collections générales. 2°. Les Ecrivains qu'il a recueillis, méritent peu d'eſtime. Loin d'avoir apporté, à ce choix, de l'exactitude & du diſcernement, on s'imagineroit que ce ſont leurs imperfections, plus que leurs bonnes qualités, qui l'ont déterminé à les choiſir. Les uns ne contiennent que

les opérations & les diſputes des Miſſionaires. D'autres n'offrent que des diſcuſſions étrangeres au ſujet, telles que les *Recherches navales* de Monſſon, dont le troiſiéme Volume eſt preſqu'uniquement compoſé; & n'ont point par conſéquent plus de rapport aux Collections de Voyages, que toute autre Hiſtoire maritime. Auſſi la ſubſtance de ſix gros Tomes ſe reduiroit-elle aiſément à moins de deux. 3°. Enfin, ce qui rabaiſſe encore plus Churchill, les Traductions qu'il a données des Auteurs étrangers ſont ſi mauvaiſes, que non-ſeulement il s'écarte ſans ceſſe du ſens de ſes Originaux, mais qu'il les défigure ſouvent par des retranchemens ou des omiſſions qui ne ſont jamais à leur avantage. La meilleure partie de ſon Ouvrage eſt l'Introduction, que pluſieurs Critiques ont attribuée, ſans aucun fondement, au célébre Locke. Mais il ſuffit de connoître les défauts du Recueil, pour ſe perſuader qu'un ſi ſçavant homme n'y eût jamais la moindre part.

Quoique nous ayons des Collections de Voyages en ſi grand nombre, on conçoit que les materiaux ne ceſſant pas de ſe multiplier par de nouvelles entrepriſes & de nouvelles découvertes, il ſera toujours néceſſaire de publier par intervalles quelques nouveaux Recueils, ou du moins des Additions continuelles aux anciens. Ainſi Hakluyt ſe crut obligé en 1599, c'eſt-à-dire, dix ans après ſa premiere Addition, d'en donner une ſeconde avec un ſupplément conſidérable. Purchaſs publia un nouvel Ouvrage en 1625. Harris ſuivit leur exemple en 1705.

Le deſſein de ces divers Collecteurs avoit été de réunir les meilleurs Ecrivains dans un corps, depuis la renaiſſance du commerce & le commencement des découvertes, juſqu'à leur tems. Mais la crainte de multiplier trop les Volumes, les a tous obligés de ſupprimer quantité d'excellens Ouvrages. C'eſt par cette raiſon que Hakluyt s'eſt borné aux Auteurs Anglois, & que n'écrivant pas plus de cinquante ans après les premieres navigations de ſes Compatriotes, il n'a pas laiſſé d'en omettre pluſieurs, qui n'ont pas même trouvé place dans ſon Supplément, & dont Purchaſs a compoſé ſa Collection. Par un effet encore plus fâcheux de la même cauſe, Purchaſs, qui s'étoit propoſé de joindre aux Anglois pluſieurs Voyageurs Etrangers, ſe trouvant trop reſſerré dans l'eſpace qu'il leur deſtinoit, les a racourcis avec ſi peu de meſure, qu'à force de retranchemens, il a rendu ſon Ouvrage preſque inutile.

Les Compilateurs qui ont travaillé ſous le nom de *Harris*, (car on n'eſt redevable à lui-même que de l'Epître dédicatoire & de l'In-

troduction de ſon Recueil) entreprirent, quatre-vingt ans après les découvertes, c'eſt-à-dire, dans un tems où les Relations de Voyages s'étoient extrémement multipliées, d'executer le même deſſein dans des bornes auſſi étroites que celles de Purchaſs. Auſſi n'ont-ils donné qu'un fantôme de Collection générale, & des ſquelletes d'Auteurs, au lieu de corps & de ſubſtance. Non-ſeulement ils ont omis une partie des meilleures Relations de Hakluyt & de Purchaſs, qui font tant d'honneur à leur pays, mais ils ont corrompu le reſte par leurs abbréviations. Celles que Purchaſs a données entieres, ils les ont miſérablement racourcies; & celles qu'il avoit abregées lui-même, ils ont achevé de les mutiler par de nouveau racourciſſemens. Outre tant d'imperfections groſſieres, ce dernier Recueil ayant été publié depuis près de quarante ans, combien de Voyages utiles & curieux ont paru depuis ce tems-là, qui méritent d'être enfin recueillis.

C'eſt par des raiſons ſi fortes que les Auteurs de la nouvelle Collection qu'on préſente au Public, ſe ſont déterminés à former l'entrepriſe de cet Ouvrage, ſur le plan dont ils vont rendre compte.

Ils ont regardé comme un devoir, 1°. d'y inſerer également les Relations omiſes par Harris, & celles qu'il a tirées de Hakluyt & de Purchaſs: 2°. de reſtituer, autant qu'ils ont pû s'en procurer le moyen par la confrontation des Originaux, les Auteurs mutilés par Harris & par Purchaſs. 3°. De recueillir non-ſeulement les Relations omiſes par Purchaſs, mais encore celles qui ayant paru depuis Purchaſs, ont été négligées par Harris. 4°. D'y joindre tous les Voyageurs de quelque conſideration, qui ont paru en Angleterre depuis 1705, c'eſt-à-dire, depuis la Collection de Harris. 5°. D'enrichir leur Ouvrage de toutes les Relations étrangeres, dont ils ont pu ſe procurer la connoiſſance.

Ce n'eſt pas dans un premier Volume qu'ils peuvent ſe flatter d'avoir rempli tous ces engagemens. Cependant ils ſont perſuadés qu'on y trouvera la fidélité de leurs promeſſes aſſez bien établie pour en tirer le motif d'une juſte confiance, & ſe repoſer ſur l'avenir.

Dans la réſolution de ne rien épargner pour le ſuccès du dernier article, ils ont pris ſoin de faire venir, à grands frais, les Relations des Etrangers; & ne ſe bornant point aux grandes Collections qu'on a nommées, ni aux Ouvrages poſterieurs qui ont été publiés ſous le titre de Voyages, ils ont étendu leurs recherches juſqu'aux plus petites productions des Voyageurs, lorſqu'ils y ont trouvé les deux

caracteres de la vérité & de l'inſtruction. Telles ſont celles des Hollandois au Nord & aux Indes Orientales, les Lettres édifiantes, les Mémoires des Miſſions, pluſieurs Journaux litteraires, ſans oublier les Mémoires de l'Academie des Sciences de Paris, & les Tranſactions Philoſophiques de Londres, qui offrent pluſieurs Relations curieuſes. Enfin le deſir de ne rien omettre pour la perfection de leur projet, leur a fait jetter dans leur narration, divers Extraits qui concernent l'Hiſtoire, le Gouvernement & la Religion des Nations étrangeres, ſur-tout des Nations de l'Orient; tirés preſque toujours de leurs propres Auteurs, pour ſuppléer à la négligence des Voyageurs, qui n'ont pas toujours eu le tems, ou occaſion de ſe procurer toutes ces lumieres.

Quoique le deſſein des Auteurs ait beaucoup plus d'étendue que toutes les Collections précédentes, ils ne ſe propoſent pas de multiplier les Volumes à l'infini. Après avoir remarqué les défauts des anciens Recueils,, ils ont cru devoir ſe former une nouvelle méthode. Au lieu de donner chaque Auteur entier dans l'ordre de ſa publication, ils ſéparent ſon Journal & ſes avantures de ſes remarques. Ils donnent la premiere de ces deux Parties ſans mêlange; la ſeconde, ils l'incorporent avec les remarques des autres Voyageurs ſur les mêmes Régions.

En génétal, les avantures des Voyageurs ne ſont pas toujours aſſez importantes pour ne pas demander beaucoup de retranchemens & d'abbreviations. Et comme ceux qui viſitent les mêmes lieux ne peuvent manquer de répeter les mêmes choſes, il eſt clair que par la méthode qu'on prend pour les recueillir, on évite quantité de petits détails inutiles, dont la ſuppreſſion ſert à ménager beaucoup d'eſpace. Purchaſs & Harris, qui s'étoient auſſi propoſé, non-ſeulement d'abreger, mais d'éviter même juſqu'aux moindres repetitions, ont pris une voie fort ſinguliere. Après avoir donné un Auteur entier, il n'ont plus penſé qu'à retrancher, dans les autres, toutes les remarques qui avoient quelque reſſemblance avec celles du premier. On comprend que cette méthode fait un étrange ravage dans les Livres, & qu'elle n'eſt propre qu'à les mutiler d'une maniere ſi bizarre, qu'il ne reſte au Lecteur que des morceaux imparfaits de chaque Ouvrage. L'injure s'étend même juſqu'à l'Auteur qu'elle conſerve entier; car ſi l'on ſuppoſe qu'entre cinq Voyageurs, par exemple, les quatre derniers ſoient dépouillés de leurs remarques, par la raiſon qu'elles ſe trouvent dans le premier, il arrive non-ſeulement que les quatre perdent leur droit de proprieté aux mêmes choſes, mais que le premier ſe trouve deſtitué des témoignages qui doi-

Digitized by Google

vent ſoutenir & confirmer ſes Relations. Au contraire, la méthode de ce Recueil qui eſt d'incorporer enſemble les remarques de pluſieurs Voyageurs, avec beaucoup d'exactitude à citer les ſources, ſert tout à la fois à conſerver le fond des choſes dans ſa totalité, à mettre chaque Ecrivain en poſſeſſion de ce qui lui appartient, & à faire éviter des répetitions, qui entraîneroient autant d'ennui que de longueur.

Mais ce ne ſont pas les ſeuls avantages de notre méthode. Ajoûtons que le Lecteur trouvant réuni dans les mêmes lieux tout ce qui appartient aux mêmes ſujets dans un grand nombre d'Ecrivains différens, ſe voit épargner la peine de courir de l'un à l'autre, pour rejoindre des remarques diſperſées, & l'ennui de relire ſouvent les mêmes choſes; enfin, qu'au lieu de quantité de notions imparfaites qui ſe trouvent répandues dans pluſieurs Ouvrages, il aura des deſcriptions entieres, recueillies de tous les Voyageurs. Ainſi cette Collection devient un ſyſtême de Géographie moderne, & d'Hiſtoire, autant qu'un corps de Voyages; & repréſente, avec autant d'ordre que de plénitude, l'état préſent de toutes les Nations.

Ne peut-on pas dire auſſi à l'honneur de la méthode qu'on embraſſe, qu'elle a dû ſervir à rendre le fond de l'Ouvrage plus correct & plus parfait? Un Compilateur qui a rapproché les remarques de pluſieurs Ecrivains les unes des autres, doit avoir eu plus de facilité à reconnoître leurs erreurs, & par conſéquent à les corriger. Il doit en avoir eu beaucoup à diſtinguer les Relations romaneſques, d'avec les Ouvrages ſérieux, & les copies de l'Original; à découvrir les vols, & à remonter ſur les traces du Plagiaire juſqu'à la premiere ſource. En rapprochant, par exemple, toutes les Relations de la Guinée l'une de l'autre, il paroît que la plûpart de leurs Auteurs ont copié, ou volé, ſi l'on veut, *Artus*, dans la Collection de *Bry*; car ils ne l'ont cité nulle part, ſans excepter Boſman même, que perſonne juſqu'aujourd'hui n'avoit ſoupçonné de plagiat. Une découverte de cette nature a rendu les Compilateurs de notre Recueil ſi attentifs, qu'ils n'ont guères manqué de reſtituer les biens aux Proprietaires. Ils ont reſpecté ſinguliérement les obſervations des plus anciens Voyageurs; & quoiquelles manquent ſouvent d'une juſte étendue, comme on ne s'en appercevra que trop dans les premieres Relations Angloiſes, ils ont cru devoir les y laiſſer avec cette imperfection.

Après avoir donné l'idée générale du plan de cet Ouvrage, il faut entrer dans quelque détail ſur l'execution. La matiere peut

être conſiderée ſous deux vûes différentes : l'une qui comprend les *Extraits*, l'autre, les *Réductions*. Les Extraits contiennent le Journal de chaque Voyage, les avantures du Voyageur, & les autres événemens qu'il raconte ; avec la deſcription des lieux, telle qu'il la donne, ſur-tout lorſqu'elle n'eſt pas démentie par les remarques de quelqu'autre Voyageur. Chaque Extrait eſt précédé communément d'une Introduction, ou d'un éclairciſſement litteraire, dans lequel on rend compte, autant qu'il eſt poſſible, de la perſonne de l'Auteur, de l'Origine de ſon Ouvrage, de ſa nature & de ſa forme. On y joint une courte critique, c'eſt-à-dire, un jugement ſur le mérite ou ſur les défauts, particuliérement pour ce qui concerne la Géographie, l'Hiſtoire, les Figures, les Plans & les Cartes.

Ce qu'on appelle ici les Réductions, contient les remarques des Voyageurs ſur chaque Pays, ſur ſes Habitans & ſes productions naturelles, dont on a compoſé un corps, qui forme une deſcription réguliere. Mais quoique les obſervations de différentes perſonnes ſe trouvent ainſi mêlées, on a pris ſoin de les diſtinguer par d'exactes citations. Lorſque tous les Auteurs s'accordent ſur quelque point, on a cru les citations inutiles ; mais dans les endroits où ils ſe contrediſent, tantôt l'on inſere leurs différentes Relations dans le texte, tantôt s'attachant à celui qui paroît le plus exact, on relegue tous les autres dans les Notes.

Ces Notes qui ſont Géographiques, Hiſtoriques & Critiques, ont pour objet de corriger les erreurs, de fixer les opinions, ou de concilier leurs différences, d'éclaircir les obſcurités, & de ſuppléer par divers ſecours aux omiſſions qui ſe trouvent ſouvent dans les Voyageurs. Mais on ne renvoye guères aux Notes ce qui peut trouver place dans le Texte, ſans appeſantir la narration ; & quelquefois même, lorſque la queſtion eſt d'une importance extraordinaire pour l'Hiſtoire ou la Géographie, on introduit une diſſertation particuliere ſur le fond de la difficulté.

Cependant après tant de travail & d'attention pour corriger les erreurs, on ne ſe flatte point d'avoir toujours ſatisfait le Lecteur, & l'on n'eſt pas même parvenu à ſe ſatisfaire toujours ſoi-même. Quand la différence n'eſt qu'entre deux Auteurs, ou que de part & d'autre le nombre des Auteurs eſt égal, il eſt extrémement difficile de juger de quel côté la vérité ſe trouve, à moins qu'il ne ſe préſente pour guide quelque Autorité ſuperieure aux exceptions, telle que le témoignage d'un Ecrivain du Pays même ; ce qui n'eſt pas ſans exemple à l'égard des Régions Orientales.

Mais de tous les points ſur leſquels on trouve les Voyageurs peu d'accord,

d'accord, il n'y en a guéres où les conciliations & les ſupplémens ſoient ſi difficiles que ſur celui des noms propres. Une des principales vûes qu'on s'eſt propoſées dans cet Ouvrage, eſt de réduire les noms de lieux & de perſonnes à l'ortographe de leur véritable prononciation, & d'introduire tant d'uniformité, que les mêmes objets reparoiſſent conſtamment ſous les mêmes noms.

Pour atteindre au premier de ces deux buts, il ſuffit de connoître l'alphabet du Pays de chaque Auteur, ou de la Langue dans laquelle il écrit. Mais il n'eſt pas ſi facile, ou plutôt, il eſt preſque impoſſible d'exécuter le ſecond deſſein, parce que c'eſt un défaut commun à tous les Voyageurs de la même Nation d'écrire différemment les noms Etrangers. Sans vouloir décider ſi ce défaut vient de leur négligence à s'informer des noms, ou de ce qu'étant obligés d'inventer des caracteres, parce que leur propre Langue n'en a pas toujours qui répondent exactement aux ſons des Nations érrangeres, ils ſuivent différentes régles dans ce choix; ou, ce qui eſt ſouvent la vraie raiſon, de ce qu'ils copient ſans diſcernement les Ecrivains des autres Nations; à quelque cauſe enfin qu'on doive attribuer ce déſordre, il s'enſuit que ſi l'on entreprend de reduire tous les noms à quelque idiome partieulier, on tombe néceſſairement dans autant de différenees que ſi l'on n'avoit fait que les tranſcrire ſans y rien changer. En un mot, le ſeul moyen de les rendre uniformes, ſeroit de ſçavoir comment ils ſont écrits par les Nations mêmes auſquelles ils appartiennent.

On n'a rien épargné pour ſuivre fidélement cette régle dans les noms qui regardent l'Europe, l'Aſie, & quelques parties de l'Afrique; mais lorſqu'il eſt queſtion des Pays qui n'ont ni livres ni caracteres, tels que la Guinée & les plus grandes Régions de l'Afrique, le Continent de l'Amerique, toutes ſes Iſles, &c. on n'a pû ſe promettre d'arriver jamais à la véritable ortographe, non plus qu'à l'exacte prononciation. Dans une ſi grande incertitude, on s'eſt crû obligé de conſerver la plûpart de ces noms comme ils ſont écrits dans les Auteurs originaux, en réduiſant ſeulement quelques lettres à la valeur de celles qui rendent le même ſon, dans la Langue où cette Collection eſt publiée. Si l'on croit quelquefois avoir découvert le véritable nom, l'avis qu'on en donne dans une Note devient une régle à laquelle on ne ceſſe pas de s'attacher. Au reſte, ce qu'on entend par la réduction des lettres, deviendra ſenſible dans un ſeul exemple. Les François écrivent *Chine :* or pour le prononcer de même, les Anglois écrivent *Shin*, les Allemands *Schin*, les Italiens *Scin*, & les Portugais *Xin.* Ainſi pour réduire cette

ſyllabe à la prononciation Angloiſe, dans toutes ſortes de mots, il faut employer le *Sh*; & pour la réduire à la prononciation Françoiſe, il faut mettre *Ch* ou *Sch*. Ceux qui ont quelque connoiſſance des différentes Langues de l'Europe n'ont pas de peine à ſe familiariſer avec ces transformations, mais ceux qui n'ont pas les mêmes lumieres ſont expoſés à bien des mépriſes ſur l'identité des Places; & c'eſt un inconvénient néanmoins qui ne peut être éviré.

A l'égard des Cartes Géographiques, des Plans & des Figures, on ſe gardera bien de répérer indifféremment toutes les piéces de cette nature qui ſe trouvent répanduës dans les Voyageurs. Outre que le nombre en ſeroit infini, la vérité ſeroit bleſſée trop ſouvent par quantité d'erreurs ou de chimeres. Par exemple, Herbert, Struys, Gemelli, Chardin, Kempfer & le Bruyn nous ont donné des Plans de Perſepolis; mais admettre ceux des trois premiers, ce ſeroit avilir cet Ouvrage en y mêlant des fauſſetés manifeſtes; & prendre la peine auſſi de copier les trois derniers, ce ſeroit une répétition inutile, lorſqu'un ſeul peut ſuffire. On a rejetté, par la même raiſon, une infinité de Planches qui repréſentent des Batailles, des Sieges, & d'autres perſpectives de cette eſpéce; ſimple ouvrage de l'imagination, qui ne ſert qu'à groſſir la forme & le prix d'un Livre, ſans aucune uriliré. On s'eſt donc borné, pour les Plans, à ceux qui ont été dreſſés ſur les lieux, par des gens d'une fidélité & d'un mérite reconnu; & pour les Figures, on a fait graver les animaux, les vegetaux, les habits, les machines, &c. d'après les meilleures Planches qui ayent éré publiées.

De même, on a retranché quantité de Cartes remplies de fautes, & dreſſées ſans art, telles que celle de la Mer Blanche par Herbert, celles de Sandys, de Tournefort, de le Bruyn, enfin toutes celles qui ont paru copiées ſur d'autres Cartes, & parſemées des mêmes erreurs; mais on a conſervé avec ſoin celles qui ont été dreſſées ſur les lieux, par d'habiles Voyageurs, ou copiées d'après celles du Pays même. Telles ſont la Carte du Volga par Olearius; la Carte Ruſſienne de la Mer Blanche; celle de Siberie; celle de la Colchide, & du Canton de Bashrah, publiée dans la Collection de Thevenot; celle de l'Arrique, par Wheeler, &c. On n'a pas moins reſpecté les Plans de Côtes, de Ports & de Villes qui ſe trouvent dans Cook, Rogers, Frezier, Iſbrand-Ides & d'autres Voyageurs eſtimés.

Lorſqu'il s'eſt trouvé pluſieurs bonnes Cartes du même Pays, comme celle de l'Egypte & du Delta, publiées par Lucas, Sicard,

& le Docteur Pocock, on a pris le parti, ou de n'en donner qu'une, augmentée de ce qu'il y a de meilleur dans les autres, ou de les refondre toutes enſemble pour en faire une nouvelle. Cependant lorſqu'il s'eſt préſenté un grand nombre de Cartes particulieres ou chorographiques d'un grand Pays, telles que celles du Tibet, de la Chine & de la Tartarie, dont on a l'obligation aux RR. PP. Jeſuites, on s'eſt déterminé à n'en compoſer qu'une Carte générale.

Mais comme les meilleures Cartes qui nous viennent des Voyageurs, ſont fort éloignées de ſuffire pour nous repréſenter toutes les Côtes & tous les Pays du Monde, on a ſuppléé à ce défaut en recueillant avec ſoin tout ce que les Hydrographes & les Géographes nous ont donné d'eſtimable dans ce genre. La fidélité avec laquelle on fait honneur à chaque Pays de ſes propres richeſſes, doit écarter tout ſoupçon de vol & d'injuſtice. Ainſi la France reconnoîtra, dès le premier Volume, les belles Cartes qui ont été dreſſées par l'ordre de M. le Comte de Maurepas, ſur les obſervations de l'Académie des Sciences. Si l'on a pris le parti de les diviſer, c'eſt ſans aucun changement qui puiſſe empêcher qu'en rapprochant toutes leurs parties, on ne les rétabliſſe dans leur premiere forme. On a cru ſeulement devoir y tracer les routes les plus célébres, & diſtinguer les Villes dont les ſituations ont été déterminées par les Aſtronomes, tant Aſiatiques qu'Européens, après avoir rapporté les obſervations mêmes dans le Texte de l'Ouvrage, ou dans les Notes.

On ſe croit en droit de conclure, que ce Recueil ne manquera d'aucune des qualités qui lui conviennent. L'abondance s'y trouvera ſans ſuperfluité, & la brieveté ſans excès dans les retranchemens. Les citations tiendront la place des Volumes. Au lieu de pluſieurs Relations d'une même choſe, on n'en aura qu'une, ſoigneuſement compoſée de toutes les autres. Enfin tous les inconvéniens qui naiſſent du mêlange des matieres différentes, ou de la diſperſion des mêmes ſujets, ſe trouveront évités, avec autant d'avantage pour l'Hiſtoire & la Géographie, que d'agrément pour les Lecteurs.

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

ENTREZ ſans guide dans une Forêt ſpacieuſe, où les routes ſe multiplient ſans ceſſe avec autant de varieté que d'abondance, vous courez riſque à chaque pas de vous égarer; ou du moins vous ne rapporterez d'une courſe incertaine que des idées confuſes, qui ne vous repréſenteront rien fidélement. Cette comparaiſon fera ſentir qu'en publiant un Ouvrage qui mérite le nom d'immenſe à pluſieurs titres, la Préface même des Auteurs Anglois ne me diſpenſe pas de joindre ici quelques éclairciſſemens.

1. *Quoique les Auteurs promettent avec raiſon, dans le Recueil de tous les Voyageurs connus, un ſyſtéme complet d'Hiſtoire & de Géographie moderne, ils n'ont pas fait aſſez remarquer que leur objet n'eſt pas l'Hiſtoire des Païs où les Voyageurs ont pénétré, mais ſeulement l'Hiſtoire de leurs Voyages & de leurs Obſervations; de ſorte que s'il en réſulte effectivement de grandes lumieres pour la Géographie & l'Hiſtoire en général, c'eſt par accident, ſi j'oſe employer ce terme, & parce qu'en viſitant divers Païs les Voyageurs n'ont pû manquer de recueillir ce qui s'eſt attiré leur attention. La plûpart s'en ſont fait une étude, ſuivant les occaſions & leur propre capacité; mais, par ces deux raiſons mêmes, avec un ſuccès fort inégal. Cependant ceux qui ont le moins réuſſi, faute d'habileté ou de ſoin, n'occupent pas moins leur place dans ce Recueil, comme parties de l'objet principal. Ainſi tout ce qui ſe trouve ici d'utile à l'Hiſtoire & à la Géographie n'eſt au fond que le réſultat du principal objet, qui eſt de repréſenter le Voyageur tel qu'il eſt en lui-même. De-là vient qu'on ne ſçauroit donner trop d'éloges à la méthode que nos habiles Compilateurs ſe ſont impoſée dans leur Préface. Apres avoir repreſenté chaque Voyageur dans ſes courſes, pour remplir leur objet, qui eſt l'Hiſtoire des Voyages; ils tirent de tous ceux qui ont voyagé dans le même Païs ce qui appartient à l'Hiſtoire & à la Géographie des mêmes lieux, pour en compoſer un Corps, qu'ils appellent* Réduction, *auquel cha-*

Digitized by Google

que Voyageur contribue ſuivant ſes lumieres.

II. *Les Compilateurs n'ont pas fait remarquer dans leur Préface la différence qui eſt entre le premier Livre du Recueil & les Livres ſuivans. Il eſt vrai qu'elle eſt ſenſible ; cependant on n'eſt pas moins obligé d'avertir que les découvertes & les conquêtes des Portugais aux Indes Orientales ayant été réduites en Hiſtoires méthodiques ſur des Relations & des Mémoires qui n'ont jamais été publiés, ce n'eſt pas l'ouvrage des Voyageurs mêmes qu'on fait paroître ſur la ſcene, mais celui de divers Ecrivains qui ont travaillé d'après eux. Les principaux ſont Juan de* Barros, *l'Evêque* Oſorio, Maffée, *qui n'a guéres fait qu'abreger Barros*, Antonio Galvam, Manuel de Faria y Souſa & Hernan Lopes de Caſtaneda. *Comme c'eſt particuliérement des deux derniers que les Compilateurs ont emprunté le fond de leur récit, il eſt à propos de faire connoître le mérite de ces deux ſources.*

L'Ouvrage de Caſtaneda porte pour titre Hiſtoire de la Découverte & de la Conquête des Indes Orientales par les Portugais. *Outre les Editions Portugaiſes de 1553 & 1561, chacune en deux Volumes* in-folio, *les François en ont donné une Traduction dans leur langue, à Paris,* in-4°. *1563. Les Italiens l'ont traduit en deux Volumes* in-folio, *à Veniſe 1678. Les Anglois l'ont auſſi rendu propre à leur Nation, en le traduiſant à Londres en 1582.*

Caſtaneda, dans une Epître dédicatoire à Jean III. Roi de Portugal, rend compte à ce Prince des motifs qui lui ont fait prendre l'emploi d'Hiſtorien. C'eſt pour conſerver la mémoire des premieres Expéditions des Portugais aux Indes Orientales, & les ſauver du triſte ſort d'une infinité de grandes actions qui ſont tombées dans l'oubli. Il nomme entr'autres (a) *celles des Eſpagnols dans l'expulſion des Mores, & celles des Rois de Portugal Don Alfonſe Henriquez & Don Sanche ſon fils, pour s'aſſurer la poſſeſſion du Royaume de Portugal & des Algarves. A peine en reſte-t'il un foible ſouvenir ; & par rapport même à la découverte & la conquête des Indes, Caſtaneda obſerve que de ſon tems il ne ſe trouvoit plus que quatre perſonnes vivantes, entre leſquelles il ſe nomme, qui euſſent* (b)

(a) *Il cite auſſi les actions des Aſſiriens, des Medes, des Perſes, des Afriquains contre les Généraux de Rome, & des Sueves contre Jules-Céſar. Mais les Hiſtoires de pluſieurs de ces Nations avoient été écrites. Elles ſe ſont perdues par divers accidens ; ſans compter que les Grecs & les Romains prirent plaiſir à les détruire.*

(b) *Il paroît ici clairement que les Voyageurs Portugais n'avoient guéres publié de Relations. Caſtaneda n'auroit pas avancé au Roi un fait de cette nature, s'il n'eût été certain.*

quelque connoiſſance de ces glorieux événemens ; & que ſans le ſecours de ſon Ouvrage, il falloit s'attendre qu'après leur mort, la plus belle partie de l'Hiſtoire Portugaiſe ſeroit tout-à-fait oubliée.

Il étoit d'autant plus propre à l'écrire, qu'ayant demeuré aux Indes Orientales avec ſon pere, qui y exerçoit l'Office de Juge, il s'y étoit uniquement attaché à recueillir des Mémoires & des informations. Il avoit vécu familiérement avec quantité d'Officiers & d'autres gens d'honneur, qui avoient eu part à la Conquête par leurs actions ou par leurs ordres. Il s'étoit procuré la communication d'un grand nombre de Lettres & de Papiers d'importance. A ſon retour en Portugal, il avoit voyagé à ſes propres frais dans toutes les parties du Royaume, pour découvrir des acteurs ou des témoins. Enfin ce fut après avoir paſſé la plus grande partie de ſa vie à raſſembler des matériaux, qu'il compoſa ſon Ouvrage dans l'Univerſité de Conimbre, où il étoit alors employé au ſervice du Roi. Faria y Souſa, dans le Catalogue des Auteurs qu'il a placé à la fin de ſon troiſiéme Volume, donne le premier rang à Caſtaneda. Il raconte que cet Ecrivain avoit fait exprès le Voyage des Indes pour vérifier ſon Hiſtoire. Quoique ſon ſtyle & ſa Géographie ne lui paroiſſent pas fort recommandables, il aſſure qu'on ne peut trop eſtimer ſon exactitude & ſa fidélité.

Faria, *dont le témoignage eſt ſi favorable à Caſtaneda, eſt lui-même un Hiſtorien célébre, qui a compoſé, ſous le titre d'*Aſia Portugueza, *l'Hiſtoire des Portugais aux Indes Orientales, depuis leur premier Voyage en 1497 juſqu'en 1640. Il rapporte toutes leurs courſes & leurs découvertes, depuis la Côte d'Afrique juſqu'aux parties les plus reculées de la Chine & du Japon ; leurs batailles ſur mer & ſur terre, leurs expéditions, leurs ſiéges & leurs actions mémorables, en y mélant la deſcription des Païs & des Villes, des Mœurs, des Uſages, du Gouvernement & de la Religion. Son ſtyle eſt ſec & concis ; mais ſes remarques ſur les événemens, ſes réflexions ſur la conduite des Rois de Portugal & ſur celle de leurs Miniſtres & des Vicerois de l'Inde, paroiſſent toujours juſtes & ſenſées. Ce caractere judicieux ne l'abandonne que dans les matieres de Religion, où faiſant peu d'uſage de ſon jugement, il laiſſe voir toute la foibleſſe & la crédulité d'une mauvaiſe éducation. Il marque auſſi trop de confiance pour* Mendez Pinto, *véritable Romancier, dont il adopte quelquefois les fictions.*

A la fin de ſon Ouvrage il ajoûte quatre articles fort curieux : 1. L'état des Poſſeſſions Portugaiſes depuis le Cap de Bonne-Eſpérance juſqu'à la Chine, avec les Dignités, les Commandemens, les Revenus & les Maiſons Religieuſes qu'elles renfermoient alors. Nos

Digitized by Google

Compilateurs ont cru devoir joindre cet article à leur Hiſtoire. 2. Une Liſte de tous les Vaiſſeaux qui partirent de Lisbonne pour la découverte des Côtes de l'Afrique & de l'Aſie, & des Bâtimens annuels de Commerce, depuis les premieres entrepriſes du Prince Henri juſqu'en 1640. 3. Une autre Liſte des Vicerois & des Gouverneurs de l'Inde pendant le même temps. 4. Une troiſiéme Liſte des Auteurs dont il s'eſt ſervi pour ſon Ouvrage, avec un Jugement ſur leur mérite & leur autorité. Il en compte vingt-un d'imprimés & treize manuſcrits.

*L'*Aſie Portugaiſe *a toujours paſſé pour un Ouvrage exact & curieux. On en connoît deux Editions en Portugal, la premiere en 1666,* in-fol. *3. vol. avec les Plans des principales Villes & les têtes des Gouverneurs; la ſeconde en 1674. Les Italien, les François & les Anglois l'ont traduit dans leurs Langues.*

C'eſt ſur ce fondement que les Compilateurs Anglois offrent dans leur premier Livre une narration ſuivie, qui renferme ce qu'il y a de plus important & de mieux averé dans l'Hiſtoire Orientale des Portugais juſqu'à l'année 1540. On doit comprendre que l'état des poſſeſſions & des revenus du Portugal, qui finit cette belle Hiſtoire, eſt celui qui ſubſiſtoit alors. Au lieu du nom des Ecrivains, tel qu'on le voit dans la plûpart des Relations ſuivantes, on a mis à la marge celui des Généraux ou des Vicerois, avec beaucoup d'attention à ſuivre la datte des années.

Notre premier Livre eſt enrichi de quelques autres Relations, dont l'autorité ne demande pas moins d'être établie.

Le Voyage de Solyman *ou* Solcyman Bacha, *de Suez aux Indes, & ſon expédition contre les Portugais de Diu, ſont l'Ouvrage d'un Officier* (c) *des Galeres Venitiennes, qui fut engagé malgré lui au ſervice des Turcs. Nous en avons deux Editions; la premiere publiée à Veniſe en 1540, c'eſt-à-dire, preſqu'immédiatement après l'expédition, dans un Recueil* in-8°; *la ſeconde, qui ſe trouve dans le premier volume de la Collection Italienne de Ramuſio: mais aucune des deux ne nomme l'Auteur. Elles ſont différentes ſur pluſieurs points. La premiere eſt d'un ſtyle obſcur, & mêlée de quelques faits que Ramuſio s'eſt attribué le droit de réformer, comme le ſtyle, parce que l'Auteur ne les rapporte pas ſur le témoignage de ſes propres yeux. Cependant elle ſert à corriger quelques fautes d'impreſſion qui ſe ſont gliſſées dans celle de Ramuſio. Quoique ce Voyage n'ait pas été fait par les Portugais, il a tant de liaiſon avec le Chapitre ſuivant, qui eſt tiré*

(c) *Son Emploi étoit celui de* Comite, *c'eſt-à-dire, Inſpecteur ou Commandant des Eſclaves. Nous avons tiré ce nom des Italiens, qui diſent* Comito.

de Faria y Souſa, & des autres Ecrivains de Portugal, qu'il doit entrer ici naturellement. D'ailleurs il regarde la Côte Orientale de cette Mer, comme le Voyage ſuivant regarde la Côte oppoſée; de ſorte qu'ils forment enſemble une deſcription ſupportable du Golfe entier: ce qui les rend d'autant plus précieux qu'on n'a pas proprement d'autre Voyage d'un bout de la Mer rouge à l'autre; car celui de Daniel, en 1700, eſt ſi ſuperficiel qu'il ne mérite pas ce nom. Il eſt étonnant qu'à l'exception de M. de l'Iſle, aucun de nos Géographes n'ait fait uſage de ce double ſecours. Mais il l'eſt encore plus que deux Journaux, où les détails ſont ſi particuliers, ne diſent rien de la grande Baye que les Anciens nommoient Elanitique, *un peu à l'Eſt de* Tor *ou* al Tur, *au pied du Mont Sinaï. La deſcription qui s'en trouve dans les Auteurs Arabes eſt enfin confirmée par deux célébres Voyageurs Anglois, le Docteur* Schaw *& le Docteur* Pocock, *qui l'ont tracée dans leurs Cartes.*

Les Relations de Caſtro & d'Albulfeda portent avec elles tout ce qui étoit néceſſaire pour les éclaircir.

III. *A l'égard des premiers Voyages Anglois, qui ſont la matiere des trois Livres ſuivans, on ne ſera pas ſurpris que les Compilateurs accordent le premier rang à leur Nation. Ils prennent ſoin d'avertir par une note, que les François s'attribuent l'honneur d'avoir viſité long-tems auparavant les Côtes de Guinée; & l'on verra au ſecond Tome que dans les articles qui regardent nos Voyages & nos Etabliſſemens en Afrique, ils rendent volontiers juſtice à nos prétentions. C'eſt ici néanmoins que je ne ſuis pas libre de cacher mes regrets ſur la néceſſité où je me trouve de ſuivre pas à pas des Compilateurs Etrangers, & de m'aſſujettir ſervilement à leur plan. Non que je le condamne: mais n'en connoiſſant que ce qu'ils ont annoncé dans leur Préface & dans leur Introduction, je ſuis forcé d'attendre la publication de chaque* (d) *volume pour juger de l'exécution, ſans pouvoir eſpérer de faire jamais à l'ordre général aucun changement qui convienne aux idées de ma Patrie. Auſſi n'ai-je pas d'autre gloire à prétendre ici que celle d'une ſimple Traduction. Heureuſement que le ſçavoir & la modération des Compilateurs me répondent juſqu'à preſent qu'il y a peu de riſque à marcher après eux. J'en juge par trois volumes que j'ai déja traduits, & je ne crains pas d'en abandonner le jugement au Lecteur ſur l'eſſai que je lui préſente.*

(d) *Suivant l'uſage d'Angleterre pour les Ouvrages d'importance, les Compilateurs de ce Recueil le publient par Cahiers hebdomadaires, qui me viennent de Londres à meſure qu'ils ſortent de la preſſe.*

Ce

Ce premier Tome néanmoins eſt fort inferieur à ceux qui le ſuivent. Je ne dois pas faire difficulté de le répeter après les Compilateurs, qui font librement cet aveu dans leur Préface. Si l'on eſt trompé par l'agrément qu'on ne laiſſera pas d'y trouver, c'eſt un heureux augure pour la ſuite de l'Ouvrage, où l'on doit s'en promettre beaucoup plus. Il n'eſt pas ſurprenant d'ailleurs que les premiers Voyageurs Anglois ſe ſoient moins attachés à des récits agréables qu'à des obſervations utiles. La plûpart n'étoient que des Marchands, qui cherchoient de nouveaux Pays, pour y jetter les fondemens de leur commerce, ou des gens de mer qui travailloient à perfectionner la navigation. Dans ces deux vûes ils négligeoient des recherches moins importantes, dont leur caractere les rendoit moins capables, ſe contentant d'ouvrir les voies à ceux qui devoient leur ſucceder. Auſſi les Compilateurs déclarent-ils qu'ils n'ont publié les premieres Relations que par reſpect pour leur origine. La même raiſon les leur a fait publier ſans aucun retranchement. Mais comme elles ſont courtes, & ſouvent imparfaites, ils ne les ont pas jugé ſuſceptibles de réduction.

IV. *Ils ont regardé avec raiſon les noms propres de lieux & de perſonnes comme une des principales difficultés de leur entrepriſe; mais tous les ſoins qu'ils ont pris pour régler leur ortographe, par la connoiſſance des Langues, l'étude des Livres & la vérification des uſages, n'ont pû les conduire à la perfection, ſur un article où l'erreur eſt inévitable. Pour un nom fidellement vérifié, il faut compter qu'il en demeure dix incertains. Comment toutes les Nations pourroient-elles s'accorder ſur l'ortographe des noms, lorſque les Voyageurs d'un même Pays les écrivent différemment; Il ſe trouve même des Ecrivains, qui par un excès de goût pour leur Langue, affectent de rapporter tout à ſes terminaiſons. C'eſt ainſi que* Labat *& pluſieurs autres écrivent* Biſſaux *pour* Biſſao, Cachaux *pour* Cacheo *ou* Cachao; Gourmets *pour* Gromettos, *&c. Ajoûtons que la prononciation groſſiere & preſque toujours défectueuſe des gens de mer ſert beaucoup à multiplier les erreurs; car qui reconnoîtroit* Sierra Leona *dans* Sarlione, *comme nos Navigateurs le prononcent;* tres Hermannos *dans* les trois Yrmaos, *& la Riviere de Sannaga dans le* Senegal, *qui eſt paſſé tout-à-fait en uſage, &c. Cette difficulté ne regarde encore que les noms qui ſont les mêmes pour toutes les Nations. Combien n'augmente-t'elle pas à l'égard des lieux qui ont été nommés différemment par des Voyageurs de differens Pays? L'Iſle* de France *eſt l'Iſle* Maurice *pour les Hollandois, l'Iſle* Bourbon, Maſcarenhas *pour les Portugais, &c: les exemples en ſont infinis.*

Sans entrer dans une ſi longue diſcuſſion, il m'a ſemblé que les

Compilateurs faiſant profeſſion de n'avoir rien épargné pour arriver à la verité parmi tant d'épaiſſes ténebres, je devois entrer dans leur opinion (e) *lorſqu'elle eſt établie par des preuves, & revenir à l'uſage le plus commun de ma Patrie, lorſqu'ils paroiſſent manquer d'autorité. Ainſi je n'ai pas fait difficulté d'adopter leur ſentiment ſur la Riviere de Gambie, qu'ils nomment* Gambra, *ſur l'Iſle d'*Abdelcum *qu'ils nomment* Abba del Kuria, *& dont les Matelots Anglois ont fait par corruption* Ab' dal Kuria; *ſur le Zanguebar, qui doit être nommé* Zanjibar, *&c. Je cite trois noms pour mille. L'exemple des Auteurs que je traduits devient une regle pour moi, lorſqu'ils ont pris la peine de le juſtifier, parce que je ne pourrois m'en écarter ſans leur faire perdre le fruit de leur travail. Cependant, pour concilier tous les droits, je mettrai à la fin de ce Recueil une Table générale des noms de lieux, tels qu'ils ont été dans l'origine, & tels que la corruption ou d'autres cauſes de changement les ont fait paſſer en uſage. Cet engagement, que je ne prends pas ſans conſeil, & que je n'executerai pas ſans ſecours, me diſpenſe de faire pour chaque Volume ce que j'ai promis dans la derniere note de l'Introduction.*

V. *On regretera peut-être, en liſant les premieres Relations, de ne pas trouver la ſituation des lieux expliqués par des notes. Mais ſi l'on fait attention que dans la ſuite de l'Ouvrage chaque Pays doit paſſer comme en revûe, être décrit, repreſenté dans le plus grand détail, on jugera que des notes de cette eſpece, qu'il auroit fallu joindre preſqu'à chaque ligne, & quelquefois à chaque mot, groſſiroient fort inutilement les Volumes. Les Cartes générales ſuffiront toujours pour ſervir de guides au Lecteur. C'eſt cette raiſon qui les a fait placer dans le premier Tome, en attendant les Cartes particulieres qui doivent accompagner les Réductions.*

Qu'il me ſoit permis de faire valoir ces premieres Cartes & toutes celles qui viendront à la ſuite, comme une des plus précieuſes parties de l'Ouvrage que je preſente au Public. Si la maniere dont elles ſont annoncées dans la Préface doit faire juger fort avantageuſement de l'intention des Compilateurs, j'aſſure hardiment que l'execution ſurpaſſera leurs promeſſes. Aux tréſors qu'ils ont raſſemblés avec tant de choix & de diſcernement, j'ai pris ſoin de joindre les ſecours de nos plus habiles Géographes. Il paroît que les Anglois ont ſenti nos avan-

(e) *Bien entendu que ſuivant leur propre régle il a fallu réduire à notre ortographe certains noms qu'ils ont changés, pour les conformer à la leur. Ainſi lorſqu'ils écrivent* Sha, *je dois écrire néceſſairement* Cha *ou* Scha, *parce qu'ils n'écrivent* Sha *que pour prononcer comme nous* Cha *ou* Scha, &c.

Digitized by Google

tages, en produiſant pour eſſais de richeſſe les Cartes qui ont été dreſſées en France par l'ordre du Protecteur des Sciences & des Arts. M. le Comte de Maurepas, qui ſe trouve nommé par ce titre, comme j'aurois pû commencer par ſon nom pour faire naître la même idée, s'appercevra que les Etrangers participent à ſes bienfaits & ne déguiſent pas leur reconnoiſſance. C'eſt à l'Auteur même de ces belles Cartes (f) *que j'ai confié toute la partie géographique du Recueil. Son zèle pour les progrès d'un Art qu'il cultive avec tant d'honneur, l'a porté non-ſeulement à m'accorder tous ſes ſoins, mais à me promettre pluſieurs morceaux curieux qui n'ont jamais vû le jour, & qui ne peuvent manquer d'enrichir beaucoup cet Ouvrage.*

Je n'ai pas eu moins d'attention à me procurer d'habiles ſecours dans un autre genre. Quoique les Figures Angloiſes ne ſoient pas ſans beauté, on trouvera la difference fort grande à l'avantage des miennes. M. Cochin le fils, qui en a pris la conduite, eſt auſſi connu par la richeſſe & l'agrément de ſon invention que par la délicateſſe de ſa gravure. Au lieu d'une Planche morte, où les hommes & les animaux n'offroient proprement que les dehors de leur forme, il a ſçu tracer dans chaque figure la verité du caractere, ſans diminuer celle de la reſſemblance. Je ne ſçais par quelle fantaiſie il a plû au Libraire de me faire paroître à la tête de mon Livre. Mes amis ſont témoins de ma réſiſtance. Si la foibleſſe que j'ai eue de me rendre eſt une faute, je la crois fort bien réparée par l'excellence du Portrait, qui eſt l'ouvrage du célebre Smith.

Enfin rien ne peut donner de la défiance pour l'engagement que j'ai pris de publier un Volume tous les ſix mois. Le ſecond eſt actuellement ſous preſſe, le troiſiéme eſt traduit; & graces à la protection de Monſeigneur le Chancelier, qui m'a fait l'honneur de me choiſir pour cette entrepriſe, la guerre n'interrompt pas mes communications avec l'Angleterre.

(f) *M. Bellin, Ingenieur de la Marine, Garde du Dépôt Royal des Plans & des Cartes.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le premier Volume de l'*Hiſtoire generale des Voyages*, *&c.* & j'ai cru qu'un Ouvrage de cette nature & deſiré depuis ſi long-tems ne manqueroit pas d'être favorablement reçu du Public. A Paris, ce 20 Janvier 1745. SOUCHAY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut: Notre bien amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Hiſtoire generale des Voyages, traduite de l'Anglois par M. l'Abbé Prevoſt*, s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant & ſes ayans-cauſes, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs Volumes & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *quinze* années conſécutives, à compter du jour de la datte des Preſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, d'augmentation, correction, changemens ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-Scel des Preſentes; que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France: le tout à peine de nullité des Preſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes dits ayans-cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le 23 Janvier l'an de grace 1745. & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 423. F°. 365. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 16 Mars 1745. VINCENT, Syndic.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

DANS le deſſein que j'ai formé de donner une Hiſtoire générale de tous les Voyages remarquables des derniers ſiécles, en m'attachant particuliérement à la découverte, à la conquête, au commerce, & aux proprietés naturelles & politiques des nouvelles Regions dont les Voyageurs ont acquis la connoiſſance, il ne ſera point inutile de commencer par quelques obſervations ſur la Navigation & le Commerce. J'examinerai leur progrès juſqu'à la chûte de l'Empire Romain; leur état dans l'Europe juſqu'à l'invention de la Bouſſole; enfin les avantages qu'on a tirés de cette heureuſe découverte pour leur encouragement & leur perfection.

Mes recherches n'iront pas, comme celles des autres Ecrivains qui ont traité le même ſujet, juſqu'au tems du Déluge & même au-delà; parce qu'il me ſemble que le travail d'un Hiſtorien peut être mieux employé qu'à pénétrer dans des ſiécles ténébreux dont il a peu de lumiére à recueillir, ou qui n'offrant rien de certain, le réduiſent néceſſairement à de vaines & pénibles conjectures. Je ne m'attacherai pas non plus à ſuivre le genre humain dans ſes différentes tranſmigrations, ni à chercher comment la terre s'eſt peuplée; entrepriſe auſſi inutile que la premiere. Enfin, par la même raiſon, je ne chercherai point à découvrir combien de bancs de rames les Grecs & les Romains avoient ſur leurs Vaiſſeaux de guerre, ni dans quel ordre ces bancs étoient diſpoſés. Toutes ces queſtions, qui ont déja cauſé tant d'embarras aux Sçavans, ne peuvent jamais être aſſez éclaircies pour demeurer ſans un grand nombre d'obſcurités invincibles; d'ailleurs les explications les plus certaines n'auroient point de rapport au deſſein de cet Ouvrage.

On ne doutera point que l'uſage des Barques & des Radeaux ne ſoit preſqu'auſſi ancien que le monde, ſi l'on conſidere que ſans ce ſecours pour traverſer les rivieres, le genre humain n'a pû changer d'habitations, paſſer d'un Pays à l'autre, & faire la moindre communication des biens qui naiſſoient dans les Regions habitées. On conçoit que cette invention n'étoit pas moins néceſſaire pour la pêche du Poiſſon, au long des Côtes de la Mer. Enſuite on s'encouragea ſans doute à les ſuivre, au haſard de quelques dangers contre leſquels on parvint à s'aguérir; & l'intérêt ayant toujours eu plus de force que la crainte, l'envie de ſe procurer par des échanges les commodités qu'on n'avoit pas, fit ſurmonter des difficultés que l'induſtrie d'ailleurs ne manquoit pas de diminuer de jour en jour. Mais comme les longs Voyages deman-

Digitized by Google

doient des Bâtimens plus capables de réſiſtance, & que les Nations n'ont pû penſer à l'établiſſement du Commerce par mer ſur des Côtes éloignées, qu'après s'être fortifiées dans les Pays qu'elles habitoient; il n'y a pas d'apparence qu'on ait bâti de grands Vaiſſeaux, ni entrepris de longues navigations, avant la fondation de quelques grands Etats, tels que ceux des Chinois, des Perſes, & des Aſſiriens, ou des Babyloniens. Malheureuſement les connoiſſances hiſtoriques qui nous reſtent de ces anciennes Monarchies, ſont imparfaites & remplies d'incertitude. Les Chinois ſe vantent d'avoir eu fort anciennement de grandes forces ſur mer: & ſi l'on en croit le témoignage de pluſieurs Auteurs, les deux autres Nations n'ont pas eu des Flottes moins puiſſantes. Quelques Ecrivains Grecs aſſurent que Semiramis, Reine d'Aſſirie, mit en mer une Flotte de quinze cens voiles. Mais ces Relations ſont juſtement ſuſpectes. Les Grecs, après avoir détruit tous les monumens des Babyloniens & des Perſes, qu'ils ſubjuguerent ſous Alexandre le Grand, ſe trouverent obligés de ſuppléer par des fables aux Archives dont ils ſe reprochoient la ruine.

Cependant il eſt fort probable que les Puiſſances maritimes de l'Aſie eurent des Flottes dans les tems de leur ſplendeur, & qu'elles s'étoient établi un commerce régulier dans les Indes Orientales, qui ont été de tout tems une ſource de richeſſes. Salomon équipoit à *Ezion-Gaber*, dans la Mer Rouge, des Flottes qu'il envoyoit à *Ophir*. Ce fait n'eſt pas douteux pour ceux qui reſpectent les Livres ſaints: & quoiqu'on ne puiſſe déterminer la ſituation d'Ophir, ni ſçavoir même s'il étoit dans l'Inde, ou dans quelqu'endroit de la Côte d'Afrique ou d'Arabie, on ne ſçauroit douter raiſonnablement que le Voyage de l'Inde ne fût alors auſſi facile & auſſi fréquent qu'il l'a été dans tout autre tems, avant l'invention de la Bouſſole. D'ailleurs il eſt extrêmement vraiſemblable que dans ces anciens tems le commerce de l'Inde étoit beaucoup plus riche que celui de l'Afrique, qui dans la plûpart de ſes parties n'a jamais été ſi peuplée, ſi civiliſée, ni ſi bien cultivée que l'Inde. Si elle produiſoit de l'yvoire & de l'or, elle ne pouvoit être ſi bien fournie de ces curieuſes Manufactures qui ſont vantées dans l'Hiſtoire ſainte, & de ces précieuſes étoffes que Salomon faiſoit apporter d'Ophir.

Ce Prince, pour équiper ſa Flotte, employoit le ſecours du Roi de Tyr, dont les Sujets ſont la premiere Nation qui ait fait quelque figure dans ces mers ſous le nom de Pheniciens. On préſume, avec aſſez de fondement, qu'ils étendirent leur commerce dans toutes les parties de la Méditerranée, & que l'ardeur du gain leur ayant fait paſſer le Détroit de Gibraltar, ils vinrent chercher de l'étain juſqu'aux Iſles Britanniques. On eſt porté à croire auſſi qu'ayant pris au Sud du Détroit, en ſuivant la Côte d'Afrique, ils établirent dans pluſieurs endroits des Colonies & des Comptoirs, pour la facilité de leur Navigation & de leur Commerce.

Digitized by Google

Il n'eſt pas moins probable, par la comparaiſon des témoignages ſacrés & profanes, que les Egyptiens eurent des Flottes avant le regne de Salomon même, & que ce fut peut-être à leur exemple que ce Prince envoya les ſiennes à Ophir. Mais il paroît que pour ce voyage & pour d'autres navigations éloignées ils ſe ſervoient des Pheniciens, qui étoient alors non-ſeulement les Matelots les plus expérimentés & les plus hardis, mais les plus habiles pour la conſtruction des Vaiſſeaux. On lit dans Herodote (l. 4) que *Pharaon Neco* & d'autres Rois d'Egypte envoyerent par la voie de la Mer Rouge une Flotte de cette Nation pour faire des découvertes en Afrique; & dans Strabon (l. 2) que ces Avanturiers ayant fait le tour de l'Afrique, retournerent en Egypte par la Méditerranée. Herodote ajoûte une circonſtance qui confirme ſon récit, malgré les juſtes préventions où l'on eſt contre ſa fidélité. Il dit qu'en naviguant autour de l'Afrique ils eurent long-tems le Soleil au Nord; ce qui eſt à préſent fort connu de ceux qui font le voyage des Indes Orientales. L'Hiſtoire ne nous apprend pas quels furent les progrès du commerce de l'Egypte après les conquêtes ſucceſſives des Babyloniens & des Perſes.

Il paroît par les Flottes qui furent envoyées au Siege de Troye, que l'art de conſtruire des Vaiſſeaux fut connu dans la Grece auſſitôt qu'elle ſe fût formée en Villes & en Etats. Elle ſe vit enſuite obligée d'augmenter ſes forces maritimes pour s'oppoſer aux invaſions des Perſes, qui venoient ſouvent inſulter ſes Côtes ſur des Vaiſſeaux conduits par des Phéniciens. Mais on ne trouve point qu'ils ayent eu des Bâtimens d'une groſſeur conſidérable, ni qu'ils ayent étendu bien loin leur commerce avant le tems d'Alexandre, où la ruine des Perſes leur donna l'occaſion de ſuccéder ſur mer à leur puiſſance. Bientôt ils l'emporterent ſur tous les autres Peuples par la grandeur de leurs Vaiſſeaux. Ils eurent des Flottes conſidérables ſur la mer des Indes & ſur la Méditerranée. Les Ptolomées, qui regnerent en Egypte, donnerent un nouvel éclat au Commerce, en ouvrant la communication avec les Indes par la Mer Rouge, où *Berenice*, qu'on prend pour le *Koſſir* d'aujourd'hui, fut fondé dans cette vûe. C'étoit dans ce Port qu'on tranſportoit les principales marchandiſes de l'Arabie, de l'Inde, de la Perſe, & de l'Ethiopie, ſous le nom deſquelles on peut comprendre toutes les parties de l'Afrique qui étoient alors connues, juſqu'au Sud de l'Egypte. De Berenice, toutes ces richeſſes venoient à *Coptos*, qui n'en étoit éloigné que de trois journées, & deſcendoient par le Nil juſqu'à la célébre Alexandrie, d'où elles ſe répandoient dans toute l'Europe par la Méditerranée.

Pendant que les Flottes Grecques regnoient dans les parties orientales de cette Mer, Carthage, Colonie des Phéniciens, n'étoit guéres moins puiſſante

du côté occidental, & pouſſoit même ſon Commerce au-delà du Détroit. Scylax obſerve que les Carthaginois avoient pluſieurs Ports vers le Nord; & vraiſemblablement ils en avoient auſſi vers le Sud, puiſque dans un Voyage qu'ils firent autour de l'Afrique, Hannon, leur Amiral, bâtit pluſieurs Villes & fonda des Colonies ſur les Côtes occidentales. Enfin cette Nation ſe rendit odieuſe à l'Italie par ſes invaſions & ſes pillages. Les Romains inſultés armerent pour leur défenſe, & s'étant rendus aſſez forts pour détruire par dégré les Carthaginois & les Grecs, ils ſe mirent en poſſeſſion du Commerce & du pouvoir maritime de ces deux Peuples.

L'Empire Romain conſerva cet avantage auſſi long-tems qu'il ſe ſoutint dans un ſeul corps; mais il le perdit bientôt lorſqu'il ſe trouva diviſé en deux parties. Les ravages des Gots, des Vandales & des autres Nations du Nord ruinerent le Commerce dans l'Empire d'Occident: & bientôt les Arabes, auſquels on a donné mal-à-propos le nom de Sarafins, ayant parcouru avec une viteſſe incroyable la plus grande partie de l'Empire d'Orient, dont ils démembrerent l'Egypte, ce grand Canal de la communication avec les Indes; le commerce devint tout d'un coup ſi languiſſant, qu'il s'anéantit enfin par dégrés.

Mais ces Arabes qui avoient marqué long-tems le même mépris pour les richeſſes & pour le ſçavoir, prirent inſenſiblement ces deux goûts. Non-ſeulement ils ouvrirent les Ports du Levant & de l'Egypte, avec tous les Canaux qui avoient été fermés depuis pluſieurs ſiécles; mais, ce qui leur produiſit des avantages bien plus conſidérables, ils porterent leur commerce de l'Arabie & de la Perſe dont ils étoient les maîtres, aux Indes & juſqu'à la Chine; particuliérement du Port de Siraf, à l'Oueſt de Gomrun. On ne ſçauroit douter que cet uſage n'ait ſubſiſté pendant toute la durée de leur Empire; d'autant plus qu'ils étendirent auſſi leurs conquêtes & leurs établiſſemens dans l'Orient, au long des Côtes & des deux Preſqu'Iſles de l'Inde; & vers le Sud, au long du rivage Oriental d'Afrique, juſqu'au-delà de Sofala, c'eſt-à-dire, au-deſſus du vingtiéme dégré de latitude méridionale. Cependant leurs Vaiſſeaux n'étoient pas d'une excellente fabrique, puiſqu'ils n'étoient conſtruits que de ſimples planches, liées enſemble avec des cordes, ſans qu'il y entrât preſqu'un ſeul morceau de fer, & qu'ils n'étoient pas capables par conſéquent de réſiſter aux tempêtes, ni propres à faire voile en pleine mer.

Quelqu'effet qu'ait pû produire pour le commerce la révolution de l'Empire des Arabes, qui ſe diviſa comme celui des Romains, en Oriental & en Occidental, ſous les deux Califats d'Egypte & de Bagdad, environ trois cens ans après Mahomet; loin de tomber entiérement, il fut pouſſé vers les Indes Orientales ſous les divers Gouvernemens des Turcs, des Tartares, &c. qui parurent ſucceſſivement après l'extinction du Califat de Bagdad. Quoiqu'il ne fût

Digitized by Google

pas ſoutenu avec la même ſplendeur dans le Califat d'Occident, qui renfermoit la Syrie, l'Egypte, & une partie de l'Afrique, à cauſe des guerres & des ravages qui cauſerent encore plus de révolutions dans cet Empire que dans l'autre, il ne s'y éteignit pas néanmoins entiérement. Les Flottes qui conduiſoient des Pélerins à la Mecque ne manquoient pas l'occaſion de tirer divers profits de leur voyage. En un mot, lorſque les Portugais entrerent pour la premiere fois dans la Mer des Indes, non ſeulement ils furent ſurpris d'y trouver un prodigieux nombre de Vaiſſeaux & le commerce fort bien établi entre les Habitans de toutes les Côtes Orientales de l'Afrique, de l'Arabie, de la Perſe, de l'Inde, & de toutes les Iſles; mais, ce qui leur cauſa bien plus d'admiration, & ce qui avoit contribué ſans doute à rendre le commerce ſi floriſſant, ils y trouverent l'uſage de la Bouſſole & des Cartes Géographiques.

Quelques Ecrivains en ont conclu que les Arabes avoient été les Inventeurs de ces utiles inſtrumens : mais ceux qui ont le mieux approfondi cette matiere ne font pas difficulté d'aſſurer que les Orientaux avoient tiré ces connoiſſances de l'Europe avant que les Portugais euſſent pénétré dans leurs Mers : en effet, cette opinion paroît appuyée ſur des preuves très-fortes, telles que le ſilence des Auteurs Orientaux ſur de ſi importantes découvertes, l'éloignement que les Aſiatiques ont toujours eu pour naviguer par les latitudes, la fabrique de leurs Vaiſſeaux qui n'étoit pas propre à la navigation de l'Ocean, &c. Les Arabes n'avoient pas l'eſprit tourné à l'invention. Ils n'ont rien ajoûté aux connoiſſances qu'ils avoient reçues des Grecs, de qui leur venoit tout leur ſçavoir. Ils n'ont jamais eu non plus beaucoup d'occaſions de porter leur commerce par mer. Les commodités qu'ils tiroient des Pays du Levant venoient auſſi facilement par terre que par les Ports. Ils touchoient à l'Inde du côté de l'Eſt. Il n'y avoit point de marchandiſe, qui ne pût paſſer par Kaboul & par d'autres Villes frontieres. Du côté du Nord ils étoient les maîtres de la grande *Barkarie*, entre laquelle & le Catay, qui comprend une partie de la Tartarie & les Provinces ſeptentrionales de la Chine, il y avoit par le moyen des Caravanes une communication, qui ne fit qu'augmenter du tems de *Jinghiz Kham* & de ſes Succeſſeurs, après qu'ils eurent conquis toutes ces Régions.

A l'égard des Chinois, qui prétendent auſſi à l'honneur d'avoir découvert la Bouſſole dès le régne de leur Empereur Whang-ti, c'eſt-à-dire, ſuivant leurs Annales 3000 ans avant J. C. leur prétention ne peut paſſer que pour une chimere; car on ne conçoit point que s'ils avoient fait une découverte ſi utile, ils euſſent jamais pû l'oublier ou la perdre. Ainſi l'on doit conclure que la premiere connoiſſance que le monde ait eue de la Bouſſole, eſt dûe à l'induſtrie des Européens; quoiqu'il puiſſe être vrai qu'en arrivant pour la premiere fois à la Chine, on y ait trouvé l'uſage de cet inſtrument bien établi.

Digitized by Google

Après la chûte de l'Empire d'Occident, toutes les parties de l'Europe juſqu'à la Grece, furent expoſées pendant pluſieurs ſiécles à tant de ravages, qu'il ne leur auroit guéres été poſſible de s'occuper du Commerce, quand la route de l'Inde auroit été ouverte au travers de l'Egypte. Cependant les Pays maritimes s'efforcerent toujours entr'eux d'entretenir une communication fort ſouvent interrompue. Les Anglois, dans pluſieurs occaſions, mirent en mer des Flottes puiſſantes, ſoit pour la guerre ou pour le commerce. Ils trafiquerent dans la Méditerranée. Ils pénétrerent dans la Mer Baltique, où les Villes Hanſéatiques s'étoient comme emparées de tout le commerce du Nord.

Charlemagne s'étoit propoſé de rétablir le Commerce dans la Méditerranée: mais les troubles qui ſuivirent ſa mort replongerent toute l'Europe dans la confuſion. Ce fut au milieu de ces troubles que les peuples du Nord, ſous le nom de Normands, renouvellerent pluſieurs fois leurs invaſions, & qu'ils porterent particuliérement leurs ravages en France. Après s'être établis dans la Neuſtrie, & lui avoir donné leur nom, ils allerent fondre avec la même furie ſur les Côtes d'Eſpagne, qu'ils pillerent barbarement. Ils paſſerent le Détroit, ils ſurprirent le Royaume de Naples, dont ils firent la conquête avec celle de la Sicile, en commettant les plus affreux excès par mer & par terre. Mais ce qui ne fut pas moins nuiſible au Commerce, c'eſt l'entrepriſe des Croiſades, qui tint pendant plus d'un ſiécle toute l'Europe dans une violente fermentation. Le trouble fut augmenté en Aſie par l'irruption des Tartares ſous Jinghiz Kham, & par les guerres qui s'éleverent entre les Succeſſeurs de Salah-addin, ou Saladin, dans l'Egypte, la Syrie & les Pays voiſins.

Dans ce long intervalle, les Genois & les Venitiens furent les ſeules Peuples de l'Europe qui conſerverent quelques idées de commerce étranger, & qui firent divers efforts pour l'entretenir. Les Genois tirant avantage de la foibleſſe de l'Empire Grec au tems des Croiſades, ravagerent dans le treiziéme ſiécle toutes les parties de l'Archipel, ſe ſaiſirent de pluſieurs Iſles, pénétrerent dans la Mer Noire, s'y rendirent maîtres de quelques Villes maritimes, s'établirent à Theodoſia, qu'ils rebâtirent ſous le nom de Caffa, & d'où ils lierent leur commerce avec la Mingrelie, Trebizonde, & d'autres parties de la même mer. Ils s'étoient mis en poſſeſſion de Pera même, un des Fauxbourgs de Conſtantinople. Mais ils trouverent dans les Venitiens, de puiſſans Rivaux, qui s'éleverent enfin à la ſouveraineté de ces mers, après la leur avoir diſputée long-tems. Veniſe établit ſes Conſuls à Caffa, où le principal commerce conſiſtoit comme aujourd'hui en ſel, en cire, en miel, en poiſſon & en caviar. Mais elle mit ſes plus riches magaſins à *Tana* ou *Dona*, Ville alors ſituée à l'embouchure du Don ou du Tanaïs, dont il ne reſte aujourd'hui que les ruines. C'eſt de-là que les Venitiens tranſportoient chez eux les épices & les au-

tres richeſſes des Indes, qui avoient été conduites par le Fleuve Indus, l'*Oxus* ou l'*Amu*, & par la mer Caſpienne juſqu'à la Ville d'Aſtracan, dont le nom alors étoit Citrakham.

Ces richeſſes étant arrivées à Aſtracan, on en chargeoit une partie ſur le Volga & les autres Rivieres, pour les conduire dans deux autres grands Magaſins que les Venitiens avoient dans la Ruſſie. L'un étoit à Ladoga, Ville fort ancienne, d'où elles étoient tranſportées par le Lac du même nom & par le Golphe de Finlande à *Visbuy* dans la Gothlande. Le ſecond Magaſin étoit proche de la Ville de *Tſardin*, ſur le Fleuve de *Kama*. De-là on tranſportoit les marchandiſes par la Riviere de *Pitziora* juſqu'à l'Ocean, où elles étoient embarquées pour être portées ſur les Côtes de la Norvege, & peut-être plus loin vers le Sud. Ainſi toutes les parties ſeptentrionales de l'Europe ſe trouvoient fournies des marchandiſes des Indes, & de ſi heureuſes communications y firent long-tems fleurir le Commerce.

Le reſte des richeſſes qui venoient des Indes à Aſtracan, étoit apporté par des Caravanes à Tana où les Venitiens & les Genois les embarquoient pour les tranſporter en Italie & les répandre dans les Provinces méridionales de l'Europe. Les Venitiens envoyoient tous les ans ſix Vaiſſeaux à Tana pour ce commerce qui dura auſſi long-tems que les Succeſſeurs de Jinghiz Kham conſerverent du pouvoir. Mais *Timur*, ou Tamerlan, ayant détruit Aſtracan dans une de ſes expéditions contre Toktamishkhan, ce riche Canal fut coupé ſans reſſource. Veniſe fut réduite à ne plus envoyer ſes Vaiſſeaux, pour recevoir les marchandiſes des Indes, qu'aux Ports de Syrie, particuliérement à celui de *Barut*, ou de *Beyrut*; enſuite au Port d'Alexandrie en Egypte; & cette voie même lui fut bientôt fermée par les Flottes que les Portugais entretinrent dans la Mer des Indes.

Il eſt à propos pour l'explication de tout ce qui doit regarder ici le Commerce, de faire obſerver qu'avant que le chemin fût découvert par le Cap de Bonne-Eſpérance, le grand Marché du Levant, pour les épices, les drogues, & les précieuſes marchandiſes des Iſles & des Pays des Indes, étoit la Ville de *Malacca*, où les Nations de l'Occident alloient s'en fournir en partant de la Mer Rouge. Dans cette diviſion, les plus fameux Ports pour le Commerce étoient ceux de *Calecut*, de *Cambaye*, d'*Ormuz*, & d'*Aden*. De Cambaye, les Parties ſeptentrionales étoient fournies par l'Indus, l'Amu, & la Mer Caſpienne. De même qu'il arrivoit par ce Canal beaucoup de richeſſes à Aſtracan, il en venoit d'Ormuz dans la Perſe, pour fournir ce grand Pays, & par le Golfe Perſque, à *Bashra* proche de l'embouchure de l'Euphrate, d'où elles ſe diſtribuoient, par les Caravanes, dans l'Arménie, à Trebizonde, Alep & Damas dont le Port étoit alors Beyrut. Celles qui venoient juſqu'à la Mer Rouge, étoient débarquées à *Joddah*, Port de la Mecque, ou à *Tor* & à *Suez*,

Digitized by Google

Villes au-fond du Golfe, & tranſportées de-là au Caire par les Caravanes. Elles deſcendoient enſuite au long du Nil juſqu'à Alexandrie, d'où non-ſeulement l'Europe étoit fournie par les Venitiens & les Genois; mais toutes les Regions qui ſont à l'Occident de l'Egypte, comme Barka, Tunis, Tremiſen, Fez, Maroc, & Sus, les recevoient par le ſecours des Caravanes. Il s'en tranſportoit même au-delà du Mont Atlas, juſqu'à la Ville de *Tombuto*, ou *Tombuctu*, dans la Nigritie & dans le Pays de *Jalofs*. Ce Canal du Commerce, qui avoit été long-tems fermé par les troubles qui regnerent dans le Califat d'Occident, fut rouvert par les *Soudans* d'Egypte vers la fin du treiziéme ſiécle.

Ainſi tout le Commerce de l'Orient fut pendant pluſieurs ſiécles entre les mains des Venitiens, qui en tirerent un profit immenſe. Veniſe étoit alors l'Alexandrie de l'Europe, comme Amſterdam l'eſt aujourd'hui. Elle ſçut ſe maintenir dans cette poſſeſſion juſqu'au tems où les Portugais trouverent le chemin de l'Inde par le Cap de Bonne-Eſpérance : découverte importante, mais fatale pour une République dont les richeſſes & les forces étoient devenues ſi conſidérables, qu'elle fut en état de ſe défendre contre l'Empire, le Pape, les Rois de France & d'Arragon, & preſque tous les Princes d'Italie, à qui ſa fierté & ſes mépris avoient fait jurer ſa ruine.

Les Genois ſe ſoutinrent dans les lieux qu'ils avoient enlevés aux Grecs, juſqu'à la ruine de l'Empire de Conſtantinople. Alors Mahomet II. s'étant ſaiſi de Caffa, détruiſit leurs établiſſemens dans cette Mer. Ils ſe trouverent forcés, comme les Venitiens, de ceder tous les avantages du Commerce à des Nations plus éloignées; & ces deux Peuples, qui avoient été comme les maîtres de tous les tréſors de l'Orient, n'eurent plus d'autre part aux Voyages qui ſe firent dans les différentes parties de l'Inde, qu'à titre de Pilotes, ou de Mercénaires employés au ſervice d'autrui.

A la vérité, ils ne furent pas les ſeuls qui ſouffrirent de ce changement. La même révolution ruina dans tout l'Orient, le commerce de ces fameux Ports Indiens que j'ai nommés, & fit entrer les richeſſes de l'Aſie dans un nouveau Canal. Auſſi les Portugais, ſur qui tomboit le reproche, eurent-ils à ſe défendre contre une Ligue formidable de toutes les Puiſſances maritimes, aſſiſtées du Soudan d'Egypte, qui avoit preſqu'autant d'intérêt à cette querelle que tous les autres enſemble.

Tel étoit l'état du Commerce en Europe, lorſqu'on découvrit la propriété directive de l'aimant, dont on n'avoit connu juſqu'alors que la qualité attractive. On eſt ſurpris avec raiſon de la négligence des Hiſtoriens, qui ne nous ont appris ni le tems ni l'Auteur d'une ſi précieuſe invention. Toutes les recherches des Critiques n'ont pû nous faire parvenir à des éclairciſſemens certains. Les uns en attribuent la gloire aux anciens Grecs, d'autres aux Arabes.

Quelques-uns

Quelques-uns prétendent que *Marco Polo*, ou Paul le Venitien, apporta l'aiguille aimantée en Europe vers l'an 1260, à ſon retour de la Chine & des autres Pays de l'Orient qu'il avoit parcourus; d'autres enfin, que Roger Bacon, Moine Anglois, découvrit le premier l'attraction polaire de l'Aimant. Mais la plus grande partie des Ecrivains attribuent l'honneur de cette importante découverte à un Habitant d'Amalfi dans le Royaume de Naples, ſans s'accorder ſur ſon nom, qui eſt, ſuivant les uns, *Flavio*, & ſuivant les autres *Giovanno*, *Gioia* ou *Gira*. Ils fixent le tems vers la derniere année du treiziéme ſiécle. Au teſte, les lumieres qu'ils nous donnent ſur un événement de cette importance ſont ſi obſcures & ſi bornées, qu'ils ne nous apprennent pas même de quelle profeſſion étoit ce Flavio ou ce Gira, ni par quelle voie il parvint à cette connoiſſance.

D'ailleurs, de quelqu'utilité qu'elle ſoit devenue pour le genre humain, elle ne fut pas fort avantageuſe à ſon Inventeur, puiſqu'on borne cette premiere découverte à la propriété directive de l'Aimant, ſans qu'il fût queſtion de la faire ſervir aux uſages de la navigation. Il ne paroît pas même qu'on ait été bientôt plus loin; car on trouve au contraire qu'il ſe paſſa plus d'un ſiécle avant que l'uſage de la Bouſſole fût établi, ſoit que le ſecret n'eût pas été publié tout d'un coup, ſoit qu'on n'y prît point d'abord aſſez de confiance pour l'employer ſans crainte, & qu'on n'oſât ſe haſarder trop loin ſur la mer, après s'être accoutumé depuis ſi long-tems à ne jamais perdre la terre de vûe. Quelque jugement qu'on en porte, l'uſage de la Bouſſole étoit connu quelque tems avant l'année 1415, qui eſt celle où les Portugais commencerent leurs découvertes; & l'on n'en doutera point, ſi l'on conſidére qu'ils ne s'en attribuent pas l'invention, & qu'ils n'en parlent pas même comme d'un uſage nouveau. La compoſition de la Bouſſole étoit un art ſans lequel il auroit peu ſervi d'avoir découvert une qualité directive à l'Aimant; & l'on ne trouve rien néanmoins qui nous apprenne comment cet heureux ſecret fut reçu par les Nations maritimes de l'Europe, ni le tems où l'uſage en fut introduit, ni les premiers avantages qu'on en tira. Il ne pouvoit être fort néceſſaire dans la Méditerranée, ni dans la Baltique, ni dans toutes les Mers étroites, à l'exception des cas où les Vaiſſeaux pouvoient être écartés des Côtes par la force du vent. On ne laiſſoit pas de s'en ſervir dans ces Voyages; mais c'étoit un uſage de ſimple précaution, qui n'y faiſoit pas attacher un grand prix; & peut-être la Bouſſole ne paſſoit-elle encore que pour un inſtrument curieux qui pouvoit devenir utile ſi l'on entreprenoit jamais de longs Voyages, & des découvertes auſquelles on penſoit fort peu. Les Portugais furent les premiers Européens qui formerent cette entrepriſe : Mais ce fut *Colomb* qui eut le premier aſſez de courage & de hardieſſe pour s'éloignet de la terre; &, ſi l'on me permet cette

figure, pour s'élancer au milieu de l'Océan avec une éguille aimantée pour guide.

Au quinziéme ſiécle, les troubles qui avoient long-tems agité la partie Occidentale de l'Eutope étant appaiſés, & les Mores ayant été ſubjugués en Eſpagne, la tranquillité publique fut aſſez conſtante pour donner le tems à pluſieurs Princes de penſer à fortifier leurs Etats & à rétablir le Commerce. Jean I. regnoit en Portugal. Le Prince Henry, ſon troiſiéme fils, jaloux des richeſſes & de la gloire des Venitiens, qui s'étoient rendus comme le centre du Commerce, conçut le deſſein de leur enlever celui du Levant pour l'attirer dans ſa Patrie, en s'ouvrant par mer une nouvelle route aux Indes Orientales. Il fut l'Auteur de ce grand projet; mais le Ciel en reſervoit l'exécution au Roi Emmanuel. Quoique les Portugais, dès leur premier Voyage, euſſent fait des découvertes au long des Côtes d'Afrique, ils ne pouſſerent point leurs avantages auſſi loin qu'ils l'avoient eſperé. L'indolence, la crainte, ou l'incertitude empêcherent auſſi les autres Nations de ſuivre leur exemple. En vain Colomb adreſſa-t'il ſes ſollicitations aux Genois, ſes Comparriotes, aux Anglois, & même aux Portugais, que leurs premiers ſuccès devoient enflammer autant que ſes inſtances. Ce ne fut qu'après huit ans d'ennuyeuſes répétitions à la Cour d'Eſpagne, & par la faveur de quelques Courtiſans plûtôt que par l'inclination du Roi, que ſes propoſitions furent acceptées. Mais auſſitôt qu'il eut convaincu toute l'Europe, par la prompte découverte des Indes Occidentales en 1492, que l'Ocean pouvoit contenir une infinité d'Iſles & de Continens inconnus, tout le monde fut ſaiſi d'une violente paſſion de faire des découvertes, & parut prêt à quitter ſa Patrie pour chercher de nouveaux Mondes. L'Angleterre qui avoit reçu depuis peu, avec tant de froideur, les offres de Colomb, ouvrit l'oreille à celles de *Jean* (a) *Cabota*, qui propoſoit de chercher une route aux Indes Orientales par le Nord-Oueſt; & les Portugais qui n'avoient fait que balancer depuis près de 80 ans, honteux de n'avoir point encore éré fort loin au-delà des Côtes Occidentales d'Afrique, ſe haſarderent à paſſer le Cap de Boune-Eſpérance, qui avoit été découvert onze ans auparavant, & qu'on regardoit déja comme le terme de leur navigation.

Les Eſpagnols ne paroiſſoient pas diſpoſés à troubler les Portugais dans leur Commerce Oriental, ſur-tout depuis que, par une convention formelle, on leur avoit abandonné l'Hemiſphere d'Occident; lorſqu'un Portugais mécontent de ſa Cour, nommé *Magellan*, vint propoſer à l'Empereur Charles-Quint de chercher une route aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt; ce qu'il executa effectivement, l'an 1519, en paſſant par le Détroit qui porte ſon nom. Il eut le malheur de périr dans ce Voyage; mais ſon Vaiſſeau fit le tour du Monde, pour la premiere fois, & l'expérience apprit enfin que la Terre eſt un Globe.

(a) On a défiguré ce nom en *Chabot* & *Cabot*.

Digitized by Google

La découverte de ce ſecond paſſage, par les Eſpagnols, devint un éguillon pour les Anglois. Ils réſolurent d'en chercher un troiſiéme par le Nord, après l'avoir déja tenté inutilement, dans la vûe d'accourcir le chemin de la moitié. Un Marchand de Londres, qui ſe nommoit *Horne*, ſollicita la Cour, en 1527, de renouveller cette entrepriſe. Henry VIII. qui regnoit alors, avoit été découragé par le mauvais ſuccès de Jean Cabota. On demeura dans l'inaction juſqu'en 1551, qu'il ſe forma une Société à Londres ſous le nom de *Compagnie pour la découverte des Pays inconnus*, dont le Chef fut Sebaſtien Cabota, fils de Jean. Ce fut dans l'exécution de ce projet que les Anglois découvrirent la (*a*) Ruſſie, & qu'ils prirent poſſeſſion d'une grande partie des Côtes de l'Amérique Septentrionale. Ils étoient ſi remplis de leurs eſpérances, que pendant plus de quarante ans ils en firent leur ſeule occupation. Cependant, après une infinité de tentatives auſſi dangereuſes qu'inutiles, déſeſpérant également de trouver un paſſage par le Nord-Eſt, & par le Nord-Oueſt, ils ſe déterminerent à faire uſage de celui que les Portugais avoient trouvé par le Cap de Bonne-Eſpérance. Les premiers Vaiſſeaux qu'ils envoyerent par cette voie, partirent en 1591; & cette lenteur doit paroître étrange, lorſqu'ils étoient ſi bien informés des avantages qu'ils pouvoient eſpérer aux Indes Orientales, par les deux Voyages autour du monde, de Drake, en 1577, & de Candish, en 1586, & par les Voyages des autres Nations. Mais la Compagnie des Indes Orientales, qui ſe forma d'une Société de Marchands en 1600, répara tous ces délais; & c'eſt auſſi de cette année qu'il faut dater proprement le Commerce des Anglois, dans cette partie du Monde.

Les Hollandois, qui avoient fait les mêmes tentatives pour découvrir un paſſage au Nord-Eſt, & au Nord-Oueſt, revinrent, comme les Anglois, à la route des Indes par le Cap de Bonne-Eſpérance. Leur premier eſſai fut en 1594. Mais dans peu d'années ils ſe rendirent formidables ſur les Mers de l'Orient, & leur pouvoir s'établit par degrés ſur la ruine des Portugais, à qui ils enleverent une partie de leurs meilleurs Etabliſſemens.

Les François, les Suédois, & les Danois entreprirent auſſi de périlleuſes navigations, mais avec moins d'éclat & de ſuccès, parce qu'ils n'y employerent pas tant de Vaiſſeaux, & qu'ils étoient alors moins formés aux exercices de la Mer & du Commerce. Ils ont trouvé néanmoins le moyen de ſe faire des Etabliſſemens conſidérables aux Indes Occidentales, quoique fort inférieurs à ceux des Nations qui leur en ont donné l'exemple; car on peut dire, ſans craindre d'objection, que les Portugais, les Eſpagnols, les Anglois, & les Hollandois ſont beaucoup plus puiſſans dans leurs Colonies, & dans les

(*a*) Elle ne devoit pas être inconnue aux Vénitiens, s'ils y avoient déja eu les Relations dont on a parlé pag. vij; mais il s'agit ici d'une découverte par la Navigation.

lieux de leur Commerce, que dans leurs Etats d'Europe.

Toutes ces obſervations doivent faire juger combien la Navigation & le Commerce ſont redevables à l'invention de la Bouſſole. Il y avoit auparavant de riches Négocians & d'habiles Marelots; la communication des commodités & des richeſſes étoit établie entre les Nations du Monde connu; mais avec combien de difficultés & de déſavantages! Premiérement, les Matelots n'oſant ſe haſarder ſur mer, faute d'un guide auſſi ſûr que la Bouſſole, étoient obligés de ſuivre les Côtes, & d'allonger par conſéquent leurs Voyages à l'infini. Ils craignoient les navigations éloignées, parce qu'ils y étoient toujours expoſés à la fureur des vents, qui pouvoient les écarter de la terre, au riſque de ſe perdre dans l'immenſité de l'Ocean, ou d'être jettés dans quelques Pays inconnus, d'où les mêmes raiſons devoient rendre leur retour impoſſible. Faute de lumieres pour connoître les bornes de l'Afrique, & de hardieſſe pour riſquer d'en faire le tour, on étoit dans la néceſſité de débarquer les marchandiſes des Indes Orientales dans les Ports des mêmes Mers, & de les tranſporter de-là par terre dans ceux de la Méditerranée; ce qui les rendoit dix fois plus cheres qu'aujourd'hui, lorſque le Commerce étoit entre les mains des Véniriens.

Pendant qu'on n'a point connu d'autres Voyages que ceux des Côtes; ni l'art de conſtruire les Vaiſſeaux, ni celui de la navigation n'ont preſque été capables d'aucun progrès. Des Bâtimens qui ne devoient jamais s'éloigner du rivage, & qui ſe refugioient dans le Port à l'approche de la moindre tempête, n'avoient pas beſoin d'être conſtruits fort ſolidement & ne demandoient pas beaucoup d'art. Mais depuis qu'on eſt devenu aſſez hardi pour traverſer l'Océan, c'eſt-à-dire, pour faire des milliers de lieues ſans appercevoir la terre, & pour braver les tempêtes ſans eſpérance de rencontrer aucun azile, la néceſſité force, non-ſeulement à bâtir des Vaiſſeaux qui ſoient capables de ſoutenir la violence des vents & des flots, & de réſiſter à l'impétuoſité des Coutans, mais encore de trouver d'autres méthodes, qui puiſſent avec la direction de la Bouſſole, aſſurer la courſe d'un Vaiſſeau, & diminuer les périls de la navigation. Les Gens de Mer eurent bientôt reconnu que ſi la Bouſſole eſt d'un uſage admirable pour diriger leur courſe, elle ne ſuffit pas toujours pour les conduire au Port, parce que les vents & les courans ne ſont que trop capables de les jetter hors de leur route. Il falloit des ſecours pour y remédier. On s'eſt accoutumé à prendre ſur mer la hauteur du Soleil ou des Etoiles, pour ſçavoir en tous tems dans quelle latitude eſt un Vaiſſeau. Comme on faiſoit uſage autrefois des *Portolans*, ou d'une Deſcription des Côtes, pour s'aider à paſſer d'un Port à l'autre; la néceſſité d'avoir recours aux hauteurs, pour ſuppléer à la Bouſſole, a naturellement amené l'uſage des Cartes.

Il ne manquoit plus qu'une choſe à la perfection de l'art. C'étoit une méthode pour connoître ſans ceſſe combien l'on avoit fait de chemin à l'Eſt ou à l'Oueſt du lieu d'où l'on étoit parti, comme on connoiſſoit, par l'obſervation des latitudes, combien l'on avoit décliné au Nord ou au Sud. Ce Problême occupa auſſi-tôt tous les Mathématiciens des Pays maritimes de l'Europe. Quoique leurs recherches ayent été ſans ſuccès juſqu'à préſent, elles ont donné l'eſpérance de les voir quelque jour plus heureuſes. D'un autre côté, pour ſuppléer à cette connoiſſance, d'habiles Aſtronomes ont fixé, avec tant de ſoin, la longitude & la latitude de toutes les Côtes connues, que, ſans avoir beſoin d'un calcul fort profond, les Mariniers peuvent connoître à quelle diſtance ils ſont de la terre dans toutes les parties de l'Océan.

Il eſt certain que les Européens, après avoir perdu, par la réduction de l'Egypte & d'une partie de l'Aſie au pouvoir des Arabes, les principaux avantages du Commerce du Levant, dont ils avoient joui pendant toute la durée de l'Empire Romain, ne s'en ſeroient jamais remis en poſſeſſion ſans la découverte de la Bouſſole. Avec le Commerce, ils avoient perdu la connoiſſance de toutes ces Régions Orientales : C'eſt à l'invention de la Bouſſole qu'ils doivent le retour de ces deux biens, avec beaucoup d'avantage.

Les Grecs & les Romains n'avoient guéres étendu leurs connoiſſances au-delà du Gange, à l'Eſt, & des Iſles Canaries à l'Occident ; de ſorte que toute la partie Septentrionale de l'Europe & de l'Aſie, avec les Terres Arctiques, les parties Orientales de la Tartarie, & de la Chine, la Peninſule de l'Inde au-delà du Gange, & les parties Méridionales de l'Afrique leur étoient tout-à-fait inconnues ; ſans parler de l'Amérique, & des Mers qui environnent les divers Continens, avec les Iſles qui leur appartiennent.

Cependant, quoique leurs idées n'approchaſſent point de ce que nous connoiſſons aujourd'hui, elles étoient beaucoup moins bornées que celles des Européens, avant les découvertes de Colomb & de Gama. On lit avec étonnement (*a*) que dans le treiziéme ſiécle toute l'Europe étoit perſuadée qu'il étoit impoſſible d'aller plus loin que les Montagnes de Nubie ; & que la (*b*) ſource du Nil, qui avoit été connue ſept cens trente ans auparavant, du tems du Moine *Coſme*, paſſoit alors pour une découverte impoſſible. Que dis-je ? Dans le ſiécle même où l'Orient & l'Occident parurent comme à découvert, les Voyageurs (*c*) racontoient que la ſource de cette Riviere étoit dans les Indes, où ils l'avoient effectivement cherchée ; & qu'au-delà, la terre n'avoit plus d'Habitans.

On ne ſçauroit prétendre que ſans l'invention de la Bouſſole nous aurions

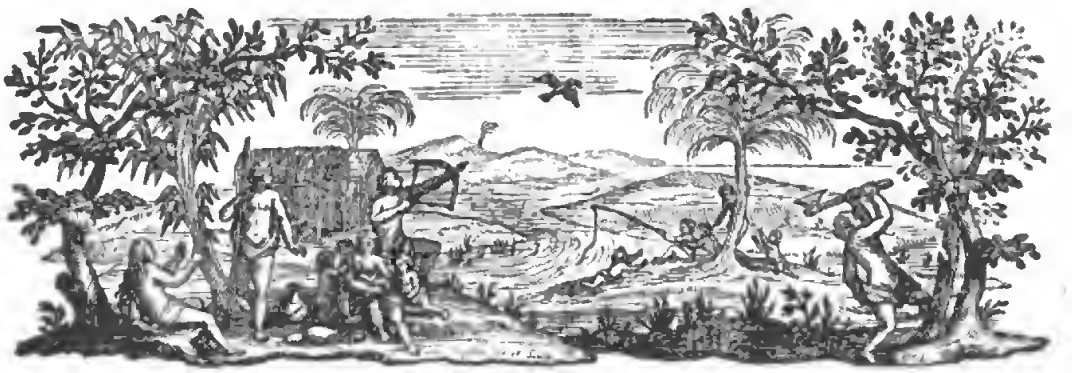
(*a*) Vol. la Georg. reform. p. 261.
(*b*) Brochard, *Deſc. Terræ Sanct. Cap. penul.*
(*c*) Bredenbach *Peregrinat.* p. 139.

toujours ignoré les Côtes de l'Aſie, qui ont été connues des Romains, & celles d'Afrique qu'ils n'ont pas connues. Mais je ne fais pas difficulté d'aſſurer que ſans cette admirable inſtrument nous n'aurions jamais découvert l'Amérique; ou du moins nous n'aurions jamais pû établir de communication entre cette partie du Monde & la nôtre, quand le haſard nous l'auroit fait découvrir. Et s'il reſte quelque Pays dont les Côtes nous ſoient encore inconnues, dans quelque tems qu'il ſorte de l'obſcurité, c'eſt à la Bouſſole que nous en aurons l'obligation.

Après ces réflexions générales ſur la Navigation & le Commerce, je vais entrer dans le détail des matieres qu'elles ont dû précéder. Je lui donne le titre d'*Hiſtoire des Voyages, &c.* parce que c'eſt l'objet que je me propoſe. La premiere Partie de mon Ouvrage contiendra les Voyages remarquables de chaque Nation, dans l'ordre ſuivant: 1°. Les Voyages aux Indes Orientales, par le Sud-Eſt & le Cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'au tems où les Européens s'y établirent. 2°. Les Voyages aux Indes Occidentales & aux Côtes Orientales, de l'Amérique, juſqu'au même tems. 3°. Les Voyages aux Indes Orientales, par le Sud-Oueſt, c'eſt-à-dire, les navigations autour du Globe. 4°. Les Voyages dans les différentes parties du Monde connu, depuis les découvertes & les premiers Etabliſſemens. 5°. Les Voyages au Nord-Eſt, pour découvrir par cette voie un paſſage aux Indes Orientales. 6°. Les Voyages au Nord-Oueſt dans la même eſpérance.

Je n'ajoûte rien à cette Introduction des Auteurs Anglois, parce qu'à chaque Patrie j'aurai ſoin d'expliquer mes propres vûes par d'autres Introductions. L'Ouvrage que je commence eſt important. Il ſurpaſſe ſans doute les forces d'un ſeul Ecrivain; & pluſieurs eſſais, qui ſont demeurés imparfaits juſqu'à préſent dans la même carriere, marquent aſſez qu'il s'y eſt rencontré des obſtacles. Mais j'eſpere plus de ſuccès avec le ſecours que j'emploie pour les ſurmonter. Une Compagnie de gens laborieux, à laquelle je ne fais que prêter ma plume, & qui s'eſt formée ſous les yeux d'une Nation fort éclairée, me répond de l'ordre & de la fidélité des matériaux. J'oſe garantir ma propre exactitude pour la forme que je vais leur donner dans mon ſtile; & comptant d'ailleurs ſur l'indulgence du Public pour un projet dont il ſouhaite depuis long-tems l'execution, j'entre en matiere avec la confiance qu'on doit tirer de ſon ſujet, quand l'utilité s'y trouve jointe à l'agrément, & de la diſpoſition de ſes Lecteurs lorſqu'ils doivent être ſûrs qu'on n'a rien négligé pour les inſtruire & pour leur plaire.

Digitized by Google



HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.
PREMIERE PARTIE.

VOYAGES
AU SUD-EST ET AUX INDES
ORIENTALES.

LIVRE PREMIER.

DE tous les événemens qui ont excité l'admiration du genre humain dans les derniers ſiécles, on peut dire qu'il n'y en a point d'auſſi merveilleux que les Voyages & les découvertes des Européens; ſoit qu'on y conſidére les progrès du Commerce & de la Navigation, les tréſors immenſes donr l'Europe s'eſt enrichie, les miracles de valeur & de prudence qui ont immortaliſé les Chefs d'une ſi belle entrepriſe, l'étendue de leurs conquêtes, & la grandeur de leurs Etabliſſemens; ſoit enfin la connoiſſance qu'ils acquirent d'un Monde inconnu juſqu'alors, & beaucoup plus grand que celui dont on croyoit connoî-

Digitized by Google

tre les bornes. Cette découverte fut comme une nouvelle création. Un nouveau Ciel, une nouvelle Terre, parurent s'ouvrir aux yeux des hommes. Il ſembla que la Nature accordoit des aîles aux Habitans du Globe terreſtre, pour voler d'une extrémité du Monde à l'autre, & lier commerce avec toutes les créatures de leur eſpéce. Il eſt remarquable que dans le cours ordinaire des choſes humaines, on voit ſouvent renaître les mêmes événemens : mais ceux dont j'écris l'Hiſtoire furent auſſi ſinguliers que merveilleux, & l'on n'en peut eſpérer de ſemblables, ſi l'on ne ſe flatte qu'il y ait encore des Mondes à trouver, & d'autres Indes à conquérir.

C'eſt aux Portugais qu'il en faut accorder la principale gloire. Quoique les Eſpagnols ayent découvert l'Amérique avant que les Portugais euſſent pénétré juſqu'aux Indes Orientales par le Cap de Bonne-Eſpérance, quoique la découverte de l'Amérique ait pris moins de tems que celle des Indes Orientales, & que les exploits de Colomb ayent eu cet avantage ſur ceux de Gama, qu'ils furent achevés dès la premiere entrepriſe, ſans avoir été précedés de la moindre connoiſſance du Monde où Colomb eut le bonheur de pénétrer ; on confeſſe néanmoins que les Portugais furent les premiers qui tenterent la navigation de l'Océan, & qui firent naître aux autres Nations de l'Europe le deſſein de chercher un nouvel Hémiſphére. Les Eſpagnols étoient ſi éloignés de former cette penſée, que non-ſeulement ils ne commencerent à s'en occuper que près de quarante ans après leurs voiſins, mais que dans cet intervalle ils conſidererent les entrepriſes des Portugais comme autant d'avantures romaneſques, & d'effets d'une imagination déréglée. Ils eurent long-tems la même opinion de ceux qui leur propoſoient d'en imiter l'exemple, & qui avoient déja réuſſi dans quelque partie de l'exécution. L'expérience fut ſeule capable de les convaincre que les Portugais avoient raiſonné juſte, & que les eſpérances de Colomb n'étoient pas moins ſolides.

En un mot, le récit de toutes ces découvertes forme une des plus curieuſes parties de l'Hiſtoire moderne, par la multitude & la grandeur des événemens. Et c'eſt par cette raiſon que dans tout ce qui regarde les premieres expéditions, je ne craindrai pas de m'attacher trop ſoigneuſement aux circonſtances. Je ſçais quelle eſt l'avidité d'un Lecteur pour le détail de ces grandes entrepriſes, & combien il trouve de plaiſir à ſuivre pas-à-pas le Héros auquel il s'intéreſſe, pour obſerver par quels degrés il arrive au terme de ſes travaux. D'ailleurs, comme l'arrivée des Européens apporta beaucoup de changement dans tous les lieux & parmi tous les Peuples dont ils firent la conquête, les impreſſions qui ſe firent de part & d'autre, & les effets qu'elles produiſirent, ſont une autre objet de curioſité, qui mérite la plus exacte relation.

L'année 93 de l'Hégire, & 711 de l'Ere Chrétienne, l'Eſpagne fut ſoumiſe à Wallid ibu Abdolmelek, ſixiéme Calife Ommyan de Bagdad, par Tarik & Muſa, que le Comte Julien, pour venger l'honneur de ſa fille, avoit introduits dans l'Andalouſie. Les Arabes y formerent bientôt de petites Monarchies, dont les Rois vécurent en ſi mauvaiſe intelligence, que leurs diviſions faciliterent, en 718, à *Dom Pelayo*, ou Pelage, Prince des Aſturies, le moyen de leur faire tête. Ses Succeſſeurs continuerent heureuſement la guerre pendant plus de trois cens ans ; & dans le cours de l'année 1085, Alfonſe VI. Roi de Caſtille & de Leon, ſe rendit maître de Tolede. Ce Monarque, pour reconnoître

noître les ſervices de Henri de Bourgogne, petit-fils de Robert Roi de France, qui avoit conduit ſes armes avec beaucoup de ſuccès, lui fit épouſer la Princeſſe Thereſe, ſa fille aînée, en lui accordant pour Doüaire le Pays de Portugal, avec tout ce qu'il pourroit prendre ſur les Mores, c'eſt-à-dire, ſur les anciens Habitans de la Mauritanie, qui avoient conquis depuis peu ſur les Arabes la partie Occidentale de l'Afrique & de l'Eſpagne. Dom Alphonſe, fils de Henri, érigea ſon Héritage en Monarchie, après avoir fait un grand carnage des Mores, & fut le premier Roi de Portugal. Ces redoutables Ennemis ſe virent encore plus maltraités ſous le regne de Jean premier, qui acheva de les chaſſer entiérement. Il les pourſuivit au-delà de la mer en 1415, & ſe rendit maître de Ceuta. Ainſi l'Afrique devint le théâtre de cette guerre, qui ne fut interrompue que par des entrepriſes beaucoup plus avantageuſes au Portugal.

Cette priſe de Ceuta eſt rapportée par Walſingham, Auteur contemporain (*a*). Il raconte que le Roi de Portugal, » aſſiſté des Allemans & des » Marchands Anglois, vainquit les Arabes (qu'il nomme les *Agariens*) dans » les Etats du Roi Betinarin (il veut dire des (*b*) *Bani-Marins*); qu'il en préci- » pita un grand nombre aux Enfers; qu'il prit leur Ville, ſituée ſur le bord » de la mer, environnée d'un mur, & d'une ſi grande étendue, qu'on lui don- » noit, dit-il, vingt milles de tour. « Le Roi Jean avoit quelque droit à cette aſſiſtance des (*c*) Anglois, parce qu'il avoit épouſé la Princeſſe Philippa, fille de Jean de Gant Duc de Lancaſtre, & ſœur du Roi Henri IV. Roi d'Angleterre. Ce fut le Prince Henri, troiſiéme fils de Jean & de Philippa, qui forma le projet de la découverte du nouveau Monde par la navigation.

(*a*) Voyez l'Hiſtoire d'Angleterre, par Walſingham, à l'année 1415.

(*b*) C'étoit une Tribu de Mores ou d'Afriquains, qui vainquirent les Arabes en 1299.

(*c*) Vingt-ſept Vaiſſeaux Anglois, qui étoient deſtinés pour une expédition à la Terre-Sainte, toucherent au Port de Liſbonne, d'où ils conſentirent à ſuivre le Roi contre les Mores.

CHAPITRE I.

Voyages & découvertes des Portugais au long des Côtes d'Afrique, juſqu'au Cap-Verd.

HENRI, troiſiéme Prince de Portugal, accompagna le Roi ſon pere au ſiege de Ceuta, & dans l'âge le plus tendre il y ſignala ſon courage & ſa conduite. A ſon retour d'Afrique, il rapporta une ſi vive paſſion de découvrir de nouvelles Contrées par les Voyages de mer, qu'il employa plus de quarante ans à cette entrepriſe. Son penchant naturel lui avoit fait cultiver la Géographie & les autres (*a*) parties des Mathématiques. Il joignit à ces connoiſſances toutes les lumieres qu'il put tirer de ſes informations. Il interrogea particuliérement les Mores de Fez & de Maroc ſur tout ce qui concernoit les Arabes, qui bordoient les Déſerts d'Afrique & de l'Aſſena; ſur ceux qui poſſedoient le Royaume de Jalofs, aſſez voiſin de la Guinée; & pour ſe

1415. Premiere tentative du Prince Henri, pour les découvertes.

(*a*) Il avoit fait venir de l'Iſle Majorque un Mathématicien fort verſé dans la navigation, & dans l'art de faire des inſtrumens & des Cartes de Mer. Il fonda une Ecole & une Académie dont il le fit Chef.

1415. livrer entiérement à ce ſoin, il choiſit pour ſa réſidence la Ville de Ternaubal, au Royaume d'Algarve, ſitué ſur le Cap de Sagres, d'où la vûe de la mer enflammoit continuèllement ſes deſirs & ſes eſperances. Un jour au matin, après avoir paſſé la nuit dans toutes ces réflexions, il donna bruſquement ſes ordres pour le départ de deux Vaiſſeaux, qui mirent effectivement à la voile avec pluſieurs autres qui ſe trouverent prêts à les ſuivre. Mais ils n'allerent pas plus loin que le Cap *Bojador*, ſoixante lieues au-delà du Cap *Nam*, ou *Non*, alors le terme de la Navigation Eſpagnole. Le nom de Bojador vient du mot Eſpagnol *Bojar*, qui ſignifie l'Oueſt, parce que ce Cap s'avance en effet près de quarante lieues vers l'Occident. Il forme à ſa pointe un Courant d'environ ſix lieues, qui s'enfle beaucoup en ſe briſant contre les ſables. Ce ſpectacle effraya les Avanturiers. Ils ne firent pas réflexion qu'en prenant le large, ils pouvoient doubler facilement la pointe du Cap, & ce premier obſtacle leur fit abandonner leur commiſſion.

Cap Bojador. Cap Non.

1418. Le Prince Henri, qui comprit tout-d'un-coup la cauſe de leur erreur, renvoya, ſur un petit Vaiſſeau, en 1418, *Juan Gonzalez Zarco*, & *Triſtan Vaz Taxeira*, deux Gentilshommes de ſa Maiſon, avec ordre de paſſer ce terrible Cap, & de reconnoître toutes les Terres, qui, ſuivant l'opinion des Sçavans & les informations des Arabes, devoient s'étendre juſqu'à l'Equateur. Avant qu'ils euſſent pû gagner la Côte d'Afrique, ils eſſuyerent une ſi affreuſe tempête, qu'ayant crû mille fois leur ſépulture aſſurée dans les flots, ils regarderent comme une faveur du Ciel, d'être jettés dans une petite Iſle, à laquelle ils donnerent le nom de *Puerto-Santo*. Les Habitans n'en étoient ni civiliſés, ni tout-à-fait barbares; mais la terre y étoit très-fertile. Cette nouvelle cauſa tant de joie au Prince Henri, que, donnant trois Vaiſſeaux bien équipés à ſes deux Gentilshommes, auſquels il joignit Barthelemy Perceſtrello, il leur fit prendre de la ſemence de toutes ſortes de grains, & des beſtiaux pour cultiver l'Iſle de Puerto-Santo. Ils n'y porterent que deux lapins: mais ces animaux s'y multiplierent avec une ſi étrange fécondité, que dans l'eſpace de deux ans, ils détruiſirent tout ce qui avoit été ſemé ou planté. Pereſtrello, qui avoit obtenu la proprieté de l'Iſle, & qui avoit entrepris de la peupler, ſe trouva forcé d'y renoncer.

Puerto-Santo.

1419. Juan Gonzalez & Triſtan Vaz (*b*) accepterent en 1419, la Commiſſion d'un autre voyage. Après quelques jours de navigation, ils découvrirent une eſpece de nuée fort ſombre, qui leur cauſa d'abord de l'étonnement; mais n'en ayant pas moins continué leur courſe, ils trouverent une Iſle couverte de toutes ſortes d'arbres, à laquelle ils donnerent le nom de *Madere*, qui ſignifie bois en Eſpagnol. Cette Iſle eſt un peu au Sud de Puerto-Santo; & pour l'étendue, la douceur de l'air, & l'abondance des productions, c'eſt la plus conſidérable de la Mer Occidentale. Chacun des deux Chefs eut ſa part d'une ſi belle découverte, qui leur fut confirmée par des Lettres Patentes du Prince, avec le titre de Capitaines. Triſtan donna ſon nom à la pointe où il avoit pris terre, & Juan Gonzalez nomma ſa portion *Camera de Lobos*, c'eſt-à-dire, Caverne de loups, parce qu'il y trouva une cave, qu'il prit pour la retraite de ces animaux. On y découvrit auſſi une Chapelle, avec un Tombeau élevé

Iſle de Madere.

Camera de Lobos.

(*b*) Tous ces détails ſont tirés de Faria y Souſa, de Jean de Barros, d'Antonio Galvam, & des autres Ecrivains Portugais & Eſpagnols.

pat le célébre *Macham*, (c) Anglois, qui, ſe ſauvant d'Angleterre en Eſpagne, avec une femme qu'il aimoit, avoit été jetté dans ce lieu par la tempête vers l'an 1344. L'Iſle étant entiérement couverte de bois, Gonzalez & Vaz commencerent par y mettre le feu, pour la rendre capable de culture. La flamme s'y répandit avec tant de violence, qu'elle s'y nourrit pendant ſept ans entiers, en pouſſant une fumée épaiſſe, mêlée d'étincelles, qui s'appercevoient de fort loin, comme les éruptions du Mont-Etna; de ſorte que le bois devint auſſi rare à Madere qu'il y avoit été commun. Le Prince Henri y fit apporter de Sicile des cannes de ſucre, qui réuſſirent merveilleuſement. Dans un petit nombre d'années, la cinquiéme partie du revenu, que le Prince avoit réſervée pour ſon Ordre militaire, montoit à plus de 60000 arabes, dont chacune fait environ 500 livres de notre monnoye, quoique dans ſa circonférence l'eſpace cultivé n'eût guéres plus de neuf milles. On bâtit bientôt des Egliſes à Madere, & l'on y établit un Evêque. Le Roi Edouard, frere du Prince Henri, lui donna cette Iſle, & revêtit l'Ordre Militaire de Chriſt de la Juriſdiction ſpirituelle.

Avanture d'un Anglois.

Etabliſſement des Portugais à Madere.

Il y avoit déja douze ans que le Prince Henri n'épargnoit rien pour aſſurer la découverte de la Guinée. Celle de deux Iſles, dont il n'étoit redevable qu'au hazard, avoit augmenté ſes eſpérances, & lui faiſoit mépriſer toutes les objections qu'on faiſoit contre ſon entrepriſe. Enfin *Gilianez*, aſſez hardi pour lui garantir l'exécution de ſes ordres, doubla ce terrible Cap Bojador, qui avoit juſqu'alors arrêté les plus braves; & cette action fut miſe, par les Ecrivains de ſon tems, au-deſſus des travaux d'Hercule. Le Prince, au comble de ſes vœux, obtint du Pape Martin V. une donation perpétuelle à la Couronne de Portugal, de toutes les Terres que les Portugais pourroient découvrir depuis le Cap juſqu'aux Indes Orientales incluſivement, avec une Indulgence pleniere pour l'ame de tous ceux qui périroient dans cette entrepriſe. Cette faveur fut confirmée par les Papes Eugene & Nicolas, Succeſſeurs de Martin, à la priere du Roi Alphonſe & du Prince Jean ſon fils, par le double motif d'arrêter les entrepriſes des autres Nations, & d'encourager les Sujets du Portugal.

1432.

Ils doublent le Cap de Bojador.

Célebre donation du S. Siege en leur faveur.

Gilianez remit à la voile dans ſa Barque en 1434, accompagné d'*Alonſo-Gonzalez-Baldaya*, qui montoit un Vaiſſeau plus conſidérable. Ils s'avancerent trente lieues au-delà du Cap, & s'étant hazardés à toucher le rivage, ils découvrirent un grand nombre d'hommes, & quantité de troupeaux. Mais, ſans pouſſer plus loin leurs recherches, ils retournerent en Europe, après avoir donné, pour unique fruit de leur voyage, le nom d'*Angra de Ruyvos* à cette Côte. L'année ſuivante fut plus heureuſe. Ils allerent douze lieues plus loin, & deux hommes, qu'ils débarquerent à cheval, rapporterent le ſoir qu'ils avoient rencontré dix-neuf Sauvages armés de javelines, qui s'étoient

1434.

Angra de Ruyvos.

1435.

(c) La Chapelle portoit le nom de Jeſus. Le Port où Macham avoit débarqué porte encore celui du Machico. Il étoit ſorti du Vaiſſeau avec ſa Maîtreſſe, qui avoit beaucoup ſouffert de la tempête. Ses Compagnons partirent ſans avoir penſé à les rappeller. La Dame en mourut de regret. Macham, après avoir enterré décemment ſa Maîtreſſe, & lui avoir élevé une Chapelle, avec un Tombeau, ſur lequel il trouva le moyen de graver ſa triſte avanture, ſe fit une Barque d'un tronc d'arbre, & s'abandonna aux flots. Il eut le bonheur d'être pouſſé ſur la Côte d'Afrique, où les Mores le regarderent comme un homme aimé du Ciel, & le préſenterent à leur Roi, qui l'envoya au Roi de Caſtille. Voyez le Tome II.

mis en fuite en les appercevant. Les deux Portugais en avoient bleſſé quelques-uns, & l'un d'eux revenoit bleſſé lui-même. Baldaya prit terre à cette nouvelle; mais il ne découvrit plus les Mores. Il trouva ſeulement dans une cave, qu'ils avoient habitée, pluſieurs choſes de peu de valeur, qui furent regardées de tous ſes gens comme le préſage d'un butin beaucoup plus riche. Ils avancerent encore l'eſpace de douze lieues, & s'étant arrêtés à l'embouchure d'une Riviere, ils y virent plus de cinq mille loups marins, dont ils tuerent un grand nombre. Ils en apporterent les peaux, dont on faiſoit alors beaucoup de cas, parce qu'elles étoient fort rares. Sur la Côte, où ils firent quelques recherches, ils ne trouverent que des filets étendus pour ſecher. Enfin toutes leurs proviſions étant épuiſées, ils furent obligés de retourner vers leur Prince.

Multitude de Loups Marins.

1440. Antoine Gonzalez fut envoyé au même lieu dans le cours de l'année 1440, pour y charger ſon Bâtiment de peaux de loups marins. Un jour qu'il s'étoit avancé l'eſpace de huit lieues dans les terres, avec dix de ſes gens, il découvrit un homme nud qui portoit deux dards à la main, & qui conduiſoit un chameau. C'étoit un More, que la crainte ſaiſit & qui ſe laiſſa prendre ſans réſiſtance. En retournant à ſon Vaiſſeau, Gonzalez tomba dans un gros de quarante Mores, qui prirent la fuite, & qui lui laiſſerent enlever une femme qu'ils avoient avec eux. Ces deux Priſonniers furent les premiers Habitans de cette Côte, qui tomberent entre les mains des Portugais. Gonzalez trouva ſur le rivage un autre Vaiſſeau de ſa Nation qui arrivoit ſous le commandement de *Nunno Triſtan*. Avec cette augmentation de forces, il regagna la terre, & dans l'obſcurité de la nuit, il rencontra d'autres Mores. Ses gens ſe trouverent ſi près de ces Barbares, qu'ils les ſaiſirent entre leurs bras, ſans les reconnoître autrement qu'à leur nudité, & par la difference du langage; ils en tuerent trois, ils en prirent dix, & retournerent à leurs Vaiſſeaux. Ce lieu reçut d'eux le nom de *Puerto del Cavallero*, ou Port du Chevalier, à l'honneur d'Antoine Gonzalez, à qui Nunno Triſtan y confera cette dignité. Ils avoient à bord un Arabe, qui entendoit la Langue des Motes. Ils le mirent à terre avec la femme dont ils s'étoient ſaiſis, pour engager les Habitans à racheter les Priſonniers. Le jour ſuivant il en parut ſur le rivage environ cent cinquante, les uns montés ſur des chameaux, les autres à cheval, qui preſſerent les Portugais de deſcendre, mais, qui les voyant ſourds à leurs inſtances, s'enfuirent en leur jettant une volée de pierres. Gonzalez retourna en Portugal avec quelques Eſclaves. Triſtan continua de s'avancer juſqu'au Cap Blanc (Capo Blanco); & n'y ayant trouvé perſonne, quoiqu'il y découvrît des traces d'hommes, il remit à la voile auſſi vers le Portugal.

Puerto Cavallero.

1442. En 1442, Antoine Gonzalez retourna ſur la même Côte, accompagné du principal de ſes Priſonniers, qui lui avoit promis pour ſa rançon ſept Eſclaves de Guinée, mais qui oublia ſa promeſſe auſſi-tôt qu'il eut reçu la liberté. Cependant d'autres Mores ſe préſenterent à l'arrivée de Gonzalez, & lui offrirent, pour la rançon de deux jeunes gens qu'il avoit pris l'année précédente, dix Négres (*a*) de divers Pays, avec une quantité conſidérable de pou-

Poudre d'or vûë pour la premiere fois par les Portugais.

(*a*) On appelle ici *Mores* ou *Maures*, les Afriquains les plus civiliſés; & *Négres*, ceux des parties Méridionales, qui ſont tout-à-la-fois plus noirs & plus barbares. La diſcuſſion ſeroit inutile ici ſur un point de ſimple uſage. D'autres raiſons la rendront néceſſaire dans la ſuite.

Digitized by Google

dre d'or. Ce fut la premiere fois que l'Afrique fit luire ce précieux métal aux yeux des Avanturiers Portugais, & cette raiſon leur fit donner à un ruiſſeau qui coule environ ſix lieues dans les terres, le nom de *Rio d'oro*, ou Riviere d'or. Ils apporterent en Europe, avec ce précieux tréſor, des peaux de buffles, & quelques œufs d'autruches. Tout le monde y admira la couleur des Eſclaves. L'or excita les deſirs de l'avarice, & porta Nunno Triſtan à recommencer le même voyage en 1443. Ayant pénétré plus loin, il découvrit l'Iſle d'*Adeget*, qui eſt une de celles d'Arguim. Il vit vingt Barques, remplies chacune de quatre Mores, qui paſſoient de l'Iſle au Continent. Sept hommes, qu'il fit deſcendre dans ſa Chaloupe, donnerent la chaſſe à cette multitude de Sauvages, dont ils firent quatorze Priſonniers. Il s'avança vers une autre Iſle, qu'il nomma *de las Garzas*, parce qu'il s'y trouvoit un grand nombre de ces oiſeaux, (a) & qu'il en prit pluſieurs.

1443. Rio d'oro. Iſles d'Arguin. Iſle de las Garzas.

L'ardeur pour les découvertes croiſſoit en Portugal au retour de chaque Vaiſſeau qui rapportoit quelque fruit de ſon voyage. On venoit admirer, de toutes les parties du Royaume, les moindres richeſſes que les Avanturiers avoient enlevées à l'Afrique. En 1444, *Lancelot*, *Gilianes*, qui avoit doublé le premier le Cap de Bojador, Etienne *Alonſo*, Rodrigue *Alvarez*, & Jean *Diaz*, ayant obtenu la permiſſion du Prince à certaines conditions, formerent une Compagnie, dans la Ville de *Lagos*, pour continuer les découvertes. Ils équiperent dix Caravelles, dont le commandement fut confié à Lancelot. A leur arrivée dans l'Iſle de las Garzas, Martin Vincent & Gilles Vaſquez, accompagnés chacun de huit Soldats dans leurs Barques, s'approcherent de l'Iſle de *Nar*, prirent d'aſſaut une Ville qu'ils trouverent ſans défenſe, y tuerent beaucoup de monde, & ramenerent 155 Priſonniers. Lancelot attaqua *Tider*, & d'autres Iſles, où il fit quarante Priſonniers. Le Prince Henri, à qui ces dépoüilles de l'Afrique furent preſentées, récompenſa généreuſement les Chefs de l'expédition.

1444. Iſle de Nar. Iſle de Tider.

Gonzalo de Cintra étant parti pour les Côtes d'Afrique en 1445, avec un ſeul Vaiſſeau, aborda aux Iſles d'Arguim, & s'engagea pendant la nuit dans une petite Baye, pour gagner le rivage. Le reflux de la mer l'ayant laiſſé à ſec, il fut ſurpris le matin par les Mores, qui lui tuerent ſept hommes. Ce fut le premier ſang que ces entrepris es coûterent au Portugal. Ce lieu prit du Capitaine le nom d'*Angra* de Gonzalo de Cintra, quatorze lieues au-delà de Rio d'oro. *Antoine Gonzalez*, *Diego Alonzo* & *Gomez Perez*, firent voile en 1446 pour la même Riviere, avec trois Caravelles, & l'ordre de traiter de paix, de commerce & de converſion, avec ces Barbares. Leurs propoſitions furent rejettées; mais ils ramenerent un des Naturels du Pays, qui conſentit volontairement à les ſuivre; & Jean Fernandez, ſur la foi de cette eſpéce d'otage, demeura dans le Pays avec le même deſſein. Nunno Triſtan, dans un autre voyage, enleva vingt Eſclaves d'un Village voiſin. *Denis Fernandez* paſſa l'embouchure de la Riviere de Sanaga, qui diviſe les Aſſenages du Pays de Jalofs, prit quatre Négres qui s'occupoient à la pêche, & pénétrant plus loin, il découvrit le fameux Cap-Verd. Mais ſans s'y arreter, il ſe hâta de porter cette nouvelle au Prince, après avoir planté une Croix de bois ſur le rivage.

1445. Premier ſang qu'il en coûte aux Portugais. Angra de Cintra.

1446. Découverte du Cap-Verd.

Antoine Gonzalez, Garcie Mandez & Jean Alonzo, quoique ſéparés dans 1447.

(a) Des Hérons. C'eſt auſſi le nom que les François donnent à cette Iſle.

1447. leur courſe par une violente tempête, ſe rejoignirent en 1447, aux Iſles d'Arguim. Ils fondirent enſemble ſur un Village d'où ils enleverent vingt-cinq Mores. C'étoit toujours le plus agile qui faiſoit le plus grand nombre de Priſonniers en courant après ces fuyards. *Lorenzo Diaz* en prit ſept, tandis que chacun des autres prit à peine le ſien. Cette pointe fut nommée *Cabo del Reſcate*, c'eſt-à-dire, Cap de rançon, parce qu'on y convint de celle de quelques Mores. La joie des Portugais fut extrême en y retrouvant Jean Fernandez, qu'on y avoit laiſſé dans le dernier voyage. Il étoit en bonne ſanté, quoiqu'il eût contracté quelque choſe de la groſſiéreté des Habitans. Il leur apprit tout ce qu'il avoit obſervé. Le Pays étoit ſi plat & ſi ouvert que les Naturels mêmes y perdoient ſouvent leur chemin, & n'avoient alors, comme ſur mer, d'autres guides que les étoiles, les vents & les oiſeaux. Ils menoient une vie fort miſérable. Leur nourriture étoit une ſorte de grain, que la terre produiſoit ſans culture, quelques herbes, des lézards, des ſauterelles ſechées au Soleil, dont l'ardeur eſt extrême dans une Région qui eſt ſous le Tropique du Cancer. Ils buvoient le lait de toutes ſortes d'animaux, parce que l'eau eſt extrêmement rare; & par cette raiſon, lorſqu'ils alloient à la chaſſe, ils épargnoient les femelles. Ceux qui n'étoient pas éloignés de la mer ſe nourriſſoient quelquefois de leur péche, & lorſque les Portugais leur préſentoient du bled, ils le dévoroient ſans préparation. Le terroir étoit ſtérile. C'étoit des ſables continuels, qui produiſoient à peine quelques palmiers, & quelques figuiers ſauvages. Ils n'avoient pour maiſon que des tentes. Leurs habits étoient des peaux de bêtes. Les plus diſtingués portoient des *Alhaïks*, qui ſont une eſpéce de mauvais creſpon, & les Chefs d'autres étoffes un peu plus riches, mais dont la meilleure n'étoit pas bonne. Leur unique occupation étoit le ſoin de leurs troupeaux; leur langage & leurs caracteres, les mêmes que ſur les Côtes de Barbarie, avec auſſi peu de différence qu'il y en a du Caſtillan au Gallicien. Ils n'avoient point de Roi, mais ils étoient diviſés en *Clans* ou en Compagnies ſous differens Chefs. Les Portugais, en retournant vers leur Patrie, tuerent quelques Mores au Cap Blanc, & firent cinquante-cinq Priſonniers.

Cabo del Reſcate.

Alimens & ſtérilité du Pays.

Diniſianez d'Agram, *Alvaro Gil*, & *Maſoldo de Setubal*, chacun avec ſa Caravelle, aborderent dans l'Iſle d'Arguim, où ils prirent ſept Mores, qui les aiderent à faire quarante-ſept autres Priſonniers. Ils parcoururent enſuite la Côte du Continent pendant quatre-vingt lieues, & cette courſe ne leur produiſit que cinquante Eſclaves; mais ils perdirent dans l'Iſle de las Garzas ſept de leurs Portugais, qui furent ſurpris & tués par les Mores. Lancelot, qui avoit déja commandé une petite Flotte, partit de Lagos avec quatorze Vaiſſeaux & le titre d'Amiral. Alvaro & Dinis Fernandez, Jean de Caſtille, & quantité d'autres faiſant voile en même-tems à Madere avec treize Vaiſſeaux, ils ſe trouverent enſemble au nombre de 27 Capitaines, dont neuf de la Flotte de *Lagos* ſe détacherent immédiatement pour gagner l'Iſle d'Arguim, où Diniſianez étoit encore. Il leur perſuada de ruiner cette Iſle, pour venger la mort des ſept Portugais qu'il y avoit perdus. Mais les Mores, informés du danger, prirent la fuite. Il n'en reſta que douze, dont huit furent tués, & quatre pris, avec perte d'un ſeul Portugais. Alvaro de Freytaz revint en Europe avec ſes trois Vaiſſeaux. Lancelot s'avança juſqu'à l'Iſle de Tider, qui lui parut abandonnée. Mais lorſqu'il ſe diſpoſoit à remettre à la voile, il découvrit pluſieurs Mores, qui le railloient, par leurs grimaces, de n'avoir pû les trou-

Diverſes entrepriſes des Portugais.

vet. Deux de ſes gens, indignés de cette inſulte, ſe jetterent dans l'eau avec leurs armes, & gagnerent la terre à la nage. Leurs Compagnons, voyant les Mores prêts à les recevoir, ſauterent après eux pour les ſoutenir. L'action fut vive. Une partie des Mores fut tuée, & l'on en prit ſoixante. *Suero da Coſta* quitta Lancelot avec trois Vaiſſeaux, pour retourner en Portugal. Il prit neuf Mores dans un Village du Cap Blanc, & parmi eux une femme qui le trompa fort adroitement. Elle lui promit une rançon fort conſidérable. Etant traitée plus humainement ſur cette promeſſe, elle choiſit un inſtant pour ſe jetter dans les flots, proche de l'Iſle de Tider; & rien ne put l'empêcher de gagner le Cap à la nage. Lancelot, trouvant ſes Compagnons diſpoſés à le ſuivre, forma le deſſein de s'avancer juſqu'aux Aſſemages & aux Côtes de la Guinée; mais, après quelques legeres entrepriſes, il prit le parti de gagner l'Iſle de Palma. Il toucha dans ſa courſe à *Gomera*, où deux Chefs des Mores, *Piſte* & *Brucho*, qui avoient reçu quelques faveurs du Prince Henri, lui en marquerent vivement leur reconnoiſſance. Il leur découvrit ſon deſſein, & les ayant fait conſentir à le ſuivre, ils aborderent enſemble à l'Iſle de Palma. Soixante-dix Eſclaves qu'ils y enleverent, avec une groſſe femme qui paſſoit pour la Reine d'une partie de cette Iſle, furent l'unique fruit de ce voyage. On retourna à l'Iſle de Gometa. Jean de Caſtille, peu content d'un ſi petit avantage, enleva indignement de ce lieu plus de vingt Inſulaires, qui lui avoient accordé leur amitié & prêté leur ſecours. Le Prince Henri répara cet outrage, en les renvoyant bien vêtus dans leur Iſle.

1447.

Iſle de Gomera.

Gomera & Palma appartiennent aux Canaries. Ces Iſles avoient été découvertes en 1395, pour Henri III. Roi d'Eſpagne; & vingt-deux ans après, en 1417, Jean de Betancour, Gentilhomme François, obtint de Jean II. Roi de Caſtille, la permiſſion de les conquérir. Il ſubjugua celles de *Lancerota*, de *Fuerteventura* & de *Ferro*. Maſiot de Betancour, ſon neveu, qu'il laiſſa pour les gouverner, ſe rendit maître de Gometa. Mais l'oncle, ayant fait un échange de cette conquête avec le Prince Henri de Portugal, pour quelques Terres de l'Iſle de Madere, vint fixer ſon ſéjour dans cette Iſle. Comme celles de Canaries ſont au nombre de douze, & qu'il en reſtoit huit à conquérir, c'eſt-à-dire, la *Grande Canarie*, *Palma*, *Gracioſa*, *Infierno*, *Alegranca*, *Santa Clara*, *Rocca* ou *Roche*, & *Lobos*, le Prince envoya, dans le cours de l'année 1447 (*a*), ſous la conduite de Dom Ferdinand de Caſtro, une Flotte de 2500 hommes d'Infanterie & de 120 lances, qui ſe répandirent dans tous ces lieux, & convertirent, ſuivant le témoignage des Hiſtoriens Portugais, un grand nombre d'Infidéles. Mais les prétentions de l'Eſpagne firent abandonner cette entrepriſe. Dans la ſuite Henri IV. Roi de Portugal, donna les Iſles Canaries à Dom Martin de Atayde, Comte d'Antonguia. Enfin, par un Traité d'Alphonſe de Portugal & de Ferdinand de Caſtille, elles ſont demeurées à l'Eſpagne. Les Habitans de ces Iſles étoient gouvernés par un certain nombre de Chefs. Leur Religion n'étoit point uniforme. Au lieu d'armes de fer, ils ſe ſervoient de bâtons & de pierres. La partie ſupérieure de leurs habits étoit de peau; & le bas, de feuilles de palmier de différentes couleurs. Ils ſe taſoient la barbe avec des pierres tranchantes. Leurs Chefs avoient les prémices de toutes les Vierges qui ſe marioient. Les Enfans étoient allaités par des chévres. La

Découverte & premier état des Iſles Canaries.

Moeurs des Habitans.

(*a*) Antoine Galvam place cette Expédition en 1417.

1447. nourriture commune des Inſulaires étoit le froment, l'orge, le lait, différentes ſortes d'herbes, de lézards, & de ſerpens.

Découverte de la Riviere d'Ordeck : nommée Sanaga, ou Senegal. Lancelot, dans ſon retour en Portugal, découvrit la Riviere d'*Ordeck*, à laquelle il donna le nom de *Sanaga*, ou de Senegal, de celui d'un More qu'il avoit remis ſur cette Côte. On prenoit alors cette Riviere pour une des branches du Nil, parce qu'on avoit été informé qu'elle venoit de fort loin du côté de l'Eſt. Etienne Alonzo la remonta dans une Batque l'eſpace de quelques milles, & ſe ſaiſit de deux jeunes Négres, qui lui furent diſputés vigoureuſement par leurs Peres. *Rodrigue Anez* & *Dinis Diaz*, furent ici ſéparés de la flotte par une grande tempête, & retournerent heureuſement en Portugal. Lancelot, tirant au Cap-Verd, aborda dans une Iſle où il ne trouva que des bœufs & des chevres; mais il y découvrit ces trois mots François, gravés ſur l'écorce d'un arbre, TALENT DE BIEN FAIRE. C'étoit la deviſe du Prince Henri. Elle exprimoit ſes grands deſſeins. Lancelot comprit à cette vûë qu'il n'étoit pas le premier Portugais qui eut abordé dans ce lieu. Alvaro Fernandez y étoit venu de Madere. Tandis que Lancelot étoit à l'ancre, Gomez Perez ſe mit dans l'Eſquif pour côtoyer l'Iſle, & jetta vers quelques Motes qu'il apperçut, un petit miroir, avec une Image de papier qui repréſentoit un Crucifix. Ils mirent l'un & l'autre en piéces, & ne répondirent que par une volée de pierres. Les Portugais étoient réſolus de venger cette inſulte; mais un furieux orage, qui diſperſa leurs Vaiſſeaux, ſuſpendit les effets de leur reſſentiment. Laurence Diaz arriva le premier en Portugal. Gomez Perez alla relâcher à l'embouchure de Rio d'oro, où il prit un Eſclave & quantité de loups marins. Les Naturels de cette Région lui parurent aſſez traitables. Alvaro Freytas, & Vincent Diaz prirent cinquante-neuf Eſclaves dans l'Iſle de Tider. Dinis Fernandez & Palacano en prirent ſoixante-huit au Cap Sainte-Anne. Ces ſuccès étoient légers; mais ils en annonçoient de plus grands. D'ailleurs, ils avoient peu coûté juſqu'alors au Portugal, puiſqu'on n'avoit perdu dans toutes ces expéditions que quinze ou vingt hommes, & un petit Vaiſſeau dont l'Equipage s'étoit ſauvé.

Deviſe du Prince Henri de Portugal.

Pertes legeres payées par de legers ſuccès.

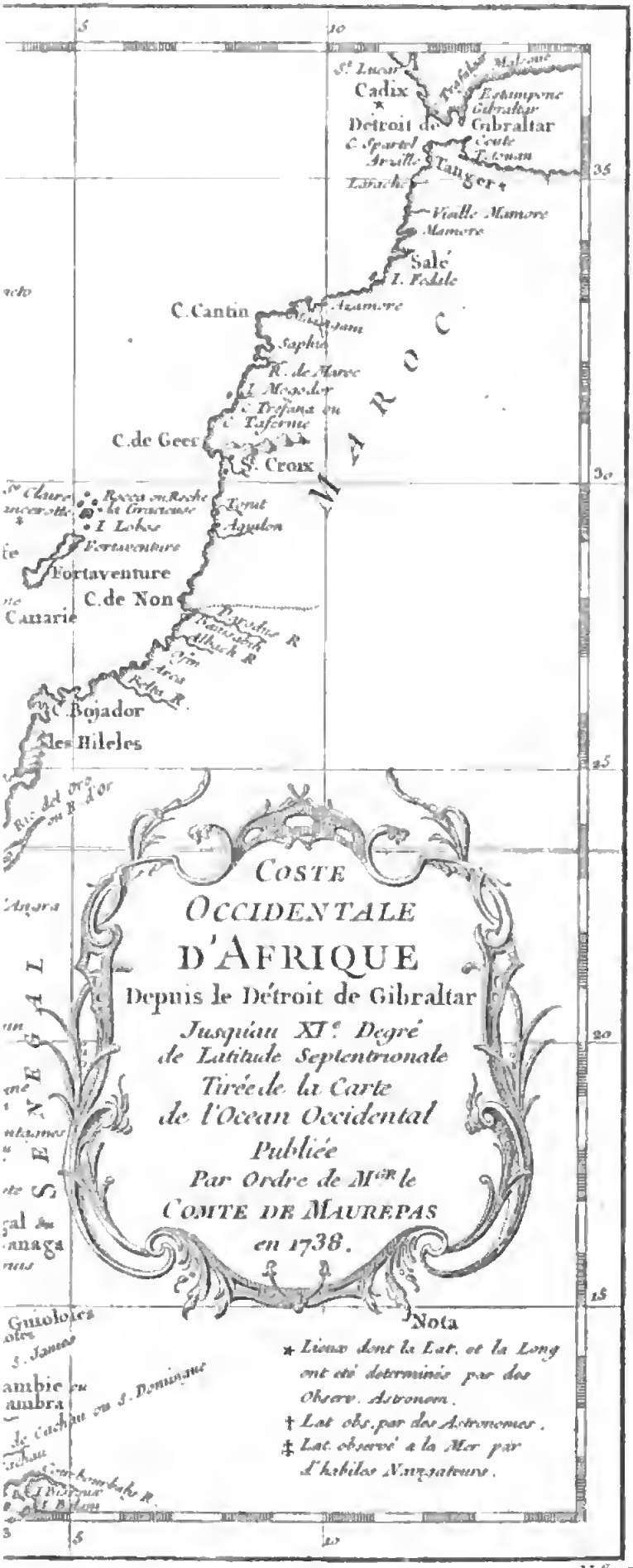
CHAPITRE II.

Continuation des découvertes depuis le Cap-Verd juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance.

Incertitude des Portugais. AVEC quelque ardeur que les Portugais euſſent pouſſé leurs entrepriſes, la crainte arrêtoit encore les plus braves. Des Mers inconnues, des Côtes deſertes, ou des Habitans pauvres & farouches, qui n'offroient aucun butin plus précieux qu'eux-mêmes, & qu'il falloit combattre ou ſurprendre pour faire un petit nombre d'Eſclaves, tel étoit encore l'objet des Avanturiers; & des avantages ſi médiocres laiſſoient trop de forces aux grandes impreſſions du péril & de la crainte. Le projet de chercher un paſſage aux Indes par les Mers d'Afrique, n'auroit pas eu ſans doute plus de ſuccès que celui d'en trouver un par les Mers du Nord, ſi le courage invincible & les judicieuſes réflexions du Prince Henri n'euſſent été capables de lui faire ſurmonter toutes ſortes d'obſtacles.

Nunno

OCEAN
I. Madere
E. ueil de Stemgroond
Salvages
I. de Palme
I. de Fer
ISLES CANARIES
Tropique du Cancer
OCCIDENTAL
C. Blanc
ISLES DU CAP VERD
I. St. Antoine
I. St. Vincent
I. St. Nicolas
I. de Sel
I. Bonavista
I. S. Yago
I. de May
I. de Fuego
I. Brava
Ribeira Grande
Cap Verd
C. St. Marie
Premier Meridien
Fer
de
l'Isle
Longitude de l'Isle de Fer
les Biffa
5
10
15
20
25
30
35


Cadix
Détroit de Gibraltar
Tanger
Salé
C. Cantin
C. de Geer
S. Croix
MAROC
Fortaventure
C. de Non
C. Bojador
Iles Hileles
COSTE
OCCIDENTALE
D'AFRIQUE
Depuis le Détroit de Gibraltar
Jusqu'au XI.e Degré
de Latitude Septentrionale
Tirée de la Carte
de l'Ocean Occidental
Publiée
Par Ordre de Mgr le
COMTE DE MAUREPAS
en 1738.
Nota
* Lieux dont la Lat. et la Long ont été determinés par des Observ. Astronom.
† Lat. obs. par des Astronomes.
‡ Lat. observé à la Mer par d'habiles Navigateurs.

N.° 2

Digitized by Google

Nunno Triſtan, preſſé par les ordres de ce Prince, s'avança ſoixante lieues au-delà du Cap Verd. Il jetta l'ancre à l'embouchure d'une grande Riviere, qu'il nomma *Rio Grande*. Ayant entrepris de la remonter lui-même dans ſa Chaloupe, il découvrit bien-tôt une multitude de Négres dans treize Barques, qu'ils nomment *Almadies*. Il fut environné de ces Barbares, qui lui lancerent une nuée de fléches empoiſonnées. La plus grande partie de ſes gens fut tuée avant qu'il pût regagner ſon Vaiſſeau, & ceux qui ſe préſenterent pour le ſecourir, n'eurent pas un meilleur ſort. Il avoit reçu lui-même une bleſſure mortelle, dont il expira le même jour. Quatre de ſes Compagnons, échappés ſeuls de cette triſte avanture, ramenerent ſon Vaiſſeau en Portugal, après avoir erré long-tems, ſans connoître leur route. Alvaro Fernandez fit le même voyage. Il alla quarante lieues plus loin que Triſtan, mais preſque avec autant d'infortune. Ayant débarqué dans un lieu qu'il croyoit deſert, il fut attaqué par un grand nombre de Barbares, qui tuerent pluſieurs de ſes gens, & qu'il ne mit en fuite qu'après avoir tué leur Chef. Il alla ſe préſenter enſuite à la Riviere de Tabites, où, pour ſurcroît de malheur, il tomba dans une autre Troupe de Négres, qui le bleſſerent lui-même, & qui le forcerent de quitter le rivage. Gilianes partit dans le même tems avec dix Caravelles, pour reconduire à Gomera les Priſonniers que Jean de Caſtille avoit enlevés injuſtement. S'il relâcha au Cap-Verd, ce ne fut que pour y être battu par les Négres, & pour y perdre cinq hommes. Comme il avoit été plus heureux chez les Mores, il retourna dans l'Iſle d'Arguim, où il enleva quarante-huit Eſclaves. En repaſſant à Palma, il prit deux femmes; mais cet enlévement lui autoit coûté cher, ſi Diego Gonzales ne l'eût ſauvé par des prodiges de valeur. Il tua ſeul ſept Inſulaires, & leur Chef, qui les conduiſoit avec une palme à la main, pour marque de ſa ſouveraineté.

1447. Rio Grande.

Portugais mal traités par les Negres.

Bravoure de Diego Gonzales.

Gomez Perez, après avoir été trompé par quelques Motes de Rio d'Oro, qui lui avoient promis une groſſe rançon, ſe vengea de leur perfidie en faiſant parmi eux quatre-vingt Eſclaves. L'année ſuivante, qui étoit 1448, *Diego Gil Homen* partit chargé des ordres du Prince, pour établir quelque Commerce avec les Mores de *Meſſa*, douze lieues au-delà du Cap *Guer*. Il s'y procura cinquante Eſclaves Négres pour cinquante Mores qu'il rendit volontairement; & Jean Fernandez, qui étoit reſté ſans contrainte chez les Aſſenages, ſe vit forcé de demeurer malgré lui ſur cette Côte. Homen rapporta de ce voyage un lion, qui fit alors l'admiration de Liſbonne. Le bruit de tant d'Expéditions n'ayant pû manquer de ſe répandre dans tous les Etats de l'Europe, Ballarte Gentilhomme Danois, d'un mérite extraordinaire, & capable d'une grande entrepriſe, vint, avec la recommandation de ſon Roi, offrir ſes ſervices au Prince Henri de Portugal. Ferdinand Alonſo partoit alors avec la qualité d'Ambaſſadeur vers le Roi du Cap-Verd. Le Prince voulut qu'il fût accompagné de Ballarte. En prenant terre au Cap, ils trouverent les Habitans du Pays armés pour s'oppoſer à leur deſcente. Mais les ayant fait aſſurer par deux Négres qu'ils venoient avec des intentions pacifiques, & que leur deſſein n'étoit que de convertir & de civiliſer leur Nation, ils furent reçus fort humainement. Le *Farim*, ou le Gouverneur les pria d'attendre ſur la Côte qu'il eût communiqué au Roi la nouvelle de leur arrivée; &, dans l'intervalle, on commença paiſiblement à commercer. Entre les tichesſes du

1448.

Meſſa. Cap Guer.

Ballarte, Danois, paſſe en Afrique avec les Portugais.

Il eſt tué au Cap-Verd.

1448. Pays les Négres montrerent quelques dents d'éléphans, ce qui fit naître à Ballarte une vive curioſité de voir quelques-uns de ces animaux en vie. Un Négre s'offrit à lui procurer cette ſatisfaction; mais l'ayant mené à l'écart, il le tua perfidement. Une ſi lâche trahiſon força les Portugais de ſe retirer ſans attendre l'arrivée du Roi.

Mort du Roi de Portugal. Son Fils lui ſuccede. Le Portugal changea de Maître dans le cours de la même année. Edoüard étant mort après un regne fort court, Alphonſe V. ſon fils, qui n'étoit âgé que de ſix ans, monta tranquillement ſur le Trône. Pendant ſa minorité, dont il ne ſortit qu'à l'âge de dix-ſept ans, l'Etat fut gouverné par le Prince Pedro, ſon oncle, & frere du Prince Henri. Les différends qui s'éleverent enſuite à la Cour firent languir les découvertes, parce qu'elles commencerent à ſe faire au nom du Roi. Cependant la premiere démarche du jeune Monarque fut d'accorder au Prince Henri des Lettres excluſives, qui portoient défenſe de paſſer le Cap Bojador ſans la permiſſion de ce Prince, & de lui donner le

1461. quint & le dixiéme de tous les biens qui venoient du même Pays. L'année

Iſles Açores peuplées. d'après, il lui permit de peupler les Iſles *Açores*, qui avoient été découvertes par *Gonzalo Vello*. On en compte huit: *Saint-Michel*, *Sainte-Marie*, *Jeſus*, ou *Tercere*, *Gracioſa*, *Pico*, *Faial*, *Flores*, & *Cuervo* qui eſt la plus éloignée du côté de l'Occident, comme ſaint-Michel du côté de l'Orient. Leur latitude n'eſt pas fort différente, & c'eſt preſque la même auſſi que celle de Liſbonne. Le nom d'Açores leur vient du grand nombre d'oiſeaux de cette eſpece qu'on y apperçut en les découvrant. On trouva dans l'Iſle de Cuervo une Statue équeſtre, couverte d'un manteau, mais la tête nue, qui tenoit de la main gauche la bride du cheval, & qui montroit l'Occident de la main droite. Il y avoit ſur le bas d'un roc quelques lettres gravées, qui ne furent point entendues; mais il parut clairement que le ſigne de la main regardoit l'Amérique.

Fort élevé aux Iſles d'Arguim. Le Commerce d'or & de Négres qu'on avoit commencé ſi heureuſement aux Iſles d'Arguim, fit naître au nouveau Roi de Portugal la penſée de bâtir

1462. dans une de ces Iſles un Fort qui porta le nom d'*Arguim*. *Suero Mendez*, qui en obtint le Gouvernement, acheva cet ouvrage en 1461. Ce fut l'année ſuivante, qu'un Genois, nommé Antonio de Noli, qui avoit été envoyé au

Découverte des Iſles du Cap-Verd. Roi Alphonſe par la République, découvrit les Iſles du Cap-Verd. Il apperçut auſſi l'Iſle de *Mayo*, à laquelle il donna ce nom, parce qu'il y étoit arrivé le premier jour de Mai. Le jour ſuivant il en vit deux autres, qu'il nomma *Saint-Jacques* & *Saint-Philippe*. Les autres Iſles du Cap-Verd ſe nomment *Fuego*, *Brava*, *Bonaviſta*, *Sal*, *Saint-Nicolas*, *Sainte-Lucie*, *Saint-Vincent*, *Saint-Antoine*. Elles portent en général le nom de Cap-Verd, parce qu'elles ne ſont qu'à cent lieues de ce Cap, à l'Occident. *Pedro de Cintra* & *Suero de Coſta* allerent cette année juſqu'à *Sierra Liona*.

1463. L'année 1463 fut la derniere du Prince Henri, Auteur & Fondateur immortel de toutes les découvertes; mais particulierement de celles du Sud & de l'Eſt.

Mort du Prince Henri de Portugal, ſon caractere. On nous a conſervé juſqu'aux traits de ſa figure & de ſon caractere. Sa taille étoit bien priſe, ſes jambes groſſes & robuſtes, ſon teint fort blanc, ſes cheveux rudes & épais; ſa contenance terrible pour ceux qui n'étoient point accoutumés à le voir; car il étoit peu ſujet à la colere, & dans ſes plus grands emportemens il conſervoit toujours de l'empire ſur ſa paſſion. Le fond de ſon humeur étoit une

Digitized by Google

gayeté raiſonnable. Perſonne n'étoit plus circonſpect & plus reſervé que lui dans ſes diſcours. Simple dans ſes habits, patient dans l'embarras des affaires, ferme & courageux dans le danger, verſé dans les Sciences, & ſans contredit le premier Mathématicien de ſon tems; extrêmement libéral, zelé pour la Religion, ſans que parmi tant de vertus on lui ait reconnu particuliérement aucun vice. Il vécut dans le célibat, & l'on n'a point appris qu'il ſe fut jamais laſſé de la continence. Enfin l'opinion qu'on avoit de ſon mérite & de ſa prudence, lui fit conſerver pendant toute ſa vie beaucoup d'autorité. Ce court éloge étoit dû dans mon Ouvrage à la mémoire d'un ſi grand Prince. Ses découvertes s'étendirent depuis le Cap de Non juſqu'à Sierra Lionna, c'eſt-à-dire, du vingt-neuviéme degré de latitude du Nord au 8e deg. Il mourut au Cap de Sagres, dans ſa ſoixante-ſeptiéme année; & ſon tombeau ſe voit encore dans l'Egliſe de Batalla, avec celui du Roi ſon pere. 1463.

Commerce de Guinée affermé.

On commençoit à fonder de ſi grandes eſpérances ſur le Commerce de la Guinée, qu'en 1469, Fernand Gomez le prit à ferme du Roi, pour la ſomme de 500 ducats, pendant l'eſpace de cinq ans; ſomme legere, quand on la compare au profit de ces derniers tems, mais conſidérable pour ceux qui n'avoient encore recueilli de tant d'entrepriſes & d'expéditions que des fruits ſi médiocres. Fernand Gomez s'engageoit, par un article de ſes conventions, à pouſſer ſes découvertes cinq cens lieues plus loin. En 1461, le Commerce de l'oro de la *Mina* ou de l'or de la Mine, fut découvert au cinquiéme degré de latitude, par *Jean de Santeren*, & par *Pedro de Eſcalone*. Ils allerent juſqu'au Cap de Sainte-Catherine, trente-ſept lieues au-delà du Cap de *Lope Gonzales*, à deux degrés & demi de latitude métidionale. *Fernando Po* découvrit l'Iſle qu'il nomma *Hermoſa*, ou la Belle; mais qui prit enſuite ſon propre nom. La derniere découverte ſous le regne d'Alphonſe, fut celle du Cap Sainte-Catherine, qui prit ce nom du jour auquel il fut découvert. Il s'en étoit fait d'autres avant celle-ci, comme celle de la Côte d'où fut apportée la premiere Cochenille, que les Italiens, connoiſſant mieux ſa valeur que ſon nom, appellerent d'abord *Graines du Paradis* Ils la reçurent des Mores de cette partie de la Guinée, qui traverſant le Pays de *Mandinga* & les Deſerts de la Lybie, la porterent au Port de *Mundibarca*, dans la Méditerranée. On avoit découvert auſſi dans le même-tems les Iſles de *Saint-Thomas*, *Anno Bueno*, & *Principe*, qui avoient été négligées, parce que le Roi étoit alors occupé d'une guerre en Mauritanie. Il paroit que ces nouvelles découvertes avoient fait alors bien peu d'impreſſion, puiſqu'en 1525, *Garcie de Loayſa*, Chevalier de Malte, étant arrivé aux Iſles Moluques par une autre route, avec une Flotte Eſpagnole, y trouva des Portugais, avant qu'on ſçût en Portugal qu'il y en eût dans ces lieux. Et le même Amiral s'étant avancé au ſecond degré de latitude Méridionale juſqu'à l'Iſle de Saint-Mathieu qu'il trouva déſerte, y remarqua néanmoins pluſieurs traces des Portugais; car, ſans compter divers arbres fruitiers, & quelques troupeaux apprivoiſés, il lut ſur l'écorce d'un arbre, une Inſcription qui lui apprit que les Portugais avoient été dans cette Iſle dix-ſept ans auparavant. Ils y avoient joint la célébre Deviſe du Prince Henri, TALENT DE BIEN FAIRE, ſuivant l'uſage des Matelots de leur Nation, qui laiſſoient ce témoignage de leur arrivée, dans tous les lieux où ils abordoient.

Oro de la Mina.

Cap Sainte Catherine.

Iſle Hermoſa.

Graine du Paradis, & ſon origine.

Iſles Saint-Thomas, Anno Bueno & Principe.

Découvertes déja faites, mais ignorées.

1481. Jean II. fils d'Alphonſe, & ſon Succeſſeur, en 1481, obſervant que les richeſſes des Pays découverts apportoient une augmentation conſidérable à ſon revenu, & connoiſſant, par expérience, les profits de la Guinée, que ſon Pere lui avoit accordées pour l'entretien de ſa Maiſon, fit élever un Fort dans cette partie de la Côte où s'exerçoit le commerce de l'or, qui ſe nommoit *Mina*. Il équipa, pour l'exécution de cette entrepriſe, douze Vaiſſeaux, qui furent chargés de tous les matétiaux néceſſaites, avec des proviſions pour ſix cens hommes, dont 500 étoient Soldats & le reſte Ouvriers. *Diego de Azambuſa*, qui eut le commandement de cette Flotte, entreprit à ſon arrivée de cimenter la paix qui avoit été conclue quelque tems auparavant avec les Habitans du Pays. Il communiqua d'abord ſes intentions au Prince, qui ſe nommoit *Karamanſa* ou *Kaſamanſa*. Enſuite, ayant débarqué ſans oppoſition, il prit poſſeſſion du lieu, & fit élever ſur un arbre les armes du Portugal. Le Roi Négre ſe rendit ſur la Côte, accompagné d'un grand nombre de ſes Sujets, qui étoient nuds juſqu'à la ceinture, ayant le reſte du corps couvert de feuilles de palmiers, & des peaux de Singes qui leur pendoient au long des cuiſſes. Ils étoient tous armés, les uns de boucliers & de javelots, les autres d'arcs & de fléches. Pluſieurs avoient pour caſques des peaux autour de la tête, ce qui rendoit leur figure ridicule plutôt que terrible. Le Roi avoit les jambes & les bras couverts de plaques d'or. Il portoit une chaîne autour du cou, & de petits grelots attachés à ſa barbe. Devant lui marchoir un grand nombre d'inſtrumens, plus bruyans qu'harmonieux, tels que des ſonnettes, des trompettes de cornes, & d'autres puérilités inconnues aux Portugais. Il s'approcha pompeuſement du Chef des Européens. Sa contenance paroiſſoit compoſée à la douceur & à la joie. Il lui prit la main, en ſigne de paix. Son premier Officier fit la même choſe. Après les premieres cérémonies, Azambuſa s'étendit ſur les motifs de ſon voyage, en commençant par celui de la Religion. Il aſſura les Afriquains que le principal deſſein de ſon Roi étoit de les inſtruire de la Foi Chrétienne; il en releva les avantages; & il finit par demander la permiſſion de bâtir une Maiſon pour loger ſes gens: Il entendoit un Fort, pour tenir les Barbares dans la ſoumiſſion. » Je ne prétens point, dit un Au- » teur Portugais, perſuader au monde que notre unique deſſein fût de prêcher, » pourvû qu'on ſe perſuade que le Commerce n'étoit pas non plus notre ſeul » motif.

Fort bâti à Mina.

Conférence des Portugais avec un Roi Négre.

L'Amiral fut écouté avec beaucoup d'attention, & les offres de Religion furent acceptées; mais la propoſition de bâtir un logement ou un Fort, fut rejettée ſans exception. La groſſiéreté des Négres n'empêche point qu'ils n'entendent leurs interêts. Azambuſa redoubla ſes inſtances. Enfin le Roi Négre donna ſon conſentement & ſe retira. Auſſi-tôt les Ouvriers Portugais ſe mirent à briſer un roc pour commencer leur travail. Les Négres, qui faiſoient de ce roc un des objets de leur culte, ſe crurent inſultés, & chaſſerent les Ouvriers. Azambuſa prit le parti le plus ſage, qui étoit de les appaiſer par des préſens de peu de valeur. Le Fort s'acheva. Il fut nommé Saint-George, à cauſe de la dévotion particuliere que le Roi de Portugal avoit pour ce Saint. Dans peu d'années, s'étant fort accru, il obtint le titre & les priviléges d'une Ville. Azambuſa s'y établit avec ſoixante hommes, & renvoya ſa Flotte chargée d'or. Il demeura trois ans Gouverneur de cette Co-

Le Fort de Mina devient une Ville.

lonie, & remit ſon Office avec honneur ; exemple, s'il faut s'en rapporter à l'Auteur Portugais, rare dans ſa Nation, & dont Azambuſa fut récompenſé. 1484.

Quoique le Roi Jean fût plus déterminé que jamais à chercher une route par mer pour le Commerce des Epiceries, il s'aviſa de craindre que les autres Princes de l'Europe n'en vouluſſent partager quelque jour les avantages avec lui, ſans avoir eu part à la dépenſe. Dans cette idée, il fit déclarer, en 1484, à toutes les Cours des Princes Chrétiens, que ceux qui lui fourniroient des hommes pour faire des conquêtes ſur les Infidéles, recevroient un retour proportionné à leurs avances. Mais on regardoit encore ſon entrepriſe, ſinon comme chimérique, du moins comme incertaine & ſujette à mille dangers. Tout le monde fermant l'oreille à ſes offres, il s'adreſſa au Pape pour faire confirmer la premiere donation du Saint Siege ; & non-ſeulement cette demande lui fut accordée, mais il obtint qu'aucun autre Prince n'auroit la liberté de faire des découvertes de l'Occident au Levant, & que tout ce qui ſeroit découvert par d'autres Nations que la ſienne appartiendroit au Roi de Portugal. Il ne conſideroit pas qu'on pouvoit faire des découvertes du Levant à l'Occident, comme de l'Occident à l'Orient, & qu'une donation dans ce ſens pourroit nuire quelque jour à ſon domaine dans les Indes Orientales. En effet, l'on verra dans la ſuite de cette Hiſtoire, que ce fut le cas des Portugais. Précautions du Roi de Portugal à l'égard des autres Couronnes de l'Europe.

Depuis la donation du Saint Siege, le Roi de Portugal prit le titre de Seigneur de la Guinée. Juſqu'alors, l'uſage avoit été de planter des Croix de bois dans les Pays nouvellement découverts ; mais le Roi donna ordre qu'à l'avenir on portât de groſſes pierres, ſur leſquelles fuſſent écrits ſon nom, & celui du Capitaine, avec l'année de l'Expédition. *Diego Cam* fut le premier qui exécuta ce nouveau Réglement. En 1484 il paſſa le Cap de Sainte-Catherine, derniere découverte du Roi Alphonſe ; & s'étant avancé juſqu'à la Riviere de Congo, que les Habitans nomment Zayre, il ne fit pas difficulté de la remonter, & de pénétrer aſſez loin dans les terres. Les deux rives lui préſenterent quantité de Négres, mais qui ne furent point entendus par ceux de quelques autres Régions qu'il avoit avec lui. Il comprit néanmoins, par leurs ſignes, qu'ils avoient un Roi, dont la réſidence étoit fort éloignée. Il lui envoya des préſens, & s'ennuyant enfin d'attendre trop long-tems le retour de ſes Députés, il remit à la voile, avec quelques Négres qu'il emmena ſans violence. Le Roi Jean fut ſi ſatisfait de les voir, que les ayant comblés de careſſes & de préſens, il renvoya Cam avec eux pour lier un Commerce durable avec leur Nation. Cam les rendit à leur Prince, & reçut fidélement les Portugais qu'il avoit laiſſés derriere lui. Il fit des propoſitions qui furent écoutées ; mais donnant au Roi de Congo quelque tems pour ſe déterminer, il continua ſes découvertes juſqu'au vingt-deuxiéme degré de latitude Méridionale. A ſon retour, il trouva la Cour de Congo ſi bien diſpoſée, qu'après lui avoir témoigné beaucoup d'affection pour les Portugais, & de penchant pour leur Religion, le Roi choiſit quelques-uns de ſes principaux Sujets qu'il le pria de mener en Portugal, & de faire baptiſer, pour les renvoyer à Congo avec des Miniſtres de l'Evangile. Il reçurent le Baptême à Beſa. Le Roi & la Reine ſervirent de Parains à leur Chef, qui ſe nommoit *Zakuta*, & lui donnerent Il prend le Titre de Seigneur de Guinée. Riviere de Congo. Le Roi de Congo reçoit le Chriſtianiſme dans ſes Etats.

1484. le nom de *Dom Juan*. Les autres reçurent la même faveur des principaux Seigneurs Portugais, dont ils prirent les noms & les surnoms.

Royaume de Benin. Entre le Fort Saint-Georges & Congo, se trouve le Royaume de Benin, dans lequel on n'avoit point encore pénétré. Le Roi de cette grande Région, jaloux des avantages qu'il voyoit tirer à ses voisins du Commerce des Portugais, feignit de l'inclination pour le Christianisme, & demanda des Missionnaires pour l'instruire. On s'empressa de lui en accorder. Mais il parut bientôt que la Religion avoit eu moins de part à son zéle que l'avarice. On apprit qu'il achetoit des Esclaves Chrétiens; & les Portugais mêmes ne se firent pas un scrupule de lui en vendre, après les avoir fait baptiser. Ce scandaleux commerce dura jusqu'au régne de Jean III, Prince religieux, qui le défendit sous de rigoureuses peines. » Le Ciel, dit un Historien Portugais, qui ré-» compense la vertu au centuple, permit, pour s'acquitter envers ce Prince, » qu'on découvrît une nouvelle mine d'or, au-dessous de celle de Saint-» Georges.

Feinte conversion du Roi.

Organe, Prince puissant, pris pour le Prete-Jean. On apprit des Ambassadeurs du Roi de Benin, qui étoient venus demander des Missionnaires en Portugal, que 250 lieues au-delà de leur Pays regnoit un Prince fort puissant, dont le nom étoit *Ogane*; si redouté par la grandeur de ses forces, que pour s'assurer du repos dans leurs Etats, les Rois de Benin recevoient de lui une sorte d'investiture, qui consistoit dans une longue Croix de cuivre, de la forme des Croix de S. Jean de Jerusalem, & travaillée fort curieusement. On envoyoit de Benin un Ambassadeur, avec de riches présens, pour solliciter ces marques de la Royauté; mais il ne voyoit jamais Ogane, qui ne parle que derriere un rideau, & qui découvre seulement un de ses pieds à la fin de l'Audience, pour marquer qu'il accorde ce qu'on lui demande. Les Portugais s'imaginerent que ce puissant Monarque devoit être le *Prete-Jean*, parce que diverses Relations lui attribuoient la même puissance & les mêmes formalités. En 1486, ils équiperent trois Vaisseaux, sous la conduite de *Barthélemy Diaz*, pour chercher les Etats du Prete-Jean. Diaz s'avança jusqu'au lieu qu'il nomma *Sierra Parda*, au 24e degré de latitude Méridionale, & cent vingt lieues au-delà de tout ce qui étoit découvert. Ensuite il s'approcha d'une grande Baye, à laquelle il donna le nom de *Los Vaqueros*, parce qu'il y découvrit un grand nombre de Vaches. S'avançant encore, il relâcha dans une petite Isle, qu'il nomma *Santa Cruz*, ou *El pennol de la Cruz*, d'une Croix qu'il y éleva sur un roc. Vingt-cinq lieues plus loin, il trouva l'embouchure d'une Riviere qu'il appella *Del Infante*. Ce fut le terme de sa navigation. N'apprenant rien des Indes, & n'ayant trouvé pour Habitans sur toutes ces Côtes, que des Peuples fort sauvages, il prit le parti de retourner; mais pour dédommagement d'un voyage si pénible, il découvrit à son retour le fameux Promontoire qui fait la pointe de l'Afrique au Sud-Oueſt, & qu'il nomma *Cabo Tormentoso*, Cap de la Tempête, parce qu'il y en avoit essuyé une fort violente. Le nom ne parut point d'un assez bon présage au Roi de Portugal, pour un lieu qui lui faisoit concevoir plus que jamais l'espérance de découvrir les Indes. Il le changea lui-même en celui de *Cabo de Buena Esperenza*, Cap de Bonne-Espérance. Diaz l'avoit passé de cent quarante lieues. Des trois Vaisseaux, avec lesquels il étoit parti, il en avoit perdu un, qui rencontra les deux autres en retournant au long des Côtes. Il n'y restoit que trois hommes, tout le reste de l'E-

1486.

Sierra Parda.

Los Vaqueros.

Isle de Santa Cruz.

Riviere Del Infante.

Decouverte du Cap de Bonne-Esperance.

quipage ayant été tué par les Négres ; & la joie de retrouvet ſes Compagnons en fit mourir un ſubitement. L'étendue des découvertes autour de l'Afrique étoit alors de 750 lieues.

CHAPITRE III.

Les Portugais entreprennent de découvrir par terre les Indes Orientales. Circonſtances de leurs premiers Etabliſſemens dans les Royaumes de Mandinga, de Guinée & de Congo.

1487.

AVANT le départ de Diaz, le Roi de Portugal avoit envoyé un Religieux Franciſquain nommé *Antonio de Lisboa*, pour chercher par terre une route aux Indes Orientales : mais n'ayant aucune connoiſſance de la Langue Arabe, ce Religieux étoit revenu avec les Compagnons de ſon voyage, ſans avoir été plus loin que Jéruſalem. La découverte du Cap de Bonne-Eſpérance ſembla propre à faire renaître un projet ſi mal exécuté. Le Roi choiſit deux hommes de ſa Maiſon, *Pedro de Covillam* & *Alonſo de Payva*, dont il avoit mis l'habileté & le courage à l'épreuve dans d'autres occaſions. Ils entendoient tous deux l'Arabe. Leur commiſſion étoit de découvrir les Etats de Prete-Jean, & le Pays d'où venoient les drogues & les épices qui avoient fait ſi long-tems le Commerce des Vénitiens. Ils devoient auſſi s'informer ſi la navigation étoit poſſible du Cap de Bonne-Eſpérance aux Indes Orientales, & prendre des Mémoires ſur tout ce qui avoit quelque rapport à cette entrepriſe. On leur donna une Carte, tirée de la Mappemonde de *Calſadilla*, Evêque de Vyſeu, & ſçavant Aſtronome; avec cinq cens écus, & des Lettres de crédit pour de plus groſſes ſommes, s'ils en avoient beſoin dans les Pays étrangers. Ils partirent de Liſbonne au mois de Mai 1487. Leur route fut par Naples & par l'Iſle de Rhodes, qui appartenoit encore aux Chevaliers de Saint Jean de Jéruſalem. De-là s'étant rendus à Alexandrie, ils gagnerent le Caire, ſous la qualité de Marchands. Une Caravane de Mores de Fez & de Tremiſen les conduiſit à *Tor*, ſur la Mer rouge, au pied du Mont Sinaï, dans l'Arabie Petrée, où ils furent informés du Commerce de Calecut. Ayant fait voile enſuite à *Aden*, hors du Golphe, ils ſe ſéparerent, Covillam pour prendre le chemin de l'Inde, & Payva celui de l'Ethiopie & de l'Abyſſinie, après être convenus du Caire pour le rendez-vous. D'Aden, Covillam ſe rendit à Cananor, dans un Vaiſſeau de cette Ville; enſuite à Goa. La Mer des Indes vit pour la premiere fois un Portugais. Il reprit ſa route par Sofala, ſur la Côte Orientale d'Afrique, pour y viſiter les Mines d'or. Ce fut là qu'il acquit la connoiſſance de l'Iſle de Saint-Laurent, que les Motes nommoient l'Iſle de la Lune. De Sofala il revint à Aden. Enfin étant arrivé au Grand-Caire, il y trouva des Lettres du Roi Jean, qui l'informoient de la mort de ſon Compagnon. Elles avoient été apportées par deux Juifs, *Rabbi Abraham de Beſa*, & *Joſeph de Lamega*; Covillam renvoya le dernier en Portugal pour informer le Roi du ſuccès de ſon voyage; & ſe faiſant accompagner de l'autre, il reprit la route de Tor, & de-là celle d'Aden. La fameuſe Ville d'*Ormuz*, dont il en-

Deux habiles Portugais chargés d'une Commiſſion difficile.

Leur voyage.

Mort de l'un.

1487. tendit vanter le Commerce, lui parut propre à multiplier ſes lumières. Il y fit voile. Il y employa quelque tems à ſes obſervations. Rabbi Abraham l'ayant quitté pour ſuivre les Caravanes d'Alep, il retourna par la Mer Rouge, d'où il ſe rendit enfin à la Cour de Prete-Jean : c'étoit le nom qu'on donnoit alors au Monarque (*a*) de l'Abyſſinie. Il y fut retenu juſqu'en 1520, que Dom Rodrigue de Luna arriva dans cette Cour avec la qualité d'Ambaſſadeur. Mais pendant la détention de Covillam, le Roi des Abyſſins fit partir pour l'Europe un Prêtre Ethiopien, nommé *Lude Marc*, qui ſe rendit d'abord à Rome; & de Rome en Portugal. Les informations qu'il donna au Roi firent revivre toutes les eſpérances des Portugais. Il fut renvoyé en Afrique, avec des inſtructions pour l'établiſſement d'une correſpondance entre les deux Cours.

L'autre arrive à la Cour du Prete Jean.

Arrivée du Prince de Jalofs à Liſbonne.

Avant que Lude eût quitté Liſbonne, il y vit arriver *Bemoi*, Prince de Jalofs que de puiſſans interêts y avoient conduit. Biran, ſon frere, qui regnoit dans le Pays de Jalofs, l'avoit nommé ſon Succeſſeur, par la ſeule opinion qu'il avoit de ſon merite. Il avoit un autre frere nommé *Sibeta*, qui dans la jalouſie de cette préférence tua Biran, & ſe ſaiſit du Gouvernement. Bemoi fit quelque réſiſtance, avec le ſecours de *Gonzalo Coello*, que le Roi Jean lui avoit envoyé dans l'eſpérance de le convertir à la Religion; mais les délais qu'il trouva le moyen d'apporter à ſa converſion le rendirent ſuſpect, & Coello reçut ordre de l'abandonner. Cependant il juſtifia ſes intentions, & les Portugais furent contens de ſes excuſes. La fortune ne l'ayant pas mieux traité, il perdit une bataille qui le força de ſe retirer en Portugal, pour y ſolliciter de nouveaux ſecours. On commença par l'inſtruire des principes du Chriſtianiſme, lui, & vingt-quatre de ſes principaux Sujets qu'il avoit amenés à ſa ſuite. Il fut baptiſé. Le Roi Jean lui donna ſon nom; & pour armes, une Croix d'or, en champ d'azur avec le Cimier de Portugal. Il fit hommage au Roi, pour tous les Etats, qu'il devoit poſſeder. Toutes ces cérémonies furent accompagnées des plus grandes marques de joie. Les Portugais firent éclater leur magnificence par des fêtes; & Bemoi, avec ſon Cortege, leur donna le ſpectacle de diverſes courſes à cheval & à pied, montant à cheval & deſcendant avec une agilité ſurprenante, galopant debout ſur la ſelle, & ramaſſant à terre un caillou dans la plus grande vivacité de la courſe. Enfin, lorſqu'il fut prêt de retourner dans ſes Etats, le Roi lui fournit 20 Caravelles bien armées, pour aider à ſon rétabliſſement, & pour bâtir un Fort ſur la Riviere de Sanaga.

Sa converſion au Chriſtianiſme.

Situation du Pays de Jalofs.

Le Pays de Jalofs eſt ſitué entre deux fameuſes Rivieres, la *Gambra*, qui fut nommée d'abord *Rio Grande*, & *Sanaga* ou le *Senegal*. Celle-ci prend différens noms dans les divers Pays qu'elle parcourt, & forme quantité d'Iſles, dont la plûpart ne ſont habitées que par des bêtes ſauvages. Elle eſt navigable l'eſpace de 150 lieues, juſqu'à l'endroit, où tombant d'une chaîne de rochers perpendiculaires, elle forme dans ſa chute une arcade, ſous laquelle on peut paſſer à ſec. Cette caſcade cauſe un bruit terrible, mais produit un des plus beaux ſpectacles de la Nature. *Rio Grande* roule plus d'eau que le Sanaga, dans un cours d'environ 180 lieues. Il n'eſt pas navigable dans toute cette étendue; mais quoiqu'il reçoive pluſieurs Rivieres du Pays de Mandinga, il a moins d'impétuoſité que le Sanaga. Ces deux Rivieres ont une abondance ſurprenante de toutes ſortes de poiſſons, ſans parler des crocodiles, des chevaux marins, &

(*a*) Ce n'eſt point ici le lieu d'examiner les divers ſentimens ſur ce nom.

des

Coshin sculpsit

Baptême du Roy de Congo

Charles Simp.

des ſerpens (*a*) aîlés. Leurs bords ſont peuplés d'éléphans, de bufles, de ſangliers, & d'autres animaux auſſi étonnans par leur groſſeur que par leur nombre & par la variété de leur forme. Les eaux du Rio Grande & du Sanaga cauſent le vomiſſement, quand on les mêle enſemble, & n'ont aucun effet priſes ſéparément. 1487.

C'eſt dans cette partie de l'Afrique qu'eſt ſitué le grand Cap, auquel on a donné le nom de *Cap-Verd*, le même apparemment que Ptolemée nomme *Aſſinarium Promontorium*, vers le 14ᵉ degré de latitude du Nord. Le Pays s'étend à l'Eſt environ 170 lieues. Il eſt fertile, & rempli d'Habitations ou de Villes fort peuplées. Les Marchands du grand Caire, de Tunis, d'Oran, de Tremiſen, de Fez, de Maroc, & des autres lieux, fréquentent beaucoup *Tombuto* ou *Tombuktu*, qui eſt comme le dépôt de l'or de Mandinga. Ce fut ce motif qui porta le Roi Jean à bâtir un Fort ſur la Riviere du Sanaga. Les vingt Caravelles étoient commandées par *Dom Pedro Vaz de Cunna*. Elles aborderent heureuſement avec Bemoi, & l'on commença auſſi-tôt à conſtruire le Fort. Mais ſoit par la crainte de quelque trahiſon, ſoit par celle d'être arrêté trop long-tems dans un Pays barbare, l'Amiral Portugais tua lâchement le malheureux Bemoi; dans la vûe, dit nettement l'Hiſtorien Portugais, qui n'épargne jamais les coupables de ſa Nation, de cacher par un crime ſi honteux une lâcheté encore plus odieuſe, celle d'être retourné en Europe ſans avoir achevé ſon ouvrage. Ainſi, toutes ces préparations n'aboutirent à rien.

Cap-Verd.

Tombuto.

Action fort lâche d'un Amiral Portugais.

L'Ambaſſadeur du Roi de Congo, bien inſtruit des principes de la Religion, fut renvoyé dans ſon Pays en 1489, avec trois Vaiſſeaux. Les Portugais y furent reçus agréablement par un vieux Seigneur nommé *Manifons*, qui demanda le Baptême, & le reçut ſous le nom de *Marmel*. Son Fils prit celui d'*Antonio*. Les Négres aſſiſterent au nombre de 23000, à cette cérémonie; & le Roi même, qui étoit neveu de Manifons, loin de condamner ſa conduite, augmenta conſidérablement ſon bien, & fit détruire les Images profanes dans toute l'étendue de ſon Empire. Ce Monarque faiſoit ſa réſidence à *Ambaſſo Congo*, Ville éloignée de la mer d'environ cinquante lieues. Il y reçut *Ruy de Souſa*, Commandant des Portugais, aſſis dans un fauteuil d'yvoire, ſur un Trône fort orné. Il étoit nud de la ceinture en haut, le reſte du corps enveloppé d'une piéce de damas bleu céleſte. Il portoit un bracelet de cuivre au bras gauche; & ſur ſes épaules pendoit une belle queue de cheval, qui eſt chez ces Barbares la marque de la Royauté. Sa tête étoit couverte d'un bonnet en forme de mitre, compoſé d'un tiſſu de feuilles de palmiers, mais avec tant d'art, qu'on l'auroit pris pour du velours cizelé. Non-ſeulement il accorda la permiſſion de bâtir une Egliſe, mais embraſſant lui-même le Chriſtianiſme avec une partie de ſes Sujets, il reçut le Baptême dans une Aſſemblée de plus de cent mille hommes, qui étoient attirés tout à la fois par la curioſité, & par les préparatifs d'une guerre contre quelque Etat voiſin. Le Roi ſe fit nommer *Jean*, & la Reine *Eleonore*, à l'honneur du Roi & de la Reine de Portugal. Il marcha de la cérémonie du Baptême au combat, avec quatre-vingt mille hommes, & vainquit glorieuſement ſes Ennemis. 1489.

Baptême de pluſieurs Seigneurs de Congo.

Le Roi ſe fait baptiſer auſſi avec ſon Fils aîné.

Le Prince, ſon fils, qui étoit occupé à la guerre, fut baptiſé à ſon retour, & prit le nom d'*Alphonſe*. Mais *Panſo Aquitimo*, ſecond fils du Roi, ne vou-

Il s'en repent & deshérite ſon fils.

(*a*) Ces Serpens aîlés ne paroiſſent dans aucun Voyageur.

1489. lut point changer de Religion; & le Roi même, offenſé qu'on ne lui accordât qu'une femme, réſolut de laiſſer la Couronne à ce fils, au préjudice de ſon aîné, qui demeura ferme dans ſa converſion. Alphonſe ſe trouvoit banni de la Cour à la mort de ſon pere; mais il y retourna auſſi-tôt, & fut reconnu pour ſon Succeſſeur. Aquitimo eut recours à l'épée, il fondit avec des troupes nombreuſes, ſur ſon Frere, qui n'avoit autour de lui qu'un petit nombre de Chrétiens, Négres & Portugais. Cependant l'Uſurpateur fut battu & fait priſonnier. Alphonſe, que ſa converſion n'avoit pas rendu plus humain, lui fit ôter la vie. Il n'eut pas de peine à rétablir la paix. Il détruiſit toutes les Idoles de ſon Pays; il étendit ſon nouveau culte avec beaucoup de zéle; il envoya ſes Fils, ſes Petits-fils, & ſes Neveux en Portugal, pour y faire leurs études. Deux de ces jeunes Princes furent élevés dans la ſuite à la dignité Epiſcopale, pour ſervir de ſoutien à la Religion dans leur Patrie. En mémoire de la défaite de ſon Frere, & des autres circonſtances que j'ai raportées, le Roi prit pour armes une Croix de gueule, fleurie d'argent, entre deux Croix pattées, chargées des Armes de Portugal.

Le Prince de Congo remonte ſur le trône, & fait fleurir la Religion.

1493. Au commencement de l'année 1493, on vit arriver dans la Riviere de Liſbonne, Chriſtophe Colomb, qui revenoit des Indes Occidentales, où ſes ſervices avoient été employés par le Roi d'Eſpagne, ou plûtôt par la Reine. Il rapportoit quelques Habitans de ce nouveau Pays, de l'or, & d'autres richeſſes. Ce grand homme avoit offert, quelque-tems auparavant ſes lumieres au Roi de Portugal, qui regrettoit alors, de ne les avoir point employées, & qui traita Colomb avec beaucoup de conſidération. Quelques-uns de ſes Courtiſans lui propoſerent de le faire tuer, autant pour le punir de quelques diſcours hardis qui lui étoient échappés, que pour dérober aux Eſpagnols le fruit de ſes découvertes. Mais le Roi prit le parti de le congédier avec honneur. Cependant il lui reſta beaucoup d'agitation ſur tout ce qu'il avoit entendu des ſuccès de Colomb, dans la crainte qu'ils ne regardaſſent les Pays où les Droits du Portugal s'étendoient par la donation du Saint Siege, & que ſes Sujets cherchoient depuis ſi long-tems. Cette inquiétude lui fit armer une Flotte, commandée par Dom François de Almeida, enſuite Viceroi des Indes, pour s'oppoſer aux progrès des Eſpagnols. Mais le Pape même ſembla prendre parti contre lui, en accordant, cette année, à la Couronne de Caſtille, une donation formelle de tout ce qu'elle pourroit découvrir aux Indes Occidentales. Les allarmes augmentant en Portugal, il y eut pluſieurs Ambaſſades entre les deux Cours. On péſa longtems les droits & les interêts. Enfin l'on s'accorda par un Traité, dont on lira les articles dans la ſeconde & la troiſiéme Partie de cet Ouvrage.

Chriſtophe Colomb vient en Portugal.

On conſeille au Roi de le faire tuer.

Jalouſie entre les Eſpagnols & les Portugais.

Ils s'accordent par un Traité.

Après la mort du Prince Bemoi, Souverain de Jalofs, les Portugais ne perdirent point l'eſpérance de pouſſer leurs avantages dans ce Pays, au long du Sanaga. Si ceux qu'on y avoit envoyés avec la derniere Flotte n'avoient point exécuté leur Commiſſion, ils avoient découvert du moins de nouvelles Terres, & s'étoient concilié l'affection des Habitans. Le Commerce fut heureuſement continué, & la correſpondance entretenue entre la Cour de Portugal & tous ces Princes Afriquains. *Pedro de Evora* & *Gonzale Anez* furent envoyés à ceux de Tukurol & de Tombuto. *Roderigo Rebelo*, *Pedro Reynel* & *Juan Colaco*, porterent des préſens aux Princes *Mandimanſa* & *Temala*, Chefs des Foulis, Nation la plus belliqueuſe de ces vaſtes Contrées. Le Roi Jean lia

Commerce des Portugais ſur la Riviere de Sanaga. Diverſes Ambaſſades.

Commerce auſſi avec le Prince des *Moſes*, Peuple fameux dans ce ſiécle, & avec *Mohammed Eba Manguzul*, Petit-fils de *Muza*, & Roi de *Songo*, Ville de Mandinga fort peuplée. Ce Roi More, après avoir pris des informations ſur tout ce qui regardoit le Portugal, déclara que des 444 Monarques dont il étoit deſcendu, il n'en connoiſſoit que quatre qui euſſent été plus puiſſans que celui de Portugal. C'étoit celui d'*Alyaman*, ou de l'Arabie heureuſe, celui de *Bagdad*, celui du *Grand Caire*, & celui de *Tukurol*.

1493.

Jugement d'un Roi Negre ſur celui de Portugal.

Dans le même-tems, les Portugais travailloient à l'établiſſement d'un Comptoir dans la Ville de *Whaden*, 70 lieues à l'Eſt d'Arguim. Avec la vûe du Commerce de l'or, ils penſoient à s'ouvrir de ce côté-là une route aux Etats du Prete-Jean, & toutes ſortes de moyens furent employés pour le ſuccès de cette entrepriſe. Mais la mort du Roi Jean les interrompit. Diſons à la gloire immortelle de ce Prince, que non-ſeulement il fixa la ſouveraineté du Portugal dans la Guinée, Région féconde en or, en yvoire, & remplie d'autres richeſſes; mais qu'il ouvrit comme la porte aux actions les plus héroïques qui furent exécutées après lui : car c'eſt ici que les Portugais vont s'animer ſérieuſement à découvrir par mer les Indes Orientales.

Comptoir de Whaden.

Mort du Roi Jean, & ſon éloge.

CHAPITRE IV.

Premier Voyage des Portugais aux Indes Orientales, par les Mers d'Afrique.

VASCO DE GAMA. 1497.

LE récit de cette fameuſe Expédition ſe trouve dans un grand nombre d'Hiſtoriens, tels que *Jean de Barros*, *Ramuſio*, *Maffée*, *Favia y Souſa*, &c. Mais il n'y en a point de plus exact que *Hernan Lopez de Caſtanneda*, qui nous a laiſſé en huit Tomes l'Hiſtoire de la Découverte & de la Conquête des Indes Orientales par les Portugais. On peut lire dans l'Avertiſſement de cet Ouvrage, les raiſons qui doivent faire reſpecter la fidélité de Hernan Lopez : mais en commençant l'Hiſtoire de tant d'événemens extraordinaires, il m'a paru important de réveiller par cet avis la confiance & l'attention des Lecteurs.

Remarque ſur la fidélité de cette Hiſtoire.

Emmanuel, Roi de Portugal, en recevant la Couronne de Jean, ſon Prédéceſſeur, n'hérita pas moins du déſir, ou plûtôt de la paſſion ardente de trouver, par la mer, une route plus courte & plus ſûre aux Indes Orientales que celle qui étoit connue depuis long-tems par la terre. Si cette entrepriſe ne paſſoit plus pour une chimere, elle ne laiſſoit pas d'être généralement condamnée. On renouvelloit toutes les objections qui s'étoient élevées à la découverte du Cap-Verd, & qui ayant été bientôt confonduës, avoient oſé renaître après la découverte du Cap de Bonne-Eſpérance; comme ſi la tempête qui avoit alors effrayé Diaz, eût dû recommencer ſans ceſſe, & ne jamais permettre de doubler ce Cap. On ne ſe rendoit pas même à l'expérience, qui avoit fait voir toutes ces difficultés vaincues. Chaque nouvel obſtacle étoit regardé comme le plus inſurmontable. Mais le Roi Emmanuel, réſolu de mépriſer les raiſonnemens vulgaires, auſſi long-tems que les ſiens ſeroient

Emmanuel ſucceſſeur du Roi Jean, s'anime pour les découvertes.

Il mépriſe les objections vulgaires.

VASCO DE GAMA. 1497.

approuvés de pluſieurs perſonnes dont il connoiſſoit la pénétration & l'habileté, jugea ſeulement que le ſuccès de ſes deſſeins dépendoit du choix des Miniſtres qu'il alloit employer. Il ſe trouvoit dans la Ville d'Eſtremen. Ce fut-là qu'il nomma pour commander ſa Flotte *Vaſco de Gama*, Gentilhomme de ſa Maiſon, natif du Port de Synis. Gama réünifſoit toutes les qualités que ſembloit demander une ſi grande entrepriſe; la prudence, la fermeté, le courage, avec une expérience déja ſignalée dans la Navigation. Le Roi joignit à ſon choix toutes les marques d'honneur qui pouvoient le relever. Il donna au nouvel Amiral le Pavillon qu'il devoit porter, ſur lequel étoit la Croix de l'Ordre Militaire de Chriſt; & le Héros Portugais fit le ſerment de fidélité ſur cette Croix.

Vaſco de Gama eſt choiſi pour commander la Flotte Portugaiſe.

Il reçut du Roi des Lettres pour divers Princes de l'Orient, tels que le Prete-Jean, & le Samorin, ou le Roi de Calecut. Enfin partant de Belem, il mit à la voile le 8 de Juillet 1497, avec trois Vaiſſeaux, & cent ſoixante hommes. Ces trois Bâtimens ſe nommoient, le *Saint-Gabriel*, le *Saint-Raphael*, & le *Berrio*. Le nom des Capitaines étoit *Paul de Gama*, Frere de Vaſco, & *Nicolas Nunnez*. Ils étoient accompagnés d'une grande Barque, chargée de proviſions, commandée par Gonzalo Nunnez, & d'une Caravelle qui alloit à Mina, ſous le Commandement de Barthelemi Diaz. En arrivant à la vûe des Canaries, ils furent ſurpris dans une nuit fort obſcure, par une violente tempête, qui ſépara d'eux l'Amiral; mais ils ſe rejoignirent huit jours après au Cap-Verd. Le lendemain, ils arriverent enſemble à l'Iſle de *S. Jago*, & jettant l'ancre à Sainte-Marie, ils prirent quelques jours pour radoubler leurs Vaiſſeaux. Le 3 de Juillet, Diaz reprit la route du Portugal, & la Flotte continua la ſienne. Elle ſouffrit beaucoup du mauvais tems, juſqu'à perdre ſouvent toute eſpérance. Enfin, le 4 de Novembre, Gama découvrit une Terre baſſe, qu'il cottoya pendant trois jours, & le ſept du même mois il entra dans une grande Baye, qu'il nomma *Angra de Santa Elena*, parce qu'on étoit au jour de cette Sainte.

Elle part.

De quoi elle étoit compoſée.

Découvertes de Gama.

Angra de Santa-Elena. Ses Habitans.

Les Habitans de cette Baye étoient fort noirs, de petite taille, & de fort mauvaiſe mine. L'articulation de leurs paroles reſſembloit à des ſoupirs. Ils étoient vêtus de peaux de bêtes, taillées comme les habits François. Leurs armes étoient des bâtons de chêne endurcis au feu, armés, par la pointe, d'une corne de quelque animal. Ils vivoient de racines, de loups marins, de baleines, qui étoient en abondance ſur leurs Côtes, de corbeaux de mer, de gazeles, de pigeons, & d'autres ſortes de bêtes ou d'oiſeaux. Ils avoient des chiens ſemblables à ceux de Portugal. Gama fit chercher inutilement dans la Baye s'il y tomboit quelque Riviere. Cependant il trouva de l'eau fraîche à quatre lieues de-là, dans un endroit qu'il nomma S. Jago.

S. Jago.

Le jour ſuivant, Gama prit terre avec ſes Capitaines, pour obſerver mieux le caractere des Naturels, & ſçavoir d'eux à quelle diſtance ils croyoient être du Cap de Bonne-Eſpérance. Son Pilote, *Pedro de Alanquez*, l'ignoroit lui-même, quoiqu'il eût fait cette route avec Diaz. Ils avoient paſſé d'abord ſans s'être approchés du rivage. A leur retour ils étoient partis le matin; & le vent les ayant favoriſés, ils avoient paſſé le Cap pendant la nuit ſuivante ſans pouvoir le reconnoître. Cependant ils jugeoient par conjecture qu'ils n'en pouvoient être éloignés que d'environ trente lieues. L'Amiral prit

Doutes ſur la diſtance du Cap de Bonne-Eſpérance.

dans ſa marche un Négre qui ramaſſoit du miel au pied d'un arbre, & le fit conduire à bord, où il ſe flattoit d'en tirer des éclairciſſemens par ſes Interprêtes. Mais quoiqu'il eût des Mores & des Négres dans ſon équipage, il ne s'en trouva pas un qui pût entendre l'étrange langage de cette Côte. On remit le Priſonnier à terre, après l'avoir bien traité & vêtu proprement; ce qui gagna tellement ſes Compagnons, que le jour ſuivant il en vint dix-huit à bord. L'Amiral ſe fiant à ces témoignages volontaires d'affection retourna au rivage, & fit porter avec lui des épices, de l'or, & des perles, pour mettre les Sauvages à l'épreuve. Mais le peu de cas qu'ils firent de ces richeſſes marquant aſſez qu'ils n'en avoient aucune connoiſſance, il leur donna des ſonnettes, des pendans d'oreilles & des bagues d'étain, des jettons de cuivre & d'autres bagatelles qui leur plurent merveilleuſement.

VASCO DE GAMA. 1497.

Fernand Veloſo, Gentilhomme de la Flotte, curieux de voir leurs Villes & leurs uſages, demanda la permiſſion à Gama de pénétrer, avec quelques-uns d'entr'eux, dans lès terres. Ils prirent en chemin un animal féroce, qu'ils rôtirent aux pieds d'une colline. Mais après leur feſtin, ils firent ſigne à Veloſo de retourner vers ſa Flotte. Ce changement imprévû l'ayant allarmé, il ſe hâta d'autant plus de gagner le rivage qu'il ſe crut pourſuivi. Au cri qu'il pouſſa pour appeller les Matelots, l'Amiral ſe défia du péril qui le menaçoit, & fit mettre en mer toutes les Chaloupes. Les Négres, qui s'en apperçurent, ſe cacherent adroitement derriere quelques brouſſailles, & laiſſerent aux Portugais le tems de s'avancer. Enſuite paroiſſant en grand nombre, avec leurs dards & d'autres armes, ils forcerent Gama, qui étoit venu lui-même, & tous ſes gens, de regagner leur bord. Quatre Portugais furent bleſſés, & l'Amiral reçut une legere contuſion à la jambe. Les Barbares ſe déroberent auſſitôt à vûe de ceux dont ils craignoient la vengeance.

Craintes cauſées par les Négres.

La Flotte leva l'ancre, avec un vent Sud-Oueſt, l'après-midi du 16 de Novembre; & le dix-huit au ſoir elle découvrit le Cap de Bonne-Eſpérance. Le vent du Cap portant Sud-Eſt, elle fut obligée de tenir la mer, parce qu'il étoit abſolument contraire; mais pendant la nuit elle l'eut aſſez favorable pour s'approcher du rivage, & continuant de faire voile juſqu'au vingt, elle doubla le Cap dans cet intervalle. Les Portugais découvrirent au long de la Côte une grande abondance de toutes ſortes de beſtiaux. Ils apperçurent dans les terres des Villes, & des Villages, dont les maiſons leur parurent couvertes de paille; mais ils ne virent aucune habitation ſur le rivage. Le Pays ſe préſente agréablement. Ils y virent quantité d'arbres, & pluſieurs Rivieres. Au Sud du Cap, ils obſerverent une fort belle Baye, qui s'enfonce environ ſix lieues dans les terres, & qui n'a pas moins de ſix lieues de largeur à ſon entrée.

Gama double le Cap de Bonne-Eſpérance.

Perſpective du Pays.

Le 24 ils arriverent à *Angra de San Blaz*, qui eſt ſoixante lieuës au-delà du Cap, & proche d'une Iſle où l'on voit quantité d'oiſeaux que les Portugais ont nommés *Solitarios*, de la forme des oyes, mais les aîles ſemblables à celles des chauve-ſouris. Les Habitans de San-Blaz ne different point de ceux d'*Angra* (a) *de Santa Elena*. Ils ont des Eléphans d'une taille prodigieuſe, & des Bœufs, dont la plûpart ſont ſans cornes. Les Négres s'en ſervent pour monture, en leur paſſant dans les narines un morceau de bois qui les rend dociles. Sur un

Il arrive à Angra de San-Blaz. Ses Habitans & ſes animaux.

(a) Caſtaneda s'eſt trompé en prenant ce lieu pour l'Iſle de Sainte-Helene, qui eſt beaucoup plus éloignée du Cap.

VASCO DE GAMA. 1497.

Rochet, qui n'eſt pas à plus d'un demi-mille du rivage, les Portugais apperçurent tout à la fois trois mille loups marins, d'une groſſeur ſurprenante, avec des dents fort longues. Ces animaux ſont ſi furieux qu'ils ſe défendent contre ceux qui les attaquent. Leur peau eſt à l'épreuve de la plus forte lance. Ils ont quelque reſſemblance avec les lions, & leurs petits jettent le même cri que les lionceaux. Gama fit décharger dans ce lieu toutes les proviſions de la Barque, & la fit brûler, ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu du Roi.

Prodigieuſe quantité de Loups marins.

Quelques jours après ſon arrivée, il vit paroître environ cent Négres, les uns ſur les ſables, d'autres ſur les montagnes. Le ſouvenir de ce qui venoit d'arriver à Santa-Elena, lui fit prendre le parti de débarquer tous ſes gens, avec leurs armes. En approchant dans les Chaloupes, il fit jetter ſur le rivage quantité de ſonnettes, qui attirerent les Négres pour les prendre, & quelques-uns vinrent aſſez près pour en recevoir de ſa propre main. Il en fut ſurpris, parce que Diaz l'avoit aſſuré qu'ils n'avoient pas voulu s'approcher de lui lorſqu'il étoit venu ſur cette Côte. Il ne balança point à deſcendre avec ſes gens. Son premier Commerce, fut un échange de quelques bonnets rouges pour des bracelets d'yvoire. Peu de jours après, il vit arrivet plus de deux cens Négres, qui lui amenoient douze bœufs & quatre moutons. Ces Barbares commencerent à faire jouer quatre flutes, accompagnées de pluſieurs voix, qui formoient une muſique aſſez agréable. L'Amiral fit ſonner en même-tems ſes trompettes, & les Portugais ſe mirent à danſer avec les Négres. Il en vint enſuite quantité, qui amenerent leurs femmes & leurs enfans, avec diverſes ſortes de beſtiaux. Quelques Portugais apperçurent, derriere les broſſailles, pluſieurs jeunes Négres qui gardoient les armes de ceux qui s'étoient avancés. Gama, dans la crainte d'une trahiſon, fit retirer ſes gens vers le lieu où il avoit laiſſé le gros de ſa Troupe ſous les armes. Alors, les Négres s'aſſemblerent en corps, comme ſi leur intention eût été de combattre. Mais l'Amiral, qui ne penſoit point à leur nuire, fit rentret tout ſon monde dans les Chaloupes, & ſe contenta de faire tirer deux piéces de canon pour les diſſiper. Leur effroi fut ſi grand à ce bruit, qu'ils prirent la fuite en abandonnant leurs armes. Gama fit élever ſur le rivage une Colomne, qui portoit les Armes de Portugal, avec une Croix; mais en s'éloignant de la Côte, il la vit abbatre par les Negres.

Art de Gama pour apprivoiſer les Négres.

Il partit le 8 de Décembre. Une affreuſe tempête, qu'il eſſuia les jours ſuivans, ne l'empêcha pas d'arriver le 16 à la vûe d'une Côte revêtue de petits rochers, ſoixante lieues au-delà de San-Blaz. Le Pays lui parut fort agréable, & couvert de beſtiaux. Plus il avançoit au long de cette Côte, plus il trouvoit les arbres grands & touffus; ce qu'il lui étoit aiſé d'obſerver, tant il ſerroit le rivage. Le jour ſuivant il paſſa le Roc *de la Cruz*, où Diaz avoit laiſſé la derniere marque de ſa Navigation. La ſituation de ce Roc produit dans cet endroit des Courans fort impétueux; mais, avec le ſecours d'un grand vent, ils les paſſa ſans danger. Le jour de Noël, il revint à la vûe de la terre, qu'il nomma, par cette raiſon, *Tierra de Natal*. Enſuite il arriva à l'Embouchure d'une Riviere, qu'il nomma *de los Reyes*, parce qu'on étoit au jour de l'Epiphanie. Il mit à terre, dans ce lieu, deux de ſes gens, pour s'informer du Pays. On lui avoit donné, à ſon départ de Liſbonne, pluſieurs criminels, dont le ſupplice avoit été changé pour ces dangereuſes expériences. Ma comme ſon eſpérance étoit de les reprendre à ſon retour, il fit quelque

Roc de la Cruz.

Tierra de Natal.

Riviere de los Reyes.

Criminels employés aux découvertes périlleuſes.

commerce ſur la Côte, pour de l'yvoire & des proviſions; & les Négres en furent ſi ſatisfaits, que leur Roi rendit viſite à l'Amiral ſur ſon bord.

VASCO DE GAMA. 1498.

Gama pouſſa ſa Navigation, en tirant toujours vers les Côtes. L'onziéme de Janvier, il ſe mit dans ſa Chaloupe pour les obſerver de plus près. Ayant découvert quantité de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui lui parurent d'un naturel tranquille, il fit prendre terre à Martin Alonſo, qui parloit pluſieurs Langues des Négres. Alonſo fut bien reçu par leur Chef, à qui l'Amiral l'avoit chargé d'offrir une robbe, une paire de bas rouge, un chapeau, & un bracelet de cuivre, qu'il accepta volontiers. Ce Prince lui promit en revanche toutes les productions de ſon Pays, & le preſſa de le ſuivre dans ſa Ville Capitale. Alonſo conſentit à ce voyage, avec la permiſſion de Gama. Tous les Négres, qui ſe rencontrerent ſur ſa route, admirerent ſon habillement, & témoignerent leur admiration en battant des mains. Lorſqu'il fut arrivé à la Ville Capitale, le Roi en fit le tour avec lui, pour donner occaſion aux Habitans de conſidérer la parure de ſon Hôte. Enſuite le conduiſant au logement qui lui étoit deſtiné, ils eurent à ſouper une poule & du millet bouilli. Alonſo étoit acompagné d'un ſeul Portugais. Il ſe vit une Cour, compoſée d'une multitude de Négres, qui venoient avec empreſſement pour le voir. Le jour ſuivant, il fut congedié, avec des preſens pour l'Amiral, qui en fit de vifs remercimens au Prince, & qui nomma ce Pays *la Terre du bon Peuple*. Alonſo rapporta que toutes les Maiſons de la Ville étoient de bois & de paille, mais aſſez bien meublées; que le nombre des femmes l'emportoit du double ſur celui des hommes; que les armes de la Nation étoient de longs arcs, avec des fléches & des dards garnis de fer; que tout le monde y portoit des bracelets de cuivre, & de petites piéces de cuivre entrelaſſées dans leur chevelure; qu'ils avoient des poignards, dont le fourreau étoit d'yvoire, & la poignée d'étain; ce qui faiſoit connoître que le Pays produiſoit de l'étain & du cuivre en abondance; qu'ils recueilloient du ſel de l'eau de la mer, & qu'ils le tranſportoient dans des foſſes qui leur ſervoient de réſervoir; qu'ils aimoient le linge avec tant de paſſion, que pour une chemiſe, ils donnoient une grande quantité de cuivre; & qu'ils étoient d'ailleurs du caractere le plus doux & le plus traitable. En effet, ils ne ſe firent pas preſſer pour apporter, juſqu'aux Chaloupes, de l'eau fraîche, d'une Riviere nommée *Cobio*, qui étoit éloignée, d'un quart de mille, du lieu où les Portugais avoient jetté l'ancre.

Négres d'un bon caractere.

Alonſo viſite hardiment leur Ville.

Terre du bon Peuple.

Riviere Cobio.

Gama remit à la voile le 13 de Janvier. Il côtoya long-tems une Terre baſſe, couverte d'arbres fort hauts & fort touffus, juſqu'au *Cap des Courans*, qui eſt plus connu ſous le nom Portugais de Cabo de Corientes. Il paſſa ainſi cinquante lieues au-delà de *Sofala*, ſans avoir apperçu cette Ville, & le 24 du même mois, il ſe trouva près d'une Riviere dont l'embouchure eſt fort large. La vûe d'un des plus beaux Pays du Monde le fit deſcendre dans ſa Chaloupe & remonter la Riviere avec *Coëllo*. La terre étoit baſſe, comme celle qu'il avoit obſervée de la mer; arroſée de beaucoup d'eau, & chargée de grands arbres, qui paroiſſoient couverts de toutes ſortes de fruits. Gama & Coëllo trouverent plus loin quantité de Barques, avec des voiles compoſées de feuilles de palmier. Leur courage fut animé par ce ſpectacle. Ils furent charmés de trouver un Peuple qui entendoit quelque choſe à la Na-

Cap Corientes, ou des Courans.

Gama paſſe Sofala ſans s'en appercevoir.

Beau Pays.

VASCO DE GAMA. 1498.

vigation, art ignoré dans l'eſpace immenſe qu'ils venoient de parcourir. Les Habitans du Pays s'approcherent des Chaloupes Portugaiſes ſans aucune marque de crainte, & traiterent les Portugais auſſi familiérement que s'ils les euſſent déja connus. Ils étoient de fort belle taille, mais noirs & nuds, n'ayant que le devant du corps couvert d'une piéce d'étoffe. L'Amiral les reçut avec beaucoup de careſſes. Il leur offrit des ſonnettes & d'autres préſens, ſans pouvoir ſe faire entendre autrement que par des ſignes, car il n'avoit perſonne à bord qui entendît leur langage. Ils ne le quitterent que pour revenir bientôt, chargés de proviſions. Les bords de la Riviere furent couverts en un moment de quantité de curieux, entre leſquels il ſe trouvoit pluſieurs jolies femmes, vêtues comme les hommes. Elles avoient aux levres trois trous, qui ſervoient à faire tenir trois petits morceaux d'étain, parure extrêmement à la mode dans tous ces Cantons. Quelques Portugais ſe laiſſerent conduire dans une Ville voiſine, où l'on n'épargna rien pour leur donner de l'amuſement. Le troiſiéme jour, deux Seigneurs du Pays firent une viſite à l'Amiral dans leurs Barques. Ils n'étoient pas mieux vêtus que les autres, ſi l'on excepte leurs Pagnes, qui étoient plus amples. L'un portoit ſur ſa tête un mouchoir broché de ſoie, & l'autre un bonnet de farin verd. Gama les reçut avec politeſſe, leur fit accepter des rafraîchiſſemens, & leur offrit des habits avec d'autres préſens. Mais ils ne parurent pas y attacher beaucoup de prix. L'Amiral crut entendre, aux ſignes d'un jeune homme, qu'ils étoient d'un Pays éloigné, ou qu'y ayant été, ils y avoient vû des Vaiſſeaux auſſi grands que ceux des Portugais. Lorſqu'ils furent retournés ſur la rive, ils envoyerent quelques piéces d'étoffes à Gama, pour les lui vendre. De ſi heureuſes apparences le comblerent de joie. Il appella cette Riviere *Rio de Buenos Sinays*, Riviere des bons Signes; & ſuivant ſon uſage, il y éleva les armes du Portugal. Il ne fit pas difficulté d'y faire entrer ſes Vaiſſeaux, pour les radoubet. Une partie de ſes gens avoit le même beſoin de ſe rétablir des pernicieux effets de l'air & des alimens de mer. Ils avoient les pieds & les mains enflés. Leurs gencives l'étoient juſqu'à leur ſortir de la bouche. Ils ne pouvoient plus ſupporter aucune nourriture; & ce mal, qui étoit apparemment le ſcorbut, ſe tournant en pourriture, l'odeur qui exhaloit des plus infirmes devenoit inſupportable. Il n'y eut point d'autre remede que de couper les parties corrompues; & pluſieurs en moururent.

Peuples & Pays plus civiliſés.

Rio de Buenos Sinays.

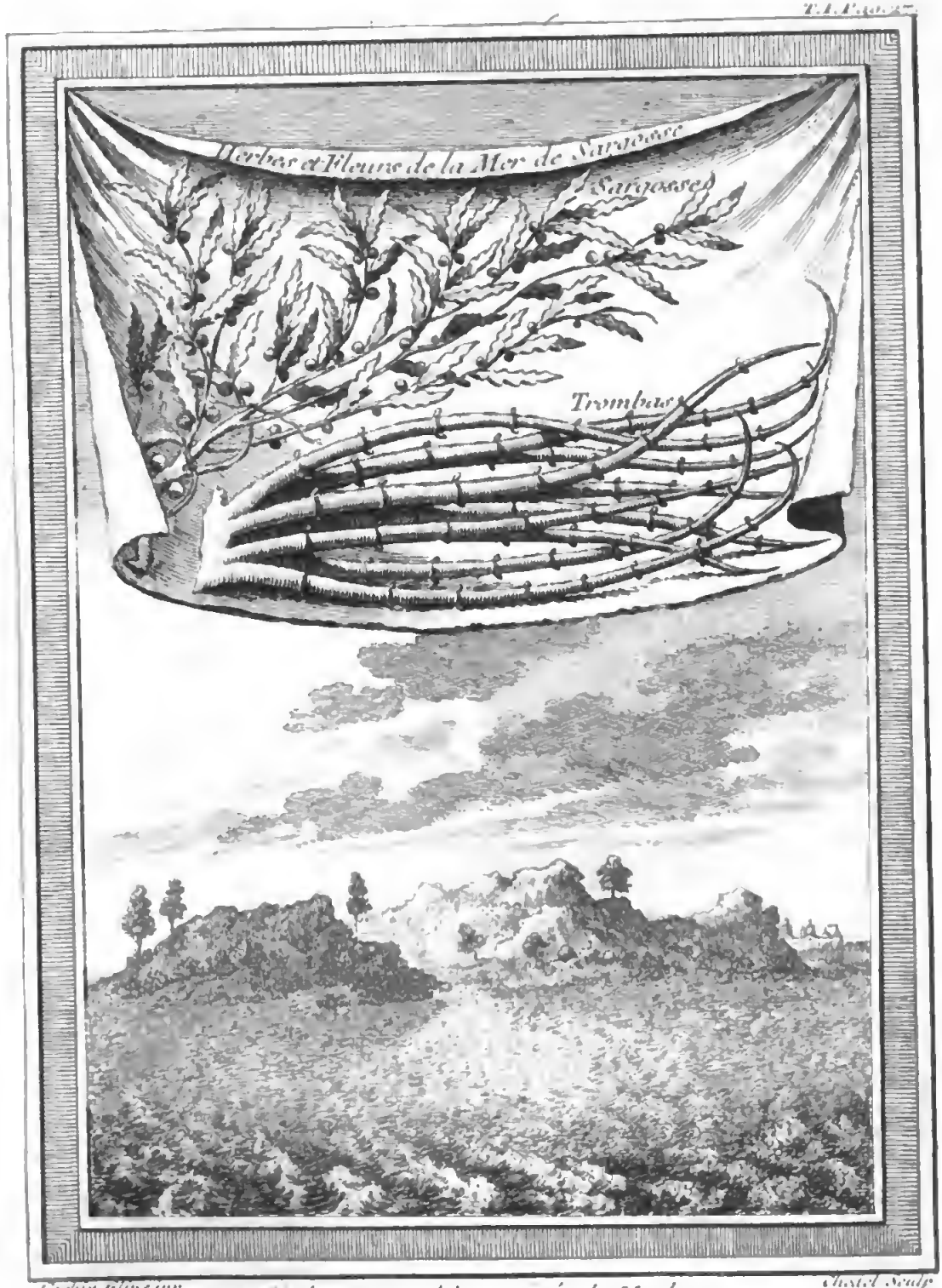
La Flotte Portugaiſe eſt attaquée du ſcorbut.

La Flotte Portugaiſe quitta Rio de Buenos Sinays, le 24 de Février, & paſſa le jours d'après, au long de trois Iſles, couvertes d'arbres. Le premier de Mars, elle en découvrit quatre autres, deux deſquelles étoient aſſez proches de la Côte; & les Portugais virent partir de l'une ſept ou huit Barques, qui ſe mirent à la ſuite des Vaiſſeaux, en faiſant entendre par des cris, & paroître par des ſignes qu'elles deſiroient d'être attendues. Gama fit jetter l'ancre, & les Barques arriverent. Ceux qui les montoient parurent aux yeux de l'Amiral, des gens de fort bonne mine, un peu noirs, mais de belle taille, vêtus de toile de coton, de différentes couleurs; quelques-uns la portant ſerrée juſqu'aux genoux, d'autres en forme de manteau qui leur flottoit ſur les épaules. Ils avoient ſur la tête des bonnets ou des turbans de toile de lin, brochée de ſoie & d'or. Leurs armes étoient des épées & des poignards, comme chez les Mores. Ils étoient accompagnés de leurs inſtrumens de muſique, qu'ils appellent *Sagbuts*. Ils monterent à bord, & ne marquerent pas plus de crainte que ceux

Diverſes Iſles & leurs Habitans.

Leurs armes & leurs inſtrumens.

Digitized by Google



Cochin filius inv. Chastel Sculp.

Vue de Mozambique tirée de Herbes

4

ceux de la Riviere de Buenos Sinays. Leur Langue étoit l'Arabe. Ils ne voulurent point qu'on les prît pour des Mores. Après qu'ils eurent bû & mangé de bon cœur, on leur demanda quel étoit le nom de leur Pays. Ils répondirent qu'ils étoient les Sujets d'un grand Roi; que leur Isle s'appelloit *Mozambique*, & qu'elle avoit une Ville remplie de Marchands, qui faisoient avec les Mores de l'Inde un commerce d'épices, de pierres précieuses, & d'autres richesses. Enfin ils offrirent à l'Amiral de conduire sa Flotte dans leur Port. Coëllo, qui commandoit le plus petit Vaisseau, eut ordre de sonder la Barre, qu'il passa, quoiqu'avec quelque danger: & sans autre précaution, il jetta l'ancre à un quart de mille de la Ville.

VASCO DE GAMA. 1598.

Mozambique est située au 15e degré de latitude méridionale. Son Port est excellent, & l'on y trouve des provisions en abondance. Cette Ville est habitée par des Mores qui commercent à Sofala, dans les Ports de la Mer Rouge & dans l'Inde, avec de grands Vaisseaux qui n'ont pas de ponts, & qui sont bâtis sans clous; le bois dont ils sont composés n'est lié qu'avec des *Cayro*, c'est-à-dire, avec des cordes faites d'écorces d'arbres, & leurs voiles sont d'un tissu de feuilles de palmiers. Quelques-uns ont des Bousſoles de forme quarrée. Ils ont aussi des Cartes de Mer. Leurs maisons ne sont bâties que de planches; celle du (a) *Schah* & les Mosquées étant les seules dont les murs sont de pierre. La Ville n'a pour Habitans que des Etrangers & des Mahométans. Les Naturels du Pays sont des Négres du Continent. Il y a peu de Ports que les Portugais estiment autant que celui de Mozambique, parce qu'il offre une retraite sûre pour l'hyver. Sa position est entre Quiloa, au Nord, & la Mine de Sofala, au Sud.

Situation de Mozambique, & ses Habitans.

Le Schah, & tous les Mores de Mozambique prenant les Portugais pour des Turcs, ou pour des Mores de quelque autre lieu d'Afrique, visiterent aussitôt Coëllo sur son bord. Ils n'y demeurerent pas long-tems; parce qu'il ne s'y trouvoit personne qui entendît leur langage. Mais le reste de la Flotte étant entrée dans le Port, le Schah y envoya aussi des présens & des provisions, en faisant demander la permission de s'y tendre. Gama lui témoigna aussi-tôt sa reconnoissance, par un présent de bonnets rouges, de robbes courtes, de cotail, de plusieurs bassins de cuivre, de sonnettes, & d'autres petites marchandises, que le Prince More parut mépriser. Il demanda dédaigneusement à quoi ces bagatelles pouvoient servir, & pourquoi on ne lui envoyoit point d'écarlate. Gama, pour se préparer à le recevoir, ordonna que tous les Malades de sa Flotte fussent mis hors de vûe, & qu'on fît passer de tous les Vaisseaux dans le sien ceux qui jouissoient de la meilleure santé. Il les fit armer, dans la crainte que la visite des Mores ne le menaçât de quelque surprise. Enfin le Schah parut avec une suite nombreuse, vêtu de soie, & précedé de plusieurs instrumens. Il étoit maigre, & d'une taille fort haute. Son habillement étoit une espece de chemise qui lui tomboit jusqu'aux talons; & par-dessus, il avoit une robbe de velours. Sa tête étoit couverte d'un bonnet de soie de différentes couleurs, & broché d'or. Il portoit à sa ceinture une épée, avec un poignard. Ses sandales étoient de soie. Gama le reçut à l'entrée de son Vaisseau; & faisant demeurer dans leurs Barques la plupart des Mores de sa suite, il n'en introduisit qu'un petit nombre avec

Les Portugais sont reçus dans le Port.

Visite que le Roi fait à *Gama*. Son habillement.

(a) *Sha*, ou *Schah*, ou *Schach*, suivant les différentes prononciations des Peuples de l'Europe, signifie *Prince* ou *Seigneur*.

VASCO DE GAMA. 1598.

leur Prince dans la chambre de Poupe. Il fit des excuſes au Schah de ne lui avoir point envoyé d'écarlate. Les Portugais n'en avoient point apporté ſur leur Flotte. On ſervit des rafraîchiſſemens au Prince, qui but & mangea fort bien, avec tous ſes Mores. Il demanda à l'Amiral, s'il étoit Turc, lui & ſes gens, à cauſe de leur blancheur. Gama lui répondit qu'ils n'étoient pas Turcs, mais qu'ils étoient d'un grand Royaume voiſin de la Turquie. Il ſouhaita de voir les Livres de leur Loi, & leurs armes : on lui répondit que perſonne n'avoit ces Livres ſur la Flotte ; mais on lui montra quelques arquebuſes, qui furent déchargées devant lui, & d'autres armes qui lui cauſerent beaucoup d'admiration. L'Amiral apprit, dans cette premiere entrevûe, que de Mozambique à Calecut on comptoit neuf cens lieues, & qu'il lui falloit prendre néceſſairement un Pilote du Pays pour le conduire, s'il vouloit achever ſa route ſans danger. Il apprit auſſi que le Prete-Jean étoit fort éloigné dans les Terres. Ayant demandé deux Pilotes au Schah, de peur qu'il n'en mourût un pendant le voyage, il les obtint ſans objections, & ce Prince en amena un lui-même dans une autre viſite. On convint de leur ſalaire, qui fut, pour chacun, trente écus & un habit. L'un des deux devoit demeurer à bord, auſſi long-tems que la Flotte ſeroit à l'ancre.

Queſtions qu'il fait aux Portugais.

Il leur accorde des Pilotes.

Malgré toutes ces apparences d'amitié, les Mores ayant découvert que Gama & ſes gens étoient des Chrétiens, prirent la réſolution de les détruire & de ſe ſaiſir de leurs Vaiſſeaux. Ce complot fut découvert aux Portugais par le Pilote More. Gama ſe crut obligé, pour ſa ſureté, de ſe retirer près d'une Iſle, à trois milles de Mozambique ; mais ſe mettant lui-même dans ſa Chaloupe, il retourna au Port de cette Ville, pour y demander ſon ſecond Pilote. Pluſieurs Barques, remplies de Mores armés, s'approcherent de lui, & l'inviterent à s'avancer. Le Pilote More, dont il s'étoit fait accompagner, lui donnoit le même conſeil, en lui faiſant appréhender qu'autrement le Schah ne refuſât de lui envoyer l'autre Pilote. Mais Gama, ſuppoſant que par cet avis le More ne tendoit qu'à s'échapper, donna ordre qu'il fût gardé ſoigneuſement, & fit tirer quelques pieces d'Artillerie. Sa Flotte, allarmée par le bruit, s'avança auſſi-tôt au ſecours de ſon Général, & les Mores prirent la fuite à cette vûe.

Projet qu'il forme pour leur ruine.

Quelques jours après, un More Négre vint à bord de l'Amiral, de la part du Roi de Mozambique, pour lui marquer le regret qu'il avoit de leur rupture, & le preſſer de renouveller l'alliance. Mais Gama refuſa d'y conſentir ſi on ne lui envoyoit un ſecond Pilote. Le lendemain un autre More vint le prier de le recevoir à bord, & de le conduire à Melinde, qui eſt ſur la route de Calecut, pour ſe rendre de-là à la Mecque, d'où il étoit venu en qualité de Pilote. Il avertit Gama que c'étoit en vain qu'il ſe flattoit de renouer avec le Schah, parce que ce Prince n'étoit pas capable de ſe reconcilier ſincérement avec les Chrétiens. La Flotte manquoit d'eau : elle entra dans le Port, où elle en prit par force, avec les Chaloupes, tandis que l'Artillerie tenoit les Mores dans le reſpect. Le 24 de Mars, un de ces Infideles ayant inſulté la Flotte du rivage, Gama fit avancer ſes Chaloupes avec quelques pieces de canon, & non-ſeulement il maltraita beaucoup un gros d'Ennemis qui s'étoient aſſemblés pour s'oppoſer à ſa deſcente, mais continuant de tirer ſur la Ville, il y cauſa tant de déſordre que les Habitans l'abandonnerent pour ſe mettre à couvert.

Danger auquel la Flotte Portugaiſe eſt expoſée.

Digitized by Google

Il partit le 27. La Flotte paſſa les deux petits Rocs de Saint-Georges, & moüilla le 1 d'Avril, à certaines Iſles voiſines de la Côte, dont la premiere fut nommée *Aſotado*, parce que le Pilote More y fut puni du foüet pour diverſes fautes. On arriva le 4 à la vûe du Continent, & de deux Iſles peu éloignées, trois lieues au-deſſus de *Quiloa*. Gama fut fâché d'avoir paſſé cette Ville, parce que les Pilotes l'avoient aſſuré qu'il s'y trouvoit quantité de Chrétiens, mais il vérifia dans la ſuite qu'ils n'avoient penſé qu'à le faire périr, en le faiſant aborder ſans défiance dans un lieu fort dangereux. Le Ciel ne permit pas que tous leurs efforts, pour y retourner, puſſent ſurmonter le vent & l'impétuoſité des courans. On réſolut de gagner l'Iſle de *Mombaſſa*, à ſoixante-dix lieues au Nord. Le Saint-Raphael heurta contre un banc de ſable, aſſez proche de la Côte, mais il fut ſauvé à force de ſoins, & l'on donna ſon nom au même lieu. Quelques Mores, venus du Continent, demanderent le paſſage, & furent reçus à bord juſqu'à Mombaſſa, où toute la Flotte arriva heureuſement le 7 d'Avril. Dès le moment de ſon arrivée, tous les Malades commencerent à ſe rétablir.

VASCO DE GAMA. 1598.

Elle part de Mozambique.

Rocs Saint-Georges.

Iſle Aſotado.

Quiloa.

Mombaſſa.

Mombaſſa eſt un Iſle, qui n'eſt ſéparée du Continent que par les bras d'une Riviere qui ſe jette dans la mer par deux embouchures. On y trouve en abondance toutes ſortes de proviſions, comme du millet, du riz, de la volaille, & des beſtiaux extrêmement gras; ſur-tout les moutons, qui n'y ont point de queue. Le terroir eſt fort agréable. Il préſente une infinité de vergers, plantés de grenadiers, de figuiers des Indes, d'orangers de deux eſpéces, & de citronniers. L'eau y eſt excellente. La Ville, qui eſt gouvernée par un Roi, a beaucoup d'étendue, quoique bâtie ſur un roc dont la mer vient battre le pied; ce qui la rend tranquille contre la crainte des Mines. On a bâti à l'entrée du Port, un petit Fort preſqu'à fleur d'eau. La plûpart des maiſons ſont de pierre, de la forme de celles d'Eſpagne, & les platfonds ſont travaillés en compartimens de plâtre. Les rues ſont fort belles. Il n'y a point d'autres Habitans que des Mores, les uns blancs, les autres bazanés. Ils excellent à monter à cheval. Leur parure eſt riche, ſur-tout celle des femmes, qui ne portent que des habits de ſoie, enrichis d'or & de pierres précieuſes. Le commerce y eſt établi pour toutes ſortes de marchandiſes; & le Port, qui paſſe pour bon, eſt continuellement rempli de Vaiſſeaux. Mombaſſa reçoit du Continent de l'yvoire, de la cire & du miel.

Situation de Mombaſſa, & ſes proprietés.

Comme la Flotte Portugaiſe avoit jetté l'ancre au-delà de la Barre, il y vint pendant la nuit une grande Barque, avec environ cent hommes, armés d'épées & de targettes, qui firent mine de vouloir tous monter à bord. Gama n'en reçut pas plus de quatre; il exigea même qu'ils fuſſent déſarmés, en rejettant la néceſſité de cette précaution ſur ſa qualité d'Etranger. Les ayant bien traités, il apprit d'eux que leur Roi ſçavoit déja ſon arrivée, & qu'il l'enverroit viſiter le lendemain. Ils lui promirent de charger ſes Vaiſſeaux d'épices, & de lui faire voir des Chrétiens, dont ils l'aſſurerent que le nombre étoit grand dans leur Iſle. Quoique ce rapport s'accordât avec celui des Pilotes, & que Gama le crût fidele, il n'en demeura pas moins ſur ſes gardes. Le jour ſuivant il reçut les complimens du Roi, par quelques Députés, qui lui preſenterent des fruits, & qui lui répéterent que l'Iſle avoit quantité de Chrétiens, du nombre deſquels ils ſe compterent eux-mêmes. Ils le preſſerent

Les Portugais y ſont bien reçus & viſitent la Ville.

VASCO DE GAMA. 1598.

d'entrer dans le Port, en lui offrant la liberté de prendre tout ce qui ſeroit néceſſaire à ſa Flotte. Gama les crut ſinceres. Il les combla de careſſes, & les renvoya vers leur Roi, avec des remercimens & des préſens. Mais il les fit accompagner de quelques-uns de ſes gens, pour obſerver la Ville & le caractere des Habitans. Le Roi, ſans affecter beaucoup de pompe, traita bien ce petit nombre de Portugais. Il donna ordre à quelques Mores de leur montrer la Ville. Dans cette promenade, ils virent pluſieurs Criminels chargés de chaînes, qui n'avoient que la Ville pour priſon. On les conduiſit chez deux Marchands de l'Inde, qui étoient Chrériens. Enfin le Roi leur laiſſa la liberté de ſe retirer, avec des eſſais d'épices & de bled, après leur avoir recommandé de dire à leur Général qu'il pouvoit avoir à Monbaſſa de l'or, de l'argent, de l'ambre, & d'autres richeſſes, dans la quantité qu'il lui plairoit; & à moindre prix que dans aucun autre lieu.

Danger de la Flotte à Mombaſſa.

Gama réſolut d'accepter l'offre des épices, & d'en charger effectivement ſa Flotte à ſon retour, s'il ne trouvoit pas le marché plus favorable à Calecut. Le lendemain, il alloit entrer dans le Port avec la marée, lorſque ſon Vaiſſeau ayant heurté contre le ſable, il prit le parti de moüiller l'ancre encore une fois. Les Mores qui étoient avec lui, ne comptant pas qu'il entrât ce jour-là dans le Port, ſe retirerent dans leurs petites Barques. Au même inſtant, les deux Pilotes qui avoient accompagné les Portugais depuis Mozambique, ſauterent dans l'eau, & furent reçus par les Mores, ſans que rien pût perſuader à ceux-ci de les rendre, ni aux Pilotes de revenir. Gama en conçut une juſte défiance des intentions du Roi, qui avoit appris en effet les hoſtilités commiſes à Mozambique, & qui avoit formé le deſſein d'en tirer vengeance. On mit à la torture deux Mores, qui étoient venus de cette Ville avec les Pilotes. Ils confeſſerent qu'ils avoient juré la ruine des Vaiſſeaux Portugais, & que les Pilotes ne s'étoient échappés que par la crainte d'avoir été découverts. Pendant la nuit ſuivante, les Sentinelles voyant remuer un cable, s'imaginerent que la cauſe de ce mouvement venoit de quelque monſtre marin, dont ces Mers ſont remplies; mais en l'obſervant de plus près, ils découvrirent pluſieurs Mores, qui étoient à la nage autour du Vaiſſeau, & qui s'efforçoient de couper le cable, afin que le Vaiſſeau pût être pouſſé ſur le rivage. On en découvrit auſſi quelques-uns qui avoient eu la hardieſſe de s'introduire dans un autre Bâtiment, & qui s'étoient cachés entre les agrets du grand mât, d'où ils ſe précipiterent dans l'eau lorſqu'ils ſe crurent apperçus. Leurs Barques étoient à peu de diſtance, avec d'autres Mores prêts à les recevoir.

Elle part, & prend deux Sambuſques.

C'étoit aſſez pour faire connoître à Gama ce qu'il devoit attendre de cette perfide Nation. Il mit à la voile le 13, & ſept lieues plus loin il rencontra deux *Sambuſques* qu'il pourſuivit. C'eſt une eſpéce de petites Pinaces fort en uſage dans ces Mers. Il en prit une, qui portoit dix-ſept Mores, avec une aſſez grande quantité d'or & d'argent. Le même jour il arriva devant Melinde, à 18 lieues de Mombaſſa, & trois degrés de latitude méridionale. Ce Port eſt ouvert comme un grand chemin; mais le rivage eſt défendu par une bordure de rochers qui ſont battus par les flots; ce qui ne permet pas que les Vaiſſeaux en approchent. La Ville eſt ſituée dans l'endroit le plus uni d'une Côte pierreuſe; elle eſt environnée de Palmiers & d'une infinité d'arbres qui portent d'excellens fruits, entre leſquels l'orange excelle par la groſſeur & le goût. Le millet, le riz, la volaille & les beſtiaux y ſont en abondance & à très-vil prix. Les Portugais

Elle arrive à Melinde. Situation de cette Ville.

Digitized by Google

admirerent dans Melinde la beauté des rues, & la régularité des maiſons, qui ſont de pierre, à pluſieurs étages, avec des plate-formes & des terraſſes au ſommet. Les Naturels du Pays ſont robuſtes, & d'une taille bien proportionnée. Mais la Ville eſt peuplée de Mores d'Arabie, qui y ont formé de riches Etabliſſemens. Ils ſe piquent de bonne grace & de politeſſe, ſur-tout ceux qui ſont au-deſſus du peuple, & dont l'habillement, depuis la ceinture juſqu'en bas, eſt une étoffe de ſoie ou de coton. Les autres portent une ſorte de juppe fort courte, qui eſt de *Calico* (*a*). Leurs bonnets ſont des eſpeces de turbans, brochés d'or & de ſoie. Ils ont des épées & des poignards, travaillés avec aſſez d'art & de goût. Ils ſont tous gauchers. Jamais on ne les voit ſans leur arc & leurs fléches, parce que leur amuſement ordinaire eſt de s'en ſervir, & qu'ils excellent à tirer. Ils ſe vantent auſſi d'être excellens Cavaliers, quoiqu'on diſe en proverbe dans ces cantons : *Cavaliers de Mombaſſa*, & *Femmes de Melinde*. En effet les femmes y ſont très-belles, & vêtues fort richement, de la même forme que les hommes, avec un voile broché d'or pour toute différence. La plûpart des Marchands qui commercent à Melinde ſont de Cambaye ou de Guzarate. Ils apportent des épices, du cuivre, du vif-argent & du calico, qu'ils changent pour de l'or, de l'ambre, de l'yvoire, de la poix, & de la cire. Le Roi fait profeſſion du Mahometiſme, & ſa Cour eſt plus brillante que celles où les Portugais avoient paſſé juſqu'alors.

VASCO DE GAMA. 1598.

Adreſſe des Mores à tirer de l'arc. Beauté des femmes de Melinde.

Gama reſſentit une joie extrême de voir une Ville qui reſſembloit à celles du Portugal. Il jetta l'ancre à la diſtance d'une lieue; mais il y demeura quelque tems ſans voir paroître perſonne. La crainte retenoit les Habitans de Melinde, parce qu'ils avoient appris des deux Pinaces qu'il étoit Chrétien, & que les plus curieux ſe croyoient menacés de l'eſclavage. L'Amiral prit le parti de charger de ſes ordres un des Mores qu'il avoit pris ſur la Pinace, & qui s'étoit engagé à lui procurer des Pilotes. Il le fit mettre ſeul ſur un petit rocher, où il ne douta pas qu'on ne vînt le prendre dans quelque Barque. Cet artifice lui réuſſit. Le More fut preſenté au Roi, & lui expliqua les intentions de l'Amiral, qui étoient de faire un Traité d'alliance avec lui. Cette propoſition fut ſi bien reçue, que le Monarque Afriquain envoya auſſi-tôt à la Flotte, un préſent de trois moutons, avec quantité d'oranges & de cannes de ſucre. Les Portugais lui envoyerent de leur côté un chapeau, tel qu'on les portoit alors en Europe, deux branches de corail, trois baſſins de cuivre, quelques ſonnettes, & deux mirois. Le jour ſuivant Gama s'avança plus près de la Ville avec ſa Flotte, & jetta l'ancre vers quatre Vaiſſeaux Chrétiens des Indes, qui ſe trouvoient dans le Port. Le Roi lui fit faire ſon compliment dans des termes fort civils, & lui fit annoncer ſa viſite pour le lendemain. Dans l'intervalle, les Chrétiens des Indes viſiterent la Flotte Portugaiſe avec la permiſſion du Roi. Ils avoient la taille belle & le teint brun. Leurs habits étoient de longues robbes de calico blanc. Ils avoient la barbe longue & épaiſſe; & leurs cheveux, qui avoient auſſi toute leur longueur, étoient retrouſſés ſur leurs turbans. Ils parloient un peu la Langue Arabe, qui étoit néceſſaire pour leur commerce avec les Mores. Mais ils avertirent Gama de ſe tenir ſur ſes gardes, & de ne pas ſe fier trop à cette Nation. Les Portugais leur ayant préſenté une Image de

Gama fait alliance avec le Roi. Preſens mutuels.

Chrétiens des Indes & leur dévotion.

(*a*) Ce mot ſignifie proprement les belles toiles du Levant, lorſqu'elles ſont encore blanches & ſans figures. On s'en ſert auſſi néanmoins pour exprimer toutes ſortes de toiles Indiennes. Au reſte ce ſont les Anglois qui l'ont introduit; peut-être par corruption, pour *Calecu-*

VASCO DE GAMA. 1598.

la Vierge & de quelques Apôtres, pour reconnoître s'ils étoient Chrétiens, ils ſe mirent à genoux, & firent quelques prieres. Dans la ſuite ils continuerent de venir tous les jours renouveller leurs dévotions aux mêmes Images, en laiſſant pour offrande, du poivre, & d'autres petits préſens. Ils ne mangeoient point de bœuf, par un reſte, apparemment, de la ſuperſtition qui eſt commune à tous les Indiens. Ils étoient venus de *Cranganor*; mais ils ne purent donner aucun éclairciſſement ſur *Calecut*.

Premiere vûe du Port de Gama.

L'après-midi du jour ſuivant, le Roi de Melinde ſe rendit ſur la Flotte dans une grande Barque. Il étoit vêtu d'une robbe de damas cramoiſi, doublée de ſatin verd. Autour de la tête, il avoit une riche (*a*) écharpe, roulée fort proprement. Il étoit aſſis dans un beau fauteuil, avec une autre chaiſe près de lui, ſur laquelle étoit un bonnet de ſatin cramoiſi. Un homme âgé, qui ſe tenoit debout à ſon côté, portoit dans ſes mains une épée fort riche, dont le fourreau étoit d'argent. Vingt autres Mores, magnifiquement vêtus, compoſoient ſa ſuite, avec quelques Muſiciens qui joüoient de leurs *Sagbuts*, & de deux flutes d'yvoire d'une longueur ſurprenante. Gama ſe mit dans ſa Chaloupe pour aller au-devant du Roi, accompagné des douze principaux Officiers de ſa Flotte. Après quantité de ſalutations, il paſſa dans la Barque Royale, ſur l'invitation du Monarque, qui le traita comme un Prince. Il le conſidera longtems avec la plus curieuſe attention. Il lui demanda le nom de ſon Pays, le nom de ſon Roi, & les motifs qui l'avoient amené dans ces Mers. L'Amiral l'ayant ſatisfait ſur toutes ces queſtions, il lui promit un Pilote pour le conduire à Calecut, & l'invita à venir prendre les plaiſirs de ſon Palais. Gama s'en excuſa honnêtement; mais il promit de deſcendre dans la Ville à ſon retour: & pour témoignage de ſa bonne-foi, il fit préſent au Monarque de tous les Mores qu'il avoit pris depuis peu ſur la Pinace. Cette généroſité toucha vivement le Roi de Melinde; il prit plaiſir à ſe promener dans ſa Barque entre les Vaiſſeaux de la Flotte, qu'il conſideroit curieuſement, & dont il admira beaucoup l'artillerie. On en fit pluſieurs décharges, qui redoublerent ſon étonnement. Il dit à Gama qu'il n'avoit jamais vû d'hommes qui lui euſſent tant plû que les Portugais, & qu'il auroit ſouhaité d'en avoir quelques-uns pour l'aider dans ſes guerres. A ſon départ, il lui en demanda deux pour l'accompagner juſqu'à ſon Palais; & ſon propre fils demeura ſur la Flotte en ôtage, avec un Eccleſiaſtique que les Mores nomment *Kaſi*. Le lendemain, Gama & Coëllo ſe promenerent dans leurs Chaloupes au long du rivage, pour voir les courſes & les eſcarmouches de la Cavalerie Moreſque. La vûe du Palais donnant ſur le Port, le Roi ſe fit tranſporter dans un fauteuil juſqu'à la Chaloupe de l'Amiral, & lui tint encore des diſcours fort civils, en le preſſant de deſcendre dans la Ville, parce que ſon Pere, qui étoit boiteux, deſiroit ardemment de le voir, & s'offrant à demeurer lui-même pour ôtage, ſur la Flotte, avec tous ſes enfans. Mais Gama, toujours retenu par une juſte défiance, allégua des ordres de ſon Roi qu'il n'oſoit violer. Il ſe paſſa deux jours, pendant leſquels il ne vit paroître aucun More. Ses ſoupçons augmenterent, ſur-tout lorſqu'il ne vit point arriver le Pilote qu'on lui avoit promis. Mais, le 21 d'Avril, il lui vint un More du premier rang, pour le viſiter de la part du Roi; & ſur les plaintes qu'il fit de n'avoir pas vû de Pilote, il en reçut un immédiatement, qui ſe nommoit *Kanaka*, & qui lui fit des excuſes

Elle tourne à l'avantage des Portugais.

Curioſité des Princes Mores pour les voir.

Habileté d'un Indien dans la Navigation.

(*a*) On conçoit que c'étoit une ſorte de Turban.

de ſon retardement. C'étoit un Gentil de Guzarate, ſi habile dans la navigation, comme Faria l'obſerve, que les Portugais lui ayant montré un Aſtrolabe, il y fit peu d'attention, parce qu'il étoit accoutumé à des inſtrumens plus conſidérables. En effet Gama trouva la Bouſſole, les Cartes & le Quart-de-Cercle, en uſage parmi les Mores de cette Côte.

VASCO DE GAMA. 1598.

La Bouſſole & les Cartes connues aux Indes Orientales.

Le Roi de Melinde ayant accordé à la Flotte Portugaiſe toutes ſortes de proviſions, elle remit à la voile, le Mardi 22 Avril, dans la réſolution de s'éloigner des Côtes, qu'elle s'étoit efforcée de ſuivre juſqu'alors, & de s'abandonner à la vaſte étendue de l'Océan ſous la conduite d'un Pilote dont elle avoit reconnu l'habileté. Le 28, elle vit les Pôles du Nord & du Sud, après avoir été fort long-tems, ſans appercevoir celui du Nord. Le voyage fut ſi heureux que ſans avoir eſſuyé la moindre de ces tempêtes qui ſont ſi fréquentes ſur ces Mers, elle traverſa, dans l'eſpace de vingt-trois jours, ce grand Golfe d'environ ſept cens lieues, qui ſépare l'Afrique de la Peninſule de l'Inde. Enfin le Vendredi dix-ſept de Mai, les Portugais découvrirent la terre, de huit lieues en mer. Le Pilote trouva dans cet endroit quatre-vingt braſſes d'eau. Enſuite, tirant un peu vers le Sud-Eſt, il reconnut le jour ſuivant, aux petites pluies qui commencerent à ſe faire ſentir, qu'il approchoit de la Côte de l'Inde, où l'on étoit alors dans la ſaiſon de l'Hyver. Le 20, il apperçut les hautes Montagnes qui ſont au-deſſus de Calecut. Cette heureuſe nouvelle répandit tant de joie dans la Flotte, que Gama donna une fête à tous ſes gens. Le Pilote More, à qui l'on devoit un bonheur ſi long-tems deſiré, fut récompenſé libéralement. Il conſeilla de jetter l'ancre deux lieues au-deſſus de Calecut, dans une rade ouverte, parce que cette Ville eſt ſans Port & ſans abri pour les Vaiſſeaux.

Gama quitte Melinde.

Il arrive à Calecut.

§. II.

Etat de l'Inde à l'arrivée de Gama.

EN repréſentant l'arrivée de la Flotte Portugaiſe aux Indes Orientales, l'ordre demande que je commence à les faire connoître par quelques obſervations générales. Cette vaſte Région ſe diviſe ordinairement en trois parties; l'Inde proprement dite ou l'*Indoſtan*; & les deux Peninſules au-deçà & au-delà du Gange. L'Inde proprement dite, eſt bornée à l'Oueſt par le Fleuve *Ind* ou *Indus*, qui donne ſon nom à tout le Pays. Du côté de l'Eſt elle a pour bornes le Gange; au Nord, le *Tibet*, qui en eſt ſéparé par une vaſte chaîne de montagnes; & du côté du Midi, la Peninſule & la Baye de Bengale. Les deux Peninſules de l'Inde ſont environnées de tous côtés par l'Océan, excepté vers le Nord, par lequel elles ſe joignent au Continent. Chacune de ces trois parties eſt d'une vaſte étendue, & contient pluſieurs grands Royaumes. Elles ſont habitées par des Idolâtres & des Mahométans. Les Idolâtres ſont les anciens Indiens, dont la Religion vient originairement du Tibet; mais quoiqu'elle ſoit au fond la même, il s'y trouve des différences, comme dans les mœurs & les uſages. Les Mahométans tirent leur origine de l'Arabie, de la Perſe, de la Turquie, & de la Tartarie, dont les Peuples ont étendu ſucceſſivement leurs conquêtes & leurs établiſſemens dans l'Inde, proprement dite, ſur les Côtes des deux Peninſules, & dans quantité d'Iſles de la Mer

Principales parties de l'Inde.

Religions qui y étoient établies.

Digitized by Google

VASCO DE GAMA. 1598.

des Indes. Nos Voyageurs les comprennent, ou plûtôt les confondent, ſous le nom général de Mores.

Diviſion particuliere des Royaumes de l'Inde.

A l'arrivée des Portugais, l'Inde propte, ou l'Indoſtan, étoit diviſée en pluſieurs Royaumes, tels que ceux de *Multan*, de *Dehli* ou *Delli*, dont la Capitale avoit été nouvellement conquiſe par les *Mogols*; ceux de *Bengale*, *Orixa*, *Manpo*, *Chitor*, & *Guzarate*, appellé plus communément *Cambaye* ou *Cambaya*. La Peninſule intérieure du Gange étoit diviſée en quatre grandes parties *Dekan*, *Canara*, *Malabar*, & *Narſinga* ou *Biſnagar*, qui ſe trouvoient ſubdiviſées en pluſieurs Etats ſouverains. Les principaux Royaumes de la Peninſule ultérieure étoient *Ava*, *Brama*, *Pegu*, *Siam*, *Cambadia*, *Champa*, *Cochinchina*, & *Tongking* ou *Tonkin*.

On trouvera dans les Cartes de cet Ouvrage les Villes & tous les autres lieux qui méritent quelque conſidération ſur les Côtes de l'Inde, comme ſur celles d'Afrique, d'Arabie, de Perſe, & ſur toutes les routes où je dois repréſenter nos Voyageurs. Cependant, comme les Côtes Occidentales de la Peninſule intérieure des Indes ont été la principale ſcéne des Portugais qui s'y ſont établis, & que dans la ſuite cette Peninſule a ſouffert des changemens conſidérables, l'intérêt de la clarté, qui dépend toujours de l'ordre, m'oblige ici de nommer les Villes de la Côte, dans la diviſion que je viens de marquer, en prenant du Nord au Midi.

Sur la Côte de *Dekan*; depuis la Riviere *Bate*, qui tombe dans la mer vers Bombain, juſqu'à la Riviere *Alliga*, au Sud, c'eſt-à-dire, l'eſpace de 75 lieues, étoient les Villes de *Chaul*, *Bandor*, *Dabul*, *Denbetele*, *Sintapari*, *Koropatan*, *Banda*, *Chapora*, & *Goa*.

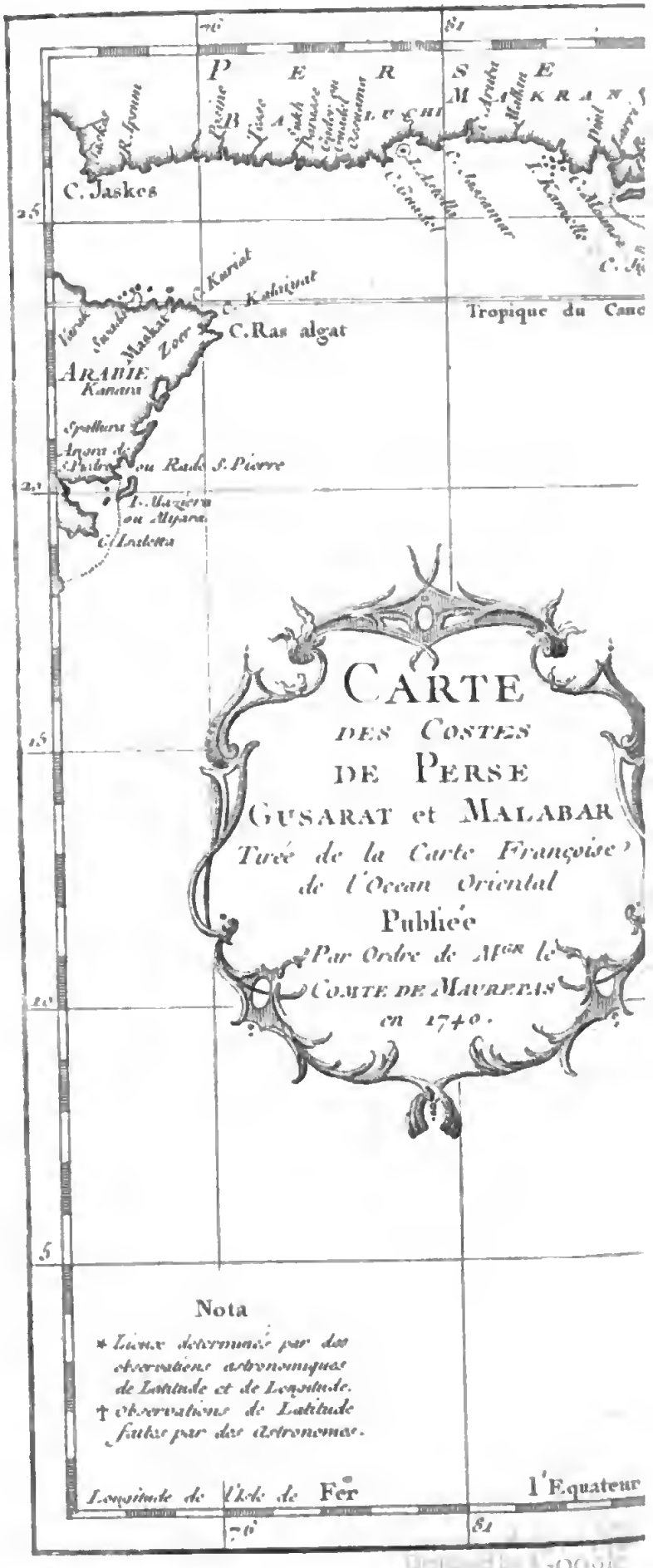
Sur la Côte de *Canara*, qui s'étend de la Riviere Alliga au Mont Delli, c'eſt-à-dire, l'eſpace d'environ 46 lieues, on trouvoit les Villes d'*Onor*, *Batekala*, *Barſelor*, *Baqualor*, *Mangalor*, &c.

Du Mont *Delli* juſqu'au Cap de *Comorin*, dans l'eſpace de 93 lieues, qui comprennent la Côte de Malabat, on comptoit ſept Royaumes, gouvernés par des Princes Bramines, ou Prêtres Idolâtres: 1. *Cananor*, dont les Côtes avoient vingt lieues d'étendue, & préſentoient les Villes de *Kota*, *Koulam*, *Nilichilam*, *Marabia*, *Bolopatam*, *Cananor*, Capitale du Pays, *Tremapatam*, *Cheba*, *Maim* & *Purepatam*. 2. *Calecut*, qui s'étendoit l'eſpace de 27 lieues, avoit les Villes de *Calecut*, ſa Capitale, *Koulete*, *Chale*, *Parangale*, *Tanor*, Capitale d'un Royaume ſujet de Calecut, & *Chama*. 3. Le petit Royaume de *Cranganor*. 4. *Cochin*. 5. *Perka*. 6. *Koulan*. 7. *Travankor*, près du Cap de Comorin, & ſujet du Royaume de Narſinga. Entre ces ſept Etats, il n'y en avoit que trois qui méritaſſent prôprement le nom de Royaume par leur indépendance; ceux de *Cananor*, de *Calecut* & de *Koulan*.

Premier Etabliſſement des Arabes dans les Indes. Sarana Perimal embraſſe la Religion Mahometane.

Le Malabar étoit, il y a 600 ans, réuni ſous un ſeul Prince, qui ſe nommoit *Sarana Perimal*. Ce fut ſous ſon regne que les Mores de la Mecque, c'eſt-à-dire, les Arabes, découvrirent les Indes Orientales, & qu'étant arrivés à *Koulan*, qui étoit alors le Siege Royal, Sarana Perimal prit tant de goût pour leur Religion, que non-ſeulement il embraſſa le Mahométiſme, mais qu'il réſolut de faire le Pelerinage de la Mecque, pour achever ſes jours dans cette Ville. Avant ſon départ il fit le partage de ſes Etats entre ſa Famille, ne ſe réſervant que douze lieues de pays, proche de la mer, dont il fit préſent,

au


76°
81
PERSE
SE
MAKRAN
C. Jaskes
Tropique du Canc
C. Ras algat
ARABIE
Kanam
Spellura
ou Rade S. Pierre
I. Mazeira
ou Alpara
C. Indetta
CARTE
DES COSTES
DE PERSE
GUSARAT et MALABAR
Tirée de la Carte Françoise
de l'Ocean Oriental
Publiée
Par Ordre de Mgr le
COMTE DE MAURREPAS
en 1740.
Nota
* Lieux determinés par des observations astronomiques de Latitude et de Longitude.
† Observations de Latitude faites par des Astronomes.
Longitude de l'Isle de Fer
l'Equateur
76°
81

GRAND MOGOL
GUZARAT
EMPIRE
INDE
Golfe de Kambaye
Surat
Diu
Pte Head
Bombay
P. Chaul
Rajapor
Goa
Onor
Barcelor
Mangalor
Kananor
Kalekut
Kouganor
Madura
Kochin
Porka
C. Komorin
Kollomatus
Canal d'Adou
Adoumatus
MALDIVES
ISLES LACKE DIVES
LES ISLES
Diego Reyes
N.° 5

Digitized by Google

1. Tony .
2. Almadie
3. Pare .

Petits Bastimens Indiens en usage sur la Côte de Malabar 6

Digitized by Google

au moment qu'il s'embarquoit, à ſon Page, qui étoit du même ſang que lui; avec ordre de le cultiver & de le peupler, en mémoire de ſon embarquement. Il lui donna auſſi ſon épée & ſon bonnet, comme les marques de l'autorité ſouveraine, & ſes derniers mots furent un ordre à tous les Princes qu'il avoit inſtitués ſes héritiers, de le reconnoître pour leur *Samorin* ou leur Empereur. Les ſeuls Princes de Koulan & de Cananor furent exceptés de cette loi; mais il les obligea tous, ſans exception, de recevoir ſur leur monnoye le Coin de cet Empereur. Il mit enſuite à la voile, du lieu où Calecut exiſte aujourd'hui. Une origine ſi ſinguliere donna aux Mores tant de reſpect & de vénération pour cette Ville, qu'ils abandonnerent inſenſiblement le Port de Koulan, & qu'ils ne voulurent plus charger leurs Vaiſſeaux qu'à Calecut. C'eſt par la force de cette (*a*) ſuperſtition que Calecut eſt devenue dans la ſuite le plus fameux Marché de l'Inde, pour les épices, les drogues, les pierres précieuſes, les ſoies, les calicos, l'or, l'argent, & pour toutes ſortes de richeſſes.

VASCO DE GAMA. 1498.

Origine de Calecut & de ſes richeſſes.

Calecut eſt ſitué ſur une Côte ouverte. Les Vaiſſeaux d'Europe n'y trouvant aucun abri, ſont forcés de jetter l'ancre en pleine rade; mais ceux du Pays, qui ne ſont compoſés que de planches liées avec des cordes, & qui ſont tout-à-fait plats, ſans aucune quille, s'avancent aiſément juſqu'au rivage. La Ville eſt fort grande. Les maiſons n'y ſont bâties que de bois; à la réſerve des Palais du Roi & des Temples, qui ſont les ſeuls Edifices où les Loix permettent d'employer la pierre & le ciment.

Sa ſituation.

La Flotte Portugaiſe, ayant mouillé l'ancre à deux lieues de Calecut le 20 Mai 1498, c'eſt-à-dire, treize mois après ſon départ de Liſbonne, le ſpectacle de pluſieurs Vaiſſeaux, dont la forme étoit inconnue dans ces Mers, excita bientôt la curioſité des Indiens. Il ſe préſenta d'abord quatre de leurs Barques, qu'ils nomment *Almadies*. Ceux qui les conduiſoient admirerent long-tems la fabrique de ces Bâtimens étrangers, & s'approchant néanmoins ſans aucune marque de crainte, ils demanderent aux Portugais d'où ils venoient, & quelles étoient leurs intentions. Ils avoient la peau fort brune; & pour unique vêtement, ils portoient une petite piece d'étoffe ſur le devant du corps. Gama les reçut civilement; & les reconnoiſſant à leurs filets pour des Pêcheurs, il fit acheter une partie de leur poiſſon.

Etonnement des Indiens à la vûe des Vaiſſeaux Portugais.

Ils ne firent pas difficulté de lui ſervir de guides juſqu'à la Barre de Calecut, où il jetta l'ancre, ſans s'y engager. Mais faiſant deſcendre auſſi-tôt dans la premiere Barque Indienne un des Malfaiteurs qu'il avoit amenés pour cet uſage, il lui donna ordre de ſe préſenter à l'entrée de la Ville, & d'obſerver quel accueil il y recevroit. Le Peuple s'aſſembla auſſi-tôt autour de lui, & fit mille queſtions à ſes Guides. On le trouvoit ſi différent des Mores qui venoient de la Mecque & des Détroits, qu'ignorant d'ailleurs la Langue Arabe, il ne put être regardé comme un More. Cependant on le conduiſit chez deux Mores, dont il ſe trouva heureuſement que l'un parloit Eſpagnol. Faria le nomme *Mon-*

Gama fait préſenter le Peuple.

(*a*) Faria ſe contredit ſur l'Hiſtoire de Perimal; il prétend dans un autre endroit que ſon voyage de la Mecque eſt une fable des Mores, & que le pélerinage de ce Prince fut à Meliapor, pour viſiter Saint Thomas l'Apôtre. Mais il eſt clair qu'il confond deux Princes du même nom, & ſa Chronologie même le prouve manifeſtement. Il dit auſſi qu'en partant, Perimal établit le Siege de la Religion Indienne à Koulan, pour ne pas faire tort à la Religion qu'il abandonnoit.

VASCO DE GAMA. 1498.

zaido, & Caſtaneda lui donne le nom de *Bentaybo*. Apprenant de l'Etranger qu'il étoit Portugais, il lui dit bruſquement : » Que le Diable vous emporte. » Eh ! qui vous amene ici ? Mais après diverſes queſtions plus ſérieuſes ſur ſon » arrivée, il ajoûta qu'il avoit connu des Portugais à Tunis, d'où il étoit venu » aux Indes ; & qu'il ne pouvoit comprendre comment ſa Flotte avoit fait pour » arriver à Calecut par la mer. Il demanda enſuite quel étoit le motif de ce » voyage. Le Portugais répondit : Nous venons chercher des Chrétiens & des » épices. Quoi ? reprit Bentaybo, les Rois de France & d'Eſpagne, & le » Doge de Veniſe n'ont-ils pas envoyé des Flottes dans la même vûe ? Non, » repliqua l'autre ; parce que le Roi de Portugal n'y a pas voulu conſentir. Il a » ce droit plus qu'un autre, répondit le More. Enfin il offrit de quoi manger » au Portugais, & le pria de le conduire à ſon Général. En approchant de la » Flotte, il ſe mit à crier en Eſpagnol, bonnes nouvelles, bonnes nouvelles. » Des rubis, des émeraudes. Remerciez Dieu qui vous a conduits dans un lieu » où l'on trouve toutes ſortes d'épices & de pierreries, avec toutes les richeſſes » de l'Univers.

Converſation de ſon Deputé avec un More, nommé Bentaybo.

L'Amiral, & toute ſa Flotte, furent ſi ſurpris d'entendre parler leur Langue ſi loin de leur Pays, qu'ils en pleurerent de joie. Gama fit aſſeoir Bentaybo & l'embraſſa ; il lui demanda s'il étoit Chrétien, & par quel hazard il ſe trouvoit à Calecut. Le More lui apprit naturellement de quelle Religion il étoit, & qu'il étoit venu aux Indes par la route du Caire. Il marqua de l'affection pour les Portugais, & ſe faiſant honneur de les avoir toujours aimés, il promit de les favoriſer dans leurs deſſeins, & de les aider de tout ſon pouvoir. Gama lui fit eſpérer une récompenſe proportionnée à ſes ſervices. » C'étoit Dieu même, lui dit-il » dans le tranſport de ſa joie, qui l'avoit conduit à Calecut, pour ſervir de Pré- » curſeur & de Miniſtre aux Portugais. Aux queſtions qu'il lui fit ſur le caractere du Roi de Calecut, Benraybo répondit que c'étoit un Prince de fort bon naturel, & qui recevroit honorablement l'Ambaſſadeur d'un Monarque Etranger, ſur-tout s'il étoit queſtion de commerce, & ſi les Portugais avoient quelques marchandiſes ſur leur Flotte, parce que ſon principal revenu conſiſtoit dans les droits d'entrée & de ſortie. Ce Prince étoit alors à Panami, Village de la Côte, à cinq lieues de Calecut ; & Bentaybo ayant jugé qu'il falloit l'informer directement de l'arrivée de la Flotte, Gama le pria de ſe charger lui-même de cette commiſſion.

Bentaybo offre ſes ſervices aux Portugais.

§. III.

Gama eſt invité à la Cour. Il eſt reçu à l'Audience du Samorin.

LA Renommée avoit déja publié juſqu'à la Cour du Samorin qu'il étoit arrivé des Vaiſſeaux d'une forme extraordinaire, montés par des hommes dont la figure & l'habillement n'étoient pas moins inconnus ; lorſque Bentaybo vint confirmer cette nouvelle avec des explications qui ne permirent point au Prince de s'en allarmer. Il lui annonça l'eſtime & l'amitié d'un Roi Chrétien, qui lui envoyoit de l'extrêmité du Monde un Ambaſſadeur, avec des lettres & des préſens. Le Samorin fit aſſurer auſſi-tôt Gama qu'il pouvoit compter ſur un acceuil favorable. Il lui envoya un Pilote, pour le conduire à *Pa-*

Diſpoſition du Samorin.

darane, Village où les Vaiſſeaux étoient en ſûreté dans une bonne Rade, & d'où il pourroit ſe rendre par terre à Calecut. Gama ne ſe fit pas preſſer pour lever l'ancre, & s'abandonner à la conduite du Pilote; mais, dans la crainte de quelque trahiſon, il refuſa de s'engager trop avant dans le Port de Padarane. Loin de paroître offenſé de cette défiance, le Samorin lui fit dire par le *Kutwal*, ſon principal Officier pour les affaires étrangeres, qu'il étoit le maître de débarquer dans le lieu qu'il voudroit choiſir. Les Portugais tinrent Conſeil. L'Amiral fit connoître que ſon intention étoit de deſcendre lui-même à terre, & d'aller propoſer au Samorin un Traité perpétuel d'alliance & de commerce. Mais il trouva de l'oppoſition dans ſon frere, qui malgré l'opinion où ils étoient tous que le Samorin & ſes Sujets étoient Chrétiens, lui repreſenta que la Ville étoit remplie de Mores, c'eſt-à-dire, de leurs mortels ennemis, qui le deviendroient encore plus lorſqu'ils les regarderoient comme les Uſurpateurs de leur commerce; que le ſuccès de leur voyage & la ſûreté de la Flotte entiere dépendoit de ſa vie; enfin, qu'il paroiſſoit plus prudent d'envoyer quelqu'un à ſa place. Tout le Conſeil fut du même avis. Gama ſeul prétendit qu'il n'y avoit point de dangers qui duſſent le faire changer de réſolution. Il déclara que ſon départ ne ſeroit différé que juſqu'au jour ſuivant, & qu'il perdroit mille fois la vie plutôt que de retourner en Portugal ſans y porter des témoignages perſonnels de ſon débarquement à Calecut. A la vérité il faiſoit beaucoup de fond ſur l'intérêt même du Roi, qui étoit d'encourager le commerce; & plus encore, ſur la Religion des Habitans naturels, qu'il croyoit tous Chrétiens. Dans la ſuppoſition néanmoins qu'il lui arrivât quelque diſgrace, il donna ordre à tous ſes gens de retourner immédiatement dans leur Patrie, pour y porter l'heureuſe nouvelle de la découverte de l'Inde.

VASCO DE GAMA. 1498.

Gama deſcend à terre, malgré les avis de ſon Conſeil.

Le lendemain, 28 de Mai, il ſe mit dans ſa Chaloupe, avec quelques petites piéces d'Artillerie, & douze de ſes plus braves Soldats, enſeignes déployées, & trompettes ſonnantes. Le Kutwal l'attendoit ſur le rivage, accompagné de 200 *Nayres*, ou Gentilshommes du Pays, & d'une foule de Peuple. En touchant la terre il trouva deux eſpéces (*a*) de litieres, l'une pour lui, l'autre pour le Kutwal, dans leſquelles il entrerent tous deux. Ils furent portés, avec beaucoup de viteſſe, ſur les épaules de pluſieurs hommes, tandis que le reſte du cortege marchoit à pied. Ils s'arrêterent à Kapokars, pour y prendre des rafraîchiſſemens, de riz, de fruits & de poiſſon. Le reſte de la route ſe fit moitié par terre, & moitié par eau, ſur une Riviere qu'ils deſcendirent juſqu'à ſon embouchure. Gama vit ſur la Côte pluſieurs Vaiſſeaux à ſec. Après avoir ſuivi quelque-tems le rivage, il reprit la route de terre. Son guide le fit entrer, en chemin, dans un Temple des Malabares, auſſi grand qu'un Monaſtere. Il étoit bâti de belles pierres, & couvert de tuiles. Sept cloches pendoient ſur la porte; & vis-à-vis étoit un pilier de la hauteur d'un mât, au ſommet duquel étoit une giroüette. L'intérieur du Temple étoit rempli d'images, ce qui le fit prendre à Gama pour une Egliſe Chrétienne. Il y trouva certains hommes nuds, de la ceinture en haut, & couverts de calico juſqu'aux genoux, avec une ſorte d'étole paſſée en ſautoir de l'épaule gauche au-deſſous du bras droit. Ces hommes arroſoient d'eau ceux qui les viſitoient, en ſecouant ſur eux une éponge trempée dans une fontaine, & leur donnoient enſuite de la cendre bien pul-

Il eſt conduit à Calecut.

Temple Malabare, où il entre en chemin.

Circonſtances du lieu.

(*a*) C'étoit apparemment ce qu'on nomme aux Indes des Palanquins.

VASCO DE GAMA. 1498.

verifée, pour la mettre ſur leurs têtes & ſur leurs bras. Les Portugais, continuant de les prendre pour des Chrétiens, reçurent de cette eau & de cette cendre. Ils jetterent les yeux ſur les Images qui étoient peintes ſur les murs. Pluſieurs avoient des dents d'une grandeur effroyable, qui leur ſortoient de la bouche. D'autres avoient quatre bras, & des viſages fort hideux, ce qui donna quelque doute aux Portugais, s'ils étoient effectivement avec des Chrétiens. Sur le ſommet d'une Chapelle, qui étoit au milieu du Temple, ils virent une eſpece de petite Tour, à laquelle on montoit en dehors par quelques degrés. Dans cette Tour étoit une Image, à la vûe de laquelle les Malabares prononcerent le nom de *Marie*. Gama & ſes gens, la prenant pour une Image de la Sainte Vierge, firent leur priere à genoux; mais un Portugais, nommé *Juan de Sala*, moins perſuadé que les autres, dit en s'agenouillant; au moins, ſi c'eſt la figure du Diable, mes adorations ne s'adreſſent qu'à Dieu; ce qui fit beaucoup rire Gama. La Tour étoit ſi obſcure, qu'on ne pouvoit diſtinguer nettement la Statue, & l'on ne permettoit à perſonne de la voir de trop près, parce que ce privilege n'appartenoit qu'aux Prêtres. Le Kutwal & ſa ſuite ſe proſternerent trois fois en arrivant près de la Chapelle, les mains étendues au-deſſus de leurs têtes, & firent enſuite leur priere debout.

Image que les Portugais honorent ſans la connoître.

Pendant toute la route, l'Amiral Portugais avoit été ſuivi d'une multitude extraordinaire d'Indiens; mais elle n'approchoit point de celle qui vint à ſa rencontre aux portes de la Ville. La foule étoit ſi prodigieuſe qu'il ne fut pas le maître de ſon étonnement, & la preſſe ſi forte, que ne pouvant avancer ſans riſquer d'être étouffé, le Kutwal le fit entrer dans une maiſon, où il trouva ſon frere, & pluſieurs Nayres, envoyés par le Samorin pour faciliter la marche. Elle commença par les Trompettes & les Sagbuts. Quoique la foule ne fût pas diminuée, à peine le frere du Kutwal eut-il paru, avec l'ordre du Samorin, qu'elle ſe retira par derriere, auſſi reſpectueuſement que ſi ce Prince eût paru lui-même. L'Amiral ſe remit en marche avec un cortege de trois mille hommes armés. Cette réception lui cauſa tant de plaiſir, qu'il dit agréablement à ſes Compagnons: » On ne s'imagine guéres en Portugal qu'on nous faſſe ici » tant d'honneur.

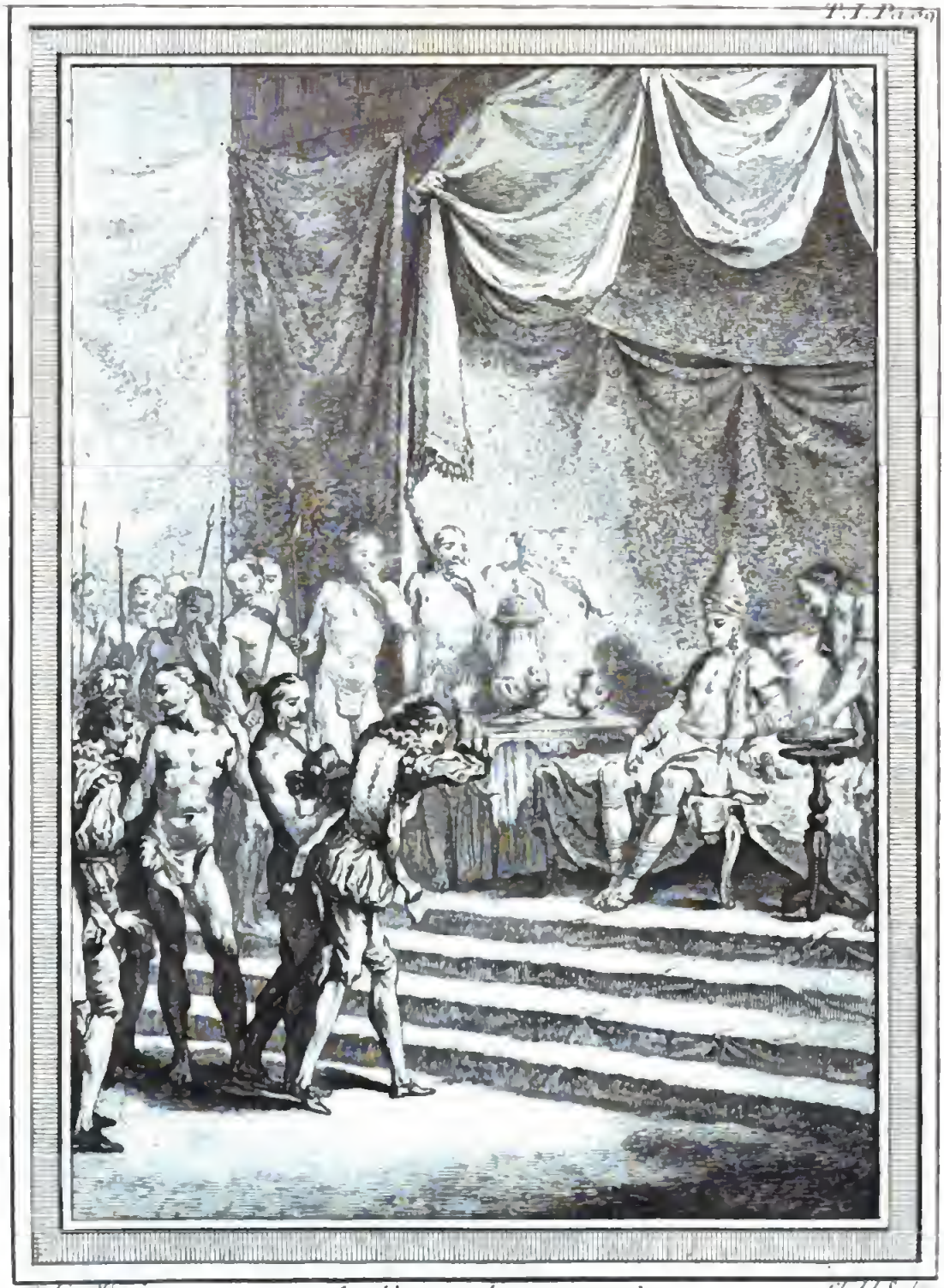
Gama eſt reçu avec beaucoup de pompe.

Il ne reſtoit qu'une heure de jour lorſqu'il arriva au Palais du Samorin. Cet Edifice, quoique bâti de terre, étoit fort ſpacieux, & formoit une perſpective agréable, par la variété des arbres, & la beauté des jardins & des fontaines dont il étoit environné. Un grand nombre de *Kaymals*, & d'autres Seigneurs Indiens ſe preſenterent devant le Palais pour recevoir l'Ambaſſadeur de Portugal; car c'étoit par-tout ſous ce titre qu'il étoit annoncé. On lui fit traverſer cinq grandes cours, fermées chacune par des portes, qui étoient gardées par dix Portiers. A la derniere porte, il trouva le grand Prêtre, Chef des Bramines du Roi, qui vint l'embraſſer. C'étoit un Vieillard, de petite figure. Il introduiſit Gama & tous ſes gens dans le Palais; mais la preſſe fut alors ſi violente, par le deſir que tout le monde avoit de voir le Roi, qui ſe montroit rarement au Public, qu'il y eut quantité de perſonnes écraſées, & que deux Portugais faillirent d'avoir le même ſort.

Palais du Samorin.

La grande ſalle du Palais, où l'Amiral fut introduit, étoit entourée de Sieges l'un au-deſſus de l'autre, en forme d'amphithéâtre. Le plain-pied étoit couvert d'un grand tapis de velours verd, & les murs tendus de riches tapiſſeries

Salle de l'Audience.



Audiance du Samorin

de ſoie, de diverſes couleurs. Le Samorin attendoit au fond de la ſalle, aſſis à quelque diſtance de ſes Courtiſans, qui étoient debout. Son teint étoit fort brun, ſa raille groſſe, & ſon âge aſſez avancé. Il avoit l'air majeſtueux. L'eſpece de ſiege, ou l'eſtrade ſur laquelle il étoit aſſis, étoit couverte d'une étoffe de ſoie brochée d'or. Son habit étoit une robbe courte de calico, enrichie de branches & de roſes d'or battu. Les boutons étoient de groſſes perles, & les boutonnieres de trair d'or. Au deſſous de l'eſtomac, vers le milieu du corps, il portoit une piece de calico blanc, qui tomboit juſques ſur ſes genoux. Sur la tête, il avoit une eſpéce de Mitre, couverte de perles & de pierres précieuſes. Ses oreilles, & les doigts de ſes pieds & de ſes mains étoient auſſi chargés de perles ou de diamans, comme ſes bras & ſes cuiſſes, qu'il avoit nuds, l'étoient de bracelets d'or. Il avoit près de lui, ſur un guéridon d'or, un baſſin du même metal, d'où l'un de ſes Officiers lui ſervoit du *Betel*, préparé avec l'Areka, petite pomme de la groſſeur d'une noix. L'uſage de cette drogue eſt fort commun aux Indes Orientales, & la vertu qu'on lui attribue, eſt d'adoucir l'haleine, de nettoyer l'eſtomac, & d'appaiſer la ſoif. Le Samorin avoit près de lui un autre vaſe d'or, dans lequel il crachoit, & une fontaine d'or, pour ſe laver la bouche après avoir pris le Betel. Tous les Aſſiſtans ſe couvroient la bouche de leur main gauche, de peur que leur haleine n'allât juſqu'au Roi, devant lequel c'étoit un crime auſſi d'éternuer ou de cracher.

VASCO DE GAMA, 1498.

Figure, habillement, & magnificence du Samorin.

L'Amiral, à meſure qu'il approchoit du Samorin, fit trois révérences, en levant les mains ſuivant l'uſage du Pays. Ce Prince jetta ſur lui un regard gracieux, mais le ſalua ſi légérement qu'à peine s'apperçut-on qu'il branlât la tête. Il lui fit ſigne de s'avancer, & de s'aſſeoit prés de lui. Les autres Portugais étant entrés à la ſuite de leur Chef, avec les mêmes révérences, il donna ordre qu'ils s'aſſiſſent vis-à-vis de lui, & qu'on leur apportât de l'eau pour ſe rafraîchir les mains, parce qu'il faiſoit alors très-chaud, quoiqu'on fût en Hyver. Il leur fit enſuite ſervir des figues & des *Jakas*, paroiſſant prendre plaiſir à les voir manger. Ils demanderent à boire de l'eau. On leur en apporta dans une coupe d'or. Comme on leur avoit appris que les Malabares prenoient pour une indécence de toucher leur vaſe de leurs lévres en buvant, ils tâcherent de le tenir éloigné de leur bouche; mais n'ayant point l'habitude de cet uſage, les uns touſſerent beaucoup en recevant la liqueur à cette diſtance, & les autres en répandirent une partie ſur leurs habits; ce qui ſervit d'amuſement à toute la Cour.

Cérémonies de l'Audience.

Enfin le Prince fit dire à Gama, par ſon Interprête, qu'il pouvoit déclarer les motifs de ſon voyage à ſes Officiers, qui auroient ſoin de l'en informer. Mais l'Amiral lui fit entendre civilement qu'il ne pouvoit s'écarter avec honneur de l'uſage de l'Europe, où les Monarques Chrétiens prennent la peine d'écouter eux-mêmes les Ambaſſadeurs, en préſence d'un petit nombre de leurs plus fidéles Conſeillers. Cette réponſe déplut ſi peu, que le Samorin témoigna au contraire du goût pour la méthode de l'Europe. Il ordonna que l'Amiral, & *Fernand Martinez*, qui ſervoit d'Interprête, fuſſent conduits dans un autre appartement, fort ſemblable au premier; & les ayant ſuivis, accompagné de ſon propre Interprête, du Chef des Bramines, de l'Officier qui lui ſervoit le betel, & du Controlleur de ſa Maiſon, il s'aſſit ſeul ſur une eſtrade. Là, parlant directement à l'Amiral, il lui demanda de quel Pays il venoit, &

L'Amiral veut s'expliquer immédiatement avec le Samorin.

VASCO DE GAMA. 1498.

quels avoient été les motifs de ſon voyage. L'Interprête n'ayant fait que répeter en Portugais deux queſtions ſi courtes, Gama répondit, » qu'il étoit Am-
» baſſadeur du Roi de Portugal, le plus grand Prince de l'Occident, par ſes
» richeſſes & par l'étendue de ſon pouvoir, qui ayant été informé qu'il y
» avoit aux Indes des Rois Chrétiens, dont le Roi de Calecut étoit le Chef,
» avoir jugé à propos de lui témoigner par une Ambaſſade le deſir qu'il avoit
» de faire un Traité d'alliance & de commerce avec lui ; que les Prédéceſ-
» ſeurs du Roi ſon Maître s'étoient efforcés depuis ſoixante ans de s'ouvrir
» une rou[illegible] aux Indes par la mer, ſans qu'aucun de leurs Généraux eût réuſſi
» juſqu'alors dans ce grand projet ; qu'il étoit chargé de deux Lettres de ſon
» Roi pour le Samorin ; mais que le jour étant ſi avancé il remettroit ce de-
» voir au lendemain ; qu'il avoit ordre d'aſſurer Sa Majeſté, que le Roi ſon
» Maître étoit ſon Ami, ſon Frere, & ſe flattoit qu'elle envertoit un Ambaſ-
» ſadeur en Portugal, pour établir, avec l'amitié mutuelle, une correſpon-
» dance inaltérable entre les deux Couronnes.

Son diſcours au Samorin.

Réponſe de ce Prince.

Le Monarque Indien répondit à ce diſcours : » qu'il acceptoit volontiers la
» qualité de Frere & d'Ami du Roi du Portugal, & qu'il lui enverroit des
» Ambaſſadeurs ». Comme il étoit tard, ſes queſtions ſe bornerent à demander combien le Portugal eſt éloigné de Calecut, & quel tems la Flotte avoit employé dans le voyage ? Enſuite il chargea le More Bentaybo de pourvoir au logement & à toutes les commodités des Portugais. Gama demanda d'être logé à part, aimant mieux ſe voir ſeul avec ſes gens que de ſe trouver mêlé parmi les Mores ou les Indiens. Il ſortit du Palais, ſuivi du même cortege ; & Bentaybo, qui ſe trouvoit établi ſon Agent par l'ordre du Samorin même, le rendit fort content de ſes ſoins.

Difficulté pour les préſens, qui ſont trouvés trop modiques.

Le lendemain, Gama, qui penſoit à faire un préſent au Samorin, pria le Kutwal & Bentaydo de l'examiner. Il conſiſtoit en quatre piéces d'écarlate, ſix chapeaux, quatre branches de corail, ſix *Almaçares*, une certaine quantité de cuivre, une caiſſe de ſucre, deux barils d'huiles, & deux de miel. A la vûe de ces biens, le Kutwal & le More ſourirent. Ce n'étoit point un préſent, déclarerent-ils à Gama, qui pût être offert au Samorin. Le plus pauvre Marchand en eût fait un plus riche. Enfin ce Prince n'en recevoit point qui ne fût d'or, ou de quelque matiere auſſi précieuſe. L'Amiral, choqué de ce diſcours, répondit, avec quelques marques de reſſentiment, que s'il fût venu pour commercer il auroit apporté de l'or ; mais qu'étant revêtu de la qualité d'Ambaſſadeur, il ne ſçavoit offrir que des préſens convenables à ce titre ; qu'ils ne venoient d'ailleurs que de lui, & nullement du Roi ſon Maître, qui ne ſçachant point qu'il y eût au monde un Prince qui ſe nommât Samorin, n'avoit pû lui envoyer des préſens ; mais qu'au retour de la Flotte en Portugal, apprenant que Calecut étoit gouverné par un grand Roi, il ne manqueroit pas de lui envoyer, par d'autres Vaiſſeaux, de l'or, de l'argent, & d'autres biens précieux. A ce diſcours, le Kutwal & Bentaybo repliquerent, qu'ils n'en conteſtoient pas la vérité ; mais que c'étoit l'uſage à Calecut que les Etrangers qui étoient reçus à l'Audience du Roi lui fiſſent un préſent digne de lui. Gama convint, ſans obſtination, qu'il étoit juſte que l'uſage fût obſervé, & qu'entrant dans cette vûe il ſe feroit fait un devoir de s'y conformer ſans les raiſons qu'il avoit apportées : mais, après cette explication, il demanda qu'il lui

Digitized by Google

fût permis d'offrir au Roi ſes préſens tels qu'ils étoient, ou de les renvoyer ſur ſon Vaiſſeau.

Vasco de Gama. 1498.

La réponſe de Kutwal fut qu'il étoit libre de renvoyer ſes préſens, mais qu'il ne le ſeroit pas de les offrir au Samorin. Gama, ſérieuſement irrité, proteſta qu'il s'en expliqueroit lui-même avec ce Prince, & déja réſolu de retourner à bord, il penſoit effectivement aux moyens de ſe procurer auparavant une ſeconde Audience du Samorin. Ses deux guides parurent approuver le deſſein qu'il avoit d'aller à la Cour; mais ils le quitterent ſous le prétexte de quelques affaires, après l'avoir prié d'attendre leur retour, parce qu'le Prince n'approuveroit pas qu'il parût ſans eux devant lui. Gama, s'étant engagé à les attendre, le jour ſe paſſa tout entier ans qu'il les vît reparoître. Dans le fond ils étoient gagnés par les Motes, ſur la nouvelle que ceux-ci avoient déja reçue de ce qui s'étoit paſſé ſur les Côtes d'Afrique, & du deſſein dans lequel Gama étoit parti de découvrir Calecut. Bentaybo n'avoit pas laiſſé de leur répondre, qu'il n'étoit pas queſtion ſeulement de la découverte de l'Inde, mais encore de l'établiſſement d'un commerce utile au Pays, puiſque les Portugais étoient une Nation riche, qui fourniroit de l'or aux Indiens pour leurs épices. Les Mores encore plus allarmés de ce langage, après avoir conçu que ſi les Chrétiens s'établiſſoient une fois à Calecut, tous les avantages du commerce tourneroient bien-tôt en leur faveur, avoient réſolu de troubler leurs prétentions par toutes ſortes de voies.

Gama eſt irrité des objections.

Allarmes & jalouſie des Mores.

Ils en avoient déja pris une dont ils ſe promettoient, non-ſeulement la ruine du crédit de Gama auprès du Samorin, mais ſa perte même & celle de tous ſes gens, afin qu'il ne reſtât perſonne qui pût rapporter en Europe dans quel lieu exiſtoit Calecut. Ils avoient député le même jour au Samorin quelques-uns de leurs Chefs, qui s'étoient efforcés de lui inſpirer les plus noires préventions contre ſes nouveaux Hôtes. Ils avoient peint Gama, non comme un Ambaſſadeur, mais comme un Pyrate, qui avoit commis les dernieres violences à Mozambique, à Mombaſſa, à Melinde, & ſur toute la Côte d'Afrique. Ils avoient ſoutenu leur accuſation par le témoignage des Facteurs qu'ils avoient dans tous ces lieux, & qui leur avoient effectivement donné ces informations. La crainte de n'être pas écoutés, les avoit fait penſer à gagner le Kutwal, qui étoit un Officier conſideré du Samorin; & c'étoit par leurs intrigues qu'il avoit déja parlé à ce Prince de la pauvreté du préſent qu'on lui deſtinoit, comme d'une preuve que Gama s'attribuoit fauſſement la qualité d'Ambaſſadeur. D'un autre côté, pluſieurs Mores, ſous prétexte de vouloir ſervir les Portugais, rendirent viſite à Gama, & tâcherent de s'inſinuer dans ſa confiance. Ils lui parlerent des difficultés du Kutwal avec un faux air d'interêt. Ils demanderent à voir les préſens, pour ſe mettre en état d'en parler dans la Ville avec mépris; & feignant de vouloir aider l'Amiral de leurs conſeils, ils lui repréſenterent à lui-même que le Kutwal faiſoit ſon devoir, que le Samorin s'offenſeroit ſans doute d'une offre indigne de lui, & qu'ils ne répondoient pas des effets de ſon reſſentiment. Le jour ſuivant étoit fort avancé lorſque le Kutwal & Bentaybo retournerent chez Gama. Ils marquerent peu d'attention pour les reproches qu'il leur fit d'une ſi longue abſence; mais comptant ſur l'effet de leurs intrigues, ils ne refuſerent pas de le conduire au Palais du Samorin. Les diſpoſitions de ce Prince étoient fort changées. Il fit attendre Gama pen-

Mauvais offices qu'ils rendent aux Portugais.

Le Samorin change d'intention par leurs artifices.

VASCO DE GAMA. 1498.

dant trois heures ; & l'ayant fait introduire à la fin, ſans permettre qu'il fût accompagné d'un ſeul de ſes gens, il lui dit d'un air irrité qu'il l'avoit attendu la veille pendant tout le jour. Gama, ſurpris de ce reproche, mais réſolu de ne pas s'expliquer le premier ſur la cauſe de ſon retardement, tira ſon excuſe de la fatigue de ſon voyage. Alors le Samorin, comme impatient, lui demanda comment l'Ambaſſadeur d'un Monarque auſſi riche & puiſſant qu'il repréſentoit ſon Maître, avoit pû venir ſans préſens, & quel fond il y avoit à faire ſur une Ambaſſade qui étoit deſtituée d'une preuve ſi néceſſaire.

Démêlé pour les préſens.

L'Amira répeta pour ſa défenſe ce qu'il avoit dit au Kutwal ; il ajoûta que Sa Majeſté pouvoit compter de recevoir un riche préſent du Roi de Portugal, s'il étoit lui même aſſez heureux pour retourner à Liſbonne avec la nouvelle de ſa découverte. » Votre Maître, lui dit le Samorin, vous a-t'il envoyé pour découvrir des pierres ou des hommes ? Si c'eſt le dernier, pourquoi ne m'apportez-vous pas des préſens ? Mais je ſçai, ajoura-t'il, que vous avez une » *Sainte-Marie d'or* : qui vous empêche du moins de me la donner ? « Gama, un peu embarraſſé de cette demande, répondit, que l'Image dont on vouloit parler n'étoit pas d'or, mais ſeulement de bois doré ; que, telle d'ailleurs qu'elle étoit, elle l'avoit préſervé des dangers de la mer, & qu'il lui étoit impoſſible de s'en défaire. Le Samorin ne fit point de réponſe à cette excuſe. Il demanda où étoient les Lettres du Roi de Portugal. Gama les lui fit voir auſſi-tôt. L'une étoit en Portugais, & l'autre en Arabe. Mais ſe défiant de la bonne-foi des Mores, il demanda au Samorin, pour la Lettre Arabe un Interprête Chrétien. On n'en trouva point. Il ſe réduiſit à demander Bentaybo, qui lui fut accordé. La Lettre, après avoir été un peu examinée par les Mores, fut lue à haute voix. Elle portoit que le Roi de Portugal ayant appris par divers témoignages, que le Samorin de Calecut, un des plus puiſſans Princes des Indes, étoit Chrétien, il avoit conçu auſſi-tôt le deſir de faire avec lui un Traité d'alliance & de commerce, pour ſe pourvoir d'épices dans ſes Ports ; qu'en échange il enverroit à Calecut les marchandiſes du Portugal, ou de l'or & de l'argent, ſuivant le choix du Samorin, & qu'il remettoit le reſte aux ſoins de l'Amiral, ſon Ambaſſadeur.

Demande du Samorin.

Lettre du Roi de Portugal.

Le Samorin s'adoucit par des vûes d'interêts.

Le Samorin avoit trop d'interêt à favoriſer le Commerce pour ne pas prendre beaucoup de plaiſir à cette lecture. Son viſage parut adouci. Il s'informa quelles étoient les marchandiſes qu'on pouvoit lui envoyer de Portugal. Gama le ſatisfit par un long détail, auquel il ajoûta, qu'ayant ſur ſa Flotte des eſſais de tous ces biens, il étoit prêt à les faire apporter, & qu'il laiſſeroit volontiers quatre ou cinq de ſes gens derriere lui juſqu'à ſon retour. Le Samorin le diſpenſa de laiſſer des ôtages, & lui dit qu'il pourroit faire débarquer ſes marchandiſes, avec la liberté de les vendre à ſon (*a*) avantage. Le Kutwal eut ordre de le reconduire à ſon logement.

Le lendemain, qui étoit le dernier jour de Mai, on lui envoya un cheval pour ſe rendre à Padarane. Mais, quoique le cheval fût fort beau, Gama le voyant ſans ſelle, ſuivant l'uſage du Pays, demanda un Palanquin, qu'on lui accorda ſans difficulté. Il fut accompagné de pluſieurs Nayres, qui ne ceſſerent pas de le traiter fort civilement. A peine fut-il parti que les Mo-

Gama retourne à ſa Flotte.

(*a*) Faria change quelques circonſtances à ce récit, mais le fond du ſien eſt le même.

res

res appréhendant qu'il ne s'éloignât de la Côte, & qu'ils ne perdiſſent ainſi l'occaſion de s'en défaire, s'adreſſerent au Kutwal, pour l'engager par leurs préſens à le retenir priſonnier. Ils promirent même à cet Officier de faire agréer au Roi le changement qu'ils le preſſoient de mettre à ſes ordres. Le Kutval eut la foibleſſe de ſe laiſſer ſéduire. Il rejoignit Gama ſur la route, & le trouvant plus avancé que les gens de ſa ſuite, qui dans un tems fort chaud, ne pouvoient marcher auſſi vîte que ſa voiture, il lui demanda, par des ſignes fort bruſques, pourquoi il ſe preſſoit ſi fort, & s'il vouloit prendre la fuite? Gama donna pour excuſe l'excès de la chaleur. Etant arrivé à Paderane, il fut obligé d'attendre juſqu'au ſoir que ſes gens l'euſſent rejoint; enfin il demanda une Barque pour ſe faire conduire à ſa flotte. Le Kutwal employa toutes ſortes de raiſons pour l'arrêter juſqu'au lendemain, en lui repréſentant que ſes Vaiſſeaux étoient éloignés, & qu'il riſquoit de ne pas les rencontrer aiſément dans l'obſcurité. Gama, commençant à s'allarmer, lui dit nettement que toutes ces objections ſembloient couvrir un deſſein formé de l'arrêter; que ce procedé lui paroiſſoit odieux d'un Chrétien à l'autre; & que ſi l'on refuſoit plus long-tems de lui fournir une Barque, il étoit prêt à retourner pour en faire ſes plaintes au Roi. Le Kutwal ſoutint la diſſimulation. Il prétendit que ſes difficultés devoient être priſes pour un ſimple conſeil; que Gama étoit le maître de ſe faire donner vingt Barques, s'il les ſouhaitoit, mais que pour ſa ſureté il ne devoit pas quitter ſi tard le rivage. Et dans le même tems qu'il feignoit de lui chercher une Barque, il ordonnoit ſecrettement qu'on prît ſoin de les éloigner. Enfin l'Amiral, ſe croyant menacé de quelque noire trahiſon, envoya trois de ſes gens au long du rivage, pour avertir Coëllo, qu'il ſuppoſoit près de la Côte avec ſes Chaloupes, de ſe tenir au large; & ſans s'effrayer de ſon propre péril, il prit le parti de paſſer la nuit à Paderane. Le matin, au lieu de lui procurer une Barque, le Kutwal lui propoſa de faire avancer ſa flotte plus proche de la Côte. Quoique cette demande augmentât l'inquiétude de l'Amiral, il répondit d'un ton ferme, qu'il ne donneroit jamais cet ordre, parce que ſon frere, qui commandoit ſes Vaiſſeaux dans ſon abſence, en concluroit qu'il étoit arrêté priſonnier, & ſe détermineroit ſans doute à reprendre ſans lui la route du Portugal.

VASCO DE GAMA. 1498.

Complot des Mores pour ruiner la Flotte Portugaiſe.

Le Kutwal prit alors un air plus ſevere. Il lui déclara impérieuſement que s'il n'exécutoit pas ce qu'on lui demandoit, il n'obtiendroit pas la liberté de rejoindre ſa flotte. Gama, paroiſſant offenſé, répondit qu'il auroit du moins la ſatisfaction d'en porter ſes plaintes au Roi, & que ſi ce Prince jugeoit à propos de le retenir à Calecut, il y demeureroit volontiers. Le Kutwal parut y conſentir, en lui diſant même qu'il pouvoit partir quand il le ſouhaiteroit, & faire des plaintes à ſon gré. Mais loin de lui en laiſſer le pouvoir, il fit fermer auſſi-tôt les portes de ſa maiſon, & mit auprès de lui une garde de pluſieurs Nayres, l'épée nue. Les dehors furent gardés de même, dans la crainte que les douze Portugais de ſa ſuite n'entrepriſſent de délivrer leur Chef. Gama ne dut peut-être la vie qu'au nom du Samorin, qu'il répetoit ſouvent, & qui retenoit ces Perfides dans le reſpect. Mais ſi le Kutwal n'oſoit s'expoſer au reſſentiment de ſon Maître, il eſpéroit qu'en forçant Gama de faire approcher ſa flotte, il donneroit aux Mores l'occaſion de la détruire, ſans qu'il parût violer lui-même les ordres dont il étoit chargé. Dans le même-tems, un

VASCO DE GAMA. 1498.

des trois Portugais vint avertir Gama qu'il avoit trouvé Coëllo, & que les Chaloupes étoient au rivage. Gama ſentit de quelle importance il étoit de cacher cette nouvelle au Kutwal. Il fit retourner auſſi-tôt celui dont il l'avoit reçue, pour apprendre ſon embarras à Coëllo, & le preſſer de rejoindre la flotte avec beaucoup de précautions contre une ſurpriſe. A peine le Meſſager étoit parti, que le Kutwal, informé de l'approche des Chaloupes, dépêcha pluſieurs Barques armées pour s'en ſaiſir; mais la diligence de Coëllo les avoit déja miſes à couvert. Alors le Kutwal augmenta ſes inſtances, en faiſant enviſager à Gama des ſuites plus fâcheuſes, s'il refuſoit d'envoyer ſes ordres à ſon frere. Le jour ſe paſſa dans cette agitation, ſans que rien fut capable d'ébranler un moment la fermeté de l'Amiral.

Gama eſt enfermé ſous une Garde.

Pendant la nuit, tous les Portugais furent renfermés dans une grande cour environnée de murs, & leur garde fut doublée. Cette nouvelle violence leur fit craindre qu'on ne prît enfin le parti de les ſéparer. En déliberant ſur leur ſituation, il leur vint à l'eſprit que le Kutwal ne les traitoit d'une maniere ſi odieuſe que pour leur arracher un préſent. Gama le fit aſſurer que ſon deſſein étoit de lui offrir quelques raretés de l'Europe. En effet cette propoſition parut le rendre plus traitable. Il répondit que ſi l'Amiral étoit réſolu de ne pas faire approcher ſes Vaiſſeaux, il devoit ſe ſouvenir du moins qu'il avoit promis au Roi de faire apporter ſes marchandiſes; qu'il pouvoit donner cet ordre ſans retourner à ſa flotte, & qu'auſſi-tôt que les marchandiſes ſeroient à terre, il auroit la liberté d'y retourner. Quoique Gama prît peu de confiance à ce diſcours, il conſentit à ce qu'on lui propoſoit; à condition ſeulement qu'on fourniroit des Barques pour le tranſport des marchandiſes, parce qu'il étoit ſûr, diſoit-il toujours, que s'il ne portoit pas ſes ordres lui-même, ſon frere n'enverroit jamais les Chaloupes de la flotte. Enfin l'on parut mutuellement s'accorder. Les Barques partirent, avec une lettre de Gama, & deux de ſes gens, par leſquels il marquoit à ſon frere de quoi il étoit convenu avec le Kutwal. Il ne ſe plaignoit point d'être maltraité, dans la crainte d'irriter trop l'eſprit de ſes gens; mais en ordonnant à ſon frere d'envoyer une partie de ſa cargaiſon au rivage, il ajoutoit que ſi le Kutwal continuoit de le retenir, après avoir reçu cette ſatisfaction, il ne devoit leur reſter aucun doute que ce ne fût par l'ordre du Samorin, & pour ſe donner peut-être le tems d'armer quelques Vaiſſeaux, & d'attaquer la flotte Portugaiſe. En ſuppoſant donc qu'on ne ceſſât point de le retenir, il vouloit que Paul Gama, ſon frere, mît immédiatement à la voile avec toute ſa flotte, & qu'il retournât directement en Portugal, pour informer le Roi de tout ce qui s'étoit paſſé, lui demander des forces plus conſidérables, & revenir en état de faire reſpecter le nom Portugais, dans un Pays, dont il ne falloit rien épargner pour s'aſſurer l'entrée.

Réſolution à laquelle il s'arrête.

Paul de Gama ne balança point à livrer les marchandiſes; mais loin d'entrer dans les autres vûes de ſon frere, il lui déclara par ſa réponſe que rien n'étoit capable de le faire partir ſans lui, & que ſi le Roi de Calecut continuoit de le retenir, il forceroit, avec ſon artillerie, ce perfide Monarque à le rendre. Les marchandiſes ayant été débarquées, le Kutwal en uſa mieux avec ſes Priſonniers, & permit à Gama de retourner à ſa flotte. Mais lorſque l'Amiral ſe vit en liberté, il réſolut de ne plus mettre le pied ſur la Côte, & de n'y plus envoyer de marchandiſes, qu'il n'eût appris que les premieres avoient été fidele-

Il obtient la liberté, usage qu'il en fait.

ment vendues. Rien n'étoit plus propre à chagriner les Mores, qui le voyoient déſormais hors de leurs atteintes. Ils chercherent à lui cauſer du moins tout le mal qui étoit dans leur pouvoir, en rabbaiſſant le prix de ſes marchandiſes, pour en arrêter la vente. L'Amiral n'eut point d'autre reſſource que d'informer le Samorin, par *Diego Diaz*, ſon Facteur, de tous les outrages qu'il avoit reçus du Kutwal & des Mores. VASCO DE GAMA. 1498.

Ce Prince en parut fort irrité. Il promit de punir ſévérement les coupables, & d'envoyer quelques Négocians pour acheter les marchandiſes. La ſeconde de ces deux promeſſes fut exécutée fidelement; mais l'autre fut ſi négligée que le Kutwal ne perdit rien de ſon crédit. Sept ou huit Marchands de Guzarate ſe préſenterent pour acheter; & le Facteur, qui étoit un Nayre de fort bonne-foi, eut ordre de demeurer dans le Magazin, pour empêcher les Mores d'en approcher. Cependant cette eſpéce de réparation n'alla point au-delà des apparences. Les Marchands de Guzarate, gagnés ſecrettement par les Mores, n'acheterent rien, & ſervirent au contraire à diminuer le prix des marchandiſes. Les Mores mêmes recommencerent à faire éclater leur haine contre les Portugais. S'ils en voyoient deſcendre un ſur le rivage, ils affectoient de le traiter avec les marques du dernier mépris. Les Portugais, ſuivant l'ordre de leur Chef; ſe contentoient d'en rire, pour leur témoigner combien ils étoient ſupérieurs à leur malignité. Moleſſe du Samorin, pour le ſatisfaire.

Gama, voyant la lenteur de la vente, & s'imaginant qu'elle ne venoit que du petit nombre de Marchands qui ſe trouvoient à Paderane, fit demander au Samorin la permiſſion de tranſporter ſes marchandiſes à Calecut. Il l'obtint, & le Kutwal eut ordre de prendre ſoin lui-même de ce tranſport, aux frais du Samorin. Gama n'en demeura pas moins ferme dans la réſolution de ne pas revenir à terre. Bentaybo, qui lui rendoit de fréquentes viſites, lui répétoit que le Samorin étoit ſujet à changer, & pouvoit encore ſe laiſſer prévenir par les Mores, qui étoient dans une haute faveur à ſa Cour. Quoique Benraybo fût More lui-même, & que ſes avis puſſent être ſuſpects, Gama n'avoit pas de raiſon de s'en défier lorſqu'ils s'accordoient avec ſa propre opinion; & demeurant ſeulement ſur ſes gardes avec lui, il profitoit de l'intelligence qu'il lui avoit reconnue, ſans lui laiſſer trop pénétrer ſes véritables deſſeins. Les marchandiſes ayant été tranſportées à Calecut, il laiſſa la liberté à ſes gens d'aller voir la Ville chacun à leur tour. Ils y furent bien reçus par les Indiens, & la vente ſe fit avec beaucoup de liberté. Tous les Habitans eurent auſſi la curioſité de voir la flotte, ou le deſir d'y faire quelque profit en y portant à vendre des proviſions. Gama, pour ſe concilier de plus en plus le Samorin, donna ordre qu'ils fuſſent traités avec toutes ſortes de careſſes. On revient aux termes d'un accommodement.

La paix & l'amitié régnerent ainſi juſqu'au dixiéme jour d'Août, que la ſaiſon pour quitter les Indes commençant à s'approcher, l'Amiral, de l'avis de ſon Conſeil, envoya au Samorin, Diaz, ſon Facteur, avec un préſent d'étoffes de ſoie, de cotail, & d'autres biens, pour lui annoncer ſon départ. Il le faiſoit prier, s'il étoit toujours diſpoſé à faire partir un Ambaſſadeur, de ne pas différer ce deſſein, & de trouver bon qu'il laiſſât dans le Pays un Facteur & un Sécretaire, avec les marchandiſes qui reſtoient à vendre, pour y demeurer juſqu'à l'arrivée d'une autre flotte, que le Roi de Portugal enverroit dans la ſaiſon ſuivante. Enfin, pour confirmer la vérité de ſon voyage & de Propoſitions de Gama avant ſon départ.

VASCO DE GAMA. 1498.

tous ſes récits, il ſupplioit le Samorin d'envoyer à ſon Maître un *Bahar* de canelle, un autre de girofle, & un troiſiéme d'épices, qu'il offroit de faire payer ſur les premieres marchandiſes que ſes deux Agens continueroient de vendre à Calecut.

Nouvelles injuſtices de la part du Samorin.

Diaz, après avoir attendu quatre jours, fut admis à l'audience du Roi, qui le recevant avec un œil ſévere, lui demanda ce qui l'amenoit. Malgré la frayeur que Diaz reſſentit de cet accueil, il expoſa ſa commiſſion, & ſe préparoit à délivrer ſes préſens. Mais le Samorin refuſa de les voir, & lui donna ordre de les remettre à ſes Miniſtres. A l'égard de l'Amiral, il répondit qu'il étoit libre de partir quand il le jugeroit à propos, mais qu'avant ſon départ il devoit payer 600 (*a*) *Scharafans*, ſuivant l'uſage du Port. Diaz, ſe voyant accompagné de pluſieurs Nayres à ſon retour, en concevoit d'heureuſes eſpérances; mais lorſqu'il fut arrivé au Magazin, ils ſe poſterent à la porte, pour la garder, ſans en permettre l'entrée à perſonne. Auſſi-tôt, il ſe fit dans la Ville une proclamation, qui portoit défenſe, ſous peine de mort, à tous les Habitans d'aller à la flotte Portugaiſe. Bentaybo, ſans être arrêté par cet ordre, alla recommander à l'Amiral d'être plus que jamais ſur ſes gardes; & l'aſſura que les politeſſes du Samorin n'avoient été qu'une amorce, pour attirer les Portugais ſur le rivage, & les détruire juſqu'au dernier : que ce Prince s'étoit laiſſé perſuader par les Mores qu'il n'y avoit aucune ſûreté à traiter avec les Chrétiens de l'Europe; que les Portugais étoient des Pyrates, dont toutes les vûes tendoient au pillage de Calecut, & qui n'étoient venus que pour obſerver les forces du Pays, dans l'intention de revenir avec une flotte aſſez puiſſante pour s'y rendre les maîtres.

Gama prend le parti des repréſailles.

Cet avis fut confirmé par deux Malabares, & la nuit ſuivante par un Eſclave Négre de Diaz, qui vint informer Gama de tout ce qui s'étoit paſſé. Quoique ſon reſſentiment fût beaucoup plus vif que ſes allarmes, il réſolut d'attendre quelle ſeroit la fin de cette ſcéne. Deux jours après, il vit arriver à ſon bord une ſimple Barque, montée par quatre Indiens qui apportoient à vendre quelques pierres précieuſes. Il les prit pour des Eſpions; mais feignant d'ignorer ce qui ſe paſſoit à Calecut, il leur laiſſa la liberté d'y retourner, dans l'eſpérance qu'il trouveroit l'occaſion de faire quelque priſe plus importante. Cette conduite eut l'effet qu'il en avoit attendu. Le Samorin, perſuadé qu'on ignoroit ſur la flotte l'outrage qu'il avoit fait au Sécretaire & au Facteur, continua d'y envoyer ſes gens, pour amuſer l'Amiral juſqu'à ce que les Vaiſſeaux du Pays fuſſent armés, & qu'avec le ſecours de ceux de la Mecque dont il attendoit l'arrivée, il pût fondre avantageuſement ſur les Portugais. Enfin ſix des principaux Seigneurs de la Cour s'étant rendus ſur la flotte, avec treize perſonnes de leur ſuite, Gama crut cette proie plus digne de lui; il les fit arrêter, & renvoyant au Kutwal deux de leurs gens, avec une lettre en Langue Malabare, il lui demanda ſon Facteur & ſon Sécretaire en échange.

Il arrête pluſieurs Seigneurs de la Cour.

Cette lettre fut montrée au Samorin, qui prit encore le parti de la diſſimulation. Il donna ordre au Kutwal de rendre la liberté aux deux Priſonniers, comme s'ils euſſent été arrêtés ſans la participation du Prince, & de les renvoyer ſur le champ à la flotte. Mais cet ordre n'ayant pû s'exécuter auſſi promptement qu'il eût été néceſſaire, Gama mit à la voile le 23, & fut ſe placer

(*a*) Ou *Séraphins*.

quatre lieues au-deſſous de Calecut. Il paſſa trois jours dans ce poſte ; & ne voyant paroître perſonne, il continua de s'éloigner preſque hors la vûe des Côtes. Là, il vît bientôt arriver une Barque, avec quelques Indiens, chargés de lui dire que les deux Priſonniers étoient dans le Palais du Roi, & lui ſeroient renvoyés le jour ſuivant. Gama répondit avec fierté qu'il vouloit les recevoir ſur le champ, ou quelque lettre d'eux qui lui rendît témoignage de leur ſituation ; que ſi la Barque revenoit ſans eux, il la couleroit à fond, avec ceux qui la conduiroient ; & que ſi elle ne revenoit point, il feroit couper la tête à tous ſes Priſonniers. Auſſi-tôt que la Barque fut partie, il ſe rapprocha de la Côte, & vint jetter l'ancre vis-à-vis de Calecut.

VASCO DE GAMA. 1498.

Fermeté de Gama.

Le lendemain, ſept Barques parties de la Ville s'approcherent du Vaiſſeau de l'Amiral. Elles portoient le Sécretaire & le Facteur, que les Indiens mirent doucement dans la Chaloupe du Vaiſſeau ; après quoi, ſe retirant à quelque diſtance, avec un ſilence qui marquoit leur crainte, ils attendirent la réponſe de Gama. Le Facteur raconta qu'à la premiere nouvelle du départ de la flotte, le Samorin l'avoit fait appeller, comme s'il eût ignoré ſon empriſonnement, & lui avoit demandé pourquoi l'Amiral retenoit ſes Sujets ; que ſur les explications du Facteur, il avoit déclaré que la conduite des Portugais paroiſſoit juſte ; qu'enſuite il avoit demandé ſi ſes Officiers ne leur avoient point extorqué des préſens, en ajoûtant qu'on n'ignoroit pas qu'il en avoit puni quelques-uns de mort, pour avoir exigé de l'argent des Marchands ; qu'il avoit preſſé le Sécretaire & le Facteur de retourner vers Gama ; mais qu'il leur avoit recommandé de demander pour lui à l'Amiral une pierre gravée aux Armes de Portugal, qu'il promettoit de faire planter décemment, & de lui dire qu'il pouvoit laiſſer Diaz pour ſon Facteur à Calecut ; enfin, qu'il avoit chargé le Sécretaire d'une lettre pour le Roi de Portugal. Elle étoit écrite ſur une feüille de palmier, & ſignée de la main du Samorin. Les termes n'en pouvoient être plus laconiques : » Vaſco de Gama, Gentilhomme de ta Maiſon, eſt venu dans » mon Pays. Son arrivée m'a fait plaiſir. Mon Pays eſt rempli de canelle, de » girofle, de poivre, & de pierres précieuſes. Ce que je ſouhaite d'avoir du » tien, c'eſt de l'or, de l'argent, du corail & de l'écarlate.

Elle force le Samorin à lui renvoyer ſes gens.

Lettre ſingulière du Samorin au Roi de Portugal.

Gama n'ayant que trop de preuves de la mauvaiſe-foi du Samorin, lui renvoya ſes Nayres pour toute réponſe, mais retint les gens de leur ſuite juſqu'à ce que ſes marchandiſes lui fuſſent reſtituées. Il envoya auſſi la pierre que le Samorin demandoit. Le jour ſuivant, on fut ſurpris de voir arriver à bord Beutaybo, d'un air conſterné, qui venoit demander un azile aux Portugais. Le Kutwal, à la ſollicitation des Mores, s'étoit ſaiſi de tous ſes biens, en l'accuſant d'être Chrétien, & de n'être venu aux Indes que pour ſervir d'Eſpion au Roi de Portugal. Sa perſonne même auroit été expoſée à quelque injure, s'il n'eût pris le parti de ſe dérober par la fuite. Gama le reçut avec beaucoup de ſatisfaction, & lui promit qu'il ſeroit dédommagé en Portugal de la perte de ſes biens.

Beutaybo eſt réduit à demander un azile aux Portugais.

Enfin l'on vit arriver encore trois Almadies, chargées de quelques paquets que le Samorin envoyoit à Gama, comme le reſte de ſes marchandiſes, en lui faiſant demander auſſi le reſte des Indiens qu'il avoit retenus. Mais l'Amiral s'appercevant qu'on ne cherchoit qu'à le tromper, répondit qu'il abandonnoit ſes marchandiſes, & qu'en échange il alloit conduire ſes Priſonniers en Portugal, pour ſervir de témoignage à ſa découverte. Il ajoûta que ſe propoſant de

Gama retient ſes Priſonniers.

VASCO DE GAMA. 1498.

retourner bientôt à Calecut, il feroit connoître au Roi que les Chrétiens n'étoient pas des Brigands, comme le prétendoient les Mores, à la ſollicitation deſquels il avoit eſſuyé tant d'outrages.

§. IV.

Retour de Gama en Portugal.

LA Flotte Portugaiſe mit auſſi-tôt à la voile; mais elle fut arrêtée par un calme, qui ne lui permit pas, pendant deux jours, de s'éloigner plus d'une lieue. Au premier vent qui ſe fit ſentir, les Portugais virent avancer vers eux 60 *Tonys*, (*a*), remplis de Soldats, que le Samorin envoyoit pour les attaquer. Leur artillerie, & la faveur du vent, qui recommençoit à ſouffler, les délivra heureuſement de ce nouveau péril, quoiqu'ils fuſſent pourſuivis l'eſpace d'une heure & demie. Tous leurs Hiſtoriens reconnoiſſent que ce fut pour eux une grace du Ciel d'être arrivés à Calecut dans la ſaiſon de l'Hyver, lorſque la flotte du Samorin, qui étoit nombreuſe, ſe trouvoit diſperſée dans ſes Ports. En Eté, celle de Gama n'auroit pas évité ſa ruine. Mais le reſſentiment de tant d'injures n'empêcha point les Portugais de penſer à ce qu'ils ſe devoient pour l'avenir. Gama, qui comptoit de revenir à Calecut, ne voulut pas laiſſer des impreſſions de haine dans le cœur du Samorin. Il fit écrire, par Bentaybo, une lettre en Arabe, qui contenoit l'apologie de ſa conduite, & les raiſons qui lui faiſoient emmener quelques Malabares, ſans avoir laiſſé de Facteur après lui, parce qu'il craignoit la malignité des Mores. Il joignoit à ces excuſes des offres de ſervice, & des aſſurances que le Roi ſon Maître, charmé de l'amitié d'un ſi grand Prince, enverroit, par ſa premiere flotte, une abondance de marchandiſes, telles qu'on les deſiroit à Calecut; en concluant que le commerce du Portugal deviendroit fort avantageux à cette Ville. Il envoya ſa lettre par un des Priſonniers Malabares.

Perils dont le Ciel délivre les Portugais.

Ils quittent Calecut.

Continuant ſa route au long des Côtes, il s'engagea deux ou trois jours après, avec ſa flotte, entre certaines Iſles, d'où il lui vint pluſieurs Pinaces chargées de poiſſon & d'autres vivres. Les Portugais traiterent ces Inſulaires avec douceur. Ils leur donnerent des chemiſes & diverſes ſortes de commodités, pour leſquelles ils obtinrent la liberté de planter une Croix avec les Armes de Portugal. Ils nommerent ce lieu *el Padrou de Santa Maria*. Huit jours après, c'eſt-à-dire, le 19 de Septembre, ils jetterent l'ancre près de ſix petites Iſles peu éloignées de la Côte, où ils trouverent de l'eau excellente. Les Habitans du Pays leur apporterent des poules & du lait, avec une ſorte de pâte, & leur firent connoître que ce Canton abondoit en canelle. Quelques Portugais, qui furent envoyés à la découverte, aſſurerent qu'ils avoient trouvé un bois entier de canelle ſauvage. On fit deſcendre auſſi-tôt ſur la Côte pluſieurs hommes, pour couper de ce bois. L'Amiral fit obſervet du ſommet d'un mât s'il ne paroiſſoit point de Vaiſſeau autour de lui. A peine le Matelot fut-il dans ſon poſte, qu'il apperçut huit gros Bâtimens qui s'avançoient à pleines voiles. Ils n'étoient plus éloignés que d'environ deux lieues. Gama prit le parti d'aller au-devant. Les Indiens, à cette vûe, gagnerent la terre, & ſe ſauverent ſur le rivage. Coëllo aborda un de leurs Vaiſſeaux, qu'il trouva chargé de cocos &

Iſles où la Flotte s'engage.

El Padrou de Santa Maria.

Bois de Canelle.

Rencontre d'une Flotte Indienne.

(*a*) Eſpece de Barques Indiennes.

de melaſſe. Il y trouva auſſi quantité d'arcs, de fléches, d'épées & de targettes. Les ſept autres Bâtimens avoient échoué ſur le ſable, où la Flotte Portugaiſe ne put s'avancer; mais Gama les maltraita beaucoup avec ſon artillerie. Le lendemain quelques Habitans du Pays lui apprirent que cette flotte Indienne étoit venue de Calecut pour attaquer la ſienne (*a*).

VASCO DE GAMA. 1498.

Il profita du vent pour s'approcher d'une petite Iſle, environnée de quatre autres, qui ſe nomment, en Langue Malabare, *Anſandiva*, (*b*) c'eſt-à-dire, les cinq iſles. Elles ne ſont pas à plus d'une lieue de la Côte. Les Portugais y trouverent beaucoup de bois, & deux réſervoirs de pierre, remplis d'excellente eau. Ces Iſles étoient autrefois habitées par des Gentils, & remplies de beaux Edifices, ſur-tout d'un grand Temple: mais lorſque les Mores de la Mer Rouge eurent commencé leur commerce aux Indes, ils formerent l'habitude de s'y arrêter pour y prendre de l'eau & du bois; & les violences qu'ils y commirent forcerent les Inſulaires de ſe retirer au Continent, après avoir détruit tous leurs Edifices. Il n'en reſtoit plus qu'une eſpece de Chapelle, où les Habitans de la Côte, qui ſont ſujets du Roi de Narſinga, venoient encore adorer trois pierres noires. L'Amiral réſolut de s'arrêter dans ce lieu, pour y caréner ſes Vaiſſeaux. Il faiſoit déja commencer ce travail, lorſqu'il vit approcher deux Brigantins, enſeignes déployées, avec un grand bruit de tambours & de trompettes. Ces deux Bâtimens étoient ſuivis de cinq autres, qui filoient au long du rivage, pour ſoutenir les premiers. L'Amiral apprit des Habitans que c'étoient des Pyrates, qui, ſous un faux ſemblant de joie & d'amitié, pilloient tout ce qui s'offroit à leur rencontre. Il ſe hâta de faire diſpoſer ſon artillerie; & dès qu'ils furent à la portée du canon, il fit un feu ſi vif, qu'ils ne penſerent qu'à ſe retirer avec beaucoup de confuſion, en criant *Tambarane, Tambarane!* c'eſt-à-dire, *Dieu, Dieu.*

Iſles Anchedives, & les anciens édifices.

Superſtitions des Mores.

Arrivée de deux Corſaires. Ils ſont effrayés de l'artillerie.

La curioſité amena ſur la flotte quantité d'autres Indiens, que Gama défendit à ſes gens de recevoir. Cependant il s'en préſenta un, qui paroiſſoit âgé d'environ quarante ans, & qui n'avoit point la figure des Habitans du Pays. Il étoit vêtu d'une robbe de fin calico, qui lui deſcendoit juſqu'aux talons. Son bonnet étoit une ſorte de Turban, mais qui lui couvroit une partie du viſage. Il avoit une large ceinture, d'où pendoit un cimeterre. Auſſitôt qu'il eut pris terre, il courut, les bras ouverts, à l'Amiral & aux autres Officiers, qu'il embraſſa auſſi familiérement que s'il les eût connus. Il étoit Chrétien, leur dit-il, & né en Italie. Il avoit été conduit aux Indes dans ſon enfance, au ſervice d'un More, nommé *Sabay*, Seigneur d'une Iſle nommée *Goa*, qui n'étoit qu'à douze lieues des Anchedives, & qui contenoit 20000 Habitans. Quoique vivant parmi les Mores il ſe fut conformé à leur culte, il n'avoit pas ceſſé d'être Chrétien au fond du cœur. Il avoit appris qu'il étoit arrivé à Calecut certains Vaiſſeaux étrangers, dont l'équipage étoit couvert d'habits, de la tête aux pieds, & parloit un langage inconnu aux Indes. Il n'avoit pas douté que ce ne fût des *Franghis*, & dans l'impatience de

Feinte & trahiſon d'un More.

(*a*) Faria prétend que c'étoit un Pyrate, nommé *Timoja*, dont on aura dans la ſuite pluſieurs occaſions de parler, & que ſes Vaiſſeaux étoient couverts de feuilles d'arbres, ce qui leur donnoit de loin l'apparence d'une petite Iſle, & qui ſurprit beaucoup Gama.

(*b*) D'autres mettent *Anchediva*, & *Angediva*; communément, c'eſt Anchelives, & par corruption, *Lacquedives*.

VASCO DE GAMA. 1498.

les voir, il avoit obtenu de *Sabay*, non-ſeulement la permiſſion de partir, mais l'ordre de leur dire que toutes les productions de l'Iſle de Goa étoient à leur ſervice, & que s'ils vouloient s'y établir on leur accorderoit toutes ſortes de commodités & d'avantages. Enfin, il demanda un fromage, pour l'envoyer à ſes compagnons, qui n'étoient pas éloignés, comme une marque qu'il avoit été bien reçu des Portugais.

L'Amiral découvre la perfidie, & le punit rigoureuſement.

Quoique l'Amiral n'eût point entendu ſon diſcours ſans ſoupçon, il lui fit donner un fromage & deux pains, qu'il envoya effectivement par un des Matelots qui l'avoient conduit dans ſa petite Barque. Il continua d'entretenir les Officiers Portugais, mais avec une ſi grande abondance de proteſtations, que leur défiance augmentant, le frere de l'Amiral s'adreſſa aux Habitans de l'Iſle pour en tirer quelques informations. Il apprit d'eux que c'étoit un Pyrate, qu'ils avoient vû pluſieurs fois dans leur Iſle. Cette découverte cauſa moins de ſurpriſe que d'indignation à Gama. Il fit conduire le Traître à bord, & le fit fouetter, pour lui arracher la confeſſion de ſa perfidie. Le fouet n'ayant pû lui délier la langue, il le fit lier par les parties naturelles; & tirer de bas en haut avec une poulie. A la quatriéme torture, il confeſſa qu'il étoit un Eſpion, envoyé pour reconnoître les forces des Portugais, qui étoient déteſtés, lui dit-il, au long de cette Côte, parce qu'ils étoient Chrétiens; & qu'il y avoit à chaque Baye un grand nombre d'*Acalayas*, ou de petites Barques prêtes à fondre ſur la flotte, auſſi-tôt que quarante gros Vaiſſeaux, qu'on ſe hâtoit d'équiper, commenceroient à paroître. L'Amiral le fit enfermer à fond de calle, & veiller ſoigneuſement juſqu'à ce qu'il fût guéri. Mais il l'aſſura que ſon deſſein n'étoit pas d'en faire un Eſclave, & qu'il ne penſoit au contraire qu'à le conduire devant le Roi de Portugal, pour donner des éclairciſſemens ſur ſon Pays, & recevoir même des récompenſes, s'il vouloit les mériter par ſa fidélité.

Aveux qui font obtenir ſa grace au More.

Gama remet à la voile.

Il ne reſtoit point à Gama d'autre parti que de quitter promptement cette Côte. La réparation de ſes Vaiſſeaux le retint encore dix jours, après leſquels il mit à la voile le 5 d'Octobre. En partant, il fit mettre le feu au Bâtiment qu'il avoit pris, quoiqu'on lui en eût offert 1000 fanons; mais il déclara qu'il ne vouloit rien vendre de ce qui avoit appartenu à ſes ennemis. Lorſqu'il fut éloigné de l'Iſle d'environ deux cens lieues, le More, perdant toute eſpérance, lui offrit une confeſſion plus ſincere. Il appartenoit réellement à Sabay, qui, ſur les premieres nouvelles de l'arrivée des Portugais dans ces Mers, ignorant encore quelle étoit leur Nation, avoit entrepris d'équiper un grand nombre de Vaiſſeaux, dans l'eſpoir de ſe ſaiſir de leur flotte; mais tandis qu'il étoit occupé de ces préparatifs, il avoit voulu s'aſſurer de leurs forces, & tenter même de les attirer dans ſon Iſle de Goa, où il ſe flattoit de les faire priſonniers, & de les employer, comme des gens dont on vantoit la valeur, à le ſervir dans ſes guerres contre divers Princes voiſins. Cette apparence de ſincérité acheva de rétablir le More dans l'eſprit des Portugais. L'Amiral lui fit donner des habits & de l'argent. Il embraſſa dans la ſuite le Chriſtianiſme, ſous le nom de *Gaſpard Gama*, prenant ſon nom de Baptême d'un des trois Mages de l'Evangile, & ſon ſurnom de celui de l'Amiral.

Nouveaux aveux du More, qui lui attirent de la conſidération.

Il embraſſe le Chriſtianiſme.

Le voyage de Melinde, où la flotte devoit toucher pour prendre un Ambaſſadeur, devint extrêmement pénible & dangereux par les continuelles tempêtes

tempêtes, les vents contraires, & les calmes qu'elle eſſuya. L'excès de la chaleur fut une autre diſgrace, qui parut long-tems inſupportable. Tant d'incommodités réunies répandirent dans l'Equipage le même mal qui avoit déja failli de le détruire entiérement à Rio de Buenos Sinays. Outre l'enflure des gencives & des jambes, cauſée par le ſcorbut, il s'éleva, dans toutes les autres parties du corps, des tumeurs, qui étoient ſuivies immédiatement d'une diarrée virulente. Il en mourut trente perſonnes en peu de jours. Cette perte répandit une ſi profonde conſternation dans toute la flotte que chacun s'y regardoit déja comme une victime dévouée à la mort. Capitaines Pilotes, tout le monde conclut que cet air pernicieux regnoit continuellement dans ces Mers. En vain Gama s'efforça par ſes raiſonnemens de relever leurs eſpérances. La navigation duroit depuis quatre mois. Il ne reſtoit pas ſur chaque Vaiſſeau ſeize hommes propres au travail. Enfin les deux autres Capitaines avoient déja pris la réſolution de retourner dans l'Inde, au premier vent qui pourroit les y conduire, lorſqu'il s'en leva un ſi favorable, que dans l'eſpace de ſeize jours ils découvrirent la terre. Cette vûe leur fit oublier toutes leurs miſeres paſſées.

VASCO DE GAMA. 1499.

Maladie qui ſe répand dans l'Equipage.

Extrêmités où la Flotte eſt réduite.

On étoit au ſecond jour de Février 1499. Un des Mores de l'Equipage s'imagina qu'on devoit être fort proche de Mozambique, parce qu'il prétendoit que les Habitans de ce Pays ſe reſſentoient continuellement des mêmes maladies qui avoient affligé les Portugais. Mais le matin du jour ſuivant, on ſe trouva devant la Ville de *Magadoxa*, qui parut fort grande & fort belle, environnée de murailles, avec un Palais au centre, qui s'élevoit beaucoup au-deſſus des autres Edifices. Cette Ville eſt à cent treize lieues de Melinde. Comme elle étoit habitée par les Mores, l'Amiral, en paſſant au long de la Côte, fit faire une décharge de ſon artillerie, pour éloigner toutes ſortes de dangers par cette marque de fermeté & de confiance. Chaque nuit, il fit jetter l'ancre, dans la crainte que l'obſcurité ne lui fit manquer Melinde. Il n'en étoit plus qu'à dix lieues, lorſqu'ayant mouillé le ſoir devant un Village des Mores, il vit le matin huit *Tarrades*, (ce ſont de grandes Barques du Pays) remplies de gens armés, qui s'avancerent vers la flotte. L'artillerie les ayant bientôt écartées, il arriva le même jour au Port de Melinde.

Elle paſſe à Magadoxa.

Elle arrive au Port de Melinde.

Le Roi lui fit connoître, par ſon accueil & ſes préſens, qu'il avoit deſiré ſincérement ſon retour. Il le pria de recevoir à bord l'Ambaſſadeur, qu'il avoit promis d'envoyer au Roi de Portugal. Gama n'avoit point eu d'autre vûe en relâchant dans ſon Port. Après avoir employé cinq jours à ſe rafraîchir, il remit à la voile; & le quatriéme jour il arriva aux Bancs de *Saint-Raphael*. Le petit nombre de Matelots auſquels il étoit réduit, lui fit prendre le parti de brûler (*a*) le Vaiſſeau qui portoit le même nom. Cette opération l'ayant arrêté cinq ou ſix jours, il ſe trouva le vingt de Février à la vûe de l'Iſle de *Zangibar*, à ſix degrés de latitude Méridionale. Cette Iſle, qui n'eſt qu'à dix lieues du Continent, en a deux autres fort proches, mais de moindre étendue, *Petaba* & *Monſia*. Elles ſont toutes trois extrêmement fertiles, couvertes d'orangers, & remplies de toutes ſortes de proviſions. Les

Elle remet à la voile, & Gama brûle un de ſes Vaiſſeaux.

Iſles de Zangibar. Leur commerce.

(*a*) Faria raconte que ce Vaiſſeau ſe perdit contre un banc de ſable, & que l'Equipage ſe ſauva heureuſement. Les deux récits peuvent s'accorder en ſuppoſant que le Saint-Raphael ne fut pas ſubmergé.

VASCO DE GAMA. 1499.

Mores, qui les habitent, ne ſont pas fort redoutables par leurs forces; mais ils entretiennent un commerce aſſez conſidérable de *Calicos de Guzarate*, avec Mombaſſa; d'or, avec Sofala; & d'argent, avec l'Iſle de Saint-Laurent. Le Roi de Zangibar, car chacune des trois Iſles a ſon Souverain, envoya un préſent à l'Amiral, avec des offres de ſervice & d'amirié.

La flotte réduite à deux Vaiſſeaux, partit le premier de Mars, & gagna les Iſles de *Saint-Georges*, ſans aucune envie de relâcher à Mozambique. Le 3, elle jetta l'ancre à l'Iſle *San Blaz*; où pour renouveller ſes proviſions, elle prit quantité de loups marins & de *ſolitarios*. Un heureux vent, qui l'accompagna plus de quinze jours, lui fit doubler le 20, le Cap de Bonne-Eſperance; & le rems n'ayant pas ceſſé d'être favorable, les vingt jours ſuivans, elle arriva près de S. Jago, une des Iſles du Cap-Verd où Coëllo brûlant de porter au Roi ſon Maître les premieres nouvelles de la découverte des Indes, ſe déroba pendant la nuit, (*a*) & prit la route du Portugal. Il arriva le 10 de Juillet à *Caſcais*, tandis que l'Amiral, dont le Vaiſſeau étoit en fort mauvais état, fut obligé de relâcher à S. Jago, pour s'y radouber. Cependant, n'ayant pas moins d'impatience de revoir ſa Patrie, il loua une Caravelle, avec laquelle il crut pouvoir faire le reſte du voyage. Mais il étoit attendu par une autre diſgrace à Tercere. Paul de Gama, ſon frere, épuiſé de fatigue & de maladie, ſe trouva ſi mal en approchant de cette Iſle, qu'il mourut après y avoir langui pendant quelques jours. Il y fut enterré. L'Amiral partit dans ce triſte mélange de chagrin & de joie, & prit terre à Belem au mois de Septembre de l'année 1499; c'eſt-à-dire, deux ans & deux mois après ſon départ de l'Europe. De 108 hommes, qui l'avoient accompagné dans ce fameux voyage, il n'en ramena que 50 (*b*) en Portugal.

Coëllo quitte l'Amiral pour ſe faire un mérite de porter les premieres nouvelles à Liſbonne.

Mort de Paul de Gama, frere de l'Amiral.

Arrivée de l'Amiral à Liſbonne.

Son arrivée cauſa tant de ſatisfaction au Roi, que ce Prince envoya au-devant de lui un Seigneur de ſa Cour avec quantité d'autres perſonnes de diſtinction, pour lui ſervir de cortege. Il fit ſon entrée à Liſbonne au milieu d'une foule de Spectateurs, qui firent retentir la Ville de leurs applaudiſſemens. Un ſervice ſi glorieux & ſi important, lui fit accorder le titre de *Dom*, pour lui & pour tous ſes Deſcendans. Le Roi lui donna une partie de ſes Armes, & voulut, qu'au pied (*c*) de l'Ecuſſon, il portât deux Biches, qui s'appellent en Portugais *Gamas*. Avec ces honneurs, il obtint une penſion annuelle de 3000 ducats; & les faveurs de ſon Maître ne firent qu'augmenter dans la ſuite, à proportion des nouveaux ſervices qu'il rendit au Portugal, pour la conquête des Indes, où nous le verrons bientôt employé. Nicolas Coëllo, ne fut pas récompenſé moins honorablement, il fut annobli, avec une penſion de 1000 ducats. Le Roi de Portugal, dans le tranſport de ſa joie, s'honora lui-même du nouveau titre de *Seigneur de la Conquête, & de la Navigation*, d'Ethiopie, d'Arabie, de Perſe, & des Indes. Il ordonna des Actions de graces au Ciel, & des Fêtes publiques, qui furent célebrées avec des applaudiſſemens extraordinaires de ſes Peuples, dans toute l'étendue de ſon Royaume.

Joie des Portugais, & récompenſes accordées à Gama.

(*a*) Faria l'excuſe, en prétendant qu'il fut ſéparé de l'autre Vaiſſeau par une tempête, près du Cap-Verd, & qu'à ſon arrivée en Portugal, il crut y trouver déja l'Amiral.

(*b*) Le même Hiſtorien dit 55, qui furent tous récompenſés par le Roi.

(*c*) N'eſt-ce pas plutôt en ſupport?

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Voyage d'Alvarez Cabral en 1500, & premiere découverte du Breſil.

CABRAL. 1500.

LA nouvelle de tant de découvertes, qui avoient paſſé ſi long-tems pour un objet chimérique, ne fut pas plutôt répandue dans les autres Etats de l'Europe, que tous les Princes ſentirent vivement le tort qu'il s'étoient fait en rejettant les anciennes offres de la Cour de Portugal; mais rien ne peut repréſenter l'empreſſement que les Portugais conçurent, pour remplir les hautes eſpérances dont toute la Nation s'étoit comme enyvrée.

Ardeur des Portugais pour retourner aux Indes.

(a) Le Roi laiſſa ſi peu de tems à cette chaleur pour ſe refroidir, que dès l'année ſuivante, 1500, il fit équiper treize Vaiſſeaux de différentes grandeurs, ſous le commandement de *Pedro Alvarez Cabral*, Gentilhomme d'un mérite reconnu, à qui il remit l'Etendart de la Croix. C'étoit une ſorte de Pavillon, beni par l'Evêque de *Vyſeu*. Ce Prélat mit en même-tems ſur la tête de Cabral, un chapeau beni par le Pape, auquel on attribuoit de merveilleuſes vertus. La flotte contenoit douze cens hommes, qu'on fit accompagner de huit Religieux de Saint François, & de huit Prêtres ſéculiers, ſous l'autorité d'un Grand-Aumônier. Les inſtructions de l'Amiral, étoient de commencer par la prédication de l'Evangile; & s'il trouvoit des cœurs mal diſpoſés à l'écouter, d'en venir à la déciſion des armes. On nous a conſervé les noms de tous les Capitaines. Ceux des Vaiſſeaux étoient Sancho de *Toar*, qui commandoit le Vaiſſeau de Cabral; Nicolas *Coëllo*; Dom Louis *Coutinno*; Simon de *Myſaran*; Simon *Layton*; Barthelemy *Dyaz*, le même qui avoit découvert le Cap de Bonne-Eſpérance; Diego *Dyaz*, ſon frere, qui avoit été Tréſorier de Gama pendant ſon voyage. Les Capitaines des Caravelles, étoient Pedro de Ataïde, & Vaſco de Silveyra. Pour Facteur, la flotte avoit *Ayres Correa*, qui devoit demeurer à Calecut avec cette qualité.

Nouvelle Flotte commandée par Alvarez Cabral.

Inſtruction de Cabral, & projet d'établiſſement à Calecut.

C'étoit effectivement pour Calecut que ſe faiſoit l'embarquement. On ſuppoſoit que le Samorin ſe prêtetoit volontiers à l'établiſſement d'un comptoir; & dans cette ſuppoſition, Cabral devoit le preſſer d'ôter aux Mores la liberté du Commerce dans ſa Capitale, & dans tous ſes Ports. A cette condition, il devoit lui promettre, que le Portugal lui fourniroit, à meilleur marché que les Mores, les mêmes ſortes de marchandiſes. Il avoit ordre auſſi de relâcher dans ſon paſſage, à Melinde, pour y remettre l'Ambaſſadeur que Gama en avoit amené, & les préſens que le Roi de Portugal envoyoit au Roi de cette Contrée.

Départ de la Flotte.

La flotte mit à la voile le 9 de Mars. Elle arriva aux Canaries le dix-huit, & quatre jours après à San-Jago. Le 28, un coup de vent ſépara le Vaiſ-

(a) On ſuit ici Caſtaneda, & quelques Lettres du recueil Latin de Gryneus ſur ce voyage, depuis la page 114 juſqu'à la page 224, avec une Relation que Ramuſio a donnée du même voyage.

Digitized by Google

CABRAL. 1500.

ſeau d'Atayde (*a*), & l'on fut long-tems ſans le revoir. La Navigation continua fort heureuſement juſqu'au 24 d'Avril. On découvrit la terre ce jour-là; mais on ſe trouvoit ſi fort à l'Oueſt, qu'il parut certain à tous les Capitaines que c'étoit quelque Côte que Gama n'avoit point obſervée dans ſon voyage. Quelques Soldats qu'on fit débarquer, rapporterent que le Pays paroiſſoit fertile; qu'il étoit couvert d'arbres; que les Habitans, qui leur avoient paru fort nombreux, étoient bazanés & nuds, & qu'ils avoient pour armes, des arcs, & des fléches.

Elle découvre une Côte nouvelle. Puerto Seguro.

Au milieu de la nuit, il s'éleva une tempête violente, qui mit l'Amiral dans la néceſſité de lever l'ancre pour chercher un Port. Il en trouva un qu'il nomma *Puerto Seguro*, parce qu'il s'y crut à couvert de l'orage. On célébra la Meſſe ſur le rivage, où quantité d'Habitans du Pays s'aſſemblerent pour être témoins de ce ſpectacle. On n'eut point à ſe plaindre de leur civilité: ils troquerent des Perroquets pour du papier & diverſes ſortes d'étoffes. Cabral donna au Pays le nom de *Tierra de Santa Cruz*, à l'honneur de la Croix qu'il y avoit élevée: mais ce nom fut changé dans la ſuite en celui de Breſil. Deux Bannis, tels que ceux dont Gama s'étoit fait accompagner dans ſon voyage, furent laiſſés ſur la Côte, pour y chercher les moyens de s'informer de tout ce qui appartenoit à cette nouvelle découverte; & l'Amiral renvoya un de ſes Bâtimens en Portugal, avec une Relation des circonſtances de ſon voyage.

Tierra de Santa-Cruz, ou Breſil.

Il ſe remit en mer le 2 Mai, pour faire voile au Cap de Bonne-Eſpérance. Le 12, on apperçut à l'Eſt une Cométe, qui parut groſſir continuellement pendant dix jours, & qui fut viſible jour & nuit. Elle fut comme le pronoſtic d'une affreuſe tempête, qui s'éleva le 23 au Nord-Eſt, avec un prodigieux mélange d'éclairs & de pluie. Un calme profond lui ſucceda la nuit ſuivante. Le 28, on eut encore beaucoup à ſouffrir de la violence du vent, qui força les Matelots de plier toutes leurs voiles. Le calme ayant bientôt ſuivi, on apperçut au Nord-Eſt une colomne d'eau, que les Portugais, à qui ce Phénoméne étoit encore inconnu, prirent d'abord pour le préſage d'un tems plus favorable. Mais un coup de vent furieux, qui s'éleva tout-d'un-coup, ſubmergea quatre Vaiſſeaux, avec leur Equipage entier, & tous les Capitaines, entre leſquels on compte Barthelemy *Dyaz*, qui avoit découvert le Cap de Bonne-Eſpérance. Les ſept autres demeurerent remplis d'eau, & n'auroient pas péri moins malheureuſement, ſi leurs voiles n'euſſent été déchirées. Le vent continua pendant deux jours, en tournant au Sud-Oueſt, & dans tout cet intervalle, la flotte fut pouſſée ſans voiles, & preſque ſans eſpérance, dans des ténébres ſi épaiſſes, au milieu même du jour, que les Vaiſſeaux ne pouvoient ſe découvrir les uns les autres. Enfin la fureur du vent leur donna quelque relâche le troiſiéme jour. Ils ſe rejoignirent, & la confiance commençoit à renaître, lorſque les vents d'Eſt & de Nord-Oueſt, ſe choquant avec plus d'impétuoſité que jamais, enflerent les vagues, comme autant de montagnes, & replongerent tous les Portugais dans le déſeſpoir. Cet effroyable orage dura vingt-deux jours entiers. Pendant le jour, l'eau

Cométe, ſuivie d'une affreuſe tempête.

Colomne d'eau.

Quatre Vaiſſeaux ſubmergés.

La tempête dure vingt-deux jours.

(*a*) Faria rapporte qu'un Vaiſſeau, ſéparé de la Flotte près du Cap-Verd, retourna ſeul à Liſbonne.

Digitized by Google

CABRAL. 1500.

étoit auſſi noire que de la poix, & pendant toute la nuit elle paroiſſoit rouge & enflammée.

Enfin la tranquillité commençant à revenir ſur les flots, l'Amiral reconnut que pendant la tempête il avoit doublé le Cap de Bonne-Eſpérance, mais qu'il avoit perdu quatre Vaiſſeaux de la flotte. Le 16 de Juillet, il ſe trouva fort proche de l'Afrique, au 27e degré de latitude méridionale. Cette Côte lui parut fort peuplée. Cependant la curioſité n'amena aucun Habitant ſur le rivage, & Cabral, incertain de l'accueil qu'il en devoit eſpérer, ne permit point à ſes gens de deſcendre. Il continua de ranger la Côte, dans l'opinion qu'il n'étoit pas loin de Sofala, quoique le Pilote ignorât encore quelle étoit préciſément la ſituation de cette Ville. On découvrit deux Iſles, &, près de l'une, deux Vaiſſeaux à l'ancre, qui s'efforcerent de gagner le rivage à la vûe des Portugais. Mais on n'eut pas de peine à les joindre; ils ſe rendirent ſans réſiſtance. C'étoient des Mores, qui revenoient de la Mine de Sofala, chargés d'or pour Melinde. En fuyant, ils en avoient jetté une partie dans la mer. Cabral traita civilement leur Chef; & lorſqu'il eut appris de lui-même qu'il étoit parent (a) du Roi de (b) Melinde, allié des Portugais, non-ſeulement il lui marqua du regret de ſa perte, mais il lui reſtitua les richeſſes dont on s'étoit déja ſaiſi.

La Flotte ſe trouve ſur la Côte d'Afrique.

Il prend deux Vaiſſeaux chargés d'or.

Les Mores, affligés d'avoir perdu volontairement une partie de leur or, demanderent à l'Amiral s'il n'avoit point à bord quelque Magicien qui pût le conjurer au fond de la mer. Il leur répondit que ces pratiques ſuperſtitieuſes étoient inconnues aux Chrétiens. Mais ayant appris d'eux qu'il avoit déja paſſé Sofala, il leur offrit, en les quittant, ſes ſervices pour Melinde. Le 20 il mouilla au Port de Mozambique, où il prit un Pilote, pour diriger ſa flotte juſqu'à *Quilloa*, Iſle à cent lieues de Mozambique, vers le 9e degré de latitude méridionale. Il y retrouva deux des quatre Vaiſſeaux que la tempête avoit ſéparés de ſa flotte. Cette Région s'étend du Cap Corrientes juſqu'aſſez près de Mombaſſa, c'eſt-à-dire, l'eſpace d'environ quatre cens lieues de Côtes, qui ſont fort peuplées, & remplies de Villes; ſans compter un grand nombre d'Iſles qui payent des tributs au même Prince: mais il n'en eſt pas plus puiſſant, ou du moins ſes forces militaires ne le font pas redouter. Le Pays eſt très-fertile. On y trouve en abondance toutes ſortes de beſtiaux, & l'eau y eſt excellente. Quilloa eſt un lieu célébre par le Commerce de l'or avec Sofala; ce qui attire continuellement dans cette Iſle quantité de Marchands de l'Arabie heureuſe, & des autres Pays. Les Vaiſſeaux y ſont conſtruits ſans cloux, comme dans les autres parties de l'Afrique, & calfeutrés d'encens, au lieu de goudron. La flotte ayant mouillé à Quilloa, où regnoit alors *Ibrahim*, Prince reſpecté de ſes Sujets, & depuis long-tems enrichi par le Commerce de Sofala, Cabral lui fit annoncer qu'il étoit venu avec une Lettre du Roi de Portugal & des marchandiſes, pour former avec lui un Traité d'alliance & de Commerce. Il lui demanda une entrevue, mais ſur l'eau, parce qu'il avoit des ordres exprès de ne pas deſcendre à terre. Le Prince de Quilloa y conſentit; & dès le jour ſuivant il ſe mit dans une Pinace, au ſon des trompettes, accompagné d'un nombreux cortége, qui étoit

Cabral arrive au Port de Mozambique, où il retrouve ſes quatre Vaiſſeaux.

Situation & qualité du Pays.

Vaiſſeaux ſans cloux & ſans fer. Situation & qualités du Pays.

La Flotte mouille à Quilloa.

(a) Faria dit qu'il étoit Oncle de ce Roi & qu'il ſe nommoit *Schah Foteyma*.

(b) Melinde eſt appellée *Maland* par les Mahométans Indiens.

CABRAL. 1500.

autour de lui dans des Barques. La Lettre du Roi de Portugal fut lue à haute voix. Le Schah, ou le Prince, accepta volontiers les propoſitions de Commerce. Il voulut voir l'état des marchandiſes qu'on devoit lui envoyer, & pour leſquelles il promit de l'or en échange. Cependant le jour d'après, lorſque le Facteur Portugais ſe fut rendu à ſa Cour, il rétracta ſa promeſſe, ſous prétexte que les marchandiſes ne lui convenoient point, & qu'il ſoupçonnoit l'Amiral de n'être venu que pour conquérir ſon Pays. Au fond, c'eſt qu'ayant reconnu les Portugais pour des Chrétiens, il ne vouloit former aucune liaiſon avec eux. Cabral s'arrêta deux ou trois jours, dans l'eſpérance que cette prévention pourroit s'affoiblir; mais s'étant apperçu qu'on travailloit au contraire à ſe fortifier contre lui & qu'il étoit menacé d'une attaque, il prit le parti de retourner vers Melinde, où il arriva le 2 du mois d'Août.

Inconſtance du Roi.

Cabral arrive à Melinde. Il y eſt bien reçu.

En approchant du Port, il rencontra trois Vaiſſeaux Mores de Guzarate, que par conſidération pour l'alliance du Roi de Melinde, il ne permit point à ſes gens d'attaquer. Auſſi-tôt qu'il eut mouillé l'ancre, il ſalua la Ville par une décharge de toute ſon artillerie. Le Roi l'envoya viſiter immédiatement, & lui fit porter des rafraichiſſemens, avec l'offre de tout ce que le Pays avoit de plus propre à lui plaire. L'Amiral, en lui faiſant faire ſes remercimens, lui fit annoncer qu'il étoit venu avec une Lettre & des préſens du Roi ſon Maître, & l'ordre de lui offrir dans ſes beſoins le ſecours de la flotte Portugaiſe. Les préſens étoient une bride fort riche, une ſelle de la même richeſſe, & tout l'équipage d'un cheval. *Ayres Correa*, principal Facteur de la flotte, fut chargé de porter la Lettre & le préſent. Il étoit attendu ſur le rivage par un grand nombre de Seigneurs Mores, & par des femmes qui tenoient des caſſolettes à la main. Ce cortége le conduiſit au Palais, où le Roi parut prendre beaucoup de plaiſir à le voir; & s'étant fait lire la Lettre qui étoit écrite en Portugais & en Arabe, il l'entretint long-tems de la ſituation & des uſages du Portugal. Le jour ſuivant, ce Prince eut ſur l'eau une conference avec l'Amiral, qui conſervoit toujours aſſez de défiance pour ne pas s'expoſer à terre. Entre pluſieurs diſcours, il lui dit que le Roi de Mombaſſa lui vouloit beaucoup de mal depuis qu'il avoit appris ſon alliance avec les Portugais; mais que tous les efforts de ce Prince ne ſeroient pas capables d'ébranler ſa fidélité. Il donna enſuite à Cabral deux Pilotes Guzarates pour le conduire à Calecut.

Sa conférence avec le Roi.

Quoique le Palais fût proche du rivage, le Roi de Melinde, en ſortant de ſa Barque, voulut ſe faire voir à cheval avec le nouvel Equipage qu'il avoit reçu des Portugais. Mais cette cavalcade, qui ſe fit au long de la Côte, fut précedée d'une cérémonie fort ſuperſtitieuſe. Quelques Mores tenoient un Mouton vivant, dont ils ouvrirent le ventre. Ils en tirerent les inteſtins, autour deſquels le Roi fit un tour à cheval, en prononçant quelques mots que les Portugais ne purent diſtinguer. Cabral laiſſa deux Bannis à Melinde, pour reconnoître le Pays. L'un, qui fut nommé dans la ſuite *Machedo*, apprit fort bien l'Arabe, & pénétra par terre juſqu'aux Détroits de la Mecque. Delà s'étant rendu à Belegat, par la route de Cambaye, il ſe fit paſſer pour un More, & s'établit auprès de *Sabay*, qui regnoit encore dans l'Iſle de Goa. Il y rendit des ſervices conſidérables au fameux Alphonſe d'Albuquerque.

Cérémonie ſuperſtitieuſe des Mores.

Avantures d'un Portugais banni.

§. II.

Cabral arrive à Calecut. Etabliſſement du premier Comptoir Portugais dans les Indes.

L'Impatience d'arriver au terme de ſa courſe fit lever l'ancre à Cabral dès le dix-ſept d'Août. Il relâcha le vingt aux Iſles Anchedives, pour y attendre pendant quelques jours les Vaiſſeaux de la Mecque; ma[illegible]ne les voyant point paroître dans la ſaiſon ordinaire, il continua ſi heureuſ[illegible]t ſa navigation, que le 13 de Seprembre il ſe trouva devant Calecut [illegible]é de Pinaces vinrent s'offrir auſſi-tôt à lui vendre des proviſions. [illegible]l vit arriver pluſieurs Nayres du plus haut rang, chargés des com[illegible] du Samorin ſur ſon arrivée, & de l'offre de ſon amitié. La flotte, qui avoit jetté l'ancre à une lieue de la Ville, s'avança beaucoup plus près. Le lendemain, Cabral envoya demander un ſauf-conduit par un More nommé Gaſpard, le même apparemment que Gama avoit enlevé dans ſon voyage, & qui avoit embraſſé le Chriſtianiſme. Il le fit accompagner des quatre Malabares qui avoient été conduits en Portugal, & qui étoient vêtus à la Portugaiſe. Les Habitans parurent fort ſatisfaits de les voir revenir en bonne ſanté, & dans un état qui rendoit témoignage à la généroſité de leurs Raviſſeurs. Cependant le Samorin refuſa de les admettre à ſon Audience, parce qu'ils étoient de ſimples Pêcheurs; mais il fit un accueil favorable à Gaſpard, & lui accorda, pour tous ceux qui voudroient débarquer, la permiſſion d'entrer librement dans la Ville. L'Amiral, prenant confiance à cette ouverture, envoya ſur le champ *Alonſo Hurtado*, avec un Interprête, pour déclarer au Samorin, qu'il venoit de Portugal, dans l'unique vûe de faire avec lui un Traité d'alliance & de commerce, & qu'il étoit prêt à deſcendre lui-même pour en regler les conditions, & lui faire ſa cour, s'il conſentoit à lui accorder quelques ôtages. Il lui en demandoit deux; le Kutwal, avec *Arashamenta*, un des principaux Nayres.

Le Samorin s'excuſa d'envoyer ces deux Officiers, ſur leur âge & leurs infirmités; mais il en propoſa d'autres à leur place. Enſuite, à l'inſtigation des Mores, il rejetta la demande de l'Amiral, ſous prétexte que c'étoit l'offenſer par un excès de défiance. Ce débat dura trois jours. Enfin, ſe laiſſant vaincre par le motif de ſon propre interêt, il accorda les Otages (*a*); ſur quoi l'Amiral réſolut de deſcendre au rivage, après avoir recommandé à *Sancho de Toar*, qu'il laiſſoit pour commander dans ſon abſence, de les traiter civilement; mais de ne les rendre à perſonne, quand même ils lui ſeroient demandés en ſon nom.

Le 28 de Décembre, on vit de la flotte les préparatifs qui ſe faiſoient ſur le rivage, pour la conférence du Samorin & de l'Amiral. Les principaux Nayres avoient ordre de s'y aſſembler, avec une ſuite nombreuſe de leurs Domeſtiques, & quantité d'inſtrumens. On y avoit bâti exprès une galerie, pour y

CABRAL. 1500.

Cabral relâche aux Iſles Anchedives.

Arrivée de la Flotte à Calecut.

Cabral eſt bien reçu, & prend confiance au Samorin.

On ſe donne mutuellement des Otages, & l'Amiral deſcend à terre.

Sa conférence avec le Samorin. Richeſſes & faſte de ce Roi Indien.

(*a*) Ces Otages, ſuivant Faria, étoient ſix des principaux Brammes, dont Cabral rapporta les noms en Portugal, par le conſeil de Bentaybo.

CABRAL. 1500.

recevoir l'Amiral. Auſſitôt qu'il fut averti de l'Arrivée du Samorin, il deſcendit dans ſa Chaloupe, qu'il avoit fait richement orner, accompagné des trente principaux Portugais dans les autres Chaloupes de la Flotte. Les Otages marquerent beaucoup de lenteur à monter dans le Vaiſſeau qui les attendoit, juſqu'à ce qu'ils virent l'Amiral à terre. Enfin, la bonne-foi paroiſſant regner de part & d'autre, Cabral fut reçu ſur le rivage, au milieu d'une multitude de *Kaymales*, de *Pinakals*, & d'autres Nayres de tous les ordres. On lui offrit une Litiere. Il y entra d'un air libre; &, ſuivi de ſon cortege, il fut porté [illegible] *Serame*, qui étoit une loge, ou une grande ſalle, tendue de tapis, que les Portugais nomment *Alkatif*. Au fond de cette ſalle, le Samorin l'attendoit [illegible] dans une alcove, qui avoit l'apparence d'une petite Chapelle. Il a[illegible]ſſus de ſa tête une ſorte de dais, de velours cramoiſi; & vingt couſſi[illegible], à ſes côtés ou ſous lui.

Son habillement & ſa magnificence.

Il étoit nud, excepté vers le milieu du corps, qui étoit couvert (*a*) d'une piece de calico, brodée en or. Il avoit ſur la tête un bonnet de drap d'or; & aux oreilles des boucles compoſées de diamans, de ſaphirs & de perles. Les Portugais remarquerent deux perles dont la groſſeur ſurpaſſoit celle d'une groſſe noix. Ses bras, depuis le coude juſqu'au poignet, & ſes jambes, depuis les genoux juſqu'aux pieds, étoient chargés de bracelets parſemés de pierres les plus précieuſes. Les doigts de ſes pieds & de ſes mains l'étoient de bagues d'un prix ineſtimable. Celles des deux gros orteils avoient deux gros rubis d'un luſtre ſurprenant. Entre les diamans, il y en avoit un plus gros que la plus groſſe Féve. Mais toutes ces richeſſes n'approchoient pas de celles de ſa ceinture, qui n'étoit qu'un tiſſu de diamans enchaſſés dans l'or, dont l'éclat éblouiſſoit les yeux. Prés de lui étoit ſa Chaiſe d'Etat & ſa Litiere, toutes deux couvertes d'or & d'argent, & preſqu'auſſi riches par la beauté du travail que par la multitude des pierreries. On y voyoit auſſi trois trompettes d'or, & dix-ſept d'argent, ornées de pierres précieuſes; ſans parler des lampes d'argent, des caſſolettes, & des baſſins d'or. Il avoit à ſix pas de lui ſes deux Freres, qui étoient les héritiers préſomptifs de ſa Couronne; & quelques pas plus loin, quantité de Seigneurs, tous debout, dans une poſture reſpectueuſe (*b*).

Propoſitions des Portugais.

L'Amiral, en entrant, vouloit aller baiſer la main du Prince; mais étant averti que ce n'étoit pas l'uſage du Pays, il ſe laiſſa conduire ſur un ſiege proche de lui. Cet honneur étoit le plus grand que le Samorin pût accorder. Alors Cabral lui préſenta ſes Lettres, qui étoient écrites en Arabe. Il prit lui-même la peine de les lire. Elles ne contenoient que des aſſurances vagues d'eſtime & d'affection; mais l'Amiral entreprenant auſſi-tôt d'expliquer ſa Commiſſion, déclara que le Roi ſon Maître ſouhaittoit ardemment l'amitié du Samorin, & lui demandoit la liberté d'établir à Calecut, un Comptoir, qu'il auroit ſoin de tenir continuellement rempli de toutes les marchandiſes de l'Europe; avec celle de pouvoir, ſoit en échange, ſoit pour de l'or, charger ſes Vaiſſeaux d'épices, & des autres productions des Indes.

Réponſe du Samorin.

Cette propoſition fut reçue fort agréablement du Samorin. Il répondit à l'A-

(*a*) Nos Relations donnent le nom de *Pagne* à cette Piece. On la verra mieux expliquée dans la ſuite.

(*b*) On trouve dans une Relation de ce voyage, imprimée au Recueil de Ramuſio, que le nom du Samorin étoit *Gnaſſer*.

miral,

miral, que le Roi ſon Maître pouvoit compter que toutes les Villes de ſes Etats lui ſeroient ouvertes. Pendant ces explications, les Portugais apporterent leurs préſens. C'étoient un baſſin de vermeil doré, curieuſement travaillé; une fontaine de même métal & du même travail; une coupe d'argent avec ſon couvercle doré; deux lingots d'argent; quatre couſſins, dont deux étoient de drap d'or, & deux de velours cramoiſi; un tapis du même velours bordé d'un large galon d'or; un autre tapis d'une riche étoffe, & deux belles pieces de corail.

CABRAL. 1500.

Préſens de Cabral.

Après l'audience, le Samorin dit à Cabral qu'il étoit libre de ſe retirer, ou dans un logement qu'il lui offroit à Calecut, ou ſur ſa flotte; mais qu'il le prioit de lui renvoyer ſes Otages, parce qu'ils n'étoient point accoutumés à la mer, & qu'ils ne pourroient manger ni boire auſſi long-tems qu'ils ſeroient ſur ſon Vaiſſeau. Il ajouta que s'il prenoit le parti de retourner à ſa flotte, & qu'il voulût revenir le jour ſuivant pour mettre la derniere main au Traité, les Otages ſeroient renvoyés ſur le même Vaiſſeau. Mais ces heureux commencemens faillirent d'être renverſés par des défiances hors de ſaiſon. Cabral étant revenu au rivage, un Domeſtique Indien, envoyé par le Sécretaire & le Controlleur de la Maiſon du Roi, ſe fit conduire vers les Otages, pour leur donner avis que l'Ambaſſadeur Portugais ſe préparoit à regagner ſa flotte. A cette nouvelle, ils ſe jetterent dans leur Pinace, avec les marques d'une vive impatience. Ayrez Correa les ſuivit ſi promptement qu'il en reprit quelques-uns, tandis que les autres, parmi leſquels étoit le Kutwal, ſe ſauverent heureuſement. Cabral, ſurpris de leur fuite en arrivant à bord, fit garder ſoigneuſement ceux qu'on avoit arrêtés, & députa Gaſpard au Samorin pour lui porter ſes plaintes. Cependant, faiſant tomber le blâme ſur le Sécretaire & le Controlleur, il promit de rendre les Otages qui lui reſtoient, auſſi-tôt qu'il auroit reçu ſon bagage & quelques-uns de ſes gens qui étoient demeurés à le garder.

Mal entendu qui met la paix & le Traité en danger.

Les Otages Indiens prennent la fuite.

De ſon côté, le Samorin fut ſi piqué de ne revoir qu'une partie de ſes Otages, qu'il parut dès le lendemain ſur la Côte avec un corps de 12000 hommes. Il renvoya ſon bagage & ſes gens à l'Amiral; mais il les fit accompagner de trente Pinaces, pour redemander les ſiens. La crainte ne permit point aux Indiens qui montoient les Pinaces, de s'approcher de la flotte autant qu'il falloit pour recevoir leurs Otages; & les Portugais ne ſe hâtant point de les conduire eux-mêmes, l'échange ne fut point achevé le même jour. Cependant Cabral prit la réſolution de les renvoyer, le jour ſuivant, dans ſes propres Chaloupes, en donnant ordre à ſes gens de les mettre ſur le rivage à quelque diſtance des Pinaces. Tandis qu'on ſe diſpoſoit à les faire partir, *Araxamenoka*, le plus âgé d'entr'eux, s'élança dans l'eau pour ſe ſauver, & ſon exemple fut ſuivi de tous les autres. Araxamenoka fut repris; mais les autres gagnerent la terre. Cabral prit encore pour une marque de mauvaiſe-foi, ce qui n'étoit au fond qu'un effet de leur crainte, & fit doubler la garde d'Araxamenoka. Il ſe paſſa trois jours, ſans qu'on vît paroître perſonne pour le redemander. Enfin, l'Amiral prenant pitié de ce Vieillard, qui n'avoit voulu recevoir, dans cet intervalle, aucune nourriture, le renvoya au Samorin; & deux Portugais, qui étoient encore à terre, furent auſſi renvoyés à la flotte.

On ſe diſpoſe à la guerre.

Pendant trois autres jours, Cabral ne reçut aucune nouvelle du Samorin. Il

CABRAL. 1500.

Il prit le parti de lui faire demander s'il étoit diſpoſé à conclure le Traité, & de lui offrir, dans cette ſuppoſition, d'envoyer ſon principal Facteur à terre, pourvû qu'on lui accordât le retour des Otages. L'allarme étoit ſi vive de part & d'autre, que Franciſco Correa fut le ſeul Portugais qui voulût accepter cette commiſſion. Cependant il fut bien reçu du Samorin. Non-ſeulement ce Prince conſentit à finir le Traité, mais, ſans ſe faire preſſer pour les Otages, il nomma deux Neveux d'un riche Marchand de Guzarate, qui furent menés ſur le champ à l'Amiral. Dans le mouvement du même zéle, il donna ordre qu'on préparât, pour le Facteur Portugais, une maiſon qui pût ſervir auſſi de magaſin pour les marchandiſes de la flotte; & comme le Facteur avoit trop peu d'uſage du Pays, pour connoître les regles du commerce & le prix des marchandiſes, il chargea le grand-pere des deux Otages, qui devoit louer ſa maiſon aux Portugais, de lui donner les inſtructions néceſſaires. Mais ce Guzarate entra mal dans les intentions du Prince. Il étoit ami des Mores, qui ſe trouverent ainſi les maîtres de régler le prix des marchandiſes Portugaiſes. D'un autre côté, le Facteur ne connoiſſant pas le prix de celles des Indes, les porta fort au-deſſus de leur valeur, & les acheta beaucoup trop cher. En même-tems les Mores pour traverſer toutes ſes vûes, ſe procurerent le moyen d'avoir toujours quelqu'Emiſſaire aux audiences qu'il obtenoit du Samorin. Ils eurent aſſez de pouvoir auſſi ſur l'eſprit de *Khojah Samicide*, Amiral de Calecut, pour l'engager à ne laiſſer retourner à la flotte aucun des Portugais qui appartenoient au Comptoir, & même à retenir les Vaiſſeaux qui s'approcheroient trop du rivage.

Les défiances ſe diſſipent, & l'on ſe réconcilie.

Nouveaux Otages donnés aux Portugais.

Autres ſemences de mécontentement.

Les Mores traverſent les Portugais.

Cabral, allarmé de cette conduite, & commençant à craindre quelque ſurpriſe de la flotte du Samorin, qui pouvoit tomber facilement ſur la ſienne, leva l'ancre pour aller prendre ſes réſolutions plus loin de la Côte. Le Prince, informé de ce mouvement, fit appeller Correa, qui ne lui diſſimula rien. Il le preſſa d'engager l'Amiral à ſe rapprocher, & ſes ordres devinrent plus rigoureux contre les Mores. Il délivra même Correa du Guzarate qu'il lui avoit donné pour guide; & pour le remplacer, il nomma *Coſebequin*, More à la vérité, mais honnête-homme, & fort affectionné aux Portugais. Les Mores qui ſont nés dans les Indes s'accordent peu avec ceux du Caire & des Détroits de la Mecque. Coſebequin étoit le Chef des premiers, & Samicide (*a*) à la tête des autres. Le Samorin, pour comble de faveurs, donna aux Portugais une maiſon fort commode, ſur le bord de la mer. Cette donation ſe fit par écrit, & fut ſignée du nom & du ſceau du Samorin, qui la fit envelopper dans un morceau de drap d'or, pour être portée au Roi de Portugal. Il conſentit encore que le Facteur élevât ſur le ſommet de cette nouvelle (*b*) demeure, un Pavillon aux Armes du Roi ſon Maître. Après cette heureuſe réconciliation, le commerce ne fit que proſperer de jour en jour. Les Habitans du Pays fréquenterent librement le Comptoir, & les Portugais eurent la liberté de ſe promener dans Calecut avec autant de ſûreté & d'agrément qu'à Liſbonne.

Maiſon donnée aux Portugais par le Samorin. La Patente eſt envoyée en Portugal.

La ſûreté paroît établie dans le commerce.

(*a*) Faria & d'autres Hiſtoriens le nomment *Coja Comireci*; mais on doit juger que l'ortographe de tous ces noms eſt fort corrompue. C'eſt ainſi qu'au lieu de Coſebequin, on trouve auſſi Khojah Begui ou Begh.

(*b*) Faria dit que Correa ne ſe mit point ſans difficulté en poſſeſſion de cette maiſon, & qu'il y entra avec 60 hommes.

§. III.

Le Comptoir des Portugais eſt ruiné à Calecut par la malignité des Mores. Cabral en tire vengeance ; fait voile à Cochin & à Cananor, où il jette les fondemens d'un nouveau Commerce, & retourne en Portugal.

CABRAL. 1500.

SOUS ces apparences de tranquillité, les Mores conſervoient des reſſentimens d'autant plus vifs qu'ils étoient forcés de ſe contraindre. L'avantage qu'ils avoient ſur des Etrangers, dans un Pays dont ils connoiſſoient beaucoup mieux les uſages & les reſſorts, leur fit trouver mille moyens de leur nuire en ſecret. Ils s'attacherent ſur-tout à traverſer la cargaiſon de leurs Vaiſſeaux. Le Facteur en fit des plaintes qui ne furent point écoutées. Mais rien ne fut ſi dangereux pour les Portugais que la haine des deux Officiers dont j'ai rapporté les noms. L'Amiral de Calecut, offenſé que Correa fit plus particuliérement ſa cour à d'autres qu'à lui, employa l'artifice pour s'en venger ſur ſa Nation. Il étoit ſorti du Port un grand Vaiſſeau de Ceylan, qui faiſoit la route de Cambaye à Cochin, avec une cargaiſon d'élephans. L'Amiral dit à Correa que le Patron de ce Bâtiment avoit refuſé un élephant au Samorin, & que ſi les Portugais vouloient ſe ſaiſir de ſon Vaiſſeau, non-ſeulement ils obligeroient beaucoup ce Prince, mais qu'à leur propre avantage ils ſe rendroient maîtres d'une grande quantité d'épices qui appartenoient aux Marchands de la Mecque. Son eſpérance étoit de les engager dans une entrepriſe capable de les affoiblir, parce qu'il connoiſſoit la force du Vaiſſeau Indien ; & dans cette vûe il avertit le Patron du péril qui le menaçoit : ou ſi les Portugais l'emportoient par la valeur, il concluoit du moins que c'étoit le moyen de les rendre odieux à Cochin, & dans tous les Ports de l'Inde.

Malignité des Mores.

Ils ſont ſoutenus par l'Amiral de Calecut. Son artifice pour perdre les Portugais.

Cabral accepta volontiers l'occaſion d'obliger le Samorin ; mais ne s'aveuglant point ſur les dangers de cette expédition, il repréſenta qu'elle pouvoit être ſanglante, & qu'on ne devoit pas s'offenſer à Calecut ſi ſes gens tuoient une partie de l'Equipage Indien. L'Amiral trouva cette condition raiſonnable. Alors Cabral ne balança point à détacher Pedro de Atayde, avec ſa Caravelle, montée de ſoixante hommes, & d'une fort bonne artillerie. Le Vaiſſeau de Ceylan, qui étoit de ſix cens tonneaux, & monté de trois cens hommes, parut mépriſer d'abord un ennemi ſi foible. Mais lorſqu'il eut commencé à ſentir l'artillerie Portugaiſe, & qu'étant ſerré de fort près, il eût reçu quelques boulets qui le mirent en danger, il ſe hâta de fuir à toutes voiles. Atayde le prit dans la Baye de Cananor, & l'amena le jour ſuivant à Calecut. Il portoit ſept élephans, qui ne valoient pas moins de cent mille écus dans ce Port. Le Samorin ayant eu la curioſité de le voir admira qu'un Bâtiment ſi conſidérable eût été pris par un Vaiſſeau qui n'avoit pas la ſixiéme partie de ſa groſſeur, & ne ſe laſſoit point de louer la valeur des Portugais. Mais Cabral découvrit quelles avoient été les intentions de l'Amiral de Calecut ; & pour en prévenir l'effet, en ſe procurant au contraire l'amitié du Roi de Cochin, il reſtitua le Vaiſſeau de Ceylan (*a*) aux Propriétaires, avec des com-

Cabral donne dans le piége.

Il prend un Vaiſſeau de Ceylan.

(*a*) Caſtanneda prétend que Cabral donna ce Vaiſſeau au Samorin.

CABRAL. 1500

penſations pour le dommage. Ce fut dans cette action que *Duarte Pacheco Pereyra* donna les premieres marques de cette valeur héroïque, qui lui acquit dans la ſuite une gloire immortelle.

Premiers eſſais de Pacheco Pereyra.

Un ſuccès ſi contraire à l'eſpérance des Mores, leur cauſa plus d'une ſorte d'allarmes. Outre le chagrin de voir triompher leurs ennemis, ils commencerent à craindre ſérieuſement, que le Samorin apprenant à diſtinguer la valeur & l'habileté dans ſes nouveaux Alliés, ne les crût plus dignes de ſon affection que tous les Mores enſemble; & n'enviſageât même aſſez d'avantages à les recevoir, pour leur céder toutes les préférences du Commerce. Dans ces idées, ils allerent en corps à l'audience du Samorin. Ils lui repréſenterent combien il étoit triſte pour eux, après avoir ſoutenu ſi long-tems le commerce de Calecut, & fait connoître leur fidélité par tant de preuves, de ſe voir préférer une troupe d'Avanturiers. Ils renouvellerent contre les Portugais l'ancienne accuſation de pyraterie. Quelle apparence qu'ils fuſſent amenés aux Indes par des motifs de commerce, lorſqu'il ne paroiſſoit pas poſſible qu'avec tant d'hommes & de Vaiſſeaux les profits de leur voyage puſſent les défrayer d'une route de 5000 lieues? N'étoit-il pas viſible qu'ils penſoient à piller le Pays, à ſe rendre maîtres de Calecut s'ils pouvoient une fois s'y introduire, & qu'ils ne manqueroient pas de changer en Forteresſe la maiſon que le Samorin leur avoit accordée pour un Comptoir? Enfin, pour donner plus de force à ces plaintes, les Mores y joignirent la menace de ſe retirer dans quelqu'autre Ville du Malabar.

Jalouſie des Mores, & leurs intrigues contre les Portugais.

Leurs accuſations.

Le Samorin, plus ſenſible à la crainte de les perdre qu'à la malignité de leurs accuſations, les aſſura de la conſtance de ſon amitié, & de la continuation de ſes faveurs. A l'égard des Etrangers qui excitoient leur jalouſie, il répondit que la raiſon qu'il avoit eue de les employer contre le Vaiſſeau de Ceylan étoit pour mettre leur valeur à l'épreuve; & que d'ailleurs, il ne leur accorderoit, comme aux autres Marchands, que les permiſſions ordinaires du Commerce, dont tout l'avantage ſeroit pour ſes Etats, puiſqu'ils y apporteroient inſenſiblement tout l'argent de leur Pays. Cette réponſe ne ſatisfit point les Mores. Ils auroient ſouhaité que le Samorin les délivrât abſolument de la concurrence des Portugais. Ils jugeoient mieux que lui de l'avenir; & tôt ou tard, ils prévoyoient que des Marchands ſi braves & ſi bien armés ſe laſſeroient de recevoir des loix lorſqu'ils ſeroient aſſez forts pour en impoſer. Cependant le Samorin, demeurant ferme dans ſes réſolutions, ils ſe bornerent extérieurement à traverſer ces dangereux Rivaux, en continuant de retarder leur cargaiſon d'épices; mais ils chercherent en ſecret à faire naître quelque ſujet de querelle, dans le deſſein d'en venir aux coups. Ils ſe flattoient de l'emporter par le nombre; & s'ils parvenoient à les détruire, ils ne doutoient pas que le Samorin ne fût aſſez content de partager avec eux des dépouilles préſentes, qui le toucheroient beaucoup plus qu'un eſpoir éloigné. D'un autre côté, ils réſolurent de ne rien épargner pour irriter le peuple contre eux par toutes ſortes d'artifices.

Elles ne font point d'impreſſion ſur le Samorin.

Dans l'eſpace de trois mois, les Portugais ne purent achever que la cargaiſon de deux Vaiſſeaux; encore avoient-ils acheté les épices à des prix exceſſifs. Rien n'étoit ſi contraire aux intentions du Samorin, qui leur avoit promis que leur flotte ſeroit chargée en moins de vingt jours, & qu'elle auroit

Effet de l'oppoſition des Mores.

la préférence ſur tous les autres Vaiſſeaux étrangers. Ils découvrirent même que les Mores achetoient ſecrettement à plus bas prix qu'eux, & que, malgré l'ordre du Samorin, on leur laiſſoit la liberté d'embarquer. Cabral, ſurpris de ces informations, ne douta point que le Prince ne fût trompé comme lui. Il en fit porter ſes plaintes, dans une audience qu'il n'obtint qu'avec peine; & la ſaiſon s'approchant pour retourner en Portugal, il demanda des explications, ſans leſquelles il proteſta qu'il croiroit la foi violée. Le Samorin marqua autant d'étonnement que de chagrin, en apprenant que la flotte n'étoit point encore chargée. Il aſſura qu'il n'avoit pas cru les Mores capables de deſobéir à ſes ordres, & qu'il étoit réſolu de les punir. En effet, il donna la permiſſion à Cabral de faire viſiter leurs Vaiſſeaux, & de prendre toutes les épices qu'on y trouveroit, en payant ſeulement le prix qu'elles leur avoient coûté.

CABRAL. 1500.

Cabral en porte ſes plaintes à la Cour.

Il reçoit une ſatisfaction dangereuſe.

C'étoit l'occaſion que les Mores avoient cherchée pour ſuſciter une querelle ouverte aux Portugais. Un de leurs principaux Marchands commença auſſitôt à charger publiquement ſon Vaiſſeau; & pour aſſurer le ſuccès de l'artifice, il apoſta quelques Mores & quelques Indiens, amis des Portugais en apparence, qui repréſenterent à Correa combien il étoit important de ſaiſir le Vaiſſeau More, s'il vouloit enfin parvenir à charger les ſiens. Correa n'oſant ſe fier d'abord à ce conſeil, le fit d'abord communiquer à Cabral, qui le rejetta auſſi, dans la crainte d'irriter trop les Mores. Correa, toujours ſollicité par les mêmes Emiſſaires, renouvella ſes propoſitions à l'Amiral, qui prit encore le parti de les rejetter. Mais le Facteur, inſiſtant pour la troiſiéme fois, en le chargeant du dommage que ſon refus pourroit cauſer à la cargaiſon, Cabral conſentit à regret, le 6 de Décembre, à faire avertir le Vaiſſeau More, en vertu du pouvoir qu'il avoit reçu du Samorin, de ſuſpendre ſon embarquement. Cet avis fut reçu avec dédain. Dès le jour ſuivant, Cabral envoya toutes ſes Chaloupes pour ſe ſaiſir du Vaiſſeau.

Les Mores font tourner contre lui les faveurs de la Cour.

Cabral fait ſaiſir un Vaiſſeau des Mores.

Les Mores, qui n'attendoient que ce moment, s'aſſemblerent tumultueuſement ſur le Port. Après y avoir enflammé la populace par leurs cris, ils allerent en foule au Palais; &, dans l'audience qu'ils obtinrent du Samorin, ils expoſerent que les Portugais avoient amaſſé plus d'épices & de drogues que tous leurs Marchands enſemble; que n'étant point ſatisfaits de la plus grande portion, ils vouloient, comme des Voleurs & des Pyrates, enlever tout, & prendre la fuite ſans payer. Cette calomnie trouva de l'accès dans l'eſprit du Samorin. Ils lui demanderent la liberté de tirer ſatisfaction de leur injure; & ce Prince inconſtant ſe rendit à leurs inſtances. Cette troupe furieuſe ſe précipita auſſi-tôt vers le Port, pour attaquer le Comptoir Portugais. Il étoit environné d'un mur aſſez haut, & le Facteur y avoit ſoixante-dix hommes, en y comprenant les Eccléſiaſtiques. Mais toutes leurs armes conſiſtoient en dix arquebuſes, avec leurs épées.

Sédition des Mores.

Les Portugais ſont attaqués.

Les premiers Mores qui s'avancerent étoient en ſi petit nombre, que les Portugais ne les prenant que pour quelques ſéditieux de la populace, réſolurent de défendre leur porte avec leurs ſeules épées. Mais en un moment la foule devint ſi nombreuſe, & les fléches commencerent à pleuvoir avec tant d'abondance, qu'après avoir perdu cinq hommes, ils prirent le parti de fermer la porte du Comptoir, & de ſe ranger derriere le mur avec leurs arquebuſes. Cor-

Ils ſe défendent dans leur maiſon.

CABRAL. 1500.

rea voyant déja les ennemis au nombre de quatre mille, & pluſieurs Nayres à leur tête, conçut qu'il étoit impoſſible de réſiſter plus long-tems ſans le ſecours de la flotte. Il éleva un pavillon au ſommet du Comptoir, pour donner avis de ſon embarras. L'Amiral étoit retenu au lit pour une maladie dangereuſe. Il envoya *Sancho de Toar*, avec les Chaloupes, & tous les hommes qu'elles pouvoient contenir. Mais, à la vûe de tant d'ennemis, Toar n'oſa riſquer une deſcente, ni s'approcher même trop près du rivage, dans la crainte qu'on ne dépêchât contre lui les *Almadies* & les *Tonys*, qui pouvoient couper ſa retraite. La plûpart des Aſſiégés étoient déja bleſſés de pluſieurs coups de fléches. Ils voyoient les Mores diſpoſer leurs machines pour abbatre le mur. Leur unique reſſource fut d'ouvrir une potte qui donnoit ſur le rivage, dans l'eſpérance de pouvoir gagner les Chaloupes. Mais l'ennemi les preſſoit de tous côtés, & les Chaloupes n'oſoient avancer. Il ne s'en échappa que vingt, tout couverts de bleſſures. Le reſte fut ou pris ou tué. Ayres Correa fut du nombre des derniers. Son fils, nommé *Antonio*, qui s'acquit enſuite beaucoup de réputation dans les Indes, & qui n'étoit alors âgé que d'onze ans, eut le bonheur de ſe ſauver. Les marchandiſes qui furent perdues dans cette occaſion montoient à 4000 ducats.

Ils ſont forcés de prendre la fuite avec beaucoup de perte.

Vengeance qu'ils firent de cet outrage.

Cabral, déſeſpeté de cette diſgrace, & ne voyant paroître perſonne de la part du Samotin, pour faire du moins l'apologie de ſes intentions, prit la réſolution de ne pas différer ſa vengeance. Il ne falloit pas laiſſer aux ennemis le tems d'armer leur flotte. Deux gros Vaiſſeaux qui étoient dans le Port, furent attaqués immédiatement par les Portugais. Ils furent pris, après quelque réſiſtance, & l'on y tua ſix cens hommes. Ceux qui demeurerent vivans furent gardés pour ſervir ſur la flotte. On prit avec eux quelques épices, & d'autres marchandiſes, entre leſquelles étoient pluſieurs animaux extraotdinaires, & trois élephans qui furent tués & ſalés pour la proviſion de la flotte. Enſuite on brûla les deux Vaiſſeaux, à la vûe d'une multitude de Mores qui étoient ſur le rivage, & d'un grand nombre d'Almadies, qui avoient tenté de ſecourir leurs amis, mais qui avoient été repouſſés avec perte.

Une partie de Calecut eſt réduite en poudre.

Cette vengeance ne ſuffiſoit pas au reſſentiment de Cabral. Il donna ordre qu'à l'entrée de la nuit tous ſes Vaiſſeaux s'étendiſſent au long du rivage, avec les Chaloupes en tête; & dès la pointe du jour il fit jouer ſon artillerie ſur la Ville, avec une furie qui la menaça de ſa ruine. Quantité de maiſons & de Temples, une partie même du Palais Royal, furent réduits en poudre. La crainte portant les Habitans à s'aſſembler, pour repouſſer le péril, ou pour s'en garantir, un ſeul boulet faiſoit quelquefois une terrible exécution dans la foule. Enfin l'épouvante fut ſi grande, que le Samorin même prit la fuite, après s'être à peine ſauvé d'un coup de canon, qui tua un Nayre à ſon côté. Cabral fit ceſſer le feu vers le ſoir pour donner la chaſſe à deux Vaiſſeaux, qui ſe préſentetent à la vûe du Port ſans ſçavoir ce qui s'y paſſoit. Il les pourſuivit juſqu'à Paderanne, où cinq autres Vaiſſeaux étoient à l'ancre. Mais n'ayant pû les joindre, il continua ſa route vers Cochin, où il étoit réſolu d'établir un Comptoir. Dans ſon paſſage, il prit deux Vaiſſeaux Mores, qu'il brûla, mais après en avoir tiré la cargaiſon, qui étoit de riz. Enfin, il arriva au Port de Cochin le 20 de Décembre.

Le Samorin court riſque d'être tué.

La Flotte Portugaiſe ſe rend à Cochin.

Cette Ville eſt la Capitale d'un Royaume du même nom, à 90 lieues au

Digitized by Google

CABRAL. 1500.

Sud de Calecut. Elle eſt ſituée ſur une Riviere, dont l'embouchure lui forme un Port sûr & commode. La terre eſt fort baſſe aux environs, & diviſée en un grand nombre d'Iſles. Cochin eſt bâti dans le goût de Calecut. Ses Habitans ſont des Gentils & des Mores, que le Commerce y a raſſemblés. Il y en avoit deux ſi puiſſans, qu'ils mettoient en mer chacun cinquante Vaiſſeaux. Les proviſions n'y ſont pas en abondance; mais on y trouve une aſſez groſſe quantité de poivre, & dont la plus grande partie vient de Calecut; ce qui n'empêche pas que de ces deux Villes, Cochin ne ſoit la plus riche, parce que la commodité du Port y attire les Marchands en plus grand nombre. Comme le Pays n'eſt pas d'une grande étendue, & que le Roi n'a pas droit de battre monnoye, ce Prince eſt pauvre. D'ailleurs, il eſt Vaſſal du Samorin, qui ſe rend à Cochin auſſi-tôt qu'il eſt monté ſur le Trône, & qui diſpoſe à gré de cette Couronne. Le Roi de Cochin eſt obligé auſſi de l'aſſiſter dans toutes ſes guerres, & de ſuivre la même Religion.

Situation de cette Ville & qualités du Pays.

Cabral, après avoir jetté l'ancre, envoya au Roi un Gentil converti, qui ſe nommoit (*a*) *Michel Jaghi*, pour informer ce Prince, non-ſeulement de ſon arrivée, mais des extrémités où l'ardeur d'une juſte vengeance l'avoit emporté à Calecut, & de l'intention où il étoit d'exercer le Commerce dans ſon Port, ſoit en marchandiſes ou en argent comptant. *Trimumpara* (c'étoit le nom du Roi) accepta volontiers ces offres, en laiſſant au Général Portugais le choix des deux propoſitions. Il lui envoya ſur le champ deux de ſes principaux Nayres en ôtage; à condition qu'ils fuſſent changés tous les jours, parce que, ſuivant l'uſage du Pays, s'ils mangeoient une ſeule fois à bord, ils perdroient le droit de reparoître devant lui. Cabral, ſatisfait d'un commencement ſi heureux, nomma *Gonzale Gil Barboſo* pour ſon Facteur, & lui donna pour Cortége un Sécretaire & un Interprête, avec quatre Bannis, en qualité de Domeſtiques.

Alliance des Portugais avec le Roi de Cochin.

Le Roi fit l'honneur à Barboſo d'envoyer au-devant de lui le Gouverneur de la Ville, & pluſieurs Nobles, qui le conduiſirent à ſa Cour. Elle n'avoit point cet éclat que les Portugais avoit admiré à Calecut. Trimumpara étoit vêtu ſimplement. La Salle d'Audience n'offroit qu'une muraille nue, autour de laquelle regnoit une ſuite de bancs, diviſés en loges comme dans nos Salles de Théâtre. Le Roi en occupoit une, où il étoit aſſis. Barboſo lui offrit de la part du Général, un préſent, qui conſiſtoit dans un baſſin d'argent, rempli de ſafran; une éguiere du même métal, remplie d'eau roſe, & quelques branches de corail. Le Roi marqua beaucoup de ſatisfaction de ce préſent. Il entretint quelque tems le Facteur; il le chargea de ſes remercimens pour Cabral; & les ordres qu'il donna pour le faire loger, furent accompagnés des recommandations les plus propres à exciter ſa confiance. Cependant, le ſouvenir de ce qui venoit d'arriver à Calecut ne permit point au Général d'expoſer plus de monde à terre. La prudence l'obligeoit à cette précaution; mais il parut qu'elle étoit inutile. Les civilités qu'il continua de recevoir à Cochin, la diligence avec laquelle ſes Vaiſſeaux furent chargés, & le ſecours qu'il tira des Habitans dans toutes ſortes d'occaſions, lui firent connoître que Trimumpara étoit un Prince ami des Etrangers, & que les différends mêmes que les Portugais avoient eus avec le Samorin, tournoient ici (*b*) à leur avantage.

Le Roi leur donne audience. Circonſtances de cette cérémonie.

Bonne-foi du Roi de Cochin.

(*a*) Faria dit que c'étoit un Bramine, ou un Religieux Malabare.

(*b*) Barros raconte que Trimumpara avoit reçu pluſieurs ſujets de plainte du Samorin.

Digitized by Google

CABRAL. 1500.

Les Vaiſſeaux étoient chargés, & l'Amiral ſe diſpoſoit à lever l'ancre; lorſqu'il lui vint deux Chrétiens Indiens de *Crangalor* ou *Cranganor*, Ville peu éloignée de Cochin, qui lui demanderent la grace d'être conduits en Portugal, pour viſiter de-là Rome & Jéruſalem. Ils étoient freres, & l'un ſe nommoit (*a*) *Joſeph*. Cabral voulut ſçavoir s'ils étoient de la Communion Grecque ou Latine, & ſi leur Ville n'étoit habitée que par des Chrétiens. L'un d'eux répondit que les Habitans de Cranganor étoient un mêlange de Gentils, de Chrétiens, de Juifs, & d'Etrangers, qui étoient la plûpart des Marchands de Syrie, d'Egypte, de Perſe, & d'Arabie; que les Chrétiens payoient au Roi un Tribut régulier, & demeuroient dans un quartier ſéparé; qu'ils avoient une Egliſe avec des Croix, mais ſans Images & ſans cloches; qu'ils avoient leur Pape, ſous lequel étoient dix Cardinaux, & deux Archevêques, avec quantité d'Evêques & d'Archevêques; que cette Cour Eccléſiaſtique réſidoit en Armenie, où les Evêques de Cranganor alloient recevoir leur dignité & leur conſécration; que lui-même avoit reçu le Sacerdoce des mains de ſon Pape; que le Clergé de cette Juriſdiction s'étendoit fort loin dans l'Inde & dans le Catay, & qu'il y obſervoit la même diſcipline; que les deux Patriarches faiſoient leur réſidence dans ces deux Provinces, & que les Evêques étoient diſperſés dans les Villes où l'on admettoit leur Communion; que leur Pape portoit le titre de *Catholique*; enfin que la tonſure du Clergé étoit en forme de Croix. Cabral ne fit pas difficulté de recevoir ces deux Chrétiens ſur ſa flotte.

Indiens de Cranganor, qui veulent aller à Rome.

Mélange de Religions, entre leſquelles le Chriſtianiſme ſe trouve établi.

Il reçut enſuite deux Députés des Rois de *Cananor* & de *Coulan*, qui venoient l'inviter à s'approcher de leurs Ports, & lui promettre des épices à prix plus bas que celles de Cochin. Il les remercia de leurs offres. Sa cargaiſon étoit achevée, & la ſaiſon le preſſoit; mais il leur promit de les viſiter lorſqu'il retourneroit aux Indes.

Députés de Cananor & de Coulan, pour attirer chez eux les Portugais.

1501.

En effet, il ne penſoit plus qu'à ſon départ, lorſqu'on vit paroître au long de la Côte vingt-cinq gros Vaiſſeaux, avec d'autres Bâtimens de moindre groſſeur. Le Roi de Cochin, informé du deſſein de cette flotte, fit avertir auſſi-tôt les Portugais qu'elle venoit les attaquer, & qu'elle avoit à bord 15000 hommes. Il leur fit offrir en même-tems tout ce qui leur manquoit pour leur défenſe. Cabral répondit, en le remerciant de ſes offres, qu'avec ſa petite armée, il ſe croyoit en état de faire repentir ſes ennemis de leur entrepriſe. En effet, les voyant balancer autour de lui, & demeurer à la diſtance d'une lieue ſans oſer s'approcher, il leva l'ancre, & d'un air ferme il s'avança vers eux. Mais le vent devint ſi contraire qu'il fut obligé de retourner au Port. Le lendemain 10 Janvier 1501, lorſqu'il étoit réſolu, avec un vent favorable, de braver la flotte du Samorin, il trouva que le Vaiſſeau de Sancho de Toar avoit été ſéparé de lui par l'orage du jour précédent. C'étoit le meilleur

Flotte de Calecut, qui cherche à ſe venger de Cabral.

Fermeté de l'Amiral Portugais.

Le vent ſépare les deux Flottes.

(*a*) Ce Joſeph arriva en Portugal; mais ſon frere mourut en chemin. C'eſt le *Joſephus Indus*, dont *Grineus* a publié une Relation qui ne contient que douze pages. On y trouve quelques détails, qui regardent particuliérement Cranganor, avec une courte deſcription de Calecut, Camboya, Guzarate, Ormuz, & Narſinga. Mais celui qui reçut ces éclairciſſemens de la bouche de Joſeph, confeſſe qu'à peine pouvoit-on l'entendre; & d'ailleurs, qu'étant Chrétien, il n'avoit jamais eu aſſez de commerce avec les Idolâtres de ſon propre Pays pour les bien connoître, eux, & leurs forces, & leurs uſages.

de

de ſa flotte, & le plus fort en Equipage. N'ayant pas laiſſé de ſortir du Port, il fut écarté tout d'un coup par un nouvel orage. Ce contretems & l'abſence de Toar, lui firent perdre l'envie de combattre, & prendre la réſolution de retourner en Portugal. La flotte de Calecut le pourſuivit pendant le reſte du jour, & l'abandonna au commencement de la nuit. Il regretta beaucoup que cet accident l'eût empêché de rendre ſes Otages au Roi de Cochin. Les Nayres eurent la conſtance de jeûner pendant cinq jours; mais ils ſe laiſſerent enfin perſuader de prendre quelque nourriture. Le 15 on jetta l'ancre devant Cananor, à trente-deux lieues de Cochin vers le Nord.

CABRAL. 1501.

Les Portugais abordent à Cananor. Avantages de cette Ville.

Cette Ville eſt fort grande. Les Edifices y ſont de terre, & couverts de lattes. La flotte Portugaiſe n'avoit point encore trouvé dans ces mers une Baye ſi agréable & ſi commode. Le gingembre, le (*a*) *cardamome*, le tamarin, le mirabolan, la caſſe, croiſſent abondamment dans le Pays; mais il ne produit que le poivre néceſſaire à l'uſage des Habitans. Le principal Commerce étoit entre les mains des Mores. Le Roi, qui ſe glorifioit d'être Bramine, étoit un des trois Princes dépendans du Malabare. Dans l'abondance des marchandiſes & des Proviſions qui s'offroient ſur cette Côte, l'Amiral Portugais ne prit que 400 quintaux de canelle; ce qui fit juger aux Habitans de Cananor qu'il manquoit d'argent. Le Roi lui fit offrir à crédit tout ce qu'il voudroit emporter de ſes Etats. Cabral refuſa cette propoſition avec de vives marques de reconnoiſſance, mais il reçut à bord un Ambaſſadeur que ce Prince voulut envoyer au Roi de Portugal, pour cultiver ſon amitié.

Alliance des Portugais avec le Roi.

Enfin les Portugais remirent à la voile pour traverſer le Golfe qui eſt entre l'Inde & l'Afrique. Le 31 de Janvier, ils prirent, au milieu de cette mer, un gros Vaiſſeau marchand; mais apprenant qu'il étoit au Roi de Cambaye, ils lui rendirent la liberté, & firent dire à ce Prince, que loin de venir aux Indes pour y porter la guerre, ils offroient leur amitié à toutes les Nations qui voudroient la recevoir. Cabral ne prit de ce Vaiſſeau qu'un Pilote, pour le conduire au travers du Golphe. En approchant de la Côte d'Afrique, le 12 de Février, il fut ſurpris pendant la nuit par une tempête qui pouſſa le Vaiſſeau de Sancho de Toar contre le rivage, où, par un autre malheur, le feu y prit, & le conſuma, ſans qu'on en pût ſauver autre choſe que l'Equipage. La force du même orage fit paſſer la flotte à la vûe de Melinde & des autres Places de la Côte, ſans pouvoir y relâcher. Enfin la mer devint plus tranquille près de Mozambique, où Cabral prit le parti de jetter l'ancre pour ſe radouber.

Il ménage l'amitié du Roi de Cambaye.

Accident qui arrive à la Flotte Portugaiſe.

Il profita de cet intervalle pour faire reconnoître Sofala par Sancho de Toar. C'étoit la premiere fois que les Portugais euſſent vû cette Ville. La flotte ſe remit en mer. Elle eſſuya pluſieurs orages vers le Cap de Bonne-Eſpérance; & l'ayant doublé le 22 de Mai, elle n'eut plus qu'un tems favorable juſqu'au Cap-Verd, où le hazard lui fit rencontrer *Diego Diaz*. Ce Capitaine avoit été ſéparé de Cabral en allant aux Indes. Le vent l'avoit jetté dans la Mer Rouge, où il avoit perdu ſa Chaloupe, & une partie de ſes gens. Son Pilote n'ayant oſé, après tant de malheurs, ſe charger de le conduire aux Indes, il avoit repris la route du Portugal, avec ſept hommes, qui étoient le reſte de ſon Equipage, & qui ſe trouverent aſſez forts pour ſuffire à la manœuvre pendant une ſi longue route.

Cabral fait reconnoître Sofala.

Il retrouve Diego Diaz.

Arrivée de Cabral à Liſbonne.

(*a*) C'eſt une eſpece de poivre, qu'on nomma d'abord *Graine de Paradis*.

CABRAL. 1501.

Cabral arriva au Port de Liſbonne le 31 de Juillet 1501. Il y fut rejoint, peu de jours après, par le Vaiſſeau que la tempête lui avoit fait perdre de vûe depuis le Cap de Bonne-Eſperance. Sancho de Toar ne tarda pas non plus à le ſuivre. Il rapporta que Sofala étoit une petite Iſle, fort proche du Continent, habitée par les Cafres, & remplie de mines d'or, qui excitoient l'avidité de tous les Mores des Indes. Ils en venoient dépouiller les Habitans, par des échanges de peu de valeur. Toar avoit amené un More, pour lequel il avoit laiſſé un de ſes gens en ôtage, & de qui la Cour de Portugal reçut des éclairciſſemens d'importance. Des douze Vaiſſeaux qui étoient partis avec Cabral, il n'en revint que ſix; & l'on n'a jamais ſçu clairement quel avoit été le ſort des autres.

CHAPITRE VI.

Troiſiéme Voyage des Portugais aux Indes Orientales, ſous la conduite de Juan de Nueva.

DE NUEVA. 1501.

AVANT le retour de Cabral, le Roi de Portugal, enflammé de jour en jour par de nouvelles eſpérances, avoit envoyé, dès le mois de Mars de la même année, une autre flotte aux Indes. Mais, s'étant imaginé que la querelle de Gama devoit être terminée à Calecut, & que Cabral y auroit établi le Commerce des Portugais ſur des fondemens plus ſolides, il n'avoit compoſé cette nouvelle flotte que de quatre Caravelles, qui ne portoient pas plus de 400 hommes. De ces quatre Bâtimens chargés de marchandiſes, deux étoient pour Sofala, & les deux autres pour Calecut. *Juan de Nueva*, Galicien de naiſſance, & d'une expérience conſommée dans la Marine, fut nommé pour les commander. Ses Inſtructions l'obligeoient de toucher à *San-Blaz*; & ſi quelqu'un de ſes Vaiſſaux s'écartoit dans la route, il devoit l'attendre pendant dix jours dans cette Rade. Enſuite il devoit gagner Sofala, pour y établir un Comptoir, s'il ne le trouvoit pas déja formé par Cabral. De-là, il devoit mouiller à Quilloa dans la même vûe; & ſe rendre enfin à Calecut; où, s'il trouvoit encore Cabral, il avoit ordre de le reconnoître pour ſon Général.

Nouvelle Flotte envoyée aux Indes Orientales.

Inſtructions données à l'Amiral.

Sa navigation fut ſi heureuſe, qu'après avoir découvert l'Iſle *de la Conception*, au huitiéme degré de latitude méridionale, il arriva, ſans aucune perte, à *San-Blaz*. Pendant qu'il cherchoit à s'y procurer des rafraîchiſſemens, il trouva dans un vieux ſoulier une lettre de Pedro d'Atayde, qui contenoit les affaires des Portugais, & l'état de leurs eſpérances à Calecut, à Cochin & à Cananor. Cet avis imprévû lui fit conclure que ſes gens étant en ſi petit nombre, il ne devoit laiſſer aucune de ſes Caravelles à Sofala. Il paſſa cette Ville. Il arriva au mois d'Août à Mozambique, d'où il ſe rendit à Quilloa, après avoir découvert une Iſle à laquelle il donna ſon nom. Ayant touché à Melinde, le Roi lui apprit tout ce qui s'étoit paſſé aux Indes, & lui confirma ce qu'il avoit déja ſçu à Quilloa du Banni que Cabral y avoit laiſſé. Il donna la chaſſe, près de Melinde, à deux grands Vaiſſeaux Mores, dont il

Le hazard lui fait trouver une lettre dans un ſoulier.

Ile de Sancta.

JUAN DE NUEVA. 1501.

prit l'un & le brûla. Enſuite il traverſa le Golphe d'Anchedive, où il arriva au mois de Novembre; &, tandis qu'il y prenoit de l'eau, ſept grands Vaiſſeaux de Cambaye paſſant par cette route pour ſe rendre aux Détroits de la Mecque, il prit le parti d'éviter leur rencontre. Il gagna Cananor, où le Roi, avec lequel il eut une conférence, le preſſa beaucoup d'y faire ſa cargaiſon; mais voulant recevoir auparavant les informations du Facteur de Cochin, il remercia ce Prince de ſes offres. Dans le reſte de ſa navigation, il attaqua un Vaiſſeau More de Calecut, qui fit une vigoureuſe défenſe, mais qu'il prit & qu'il fit conſumer par les flammes. Enfin il arriva au Port de Cochin.

Conférence avec le Roi de Cananor.

Nueva arrive à Cochin.

Le Facteur Portugais ſe rendit à bord, pour l'informer de ce qu'il lui importoit de ſçavoir. Le Roi de Cochin étoit vivement offenſé que Cabral fût parti ſans lui faire ſes adieux, & qu'il eût enlevé les Otages; ce qui n'avoit point empêché que ce Prince n'eût continué de traiter civilement les Portugais. Il les avoit même logés dans ſon Palais, pour les mettre à couvert de la haine des Mores, qui avoient mis une fois le feu à leur maiſon; & lorſqu'ils vouloient ſortir pendant le jour, il les faiſoit accompagner par une garde de Nayres. Le Facteur apprit auſſi à Nueva que les Négocians du Pays avoient ſi peu de goût pour les marchandiſes Portugaiſes, qu'ils refuſoient de les prendre en échange; & que s'il n'avoit point apporté d'argent, il étoit menacé de retourner ſans épices (*a*).

Etat du Comptoir.

Ces éclairciſſemens firent prendre à Nueva le parti de regagner auſſi-tôt Cananor; mais il trouva dans les Négocians de cette Ville le même dégoût pour ſes marchandiſes. Cependant le Roi, qui fut informé de cet obſtacle, aima mieux ſe faire ſa caution, que de le voir partir avec ſes Vaiſſeaux vuides. Il eut la généroſité de répondre pour 1000 quintaux de poivre, 50 de gingembre, & 450 de canelle, outre quelques étoffes, dont Nueva laiſſa le prix à prendre ſur les marchandiſes qu'un Facteur, qu'il établit à Cananor avec deux Sécretaires, devoit vendre après ſon départ. La cargaiſon s'achevoit tranquillement, lorſque le Roi fit avertir le Général Portugais qu'on avoit vû paroître du côté du Nord plus de quarre-vingt *Pares* que le Samorin envoyoit pour l'attaquer, & le fit preſſer de mettre à terre ſon monde, & ſon artillerie. Nueva témoigna beaucoup de reconnoiſſance à ce généreux Prince; mais il déclara que malgré l'inégalité dès forces, il ne craignoit point d'en venir aux mains avec les ennemis de ſa Nation.

Généroſité du Roi de Cananor.

La Flotte de Calecut vient attaquer les Portugais.

Le lendemain, dès la pointe du jour, on vit entrer dans la Baye de Cananor plus de cent Vaiſſeaux, ou Pares, remplis de Mores. A cette vûe Nueva ſe retira au centre de la Baye, & donna ordre à ſon artillerie de faire feu ſans interruption. Les Mores, qui étoient encore ſans canon, demeurerent à tant de diſtance, que toutes leurs fléches ne purent cauſer le moindre mal à la flotte. Et les Hiſtoriens Portugais confeſſent que Nueva n'eut l'obligation de ſon ſalut, & même de ſa hardieſſe, qu'à ſon artillerie. Il tua un grand nombre de Mores, il coula pluſieurs de leurs Vaiſſeaux à fond, ſans avoir un ſeul homme de bleſſé. Cette exécution ayant duré tout le jour, l'ennemi arbora un pavillon vers le ſoir. On s'imagina d'abord que ce n'étoit qu'un

Elle eſt défaite.

(*a*) Suivant Faria, les Portugais, dans la vûe apparemment de ſoutenir leur crédit, prirent une partie de leur cargaiſon à Cochin.

JUAN DE NUEVA. 1501.

artifice, & Nueva fit continuer le feu. Mais la vûe du pavillon, qu'on ne retiroit pas, & plus encore le déſordre de l'artillerie Portugaiſe, dont il étoit crevé quantité de pieces, porterent le Général à répondre par un autre pavillon. Alors on vit approcher, dans une petite Barque, un More qui vint propoſer deux jours de Treve. Nueva y conſentit; mais à condition que les ennemis s'en ſerviroient pour ſortir auſſi-tôt du Port. Ils ſe ſoumirent à cette loi. La flotte Portugaiſe quitta auſſi ſon poſte, & les ſuivant à peu de diſtance, elle jetta l'ancre fort près d'eux. Pendant la nuit on s'apperçut qu'il s'en approchoit pluſieurs petites Barques, dans l'intention, ſans doute, d'y mettre le feu. Quelques boulets tirés au hazard les forcerent de ſe retirer, & firent reprendre le lendemain, à tous les Mores (*a*), la route de Calecut. Nueva ne s'arrêta plus que pour prendre congé du Roi de Cananor. Sa navigation continua d'être ſi heureuſe, qu'il (*b*) arriva au Port de Liſbonne avec tous ſes Vaiſſeaux, ſans avoir rien ſouffert de la guerre ni des flots.

Loix du Vainqueur.

Nueva retourne à Liſbonne.

On apprit dans la ſuite, que peu de jours après ſon départ, il étoit revenu à Cananor un des Portugais que Cabral avoit laiſſé priſonnier à Calecut, envoyé par le Samorin pour faire des excuſes à la Nation, avec l'offre de rétablir le Commerce, & d'accorder toutes les ſûretés qui pouvoient faire renaître la confiance.

CHAPITRE VII.

Second Voyage de Vaſco de Gama aux Indes Orientales, & quatriéme des Portugais. Gama commence à porter la guerre aux Indes.

VASCO DE GAMA. II. Voyage. 1502.

LES Relations de Pedro Alvarez Cabral avoient fait comprendre qu'il ne falloit point eſpérer de s'établir dans les Indes Orientales ſans y employer la force. On délibera long-tems s'il n'étoit pas plus avantageux de renoncer à cette entrepriſe; mais la réputation des Portugais y étoit trop engagée pour leur permettre de ſe laiſſer vaincre par les difficultés. D'ailleurs on alléguoit, en faveur de la confiance, que malgré toutes les pertes qu'ils avoient eſſuyées, le profit l'avoit beaucoup emporté ſur le dommage. On ajoûtoit un motif encore plus important; c'étoit celui de la Religion qu'on eſpéroit d'étendre dans ces vaſtes Contrées. Mais le Roi demeura perſuadé que pour donner du poids à ſon nom parmi tant de Nations puiſſantes & éloignées, il devoit faire éclater ſes richeſſes & ſes forces. Ainſi la réſolution à laquelle il s'arrêta fut de faire partir au mois de Mars 1502, trois Eſcadres enſemble; la premiere, de dix Vaiſſeaux, commandée par Vaſco

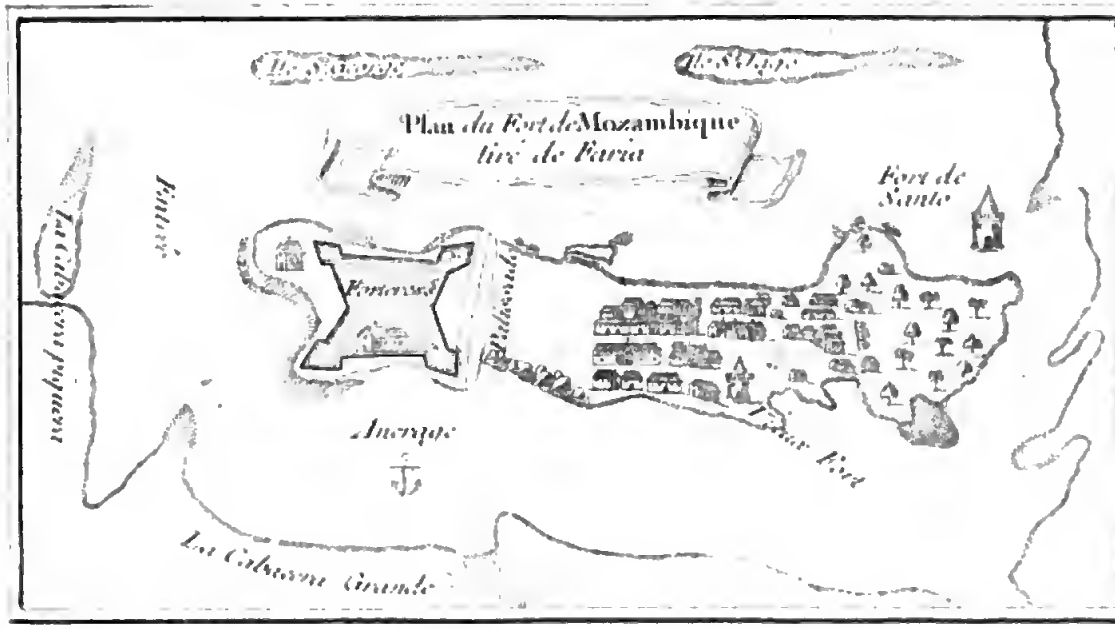
Motifs qui fortifierent la confiance des Portugais.

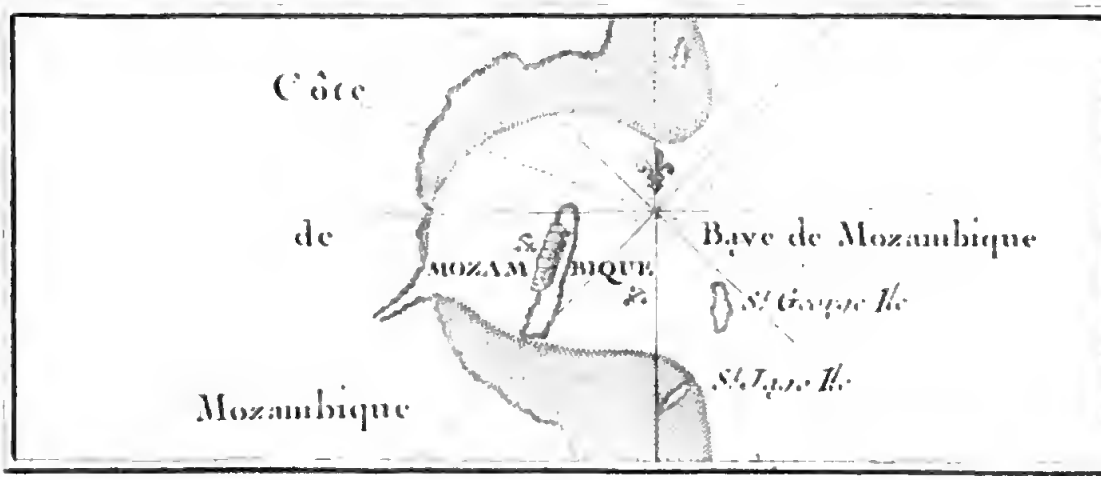
Ils font partir tout à la fois trois Eſcadres.

(*a*) Faria place la ſcéne de cette action dans la Baye de Calecut, & prétend que les Mores eurent cinq grands Vaiſſeaux & neuf Pares coulés à fond. Barros met dix Vaiſſeaux Marchands & neuf Pares.

(*b*) Maffié & Faria rapportent qu'il découvrit à ſon retour l'Iſle de Sainte-Helene, qui étoit ſans Habitans. Cela confirme ce qu'on a lû ici pag. 33.

Digitized by Google





P. Bardel Cum. Sculp.

N° 3

de Gama, qui ſembloit appellé à ſubjuguer les Indes, comme à les découvrir; la ſeconde, de cinq Vaiſſeaux, ſous Vincent Sodre, pour nettoyer les Côtes de Cochin, & de Cananor, c'eſt-à-dire, pour empêcher les Turcs & les Arabes de porter leur Commerce aux Indes, en veillant à l'entrée de la Mer rouge; la troiſiéme, de cinq Vaiſſeaux encore, ſous Etienne de Gama : ce qui devoit compoſer une flotte de vingt Vaiſſeaux, qui avoient ordre de reconnoître Vaſco de Gama pour Amiral. Le choix du Roi, pour ce commandement, étoit d'abord tombé ſur Pedro Alvarez de Cabral; mais par des conſidérations importantes, il fut changé en faveur de Gama.

VASCO DE GAMA. II. Voyage. 1502.

Vaſco de Gama eſt nommé Général.

Après avoir reçû l'Etendart de la foi dans l'Egliſe Cathédrale de Liſbonne, avec le titre d'*Amiral des Mers d'Orient*, Gama partit le 3e jour de Mars, à la tête ſeulement des deux premieres Eſcadres, parce que la troiſiéme ne put mettre à la voile que le 1 de Mai. Il avoit à bord les Ambaſſadeurs de Cochin & de Cananor, que le Roi de Portugal renvoyoit comblés d'honneurs & de préſens. Vers le Cap-Verd, il rencontra une Caravelle Portugaiſe, qui retournoit à Liſbonne, avec quantité d'or *de Mina*. Les Ambaſſadeurs Indiens, ſurpris du Commerce des Portugais, lui témoignerent que ce qu'ils voyoient ne s'accordoit guéres avec le récit de l'Ambaſſadeur de Veniſe en Portugal, qui leur avoit aſſuré, que ſans le ſecours des Venitiens, à peine les Portugais étoient en état de mettre quelques Vaiſſeaux en mer. C'étoit l'envie qui faiſoit tenir ce langage à l'Ambaſſadeur, depuis qu'il voyoit le Commerce des Indes perdu pour les Vénitiens par la voye de l'Egypte.

Circonſtances de ſon départ.

Jalouſie des Vénitiens.

La flotte ayant doublé le Cap de Bonne-Eſperance, & paſſé les Courans, Dom Vaſco prit la route de Sofala, avec quatre de ſes moindres Vaiſſeaux, & chargea le reſte de ſe rendre directement à Mozambique. Il devoit, ſuivant les ordres du Roi, non-ſeulement obſerver la ſituation de cette Ville, & choiſir un lieu commode pour y élever un Fort, mais reconnoître le Pays & les Mines. Le Roi de Sofala ne lui fit point acheter trop cher ſon amitié, & la liberté d'établir un Comptoir Portugais dans la Capitale. Cette alliance fut cimentée par des préſens mutuels. Dom Vaſco partit, après avoir employé vingt-cinq jours à cette négociation; mais en ſortant de la Riviere, il perdit un de ſes Vaiſſeaux, dont il ne put ſauver que les hommes.

Comptoir établi à Sofala.

En arrivant à Mozambique, il trouva la même facilité à faire un Traité d'alliance avec le Roi, malgré l'averſion que ce Prince avoit marquée pour les Portugais dans leur premier voyage. Il obtint, comme à Sofala, la permiſſion d'établir un Comptoir, dont le ſeul but étoit encore de fournir aux flottes Portugaiſes des proviſions à leur paſſage. De-là il ſe rendit avec ſes deux Eſcadres à Quilloa, dans le deſſein de punir Ibrahim, qui régnoit dans cette Contrée, du mauvais traitement qu'il avoit fait à Pedro-Alvarez Cabral, & de le rendre Tributaire des Portugais. Il y arriva (*a*) le douze de Juillet. Ibrahim, preſſé par la crainte, ſe hâta de lui rendre une viſite à bord : mais on connoiſſoit la perfidie de ſon caractere. Dom Vaſco, ne le vit pas plutôt en ſa puiſſance, que ſans garder de meſures, il le menaça de

Comptoir à Mozambique.

Adreſſe de Gama pour aſſujettir le Roi de Quilloa.

(*a*) Faria raconte, qu'en arrivant, Gama battit furieuſement la Ville; il ajoûte que cet Ibrahim étoit un Uſurpateur, qui craignoit beaucoup pour ſa Couronne.

VASCO DE GAMA. II. Voyage. 1502.

la perte de ſa liberté, s'il ne s'engageoit ſur le champ à payer un tribut au Portugal. Le Monarque captif promit de donner tous les ans deux mille *Miticaux* d'or, & remit pour caution entre les mains des Portugais, un riche More, qu'il haïſſoit mortellement, & dont il cherchoit l'occaſion de ſe défaire. En effet, auſſi-tôt qu'il fut rentré dans ſa Capitale, il refuſa d'exécuter le Traité, moins pour conſerver ſon argent, que pour exciter l'Amiral à faire tuer ſa caution : mais le More, apprenant l'infidelité de ſon Maître, prit le parti de payer la ſomme, pour obtenir la liberté. Etienne de Gama joignit ici la flotte avec la troiſiéme Eſcadre. L'Amiral partit alors pour Melinde, à la tête de toutes ſes forces ; mais un vent impétueux le pouſſa huit lieues au-delà de cette Ville, dans une Baye, où il trouva pluſieurs Vaiſſeaux Mores, & quelques-uns de Calecut, dont il ſe ſaiſit.

Il prend pluſieurs Vaiſſeaux Mores.

Il étoit attendu par un évenement plus conſidérable ſur la Côte de l'Inde. En approchant de Mont-Deli, au Septentrion de Cananor, il rencontra un Bâtiment de la premiere groſſeur, nommé *le Meri*, qui appartenoit au Soudan d'Egypte, chargé non-ſeulement de marchandiſes précieuſes, mais d'un grand nombre de Mores de la premiere diſtinction, qui alloient en pélerinage à la Mecque. Les Portugais s'en étant rendus maîtres, après une vigoureuſe réſiſtance, l'Amiral y monta, & ſe fit amener les principaux Mores, qu'il menaça de faire jetter ſur le champ dans la mer, s'ils ne produiſoient ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils prétendirent que tous leurs effets étoient reſtés à Calecut : Mais Dom Vaſco en ayant fait prendre un, qui fut jetté dans les flots, pieds & mains liés, à la vûe des autres, cet exemple les rendit plus traitables. Ils préſenterent les tréſors qui étoient deſtinés au Temple de leur Prophête. Tous les enfans (*a*), furent tranſportés dans le Vaiſſeau de l'Amiral, & le reſte du butin fut abandonné aux Matelots Portugais. Enſuite Etienne Gama, par l'ordre de Dom Vaſco, mit le feu au Bâtiment. Les Mores à cette vûe, rompirent leurs liens, & la clôture qui les tenoit enfermés. L'eau qu'ils avoient dans le Vaiſſeau, leur ſervit à éteindre les flammes ; & lorſqu'Etienne de Gama voulut s'approcher pour les faire rentrer dans la ſoumiſſion, ils le reçurent avec tant de réſolution que la nuit étant fort proche, il fut obligé d'abandonner ſon entrepriſe. Dom Vaſco fit veiller autour d'eux pendant l'obſcurité, pour empêcher, qu'à la faveur des ténébres, ils ne puſſent gagner la terre, qui n'étoit pas éloignée. Toute la nuit ces Malheureux ne ceſſerent pas d'invoquer le ſecours de Mahomet. Etienne de Gama fut renvoyé le matin, pour exécuter ſes premiers ordres. Il entra dans le Vaiſſeau ; il y mit le feu, en pouſſant les Mores, que le deſeſpoir portoit encore à ſe défendre. La plûpart, ſe voyant preſſés par les flammes, ſe précipiterent dans l'eau, avec ce que la fureur leur avoit fait prendre pour armes, & ſe défendirent, en nageant, contre ceux qui les pourſuivoient. Il y en eut même qui attaquerent les Chaloupes dans cette ſituation, & qui y cauſerent quelque déſordre. Cependant ils furent tous tués ou noyés ; & les autres coulerent bientôt à fond avec leur Vaiſſeau qu'ils n'a-

Priſe d'un riche Vaiſſeau d'Egypte.

Fin tragique de ce Bâtiment & des Mores qui le montoient.

(*a*) Ils étoient au nombre de vingt. Faria rapporte, que Dom Vaſco fit vœu au Ciel de les engager tous dans l'état Eccléſiaſtique, & de fonder un revenu pour leur entretien dans l'Egliſe de Sainte Marie de Belem : ce qu'il exécuta. C'étoit une eſpéce d'amende qu'il crut devoir à Dieu, parce qu'un Portugais s'étoit fait Mahométan.

Digitized by Google

voient pas quitté ; de ſorte que d'environ trois cens hommes, entre leſquels on comptoit trente femmes, il n'y en eut pas un qui pût échapper aux flammes, aux flots, ou à l'épée.

VASCO DE GAMA. II. Voyage. 1502.

Après cette ſanglante expédition, l'Amiral, étant arrivé à Cananor, fit dire au Roi qu'il deſiroit de lui parler. Une priere, qui avoit été précedée du bruit de ſa victoire, & qui étoit ſoutenue par une flotte ſi puiſſante, ne pouvoit paſſer que pour un ordre auquel il y auroit eu du péril à réſiſter. Ainſi, quelques preuves que les Portugais euſſent déja reçues de la bonne-foi de ce Prince, ils n'eurent plus le plaiſir de pouvoir diſtinguer ce qui étoit l'effet de la crainte ou de l'affection. Cependant l'apparence ſe ſoutint en leur faveur. Le Roi fit conſtruire un pont de bois, qui s'étendoit fort loin ſur l'eau, & qui fut couvert de tapis. A l'extrêmité, du côté de la terre, il fit bâtir une ſalle de bois, qui fut ornée de ce qu'il y avoit de plus précieux. Il s'y rendit le premier, eſcorté de 1000 Nayres, au ſon des trompettes & des autres inſtrumens. L'Amiral parut bientôt accompagné de toutes les Chaloupes de la flotte, & deſcendit ſur le pont, au bruit de ſon artillerie. On portoit devant lui deux grands baſſins de vermeil, remplis de pieces de corail, & d'autres bijoux eſtimés dans les Indes. Il fut reçu à la tête du pont, par pluſieurs Nayres, & le Roi vint au-devant de lui juſqu'à la porte de la ſalle. Ce Prince l'embraſſa. On avoit placé au fond de la ſalle deux chaiſes, ſur leſquelles ils s'aſſirent ; & cette poſture, à laquelle le Roi ſe contraignit, étant contraire à l'uſage des Indes, c'étoit la plus haute marque de conſidération qu'il pût donner à l'Amiral. Ils conclurent, dans cette conférence, un Traité d'amitié & de Commerce, avec l'établiſſement d'un Comptoir à Cananor. Les Portugais déchargerent immédiatement une partie de leurs Vaiſſeaux ; & ſans exiger d'autres cautions de la ſincérité du Roi, ils partirent pour Calecut.

Complaiſance forcée du Roi de Cananor pour les Portugais.

Conférence du Roi avec l'Amiral.

§. II.

Vaſco de Gama canone Calecut. Il court riſque d'être pris. Fermeté du Roi de Cochin.

LA Renommée avoit appris au Samorin l'arrivée & les forces de ces Marchands guerriers dont il connoiſſoit déja la valeur, & le ſouvenir de ſon infidélité lui faiſoit prévoir ce qu'il devoit craindre de leur reſſentiment. Cependant il ne les croyoit pas ſi proches de ſes Côtes ; & Gama, en arrivant à la vûe de la Ville, ſe ſaiſit de pluſieurs Pares, & d'environ cinquante Malabares, avant qu'ils euſſent pris des précautions contre la ſurpriſe. Il ſuſpendit les hoſtilités, pour attendre ſi le Samorin donneroit quelques marques de repentir. Bientôt il vit arriver une Barque, qui portoit un pavillon, avec un Religieux Franciſquain, que les Portugais prirent d'abord pour un de ceux qui étoient reſtés à Calecut dans le voyage de Cabral. En montant ſur le Vaiſſeau de l'Amiral, il prononça *Deo gratias* : ce qui n'empêcha point qu'il ne fût auſſi-tôt reconnu pour un More. Il commença par des excuſes de ce déguiſement, qu'il n'avoit pris que pour s'approcher ſans péril. Enſuite il déclara qu'il étoit venu par l'ordre du Samorin, pour offrir à l'Amiral un nouvel éta-

Allarmes du Samorin.

Il fait déguiſer un de ſes gens en Franciſquain.

Motif de cet artifice.

VASCO DE GAMA. II. Voyage. 1502.

bliſſement de Commerce avec Calecut. Gama répondit qu'il pourroit penſer à cette propoſition lorſqu'il auroit reçu du Samorin une juſte ſatisfaction pour la mort de Correa, & pour les marchandiſes qui étoient reſtées dans le Comptoir.

Trois jours ſe paſſerent en Meſſages, qui ne produiſirent aucun effet. L'Amiral, perſuadé qu'on ne cherchoit qu'à gagner du tems, fit déclarer au Samorin qu'il lui accordoit encore juſqu'à midi pour ſe déterminer, & que s'il ne recevoit point dans cet eſpace une réponſe qui le ſatisfit, il employeroit contre lui le fer & le feu, en commençant par les cinquante Malabares de ſes Sujets qu'il avoit faits priſonniers. Et pour donner plus de force à cette menace, s'étant fait apporter un ſable d'une heure, il répeta au More qu'il chargeoit de ſes ordres, qu'auſſi-tôt que cet inſtrument auroit fait tel nombre de révolutions, il exécuteroit infailliblement ce qu'il venoit de lui déclarer.

Fermeté de Gama.

Le Samorin, toujours gouverné par les Mores, eut la fermeté de ne faire aucune réponſe. Le terme expira. Dom Vaſco fit tirer un coup de canon, qui étoit le ſignal annoncé pour tous ſes Capitaines; & les cinquante Malabares, qu'on avoit diſtribués ſur chaque bord, furent pendus au même moment. On leur coupa auſſi-tôt les pieds & les mains (*a*), qui furent envoyés au rivage dans un Pate gardé par deux Chaloupes, avec une Lettre écrite en Arabe pour le Samorin. L'Amiral lui déclaroit que c'étoit de cette maniere qu'il avoit réſolu de le récompenſer, pour toutes ſes trahiſons & ſes infidélités; & qu'à l'égard des marchandiſes qui appartenoient au Roi ſon Maître il avoit mille moyens de les recouvrer au centuple. Après cette déclaration, il fit avancer, pendant la nuit, trois de ſes Vaiſſeaux le plus près qu'il put du rivage; & le lendemain, aux premiers rayons du jour, l'artillerie fit un feu terrible ſur la Ville. Quantité de maiſons furent abbatues, & le Palais fut réduit en poudre. Gama, ſatisfait de cette premiere vengeance, laiſſa *Vincent Sodre*, avec ſix Vaiſſeaux, pour ruiner le Commerce des Mores, & prit la route de Cochin.

Il exerce une furieuſe vengeance contre Calecut.

Il y retrouva la même affection pour le nom Portugais dans le Roi Trimumpara (*b*). Ce Prince commença par lui envoyer volontairement des Otages, & s'avança ſur le bord de la mer, pour ſe procurer plus promptement la ſatisfaction de l'embraſſer. Gama, dans cette entrevûe, lui remit une Lettre & des préſens du Roi de Portugal. La Lettre contenoit des remercimens pour les faveurs dont il avoit comblé Cabral; & les préſens étoient une couronne d'or, parſemée de joyaux; un collier d'or émaillé; deux fontaines d'argent d'un travail curieux; deux aigueres ornées de bas-reliefs; une tente fort riche; une piece de ſarin cramoiſi, & une piéce de ſandal. Trimumpara fut extrêmement ſenſible à des témoignages ſi diſtingués de l'eſtime des Portugais. Il fit tendre ſur le champ la tente pour en apprendre l'uſage. On y conclut un nouveau Traité d'alliance. Il donna au Facteur une maiſon, pour ſervir de Comptoir, & le prix des épices fut reglé. Tous les articles de

Affection du Roi de Cochin pour les Portugais.

Préſens du Roi de Portugal à ce Prince Indien.

(*a*) Suivant Faria, les Malabares furent jettés dans la mer, pour être pouſſés ſur le rivage par la marée.

(*b*) Faria l'appelle *Uniramacoul*, quoique lui-même & d'autres Hiſtoriens l'ayent nommé d'abord Trimumpara; peut-être celui-ci étoit-il mort, & l'autre étoit-il ſon Succeſſeur.

Le Roy de Cochin sur son Elephant accompagné de ses Nayres &c.

Digitized by Google

Digitized by Google

cette capitulation furent couchés par écrit, & ſignés de la main du Roi, qui envoya de ſon côté au Roi de Portugal, deux bracelets d'or, garnis de pierres précieuſes; une écharpe pour la tête, à l'uſage des Mores, d'un tiſſu d'argent, & longue de deux aunes; deux grandes pieces de calico de Bengale, avec une pierre de la groſſeur d'une noix, dont la vertu eſt admirable contre toutes ſortes de poiſons. Elle eſt tirée de la tête d'un animal fort rare, que les Indiens nomme (a) *Bulgoldoph.*

VASCO DE GAMA. II. Voyage. 1502.

Traité entre les deux Rois.

Pendant que Gama chargeoit ſa flotte à Cochin, il reçut un Meſſager de Calecut, qui venoit lui offrir, de la part du Samorin, la reſtitution des marchandiſes Portugaiſes, avec la liberté de retourner dans ſes Etats, & d'y rétablir le Traité de Commerce. Il fit garder le Meſſager (b), dans l'intention de le punir, ſi le Samorin manquoit de bonne-foi; & contre l'avis de tous ſes Capitaines, il réſolut de ſe rendre à Calecut avec ſon ſeul Vaiſſeau. L'Eſcadre de Vincent Sodre, qui continuoit de croiſer ſur cette Côte, lui parut une reſſource ſuffiſante contre des périls qu'il redoutoit peu. A ſon arrivée, le Samorin lui fit dire que, le jour ſuivant, tous les différends ſeroient heureuſement terminés. Mais lorſqu'il eut appris que l'Amiral étoit ſeul, il dépêcha trente-trois Pares bien équipés, avec ordre de ſe ſaiſir de lui. Cette multitude de petits Bâtimens fondit ſi bruſquement ſur le Vaiſſeau de Gama, que pour ſe dérober à leur premiere impétuoſité, il fut obligé de couper un de ſes cables, & de mettre au vent toutes ſes voiles. Ils continuerent de le preſſer avec tant de chaleur, qu'il n'auroit point évité le malheur d'être pris, ſi l'Eſcadre de Sodre n'eût paru fort à propos. A ſon retour, il fit pendre ſans pitié (c) le Meſſager du Samorin.

Nouveaux artifices du Samorin.

L'Amiral court riſque d'être pris.

Ce Prince perfide conçut dans quel précipice il s'étoit jetté par ſa nouvelle trahiſon. Il ne pouvoit plus compter ſur l'artifice, & le nombre des Vaiſſeaux Portugais ne lui laiſſoit rien eſpérer de la force. Il tourna ſes vûes du côté de Cochin, pour eſſayer de jetter l'allarme dans l'eſprit du Roi, & de le dégoûter de l'alliance du Portugal. Dans une lettre qu'il lui écrivit, il traita les Portugais de Voleurs, en lui repréſentant les dangers dont il étoit menacé par de tels Hôtes, & les maux qu'ils avoient déja cauſés à Calecut. Trimumpara répondit qu'il étoit de ſon intérêt de traiter favorablement ceux qui apportoient de l'argent dans ſes Etats, & qu'il ne ſe flattoit pas qu'à ſa priere, le Samorin voulût congédier les Mores de la Mecque, qui exerçoient le Commerce à Calecut. Cette réponſe attira des menaces ſanglantes au Roi de Cochin; mais loin de s'en effrayer, il repliqua que la crainte ne ſeroit jamais capable de lui faire commettre une perfidie. Le Samorin jura au fond de ſon cœur, d'en tirer une ſévere vengeance, après le départ des Portugais: & pour ne pas leur découvrir l'impuiſſance de ſa haine, il fit armer vingt-neuf gros Vaiſſeaux, avec quelque eſpérance, que leur flotte, chargée comme elle étoit de marchandiſes, ſeroit moins capable de réſiſter à la ſienne.

Le Samorin s'efforce d'animer le Roi de Cochin contre les Portugais.

Son reſſentiment contre ce Prince.

(a) Faria l'appelle *Bulgodolf.* C'eſt un ſerpent à chapeau. La pierre ſe nomme en François, *Pierre de Serpent*: en Portugais *Cobra de Capelos.*

(b) Le même Auteur dit que ce Meſſager étoit un Bramine, qui laiſſa ſon fils & ſon neveu en ôtage, & qui étant revenu à Calecut avec Gama, fut chargé de toutes les députations entre le Samorin & les Portugais. Il dit encore que l'Amiral avoit une Caravelle avec ſon Vaiſſeau.

(c) Faria prétend que le fils & le neveu du Bramine furent pendus.

VASCODE GAMA. II. Voyage. 1502.

Trimumpata ne révela rien à Dom Vaſco de ce qui s'étoit paſſé entre lui & le Samotin, juſqu'au départ de la flotte; mais il fit cet aveu, lorſqu'il la vit prête à lever l'ancre, en aſſurant l'Amital, qu'il s'expoſetoit à perdre ſa Conronne pour ſervit le Roi de Portugal. Dom Vaſco lui proteſta que des ſentimens ſi généteux, exciteroient toute la reconnoiſſance de ſon Maître, & lui promit, au nom du Roi Emmanuel, des ſecours ſi puiſſans qu'ils le metttoient en état, non-ſeulement de défendre ſon propre Royaume, mais d'en conquétir d'autres. Il ajoûta que déſormais, la guerre ſetoit pouſſée ſans ménagement contre le Samorin, qui loin d'inſulter les autres, auroit aſſez d'embarras à ſe ſoutenir ſur ſon Trône. Ces promeſſes furent d'autant plus agréables au Roi de Cochin, qu'elles avoient pour témoins ſes principaux Nayres, gens dévoués aux Mores, & qui voyoient à regret l'établiſſement du Comptoir Portugais (*a*).

Reconnoiſſance des Portugais pour le Roi de Cochin.

La flotte ayant mis à la voile avec un vent favorable, rencontra celle de Calecut, qui entreprit de couper ſon paſſage à trois ou quatre lieues de Padetane. Dom Vaſco tranſporté d'indignation, autant que de courage, ſe précipita ſur eux; tandis que Sodre & deux autres Capitaines, s'avançant auſſi plus promptement que les autres, attaquerent avec tant de furie deux des plus gros Vaiſſeaux Indiens, que la plus grande partie de ceux qui les montoient s'élancerent dans l'eau pour éviter des ennemis ſi terribles. Le reſte de la flotte Portugaiſe qui ſurvint auſſi-tôt, acheva de répandre l'effroi parmi les autres, & les força de fuir en confuſion vers le rivage. L'Amital défendit à ſes gens de les pourſuivre, dans la crainte des ſables, qu'ils ne connoiſſoient point encore; mais ils tuerent à l'aiſe environ trois cens de ces malheureux, qui s'efforçoient inutilement de ſe défendre en ſe ſauvant à la nage. On trouva dans les deux Vaiſſeaux dont on s'étoit ſaiſi, quantité de porcelaine & d'étoffes de la Chine, de vaſes de vermeil, & d'autres marchandiſes précieuſes. La plus riche partie de ce butin, fut une Statue d'or, du poids de ſoixante marcs, & d'une monſtrueuſe figure. Les yeux étoient deux émeraudes. La plus grande partie du corps étoit couverte d'une ſorte de robbe d'or battu, curieuſement travaillée, & parſemée de pierres précieuſes. Sur la poitrine de l'Idole, il y avoit un gros rubis, qui jettoit autant de lumiere, que le feu le plus ardent. On brûla les deux Vaiſſeaux, après les avoir dépouillés de toutes leurs richeſſes.

La Flotte de Calecut eſt encore défaite.

Statue monſtrueuſe.

Gama continua librement ſa route vers Cananor, où l'accueil qu'il reçut du Roi le conſola des trahiſons du Samotin. Il y laiſſa trente-quatre hommes, dans une grande maiſon que ce Prince leur donna pour en faire leur Comptoir, & le prix des épices fut réglé comme à Cochin (*b*). Les deux Nations con-

Fidélité du Roi de Cananor.

(*a*) Barros, Maffée, & Faria prétendent que pendant ſon ſéjour à Cochin, Gama reçut des Ambaſſadeurs de la part des Chrétiens de Cranganor, & font monter le nombre de ces Chrétiens à 30000. Ils ajoûtent qu'ils ſe ſoumirent au Roi de Portugal, & qu'ils remirent à ſon Amiral, pour témoignage de leur ſoumiſſion, leur Bâton de Juſtice, qui étoit de ſa longueur d'un Sceptre, garni d'argent par le bas, avec trois ſonnettes au ſommet.

(*b*) Faria raconte, que les Commiſſaires ayant été nommés pour régler dans ce Port ce qui appartenoit au Commerce, ils ne s'accorderent point ſur le prix des épices; à l'occaſion de quoi les Portugais menacerent beaucoup le Roi de Cochin. En un mot cet Auteur prétend que Trimumpara fut d'abord auſſi peu traitable qu'aucun autre Roi du même Pays, & que s'étant joint d'abord avec ceux de Calecut, & de Cananor, dans le deſſein de faire périr les Portugais, il ne revint à des vûes plus humaines comme le Roi de Cananor, qu'après avoir vû l'inutilité des premieres.

vinrent de ſe défendre mutuellement. Le Roi promit de ne prendre parti pour aucune Puiſſance contre Trimumpara. Sodre fut chargé par l'Amiral de demeurer ſur cette Côte juſqu'au mois de Février ; mais, s'il voyoit dans cet intervalle quelque apparence à la guerre entre le Samorin & Trimumpara, de ſe rendre à Cochin, & d'y paſſer l'hyver. Si la paix regnoit de ce côté là, il eut ordre de faire voile vers la Mer rouge, & de s'emparer de tous les Bâtimens de la Mecque, qui faiſoient le Commerce des Indes.

VASCO DE GAMA. II. Voyage. 1503.

Le vingt Décembre 1503, Gama partit avec treize Vaiſſeaux, pour retourner en Portugal. Il relâcha au Port de Mozambique, ſans autre néceſſité que d'en faire radoubler deux. Vers le Cap de Corientes, il fut retardé par des vents contraires, & par des tempêtes, qui ſéparerent de la flotte Etienne de Gama ſon frere. Enfin il prit terre à Caſcais, le premier de Septembre. Un grand nombre de Seigneurs Portugais vinrent l'y recevoir, & compoſerent ſon Cortege juſqu'à la Cour. Il ſe fit précéder par un Page, qui portoit le tribut du Roi de Quilloa dans un baſſin d'argent. Le Roi Emmanuel lui fit un accueil fort honorable, tel qu'il le crut devoir à ſa conduite & à ſa valeur. Il lui confirma le Titre d'*Amiral des Mers de l'Inde*, auquel il joignit celui de Comte de *Videgueyra*. Son Frere arriva ſix jours après lui, ſans autre diſgrace que la perte d'un de ſes Mâts.

Retour de Gama en Portugal.

Faveur & récompenſes qu'il reçoit de la Cour.

Le nom de Vaſco de Gama va demeurer, comme enſeveli dans un honorable repos, pendant un aſſez grand nombre d'années ; Mais c'eſt pour reparoître en 1524, avec une nouvelle gloire & de nouveaux Titres, ſous le regne de Jean III.

CHAPITRE VIII.

Progrès des Portugais aux Indes, depuis 1503 juſqu'en 1507. Exploits de Pacheco.

PACHECO. 1503.

IL parut au Samorin, qu'après le départ de la flotte Portugaiſe tout devoit rentrer dans l'ancien ordre, & que parmi des Rois, ſes Tributaires, ou ſes Vaſſaux, il n'en devoit reſter aucun qui refuſât de ſe ſoumettre à ſes volontés. Dans cette confiance il renouvella ſes menaces au Roi de Cochin, avec de nouveaux efforts pour lui faire comprendre que les Portugais étant ennemis des Mores, c'étoit ruiner le Commerce des Indes avec l'Arabie & l'Egypte que de favoriſer trop ces Etrangers. Enfin, n'ayant rien obtenu par ſes inſtances, il aſſembla 50000 hommes à *Panami*, ſeize lieues au-deſſus de Cochin ; & le reſte de ſes préparatifs répondit à la force de cette Armée.

Le Samorin déclare la guerre au Roi de Cochin.

Le peuple de Cochin, effrayé du péril qui le menaçoit, ſe réunit pour ſolliciter ſon Roi d'abandonner les intérêts du Portugal, & de livrer même les Portugais du Comptoir au Samorin, que cette ſeule démarche pouvoit appaiſer. Mais Trimumpara rejetta de ſi lâches propoſitions. Il ſe mit en campagne avec un petit nombre de troupes, & trois de ſes Neveux. A la premiere charge il fut abandonné de ſa principale Nobleſſe. Cependant la va-

Fidélité du Roi de Cochin pour les Portugais.

PACHECO. 1503.

leur des Portugais le ſoutint dans un paſſage, & lui donna le tems de rallier ſes forces. Mais ayant perdu un de ſes Neveux, qui faiſoit l'office de Général, & ſe voyant bleſſé lui-même après avoir fait des prodiges de valeur, il fut forcé de ſe retirer dans l'Iſle de Vaipi, qui étoit plus capable de défenſe que ſa Capitale. La malheureuſe Ville de Cochin fut priſe & brûlée par le Vainqueur, ſans que Trimumpara perſiſtât moins à proteger les Portugais : exemple mémorable de conſtance & de fidélité dans un Prince Idolâtre.

La Ville de Cochin eſt priſe & brûlée.

Tandis qu'il étoit aſſiegé dans l'Iſle de Vaipi, le Roi de Portugal faiſoit partir de Liſbonne neuf Vaiſſeaux, ſous trois différens Chefs ; Alonſo, ou Alfonſe d'Albuquerque, François d'Albuquerque, & Antoine de Saldanna. La derniere de ces trois Eſcadres étoit deſtinée à croiſer à l'entrée de la Mer Rouge, contre les Vaiſſeaux Mores ; & les deux autres devoient revenir en Portugal avec leur cargaiſon. Celle de François d'Albuquerque arriva la premiere aux Indes, & s'y trouva plus nombreuſe par la jonction de celle de Vincent Sodre, qui avoit été jettée fort loin par la tempête, en croiſant ſur les Côtes d'Arabie, & par celle d'un Vaiſſeau de Gama, que le vent avoit ſéparé de la flotte. Sodre avoit pris quatre Vaiſſeaux de Calecut, qu'il avoit conduits à Cananor, & brûlé quantité d'autres petits Bâtimens au Samorin ; mais ces évenemens avoient précedé la guerre de Cochin. Sodre avoit alors offert ſon aſſiſtance à Trimumpara, ſans que ce Prince eût voulu l'accepter ; de ſorte qu'ayant fait voile d'un autre côté, il avoit touché à Socrota & à Guardafu : il avoit pris ſur la Côte d'Arabie, quelques Bâtimens de Cambaye & de Calecut, & vers l'entrée de l'Hyver, il s'étoit mis à couvert dans une Baye voiſine des Iſles *Kuriamuria* d'où il avoit reconnu les Arabes de cette Côte, qui ſe nomment *Baudouins*, & qui menent une vie paiſible au milieu de leurs troupeaux. Après avoir paſſé deux mois avec eux, ils lui conſeillerent de chercher un Port plus ſûr, s'il vouloit éviter les furieuſes tempêtes qui s'élévent alors dans leurs Mers. Sodre, perſuadé qu'ils ne cherchoient qu'à l'éloigner de leur Pays par de fauſſes allarmes, refuſa de les croire ; mais il s'apperçut trop tard, qu'ils lui avoient parlé de bonne-foi, lorſque la violence d'une tempête imprévue ſubmergea ſon Vaiſſeau. Il y périt avec ſon frere & tous ſes gens. Le reſte de ſon Eſcadre, après avoir eſſuyé les plus terribles dangers, & ſouffert les dernieres extrêmités de la faim & de la ſoif, échappa heureuſement, & rencontra François d'Albuquerque, avec qui elle fit voile à Cochin.

Départ de trois Flottes Portugaiſes.

Naufrage de Vincent Sodre.

Ils trouverent la Ville preſqu'entierement conſumée par les flammes, & Trimumpara (*a*) toujours aſſiegé dans ſon Iſle. Albuquerque, à ſon arrivée, envoya un préſent conſidérable à ce fidéle Allié, pour réveiller ſa confiance à l'amitié des Portugais. Une partie conſiſtoit en argent, juſqu'à la ſomme de dix mille ducats. Enſuite, étant deſcendu ſur le rivage, le Roi de Cochin, qui l'y attendoit, l'embraſſa les larmes aux yeux, en criant, dans le tranſport de ſa joie, *Portugal, Portugal.* Ce nom fut répété à grands cris par tout le peuple Indien ; & les Portugais, pour leur rendre leur civilité, crierent *Cochin, Cochin.* Albuquerque renouvella le courage de ſes Alliés en leur

François d'Albuquerque arrive à Cochin.

(*a*) Caſtaneda prétend que loin d'avoir refuſé le ſecours de Sodre, Trimumpara l'avoit demandé, & que Sodre s'excuſa ſur ce que la guerre ne ſe faiſoit point par mer. Il ajoûte que le naufrage de Sodre fut un châtiment du Ciel ; pour avoir abandonné un Prince allié des Portugais.

promettant ſon ſecours & celui des deux Eſcadres qui devoient le ſuivre. Le ſien fut ſi prompt, qu'étant tombé ſur les troupes du Roi de Calecut, il en tua une partie & chaſſa le reſte. Le Territoire du Seigneur de *Repelim*, qui s'étoit déclaré pour le Samorin, fut ravagé par le feu & l'épée, & dans cette expédition les Portugais ne perdirent pas plus de quatre hommes. PACHECO. 1503.

La reconnoiſſance que Trimumpara crut devoir aux Portugais pour ſon rétabliſſement, le fit conſentir à leur accorder la permiſſion de bâtir un Fort. L'ouvrage étoit commencé lorſqu'Alphonſe d'Albuquerque arriva au Port de Cochin. Il reçut le nom de *San-Jago*. On y bâtit une Egliſe, dédiée à *Saint Barthelemi*. Il acheve le Fort.

Alphonſe, brûlant de ſignaler ſon nom dans la carriere qui s'ouvroit devant lui, fit monter cinq cens hommes ſur quelques Vaiſſeaux pris au Samorin, & les envoya contre la Ville de *Repelim*, qu'ils brûlerent malgré la réſiſtance obſtinée de deux mille Nayres. Mais pour devoir quelque choſe à ſon propre bras, il s'avança lui-même devant une autre Ville, qu'il comptoit d'emporter à la premiere attaque. Ses informations n'avoient pas été fidelles. Il en ſortit une multitude d'Indiens aguerris, qui le mirent dans le dernier danger. Trente-trois Vaiſſeaux de Calecut, qui ſurvinrent pendant le combat, auroient rendu ſa perte certaine, ſi François d'Albuquerque, ſon frere, paroiſſant avec ſa flotte, ne l'eût ſecouru fort heureuſement. Ils mirent l'ennemi en fuite, ils en firent un ſanglant carnage, & les ayant pourſuivis dans l'Iſle de *Kahalam*, où ils s'étoient retirés, ils acheverent d'y tuer le reſte, au nombre de ſept cens. Edouard Pacheco détruiſit d'un autre côté une Ville puiſſante, & fit main baſſe ſur une partie des Habitans. La flotte Portugaiſe, étant à la voile, rencontra cinquante Vaiſſeaux de Calecut. Quoique victorieuſe, les fatigues qu'elle venoit d'eſſuyer lui donnerent quelque défiance du nombre. Mais ſa ſeule artillerie, bien menagée, ſervit à mettre l'ennemi en fuite. Albuquerque défait la Flotte de Calecut.

Le poivre commençoit à coûter du ſang. Si tant de diſgraces firent deſirer au Samorin de ſe reconcilier avec les Portugais, & s'il obtint la paix à certaines conditions, ſon inconſtance lui fit violer ſi-tôt ſes promeſſes que la guerre ne tarda point à ſe rallumer. Trimumpara, qu'elle menaçoit particuliérement, demanda moins des troupes nombreuſes à l'Amiral, qu'un Chef capable de commander les ſiennes. Alfonſe s'étoit rendu à *Coulan*, ſur l'invitation de la Reine, qui lui avoit fait offrir de charger deux de ſes Vaiſſeaux, & qui lui accorda un Comptoir, où il laiſſa un Facteur avec vingt-ſix hommes. Il envoya au ſecours du Roi de Cochin Edouard Pacheco, avec un Vaiſſeau, & deux Caravelles montées de cent dix hommes. Le Samorin fait la paix & la viole. Pacheco eſt envoyé au ſecours de Cochin.

Les deux Albuquerques partirent, ſuivant leurs ordres, à la fin de la ſaiſon. Alfonſe arriva heureuſement à Liſbonne, chargé d'épices & de marchandiſes précieuſes. Entre les richeſſes de ſon Eſcadre, il préſenta au Roi quarante livres de groſſes perles, & quatre cens de petites; un diamant d'une grandeur étonnante; deux chevaux, l'un Perſan, l'autre Arabe, qui furent regardés avec admiration, comme les premiers qui euſſent paru dans le Royaume. François d'Albuquerque, & les Vaiſſeaux qu'il commandoit, eurent le malheur de périr par quelque tempête, ſans qu'on ait jamais ſçu plus clairement leur triſte avanture. Pedro de Atayde, qui les ſuivit, échappa aux fu- Retour d'Alfonſe d'Albuquerque en Portugal, & préſens qu'il offre au Roi. Naufrage de ſon frere.

PACHECO. 1503.

reurs de la mer, & fut retrouvé à Mélinde avec ſes gens.

Antoine de Saldanna, Commandant de la troiſiéme Eſcadre qui devoit croiſer à l'entrée de la Mer Rouge, ayant perdu Diego Fernandez Peteyra & ſon Vaiſſeau, vint moüiller l'ancre à Saint-Thomas. C'eſt lui qui, s'étant approché du Cap de Bonne-Eſperance, rendit, près de ce Cap, un lieu célebre par le nom d'*Aguada de Saldanna*; non qu'il y eut fait de l'eau, mais parce qu'il en coûta beaucoup de ſang à ſa troupe en y voulant prendre terre. Avant cette diſgrace, une tempête avoit ſéparé de lui *Ruy-Lorenzo*, & l'avoit pouſſé vers Mozambique, d'où il avoit tourné ſa courſe vers Quilloa. Lorenzo fit dans cette route quelques petites priſes, qui lui donnerent l'eſperance d'un ſuccès plus conſidérable. Il s'approcha de l'Iſle de *Zanzibar*, à vingt lieues de Mombaſſa; il y prit vingt petits Vaiſſeaux, après quoi il eut la hardieſſe de ſe préſenter devant la Ville de Mombaſſa, malgré les préparatifs qu'il voyoit faire au Roi pour l'attaquer. Le nombre des Pates ne l'effraya point. Il envoya contr'eux ſa grande Chaloupe, montée de trente hommes, qui tuerent quantité de Négres, & prirent quatre Pares. Enſuite le Roi paroiſſant lui-même ſur le rivage, avec quatre mille hommes commandés par ſon Fils, l'artillerie Portugaiſe joua ſi heureuſement, que la premiere volée emporta ce jeune Prince avec un grand nombre de ſes gens. A cette vûe le Roi demanda la paix, & s'engagea ſur le champ à payer au Roi de Portugal un tribut annuel de cent *meticaux* d'or (*a*).

Saldanna donne ſon nom à la Baye qui le porte.

Diverſes expéditions des Portugais ſous Ruy Lorenzo.

Lorenzo continua ſes expéditions avec le même ſuccès. Il prit deux Vaiſſeaux, & trois Sambuques, qui portoient douze Magiſtrats de *Brava*. Cette Ville, pour obtenir la liberté de ſes Chefs, ſe ſoumit à payer tous les ans cinq cens meticaux. Au-delà du Cap de Guardafu, & dans les Iſles de Kanakand, il défit diverſes troupes de Mores, qui lui diſputerent la liberté de renouveller ſes proviſions. Enfin, ſur la Côte ſupérieure d'Arabie, il brûla un Vaiſſeau chargé d'encens, & il en fit échouer un autre qui portoit quantité de Pélerins à la Mecque.

§. II.

Victoires de Pacheco ſur le Samorin, & ſur d'autres Rois Indiens. Injuſte récompenſe de ſes ſervices.

PACHECO. 1504.

LE départ des Albuquerques avoit relevé toutes les eſpérances du Samorin. Il voyoit le retour des flottes Portugaiſes dans un éloignement qui lui laiſſoit la liberté d'employer toutes ſes forces; & l'ennemi qu'il avoit à détruire ne lui paroiſſoit pas capable de réſiſter juſqu'à l'arrivée d'un nouveau ſecours. Il appella ſous ſes Enſeignes tous les Rois & les Princes du Malabare. Ceux de *Tanor*, de *Beſpur*, de *Kotugan*, & de *Korlu*, ſe rendirent à ſes ordres, avec dix autres Seigneurs qui ne leur étoient point inférieurs en puiſſance. Son armée ſe trouva forte de 50000 hommes, dont il mit quatre mille, pour les expéditions de mer, ſur deux cens quatre-vingt Pares, Tonis, & *Katurs*,

Ligue du Samorin contre les Portugais.

(*a*) Mombaſſa a continué d'être ſoumis au Portugal pendant près de deux ſiécles: mais en 1698, les Arabes de Maskat s'en ſaiſirent avec peu de difficulté, & firent main-baſſe ſur une vingtaine de Portugais qui y étoient établis.

Digitized by Google

petits Vaiſſeaux de différentes ſortes, avec un grand nombre de canons pour battre le nouveau Fort des Portugais. Le teſte de ſes troupes devoit marcher par terre, & forcer le paſſage d'une Riviere qui ſépare l'Iſle de Vaipi du Continent. Cette puiſſante armée étoit commandée par *Naubea Daring*, ſon neveu & ſon héritier, & par *Elankol* Seigneur de *Repelim*. PACHECO. 1504.

Le Roi de Cochin, qui ne pouvoit ignorer de quelle tempête il étoit menacé, commençoit d'autant plus à s'allarmer qu'il voyoit déſerter chaque jour un grand nombre de ſes Sujets. Mais Edouard Pacheco, qu'Alfonſe d'Albuquerque avoit laiſſé pour ſa défenſe, l'encouragea par ſes exhortations, & ſe prépara lui-même à vaincre des ennemis qu'il mépriſoit. Il mit vingt-cinq Portugais dans le Vaiſſeau avec lequel il étoit reſté, trente-neuf dans le Fort, vingt-ſix dans une des deux Caravelles, vingt-trois dans l'autre; & lui-même, il ſe mit dans une Barque avec vingt-deux de ſes plus braves gens. Il avoit diſtribué, dans ces quatres Bâtimens, trois cens Indiens de Cochin. Le Roi devoit garder la Ville avec le reſte de ſes forces. Le Roi de Cochin eſt ſoutenu par la fermeté de Pacheco.

Ce fut avec cette petite flotte que Pacheco ne craignit pas d'aller au-devant du Samorin. Il le trouva cantonné dans un Village. Il l'attaqua, & cette premiere action fut ſi bruſque qu'elle jetta la terreur parmi ſes ennemis. Elle fut ſuivie de trois engagemens avec la flotte de Calecut. Dans le premier, l'artillerie de Pacheco fit couler à fond vingt Pares, chargés de 180 perſonnes de diſtinction & de 1000 Soldats. Dans le ſecond, il ſubmergea 90 Pares & 360 hommes. Dans le troiſiéme, il abîma encore 62 Pares, & mit tout le reſte en fuite. Pacheco bat trois fois la Flotte de Calecut, & brûle quatre Villes.

Il ſe rapprocha auſſi-tôt du rivage. Un corps de quinze mille hommes, qui s'étoient raſſemblés autour du Samorin, fut diſſipé par le canon des Portugais. Pacheco deſcendit pour augmenter leur épouvante, & brûla quatre Villes en les pourſuivant.

Les Mores, qui étoient à Cochin, ſervoient l'ennemi par des avis ſecrets. On découvrit leurs intelligences. Le Roi permit à Pacheco de les punir; mais en ayant fait arrêter cinq, il ſe contenta de les renfermer, & de publier qu'il les avoit fait étrangler. Cette nouvelle irrita plus que jamais le Samorin. Il réſolut de forcer le paſſage de la Riviere, & ſes troupes furent diſtribuées pour cette entrepriſe. Pacheco poſta *Diego Perez*, & *Pedro Raphaelo*, avec les deux Caravelles, & quelques Chaloupes, du côté par lequel le Seigneur de Repelim ſe préparoit à faire ſon attaque avec trois mille hommes. Il faut ſuppoſer, malgré le ſilence des Hiſtoriens, que le Roi de Cochin avoit fait avancer auſſi une partie de ſes troupes, ſans quoi il ſeroit abſolument incroyable que les Portugais ſeuls euſſent pû ſuffire contre tant d'ennemis. Cette ſuppoſition paroît d'autant plus naturelle que Trimumpara n'avoit pas moins de trente mille hommes. D'ailleurs, elle paroît ſuivre du récit que Faria & Caſtaneda font de la déſertion d'un grand nombre de Mores, qui abandonnerent Pacheco. L'épuiſement de ſa poudre fut un autre embarras, qui le mit dans la néceſſité d'en envoyer demander à Cochin; & le Meſſager, qui étoit un traître, ne s'acquitta point de ſa commiſſion. Malgré tant d'obſtacles, la conduite & le courage de Pacheco lui firent gagner une victoire dont on ne trouve pas d'autre détail. Il tua au Samorin 650 hommes, & força les autres de ſe retirer. Son bras fit tant d'exécution qu'il Trahiſon des Mores à Cochin. Valeur ſurprenante de Pacheco & des Portugais.

Digitized by Google

PACHECO. 1504.

avoit ſes habits couverts de ſang. Le Ciel ſembla prendre auſſi ſa défenſe, en permettant qu'une peſte ſubite enleva ſix mille hommes au Samorin dans l'eſpace de peu de jours.

Leurs ennemis joignent le ſtratagême à la force du nombre.

Quelque idée qu'on ſe forme de la victoire des Portugais, elle n'ôta point à leurs ennemis l'eſpérance de ſe relever. Ils recommencerent leurs préparatifs, & les ſtratagêmes ſe joignirent à la force. Les Bramines propoſerent la compoſition d'une poudre, qui étant jettée aux yeux des Portugais devoit les aveugler. Ils inventerent des Châteaux mobiles dont ils ſe promirent beaucoup d'effet. Enfin, les Mores de Cochin furent gagnés ſecrettement pour empoiſonner les fontaines. Pacheco regarda la poudre comme une ridicule chiméte; mais il crut ſe devoir précautionner contre le poiſon. Les Châteaux furent conſtruits réellement. Il en parut huit, de la hauteur de quinze pieds, placés chacun ſur deux Barques, & remplis d'hommes.

Châteaux mobiles.

En joignant les Portugais du Comptoir avec l'Equipage du Vaiſſeau & des deux Caravelles, Pacheco n'avoit que 160 hommes, qu'il falloit diviſer néceſſairement entre le Fort, le Vaiſſeau, les deux Caravelles, & le bord de la Riviere. C'étoit néanmoins la principale force du Royaume de Cochin; car de trente mille hommes, avec leſquels Trimumpara avoit commencé la guerre, la déſertion l'avoit réduit à 8 mille. A la vérité le Samorin en avoit déja perdu 20 mille; mais il avoit des reſſources préſentes; & ce qui lui reſtoit de Troupes ſurpaſſoit encore les premieres forces de Cochin.

Pendant que les Bramines compoſoient leurs Châteaux, Pacheco fut attaqué deux fois par un grand nombre de Pares. Dans la premiere attaque il en prit ſix, & tua quelques hommes. Dans la ſeconde, il tua huit hommes, & prit treize piéces de canon. Six Nayres de Calecut entreprirent de l'aſſaſſiner, & ſe couvrirent de la qualité de Déſerteurs, pour ſe rendre à Cochin dans cette vûe. Il pénétra leur deſſein. Il en tira même l'aveu; & renonçant au plaiſir de la vengeance, il ſe contenta de les envoyer au Roi ſon allié. Le Samorin déſeſpéré de voir l'artifice auſſi inutile que la violence, fit publier, ſur toutes les Côtes voiſines, que les Portugais de Cochin avoient tous péri par ſes armes; dans l'eſpérance que ceux de Cananor & de Coulan n'y ſeroient pas plus épargnés. En effet, il y en eut quelques-uns à qui cette fable devint funeſte. Deux furent tués, & pluſieurs bleſſés.

Généreuſe action de Pacheco.

Cependant, le Roi de Cochin, faiſant gloire de ſa fidélité & de ſa conſtance, étoit réſolu de ſouffrir plutôt les dernieres extrêmités que d'abandonner les Portugais. Mais dans la crainte de les voir à la fin ſuccomber ſous la multitude de leurs ennemis, il les pria, pour leur propre intérêt, de renoncer à leur entrepriſe. Pacheco l'exhorta au contraire à ne s'allarmer de rien, & ſur-tout à ne laiſſer voir aucune inquiétude qui pût décourager ſes Sujets. Il alla reveiller auſſi le courage des Portugais, ſur le Vaiſſeau & ſur les Caravelles, en leur remettant devant les yeux ce qu'ils ne devoient pas moins à leur ſalut qu'à leur honneur. Son exemple fut encore plus puiſſant que ſes diſcours; car, tandis qu'il leur parloit, l'ennemi parut avec ces terribles Châteaux qui devoient détruire ſucceſſivement les Vaiſſeaux & le Fort.

Attaque terrible, & réſiſtance admirable des Portugais.

Cette attaque du Samorin auroit jetté l'effroi dans des cœurs moins réſolus. Il avoit deux cens quatre-vingt-dix Pares, bien équipés d'hommes & d'artillerie, & huit Châteaux, tels que je les ai décrits, dont l'un contenoit

quarante

quarante hommes ; deux, trente-cinq hommes ; & les cinq autres, chacun trente. Ces Machines étoient précédées par des Brûlots. Le rivage étoit couvert de trente mille hommes, commandés par le Seigneur de Repelim, avec une bonne artillerie, & quantité de Pionniers. On commença un combat fort étrange. Trois Vaiſſeaux entreprenoient de ſoutenir l'effort de trois cens. L'eſpérance des Portugais étoit dans leur adreſſe à ménager l'artillerie. Elle ne produiſit pas d'abord beaucoup d'effet. Pacheco réuſſit mieux dans l'ordre qu'il donna pour ſe garantir des Brûlots. De grandes perches ferrées, dont il fit enfoncer le bout dans ces Machines, tandis que ces gens ſoutenoient l'autre bout contre le Vaiſſeau & les deux Caravelles, tinrent le feu aſſez loin pour ne pouvoir lui nuire. Ainſi les Brûlots furent bientôt conſumés inutilement. Mais lorſque la fumée, qui n'avoit pas moins dérobé le jour à l'ennemi qu'aux Portugais, eut commencé à s'éclaircir, le canon des trois Bâtimens fit une exécution ſi ſurprenante, qu'il mit en pieces les huit Châteaux ; & la mer fut couverte en un inſtant de leurs débris. Hommes, armes, proviſions, pieces de bois fracaſſées ; on voyoit flotter de toutes parts les reſtes de ce redoutable appareil. Un ſi triſte ſpectacle rallentit l'ardeur du Samorin. Il ſe retira, ſans que les Portugais euſſent perdu un ſeul homme. Cependant il revint à la charge le lendemain ; mais ce fut pour être encore plus maltraité. Son Armée de terre, demeurée inutile ſur le rivage, n'attendit pas que l'artillerie Portugaiſe ſe tournât vers elle après avoir mis les Pares en fuite. Toute la Côte fut bientôt nettoyée. Les Bramines, prenant cette ſuite de diſgraces pour quelque châtiment céleſte, perſuaderent au Samorin de demander la paix, & d'appaiſer le Ciel par de bonnes œuvres de Religion. Il ſe rendit à leurs inſtances, & le Roi de Cochin reçut favorablement ces propoſitions. Des ſuccès ſi éclatans donnerent tant d'avantages à Pacheco, qu'ayant reçu avis du Facteur de Coulan que les Mores s'oppoſoient à la vente du poivre, il ſe rendit preſqu'immédiatement dans cette Ville ; il réduiſit cinq Vaiſſeaux Mores à la ſoumiſſion, & les força de laiſſer prendre au Facteur Portugais le poivre au même prix qu'eux.

PACHECO. 1504.

Le Samorin eſt repouſſé & battu pluſieurs fois.

Il prend le parti de ſe retirer.

Nouveaux exploits de Pacheco.

Pendant qu'il ſoutenoit avec cette fermeté la gloire & les intérêts de ſa Nation, le Roi de Portugal, par le conſeil de Gama, qui lui repréſentoit ſans ceſſe la néceſſité de paroître aux Indes avec des forces conſidérables, avoit équippé une flotte de treize Vaiſſeaux, les plus gros qui euſſent encore été conſtruits en Portugal, avec douze cens hommes d'Equipage. *Lope Soarez* fut choiſi pour les commander. La premiere terre qu'il toucha aux Indes fut celle des Iſles *Anchedives*, où il trouva Antoine de Saldanna & Rui Lorenzo, qui s'étoient rejoints, & qui ſe radouboient enſemble, pour aller croiſer ſur la Côte de Cambaye contre les Vaiſſeaux de la Mecque. Soarez les prit avec lui. Ils ſe renditent à Cananor, où ils s'arrêterent pour donner quelques ordres. De-là, paroiſſant devant Calecut, ils redemanderent quelques Priſonniers, qui avoient été pris dans la derniere guerre. Mais, ſoit qu'ils cherchaſſent un prétexte pour humilier le Samorin, ou que ce Prince perfide retînt en effet quelques-uns des Priſonniers, ils firent valoir cette raiſon pour battre ſa Capitale pendant deux jours. La moitié de la Ville fut ruinée, & 1300 Habitans y perdirent la vie.

Lope Soarez part de Liſbonne avec une Flotte.

Il canonne la Ville de Calecut.

Pacheco n'étoit point encore revenu de Coulan, lorſque Soarez arriva au

Port de Cochin. La vûe d'une ſi belle flotte fit oublier à Trimumpara tout ce qu'il avoit ſouffert pour des Alliés ſi puiſſans & ſi fidéles. Il porta ſes plaintes à l'Amiral, de quelque dommage qu'il avoit reçu d'une Ville voiſine, fortifiée par le Samorin. C'étoit Cranganor, qui n'eſt qu'à quatre lieues de Cochin. Soarez ſut d'autant plus porté à le venger, qu'il apprit en même-tems, qu'on avoit vû paroître ſur la Côte un grand nombre de Pares, & que le Samorin s'étoit rendu lui-même à Cranganor. Il fit armer ſecretement vingt Bâtimens du Pays, propres à remonter la Riviere; & s'y mettant avec ſes plus braves Soldats, ſans attendre le Roi de Cochin qui ne put finir aſſez tôt ſes préparatifs, il s'avança fierement vers l'Ennemi. Il trouva dans le Canal cinq Vaiſſeaux & quatre-vingt Pares. L'action fut vive: des cinq Vaiſſeaux, deux furent brûlés, & tous les Pares coulés à fond, ou diſperſés. Soarez comptoit après cette victoire de débarquer ſans obſtacle; mais il eut beſoin de tout le feu de ſa mouſqueterie pour ſe faire jour au travers d'une multitude d'Indiens qui firent pleuvoir ſur lui une grêle de fléches. Enfin il prit terre & brûla la Ville juſqu'aux fondemens. Le Samorin n'avoit point attendu ſon approche pour ſe mettre à couvert par la fuite. Cette nouvelle humiliation, qui fut ſuivie de la perte d'une bataille contre le Roi de Tanor, lui fit prendre le parti de la paix.

PACHECO.

1505. Les Portugais ſoutiennent, & vengent le Roi de Cochin.

Leurs exploits contre divers Rois de l'Inde.

L'importance de conſerver au Portugal un ami & un défenſeur auſſi fidéle, que Trimumpara, porta Lope Soarez à lui laiſſer Manuel Tellez Barrato, avec quatre Vaiſſeaux, pour garder le Port de Cochin. Il partit enſuite pour le Portugal; mais avec la reſolution de fondre dans ſa route ſur Panani, Ville ſoumiſe au Samorin. Vingt Pares, qu'il rencontra ſans s'y être attendu, & le vent qui ne permit point à ſa flotte les mouvemens néceſſaires pour ſa défenſe, l'obligerent de s'engager dans une Baye, où il fut ſurpris de trouver dix-ſept grands Vaiſſeaux Turcs, armés d'une bonne artillerie, & montés de quatre mille hommes. Le combat commença auſſi-tôt avec une extrême furie. Pacheco & Soarez firent des prodiges de valeur. Enfin, la flotte Barbare fut brûlée, avec toute ſa cargaiſon, qui étoit fort riche. Il y eut ſept cens Turcs de noyés, ſans compter ceux qui périrent par le feu & par l'épée; & la perte des Portugais ne monta qu'à trente-trois hommes. Pour ſe faire une idée juſte de ces merveilleuſes victoires, il faut comprendre ce qu'étoient alors toutes ces Nations de l'Afrique & de l'Aſie, qui manquoient également de courage & de diſcipline; & qui, avec une artillerie ſouvent fort nombreuſe, avoient peu d'habileté pour s'en ſervir.

Soarez laiſſe à Cochin pour la ſurete du Roi.

Pacheco & Soarez défont une flotte Turque.

Réflexion ſur leurs exploits.

1506. La Flotte Portugaiſe retourne à Lisbonne.

Soarez remit à la voile au commencement de Janvier 1506, & rentra dans le Port de Liſbonne le 22 Juillet. Il ramenoit treize Vaiſſeaux victorieux & chargés de richeſſes; mais trois appartenoient aux flottes précedentes. Il avoit perdu celui du Capitaine *Pedro Mendoza*, qui ayant échoué à quatorze lieues de Saint-Blaz, diſparut entiérement. Un des trois que j'ai diſtingués, avoit pour Capitaine *Diego Fernandez Pereyra*, célébre par la découverte de l'Iſle de Socotra, où il mouilla l'ancre après avoir fait diverſes priſes ſur la Côte de Melinde.

Les honneurs n'étoient pas plus épargnés que les récompenſes, pour ces braves Commandans, qui apportoient au Portugal autant de gloire que de richeſſes. Le Roi Emmanuel honora particuliérement la valeur dans Edouard

Pacheco. Il le fit aſſeoir près de lui ſous un dais, & dans cette ſituation il ſe fit porter avec lui dans l'Egliſe Carhédrale de Liſbonne, au milieu d'une foule de peuple, qui célébroit les exploits de ce Héros. Cependant, par un étrange exemple des révolutions de la fortune & de l'inconſtance des faveurs royales, il le fit arrêter quelque-tems après, ſans que l'Hiſtoire nous apprenne la cauſe de ce changement; & l'ayant fait renfermer dans une étroite priſon, il l'y laiſſa mourir miſérablement.

PACHECO. 1506.

Inconſtance de la fortune dans le ſort du brave Pacheco.

CHAPITRE IX.

Expéditions des Portugais en 1507, ſous François d'Almeyde, premier Viceroi des Indes Orientales. Etat du Commerce. Priſe de Quilloa & de Mombaſſa. Forts bâtis en pluſieurs lieux.

FRANÇOIS D'ALMEYDE. 1507.

SI l'on ſe rappelle diverſes remarques que j'ai recueillies dans l'introduction, il ne ſera pas difficile de juger combien les découvertes des Portugais épargnoient de peines & de frais à l'Europe pour le Commerce des épices & des autres richeſſes de l'Inde. Avant cette heureuſe époque, le girofle des Moluques, & la Muſcade de Banda, le ſandal de Timur, le camfre de Borneo, l'or & l'argent de Luconie, avec les gommes, les parfums, & toutes les marchandiſes précieuſes de la Chine, du Japon, de Siam, & de quantité d'autres Royaumes, étoient apportés au Marché général de Malaca, Ville ſituée dans la Peninſule du même nom, qu'on prend pour l'ancienne Cherſoneſe d'or. De-là elles venoient dans les Ports de la Mer Rouge, juſqu'où les Nations de l'Occident alloient les chercher. Et ce Commerce ſe faiſoit preſqu'uniquement par des échanges; car les Peuples de l'Aſie avoient moins beſoin d'or & d'argent que des commodités étrangeres. Telles étoient les ſources qui avoient enrichi *Calecut*, *Cambaye*, *Ormuz*, & *Aden*. Toutes ces Villes joignoient encore à ce qu'elles tiroient de Malaca, les rubis du *Pegu*; les étoffes de *Bengale*; les perles de *Kalekare*; les diamans de *Narſinga*; la canelle & les rubis de *Ceylan*; le poivre, le gingembre & les autres épices de la Côte du Malabare. D'Ormuz, les biens de l'Inde ſe tranſportoient par le Golfe Perſique juſqu'à Baſrah, pour être diſtribués, par les Caravanes, à l'Armenie, Trebizonde, Alep, Damas, &c. Les Véniriens, les Genois, & les Catalonien venoient les prendre à Barut, Port de Syrie. Ce qui s'apportoit par la Mer Rouge étoit débarqué à *Tor*, ou à *Suez*, Ville ſituée au fond de ce Golfe, d'où les Caravanes continuoient le tranſport juſqu'au Caire; & de-là, par la voye du Nil, le reſte de la route étoit aiſé juſqu'au Port d'Alexandrie, où l'embarquement ſe faiſoit ſur les Vaiſſeaux de l'Europe.

Utilité que toute l'Europe tire des découvertes du Portugal.

Etat du Commerce, & ſes anciennes voies.

Ainſi, combien de Princes & de Villes ſe voyoient enlever leurs anciens avantages par la nouvelle méthode dont l'Europe étoit redevable aux Portugais? Ils ouvrirent les yeux, à meſure que leur perte ſe fit ſentir. Le Soudan d'Egypte (*a*) y étoit le plus intéreſſé. Tandis que les autres ſongeoient à chaſ-

Les Puiſſances de l'Orient ouvrent les yeux ſur leurs pertes.

(*a*) C'étoit Almalek al Aſharaf Abu'l Naſr Sayf Eddin Kanſu al Gauri, appellé communément *Campſon Gaurus*, vingt-quatriéme Soudan d'Egypte, qui ayant commencé ſon régne en 1500, fut tué en 1516 dans une Bataille près d'Alep contre Selim, Empereur des Turcs. *Voyez* le Suplément de *Pocock* à l'Hiſtoire des Dynaſties, & d'Herbelot, pag. 249.

ALMEYDE. 1507.

ſer les Portugais par la force des armes, il entreprit d'interrompre les progrès de leur Commerce par une voie plus courte. Sa ſituation le mettant ſans ceſſe en état de pénétrer dans la Syrie, il affecta de publier qu'il alloit détruire les Saints Lieux à Jéruſalem; & dans l'opinion qu'il avoit du zéle des Chrétiens pour le Berceau de leur Religion, il ſe crut aſſuré de tout obtenir d'eux par cette crainte.

Feint projet du Soudan d'Egypte.

Les Moines de Sinaï s'en allarment, & députent au Pape.

Les Moines du Mont Sinaï furent ſi allarmés de ſes menaces, qu'ils lui propoſerent de faire le voyage de Rome, pour engager cette Cour à menager quelque accommodement. Le Soudan, qui n'avoit deſiré que cette offre, conſentit à leur donner des Lettres pour le Pape, par leſquelles il déclaroit ouvertement qu'il n'avoit point d'autre motif dans la violence qu'il méditoit contre les Saints Lieux, que de venger la ruine de ſon Commerce. Un Moine, nommé *Maur*, fut choiſi pour les porter. Le Pape l'envoya de Rome à Liſbonne, où l'on étoit déja bien informé de ſa commiſſion. La réponſe qu'il y reçut trompa les eſpérances du Soudan. Le Roi écrivit au Saint Pere que ſon intention, dans toutes ces découvertes des Indes, étoit d'étendre la Foi Catholique, & la Juriſdiction de l'Egliſe Romaine. C'étoit aſſez pour faire mépriſer, à Rome, des menaces dont l'effet n'étoit pas ſi préſent.

Les Portugais ſongent à ſe fortifier aux Indes Orientales.

La Cour de Portugal apprit mieux que jamais, par ces obſtacles, de quelle importance il étoit, pour le ſuccès de ſon Commerce, de fortifier non-ſeulement ſes flottes, mais les lieux mêmes où ſes Généraux avoient commencé des Etabliſſemens. Dès le 5 de Mars 1507, elle mit en mer vingt-deux Vaiſſeaux, montés de quinze cens hommes de troupes régulieres, ſous le Commandement de Dom François d'Almeyde, qui partit le premier avec le titre de Viceroi de l'Inde. Il eſſuya, le 2 de Juillet, une affreuſe tempête. Sa flotte fut diſperſée. Les Hiſtoriens rapportent, comme un fait merveilleux, que trois Matelots ayant été précipités dans la mer par l'impétuoſité d'une vague, & deux ayant été ſubmergés, le troiſiéme eut la force de ſe faire entendre du Vaiſſeau, en demandant qu'on fît attention à lui juſqu'au lendemain. La nuit étoit commencée. Il la paſſa toute entiere ſur les flots, ſans autre ſecours que ſes forces pour ſe ſoutenir, & le matin on le retira vivant.

François d'Almeyde premier Viceroi de l'Inde.

Il arrive à Quilloa, & bâtit un Fort.

Almeyde ne put raſſembler que huit Vaiſſeaux de ſa flotte avant que d'arriver à Quilloa. Il ſe flattoit d'être reçu civilement dans ce Port; mais l'ayant ſalué de quelques coups de canon, ſans recevoir aucune réponſe, il regarda ce mépris comme un affront qui l'obligeoit à la vengeance. Le Conſeil aſſemblé prit la réſolution de commencer, dans ce lieu, l'établiſſement des Forts que le Roi leur avoit recommandé.

Deſcription de pluſieurs parties de l'Afrique.

Depuis le Cap de Guardafu, qui forme la pointe la plus Orientale de l'Afrique, on trouve, juſqu'au Cap de Mozambique, une Côte creuſe, qui s'étend l'eſpace de 550 lieues dans la forme d'un arc tendu. Elle continue pendant 170 lieues juſqu'au Cap de Corientes, & de-là, pendant 340 juſqu'au Cap de Bonne-Eſperance. Enſuite la Côte tourne vers le Nord, en s'arrondiſſant un peu à l'Oueſt juſqu'au Royaume de Congo; d'où, ſi l'on ſuppoſe une ligne qui traverſe le Continent vers l'Eſt, il reſte au Sud une vaſte Peninſule, ou langue de terre, à laquelle les Arabes ont donné le nom de *Cafrerie*, comme celui de (a) *Caffres* à ſes Habitans. Au-delà, du côté de l'Eſt, on trouve la

(a) *Kafr*, ou Caffre, ſignifie en Arabe un *Infidelle*, un homme qui ne croit point; nom que les Mahométans donnent à tous ceux qui ne ſont pas de leur Religion.

Digitized by Google

Côte de Zanguebar (*a*), qui s'étend plus de deux cens lieues vers le Nord. Mais les Arabes & les Perſans donnent le même nom à toute la Côte, juſqu'au Cap de Bonne-Eſperance. Au-deſſus de Zanguebar, juſqu'à la pointe de Guardafu & l'entrée de la Mer Rouge, eſt cette partie que les Arabes nomment *Aſum* (*b*) ou *Aſana*. Ses Habitans ſont des Arabes mêmes, & l'intérieur des terres contient des Négres Payens. ALMEYDA. 1507.

La plûpart de ces Côtes ſont fort baſſes; ce qui les rend ſujettes aux inondations, comme les Bois impénétrables dont elles ſont couvertes y cauſent une chaleur exceſſive. Les Habitans naturels du Pays ſont noirs, avec les cheveux friſés. Ils ſont Idolâtres, & ſi livrés à la ſuperſtition, que le motif le plus frivole leur fait abandonner les plus grandes entrepriſes. C'étoit ainſi que la ſeule raiſon qui avoit empêché le Roi de Quilloa d'envoyer au-devant d'Almeyde, avoit été la rencontre d'un chat noir, qui avoit traverſé le chemin de ceux qu'il avoit chargés de cet ordre. Les troupeaux, les fruits & les grains répondent à la barbarie du Pays. On connoît peu l'agriculture parmi les Habitans de la Côte & des Iſles voiſines. Ils vivent de la chair des bêtes ſauvages, & d'autres alimens qui ne valent pas mieux. Ceux qui ſont plus avancés dans les terres, & qui ſont en commerce avec les Caffres, font uſage de lait. La nature ſemble n'avoit placé tant d'or dans ces Régions ſtériles, que pour les faire habiter; ou pour faire trouver un châtiment à l'avarice dans les peines qu'elle y eſſuie pour ſe ſatisfaire. Ce fut cette paſſion qui y conduiſit d'abord les Arabes, nommés *Ommozadi*, c'eſt-à-dire *Sujets de Zayde :* ils y bâtirent deux Villes conſiderables, qu'ils rendirent capables de les mettre à couvert de l'inſulte des Caffres. Leur établiſſement demeura dans cette ſituation, juſqu'à ce qu'un grand nombre d'autres Arabes, partis des Ports voiſins de la Ville de *Larat*, dans le Golfe Perſique, à quarante lieues de l'Iſle de *Baherem* (*c*), y vinrent fonder la Ville de *Magadoxa*, & bientôt après, celle de *Brava*. Les premiers accoutumés au Commerce des Caffres ſe mêlerent peu avec ceux qui les avoient ſuivis. Ils furent diſtingués par le nom de *Baduits*, c'eſt-à-dire Peuples de Déſert; nom que les Européens ont changé en celui de *Baudouins*. Ceux de Magadoxa furent les premiers qui découvrirent la Mine de Sofala, & qui ſe mirent en poſſeſſion du Commerce de l'or. Ils ſe répandirent plus loin vers le Midi, ſans oſer paſſer néanmoins le Cap de *Corientes*, qui eſt la pointe oppoſée à la partie la plus Sud-Oueſt de l'Iſle de *Madagaſcar*, ou de Saint-Laurent. Ce Cap tire ſon nom de la violence des courans qui l'environnent, & qui ſont fort dangereux pour la Navigation. Les Arabes Mores de Magadoxa ſe rendirent dans la ſuite maîtres de *Quilloa*, de *Mombaſſa*, de *Melinde*, des Iſles de *Pemba*, de *Zanzibar*, de *Monſia*, de *Comore*, & de quantité d'autres. Quilloa devint la plus conſidérable de leurs Colonies, & comme une ſource d'où il s'en forma de nouvelles, particuliérement ſur les Côtes de Madagaſcar. La mer ayant emporté inſenſiblement les terres, ſur les deux Côtes, a fait une Iſle de Quilloa : mais elle a

Figure, caractere, uſages de leurs Habitans.

Origine du Commerce de l'or.

Villes bâties en Afrique par les Arabes.

Progrès des Arabes en Afrique.

Deſcription de Quilloa.

(*a*) On devoit écrire Zenjibar, du nom d'une Nation Négre qui ſe nommoit *Zenji*, & qui s'étoit répandue ſur cette Côte avant que les Arabes s'y fuſſent établis.

(*b*) *Aſam* ſignifie parmi les Arabes ce que nous entendons par Barbares.

(*c*) On devroit dire *Bahrayn*, c'eſt-à-dire, les deux mers; car c'eſt le duel du mot Arabe *Bahr*, qui ſignie mer.

ALMEYDE. 1507.

laiſſé autour de la Ville un aſſez vaſte terrain, qui porte quantité de palmiers & d'autres arbres, avec diverſes ſortes d'herbes & de plantes, & qui nourrit des beſtiaux, des animaux ſauvages, & des oiſeaux fort ſemblables à ceux d'Eſpagne. Les Edifices y reſſemblent beaucoup auſſi à ceux des Eſpagnols, c'eſt-à-dire qu'ils ſont plats par le haut, & que par derriere, ils ont des jardins, & des vergers. D'un côté de la Ville, on voit le Palais Royal, qui a l'apparence d'un Fort, & ſa porte vers la mer, vis-à-vis le Port où la flotte Portugaiſe avoit alors jetté l'ancre.

Almeyde prend & pille Quilloa.

Almeyde, déterminé à tirer vengeance d'*Amir Ibrahim*, Rois de Quilloa, prit terre avec *Lorenzo* ſon Fils, à la tête de 500 hommes. Il partagea cette Troupe en deux Corps, pour attaquer la Ville de deux côtés; mais à ſon approche le Roi prit la fuite, & fit arborer en même-tems les couleurs Portugaiſes; ce qui perſuada aux Aſſiégeans qu'il ne penſoit point à ſe défendre, & retarda leur premiere ardeur: mais ce n'étoit qu'un artifice, pour ſe donner le tems de gagner le Continent avec ſes femmes & ſes tréſors. Almeyde, piqué de cette perfidie, abandonna la Ville au pillage. Les Portugais n'y perdirent point un ſeul homme, quoiqu'il en coûtât la vie à quantité de Mores.

Il y établit un nouveau Roi.

Ibrahim étoit le quarante-quatriéme Roi de l'Iſle; mais ſa Couronne étoit une uſurpation. Almeyde choiſit pour lui ſucceder *Mahamed Ankoni*, qui avoit rendu des ſervices conſidérables aux Portugais, & le fit couronner avec beaucoup de pompe. Ce nouveau Roi étoit parent d'Ibrahim. En montant ſur le Trône, il déclara aux Portugais, qu'il n'auroit point accepté cet honneur, ſi le Roi *Alfudaïl*, qui avoit été aſſaſſiné par l'Uſurpateur, eût été vivant; & par un rare exemple de modération, il leur fit approuver qu'il nommât d'avance pour ſon ſucceſſeur, le Fils d'Alfudaïl, quoiqu'il eût lui-même pluſieurs enfans.

Les Portugais y conſtruiſent un Fort.

Il ne reſtoit que le Fort à conſtruire, & ce n'étoit plus d'un Roi qui leur devoit ſa Couronne, que les Portugais avoient à craindre des obſtacles. Ils acheverent l'ouvrage en vingt jours. Almeyde y mit une Garniſon de 550 hommes, & leur laiſſa une Caravelle & un Brigantin pour croiſer continuellement ſur la Côte. Le huit d'Août, il prit avec treize Vaiſſeaux la toute de *Mombaſſa*, qui eſt ſituée comme Quilloa dans une Iſle d'environ quatorze lieues de circuit.

Almeyde s'empare de Mombaſſa.

La Ville de Mombaſſa étoit belle & défendue par quelques fortifications, avec une Baye ſpacieuſe, & commode pour toutes ſortes de Vaiſſeaux. Le Viceroi Portugais détacha d'abord deux Vaiſſeaux pour ſonder la barre. Ils furent reçus à coups de canon, d'une Platte-forme qui commandoit l'entrée du Port; mais l'artillerie des Portugais fut plus heureuſe. Un de leurs boulets tombant ſur la poudre des Ennemis, leur fit prendre le parti d'abandonner leur Poſte. Ils furent chaſſés ſucceſſivement de deux autres batteries moins conſiderables, & la flotte entra ſans autre réſiſtance. Le Viceroi fit brûler quelques Vaiſſeaux de Cambaye, qui étoient dans le Port. Enſuite débarquant à la tête de ſes Troupes, il marcha droit à la Ville, tandis que le Roi fuyoit de l'autre côté. Les Habitans ſe préſenterent pour diſputer l'entrée de leurs maiſons, mais ils ne ſoutinrent pas long-tems l'effort des Portugais, qui ſans perdre plus de cinq hommes, leur en tuérent 1513, & firent 1200 Priſonniers. La Ville fut pillée, & brûlée auſſi-tôt juſqu'aux fondemens.

Ces furieuſes expéditions répandant la terreur devant la flotte Portugaiſe,

Digitized by Google

l'Iſle d'Anchedive, où le Viceroi continua ſa navigation, conſentit volontairement à ſe laiſſer brider par un Fort. Il y laiſſa 80 hommes: de-là, le vent, auſſi favorable que le ſort des armes, le porta droit à *Onor*, Ville de la Côte de Malabare. Il y fut mal reçu. Son reſſentiment lui fit brûler la Ville & tous les Vaiſſeaux qui étoient dans le Port. Cependant la fortune parut l'abandonner un moment. Il fut bleſſé d'un coup de fléche; & quelques Troupes qu'il avoit envoyées contre un corps d'Ennemis d'environ 1500 hommes, auroient eu peine à ſe retirer heureuſement, ſi *Timoſa*, Gouverneur de la Ville brûlée, homme d'une figure agréable, n'eût arrêté les Indiens échauffés au combat, & n'eût fait les excuſes de ſon Roi en ſe ſoumettant au Portugal.

ALMEYDE. 1507. Fort conſtruit dans l'Iſle d'Anchedive. Onor brûlé par les Portugais. Leur bonheur.

Almeyde ſe rendit à Cananor. Il y fut ſatisfait de l'accueil qu'il reçut du Roi; ce Prince alla au-devant de lui avec cinq mille hommes bien armés; & lui accorda librement la permiſſion de bâtir une Citadelle dans le Port même. *Lorenzo de Brito* y fut laiſſé avec 150 hommes, & deux Vaiſſeaux. Sur la nouvelle que le Viceroi reçut à ſon départ, que les Mores avoient détruit le Comptoir Portugais de Coulan, il y envoya trois Vaiſſeaux, & deux Caravelles, ſous la conduite de ſon Fils, qui brûla trente-quatre Bâtimens de Calecut & de pluſieurs autres Villes, dont à peine quelques Mores ſe ſauvereut à la nage.

Almeyde continue de répandre l'effroi de ſon nom.

L'impatience du Viceroi étoit d'arriver à Cochin, pour faire éclater la reconnoiſſance & la généroſité des Portugais, comme il s'étoit efforcé juſqu'alors de faire redouter leur haine & leur vengeance. Il étoit chargé par l'ordre exprès du Roi ſon Maître, de combler de bienfaits & de careſſes *Trimumpara*, ce fidéle Allié du Portugal. Il ſe propoſoit de le couronner de ſa propre main, & dans cette vûe, il avoit apporté ſur ſa flotte une couronne d'or, enrichie de pierres précieuſes. Mais la vieilleſſe & les fatigues d'une longue vie avoient fait prendre au Roi de Cochin le parti de renoncer au fardeau de la Royauté. Il s'étoit engagé, ſuivant les principes de ſa Religion, dans une ſorte de vie pieuſe, avec le deſſein d'y perſévérer juſqu'à la mort. Les honneurs, qui lui étoient deſtinés, tomberent ſur *Naubeadaring*, ſon Neveu & ſon Succeſſeur.

Il arrive à Cochin. Le Roi quitte le Trone en faveur de ſon Neveu.

§. II.

Fort bâti à Sofala. Etrange diſgrace de quelques Portugais. Ligue pour les chaſſer des Indes Orientales. Découverte de Ceylan. Brinjan brûlé.

EN faiſant partir Dom François d'Almeyde, avec la qualité de Viceroi, le Roi Emmanuel avoit excepté de ſa Commiſſion la ville de Sofala, dont l'importance lui avoit fait naître d'autres vûes. Il avoit jugé qu'un Pays ſi célébre par ſes Mines d'or demandoit une entrepriſe qui le regardât ſeul; & quoique le Fort de Quilloa, celui de Mozambique, & le Comptoir de Melinde ſe rapportaſſent à ce deſſein, il équipa une flotte de ſix Vaiſſeaux qu'il chargea particuliérement de l'exécution. *Pedro de Annaya* fut nommé pour la commander. Sa navigation fut heureuſe. Les Portugais ſurprirent le

1508. Importance de Sofala par ſon Commerce d'or.

Digitized by Google

ALMEYDE. 1508.

Roi de Sofala dans le ſein de la confiance & du repos. Il leur accorda, malgré lui, la permiſſion de bâtir un Fort, dans l'eſpérance que l'air mal-ſain du Pays les forceroit bientôt de l'abandonner.

Les Portugais y élevent un Fort.

Il jugeoit mal d'une Nation à qui l'or tenoit lieu de ſanté & de bonheur. Enfin, ſe voyant trompé dans ſon attente, il chercha l'occaſion de ſecouer le joug. Toute l'ardeur des Portugais n'empêchoit point qu'ils ne ſe reſſentiſſent du mauvais air par un grand nombre de maladies, & d'un autre côté, le départ de trois Vaiſſeaux qu'on chargea de quelque entrepriſe, diminua la moitié de leur nombre. Le Roi prit cette conjoncture pour attaquer leur Fort avec cinq mille Caffres. Il n'y avoit pas plus de trente-cinq Portugais qui fuſſent en état de prendre les armes; mais l'artillerie fit un grand carnage des Aſſiégeans; & les Portugais, ſoutenus par quarante à cinquante Mores, ſortirent ſi à propos, qu'ayant achevé de les mettre en fuite, ils les pouſſerent dans un Bois de palmiers, où la crainte les tint renfermés. La nuit ſuivante, Annaya eut le courage de s'introduire dans la Ville, avec peu de gens, & de pénétrer juſqu'au Palais. Il y fut bleſſé d'un coup de cimetere à l'épaule, par le Roi même qui s'étoit caché derriere une porte de ſon appartement. Ce malheureux Prince fut tué ſur le champ, avec ceux qui entreprirent de le défendre. Les Portugais s'étant retirés dans leur Fort, un des deux Fils du Roi raſſembla le lendemain les Caffres diſperſés, & recommença l'attaque; mais dans un péril ſi preſſant les Malades mêmes retrouverent de la ſanté pour ſe ſervir de leurs armes. Ils repouſſerent l'ennemi. La fortune, qui veilloit ſur eux, fit naître enſuite de la diſcorde entre les deux Fils du Roi pour l'héritage du Trône. Solyman, plus adroit que ſon frere, implora le ſecours des Portugais, qui le couronnerent, après lui avoir fait jurer une alliance inviolable.

Le Roi de Sofala entreprend de les chaſſer.

Ils le tuent dans ſon Palais.

Ils lui donnent un ſucceſſeur.

Annaya vit augmenter ſes forces par l'arrivée de vingt Portugais, qui furent heureux de le rencontrer à la fin de leurs infortunes. Ils étoient venus en beaucoup plus grand nombre, dans un Vaiſſeau de Liſbonne, juſqu'au Cap Corientes, où la force des Courans les ayant fait déſeſperer de leur ſalut, ils avoient échoüé ſur la Côte. Lope Sanchez, qui les commandoit, n'avoit pû ſe faire obéir d'eux à terre. Ils s'étoient diviſés en pluſieurs bandes, dont chacun avoit pris ſa route par des Pays inconnus. On a toujours ignoré quel avoit été le ſort des autres, à la réſerve de cinq qui furent trouvés dans la ſuite, par Antoine de Magellanes, ſur la Riviere de Quiloame; mais ceux qui joignirent Annaya avoient ſouffert toutes les extrêmités de la miſere, dans une courſe où le hazard avoit été leur ſeul guide.

Avanture ſurprenante de vingt Portugais.

Le Royaume de Sofala, ſujet de Monomotapa.

Le Royaume de Sofala contient une vaſte étendue de Pays, qui n'a pas moins de 750 lieues de circonférence, & qui releve d'un puiſſant Prince, ſurnommé le Monomotapa, dont l'Empire porte le même nom. Il eſt arroſé principalement par deux grands Fleuves, *Rio del Eſprito Santo*, & *Cuama*. Celui-ci eſt navigable l'eſpace de 250 lieues. Ces deux Fleuves, & toutes les Rivieres qui s'y déchargent, ſont célébres par le ſable d'or qui roule avec leurs eaux. Une grande partie du Pays jouit d'un air aſſez tempeté, & ne manque pas même de fécondité ni d'agrément. Il s'y trouve de grands troupeaux de moutons, dont les Habitans employent la peau pour ſe couvrir contre les vents du Midi, qui ſont aſſez froids pour les incommoder beaucoup. Au long du

Fleuve

Fleuve de Cuama; le Pays eſt montagneux, couvert de bois, & diviſé néanmoins par quantité de Rivieres; ce qui rend la perſpective fort agréable. Auſſi eſt-il le mieux peuplé, & l'Empereur du Monomotapa y fait ordinairement ſa réſidence. Il eſt rempli d'éléphans, & riche par conſéquent en yvoire; mais beaucoup moins qu'en or, dont les Mines y ſont fort abondantes. Elles ſont environnées, dans une ſphére de trente lieues, par de hautes montagnes, au-deſſus deſquelles l'air eſt toujours ſerain. Ces Mines portent le nom de *Manica*, & ſont éloignées d'environ cinquante lieues au Sud de la Ville de Sofala. Il y en a d'autres à cent cinquante lieues, qui avoient, alors, encore plus de réputation. On trouve dans ce grand Pays, des Edifices d'une ſtructure merveilleuſe, avec des Inſcriptions d'un caractere inconnu; mais les Habitans ignorent tout-à-fait leur origine.

ALMEYDE. 1508. Deſcription du Pays.

Edifices anciens, avec des Inſcriptions.

Ils adorent un ſeul Dieu, ſous le nom de *Mezimo*, & ne connoiſſent ni images, ni ſtatues. La magie, le vol & l'adultere ſont des crimes qu'ils puniſſent rigoureuſement. Ils ont autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Celles du Roi ſurpaſſent le nombre de mille; mais c'eſt la premiere qui commande toutes les autres, & dont les enfans ſuccedent à la Couronne. L'uſage de leurs funérailles eſt rempli de ſuperſtitions. Leur habillement eſt de coton, ſans autre différence, pour les plus diſtingués, qu'un peu de fil d'or dont il eſt entremêlé. Leurs maiſons ſont de bois. La Cour du Roi a moins de grandeur que de cérémonies. Sa garde eſt compoſée de deux cens chiens, & jamais il ne marche ſans être accompagné de cinq cens Bouffons. Il eſt Souverain d'un grand nombre de Princes moins puiſſans, dont il garde les enfans près de lui, pour garans de leur ſoumiſſion. On ne connoît point les procès dans ce Pays barbare. La guerre ne s'y fait qu'à pied. Les armes ſont des fléches, des javelines, des dards, des poignards, & de petites haches fort tranchantes. Les femmes y ſont ſi reſpectées que ſi le Fils aîné du Roi en rencontre une, il eſt obligé de lui accorder le pas; & de s'arrêter juſqu'à ce qu'elle ſoit paſſée. Les Mines de Sofala furent poſſedées d'abord par les Mores de Magadoxa, & dans la ſuite par ceux de Quilloa, juſqu'au tems d'Yuſef, ce même Uſurpateur qu'Annaya avoit trouvé ſur le Trône.

Uſages & Religion du Monomotapa.

Pendant que les Portugais s'établiſſoient à Sofala, il s'élevoit aux Indes des ennemis redoutables pour le ſuccès de leurs entrepriſes. Le Samorin de Calecut, excité par la vengeance autant que par l'intérêt, avoit cherché de nouveaux moyens d'augmenter ſes forces. Il avoit enflammé, contre ces Ennemis communs, le Soudan d'Egypte, qui brûloit déja de ſes propres reſſentimens; & deux Princes ſi riches & ſi puiſſans ne ſe promettoient pas moins que de fermer pour jamais aux Européens l'entrée des Mers de l'Inde. Mais les négociations de cette ligue ne purent être ſi ſecrettes que le Roi de Cochin ne les découvrît. Ce Prince, héritier de la Couronne & des ſentimens de Trimumpara, ſe hâta d'en avertir Dom François d'Almeyde.

Nouvelles entrepriſes du Samorin contre les Portugais.

Les forces des Portugais étoient ſi peu diminuées par les diverſes expéditions de ce Vicerοi, que n'ayant reçu au contraire que des faveurs de la fortune, ils étoient tous dans un état floriſſant, & capables, dans leur propre opinion, de ſubjuguer toutes les Indes. Le Vicerοi fit partir ſon fils, avec onze Voiles, pour faire connoître en différens lieux que les Portugais étoient informés du complot de leurs Ennemis, & qu'ils les mépriſoient.

ALMEYDE. 1508.

Le Vicerοi Almeyde bat la Flotte Indienne par les mains de Lorenzo ſon fils.

En viſitant quelques Ports, Lorenzo apprit qu'il s'étoit raſſemblé, dans la Rade de Cananor, une flotte de deux cens ſoixante-ſix Pares, entre leſquels on comptoit ſoixante Vaiſſeaux plus gros que ceux de l'Europe. Les Portugais commençoient à ſçavoir ſi bien ce qu'il falloit rabattre de toutes ces exagérations Indiennes, que Lorenzo n'en fut pas plus effrayé. Il tourna droit à ſes Ennemis. L'engagement fut vif; mais il finit par la déroute entiere de cette redoutable flotte, dont une partie fut miſe en fuite, & l'autre priſe ou coulée à fond. Les Portugais n'y perdirent que cinq ou ſix hommes. Lorenzo reçut avis, preſqu'en même tems, que le Fort d'Anchedive étoit aſſiegé par ſoixante Vaiſſeaux de Mores & de Gentils, commandés par un Renegat. Il y mena ſes troupes victorieuſes, & le ſeul bruit de ſon approche diſſipa tant de foibles Ennemis.

Les Mores perdent courage.

Les Mores, ſentant enfin l'inégalité de leurs forces, ou plutôt celle de leur courage, ne penſerent plus qu'à fuir leurs Vainqueurs, en leur abandonnant le commerce dans les Pays qui avoient été juſqu'alors le théâtre de la guerre. Mais ils ſe flatterent d'être libres dans des lieux où les Portugais n'avoient point encore pénétré. Ils prirent la route de Sumatra, & de Malaca, celle des Maldives, & de l'Iſle de Ceylan. Almeyde, informé de leur réſolution, envoya ſon fils, avec neuf Vaiſſeaux, pour infeſter ces Mers. Lorenzo croiſa

Découverte de l'Iſle de Ceylan par Lorenzo.

long-tems ſous un Ciel inconnu aux Portugais. Il découvrit enfin l'Iſle de Ceylan (*a*), & dans la joie de cet heureux événement, il aborda au Port de *Gale* ſans aucune précaution. Il y trouva un grand nombre de Mores qui chargeoient de la canelle & des éléphans pour Cambaye. L'effroi qu'ils reſſentirent à ſon arrivée leur fit prendre une voye fort étrange pour ſe garantir de ſa colere. Ils lui préſenterent 400 *bahars* de canelle, en feignant de lui faire ce préſent au nom du Roi. Lorenzo comprit leur artifice; mais il crut que les circonſtances l'obligeoient de diſſimuler, aſſez content de leur canelle & de ſa découverte. A ſon départ, il planta une Croix, avec une Inſcription qui marquoit le tems de ſon arrivée.

Il brûle une Ville Indienne.

En retournant à Cochin, il fondit ſur la Ville de *Biramgam* (*b*), qu'il détruiſit entiérement par le feu & par l'épée. Il crut devoir cette vengeance aux Portugais qui avoient été maſſacrés à Coulan, parce que ces deux Villes appartenoient au même Prince. Mais des ſuccès ſi rapides furent balancés par pluſieurs pertes. Pedro de Annaya mourut à Sofala, avec la plus grande partie

Diſgraces des Portugais.

de ſes gens. Les Portugais de Quilloa, hors d'état de réſiſter aux Mores, ſe virent forcés d'abandonner cette Iſle, après avoir raſé leur propre Fort. L'avarice & l'orgueil les rendoient ſi odieux à toutes ces Nations, que pour s'y ſoutenir, ils auroient eu beſoin, ſans ceſſe, des mêmes forces qui leur en avoient ouvert l'entrée.

(*a*) Les Portugais donnent aujourd'hui, à toute la Côte, le nom de *Sena*. Ils y jouiſſent ſeuls de tout le Commerce. *Voyez* le nouvel Etat des Indes Orientales, par *Hamilton*.

(*b*) Ou *Brinſam*. Les Anglois y ont eu pendant quelque tems un Comptoir.

§. III.

De Cunna & d'Albuquerque ſont envoyés aux Indes. Priſe d'Oja. Soumiſſion de Lamo. Incendie de Brava. Priſe de Socotra. Entrepriſe du Samorin. Actions cruelles à Cananor & à Panani.

ALMEYDE. 1508.

Réflexion ſur les entrepriſes du Portugal.

ON admire, avec raiſon, que le Portugal trouvât dans ſon propre ſein le moyen de fournir des Matelots & des Guerriers à tant de flottes qui ſortoient ſucceſſivement de ſes Ports. Mais il faut conſidérer quelle devoit être l'avidité de toutes les conditions pour un voyage dont les richeſſes étoient le fruit certain. Le Roi informé par Diego Fernandez Percyra qu'il y avoit à Socotra des Chrétiens qui gémiſſoient ſous le joug des Mores, chargea *Triſtan de Cunna* (a), & *Alphonſe d'Albuquerque* de lui ſoumettre cette Ville, & d'y élever un Fort, dans la vûe d'y faire hyverner ſes flottes, & de rendre ainſi la navigation libre dans cette mer. Ils partirent de Liſbonne le 6 de Mars 1508, avec treize Vaiſſeaux, & treize cens hommes. Le vent les pouſſa juſqu'à la vûe du Cap Saint-Auguſtin au Breſil; & dans l'eſpace immenſe qu'ils eurent à traverſer pour gagner le Cap de Bonne-Eſpérance, Triſtan de Cunna s'avança ſi fort vers le Sud que pluſieurs de ſes gens y périrent de froid. Il découvrit, dans cette route, les Iſles qui portent encore ſon nom. Mais une affreuſe tempête y ſépara ſes Vaiſſeaux, & les écarta ſi loin qu'ils ne ſe rejoignirent qu'à Mozambique. *Alvaro Tellez*, qui en commandoit un, fut pouſſé juſqu'au Cap de Guardafu, où il ſe ſaiſit de cinq Bâtimens Mores, ſi chargés de toutes ſortes de marchandiſes, que des balots qu'il en tira, il fit une ſorte de pont qui ſervit à ſes gens pour deſcendre ſur le rivage.

Cunna & d'Albuquerque partent de Liſbonne avec une puiſſante Flotte.

Iſles de Cunna découvertes.

Tellez prend cinq Vaiſſeaux Mores.

Ruy Pereyra, Capitaine d'un autre Vaiſſeau diſperſé, tomba heureuſement à *Matatanna*, Port de Madagaſcar. Il y apprit que cette Iſle produiſoit une grande abondance d'épices, & ſur-tout de gingembre. C'étoit aſſez pour y attirer de Mozambique Triſtan de Cunna avec toute la flotte. Il jetta l'ancre dans une grande Baye, qui fut nommée *Donna Maria de Cunna*, du nom d'une Dame que ſon fils aimoit. D'autres lui donnent celui de la *Conception*. Les Portugais s'étant approchés d'une Ville habitée par les Mores, & gouvernée par un *Schah*, dans une petite Baye où ſe decharge la grande Riviere de *Lulangate*, il y eut quelques légeres eſcarmouches, qui tournerent à leur avantage. Mais ils reconnurent que l'Iſle produiſoit peu de gingembre.

Percyra reconnoît l'Iſle de Madagaſcar.

Baye de Donna Maria.

Riviere de Lulangate.

La flotte reprit ſa route vers Melinde, où le Roi, ferme dans ſon alliance, n'avoit pas ceſſé de favoriſer le Comptoir Portugais. Cette fidélité lui donnant droit à leur ſecours, il les chargea de ſa vengeance contre la Ville d'*Oja*, qui le chagrinoit depuis long-tems avec l'aſſiſtance du Roi de Mombaſſa. J'ai déja fait remarquer que ce Pays fut anciennement peuplé par les Arabes. On y voit encore des Edifices auſſi étonnans par la ſingularité de leur ſtructure que par leur antiquité. Chaque Ville, & preſque chaque Village, a ſon Roi, que les Habitans nomment *Schah*. Les principaux ſont ceux de Quilloa, de Zanjibar, & de Mombaſſa; mais celui de Melinde

La Flotte Portugaiſe venge le Roi de Melinde.

(a) Ou *d'Acunha*.

ALMEYDE. 1508.

s'attribue l'honneur d'être le plus ancien, & ſe prétend deſcendu de ceux de *Quittau*, Ville à dix-huit lieues de la ſienne, où l'on trouve encore des veſtiges de l'ancien éclat dont elle jouiſſoit lorſqu'elle avoit dans ſa dépendance *Luziva*, *Parimonda*, *Lamon*, *Jaka*, *Oja*, & d'autres Villes voiſines. Le Pays eſt arroſé par la Riviere de *Gulimanja*. Georges Alfonſo, remontant cette Riviere pendant cinq jours, vit ſes bords couverts de bois impénétrables, & quantité de chevaux marins dans ſes eaux.

Situation d'Oja.

Oja n'eſt qu'à dix-ſept lieues de Melinde, ſur un rivage ouvert & ſans défenſe, mais fermée du côté de la terre par un mur qui la défend de l'invaſion des Caffres. Triſtan de Cunna parut devant cette Ville, avec ſix Vaiſſeaux, & fit dire au Schah qu'il avoit quelque choſe d'importance à lui communiquer. Le Schah répondit qu'étant Sujet du Soudan du Caire, premier Calife de la Maiſon de Mahomet, il ne pouvoit traiter avec les ennemis de ſa Religion. Cette réponſe fit comprendre aux Portugais que le délai n'étoit pas ſans danger. Triſtan diviſa ſes gens en deux corps, qu'il mit dans ſes Chaloupes; l'un ſous ſes propres ordres, l'autre ſous ceux d'Albuquerque. Les Mores ſe préſenterent ſur le rivage, pour s'oppoſer au débarquement; & l'agitation des flots leur étoit favorable: mais ils ne purent ſoutenir de près l'effort des Portugais, & prenant la fuite, avec beaucoup de déſordre, ils rentrerent dans la Ville par une porte, pour continuer de fuir par l'autre.

Priſe de cette Ville, & maſſacre des Mores.

Ils furent pourſuivis, par Nunno de Cunna & Alphonſe de Noronha, juſques dans un bois de palmiers, où ces deux Capitaines ne purent ſe rendre aſſez maîtres de l'ardeur de leurs gens pour les empêcher de tuer le Schah au milieu des ſiens. Dans la confuſion du carnage, Georges Sylveira, découvrant un More de fort bonne mine, qui ſe déroboit par un ſentier, avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire, courut vers eux pour les arrêter. Le More ne parut point allarmé pour lui-même; mais après avoir tourné le viſage pour ſe défendre, il fit ſigne à ſa compagne de fuir, tandis qu'il alloit combattre. Elle s'obſtina au contraire à demeurer près de lui, en l'aſſurant qu'elle aimoit mieux mourir ou demeurer priſonniere que de s'échapper ſeule. Sylveira, touché de ce ſpectacle, leur laiſſa la liberté de ſe retirer, en diſant, à ceux qui le ſuivoient; *à Dieu ne plaiſe que mon épée coupe des liens ſi tendres.* La Ville fut pillée & brûlée enſuite, avec tant de précipitation, qu'il périt quelques Portugais dans les flammes.

Belle action de Sylveira.

Un exemple ſi rigoureux apprit au Schah de *Lamo*, Ville à quinze lieues d'Oja, le ſort dont il étoit menacé. Il ſe hâta de le prévenir par une ſoumiſſion volontaire, en venant offrir un tribut annuel de 600 méticaux (*a*) d'or, dont il paya comptant la premiere année.

La Ville de Brava eſt forcée.

Il reſtoit dans le voiſinage, la Ville de *Brava*, que les Portugais avoient déja conquiſe; & qui s'étant révoltée dans leur abſence, avoit armé 6000 hommes prêts à les recevoir. Elle étoit grande & bien peuplée. La vûe de la flotte Portugaiſe ne changea rien à l'ardeur qu'elle marquoit pour ſe défendre. Mais Cunna & d'Albuquerque, ayant débarqué leurs gens au milieu d'une nuée de fléches, rien ne put empêcher ces Guerriers furieux d'eſcalader ſur le champ la Ville, & d'y porter la terreur & la mort. Le carnage

(*a*) Le métical eſt une monnoye d'or qui vaut environ un ducat.

fut ſi affreux, qu'on vit ruiſſeler le ſang dans les rues, & qu'on ne put compter le nombre des cadavres. On ne ſe donnoit pas le tems d'ôter aux femmes leurs bracelets & leurs boucles d'oreilles. On leur coupoit impitoyablement les oreilles & les bras. Les plus heureuſes furent celles à qui on acheva d'ôter la vie après un ſi cruel ſupplice. Il périt dans cette action quatante-deux Portugais, dont la moitié s'attirerent leur malheur par un excès d'avarice, en chargeant trop une Barque avec laquelle ils furent enſevelis dans les flots. La Ville fut réduite en cendres.

ALMEYDE. 1508.

Cruel emportement des Portugais.

Après cette cruelle expédition Cunna remit à la voile & s'avança juſqu'au Cap de Guardafu. Il y rencontra *Alvaro Tellez*, dont j'ai rapporté l'hiſtoire, & qui avoit été long-tems le jouet d'une tempête, avec le riche butin dont il étoit chargé. Ayant reconnu & doublé le Cap, ils ſe préſenterent enſemble à la vûe de *Sokotra*, qui étoit le terme de leur commiſſion.

Sokotora, ou Sokotra eſt une Iſle de vingt lieues de longueur, & large d'environ neuf lieues. Sa latitude eſt preſque également, à l'Eſt & à l'Oueſt, de douze degrés quarante minutes. C'eſt la plus grande Iſle qui ſoit vers l'entrée de la Mer Rouge; mais elle n'a point de Ports qui puiſſent contenir un grand nombre de Vaiſſeaux. Elle eſt coupée au centre par une chaîne de montagnes qui s'élevent juſqu'aux nues; & les vents du Nord ne laiſſent pas de pouſſer le ſable du rivage juſqu'au ſommet; ce qui la rend ſtérile, non-ſeulement en plantes, mais même en arbres, à l'exception du moins de quelques vallées qui ſont à l'abri de ces terribles vents. Elle eſt éloignée d'environ cinquante lieues de la Côte d'Arabie, & de trente de Guardafu. Ses Ports les plus fréquentés par les Portugais, ſont *Zoko*, qui eſt habité par les Mores, *Calenſer* à l'Oueſt, & *Beni* à l'Orient. Les Habitans n'ont jamais perdu leur groſſiereté naturelle. Il ſe trouve, dans les vallées qui ſont à l'abri du vent, des pommiers, des palmiers, & de ſi bons aloës que leur excellence leur a fait donner ſimplement le nom de *Socotorines*. Le ſeul culte reçu dans l'Iſle, eſt celui des Chrétiens Jacobites, tel que chez les Abyſſins. Les hommes y portent tous le nom d'un Apôtre, & preſque toutes les femmes celui de *Marie*. Ils adorent la Croix, & la portent ſur leurs habits. Le ſommet de leurs Egliſes eſt orné de ce ſigne du Chriſtianiſme. Ils y font la priere trois fois par jour, en langage Chaldéen, & par des verſets alternatifs, comme dans un chœur. La polygamie paſſe chez eux pour un grand crime, malgré l'exemple des Mahométans leurs voiſins; cependant ils ont, comme eux, l'uſage de la Circonciſion. Les hommes joignent beaucoup de douceur à leur groſſiereté; & les femmes y ſont ſi mâles qu'elles vont à la guerre, comme on le raconte des Amazones, à qui elles reſſemblent encore par la liberté qu'elles ſe donnent de prendre des Etrangers qui arrivent dans l'Iſle, pour en avoir des enfans, lorſqu'elles n'en ont point de leurs maris. Un Hiſtorien Portugais raconte même qu'elles employent (*a*) la ſorcellerie

Iſle de Sokotre, & ſa ſituation.

Ses propriétés & ſes Habitans.

Uſage ſingulier en faveur des femmes.

(*a*) Faria, qui eſt d'ailleurs un Ecrivain ſenſé, rapporte des effets fort étranges de la ſorcellerie des Mores. Il prétend qu'à l'arrivée des Portugais dans les Indes, ils virent, dans un baſſin d'eau, les trois Vaiſſeaux qui venoient de l'Europe. Ils aſſurent qu'ils prédirent la mort d'Albuquerque à ſon retour en Portugal. Il ajoûte que des yeux ils mangent l'intérieur des alimens; d'un melon, par exemple, qu'ils ſuccent ainſi juſqu'à n'y rien laiſſer, & qu'ils vomiſſent enſuite pour preuve de leur opération, &c.

ALMEYDE. 1508.

pour les attirer. Leurs habits ſont une ſorte de gros drap & des peaux ; leurs logemens, des caves ; leurs armes, des bâtons & des pierres. Ils ſont Sujets du Roi Arabe de Cashen, ou de Caſſan.

Qualités des Habitans.

Les Portugais ne trouverent point l'Iſle de Sokotra ſans défenſe. Elle avoit un Fort, qui n'étoit ni mal conſtruit ni dépourvu de munition. Cunna fit faire au Schah des propoſitions qui furent rejettées. Quelque danger qu'il y eût à l'attaquer, il réſolut avec d'Albuquerque de ne pas différer un moment. Des gens ſans ceſſe exercés au combat, n'avoient pas beſoin de longues préparations. Le premier qui s'élança ſur le rivage, fut Dom Alphonſe de Noronha, neveu de Cunna, avec un petit nombre de gens, mais tous d'une bravoure éprouvée. Il fut reçu galamment du Schah, qui conſerva ſon terrain, quoiqu'il n'eût auſſi que peu de gens. Cunna s'avança vers le Forr, où le Schah fit encore des merveilles pour le repouſſer ; mais ayant été abbatu d'un coup de lance, & ſes gens redoublant leurs efforts pour le ſauver ; les Portugais irrités de cette réſiſtance, les chargerent ſi vivement qu'ils leur firent tourner le dos, & regagner en fuyant la porte du Fort. Les murs furent eſcaladés. Ceux qui paſſerent les premiers ayant ouvert la porte aux autres, on vit commencer une mêlée fort ſanglante, où les Mores diſputerent la victoire juſqu'au dernier. En effet de quatre-vingt qui faiſoient la garniſon du Fort, il n'en reſta qu'un, avec un pauvre aveugle qui fut trouvé dans un puits, & qui répondit à ceux qui lui demanderent comment il avoit pû deſcendre : » Les aveugles ne voyent que le chemin de la liberté. « On la lui rendit pour récompenſer ce bon mot. Les Portugais perdirent ſix hommes à cette attaque ; mais elle leur valut la conquête entiere de l'Iſle. Tous les Habitans, qui s'étoient éloignés pendant le combat, vinrent féliciter Cunna de ſa victoire, & le remercier de les avoir délivrés du joug des Mahometans. Ils furent reçus ſous la protection du Roi de Portugal. Dom Alphonſe de Noronha demeura pour commander dans le Forr, avec une garniſon de cent hommes. La flotte y paſſa l'Hyver, après lequel Cunna partit pour les Indes, & d'Albuquerque pour la Côte d'Arabie.

Les Portugais attaquent l'Iſle & s'en rendent maîtres.

Bon mot d'un aveugle.

Noronha demeure dans l'Iſle avec cent hommes.

Dans cet intervalle le Samorin reveillé par ſes Aſtrologues, qui avoient expliqué en ſa faveur un grand tremblement de terre, & une Eclipſe du Soleil, pendant laquelle on avoit vû aſſez long-tems les Etoiles à découvert, avoit fait les préparatifs d'une retoutable entrepriſe. Dom François d'Almeyde peu effraié de ſes menaces, envoya contre lui une flotte de dix Vaiſſeaux, ſous le commandement de Lotenzo, ſon Fils. Elle arriva aux environs de Cabul, lorſque les Mores s'y attendoient le moins. Ils y étoient déja raſſemblés, & la flotte Portugaiſe les découvrit ; mais le lieu parut ſi ſerré pour un combat, que de l'avis du Conſeil il fut réſolu de ne pas les attaquer. Lorenzo, à ſon retour, reçut de ſéveres reprimandes de ſon pere ; & tous les Officiers furent caſſés & renvoyés en Portugal.

Lorenzo commande une Flotte contre le Samorin.

Il ſe conduit mal.

Gonzalo Val, chargé de la même commiſſion après Lorenzo, tomba dans un autre excès qui a deshonoré ſa mémoire. Ayant rencontré un Vaiſſeau de Cananor, muni d'un Paſſeport Portugais, il ſe ſaiſit de ſes richeſſes & le fit ſubmerger, avec la précaution de faire envelopper tous les Mores de l'Equipage dans une voile, afin qu'il n'en parût aucun reſte. Mais ce barbare ſoin fut inutile ; les flots pouſſerent ſur le rivage un cadavre, qui fut recon-

Cruauté de Gonzalo Val.

Elle irrite le Roi de Cananor.

nu pour le neveu de Maïmala, riche Marchand Malabare; & le Samorin fit valoir une ſi cruelle action, pour engager dans ſon parti le Roi de Cananor, qui étoit porté par d'autres ſujets de plainte à rompre avec les Portugais. *Britto*, Commandant du Fort, fut ſoupçonné de l'action qu'on leur reprochoit. Il fut aſſiégé par vingt mille Mores. Le Viceroi ſe hâta de lui envoyer du ſecours; mais le feu ayant pris au magaſin des proviſions, Britto fut réduit avec tous ſes gens à la derniere famine, & ſeroit péri de miſere, ſi la mer n'eût laiſſé en ſe retirant un grand nombre de coquillages, qui furent aſſez long-tems leur unique nourriture. Le Samorin envoya pendant ce tems-là un puiſſant renfort à ſon nouvel Allié. Les Mores ſe trouverent en état d'attaquer le Fort au nombre de 50000 hommes; & ce qu'on a peine à comprendre, ils ne laiſſerent pas d'être repouſſés avec une grande perte, ſans que les Portugais perdiſſent un ſeul homme. Le Roi de Cananor abbatu par cette défaite, & tremblant à l'approche de Cunna, ſe crut trop heureux de pouvoir obtenir la paix.

ALMEYDE. 1508.

Almeyde profita de la conſternation de ſes Ennemis, pour aller fondre avec Cunna ſur *Panani*, Ville dépendante de Calecut, où le Samorin avoit quatre grands Vaiſſeaux commandés par *Kutioli*, More d'une valeur diſtinguée. Ils entrerent dans la riviere, au milieu d'une grêle de balles & de fleches, ſans pouvoir aborder ſur deux rives fort hautes, d'où l'Ennemi les ſaluoit continuellement. Mais ayant enfin pris terre, ils attaquerent les Mores dans leurs retranchemens; Britto y fut bleſſé par un More d'une prodigieuſe grandeur, qu'il tua d'un coup ſi furieux, que les Hiſtoriens l'ont cru digne de remarque. L'ayant pris, diſent-ils, dans l'inſtant qu'il baiſſoit la tête, il la lui cloua contre la poitrine. La Ville fut forcée, & tous les Habitans paſſés au fil de l'épée. On brûla non-ſeulement les maiſons & les Vaiſſeaux, mais juſqu'au butin même, quoiqu'il fût d'une immenſe valeur; & l'on n'emporta que l'artillerie. Le nombre des Ennemis morts ſurpaſſa quinze cens; tandis que les Portugais ne perdirent que dix-huit hommes.

Exploits d'Almeyde.

CHAPITRE X.

Exploits des Portugais depuis 1508 juſqu'en 1510, ſous la Viceroyauté d'Almeyde.

Entrepriſe dans le Golfe Perſique. Priſe de pluſieurs Ports. Ormuz attaqué. D'Albuquerque trahi par quelques-uns de ſes Capitaines.

ALFONSE d'Albuquerque, en ſe ſéparant de Cunna avec ſon Eſcadre, s'étoit propoſé de donner à ſon nom, par la grandeur de ſes exploits, cette glorieuſe réputation dont il jouit encore dans les Indes Orientales. Après avoir quitté la flotte, dans l'Iſle de Sokotra, le 20 d'Août 1508, il fit voile, ſuivant les ordres particuliers du Roi, vers la Côte d'Arabie, avec ſept Vaiſſeaux, & quatre cens ſoixante hommes. Il toucha d'abord à Kalayata, belle & forte Ville du Royaume d'Ormuz; mais moins

ALMEYDE. 1508.

Réputation d'Albuquerque.

Il prend, pille ou brûle pluſieurs Villes.

Kalayata.

Digitized by Google

ALMEYDE. 1508.

peuplée qu'elle ne l'avoit été autrefois. Le Gouverneur lui ayant offert des rafraîchiſſemens & des conditions de paix qu'il accepta, il alla dix lieues plus loin, à Kurias, où il fut mal reçu. Il attaqua la Ville, & malgré la réſiſtance des Habitans, il s'en ouvrit l'entrée, en leur tuant plus de quatre-vingt hommes, & ſans perdre plus des trois de ſiens.

Kurias.

Makate.

Après avoir pillé & brûlé Kurias, avec quatorze Bâtimens qui étoient dans le Port, il ſe rendit à Makate, huit lieues au-delà. Cette Ville étoit beaucoup plus forte que les précédentes, & plus capable de défenſe par le grand nombre de ſes Habitans, que l'exemple de leurs Voiſins ne tarda point à raſſembler; mais le Gouverneur plus timide, prit le parti de demander la paix, & fit porter à la flotte quantité de proviſions. Les Portugais étoient dans la confiance, lorſque l'artillerie de la Ville joua furieuſement ſur leur flotte. Ils ſe retirerent avec étonnement; & bientôt ils apprirent que le Roi d'Ormuz ayant envoyé deux mille hommes au ſecours de la Ville, les Officiers de cette troupe, qui venoit d'arriver, n'avoient pas voulu conſentir au Traité. Albuquerque ne remit ſa vengeance qu'à la fin de la nuit. Ayant débarqué ſes gens dès la pointe du jour, il attaqua ſi furieuſement la Ville que les Mores conſternés ſortirent par une porte, à meſure que les Portugais entroient par l'autre. Toutes les maiſons furent pillées, à l'exception de celle du Gouverneur qui avoit donné lui-même avis de l'arrivée du ſecours; mais il fut tué dans le trouble, ſans avoir été reconnu.

Soor.

Cette expédition fut ſuivie de celle de *Soor*, dont tous les Habitans prirent la fuite à la vûe de la flotte. Il n'y reſta que le Gouverneur, & quelques perſonnes de marque, qui ouvrirent leurs portes au Vainqueur. Albuquerque récompenſa cette ſoumiſſion volontaire, en leur accordant la protection du Portugal, ſous le même tribut qu'ils payoient au Roi d'Ormuz.

Orfukam.

Orfukam, qui eſt plus éloignée de quinze lieues, s'attira un traitement plus rude. Elle fut pillée pendant trois jours, & dans cet intervalle les Portugais ſe préparerent à pénétrer dans le Port d'Ormuz, qui étoit le principal but de leur courſe.

Ormuz. Sa ſituation, ſes avantages, ſon origine.

La Ville d'Ormuz, ou plutôt Hormuz, eſt ſituée dans une petite Iſle, nommée *Jerun*, à l'entrée du Golfe Perſique. La circonférence de cette Iſle eſt d'environ trois lieues; mais le terrain eſt ſi ſterile qu'il ne produit que du ſel & du ſouffre. Les Edifices de la Ville ſont ſomptueux. C'eſt le grand Marché de toutes les richeſſes qui viennent de l'Eſt, de l'Oueſt & du Nord. Auſſi la ſtérilité du Pays n'empêche-t'elle point qu'on n'y trouve toutes ſortes de biens en abondance. Ormuz reçoit ſes proviſions de la Province de Mogoſtan, dans le Royaume de Perſe, des Iſles de *Kishom* (*a*), de *Lareck*, & de quantité d'autres lieux. Vers l'année 1273, le Roi *Maleck-Katz*, s'étant mis en poſſeſſion de tout le Pays qui eſt entre l'Iſle de *Jerun* & celle de *Babrayn* (*b*), ſe trouva voiſin du Prince *Gordunshah*, dans la Province de Mogoſtan. Ce Prince obtint ſubtilement de Malech l'Iſle de Jetun, comme un lieu de peu d'importance; & s'y étant fortifié, il parvint à chaſſer ſon Bienfaiteur de tous ſes Etats. Enſuite, ayant tranſpotté dans cette Iſle la

(*a*) On l'appelle auſſi *Kishmish* & *Quixomo*.
(*b*) Les Auteurs Portugais l'appellent *Baharem*.

Ville

COTE
DE
ILE DORMUS ou de JERUN
Ile de Kichim
ou Qismis
ou ORMUS
Gardimira

PERSE
Fortereasse
RADE
Pamde
Alko-
ran
Isaua
Riuiere des Tauereaux

Ville d'Ormuz, où Maleck avoit tenu ſa Cour, il ſe rendit ſi formidable, que le Roi de Perſe médita ſa ruine. Mais *Gordunshah* eut l'adreſſe de le prévenir en lui offrant un tribut annuel, & s'engageant (*a*) à lui rendre hommage tous les cinq ans par ſes Ambaſſadeurs. C'eſt à cet Uſurpateur que le Royaume d'Ormuz doit ſon origine. En héritant de ſa puiſſance, ſes Succeſſeurs hériterent preſque tous de ſon caractere. ALMEYDE. 1508.

Albuquerque trouva ſur le Trône *Sayf Addin*, jeune Prince d'environ douze ans, dont les affaires étoient gouvernées par un Eſclave adroit & courageux. *Khojah Attar* (c'étoit le nom de ce Miniſtre) n'avoit pas attendu l'arrivée des Portugais pour ſe mettre en état de les recevoir. Il avoit loué des troupes dans toutes les Provinces voiſines, Perſans, Arabes, & de pluſieurs autres Nations; de ſorte que les Portugais, en paroiſſant à la vûe de la Ville, y trouverent 30000 hommes prêts à combattre, entre leſquels on comptoit quatre mille Perſans, qui paſſoient pour d'excellens Archers; & dans le Port quatre cens Vaiſſeaux, dont ſoixante étoient d'une groſſeur conſidérable, montés de deux mille cinq cens hommes. Albuquerque, pour faire éclater ſon courage & ſa réſolution, alla jetter l'ancre entre cinq de leurs plus gros Vaiſſeaux, en faiſant une décharge de toute ſon artillerie. Le rivage fut auſſi-tôt couvert de ſept ou huit mille hommes. Cependant perſonne ne venant à lui de la part du Roi, il envoya quelques-uns de ſes gens vers le plus gros Bâtiment de la flotte ennemie, qui étoit de Cambaye, & qui paroiſſoit porter l'Amiral. Le Capitaine ne ſe fit pas preſſer pour venir apprendre ſes intentions. Il fut reçu civilement par les Portugais. Albuquerque lui déclara qu'il avoit ordre du Roi ſon Maître, de prendre le Roi d'Ormuz ſous ſa protection, & de lui accorder la permiſſion d'exercer le Commerce dans ces Mers, à condition qu'il promît de payer un tribut raiſonnable au Portugal; mais que s'il balançoit ſur cette propoſition, il devoit s'attendre à toutes les extrêmités d'une ſanglante guerre. C'étoit une préſomption bien étrange, avec ſept Vaiſſeaux & quatre cens ſoixante hom-

Sayf Addin Roi d'Ormuz.

Albuquerque inſulte cette Ville.

(*a*) Cette tranſaction eſt rapportée différemment dans l'Hiſtoire d'Ormuz, écrite par un des Rois de l'Iſle, & dont on trouve l'extrait à la fin de l'Hiſtoire de Perſe, compoſée par *Texeira*. On y lit que l'an de l'Egire 700, & 1302 de J. C. les Turcs du Turqueſtan en Tartarie, s'étant répandus dans la Perſe juſqu'au Golfe Perſique, *Mir Bahaddin Ayaz Seyfin* quinziéme Roi d'Ormuz, réſolut d'abandonner le Continent, où étoient alors ſes Etats, & de ſe retirer dans quelque Iſle voiſine. Il paſſa d'abord, avec ſes gens, dans la grande Iſle de *Broke*, que les Portugais appellent *Quixomo*, fort proche de la Côte. Enſuite il ſe tranſporta dans une Iſle déſerte, éloignée de deux lieues vers l'Orient, qui appartenoit à *Neyn*, Roi des *Keys*, à qui il l'avoit demandée. Il y bâtit une Ville, qu'il nomma *Hormuz*, du nom de ſon ancienne Capitale, dont on voit encore les ruines à l'Eſt de *Gomrun*; mais les Arabes & les Perſans appellerent l'Iſle *Jerun*, du nom d'un Pêcheur qui y vivoit lorſqu'Ayaz y aborda. En deux ſiécles ſa Ville proſpéra tellement qu'elle étendit ſa domination ſur une partie de l'Arabie, ſur une partie de la Perſe, & ſur tout le Golfe, juſqu'à *Bashra*. Elle devint auſſi le principal Marché de ce Canton, comme *Keys* l'avoit été juſqu'alors. Mais elle perdit tous ces avantages après qu'elle eut été ſubjuguée par les Portugais. Ayaz Seyfin eut pour Succeſſeur *Amir Ayaz Addin Gordan Shah*: ainſi l'on peut voir que Maleck Keys, qui eſt dans le texte, n'eſt point un nom propre, & qu'il ſignifie ſeulement Roi de *Keys*, ou de *Kaez*. On voit auſſi qu'au lieu du Roi *Gordunshah* Prince de *Mogeſtan*, il faut *Gordon*, *Shah*, ou Roi de *Mogeſtan*; enfin que ce ne fut point Gordon, mais Ayaz, à qui l'Iſle fut donnée. Au reſte, on a dit d'Ormuz, qu'en ſuppoſant que le Monde fût une bague, Ormuz en ſeroit le joyau.

ALMEYDE. 1508.

nes, d'offrir des conditions de cette nature à un Roi qui étoit aſſis ſur ſon Trône, & qui avoit actuellement, pour ſa défenſe, trente mille Soldats bien armés, & une flotte de quatre cens Voiles.

Le Maiſtre d'Ormuz entre en compoſition, mais rejette celle d'un tribut.

Le Capitaine More ayant informé ſon Maître des prétentions d'Albuquerque, Khojah Attar, qui exerçoit le pouvoir abſolu, envoya auſſi-tôt ſur la flotte Portugaiſe un Seigneur de la Cour, nommé *Khojah Beyram*, pour faire des excuſes à l'Amiral de ne lui avoir pas fait demander plûtôt ce qu'il ſouhaitoit dans le Port d'Ormuz, & pour l'aſſurer que le Gouverneur de la Ville ſe rendroit le lendemain ſur ſon bord. Le Gouverneur ne parut point; mais il vint ſucceſſivement d'autres Députés, dans la vûe apparemment de gagner du tems, pour fortifier la Ville & recevoir de nouveaux ſecours. Albuquerque, pénétrant leurs intentions, leur déclara fierement qu'il falloit s'expliquer, ou ſur la paix, aux conditions qu'il l'avoit propoſée, ou ſur la guerre. Beyram lui apporta pour réponſe, qu'Ormuz n'étoit point accoutumée à payer des tributs, mais à les recevoir. Comme la nuit s'approchoit, on entendit, juſqu'au lendemain, ſur le rivage, des cris mêlés au bruit des inſtrumens de guerre. Le jour fit découvrir les murs, le rivage & les Vaiſſeaux, couverts d'une foule de gens armés, & juſqu'aux toits des maiſons chargés d'un prodigieux nombre de ſpectateurs, des deux ſexes & de toutes ſortes d'âges, qui ſembloient attendre quel ſeroit le ſuccès d'un ſi grand événement.

Combat naval à la vûe d'Ormuz.

Albuquerque commença le combat par une furieuſe décharge de ſon artillerie. L'Ennemi lui répondit; & prenant avantage de la fumée qui obſcurciſſoit l'air, il attaqua les Portugais avec cent trente Barques en fort bon ordre, qui leur cauſerent d'abord quelque dommage par une horrible nuée de fléches. Mais elles furent beaucoup plus maltraitées. Une partie fut coulée à fond par l'artillerie, & le reſte forcé de ſe retirer. Elles revinrent à la charge; & ce fut encore avec tant de perte, que les eaux parurent teintes de ſang.

Albuquerque eſt vainqueur.

Dans cet intervalle, Albuquerque avoit déja ſubmergé deux grands Vaiſſeaux, & s'étoit emparé d'un autre, dont l'Equipage avoit pris le parti de ſauter dans les flots. Les autres Capitaines, n'ayant pas moins réuſſi dans leurs attaques, mettoient le feu à tous les Bâtimens dont ils pouvoient s'approcher. La flamme en avoit déja gagné plus de trente, qui s'efforçant de retourner au rivage y portoient leur déſaſtre, & le communiquoient autour d'eux. Toute la Côte étoit éclairée de cet incendie. Il fut aiſé de remarquer la terreur qui ſe répandit à terre, par la précipitation avec laquelle on vit tout le monde rentrer dans la Ville; & bien-tôt on en reçut une meilleure preuve, à l'arrivée d'un Meſſager de la Cour, qui vint offrir aux Portugais tout ce qu'ils avoient demandé. Albuquerque fit ceſſer les hoſtilités; mais ſe défiant de la mauvaiſe foi des Mores, il fit menacer Khojah Attar d'un redoublement de vengeance s'il manquoit à ſes promeſſes. Ainſi, ſans perdre plus de dix hommes, il détruiſit preſqu'entierement une flotte nombreuſe, & tua plus de ſept cens Infidelles, dont on voyoit flotter les cadavres, la plûpart ornés de petites plaques d'or battu, que les Portugais ſe firent un amuſement de pêcher dans la Mer. Ils obſerverent qu'une grande partie des Mores avoient été tués de leurs propres fléches; ce qui ne

Digitized by Google

pouvoit paroître douteux, puiſque les Portugais n'avoient pas l'uſage de ces armes.

ALMEYDE. 1508.

Khojah Attar, auſſi allarmé pour l'avenir qu'abattu de ſon infortune préſente, aſſembla un Conſeil, où l'on prit la réſolution de ſe ſoumettre aux propoſitions du Vainqueur. Les articles furent réglés, & ſignés par des Commiſſaires de l'un & de l'autre parti. Ils portoient en ſubſtance, que le Roi d'Ormuz s'engageoit à payer au Roi de Portugal un tribut annuel de 15000 *Seraphins* (a), & à lui donner du terrain pour bâtir un Fort. Cet ouvrage fut commencé immédiatement, & dans l'eſpace de peu de jours il fut fort avancé.

La Ville d'Ormuz ſe ſoumet au Portugal.

On y bâtit un Fort.

Cependant, la vûe d'un frein qui alloit tenir Ormuz dans une dépendance continuelle, réveilla tous les reſſentimens du Miniſtre. La force n'étant plus une reſſource à tenter, il feignit qu'il étoit arrivé des Ambaſſadeurs pour recevoir le tribut que le Roi d'Ormuz payoit à la Perſe; & puiſque ce Prince étoit devenu Tributaire & Sujet du Roi de Portugal, il avertit Albuquerque que c'étoit aux Portugais à répondre pour la Couronne d'Ormuz. Cet artifice n'en impoſa point à l'Amiral. Il fit dire à Khojah Attar qu'il pouvoit lui envoyer ceux à qui il devoit une réponſe. Il lui vint effectivement quelques Mores, à qui il mit des balles & des épées entre les mains; voilà, leur dit-il, en quelle monnoye le tribut ſera payé. Khojah Attar, n'eſperant plus rien de cette ruſe, entreprit de corrompre les Portugais mêmes, à force d'argent. Il trouva cinq perfides, dont l'un étoit un Fondeur, qui lui fit quelques piéces de canon; & d'un autre, il apprit que la flotte Portugaiſe n'avoit pas quatre cens ſoixante hommes complets. Cette découverte anima ſes eſperances. Il réſolut de rompre la paix. Son prétexte fut de refuſer à d'Albuquerque les cinq hommes qu'il avoit ſéduits; & ſe prétendant diſpenſé de rendre des gens libres, qui avoient pris le parti de s'attacher à lui, il publia que c'étoit d'Albuquerque qui cherchoit à violer le Traité.

Artifice des Mores pour ſecouer le joug.

Cet excès de mauvaiſe foi excita l'Amiral à la vengeance; mais il eut le mortel chagrin de ne pas trouver ſes Capitaines diſpoſés à le ſeconder. Khojah Attar en avoit gagné pluſieurs par ſes profuſions. Il porta la confiance juſqu'à brûler pendant la nuit une Barque que les Portugais conſtruiſoient ſur le rivage; & dans le même-tems il eut l'audace de faire crier, du haut des murs, par un des Déſerteurs: » Alfonſe d'Albuquerque, venez défendre vo» tre Barque avec vos quatre cens hommes, & vous trouverez mille Archers » pour vous recevoir. « Cette inſolence n'avoit rien de ſurprenant, puiſqu'elle étoit comme autoriſée par quelques Capitaines qui entretenoient des intelligences avec l'ennemi, & qui avoient perſuadé aux cinq Soldats de déſerter. Albuquerque, enflammé de colere, tenta de brûler pluſieurs Vaiſſeaux dans l'Arſenal. Cette entrepriſe n'ayant pas réüſſi, il réſolut d'aſſieger la Ville, & s'étant ſaiſi de quelques Mores, qui vouloient y faire entrer des proviſions, il leur fit couper les mains, les oreilles & le nez. Ceux qui gardoient les puits, d'où la Ville tiroit ſon eau, ne furent pas traités moins cruellement; ils les fit précipiter, hommes & chevaux, dans les puits qu'ils gardoient. Le Roi & ſon Miniſtre, étant ſortis pour arrêter cette action, il

Albuquerque eſt trahi par les Officiers de ſa Flotte.

Inſolence des Mores, & vengeance d'Albuquerque.

(a) Un Seraphin vaut environ trois livres de la monnoye françoiſe.

ALMEYDE. 1508.

ſe vit en danger de tomber entre leurs mains ; mais lorſque ſa retraite alloit être coupée, une heureuſe décharge de ſon artillerie mit en déſordre la Cavalerie qui cherchoit à l'envelopper.

Trois de ſes Capitaines l'abandonnent.

Dans tous ces effets de ſon reſſentiment Albuquerque trouva ſes troupes ſans ardeur pour exécuter ſes ordres. Trois de ſes Capitaines, levant le maſque, prirent la réſolution de l'abandonner. Outre les ſéductions de Khojah Attar, ils avoient eu quelque jalouſie pour le commandement du Fort. Mais avant que de partir, ils lui laiſſerent par écrit les raiſons de leur mécontement, & celles qui devoient lui faire abandonnet ſon entrepriſe. Il fit enterrer le papier ſous une pierre du Fort, en diſant qu'il y avoit écrit ſa réponſe, & qu'il ſouhaitoit de voir qui auroit la hardieſſe de la déterrer pour la lire. Tous ſes gens murmuroient de cette tyrannie, ſans que perſonne oſât lever la voix pour s'en plaindre. Il parut inquiet du départ de ſes trois Capitaines, mais le deſir de la vengeance ne le rendit que plus obſtiné dans ſa réſolution. Deux autres Capitaines, qui brûloient de ſuivre les premiers, entreprirent de lui faire goûter leurs repréſentations ; il les traita ſi ſévérement qu'il les força d'obéir.

Il continue ſes exploits.

Les Inſulaires de *Babrayn* équiperent quelques Vaiſſeaux pour tranſporter des proviſions à *Keishom*. Albuquerque, averti de leur départ, ſe mit à les pourſuivre. Il les manqua ; mais ayant découvert dans ſa route une Maiſon de campagne du Roi d'Ormuz, gardée par trois cens hommes d'Infanterie & ſoixante Cavaliers, il l'attaqua, ſans égard au nombre, & tua quatre-vingt

Keishom pris.

hommes, qui ne lui en coûterent qu'un ſeul. Il ſe rendit à Keishom, où il fondit ſur cinq cens Archers, que le Roi de *Lar*, en Perſe, envoyoit au ſecours d'Ormuz, ſous la conduite de ſes deux Neveux. Il fit mordre la pouſſiere au plus grand nombre, quoiqu'il ne fût débarqué qu'avec quatre-vingt

Généroſité d'Albuquerque.

des ſiens ; & ſes reſſentimens ne l'empêcherent point d'épargner les deux Neveux du Roi de Lar, qu'il fit conduire au Miniſtre d'Ormuz, comme un préſent. Mais il brûla la Ville, après l'avoir abandonnée au pillage. Entre les dépoüilles, il ſe trouva un riche tapis, d'une telle grandeur, que les Soldats

Il envoye un tapis à Saint Jacques en Galice.

ſe diſpoſoient à le couper en pieces, pour l'emporter plus facilement. Albuquerque l'acheta d'eux, & l'envoya dans la ſuite à Saint Jacques en Galice. Enfin, le petit nombre de troupes auquel il étoit réduit, & l'approche de l'hyver, lui firent prendre le parti de retourner dans l'Iſle de Sokotra ; & ſans être effrayé des dangers de la route, il permit à *Jean de Nueva* de le quitter pour faire voile aux Indes, où ce Capitaine avoit déja commandé une flotte aſſez nombreuſe.

Il ravitaille la garniſon de Sokotra.

Les cent Portugais qui étoient demeurés dans le Fort de Sokotra, s'y trouvoient preſſés depuis quelque-tems par la famine. Albuquerque, incapable de repos, ſe chargea lui-même de remédier à leurs beſoins. Il partit, avec ſon ſeul Vaiſſeau, pour le Cap de Guardafu, tandis qu'il dépêcha les autres à Melinde & au Cap Fum, pour ſe ſaiſir de tous les Bâtimens qui ſeroient chargés de proviſions. Les ſecours qu'il ſe procura par cette piraterie furent ſi conſidérables, qu'ils rétablirent l'abondance à Sokotra. Vers la fin de l'hyver, il ſentit renaître tous ſes projets ſur Ormuz. Ses forces ne répondoient point à la grandeur de cette entrepriſe ; mais il ſe flatta de pénétrer du moins les diſpoſitions du Roi & de ſon Miniſtre. Dans ſa route, il réſolut de

venger ſur les Habitans de Kalayat quelques injures que les Portugais avoient eſſuyées devant cette Ville. Elle eſt ſituée au-delà du Cap *Siagro*, qui porte auſſi le nom de Cap *Raſelgat*, à l'entrée du Golfe Perſique. Elle a derriere elle une montagne, coupée par quelques paſſages qui ouvrent la communication avec les Pays voiſins; & l'une de ces ouvertures, qui eſt directement vis-à-vis de la Ville, communique à cette belle Province d'Arabie, qui ſe nomme *Alyaman*, où le nombre des Habitans répond à la célébrité du commerce. Albuquerque prit terre en arrivant, & ſon courage lui faiſant dédaigner toutes ſortes de précautions, il entra dans la Ville au milieu du jour. La plûpart des Habitans pritent la fuite vers la montagne. Ceux qui entreprirent de ſe défendre furent tués dans les rues. Les Portugais y paſſerent trois nuits, pendant l'une deſquelles mille Mores, s'y étant introduits ſecrettement, leur cauſerent beaucoup d'embarras. Mais Albuquerque raſſembla ſes gens pour attendre la lumiere, & fondant ſur l'ennemi au premier rayon du jour, il en tua une partie, mit le reſte en fuite, & brûla la Ville. Le plus riche butin qu'il y eut trouvé étoit une grande quantité de proviſions.

ALMEYDE. 1508.

Kalayat, & ſa ſituation.

Cette Ville eſt brûlée par les Portugais.

Il arriva au Port d'Ormuz le 13 de Septembre. Le Roi & ſon Miniſtre, avertis de ſon retour, lui firent auſſi-tôt déclarer qu'on étoit prêt à payer le tribut de 15000 Seraphins, mais qu'ils ne conſentiroient jamais à la conſtruction d'un Fort. Il réſolut d'aſſieger la Ville. Martin Coello, avec ſon Vaiſſeau, eut ordre de garder la pointe de Turumkaha, où ſont les puits qui fourniſſoient de l'eau fraîche aux Habitans. Diego de Melo fut poſté à l'oppoſite de l'Iſle de Keishom. Albuquerque ſe préſenta lui-même devant la Ville, avec François de Tavora. Il eut le chagrin de voir, ſur le rivage, les progrès de ſon Fort, que Khojah Attar avoit fini, pour ſe ſervir contre les Portugais de l'ouvrage qu'ils avoient commencé. L'attaque eut à peu près le même ſuccès que la précédente; c'eſt-à-dire, qu'après avoir cauſé beaucoup de mal aux Infidelles, apres avoir perdu Diego de Melo, qui fut tué avec huit de ſes gens, & s'être vû lui-même dans le dernier danger, la petiteſſe de ſes forces l'obligea de renoncer à ſon entrepriſe. Mais en partant pour les Indes, il prit un Vaiſſeau de Babrayn, qui portoit beaucoup de perles. François Tavora en prit un de la Mecque.

Second ſiége d'Ormuz & ſon ſuccès.

Priſe de deux Vaiſſeaux.

§. II.

Le Soudan d'Égypte envoye une Flotte contre les Portugais. Elle eſt battue. Lorenzo d'Almeyde perit dans le combat. Artifice du Seigneur de Diu. Priſe & incendie de Dabul. Défaite des Egyptiens. Le Viceroi perit en retournant à Lisbonne.

PENDANT que les Portugais cauſoient ces allarmes au Roi d'Ormuz, le Soudan du Caire avoit mis en Mer une flotte réguliere de douze gros Vaiſſeaux, montés de quinze cens hommes, ſous le commandement de Mir Huſſein, dans la vûe d'attaquer les Ennemis de ſon commerce avec plus d'ordre & d'intelligence qu'ils ne l'avoient été juſqu'alors par les Almadies, les Tonis, les Pates, & les autres Bâtimens des Rois d'Afrique &

1509.

Deſcription de la Flotte d'Egypte.

ALMEYDE. 1509.

de l'Inde. Le bois qui avoit ſervi à la conſtruction de cette flotte avoit été coupé dans les Montagnes de Dalmatie, du conſentement des Vénitiens ; ſoit qu'ils contribuaſſent volontiers à l'abaiſſement des Portugais qui avoient ruiné leur commerce ; ſoit que le Turc étant mal avec le Soudan, ils ſe cruſſent intéreſſés à ſecourir l'Egypte contre leur Ennemi commun. Un Neveu du Soudan avoit été chargé du tranſport de cette cargaiſon, ſur vingt-cinq Bâtimens qu'il commandoit, avec huit cens Matelots, ſans y comprendre les Matelots. André de *Amarall*, Portugais, commandoit alors les Galeres de l'Ordre de Saint Jean de Jéruſalem. Il apprit que ce bois étoit deſtiné contre les Portugais dans les Indes. Ce fut aſſez pour lui faire attaquer la flotte Egyptienne, avec quatre Galeres & ſix Vaiſſeaux de guerre. Le combat fut ſanglant ; mais après trois heures de réſiſtance, il prit ſept Vaiſſeaux, en coula cinq à fond, & pourſuivit les treize autres juſqu'au Port d'Alexandrie, qui leur ſervit d'azile. Le reſte du bois fut conduit au Caire par le Nil, & de-là ſur le dos des chameaux, juſqu'à *Suez*, où la flotte fut conſtruite.

Ses expéditions dans la Mer Rouge.

Elle commença ſes expéditions par le pillage d'*Yembo* (*a*) & de Joddah, que le Soudan accuſoit d'avoir favoriſé ſes ennemis. Enſuite elle fit voile vers *Diu*, où *Maleck Azz* commandoit pour le Roi de Cambaye, dans l'eſpérance d'y joindre celle de ce Prince, qui n'étoit pas mieux diſpoſé pour les Portugais. Dom François d'Almeyde étoit pendant ce tems-là ſur la Côte de Malabare, d'où il avoit envoyé Lorenzo ſon Fils, pour garder celle de Cananor & de Cochin. Lorenzo s'avança juſqu'à *Chaul*, avec huit Vaiſſeaux, qui compoſoient toutes ſes forces. Chaul eſt ſituée ſur le bord d'une Riviere, à deux lieues de la Mer. Cette Ville qui eſt une des principales de la Côte par ſa grandeur, & par ſon commerce, dépendoit de *Nizamaluco*.

Elle ſurprend les Portugais à Chaul.

Elle fit un accueil favorable aux Portugais. Le bruit de l'armement d'Egypte s'y étoit déja répandu ; mais il avoit paru ſi peu vraiſemblable, qu'on n'en reconnut la vérité qu'à la vûe de la flotte du Soudan. Lorenzo étoit alors ſur le rivage, à ſe rejoüir avec ſes Officiers. Il n'eut que le tems de regagner ſes Vaiſſeaux. A peine étoit-il à bord, que Mir Huſſein comptant ſur la victoire, parce qu'il ſe flattoit de ſurprendre les Portugais, entra dans le Port avec de grandes marques de confiance & de joie. Il alla droit lui-même à l'Amiral, ſur lequel il fit pleuvoir une nuée de balles, de fleches, de grenades & d'autres machines à feu. Mais il fut reçu avec tant de vigueur, qu'il perdit le deſſein d'en venir à l'abordage, quoique ſon Vaiſſeau l'emportât beaucoup en groſſeur ſur celui de Lorenzo. Tous ſes Capitaines n'ayant pas mieux réuſſi, la nuit qui s'approchoit l'obligea de remettre ſon attaque au lendemain.

Premier avantage des Portugais.

Il fut prévenu. Dom Lorenzo donna le ſignal du combat dès la pointe du jour, & réſolut à ſon tour d'aborder Mir Huſſein. Les autres Vaiſſeaux ſuivirent ſon exemple. Cette hardieſſe ne réuſſit qu'à deux Galéres, qui ſe ſaiſirent de deux Vaiſſeaux ennemis, & qui en paſſerent tout l'Equipage au fil de l'épée. Le feu étoit terrible des deux côtés, & l'avantage commençoit à ſe déclarer pour les Portugais, lorſque *Maleck Azz* Gouverneur de Diu, pa-

Ils ſont emportés par le nombre.

(*a*) D'autres écrivent *Tambu* & *Imbo*.

rut en bon ordre avec un grand nombre de petits Bâtimens. Lorenzo détacha deux Galéres & trois Caravelles, pour empêcher l'approche de ce nouvel Ennemi. Elles exécuterent ſi heureuſement leur commiſſion, que ſe voyant fermer l'entrée de la Riviere, il fut forcé de chercher une retraite. Le combat dura juſqu'à l'entrée de la nuit, & les deux Partis s'efforcerent de déguiſer leur perte. ALMEYDE. 1509.

Les Portugais ayant aſſemblé le Conſeil, il parut à tout le monde que l'entrepriſe ne pouvoit être ſoutenue ſans témérité, puiſque Maleck Azz étoit ſi proche avec des forces redoutables. On propoſa de prendre le large en pleine Mer, ſoit pour s'aſſurer le pouvoir de fuir, ſoit pour combattre avec moins de déſavantage. Mais Lorenzo ſe ſouvenoit des reproches qu'il avoit reçus de ſon Pere après l'affaire de Dabul; & craignant que ſa retraite ne paſſât pour un manque de courage, il réſolut d'attendre le jour, en changeant ſeulement de ſituation, pour ſauver les Vaiſſeaux de Cochin qui étoient en danger. Maleck Azz s'étoit avancé à la faveur de la nuit. Ayant obſervé ce mouvement, il ne douta point que les Portugais ne penſaſſent à la fuite. Il ſe préſenta d'un air intrépide, ſans être arrêté par le déſordre que l'artillerie mit dans ſes Rangs. Malheureuſement, le Vaiſſeau de Dom Lorenzo paſſant ſur quelques piliers qui étoient cachés par la hauteur de la Riviere, fit une voie d'eau ſi large qu'il parut impoſſible de le ſecourir; & par un malheur encore plus funeſte aux Portugais, Lorenzo fut bleſſé au même moment d'une balle, qui lui briſa le genouil. Ce brave Commandant ſe fit appuyer contre le grand mât, d'où il ne ceſſa point d'encourager une partie de ſes gens à combattre, & les autres à travailler à la pompe; mais il reçut une autre balle, qui lui caſſa l'épine du dos, & qui le fit tomber ſans vie. Son corps jetté au bas des Ponts fut ſuivi par *Gaton*, un de ſes Domeſtiques, qui venant de recevoir une fléche dans l'œil, pleura ſon Maître avec des larmes de ſang. Après un combat des plus opiniâtres, les Mores entrerent dans le Vaiſſeau, & trouverent Gaton, qui reprit des forces à leur vûe. Il en tua pluſieurs qui tomberent ſur le cadavre de ſon Maître, & lui-même tomba mort ſur eux. Enfin le Vaiſſeau fut ſubmergé. De plus de cent hommes que Lorenzo avoit ſur ſon bord, il n'en échappa que dix-neuf. Toute la flotte en perdit cent quarante, & l'Ennemi plus de ſix cent. Deux Capitaines prirent la route de Cochin, où le Viceroi étoit alors. Il apprit la mort de ſon Fils avec une fermeté merveilleuſe.

Lorenzo, fils d'Almeyde, perit dans le combat avec ſon Vaiſſeau.

Son courage en mourant.

Fidélité de ſon Page.

Peu de tems après cette diſgrace, il reçut une Lettre de Maleck Azz. Ce Général More étoit né dans l'eſclavage, & deſcendu d'un Chrétien Schiſmatique de Ruſſie. Il s'étoit élevé par tous les degrés de la fortune; mais la principale action qui lui avoit procuré le Gouvernement de Diu, n'avoit pas demandé un mérite extraordinaire. Un Oiſeau volant ſur la tête du Roi de Cambaye y laiſſa tomber ſa fiente, ce qui mit ce Prince dans une vive colere. Je donnerois, dit-il, tout ce que j'ai, à celui qui tueroit cet Oiſeau. Maleck Azz, qui excelloit à tirer de l'arc, n'eut pas plûtôt entendu ce diſcours, qu'il tua l'Oiſeau d'un coup de fléche. Le Roi fut ſi fidele à le récompenſer, qu'il le fit bien-tôt Gouverneur de Diu, Ville fameuſe, qui étant ſituée ſur une Péninſule triangulaire, joint le Continent par un fort petit Iſthme. Maleck Azz s'efforçoit politiquement de ménager tout à la fois le Roi ſon Maître,

Origine de Maleck Azz.

Digitized by Google

ALMEYDE. 1509.

& les Portugais, dont il craignoit le pouvoir depuis le tort qu'ils avoient fait à ſon Commerce. Dans cette double vûe il envoya ſes dix-neuf Priſonniers au Roi de Cambaye ; & pour appaiſer le Viceroi Portugais, il lui écrivit une Lettre de condoléance ſur la mort de ſon Fils, en relevant beaucoup ſa valeur, & s'excuſant de n'avoir pû ſe diſpenſer de ſecourir Mir Huſſein.

Nouvelle Flotte qui rend le courage aux Portugais.

La défaite de Lorenzo avoit appris aux Mores que les Portugais n'étoient pas invincibles ; & dans l'état où les flottes d'Almeyde & d'Albuquerque étoient réduites, il étoit fort à craindre que ces Infideles réuniſſant toutes leurs forces, n'achevaſſent de ruiner le petit nombre d'Ennemis qui leur reſtoit. Ce fut au milieu de ces allarmes que les Portugais virent arriver une flotte nombreuſe qui releva toutes leurs eſpérances. Il étoit parti de Liſbonne au commencement d'Avril de la même année, dix-ſept Vaiſſeaux qui avoient d'abord été ſéparés par la tempête ; mais s'étant heureuſement réunis à Mozambique, ils avoient joint ceux de l'année précédente. Un ſecours ſi puiſſant entra dans la Mer des Indes avec un air de triomphe. Le Roi de Portugal envoyoit ordre à Dom François d'Almeyde de réſigner ſon Gouvernement à d'Albuquerque, & de retourner à Liſbonne ſur un Vaiſſeau Marchand. Ce changement fit naître des difficultés. Almeyde ſous prétexte qu'il ſe trouvoit engagé par l'honneur à tirer vengeance de la mort de ſon Fils, ſuſpendit l'exécution des ordres du Roi. Albuquerque offenſé de ce délai, ſe rendit à Cochin. Les Hiſtoriens regardent leur démêlé comme l'origine d'un déſordre qui devint dans la ſuite aſſez funeſte aux Portugais. Les Vicerois s'efforcerent de prolonger leur terme, tandis que leurs Succeſſeurs ne marquerent pas moins d'empreſſement pour commencer l'exercice de leur autorité.

Démêlé pour la ſucceſſion du Gouvernement des Indes.

Almeyde obſtiné dans ſes prétentions fit partir les Vaiſſeaux Marchands ſous la conduite de Fernando Soarez, & de Rui de Cunna, qui eut le malheur de périr dans ſa route. Il quitta lui-même Cananor, pour aller chercher vers Diu la flotte de Mir Huſſein. La ſienne étoit compoſée de dix-neuf Vaiſſeaux de différentes grandeurs, & montée par ſix cens Soldats, entre leſquels on comptoit près de quatre cens Malabares. Toute l'Inde fut allarmée de ce mouvement, mais ſurtout le Samorin & Maleck Azz, qui avoient employé toutes ſortes de précautions pour éviter de nouveaux dangers. Le Viceroi ayant mouillé avec ſa flotte dans la délicieuſe Iſle d'Anchedive, il y prit, de l'avis de tous ſes Officiers, la réſolution de tomber ſur *Dabul*.

Almeyde cherche la Flotte d'Egypte.

Dabul & ſa ſituation.

Cette Ville, une des plus renommées de la Côte, par ſa grandeur, ſon Commerce, & la commodité de ſa ſituation, eſt ſituée ſur une Riviere navigable, à deux lieues de l'embouchure. Les Edifices y étoient alors d'une beauté ſinguliere. Elle n'avoit pour Habitans que des Payens & des Mores. *Sabay*, Roi de *Dekan*, à qui elle appartenoit, y avoit mis une forte Garniſon, dans la crainte qu'elle ne fût inſultée par les Portugais ; & ſur le bruit de leur approche, il y avoit envoyé un renfort de ſix mille hommes, qui ne manquoient ni d'artillerie, ni d'ouvrages propres à leur défenſe. Cependant la frayeur s'étant répandue parmi les Habitans, ils commençoient à tranſporter leurs richeſſes dans les Pays voiſins : mais le Gouverneur leur en fit défenſe, ſous peine de mort ; & pour les encourager par ſon exemple, il fit venir ſa femme & ſes enfans dans la Ville. Tout le monde y reprit confiance, & les

les autres Dames, qui s'étoient déja retirées dans leurs maiſons de campagne, ne firent pas difficulté de venir partager le péril.

ALMEYDE. 1509.

Almeyde entra dans le Port le 13 de Decembre. L'émulation fit chercher à tous ſes gens le moyen de deſcendre les premiers. Ils furent reçus avec une épaiſſe nuée de balles & de fleches; mais les ouvrages de la Ville étoient ſi hauts que les coups ſe perdirent par-deſſus leurs têtes. Ils gagnerent le rivage, & s'étant partagés en trois corps ils formerent trois attaques à trois différentes portes. Les Mores s'apperçurent de leur deſſein. Chaque poſte fut défendu avec autant de conduite que de valeur. Le carnage y fut ſi grand que les cadavres formerent un nouveau rempart contre la furie des Aſſiégeans. Mais *Nunno Vas Percyra* fut envoyé d'un autre côté pour former une quatriéme attaque. Il y trouva moins de réſiſtance. Après un combat de quelques momens, il força les ennemis, quoiqu'en grand nombre, de ſe précipiter vers les montagnes; & leur fuite fut ſi aveugle & ſi tumultueuſe que dix Portugais ſuffirent pour les pourſuivre. Les autres ſe laſſerent auſſi de leur réſiſtance. L'attaque avoit duré cinq heures, pendant leſquelles il perit ſix cens Mores, & les Portugais ne perdirent que ſeize hommes. Albuquerque diſtribua ſes gens dans les rues de la Ville, avec ordre de ſe tenir ſoigneuſement ſur leurs gardes. Il ne doutoit pas que l'ennemi ne revînt la nuit ſuivante. L'obſcurité s'approchoit. Quantité d'Habitans, qui avoient laiſſé derriere eux leurs enfans & leurs femmes, ſe préſenterent à la faveur des ténébres. Mais ils trouverent, de tous côtés, les Portugais prêts à les repouſſer. Le jour ſuivant, la Ville fut abandonnée au pillage. Les eſpérances du Vainqueur étoient proportionnées à la richeſſe des Edifices; lorſqu'un feu, dont perſonne ne découvrit l'origine, ſe répandit dans tous les quartiers, & réduiſit en peu d'heures, toutes les maiſons en cendres. Les Hiſtoriens ne nous apprennent point ce que devinrent les femmes, les enfans & tous les Habitans qui n'avoient pû ſe dérober par la fuite. Mais leur ſort ſe conjecture aiſément. La cruauté commençoit à tourner en habitude aux Portugais. Cependant l'action du feu fut ſi prompte, qu'ils ne recueillirent, d'une ſi riche dépouille, qu'environ cent cinquante mille ducats. Il y a beaucoup d'apparence que ce fut le Viceroi même qui fit commencer ſecrettement l'incendie, dans la crainte qu'un trop long pillage ne retardât ſes autres deſſeins. Les Vaiſſeaux du Port furent auſſi brûlés. On s'attendoit à renouveller les proviſions de mer ſur la Côte; mais il s'y en trouva peu, parce qu'elles avoient été détruites par les ſauterelles, dont on trouva quantité de pots remplis. Chacun eut la curioſité d'en goûter, & les trouva d'un goût fort agréable. Leur reſſemblance avec les écreviſſes fit croire aux Portugais que c'en étoit une eſpece terreſtre. C'eſt ainſi qu'en pluſieurs endroits, & particuliérement dans les Vignobles, aux environs de Rome, les crabbes de terre reſſemblent beaucoup à celles de mer.

Almeyde attaque & ruine la Ville.

Cruauté familiére aux Portugais.

Sauterelles priſes pour des écreviſſes de terre.

Almeyde s'approche de Diu.

Almeyde s'étoit propoſé de faire ſucceder à cette expédition, l'attaque de Mir Huſſein à Diu. Il prit dans ſa route quelques Vaiſſeaux Mores, dont il ſe contenta de tirer des vivres pour leur rançon. Le 2 de Fevrier 1509, il arriva devant Diu. Les tours & les murs dont cette Ville étoit environnée, ſa grandeur, & la beauté de ſes Edifices, lui donnoient beaucoup de reſſemblance avec les plus belles Villes de l'Europe. Maleck Azz en étoit

ALMEYDE. 1509.

abſent. Il avoit entrepris, à vingt lieues de ſon Gouvernement, une expédition contre les *Rasbuts*, nommés par d'autres les *Rajapus*. Mais recevant des avis continuels du mouvement de la flotte Portugaiſe, il revint preſqu'auſſi-tôt qu'elle eut moüillé l'ancre. Son deſſein n'étoit plus d'aſſiſter Mir Huſſein, ni de chagriner les Portugais. Le Viceroi, de ſon côté, ne put ſe diſpenſer de quelque inquiétude en conſiderant la force de la Place, & la valeur des deux Généraux Mores, qui gardoient la Côte avec plus de deux cens Bâtimens en fort bon ordre. Cependant, après avoir attendu le retour de la marée, il fit donner le ſignal du combat, vers neuf heures du matin. Le mouvement commença auſſi-tôt dans les deux partis, avec de grands cris mêlés au bruit des inſtrumens. Les Vaiſſeaux de Maleck Azz ſe préſenterent à l'entrée du Port, avec une décharge de leur artillerie & de leurs arcs. Ils tuerent tout-d'un-coup dix hommes dans la Galere de Diego Perez, qui étoit la plus avancée. Mais *Nunno Vas*, perçant avec une intrepidité admirable, ſe ſervit ſi habilement de ſon canon, qu'il abîma un des plus grands Vaiſſeaux de la flotte ennemie. Il ſe trouvoit entre deux autres Vaiſſeaux, dont il auroit eu peine à ſe dégager, lorſque *Georges Melo*, qui le ſuivoit avec la même ardeur, en aborda un, & lui donna le tems d'aborder l'autre; tandis que le Viceroi, qui les obſervoit tous deux, fit jouer toute ſon artillerie ſur tous les autres Bâtimens de la flotte. Maleck Azz, que les Portugais avoient cru à la tête de ſes gens, étoit demeuré dans la Ville; mais ils avoient à combattre Mir Huſſein, qui commandoit un des Vaiſſeaux attaqués. Ce brave More fit des prodiges de valeur, juſqu'à ce qu'étant bleſſé, il gagna le rivage, dans une Chaloupe, pour aller ſe plaindre au Roi de Cambaye de la perfidie de Maleck Azz, qui s'étoit contenté de l'aſſiſter de ſes Vaiſſeaux, ſans y paroître en perſonne. Son abſence ôta ſi peu le courage à ſes gens, qu'ayant combattu long-tems pour conſerver ſon Vaiſſeau, ils y furent tous tués juſqu'au dernier. L'autre, qui appartenoit à Maleck Azz, fut coulé à fond. Les deux Vainqueurs continuerent d'en prendre & d'en ſubmerger un grand nombre. Enfin, lorſque l'artillerie de l'Amiral eut achevé de fixer la victoire en ſa faveur, il entra dans le Port avec le reſte de ſa flotte, & fit un cruel carnage de ceux qui oſerent encore lui réſiſter. Les Mores perdirent 1500 hommes, & les Portugais en furent quittes pour quarante. Le pillage des Bâtimens qui reſtoient entiers fit paſſer des richeſſes immenſes ſur la flotte Portugaiſe. On jugea, par la variété des Livres qui furent pris en diverſes Langues, que la flotte des Mores étoit compoſée de pluſieurs Nations differentes. Il s'y trouva des Ouvrages Latins, Italiens & Portugais. De tant de Bâtimens qui tomberent entre les mains d'Almeyde, il ne conſerva que quatre Vaiſſeaux aſſez bien conſtruits, avec deux Galeres, & tout le reſte fut livré aux flammes. Faria même, Hiſtorien Portugais dont j'emprunte ce récit, accuſe ſa Nation d'un excès de cruauté dans le traitement qu'elle fit aux Vaincus.

Combat entre la flotte & celle d'Egypte.

Victoire des Portugais.

Diſſimulation de Maleck Azz.

Le lendemain, Maleck Azz, feignant d'être fort ſatisfait de la victoire d'Almeyde, l'envoya féliciter par *Seyd Ali* (*a*), More de Grenade. Pluſieurs

(*a*) *Seyd*, en Arabe, ſignifie Seigneur. C'eſt le titre des Chefs de familles de la poſtérité d'Aly, & le même que le *Cid* Eſpagnol.

Officiers Portugais étoient d'avis qu'il falloit profiter de la fortune pour attaquer la Ville ; mais le Viceroi rejetta cette propoſition, parce que Diu appartenoit au Roi de Cambaye qui étoit allié des Portugais, que la Place étoit défendue par des fortifications redoutables, & la flotte Portugaiſe fort affoiblie : ſans compter qu'il auroit été impoſſible de la garder, après l'avoir emportée. Il prit donc le parti de recevoir civilement le Meſſager de Maleck Azz, & de conſentir à la paix. Les articles en furent dreſſés. Ils contenoient la liberté du Commerce pour les Habitans de Diu ; & de leur part, la reſtitution de tous les Priſonniers Portugais, avec la ceſſion de toute l'artillerie & de toutes les munitions que Mir Huſſein avoit laiſſées dans la Ville ou ſur la Côte.

ALMEYDE. 1509.

Il fait la paix avec les Portugais.

Le nom d'Almeyde étoit devenu ſi terrible dans ces Mers, qu'en paſſant à Chaul, pour retourner à Cochin, il fit conſentir le Roi de cette Contrée à payer volontairement un Tribut au Portugal. Il fut reçu à Cochin comme en triomphe. Là, Dom Alphonſe d'Albuquerque l'ayant preſſé peut-être avec trop de hauteur de lui remettre ſon emploi, il ſe laiſſa perſuader, par quelques-uns de ſes Capitaines, de l'envoyer priſonnier à Cananor. Mais Dom *Ferdinand Coutinno*, qui arriva preſqu'en même-tems de Liſbonne, avec une flotte de quinze Vaiſſeaux, & des pouvoirs extraordinaires du Roi, ayant relâché à Cananor, y prit avec lui cet illuſtre Priſonnier ; & l'ayant reconduit à Cochin, il l'établit, en vertu des ordres de Liſbonne, dans la qualité de Viceroi des Indes.

Almeyde maltraite Albuquerque.

Almeyde quitta Cochin avec trois Vaiſſeaux, le 19 de Novembre. Un eſprit plus foible auroit conçu quelque effroi des prédictions par leſquelles on s'efforça de retarder ſon départ. Les Magiciens du Pays lui déclarerent qu'il ne paſſeroit point le Cap de Bonne-Eſperance. Le mépris qu'il avoit fait de leur art n'empêcha point qu'il ne témoignât quelque ſatisfaction après avoir paſſé ce Cap. Il relâcha dans la Baye de Saldanna, qui en eſt à peu de diſtance au Nord, pour y rafraîchir ſes proviſions. Un de ſes gens y prit querelle avec un Négre, qui le maltraita de quelques coups ; &, contre ſon avis, tous les Portugais qu'il avoit ſous ſes ordres crurent leur honneur intereſſé à venger cette inſulte. Il deſcendit, avec cent trente hommes, qui compoſoient la fleur de ſa Troupe, & fondant ſur un miſerable Village, il y enleva quelques enfans & quelques beſtiaux. Les Négres, qui avoient pris la fuite à ſon approche, ſe raſſemblerent dans une Montagne voiſine, & l'attaquerent ſi furieuſement à leur tour, qu'ils lui tuerent, en un inſtant, cinquante hommes, au nombre deſquels il perit lui-même. Il étoit âgé de ſoixante ans. Sa figure étoit agréable, & ſes manieres obligeantes. A la valeur dont il avoit donné tant de témoignages, il joignoit un jugement ſain, une humeur liberale, avec un cœur ſenſible à la reconnoiſſance. La cruauté, dont on avoit pû lui faire un reproche, paſſoit alors pour une qualité néceſſaire contre des ennemis auſſi perfides que les Mores, & méritoit d'ailleurs un nom moins odieux dans un pere qui avoit eu la mort de ſon fils à venger. Dom François d'Almeyde portoit un manteau noir, ſur une veſte de ſatin cramoiſi. C'eſt du moins ſous cet habillement qu'on a conſervé ſon Portrait. Il y paroit auſſi avec des bottes, une courte lance dans la main droite, & la main gauche ſur ſon épée, qui pend preſque devant lui.

ALBUQUERQUE. 1509.

Départ & mort étrange d'Almeyde.

Son caractere.

ALBUQUERQUE. 1509.

Il s'étoit paſſé, dans cet intervalle, quantité d'événemens moins conſidérables, ſur d'autres Côtes où les Portugais avoient commencé des établiſſemens. Dès l'année 1508, *Edouard de Lemos*, parti de Liſbonne avec le titre de Gouverneur d'Ethiopie & d'Arabie, s'étoit rendu à Mozambique & à Melinde, d'où il étoit allé viſiter, à la tête de ſon Eſcadre, *Monſia*, *Zanzibar*, *Pemba*, & d'autres Iſles qui avoient négligé le payement du Tribut. Celle de Monſia s'étoit ſoumiſe ſans réſiſtance; mais les deux autres ayant entrepris de ſe défendre, il en avoit chaſſé les Habitans dans les Montagnes & pillé leurs Villes.

Expédition d'Edouard de Leme.

Madagaſcar & Malaca reconnus par Lopez de Segueira.

Diego Lopez de Segueira avoit été chargé de reconnoître l'Iſle de *Madagaſcar*, dont j'ai rapporté la découverte, & *Malaca*, où les Portugais n'avoient point encore pénétré. Il avoit relâché à *Padir* & à *Paſan* (*a*), dans la Rade de Malaca. Les Rois de ces deux Cantons avoient recherché ſon amitié & l'avoient chargé de préſens. Mais ſe fiant moins à celui de Malaca, il avoit commencé par le bruit de ſon artillerie, pour répandre l'effroi ſur la Côte. Une Barque s'approcha de ſon Vaiſſeau, & lui demanda ce qu'il ſouhaitoit dans un Pays où il n'étoit pas connu. Il répondit qu'il étoit Ambaſſadeur du Roi de Portugal, envoyé vers le Souverain du Pays. Les réponſes du Roi furent équivoques, comme on étoit accoutumé à les recevoir des Mores lorſqu'ils méditoient quelque perfidie. Lopez ne laiſſa point de faire deſcendre *Jerôme Texeira*, avec le titre d'Ambaſſadeur. Il fut reçu honorablement, dans la vûe d'engager ſes Compagnons à prendre terre. Ces trompeuſes apparences n'en impoſerent point à Lopez, qui fut d'ailleurs informé qu'on ne penſoit qu'à l'aſſaſſiner. Il découvrit même que le fils d'un *Raja*, nommé *Ultimati*, étoit venu à bord avec cette intention, quoiqu'il n'eût pas trouvé l'occaſion de l'exécuter. Cependant il conſentit que trente de ſes gens allaſſent eſſayer à quelle fidélité il devoit s'attendre. On les conduiſit dans un autre lieu, ſous prétexte de leur faire acheter du poivre; & le Roi perſuadé qu'il reſtoit peu de forces aux Portugais, ſaiſit le tems de leur abſence pour attaquer la flotte, avec pluſieurs Vaiſſeaux qu'il avoit raſſemblés. Lopez s'en dégagea fort heureuſement. Il en coula même à fond pluſieurs. Mais il perdit ſes trente hommes, qui furent maſſacrés dans la Ville.

Le Raja Ultimati veut aſſaſſiner Segueira.

(*a*) On les nomme auſſi *Pedir* & *Piſang*.

CHAPITRE XI.

Exploits d'Albuquerque, Viceroi des Indes depuis 1510 juſqu'en 1516. Calecut brûlé. Deſcription de Goa, qui ſe rend aux Portugais. Ils l'abandonnent & la reprennent. Deſcription de Malaca. Cette Ville eſt attaquée par le Roi de Siam, & priſe par les Portugais.

ALBUQUERQUE. 1510.

AVEC les interêts de ſa nouvelle dignité, Dom Alphonſe Albuquerque avoit d'anciens reſſentimens à ſatisfaire. Il ſe ſouvint des perfidies du Samorin de Calecut, qu'il avoit éprouvées pluſieurs fois. Sa cauſe étoit commune avec tous les Généraux Portugais qui avoient commandé juſqu'alors dans les Indes. Et ſi quelque choſe peut juſtifier les excès où la plûpart s'étoient emportés contre des alliés infidéles, c'eſt que dans les mêmes lieux ils avoient toujours traité fort humainement les Rois de Cochin, de Cananor, & de Cambaye, qui ne leur avoient point encore manqué de fidélité.

La conduite des Portugais excuſée.

Albuquerque entreprend de ruiner Calecut.

Le nouveau Viceroi tourna donc ſes premiers préparatifs à la ruine de Calecut, qui avoit toujours apporté tant d'obſtacles à l'agrandiſſement des Portugais. Sa flotte, jointe à celle de Dom *Fernand Coutinno*, étoit compoſée de trente Vaiſſeaux, chargés de dix-huit cens hommes, ſans y comprendre quantité d'Indiens qui leur étoient ſoumis, & que l'eſperance du pillage conduiſit avec eux dans un grand nombre de Barques. Ils arriverent à Calecut avec cette flotte, la plus puiſſante qui eût paru dans ces Mers avec le Pavillon du Portugal. Chacun s'empreſſa de deſcendre le premier. Coutinno commandoit huit cens hommes, & fit débarquer avec eux quelques pieces de campagne. Albuquerque avoit le même nombre de Portugais ſous ſes ordres, avec ſix cens Indiens. Ils marcherent d'abord avec moins de régularité que de confuſion, dans l'ardeur qu'ils avoient mutuellement de commencer l'attaque. Un Boulevard, nommé *Seram*, fut le premier ouvrage qui exerça leur valeur. Six cens hommes, qui le défendoient, firent une vigoureuſe réſiſtance contre les plus ardens, juſqu'à l'arrivée d'Albuquerque, qui les força de l'abandonner. Coutinno, apprenant de quelques Priſonniers Mores que le Samorin étoit à cinq lieues de la Ville, dans un de ſes Palais, prit cette route, avec ſa Troupe; tandis qu'Albuquerque continua de pouſſer ſi vigoureuſement ſes avantages qu'il s'ouvrit enfin l'entrée de la Ville. Calecut étoit trop vaſte pour être livrée témérairement au pillage. D'ailleurs, au moment qu'Albuquerque déliberoit ſur ſa conduite, il reçut avis que Coutinno avoit beſoin de ſon aſſiſtance, & qu'il étoit dans le dernier danger. Il fit mettre le feu à la Ville avant que d'en ſortir, & volant du côté le plus preſſant, il trouva Coutinno bloqué dans le Palais par une multitude d'ennemis. Tous ſes efforts ne purent l'y faire pénétrer. Il y perdit pluſieurs de ſes gens, & par un malheur bien plus funeſte, il y fut bleſſé ſi dangereuſement lui-même, d'un coup de fléche au gozier, & d'un coup

Les Portugais manquent leur entrepriſe.

ALBUQUERQUE. 1510.

de pierre à la tête, qu'il fut porté au rivage ſans aucun reſte de ſentiment. Pendant ce tems-là Coutinno, accablé par le nombre, fut tué dans le Palais. Quantité de ſes gens eurent le même ſort, & tous auroient peri ſans doute ſi le ſecours d'Albuquerque n'étoit arrivé aſſez heureuſement pour faciliter leur évaſion. Ils perdirent quatre-vingt hommes.

Coutinno y perd la vie.

La flotte privée d'un de ſes Chefs par la mort, & de ſon Général par une bleſſure qui ſuſpendit toutes ſes vûes, n'eut point d'autre parti à prendre que de retourner à Cochin. Albuquerque s'y rétablit avant la fin du mois. Entre pluſieurs objets qui le rappelloient à la vengeance, il réſolut de commencer par Ormuz, qu'il avoit attaqué deux fois ſans ſuccès. Tous ſes préparatifs s'étant tournés de ce côté-là, il partit avec dix-ſept cens hommes, ſur vingt-un Vaiſſeaux de différente grandeur. Mais le Pyrate *Timoja*, que le hazard lui fit rencontrer à *Onor*, lui inſpira d'autres réſolutions.

Albuquerque prend conſeil du Pirate Timoja.

Quelque paſſion qu'Albuquerque eût pour la gloire, l'avidité des richeſſes étoit toujours capable de le détourner vers ce qui ſe rapportoit à cette vûe. Timoja lui fit une peinture de Goa, qui lui fit naître l'envie de s'emparer de cette Ville. Il y fit voile avec ſa flotte, & ſa navigation fut ſi heureuſe, qu'il y arriva le 25 de Février.

Il fait la conquête de Goa.

L'Iſle de *Tikuori*, où Goa eſt ſituée, borde la Côte de *Canara*, & ſe trouve formée par les deux embouchures de la Riviere de *Gaſim*. Sa longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, ne ſurpaſſe pas trois lieues, ſur une ſeule de largeur. Dans cet eſpace, elle a des montagnes & des plaines. L'eau eſt excellente, l'air fort ſain, le terroir agréable & fertile. Goa eſt placée au Nord de l'Iſle, après avoir été autrefois au Sud. La nouvelle Ville avoit été bâtie environ quarante ans avant l'arrivée des Portugais, par un More nommé Maleck Huſſein. On ignore où l'ancienne exiſtoit; mais il s'en trouve quelques relations dans les Ecrits de Montraſat, qui y regnoit un ſiécle auparavant.

Situation de cette Ville, & ſon origine.

Diverſes révolutions des Indes, ſous la domination des Mores.

Vers l'an 1300, les Mores commencerent la conquête des Indes. Le premier qui forma cette entrepriſe avec des forces capables de l'exécuter, fut (*a*) *Xa Nazaradin*, Roi de Delli. S'étant avancé du Nord à la tête d'une puiſſante armée, il étendit ſa domination par les armes juſqu'au Royaume de Canara, d'où il retourna dans ſa Ville de Delli, en laiſſant *Habed Shah* (*b*), pour continuer ſes conquêtes. Ce Général acquit tant de puiſſance par ſa valeur & ſa conduite, qu'il trancha d'égal avec ſon Maître. *Madura*, ſon Neveu, marchant ſur ſes traces, ſe mit en poſſeſſion du Royaume de Canara; & trop grand pour demeurer ſoumis au pouvoir d'un autre, il ſecoua le joug de *Nazaradin*, & fit porter à ſes Etats le nom de *Dekan*, qui ſignifioit dans la langue du Pays une multitude de Nations dont ils étoient compoſés. Nazaradin ſe garantit pendant quelque-tems d'une ſi redoutable puiſſance; mais pluſieurs

(*a*) D'autres écrivent *Schah Nafr Addin*; mais c'étoit ſon ſurnom, car il ſe nommoit *Mahmud*, nom qu'il rendit célébre par ſa conquête des Indes. Il étoit le ſixiéme Roi d'une Dynaſtie de Turcs, venus de Perſe, qui fonderent en 1702 le Royaume de *Delli* ou de *Dehli*, ou plûtôt, qui l'uſurperent ſur la famille des *Ghaurets*, comme ceux-ci l'avoient conquis en 1155, ſur celle des *Ghaznis*, qui avoient ſubjugué en 1001, toute l'Inde juſqu'au Gange. Mahmud commença ſon régne en 1246. *Voyez* d'Herbelot à l'article *Dehli*, & la Généal. Hiſtor. des Turcs, Mogols, & Tartares, vol. 2. p. 755.

(*b*) C'eſt apparemment une corruption Portugaiſe de *Mahmud Shah*.

Digitized by Google

de ſes Gouverneurs, à l'exemple de Madura, s'étant érigés en Souverains dans leurs Provinces, il ſe vit enfin dépouillé des reſtes de ſa grandeur, & priſonnier à *Beder*, Capitale de Dekan.

ALBUQUERQUE. 1510.

Le plus renommé de tous ces Princes, à l'arrivée des Portugais dans les Indes, étoit celui de Goa, qui ſe nommoit *Sabay*. Il étoit mort peu de tems avant l'entrepriſe d'Albuquerque; & *Ruſo* (*a*), Roi d'*Hidalcan*, s'étant ſaiſi de ſes Etats, les avoit mis entre les mains de ſon Fils *Iſmael*. Les autres Princes étoient *Nizamaluco*, *Mudra Maluco*, *Melic*, *Verido*, *Coja Mozadan*, *Abexeipedo*, & *Rotamaluco* (*b*), tous fort puiſſans, & tous étrangers, à l'exception de Nizamaluco. *Sabay* étoit né à *Saba* (*c*), Ville de Perſe, d'une fort baſſe extraction; mais le Roi de Dekan, qu'il avoit ſervi avec beaucoup de bonheur, lui avoit donné la Ville de Kibberga, d'où il avoit étendu ſes conquêtes ſur les Indiens de Biſnagar, & de-là juſqu'à l'Iſle de Goa qui avoit été priſe quelque tems auparavant par les Mores d'*Onor*. Il avoit tué dans ſon attaque Maleck Huſſein, qui y regnoit alors, & qui s'étoit courageuſement défendu avec douze cens hommes. Goa commandant à quantité d'autres lieux, dont Sabay s'étoit auſſi rendu maître, il y étoit devenu aſſez puiſſant pour ſe ſoutenir pendant toute ſa vie contre les entrepriſes de ſes Voiſins; mais ſa mort produiſit une grande altération.

Sabay Roi de Goa à l'arrivée des Portugais.

Sa fortune.

Albuquerque, en arrivant à la vûe de l'Iſle, envoya Dom Antoine de Noronna ſon Neveu, avec Timoja, pour ſonder la riviere qui arroſe les murs de Goa. Ils y trouverent un Fort, défendu par une bonne artillerie, & par une Garniſon de quatre cens hommes. Ils l'attaquerent, & la vigoureuſe réſiſtance d'un Turc, nommé *Yazu Gorgi*, ne les empêcha point de l'emporter. Pendant que la Garniſon fuyoit vers la Ville, Timoja prit un autre Fort, qui contenoit trente hommes. Le jour ſuivant Albuquerque entra dans la riviere. Il fut ſurpris d'y voir venir à ſa rencontre, *Mir Aly*, & d'autres perſonnes les plus diſtinguées de la Ville, qui l'en rendirent le maître, ſans autre condition que d'aſſurer aux Habitans la vie, les biens & la liberté. Cette ſoumiſſion imprévûe venoit non-ſeulement de la terreur qui les avoit ſaiſis, mais encore plus de la prédiction d'un de leur *Joghis*, qui leur avoit annoncé l'arrivée d'une flotte étrangere, à laquelle ils ſeroient forcés de céder. Tel eſt, dans tous les Pays du monde, le fatal effet de la ſuperſtition. Albuquerque fut reçu ſur le rivage avec tous les honneurs qu'on auroit rendus au Souverain naturel. On lui préſenta un cheval richement équipé, ſur lequel il marcha droit à la Ville. Il en reçut les clefs, & les autres marques du pouvoir abſolu. On le conduiſit au Palais bâti par *Sabay*, d'où il dépêcha ſes Ambaſſadeurs à divers Princes.

Les Portugais attaquent Goa.

La Ville ſe rend, Albuquerque y fait ſon entrée.

Mais ſoit que les Habitans n'euſſent cédé qu'à la terreur, ſoit qu'ils cruſſent la prédiction remplie par leur ſoumiſſion volontaire, ils profiterent de

Entrepriſe des Habitans pour ſecouer le joug.

(*a*) C'eſt peut-être *Kuſo Adelkam*. Adelkan n'eſt qu'un titre, qui ſignifie Seigneur de Juſtice.

(*b*) Tous ces noms paroiſſent corrompus par les Portugais, & les Princes mal diſtingués. Le premier étoit *Nizam al muck*, Roi de Viſapour; le ſecond, *Catamaluco*, Roi de Golkonde; & le troiſiéme, le Roi de Biſnagar. Voyez *Thevenot*, III. Part. p. 91. & les Voyages de *Fryer*, p. 165.

(*c*) De-là ſon nom de *Sabay*, qui ſuivant l'Idiome Arabe ſignifie une perſonne ou une choſe qui vient de Saba.

Digitized by Google

ALBUQUERQUE. 1510.

la tranquillité dans laquelle ils virent les Portugais pendant quatre mois, pour ſe mettre en état de chaſſer ces nouveaux Maîtres. Iſmael, fils du Roi d'Hidalcan, s'étoit retiré dans les Etats de ſon pere après l'entrée d'Albuquerque. Les intelligences qu'il entretint avec la Ville lui faciliterent le moyen d'en faire approcher des forces conſidérables. Il ſe fit précéder par un Corps de quinze cens chevaux, & de ſept mille hommes d'Infanterie, ſous la conduite de *Kamelkan*, ſon Général. Dans le premier mouvement de cette nouvelle, Albuquerque eut l'eſprit aſſez libre pour découvrir les Chefs de la conſpiration. Il les fit punir par un rigoureux ſupplice, & s'armant de tout ce qui pouvoit ſervir à ſa défenſe, il diſputa aux Ennemis l'entrée de la riviere. Le nombre en étoit trop grand pour les empêcher de faire leur deſcente. Ils vinrent aſſeoir leur Camp près de la Ville, d'où le canon leur cauſa beaucoup de déſordre. Les Portugais firent tout ce qu'on peut attendre de la prudence & du courage; mais Iſmael ſurvenant avec ſeize mille hommes de pied & cinq mille chevaux, Albuquerque, de l'avis de ſon Conſeil, prit la réſolution d'abandonner la Ville. Cette retraite, quoique ménagée pendant la nuit, ne ſe fit pas ſans un grand danger. Iſmael avoit déja penſé à couper la communication de la Ville avec la flotte. Albuquerque eut ſon cheval tué ſous lui en gagnant ſon Vaiſſeau. Cependant il ſe retira ſans perte, après un Siége de vingt jours.

Les Portugais ſont forcés d'abandonner la Ville.

Albuquerque y retourne.

Le goût qu'il avoit pris pour un auſſi bel Etabliſſement que celui de Goa, ne lui laiſſa point d'autre impatience que celle de revenir avec de nouvelles forces. Il ſe hâta d'aller prendre à Cananor les Bâtimens qui pouvoient s'y être raſſemblés. Il en fit avec les ſiens, une flotte de vingt-trois Vaiſſeaux & de quinze cens hommes. Timoja, qui étoit allé ſe marier à Onor avec la Fille d'une Reine, lui donna trois de ſes meilleurs Vaiſſeaux, & lui promit de le rejoindre inceſſamment avec ſix mille hommes. Ces préparatifs avoient demandé pluſieurs mois. Enfin le Viceroi remettant à la voile alla ſe préſenter le 22 de Novembre à la vûe de Goa. L'attaque ne fut pas differée. Timoja avoit joint les Portugais dans leur navigation. Ils forcerent l'entrée de la Ville dès la pointe du jour, & le carnage qu'ils firent des Habitans, leur en aſſura bientôt la poſſeſſion. Cependant le combat fut renouvellé au Palais, avec beaucoup de danger pour les Vainqueurs. Mais l'arrivée d'Albuquerque fixa la victoire. Les Motes qu'il avoit dévoués particuliérement à ſa vengeance, abandonnerent la Ville, pour s'efforcer de gagner le Continent. Il en périt un grand nombre au paſſage de la riviere. De plus de neuf mille hommes qui avoient pris les armes pour leur défenſe, il y en eut ſix mille de tués, avec perte d'environ ſoixante Portugais. Le butin fut immenſe, en chevaux, en artillerie, en proviſions, & en toutes ſortes de richeſſes. On fit main-baſſe ſur tous les Mores de l'Iſle; mais les Gentils furent rétablis dans leurs fermes & dans leurs autres biens, & Timoja fut nommé leur Gouverneur.

Il s'en remet en poſſeſſion par les armes.

Il y détruit tous les Mores.

Une conquête de cette importance flatta le cœur du Viceroi par trois endroits preſqu'également ſenſibles; l'amour de la gloire, l'intérêt, & la vengeance. Il reçût bientôr des Ambaſſadeurs de tous les Princes alliés du Portugal, pour le féliciter de ſa victoire. Son premier ſoin fut de jetter les fondemens d'un Fort, qu'il nomma *Manuel*, du nom de ſon Roi; & dans le deſſein qu'il avoit

Grandeur d'Albuquerque.

avoit formé de rendre Goa le boulevard des Portugais dans les Indes, il fit battre de la monnoie d'argent & de cuivre. Quatre cens hommes lui parurent ſuffiſans pour la défenſe de ſon Fort; mais après s'être attaché les Gentils par ſes bienfaits, il crut ſa confiance aſſez bien établie pour en laiſſer dans ce Canton cinq mille ſous le commandement de *Melrau*, Neveu du Roi d'Onor. C'étoit apparemment les cinq mille hommes qu'il avoit reçus de Timoja.

ALBUQUERQUE. 1510.

Il partit triomphant pour Cochin, en publiant que par l'ordre du Roi de Portugal, il alloit tourner ſes forces contre Aden, fameuſe Ville d'Arabie. Mais les préparatifs dont il s'occupa tout entier, regarderent Malaca, dont il méditoit la conquête.

1511. Il entreprend la conquête de Malaca.

La Ville de Malaca eſt ſituée dans cette partie de l'Inde qu'on appelle communément *la Cherſoneſe d'or*, vers le milieu du Canal qui ſépare l'Iſle de Sumatra du Continent. Elle eſt un peu plus qu'au deuxiéme degré de latitude du Nord. Sa forme eſt la même que celle du Rivage, au long duquel elle s'étend, d'environ la longueur d'une lieue, à peu près comme Liſbonne. Elle eſt diviſée par une Riviere, & ſes deux parties ſont liées par un Pont. Les Edifices y ſont de bois, à la réſerve des Moſquées qui ſont de fort belles pierres. Elle préſente du côté de la Mer une perſpective agréable, qui étoit encore embellie par ſes fortifications. Malaca étant alors le plus grand Marché de l'Inde, il ſe trouvoit toujours une multitude de Vaiſſeaux dans ſon Port. Cette Ville fut bâtie par les *Selates*, Peuple dont l'occupation ſe bornoit à la pêche, & qui ſe joignirent aux Malayens, anciens Habitans des Montagnes. Ils prirent pour Chef *Patiſamora*, un des Seigneurs de l'Iſle de Java, qui ayant été chaſſé de ſes Terres par un Uſurpateur, s'étoit retiré près du Roi de *Sincapora*, contre lequel s'étant enſuite révolté, il ſe vit réduit par la fortune à fuir du côté de Malaca. Il ſe rendit ſi utile à cette nouvelle Colonie, que le regardant comme ſon Fondateur, elle prit ſon nom de l'état auquel il s'étoit condamné; car *Malaca*, dans le langage Malayen, ſignifie un Fugitif ou un Banni. Le premier Roi de cette Ville fut *Xa Darxa* (*a*), ou ſelon quelques Ecrivains *Raal Sabu*, Fils de Pariſamora, tributaire du Roi de Siam, contre lequel ſes Succeſſeurs ſe révolterent. Le Pays de Malaca eſt ſujet aux inondations, couvert de bois épais, rempli d'animaux féroces & dangereux, ſur-tout de tigres; ce qui oblige bien des Voyageurs à paſſer la nuit ſur de grands arbres, parce que ces terribles bêtes les ſurprendroient, en ſautant ſur les petits. Les Habitans ſont braves, les femmes libertines. Le Commerce de tout l'Orient a rendu Malaca fort riche & fort peuplée.

Situation de cette Ville.

Son origine.

Son premier Roi.

Caractere des Habitans.

Mahammed en occupoit alors le Trône. Il avoit été en guerre avec le Roi de Siam, qui avoit fait marcher contre lui une Armée de quarante mille hommes. Mais il s'en étoit délivré par l'artifice & la trahiſon. J'ai rapporté avec quel ſuccès il avoit employé les mêmes armes contre Diego de Segueira. C'étoit de cette injure qu'Albuquerque venoit tirer vengeance. Mahammed craignant la punition de ſa perfidie, avoit employé le ſecours du Roi de *Pahang* (*b*), qui lui avoit accordé des troupes nombreuſes. Il avoit, à l'arrivée d'Albuquerque, 30000 hommes armés, & ce qu'on oſe à peine répeter ſur la foi des Hiſtoriens, 8000 pieces de canon.

Préparatifs du Roi pour ſa défenſe.

(*a*) Schah Dar-Shah.
(*b*) On lit *Pam* dans l'Original.

ALBUQUERQUE. 1511.

La flotte Portugaiſe partit de Cochin le 2 Mai 1511 forte de dix-neuf Vaiſſeaux & de quatorze cens hommes, entre leſquels on comptoit ſix cens Malabares. Elle prit dans ſa courſe cinq Bâtimens Mores, qui faiſoient voile de Ceylan à Malaca. A ſon paſſage ſur la Côte de Sumatra, les Rois de Pador & de Pazem (*a*), envoyerent viſiter le Viceroi Portugais. En approchant du terme, la flotte prit encore quelques Bâtimens, ſur l'un deſquels on reconnut *Naboada Beghea*, qui avoit été le principal auteur de l'injure que les Portugais avoient reçue à Malaca. Il parut fort étrange qu'ayant été percé de pluſieurs coups mortels, il ne ſortit point une goutte de ſang de ſes bleſſures. On lui ôta un bracelet d'os qu'il portoit au bras, & le ſang ſe mit auſſi-tôt à couler. Les Indiens raconterent que c'étoit l'os d'un animal qui ſe trouvoit dans l'Iſle de Java. Albuquerque ſe fit apporter le bracelet, & le conſerva comme un bien précieux. Le jour ſuivant on prit un autre Vaiſſeau, monté par trois cens Mores, qui ſe défendirent avec tant de réſolution, qu'Albuquerque fut obligé de prendre part lui-même au combat, & qu'il ne vainquit pas ſans danger.

Force des Portugais pour l'attaque.

Os qui arrête le ſang.

Le premier de Juillet, la flotte Portugaiſe jetta l'ancre dans le Port de Malaca. Malgré les préparatifs des Habitans, on s'apperçut de l'effroi que le bruit du canon & des inſtrumens militaires répandoit ſur le rivage. Auſſi vit-on venir le lendemain un Meſſager de la part du Roi, pour aſſurer les Portugais, que s'ils avoient à propoſer un Traité de Commerce, le Roi étoit prêt à les recevoir. On reçut ce Député avec beaucoup de civilité & d'appareil. Albuquerque répondit que les marchandiſes qu'il ſouhaittoit d'abord étoient quelques Portugais laiſſés par Diego Segueira (*b*), & qu'après les avoir reçus, il feroit connoître au Roi le reſte de ſes intentions. Cette réponſe jetta dans la Ville une ſi vive allarme, qu'on y réſolut auſſi-tôt d'acheter la paix, en reſtituant les Portugais & payant une certaine ſomme. Mais le Prince Aladin, Beau-frere du Roi, & le Roi de Pahang, s'y oppoſerent. Albuquerque fit commencer auſſi-tôt les hoſtilités. La frayeur obligea le Roi de lui renvoyer ſur le champ les Portugais captifs, avec différentes propoſitions, qui marquoient ſon inquiétude. Albuquerque, pour réponſe, déclara qu'il offroit la paix, mais à condition qu'on lui permît à l'inſtant de bâtir un Fort, & qu'on lui payât les frais du voyage de Segueira & du ſien; &, pour choiſir entre la paix ou la guerre, il n'accorda que le tems néceſſaire au retour du Député. Mahammed étoit pour l'accommodement: mais ſon Fils, ſon Beau-frere, & le Roi de Pahang, continuerent de s'y oppoſer.

Propoſitions du Roi de Malaca aux Portugais.

Réponſe d'Albuquerque.

Enfin les Portugais firent leur deſcente le 24 de Juillet. Ils trouverent peu d'obſtacle juſqu'au pont, où toutes les forces du Roi s'étoient réunies. Le Prince héréditaire & le Roi de Pahang y commandoient. Le Roi même y parut monté ſur un Elephant, & ſoutenu de deux autres, qui portoient ſur le dos des Châteaux, d'où les fléches & les dards tomboient comme une pluie. L'attaque fut vive & ſanglante. Mais les Elephans ayant été bleſſés, prirent la fuite, & cauſerent tant de déſordre parmi les Indiens, qu'Albuquerque eut le tems de gagner le pont & de s'y fortifier. Cependant il manquoit de

Deſcente des Portugais & leur premiere attaque.

Perte des Aſſiégés.

(*a*) *Pedier & Piſang.*

(*b*) On ne ſçait pas trop comment les Portugais ſe trouvoient Priſonniers à Malaca, ſi les trente, que Segueira y avoit laiſſés, y avoient perdu la vie, comme on l'a déja lû.

vivres, & la chaleur avoit abbatu ſes gens. Il prit le parti, vers l'entrée de la nuit, de retourner à ſa flotte, où dix de ſes plus braves Soldats moururent de pluſieurs coups de fléches empoiſonnées. ALBUQUERQUE. 1511.

On ignore ce que cette action avoit couté aux Aſſiégés; mais leur perte devoit être fort conſidérable, puiſqu'elle porta le Roi de Pahang à quitter la Ville, ſous prétexte d'aller raſſembler de nouvelles forces, & que le courage lui manqua pour revenir.

Mahammed attribuant la retraite des Portugais à leur crainte, employa le tems à faire ouvrir des foſſés dans les rues de la Ville, & parſemer le reſte du terrain d'épines empoiſonnées. Il n'apporta pas moins de ſoins à fortifier le pont. Mais du côté des Portugais, la réſolution de vaincre tenoit lieu de tous les préparatifs. Albuquerque détacha dès la pointe du jour Antoine d'Abrex, avec un de ſes meilleurs Vaiſſeaux, pour regagner le Port. Une nuée de boulets & de fléches avec laquelle il fut reçu des deux côtés de la Riviere, la vûe même de ſon ſang qui couloit par une mortelle bleſſure, ne purent l'arrêter dans cette entrepriſe. Cependant il auroit eu plus de peine à ſe garantir d'un déluge de feu qu'on ſe préparoit à lancer ſur ſon Vaiſſeau, ſi dans le même-tems Albuquerque n'eût paru ſur la rive avec ſes plus braves gens. Ils pouſſerent juſqu'au pont, qu'ils emporterent malgré toute ſorte de réſiſtance; & pénétrant dans la Ville, au travers du bruit & des coups, ils s'avancerent à la grande Moſquée, d'où ils répandirent autour d'eux le carnage & la terreur. Le nombre des Mores dut être prodigieux, puiſqu'au bout de neuf jours que dura cette boucherie, il ne reſta point un ſeul More dans la Ville. Les Hiſtoriens aſſurent qu'Albuquerque n'avoit pris avec lui pour cet aſſaut que 800 Portugais, & deux cens Malabares. Il leur accorda pendant trois jours le pillage de la Ville. On n'y trouva plus que 3000 piéces de canon, parce que Mahammed en prenant la fuite, avoit fait tranſporter le reſte à *Bantam*, dans le deſſein de s'y fortifier avec le Prince Aladin. Albuquerque ſe hâta d'envoyer contre eux quatre cens Portugais, ſoutenus d'autant de Malabares, & de 300 Indiens qui appartenoient aux Marchands de Pegu. Ils forcerent les deux Princes d'abandonner leur retraite, & leur prirent ſept Elephans. Mahammed ſe vit réduit avec ſon Fils & ſon Beaufrere à chercher un azile dans les Bois, en ſe reprochant leur obſtination.

Les Portugais emportent la Ville.

Cruel carnage qu'ils y font.

Le Roi prend la fuite & ne trouve point d'azile.

Albuquerque réſolut de repeupler Malaca d'Etrangers, & de quelques Malayens, entre leſquels il reçut le Raja Ultimati, dont le Fils avoit entrepris de tuer Segueira. Il donna l'eſpace de quelques mois à ce grand projet; mais il commença par la conſtruction d'un Fort, auquel ſa beauté fit donner le nom d'*Hermoſa*, & par celle d'une Egliſe. Il fit battre de la monnoie, comme il avoit fait à Goa. Ses libéralités attirerent bientôt un grand nombre d'Etrangers, dont il acheva de gagner l'affection par ſa bonté. Dans le beſoin de ſe fier juſqu'à ſes Ennemis, il donna un commandement conſidérable dans la Ville au Raja Ultimati. Enſuite ayant découvert qu'il entretenoit des intrigues avec le Prince Aladin, ſous prétexte de travailler à ſon rétabliſſement, mais au fond pour s'élever lui-même au Trône, il le fit arrêter avec ſon Fils, & ſon Gendre, qui étoient mêlés dans la conſpiration, & leur fit couper à tous trois la tête. Ce fut le premier acte de Juſtice publique que les Portugais exercerent dans les Indes.

Albuquerque repeuple Malaca, & s'y fait aimer.

Il découvre une conſpiration.

Digitized by Google

ALBUQUERQUE. 1511.

Deux Princes voiſins de Malaca tenterent par artifice de ſe mettre en poſſeſſion de la Ville, & l'inutilité de leur entrepriſe ne ſervit qu'à l'affermiſſement des Portugais. Albuquerque y reçut bientôt les Ambaſſadeurs de pluſieurs Rois; particuliérement ceux du Roi de Siam, qui le regardoit comme ſon vengeur. Il en envoya lui-même à Siam & à Pegu, avec deux perſonnes (*a*) chargées de découvrir les Iſles Moluques & de Banda. Enſuite laiſſant 300 hommes dans le Fort, & dix Vaiſſeaux pour garder la mer, il remit à la voile vers Cochin.

Il envoye des Ambaſſadeurs à pluſieurs Monarques.

Pendant qu'il s'étoit occupé du rétabliſſement de Malaca, le Prince Adelkan, ayant raſſemblé 20000 hommes, avoit formé le Siége de Goa, & commençoit à le preſſer vigoureuſement. Mais l'activité du Viceroi eut bientôt réuni pluſieurs flottes, des différens Ports où les Portugais avoient leurs Etabliſſemens. Il fondit ſur Adelkan lorſqu'il s'y attendoit le moins, & le força d'abandonner ſon entrepriſe. Tant de ſuccès & de conquêtes rendirent ſon nom ſi redoutable, que le Samorin de Calecut conſentit enfin à ſe laiſſer brider par un Fort. Les Rois de Narſinga & de Biſa (*b*), Adelkan même, rechercherent ſon amitié par leurs Ambaſſadeurs. Il en reçut auſſi un du Prete-Jean, mais qui devoit ſe rendre enſuite à la Cour de Liſbonne.

Il va ſecourir Goa contre Adelkan.

1512. 1513.

L'Hiſtoire n'offre rien de plus de remarquable juſqu'en 1513, & l'on doit même juger que tous les évenemens que j'ai rapportés, avoient ſuffi pour remplir cet intervalle, ſur-tout lorſque les derniers ſe trouvent ſans datte. On y peut joindre les préparatifs d'une expédition que le Viceroi méditoit depuis long-tems, & dont il fit éclater tout d'un coup le projet. Le 18 de Février 1513, il partit avec une flotte de vingt Vaiſſeaux pour la conquête d'*Aden*. Le nombre de ſes Troupes conſiſtoit en 1700 Portugais, & 800 Canarins & Malabares.

Il entreprend la conquête d'Aden.

Aden eſt ſituée près de l'Arabie heureuſe, vers l'entrée de la Mer rouge. On voit derriere cette Ville la fameuſe montagne d'Arziza, qui n'eſt qu'un Rocher ſtérile, diviſé en pluſieurs ſommets. Du côté de la mer, Aden paroît belle & bien fortifiée. Elle eſt riche & célébre par ſon Commerce avec quantité de Nations, mais l'eau y eſt fort rare, & ne lui eſt fournie que par un fort petit nombre de puits & de citernes. Les nuées d'ailleurs ne lui en donnent pas plus d'une fois en trois ans. Auſſi n'a-t-elle ni arbres, ni plantes, ni vergers.

Situation de cette Ville.

Les Portugais ſont repouſſés, & ſe retirent.

Les Portugais n'ayant point trouvé d'obſtacle à leur deſcente, ſe promirent d'abord d'emporter la Ville par eſcalade; mais leurs échelles ſe rompirent pluſieurs fois, & les Habitans pourvurent ſi bien à leur défenſe, qu'après quatre jours de ſiége, le Viceroi prit le parti de ſe retirer. Ce ne fut pas néanmoins ſans avoir pris un boulevard qui gardoit le Port, avec 39 piéces de gros canon; & ſans avoir brûlé pluſieurs Vaiſſeaux, après les avoir pillés.

La Flotte Portugaiſe entre pour la premiere fois dans la Mer Rouge.

Il entra de-là dans la Mer Rouge, & ce fut la premiere flotte Portugaiſe qui eut oſé s'y engager. Il prit quatre Vaiſſeaux fort riches dans l'Iſle de Ca-

(*a*) Ces deux perſonnes furent *Lopez d'Azevedo* & *Antoine d'Abrex* qui partirent en 1511, & revinrent en 1513, ſuivant Faria. Mais ſuivant *Argenſola*, & quelques autres, c'étoit Antoine d'Abrex, François Serrano, & Ferdinand Magellan qui forma dans ce tems-là le projet de ſon voyage autour du monde.

(*b*) Peut-être *Viſapour*.

Digitized by Google

mertua, où il fut obligé de paſſer l'hiver. Au mois de Juillet, il revint à la vûe d'Aden, qu'il trouva fortifiée par de nouveaux ouvrages. Il ſe contenta de ſaluer la Place de quelques volées de canon, & tournant vers Diu, il alla demander à Maleck Azz la permiſſion d'y bâtir un Fort. Cet habile More, ſans rejetter ſa propoſition, le ménagea ſi adroitement, qu'il le renvoya au Roi de Cambaye; & ce Prince conſentit que les Portugais euſſent un Fort à Diu, mais à condition qu'ils lui en laiſſeroient bâtir un à Malaca.

ALBUQUERQUE. 1513. Elle retourne à Aden.

Pendant qu'Albuquerque répandoit ainſi la terreur de ſes armes, Malaca fut expoſée à quelques attaques imprévûes. *Pati Quiter*, puiſſant Inſulaire de l'Iſle de Java, la mit dans le dernier danger par un ſiége que la ſeule diſette de vivres & de munitions le força de lever. Après lui, *Pati Unuz*, Seigneur de *Japora*, dans la même Iſle, & dans la ſuite Roi de *Sunda*, parut devant le Port avec une flotte de 90 voiles, & de 12000 hommes, qu'il travailloit à former depuis ſept ans; d'autant plus dangereux pour la Ville, qu'il s'y étoit ménagé des intelligences avec les Javans qu'Albuquerque y avoit reçus. Mais Fernand Perez, le ſurprenant avec dix-ſept Vaiſſeaux, ruina cette redoutable flotte par deux attaques, & força Pati Unuz de prendre la fuite avec le ſeul Bâtiment qu'il montoit. Les Javans furent punis par un banniſſement perpétuel. Enfin Mahammed, dernier Souverain de Malaca, entreprit de s'y rétablir par divers ſtratagêmes qui faillirent de reuſſir.

Malaca attaquée par divers Princes Indiens.

Ainſi la confiance qu'Albuquerque avoit à ſes Commandans lui faiſoit abandonner à leurs ſoins la conſervation des lieux qu'il avoit conquis. Il ſe reſervoit à de nouvelles victoires. Aden lui étoit échappée deux fois, & ſes préparatifs lui faiſoient eſpérer plus de ſuccès pour la troiſiéme; mais il réſolut de commencer par la priſe d'Ormuz, dans l'idée que cette conquête acheveroit d'ôter le courage à ſes ennemis. Il partit le 20 de Février 1514, avec vingt-ſept Vaiſſeaux & 1500 Portugais, auſquels il joignit ſix cens Canarins & Malabares. Sa navigation dura plus d'un mois. S'étant préſenté devant la Ville, le 26 de Mars, il fut agréablement ſurpris de voir arriver à ſon bord, des préſens de la part du Roi, avec des offres de paix & d'amitié. Ce Prince, trop foible alors pour ſe défendre par les armes, s'étoit déterminé à recevoir la loi du Vainqueur. Quoiqu'Albuquerque ignorât ſa ſituation, il lui fit déclarer qu'il falloit rendre le Forr que les Portugais avoient commencé, & renouveller l'Acte, par lequel Ormuz s'étoit ſoumis au Roi de Portugal. Toutes ces demandes furent accordées. Le Reis, *Nur Addin*, Gouverneur de la Ville, ſe rendit ſur la flotte avec ſon Neveu, pour ratifier le nouveau Traité. Ils furent renvoyés avec de riches préſens pour eux-mêmes, & un collier d'or de très-grand prix pour le Roi. Ce renouvellement d'alliance, ou plutôt de ſoumiſſion, fut célébré de part & d'autre par des réjouiſſances publiques. Le Viceroi deſcendit à terre pour veiller lui-même à la conſtruction du Fort. Il y reçut un Ambaſſadeur d'*Iſmael*, Roi de Perſe, avec des préſens conſidérables, qui conſiſtoient en parfums, en pluſieurs ſortes de brocards, de pierres précieuſes, & de joiaux d'or. La cérémonie de cette réception ſe fit avec tout l'éclat qu'elle pouvoit tirer des circonſtances. Albuquerque étoit aſſis ſur un échaffaut qu'il avoit fait dreſſer près du Fort. Il y affecta les airs de grandeur qui convenoient non-ſeulement à l'honneur qu'il avoit de repréſenter le Roi ſon maître, mais en-

1514. Albuquerque part pour conquérir Ormuz.

Cette Ville accepte les conditions des Portugais.

Le Roi de Perſe envoye des préſens au Viceroi Portugais.

ALBUQUERQUE. 1514.

core à la renommée de ſes conquêtes & de ſes grandes actions.

Fermeté d'Albuquerque dans une occaſion dangereuſe.

Ce témoignage de bonne intelligence entre la Perſe & le Portugal, n'empêcha point le Viceroi d'agir avec une fermeté extraotdinaire, dans une occaſion où les Portugais lui parurent auſſi intéreſſés que le Roi d'Ormuz leur nouvel allié. Avant ſon arrivée, il étoit venu de Perſe à Ormuz, un Reis (*a*), qui ſe faiſoit nommer *Hamet*, avec la commiſſion ſecrette de chercher les moyens de s'emparer de la Ville, ou du moins de la ſoumettre entiétement à la Perſe. Son cortege étoit aſſez nombreux pour lui donner tour à la fois un air d'importance, & le pouvoir de former quelque entrepriſe. Il s'étoit introduit dans la familiarité du Roi. Ses gens dévoués à ſes ordres s'étoient diſperſés dans la Ville pour y trouver l'occaſion de tuer ce Prince; & par les meſures qu'il avoit priſes, cet attentat devoit produire une révolution dont il ſe promettoit de recueillir le fruit. Albuquerque ayant découvert un complot qui ne le menaçoit pas moins que le Roi *Seyf Addin*, feignit de l'ignorer, & propoſa ſous quelque prétexte une entrevûe au Reis Hamet. Elle fut acceptée. Hamet ſe ptéſenta fierement; mais à peine ſe fut-il approché, que le Viceroi le fit tuer à ſes yeux. On lui trouva des armes cachées, dont on ne douta point qu'il n'eût penſé à faire un perfide uſage.

Il fait tuer un Emiſſaire du Roi de Perſe.

Auſſi-tôt que le Fort fut achevé, Albuquerque perſuada au Roi d'y mettre toute ſon artillerie, pour la ſûreté de la Ville. Cette propoſition, dont il étoit aiſé de pénétrer le motif, ne fut point acceptée ſans répugnance; mais Seyf Addin s'étoit trop engagé pour conteſter quelque choſe à ſes Maîtres. Le commandement du Fort fut confié à Pierre d'Albuquerque. Ce fut ainſi que ce riche & puiſſant Royaume devint une Province du Portugal.

Fort des Portugais à Ormuz.

1515.

Des fatigues ſi continuelles avoient altéré le temperamment du Viceroi. Il tomba dans une maladie ſi dangereuſe, qu'on le preſſa de retourner dans l'Inde pour le rétabliſſement de ſa ſanté. Dans ſa route il apprit qu'il lui étoit arrivé de Portugal un Succeſſeur, avec des ordres qui le rappelloient à Liſbonne. Cette nouvelle lui arracha d'abotd quelques plaintes. Enſuite elle le plongea dans une profonde mélancolie, dont il ne ſortit que pour rendre le dernier ſoupir, en arrivant à Goa, le 16 de Decembre de l'année 1515. Il étoit dans la ſoixante troiſiéme de ſon âge.

Mort d'Albuquerque.

Son caractere.

Alphonſe d'Albuquerque (*b*) étoit ſecond fils de Gonzale d'Albuquerque, Seigneur de *Villa Verde*, & de *Donna Leonora de Menezes*, Fille d'Alvare Gonzales d'*Atayde*, premier Comte d'*Atonguia*. Il avoit été Général de la Cavalerie ſous le Roi Jean II. Sa taille étoit médiocre; ſa phiſionomie agréable; ſa barbe ſi belle & ſi longue, qu'elle deſcendoit juſqu'à ſa ceinture, à laquelle il prenoit plaiſir à la nouer. Il avoit le teint fort blanc. Son portrait le repréſente avec un manteau noir, garni d'or, la doublute, les culottes, le chapeau de la même couleur; la veſte rayée de velour verd, & parſemée de paillettes d'or. On avoit peine à juger s'il valoit mieux pour le commandement que pour l'exécution. Ses regards étoient terribles lorſqu'il ſe mettoit en colere; mais ils étoient pleins d'eſprit & d'agrément dans ſa bonne hu-

(*a*) *Reis* ou *Rays* ſignifie un Chef. C'eſt le titre des Capitaines de mer & des autres Commandans.

(*b*) Les Indiens Mahométans ne le connoiſſent que ſous le nom de *Malandi*, parce qu'il étoit venu du côté de Melinde, qu'ils appellent *Maland*. Voyez l'Hiſtoire de Perſe par *Texeira*, p. 416.

meur. Il avoit attaqué deux fois Goa, deux fois Ormuz, & deux fois Malaca; trois Iſles fameuſes de l'Aſie, dont il avoit glorieuſement triomphé. On pourroit lui reprocher de la cruauté, ſi l'exemple de tous les Généraux Portugais ne portoit à croire que cette méthode étoit indiſpenſable dans les Indes. ALBUQUERQUE. 1515.

J'ajoute pour dernier trait au caractere de ce grand homme, une réflexion de Faria (a) » Les Portugais furent redevables de leur Etabliſſement dans » l'Aſie à trois Généraux: Edouard *Pacheco*, François d'*Almeyde*, & Alphonſe » d'*Albuquerque*. Ces trois Héros n'eurent preſque pas un Succeſſeur qui ne dé» générât de leurs exemples, ou du moins qui n'eût quelque mêlange, ſoit de » timidité avec la valeur, ſoit d'emportement avec la modération. Si l'on veut » porter un jugement déſintéreſſé des exploits qui acquirent aux Portugais la » *Couronne* de l'Aſie, on trouvera qu'il n'y avoit que Pacheco qui fût propre » à la *forger*, avec cette *fiere chaleur* qui *fondit* les armes & tout l'or de l'opi» niâtre Samorin; qu'Almeyde ſeul pouvoit lui *donner ſa forme & la polir*, » avec ſon épée & celle de ſon Fils, qui humilierent l'orgueil du Turc; & » que le grand Albuquerque étoit capable ſeul d'y *mettre la derniere main*, en » l'ornant de ſes *trois plus précieux joyaux*, *Goa*, *Malaca* & *Ormuz*. Etant en» trés tous trois, avec peu de Vaiſſeaux & un petit nombre d'hommes, dans » des Mers éloignées, où ils trouverent des Ennemis nombreux, & quantité » de fortes Places, ſans le ſecours d'aucun ami pour ſe ſoutenir, & preſque » ſans un arbre pour ſe mettre à l'abri, ils devoient avoir perdu juſqu'à l'eſ» pérance de retourner jamais dans leur Patrie. Cependant leur courage in» domptable leur fit percer des nuées de balles & de fléches empoiſonnées. Ils » défirent des Flottes & des Armées innombrables, ils forcerent de profonds » retranchemens, ils éleverent de hautes murailles, & mirent enfin le Por» tugal en poſſeſſion d'une infinité de grandes Villes, & de cent Régions » d'une immenſe étendue. Réflexions empruntées de l'Hiſtorien Faria.

CHAPITRE XII.

Les Portugais au ſommet de leur puiſſance. Soarez eſt trompé à Aden & à Joddah. Colombo devient Tributaire. Paix avec Siam & Pegu. Expéditions de Diu & de Bantam. Britto eſt envoyé aux Moluques. Les Eſpagnols arrivent par le Sud-Oueſt.

LE grand Alphonſe d'Albuquerque eut pour Succeſſeur, dans le Gouvernement des Indes Orientales, Lope Soarez d'Albergaria, qui étoit arrivé avec treize Vaiſſeaux & 1500 hommes. Rien ne fait tant d'honneur à la mémoire d'Albuquerque que la décadence immédiate des Portugais après ſa mort. Almeyde avoit jetté les fondemens de leur puiſſance; mais Albuquerque pouſſant l'édifice, l'avoit élevé juſqu'au comble. A peine la mort SOAREZ. 1515.

(a) Préface du Tome II. de l'Aſie Portugaiſe.

SOAREZ. 1515. Commencement de la decadence des Portugais.

eut-elle fermé ſes yeux que par l'orgueil & l'avarice de ſes Succeſſeurs on vit ſon ouvrage décliner de jour en jour. Il ne fut plus queſtion de faire des conquêtes. On eut de l'embarras à ſe défendre. » Juſqu'alors, dit un Hiſtorien de » cette Nation, les Généraux n'avoient écouté que les inſpirations du véritable honneur, & n'avoient donné le nom de richeſſes qu'à ces armes victorieuſes, qui les rendoient ſupérieurs à l'or même qu'elles leur faiſoient acquérir; mais dans la ſuite ils ſe livrerent ſi entiérement au Commerce, que » tous les Officiers militaires ne furent plus qu'une troupe de Marchands. » Ainſi la gloire du commandement devint une honte, l'honneur un ſcandale, » & la réputation un ſujet de reproche.

1516. Expédition de Soarez dans la Mer Rouge.

Soarez étoit chargé des ordres du Roi pour une nouvelle expédition dans la Mer Rouge. Il mit à la voile le 8 Février 1516, avec une flotte de vingt-ſept Vaiſſeaux, chargés de douze cens Portugais & de ſeize cens Malabares. Le bruit s'étant répandu que les Egyptiens avoient équipé à Suez une flotte nombreuſe, il les chercha long-tems depuis Goa juſqu'à cette Mer; mais ils avoient pris une autre route, & ſa ſurpriſe fut extrême en arrivant au Port d'Aden, d'apprendre qu'ils avoient tenté inutilement de prendre cette Ville.

Il manque l'occaſion de prendre Aden.

Le Gouverneur, qui ſe nommoit *Miramirzan*, ne ſe trouvoit plus en état de ſe deffendre, depuis qu'ils avoient miné une grande partie de ſes murs. Il ſe fit un mérite de la néceſſité, en offrant volontairement ſes clefs aux Portugais. Soarez, flatté d'une ſoumiſſion ſi prompte, y prit aſſez de confiance pour différer de prendre poſſeſſion de la Ville à ſon retour. Il fut informé que le mauvais tems avoit pouſſé la flotte de Suez à Joddah, où elle étoit en déſordre; &, déja Vainqueur en eſpérance, il prit la réſolution de l'y pourſuivre.

Situation de Joddah.

Joddah ou Gedda, comme l'appellent les Arabes, eſt ſituée dans l'Arabie Heureuſe, au vingt-uniéme degré trente minutes de latitude du Nord, dans un Canton que l'abondance du ſable rend abſolument ſtérile. Les Edifices y ſont aſſez bons; mais le Port n'eſt ni ſûr ni commode. On y diſtingue deux ſortes d'Habitans; les Arabes du Pays & les Marchands étrangers. Mir Huſſein n'ayant oſé retourner en Egypte après avoir été défait à Diu par Dom François d'Almeyde, s'étoit fortifié dans cette Ville pour ſa ſûreté particuliere, mais ſous prétexte d'aſſurer le Tombeau (*a*) de Mahomet à la Mecque. Vers le même tems, Reys Solyman, Turc d'une (*b*) naiſſance fort vile, qui s'étoit rendu redoutable par ſes pirateries, offrit ſes ſervices à *Kamſet Algauri* (*c*), Soudan d'Egypte, pour commander la flotte de vingt-ſept Voiles que ce Prince faiſoit équiper à Suez. Mir Huſſein n'avoit rien épargné pour obtenir le même emploi, & cette concurrence lui fit un ennemi mortel de Solyman. La flotte Egyptienne étoit deſtinée contre Aden. Elle y fut repouſſée avec beaucoup de perte; mais à ſon retour elle pilla la Ville de Zeibid; d'où s'étant rendue à Joddah, Solyman qui n'avoit pas ceſſé

Diverſes fortunes de cette Ville.

(*a*) C'eſt une faute dans l'Hiſtorien Portugais d'où ce fait eſt tiré; car le Sépulcre de Mahomet eſt à Medine. Cependant la Mecque étant un lieu fort Saint pour les Turcs, à cauſe du *Caba* où ils font leur pélerinage, la même raiſon ne ſubſiſte pas moins.

(*b*) Il étoit né à Mytilene, Iſle de l'Archipel, d'un Courroyeur.

(*c*) On l'a nommé par corruption *Campſon Gaurus*.

de

de la commander, tua Mir Huſſein, & ſe ſaiſit de la Place au nom de Selim Empereur des Turcs, qui venoit de s'emparer de l'Egypte, & de mettre fin à la domination des Mamelus, par la défaite de Tomambey, Succeſſeur de Kamſu al Gauri. SOAREZ. 1516.

Le Port étant dangereux, Lope Soarez jetta l'ancre une lieue au-deſſus de la Ville. L'artillerie des Infidelles étoit ſi bonne, qu'à cette diſtance, pluſieurs boulets allerent juſqu'à lui. Solyman lui fit propoſer un combat particulier d'homme à homme; mais cette méthode ne convenoit plus aux tems ni aux mœurs. Soarez répondit qu'il s'expliqueroit bien-tôt ſur le rivage. Il fit ſonder le Canal par un de ſes Vaiſſeaux, qui trouva l'occaſion de brûler deux Gallions ennemis. La Ville fut extrêmement allarmée de cette exécution; mais Solyman pour appaiſer le tumulte, ſortit avec quelques troupes, tandis que les Habitans, poſtés en foule ſur les murs, inſulterent les Portugais par leurs cris. Soarez differoit de prendre terre, & ſes gens indignés de ſa lenteur éclaterent en plaintes & en murmures. Il leur fit voir ſes inſtructions qui portoient ordre d'attaquer la flotte & non la Ville. L'impoſſibilité qu'il y avoit de les ſuivre lui fit prendre le parti de ſe retirer dans l'Iſle de Camaran. Il y ſouffrit beaucoup par la famine; & les Infidelles lui enleverent dix-ſept hommes. Dans l'embarras de cette ſituation, il fit voile à *Zeyla*, Ville à l'entrée de la Mer Rouge, ſur le rivage d'Afrique, & le grand Marché de cette Contrée. L'ayant trouvée ſans défenſe, il la prit & la brûla. Enſuite, il crut qu'il ſuffiſoit de ſe montrer devant Aden pour ſe faire ouvrir une Ville dont on lui avoit offert les clefs; mais le Gouverneur, qui avoit eu le tems de réparer ſes murs, refuſa de le recevoir, en affectant des délais. La confuſion de ſe voir joué le conduiſit à *Barbara*, dans le deſſein de traiter cette Place comme celle de Zeyla. Il trouva pour obſtacles les vents & la tempête, qui diſperſerent ſa flotte. Ainſi, réduit à la néceſſité de ſe retirer avec huit cens hommes de moins, qu'il avoit perdus dans toutes ces entrepriſes, il remit l'expédition de Barbara à l'année ſuivante, où elle fut priſe effectivement, & brûlée ſans réſiſtance.

Les Portugais ſe préſentent devant Joddah.

Ils prennent & brûlent Zeyla.

Les Portugais n'avoient pas été plus heureux à Goa, ni à Malaca, où leur gouvernement tyrannique avoit porté les Habitans à la révolte. Ils furent aſſiegés dans ces deux Villes; & ſans l'heureuſe arrivée d'Alexis de Menezés, qui ſurvint à leur ſecours avec trois cens hommes, c'étoit fait de la domination Portugaiſe dans cette partie de l'Inde. Ils s'adreſſerent par un Ambaſſadeur, au Roi de Siam, qui haiſſoit les Mores. Ce Prince leur ayant accordé un grand nombre de ſes Sujets pour peupler Malaca, ils y rétablirent leur puiſſance ſur ce nouveau fondement.

Leur embarras à Goa & à Malaca. Ils ſont ſecourus par Menezés.

Depuis le gouvernement d'Albuquerque, ils avoient un commerce établi avec le Roi de Columbo, dans l'Iſle de Ceylan, qui avoit preferé leur alliance à la guerre, & qui leur fourniſſoit de la canelle. L'Iſle de Ceylan, appellée par ſes anciens Habitans *Ilanare*, & par les Arabes *Serendip*, eſt ſituée vis-à-vis le Cap de Comorin, qui forme la pointe méridionale de la Peninſule intérieure de l'Inde. Elle en eſt éloignée de ſeize lieues, & l'on ſuppoſe qu'elle y étoit jointe autrefois. On la diviſe en neuf Royaums; *Columbo* à l'Oueſt, *Gale* au Midi, *Jaula*, *Tamavaka*, *Candi*, *Batecaon*, *Vilaſem*, *Triquinamali*, & *Jafanapatan*. En 1517, Soarez y fit voile

Leur Commerce dans l'Iſle de Ceylan.

Neuf Royaumes dans cette Iſle.

SOAREZ. 1517.

avec dix-ſept Vaiſſeaux grands & petits, & ſept cens Portugais, dans la réſolution de forcer le Roi de Columbo à ſe rendre tributaire du Portugal, & de le faire conſentir, ſuivant les idées du Roi Emmanuel, à l'érection d'un Fort. Après quelques legers combats, dont les Portugais remporterent l'avantage, le Roi de Columbo ſe ſoumit à payer, pour tribut annuel, douze cens quintaux de canelle, douze bagues de rubis & de ſaphirs, & ſix éléphans. Peu de tems après, le Roi de *Pahang*, dans le voiſinage de Malaca, s'engagea auſſi à payer, chaque année, le tribut volontaire d'une coupe d'or.

Les Portugais s'ouvrent l'entrée de Siam & de la Chine.

Les Rois de Siam, de la Chine, & de Biſnagar, étoient alors les trois plus puiſſans Princes de l'Aſie. Edouard Coello forma cette année, avec le Roi de Siam, un Traité d'amitié conſtante; tandis que Fernand *Perez d'Andrada*, s'étant avancé, malgré mille obſtacles, juſqu'à *Quan-tong*, ou Canton, Port de la Chine, y établit auſſi un Traité de Commerce, & revint à Malaca chargé de richeſſes. En 1518 Andrada partit pour Cochin avec Dom Alexis de Menezés.

1518.

Le Roi de Bantam aſſiege Malaca.

A peine eurent-ils quitté cette Ville, que le Roi de Bantam, attendant l'occaſion d'inſulter les Portugais, quoiqu'il eût conclu nouvellement la paix avec eux, vint les attaquer à la tête de deux mille cinq cens hommes, & d'un grand nombre d'éléphans, ſoutenus par une flotte de ſoixante Voiles. Ils n'étoient que deux cens; ce qui n'empêcha point qu'après un ſiege de vingt jours ils ne le forçaſſent de ſe retirer, avec perte de trois cens trente hommes. Mais il ſe tint à quelque diſtance, pour couper les proviſions qui étoient néceſſaires à la Ville. Il auroit fort incommodé les Portugais dans cette ſituation, ſi l'arrivée de Garcie de *Sa*, avec quelques Vaiſſeaux, ne l'eût fait renoncer à ſon entrepriſe. L'année ſuivante, Malaca reçut un nouveau ſecours par l'arrivée d'Antoine *Correa*, qui venoit de conclure la paix à *Martaban*, avec le Roi de *Bagou*, nommé *Pegu* par corruption. Les Prêtres des deux Partis avoient aſſiſté à ce Traité, & Faria nous en raconte une plaiſante circonſtance. Le grand Prêtre des Gentils ſe nommoit le *Grand Ralin*. Après avoir lû les articles du Traité dans la Mine d'or, ſuivant l'ancien uſage du Pays, il prit un Livre, dans lequel il fit une autre lecture; enſuite prenant une ſorte de papier jaune, qui eſt la couleur conſacrée aux choſes ſaintes, avec quelques feuilles d'arbre ſur leſquelles étoient tracés certains caracteres, il y mit le feu; & tenant les mains du Miniſtre de ſon Roi ſuſpendues ſur les cendres, il prononça quelques mots qui devoient rendre le ſerment inviolable. Correa, pour répondre à cette cérémonie, fit prendre au Chapelain de ſa flotte un ſurplis & ſon Breviaire; mais la couverture du Bréviaire étoit ſi ſale, & les feuillets ſi déchirés, qu'il eut honte de produire un Livre ſaint dans cet état. Le Chapelain prit un Livre de Muſique d'Egliſe, qui étant plus gros & mieux relié, paſſa, dit l'Hiſtorien, pour le Livre des Evangiles.

Traité des Portugais avec le Roi de Pegu, conclu par des Prêtres.

SEQUEIRA. 1521.

Soarez reçoit un Succeſſeur.

Lope Soarez, après avoir exercé pendant cinq ans le Gouvernement des Indes, reçut pour Succeſſeur Diego Lopez de *Sequeira*, déja célébre par diverſes expéditions que j'ai rapportées. Entre pluſieurs objets qui excitoient encore l'ambition des Vicerois, on comptoit depuis long-tems la Ville de Diu, où, ſuivant les ordres de la Cour de Portugal, ils ſouhaitoient impatiemment d'élever un Fort. Sequeira traita dans cette vûe avec Maleck Azz, qui étoit toujours en poſſeſſion de ſon Gouvernement; mais ſe voyant joué par des délais affectés, il réſolut d'employer la force. Quarante Vaiſſeaux

Digitized by Google

taſſemblés de toutes parts, & chargés de trois mille Portugais, auſquels il joignit huit cens Malabares & Camarins, lui compoſerent la plus grande flotte qui eût encore paru dans ces Mers. Il arriva devant Diu le 9 de Février 1521. Mais tant de prépararifs ſe diſſiperent en fumée. La Ville avoit été fortifiée avec tant de ſoin, & la Garniſon en étoit ſi nombreuſe, qu'on prit dans un Conſeil de guerre la réſolution de ne pas l'attaquer.

SEQUEIRA. 1521.

Entrepriſe inutile contre Diu.

Telle fut encore l'expédition de Georges d'Albuquerque, Gouverneur de Malaca, contre le Roi de Bantam. Il étoit parti avec dix-huit Vaiſſeaux & ſix cens hommes. Bantam, qui eſt (*a*) une Iſle de quatante lieues de circonférence, à la diſtance d'environ quarante de Malaca, avoit été fortifiée par deux bons Châteaux & ſa Riviere eſtacadée d'un grand nombre de pieux, qui la rendoient inacceſſible. Albuquerque ne laiſſa pas de mettre une partie de ſes gens dans les Chaloupes, pour attaquer un Fort. Mais ils ne purent prendre terre qu'en ſe mettant dans l'eau juſqu'au milieu du corps. Les ennemis, qui ſe préſenterent en grand nombre, eurent tant d'avantage ſur eux dans cette ſituarion, qu'après leur avoir tué vingt hommes, ils les forcerent de ſe retirer, avec une infinité de bleſſés.

Autre diſgrace des Portugais devant Bantam.

Vers le même tems, Antoine de Brito fit voile de Malaca aux Iſles Moluques, qui en ſont éloignées d'environ 300 lieues, & qui ſe trouvent placées, entre quantité d'autres Iſles, directement ſous la Ligne. On en compte cinq principales, (*b*) *Ternate*, *Tidor*, *Mouſél*, *Machan*, & *Bachan*, dont la plus grande n'a pas plus de cinq lieues de circonférence. Elles produiſent une grande abondance de girofle, mais nulle ſorte de proviſions; au lieu que l'Iſle *Batachina*, qui en eſt voiſine, & qui n'a pas moins de ſoixante lieues de longueur, porte des proviſions & ne fournit point de girofle. Quelques-unes de ces Iſles ont des montagnes ardentes, particuliérement celle de Ternate. Les Habitans uſent moins de chair que de poiſſon, quoiqu'ils puiſſent s'en procurer également. Mais leur principale nourriture eſt une ſorte de pain, compoſé de l'écorce d'un arbre qui reſſemble au Palmier. Ils tirent auſſi de cet arbre & de quelques autres, leur vin & leur vinaigre. Là croît une ſorte de cannes dont on exprime une liqueur délicieuſe. Les Naturels des Iſles Moluques ſont fiers & guerriers. Il n'y a point de Nations qui les ſurpaſſent à la courſe & à la nage. On ignore leur origine; mais leur Religion eſt l'Idolatrie. Les Mores s'étoient emparés des Iſles Moluques; & leur conquête ne devoit pas être fort ancienne, car Brito y trouva un vieux Commandant qui avoit été du nombre de ceux qui y étoient venus les premiers.

Brito fait voile aux Iſles Moluques.

Leur nombre & leur ſituation.

La commiſſion des Portugais étoit d'y bâtir un Fort, ſur tout à Ternate; & *Beglife*, Roi de cette Iſle, l'avoit deſiré long tems. Cependant il y étoit venu, dès le Gouvernement d'Albuquerque, d'autres Portugais qui n'y avoient pas réüſſi. Antoine d'*Abrex*, ayant perdu par le naufrage un des trois Vaiſſeaux qu'il commandoit, avoit été jetté à *Banda*, principale Iſle des cinq du même nom, que toutes les Relations repréſentent comme un Paradis terreſtre; & de-là il étoit retourné ſeul à Malaca. Mais François *Seram*, ſon autre Capitaine, avoit été pouſſé à Ternate, où le favorable accueil qu'il y avoit reçu étoit devenu la raiſon même qui l'avoit empêché d'y éle-

Les Portugais tentent de bâtir un Fort aux Moluques.

(*a*) Le nom de l'Iſle eſt Java, mais Bantam en étoit le principal Royaume.

(*b*) On verra dans un autre lieu le nom de ces Iſles avec quelques differences.

SEQUEIRA. 1521.

ver un Fort. Les Rois de Ternate, de Tidor & de Machan avoient ſouhaité à l'envi que ce fût à leur Iſle que les Portugais accordaſſent cet honneur, & cette querelle étoit demeurée indéciſe. Etrange ſorte d'ambition pour des Princes Souverains.

Brito y trouve les Eſpagnols établis.

En arrivant à Ternate, Brito trouva le Roi Beglife décedé, & les Eſpagnols établis à Tidor. Cependant le Roi de Tidor, qui avoit regardé comme une choſe indifferente de recevoir des Eſpagnols ou des Portugais, n'eut pas plûtôt appris que la Reine de Ternate, Régente de l'Iſle pendant la minorité de ſon fils, avoit reçu les Portugais avec beaucoup de joie, qu'il rendit une viſite à Brito. Il le trouva fort mécontent de l'arrivée & de l'établiſſement des Eſpagnols; mais, pour l'appaiſer & l'engager à paſſer dans ſon Iſle, il lui offrit de lui livrer ſes nouveaux Hôtes. Brito, qui trouva plus d'avantage à s'établir à Ternate, le remercia de ſes offres.

Comment les Eſpagnols s'étoient introduits aux Indes Orientales.

L'arrivée des Eſpagnols dans la Mer des Indes doit paroître ici d'autant plus ſurprenante, qu'ils s'y étoient ouvert une nouvelle route. Lorſque François Seram étoit venu à Ternate, il avoit avec lui Ferdinand *Magallanes* ou *Magellan*, Gentilhomme Portugais d'une rare expérience dans les affaires de Mer, qui avoit conçu, par diverſes raiſons, qu'on pouvoit trouver, de l'Europe aux Indes, d'autres voies que celle des Mers d'Afrique. Quelques Ecrivains prétendent que ce fut à Seram que cette idée tomba dans l'eſprit, & qu'il ne fit que la communiquer dans la ſuite à Magellan, ſon ami intime, qui n'étoit point alors avec lui. Quelque parti qu'on prenne là-deſſus, Magellan n'ayant point reçu de la Cour de Portugal toutes les récompenſes qu'il eſperoit pour ſes ſervices, alla les offrir à l'Empereur Charles-Quint, dans un tems où la jalouſie des Eſpagnols commençoit à s'enflammer pour le commerce des épices. Il promit à ce Prince de conduire ſes flottes aux Moluques par l'Oueſt. L'offre fut acceptée. On lui donna le commandement de cinq Vaiſſeaux, avec deux cens cinquante hommes, entre leſquels il ſe trouva quelques Portugais. Comme l'Hiſtoire de ſon voyage doit compoſer un autre article, je me contenterai d'ajoûter ici qu'il partit d'Eſpagne au mois de Septembre 1519, & que s'étant avancé au Sud de l'Amérique, il paſſa le Détroit qui porte ſon nom, il traverſa la grande Mer pacifique, qui diviſe le continent de l'Amérique de celui de l'Aſie, & gagna heureuſement les premieres Iſles de l'Inde Orientale. Mais il eut le malheur d'y être tué dans un combat, au mois d'Avril 1521. Gonzale *Gomez d'Eſpinoſa*, qui commandoit un des Vaiſſeaux de ſa flotte, nommé *la Victoire*, arriva aux Moluques, où le Roi de Tidor ne fit pas difficulté de le recevoir. Dans la joie de ſa découverte, s'étant hâté de retourner en Eſpagne par la voie de Panama, il laiſſa le commandement à Jean Sebaſtien *Del Cano*, qui revint chargé d'épices, par la voie, familiere aux Portugais, du Cap de Bonne-Eſperance, & qui eut ainſi la gloire d'avoir fait le premier voyage autour du monde. L'arrivée de ces illuſtres Avanturiers fit naître de nouveaux differens entre l'Empereur & Jean III. Roi de Portugal. Mais je remets l'Hiſtoire de cette querelle à d'autres lieux.

Magellan offre ſes ſervices à l'Eſpagne.

Voie qu'il prend pour ſe rendre aux Indes Orientales.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Arrogance des Portugais à la Chine. Découverte des Iſles de Celebes & de Borneo. Priſe & deſtruction de pluſieurs Villes. Sacrifice d'un Portugais.

SIQUEIRA. 1521.

LA découverte de la Chine, en 1517, par Fernand Perez d'Andrada, avoit ouvert de ſi belles eſpetances aux Portugais, qu'ils n'avoient pas differé long-rems à faire partir un Ambaſſadeur pour y régler ſolidement les articles du commerce. Cependant il s'étoit paſſé trois ans ſans qu'ils euſſent encore recueilli tous les avantages qu'ils s'en promettoient. En 1521, *Simon*, frere de Fernand d'Andrada, obtint la permiſſion de faire voile à Canton, avec cinq Vaiſſeaux. Il arriva dans l'Iſle de *Ta-mû*, qui eſt à l'oppoſite de cette Ville, où il fut ſurpris de trouver encore *Thomas Perez*, parti depuis long-tems pour l'Ambaſſade de la Chine. Mais Perez ſe rendit immédiatement à *Nanking*, & de-là à *Peking*, où il devoit être admis à l'Audience de l'Empereur. Son voyage dura quatre mois, pendant leſquels Simon d'Andrada, enyvré d'orgueil & d'une vaine opinion de ſon mérite, ſe conduiſit dans l'Iſle de Ta-mû, comme s'il en eût été le Souverain. Il y bâtit un Fort. Il y fit élever une potence, pour ſoumettre les Habitans par la terreur. Il exetça des violences ſur les Marchands; & faiſant acheter, ſans précaution, des enfans de l'un & de l'autre ſexe, il donna occaſion à mille abus dans cet odieux commerce.

Les Portugais retournent à la Chine.

Ils s'y rendent odieux.

Une tyrannie ſi éclatante érant bien-tôt parvenue juſqu'aux oreilles de l'Empereur, Thomas Perez en fut la premiere victime. Au lieu d'être reçu ſous la qualité d'Ambaſſadeur, il fut ſaiſi avec toute ſa ſuite, & condamné à la mort comme un Eſpion. Cependant l'exécution de cette Sentence fut differée. Les Priſonniers furent envoyés à Canton, pour être relâchés auſſitôt que les Portugais auroient reſtitué Malaca à ſon ancien Prince, qui étoit ſujet de l'Empereur de la Chine; ſans quoi ils devoient être exécutés, & toute leur Nation exclue pour jamais de la Chine, & traitée comme ennemie.

Vengeance de l'Empereur de la Chine.

Au lieu d'employer des excuſes & des conciliations, les Portugais irriterent le Gouverneur de Canton par de nouvelles inſolences. Il trouva le moyen d'en faire arrêter pluſieurs, & de ſaiſir quelques Bâtimens qui étoient arrivés nouvellement de Malaca. Les eſprits s'échauffoient de jour en jour, lorſqu'Edouard Coello parut avec deux Vaiſſeaux de guerre. Le *Haytan*, ou l'Amiral Chinois, qui avoit raſſemblé une flotte de cinquante voiles, ne balança point à l'attaquer. Il fut repouſſé; mais il tint les deux Vaiſſeaux Portugais aſſiegés pendant quarante jours. Heureuſement pour Coello, deux autres Vaiſſeaux arriverent de Malaca; &, tous quatre enſemble, ils ſe firent un paſſage au travers de la flotte Chinoiſe.

Pluſieurs Portugais condamnés au ſupplice. Fortune de Thomas Perez.

Le Haytan ſe vengea de ſa diſgrace ſur les Portugais qui étoient à Canton. Ils furent tous mis à mort, avec le malheureux Perez, qui y avoit été

SEQUEIRA. 1521. renvoyé. Ses effets, & le préſent même qu'il avoit apporté pour l'Empereur, furent ſaiſis. On lui trouva 2000 peſant de rhubarbe; 1600 pieces de damas; 400 d'autres étoffes de ſoie; plus de 100 onces d'or, & 2080 d'argent; 60 de *muſc*; plus de 300 de ces bourſes, qui s'appellerent d'abord *Papos*, & quantité d'autres marchandiſes précieuſes, qui devoient faire juger du profit exceſſif qu'on pouvoit eſperer à la Chine. *Perez* étoit d'une naiſſance fort commune. Il s'étoit enrichi par la Pharmacie & le commerce; mais ſon mérite l'avoit fait choiſir pour cette Ambaſſade.

Diverſes diſgraces des Portugais. Dans le cours de cette même année les Portugais firent la conquête des Iſles de *Babrayn* & de *Katif*, ſur *Mekrin*, Roi de *Laſah*, qui étant ſoumis au Roi d'Ormuz, avoit refuſé de leur payer le même tribut. L'année ſuivante, ils furent attaqués, tout à la fois, dans leur Fort d'Ormuz, à Babtayn, à *Mackat*, à *Kuriat*, & à *Sohar*. Mais le Roi d'Ormuz déſeſperant du ſuccès, ſe retira dans l'Iſle de *Keishom*, après avoir mis le feu à ſa Capitale. Telles étoient les extrêmités où la dureté du joug Portugais réduiſoit leurs Tributaires. Ce déplorable Prince fut enſuite aſſaſſiné par ſes Favoris. Son Succeſſeur, qui avoit à peine quinze ans, ſe laiſſa perſuader de retourner à Ormuz, à condition que les Portugais ne prendroient aucune part au Gouvernement de la Ville.

1522. L'année 1522 ne fut pas moins funeſte aux Etabliſſemens du Portugal dans pluſieurs autres lieux. Adelkan, ancien Prince de Goa, ſe remit en poſſeſſion de tous les Pays voiſins qui lui avoient appartenu. Le Roi d'*Achin* attaqua les Portugais dans *Sumatra*, & les mit dans la néceſſité d'abandonner le Fort de *Paſang*. Ils eſſuyerent auſſi quelques diſgraces à Malaca & aux Moluques. Enfin leur Fort de Calecut ayant été attaqué par le Samorin avec des forces ſupérieures à leur garniſon, ils furent obligés de l'abandonner, après 1525. l'avoir démoli. Mais ce dernier évenement n'arriva qu'en 1525.

1526. Conquête de pluſieurs Pays. Dhafar, Mazua, Dalaka. En 1526, Hector de Silveyra ſe rendit maître de *Dhafar*, Ville forte ſur la Côte d'Arabie. De-là, pénétrant dans la Mer Rouge, il réduiſit les Iſles de *Mazua* & de *Dalaka*. L'avarice de *Diego de Melo* porta Kalayar & Maskat à la révolte; mais ces deux Places rentrerent ſous le joug. C'eſt à cette année qu'on rapporte la découverte de l'Iſle *Celebes*.

Tant d'évenemens, qui ſe ſuccederent dans l'eſpace de peu d'années, ne ſont pas racontés par les Hiſtoriens avec plus d'étendue, & ne s'y trouvent pas même rapportés à leur véritable datte. Mais on y apprend encore que

Les Turcs entreprennent de chaſſer les Portugais de la Mer Rouge. le Roi Solyman, ce même Turc qui avoit tué Mir Huſſein à Joddah, & qui s'étoit réconcilié avec le Sultan Selim, en lui ſoumettant cette Ville, entreprit de chaſſer les Portugais de la Mer Rouge, avec une flotte de vingt Galeres & de cinq Galliotes, que Solyman, Succeſſeur de Selim, lui envoya de Suez, ſous la conduite de Hayraddin. Il s'occupoit alors à fortifier l'Iſle de Camaran, dans la Mer Rouge. A l'arrivée de la flotte dont il devoit prendre le commandement, Hayraddin le tua, ſur quelque démêlé. Muſtapha, ſon neveu & ſon Succeſſeur, vengea ſa mort par celle de Hayraddin; & craignant enſuite la colere du Sultan, il alla chercher, avec quelques Vaiſſeaux, un azile à *Aden*, & de-là à *Diu*. Ainſi les Portugais

Premier voyage par terre de la ſe trouverent garantis d'une puiſſante attaque, à laquelle ils auroient eu beaucoup de peine à réſiſter. Antoine *Tepreyro* porta par terre cette heureu-

ſe nouvelle au Roi de Portugal, & fit, le premier, un voyage qu'on avoit cru juſqu'alors impoſſible.

SEQUEIRA. 1526.

Malaca ne ceſſant point d'être infeſtée par le Roi de Banram, Pierre *Maſcarenhas* fut chargé de réduire ce Prince à la ſoumiſſion, avec une flotte de vingt Vaiſſeaux, qui portoient mille hommes, tant Portugais que Malayens. Il attaqua Bantam, Capitale de l'Iſle, qui étoit très-bien fortifiée, & défendue par ſept mille hommes. Il en tua quatre cens, & fit deux mille priſonniers, avec un immenſe butin, dans lequel on compta trois cens pieces de canon. Cette victoire ne lui coûta que trois hommes, & paſſa pour un des plus glorieux avantages que les Portugais euſſent remportés dans les Indes. Le Roi de Bantam fut rétabli en payant un tribut.

Mer Rouge en Portugal.

Iſle de Bantam conquiſe par Pierre Maſcarenhas.

Aux Moluques, Dom Garcie *Enriquez* brûla Tidor, après un Traité de paix qu'il avoit conclu avec le Roi. Il s'étoit flatté de chaſſer les Eſpagnols du Port de *Kamaſo*, & d'une autre Ville qu'ils poſſedoient dans cette Iſle; mais il fut repouſſé.

Dom Georges de Meneſez, faiſant voile aux Moluques, découvrit l'Iſle de Borneo. Il y aborda, & n'étant point aſſez fort pour s'y faire reſpecter par les armes, il envoya au Roi un préſent de tapiſſerie. Ce Prince, à la vûe des figures qu'elle repréſentoit, s'écria que c'étoient des hommes enchantés, qui ne manqueroient point de le tuer pendant la nuit; & malgré les explications par leſquelles on s'efforça de le raſſurer, il ne voulut ſouffrir ni la tapiſſerie dans ſon Palais ni les Portugais dans ſon Port.

Découverte de l'Iſle de Borneo.

En 1527, quelques Portugais, qui avoient perdu leur Vaiſſeau par une tempête, ſe ſauverent ſi heureuſement dans la Chaloupe, qu'ils aborderent à *Chakario*, ſur la Côte de Bengale. Ils ſe croyoient à la fin de leur diſgrace dans une Nation qu'ils n'avoient point encore offenſée. Mais le reſſentiment de leurs violences & de leurs cruautés étant répandu dans toutes les parties de l'Inde, les Habitans du Pays avoient fait vœu de ſacrifier à leurs Idoles le plus beau Portugais qui leur pourroit tomber entre leurs mains. Gonzale *Vaz de Melo*, jeune homme d'une figure charmante, & d'une très-haute eſperance, eut le malheur d'être choiſi pour victime.

1527. Les Portugais abordent au Bengale.

Jeune Portugais ſacrifié aux Idoles.

La fin de cette année eſt marquée par quelques autres évenemens. Une flotte, envoyée pour brûler les Galeres Turques qui étoient reſtées à Camaran, trouva les vents ſi contraires, qu'elle ne pur en approcher; mais elle brûla la Ville de *Zeyla*, ſur la Côte d'Adel. *Mangalor* eut le même ſort ſur la Côte de l'Inde. A *Diu*, dix-ſept Portugais ayant été pris dans une Barque, Diego de *Meſquita*, leur Capitaine, fut condamné à la mort, pour avoir refuſé d'embraſſer le Mahometiſme. Il devoit être mis dans un gros canon, & tiré comme un boulet. Mais le Prince Muſulman, frappé du courage avec lequel il entra lui-même dans la bouche du canon, lui accorda la vie, avec ſon eſtime & ſon amitié. *Chatua*, Ville voiſine de Cranganor, & *Porka*, furent brûlées par Lope *Vaz*; tandis que Simon de Melo, ſon neveu, traitoit avec la même rigueur *Marabia* & *Montdelli*.

Zeyla & Mangalor brûlées.

Fermeté chrétienne d'un Capitaine Portugais.

Digitized by Google

§. II.

Les Eſpagnols ſubjugués à Tidor. Cruautés de Menezés. Pluſieurs Villes brûlées. Belle action de Silveyra. Plaiſanterie cruelle. Fort bâti à Diu. Avanture de Botello. Déſordre aux Moluques.

SEQUEIRA. 1529.

L'ANNE'E 1529 commença par une action fort éclatante. Hector de Silveyra, chargée avec quelques Vaiſſeaux, de venger ſur le Roi de Cambaye quantité d'inſultes que les Portugais avoient eſſuyées à Diu, attaqua la flotte de ce Prince, qui étoit compoſée de quatre-vingt grandes Barques. La valeur & la fortune lui firent obtenir une victoire ſi complette, que d'un ſi grand nombre de Bâtimens il n'y en eut que ſept qui éviterent d'être pris ou coulés à fond. Le Vainqueur ſe ſaiſit enſuite de *Bazaïm*, & rendit *Tana* tributaire.

Victoire des Portugais ſur le Roi de Cambaye.

L'Etabliſſement des Eſpagnols à Tidor ne ceſſoit pas d'allarmer les Portugais de Ternate. C'étoit tout à la fois un ſujet de défiance & de jalouſie. A quoi falloit-il s'attendre de la part d'une Nation brave & opiniâtre, qui s'étoit ſoutenue juſqu'alors, contre l'artifice & la violence, au milieu des conquêtes & des établiſſemens du Portugal? Dom Georges de Menezés, qui commandoit alors à Ternate, entreprit, avec les Habitans de cette Iſle, de chaſſer pour jamais de ſi dangereux Voiſins. Il fondit ſur celle de Tidor, il défit les Eſpagnols, & les mit dans la néceſſité de brûler la Ville pour ſe retirer dans le Fort. Le ſiege fut pouſſé avec vigueur; mais ils firent une ſi belle défenſe, qu'en les forçant enfin de ſe rendre, Menezés ne put leur impoſer d'autre condition que de ſe retirer à *Kamaſo*, dans la même Iſle, & de ne pas étendre leur Commerce dans les autres Iſles qui produiſent le girofle. Le Roi de Tidor, moins capable de réſiſtance, ſe rendit tributaire du Portugal, & promit de ne plus les aider de ſes forces. Cette victoire, quoiqu'imparfaite, porta l'orgueil du Général Portugais juſqu'à l'inſolence & la cruauté. Sur le ſimple ſoupçon que *Kachil Vaydeka*, Noble de Tidor, avoit tué un porc Chinois qui appartenoit à quelque Portugais, il lui fit frotter publiquement le viſage avec du lard; injure la plus ſanglante qu'un Mahometan puiſſe recevoir. Il fit arrêter dans la Ville de *Tabona*, pour une legere offenſe, le principal Magiſtrat, & deux Mores de diſtinction. Les deux Mores eurent les mains coupées par ſon ordre; & le Magiſtrat fut abandonné ſur le Rivage à deux dogues, qui, s'avançant pour le déchirer, le forcerent de ſe jetter à la nage, où, ſans le quitter, ils le mirent dans la néceſſité de ſe défendre avec les dents, & le noyerent enfin, à demi dévoré. Un autre Kachil s'étant efforcé de ſoulever le Peuple pour chaſſer également les Portugais & les Eſpagnols, Menezés l'arrêta lui-même en public, & lui coupa la tête de ſa propre main. Les Habitans furent ſi effrayés de cette exécution, que la plûpart quitterent la Ville, avec la Reine de l'Iſle à leur tête.

Guerre aux Moluques entre les Portugais & les Eſpagnols.

Orgueil d'un Général Portugais.

Nunno de *Cunna*, parti cette année de Liſbonne pour ſucceder à Sequeira, prit

prit & brûla ſous de legers prétextes la Ville de *Mombaſſa*. Enſuite, tombant ſur Ormuz, il ſe ſaiſit du Reis *Ashart*, Viſir du Roi, & l'envoya priſonnier en Portugal. Il ſe joignit, dans cette Ville, à Melchior *Tavares de Souſa*, qui avoit été ſecourir, avec quarante Portugais, le Roi de *Bashra*, contre celui de *Jaziraf*, Iſle formée par l'Euphrate & le Tigre, à laquelle on donne environ quarante lieues de tour. Souſa étoit le premier Portugais qui eût pénétré du Golfe Perſique juſqu'à ces deux Rivieres. Enſuite, ils ſe chargerent enſemble de réduire *Batrayn*, qui s'étoit révoltée. Ils battirent le Fort; mais la réſiſtance ayant été plus longue qu'ils ne s'y attendoient, ils ſe retirerent faute de munitions.

SEQUEIRA. 1529. Nunno de Cunna envoyé aux Indes. Ses exploits dans le voyage.

En 1530, Antoine de Silveyra, qui s'étoit poſté ſur la Côte de Cambaye avec une Flotte de cinquante & un Vaiſſeaux, entra dans la Riviere *Tapti*, & brûla *Surat* & *Reyner*, deux Villes ſituées ſur ſes deux bords. La premiere, qui étoit à quatre lieues de l'embouchure, contenoit dix mille familles, la plupart *Banianes*; l'autre, qui étoit un peu plus loin, étoit compoſée de ſix mille maiſons, habitées par des Mores fort guerriers. *Daman* & *Agazem* furent auſſi brûlées ſur la même Côte. Dans le même tems, Hector de Silveyra ſe fit voir dans la Mer Rouge avec dix Vaiſſeaux & ſix cens hommes. Après y avoir fait pluſieurs priſes, il ſe rendit au Port d'Aden, où ſon adreſſe à ménager l'eſprit du Roi fit conſentir ce Prince à payer au Portugal un tribut annuel de 12000 ſéraphins. Le Roi de Sael, gagné par cet exemple entra dans le même engagement. Au milieu de tant de Villes & d'Etats qui avoient reçu la loi des Portugais, Diu continuoit de braver leur puiſſance. Le Portugal n'avoit point eu de Vicerois dans les Indes qui n'euſſent tenté de ſoumettre cette Ville, & qui n'y euſſent inutilement employé l'artifice & la force. Nunno de Cunna forma la même entrepriſe, avec des préparatifs auſquels il n'y avoit rien eu d'égal avant lui. Il ne compoſa ſa flotte que de petits Bâtimens; mais le nombre en étoit prodigieux. Il en raſſembla plus de 400, ſur leſquels il embarqua 3600 Soldats & 1450 Matelots, tous Portugais. Il y joignit 2000 Malabares & Canarins, 8000 Eſclaves pour le ſervice de terre & de mer, & 5000 autres Indiens de différentes Nations. Avec cette redoutable armée, il alla d'abord attaquer l'Iſle de Berh, à ſept lieues de Diu. Elle étoit fortifiée par l'art & la nature. Les Infidéles y avoient une garniſon de deux mille hommes, qui ſe défendirent avec autant de conduite que de réſolution. Il en perit dix-huit cens; & les Portugais n'y perdirent que dix hommes, entre leſquels ils regretterent beaucoup le brave Hector de Silveyra. Mais le tems qu'ils avoient employé à ce ſiége leur fit manquer l'occaſion de prendre Diu. La Ville avoit reçu, dans cet intervalle, un renfort conſidérable, ſous la conduite de Muſtapha, fils de Reis Solyman. On n'avoit rien épargné pour augmenter ſes fortifications naturelles, qui conſiſtent dans les rochers & les eaux dont elle eſt environnée. L'entrée de la Riviere étoit bouchée par un grand nombre de groſſes chaînes qui la traverſoient, & trente Vaiſſeaux bien armés ſoutenoient ce rempart de fer. La garniſon étoit compoſée de dix mille hommes exercés à la guerre, & l'artillerie fort nombreuſe. Cunna, ſans s'effrayer de tant d'obſtacles, entreprit une attaque qui dura un jour entier. Il s'expoſa lui-même dans une Barque, avec auſſi peu de ména-

CUNNA. 1530. Les Villes de Surat & Reyner brûlées par les Portugais. Daman & Agazem eſſuyent le même ſort.

Nouvelle entrepriſe contre Diu.

Les Portugais ſont forcés de ſe retirer.

CUNNA. 1530.

gement que le moindre de ſes Soldats; mais reconnoiſſant l'inutilité de ſes efforts, il prit le parti de ſe retirer. *Badur*, qui avoit ſuccedé au Trône de Cambaye, ſe crut redevable de ſon ſalut à Muſtapha. Il lui accorda pour récompenſe le Gouvernement de *Baroche*, avec le titre de *Rumi*, parce qu'il étoit Grec, & celui de *Kan*. Ainſi nous le verrons paroître déſormais ſous le nom de *Rumi-Kan*.

Leurs ravages ſous la conduite de Saldanna.

En s'éloignant de Diu, Cunna laiſſa dans cette Mer Antoine de Saldanna, avec ſix voiles & cinq cens hommes, pour y cauſer tout le mal dont il trouveroit l'occaſion. Cette petite flotte porta le feu & le ravage dans tous les lieux dont elle put approcher. Elle brûla les Villes de *Madreſabad*, de *Goga*, de *Belſa*, de *Tarapor*, de *May*, de *Kelme*, d'*Agaſim*, & celle de Surat, qui ne faiſoit que ſe relever de ſes ruines. Elle prit vingt-ſept Vaiſſeaux de Calecut, & força le Samorin, pour obtenir la paix, de conſentir à l'érection d'un Fort, près de Chaul, qui n'eſt qu'à trois lieues de cette Ville. Tant de ſuccès, ſi l'on doit donner ce nom à de ſi cruels ravages, furent immédiatement ſuivis d'une autre expédition, ſous le commandement de Diego de Silveyra. Il brûla *Patam*, à douze lieues de Diu, *Pate*, *Mangalor*, & pluſieurs autres Villes. Enfin les Portugais comptant pour rien de rendre leur nom déteſtable à ceux dont ils prodiguoient le ſang pour envahir leurs richeſſes, répandirent long-tems la terreur ſur toutes ces malheureuſes Côtes. Cunna même y revint bientôt avec une flotte de cent vingt voiles, & de trois mille deux cens hommes. Il attaqua *Baſaïm*, que les Infidéles travailloient à fortifier. *Maleck Tokam*, nouveau Gouverneur de Diu, y mit à ſon approche une garniſon de douze mille hommes. Mais elle n'empêcha point les Portugais de forcer la Place, de tuer une partie de ſes défenſeurs, de raſer le Fort, & d'emporter plus de quatre cens pieces d'artillerie. D'un autre côté, Manuel d'Albuquerque brûla toutes les Villes qui étoient depuis Tarapor juſqu'à Baſaïm, & ſoumit au tribut *Tana*, *Bandora*, *May* & *Bombaïm*.

Autres violences ſous Diego de Silveyra & Manuel d'Albuquerque.

Belle action de Diego de Silveyra.

Parmi tant d'excès barbares, on raconte une action qui mérite de paſſer à la poſtérité. Diego de Silveyra ayant arrêté près d'Aden un riche Vaiſſeau de Joddah, le Capitaine More s'empreſſa de lui préſenter une Lettre, en forme de Paſſeport, qu'il avoit reçue d'un Portugais priſonnier dans cette Ville. Elle contenoit ces deux lignes en langue Portugaiſe : » Je prie le premier Ca» pitaine de ma Nation qui rencontrera ce Vaiſſeau, de s'en ſaiſir, car il ap» partient à un fort méchant More «. Qui croiroit qu'avec tant d'avidité pour le bien d'autrui & ſi peu d'horreur pour la cruauté, Silveyra condamnât la perfidie de l'Ecrivain Portugais? Il feignit même de regarder la Lettre comme un véritable Paſſeport; & ſans faire connoître au More qu'il avoit été trompé, il lui laiſſa la liberté de ſuivre ſa route.

Les Portugais ſouvent expoſés à la perfidie des Mores. Exemple à Diu.

Cette action paroîtra d'autant plus belle que les Portugais ſembloient autoriſés à manquer de foi pour les Mores, par les exemples continuels de leurs trahiſons. Maleck Tokam, Gouverneur de Diu, ayant découvert que le Roi Bandur penſoit à le dépoüiller de ſon Gouvernement en faveur de Muſtapha Rumi-Kan, offrit aux Portugais la liberté d'y bâtir un Fort. Ils reſſentirent une vive joie de ſe voir accorder volontairement ce qu'ils deſiroient depuis tant d'années, & qu'ils n'avoient pû ſe procurer par la force. Mais

Digitized by Google

ſoit que Maleck Tokam eût conçu de meilleures eſpérances du Roi de Cambaye, ſoit par la legereté naturelle à ſa Nation, il parût balancer enſuite ſur l'exécution de ſes offres. Enfin s'étant rendu également ſuſpect à ſon Maître & aux Portugais, il ſe vit forcé de prendre la fuite à l'approche de Bandur, qui ſe rendit à Diu pour éclaircir ſa conduite. Ce Prince parut entrer auſſi dans le deſſein d'accorder un Fort aux Portugais. Il en fit même donner avis à Cunna, que cette eſperance amena auſſi-tôt avec une flotte de ſoixante voiles. Ils eurent une entrevûe, mais ſans ſuccès. Cunna, trop foible alors pour faire éclater ſon reſſentiment, mit à la voile pour Goa. Je ne puis refuſer place ici à la plaiſanterie barbare d'un Pirate de Calecut, nommé *Kun Ali Markar*. En croiſant au long des Côtes il rencontra pendant la nuit dix-huit Portugais dans un Brigantin, tous ſi profondément endormis qu'il les fit lier avant qu'ils fuſſent ſortis du ſommeil. Il les réveilla bruſquement, & leur fit donner la mort en ſa préſence, en leur diſant que c'étoit pour avoir oſé dormir tandis qu'ils le ſçavoient en courſe.

CUNNA. 1530.

Barbare plaiſanterie d'un Pirate.

En 1534, Martin *Alonſo* prit le Fort de *Daman*. Dans la même année, le Roi Bandur, pour acheter enfin la paix, donna au Roi de Portugal *Baſaïm*, avec toutes ſes dépendances ſur mer & ſur terre. Ce Traité fut accompagné de trois articles qui ſembloient former une alliance ferme & ſincere. 1°. Tous les Vaiſſeaux qui partiroient de Cambaye pour la Mer Rouge, devoient toucher à ce Port & payer des droits dont on étoit convenu. 2°. Ils ne devoient point aller dans d'autres lieux ſans la permiſſion des Portugais. 3°. Le Roi s'engageoit à ne faire conſtruire ſes Vaiſſeaux de guerre dans aucun autre Port.

1534. Nouvelles acquiſitions des Portugais. Leur Traité avec le Roi Bandur.

Bandur étoit alors plus puiſſant qu'aucun de ſes Prédéceſſeurs. Il avoit joint deux autres Couronnes à la ſienne, & ſon autorité étoit bien établie dans ſes Etats; mais il ſe voyoit à la veille d'une grande guerre avec *Humdyun*, Empereur des Mogols, & ſon voiſin du côté du Nord. En effet ce Prince vint l'attaquer avec une puiſſante Armée, s'empara d'une partie de ſes Etats, & lui prit Champanel, ſa Ville Capitale. Dans le déſeſpoir de tant d'infortunes, Bandur eut recours à l'aſſiſtance de Cunna, & lui offrit, à cette condition, la liberté de bâtir un Fort à Diu. Martin Alonſo de Souza fut envoyé auſſi-tôt pour régler les articles. Ils ſe réduiſirent à quatre : Que le Roi de Cambaye confirmeroit d'une maniere irrévocable la donarion de Baſaïm; qu'il y auroit entre lui & le Roi de Portugal une ligue offenſive & défenſive; que le Fort ſeroit bâti dans le lieu & dans la forme qu'il plairoit au Viceroi; enfin, que pour commencer l'exécution du Traité, on lui remettroit immédiatement un boulevard qui défendoit l'accès du rivage. Cunna fut invité à venir préſider lui-même à la conſtruction du Fort. Il fut reçu à Diu avec les plus grandes marques d'honneur & de joie. Le Fort fut commencé ſous d'heureux auſpices, & promptement achevé. Emmanuel de Souſa en obtint le commandement, avec une garniſon de neuf cens Portugais, & ſoixante pieces de canon. Humdyun voyant le Roi de Cambaye fortifié par l'alliance des Portugais, & n'eſperant point de pouvoir le forcer dans Diu, alla faire ailleurs l'emploi de ſes armes.

Ils ſecourent ce Prince, qui leur permet de bâtir un Fort à Diu.

Forte Garniſon qu'ils y mettent.

La permiſſion de bâtir un Fort produiſit une avanture auſſi étrange que

CUNNA. 1534.

cette faveur étoit importante. Jacques *Botello*, Officier fort entendu dans les affaires des Indes, s'étant attiré la diſgrace du Roi de Portugal pour avoir offert ſes ſervices à la France, entreprit de ſe rétablir dans la faveur de ſon Roi par une action déſeſperée & preſque incroyable. Il ſçavoit avec quelle paſſion la Cour de Portugal ſouhaitoit depuis long-tems d'avoir un Fort à Diu. A peine cette importante permiſſion fut-elle accordée, que s'étant procuré une copie du Traité, avec le plan du Fort, il ſe mit dans une Barque de ſeize pieds de long, large de neuf, & profonde de quatre & demi, pour en aller porter la premiere nouvelle à Liſbonne. Il ne ſe fit accompagner que de quatre Matelots & de cinq Domeſtiques, dont trois étoient Portugais, & deux Indiens. Son départ fut ſecret. Il donna d'abord pour prétexte à ſes compagnons un voyage qu'il vouloit faire à Cambaye; mais auſſi-tôt qu'il fut en pleine mer il leur fit l'ouverture de ſon deſſein. Ce ne fut qu'à force de promeſſes qu'il parvint à ſurmonter leur étonnement & leur crainte. Ils ſe livrerent ainſi à la violence des vents & des flots. Faria repréſente vivement leurs dangers & leurs peines. Enfin le courage manqua aux Matelots. Ils réſolurent de tuer leur Maître, & leur conſpiration n'ayant abouti qu'à tuer un des trois Portugais, ils furent tués eux-mêmes dans la premiere chaleur avec laquelle Botello fut obligé de défendre ſa vie. Sa ſituation en devint beaucoup plus difficile. Sans Pilotes & ſans Matelots, il s'obſtina à continuer ſa navigation avec les quatre hommes qui lui reſtoient; & triomphant de tous les obſtacles, il arriva heureuſement au Port de Liſbonne. Le recit de ſon avanture cauſa tant d'admiration à la Cour de Portugal, que le Roi lui rendit ſes bonnes graces. Mais l'Hiſtorien ajoûte qu'on ne jugea point à propos de lui accorder d'autre récompenſe, & qu'on fit même brûler auſſi-tôt ſa Barque; afin qu'il ne reſtât aucune marque qu'on pût faire un voyage ſi long & ſi dangereux dans un Bâtiment ſi fragile.

Etrange effet de la joie que les Portugais en reſſentent.

Voyage de Botello.

Défiance ſingulière des Portugais de Liſbonne.

Cunna ne prit point tant de confiance à la retraite du Mogol, qu'il ne le crût capable de tomber ſur Baſaïm, dans la ſeule vûe de ſe venger des Portugais. Il y envoya Garcie de *Sa*, avec quatre cens hommes. Mais un ſecours ſi foible, contre une armée victorieuſe, découragea *Sa* même, à l'approche d'Humdyun. Il étoit prêt à quitter la Ville, lorſque les cris des Habitans, & ſur-tout le conſeil d'Antoine *Galvam*, lui firent comprendre qu'il pouvoit s'y défendre en la fortifiant. Il ſe hâta d'y travailler avec tant de ſuccès, que l'ennemi, peu accoutumé aux longueurs d'un ſiege, prit le parti de ſe retirer.

Les Portugais attaqués par le Mogol à Baſaim.

Dans le même tems, le Roi d'Achin ayant trompé quelques Portugais par de fauſſes apparences d'amitié, leur fit ôter cruellement la vie. Ceux de Ternate ne furent pas mieux traités; mais ſans pouvoir nommer d'autre cauſe de leurs diſgraces que l'avarice & la tyrannie de leurs Gouverneurs. Gonzale Pereyra, qui avoit ſuccedé en 1530 à Georges de Menezés, avoit été aſſaſſiné à Ternate pour avoir voulu trop éclairer les mauvaiſes pratiques du Commerce. Il avoit eu pour ſucceſſeur *Fonſeca*, dont on n'avoit pas été plus ſatisfait. Enfin Cunna y avoit envoyé Triſtan d'Atayde, qui pouſſa beaucoup plus loin la rigueur & l'injuſtice. Il empoiſonna le Roi de Ternate & ſa Mere. Les Habitans effrayés prirent la fuite, & ne trouverent pas beaucoup de pitié chez leurs voiſins. » On leur reprochoit amerement (ce ſont les termes de

Ils ſont traités cruellement à Achin & à Ternate.

Leurs vices & leurs cruautés.

» l'Hiſtorien Portugais) d'avoir reçu une méchante Nation, qui depuis qu'elle » avoit mis le pied dans l'Iſle avoit commis les plus infâmes actions qu'on pût » imaginer «. Triſtan, pour ſe mettre en poſſeſſion de tout le girofle, fit naître l'occaſion d'une querelle avec le Roi de Bachan, & brûla ſa Ville. Cependant la crainte du même ſort ligua contre lui les autres Rois. Ils attaquerent les Portugais dans l'Iſle de Ternate, ils en tuerent un grand nombre; & Triſtan, reſſerré dans ſon Fort, y manqua long-tems des ſecours les plus néceſſaires à la vie. CUNNA. 1534.

Azadakan, Général d'Ibrahim Adelkan, ancien Souverain de Goa, ayant ravagé, en 1536, les Pays voiſins de cette Ville, le reſſentiment porta leurs Habitans à ſe ſoumettre aux Portugais. Peu de tems après, *Solyman Aga*, autre Général d'Adelkan, parut armé dans les mêmes Cantons; mais il fut chaſſé par Dom Jean Pereyra, qui bâtit malgré lui un Fort à Rachol. Pereyra défit encore une fois ces deux Généraux, l'un à *Margam*, & l'autre à *Ponda*, Ville opulente, qui fut brûlée par le Vainqueur. Solyman Aga, piqué de ſa défaite, éleva le Fort de Bais ſur la Riviere du même nom, pour l'oppoſer à celui de Rachol. 1536. Diverſes expéditions.

Le même bonheur accompagna les Portugais vers la fin de cette année, contre les forces du Samorin de Calecut, qu'ils taillerent en pieces à Cranganor. *Repelim* fut priſe & brûlée. Le Roi de Cochin retrouva dans les ruines de cette Ville un bloc de marbre, qui avoit été pris autrefois au pillage de la ſienne, & dont il n'avoit pas ceſſé de regretter la perte. Sur ce marbre étoient gravés tous les noms des Rois du Malabare, depuis plus de trois ſiecles. Marbre précieux par ſes inſcriptions.

CHAPITRE XIV.

Continuation des exploits des Portugais depuis 1537 juſqu'en 1542.

IL en avoit ſi peu coûté au Viceroi Portugais pour obtenir la permiſſion de bâtir un Fort à Diu, qu'après tant d'expériences de la légereté des Mores, il devoit s'attendre qu'ils ſe repentiroient d'une faveur que la néceſſité leur avoit arrachée. En effet, Bandur, Roi de Cambaye, ne ſe vit pas plûtôt délivré de la crainte du Mogol, qu'il réſolut de ſe défaire auſſi de ſes nouveaux alliés. Il engagea les Turcs dans ſon deſſein, & ne ſe bornant point à chaſſer les Portugais de leur Fort, il réſolut de détruire entiérement la Garniſon & d'envelopper le Viceroi même dans ce carnage. La feinte étoit néceſſaire. Il fit prier Cunna de ſe rendre à Diu, pour régler des affaires qui touchoient leur alliance. Le Viceroi s'y rendit avec ſa flotte; & quoiqu'informé du projet qu'on méditoit contre lui, il ne s'aſſura point de Bandur dans une viſite que ce Prince lui rendit à bord. Mais, par des raiſons qui convenoient aux circonſtances, il étoit réſolu de le faire arrêter dans le Fort. L'ordre en étoit déja donné à *Souſa*, Commandant de cette Place. Bandur revenant de la flotte dans ſa Barge royale, Souſa le ſuivit, pour l'inviter à lui faire une viſite. Quelques autres Officiers du Fort, qui venoient après leur 1537. Trahiſon des Mores contre les Portugais de Diu.

CUNHA. 1537.

Les Portugais tuent le Roi & pillent la Ville.

Gouverneur, le voyant entré dans la Barge du Roi, s'empreſſerent d'y entrer avec lui. Cette précipitation fut ſi ſuſpecte au Prince More, que ſe livrant à ſes premieres défiances, il donna ordre à ſes Officiers de tuer Souſa. Diegue de Meſquite, qui avoit conduit un ſecours aux Mores dans la derniere guerre, entendit cet ordre, & tira ſon épée, dont il bleſſa le Roi; mais il fut tué auſſi-tôt par les Mores de la ſuite. La mêlée commença ſi vivement, qu'il y eut d'abord quatre Portugais tués & ſept Mores. Pluſieurs Barques ſe hâterent d'avancer des deux côtés. Le Roi, qui vit le danger preſſant, penſoit à ſe dérober par la fuite; mais un boulet de canon, tiré de la flotte, lui tua trois de ſes Rameurs. Il crut pouvoir échapper à la nage. A peine fut-il dans l'eau, que la peur de ſe noyer le fit crier à haute voix, & découvrir qui il étoit. Triſtan de Payva lui tendit une rame, qu'il commençoit à ſaiſir, lorſqu'un Soldat le frappa d'un coup de hallebarde au milieu du viſage. Il reçut pluſieurs autres coups qui lui ôterent la vie. Son corps ſurnagea quelques momens, & coula tout d'un coup à fond. Il fut impoſſible de le retrouver. Celui de Souza diſparut auſſi.

Richeſſes & munitions qu'ils y trouvent.

Cunna ſe fit ouvrir ſans oppoſition les portes de la Ville. Les Habitans commençoient à fuir; ſa modération les arrêta. Il ne trouva point dans le Palais plus de 200000 écus en or & en argent. Mais la quantité de munitions étoit prodigieuſe. Il y avoit dans le Port cent ſoixante Bâtimens, dont pluſieurs étoient fort gros & richement chargés. L'artillerie étoit innombrable en bronze & en fer. On admira particuliérement trois coulevrines, d'une grandeur ſi monſtrueuſe, que le Viceroi en fit tranſporter une à Liſbonne, comme une rareté pour l'Europe. Elle ſe conſerve au Château de Saint Julien à l'embouchure de la Riviere de Liſbonne, où les Portugais l'appellent encore le canon de Diu. Entre les papiers du Roi, Cunna découvrit plus de preuves qu'il n'en étoit beſoin pour ſe convaincre du deſſein que Bandur avoit eu de ſuſciter les Turcs contre les Portugais. Il en prit droit de mettre les plus riches Négocians à contribution. Cependant il s'efforça de gagner les Mahométans, en leur accordant l'exercice libre de leur Religion & de leurs Loix; & toutes les penſions qui avoient été données par le Roi furent continuées.

Cunna rétablit l'ordre dans la Ville.

More âgé de trois cens ans.

Son Hiſtoire merveilleuſe.

Faria raconte, ſans aucune marque de doute, que parmi ceux qui joüiſſoient d'une penſion, il ſe préſenta un More de Bengale, qui ſe trouva, par des informations autentiques, âgé de trois cens ans. Il avoit deux fils, l'un de quatre-vingt-dix ans, & l'autre de douze. Ses cheveux & ſes dents s'étoient renouvellés cinq ou ſix fois. On ne lui auroit pas donné plus de ſoixante ans. Sa taille étoit médiocre, & ſon embonpoint moderé. Il prétendoit qu'un jour, vers la fin de ſon premier ſiecle, étant à la pêche au bord d'une riviere, il vit un homme à barbe griſe, lié d'une ceinture au milieu du corps, les mains & les pieds percés de bleſſures, qui le pria de le tranſporter de l'autre côté ſur ſes épaules. Il lui rendit ce bon office; après quoi l'Etranger l'aſſura que pour récompenſe de ſa charité, il conſerveroit la ſanté & les forces dont il joüiſſoit alors, juſqu'à ce qu'il le revît. Après l'établiſſement des Portugais, la curioſité conduiſit ce Vieillard dans l'Egliſe des Franciſcains du Fort. Son étonnement fut extrême d'y reconnoître, en entrant, ſon miraculeux Etranger dans une image de Saint François. Le voilà, s'écria-

Digitized by Google

t'il, celui que j'ai paſſé ſur mes épaules il y a deux cens ans. Bandur lui avoit accordé une penſion en faveur de ſon âge; & Cunna, dit l'Hiſtorien, la lui conſerva en faveur du miracle. Il vêcut encore quatre-vingt ans; n'étant mort, ſuivant le même Ecrivain, qu'en 1618. CUNNA. 1537.

Cunna trouva peu de choſes à changer aux Fortifications de Diu, pour en faire une des plus fortes Places de l'Univers: mais il fit conſtruire, au commencement de l'année 1538, cette fameuſe Citerne d'immenſe étendue, qui contient vingt-cinq mille pipes d'eau. C'étoit preſque le ſeul ſecours dont la Ville eût beſoin contre les néceſſités d'un long ſiége. 1538. Célèbre citerne de Diu.

Tandis que le Viceroi travailloit à rendre le joug des Portugais ſupportable, divers Particuliers de ſa Nation s'étoient couverts de honte en d'autres lieux par leurs excès d'arrogance & d'ingratitude. Le Roi de *Saël*, près de *Cashan*, ſur la Côte d'Arabie, en ayant reçu pluſieurs dans ſon Port avec beaucoup d'amitié & de careſſes, ils ne lui rendirent que des outrages pour cette faveur. On doit ſe ſouvenir que j'écris toujours d'après leurs Hiſtoriens. Quelques-uns d'entr'eux s'étant propoſés de voler un des proches parens du Roi, s'introduiſirent dans ſa maiſon, & le ſuſpendirent par les parties naturelles, pour lui faire découvrir ſes tréſors. Un autre, qui avoit été traité fort civilement à dîner par un honnête More, lui enleva ſa femme. Un Officier, nommé *Godino*, à qui le Roi fit l'honneur d'accepter un feſtin chez lui, s'emporta contre ce Prince aux plus groſſieres injures. Enfin, un autre s'étant ſaiſi d'un Vaiſſeau qui appartenoit aux Sujets du Roi, pouſſa l'impudence juſqu'à le vendre publiquement dans le Port. L'effet de toutes ces infâmes violences fut d'armer les Mores contre les Portugais, qui furent tous maſſacrés dans la Ville. Godino eut la tête coupée en préſence du Roi. Dom Manuel de Menezés, qui arrivoit dans cette conjoncture avec la qualité d'Ambaſſadeur du Vicetoi, fut arrêté; & de ſoixante-dix perſonnes qui compoſoient ſa ſuite, le Roi de Saël en fit tranſporter trente à Conſtantinople. Madera, qui étoit du nombre, s'échappa d'entre les Turcs, & porta heureuſement à Liſbonne la nouvelle d'une flotte que ces Infidéles faiſoient équiper à Suez, pour attaquer les Portugais dans les Indes. Horribles excès des Portugais.

§. II.

Affaires de Bengale. Incendie de Chatigan. Priſe de Gaure. Découverte de Mindanao & du Japon.

L'Ardeur des Portugais ſembloit augmenter de jour en jour pour le ſuccès de leur Commerce & de leurs armes. Cunna regrettoit de n'avoir point encore établi ſa puiſſance au Bengale. Il y fut encouragé par un riche More, qui devoit participer à cette entrepriſe. Martin Alphonſe de *Melo* fut envoyé avec des préſens à *Mahamed Schah*, qui regnoit dans cette riche Contrée. Mais il y trouva de ſi puiſſantes préventions contre le nom Portugais qu'en deſcendant au Port il fut arrêté avec cinquante-trois perſonnes de ſon cortege. Mahamed étoit le treiziéme Succeſſeur d'un Prince Arabe, qui avoit uſurpé la Couronne de Bengale environ cinquante ans avant l'arrivée des Portugais dans les Indes. *Gaure*, ſa Capitale, avoit trois lieues d'étendue au long du Gange, & con- Leurs eſperances trompées du côté de Bengale. Etat du Royaume de Bengale.

GUNNA. 1538.

tenoit douze cens mille Familles. Antoine de *Sylva de Menezès* reçut ordre d'aller racheter les Priſonniers de ſa Nation; mais le retardement de ſon Député lui ayant fait croire qu'il étoit auſſi retenu, il brûla *Chatigan*, Ville maritime, & d'autres Places. Ces hoſtilités ne ſervirent qu'à rendre la condition des Priſonniers beaucoup plus dure. Cependant quelques heureux ſervices qu'ils rendirent au Roi, contre *Shirkhan*, un de ſes Généraux, qui s'étoit révolté, leur firent obtenir la liberté, avec d'autres récompenſes.

A peine eurent-ils quitté le Pays, que Shirkhan recommença la guerre. Il s'empara de Gaure; & le reſte du Royaume eut bientôt le même ſort que la Capitale. Mahamed, vaincu dans pluſieurs batailles, mourut de ſes bleſſures en allant implorer le ſecours de Humdyun, Empereur des Mogols. Cette conquête fit aſpirer Shirkhan à d'autres entrepriſes. Il prit *Kalejor* ſur les *Rasbuts*, dans le deſſein de piller les tréſors du fameux Temple que les Indiens avoient dans cette Ville. Mais en voulant ſe faire un amuſement de tuer d'un coup de canon un éléphant qui appartenoit au Temple, la piece creva, & le tua lui-même avec pluſieurs de ſes gens. Les Payens ne manquerent point de faire paſſer cet accident pour une vengeance de l'Idole contre ſes Profanateurs; & le Docteur Prideaux auroit penſé comme eux, puiſque, dans ſon Hiſtoire de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, il prononce que les infortunes du Gaulois *Brennus*, après tant de victoires, furent un châtiment du Ciel, pour avoir pillé le Temple de Delphes. Le Roi Jean III. de Portugal étoit fort éloigné de ce ſentiment, lorſqu'en 1544, il chargea par un ordre exprès, Martin Alphonſe de Melo, de piller le Temple de *Tremello*, près de *Meliapor*, & celui de *Madraſſ*.

Profanation du Temple de Kalejor.

Malgré quelque mélange de diſgraces, cette année ne fut pas une des moins glorieuſes pour les Portugais. Outre la conquête de Diu, qui devenoit un de leurs plus puiſſans boulevards contre les Mores, Dom Etienne de Gama remporta d'autres avantages ſur la Côte de Malaca, où il ſoumit *Ujomtama* & ſon Fort, à la pointe Sud-Eſt de cette Côte. Le Pont de Malaca fut attaqué deux fois par les troupes d'Achin; mais elles furent autant de fois repouſſées. La fortune ne fut pas moins favorable à Ternate, lorſqu'on eut coupé le cours à l'avarice de Triſtan d'Arayde en le dépouillant de ſon emploi. Antoine de *Galvam*, qui lui ſucceda, ferma par ſa prudence, ſon intégrité & ſa modération, la ſource des déſordres qu'on avoit reprochés à ſes Prédéceſſeurs. Ayant appris qu'il s'étoit formé une ligue de huit Rois contre les Portugais de Tidor, il ſe rendit dans cette Iſle avec quatre Vaiſſeaux & cent ſoixante-dix hommes. Il jetta l'ancre à Tidor même ſans être effrayé de la multitude d'Ennemis qui l'attendoient. Quoique le Fort parût imprenable, il l'emporta par eſcalade. Environ trois cens Eſclaves, qui ſe joignirent au petit nombre de ſes gens, compoſoient toutes ſes forces. Les Rois parurent, à la tête de cinquante mille hommes. Il ſe retira dans un Bois, comme ſi la crainte l'eût porté à fuir. L'Ennemi prit cette opinion de ſa retraite, & s'avança ſans ordre & par pelotons, que les Portugais taillerent en pieces à meſure qu'ils les trouvoient à la portée de leurs coups. Le tumulte & la confuſion des fuyards répandirent parmi les autres une terreur qui ſe communiqua juſqu'aux huit Princes. Ils prirent la fuite, pour aller mettre leurs tréſors

Avantages des Portugais à Malaca & à Ternate.

Antoine de Galvam ſe ſignale à Tidor.

trésors à couvert dans les montagnes. Galvam marcha droit à la Ville, qui fut abandonnée de ſes Habitans. Il la réduiſit en cendres. SOARIZ. 1539.

Qui croiroit qu'une victoire ſi glorieuſe ne coûta aux Portugais qu'un ſeul homme? mais on doit être accoutumé à ces prodiges par une infinité d'exemples. On ne comprendroit point en effet d'où les Portugais euſſent pû tirer aſſez de forces pour attaquer ou pour ſe défendre, ſi leurs pertes avoient eu quelque proportion avec la grandeur de leurs triomphes. D'ailleurs il dépendoit preſque toujours d'eux de gagner leurs Ennemis par la douceur; ce qui montre aſſez que la plus grande partie de leurs guerres ne venoient que des injuſtes cruautés avec leſquelles ils traitoient les Indiens. Faria dit hardiment qu'il étoit plus aiſé de vaincre des Armées innombrables de Barbares, que la moindre étincelle de l'avarice Portugaiſe. Cette réflexion n'a pas beſoin d'autre preuve que la victoire même de Galvam & le fruit qu'il en tira par ſa conduite. Après avoir brûlé Tidor juſqu'aux fondemens, il offrit au Roi de rebâtir la Ville. Une offre ſi peu attendue fit tant d'impreſſion ſur le cœur de ce Prince & ſur tous ſes Sujets, qu'ils s'abandonnerent à lui avec une confiance ſans réſerve. Elle alla ſi loin que le Roi étant mort dans ces circonſtances, tous les Habitans ſe réunirent pour offrir la Couronne à Galvam. L'Hiſtorien ne nous apprend pas quelles raiſons le porterent à la refuſer.

L'excès d'avarice devient funeſte aux Portugais.

Vers le même tems, François de Caſtro, Commandant de quelques Vaiſſeaux Portugais, fut pouſſé par le vent à *Satigana*, & dans d'autres Iſles, à cent lieues au Nord des Moluques. Il découvrit auſſi dans cette navigation l'Iſle de *Mindanao*. Deux Miſſionnaires, que Caſtro avoit avec lui, convertirent au Chriſtianiſme les Rois, les Reines, les Nobles & les Peuples de toutes ces Iſles, par un effet ſenſible de la Grace qui accompagna leur inſtruction.

Satigana. Découverte de Mindanao.

Le brave & vertueux Galvam étant parvenu à la fin de ſon gouvernement, emporta l'eſtime & l'affection des Indiens, juſqu'à ſe voir ſollicité de conſerver ce poſte pendant toute ſa vie. Il laiſſa Ternate dans une condition floriſſante; mais les mêmes raiſons qui le faiſoient aimer l'avoient rendu ſi pauvre, qu'il partit accablé de dettes. Il comptoit de trouver en Portugal la récompenſe de ſon mérite & de ſes ſervices; & ſes Créanciers s'étoient repoſés, comme lui, ſur cette eſperance. Cependant il n'y trouva que le mépris & la miſere, qui le conduiſirent enfin à terminer ſa vie dans un Hôpital. La jalouſie de ceux dont ſes grandes qualités avoient fait éclater les vices, l'ingratitude ordinaire aux Princes, qui recueillent le fruit des ſervices, ſans examiner par quelles voies ils les reçoivent, & la corruption même du Public, qui s'étoit accoutumé, ſuivant la réflexion de Faria, à traveſtir les crimes en actions héroïques, & qui ne connoiſſoit plus d'autres vertus, firent ainſi périr dans l'oubli un des plus grands hommes de ſon ſiecle.

La vertu de Galvam eſt mal récompenſée.

Diu fut attaquée, la même année, par Solyman, Bacha d'Egypte, qui avoit réuni ſes forces, par mer & par terre, avec le Roi de Cambaye. Ce mémorable ſiege ſera repreſenté dans un plus grand jour à la fin du voyage de Solyman, du fond de la Mer Rouge aux Indes; comme le ſiege de l'année 1545. trouvera ſa place naturelle à la fin du Journal de Dom Jean de Caſtro.

Relation du ſiége de Diu remiſe plus bas.

Dans le cours de l'année 1540, Pierre de *Faria*, Gouverneur de Malaca, chargea Antoine de *Paria y Souza*, ſon proche patent, de conclure un Traité

de paix avec le Roi de *Patane*. Souza partit avec un ſeul Vaiſſeau. Ses avantures, telles que *Mendez Pinto* nous en a laiſſé l'hiſtoire, ne peuvent paſſer que pour un amas de fictions monſtrueuſes, qui ne méritent aucun crédit. Mais ce qui n'eſt pas incertain, c'eſt qu'après avoir eſſuyé pluſieurs tempêtes, ſon Vaiſſeau fut englouti pendant la nuit dans le ſein des flots.

SOAREZ. 1540. Avantures fabuleuſes de Souza.

Découverte du Japon, 1542.

En 1542, Antoine de *Mota*, François, & Antoine *Peyxoto*, faiſant voile à la Chine, découvrirent pour la premiere fois le Japon. Ils eurent cette obligation à la tempête, qui les jetta dans l'Iſle de *Niſon*, nommée par les Chinois *Je Pucen*, d'où les Européens ont formé le nom de *Japon*. Comme il n'eſt ici queſtion que de la ſeule découverte de ce grand Pays, & que c'eſt la derniere que les Portugais ayent faite à l'Eſt, je ne pouſſerai pas plus loin l'hiſtoire de leurs affaires Orientales; & je me contenterai d'y joindre un état des poſſeſſions du Portugal au Sud-Eſt & à l'Oueſt, avec les Commandemens & les revenus que cette Couronne s'y étoit établis, tels qu'ils ſubſiſtoient en 1540.

CHAPITRE XV.

Etat des Poſſeſſions du Portugal, depuis le Cap de Bonne-Eſperance juſqu'à la Chine. Revenus des Villes, des Forts & des Officiers. Evêchés & Maiſons Religieuſes.

1540. Etendue des poſſeſſions Portugaiſes.

L'EMPIRE Oriental des Portugais s'étend l'eſpace de quatre mille lieues au long des Côtes, depuis le Cap de Bonne-Eſperance en Afrique juſqu'au Cap de *Liampo*, ou *Ning-Po*, à la Chine; ſans y comprendre les Côtes de la Mer Rouge & du Golfe Perſique, qui font encore plus de douze cens lieues. Cette étendue renferme une partie de l'Afrique, & l'Aſie entiere, avec un nombre infini d'Iſles qui leur appartiennent. On diviſe ces quatre mille lieues en ſept parties.

On les diviſe en ſept parties.

Premiere Diviſion.

La premiere diviſion a pour bornes le Cap de Bonne-Eſperance & la Mer Rouge, entre leſquels on trouve au long de la Côte quantité de Royaumes Caffres. Les principaux ſont le *Monomotapa*, dont le Monarque eſt Souverain de toutes les Mines d'or de l'Afrique; *Sofala*, *Mozambique*, *Quiloa*, *Pemba*, *Melinde*, *Pata*, *Brava*, *Magadoxa*. Les Portugais n'ont que des Forts à Sofala & à Mombaſſa; mais ils poſſedent la Ville & le Fort de Mozambique. *Pata* eſt tombé, depuis l'année 1692, entre les mains des Arabes.

Seconde.

La ſeconde diviſion, qui eſt depuis la Mer Rouge juſqu'au Golfe Perſique, contient la Côte de l'Arabie, où les Portugais avoient le Fort imprenable de *Maſkat*. Ils en ont été chaſſés par les Arabes en 1650.

Troiſiéme.

La troiſiéme depuis Baſrah, ou le Golfe Perſique, juſqu'aux Indes, renferme les Royaumes d'*Ormuz*, de *Guadel*, & de *Sinde*, avec une partie de la Perſe & du Royaume de Cambaye. C'eſt-là que le Portugal a les Forts de Bandel & de Diu.

Digitized by Google

Soariz. 1540. Quatriéme.

La quatriéme diviſion, depuis le Fleuve Indus, juſqu'au Cap de Comorin, contient ce qu'on appelle proprement l'Inde, c'eſt-à-dire, une partie de Cambaye, *Dekan*, *Canara* & le *Malabare*, où régnent divers Princes. Ici les Portugais ont les Forts de *Daman*, d'*Aſſarim*, de *Danu*, de *Saint-Gens*, d'*Agazim*, de *Maim*, de *Manora*, de *Trapor*, de *Bazaim*, avec les Villes de *Tana*, de *Karanja*, & celle de *Chaul*, qui eſt ſoutenue par le Fort de *Morro*. Ils ont la fameuſe Ville de *Goa*, à laquelle il ne manque rien pour la grandeur, la force, & le nombre des Habitans. C'eſt proprement la Capitale & comme le centre de tous leurs domaines Orientaux. C'eſt le ſiege d'un Archevêque, qui eſt le Primat de l'Orient. C'eſt la réſidence ordinaire du Viceroi. L'Inquiſition, la Juſtice civile, la Chancellerie y ont divers Tribunaux. L'Arſenal, les Magaſins, la Douane, y ſont des édifices magnifiques. Goa eſt ſituée dans une Iſle, & ceinte d'un excellent mur, qui eſt fortifié par ſix Châteaux redoutables; *Danguim*, *Saint-Blaz de Baſſoleco*, *Santiago*, *Agazim*, *Panguim*, & *Nueſtro Sennora del Cabo*. De l'autre côté de la riviere, pour garder le paſſage, on a bâti le Château de *Bardes*. A l'oppoſite du Château de Danguim, eſt le Fort de *Nerva*, avec une bonne Ville, & dans une autre partie de l'Iſle, le Fort de *Rachol*, avec la Ville de *Salſet*. En continuant de ſuivre la Côte, les Portugais ont les Forts d'*Onor*, de *Barſelor*, de *Mangabor*, de *Cananor*, de *Granganor*, & de *Cochin*, qui eſt un Archevêché. Près du Cap de Comorin, ils avoient la Ville de Coulan, que les Hollandois prirent ſur eux en 1663.

Cinquiéme.

La cinquiéme diviſion, depuis le Cap de Comorin juſqu'au Ganges, contient le *Coromandel* & *Orixa*. Ils y ont le Fort de *Negapatan*, la Ville de *Meliapor*, qui eſt un Archevêché, nommé aujourd'hui *Saint-Thomas*, & le Fort de *Maſulipatan*.

Sixiéme.

La ſixiéme diviſion, depuis le Ganges juſqu'au Cap de Singapara, renferme les grands Royaumes de *Bengale*, de *Pegu*, de *Tanazarim*, & d'autres d'une moindre étendue. C'eſt-là qu'ils ont la belle Ville de *Malaca*, qui eſt le Siege d'un Evêque, & la derniere de leurs Places au long du Continent Oriental. Elle fut priſe en 1660 par les Hollandois.

Septiéme.

La ſeptiéme diviſion, entre le Cap de Singapara & Liampo, contient les Royaumes de *Pam*, ou *Pahang*, de *Lugor*, de *Siam*, de *Cambodia*, de *Champa*, ou *Tſiampa*, de la *Cochinchine*, & le vaſte Empire de la *Chine*, où ils n'ont point d'autre Place que la Ville de *Macao*, ſituée dans une petite Iſle de la Baye de Canton; mais ils ont la liberté du commerce ſur les Côtes.

Ils avoient dans l'Iſle de Ceylan la Ville & le Fort de *Columbo*, *Manar*, *Gale*, & pluſieurs autres lieux dont les Hollandois ſe ſont emparés vers l'année 1558. Ils avoient dans l'Iſle de *Timor*, au-delà de Malaca, un Fort qu'ils ont perdu de même. Enfin le nombre de leurs Forts, dans cette vaſte étendue de Pays, ſurpaſſoit ſoixante, avec vingt Villes, & quantité de Villages qui en dépendoient.

Nombre des Villes & des Forts.

A l'égard du revenu, la Douane de Diu rapportoit 100000 écus, celle de Goa 160000, & celle de Malaca 70000. Les tributs auſquels ils avoient ſoumis divers Princes montoient à 200000 écus; ce qui faiſoit plus d'un million pour les ſeuls droits de la Couronne; & les Hiſtoriens ajoûtent que

Etat du revenu des Portugais aux Indes Orientales.

SOAREZ. 1540.

ſi le Roi n'eut point été volé par ſes Officiers, il en auroit dû tirer deux millions. Je laiſſe aux Banquiers l'évaluation de cette ſomme ſur l'état preſent de la monnoye. Au reſte, elle n'a rien de commun avec les appoinremens des Gouverneurs & des Commandans, qui étoient pris néanmoins ſur les mêmes fonds. On nous en a conſervé l'état.

	Ducats		
Forts de Sofala	200000	Goa	20000
Mozambique	200000	Danguim	3000
Mombaſſa	30000	Saint-Blaz	1000
Maskate	50000	Agazim	2000
Bandel	2000	Bardes	6000
Diu	60000	Nerva	1500
Petits Forts aux mêmes lieux.	1000	Rachol	600
Branckavara	1000	Onor	12000
Aſſarim	4000	Barſelor	30000
Canu	600	Mangalor	12000
Saint-Gens	600	Cananor	15000
Agazim	600	Granganor	6000
Maim	600	Cochin	100000
Manora	15000	Coulan	12000
Trapor	400	Negapatan	8000
Bazaim	30000	Maſulipatan	8000
Tana	400	Columbo	40000
Deux Forts ſur cette Riviere.	2000	Manar	24000
Meliapor S. Thomas.	12000	Gale	15000
Malaca	15000	Solor	16000
Chaul	80000		

Obſervation ſur ce calcul.

Il faut obſerver néanmoins que toutes ces ſommes faiſoient les appointemens de trois années. Mais il y avoit d'autres Emplois qui n'étoient pas moins lucratifs que le Commandement des Forts. Tels étoient les Commiſſions de Voyages. Celle du voyage de Goa à la Chine & au Japon, valoit au Principal Commandant 100000 écus. Celle de Coromandel à Malaca, 20000; de Goa au Mozambique, 24000; à Ceylan, 4000. Ces ſalaires venoient ſeulement du tranſport des marchandiſes; car le Capitaine gagnoit encore autant par ſon propre commerce.

Appointemens des principaux Officiers.

Les appointemens annuels du Vicetoi étoient de 18000 écus, ſans compter la diſpoſition des Places, qui ſe vendoient toutes à ſon profit. Mais la principale ſource de leurs richeſſes étoit le commerce : en quoi ils avoient plus d'avantage que le Roi même, qui n'en exerçoit aucun : au lieu que pluſieurs Vicerois rapportoient de profit clair 500000, & quelques-uns juſqu'à 800000 ducats. Si l'on joint à ces profits légitimes ce qu'ils ne ſe procuroient que trop ſouvent par la fraude ou la violence, on ne ſera pas ſurpris qu'à la fin de leur adminiſtration ils ſe trouvaſſent quelquefois auſſi riches & auſſi puiſſans qu'un grand nombre de Princes Souverains. Les ſalaires, ſuivant la réflexion d'un Hiſtorien, étoient aſſez conſidérables pour en faire d'honnêtes-gens; mais l'avarice ne connoît aucunes bornes.

Digitized by Google

L'Archevêque de Goa eſt, depuis ſa création, Métropolitain & Primat de toute l'Aſie. Cochin fut érigé en Evêché en 1559; Malaca la même année; & Meliapor en 1607. Les premiers Evêques de la Chine furent inſtitués par le Pape Pie V. Il y a un Evêque du Japon, quoique le Chriſtianiſme en ait été banni par des perſécutions ſanglantes; & un Evêque de *la Montagne*, proche de Meliapor. La Perſe & l'Ethiopie ont auſſi leurs Evêques Portugais. Les Villes d'Angamela & de Macao ſont deux Evêchés.

SOAREZ. 1540. Affaires Eccléſiaſtiques.

Enfin les Egliſes & les Maiſons Religieuſes ſont encore une partie très-conſidérable de l'Etabliſſement des Portugais. Les Franciſquains ont dans les Indes vingt-deux Couvens; les Dominiquains, neuf; les Auguſtins, ſeize; les Jéſuites, vingt-neuf; outre un grand nombre de *Réſidences*, (c'eſt le nom qu'ils leur donnent) où ils ne mettent ordinairement que deux ou trois Prêtres.

On voit, dans ce détail, quelles furent les richeſſes & la puiſſance des Portugais pendant que la fortune accompagna leurs entrepriſes. Mais cette grandeur a reçu beaucoup d'altération par les conquêtes des Anglois & des Hollandois. La Hollande ſur-tout leur a pris quantité de Places; comme la Perſe leur avoit enlevé long-tems auparavant celle d'Ormuz. En un mot, leurs principaux Etabliſſemens ſe réduiſent aujourd'hui à ceux de Goa & de Diu, qui auront apparemment, tôt ou tard, le ſort de la plûpart des autres.

CHAPITRE XVI.

Voyage de Solyman Bacha, de Suez aux Indes, en 1538.

QUOIQUE ce voyage n'ait point été entrepris par les Portugais, il a tant de liaiſon avec leurs affaires; & la connoiſſance qu'il donne du côté Oriental de la Mer Rouge eſt ſi néceſſaire, avec ce qui regarde le côté Occidental dans le voyage ſuivant, pour en rendre la relation complette, qu'il appartient naturellement à cet endroit de mon Ouvrage. Mais je dois avertir ici que dans toutes les meſures de la ſonde, j'ai traduit ce que l'Auteur appelle *pas*, par *braſſe*, quoi qu'il y ait quelque différence; puiſque le pas eſt de cinq pieds & que la toiſe en a ſix. Je dois faire remarquer auſſi que le tems de l'arrivée ou du départ eſt exprimé ſuivant l'uſage d'Italie, où le jour horaire commence au ſoleil couchant, & continue de ſe compter d'heure en heure juſqu'à la vingt-quatriéme; contre l'uſage des autres Nations de l'Europe, qui partagent les vingt-quatre heures en deux fois douze.

SOLYMAN BACHA. 1538. Remarques préliminaires ſur la Relation de ce voyage.

§. I.

Cauſe du voyage. Deſcription de Suez. Déſertion de deux mille hommes. Tor. Iſle de Seridan. Port de Kor, &c.

SOLYMAN BACHA. 1538.

CE ne fut ni l'interêt ni la gloire qui porterent l'Auteur de cette Relation (a) à ſuivre aux Indes l'Eunuque *Solyman Bacha*, Général des Turcs, dans ſon expédition contre les Portugais. La guerre s'étoit allumée en 1537 entre la République de Veniſe & les Turcs. Quelques Galeres Vénitiennes commandées par Antoine *Barbarigo*, ſe trouvoient dans le Port d'Alexandrie pour le Commerce, & ſe virent ôter la liberté de trafiquer ou de faire leur cargaiſon, juſqu'au 7 de Septembre, que le Conſul Vénitien, *Almorò Barbaro*, le Capitaine Antoine Barbarigo, avec tous les Marchands & les Matelots qui leur appartenoient, furent arrêtés & logés dans la Tour de Lances. On choiſit enſuite dans ce nombre de Priſonniers ceux qui avoient quelqu'experience de la mer, entre leſquels l'Auteur de la Relation eut le malheur de tomber. Ils furent conduits au Caire, cinquante à cinquante, & delà au Port de Suez. Solyman y faiſoit travailler à l'équipement de ſa flotte. On prit à ſon ſervice ceux dont les lumiéres ou les talens pouvoient être employés.

Quel fut l'Ecrivain de ce voyage & l'occaſion de ſon travail.

Flotte Turque équipée à Suez.

Suez eſt un lieu ſtérile, où la Nature ne produit pas l'herbe même la plus commune. Tout ce qui étoit néceſſaire à la conſtruction de la flotte, bois, fer & cordage, avoit été apporté de Sataglia & de Conſtantinople à Alexandrie, conduit de-là au Caire par le Nil, & tranſporté à Suez ſur le dos des chameaux. La route du Caire à Suez eſt ſi déſerte, qu'il ne s'y trouve ni maiſons, ni eaux, ni vivres, & que les Caravanes ſont obligées de ſe fournir de toutes ſortes de proviſions. Cependant Suez étoit autrefois une grande Ville, remplie de citernes : elle avoit même un Canal, tiré du Nil, qui devenoit navigable dans les tems où les eaux de ce Fleuve commencent à s'enfler, & qui ſervoit à remplir les citernes pour tout le reſte de l'année. Après que les Mahométans eurent détruit cette Ville, le Canal ſe boucha inſenſiblement ; de ſorte qu'il ne s'y trouve plus d'autre eau pour boire que celle de quelques étangs & de quelques puits, qui en ſont à plus de ſix milles. La ſituation de la Ville eſt dans une Baye, au fond de la Mer Rouge. Toute ſa défenſe conſiſte dans un petit Fort de trente pas quarrés, avec une garde de vingt Turcs.

Situation de Suez.

Canal du Nil.

La Flotte de Solyman étoit compoſée de ſoixante-ſeize Bâtimens de différentes grandeurs, entre leſquels il n'y avoit néanmoins que quatre Vaiſſeaux remarquables par leur fabrique & leur force. On n'attendoit que l'arrivée de l'Amiral pour mettre à la voile, lorſque le 9 de Mars 1538, deux mille hommes, qui faiſoient une partie de l'armement, quitterent leur bord ſans ordre & ſe mirent en marche vers les montagnes. On n'auroit pû les arrêter dans cette déſertion, s'ils n'euſſent trouvé à leur rencontre un corps de Cavalerie, commandé par un Sanjack, qui les enveloppa tout d'un coup, en tua deux

Etat de la Flotte Turque.

(a) La premiere Edition parut en 1540, c'eſt-à-dire, deux ans après le voyage même, dans un Recueil imprimé à Veniſe, ſous le titre de *Viaggi fatti de Venetia alla Tana, in Perſia, India*, &c. On ignore le nom de l'Auteur, & la ſuite de ſes avantures.

cens, désarma les autres & les tamena au Port, où ils furent enchaînés dans les Galeres pour servir à la rame. SOLYMAN. BACHA. 1538.

Enfin l'arrivée de Solyman fit hâter le tems du départ. On distribua d'avance leur paye aux Soldats. Les Venitiens furent partagés sur la flotte, & le Consul d'Alexandrie se trouva dans la Galere du *Khiaja*, avec dix-sept personnes de sa Nation. Solyman confia son trésor aux Galeres: il consistoit en quarante-deux caisses, couvertes de peaux. Le 20 il donna ses derniers ordres pour mettre deux jours après à la voile.

On partit le 22 de Juin, & l'on ne fit ce jour-là que quatre milles, jusqu'à la Pointe de *Pharaon*, où l'ancrage est excellent sur quatre brasses de profondeur. Ce lieu est à douze milles des Puits de Moyse. Le 27 toute la flotte quitta la Baye de Suez avec un vent Nord-Oüest, & s'en trouva le soir à soixante milles, dans un lieu nommé *Korandol*, où l'on prétend que Moyse divisa la Mer d'un coup de baguette, & que toute l'Armée de Pharaon fut ensevelie dans les eaux. On y trouva douze brasses de fond, & la flotte y passa toute la nuit.

Départ de la Flotte.

Puits de Moyse.

Korandol.

Le jour suivant elle fit trente-trois lieues au Sud-Est, & l'ancre fut jetté deux heures avant la nuit, à la vûe de Tor. Un Couvent de Franciscquains, qui étoit alors dans cette Ville, s'empressa de fournir de l'eau à tous les Bâtimens. Ce service prit cinq jours. Tor n'est éloigné que d'un jour & demi du Mont Sinaï, où l'on conserve le corps de Sainte Catherine dans l'Eglise de son nom. Le 3 de Juillet on alla jetter l'ancre à quarante milles de Tor, sur un fond de douze brasses, derriere un banc de sable qui n'est qu'à un mille de la Côte. Le lieu se nomme *Kharas*. On y passa deux jours, pour visiter deux Bâtimens qui portoient les provisions. Le 5 on fit cent milles, & l'on arriva le soir à l'Isle de *Scridan*, qui est à quarante milles de la Côte. La navigation étant continuée toute la nuit, on se trouva, au lever du Soleil, cent milles plus loin, vis-à-vis une montagne qu'on appelle *Marzcan*. Le 6 on continua de faire voile au Sud-Est, & l'on découvrit la terre sur la droite, à la pointe du jour suivant, vers *Kabisa* (*a*). On avoit fait cent milles. Le 7 on en fit nonante, Sud-Est par Est. Le 8, en faisant constamment huit milles par heure, on se trouva cent milles plus loin à la fin de la nuit suivante. Le 9 au matin on découvrit sous l'eau un banc de sable, à cinquante milles de la Côte. On ne fit jusqu'au soir que dix milles au Nord-Oüest, avec des vents fort variables, & pendant la nuit, vingt milles, Sud par Oüest. Le 10 on avança l'espace de soixante-dix milles au Sud-Est, & l'on mouilla l'ancre sur un fond de huit brasses, au Port de *Kor*, Ville fort déserte.

Tor & sa situation.

Kharas.

Isle de Scridan.

Mont de Marzcan.

Kabisa.

Ville de Kor.

En quittant Kor, le lendemain, Solyman continua sa navigation l'espace de trente milles au long de la Côte, jusqu'à la fameuse Ville de *Ziden* (*b*), ou de *Joddah*, qui est l'Echelle, ou le lieu du débarquement, de toutes les épiceries de l'Inde & de Calecut. Elle n'est qu'à deux ou trois lieues de la Mec-

Joddah.

(*a*) Dans l'Edition de Ramusio, on trouve au lieu de *Kabisa*, les Abyssins; de sorte qu'au lieu de Kabisa, il faut apparemment *Habash* ou *Habesshia*, qui est le nom Arabe du Pays que nous appellons Abyssinie.

(*b*) Monsieur de l'Isle, dans sa Carte de l'Egypte, de la Nubie & de l'Abyssinie, fait deux Villes différentes de *Ziden*, & de *Joddah*, ou *Gedda*, qu'il appelle Ginde par corruption, & met Ziden un peu plus au Sud. Mais c'est une erreur, fondée sur quelques termes de Thevenot mal entendus. Voyez *la Relation de Pitts, troisiéme Edition*, pag. 136.

Digitized by Google

SOLYMAN BACHA. 1538.

que. La Côte eſt remplie de bancs de ſable, les uns extérieurs, d'autres eachés ſous l'eau : mais le Port n'en eſt pas moins sûr, & l'on y trouve en abondance toutes ſortes de proviſions, excepté l'eau, qui n'eſt que celle de pluie, gardée dans des citernes. Hors de la Ville on voit une grande Moſquée, que les Mores appellent la Sépulture d'Eve. Les Habitans de Joddah ſont preſque nuds, maigres & baſannés. Leur Côte fournit beaucoup de poiſſons. Ils lient enſemble trois ou quatre piéces de bois de ſix pieds de long, ſur leſquelles un homme ſeul ne fait pas difficulté de s'abandonner aux flots dans toutes ſortes de tems, & d'aller pêcher à huit ou neuf milles du rivage. La flotte Turque paſſa quatre jours au Port de Joddah, & renouvella ſa proviſion d'eau. Le 15 elle fit quatre-vingt milles, Sud-Oueſt par Sud; le 16, ſoixante-dix milles vers le Sud-Eſt; le 17, cent milles juſqu'à la nuit, Sud par Eſt; & ſoixante Sud-Eſt par Sud, juſqu'au lever du Soleil. Le 18, elle ne fit pas moins de cent quarante milles au Sud-Eſt, pendant le jour; & pendant la nuit ſuivante, cinquante milles, Sud-Eſt par Eſt. Le 19, en avançant, Eſt par Sud, avec un fort bon vent, elle ſe trouva, vers neuf heures du matin, entre certaines Iſles qui s'appellent *Aïſas*, lieux ſtériles & deſerts. Elles ne ſont habitées que dans quelques mois de l'année, par des Mores, qui viennent de pluſieurs autres Iſles à la pêche des perles. Leur méthode eſt de plonger ſimplement au fond de la mer, juſqu'à quatre ou cinq toiſes de profondeur. Ils n'ont point d'autre eau que celle de pluie, qu'ils amaſſent dans des citernes fort ſales. La flotte s'y arrêta toute la nuit, après avoir fait cent milles.

Sépulture d'Eve.

Iſles Aïſas.

Le 20, après avoir fait quarante milles, on arriva dans l'Iſle de *Camaran*, ou *Khamaran*, qui n'eſt qu'à vingt milles de la Côte. L'eau & les proviſions y étoient en abondance. Cette Iſle n'a pour édifices qu'un vieux Château tout en ruines, & quarante ou cinquante maiſons de terre & de branches d'arbres, qui compoſent la Ville. On y trouve encore quelques huttes diſperſées. Les Inſulaires s'occupent à la pêche du corail blanc. Ils vont ſans habits, nue tête & nuds pieds, couverts néanmoins à la ceinture. Leur taille eſt fort petite. Ils ſont tous Matelots. Leur bien conſiſte dans de petites Barques, compoſées de quelques planches liées avec des cordes, ſans aucun fer. Leurs voiles ſont d'écorce de Palmiers & de Dattiers, en forme d'éventail; & les mêmes arbres leur fourniſſent des mâts & des cordages. Ils gagnent le Continent dans ces Bâtimens fragiles, & rapportent des dattes, des *zibils*, du gingembre de la Mecque, & une ſorte d'orge blanc, qu'ils briſent entre deux pierres & dont ils forment une pâte: c'eſt leur pain; mais il durcit ſi promptement, qu'il ſeroit impoſſible d'en manger s'il n'étoit renouvellé tous les jours. La viande & le poiſſon ne manquent point dans l'Iſle. Outre la néceſſité de prendre de l'eau, la flotte s'arrêta pendant dix jours, pour faire paſſer des gens choiſis ſur deux Fluttes que Solyman dépêcha; l'une au Roi de *Zabid*, & l'autre à celui d'*Aden*. Il leur demandoit des proviſions pour la cauſe commune; & l'ordre qui regardoit particuliérement le Roi de Zabid, étoit de ſe rendre ſur le rivage, pour donner une marque de ſon obéiſſance au Grand-Seigneur, & payer quelques arrérages du tribut. On partit le trente, & l'on fit cinquante milles, Sud par Eſt, juſqu'à l'Iſle de *Tuicce*, où la Flutte qui avoit été envoyée au Roi de Zabid, rejoignit la flotte. Elle apportoit les préſens du Roi, qui conſiſtoient en pluſieurs épées de la fabrique de *Zimina*, dont la poignée & le fourreau étoient d'argent doré.

Iſle de Camaran & ſes Habitans.

Solyman dépêche vers le Roi de Zabid.

Iſle de Tuicce.

doré. Il y avoit auſſi des poignards de la même fabrique, ornés de rubis & de perles. A l'égard du tribut, le Roi promettoit de le payer au retour du Bacha, & ſe reconnoiſſoit l'Eſclave du Grand-Seigneur. On fit cent milles, le reſte du jour & la nuit ſuivante. Le premier d'Août, après avoir fait dix milles, on jetta l'ancre derriere un banc de ſable qui ſe nomme *Alontrankin* (*a*), à ſi peu de diſtance de la ſortie des Détroits, qu'en faiſant le lendemain dix milles de plus, on s'en trouva dégagé. La navigation fut continuée le même jour & la nuit ſuivante, Eſt par Sud, l'eſpace de quatre-vingt milles.

Solyman Bacha. 1538. Réponſe du Roi de Zabid.

Le 3, en avançant de quatre-vingt milles, Eſt par Nord, la flotte arriva heureuſement au Port d'Aden. Cette Ville eſt extrêmement forte. Sa ſituation eſt ſur le bord de la mer, au milieu de pluſieurs montagnes fort hautes, qui ſont défendues par des Châteaux & des Forts. Du côté de la mer, & de l'autre côté, vers la terre, elle n'a que deux ouvertures de la largeur de trois cens pas, par leſquelles ſes ravelins, ſes tours, ſes murs & ſes portes la défendent merveilleuſement. Elle a d'ailleurs vis-à-vis du rivage un banc de ſable qui forme un Port, & ſur lequel on a bâti un Château, au pied duquel eſt une Tour pour défendre l'entrée de ce Port, qui eſt au Sud, & qui a douze braſſes d'eau ſur un excellent fond. Au Nord il y a un autre Port, beaucoup plus étendu, & couvert contre toutes ſortes de vents, où l'ancrage n'eſt pas moins bon. Aden ne manque point d'eau, quoique le terroir ſoit ſi ſec & ſi ſtérile qu'il ne produit rien; mais c'eſt de l'eau de pluie, qui eſt conſervée dans des citernes d'une profondeur incroyable, où elle eſt ſi chaude, que pour en boire il la faut laiſſer réfroidir après l'avoir tirée. Les Habitans, parmi leſquels on compte un grand nombre de Juifs, ſe fourniſſent de toutes leurs proviſions dans les Places voiſines.

Port d'Aden.

Citernes extraordinaires.

A l'arrivée de la flotte, quatre perſonnes de diſtinction furent envoyées de la Ville au Bacha, avec différentes ſortes de rafraîchiſſemens. Il les reçut bien. Après un entretien particulier, qui dura peu, il leur fit préſent à chacun de deux veſtes de velours à figures; & les renvoyant à leur Prince avec un ſauf-conduit pour lui-même, il les chargea de l'aſſurer qu'il pouvoit venir à bord ſans aucune défiance. Le Seigneur d'Aden fit répondre auſſi-tôt qu'il étoit prêt à fournir toutes les proviſions néceſſaires à la flotte, mais qu'il ne s'y rendroit pas en perſonne. Le reſte du jour ſe paſſa tranquillement. Le 5, Solyman fit deſcendre ſes Janiſſaires avec leurs armes; &, par la bouche de ſon Kiahia, il fit ſommer le Prince de venir rendre hommage devant lui au Grand-Seigneur. Cet Eſclave couronné prit le parti de la ſoumiſſion; en proteſtant qu'il reconnoiſſoit le Grand-Seigneur pour ſon ſouverain Maître. Il ſe rendit ſur la flotte avec un grand nombre de ſes Courtiſans. Le Bacha parut ſatisfait de ſon obéiſſance, le traita bien, & lui fit des préſens: mais après lui avoir donné la permiſſion de ſe retirer, il le fit pendre ſur le rivage avec quatre de ſes Favoris. Auſſi-tôt un Sangiac prit poſſeſſion de la Ville avec cinq cens Janiſſaires.

Perfide action de Solyman.

(*a*) Dans l'Edition de Ramuſio cet écueil eſt appellé *Babel*, qui eſt le premier mot du nom *Bab al Mandul*, qu'on prononce par corruption Babel Mandel. Ce nom ſignifie en Arabe *Porte des pleurs*. On a nommé ainſi l'entrée de la Mer Rouge, ou du Golfe Arabique, parce qu'on la croyoit autrefois ſi dangereuſe, qu'en y paſſant on ſe couvroit d'habits de deuil, ſoit qu'on ſe crût prêt à périr, ſoit qu'on voulût pleurer le ſort de ceux à qui ce malheur étoit arrivé.

SOLYMAN BACHA. 1538.

Aden eſt une Ville de commerce. Il y vient tous les ans pluſieurs Vaiſſeaux des Indes, avec leur cargaiſon d'épices, qu'on tranſporte de-là au Caire. Solyman y laiſſa trois Fluttes pour la garde du Port.

Commerce d'Aden.

La flotte remit à la voile le 19, & dans l'eſpace de quinze jours, juſqu'au 3 de Septembre, elle continua ſa navigation en pleine mer, avec différens vents. Par le calcul de chaque jour, le Journal fait monter cette courſe à dix-ſept ou dix-huit cens milles. Enfin le 3, à la pointe du jour, Solyman découvrit la Côte qu'il cherchoit. C'étoit celle de Diu. Il rangea le rivage, d'un tems calme, juſqu'à neuf heures du matin, qu'il lui vint une Barque remplie de Mores, par leſquels il apprit que les Portugais avoient ſept cens hommes dans leur Fort de Diu, & ſix Galeres bien armées dans le Port. Le Bacha récompenſa cet avis par un préſent de ſix veſtes (*a*). Un Juif, qui fut pris ſur le rivage, confirma le récit des Mores. On apperçut une Flutte Portugaiſe qui ſortoit du Port. Solyman lui fit donner la chaſſe par deux de ſes Galeres; mais elle diſparut à la faveur des ténébres. La flotte jetta l'ancre à trois milles de Diu (*b*).

La Flotte Turque arrive à Diu.

§. II.

Le Château de Diu aſſiegé par les Turcs. Pillage de la Ville. Evénemens divers.

Origine de Kojah Zaffar.

LE même jour Solyman vit arriver à bord quelques Indiens, conduits par un Renegat, natif d'Otrante, qui ſe nommoit *Kojah Zaffar*. Il avoit commandé une Galere dans la premiere flotte que le Grand-Seigneur avoit envoyée contre les Portugais. Cette flotte ayant été battue & détruite, il s'étoit attaché au ſervice du Roi de Cambaye, qui l'avoit comblé de faveurs, juſqu'à ſe repoſer ſur lui du gouvernement de ſes Etats. Ce Prince, en recevant les Portugais à Diu, n'avoit pas perdu la Souveraineté de la Ville. Ils étoient dans leur Fort, où Zaffat avoit gagné leur confiance & leur amitié. Mais ayant appris que les Turcs devoient arrivet avec une flotte redoutable, il s'étoit mis à la tête de huit mille Indiens, il avoit chaſſé de la Ville tous les Portugais qui y exerçoient tranquillement le Commerce, & depuis vingt-ſix jours il les tenoit aſſiégés dans le Fort.

Il aſſiege les Portugais du Fort de Diu.

Son entrevûe avec Solyman.

Zaffat, accompagné du premier Viſir de Cambaye, fut reçu avec beaucoup d'honneurs par les Turcs. Il apprit à Solyman ce que l'eſpoit de ſon arrivée & de ſon ſecours lui avoit fait entreptendre, en l'aſſurant qu'il n'avoit beſoin que d'artillerie & de munitions pour forcer les Portugais dans peu de jours. Le Bacha lui fit des préſens & l'amuſa par les plus belles promeſſes; mais tandis qu'il le retenoit ſur ſa Galere, les Turcs firent leur deſcente, & pillerent la Ville, ſans reſpecter ce qui appartenoit même au Roi de Cambaye & à ſes Officiers. Ils tenterent auſſi l'attaque du Château, d'où ils furent repouſſés par les Portugais. Zaffar & le Viſir furent extrêmement ſurpris, à leur retour, de ce qui s'étoit paſſé dans leur abſence. Ils ſe hâterent de raſſembler leurs

(*a*) Les Turcs les nomment *Caffetans*.
(*b*) *Diu* ſignifie Iſle en Langue Malabare.

troupes & la nuit ſuivante ils ſe retirerent au nombre de ſix mille vers le Roi leur Maître, qui n'étoit alors qu'à deux journées de Diu. Cependant, pour conſerver quelque reſte d'intelligence avec le Bacha, dont ils ne pénétroient point encore les intentions, ils laiſſerent ordre qu'on lui portât des proviſions au nom du Roi. SOLYMAN BACHA. 1538.

Les Turcs pillent la ville de Diu.

En effet, les Turcs avoient pillé la Ville ſous le prétexte que les Portugais y étoient les maîtres; & loin d'attaquer les Indiens, Solyman fit deſcendre ſon Kiahia pour ſe mettre à leur tête. Il en reſtoit deux mille autour du Château, depuis que Zaffar étoit parti avec le plus grand nombre. Tous les Janiſſaires eurent ordre de s'y joindre. Ils commencerent par l'attaque de la Tour. Ce poſte, dont les Portugais étoient les maîtres, ſervoit de doüanne aux Indiens; & quoiqu'il n'eût point de foſſé, ni d'autre défenſe que ſes murs, il étoit gardé par Jean-François Pacheco, avec une garniſon de cent hommes & quarre piéces de canon. Solyman fit tranſporter ſur quatre Barques une partie de ſon artillerie contre le Château; mais il deſtina trois des plus fortes piéces contre la Tour. Au milieu de ces préparatifs, une de ſes Galeres étant entrée dans le Port chargée de biſcuit, de poudre & d'autres munitions, ſe briſa contre un banc de ſable & fut ſubmergée. Un autre de ſes Vaiſſeaux, pouſſé par le vent dans un Port qui étoit habité par des Genrils, auſquels l'Hiſtorien donne le nom de *Samaris*, ne ſe ſauva de leurs mains qu'avec perte de la plus grande partie de l'Equipage. Solyman fit un crime au Pilote de ce malheureux accident, & le condamna ſur le champ à la mort.

Ils attaquent le Fort des Portugais.

Naufrage de pluſieurs Vaiſſeaux Turcs.

La défenſe de la Tour étoit une témérité, dont les Portugais ne furent pas long-tems à ſe repentir. Un boulet qui la perça d'outre en outre en mit une partie à découvert & tua vingt-un des aſſiégés: les autres continuerent de ſe défendre avec la derniere obſtination; & ne manquant point de munitions, leurs quatre canons & leurs arquebuſes incommoderent long-tems les Turcs. Enfin, dans l'impoſſibilité de réſiſter à tant d'ennemis, ils demanderent la permiſſion d'envoyer un de leurs gens au Bacha pour capituler. Elle leur fut accordée. Solyman loua leur valeur, & fit préſent d'une veſte au Dépuré. Il lui donna un ſauf-conduit pour le Gouverneur, qu'il étoit curieux de voir & d'entendre. Pacheco ſe laiſſa perſuader de ſortir de la Tour avec deux de ſes gens. Il fut reçu avec de grands témoignages d'eſtime; & non-ſeulement la vie, mais la liberté de ſe retirer lui fut accordée, à la ſeule condition qu'il ne ſe renfermeroit point dans le Château. Mais à peine eut-il fait ſortir de la Tour les quatre-vingt hommes qui lui reſtoient, qu'il fut arrêté avec eux, déſarmé, & renfermé dans une maiſon ſous une forte garde. Trois jours après ils furent enchaînés & mis à la rame. Le Ciel permit que le même jour il entra dans le Port, ſans la moindre oppoſition, trois Galeres Portugaiſes.

Pluſieurs Portugais forcés de ſe rendre.

Solyman leur manque de parole.

Cependant tout fut diſpoſé pour l'attaque du Château, & les Canoniers Vénitiens qui étoient venus avec les Turcs furent employés à conduire les batteries. Solyman fit faire un mouvement à ſa flotte, de l'Oueſt de Diu où elle étoit, au côté de l'Eſt. Un coup de canon du Château lui coula une Galere à fond dans ſon paſſage. D'un autre coup, le meilleur de ſes Vaiſſeaux eut ſon grand mât briſé. La défenſe de la Tour devoit avoir duré long-tems, puiſqu'on étoit déja au 15 d'Octobre. Il ſe répandit parmi les Turcs, que le Vice-roi Portugais des Indes n'étoit pas éloigné, avec une flotte puiſſante qu'il ame-

Allarmes des Turcs.

SOLYMAN BACHA. 1538.

noit au ſecours du Château. A cette nouvelle le Bacha fit mettre un pavillon blanc à la place du ſien, qui étoit de pluſieurs couleurs, dans la crainte que ſon Vaiſſeau ne fût diſtingué trop facilement.

Batterie redoutable.

La batterie Turque ne formoit qu'une ſeule ligne; mais elle étoit compoſée d'un grand nombre de pieces d'inégales grandeurs, qui étoient placées auſſi à des diſtances fort inégales. La plus groſſe abbattit une Tour, dont la ruine auroit mis les aſſiégés dans un grand péril, s'ils n'euſſent eu autant de diligence que d'habilité à réparer la bréche avec toutes ſortes de matériaux; &, malgré tous leurs efforts, ils n'auroient pas réſiſté ſi long-tems au feu continuel qu'ils eſſuyoient, ſi leurs fréquentes ſorties ne leur euſſent donné le tems de reſpirer. Il ne ſe paſſoit point de jour que vingt ou trente de leurs plus braves gens ne fondiſſent ſur les ennemis comme autant de lions, & n'en tuaſſent un grand nombre. Les Turcs peu accoutumés à cette maniere de ſe défendre, prenoient la fuite en confuſion lorſqu'ils voyoient ouvrir la porte des ſorties.

Les Portugais ſont attaqués avec vigueur.

Le 25 ils exécuterent un projet qui augmenta l'embarras des aſſiégés. Ayant préparé quantité de ſacs de coton, couverts de peaux & liés avec des cordes, ils les jetterent pendant la nuit dans le foſſé, qu'ils comblerent ainſi juſqu'à rendre le paſſage facile pour commencer le lendemain un furieux aſſaut. Les Portugais s'en apperçurent. Dès la pointe du jour, avant que l'ennemi fût en ordre pour venir à l'eſcalade, ils ſortirent au nombre de ſoixante. Les deux tiers de cette brave troupe tomberent ſur les Turcs, & combattirent en furieux; tandis que les vingt autres, munis chacun d'un ſac à poudre & d'une petite méche, couperent les cordes & mirent le feu à chaque ſac. Il ſe répandit

Pertes des Turcs.

ſi heureuſement, que cette eſpece d'incendie dura deux jours entiers. Ceux qui avoient attaqué l'ennemi prolongerent le combat pendant trois heures, tuerent deux cens Turcs, en bleſſerent un plus grand nombre, & ne perdirent que deux hommes.

Le 27 il arriva cinq Fluttes Portugaiſes, qui en prirent une au Bacha, & qui débarquerent quelques ſecours ſur la Côte: mais l'entrée du Port ſe trouvoit tellement commandée par une batterie Turque, qu'elles ne purent s'y introduire. Cependant le ſecours qu'elles avoient débarqué gagna le Château.

Il arrive quelque ſecours aux Portugais.

Deux jours après, Solyman fit avancer quarante Barques avec quelques piéces d'artillerie, vers un petit Fort qui étoit ſur le bord de l'eau, à la portée du canon du Château, & dans lequel il y avoit une garde de cinq ou ſix Portugais, qui étoient relevés tous les jours. Il fut bientôt preſqu'entiérement démoli. Les ſix Portugais, au lieu de ſe retirer avoient mis ventre à terre, pour ſe tenir à couvert des coups. La tranquilité où ils étoient dans cette ſituation ayant fait croire aux Turcs qu'ils étoient morts ou retirés, toutes les Barques

Ils ſe défendent avec courage.

s'approcherent du rivage, qui étoit couvert de ruines juſqu'au bord de l'eau: mais les aſſiégés prirent ce moment pour faire jouer deux piéces d'artillerie chargées de mitrailles, & le canon du Château les ayant accompagnées d'un feu terrible, l'ennemi ne penſa plus qu'à ſe dérober aux coups par la fuite. Il y eut non-ſeulement un grand nombre de Turcs tués ou bleſſés, mais quantité de Barques coulées à fond. Ceux du grand Château acheverent de les mettre en déſordre, par une ſortie qu'ils firent dans leurs Chaloupes. Ils en tuerent dans l'eau pluſieurs, qui ſe ſauvoient à la nage. Ils en firent quelques-uns priſonniers, & les firent pendre le lendemain ſur les murailles du Château.

Digitized by Google

La honte de tant de diſgraces picqua ſi vivement le Bacha, qu'étant d'ailleurs allarmé par le bruit qui ſe confirmoit, & que les Portugais affectoient de répandre, de l'approche d'une flotte nombreuſe qui venoit à leur ſecours, il prit la réſolution de riſquer un aſſaut général. Le 30, toutes les troupes qui formoient ſon camp ſe mirent en ordre de bataille, & s'avancerent avec un grand nombre d'échelles. Les Portugais, qui s'étoient fortifiés par des ouvrages intérieurs, ne s'effrayerent point de les voir eſcalader leurs murs & monter dans quelques endroits ſur la bréche. Cette affectation de ſécurité étonna les aſſiégeans : ils demeurerent long-tems dans l'inaction, à conſiderer les difficultés de leur entrepriſe ; mais ce fut alors, que le courage des Portugais redoublant par la timidité & l'embarras de leurs ennemis, ils quitterent leurs retranchemens avec tant d'impétuoſité, qu'à leur aſpect ſeul les Turcs ſe précipiterent dans le foſſé, ſans penſer même à ſe ſervir de leurs échelles. Une ſortie que la garniſon fit ſur eux dans ce déſordre, acheva de les faire céder à leur frayeur. Ils n'eurent plus d'ardeur que pour fuir ; & n'étant pas moins preſſés dans leur fuite, ils y perdirent plus de quatre cens hommes. Le repos où ils demeurerent le lendemain, fit juger aux Portugais qu'ils faiſoient les préparatifs d'une autre attaque : mais ils n'attendoient que la nuit ſuivante pour rentrer dans leurs Vaiſſeaux ; & leur embarquement fut ſi précipité, qu'ils laiſſerent à terre une partie de leur artillerie.

SOLYMAN BACHA. 1538.

Aſſaut général des Turcs.

La cauſe d'une retraite ſi prompte étoit l'arrivée de la flotte Portugaiſe, qui avoit jetté l'ancre à quinze mille de celle du Bacha. Trois Vaiſſeaux qu'il avoit déja vûs s'avancer, l'avoient glacé de crainte. Il ne penſa plus qu'à s'éloigner à force de voiles & de rames ; & prenant ſa route au Sud-Sud-Oueſt avec fort peu de vent, il avoit déja fait trente milles à la pointe du jour.

Solyman leve le ſiege.

Il étoit parti le 5 de Novembre. Après ſept jours d'une navigation trop lente pour ſa frayeur, il entra le 12 dans le Golphe d'Ormuz. Enſuite il reprit à l'Oueſt-Sud-Oueſt en ſe ſervant de toutes ſes voiles, & faiſant chaque jour plus de cent milles, juſqu'au 23, qu'il fut arrêté par un calme au long de la Côte d'Arabie. Cependant il gagna le 24 les Iſles de *Curia Muria*, où il ne s'arrêta qu'un jour. Il remit à la voile le 26, avec le meilleur vent ; & rangeant la Côte d'Arabie, il arriva le 27 au Port d'Aſer, où il jetta l'ancre ſur ſix braſſes de fond.

Il ſe rend dans le Golfe d'Ormuz.

Cette Ville eſt ſituée dans un canton ſi ſtérile, que les hommes & les beſtiaux n'y vivent que de poiſſon. Les Portugais y avoient néanmoins un Etabliſſement au nombre de quarante, ſous l'autorité d'un Conſul. Leur principal commerce conſiſtoit en chevaux du Pays, qui s'achetent juſqu'à cent ducats, mais qui ſe revendent mille dans les Indes. Auſſi-tôt que le Roi fut informé de l'arrivée du Bacha, il fit arrêter les quarante Portugais avec leur Conſul, & les fit conduire ſur la flotte Turque, où il furent mis à la chaîne. Il ſe trouvoit dans le Port un Vaiſſeau chargé de proviſions, qui n'avoit pû continuer ſa navigation juſqu'aux Indes. Solyman s'en fit apporter tout ce qui convenoit à ſa flotte. Mais ce qui paroîtra le plus étrange, c'eſt que dans tous les lieux où les Turcs abordoient, ils prenoient plaiſir à publier qu'ils venoient de ſoumettre l'Inde entiere, & qu'ils avoient taillé tous les Chrétiens en piéces.

Port & Ville d'Aſer.

Fauſſes bravades des Turcs.

La flotte leva ſes ancres le premier de Décembre, & continua de porter à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Après avoir fait quarante milles, elle relâcha ſur la même

SOLYMAN BACHA. 1538.

Côte au Port de *Makaga*, où l'eau paſſe pour excellente. Il ne lui reſtoit de-là qu'environ trois cens milles juſqu'au Port d'Aden : elle les fit en quatre jours, & le 6 elle mouilla l'ancre à la vûe du Port. Le Bacha ſe fit amener le matin un Turc, qui étoit alors Chrétien ; homme conſideré par ſes richeſſes & par le rang qu'il avoit tenu. Il lui fit couper la tête, ſans s'expliquer ſur ſes motifs ; mais on n'ignoroit point que cet homme ayant trouvé le moyen de ſe faire eſtimer du Grand-Seigneur malgré le changement de ſa Religion, & poſſedant même encore un emploi conſidérable, le Bacha craignoit qu'il ne rendît un compte trop fidéle du mauvais ſuccès de ſon expédition.

Cruauté de Soliman.

Il fortifie Aden.

L'importance de fortifier Aden par une groſſe artillerie, y fit laiſſer cent piéces du canon de la flotte, avec une quantité conſidérable de poudre & de boulets. Solyman y avoit déja mis une garniſon de cinq cens hommes, ſous les ordres d'un Sangiac ; il l'augmenta de deux cens Janiſſaires, & leur laiſſa cinq Fluttes pour la garde du Port. Le 23 la flotte fit cent milles, & le 24 elle mouilla l'ancre à l'entrée des Détroits de la Mer Rouge. Elle fit cinquante milles le 25, en tirant au Nord-Oueſt. Le ſoir du même jour elle arriva devant le Château de Mocka, d'où le Gouverneur vint au-devant du Bacha, qui le combla d'honneurs, & qui en reçut beaucoup de préſens.

Il entreprend la perte du Roi de Zabid.

Il étoit peu ſatisfait de la réponſe qu'il avoit reçûe du Roi de Zabid, à ſon paſſage. En arrivant à Mocka, qui n'eſt qu'à trois journées de Zabid il envoya quelques-uns de ſes gens vers ce Prince, pour le ſommer de venir rendre hommage au Grand-Seigneur ſur le bord de la mer. Le Roi répondit qu'il étoit prêt à payer le tribut, & qu'il accepteroit volontiers un Etendart, s'il plaiſoit au Bacha de lui en accorder un ; mais que ne le connoiſſant point lui-même, il ne voyoit aucune raiſon de ſe rendre à ſa flotte ou ſur le rivage. Cette réponſe irrita beaucoup Solyman. Cependant, comme il ne pouvoit employer tout d'un coup la violence, il prit le parti d'envoyer par quelques Janiſſaires un Etendart au Roi, qui le reçut avec les plus reſpectueux témoignages de ſoumiſſion pour le Grand-Seigneur, & qui fit porter en échange des préſens conſidérables au Bacha. Ils conſiſtoient dans un beau cimeterre, orné de pierreries ; un poignard avec les mêmes ornemens ; un aſſortiment de perles, chacune de ſix carats, qui faiſoient un collier de plus d'un pied de long ; avec une perle ſéparée, qui étoit ſeule de dix-huit carats : car cette Côte fournit un grand nombre de perles Orientales. Les Janiſſaires de la députation eurent auſſi chacun deux caffetans. Le Bacha reçut les préſens ; mais inſiſtant ſur l'hommage, il fit faire de nouvelles inſtances au Roi par ſon Kiahia. La réponſe fut la même. Enfin, le Kiahia, ſans porter plus loin la diſſimulation, lui dit en le quittant : » Si vous ne venez pas voir le Bacha, » attendez-vous à recevoir ſa viſite «. La flotte avoit paſſé vingt & un jours devant Mocka. Elle partit le 23 de Janvier ; & le 29 elle mouilla l'ancre ſous l'Iſle de Camaran, à cent cinquante milles de Mocka. Dans le deſſein que Solyman avoit conçu de châtier le Roi de Zabid par les armes, il débarqua dans cette Iſle, pour diſtribuer la paye aux Janiſſaires. Le 2 de Février, il partit à la rame, dans un calme fort profond ; & faiſant vingt milles ſans le ſecours de ſes voiles, il regagna la Côte à *Kubitſarit*, qui n'étoit pas plus éloigné.

Artifices qu'il emploie dans cette vûe.

1539.

L'impatience qu'il avoit d'humilier le Roi de Zabid ne lui auroit pas per-

Digitized by Google

mis de retarder ſon débarquement, s'il n'eût découvert ſur le rivage un corps de Cavalerie dont il voulut connoître les intentions. Le Chef de cette troupe étoit un Turc de la dépendance du Roi, qui s'étant révolté contre lui, venoit offrir ſes ſervices au Bacha avec cinquante chevaux. Il avoit aſſis ſon Camp ſur le rivage, & ſes tentes avoient fait juger à Solyman que ſa troupe étoit plus nombreuſe. Les chevaux de ce Canton ſont cuiraſſés, pour réſiſter aux dards & aux fléches, qui ſont les armes en uſage. Après avoir pris les éclairciſſemens qui convenoient à ſon projet, le Bacha fit ſa deſcente, & débarqua huit piéces de canon qui devoient être traînées ſur leurs affuts. Ses Janiſſaires furent prêts à partir le 9 avec une bonne quantité de munitions. Il ſe mit en chemin le même jour. Dans ſa route il rencontra un autre Turc, accompagné encore de cinquante chevaux, qui s'étoit révolté contre le premier, & qui venoit lui faire les mêmes offres.

SOLYMAN BACHA. 1539.

Il débarque ſes troupes & ſon artillerie.

Il arriva le 20 à la vûe de Zabid. S'étant campé ſous les murs de cette Ville, il fit dire au Roi, avec beaucoup de hauteur, qu'il étoit venu pour le punir de ſon orgueil. Ce malheureux Prince, trahi par ſes propres Sujets, ne balança point à ſortir de ſa Capitale, dans l'eſperance d'arrêter par une prompte ſoumiſſion, le coup qui le menaçoit. Il ſe préſenta au Bacha la corde au col, en prenant le Ciel à témoin qu'il n'avoit jamais ceſſé de ſe regarder comme l'Eſclave du Grand-Seigneur. Mais ſur le champ, le Bacha lui fit couper la tête. Les Habitans de la Ville, effrayés de cette nouvelle, prirent la fuite vers les montagnes. Solyman leur fit dire qu'ils pouvoient revenir en ſûreté, & prendre confiance à ſa parole. Il n'y eut que deux cens Abyſſins de la garde du Roi, qui oſerent en courir le danger. Cette milice étoit brave. Le Bacha parut charmé de leur retour, fit inſcrire leur nom ſur le rolle de ſes troupes, & leur promit une paye conſidérable. Enſuite, feignant de les vouloir admettre à l'honneur de lui baiſer la main, il leur fit dire qu'ils ne devoient pas s'approcher de lui avec leurs armes. Il ſe plaça ſous une tente, où cette cérémonie devoit s'exécuter. Mais lorſqu'ils eurent quitté leurs armes, & qu'on les eut fait entrer dans le cercle qui avoit été tracé pour les recevoir, quelques centaines de Janiſſaires, deſtinés à leur ſupplice, fondirent ſur eux le ſabre à la main, & les tuerent en pieces. Après cette exécution, le Bacha mit dans la Ville une garniſon de mille hommes, ſous les ordres d'un Sangiac. Le Pays eſt délicieux. Il paroît compoſé de jardins agréables, qui ſont arroſés de la meilleure eau de l'Arabie, & qui produiſent des fruits excellens. La viande y eſt en abondance, & le bled même n'y eſt pas rare. Solyman retourna au rivage le 9 de Mars, & deſtina quatre Fluttes à garder la Côte. Mais avant que de remettre à la voile, il couronna ſa barbare expédition par une cruauté encore plus odieuſe. Les Portugais priſonniers ſur la flotte, étoient au nombre de cent quarante-ſix, en y comprenant pluſieurs Indiens convertis, qui avoient été confondus parmi eux. Il ſe les fit amener ſur le rivage; & les ayant fait diſtribuer entre ſes troupes, il leur fit couper la tête au même ſignal. Les têtes des Officiers furent vuidées, ſalées & remplies de paille. Aux autres, on coupa le nez & les oreilles, pour faire cet horrible préſent au Grand-Seigneur. Enſuite le Kiahia fut détaché avec une Galere, pour ſe rendre à Joddah, & de-là à la Mecque, d'où il devoit prendre le chemin de Conſtantinople, & porter au Grand-

Il fait couper la tête au Roi.

Cruel maſſacre de 200 Abyſſins.

Autre barbarie de Solyman contre 146 Portugais.

Digitized by Google

SOLYMAN BACHA. 1539.

Seigneur la relation des exploits de ſa flotte, avec les têtes & les oreilles que le Bacha lui envoyoit.

Ce lâche & cruel Mahométan fit lever l'ancre le 15 de Mars, & fit cent milles le même jour, juſqu'au Port de Kor, qu'il avoit déja viſité à ſon premier paſſage. De-là il s'avança à *Zerzer*, Ville dépendante de la Mecque, à ſoixante-dix milles de Kor. On lui amena de cette Ville trois Habitans fugitifs de Zabid, qui avoient pris le parti de ſe ſauver avec leurs richeſſes, & qui alloient chercher un azile à la Mecque. Il leur fit couper la tête, & ſe ſaiſit de tous les biens qu'ils avoient emportés dans leur fuite.

Autres Cruautés à Zerzer.

§. III.

Retour de Solyman à Suez.

JE donne moins cet article à l'Hiſtoire qu'à la Géographie. Après avoir fait remarquer pluſieurs fois que nos Cartes de la Mer Rouge manquent d'exactitude, il eſt naturel que ſans ſortir du fond de mon ſujet, je m'attache un moment à ce qui peut les rectifier ou les confirmer. Il y a peu de regles auſſi sûres qu'une Relation où les diſtances ſont marquées par jours & par milles. Auſſi n'ai-je point eu juſqu'à préſent d'autre vûe en ſuivant avec le même ſoin la navigation du Bacha.

Détail Géographique.

Le 17, étant parti de Zerzer avec un bon vent, qui changea juſqu'à devenir tout-à-fait contraire, il fut obligé de faire jetter l'ancre devant une Ville nommée *Aliudi*, ſans avoir fait plus de cinquante milles.

Le 18, la flotte cottoya le rivage & fit encore cinquante milles, juſqu'à *Mugora*, Port fort commode, où l'eau & le bois ſe trouvent en abondance. Elle y jetta l'ancre ſur quatre braſſes.

Le 19, elle fit le même nombre de milles au long de la Côte, juſqu'à *Darboni*, Ville de la dépendance de la Mecque.

Le 20, elle gagna une Ville nommée *Yaſuf*, appartenante encore à la Mecque, & cinquante milles au-delà de Darboni.

Le 21, après avoir fait ſoixante milles, elle jetta l'ancre à *Khoſodan*, Ville dépendante de la Mecque.

Le 22, Solyman fit prendre les devants à ſix Galeres; pour ſervir de guides au reſte de la flotte entre un grand nombre de bancs de ſables, qui rendent ce paſſage très-dangereux, même en plein jour. On jetta l'ancre le ſoir, près d'un grand banc, nommé *Turakh*.

Le 23, on continua de paſſer entre quantité de bancs, où les Bâtimens étoient obligés de ſe ſuivre à la file, & n'ayant fait que cinquante milles dans ces deux jours, on jetta l'ancre devant un lieu nommé *Salta*.

Le 24, après avoir fait trente milles au long de la Côte, on s'arrêta vers midi devant la Ville d'*Ariadan*, dont le Port ſe nomme *Mazabraite*. Cette Ville, qui n'en mérite pas même le nom, puiſqu'elle n'eſt habitée que par des Payſans, eſt encore ſujette à la Mecque.

Le 25, on fut tout-d'un-coup écarté du rivage par un vent dont on ne put ſoutenir la violence; ce qui fit employer tous les efforts à ſe rapprocher de la Côte, où l'on jetta l'ancre de bonne heure, & l'on y paſſa la nuit & le jour ſuivant.

Le

Le 27, on partit avec un vent ſi favorable, qu'on étoit à huit heures du matin devant *Yuſuma*, à trente milles. On y jetta l'ancre. SOLYMAN BACHA. 1539.

Le 28, après avoir ſuivi la Côte juſqu'à midi avec un fort bon vent, on s'engagea dans des bancs de ſable, à deux milles du rivage, où la crainte de perdre les ancres empêcha de les jetter. Ce lieu s'appelle *Mukare*, & l'on avoit fait trente milles.

Le 29, en continuant de ſuivre la Côte, on fit trente-cinq milles, juſqu'à d'autres bancs de ſable, qui ſe nomment *Balir*.

Le 30, on ſuivit toujours la Côte pendant quarante-cinq milles, & l'on mouilla le ſoir devant *Mukhi*.

Le 31, on partit malgré le calme; & le vent s'étant levé avec le Soleil, on arriva le ſoir à *Ziden*, qui eſt, comme je l'ai déja fait obſerver, le même lieu que *Joddah*, Port de la Mecque.

Le premier d'Avril, Solyman prit terre, & fit dreſſer ſes tentes hors de la Ville, dans le deſſein d'y paſſer quatre jours. Enſuite, partant à cheval pour le Pélerinage de la Mecque, il donna ordre à la flotte de continuer ſa navigation vers Suez.

Elle remit à la voile le 8; mais un vent contraire l'ayant jettée en mer à deux milles du rivage, la crainte de pluſieurs bancs de ſable, dont elle étoit environnée, lui fit jetter l'ancre, & paſſer trois jours dans ce lieu, pour attendre un meilleur tems.

Le 11, elle partit avec le vent favorable, & regagnant la terre elle s'avança juſqu'au Port de *Contra Abchim*, dont on ne marque point l'éloignement. Une Galere ſe perdit en faiſant des efforts pour doubler la pointe; & quelques autres Bâtimens ayant été maltraités au même paſſage, on s'arrêta deux jours dans ce Port, où un Charpentier Venitien prit le parti de demeurer & de ſe faire Mahometan.

Le 14, on fit ſoixante-dix milles, juſqu'au lieu nommé *Almomuski*, & l'on y jetta l'ancre.

Le 15, la flotte étant partie deux heures avant le jour, une Galere donna contre un banc de ſable, d'où elle ne fut dégagée que par le ſecours des autres. Cet accident ne permit de faire que trente milles, juſqu'au Port de *Raban*, & le tems devint ſi mauvais qu'on tenta inutilement de partir pendant cinq jours.

Le 21, on fit voile avec un vent de terre, qui changea peu de jours après; & qui, repouſſant la flotte vers le rivage, l'obligea de jettet l'ancre au milieu de certains bancs où elle paſſa la nuit.

Le 22, le vent continua d'être ſi contraire qu'on fut obligé de jetter l'ancre devant un lieu nommé *Farſi*, ſans avoir fait plus de ſeize milles.

Le 23, on fit vingt-ſix milles, juſqu'au lieu qui ſe nomme *Sathan*.

Le 24, en continuant de ſuivre la Côte avec le vent toujours contraire, on fit trente milles juſqu'à *Zorma*.

Le 25, on eut encore le vent à combattre, juſqu'à la Ville de *Yambu*, ou *Yambo*, qui eſt le Port de *Medine*. Cette Ville ne manque point de proviſions; mais elle n'a que de l'eau de citerne, qui eſt apportée ſur le dos des chameaux à plus d'une journée de diſtance. C'eſt à peu près au même éloignement qu'eſt ſituée, dans les terres, la Ville de Medine, conſacrée dans

SOLYMAN BACHA. 1559.

la Religion du Pays par le Tombeau du Prophéte Mahomet (*a*). La flotte s'arrêta ſix jours à Yambo, qu'un grand nombre d'Ecrivains de l'Europe nomment mal-à-propos *Jambut*.

Le premier de Mai, elle partit avec un vent ſi variable, que n'ayant pû faire que dix milles, elle jetta l'ancre au milieu de quelques bancs, où elle paſſa deux jours. Enſuite, voulant ſe rapprocher de la Côte, elle s'engagea dans d'autres bancs, d'où elle ne put ſortir qu'au bout de ſix jours, pendant leſquels elle ne fit que huit milles. Elle n'en fit que dix encore le 10 & le 11, toujours combattue par des vents contraires, quoiqu'obſtinée à ſuivre la Côte. Elle jetta l'ancre enfin juſqu'au 14, où, recommençant à cottoyer les terres au Nord-Oueſt, elle fit dix milles juſqu'à *Sikhaba*.

Le 15, continuant au Nord-Oueſt l'eſpace de ſoixante-dix milles, elle jetta l'ancre en pleine mer.

Le 16, elle ſe rapprocha des Côtes, & faiſant trente milles elle alla mouiller à *Bubucktor*.

Le 17, ayant ſuivi la Côte pendant trente milles, on jetta l'ancre en pleine mer, près de l'Iſle *Yenamani*.

Le 18, on reprit la Côte, pour gagner *Kiſaſé*, à trente milles.

Le 19, on fit cinquante milles, juſqu'à *Melin*.

Le 20, vingt-cinq milles; le 21, quarante-huit milles; le 22, dix milles; le 24, après avoir paſſé le jour d'auparavant dans l'embarras d'une mauvaiſe ſituation, on fit dix milles, & l'on ſe trouva ſi bien du lieu où l'on jetta l'ancre, qu'on y paſſa le jour ſuivant. Le 26, on fit trente-cinq milles, toujours au long de la Côte.

Le 27, tirant l'Oueſt-Nord-Oueſt, on ſe trouva, vers le midi, à la hauteur de *Tor*. Mais le vent étant devenu contraire, on jetta l'ancre juſqu'au jour ſuivant, où, après avoir fait cent milles, on demeura pendant cinq jours engagé dans des bancs de ſable.

Retour de la Flotte Turque à Suez.

Le 3 de Juin on remit à la voile, & juſqu'au 16 on avança lentement, tantôt jettant l'ancre ſur la Côte d'Egypte, tantôt ſur l'autre Côte. On arriva le 15 à *Korondel*, & le 16 à Suez.

Etendue de la Mer Rouge.

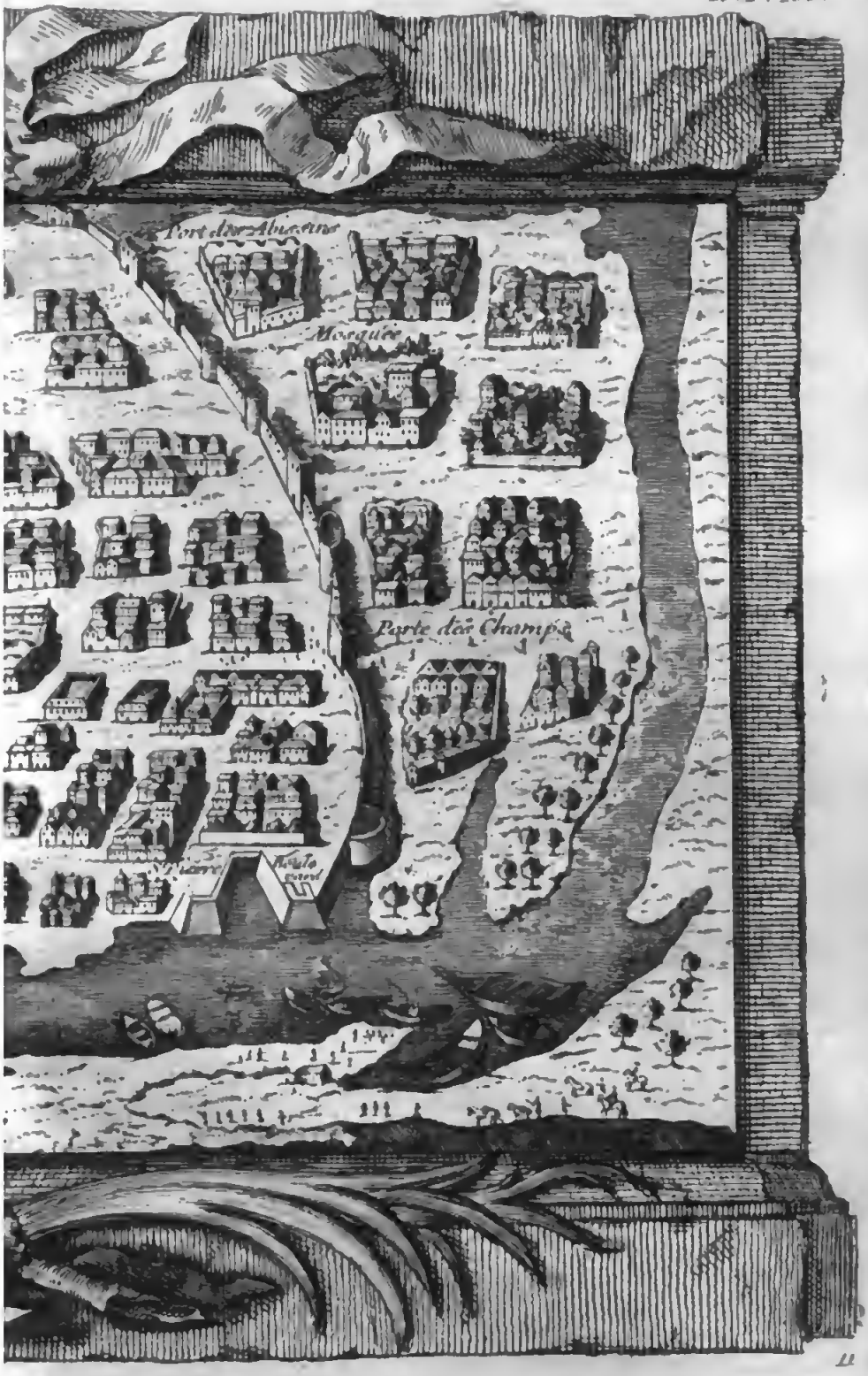
Ainſi de l'entrée de la Mer Rouge juſqu'à Suez on compte environ dix-huit cens milles, & la Côte s'étend toujours au Nord-Oueſt. La largeur de cette Mer eſt de deux cens milles, & quelquefois davantage. Elle eſt remplie vers la [illegible] d'écueils & de bancs de ſable, qui rendent la navigation ſi dangereuſe,

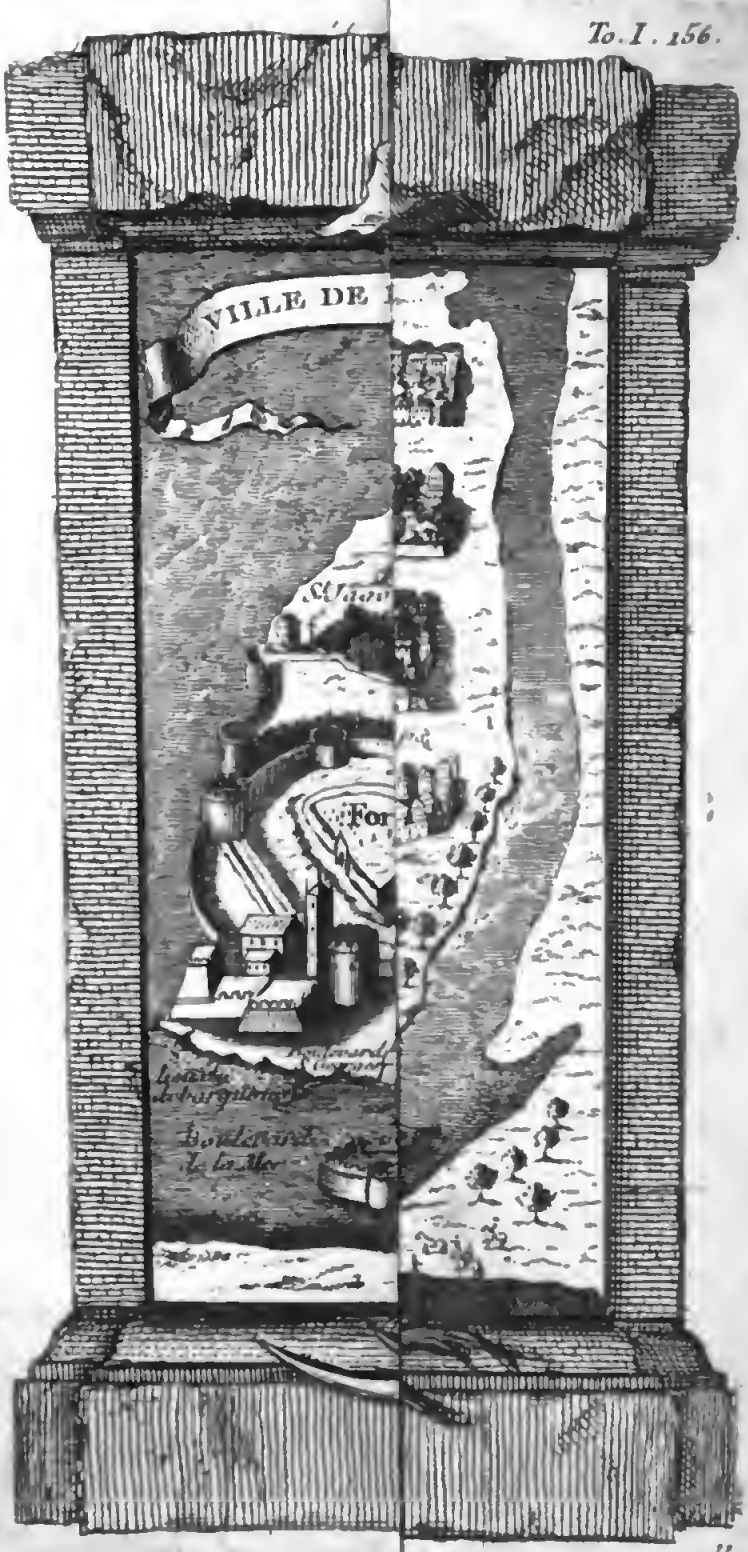
Dangers de cette navigation.

qu'on ne peut faire voile la nuit qu'au milieu du Golfe. On a beſoin de ſe ſervir attentivement de ſes yeux pour découvrir les véritables Canaux; & celui qui eſt chargé de cette obſervation, avertit par des cris continuels, du changement qu'il faut faire à la manœuvre. Il y a deux ſortes de Pilotes pour cette Mer: les uns, accoutumés à la navigation du milieu, qui eſt la route ordinaire pour ſortir du Golfe; les autres, exercés à conduire les Vaiſſeaux qui reviennent de l'Ocean, & qui prennent entre les bancs de ſable. On appelle ceux-ci *Rubani*, ou *Robons*, du mot Arabe *Ruban*, qui ſignifie Pilote.

(*a*) Il eſt ſurprenant que malgré la certitude de ce fait, pluſieurs Ecrivains mettent le Tombeau de Mahomet à la Mecque. Le Pere Nacchi, Jéſuite, a commis encore cette faute, dans ſa Relation de la Miſſion de Syrie, au IV. Tome des Mémoires des Miſſions.

VILLE DE DIU
N.D. du St Esprit
Hopital


Porte des Abissins
Mosquée
Porte des Champs


VILLE DE

Ils ſont excellens Nageurs. Dans pluſieurs endroits où la mauvaiſe qualité du fond ne permet pas de jetter l'ancre, ils plongent hardiment, pour fixer une Galere entre les bancs; & les inſtrumens ne leur manquent point pour cette opération. SOLYMAN BACHA. 1539.

Les Vénitiens, qui avoient été employés ſur la flotte Turque, furent conduits au Caire, où, pour leur entretien, on leur accorda par jour un demi *Maidin*, qui revient à deux ſols de Veniſe. Leur emploi devoit être de nettoyer les citernes, de travailler à la conſtruction des édifices, en un mot, de ſouffrir toutes les rigueurs & les humiliations de l'eſclavage.

CHAPITRE XVII.

Relation Portugaiſe du Siége de Diu en 1538.

L'HISTOIRE de ce fameux Siége, un des plus mémorables évenemens des derniers ſiecles, n'étant rapportée qu'imparfaitement dans la Relation du Voyage de Solyman, je ne puis me diſpenſer, pour la rendre complette, d'y joindre ce que les Portugais en ont publié. Un Vénitien, qui ſervoit ſur la flotte Turque, ne pouvoit être informé de la véritable ſituation des aſſiegés; auſſi eſt-ce dans une autre vûe que j'ai fait entrer ici ſon Ouvrage. Mais ſes obſervations, jointes au récit des Hiſtoriens Portugais, jetteront ſur ce grand évenement toute la lumiere qu'il peut recevoir à deux ſiecles de diſtance. Elles ſerviront auſſi à fixer les dattes, que Faria, Barros, Maffée, & les autres Hiſtoriens, ont ignorées ou négligées. SOLYMAN BACHA. 1538. Raiſons qui portent à donner cette double Relation.

§. I.

Occaſion de cette entrepriſe. Caractere de Solyman, Bacha d'Egypte. Diu abandonné. Siége du Château. Arrivée de Solyman. Embarras des Portugais.

ON ſe rappellera aiſément que l'année 1538, Bandur, Roi de Cambaye, cherchant à ſecouer le joug des Portugais, envoya ſolliciter le ſecours de l'Empereur des Turcs. Son Ambaſſadeur & ſes préſens n'arriverent qu'avec la nouvelle de ſa mort. Mais l'éclat qu'il avoit donné à ſon Ambaſſade fit ouvrir les yeux au Sultan ſur les richeſſes de l'Inde, & lui inſpira le deſir de s'emparer d'un ſi beau Pays. Il s'imagina qu'avec les forces de la Monarchie Ottomane, il chaſſeroit facilement les Portugais de leurs établiſſemens, & qu'il s'établiroit ſur leurs ruines. Un Renegat, qu'il avoit à Conſtantinople, le confirma dans cette idée, en lui repréſentant toutes ſortes de facilités dans l'exécution. Occaſion du ſiege de Diu par les Turcs.

L'ordre fut auſſi-tôt expédié pour l'équipement d'une flotte, ſous la conduite de Solyman, Bacha d'Egypte. Solyman étoit un Janiſſaire Grec, né dans la Morée, & dont l'âge ſurpaſſoit déja 80 ans. Sa taille étoit fort courte. La Portrait & caractere du Bacha Solyman.

SOLYMAN BACHA. 1538.

groſſeur de ſon ventre, joint à la laideur extrême de ſon viſage, en faiſoit un monſtre de difformité. Il ne pouvoit ſe lever ſans le ſecours de quatre Eſclaves. Sa bourſe lui avoit fait obtenir ce Commandement. Il étoit chargé d'ailleurs de tous les frais de l'expédition; & pour ſe mettre en état d'y ſatisfaire, il avoit commencé par faire ôter la vie à pluſieurs riches Marchands dont il s'approprioit tous les biens. Il abandonna le ſoin des préparatifs à *Ibrahim*, un de ſes principaux Officiers. La flotte ſe trouva compoſée de ſoixante-dix Bâtimens, dont la plûpart étoient de grandes Galeres, bien munies de proviſions & d'artillerie. Elle avoit à bord 7000 Soldats, Turcs & Mamelus, ſans compter dans ce nombre les Matelots & les Eſclaves, dont une partie étoit compoſée de Vénitiens, pris ſur les Galeres Vénitiennes dans le Port même d'Alexandrie, depuis que le Grand-Seigneur avoit rompu avec la République de Veniſe.

Etat de la Flotte Turque.

Solyman n'eut pas plutôt mis à la voile, qu'il exerça toutes les violences dont il avoit la ſource dans ſon caractere lâche & cruel. Sur un ſimple mécontentement, il fit mettre à la chaîne quatre cens de ſes Soldats; & s'offenſant encore plus de leurs plaintes, il en condamna deux cens à la mort. Il maltraita pluſieurs Rois dans ſa route. Celui de Joddah ſe garantit de ſa cruauté en prenant la fuite avec les Habitans de ſa Capitale; mais ceux d'Aden & de Zabid perdirent la vie par une infâme trahiſon.

Son arrivée à Diu.

La flotte arriva devant Diu vers le commencement de Septembre. Le Bacha, ſuivant ſes inſtructions, devoit faire voile d'abord à Goa; mais d'autres raiſons le firent changer de projet. Il apprit ſur la Côte de Diu que les Portugais étoient déja reſſerrés dans leurs Forts par un ſiege. Après la mort du Roi Bandur, un de ſes Officiers, nommé *Khoja Zaffar*, s'étoit retiré chez les Portugais, & leur avoit rendu tant de ſervices, que Nunno de Cunna, alors Viceroi des Indes, l'avoit recommandé fort inſtamment à Dom Antoine Silveyra, Gouverneur de Diu. Cependant, ſans aucun ſujet de plainte, il les avoit quittés tout d'un coup, pour offrir ſes ſervices à *Mahmud*, Succeſſeur de Bandur; & ſe repoſant ſur l'approche de la flotte Turque, il avoit excité ce Prince à prendre les armes contre les Portugais.

Armée de Cambaye & les premiers mouvemens.

L'Armée de Cambaye s'étoit raſſemblée à *Champanel*, réſidence de Mahmud, au nombre de dix mille hommes d'Infanterie & de cinq mille chevaux. Mais Khoja Zaffar, levant à ſes propres frais trois mille chevaux & quatre mille hommes de pied, s'étoit d'abord avancé vers Diu, où toute ſa diligence n'avoit point empêché que les Portugais ne ſe fuſſent préparés pour un long ſiege. Il avoit commencé ſon attaque par la Ville de *Rums*, dont ils étoient en poſſeſſion, à peu de diſtance de Diu. François Pacheco s'y étoit ſoutenu courageuſement avec quinze hommes, en attendant le ſecours de Silveyra, qui étoit arrivé aſſez heureuſement pour forcer Zaffar de ſe retirer bleſſé. Mais Alukhan, Général de Mahmud, l'ayant joint avec ſon armée, ils avoient forcé à leur tour les Portugais d'abandonner les paſſages, & tous les poſtes avancés, pour ſe mettre en état de mieux défendre la Ville & le Château. Silveyra avoit même perdu, dans ſa retraite, deux Vaiſſeaux avec quelques pieces de canon; & cette perte, joint à la défiance qu'il avoit des Habitans de la Ville, lui avoit fait prendre le parti de ſe borner à la ſeule défenſe du Château & des Forts. Ce n'avoit été néanmoins qu'après avoir

Défenſe des Portugais.

fait pendre quelques-uns des Habitans. Alukhan & Zaffar s'étoient enſuite emparés de Diu & de l'Iſle où elle eſt ſituée, d'où ils avoient auſſi-tôt commencé à faire jouer leur artillerie ſur les Portugais. Lope Souza, qui étoit à la garde du bois & de l'eau, dont le Château avoit un beſoin continuel, s'étoit trouvé pluſieurs fois aux priſes avec l'ennemi, & lui avoit tué quantité de gens ſans en avoir perdu un ſeul, quoiqu'il eût été bleſſé dangereuſement dans une de ces rencontres. SOLYMAN BACHA. 1538.

Telle étoit la ſituation des Portugais, lorſqu'ils furent informés certainement que la flotte Turque approchoit. Silveyra ſe hâta d'en faire donner avis à Nunno de Cunna, qui étoit à Goa, & qui lui promit, pour réponſe, beaucoup de diligence à le ſecourir avec toutes ſes forces. Mais comme le danger devenoit fort preſſant, *Michel Vaz*, homme de réſolution, fut envoyé à la découverte, & s'approcha de la flotte ennemie juſqu'à la portée du canon. Il eut le bonheur de s'en dégager; mais n'ayant point d'autre reſſource que de tourner les voiles vers Goa, il alla redoubler l'empreſſement du Viceroi par ſon recit. Enfin les Turcs vinrent jetter l'ancre à la vûe de la Ville, & ne parurent pas moins formidables aux Mores qui les attendoient, qu'à la garniſon Portugaiſe du Château. Solyman débarqua dès le lendemain ſix cens Janiſſaires, armés d'arcs & de mouſquets, qui étant entrés dans la Ville y commirent les dernieres inſolences. Enſuite, tournant vers le Château, ils tuerent ſix Portugais, qui avoient ignoré leur marche; mais trois cens Mouſquetaires que Silveyra fit ſortir à propos, leur tuerent cinquante hommes, & forcerent le reſte de ſe retirer. Les Turcs s'approchent de la Ville.

Une tempête obligea Solyman d'abandonner ſon poſte, pour gagner à cinq lieues de Diu, le Port de *Madreſavat*, qui eſt beaucoup plus ſûr. Il y paſſa vingt jours, pendant leſquels Silveyra fit travailler à ſes fortifications, & mit un ordre admirable dans ſon artillerie. Mais les Turcs que Solyman avoit laiſſés à terre, aidés par Zaffar, ne firent pas moins de préparatifs pour leurs attaques. Ils avoient déja commencé à canoner une Tour qui couvroit le Château; & penſant à la brûler, ils conſtruiſirent, dans une grande Barque, un Château de bois, qu'ils remplirent de matieres combuſtibles. François de Govea, qui avoit le commandement de la Tour, s'approcha de cette machine pendant la nuit, avec beaucoup de difficultés, & la réduiſit en cendre dans le lieu même où l'on achevoit de la conſtruire. Il arriva dans le même-tems aux Portugais quelque ſecours qui leur étoit envoyé par Cunna, avec une nouvelle promeſſe de leur en amener bien-tôt lui-même un plus puiſſant. Machines des Turcs.

La flotte Turque revint de Madreſavat, & fit pluſieurs décharges de ſon artillerie contre la Tour où Govea commandoit. Il leur répondit ſi bruſquement qu'il leur coula une Galere à fond. Le plus grand mal que les Portugais eſſuyerent vint de leur propre canon, dont il creva une piece, qui leur tua pluſieurs hommes. Une mere, nommée *Barbe*, ayant vû périr ſes deux fils, les prit ſucceſſivement dans ſes bras, & les emporta tous deux ſans verſer une larme. Courage d'une mere Portugaiſe.

Un autre Fort commandé par *Pacheco*, fut attaqué par Zaffar, & canoné ſi furieuſement qu'il ne reſtoit aucune eſperance de le défendre. Sept cens Janiſſaires, entrés par la breche, y planterent leurs Enſeignes. Mais les Portugais ſe réuniſſant dans un dernier effort, les délogerent, & leur tuerent cent cinquante hommes. L'action dura preſqu'un jour entier. Cependant

SOLYMAN BACHA. 1538.

Pacheco, déſeſperant de ſe ſoutenir, conſentit à ſe rendre. L'ennemi rentra dans le Fort, abbatit les Enſeignes Chrétiennes, & fit ſucceder les ſiennes; lorſque Jean *Perez*, Portugais déja fort âgé, ne pouvant ſupporter ce ſpectacle, renverſa pour la ſeconde fois les Enſeignes Turques, & releva celles des Chrétiens. Il n'étoit ſoutenu que de cinq ou ſix Soldats de ſa Nation, qui furent bien-tôt maſſacrés avec lui. Leurs corps furent jettés dans la mer, qui les pouſſa juſqu'à la porte du Château, où ils reçurent une ſépulture honorable. Pacheco, & ceux qui avoient capitulé avec lui, ſe croyoient ſûrs de la vie & de la liberté; mais on ne leur tint pas un moment le dernier de ces deux articles, & l'autre même ne fut pas long-tems obſervé. Solyman néanmoins les avoit reçus d'abord avec quelques apparences d'humanité, juſqu'à leur faire préſent d'une veſte Turque. Son eſperance étoit de tromper la garniſon du Château par une feinte ſi lâche, & l'un des priſonniers fut envoyé à Silveyra pour lui propoſer de ſe rendre à l'exemple de Pacheco. Mais cette propoſition n'excita que ſon mépris.

Perfide action de Solyman.

Le Bacha, furieux du mauvais ſuccès de ſon artifice, eut recours à ſon artillerie, qu'il fit diſpoſer dans pluſieurs endroits, ſous la direction de Zaffar. Il en avoit débarqué cent trente pieces, dont neuf étoient d'une ſi prodigieuſe groſſeur qu'elles portoient quatre-vingt-dix livres de balle. Toutes ces batteries étoient ſoutenues par deux mille Turcs. Elles commencerent à jouer le Lundi 4 d'Octobre, & le feu continua preſque ſans interruption pendant vingt jours. Le Château en ſouffrit beaucoup, ſans pouvoir cauſer autant de mal à l'ennemi. A peine l'art & la diligence ſuffiſoit à réparer les furieuſes bréches qu'il recevoit continuellement.

Nombreuſe artillerie des Turcs.

Le ſixiéme jour de cette terrible attaque, un corps de Turcs s'étant apperçu qu'une Tour où commandoit Gaſpar de Souza avoit été fort maltraitée, s'imagina de pouvoir l'emporter. Il en périt une partie dans cette entrepriſe, ſans qu'il en coûtât plus de deux hommes aux Portugais. Mais chaque jour étoit marqué par quelque action ſanglante. Gonzale *Falcam* eut la tête emportée. Jean *Fonſeca*, bleſſé au bras droit, ne fit que paſſer ſa lance dans la main gauche, & s'en ſervit comme s'il eût été ſans bleſſure. Dans une ſortie, Jean de *Gallego*, jeune homme de dix-neuf ans, pourſuivit un More juſqu'au bord de la mer, & s'engagea même ſi avant dans l'eau que la terre commençoit à manquer ſous ſes pieds. Le More s'en appercevant, le ſaiſit pour le tuer; mais Gallego reprit ſes eſprits, & ſans avoir quitté ſon manteau ni ſon épée, il tua ſon adverſaire, & revint au Château d'un pas grave, tout couvert de ſang, au milieu d'une nuée de balles & de fléches qu'on lui tiroit de tous côtés.

Attaques terribles & merveilleuſe reſiſtance.

Cependant il périſſoit tous les jours un grand nombre de braves gens entre les murs. D'ailleurs la poudre diminuoit beaucoup, & les proviſions commençoient à manquer. Les ſecours promis ſe faiſoient attendre long-tems, quoique le nouveau Viceroi, Dom Garcie de *Noronna*, fut arrivé dans la Mer de l'Inde avec une flotte. On ſouffroit déja conſidérablement de la mauvaiſe qualité de l'eau, qui faiſoit enfler les gencives, & qui cauſoit la pette de leurs dents à ceux qui n'uſoient point d'autres liqueurs. Enfin les Portugais combattoient & ſouffroient, comme s'ils euſſent été ſupérieurs à toutes les foibleſſes de la condition humaine.

Les aſſiegés ſouffrent beaucoup.

Digitized by Google

§. II.

Valeur des femmes Portugaiſes. Attaque générale. Levée du ſiege. Mort de cent quarante ſix Portugais. Solyman retourne à Conſtantinople, & ſe tue lui-méme. Malheurs du ſiege attribués au Vicerot.

SOLYMAN BACHA.

TOus les Ecrivains Portugais ont célebré la valeur des femmes de leur Nation, pendant le ſiege du Château de Diu ; & l'Hiſtoire fournit en effet peu d'exemples de cette fermeté, dans un ſexe ſi foible. Manuel *Vaſconcelos* ayant avec lui Donna Iſabelle de Vega, ſon épouſe, avoit reſſenti toutes les craintes qui peuvent allarmer, dans cette ſituation, un mari aſſiegé par les Turcs. Cette Dame avoit autant de beauté que de vertu. Vaſconcelos l'avoit conjurée, avant le ſiege, de ſe retirer à Goa, dans la maiſon de ſon pere ; mais rien n'avoit pû la faire conſentir à s'éloigner d'un mari qu'elle aimoit. La vûe d'un grand nombre d'hommes qu'on étoit forcé d'employer au travail, tandis qu'ils n'étoient pas moins néceſſaires pour combattre, fit faire réflexion à Donna Iſabelle que les femmes du Château pouvoient ſuppléer au premier de ces deux beſoins. Elle les aſſembla, de concert avec Anne de Fernandez, à qui elle avoit communiqué ſon deſſein ; & ces deux Dames les exhorterent à prendre la place de leurs maris & de leurs enfans, dans l'emploi du moins qui convenoit le mieux à leur ſexe. Il ne fallut point d'efforts pour les perſuader. Elles s'unirent ſous la conduite de deux ſi braves guides ; &, par la conſtance avec laquelle elles porterent le fardeau des hommes, elles procurerent plus de liberté pour l'exercice des armes à leurs défenſeurs ; ſans parler de l'effet d'un tel exemple ſur des maris & des enfans auſſi ſenſibles que les Portugais. Anne Fernandez étoit femme d'un Medecin, & ſi remplie de courage, qu'elle viſitoit les poſtes pendant la nuit. On la vit plus d'une fois paroître aux aſſauts, pour inſpirer de la valeur aux Soldats par ſes exhortations. Son fils ayant été tué à ſes yeux, elle prit ſoin de mettre ſon corps à l'écart : enſuite elle retourna d'un air ferme à ſon poſte, qu'elle ne quitta qu'après le ſervice militaire, pour aller enſevelir ſon fils de ſes propres mains.

Les femmes Portugaiſes ſe diſtinguent par leur courage.

Iſabelle de Vega.

Anne Fernandez.

Le feu continuoit ſi furieuſement, qu'il y avoit quelque choſe de merveilleux dans l'adreſſe & la promptitude avec laquelle toutes les breches étoient réparées. Gaſpard de Souza s'étant apperçu que les Turcs entreprenoient de ruiner ſon boulevard, ſortit à la tête de ſoixante-dix hommes pour obſerver leur ouvrage. Il en tua un grand nombre. Mais trouvant à ſon retour qu'il lui manquoit deux de ſes gens, il retourna plus ardent que jamais, dans l'eſperance de les dégager. Le carnage recommença avec une nouvelle furie, juſqu'à ce qu'un coup de ſabre lui coupa les jarrets. Il tomba, ſans ceſſer de combattre ; & les Turcs n'oſerent l'approcher qu'en l'accablant par la multitude. On trouva le moyen de réparer le mal qu'ils avoient cauſé par leur mine ; mais des travaux ſi continuels auroient demandé des hommes d'une autre nature.

Furieuſe continuation du ſiege.

Il arriva, dans ces conjonctures, quatre petits Vaiſſeaux, envoyés, par le

Il arrive un petit ſecours aux Portugais.

SOLYMAN BACHA. 1558.

Viceroi Dom Garcie de Noronna; mais ils n'apporterent que vingt hommes. Un ſecours ſi mépriſable ne laiſſa point d'allarmer Solyman, qui le regarda comme l'avant-coureur de la flotte Portugaiſes. Apres tant d'attaques inutiles, il commençoit à ſe plaindre de Zaffar, qui lui avoit garanti la fin du ſiege au ſecond aſſaut. De ſix cens hommes qui avoient compoſé d'abord la garniſon Portugaiſe, il y en avoit eu beaucoup plus d'emportés par les maladies que par les armes des Turcs; & le Bacha, qui ignoroit cette ſorte d'affoibliſſement, avoit raiſon de s'imaginer que leur nombre n'étoit pas beaucoup diminué. Il réſolut de preſſer ſes avantages avec plus de vigueur.

Nouvelle attaque.

Le boulevard de la mer, qu'Antoine de Souza commandoit, fut attaqué dès le même jour par cinquante Barques. L'artillerie du Château, qui dominoit ſur le Fort, en coula deux à fond, & mit toutes les autres en déſordre. Ceux qui les montoient, ſe rapprocherent pour tenter l'eſcalade. Ils furent repouſſés avec un carnage effroyable. Ils revinrent encore, & furent repouſſés de même. Entre les Portugais bleſſés, qui étoient obligés de quitter les murs pour ſe faire panſer, Fernand *Pentendo*, tandis qu'on lui mettoit le premier appareil, entendit le bruit d'une nouvelle attaque. Il s'échappa d'entre les mains des Chirurgiens, pour retourner au combat, où il reçut une ſeconde bleſſure. La même choſe lui arriva une troiſiéme fois. Enfin, l'Ennemi s'étant retiré, il vint ſe faire panſer tout à la fois de ſes trois bleſſures. Des ſix cens hommes, il n'en reſtoit que deux cens cinquante qui fuſſent en état de porter les armes.

Déſeſpoir & fureur de Solyman.

Enfin Solyman ne prit plus conſeil que de ſon déſeſpoir. Chaque jour le menaçant de l'arrivée de la flotte Portugaiſe, il entreprit d'enſevelir, par un dernier effort, le Château ſous ſes ruines. Mais pour s'aſſurer du ſuccès, il voulut joindre l'artifice à la force. Il fit avancer pendant la nuit douze Galeres, du côté par où le Château touchoit à la mer. Silveyra, entendant quelque bruit au pied du mur, découvrit bien-tôt que l'Ennemi y plantoit des échelles, & s'employa, pendant le reſte des ténébres, à ſe défendre avec toutes ſes forces. Mais la lumiere du jour fit appercevoir que du côté de la terre, la Place étoit environnée de quatorze mille hommes qui paroiſſoient diſpoſés à l'aſſaut. En effet, ils commencerent à faire auſſi-tôt jouer furieuſement leur artillerie, & montant de toutes parts, ils tournerent leur principale attaque contre la maiſon du Commandant. Les Portugais, quoique partagés entre tant d'Ennemis, s'y défendirent avec une valeur merveilleuſe. Le carnage y fut ſi terrible, que les Aſſiegeans rebutés changerent de projet, pour entreprendre de forcer un autre boulevard. Cette attaque ne fut pas moins ſanglante. De l'autre côté, le canon des Galeres faiſoit ſon exécution, mais peu dangereuſe, à cauſe de l'embarras où Govea les mettoit elles-mêmes par ſon artillerie, qui étoit beaucoup mieux conduite. Il en coula deux à fond, & jetta le déſordre parmi les autres. Cependant, deux cens Turcs pénétrerent dans le boulevard, où ils planterent auſſi-tôt leurs enſeignes. A peine s'y trouvoit-il trente Portugais pour leur réſiſter. Mais le déſeſpoir ſuppléant au nombre, & tous leurs coups portant, dans la multitude de leurs Ennemis, ils vinrent à bout de les chaſſer. Il en revint d'autres, qu'ils repouſſerent encore. Quelques Portugais bleſſés & brûlés ſe jetterent dans des cuves d'eau ſalée pour y chercher du rafraîchiſſement, & n'y trouverent que la mort avec d'affreuſes

Horrible carnage.

Extrémité des Portugais.

Cochin filius inv. Siege de Dun. Chedel Scul.

Digitized by Google

d'affreuſes douleurs. Un Soldat, qui manquoit de balles, ſe ſervit de ſes dents pour charger ſon mouſquet. Jean *Rodrigués* prit un baril de poudre entre ſes bras, en criant à ſes compagnons : *Gare, je porte ma mort & celle d'autrui.* Il ſe jetta au milieu des Ennemis, avec une méche allumée ſi juſte, que le baril crevant auſſi-tôt, fit ſauter en l'air & mit en pieces plus de cent Turcs. Il en reſta vingt brûlés dans le lieu même; & Rodrigués, ſauvé du péril, continua de ſe diſtinguer par des actions de la même valeur. Silveyra étoit partout. Il commandoit, il combattoit, il animoit ſes gens par ſa voix & ſon exemple. Enfin, après d'autres attaques renouvellées en cent lieux & repouſſées l'eſpace de quatre heures, l'Ennemi revenoit à la charge avec des troupes fraîches; lorſque le Commandant Turc, gendre de Khoja Zaffar, fut tué par la main d'un Portugais. Ses gens effrayés de la perte de leur Chef, ne penſerent plus qu'à ſe retirer.

SOLYMAN BACHA. 1538.

Ils forcent l'Ennemi de ſe retirer.

Leur retraite laiſſa voir aux Aſſiegés un tragique ſpectacle, que l'ardeur & la confuſion du combat leur avoit dérobé. Ils étoient tous ſi couverts de ſang, & ſi noirs de poudre & de fumée, qu'ils ne pouvoient plus ſe reconnoître à la figure ni aux habits, mais ſeulement à la voix. Ils n'avoient perdu que quatorze hommes; mais il y en avoit deux cens à qui il ne reſtoit ni ſang ni force; & Silveyra n'en trouva que quarante, en état de ſe ſervir de leurs armes. Nulle reſſource d'ailleurs du côté des munitions. La poudre & les balles étoient épuiſées. Les lances mêmes & les épées briſées en pieces. Les murs ouverts en mille endroits. Loin de groſſir cette peinture, j'en retranche tout ce qui a l'air d'exageration dans les Hiſtoriens. Jamais l'horreur & le déſeſpoir n'avoient paru dans un tableau ſi triſte, & la contenance du brave Silveyra reſtoit ſeule aux Portugais pour les encourager.

Triſte peinture de leur état.

Il n'appartenoit qu'au Ciel de les délivrer de cette horrible ſituation, en inſpirant au Bacha des craintes ſi vives, qu'il ſe détermina tout d'un coup à lever l'ancre. Il ignoroit le miſérable état des Aſſiegés, & tant de mauvais ſuccès l'avoient rebuté. Mais l'Hiſtorien Maffée explique mieux ſa frayeur. Il apperçut à l'entrée de la nuit ſeize Vaiſſeaux Portugais, qui portoient chacun quatre feux; ce qui lui fit croire cette flotte plus nombreuſe. Jugeant alors de ce qu'il avoit à redouter d'une Armée de la même Nation, par la réſiſtance qu'il trouvoit dans une garniſon peu nombreuſe, il ne penſa qu'à ſe mettre à couvert par la fuite. Faria prétend que Zaffar même ſervit à redoubler ſes terreurs. Ce qu'il avoit tous les jours à ſouffrir de la fierté des Turcs, lui avoit fait juger que ſi Solyman devenoit vainqueur, il pouſſeroit plus loin ſes avantages, & qu'il établiroit la puiſſance Ottomane dans la Ville & le Château de Diu. Entre deux maux néceſſaires; la domination des Portugais paroiſſoit encore plus ſupportable au Roi de Cambaye que celle des Turcs. Zaffar ſuppoſa une Lettre, qu'il fit tomber adroitement entre les mains du Bacha, par laquelle on donnoit avis au Gouverneur du Château que le Viceroi des Indes arrivoit le lendemain à ſon ſecours, avec toutes les forces des Portugais dans les Indes. C'en fut aſſez pour jetter le trouble dans un cœur auſſi lâche que celui de Solyman. Il ſe hâta de faire voile dès la même nuit vers Madreſavat. Zaffar certain de ſon départ, mit auſſi-tôt le feu à la Ville de Diu, & s'éloigna du Canton.

Terreur de Solyman qui lui fait lever le ſiege.

Autre cauſe de ſa retraite.

Mais Silveyra, qui n'avoit pas les mêmes certitudes, & qui dans le mê-

Solyman Bacha. 1538.

me tems qu'il voyoit ſortir du Port la flotte Turque, étoit frappé par le ſpectacle de la Ville embraſée, s'imagina que c'étoit une nouvelle feinte qui le menaçoit. Il prépara ſes quarante hommes à réſiſter, comme s'il eût pû ſe promettre quelque ſuccès d'un ſi petit nombre de défenſeurs. Les bleſſés eurent le courage de ſe placer au long des murs, pour en impoſer du moins par l'apparence, & ceux qui n'étoient point en état de s'y conduire eux-mêmes, s'y firent tranſporter, en diſant que c'étoit le lieu le plus honorable qu'ils euſſent à deſirer pour mourir. La plûpart des femmes ſe revêtirent d'armes, & ſe placerent auſſi ſur les ouvrages. On veilla toute la nuit dans cette ſituation. Mais le jour ne laiſſa aucun doute que Solyman ne fût parti avec la réſolution de ne pas retourner. Le ſiege avoit duré deux mois, pendant leſquels il avoit perdu trois mille hommes & pluſieurs Vaiſſeaux; ſans compter les pertes du Roi de Cambaye & de Zaffar, qui n'avoient pas été moindres que celle des Turcs.

Fauſſe allarme des Portugais.

Telle fut la fin du fameux ſiege de Diu, qui augmenta beaucoup la gloire du nom Portugais, & leur puiſſance dans les Indes. Mais le principal honneur en fut attribué à la vigilance & au courage invincible d'Antoine Silveyra.

Juſtice rendue à Silveyra.

Solyman toucha aux Ports d'Arabie, où il ſe ſaiſit de tous les Portugais qu'il y trouva. Après en avoir ainſi raſſemblé plus de cent quarante, il leur fit couper la tête; enſuite le nez & les oreilles, qu'il envoya ſalés au Grand-Seigneur, pour témoignage de ſes exploits. De ce nombre étoit François Pacheco, qui avoit préferé la vie à l'honneur de mourir en défendant ſon Poſte. Mais le cruel Bacha n'eut pas lui-même un meilleur ſort. A ſon retour à Conſtantinople il trouva des Ennemis qui entreprirent de le ſupplanter, & qui par de juſtes imputations de lâcheté & d'avarice le réduiſirent à ſe tuer de ſa propre main.

Cruauté de Solyman contre les Portugais.

Le ſiege de Diu étoit fort avancé lorſque le nouveau Viceroi, Dom Garcie de Noronha, arriva dans la Mer de l'Inde. Cunna, auquel il venoit ſucceder, lui remit auſſi-tôt le Gouvernement. Avec les forces qu'il avoit amenées, on s'attendoit que ſon arrivée mettroit auſſi-tôt du changement dans la ſituation de Diu; mais elle devint au contraire fort nuiſible aux Aſſiegés, en les privant du ſecours de Cunna, qui étoit près de les ſecourir avec 80 Voiles. Il venoit chaque jour à Noronha des avis de leur extrême embarras; & quoiqu'il ne manquât point de courage, il aima mieux perdre le tems à former de nouvelles vûes, dont il ſe promettoit toute la gloire, que de ſuivre, auſſi-tôt qu'il le pouvoit, le plan & les meſures de ſon Prédéceſſeur. Auſſi le ſiege fut-il levé, ſans qu'il eut d'autre part à la retraite des Turcs, que par l'opinion qu'ils ſe formerent eux-mêmes du mal qu'il auroit pû leur faire; & tous ſes préparatifs ne produiſirent qu'une dépenſe inutile.

Noronha ſuccede à Cunna.

Remarque ſur le ſiege de Diu.

Antoine de *Sylva de Menezés*, envoyé après lui, pour le ſoutenir, avec un un ſecours de vingt petits Bâtimens, arriva auſſi trop tard; mais il eut du moins quelque part à la levée du ſiege, en ſe préſentant aſſez à propos ſur la Côte pour faire hâter leur départ aux Turcs, & même en les trompant par un heureux artifice. Le nouveau Viceroi étoit alors à Goa, prêt à partir avec une flotte de cent ſoixante Voiles, ſur laquelle il avoit embarqué cinq mille hom-

Digitized by Google

mes, ſans y comprendre les Matelots, & mille piéces de canon. Lorſqu'il eut appris que le ſiege étoit levé, il partit en effet avec quatre-vingt-dix Vaiſſeaux; mais tous ſes mouvemens ſe firent avec tant de lenteur qu'il ne parut pas que ſon deſſein fût de joindre les Turcs. Apprenant à *Dabul*, que Kojah Zaffar & Alukhan continuoient leur ravage, il envoya contre eux Martin Alfonſe de Melo, avec ſa Galere & la petite flotte de Sylva, qui furent aſſez preſſées par l'Ennemi pour être obligées de ſe réfugier ſous le canon du Château. Pendant ce tems-là, le Viceroi continuoit de s'avancer avec la même lenteur vers Bazaïm, ſans paroître touché des fâcheuſes nouvelles qu'il recevoit de Diu. SOLYMAN BACHA. 1538.

La renommée lui fit peu de grace; car on publioit aſſez hautement qu'il ne cherchoit que ſa ſûreté ou ſes propres intérêts. Il eſt certain que ſa conduite fut propre à juſtifier les plus injurieux ſoupçons. Cependant, lorſqu'on s'y attendoit le moins, il tourna ſes voiles vers Diu, au commencement du mois de Janvier. Mais il s'éleva une tempête, qui dura huit jours, & qui diſperſa une partie de ſa flotte. Il perdit même deux Galeres & quelques autres Bâtimens; de ſorte qu'il ne lui reſtoit que cinquante Vaiſſeaux en arrivant à Diu. Il y propoſa auſſi-tôt un Traité de paix, qui fut conclu avec peu d'avantage pour les Portugais; &, dans l'opinion publique, toute la cauſe en fut rejettée ſur ſon avarice. Cunha maltraité par la renommée. 1539.

L'illuſtre Antoine de Silveyra fut rappellé en Portugal, pour y recevoir des éloges & des récompenſes, qui ne pouvoient jamais être que fort inférieurs à ſes ſervices. En arrivant au Port de Liſbonne, il trouva les premiers Seigneurs du Royaume, qui l'attendoient avec les plus glorieux préparatifs, & qui le conduiſirent au Roi comme en triomphe. Il n'étoit pas ſurprenant que ce Prince, & toute ſa Cour, traitaſſent avec cette diſtinction un Héros qui faiſoit tant d'honneur au nom Portugais, puiſque, dans le même ſentiment d'admiration, tous les Souverains de l'Europe le firent viſiter par leurs Ambaſſadeurs. Le Miniſtre de France demanda ſon portrait au nom du Roi ſon Maître, qui vouloit le placer dans ſa Galerie, comme dans un Temple d'honneur, au milieu des autres Héros. Silveyra étoit d'une taille médiocre, mais d'une conſtitution robuſte. Il avoit le jugement ferme, l'eſprit vif & toujours préſent, le cœur noble, & le courage tel que l'expérience l'avoit prouvé. Cependant ſa bonté avoit eu preſqu'autant de part que ſa valeur à l'excès de gloire dont il s'étoit couvert à Diu. Outre la force de ſon exemple, il n'y avoit eu perſonne à qui ſes manieres tendres & gracieuſes n'euſſent inſpiré l'ardeur de vaincre & le mépris de la mort ſous un tel Chef. Cette même vertu lui devint nuiſible en Portugal; car, après l'avoir nommé Gouverneur de l'Inde, le Roi changea de ſentiment, ſur le diſcours de quelques jaloux, qui répondirent malignement que ce poſte étoit au-deſſous de la bonté de Silveyra. Récompenſes accordées à Silveyra. Son caractere.

CHAPITRE XVIII.

Voyage de Dom Etienne de Gama, de Goa à Suez en 1540.

CASTRO. 1540.

DOM Jean de *Caſtro*, Auteur du Journal de ce Voyage, étoit un Gentilhomme Portugais (*a*) né en 1500. Il avoit ſervi dans ſa jeuneſſe à *Tanger*, & pour toute fortune, il obtint à ſon retour une Commanderie de 500 ducats, faveur qui n'égaloit pas ſa naiſſance & ſon mérite. Il ſuivit enſuite l'Empereur Charles-Quint dans l'expédition de Tunis, où s'étant attiré l'eſtime de ce Prince, qui voulut lui faire accepter ſa part d'une ſomme d'argent deſtinée pour les Officiers Portugais, il répondit qu'il ſervoit le Roi de Portugal, & que c'étoit de lui ſeul qu'il attendoit des récompenſes. Il obtint le Commandement d'une armée navale ſur la même Côte, d'où il fut envoyé pour ſe joindre à la flotte Eſpagnole, qui alloit au ſecours de *Ceuta*. Les Eſpagnols, apprenant que les Mores s'approchoient, étoient d'avis de ſe retirer, pour concerter d'autres meſures. Mais Dom Jean de Caſtro rejetta leur propoſition; & les Mores ayant pris eux-mêmes le parti de la retraite, ce fut lui qui recueillir tout l'honneur de cette expédition.

Remarques ſur ce Voyage & ſur l'Auteur de la Relation.

Caractere de Jean de Caſtro.

Lorſque Dom Garcie de Noronha fut nommé Viceroi de l'Inde, Caſtro, qui ne cherchoit que les occaſions de s'employer, prit le Commandement d'un ſimple Vaiſſeau, pour l'accompagner dans ce voyage. Au moment qu'il mettoit à la voile, le Roi lui envoya la Commiſſion de Commandant d'Ormuz, avec mille ducats d'appointemens juſqu'à ce qu'il fût en poſſeſſion de cet emploi. Caſtro accepta la penſion, parce qu'il étoit pauvre; mais il refuſa la Commiſſion, en répondant qu'il ne l'avoit point encore méritée. Après l'expédition, dont on va lire le recit, il revint en Portugal, où il mena une vie ſolitaire, dans une maiſon qu'il avoit près de *Cintra*, livré uniquement à l'étude. Mais il fut rappellé de cette retraite, à la ſollicitation de l'Infant Dom Louis, & chargé, en 1545, du Gouvernement de l'Inde, où il mourut trois ans après, à l'âge de 48 ans. On verra plus d'une fois ſon illuſtre nom dans la ſuite de cette Hiſtoire, ſur-tout à l'occaſion du ſecond ſiege de Diu, qui ſervit à lui donner un nouveau luſtre. Sa vie écrite par *Jacinto Freira de Andrada*, contient une Relation particuliére de ce ſiege, accompagnée d'une Carte, qui en repréſente juſqu'aux moindres circonſtances.

Andrada écrit ſa vie.

Fortune du Journal de Caſtro.

Tel fut l'Auteur du Journal dont je vais tirer le fond de ma narration. Cet ouvrage n'a jamais été publié en Portugais; mais le Manuſcrit ayant été trouvé dans un Vaiſſeau de cette Nation, pris par un Anglois, fut traduit à Londres, & *Purchaſſ*, l'a inſeré dans ſon Recueil. C'eſt lui qui nous apprend que le Chevalier *Walter Raleigh* en donna ſix livres ſterling, le fit traduire

(*a*) Son pere étoit Alvarez de Caſtro, & ſa mere Donna Leonora de Noronha, fille de Dom Jean d'Almeyde, Comte d'Abrantes. Voyez dans la Préface de ce premier Volume ce qui regarde ſon Ouvrage. Purchaſſ en a donné l'Extrait au II. Tome de ſes *Pilgrims*, pag. 1122.

en Anglois, & prit la peine d'en corriger le ſtile, & d'y joindre des notes marginales.

CASTRO. 1540.

L'expédition dont Caſtro s'eſt fait l'Hiſtorien fut entrepriſe dans une double vûe; celle de ſecourir l'Empereur des Abyſſins, allié du Portugal, & de détruire la flotte Turque à Suez. Immédiatement après la retraite du Bacha Solyman, le bruit courut que les Turcs faiſoient de nouveaux préparatifs pour porter la guerre dans l'Inde; mais Gama, informé qu'ils ne pouvoient ſe mettre en mer dans tout le cours de l'année 1540, prit la réſolution de les prévenir, autant pour tirer vengeance de la derniere inſulte qu'ils avoient faite à Diu, que pour garantir cette Ville d'un ſecond ſiege, en brûlant la flotte qu'ils deſtinoient à cette entrepriſe. La libéralité de Gama lui attira plus de monde qu'il n'en deſiroit. Il n'en prit que l'élite. Sa flotte étoit compoſée de quatre-vingt Bâtimens de pluſieurs eſpeces & de differentes grandeurs. Il y embarqua deux mille hommes. En entrant dans la Mer Rouge il trouva qu'au ſeul bruit de ſon approche la frayeur avoit déja fait abandonner la plûpart des Iſles & des Villes. A Suaquen, le Roi, qui s'étoit retiré à quelques lieues du rivage, l'amuſa par des propoſitions de paix, pour mettre ſon Iſle à couvert du pillage; & ce délai ayant donné le tems aux Turcs d'être informés de ſon deſſein, lui fit perdre l'occaſion de détruire la flotte de Suez. Il en fit porter la peine à ce Prince, par le pillage & l'incendie de ſa Ville, où chaque Soldat Portugais n'eut pas moins de quatre ou cinq mille ducats pour ſa part du butin. Il fit le même traitement à *Al Koſſir*. Enſuite, paſſant à Tor, il y trouva quelques Vaiſſeaux Turcs, dont il ſe ſaiſit. Les Habitans de la Ville l'abandonnerent après quelque réſiſtance; mais Gama, par reſpect pour Sainte Catherine & pour un Monaſtere où elle étoit particuliérement honorée, ne voulut pas la brûler. Il fut le premier Capitaine Européen qui prit cette Ville, & ce fut apparemment par cette raiſon qu'il y fit pluſieurs Chevaliers; honneur qui parut fort précieux à ceux qui le reçurent, & qui excita l'envie de Charles-Quint même. De Tor, Gama ſe rendit à Suez. Après quantité d'efforts inutilement tentés par ſes plus braves gens pour s'introduire dans le Port & découvrir les Galeres, il l'entreprit lui-même avec plus de ſuccès. Il vit quantité de Bâtimens ou finis ou imparfaits, que les Turcs avoient tirés à ſec fort loin du rivage, pour les garantir de la ruine qui les menaçoit. Il débarqua, quoiqu'avec peu d'eſperance. En effet, l'artillerie de la Ville lui en rendit l'approche extrêmement difficile; & deux mille Turcs qui ſortirent en même-tems d'une embuſcade lui cauſerent quelque dommage. Enfin, perdant tout eſpoir d'exécuter le deſſein qui l'avoit amené, il prit le parti de l'abandonner.

Explications préliminaires.

Expédition des Portugais dans la Mer Rouge.

Reſpect de Gama pour Sainte Catherine.

Il fait des Chevaliers à Tor.

Cette explication, tirée de Faria & des autres Ecrivains Portugais, étoit néceſſaire à la tête du Journal de Caſtro, parce que ne s'attachant point aux faits hiſtoriques, il ſe borne à de ſimples remarques ſur les lieux. Mais on peut dire auſſi qu'il ne manque rien dans ce genre à ſon exactitude & ſa fidélité. Non-ſeulement il donne les diſtances d'un lieu à l'autre, avec les latitudes des Ports & des principaux Caps; mais il obſerve les Côtes, la ſituation des Iſles, la nature des marées, des courans, des écueils, des bancs de ſable, & toutes les particularités qui appartiennent à la connoiſſance de la

Obſervation ſur l'exactitude de Caſtro dans ſon Journal.

CASTRO. 1540.

Mer Rouge. Cependant, à ces obſervations nautiques, il joint la deſcription des lieux qu'il a viſités, & même celle du Pays, autant qu'il a pû s'en inſtruire par ſes yeux, ou par les informations des Habitans. Il pouſſe encore plus loin ſon travail, lorſqu'il entre dans un parallele de la Géographie ancienne de ces Côtes avec la nouvelle. S'il ne réuſſit pas toujours dans cette entrepriſe, il faut conſiderer la difficulté du ſujet. La plûpart des anciennes Villes ſont détruites, leurs noms hors d'uſage depuis fort long-tems; & l'état préſent de cette Mer n'eſt pas même aujourd'hui bien connu. Toutes ces raiſons peuvent avoir fait tomber Caſtro dans plus d'une erreur, & rendu ſouvent ſes conjectures fort incertaines. Auſſi ne manquerai-je pas d'y joindre quelques éclairciſſemens, en forme de notes. On peut douter auſſi ſi toutes les hauteurs ont été priſes avec la préciſion que la Géographie demande, puiſqu'il paroît avoir manqué quelque choſe aux inſtrumens, & que toutes les obſervations d'ailleurs n'ont point été réiterées; ſans compter qu'avec toutes les ſuppoſitions qu'on peut faire en leur faveur il demeure vrai que ces opérations ne ſe faiſoient point autrefois avec autant d'exactitude qu'aujourd'hui. Cependant on voit par le recit de Caſtro que ſes ſoins n'ont pas été menagés, & c'eſt toujours un ſervice conſidérable qu'il a rendu à la Géographie.

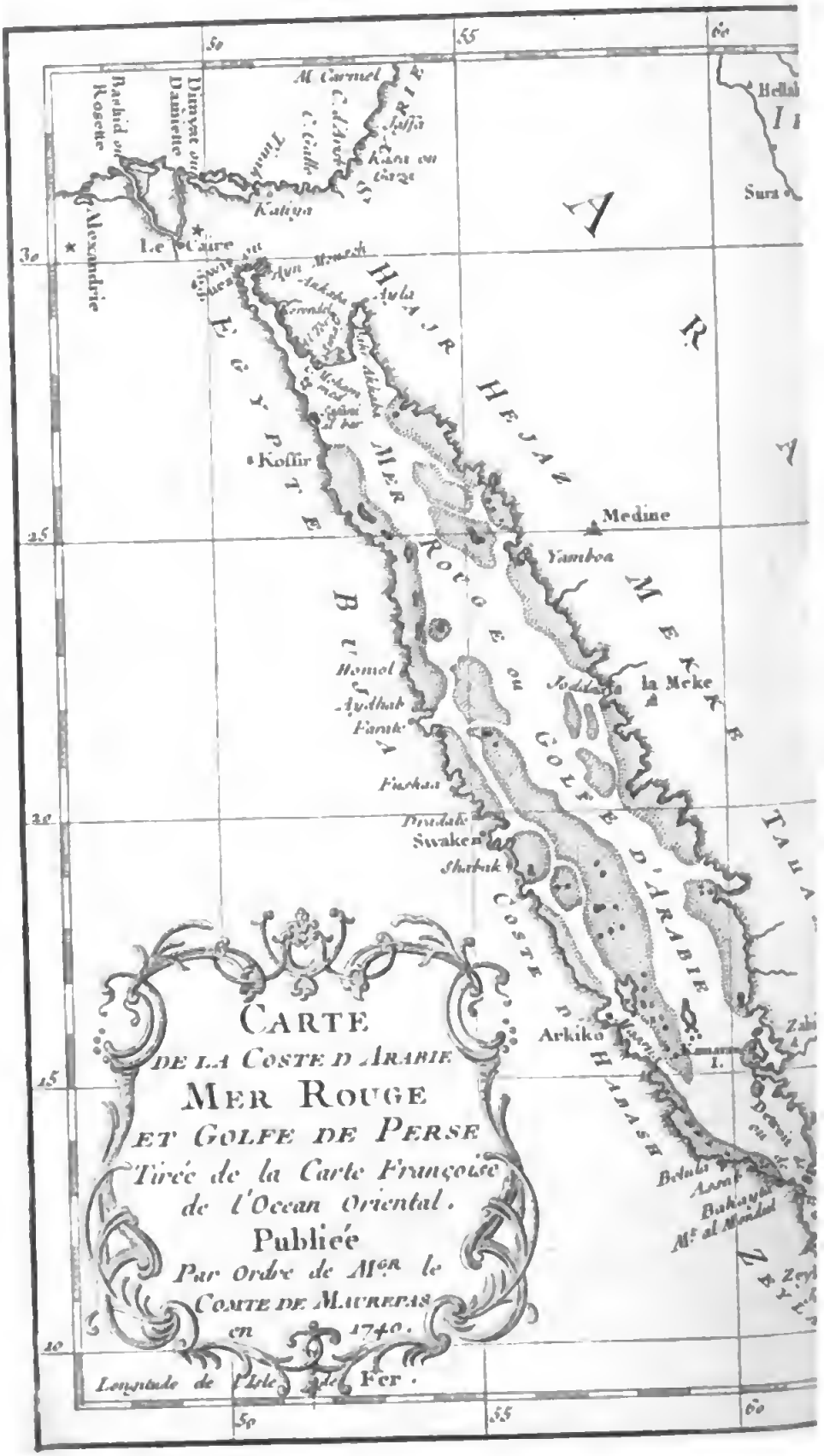
Importance du Journal de Caſtro.

Ce n'eſt que par les obſervations contenues dans ce Journal, que les Géographes peuvent déterminer l'étendue du Golfe Arabique, ou de la Mer Rouge, du Nord au Sud, auſſi-bien que la ſituation de ſes principaux Ports du côté de l'Oueſt. La latitude du Détroit a été vérifiée par les obſervations du Pilote de Dom Juan de Caſtro. Mais comme la plûpart des Cartes donnent à *Suez*, une ſituation différente de celle du Journal, qui eſt 29 degrés 45 minutes, cet endroit mérite ici quelque examen. Par des obſervations fort exactes, en 1694, M. *de Chazelles* de l'Académie Royale des Sciences à Paris, a trouvé que la latitude du Caire, eſt de 30 dégrés 2 minutes 20 ſecondes. Ainſi la différence entre ces deux lieux ſeroit d'environ 17 minutes; ce qui ne ſauroit être fort éloigné de la vérité, puiſque la Carte du Docteur Pocock marque environ 20 minutes de différence. Il eſt vrai que la Carte d'Egypte de *Sicard*, & la derniere Carte Françoiſe de l'Océan Oriental, placent Suez plus au Sud que le Caire, de deux ou trois minutes. Mais comme les Auteurs de ces deux Cartes n'avoient point de nouvelles obſervations faites à Suez, & qu'ils paroiſſent avoir ignoré celles de Caſtro, leur autorité ne peut avoir un grand poids contre une obſervation expreſſe, & contre une Carte tirée, comme l'eſt celle du Docteur Pocock, d'une Carte des Habitans même du Pays. D'ailleurs M. de Liſle, dans ſes dernieres Cartes, ſuit, pour la poſition de Suez, la latitude de Dom Juan de Caſtro.

Difficultés Géographiques.

Sicard met bien celle de Suez dans le même parellele; mais il s'égare furieuſement pour celle du Caire; ce qui ſemble montrer qu'il s'eſt abandonné là-deſſus à de ſimples conjectures.

Cette remarque ſuffit pour ſoutenir le crédit des latitudes de Caſtro, du moins juſqu'à ce qu'il nous vienne de nouvelles obſervations. Il n'y a point d'apparence qu'on doive en attendre ſi-tôt, puiſqu'il eſt bien rare à préſent que les Vaiſſeaux de l'Europe aillent plus loin que *Mocka* ou *Zabid*. Mais cette raiſon même doit nous rendre le Journal de Caſtro plus précieux. A-


CARTE
DE LA COSTE D'ARABIE
MER ROUGE
ET GOLFE DE PERSE
Tirée de la Carte Françoise
de l'Ocean Oriental.
Publiée
Par Ordre de Mgr le
COMTE DE MAURREPAS
en 1740.
Longitude de l'Isle de Fer.
Le Caire
Alexandrie
Rosette
Damiette
Kosseir
Medine
Yamboa
la Meke
Homel
Aydhab
Fiaska
Suaken
Arkiko
MER ROUGE
GOLFE D'ARABIE
HEJAZ
ABISSINIE
TAHA
Coste d'Abissinie
Coste d'Arabie
Coste d'Egypte
Coste de Barbarie
Mer Rouge ou Golfe d'Arabie
Golfe de Perse
Mer Rouge
Golfe d'Arabie
Abissinie
Hejaz
Egypte
Barbarie
30
25
20
15
10
50
55
60

Nota.
* Lieux où il y a observations astronomiques de Latitude et de Longitude.
† Observations astronom. de Latitude.
‡ Observations de Latitude faites par d'habiles Navigateurs.
65
70
75
30
25
20
15
10
Ahwaz
Korna
Basrah
Indian
Bandar Dilm
Bandar Rik
I. Pelochi
Kango
Kamik
Zanarin
Bandar Richer
Bandar Kongo
Gomrun ou Bandar Abbassi
I. Monjela
Bahrayn
I. Lara
Al Katif
Pearl Banks
Katara
Iqlim
C. Jaskes
R. Jasques
I. Ormus
C. Kuriat
C. Kiriyat
Ras algat
MASKAT
Kuriat
Kanam
Spallura
I. Maziera ou Mijara
Mahriaka
C. Ivoletta
Matakna
Mathoa
C. S. Pedro
I. Chartan et Martan ou Kuria Muria
Merbat
Dhofar
Sanaa ou Zenan
Kushem ou Kashm
C. Fartak
Makulla
C. Boggashema
Aden
C. Guar da Fu
I. Sokotra
Delki Shak
Tamarin
Fidak
I. Dewiti
Barkone
I. Abdal Kuria
C. Dorfuy ou del Gada
Mekke
N.° 13

l'égard du reſte, il eſt extrêmement agréable par ſa variété ; &, dans les articles même qui ont un peu de ſéchereſſe, on eſt dédommagé par l'utilité dont ils peuvent être pour la Géographie & la Navigation. CASTRO. 1540.

§. I.

La Flotte quitte Goa & vient à l'Iſle de Socotra. Deſcription de cette Iſle. Mont d'Aden. Détroits de Babalmandul. Entrée de la Flotte dans la Mer Rouge.

Départ de la Flotte Portugaiſe. 1541.

LE 31 Décembre 1540, la flotte Portugaiſe ſortit du Port de Goa, au lever du Soleil, avec un vent d'Eſt de terre, pour faire voile vers le Golfe Arabique. Après douze jours d'une heureuſe navigation, le 13 de Janvier 1541, on découvrit le matin une grande quantité de mouſſe, qui croît ſur les rochers de la mer, & peu de tems après on vit un ſerpent. Vers midi on apperçut l'Iſle de *Socotra*, qu'on cherchoit. Dom Juan de Caſtro ayant interrogé les principaux Pilotes, pour ſçavoir à quelle diſtance on étoit du Continent ; ſuivant leur calcul, on trouva que le Pilote de l'Amiral comptoit 90 lieues, celui du Gallion *Baſora*, cent ; d'autres 80 ; d'autres 70 ; & celui de ſon propre Vaiſſeau, ſeulement 65. Ils s'étonnerent tous que la différence de leur compte fût ſi conſidérable ; & ſoit pour ſauver leur honneur, ſoit qu'ils parlaſſent de bonne-foi, ils prétendirent que le chemin étoit beaucoup plus court que les Cartes ne le repréſentent. Les Pilotes Mores, ſe joignant à eux, aſſurerent que de Goa juſqu'à l'Iſle de Socotra, il n'y a pas plus de trois cens lieues.

Erreur des Pilotes.

Sokotora, ou Socotra, a vingt lieues de long ſur neuf de large. Elle eſt au douziéme dégré quarante minutes du Nord. Sa Côte ſeptentrionale s'érend de l'Eſt à l'Oueſt, tirant un peu au Nord-Oueſt & au Sud-Oueſt. Elle n'a ni rocs ni bancs de ſable qui puiſſent nuire à la navigation. Le fond de la mer aux environs eſt d'un ſable pur, & pierreux dans quelques endroits ; mais point aſſez rude, pour endommager les cables. Cependant il n'y a pas dans toute l'Iſle un ſeul Port ni une Rade, où les Vaiſſeaux puiſſent paſſer l'hyver en ſûreté. Les vents du Nord y ſouffient ſi furieuſement, qu'ils tranſportent de la Côte, le ſable juſqu'au ſommet des plus hautes montagnes. La Côte eſt fort élevée. Les marées ſont ici contraires à celles de l'Inde. Lorſque la Lune paroît à l'Horiſon, la marée eſt haute, & lorſque la Lune arrive au Méridien de l'Iſle, l'eau eſt baſſe ; enſuite, lorſque la Lune deſcend du Méridien, l'eau eſt comme à Goa ; mais lorſque la Lune eſt tombée tout-à-fait, on ſe retrouve (*a*) en pleine marée. L'Auteur a vérifié cette obſervation dans pluſieurs tems.

Iſle de Socotra, & ſes productions.

Les Habitans de Socotra (*b*) ſont Chrétiens, & ſe vantent d'avoir reçu l'Evangile de Saint Thomas. Ils ont des Egliſes dans toutes les parties de l'Iſle. Leur dévotion particuliere eſt pour la Croix. On ne trouve perſonne qui n'en porte une au col. Leurs prieres ſe font en Langue Chaldaïque. Les

Caractere de ſes Habitans.

(*a*) Tout ceci doit être entendu des pleines Lunes.

(*b*) Caſtro ſuppoſe que c'eſt la *Dioſcoride* de Ptolomée, où étoit une Ville du même nom ; mais il ajoûte que Ptolomée s'eſt trompé ſur la ſituation & la figure de cette Iſle.

Digitized by Google

CASTRO. 1541.

noms qu'ils reçoivent au Baptême, ſont toujours ceux de quelque Apôtre ; & toutes les femmes reçoivent celui de Marie. La condition de ce Peuple eſt fort étrange ; car ils n'ont ni Roi, ni Gouverneur, ni Prélat, ni perſonne en un mot, dont ils reconnoiſſent l'autorité (*a*). Ils vivent entr'eux, comme les Bêtes ſauvages, ſans aucune forme de Juſtice & de Gouvernement. Auſſi n'ont-ils point de Villes, ni d'Habitations communes. La plûpart demeurent dans des caves, & les autres dans de mauvaiſes cabanes, qui ſont ſéparées l'une de l'autre. Ils ſe nourriſſent de poiſſon & de dates. Ils boivent du lait, & rarement de l'eau. Il n'y a point de Nation dans ces quartiers qui les égale pour la bonne mine & la diſpoſition du corps. Ils ſont droits & d'une taille fort haute ; le viſage bien proportionné dans tous ſes traits, & la peau brune. Les femmes ſont un peu plus blanches, & la plûpart fort belles. Ils ont pour unique arme, une ſorte d'épée fort courte. Les hommes vont nuds, ſans autre exception qu'à la ceinture ; où ils ſe couvrent d'une piéce de *Kambolis*, eſpece d'étoffe qui ſe fait dans leur Iſle.

Qualités & productions du Pays.

Le Pays eſt extrêmement montagneux, & ſi peu fertile qu'il ne produit ni froment, ni aucune ſorte de grain & de commodité, à la réſerve du *Sang de Dragon*, & de l'aloës, dont il ſe trouve une grande abondance, & qui eſt plus eſtimé que celui de tout autre lieu. Cependant Caſtro ſe figure que la pauvreté de l'Iſle vient moins de la ſtérilité du terrain, que de l'ignorance & de la groſſiéreté des Habitans ; car il s'y trouve des vallées & des plaines, qui pourroient être cultivées : ſans compter que les troupeaux s'y nourriſſent fort bien, & multiplient beaucoup. Mais ce miſérable Peuple manque d'art pour les néceſſités les plus communes. Il n'a pas même la moindre idée de ce qui ſert à la navigation, ni de ce qui pourroit lui faciliter la pêche, qui eſt d'une abondance extrême autour des Côtes. Les arbres à fruit ſont en petit nombre dans l'Iſle. Le palmier, qui eſt le principal, fournit aux Habitans la plus grande partie de leur entretien. Mais la Nature leur produit d'elle-même toutes ſortes d'herbes médicinales, & quantité de plantes qui peuvent ſervir d'alimens. Les montagnes ſont couvertes de fleurs & d'herbes aromatiques.

Aden & ſa Montagne.

Le 27 de Janvier on arriva le matin à la vûe d'Aden, environ ſix lieues au Nord-Oueſt, & l'on reconnut que la terre qu'on avoit découverte la veille, & qu'on avoit priſe pour une Iſle, étoit le Mont d'*Aden*. Il eſt extrêmement haut, eſcarpé & raboteux de toutes parts, ſe terminant en pluſieurs pointes, & ſemblable à celui de *Cintra*. Il s'avance vers la mer par une autre pointe, qui eſt fort grande & fort longue, & qui s'ouvrant par un arc intérieur d'une aſſez grande étendue, forme deux vaſtes Ports. La Ville d'Aden (*b*) eſt dans celui de l'Eſt. Cette Place, qui eſt extrêmement forte, étoit tombée depuis trois ans entre les mains des Turcs (*c*), par la perfidie de Solyman, Bacha d'Egypte.

Idée générale du Golfe Arabique.

Le Golfe Arabique (*d*), nommé communément la Mer Rouge, commence

(*a*) Les Arabes les ont ſubjugués depuis.

(*b*) L'Auteur prétend qu'Aden eſt l'ancienne *Madoca*, & que ſa montagne eſt celle de Cabubarna, fameuſe entre les anciens Marins.

(*c*) Caſtro rapporte ici ce que j'ai déja rapporté de la priſe de la Ville d'Aden.

(*d*) C'eſt ainſi que les Arabes le nomment. Ils lui donnent auſſi le nom de Golfe de la *Mecque*, & celui de *Hejaz*, qui eſt, ou étoit autrefois une Province d'Arabie.

à cette

à cette partie de l'Océan, qui eſt bornée du côté de l'Afrique par le Cap de *Guardafu*, anciennement *Aromata*; & de l'autre côté, qui eſt celui de l'Aſie, par le Cap *Fartak*, anciennement *Siagros*, dans l'Arabie, éloigné de quarante lieues. Le Golfe ſe termine à Suez, ancienne Ville *des Héros*. Depuis les Caps, les deux rivages s'étendent vers l'Oueſt juſqu'à Aden, ou Zeyla qui appartient aux Abyſſins. De-là ils vont toujours en ſe retréciſſant, ſans tournet beaucoup, & les Côtes ſont déſertes, juſqu'à la véritable bouche du Golfe, où ils ſe rapprochent encore plus par deux grands promontoires; l'un du côté de l'Arabie, qui étoit autrefois nommé *Poſſodium*; l'autre du côté des Abyſſins, ou de l'Ethiopie, & l'Auteur n'en a pu découvrir le nom ancien ni moderne (*a*). Cet endroit eſt la plus étroite partie du Golfe (*b*). Les Peuples voiſins & les Habitans de la Côte de l'Inde l'appellent *Albabo* (*c*), ce qui ſignifie en Arabe, *porte* ou *bouche*. Il n'a que ſix lieues de largeur. Les petites Iſles & les Rocs dont il eſt templi ſont en ſi grand nombre, qu'on eſt porté à croire que le paſſage étoit autrefois bouché. Ces Iſles ont tant de Bayes & de Ports, tant d'enfoncemens & de recoins, où l'eau entre avec tant d'abondance; qu'en les traverſant on s'imagine naviguer dans la plus dangereuſe partie de l'Océan.

Castro. 1541.

Le Cap, qui eſt du côté de l'Arabie, s'étend dans la bouche du Détroit par une grande & longue pointe, qui forme une vaſte Baye. Ceux qui viennent de la haute Mer prendroient cette pointe pour une Iſle. Aſſez loin du Continent, mais ſi proche du bout de cette pointe qu'il n'y a guéres plus d'un jet de pierre, eſt l'Iſle des *Robons* (*d*), c'eſt-à-dire, des Pilotes. On lui a donné ce nom, parce que ſes Habitans ſervent en effet de Pilotes à ceux qui veulent pénétrer dans les Détroits du Golfe. Cette Iſle, qui n'a qu'un demi mille de tour, eſt ronde, & fort plate. De la pointe, on y paſſe à gué dans les baſſes marées. Une lieue plus loin dans la mer, eſt une autre Iſle, longue d'environ une lieue & demie, qui a, du côté qui regarde les Abyſſins, un grand Port, où les plus gros Vaiſſeaux peuvent être en ſûreté contre toutes ſortes de vents. Mais, du côté qui fait face à l'Arabie, elle n'a ni Port ni Rade.

Le milieu du Canal eſt ſûr pour le paſſage, en portant Nord-Oueſt quart-d'Oueſt, ou Sud-Eſt quart-d'Eſt; car il a dans toute ſa longueur dix & onze braſſes d'eau. On peut paſſer de même entre la Côte & l'Iſle, parce qu'il ne s'y trouve ni banc de ſable, ni aucune autre obſtruction. Le fond eſt une pierre tendre, que les Habitans de ces lieux appellent *coral*.

Diverſes entrées du Golfe Arabique.

Outre ce canal du Golfe Arabique, il y en a pluſieurs autres qui conduiſent auſſi ſûrement dans les Détroits. Mais l'Auteur n'a pû ſe procurer le nom que d'un ſeul, qui eſt le Canal d'*Abeshin*, ou de l'Abyſſinie. Entre l'Iſle qui eſt à la bouche du Golfe, & le Promontoire de la Côte des Abyſſins, ce qui fait une eſpace de cinq lieues, il ſe trouve ſix autres Iſles, qui étant aſſez

(*a*) Les Arabes l'appellent *Jebad Almandab*, ou *Mondub*.

(*b*) La Géographie Nubienne dit que les Vaiſſeaux ne peuvent paſſer ſans être vûs des deux Côtes.

(*c*) *Albab* ſignifie *la porte*; & non *les portes*. Ce Détroit s'appelle auſſi *Bab al Mondub*. Les Turcs le nomment *Beb Bagaz*, qui eſt le nom qu'ils donnent à tous les Détroits. Les Anglois l'appellent *The Babs*.

(*d*) C'eſt *Roban* ou *Ruban*.

CASTRO. 1541.

grandes & fort élevées, jettent la frayeur dans l'imagination des Matelots qui s'en approchent pour la premiere fois, & leur font douter ſi le paſſage eſt poſſible. Mais il eſt certain qu'elles ſont toutes ſéparées par autant de Canaux larges & profonds, où le paſſage eſt ſans danger ; & qu'on eſt libre d'ailleurs de les laiſſer à main droite, pour paſſer ſûrement entr'elles & la Côte des Abyſſins.

Obſervation continuée.

Le 29 à midi, Dom Jean trouva que la latitude de cette bouche du Détroit & de la pointe de l'Arabie (*a*) eſt de douze dégrés cinquante minutes ; & le Pilote ayant trouvé la même choſe dans une autre obſervation qu'il fit à terre, on ne peut douter de la vérité qui eſt prouvée par cette reſſemblance.

On mit à la voile à deux heures après minuit, pour ſe dégager de la bouche du Golfe. Au matin on découvrit clairement les deux Côtes, mais celle des Abyſſins beaucoup plus proche. Ce fut un ſpectacle tout nouveau pour les Portugais, qui n'avoient point encore pénétré ſi loin. La diſtance de la terre étoit d'environ quatre lieues. Une heure après le lever du Soleil, ils virent une rangée d'Iſles, la plûpart fort baſſes, qui s'étendoient, comme la Côte, au Nord-Oueſt & au Sud-Eſt, pendant l'eſpace de ſix lieues. Le vent leur fut très-favorable dans ce Canal d'*Abeshin*, au long duquel ils eurent toujours quelque Iſle des deux côtés. Il ne faut point entreprendre d'y faire voile pendant la nuit, ni ſans avoir le vent en poupe ; car ſi le tems change, il n'y a point de lieu où l'on puiſſe eſperer d'abri, ni de pouvoir jetter l'ancre. En avançant, on a neuf petites Iſles en perſpective ; mais enſuite la mer paroît libre & ouverte. Il n'y a plus d'Iſles qu'au long de la Côte, où elles ſont en grand nombre, quelques-unes à deux lieues de diſtance. La longueur du Canal, entre les trois premieres Iſles & la terre, n'a pas plus de huit lieues. Le plus ſûr eſt toujours d'aller plus près de la Côte que des Iſles, & l'Auteur conſeille de ne pas s'engager entre les Iſles ſans le ſecours d'un Pilote du Pays.

Spectacle curieux pour les Portugais.

Grand nombre d'Iſles, & longueur du Canal.

§. II.

Deſcription des Iſles de Sarbo, de Schama, de Dollaka, de Maſſua. Idée de l'Abyſſinie & des Abyſſins. Cauſe des accroiſſemens du Nil. Projet de détourner le cours de ce Fleuve.

Iſles des ſept Sœurs.

LE 31, on arriva, de jour, proche d'un banc de ſable, ſur ſix braſſes de fond, ayant à droite certaines Iſles qui ſe nomment les *Sept Sœurs*, entre leſquelles & le banc de ſable on rencontre un roc extrêmement dangereux. Auſſi vaut-il beaucoup mieux ſuivre la terre. Le ſoir on moüilla l'ancre dans une Rade nommée *Sarbo*, du nom même (*b*) de l'Iſle à laquelle cette Rade appartient. On y trouva neuf braſſes & demie de fond. Pendant tout le jour, on avoit vû quantité de petites Iſles au long de la Côte. Dom

Rade de Sarbo.

(*a*) La hauteur méridionale du Soleil étoit ſoixante-deux dégrés quarante-cinq minutes, la déclinaiſon pour le jour quinze dégrés, d'où la latitude réſulte telle qu'elle eſt ici.

(*b*) Elle eſt nommée *Sarbo* par d'autres Auteurs.

Jean ayant pris terre à Sarbo le 1 de Février, avec ſon Pilote, trouva la latitude de quinze dégrés (*a*) ſept minutes. Cette Iſle peut avoir une lieue & demie de largeur. Elle eſt à quatre lieues de la Côte des Abyſſins, & vingt-quatre au-deſſous de Maſſua. De tant d'Iſles qui forment un Archipel au long de cette Côte, Sarbo eſt la plus méridionale. Il y en a pluſieurs qui s'élevent à peine au-deſſus de la ſurface de l'eau; & d'autres ſont ſi élevées, qu'elles paroiſſent toucher aux nues. Elles ont tant de Bayes, de Ports, & de Rades, que le vent n'y eſt jamais à craindre. Mais elles manquent généralement d'eau, à l'exception d'une ſeule, qui eſt fort haute, & que ſa figure a fait nommer par les Portugais l'*Iſle de la Baleine*. On trouve dans cette Iſle avec de l'eau très-fraîche, une grande abondance de beſtiaux, & une belle Rade, où les Vaiſſeaux peuvent paſſer l'Hyver. L'Iſle de Sarbo eſt baſſe. Les arbres mêmes y ont peu de hauteur, & ne produiſent rien, quoiqu'ils ſoient en fort grand nombre. La campagne y eſt couverte d'herbes, & l'on y voit de tous côtés des traces d'hommes & d'animaux. Les Portugais lui donnerent le nom d'*Iſle du Chameau*, parce qu'il n'y avoient vû qu'un ſeul animal de cette eſpéce. Après bien des recherches pour y trouver de l'eau, ils découvrirent un puits creuſé dans le roc, mais deſtiné apparemment à recevoir l'eau de pluie.

CASTRO. 1541.

Situation de cette Iſle.

Iſle de la Baleine.

Le 4, au lever du Soleil, ils quitterent Sarbo, pour cottoyer une infinité d'autres Iſles, qui ſont à trois ou quatre lieues de la terre. La plûpart ſont à fleur d'eau. Ils s'en tinrent écartés d'une lieue, les ayant toujours à la gauche; tandis que, vers le ſoir, ils eurent auſſi ſur la droite, à quatre lieues de diſtance une autre rangée d'Iſles qui s'étendoient en longueur pendant l'eſpace de cinq lieues vers le Nord-Oueſt & le Sud-Eſt. Telle eſt la largeur du Canal où ils firent voile pendant tout le jour. La Côte s'élargit en ce lieu, Nord-Oueſt quart d'Oueſt & Sud-Eſt quart d'Eſt; ce qui ne change rien à la profondeur, qui eſt continuellement de vingt-cinq braſſes.

Differentes Iſles.

Le 8, on partit deux heures après le levet du Soleil; &, portant preſque toujours au Nord-Oueſt, on ſe trouva le ſoir à l'entrée du Canal qui paſſe entre la pointe de *Dallaka* & *Schama* (*b*), qui n'en eſt qu'à une lieue, & qui eſt la premiere de cinq Iſles fort plates qu'on apperçoit entre la terre & cette pointe. L'Iſle de *Schama* n'a que deux lieues de tour. Elle a quelques fontaines & des puits. Quoique la flotte fût dans le bon Canal, l'approche de la nuit, le retardement de pluſieurs Gallions qui étoient fort loin par derriere, la diminution du vent qui commençoit à baiſſer, enfin la difficulté de ſuivre le Canal dans les ténébres, firent prendre le parti d'avancer à petites voiles au Sud-Eſt de l'Iſle, & d'y jetter l'ancre à deux heures de nuit, ſur un fond de quarante braſſes. La Côte s'étend Nord-Oueſt & Sud-Eſt juſqu'à une pointe fort baſſe, vis-à-vis l'Iſle de Dallaka, & s'ouvre après cette pointe par une grande Baye qui n'entre pas moins de dix ou douze lieues dans les terres.

Pointe de Dallaka.

Iſle de Schama.

L'Iſle de Dallaka, ou *Dalhaka*, eſt fort baſſe, ſans aucune hauteur qui diſtingue aucune de ſes parties. On lui donne vingt-cinq lieues de long ſur

Situation de l'Iſle de Dallaka.

(*a*) La hauteur du Soleil ſur l'horiſon étoit 61 dégrés, & la déclinaiſon 13 dégrés 50 minutes.

(*b*) Dans l'original, ces noms ſont écrits *Delaqua* & *Xamoa*. C'eſt la difference de la prononciation qui en cauſe dans l'ortographe.

CASTRO. 1541.

douze de largeur. Sa Côte méridionale, autant que l'Auteur pût le découvrir, s'étend Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt. Elle eſt environnée d'un grand nombre d'autres petites Iſles, qui ſont auſſi baſſes qu'elle. L'Auteur ne ſuivit cette Côte que l'eſpace de ſept lieues, à la diſtance de deux lieues du Continent; & jettant fort ſouvent la ſonde, il ne trouva le fond dans aucun endroit. La terre de l'Iſle eſt rougeâtre. Elle produit peu d'arbres, mais toutes ſortes d'herbes en abondance. Ses Habitans ſont Mores, & le Roi demeure à Maſſua pendant la plus grande partie de l'année. Le revenu de ce Prince n'eſt pas fort conſidérable; car depuis que *Suaquen* s'eſt miſe en réputation, Maſſua, Aden & Joddah ont perdu leur Commerce. Dallaka, Capitale de l'Iſle qui porte ſon nom, eſt ſituée preſqu'à la pointe occidentale, vis-à-vis l'Abyſſinie, dont elle n'eſt éloignée que de ſix ou ſept lieues. Ce nom, en Arabe, ſignifie dix *leks* (*a*), parce qu'autrefois la Douanne de l'Iſle payoit annuellement cette ſomme au Roi.

Sa Ville Capitale.

Iſle de Maſſua & ſes propriétés.

La flotte ſe rendit le 12 au Port de *Maſſua*. L'Iſle de ce nom n'a qu'un demi-mille de longueur; & ſa largeur ne ſurpaſſe pas la portée d'une couleurine. Elle eſt fort plate. Sa ſituation eſt dans un enfoncement de la Côte, aſſez proche de la pointe du Nord-Oueſt. Le Canal qui la ſépare du Continent n'a qu'une portée de Fauconeau de largeur, & moins même dans quelques endroits. Son Port eſt dans ce Canal, à couvert par conſéquent de toutes ſortes d'orages. Le courant eſt ſi petit, qu'il n'y entre point d'autres vents que ceux de terre. Cependant l'eau n'a jamais moins de huit ou neuf braſſes, ſur un fond de vaſe. L'entrée du Port eſt du côté du Nord-Eſt, vers le milieu du Canal; car à la pointe Eſt-Nord-Eſt de l'Iſle on trouve un banc de ſable qui n'eſt qu'une ſuite de la pointe du Continent; de ſorte que les Vaiſſeaux doivent s'obſerver beaucoup dans ce paſſage. Fort près de cette Iſle, au Sud & au Sud-Oueſt, on voit deux autres Iſles, dont la plus grande eſt celle qui s'approche le plus de la terre. L'autre, qui eſt au Sud-Oueſt, paroît tout-à-fait ronde. Ces trois Iſles, également plates & ſtériles, forment un triangle. Elles n'ont aucune ſource d'eau vive; mais celle de Maſſua ne manque point de citerne. Les bancs de ſable, qui les ſéparent, n'empêchent point qu'il n'y ait entr'elles un bon Canal, où les Vaiſſeaux paſſent facilement.

Deux autres Iſles.

Raiſons qui attirent le Roi de Dallaka à Maſſua.

Maſſua, avec toute la Côte qui s'étend depuis le Cap de Guardafu juſqu'à Suaquen, dépendoit autrefois de l'Empereur des Abyſſins (*b*); mais depuis peu d'années, le Prince de Dallaka s'en eſt rendu maître, & fait ſa réſidence, comme je l'ai déja fait obſerver, à Maſſua, pour la facilité de ſon commerce avec les Abyſſins, dont il tire beaucoup d'or & d'yvoire. L'air y eſt exceſſivement chaud pendant les mois de Mai & de Juin, parce qu'il n'y fait aucun vent; ce qui met le Roi & tous les Habitans dans la néceſ-

(*a*) Un Leck d'Arabie vaut dix mille Setaphins, dont chacun fait un *Tangas Larinas*. Ainſi dix Lecks font 40000 Cruzades.

(*b*) Suivant l'opinion de Dom Jean, là exiſtoit autrefois *Ptolemais*. Sa preuve eſt tirée de la latitude de cette ancienne Ville, & de l'abondance des bêtes farouches: mais cela eſt ſans force; car, 1°. tout ce Pays abonde de même en bêtes farouches: 2°. Puiſque Ptolomée n'a calculé la latitude de cette Ville que par les diſtances, il eſt preſqu'impoſſible que ſon calcul puiſſe s'accorder avec la véritable latitude.

ſiré d'aller paſſer ces deux mois à Dallaka. Le Continent, juſqu'à *Archico*, (*a*) qui n'eſt qu'à une lieue de Maſſua au Sud, forme un Canton très-élevé & fort montagneux. Cependant, entre ces monts & le bord de la mer, on voit des plaines fort larges & fort unies. La Côte commence enſuite à s'ouvrir davantage & les montagnes à s'abaiſſer. Tout ce Pays eſt rempli d'éléphans, de tigres, de loups, de ſangliers, de cerfs, & d'autres bêtes ſauvages dont les Portugais ignoroient les noms. CASTRO. 1541. Grand nombre de bêtes feroces.

L'Empereur des Abyſſins, ou ſi l'on veut le Prete-Jean (*b*) eſt maître de toute l'Ethiopie, derriere l'Egypte, & s'étend depuis le Cap de Guardafu, qui forme la pointe la plus orientale de l'Afrique, juſqu'à *Suaquen* dans la Mer Rouge. Il a la Nubie au Nord. Etendue des Etats du Prete-Jean.

Le fameux Fleuve du *Nil*, porte le même nom chez les Abyſſins, les Egyptiens, les Arabes & les Indiens. Ses ſources ſont aux confins méridionnaux de l'Abyſſinie, vers le Pays des Caffres; c'eſt de quoi l'Auteur reçut des informations certaines par le témoignage de quelques Seigneurs Abyſſins & de pluſieurs autres perſonnages conſidérables, qui l'aſſurerent que le Nil ne diſparoît nulle part, c'eſt-à-dire, ne ſe cache point ſous terre, comme les Anciens le rapportent, mais coule & ſe montre ſans ceſſe dans un lit fort large & fort profond. Dom Jean apprit auſſi que les accroiſſemens & les inondations du Nil viennent des pluies continuelles qu'il fait dans ce Pays au mois de Juin & de Juillet; qu'il s'y enfle & s'y répand comme en Egypte, & que la pluie ceſſant au mois d'Août, il rentre alors dans ſes bornes. Il confirme ce récit par l'obſervation qu'il fit à Maſſua même, au mois de Juin & pendant une partie de celui de Juillet. Il y vit des orages furieux, des pluies & un tonnerre continuel. Il remarqua que les Turcs étoient incommodés de même par des tempêtes qui ne finiſſoient pas, & que le Ciel y étoit toujours noir & nébuleux. Les Abyſſins lui dirent que ce qu'il voyoit n'étoit qu'une ombre de la réalité. Il ajoûte que les mêmes mois de Juin & de Juillet ſont l'hiver au Cap de Bonne-Eſpérance, & au long de toute cette Côte, où il pleut alors ſans intetruption. Informations ſur les ſources du Nil. Remarques ſur ce Fleuve.

Sur d'autres interrogations, il apprit encore que le Nil forme pluſieurs Iſles, entr'autres une fort grande, où eſt une Ville conſidérable qu'il prend pour l'ancienne *Meroe*; que ce Fleuve eſt infeſté par certains animaux dangereux qu'il prend pour des crocodiles, & que, dans certains lieux qu'on lui nomma, il tombe d'un rocher fort élevé, avec beaucoup de bruit, mais ſans ôter aux Habitans le pouvoir de s'entendre.

Atil Tingine, appellé enſuite *David*, qui regnoit dans l'Abyſſinie en 1530, devint ſi cruel & ſi tyrannique, qu'il ſe fit deteſter de ſes peuples. Dans le même-tems *Gradamor*, Roi de *Zeyla*, excité par le mécontentement des Abyſſins, ou peut-être invité par quelques Seigneurs, entra dans le Pays, s'y rendit maître de pluſieurs Villes, à la tête de trois cens Turcs armés d'arquebuſes, dont il ſoutint le courage & la fidélité par la permiſſion du pillage; tandis que s'engageant à délivrer les Habitans de leurs taxes, il gagna tel- Révolutions dans l'Abyſſinie.

(*a*) Ou *Arkeko* & *Erkeko*. Quelques Auteurs écrivent, mal-à-propos, *Erocco*. M. de l'Iſle écrit *Arcua*, & Purchaſs *Arquito*.

(*b*) Par le Prete-Jean ou le Prêtre-Jean, on entend certainement le Roi des Abyſſins, que les Portugais regarderent long-tems comme un Prince imaginaire, trompés par les fauſſes ſuppoſitions de Marco Paolo & d'autres Auteurs.

CASTRO. 1541.

lement leur affection, que les Nobles mêmes embraſſerent ſes intérêts. Le Prete-Jean fit avancer une armée contre lui; mais les Turcs y jetterent tant d'effroi par leurs armes à feu, qu'ils la mirent en fuite. Le Roi de Zeyla pouſſa ſes victoires, & ſoutenu par une multitude d'Abyſſins, il marcha vers les Cantons qui touchent à Magadoxa & à Melinde, où les tréſors de l'Abyſſinie étoient gardés. Atil Tingine entreprit de l'arrêter, avec toutes les forces qu'il put raſſembler ſous ſes propres ordres. Mais les Turcs, avec leurs arquebuſes, firent prendre la fuite à cette armée comme à la premiere. Le Prete-Jean, après ſa défaite, ſe retira dans les montagnes, où il mourut en 1539. Rien n'arrêtant le Roi de Zeyla après ſa victoire, il continua ſa marche par de grandes journées juſqu'au Tréſor. Il attaqua ce lieu, qui paroiſſoit inacceſſible; & l'ayant emporté après un long ſiége, il ſe mit en poſſeſſion du plus grand amas de richeſſes qu'il y eût dans l'Univers.

Les Abyſſins fidéles élurent, après la mort du Prete-Jean, ſon fils aîné pour Succeſſeur. Ce Prince étoit fort jeune. La confuſion regnoit dans le Pays. Son Oncle, aſſiſté de quelques Grands, uſurpa la Couronne; ce qui acheva de ruiner les Abyſſins. Tandis que le jeune Prince ſe trouvoit ainſi engagé dans une guerre civile, le Roi de Zeyla fondit ſur lui, & le força de ſe retirer dans la Montagne des Juifs. Cette Montagne eſt fort haute, & d'un accès très-difficile, parce qu'elle n'a qu'un ſeul chemin pour aller au ſommet, qui eſt une vaſte plaine, où les fontaines, les arbres, les beſtiaux & les terres cultivées ſont en abondance. Ses Habitans obſervent la Loi de Moyſe; mais Dom Jean ne put ſçavoir comment ils ſe ſont établis dans ce lieu, d'où ils étoient venus, ni pourquoi ils n'ont aucun commerce avec les Abyſſins. Ils ne laiſſerent pas de prendre la défenſe du jeune Prete-Jean contre les Uſurpateurs.

Montagne des Juifs dans l'Abyſſinie.

Ce fut vers ce tems, que les Portugais aborderent à Maſſua. Le bruit de leur arrivée effraya les Partiſans du Roi de Zeyla, & porta le jeune Prince à s'approcher de la Côte par les Montagnes, pour implorer le ſecours des Européens. Etienne Gama fit une réponſe favorable à ſa Lettre, & dégagea ſa promeſſe, à ſon retour de Suez, en lui envoyant cinq cens hommes ſous les ordres d'un bon Officier.

Les Portugais prennent part aux querelles des Abyſſins.

Les Abyſſins ſont naturellement cérémonieux, & comme eſclaves d'une infinité de petits points d'honneurs. Ils n'employent point d'autres armes que des dards, marqués d'une lance & d'une croix; ou du moins, ceux qui ſe ſervent d'une ſorte de demie épée ſont en petit nombre. Ils ſont fort actifs à cheval. Le menſonge & le vol paſſent pour les deux vices dominans de la Nation. Quoiqu'ils faſſent conſiſter les richeſſes dans la quantité de beſtiaux & de chameaux, ils ont beaucoup de paſſion pour l'or. Dans leur Pays ils ſont timides juſqu'à la lâcheté, & dans les Pays étrangers ils ſe diſtinguent par la hardieſſe & la valeur. Auſſi eſt-il paſſé comme en proverbe dans l'Inde, qu'*un Soldat doit être Abyſſin*. On en fait tant de cas dans les Royaume de Ballagat, de Cambaye & de Bengale, qu'ils y occupent les premiers poſtes de la Milice.

Caractere des Abyſſins.

Leur habillement eſt fort ſimple. Il conſiſte dans une chemiſe de toile. Les Seigneurs ont, par-deſſus, une ſorte de robbe qu'ils appellent *Beden*. La populace eſt nue. Ils mangent du *Bolliemus*, & de la chair crue, ou du moins

CASTRO. 1541.

ſaignante, ne la préſentant au feu qu'un inſtant. Dans le centre du Pays, ils n'ont ni Cités, ni Villes. Ils vivent dans les campagnes, ſous des tentes, comme les Arabes.

Tradition des Abyſſins ſur la Reine de Saba.

Ils ſe font beaucoup d'honneur de la Reine de *Saba*, qui s'embarqua ſuivant leur tradition, à Maſſua, & ſuivant d'autres à Suaquen, portant avec elle de grandes richeſſes à Jéruſalem, pour voir le Roi Salomon & lui faire des préſens. Ils prétendent qu'elle en reçut auſſi beaucoup de ce Prince, & qu'elle revint groſſe de lui dans ſes Etats.

Entrepriſe de détourner le cours du Nil.

C'eſt encore une opinion fort établie chez les Abyſſins, qu'un ancien Soudan de Babylone (*a*), ayant déclaré la guerre à l'Abyſſinie, le Prete-Jean de ce tems-là (*b*) raſſembla un grand nombre de ſes Sujets pour détourner le cours du Nil, & faire tomber ce Fleuve dans la mer par un autre Canal. Le Soudan fut ſi effrayé de ce deſſein, & ſi perſuadé que ſon exécution cauſeroit la ruine de l'Egypte, qu'il envoya auſſi-tôt des Ambaſſadeurs au Prete-Jean pour lui demander la paix & ſon amitié, en lui offrant, pour tous ſes Sujets, la liberté de paſſer en Egypte ſans y payer aucun tribut. En effet juſqu'à ce jour, les Abyſſins ne payent rien lorſqu'ils viſitent Jéruſalem & le mont Sinaï. Toutes ces circonſtances furent confirmées à Dom Jean de Caſtro par les Motes & les Turcs.

§. III.

Taches blanches ſur la mer. Iſle de Marate. Port de Schaback. Bancs & Canal de Suaquen. Diverſes apparences de la mer. Obſervation ſur la marée. Ville de Suaquen, ſon Port, ſes forces, ſon Commerce.

Continuation de la route maritime.

LA Flotte Portugaiſe mit à la voile de Maſſua le 19, au lever du Soleil, en ſuivant la Côte à la diſtance d'une demie lieue. Tout le jour fut ſombre & pluvieux. Le vent qui avoit duré Nord-Oueſt juſqu'au ſoir, fit place tout d'un coup à un petit vent d'Oueſt. On jetta l'ancre au long du Rivage, & la pluie redoubla pendant toute la nuit.

Le 20 au ſoir, on ne ſe trouva pas plus loin qu'une rangée de petites Iſles, ſituées du côté du Nord, à quatorze lieues de Maſſua, & quatre de la Côte, qui dans cette diſtance s'étend au Nord-Nord-Oueſt. On trouva de l'eau & des beſtiaux à *Harate*, à *Dabul* & à *Damanil*, qui ſont les plus avancées de ces Iſles, avec un petit nombre de pauvres chaumines. Le terrain eſt environné de bancs & de bas-fonds.

Harate. Dabul. Damanil.

A l'entrée de la nuit, on porta au Nord-Nord-Oueſt, avec un fort bon vent d'Eſt. Vers minuit, la flotte ſe trouva entre certaines taches fort blanches, qui jettoient des flammes auſſi vives que des éclairs. Ce ſpectacle ſurprenant tout le monde, on amena les voiles, dans l'opinion qu'on étoit ſur

Phénoménes.

(*a*) Il faut entendre quelque Soudan du Caire, que les Arabes appellent *Kabera*.

(*b*) C'étoit *Ale Beale*, prédéceſſeur d'*Onadingel*, qui eſt ici nommé Atil Tingil. Il commença effectivement l'ouvrage. *Voyez Purchas, tome 2. page 1170.*

CASTRO. 1541.

quelque banc de ſable. Mais en jettant la ſonde, on trouva vingt-ſix braſſes d'eau. D'ailleurs les Pilotes du Pays ne marquant aucun effroi, ſans qu'ils donnaſſent néanmoins aucune explication du Phénoméne, on prit le parti de remettre à la voile.

Le 21, le jour fit découvrir vers la mer une Iſle fort baſſe, qui parut effrayer les Pilotes Mores. Le 22, on arriva vers midi ſous une longue pointe de ſable qui vient de la Côte. Le Pilote de Dom Jean obſervant la latitude, trouva 18 degrés 30 minutes. Après avoir doublé cette pointe, on ſe vit dans une mer fort ouverte, & l'on fit voile au Nord-Oueſt quart d'Oueſt.

Marate. Dans l'eſpace d'une heure, on arriva dans un Port nommé *Marate*. La Côte pendant ce jour, s'étoit étendue au Nord-Nord-Oueſt. Elle eſt continuellement fort baſſe; mais les montagnes qui ſe préſentent dans l'éloignement, paroiſſent toucher aux nues.

Situation de cette Iſle. *Marate* (*a*) eſt une Iſle baſſe & déſerte, de figure ronde, à trois lieues de la terre, & ſoixante-ſix de Maſſua. Elle n'a pas plus d'une lieue & demie de tour. Du côté Sud-Oueſt qui regarde la terre, elle a un fort bon Port, à couvert de toutes ſortes de vents, ſur-tout de celui d'Eſt, & formé par deux longues pointes qui s'étendent Nord par Eſt, & Sud par Eſt. L'entrée en eſt fort étroite, parce qu'elle eſt bouchée par une longue Iſle fort platte, & par quelques bancs de ſable. Elle conſiſte en deux Canaux étroits, dont celui qui eſt du côté de l'Eſt, parut le plus ſûr à Dom Jean. Sa moindre profondeur eſt de trois braſſes; mais elle augmente à meſure qu'on s'avance vers le Port, où l'on trouve près du rivage quatre & juſqu'à cinq toiſes.

Daratata, Dolkefallar. Le 23, ayant remis à la voile de grand matin, on arriva vers onze heures à la vûe de deux petites Iſles fort avancées dans la mer, l'une nommée *Daratata*, l'autre *Dolkefallar*, dont Suaquen n'eſt éloigné que d'un jour de navigation. Après-midi l'on porta au Nord-Oueſt quart d'Oueſt, juſques vers le ſoir qu'on entra dans le canal de Suaquen, qui s'étend au Nord-Oueſt l'eſpace d'une lieue. La multitude des bancs oblige à de grandes précautions. On ſuivit tantôt l'Oueſt quart de Nord, tantôt l'Oueſt, en variant ainſi pendant trois lieues, juſqu'à la vûe d'une grande Iſle, d'où les bancs ſemblent partir; & de-là tournant vers la terre, on arriva avant le coucher du Soleil dans un

Schabak. fort beau Port, nommé *Schabak*, où l'on jetta l'ancre. Le Pilote trouva ce jour-là, par la hauteur méridienne, que la latitude étoit preſque de 19 degrés.

Baſſes de Suaquen. Les Baſſes de Suaquen ſont en ſi grand nombre, & ſi bizarrement entremêlées d'Iſles, de rocs, & de canaux, que la deſcription en eſt impoſſible. Il n'y a que des Pilotes exercés, tels que ceux de l'Iſle de *Robon*, qui puiſſent conduire un Vaiſſeau ſans danger à travers tant d'écueils & de difficultés. Leur étendue eſt de ſept ou huit lieues, après leſquelles on entre dans un autre Canal, qui eſt plus ſûr pour les grands Vaiſſeaux. Cependant on peut laiſſer tous ces bas-fonds & ces bancs à droite, pour cotoyer de fort près le rivage; & c'eſt même la meilleure & la plus agréable route.

Le 24, au lever du Soleil, on quitta Schabak, & l'on entra dans un Ca-

(*a*) On doit ſe ſouvenir, pour tous ces noms, de l'avis général que j'ai donné dans ma Préface.

nal

nal ſi étroit, que deux Vaiſſeaux n'y purent paſſer de front. Il ne s'approche du rivage que de la portée d'une arbalête, & ne s'en éloigne pas plus auſſi que d'une portée de canon. Tous les rocs, les bancs, & les bas-fonds qu'il a de chaque côté, ſont cachés ſous l'eau, mais ne ſe découvrent pas moins aiſément par la couleur de la mer, qui paroît ou rougeâtre, ou toute verte au-deſſus, & qui eſt noirâtre au contraire dans tout l'eſpace qui ne manque point de profondeur. CASTRO. 1541. Diverſes couleurs de l'eau.

Vers midi, l'on jetta l'ancre au-deſſous d'une petite Iſle, baſſe & ronde, qui eſt à quatre lieues de Schabak, à 19 dégrés. Ptolemée place à cette latitude la montagne des Satyres (*a*), dont les Pilotes du Pays n'ont aucune connoiſſance. Dom Jean ayant marché l'eſpace de deux milles, apperçut des bêtes d'eſpeces différentes, & de vaſtes troupeaux de chevres dont les traces étoient empreintes dans toute la plaine; ce qui lui fit juger que la fable des Satyres habitans de cette Iſle, n'a point eu d'autre origine. De Schabak juſqu'ici, on ne trouve jamais moins de deux braſſes & demie de fond, ni plus d'onze. La marée ne s'éleve point ici plus de dix pieds, & le flux commence auſſi-tôt que le Soleil monte ſur l'horiſon, à peu près comme je l'ai rapporté de la Lune, dans l'Iſle de Socotra. Origine de la fable des Satyres.

Le 26, au lever du Soleil, on partit de cette Iſle, en laiſſant à gauche au long du Continent une chaîne de rocs, qui s'étend fort loin; mais la mer parut libre & ouverte ſur la droite. A neuf heures on jetta l'ancre près d'une petite Iſle, environnée de beaucoup de bancs & de bas-fonds, mais qui ne laiſſe pas d'avoir un bon Port. Elle n'eſt qu'à une lieue & demie de la précédente, & cinq lieues au-deſſous de Suaquen. Le lendemain on n'alla mouiller l'ancre qu'à une lieue & demie plus loin, ſur vingt-huit braſſes de fond. Le 28, on jetta l'ancre deux fois, l'une à deux lieues de la Côte ſur 23 braſſes de fond, après avoir remarqué du côté de la mer, à la couleur rouge ou verte de l'eau, qu'il s'y trouvoit quantité de bas-fonds; & la ſeconde fois, le ſoir, ſur un fond de 37 braſſes, contre une petite Iſle dont Suaquen n'eſt plus éloigné que d'une lieue & demie. La Côte du Continent s'étend au Nord-Nord-Oueſt, & Sud-Sud-Eſt. Elle eſt bordée par un banc qui entre dans la mer l'eſpace de deux lieues. Le premier de Mars on doubla la pointe de ce banc, pour entrer dans un Canal intérieur, & l'on arriva au Port de Suaquen. Environs de Suaquen.

Cette Ville étoit alors une des plus riches du Levant, ſur la Côte des Abyſſins. Elle égaloit, & peut-être ſurpaſſoit-elle, les plus fameuſes, par la bonté & la ſûreté de ſon Port, par la facilité d'y charger & déchargerles Vaiſſeaux, par ſon trafic avec les Pays éloignés (*b*), par ſa force & les avantages de ſa ſituation. Port de Suaquen.

La nature a mis le Port à l'abri de tous les vents. L'eau y eſt continuellement ſi tranquille qu'on s'y apperçoit à peine des marées. Il peut contenir deux cens Vaiſſeaux & des Galeres ſans nombre. Le fond eſt par-tout de cinq ou ſix braſſes, & de ſept dans quelques endroits. Les Bâtimens peuvent s'ap-

(*a*) Cela eſt fort vraiſemblable, mais il ne s'enſuit pas que la Montagne dont parle Ptolemée, fut ici, par la raiſon que j'ai déja fait obſerver.

(*b*) Depuis les conquêtes des Turcs, Mocka & pluſieurs autres lieux ont enlevé le Commerce de Suaquen.

CASTRO. 1541.

procher autour de la Ville juſqu'au bord du rivage, & recevoir les marchandiſes des Magaſins par une ſimple planche de communication. Pour le Commerce, Dom Jean ne trouva que Liſbonne à comparer avec Suaquen. Les deux Peninſules de l'Inde, mais particuliérement *Cambaye*, *Tanaſarin*, *Pegu*, *Malaca*, les Golfes Perſique & Arabique, le Caire, Alexandrie, tout le Pays des Abyſſins, d'où il venoit à Suaquen de l'or & de l'yvoire en abondance, étoient les lieux de ſes correſpondances ordinaires. A l'égard de la force, cette multitude de bas-fonds, d'Iſles, de rocs, de bancs de ſable, & de canaux qu'il faut paſſer dans l'eſpace de ſeize lieues, ſont comme un rempart naturel. La mer y eſt ſi terrible & ſi dangereuſe, que les Habitans n'ont pas beſoin d'autre ſecours pour leur défenſe. Voici d'ailleurs la ſituation de la Ville. Au milieu d'un enfoncement de figure ronde, eſt une Iſle de la même forme, platte & preſqu'à fleur d'eau, dont le circuit n'eſt que d'un mille. Tout cet eſpace eſt couvert de maiſons; de ſorte que la Ville eſt une Iſle, ou l'Iſle une Ville. La diſtance du Continent à l'Eſt-Sud-Eſt & au Sud-Oueſt, n'eſt que d'une portée de mouſquet. Le Canal eſt libre autour de la Ville, & n'a jamais moins de ſix ou ſept braſſes d'eau, de ſorte que les Vaiſſeaux peuvent par-tout y mouiller ſur un excellent fond.

Situation de la Ville.

Trois Iſles dans la Baye.

Dans le même enfoncement, ou la même Baye, on trouve trois autres Iſles, dont les deux plus éloignées ſont fort petites; mais la troiſiéme, qui eſt proche du Canal, n'a pas moins de grandeur que la Ville. Entre cette Iſle & la Côte au Nord, eſt un autre Canal, aſſez grand pour contenir une flotte nombreuſe, ſur ſept braſſes d'eau, ſans qu'elle puiſſe y recevoir aucun dommage de la Ville, ni même en être autrement apperçue que par ſes mats. La marée eſt pleine dans la Baye au lever du Soleil: elle diminue par degrés juſqu'à midi; où l'eau eſt tout-à-fait baſſe. Enſuite remontant de même dans le cours de l'après-midi, elle ſe retrouve pleine au Soleil couchant. Sa plus grande élévation ne va pas à plus de quatre pieds au bord de la Ville, ni à plus de ſix au long de la Côte. Mais elle étoit baſſe quand l'Auteur fit cette obſervation.

§. IV.

Tourbillon. Mer pleine de rocs & de bancs. Marée. Ports de Dradate, de Doroo, de Fuschaa, d'Arecka, de Salaka, de Farate, de Kilfit, de Ras al Devaer, de Ras al Sidid. Tonnerre & grêle. Bas-fonds ſans nombre.

ON quitta Suaquen le 9 de Mars avant le coucher du Soleil, & l'on jetta l'ancre à la bouche du Canal, d'où l'on ſe mit en mer le lendemain, avec un tems obſcur qui dura tout le jour, & la nuit ſuivante. Tandis-qu'on étoit à l'ancre, il tomba une prodigieuſe quantité de pluie. Le jour d'après, il vint du Nord un orage violent, en forme de tourbillon, qui élevant fort haut le ſable du rivage, & le diſperſant enſuite dans les airs, le fit paroître long-tems comme un grand brouillard, ou comme une épaiſſe fumée. Le 12, on ſortit du Canal, ſans avoir fait encore plus de deux lieues, depuis Suaquen, & ſans être à plus d'une lieue & demie de la Côte; mais on ſe trou-

Orage & brouillard extraordinaire.

va au milieu de tant de rocs, de bancs de ſable, de baſſes, où la mer bartoit avec violence, qu'on fut obligé de plier les voiles, & de tirer à la rame pendant trois heures, juſqu'à la fin de toutes ces difficultés. Vers le ſoir on mouilla l'ancre entre les bancs & la Côte, à trois lieues de Suaquen, dans un Canal fort étroit, mais à couvert de la violence des flots. Le 13, une heure avant le jour, on ſortit du Canal, & les premiers rayons du Soleil firent découvrir ſur la droite, à la portée du canon, une longue rangée de bancs & d'écueils, qui paroiſſoient s'étendre dans le même ſens que la Côte. A onze heures le vent changea, & ſoufflant du Nord-Nord-Oueſt, il devint ſi impoſſible d'avancer, qu'on fut forcé d'amarer contre les rocs. Mais vers deux heures après midi, le vent étant devenu Nord-Nord-Eſt, on porta au Nord-Oueſt, & l'on s'approcha de la Côte, dans un Canal étroit, où l'on trouva facilement à mouiller l'ancre. On étoit à ſept lieues de Suaquen, d'où la Côte porte Nord & Sud, & Nord quart d'Oueſt, & Sud quart d'Eſt. CASTRO. 1541.

Le 15, Dom Jean prit terre ſur le Continent, où il obſerva que lorſque le Soleil étoit élevé de deux heures ſur l'Horiſon, la marée étoit haute, & qu'à deux heures après midi, elle étoit baſſe. Sa hauteur eſt d'environ 22 coudées. Obſervation ſur la marée.

On ſortit le 16, du Canal, le vent étant au Nord, & l'on jetta l'ancre une demie lieue plus loin. Le 17, on mouilla dans un fort bon Port, nommé *Tradate*, à dix lieues de diſtance. La terre eſt très-baſſe au long du rivage; mais à trois lieues elle a des montagnes fort élevées. Tradate mérite un rang entre les meilleurs Ports. Sa latitude eſt de 19 degrés 50 minutes. L'entrée n'a pas moins d'une portée de fauconneau de largeur; mais il va toujours en s'étréciſſant; ce qui n'empêche point qu'il n'ait dans toute ſon étendue vingt braſſes d'eau, ſur un fond de vaſe. A peu de diſtance du rivage, on trouve pluſieurs puits, de la meilleure eau qu'il y ait ſur toutes ces Côtes. Tradate & ſon Port.

Le 19 on fit voile l'eſpace d'environ trois lieues & demie, à la vûe d'un grand nombre de bancs. La Côte s'étend Nord & Sud. Le 20, au lever du Soleil, la mer étant fort agitée par un vent du Nord, on fut forcé de ſe mettre à couvert entre les bancs, où l'on s'engagea par un Canal fort étroit & fort difficile. A peine eut-on jetté l'ancre, que le vent devint Nord-Nord-Eſt. Le 21, on partit avec un bon vent Oueſt-Nord-Oueſt. Une heure après, on ſe trouva à la hauteur d'une fort longue & fort belle pointe (*a*) derriere laquelle eſt la Baye de *Doroo*. Baye de Doroo.

Doroo eſt une belle & grande Baye à quinze ou ſeize lieues de Suaquen. Elle a du côté du Sud cette longue pointe qui s'avance dans la mer, & ſur laquelle on a bâti une tour ronde, qui a l'apparence d'une colomne. La Baye eſt remplie d'Iſles, d'enfoncemens, de criques, où pluſieurs Vaiſſeaux pourroient ſe retirer ſans être apperçus. L'entrée de la Baye eſt fermée, dans ſa plus grande partie, par un banc de ſable, qui s'étend près d'un mille dans la mer. Mais à l'oppoſite du Cap, il reſte un Canal étroit où l'on trouve ſix braſſes d'eau, qui diminuent en avançant, juſqu'à trois. Le fond eſt d'une terre glaiſe très-dure. La direction du Canal eſt Eſt par Nord. Un puits qui n'eſt qu'à une portée de canon de la Baye, fournit de l'eau abondamment; mais elle ſe ſent du voiſinage de la mer.

(*a*) Dom Jean prétend que cette pointe eſt celle que Ptolemée appelle le Promontoire de Diogene.

CASTRO. 1541.

Le 22 à la pointe du jour, on partit à la rame, & traverſant heureuſement les rocs dont cette mer eſt remplie, on amara vers midi contre les derniers; après quoi, doublant vers le ſoir une pointe fort baſſe, on entra dans

Baye de Fuſchaa.

une Baye ſpacieuſe, nommée *Fuſchaa*, à trois lieues & demie de Doroo. La Côte, depuis ce Port, s'étend Nord & Sud, inclinant un peu vers l'Oueſt & l'Eſt.

Ses propriétés.

La Baye de *Fuſchaa* eſt remarquable par un *Pic* fort haut & fort pointu. Sa latitude eſt vingt degrés quinze minutes. Deux pointes très-baſſes, éloignées d'une lieue, l'une de l'autre, forment ſon entrée. Comme la mer n'y eſt point impétueuſe, la rade en eſt fort bonne, depuis dix & douze braſſes de profondeur juſqu'à cinq. Il ne ſe trouve point d'eau dans les terres voiſines, tant elles ſont ſéches & ſtériles. Au long de la Côte méridionale de la Baye, on voit neuf petites Iſles en cercle, & quelques autres diſperſées; mais toutes fort baſſes & environnées de bas-fonds.

Le 25, après avoir rangé la terre l'eſpace de quatre lieues, en voyant un grand nombre de rocs ſur la droite, on arriva dans un fort grand Port, qui

Port d'Arekca.

ſe nomme *Arecka*. La Côte continue Nord & Sud, tournant un peu vers l'Oueſt & l'Eſt.

Deſcription de ce Port.

Dom Jean parle d'Arekca comme du Port le mieux fortifié & le plus capable de défenſe (*a*) qu'il ait vû dans cette Met. Il eſt à vingt-deux lieues de Suaquen. Au milieu de l'entrée eſt une Iſle longue de deux cens pas, & d'environ la même largeur, qui a du côté du Sud un banc de ſable qui ferme le paſſage. Du côté du Nord, le Canal eſt large d'une portée d'arbalête, & n'a pas moins de quinze braſſes de fond. Sa longueur, Nord-Oueſt & Sud-Eſt, eſt d'une portée de canon. Il faut ſuivre avec ſoin le milieu, parce que les deux côtés ſont parſemés de rocs. Après ce Canal, la Côte s'enfonce à droite & à gauche, & forme un Port large d'une lieue, ſur une demie-lieue d'enfoncement. Le milieu eſt fort profond; mais il y a beaucoup de baſſes à l'entour. Lorſqu'on a le Pic à l'Oueſt-Sud-Oueſt on a paſſé le Port. Ce fut de-là que Gama renvoya la plus grande partie de ſa flotte à Maſſua, ſe réſervant quinze petites Galeres, avec leſquelles il continua ſa navigation.

Port de Salaka.

Le 30, il alla jetter l'ancre à quatre lieues d'Arecka, dans le Port de *Salaka*, vingt-ſix lieues au-delà de Suaquen. La Côte porte Nord & Sud. Il eſt remarquable que juſqu'au Port d'Arekca, la terre au long de la Côte eſt fort baſſe & fort plate juſqu'aux pieds des montagnes; au lieu qu'enſuite, l'eſpace, entre les montagnes & le rivage, eſt rempli de collines, & continuellement inégal.

Ras al Devaer.

On fit ſept lieues le 31, & l'on amara contre un banc qui n'eſt qu'à une lieue du rivage. Depuis Salaka, la Côte commence à tourner beaucoup. Elle eſt fort baſſe une lieue au-delà d'*Al Devaer* (*b*), & ſe termine à une pointe de terre où l'on voit treize petits tertres, que les Pilotes Mores prennent pour des Tombeaux. Après cette pointe, qui ſe nomme *Ras Doaer* (*c*), la Côte s'étend Nord-Nord-Oueſt, juſqu'à des bancs de ſable, auprès deſquels on jetta l'ancre. La pointe de Ras Doaer eſt fort renommée dans cette Mer, parce

(*a*) Dom Jean ſuppoſe que c'eſt le *Dioskuron* de Ptolemée.

(*b*) Ou *Doaer*. Au reſte, les Auteurs Anglois reconnoiſſent que cet article eſt fort obſcur dans le Journal de Caſtro.

(*c*) *Ras* ſignifie *tête*. Les Arabes employent ce mot pour ſignifier une pointe de terre. Ras al Sidid ſignifie *la pointe neuve*.

Digitized by Google

CASTRO. 1541.

que tout ce qui fait voile de Maſſua, de Suaquen, & des autres lieux, à Joddah, à Koſſir & à Tor, doit néceſſairement y paſſer. La mer, dans ces dix-ſept lieues, eſt ſi remplie de rochers & de ſables, qu'on croiroit, dit l'Auteur, qu'il eſt plus facile de la paſſer à gué que dans les plus perites Barques. Ainſi, loin de pouvoir tracer la roure, on eſt forcé de s'abandonner comme au hazard, ou du moins à la direction d'un ſage Pilote.

Triangle d'Iſles.

Entre *Salaka* & *Ras Doaer*, on trouve trois Iſles qui forment un triangle; mais plus près du dernier de ces deux lieux que de l'autre. La plus grande, qui ſe nomme *Magazarum*, a deux lieues de longueur. La terre en eſt fort haute, & manque d'eau. Son éloignement de Ras Doaer eſt de trois lieues au Sud. La ſeconde Iſle s'appelle *Almante*. Elle eſt plus loin vers la mer, haute & dépourvûe d'eau comme l'autre. Mais la troiſiéme qui eſt à quatre lieues de Salaka, eſt fort baſſe & roure compoſée de ſable.

Riviere de la Farate.

Le 2 d'Avril, en s'éloignant des bancs, on ſe ſervit des rames pour ſe rapprocher de la Côte, & l'on découvrit, à quatre lieues, l'embouchure de la *Farate*, belle & large riviere. Elle eſt large d'une portée de coulevrine, entre deux pointes fort baſſes, de chacune deſquelles ſort un banc de ſable. C'eſt entre ces deux bancs qu'on trouve l'entrée du Canal. La profondeur de l'eau y eſt de trente braſſes; mais elle diminue juſqu'à dix-huit. Cette riviere coule de l'Oueſt à l'Eſt, & ſa latitude eſt de vingt-un degrés quarante minutes. La terre eſt fort baſſe des deux côtés, ſans aucune apparence d'arbres ou de buiſſons. Une lieue plus loin, les Galeres trouverent *Kilfit*, beau Port, à l'abri de toutes ſortes de vents, avec douze braſſes de fond dans toutes ſes parties. Il eſt formé par deux pointes, qui s'étendent Nord-Oueſt par Nord, & qui ſont éloignées l'une de l'autre de près d'un mille. Toute la circonférence du Port eſt d'environ trois lieues. Cette Côte eſt fort pierreuſe; & depuis la Riviere Farate on trouve une chaîne de montagnes, entre leſquelles on en diſtingue une fort haute. A deux lieues de Kilfit eſt un autre Port, qui s'appelle *Moamaa*. On trouve enſuite deux pointes de ſable qui viennent du Continent; & depuis Kilfit juſqu'à *Ras al Sidid*, qui en eſt à neuf lieues, on a ſur la droite quelques bas-fonds; quoique le nombre en ſoit moins grand qu'on ne l'a vû juſqu'ici. La Côte s'étend Nord par Oueſt, & Sud par Eſt.

Port de Kilfit.

Moamaa.

Port de Ras-al Sidid.

Ras al Sidid, où l'on mouilla le ſoir, eſt un petit Port, mais fort commode & fort agréable. Il n'a que deux milles de tour. On y compte cinquante-ſept lieues de Suaquen. Sa forme eſt ronde. L'entrée eſt formée par deux pointes, dont l'une tourne au Nord & l'autre au Sud. Elle a dix-huit braſſes d'eau; mais on n'en trouve que quinze dans l'intérieur du Port. Le fond en eſt fort net, & les Vaiſſeaux n'y reſſentent point d'autre vent que celui d'Eſt. On trouve à moins d'une lieue dans les terres, un puits d'eau qui n'eſt pas des meilleures.

On doit obſerver que, dans cette partie de la Côte, les Rivieres & les Ports n'ont point de barre, ni de bancs de ſable à leur entrée. On y trouve au contraire plus de fond que dans l'intérieur. Dom Jean remarqua ſur la Côte de Ras al Sidid pluſieurs arbres qui reſſembloient au liege par le tronc & les branches, & qui lui parurent couverts de la même écorce. Cependant le reſte y reſſemble peu, car les feüilles ſont fort larges, épaiſſes, ver-

CASTRO. 1541.

tes, & croiſées par de grandes veines. Le bourgeon eſt ſemblable à la mauve; mais il eſt d'une grande blancheur. Si l'on coupe la moindre branche de cet arbre, on en voit ruiſſeler du lait. Dans l'intérieur des terres, il croit des caprins, dont les Mores ne mangent que les feüilles. Dom Jean ne découvrit point d'autres arbres ſur toute la Côte du Golfe, à la réſerve d'un petit bois, un peu au-deſſus de Maſſua, dans un terrain marécageux fort proche de la mer. Encore prétendoit-on qu'il y avoit été planté.

Arbre d'où le lait ruiſſele.

Le 4, depuis le lever du Soleil juſqu'à onze heures du matin, on reſſentit les violens effets d'un vent de Nord-Oueſt : après quoi un tonnerre affreux ſe fit entendre, & fut ſuivi d'une grêle, la plus groſſe que l'Auteur eût jamais vûe. Pendant que le tonnerre dura, le vent ne fit que changer continuellement, & demeura enfin Nord. Ce même jour, Dom Jean trouva la variation d'un degré un quart au Nord-Eſt, & la latitude du Port de vingt-deux degrés. Cependant il confeſſe qu'avec quelque ſoin que cette obſervation ait été faite à terre, elle peut avoir été ſujette à quelque erreur, parce que la chaleur exceſſive du Soleil avoit cauſé quelque déſordre dans l'inſtrument.

Effet du Soleil ſur les inſtrumens Aſtronomiques.

On partit du Port de Ras al Sidid le 6, une heure avant le jour, & l'on ne fit ce jour-là que trois lieues & demie. Le 7 au matin, on fit trois lieues à la rame, en cotoyant le rivage, & l'on jetta l'ancre près d'une longue (a) pointe de terre. Vers midi, on remit à la voile, mais avec beaucoup d'inquiétude, à cauſe de la multitude ſurprenante de petits rocs qu'on appercevoit des deux côtés. La crainte devint ſi vive qu'elle fit plier les voiles & reprendre les rames. Au Soleil couchant, on jetta l'ancre dans un fort bon Port, nommé *Komol*, à onze lieues de Ras al Sidid.

Port de Komol.

§. V.

Qualité de la Mer & des Côtes. Port de Komol, de Schaak al Yadain, de Sial, de Gadenauhi, de Scharm al Kiman, de Schanna, de Qualibo. Caps de Ras al Nashef & de Ras al Anf. Iſles de Zermojette, de Kornaqua, de Schoaris, de Konnaqua, de Babuto. Roc remarquable. Vents & arbres.

A Deux lieues de Ras al Sidid on trouve une pointe de terre, entre laquelle & celle dont j'ai parlé, à ſix lieues du même Port, eſt une grande & fameuſe Baye, qui contient, vers la pointe Nord-Oueſt, un Port extrêmement couvert, & défendu contre toutes ſortes de vents. Cette derniere pointe eſt une Iſle. On compte de-là cinq lieues Nord-Oueſt quart de Nord, juſqu'à la pointe de Komol, entre laquelle & la derniere, eſt une autre Baye formée par ces deux pointes. C'eſt à celle-ci que finiſſent (b) les grandes montagnes qui regnent juſques-là au long de la Côte.

(a) L'Auteur aſſure, avec confiance, que cette pointe doit être la Starta de Ptolemée. Les preuves ſont ſa latitude & ſa ſituation locale.

(b) Dom Jean, par cette raiſon, prend cette Pointe pour le Promontoire de *Prionoto*, dans la troiſiéme Table d'Afrique de Ptolemée.

Digitized by Google

CASTRO. 1541.

Komol, éloigné d'environ ſoixante-huit lieues de Suaquen, eſt au vingt-deuxiéme degré trente minutes de latitude. Son Port eſt à l'extrêmité de la Baye, fort proche de la pointe du Nord-Oueſt. Il eſt très-ſûr, quoique d'une très-petite étendue. Un banc de ſable ſert tout à la fois à défendre l'entrée, & à rompre l'impétuoſité de la mer. La terre qui l'environne forme une perſpective agréable. Elle eſt habitée par les *Badwis* (*a*), peuple nombreux, qui differe peu des Arabes errans. Deſcription du Port de Komol.

Du Port de Komol, d'où l'on partit à trois heures après minuit, on ſe ſervit quelque tems des rames au long de la Côte, & l'on mit enſuite à la voile. Mais quelques Bâtimens ayant heurté contre les rocs, on replia les voiles pour reprendre la rame. Le 8, à la pointe du jour, on arriva dans une grande & belle Baye, à laquelle on ne vit point de fin, du côté du Nord & du Nord-Oueſt. Les écueils continuoient d'être en ſi grand nombre de chaque côté, que vers le ſoir, on prit le parti d'amarer contre les rocs. Le 9, on gagna un grand banc de ſable, qui s'étend Nord-Eſt quart d'Eſt, & qui s'appelle en Arabe *Schaak* (*a*) *al Yadaïn*, c'eſt-à-dire, *Banc des mains*, parce qu'il reſſemble à deux bras ouverts, avec leurs mains. Il eſt ſitué à l'extrêmité d'une grande Baye qui a un Port dans l'enfoncement, à quatre lieues de la pointe de Ras al Nashef, Eſt-Sud-Eſt. Les détours du banc mettent ce Port fort à couvert. Banc de Schaak al Yadaïn.

Depuis le Cap où finiſſent les montagnes juſqu'à la premiere pointe qui le ſuit, le cours de la Côte eſt Nord-Oueſt quart de Nord. Enſuite elle tourne beaucoup en s'enfonçant dans la grande Baye, & revient former un autre grand Cap, qui s'appelle *Ras al* (*c*) *Nashef*, ou le Cap Sec. L'Iſle de Zermojete, que Dom Jean apperçut, eſt éloignée de cette pointe d'environ huit lieues, à l'Eſt. C'eſt le premier endroit d'où l'on peut voir les deux Côtes du Golfe; mais celle de l'Arabie en eſt la plus éloignée. Cette Iſle, qui eſt fort haute & fort ſtérile, en a une petite à peu de diſtance. Ras al Nashef.

Le 10, on porta dans la matinée au Nord-Nord-Eſt, avec un fort bon vent; & la mer parut libre & navigable. Une demie-lieue au-delà de la pointe, on crut découvrir un Vaiſſeau à la voile; mais en avançant on trouva que c'étoit un rocher blanc qui trompe ainſi tous les gens de mer. De-là tirant Nord par Eſt, on arriva dans une Iſle nommée *Kornaqua*. On paſſa entre cette Iſle & la terre, qui en eſt éloignée d'une lieue & demie. L'Iſle de Kornaqua eſt petite & ſtérile. Dans une demie-lieue de circuit, ſa forme eſt celle d'un lezard, qui a les pieds étendus. Elle eſt à ſix lieues de Zermojete, Nord-Oueſt par Oueſt. On arriva enſuite à la hauteur d'une longue pointe de ſable, qui ſe nomme (*d*) *Ras al Anf*, c'eſt-à-dire, *Cap du Nez*. On ne découvre point d'arbres, ni même d'herbe, dans une vaſte plaine qui forme la Côte en cet endroit. Sur la pointe même, on apperçoit un grand Temple, qui n'eſt accom- Iſle de Kornaqua. Ras al Anf.

(*a*) Ce mot ſignifie *Peuple du Deſert*. C'eſt ainſi qu'on diſtingue les Arabes vagabonds, de ceux qui vivent dans des Villes.

(*b*) Purchaſſ écrit *Xaab al Iden*; mais c'eſt une erreur. Schaak al Yadain, ſignifie exactement le banc ou l'écueil des deux mains.

(*c*) L'Auteur ſuppoſe que c'eſt ici le Pentadactylus de Ptolemée. Il ajoûte que cet ancien Geographe appelle la grande Zermojete *Agathon*; mais il ne parle point de la petite. Le Docteur Pocock place Pentadactylus un peu au Sud de Koſſir.

(*d*) Ras ſignifie Pointe ou Cap.

Digitized by Google

CASTRO. 1541.

pagné d'aucun autre édifice. Ras al Anf, eſt un lieu célébre entre les gens de mer, parce qu'après l'avoir paſſé, on ſe croit déliyré de toutes ſortes d'embarras & de dangers.

Après avoir ſuivi la Côte juſqu'à midi, l'eſpace de trois lieues au-delà du Cap, le Pilote de Dom Jean trouva vingt-quatre degrés dix minutes de latitude. Ainſi *Ras al Anf* (*a*) peut être au vingt-quatriéme degré. Une demie heure avant le coucher du Soleil, on paſſa au long de *Schoaris*, petite Iſle à deux milles de la Côte. A l'Eſt, on apperçoit un grand roc, qu'on prendroit auſſi pour une Iſle. On traverſa des écueils, un mille plus loin, & l'on alla jetter l'ancre dans un Port nommé *Sial*, à cent & trois lieues de Suaquen. Dom Jean remarqua, ſur tous ces bancs & ces rocs, beaucoup plus d'oiſeaux de mer qu'il n'en avoit vû juſqu'alors dans le Golfe.

Iſle de Schoaris.

Depuis Ras al Nashef, l'eſpace d'environ ſeize ou dix-ſept lieues juſqu'à l'Iſle de *Schoaris*, la Côte tourne d'abord par divers enfoncemens, & s'avance enſuite, comme je l'ai dit, par la longue pointe de Ras al Anf, qui eſt à ſix lieues de l'autre, & qui s'étend Nord-Eſt quart de Nord. Depuis Ras al Anf, la Côte va directement Nord-Oueſt juſqu'à Schoaris, qui en eſt à dix ou onze lieues. La mer dans cet eſpace n'a des écueils qu'en trois endroits. Le premier eſt à l'Eſt de l'Iſle de Kornaqua, où l'on trouve une belle chaîne de rocs qui s'élevent au-deſſus de l'eau, & qui s'étendent aſſez loin vers la Côte. Le ſecond eſt l'Iſle même de Schoaris, qui a des deux côtés des bancs & des baſſes, ſi étendus du côté de la Côte, qu'ils paroiſſent boucher le paſſage. Le troiſiéme lieu eſt Sial; où la mer eſt ſi parſemée de rocs & de bancs, qu'on a peine à s'y figurer un endroit libre.

Pays habité par les Badwis.

Le Pays, depuis Suaquen juſqu'à Ras al Anf, eſt habité par des Badwis; & juſqu'à Suez, qui appartient à l'Egypte, on ne trouve point d'autres Habitans. Dom Jean obſerve que Pomponius Mela & tous les anciens Géographes appellent les premiers *Ethiopiens*, & les autres *Arabes*, à l'exception de Ptolemée, qui appelle ceux-ci Egyptiens Arabes: & dans l'opinion de Dom Jean, l'autorité de Ptolemée doit l'emporter.

Baye de Gadenauhi.

Le 11, ayant quitté Sial, on avança pendant quatre lieues à la rame Nord-Oueſt quart de Nord, & l'on entra dans une grande Baye qui ſe nomme *Gadenauhi*. La Côte redevient ici fort montagneuſe. Le Port de Gadenauhi eſt à cent ſept lieues de Suaquen, à vingt-quatre degrés quarante minutes de latitude. La marée y étoit baſſe à une heure après-midi, & ſe trouva pleine le ſoir, une heure après que la Lune fut montée ſur l'horiſon.

Iſle de Babuto.

Le vent étant devenu Nord-Oueſt à deux heures après-minuit, on ne laiſſa point de partir; mais en paſſant, à la pointe Nord-Oueſt de la Baye, entre un banc de ſable & l'Iſle de Babuto, on heurta rudement contre le banc de ſable. Cet accident n'eut point de ſuite dangereuſe. Cependant il obligea de tirer à la rame au long de la Côte, en luttant tout le jour contre le vent.

(*a*) L'Auteur croit que c'eſt l'ancienne Berenice, parce que Ptolemée la place ſous le Tropique; & Pline dit qu'au Solſtice d'Eté le Gnomon n'y fait point d'ombre à midi; ce qui revient à la même choſe. Mais il eſt toujours à préſumer que la ſituation que lui donne Ptolemée eſt purement accidentelle, c'eſt-à-dire, que ce n'eſt que le réſultat du calcul des diſtances; & Pline ne parle que ſur l'autorité de Ptolemée. Suivant les plus fortes apparences, Al Koſſir, dont on parlera bien-tôt, eſt l'ancienne Berenice.

On

On mouilla l'ancre le 12, une heure après le lever du Soleil, dans un petit Port, extrêmement ſûr & commode, nommé *Scharm al Kiman*, c'eſt-à-dire, ouverture des Montagnes. Il n'eſt pas à plus d'une lieue & demie de Gadenauhi. En remettant à la voile avec un vent d'Eſt-Sud-Eſt, on eut, vers midi, un tems ſi orageux, que le ſable enlevé dans les airs, paroiſſoit comme une épaiſſe fumée. Vers le ſoir, le vent devint ſi bizarre, que tandis que pluſieurs Bâtimens de la flotte jouiſſoient d'une eſpece de calme, les autres qui n'étoient éloignés que d'un jet de pierre, eſſuyoient des ſecouſſes furieuſes qui les obligerent de baiſſer leurs voiles. Enſuite, la ſcene changeant preſqu'auſſi-tôt, ceux qui avoient été tranquilles furent agités avec violence, & les autres ne ſe reſſentirent pas du vent. Dom Jean répete que ce qui rendit cette avanture plus étrange, c'eſt que les Bâtimens étoient ſi proches, que ce jeu de la Nature lui parut preſque incompréhenſible. Dans cet intervalle, il vint de l'Eſt & l'Eſt-Nord-Eſt, des vapeurs ſi ardentes, qu'elles brûloient comme des flammes. Les nuées de ſable & de pouſſiere qui s'étoient élevées du rivage changeoient de place ſans perdre leur forme, & ſembloient ſe promener dans l'air. Quelquefois elles étoient pouſſées & repouſſées des mêmes côtés par pluſieurs vents contraires; & retombant enfin dans la mer, elles s'agitoient encore quelque-tems ſur la ſurface. Cette merveilleuſe eſpece de tempête ſurprit la flotte près du Port de *Schaona*, & dura juſqu'au ſoir, qu'on ſe mit à couvert dans le Port de *Gualibo*, après avoir fait environ treize lieues la nuit précédente & le même jour.

CASTRO. 1541.

Port de Scharm al Kiman.

Etrange ouragan.

Ports de Schaona & de Gualibo.

Depuis Gadenauhi juſqu'au Port de Schaona, qui eſt environné de monts rougeâtres, la Côte s'étend Nord-Oueſt quart Nord l'eſpace de dix lieues; & depuis ces monts juſqu'à une pointe qui eſt une lieue au-delà de Gualibo, on compte environ ſix lieues Nord-Nord-Oueſt. Dans cet eſpace de ſeize lieues, la mer, au long du rivage, n'a qu'un ſeul banc de ſable, qui eſt une lieue au-delà des monts rouges, & la moitié moins éloigné de la Côte. On trouve, dans la même étendue, un grand nombre de bons Ports, entre leſquels l'Auteur loue particuliérement celui de Schaona pour la grandeur & la commodité. Suivant le récit des Pilotes Mores, confirmé par les Habitans du lieu, il y avoit autrefois au fond de ce Port une fameuſe Ville habitée par des Genrils. La Côte eſt bordée de montagnes fort hautes, ſur une double rangée. On en remarqua deux auſquelles l'Auteur n'avoit rien vû de ſemblable. L'une eſt extrêmement noire, & l'autre extrêmement jaune. Elles ne ſont ſéparées que par des monceaux de ſable. Derriere la montagne noire eſt une vaſte plaine, remplie d'arbres fort hauts & fort touffus. C'étoient les premiers que l'Auteur eut vus dans le Golfe; du moins les premiers qui apparuſſent naturellement au terroir. Ces deux montagnes, & la plaine remplie d'arbres, ſont deux lieues au-deſſous de Scharm al Kiman.

Premiers arbres que l'Auteur voit dans le Golfe.

Le Port de Gualibo, qui eſt à cent vingt-deux lieues de Suaquen, reſſemble beaucoup, par ſon entrée & par ſa forme, au Port de Scharm al Kiman. Mais au lieu que la terre, aux environs de celui-ci, eſt fort montagneuſe, le Pays de Gualibo n'eſt qu'une vaſte plaine. Quoique l'entrée de ces deux Ports ait de chaque côté beaucoup de rocs, le Canal en eſt large & profond.

§. VI.

Port du Tuna. Obſervations ſur ce Port. Ville d'Al Koſſir. Son Port. Egypte connue ſous le ſeul nom de Riffa. Iſles de Safani al Bahr & de Scheduam. Ville de Tor. Corps & Monaſtere de Sainte-Catherine. Lieu où les Iſraëlites paſſerent la Mer Rouge.

CASTRO. 1541. Port de Tuna.

LE vent étant tourné au Nord-Oueſt, on partit de Gualibo le 5 d'Avril au matin; mais la mer s'enfla ſi fort qu'on fut obligé de relâcher avant midi dans un petit Port nommé *Tuna*, qui n'eſt qu'à une lieue & demie de l'autre. Tuna eſt au vingt-cinquiéme degré trente minutes de latitude. Son entrée eſt au milieu de deux rangées de rocs, & dans l'intérieur il eſt ſi rempli de rocs & de ſable qu'il devient extrêmement petit. Du côté du Nord, il a une pointe de ſable, qui forme en ſe courbant, une fort bonne retraite contre les vents Nord-Oueſt. Le Pays aux environs eſt ſec & ſtérile. Au Nord-Oueſt ſont trois montagnes pointues, auſquelles l'Auteur croit que l'art a donné cette forme, pour avertir qu'il y a un Port à peu de diſtance. Vers le ſoir on partit de Tuna, pour aller paſſer la nuit à une lieue de ce Port, ſous un banc de ſable, contre lequel on amara. Depuis une pointe, qui eſt une lieue & demie au-delà de ce banc, la Côte va Nord-Nord-Oueſt. Cette diſtance eſt de quatre lieues. Le 14, après avoir fait au long du rivage environ cinq lieues à la rame, contre vent & marée, on entra vers midi dans une belle Baye, au fond de laquelle on jetta l'ancre auſſi ſûrement que dans un bon Port. La Côte, pendant ces cinq lieues, s'étend Nord-Oueſt, & le terroir eſt moitié plaine, moitié montagne. Le 15, on fit ſept lieues en tirant au Nord-Nord-Oueſt, & l'on arriva au Port d'Al Koſſir (*a*).

Port & Ville d'Al Koſſir, lieu fort triſte.

Al Koſſit (*b*) eſt à cent trente-ſix lieues de Suaquen. Dom Jean trouva pour latitude vingt-ſix dégrés quinze minutes. Cette Ville étoit autrefois ſituée deux lieues plus loin ſur la Côte; mais faute d'un Port capable de recevoir le grand nombre de Vaiſſeaux qui y arrivoient, on lui a fait changer de ſituation. On voit encore quelques reſtes de l'ancienne Ville, qui portent le nom de vieux Koſſir. La nouvelle eſt fort petite (*c*). Les maiſons reſſemblent aux érables où l'on retire les troupeaux, quoiqu'il n'y ait aucune ſorte de beſtiaux dans la Ville. Elles ſont bâties de cailloux & d'argile, ou ſimplement de terre, & couvertes d'une ſorte de nattes; plus, diſent les Habitans, pour ſe garantir du Soleil, que de la pluie, qui tombe fort rarement.

(*a*) L'Auteur s'imagine, que ce peut être la *Nekheſia* de Ptolemée, d'autant plus qu'elle eſt dans ſes Tables vers le même parallele. Mais ſi Koſſir eſt Berenice, Nekheſia devoit être beaucoup plus haut, comme le Docteur Pocock l'a placée.

(*b*) *Al Koſſir*, ou *Koſſeyr*, quoique Dom Jean écrive *Aloccr*.

(*c*) Le Docteur Pocock place cette Ville deux degrés quarante minutes plus haut; & elle doit être en effet plus au Nord, ſi Koſſir eſt Berenice, comme il eſt naturel de le croire, puiſque c'eſt encore le Port de *Kept* (Coptos) ou de *Kus*, qui en eſt voiſin, tous deux ſur le Nil, auſſi-bien que le Port du Golfe le plus voiſin de cette Riviere, comme l'étoit Berenice. Le Docteur Pocock ſuppoſe que l'ancienne Koſſir étoit *Myos*. Mais il y a plus d'apparence que c'étoit Berenice même.

Digitized by Google

Le Port eſt le moins commode de la Côte. Il manque de poiſſon, quoique tous les autres lieux en aient une grande abondance; & s'il eſt fort ſpacieux, il n'en reçoit que plus d'incommodité du vent d'Eſt. Les Vaiſſeaux y ſont à l'ancre, entre la Côte & quelques petits bancs de ſable, contre leſquels la mer ſe briſe. On a creuſé, près de la Ville, trois puits qui fourniſſent de l'eau aux Habitans, mais ſi mauvaiſe qu'à peine la diſtingue-t'on de celle de la mer. Al Koſſir eſt environné de monts pointus & ſtétiles, que l'ardeur du Soleil rend noirs & diffotmes; ce qui, joint à la ſtérilité du terroir, ne peut former une perſpective fort agréable. Il ne croît ſur la Côte, ni dans la plaine, ni ſur les montagnes, aucune ſorte d'herbe, de plantes, d'arbres, & de buiſſons. Le fond du terrain, entre les montagnes & la Ville, n'eſt que du ſable mêlé de gravier. CASTRO. 1541.

Une ſituation ſi triſte porta Dom Jean à s'informer des Mores les plus ſenſés, comment ils avoient pû choiſir ce miſérable lieu pour s'y établir. Ils en apporterent une raiſon fort juſte : c'eſt qu'il n'y a point d'endroit ſur la Côte du Golfe qui ſoit plus voiſin du Nil. Cette Riviere n'en étant éloignée que de trois ou quatre (*a*) journées, on ne pouvoit prendre un lieu plus commode pour le tranſport des marchandiſes & des proviſions. L'Egypte eſt une plaine continuelle, & la plus fertile du monde en vivres & en troupeaux. Toutes les commodités qu'elle produit peuvent remonter par le Nil juſqu'au lieu le plus proche de Koſſir, & de-là ſe tranſporter par terre à ce Port. A la vérité les Caravanes ſont expoſées en chemin aux attaques des Badwis, qui inſultent quelquefois Koſſir même. C'eſt cette raiſon qui a fait prendre aux Habitans l'uſage de ſe loger dans des maiſons de terre. Ils aſſuretent auſſi l'Auteur qu'ils ne connoiſſoient point le nom d'Egypte, & que tout le Pays qui eſt depuis Koſſir juſqu'à Alexandrie n'avoit point parmi eux d'autre nom que *Riffa* (*b*). Raiſon qui y attire des Habitans. L'Egypte nommée Riffa.

Le 18 au matin, la flotte alla jetter l'ancre ſous un banc de ſable à quatre lieues de Koſſir, & remit à la voile à midi. Le 19, un tourbillon du Nord-Notd-Oueſt la força de relâcher dans une Iſle nommée (*c*) *Safani al Bahr.* Ce nom ſignifie Eponge de Mer. L'Iſle eſt treize lieues au-delà de Koſſir, au vingt-ſeptiéme degré de latitude. Sa longueur eſt de deux lieues, mais elle n'a point un quart de lieue de largeur. Elle n'eſt compoſée que de ſable, & l'on n'y trouve point d'arbres ni d'eau. Cependant elle a deux Ports commodes, l'un au Nord & l'autre au Sud. Celui du Nord eſt à couvert de toutes ſortes de vents, & la plus profonde partie de ſon Canal eſt vers le Continent, qui ne manque pas non plus de Ports, de Bayes & d'enfoncemens ſur toute cette Côte. Le 20 d'Avril, ayant porté directement au Nord-Nord-Oueſt, on ſe trouva vers le ſoir à ſix lieues de Safani al Bahr; après avoir doublé à une lieue & demie de ce Port, une pointe de ſable, au-deſſus de laquelle la Côte s'enfonce & forme une grande Baye qui contient quantité d'Iſles, de Ports, & de Criques. Iſle de Safani al Bahr.

Le 21 on s'approcha d'une Iſle nommée *Scheduam;* mais il fallut recou- Iſle de Scheduam.

(*a*) Dom Jean, ou ſon Traducteur, a mis mal-à-propos quinze ou ſeize journées.

(*b*) Ou *Al Rif.* Renaudot, dans ſon Hiſtoire des Patriarches d'Alexandrie, *page* 457, dit que ce nom eſt celui d'une Province Maritime.

(*c*) C'eſt le vrai nom, quoique Dom Jean mette *Suffange al Babar.*

CASTRO. 1541.

rir à la rame, pour cotoyer le rivage qui fait face à la Côte d'Arabie, & l'on n'arriva que le lendemain, une heure après le lever du Soleil, au Cap qui fait la pointe de l'Iſle au Nord.

Sa ſituation.

Scheduam (*a*) eſt une Iſle fort élevée, & qui ne peut paſſer que pour un grand rocher. Elle eſt longue de trois lieues, & large de deux, à vingt lieues d'Al Koſſir. On n'y trouve aucune apparence d'arbre ni d'eau. Elle eſt également éloignée de la Côte d'Egypte & de celle d'Arabie. A cinq lieues au Nord-Oueſt, elle a trois petites Iſles fort baſſes, & dans cet intervalle pluſieurs bancs de ſable. En la quittant, on ſe ſervit de la rame, dans le deſſein de gagner la Côte d'Arabie; mais le vent de Sud-Eſt, qui s'éleva bientôt, fit mettre à la voile, & porter au Nord-Oueſt. A onze heures du matin, on ſe trouva vis-à-vis les Côtes de l'Arabie Petrée. On continua d'avancer pendant l'après-midi; & deux heures avant le coucher du Soleil, on jetta l'ancre à *Tor*, douze lieues au Nord-Oueſt de Scheduam.

Port & Ville de Tor.

La Ville de *Tor* (*b*) eſt à vingt-huit degrés dix minutes de laritude, ſur un fort bon rivage (*c*). Avant que d'y arriver, on trouve à la portée du canon de la Place, douze palmiers, après leſquels on voit une vaſte plaine qui s'étend juſqu'aux pieds de pluſieurs hautes montagnes, dont la chaîne commençant au Golfe d'Ormuz, s'étend au long de la Côte & domine ſur la mer juſqu'à Tor. Enſuite, tournant au Nord-Eſt, elle diviſe l'Arabie Petrée de l'Arabie heureuſe. Le ſommet ſert de retraite à quantité de pieux Chrétiens, qui menent une vie fort ſinguliere dans la ſolitude. Un peu au-delà de Tor, une autre montagne, qui s'éleve par degrés vers le rivage, va former une pointe fort avancée dans la mer. Ainſi l'on s'imagineroit dans le Port qu'il eſt impoſſible d'en ſortir par terre, lorſqu'on s'y voit renfermé par trois montagnes de cette hauteur.

La Ville eſt petite, mais agréablement ſituée. Ses Habitans ſont des Chrétiens qui parlent Arabe. Ils ont un Monaſtere de Religieux Grecs, qui honorent particulierement Sainte Catherine du Mont Sinaï. Un banc de ſable, ſitué vis-à-vis le rivage de Tor, forme le Port dans l'eſpace qu'il renferme. La largeur du Golfe eſt d'environ trois lieues. Dom Jean aſſure que cette Ville eſt l'ancienne *Elana*; & comme elle eſt ſur un rivage fort droit, il rejette la ſuppoſition d'un Golfe Elanitique, au fond duquel les Anciens l'ont placée. (*d*). Les Moines de Tor apprirent aux Portugais de la flotte, que le

Cette Ville eſt petite pour l'ancienne Elana.

(*a*) Cette Iſle n'eſt point dans la Carte de Pocock.

(*b*) Autrement *Tur*, ou *Al Tur*.

(*c*) Si cette obſervation eſt exacte, la grande Peninſule, où Tor eſt ſitué, eſt trop étendue au Sud dans la Carte du Docteur Pocock.

(*d*) Comme ce point eſt important dans la Géographie, il mérite d'être examiné. Obſervons qu'après avoir reconnu que Ptolemée & Strabon terminent la Mer Rouge par deux grands Golfes, l'un vers l'Egypte, l'autre vers l'Arabie, Dom Jean rejette l'autorité de ces deux Géographes, par la raiſon que Tor étant ſitué ſur une Côte longue & droite, ils doivent avoir été trompés dans leurs informations. Il cite auſſi la latitude de vingt-neuf degrés quinze minutes que Ptolemée donne à Elana, & ne s'arrêtant point à la différence de ſa propre obſervation pour Tor, il conclut que Tor ne peut être qu'Elana, de ce que Ptolemée ne place aucune habitation entre Elana & la Ville des *Heroes*, ou de Suez, au fond du Golfe Arabique, & de ce qu'en effet il n'y a préſentement aucune habitation entre Suez & Tor; ni de poſſibilité qu'il y en ait, à cauſe de la ſéchereſſe & de la ſterilité du Pays. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'après toutes ces ſuppoſitions Dom Jean admet un Golfe d'Elana, comme on le verra bientôt, & le place non-ſeulement à une

Mont Sinaï n'eſt qu'à peu de journées dans les terres ; mais s'imaginant qu'ils ne venoient avec une armée nombreuſe que pour enlever le corps de Sainte Catherine, ils feignirent de l'avoir tranſporté au Caire, quatre mois auparavant, dans un chariot doré, à la priere des Chrétiens du Pays, & de l'avoir mis en dépôt dans un Monaſtere de cette Ville, par la crainte des Arabes, qui les inſultoient ſouvent, & qui leur cauſoient beaucoup de dommages. Ce recit n'étoit qu'une fiction. Ils raconterent auſſi que les montagnes voiſines étoient habitées par un grand nombre d'Hermites, & que dans les Plaines d'alentour il y avoit pluſieurs Villes Chrétiennes.

CASTRO. 1541. Corps de Sainte Catherine.

Villes Chrétiennes.

Ils ne purent fixer poſitivement le lieu où les Iſraëlites paſſerent la Mer Rouge ; mais ils prétendirent que ce devoit être entre Tor & Suez. Un More, qui avoit l'apparence d'un homme intelligent, aſſura que, ſuivant la tradition, le paſſage ſe fit à Tor. Dom Jean panche pour cette opinion, parce que ſi les Iſraëlites avoient paſſé à Suez, comme d'autres le prétendent, la Cavalerie Egyptienne n'auroit pas eu beſoin de s'engager dans la mer, pour les pourſuivre, & qu'en faiſant le tour du fond du Golfe, elle auroit pû les joindre aiſément. Le même More lui dit auſſi qu'on ne laiſſoit entrer à Suez que ceux qui venoient du Caire, avec l'ordre ou la permiſſion du Gouverneur, qui s'appelle *Meſr* ; & qu'il étoit défendu, ſous peine de mort, d'en approcher plus qu'à deux lieues. Ce recit s'accordoit avec celui des Moines de Tor, qui l'avoient aſſuré que depuis que les Galeres Turques étoient à Suez, la route du Caire, qui étoit ordinairement au travers de cette Ville, avoit été reculée de deux lieues.

Lieu où les Iſraëlites paſſerent la Mer Rouge.

grande diſtance, mais du côté de la mer oppoſé à celui où il ſuppoſe Elana. Il paroît certain que c'eſt Dom Jean, & non les Anciens, à qui il faut reprocher d'avoir été mal informés ; car non-ſeulement les Géographes Arabes ſont une Deſcription particuliere de ce Golfe, comme il paroît par la Deſcription de la Mer Rouge d'*Abulfeda*, mais deux célébres Voyageurs Anglois, le Docteur *Shaw* & le Docteur Pocock ont vérifié le fait. Cette ſuite d'erreurs dans leſquelles Dom Jean eſt tombé vient de ce qu'il n'avoit point aſſez examiné la Côte au long de l'Arabie. Juſqu'à l'Iſle de Scheduam, la Flotte Portugaiſe avoit toujours ſuivi le rivage d'Afrique. Ce fut de cette Iſle qu'elle paſſa pour la premiere fois ſur celui d'Arabie, où l'on peut préſumer qu'elle tomba un peu au Nord de la Pointe Sud-Oueſt de la grande qui forme les deux Golfes dont j'ay parlé. Cette Pointe, ou ce Cap eſt nommé Cap de *Mahomet*, dans la Carte de M. de l'Iſle & dans celle du Docteur Pocock. Au reſte, il eſt bien ſurprenant que la ſituation de Scheduam ne pouvant être que très-proche du Golfe Oriental en queſtion, Dom Jean & toute ſa Flotte ne l'ayent point déconvert, non plus que l'Auteur Vénitien du Journal précédent. Nous ne conteſterons point à Dom Jean qu'*Elana* ne ſoit la même choſe qu'*Ailan* ; & la reſſemblance de ces deux noms, joints à l'autorité de Strabon, qu'il allegne, nous paroît une aſſez forte preuve. Mais nous verrons à ce moment que les Arabes placent Ailan à l'extrémité d'un grand Golfe ; & la diſtance de 1260 ſtades que Strabon met de Gaza à Ailan, prouve auſſi qu'Ailan ne peut être la même choſe que Tor. Finiſſons par obſerver que la maniere poſitive avec laquelle Dom Jean nie qu'il y ait aucun Golfe Elanitique du côté de l'Arabie, eſt peut-être la raiſon qui fait que ce Golfe ne ſe trouve point dans les Cartes de Sanſon & des autres avant M. de l'Iſle.

§. VII.

Arrivée de la Flotte Portugaiſe à Suez. Deſcription de ce lieu. Canaux ouverts par les anciens Rois d'Egypte. Leur uſage. Côtes de la Mer. Baye du côté de l'Egypte. Marées. Vents. Air.

CASTRO. 1541.

LEs Portugais partirent de Tor le 22 d'Avril, & ſuivant leurs obſervations, ils ſe trouverent, le 24, à vingt-neuf degrés dix-ſept minutes de latitude. Le 26, ils rangerent le rivage de fort près; & ſe ſervant tantôt de leurs voiles, tantôt de leurs rames, ils allerent jetter l'ancre, vers le ſoir, ſans avoir fait plus d'une lieue & demie, derriere une pointe de l'Arabie, qui eſt à une lieue de la pointe Nord-Oueſt du Golfe dont on a parlé. Cette ſtation, qui eſt à couvert des vents du Nord, n'eſt qu'à trois petites lieues de Suez. On trouve, à une demie-lieue dans les terres, la fontaine de Moyſe, dont on dit que l'eau eſt d'un goût fort agréable. Après avoir jetté l'ancre, on s'empreſſa de deſcendre ſur le rivage, pour découvrir, de-là, le fond de la Mer Rouge & les mâts des Vaiſſeaux Turcs.

Fontaine de Moyſe.

Le 27, on partit à dix heures du matin, en ſe ſervant des rames, & l'on ſuivit la Côte juſqu'à une lieue de Suez. Dom Jean reçut ordre de s'avancer avec deux Vaiſſeaux, pour obſerver la ſituation de la Ville, & choiſir un lieu propre au débarquement.

Environs de Suez.

Toute la flotte s'étant avancée immédiatement, on arriva devant le Port à trois heures après-midi. On découvrit un grand corps de Cavalerie dans la Campagne; &, près de la Ville, deux troupes d'Infanterie. La flotte Turque étoit compoſée de quarante & une Galeres, & de neuf grands Vaiſſeaux. Les Portugais entrerent dans la Baye, & jetterent l'ancre à l'Oueſt de la Ville, fort près du rivage, ſur un fond de cinq braſſes.

Ville de Suez, & ſes differens noms.

Il eſt certain que Suez eſt la Ville des Heros, *Heroopolis*, qui fut nommée auſſi *Cleopatra*, & *Arſinoë*. Sa latitude du moins eſt la même ſous tous ces noms, comme il paroît par Ptolemée (*a*) & Strabon (*b*), qui placent cette Ville à l'extrêmité du Golfe Arabique, vers l'Egypte. Pline, au Livre VI. de ſon Hiſtoire Naturelle, lui donne le nom de *Danao*, à cauſe des Canaux & des tranchées qu'on avoit ouverts du Nil juſqu'à la mer. Elle eſt au vingt-neuviéme degré quarante-cinq minutes de latitude. C'eſt le Port le plus voiſin du Caire dans la Mer Rouge, & celui où Cleopâtre, Reine d'Egypte, voulut qu'on fît paſſer ſes Vaiſſeaux par terre, pour ſe retirer dans l'Inde après la ruine de Marc Antoine. On prétend que Seſoſtris, Roi d'Egypte, & Darius, Empereur des Perſes, entreprirent de joindre la Mediterranée au Golfe Arabique, en ouvrant un Canal de communication entre le Nil & le Port de (*c*) Suez; mais ils laiſſerent tous deux leur (*d*) ouvrage

Ancien Canal entre cette Ville & le Nil.

(*a*) Table troiſiéme d'Afrique.

(*b*) Geog. l. 17.

(*c*) Les Arabes écrivent *Sivvz*, mais Suez eſt un nom trop uſité dans les Langues de l'Europe pour le changer ici.

(*d*) Cette communication fut exécutée vers 635, par *Amra*, qui conquit l'Egypte pour le premier Calife Ommyan de Damas, & bouchée enſuite, 140 ans après, par *Abujafar al Manſur*. Elle ſervit à tranſporter le blé qu'on envoyoit en Arabie, & elle s'appelloit *Al Khalii al Amir al Momelin*, c'eſt-à-dire, Canal de l'Empereur fidelle.

Digitized by Google

imparfait. Enſuite Ptolomée renouvella cette entrepriſe, & commença un Canal large de cent pieds ſur trente de profondeur. Il renonça de même à ſon ptojet, ſoit qu'il craignît que l'eau du Nil ne devînt ſalée en communiquant avec celle de la mer, ou, comme d'autres le rapportent, que l'Egypte ne fût entierement ſubmergée; car on a trouvé par le calcul des niveaux, que l'eau du Golfe Arabique eſt plus haute de trois coudées que la terre d'Egypte: c'eſt du moins ce qu'on lit dans Diodore de Sicile, dans Pline, Pomponius Mela, Strabon & les autres. CASTRO. 1541.

Suez n'eſt à préſent qu'une fort petite Ville, & Dom Jean croit qu'elle ſeroit réduite à rien ſi les Turcs n'y avoient eu continuellement quelques flottes. Voici ſa ſituation (*a*). Au fond du Golfe, c'eſt-à-dire, ſur la Côte qui fait face au Sud, la terre s'ouvre & laiſſe paſſage à un petit bras de mer qui tourne auſſitôt & s'élargit à l'Oueſt, juſqu'au pied d'une petite montagne, qui eſt la ſeule dans ce Canton; & d'où part une pointe de ſable longue & étroite, ſur laquelle Suez eſt ſituée. Il y a dans la Ville un petit Château; & dehors, deux Tours fort hautes & fort anciennes, qui, ſuivant l'opinion de Dom Jean, doivent être des reſtes de l'ancienne Heroopolis. Mais à l'extrêmité de la pointe de ſable eſt un grand boulevard d'ouvrage moderne qui défend l'embouchure de la Riviere, & qui commande aſſez le rivage pour empêcher les débarquemens. Les Bâtimens Turcs avoient été tirés à terre; & pour les mettre mieux à couvert, on avoit fait entre eux & le rivage une tranchée fort profonde, dont les bords avoient l'air d'une montagne; de ſorte que l'art avoit ſecondé la Nature pour fortifier la Place. Dom Jean de Caſtro jugea qu'il étoit impoſſible de débarquer dans aucun autre lieu que du côté de l'Oueſt, derriere la petite montagne, où l'on pouvoit être à couvert de l'artillerie, & profiter même de la hauteur qui commandoit la Ville pour s'en rendre maître plus facilement. Mais enſuite on trouva qu'à une portée d'arc du rivage, toute la Côte étoit parſemée de bancs de ſable; ſans compter que le fond étoit une ſorte de terre glaiſe, ou de ſable gluant, qui étoit fort incommode pour l'ancrage. Etat préſent de Suez.

Dom Jean fut informé que près de la fontaine de Moyſe, à trois lieues de Suez, vers Tor, il y avoit autrefois une grande Ville, dont il reſte encore quelques édifices; mais dont il ne put apprendre le nom. Il ſçut auſſi que le Canal qui exiſtoit autrefois du Caire juſqu'à Suez, quoique rempli & ſans uſage, peut encore être diſtingué par ceux qui voyagent de ce côté-là. On l'aſſura que le deſſein de ce Canal n'étoit pas de joindre la Mer Rouge au Nil, mais ſeulement de conduire de l'eau juſqu'à une Ville qui n'exiſtoit plus; qu'il n'y avoit de-là que quinze lieues juſqu'au Caire, & que malgré les difficultés d'un Pays déſert & couvert de ſable, elles ſe faiſoient aiſément en trois jours; qu'aux environs de Suez il pleuvoit fort rarement; mais que la pluie, quand elle y commençoit, duroit fort long-tems, & que pendant Ruines d'une ancienne Ville. Propriétés du Canton de Suez.

(*a*) Cette deſcription, qui eſt d'ailleurs fort obſcure dans l'Auteur, ne s'accorde point avec celle du Docteur Pocock, ni avec ſa Carte, qui repréſente la Mer terminée en deux Bayes, diviſées par la pointe, ou l'Iſthme, ſur laquelle Suez eſt ſituée. La Baye du Nord-Oueſt, ſuivant le Docteur, a l'entrée fort large, & fait proprement le fond du Golfe. Celle du Nord eſt étroite à l'entrée, & ſe trouve diviſée auſſi par une pointe qui forme deux Ports.

Digitized by Google

enſuite en s'applaniſſant; mais c'eſt pour ſe relever à la même hauteur, & pour continuer juſqu'à une lieue de Suez, où elles ſe terminent, ou du moins d'où elles prennent un autre cours (*a*). CASTRO. 1541.

Dom Jean, après avoir ſoigneuſement examiné le flux & le reflux depuis Tor juſqu'à Suez, ne les trouva pas differens de ce qu'ils ſont dans les autres parties (*b*) de cette Mer. » D'où l'on doit juger, dit-il, quelle eſt la ma- » lignité ou l'erreur de quelques Ecrivains, qui ont prétendu que les Juifs » n'avoient pas eu beſoin d'un miracle pour leur ouvrir un paſſage au travers » des eaux, parce qu'il leur avoit ſuffi d'attendre le reflux de la mer pour tra- » verſer à ſec d'une Côte à l'autre. Obſervations ſur le paſſage des Juifs dans la Mer Rouge.

L'Auteur juge encore, ſur les obſervations qu'il fit à la Côte d'Egypte, qu'il n'y avoit que deux endroits où l'on pût former le Canal de communication dont j'ai parlé avec la Mer Rouge : le premier, à l'ouverture des montagnes, dix-ſept lieues au-delà de Tor, & onze de Suez; l'autre à l'extrêmité du Golfe, dans le lieu même où Suez eſt ſituée. De ces deux endroits, c'eſt Suez qui lui paroît le plus commode, parce que la terre y eſt fort baſſe, la diſtance du Nil moins grande, & que d'ailleurs il y a un fort bon Port, au lieu qu'il ne s'en trouve aucun dans l'eſpace que j'ai nommé. Ajoûtez que les montagnes de ce côté de la mer étant de roc très-dur, il ſeroit peut-être impoſſible de les percer. Ces mêmes raiſons firent juger à Dom Jean que Suez doit être le Port où Cléopatre voulut faire paſſer ſes Vaiſſeaux du Nil, pour ſe ſauver dans l'Inde. Conjectures ſur les anciens Canaux du Nil.

Dans le paſſage de Tor à Suez, Dom Jean fit trois autres remarques. 1°. Que contre ce qu'on a rapporté de l'Egypte, le Ciel y eſt ſouvent couvert de nuées noires & épaiſſes. Cependant il avoue que ſi la mer de côté-là eſt accoutumée à produire beaucoup de vapeurs, le Ciel, qui eſt au-deſſus des terres, peut n'en être pas moins clair & ſerain; comme il arrive à Liſbonne, où lorſque le tems eſt le plus beau du monde, il pleut à Sintra, qui n'en eſt qu'à quatre lieues. 2°. Que cette même Mer eſt ſujette à quantité d'orages ſoudains & fort violens; car au moindre ſouffle du vent du Nord, qui regne ordinairement ſur cette Côte, la mer s'enfle & s'agite beaucoup. On ne ſçauroit s'en prendre au peu de profondeur de l'eau, puiſqu'à l'exception du rivage d'Egypte, qui en a fort peu, tout le reſte de la Côte eſt extrêmement profond. C'eſt auſſi à la continuité des vents du Nord qu'il faut attribuer le froid perçant qu'il fait pendant la nuit depuis Tor juſqu'à Suez. L'Auteur rend témoignage qu'il n'en avoit jamais ſenti de plus vif. Mais quand le Soleil eſt élevé ſur l'horiſon, la chaleur eſt inſupportable. 3°. Qu'il apperçut certaines écumes de mer, qu'on appelle autrement *Evilwaters*, les plus grandes qu'il eût jamais vûes. Leur couleur eſt d'un blanc obſcur. Elles ne remontent pas plus haut que Tor; mais de l'autre côté elles ſont en fort grand nombre. Remarques ſur les Côtes de l'Egypte.

(*a*) Cette peinture des Côtes de Tor & de Suez s'accorde à merveille avec la Carte du Docteur Pocock.

(*b*) En 1716, le premier de Juin & le ſecond jour de la Lune, la marée monta de cent dix pas depuis minuit juſqu'à ſix heures du matin, au Couvent de Saint Paul, qui eſt preſque à l'oppoſite de Tor. Voyez les obſervations du Docteur Pocock ſur l'Egypte, *page* 128.

§. VIII.

CASTRO. 1541. *Les Portugais quittent Suez. Obſervation ſur les Iſles voiſines de Scheduam. Port d'Azallaiche & de Bohalel Sohmeh. Remarques ſur les Badwis. Farate, Maſſua, Dhalak. Nom de la Mer Rouge. Erreurs des Anciens, & des Modernes. Nom inconnu aux Arabes. Retour de la Flotte à Goa.*

La Flotte Portugaiſe retourne vers l'entrée de la Mer Rouge.

ON quitta Suez le 28 d'Avril au matin, pour retourner vers Maſſua. Après avoir fait vingt lieues dans le cours de cette premiere journée, on arriva le ſoir une lieue au-deſſous d'un Mont rouge, en forme de pic, qui eſt ſur le bord de la Côte. La nuit ſuivante on côtoya l'Arabie à petites voiles, avec un vent de Nord-Nord-Oueſt aſſez fort, & l'on mouilla l'ancre à deux heures du matin ſur trois braſſes de fond. Le Ciel étoit fort obſcur, & couvert de nuées véritablement noires. Le 29 au matin, on relâcha à Tor; mais ce fut pour lever l'ancre preſqu'auſſi-tôt, & gagner un Port nommé l'*Aiguade de Solyman*, qui n'en eſt éloigné que d'une lieue. On y trouva de l'eau, mais dans des puits qu'il fallut creuſer au milieu des ſables, aſſez proche du Rivage, & qui ſe ſentoient auſſi du voiſinage de la mer. Le 30, on arriva dans la premiere des trois Iſles qui ſont à deux lieues au Nord-Oueſt de Scheduam. Dom Jean y prit terre avec ſon Pilote, & trouva par la hauteur du Soleil au Méridien, que la latitude étoit de vingt-ſept degrés quarante minutes (*a*).

Diverſes Iſles.

Le premier de Mai, on fit voile vers une grande Iſle, où l'on n'arriva que le ſoir. Elle a deux lieues de long, & dans cet eſpace elle jette une grande pointe qui s'avance fort près du Continent. Elle offre un excellent Port, où les Vaiſſeaux ſont à couvert de toutes ſortes de vents. Le 2 de Mai, on jetta l'ancre le ſoir au Port de Guelma (*b*), qui ſignifie *Port de l'eau*. A quelque diſtance dans les terres, on y trouve un Canal ſec, qui ſert à conduire les eaux qui deſcendent, en hyver, de pluſieurs montagnes. Pour peu qu'on ouvre la terre, on y rencontre auſſi-tôt l'eau fraîche. Ce Port eſt ſitué à quatre lieues au Nord-Nord-Oueſt de Koſſir; mais il ne peut recevoir que de petits Bâtimens, qui y ſont fort bien à l'abri des vents du Nord & du Nord-Oueſt. Le 4, on fut obligé de tirer à la rame au long de la Côte, & l'on mouilla le ſoir dans un Port nommé *Azallaiche*, deux lieues au-delà de *Schakara* au Sud-Eſt. Il eſt bon, quoique fort petit. Sa ſituation eſt préciſément entre Schakara & la montagne noire. Le vent qui étoit au Nord-Nord-Oueſt, obligea de demeurer à l'ancre toute la nuit.

Port de Guelma.

Port d'Azallaiche.

Bohalel Schame.

Bohalel Schame eſt un Port ſpacieux, profond, & fort commode. Il tire ſon nom d'un célébre *Badwi*, nommé Bohalel, qui étoit accoutumé à venir vendre des beſtiaux aux Bâtimens étrangers. *Schame* eſt un mot Arabe qui ſignifie terre. Les Portugais trouverent dans ce lieu une fort belle tombe, accompagnée d'une maiſon, & d'une petite chapelle. C'eſt la ſépulture d'un

Son origine & ſes propriétés.

(*a*) La hauteur du Soleil étoit un peu moins de quatre-vingt degrés, & la déclinaiſon de dix-ſept degrés trente-ſix minutes.

(*b*) Ou plutôt Kallama, ou Kalla'lma.

Arabe de la famille de Mahomet, qui fut ſurpris par la mort en traverſant le Golfe. On voit autour de la tombe une enſeigne militaire & pluſieurs fléches. Les murs de la Chapelle ſont ornés d'une ſorte de tapiſſerie. On y lit ſur une pierre quelque récit Arabe, en forme d'épitaphe. La maiſon a pluſieurs puits, & quantité de plantes aromatiques dans un jardin qui l'environne : c'eſt un lieu de pelerinage, où les Mahometans viennent faire leurs prieres. Mais le reſpect & les offrandes qu'il reçut des Portugais, furent d'être pillé, & brûlé juſqu'aux fondemens. Ils obſerverent dans ce Port, des veſtiges de tigres & d'autres bêtes féroces, qui viennent y chercher de l'eau fraîche. CASTRO. 1541.

A l'occaſion du Badwi Bohalel, Dom Jean nous communique ſes obſervations ſur cette eſpece d'Arabes (*a*). Badwi, dans cette langue, ſignifie proprement un homme qui ne vit que du profit de ſes troupeaux. Ces peuples ſont les *Troglodites Ophiophages*, dont parlent Ptolemée, Pline, Pomponius, Mela & d'autres Ecrivains. Ils habitent les Montagnes, & les Côtes de la mer depuis Melinde & Magadoxa en Afrique, autour du Cap de Guardafu & de la Côte d'Abyſſinie, juſqu'à Suez ; & toute la Côte d'Arabie, juſqu'aux Détroits d'Ormuz. Obſervation ſur les Badwis.

Les Badwis ſont une race d'hommes ſauvages, entre leſquels il n'y a ni liaiſon, ni confiance, ni aucun principe de ſocieté & de police. Ils honorent Mahomet, ſans en être meilleurs Mahometans. Le vol & la rapine ſont l'occupation du plus grand nombre. Ils ſe nourriſſent de chair crue & de lait. Leur habillement eſt ſale & groſſier. Ils ſont d'une agilité & d'une viteſſe ſurprenante. Leurs armes ſont le dard. Ils combattent à cheval & à pied, & jamais ils ne ſont en paix avec leurs voiſins. Ceux qui vivent au long de la mer, depuis Zeyla juſqu'à Suaquen, font la guerre aux Abyſſins. Ceux qui ſont depuis Suaquen juſqu'à Koſſir, la font aux Nubiens : depuis Koſſir juſqu'à Suez, aux Egyptiens ; & ſur la Côte d'Arabie, aux Arabes (*b*). Ils n'ont point de Roi, ou de Superieur, ſous la domination duquel ils ſoient réunis : mais ils ſont diviſés en Tribus, dont chacune a ſon *Schah*, ou ſon Seigneur particulier. N'ayant ni Villes, ni établiſſemens fixes, ils ſont errans avec leurs troupeaux. Leur averſion pour les loix & pour le bon ordre, fait que dans les differends mêmes qui s'élevent entre eux, ils n'ont aucune regle de juſtice. Ils s'adreſſent à leur Schah, qui termine leurs querelles & leurs procès ſuivant ſon caprice. Une partie d'entre eux vit dans des trous & des caves ; mais la plûpart ſe ſervent de tentes. Ils ont la peau fort noire, & l'Arabe eſt leur langue. Leurs mœurs & leurs uſages.

Dom Jean s'eſt crû diſpenſé de marquer à ſon retour, tous les Ports qu'il a nommés en arrivant dans le Golfe. Sans avoir averti qu'on eût mouillé l'ancre au Port d'Al-Siddid : on en partit, dit-il, le 10 de Mai, & vers le coucher du Soleil, on arriva contre un banc, à quatre lieues au Sud de Fara- On arrive à l'entrée du Golfe.

(*a*) Les Portugais écrivent *Badeies*. Pluſieurs François *Badouins*, & même *Baudouins*. Cependant dès que tout le monde s'accorde ſur la ſignification du mot, il ſemble qu'on devroit s'en tenir au terme Arabe *Badwi*, qui ſignifie ce que tout le monde entend.

(*b*) Les Badwis ſont auſſi Arabes ; mais ceux qu'ils attaquent ſont des Arabes-policés, qui vivent dans les Villes. Il faut entendre de même, ce qu'il dit ici des autres Pays auſquels ils font la guerre.

CASTRO. 1541.

te. Le 22, on arriva au Port de Maſſua, où l'on fut reçu avec une joie extrême du reſte de la flotte. Depuis ce jour juſqu'au 15 de Juin, le vent ne ceſſa point de ſouffler au Nord, au Nord-Nord-Eſt & au Nord-Nord-Oueſt: mais enſuite, juſqu'au 7 de Juillet, il ne fut pas moins conſtant vers l'Eſt, l'Eſt-Sud-Eſt, & le Sud-Eſt. La nuit du dernier jour de Juin, on eſſuia un orage ſi violent du Sud-Eſt, qu'il mit les gallions en danger dans le Port. Cette tempête fut accompagnée d'une furieuſe pluie, & d'un tonnerre terrible, qui cauſa beaucoup de déſordre ſur la flotte. On reſſentit d'autres effets du mauvais tems juſqu'au 7 de Juillet. Enfin, le 9, on mit à la voile avec de meilleures eſpérances; & dans l'eſpace de neuf jours, on arriva heureuſement à la bouche du Golfe, où la flotte demeura quelque tems à mats & à cordes, pour attendre les Bâtimens qui s'étoient avancés avec plus de lenteur.

Le Golfe Arabique, pourquoi nommé la Mer rouge?

Avant que de quitter la Mer rouge, Dom Jean examina quelles peuvent avoir été les raiſons (*a*) qui ont fait donner ce nom au Golfe Arabique par les Anciens, & ſi cette Mer eſt en effet différente des autres par la couleur. Il obſerva que Pline (*b*) rapporte pluſieurs ſentimens ſur l'origine de ce nom. Les uns le font venir d'un Roi nommé *Erythros* (*c*), qui regna dans ces cantons, & dont le nom en Grec ſignifie *rouge*. D'autres ſe ſont imaginés que la réflexion du Soleil produit une couleur rougeâtre ſur la ſurface de l'eau; & d'autres que l'eau du Golfe a naturellement cette couleur. Les Portugais qui avoient déja fait pluſieurs voyages à l'entour des Détroits, aſſuroient que toute la Côte d'Arabie étant fort rouge, le ſable & la pouſſiere qui s'en détachoient & que le vent pouſſoit dans la mer, teignoient les eaux de la même couleur.

Obſervations de Caſtro ſur la couleur de l'eau.

Dom Jean, qui pour vérifier ces opinions ne ceſſa point jour & nuit depuis ſon départ de Socotra, d'obſerver la nature de l'eau & les qualités des Côtes juſqu'à Suez, aſſure que loin d'être naturellement rouge, l'eau eſt de la couleur des autres Mers; & que le ſable, ou la pouſſiere, n'ayant rien de rouge non-plus, ne donnent point cette teinture à l'eau du Golfe. La terre ſur les deux Côtes eſt généralement brune, & noire même en quelques endroits. Dans d'autres lieux elle eſt blanche. Ce n'eſt qu'au de-là de Suaquen, c'eſt-à-dire ſur des Côtes où les Portugais n'avoient point encore pénétré, qu'il vit en effet trois montagnes rayées de rouge; encore étoient-elles d'un roc fort dur; & le Pays voiſin étoit de la couleur ordinaire.

La vérité donc, eſt que cette Mer depuis l'entrée juſqu'au fond du Golfe, eſt par tout de la même couleur; ce qu'il eſt facile de ſe démontrer à ſoi-même en puiſant de l'eau à chaque lieu. Mais il faut avouer auſſi que dans quelques endroits elle paroît rouge par accident, & dans d'autres, verte, & blan-

(*a*) *Faria* (*vol.* 2. *p.* 130) dit, qu'il a compoſé un Traité ſur ce ſujet.

(*b*) *Hiſt. nat. l.* 6. *c.* 23.

(*c*) Pluſieurs Sçavans ont ſuppoſé que ce mot étoit une traduction d'Edom, qui étoit le nom d'*Eſaü*, d'où ils conjecturent que la Mer rouge, auſſi-bien qu'Idumée, avoit pris ſa dénomination. Mais cela eſt peu vraiſemblable: 1°. parce que les Juifs ne l'appellent point Mer rouge, mais *Yam Suf*, qui ſignifie autre choſe. 2°. Parce que les Anciens comprenoient tout l'Océan entre les Côtes d'Arabie & de l'Inde, ſous le nom d'Erythreane, ou de Mer rouge; & que le Golfe Perſique en étoit une branche, comme le Golfe Arabique.

che. Voici l'explication de ce Phénomène. Depuis Suaquen juſqu'à Koſſir, c'eſt-à-dire pendant l'eſpace de 136 lieues, la Mer eſt remplie de bancs, & de rocs de *Corail*. On leur donne ce nom, parce que leur forme & leur couleur les rend ſi ſemblables au Corail, qu'il faut une certaine habileté pour ne pas s'y tromper. Ils croiſſent comme des arbres, & leurs branches prennent la forme de celles du Corail. On en diſtingue deux ſortes : l'une blanche, & l'autre fort rouge. Ils ſont couverts en pluſieurs endroits d'une eſpéce de gomme, ou de glue verte, &, dans d'autres lieux, orange foncé. Or, l'eau de cette Mer étant plus claire & plus tranſparente qu'aucune autre eau du monde, de ſorte qu'à vingt braſſes de profondeur l'œil pénétre juſqu'au fond, ſurtout depuis Suaquen juſqu'à l'extrêmité du Golfe, il arrive qu'elle paroît prendre la couleur des choſes qu'elle couvre. Par exemple, lorſque les rocs ſont comme enduits de glue verte, l'eau qui paſſe par deſſus paroît d'un vert plus foncé que les rocs mêmes ; & lorſque le fond eſt uniquement de ſable, l'eau paroît blanche. De même, lorſque les rocs ſont de Corail, dans le ſens que j'ai donné à ce terme, & que la glue qui les environne, eſt rouge, ou rougeâtre, l'eau ſe teint, ou plûtôt ſemble ſe teindre en rouge. Ainſi, comme les rocs de cette couleur ſont plus fréquens que les blancs & les verds, Dom Jean conclut qu'on a dû donner au Golfe Arabique le nom de Mer rouge, plutôt que celui de Mer verte ou blanche. Il s'applaudit de cette découverte, avec d'autant plus de raiſon, que la méthode par laquelle il s'en étoit aſſuré, ne pouvoit lui laiſſer aucun doute. Il faiſoit amarer une flutte contre les rocs, dans les lieux qui n'avoient point aſſez de profondeur pour permettre aux Vaiſſeaux d'approcher ; & ſouvent les Matelots pouvoient exécuter ſes ordres à leur aiſe, ſans avoir la mer plus haute que l'eſtomac, à plus d'une demie lieue des rocs. La plus grande partie des pierres ou des cailloux qu'ils en tiroient, dans les lieux où l'eau paroiſſoit rouge, avoient auſſi cette couleur. Dans l'eau qui paroiſſoit verte, les pierres étoient vertes ; & ſi l'eau paroiſſoit blanche, le fond étoit d'un ſable blanc, où l'on n'appercevoit point d'autre mélange (*a*).

CASTRO. 1541. Comment l'eau ſe trouve rouge dans le Golfe.

Elle eſt auſſi verte & blanche.

Pour ſatisfaire entiérement ſa curioſité, Dom Jean s'adreſſa non-ſeulement aux Pilotes Mores les plus habiles, mais aux Habitans les plus ſenſés de tous les lieux où la flotte relâchoit. Il leur demanda ce qu'ils penſoient, ou ce qu'ils avoient appris ſur l'origine du nom de la Mer rouge. Sa ſurpriſe fut extrême de leur entendre dire ſans exception, que ce nom leur étoit entiérement inconnu, & qu'ils ne connoiſſoient cette Mer que par le nom de *Mer de la Mecque* (*b*). Il voulut ſçavoir de même s'ils avoient jamais vû l'eau teinte de la pouſſiere que le vent pouvoit y pouſſer des montagnes de la Côte. Leur réponſe fut qu'ils n'avoient jamais fait cette remarque, & Dom Jean proteſte qu'avec toute l'attention poſſible, il n'apperçut rien lui-même qui lui parût propre à la confirmer.

Le nom de Mer rouge inconnu aux Habitans.

Le 9 d'Août, on mouilla l'ancre dans le Port d'Anchedive, où l'on prit

(*a*) L'opinion de Dom Jean n'explique pas comment les Anciens étendoient bien plus loin le nom de Mer rouge.

(*b*) Cette ignorance pouvoit ſe trouver parmi les Pilotes ; mais les Géographes Arabes, nomment la Mer rouge, Mer de *Hejaz* & de *Taman*, Province d'Arabie, & Mer de Kolſum. *Voyez Golius in notis ad Alfergani Aſtron. p.* 144.

CASTRO. 1541.

douze jours de repos. Le 21 on remit à la voile pour Goa, & l'on y arriva heureuſement.

Table des latitudes obſervées dans ce voyage.

La Note *, marque deux obſervations, & la Note †, pluſieurs.

Latitudes.

	deg.	min.
Socotra.	12	40
Bab al Mandel *. . .	12	15
Port de Sorbo. . . .	15	17
Port de Schaback. . .	19	00
Port de Dradate. . .	19	50
Baye de Fuſchaa. . .	20	15
Riviere de Farate. . .	21	40
Port de Ras al Siddid †. .	22	00
Port de Komol. . . .	22	30
Cap de Ras al Anf. . .	24	00
Iſle de Soarit.	24	10
Port de Gadenauhi. . .	24	40
Port de Tuna.	25	30
Al Koſſir *.	26	15
Iſle de Safani al Bahr. .	27	40
Iſle au Nord-Oueſt de Scheduam.	27	40
Tor.	28	10
Suez.	29	45

CHAPITRE XX.

Deſcription de la Mer de Kolzum, autrement le Golfe Arabique, ou la Mer rouge, tirée de la Géographie d'Abulfeda.

ABULFEDA.

CET Ouvrage fut compoſé l'an de l'Egire 721, & 1321 de Notre Seigneur. L'Auteur ſe nommoit Abu'lfeda Iſmael, Prince de *Hamah*, qui eſt l'ancienne *Epiphania*. Il mourut l'an 733 de l'Egire, & de Notre Seigneur 1332 (*a*) après avoir vécu 61 ans, dont il avoit paſſé 22 ſur le Trône. Pendant toute ſa vie, il s'étoit fort appliqué à l'étude de la Géographie, & de l'Hiſtoire, ſuivant l'uſage des Princes Aſiatiques de ſon tems; & les livres qu'il compoſa dans ces deux genres, ſont eſtimés dans l'Orient. Sa Géographie conſiſte en tables de latitude & de longitude, à l'imitation de Ptolemée, avec la deſcription des lieux, ſous le titre de *Takwim al Boldan*. De cinq ou ſix traductions qu'on a faites de cet Ouvrage, il n'y en a pas une ſeule qui ait été publiée. Il n'en a paru que les tables de *Sead* & de *Hend*, imprimées dans les voyages de Thevenot, & celles de *Kowarazm*, ou *Karazm*, de *Mawara'lnahr*, ou de la grande Bakharie, & de l'Arabie, dont les deux premieres furent publiées en 1650, par le Docteur *Greaves*, avec une traduction latine; & toutes trois en 1712, par Hudſon, dans le troiſiéme tome des petits Géographes Grecs. Ma vûe, en donnant ici l'extrait d'Abulfeda, eſt non-ſeulement d'illuſtrer les deux Journaux précédens, mais encore de faire voir, qu'il y a effectivement ſur la Côte d'Arabie, un Golfe tel que les Anciens le repreſentent, afin que l'erreur de Dom Jean de

Remarques ſur cet Ouvrage & ſur ſon Auteur.

(*a*) Le Sçavant Greaves s'eſt trompé ſur le tems de ſa mort, & ſur la durée de ſon regne, auquel il ne donne que trois ans. *Voyez* la Préface de M. Gagnier ſur la vie de Mahomet par Abulfeda, & la Préface de Schulten, ſur la vie de Saladin.

Digitized by Google

Caſtro n'en introduiſe pas dans la Géographie de cette Côte.

ABULFEDA.

L'Auteur commence ſa deſcription par *Al Kolzum* (*a*), petite Ville à l'extrêmité Septentrionale de cette Mer, qui s'étend de-là vers le Midi, en tournant un peu à l'Eſt juſqu'à *Al Koſſir*, Port de Kus (*b*). De-là elle continue de s'étendre au Sud, en inclinant un peu à l'Oueſt vers *Aydah* (*c*). Enſuite, elle va directement au Sud par Suaquen, petite Iſle de la terre des Noirs. Elle continue juſqu'à l'Iſle de Dahlak (*d*) qui n'eſt pas loin du rivage Occidental; après quoi avançant encore dans la même direction, elle arroſe les Côtes d'Ethiopie juſqu'au Cap de *Mandub*, ou Mandel, à l'embouchure du Golfe, où *Bahr al Hend*, (la Mer de l'Inde) joint ſes flots avec les ſiens.

Vûe générale de la Mer Rouge.

Le Cap de Mandub, & les Déſerts d'Aden s'approchent de fort près, n'étant ſéparés que par un Détroit de ſi peu de largeur, que deux perſonnes peuvent ſe voir d'une rive à l'autre. Ce Détroit s'appelle Bab al Mandub. L'Auteur ſçavoit de quelques Voyageurs, que Bab al Mandub eſt ſitué de ce côté-ci d'Aden, à la diſtance d'un jour & d'une nuit de navigation au Nord-Oueſt. Les montagnes d'al Mandub ſont dans le Pays des Noirs, & peuvent être vûes de celles d'Aden, dans un grand éloignement. C'eſt tout ce qu'Abulfeda raconte du côté Occidental de la Mer; mais paſſant au côté Oriental, il dit, que la Côte de Bahr al Kolzum, (la Mer Rouge), s'étend au Nord d'Aden, & s'avance autour de la Côte d'al Yaman (*e*) juſqu'à ſon extrêmité; que de-là elle va toujours au Nord, à Joddah, d'où elle décline un peu à l'Oueſt, juſqu'à *Jahaſab*, ſtation du Peuple d'Egypte (*f*); que de-là s'avançant juſqu'au Nord, & fléchiſſant un peu à l'Oueſt, la Mer lave les Côtes de *Yanbaah* (Yamboya): ici elle tourne au Nord-Oueſt; & paſſant par Madian, elle arrive à Aylah, d'où elle deſcend vers le Sud à *al Tur*, (Tor), dont le mont la ſépare en deux bras; qu'enfin retournant au Nord, elle paſſe à al Kolzum, où la deſcription commence, & qui eſt ſitué à l'Oueſt d'Aylah, preſque dans la même latitude.

Détroit de Bab al Mandub.

Al Kolzum & Aylah ſont ſur deux bras de mer, entre leſquels la terre s'avance en ſe préſentant au Sud. Cette terre eſt le mont de Tor, qui eſt preſque dans la même latitude qu'Aylah. Aylah eſt à l'extrêmité de la langue orientale, & Kolzum à l'extrêmité de la langue occidentale; de ſorte qu'Aylah

Al Kolzum. Aylah.

(*a*) Ce nom ſignifie *l'action d'avaller*. Auſſi Abu'lfeda, dans ſa deſcription de l'Egypte, prétend-il que c'eſt le lieu où Pharaon fut abîmé dans les flots, & que c'eſt de-là que les Arabes ont donné le nom de Kolzum à cette Mer. Mais il paroît certain que la Ville de Kolzum eſt l'ancienne *Cleſma*, qui étoit dans la route des Pélerins de la Mecque & qui ne ſubſiſte plus. Le Docteur Pocock, dans ſa Carte, place Cleſma environ 13 minutes plus au Sud que Suez.

(*b*) Ville proche du Nil, un peu au Sud de *Kept*, ou Coptos; ce qui prouve encore que Al Koſſir doit être l'ancienne Berenice, comme on l'a déja fait obſerver.

(*c*) La lettre *H* à la fin des noms Arabes ſe prononce à peu près comme le *th* Anglois. Cette Ville, au tems d'Al Edrin, vers l'an 1150, étoit un Port fameux, & d'un grand commerce. Mais le Roi de Bega, (ou Beya, partie de la Nubie) & le Soudan d'Egypte, y avoient des Officiers pour recevoir les Droits, qui étoient partagés entre eux. Il y avoit auſſi une Barque de paſſage pour tranſporter les Pélerins à Joddah, Port de la Mecque, qui eſt à l'oppoſite, & qui n'en eſt éloigné que d'un jour & une nuit de navigation. *Voyez Geogr. Nubienſ. pag.* 44. & 45.

(*d*) C'eſt *Dallaka* dans le Journal de Dom Jean de Caſtro.

(*e*) La partie méridionale de l'Arabie, que nous nommons l'Arabie heureuſe.

(*f*) C'eſt-à-dire, un des lieux où les Pélerins d'Egypte s'arrêtent dans leur marche.

ABULFEDA. est plus à l'Est, & Tor plus au Sud que Kolzum. Aylah est au front du Promontoire qui s'étend dans la mer. La mer passe entre Tor & la Côte de *Mesr*, (de l'Egypte), c'est-à-dire, ce bras de mer, sur le rivage duquel Kolzum est à l'extrêmité. De même la mer passe entre Tor & Hejaz; c'est-à-dire, ce bras de mer sur le rivage duquel Aylah est à l'extrêmité (*a*).

Distance entre Tor & l'autre côte. Depuis le mont de Tor jusqu'à l'une & l'autre des Côtes opposées, la distance est fort petite par mer; mais elle est assez longue en tournant par le Désert de *Fakiyah*, parce que ceux qui vont de Tor en Egypte, sont obligés de faire le tour par Al Kolzum, & que ceux qui veulent aller du même lieu à Al Hejaz, doivent passer derriere Aylah. Tor joint le Continent du côté du Nord; mais des trois autres Côtés, il est arrosé par la mer. La Mer d'Al Kolzum, après s'être avancée un peu vers le Sud-Est, commence à s'élargir des deux côtés, jusqu'à ce qu'elle devienne large de 70 milles (*b*). Sa plus grande largeur s'appelle *Barkah al Gorandal*.

CHAPITRE XXI.

Second Siege de Diu par Mahamud Roi de Cambaye, en 1545.

CASTRO. 1545. QUAND l'ordre du tems & l'importance des faits, ne m'obligeroient pas de placer ici la relation du second siege de Diu, elle demanderoit naturellement cette place, en faveur de Dom Jean de Castro, dont on vient de lire le Journal, & qui se trouvoit Gouverneur de l'Inde pendant ce fameux événement. Après l'idée qu'on a dû prendre des talens de Castro pour la navigation, il ne sera pas moins agréable de le connoître par ses qualités militaires.

Dessein de cette relation.

§. I.

Khojah Zaffar attaque le Château de Diu. Mur extraordinaire qu'il veut relever. Belle action d'Anaya. Le Roi Mahamud vient au siege. Courage des femmes. Divers assauts.

AVEC quelque ardeur que Kojah Zaffar eût pris parti contre les Portugais au premier siege de Diu, il n'avoit pas laissé de se reconcilier

(*a*) Cet endroit est fort obscur dans l'Original Arabe. Mais les Traducteurs Anglois déclarent qu'ils n'y ont rien voulu changer. Ils se sont attachés seulement à rendre tous les mots Arabes dans leur véritable signification. Voici la Table des situations.

	Long.		Lat.	
Kolzum.	18	20	54	15.
Kossir.	26	00	59	00.
Aydah.	21	00	58	00.
Suaquen.	17	00	58	00.
Dahlak.	14	00	61	00.
Aden.	11	00	66	00.
Bords d'Yaman.	19	00	67	00.
Joddah.	21	00	66	00.
Jabasah.	21	00	65	00.
Yamboa.	29	00	55	00.
Aylah.	28	30	56	40.

La longitude est comptée du rivage le plus occidental de l'Ocean Atlantique, qu'on suppose à dix degrés des Isles Canaries à l'Est; Jazair, Al Kaladar.

(*b*) Ce sont des milles Arabes, de 56 $\frac{2}{3}$ par degrés. Ils sont un peu plus grands que les milles géographiques.

avec

avec eux depuis la retraite du Bacha Solyman, & les apparences de l'amitié ſe ſoutenoient encore ſans aucune altération. Mais ce n'étoit qu'un artifice, pour endormir des Ennemis qu'il ne craignoit pas moins qu'il ne les haïſſoit. Sa faveur n'ayant fait qu'augmenter auprès du Roi de Cambaye, il entretenoit ce Prince dans le deſſein de ſecouer le joug à la premiere occaſion. Il avoit déja raſſemblé des troupes nombreuſes, & ne ſe laſſant point de la trahiſon, qu'il vouloit toujours joindre à la force, il gagna un infâme Portugais, nommé *Ruy Freire*, pour empoiſonner la citerne du Château, brûler le magaſin, & faciliter l'accès aux Infidéles, lorſque les Chrétiens s'en défieroient le moins.

CASTRO. 1545. Cauſes du ſecond ſiege de Diu.

Cet affreux projet fut découvert par un Ethiopien, un Turc & une femme eſclave. Zaffar, allarmé de ce contre-tems, eut recours encore à la diſſimulation. Il fit complimenter Dom Jean de Maſcarenhas, qui commandoit dans le Château; & feignant d'ignorer ſes plaintes, il lui propoſa de laiſſer rebâtir un mur, que le foible Garcie de Noronha avoit permis aux Indiens d'élever entre la Ville & le Château, & qu'Emmanuel de Souza avoit eu la fermeté d'abbattre. Zaffar ne ſe flattoit pas que le Gouverneur Portugais conſentît à cette propoſition; mais c'étoit un motif qu'il vouloit ſe préparer d'avance pour rompre ouvertement; & dans l'intervalle, il continua de ſoutenir les apparences de la paix, en apportant tous ſes ſoins aux préparatifs de la guerre.

Noir projet de Khojah Zaffar.

Maſcarenhas ne s'aveugla point ſur les dangers qui le menaçoient. Après en avoir informé Dom Jean de Caſtro, qui venoit d'être nommé au Gouvernement de l'Inde, & tous les Commandans des Places voiſines, il tourna toute ſon attention à ſe mettre en état de défenſe, comme s'il n'eût compté ſur aucun ſecours. Tous les ouvrages du Château furent réparés avec une diligence ſurprenante, & l'on y fit entrer toutes les proviſions qu'il pouvoit contenir. Les poſtes furent diſtribués. Chaque Baſtion eut pour ſa garde trente hommes avec un Officier. La porte fut confiée au Lieutenant du Château avec vingt des plus braves Soldats. Un autre Officier fut placé avec le même nombre dans un petit ouvrage avancé; & Maſcarenhas s'en réſerva cinquante, dans le corps de la Place, pour être à portée de courir au plus grand danger. Telles étoient ſes forces, c'eſt-à-dire, deux cens douze ou quinze hommes, diviſés dans la Place & dans les quatre Baſtions.

Maſcarenhas, Commandant du Château, le munit ſoigneuſement.

Zaffar, informé des mouvemens qu'on faiſoit pour le recevoir, réſolut enfin de lever le maſque, dans l'opinion que tous les délais lui devenoient nuiſibles, en donnant à l'Ennemi le tems de ſe fortifier. Il s'avança bientôt avec toutes ſes forces. Sa premiere attaque fut au Baſtion de la Mer. Il avoit fait conſtruire dans cette vûe trois Châteaux ſur un Vaiſſeau d'une prodigieuſe grandeur, & monté d'une groſſe artillerie, qui devoit battre le mur. Dans les Châteaux, trois cens Turcs, choiſis de ſix cens que le Roi de Zabid lui avoit envoyés de Mocka, devoient écarter les Aſſiegés qui ſe préſenteroient à la défenſe du Baſtion, en faiſant fondre ſur eux une grêle de mouſqueterie & de feux d'artifice. Mais le Commandant Portugais qui comprit l'uſage de cette machine, envoya Jacques *Leite* pour y mettre le feu. Il ne pouvoit choiſir un plus brave Officier. Leite prit vingt hommes dans deux petits Vaiſſeaux montés de quelques pieces de canon; & quoiqu'il fût dé-

Préparatifs des Ennemis.

Courage de Jacques Leite.

CASTRO. 1545.

couvert, contre ſon eſpérance, car il étoit parti dans les ténébres, il s'avança avec tant de courage & de bonheur, qu'il embraſa les trois Châteaux. En ſe retirant, il vit ſauter la machine en l'air avec une grande partie des Turcs. La flamme jettoit tant de clarté, qu'elle lui fit découvrir l'Armée ennemie, qui couroit par bataillons pour l'éteindre. Il ajuſta ſon artillerie ſur les corps les plus épais, dont il tua un fort grand nombre; ſans avoir eu plus de ſept hommes bleſſés dans une action ſi dangereuſe. Enſuite profitant du déſordre des Infidéles, il gagna l'embouchure de la riviere, où il leur prit quelques Vaiſſeaux chargés de proviſions, avec leſquels il revint au Château couvert de gloire.

Xaffar rebâtit un mur abbatu par les Portugais.

Le Général de Cambaye entreprit de rebâtir, à la vûe des Portugais, le mur que Souza avoit abbatu. Le canon du Château, qui lui tua un grand nombre d'Ouvriers, ne l'empêcha point de porter l'ouvrage à ſa perfection. Il y planta ſoixante-ſix groſſes pieces d'artillerie, ſans compter une infinité de petites. On en vante une, dont la groſſeur étoit ſi prodigieuſe qu'elle fit trembler l'Iſle entiere, & ſauter des parties conſidérables du Château. Dans cet intervalle, les Portugais virent arriver Dom Ferdinand *de Caſtro*, fils du Gouverneur, avec quelques troupes qu'il amenoit à leur ſecours. Maſcarenhas ſentoit le beſoin d'être mieux informé de ce qui ſe paſſoit dans le camp ennemi. Sur le déſir qu'il en marqua, Diegue *de Anaya Coutino*, Gentilhomme d'une force extraordinaire, ſe couvrit la tête d'un caſque, & ſans autres armes qu'une épée au côté & ſa lance à la main, ſe laiſſa gliſſer pendant la nuit au long de la muraille. Il demeura quelque tems en embuſcade, à quelque diſtance du Château. Enfin découvrant deux Mores, qui s'avançoient vers lui, il en tua un d'un coup de lance, prit l'autre entre ſes bras, & courut avec cette charge juſqu'à la porte du Château. Sa voix la fit ouvrir, & l'on fut extrêmement ſurpris de lui voir jetter ſon Priſonnier au milieu de ceux qui étoient venus le recevoir, en leur diſant qu'il apportoit de quoi ſatisfaire la curioſité du Commandant. Mais le reſte de cette avanture a quelque choſe encore de plus extraordinaire. Anaya s'étoit ſervi d'un caſque d'emprunt, qu'il avoit donné ſa parole de rendre, & qu'il avoit perdu dans la chaleur de ſa courſe, ſans y avoir fait attention. Il ne s'en apperçut qu'à ſon retour; & ſans expliquer ſon deſſein, il ſe laiſſa gliſſer une ſeconde fois au long du mur, il alla chercher le caſque ſur ſes traces; & l'ayant trouvé, il le rapporta fidélement à celui de qui il l'avoit reçu.

Belle action de Coutino.

Maſcarenhas obſerva le jour ſuivant, dans l'Armée ennemie, un mouvement extraordinaire dont il déſira de ſçavoir la cauſe. Six Portugais, excités par l'exemple d'Anaya, ſortirent dans l'obſcurité, & tomberent entre ſoixante Mores, qui étoient endormis. Ils en tuerent pluſieurs; mais le bruit ayant réveillé les autres, & s'étant même répandu dans les quartiers voiſins, ils furent forcés de ſe retirer, après avoir perdu deux hommes. Les quatre qui rentrerent au Château, ne laiſſerent pas d'y ramener un Priſonnier, de qui le Commandant apprit que le Roi de Cambaye étoit arrivé au camp avec dix mille chevaux, pour aſſiſter, ſuivant la promeſſe de Zaffar, à la priſe du Château. L'action des ſix Portugais les avoit ſi vivement irrités, que redoublant le feu de leur artillerie, ils cauſerent beau-

Le Roi de Cambaye arrive au camp.

coup de mal aux Aſſiégés ; mais un Renegat, qui conduiſoit les plus groſſes pieces ayant été tué d'un coup de hazard, le Canonier qui lui ſuccéda n'eut point aſſez d'habileté pour ſe rendre auſſi terrible. Cependant une ſi redoutable batterie faiſoit retentir tous les Pays voiſins, lorſqu'un boulet du Château tombant dans la tente du Roi, tua un de ſes favoris en ſa préſence, & le couvrit de ſang lui-même. Ce ſpectacle lui inſpira tant de frayeur, qu'il partit à l'inſtant pour retourner dans ſa Capitale, en laiſſant le commandement de ſa Cavalerie à *Juzar Kam*, vaillant Abyſſin. CASTRO. 1545. La peur l'en fait partir.

Le ſiege n'en fut pas pouſſé avec moins de vigueur. On perdit beaucoup de monde de part & d'autre ; & quoique les Mores fuſſent infiniment plus maltraités, la proportion du grand nombre au petit rendoit la perte preſqu'égale. Maſcarenhas étoit ſans ceſſe aux poſtes les plus dangereux. Il ſe propoſoit pour modéle Antoine de *Silveyra*, qui avoit acquis tant de gloire dans la même occaſion. Les femmes du Château, qui n'avoient pas oublié non plus les exemples de leur ſexe ſous ce brave Commandant, encourageoient les hommes, & partageoient avec eux toutes les fatigues & tous les périls du ſiége. Une d'entre elles ayant été ſurpriſe dans un lieu où les ennemis avoient pénétré, combattit long-tems avec la lance, & ſoutint ſi heureuſement leurs efforts, qu'elle donna le tems à Maſcarenhas d'arriver avec une troupe de Soldats choiſis, qui paſſerent les Mores au fil de l'épée. Bravoure des femmes Portugaiſes.

Le principal objet de Zaffat étoit de combler le foſſé & d'abbatre le mur. Il ne ſe paſſoit pas de jour où ſes travaux ne fuſſent aſſez avancés pour lui en donner l'eſpérance. Mais les aſſiégés n'apportant pas moins d'ardeur pendant la nuit à remédier au mal, le foſſé ſe trouvoit nettoyé & toutes les bréches du ſoir réparées le lendemain. Sa ſurpriſe & ſon chagrin ſe changerent en rage. Il donnoit des ordres furieux pour faire commencer bruſquement une nouvelle attaque, lorſqu'un boulet lui enleva la tête, & la main droite, ſur laquelle il tenoit ſa tête appuyée. L'Hiſtorien *Faria* raconte que ce Renégat ayant fait le voyage d'Otrante, où il étoit né dans le ſein du Chriſtianiſme, ſa mere avoit fait des efforts inutiles pour le ramener à la Religion qu'il avoit abandonnée. Enſuite, lorſqu'il fut retourné parmi les Infidéles, elle lui écrivit une Lettre, dont l'adreſſe étoit en ces termes : *A mon Fils Khojah Zaffar, aux Portes de l'Enfer.* Zaffar eſt tué d'un coup de canon. Qui il étoit.

Rumi Kham, fils de Zaffar, ſucceda au commandement, avec le deſir de venger ſon pere. Tandis que Maſcarenhas envoyoit de tous côtés pour hâter les ſecours, ce nouveau Chef, de concert avec Juzar Kham, entreprit un aſſaut général, qui commença par les Baſtions de Saint-Thomas & de Saint-Jean. La réſiſtance des Portugais dura long-tems, avec une valeur incroyable ; mais étant forcés de céder au nombre, ils ne purent empêcher l'ennemi de monter ſur le Baſtion de Saint-Thomas. Ce fut alors que le déſeſpoir les conduiſant plutôt que le courage, ils ſe raſſemblerent dans le petit nombre auquel ils étoient réduits, ils fondirent ſur cette multitude d'ennemis, qui croyoient toucher à la victoire, &, par des actions dont les Hiſtoriens n'ont pas crû que le récit fût poſſible, ils vinrent à bout de précipiter du haut de leurs murs tous ceux qui échaperent à leurs coups. Il reſta, ſur leurs remparts, un ſi grand nombre de Mores, qu'ils jugerent à propos de Son fils lui ſuccede. Carnage des Mores dans une attaque.

CASTRO. 1545.

les y enterrer; non-ſeulement afin que l'air n'en fût point infecté, mais dans la crainte qu'en les jettant dans le foſſé ils ne ſerviſſent comme de pont pour faciliter de nouvelles attaques.

Runti Kham, qui avoit paſſé toute la nuit en prieres & en proceſſions, donna ordre que l'aſſaut fût recommencé à la pointe du jour. Deux Baſtions furent encore eſcaladés, ſans qu'on pût s'oppoſer à tant de furieux qui montoient de tous côtés à la fois, avec une infinité d'échelles. Mais lorſqu'étant ſur le haut du mur, ils s'y trouverent reſſerrés dans un lieu plus étroit, les Portugais, dont toute la reſſource avoit été de ſe réünir pour les y attendre, en firent un ſi affreux carnage, qu'en un moment cet eſpace fut couvert de deux milles morts. Juzat Kham, Général de la Cavalerie, y fut tué, entre les plus ardens, & ſon Oncle, qui portoit le même nom, lui ſucceda. Les autres, forcés de ſe retirer en déſordre, & trouvant les échelles remplies par ceux qui montoient après eux, ſe précipiterent dans le foſſé, ou ſervirent à précipiter leurs propres compagnons qui leur bouchoient le paſſage. Il ne périt que ſept Portugais dans cette terrible attaque. L'embraſement des feux d'artifices & de la mouſqueterie avoit été ſi extraordinaire, que pluſieurs de ceux qui n'étoient vêtus que de coton, voyant la flamme attachée à leurs habits, avoient été obligés de ſe jettet dans l'eau pour l'éteindre; & quelques-uns, à demi brûlés, n'en étoient pas moins retournés à leurs poſtes. Maſcatenhas, pour prévenir le même accident, leur fit faire une ſorte d'habits, d'un grand nombre de cuirs dorés qui ſervoient de tapiſſerie dans ſes appartemens. Un jour, ayant découvert le matin que les ennemis avoient élevé pendant la nuit un mont, d'où ils pouvoient obſerver ce qui ſe paſſoit dans le Château, il ſe mit ſur le champ à la tête de cent hommes, avec Dom Pierre d'Almeyde; il ſortit bruſquement, & non-ſeulement il détruiſit cette nouvelle machine, mais il ne rentra dans le Château qu'après avoir fait mordre la pouſſiere à plus de trois cens Mores. Un autre jour, Martin *Botello* ſortit vers le ſoir, avec dix hommes, pour ſurprendre quelque Infidéle, de qui l'on pût tirer des informations. Il tomba au milieu de dix-huit Mores, à qui la frayeur fit prendre auſſi-tôt la fuite, excepté un Nubien fort hardi qui fit face aux Portugais. Botello, qui ne cherchoit point à lui ôter la vie, ſe contenta de le ſaiſir au collet; mais voyant qu'il continuoit de réſiſter, il renouvella l'action d'Anaya; c'eſt-à-dire, qu'ayant pris le Nubien entre ſes bras, il courut vers le Château, où il rentra heureuſement avec cette charge.

Les Aſſiégés repouſſés.

Grandes actions de pluſieurs Portugais.

Les Aſſiégés manquent de proviſions.

Cependant le déſordre que les feux d'artifice & l'artillerie des aſſiégeans avoient mis dans les proviſions, commençoit à faire craindre la famine; qui étoit encore un ennemi plus terrible. On étoit déja réduit à des alimens qui révoltoient les plus affamés. Un corbeau, pris ſur les cadavres, étoit un mets friand pour les malades, & ſe vendoit quatre ou cinq écus. On n'étoit pas moins menacé de manquer de munitions. L'ennemi, qui avoit reçu un renfort de dix mille hommes d'Infanterie, préparoit de nouvelles attaques, & l'on s'appercut bien-tôt que celles dont on découvroit les préparatifs n'étoient pas les plus redoutables. En effet, les Infidéles, étant revenus à l'aſſaut, eſcaladerent le Baſtion de Saint-Jean, & ſe retirerent auſſitôt; mais leur deſſein n'avoit été que d'y attirer les Portugais. A peine fu-

Digitized by Google

rent-ils deſcendus de leurs échelles, que le Baſtion qu'ils avoient miné ſe-rertement, ſauta tout-d'un-coup avec un fracas épouvantable. Dix-ſept Portugais furent enlevés dans l'air. Dix retomberent ſans bleſſure; & l'on admira beaucoup l'intrépidité de Diegue de Sotomayor, qui, ſans avoir perdu ſa préſence d'eſprit, retomba la lance à la main. Mais un Soldat eut le malheur d'être jetté parmi les ennemis, qui le maſſacrerent ſur le champ. Maſcarenhas avoit eu quelque preſſentiment de cette diſgrace, en voyant les Mores ſi prompts à ſe retirer. Il avoit même ordonné à ſes gens de quitter le Baſtion. Mais ils avoient été retenus par un téméraire, nommé *Reynoſo*, qui les avoit menacés d'accuſer leur retraite de lâcheté.

CASTRO. 1545

Mine qui en fait périr un grand nombre.

La bréche ſe trouvoit ſi grande, après cet accident, que les Mores, au nombre de treize mille, ſe hâterent de retourner à l'attaque. Ce recit paroîtra fabuleux; mais qu'eſt-il permis d'oppoſer au témoignage de pluſieurs graves Hiſtoriens? Cinq Soldats Portugais ſoutinrent ſeuls l'effort de cette multitude d'Infidéles, & donnerent le tems à Maſcarenhas de s'avancer avec le reſte de ſes gens. On ajoute, à la vérité, que les femmes, armées comme les hommes, ſe préſenterent avec le même courage, ſans être arrêtées un moment par l'image de la mort qui les environnoit de toutes parts. Un Prêtre, le crucifix à la main, encourageoit les deux ſexes à ſe ſacrifier pour la Religion & pour la gloire. Le détail des actions eſt ici ſupprimé, par la ſeule raiſon qu'il paroîtroit ſans vrai-ſemblance; & les Hiſtoriens ſe ſauvent à la faveur des ténébres, qui obligerent l'ennemi de ſe retirer après avoir perdu trois cens hommes. Maſcarenhas employa toute la nuit à réparer, autant qu'il étoit poſſible, le ravage des mines & de l'artillerie.

Prodige de valeur de la part des hommes & des femmes.

Chaque jour faiſoit renaître une nouvelle attaque; & les pertes de l'ennemi étoient toujours ſi conſidérables, qu'il ne pouvoit y ſuppléer que par les renforts qui lui arrivoient continuellement. Rumi Kham prit la réſolution d'en revenir aux mines. Il perça dans quelques endroits juſqu'au roc. Mais cette entrepriſe n'eut pas le même ſuccès que la premiere. Maſcarenhas, qui avoit l'œil ouvert ſur tous les mouvemens des Mores, contremina ſi heureuſement qu'il en fit périr un grand nombre. On commençoit d'ailleurs à recevoir quelque ſecours, du moins par intervalles; & la nouvelle du départ d'une flotte, que le Gouverneur des Indes amenoit de Goa, ſe confirmoit de jour en jour. Dom Alvare de Caſtro, ſon ſecond fils, n'avoit pû juſqu'alors arriver à Diu, parce qu'il avoit eſſuyé une furieuſe tempête, qui l'avoit forcé de relâcher à *Baſaïm*; mais Antoine *Moniz Barretto*, qui l'accompagnoit, s'étant détaché, avec huit Gentilshommes du même convoi, avoit eu le bonheur de gagner Diu dans une Barque, & de s'introduire dans le Château. L'arrivée imprévûe de cette petite troupe de héros, n'avoit pas peu relevé le courage & l'eſpérance des Aſſiégés. On raconte qu'à leur départ de Baſaïm ils n'étoient que ſept, avec leur Chef; lorſqu'un autre Gentilhomme Portugais, nommé *Michel Darnide*, demanda d'être reçu dans leur Barque. Ils le refuſerent, dans la crainte de nuire à leur navigation par le nombre. Mais Darnide ſe jetta dans l'eau, ſon mouſquet entre les dents; & les ſuivant à la nage, il obligea Barretto de le recevoir.

Continuation du ſiege.

Valeur déterminée d'un Portugais.

On vit arriver enſuite Louis de *Melo* & *Mendoza*, avec neuf hommes. Ils furent ſuivis de Dom George & de Dom Edouard de *Meneſès*, avec dix-ſept

Perſonnes qui arrivent aux aſſiégés.

CASTRO. 1545.

hommes. Dom Antoine d'*Atayde*, & François *Guillermo*, en amenerent trente; & Ruy *Freyre*, Facteur de *Chaul*, vingt-quatre. Tous ces braves guerriers cherchant à ſignaler leur arrivée par quelque action d'éclat, tomberent ſur l'ennemi, qui s'étoit ſaiſi de pluſieurs ouvrages. Le combat fut ſanglant pour les Mores. Antoine Moniz Barreto fit des prodiges de hardieſſe & de valeur, & chacun ſe diſtingua par quelque heureuſe témerité. Il n'y eut qu'Antoine Cortea qui fut plus maltraité de la fortune. Etant ſorti avec vingt hommes pour aller à la découverte, il appetçut douze Mores, qui étoient autour d'un feu. Il exhorta ſes gens à fondre ſur eux; mais de quelque raiſon que vînt leur frayeur, ils ne penſerent qu'à ſe retirer. Cortea, déſeſperé, ne laiſſa pas de pourſuivre les Mores, dans l'eſpérance d'en arrêter un. Ils l'attaquerent auſſi-tôt qu'ils le virent ſeul, & toute ſa valeur ne put le ſauver de leurs mains. Ils le menerent à Rumi Kham, qui l'interrogea beaucoup ſur la ſituation des Aſſiégés. Quoique le Château fût dans un état miſérable, Cortea en fit une peinture ſi avantageuſe, que le Général More, furieux de ſes réponſes, le fit traîner indignement dans ſon quartier, & lui fit couper la tête. Elle fut expoſée le lendemain, ſur la pointe d'une pique, à la vûe du Château.

Cortea pris & traité indignement par les Mores.

Les Portugais, ayant perdu juſqu'alors plus de deux cens hommes, il leur en reſtoit beaucoup moins; & de ce reſte même, la plûpart étoient ou bleſſés ou malades; lorſqu'enfin Dom Alvare de Caſtro arriva dans le Port avec quatre cens hommes & quantité de munitions. Il avoit pris en chemin un Vaiſſeau de Cambaye richement chargé. La joie que les Aſſiegés reſſentirent de ce ſecours fut temperée par un accident qui ne convenoit guéres aux circonſtances. Les Soldats d'Alvare de Caſtro, appréhendant les mines, demanderent d'aller ouvertement à l'ennemi. Cette propoſition fut rejettée par Maſcarenhas, qui la crut dangereuſe; & ſon refus cauſa des plaintes & des murmures, qui ſe terminerent par une révolte ouverte. Le danger d'être accablé dans le Château par ſes propres gens, força Maſcarenhas de ceder aux mutins. Il fit une ſortie, avec cinq cens hommes, diviſés en trois corps. On ſe rendit maître d'abord des poſtes avancés de l'ennemi, qui ſe retira dans ſes retranchemens. Mais lorſqu'on fut au bord de la tranchée, ceux qui avoient traité leur Général avec tant d'inſolence furent les premiers qui s'effrayerent du péril. Maſcarenhas leur fit des reproches qui réveillerent néanmoins leur courage. Ils entreprirent l'attaque avec beaucoup de fermeté. Mais toute l'armée des Mores s'étant raſſemblée de ſes divers quartiers, le nombre l'emporta ſur la valeur. Les Portugais ſe virent forcés de reculer en déſordre; & le Château couroit riſque d'être emporté, ſi la prudence de Maſcarenhas, qui s'étendoit à tout, n'eût prévenu le paſſage d'un corps de cinq mille hommes, dont le deſſein paroiſſoit être d'aller droit à la porte. Mojate Kham, qui le commandoit, tourna vers le Baſtion de Saint-Thomas, où la réſiſtance de Dom Louis de Souza, rendit ſes efforts inutiles. Maſcarenhas rallia ſes gens, & regagna heureuſement la porte du Château. Mais il perdit ſoixante hommes, dans cette action; & Dom Ferdinand de Caſtro, un des fils du Gouverneur des Indes, y fut bleſſé mortellement.

Arrivée d'Alvare de Caſtro.

Les mutins forcent de prendre un mauvais parti.

Le malheur réparé par Maſcarenhas.

Les Mores enleverent, quelques jours après, l'artillerie du Baſtion de

San-Jago ; & leurs eſperances, qui s'étoient ranimées par le malheureux ſuccès de la ſortie, s'enflerent encore plus de ce nouvel avantage. Vaſco de Cunna & Louis d'Almeyde arriverent dans cette conjoncture, avec un renfort conſidérable. Almeyde, qui méditoit un autre deſſein, partit auſſi-tôt avec trois Caravelles, & ne tarda point à revenir, accompagné de deux grands Vaiſſeaux de la Mecque, dont il s'étoit ſaiſi, & dont la cargaiſon fut eſtimée cinquante mille ducats. Il avoit fait pendre aux mâts quantité de Mores, après leur avoir fait couper la tête, auſſi-bien qu'à leur Chef, qui étoit un Officier Janiſſaire, & qui avoit offert inutilement trois milles ducats pour ſa rançon. CASTRO. 1545.

§. II.

Dom Jean de Caſtro arrive à Diu, force les retranchemens des Mores, attaque leur Armée, & la défait, tue leurs Généraux, & rétablit les Portugais. Il retourne en triomphe à Goa. Honneurs que ſon Roi lui accorde, & dont la mort l'empêche de jouir.

IL s'étoit paſſé huit mois depuis le commencement du ſiege. Toute la diligence de Dom Jean de Caſtro, Gouverneur des Indes, n'avoit pû raſſembler, dans les premiers mois, une flotte aſſez conſidérable pour entreprendre de ſecourir les Aſſiegés. Mais il ne s'étoit pas relâché un moment, & tous les autres ſoins, qui avoient troublé ſon adminiſtration, n'avoient point été capables de le refroidir. La mort même de Dom Ferdinand, ſon fils, n'avoit point alteré ſa conſtance. Quelque douleur qu'il en eût reſſentie, il l'avoit diſſimulée, juſqu'à prendre un habit plus riche, le jour qu'il avoit reçu cette nouvelle, & tenir ſon rang aux prieres publiques, pour remercier le Ciel d'avoir conſervé Diu ſous la domination des Portugais. Il avoit aſſiſté de-là aux jeux & aux réjouiſſances du peuple, qu'il avoit lui-même ordonnés dans la même vûe.

Conſtance de Caſtro en apprenant la mort de ſon fils.

Enfin la flotte s'étoit trouvée prête au commencement de Novembre 1545. Elle étoit compoſée de plus de quatre-vingt dix Voiles, ſans y comprendre trois Vaiſſeaux qui étoient nouvellement arrivés de Liſbonne. Caſtro relâcha au Port de Bazaïm, pour attendre les Bâtimens qui s'étoient diſperſés depuis leur départ de Goa. Il prit pluſieurs Vaiſſeaux, près de Daman, & faiſant couper en pieces les priſonniers Mores, il donna ordre que les membres & les troncs mutilés fuſſent jettés à l'embouchure des Rivieres, afin que remontant avec la marée, ils portaſſent la terreur ſur toutes les Côtes. Il entra dans la Riviere de Surate, où la réſiſtance des Habitans du Pays ne l'empêcha point d'y porter le ravage & la deſtruction. Il traita de même la Ville d'Aſoro, ſans y reſpecter même la beauté ; car il fit main-baſſe ſur les femmes de cette Ville & des Places voiſines, qui paſſoient pour les plus belles de cette Contrée.

Ses exploits dans la navigation.

Caſtro étant arrivé devant Diu, les Mores furent ſaiſis d'étonnement, quoiqu'ils euſſent reçu depuis peu du Roi de Cambaye un renfort de cinq

Il arrive devant Diu.

Digitized by Google

CASTRO. 1545.

mille hommes. Il ſe rendit d'abord au Château ; enſuite ayant fait débarquer ſes troupes, il ſe détermina, de l'avis du Conſeil, à ne pas remettre le combat plus loin qu'au jour ſuivant. Les commandemens furent diſtribués. Dom Jean de Maſcarenhas, Commandant du Château, fut chargé de conduire l'avant-garde, qui conſiſtoit en cinq cens hommes. Dom Alvare de Caſtro, & Dom Emmanuel de Lima, compoſerent le corps de bataille, avec chacun cinq cens hommes. Le Gouverneur des Indes s'en réſerva mille, avec un corps d'Indiens. Quelques femmes Portugaiſes, aguerries par les exercices du ſiege, ſe mêlerent en habits d'hommes entre les bataillons, pour aſſiſter les bleſſés. On laiſſa dans le Château, avec trois cens hommes, le Lieutenant de Maſcarenhas. Le 11 de Novembre, à la pointe du jour, cette petite Armée ſe mit en marche pour attaquer les forces nombreuſes des Infidéles, qui étoient auſſi-bien défendues par leurs retranchemens, que par leur artillerie.

Marche de ſes troupes.

Elles attaquent les Mores.

L'attaque fut commencée avec une bravoure extrême ; mais elle coûta la vie à pluſieurs Portugais. Deux Gentilshommes, qui s'étoient défiés mutuellement, & qui étoient convenus que le premier qui paſſeroit la tranchée ſeroit déclaré vainqueur de l'autre, périrent tous deux glorieuſement dans l'entrepriſe. On franchit enfin le foſſé, & le nombre de ceux qui s'y portoient avec la même ardeur, fut ſi grand, qu'on ne put diſtinguer à qui l'honneur appartenoit. Coſme Payra, après avoir perdu une jambe, continua de combattre à genoux juſqu'à ce qu'il eût reçu le coup mortel. *Tanadas* s'étant baiſſé, pour tuer un Turc qu'il avoit terraſſé d'un coup de lance, fut tué lui-même par un autre Turc. François d'Almeyde ſuccomba auſſi ſous le nombre, après avoir fait un grand carnage autour de lui.

Ils les forcent dans leur camp.

Maſcarenhas & Dom Alvare de Caſtro entrerent dans un boulevard, qui formoit le coin du retranchement. Ils y planterent deux fois leurs Enſeignes, qui furent autant de fois abbatues. L'arrivée du Gouverneur enflammant l'ardeur du combat, l'Ennemi fut pouſſé ſi vigoureuſement qu'il abandonna cet ouvrage. Alors les Portugais entrerent pêle-mêle avec les Turcs, & le carnage devint beaucoup plus ſanglant. Rumi Kham s'avança avec le corps de ſon Armée ; mais voyant ſes retranchemens forcés, il en ſortit, après une rude eſcarmouche, pour ſe rejoindre à Juzar Kham.

Dom Jean de Caſtro ne balança point à raſſembler tous ſes gens pour le ſuivre. L'action fut engagée plus réguliérement. Un Religieux Portugais, nommé Antoine *del Cazal*, parut à la tête des rangs, le Crucifix dans une main & la lance dans l'autre. Bien-tôt le champ de bataille fut couvert de morts & de bleſſés. Rumi Kham tourna le dos, mais ce fut pour rallier ſes troupes débandées, & pour revenir à la charge avec tant de furie, qu'il mit à ſon tour les Chrétiens en déſordre. Ici, Dom Jean de Caſtro, bravant mille fois la mort, & preſent de tous côtés par ſes exhortations & ſon exemple, ſervit au gain de la victoire par la promptitude avec laquelle il rétablit tous ſes rangs. Il arriva, pour le ſeconder, que le Crucifix de del Cazal eut le bras caſſé d'une balle ou d'une pierre. Ce brave Prêtre demanda vengeance du ſacrilege aux Portugais raſſemblés, & ce ſpectacle les fit tomber avec tant de furie ſur les Mores, qu'ils les pouſſerent ſans relâche juſqu'aux portes de la Ville. Maſcarenhas, Dom Alvare, & Dom Emmanuel de Lima,

Les Mores regagnent l'avantage.

Digitized by Google

ma, ſe mêlant avec les fuyards, eurent la hardieſſe d'y entrer avec eux. Ils furent ſuivis du Gouverneur même, qui s'aſſura de la porte avec toutes ſes troupes; & ſe répandant chacun de leur côté dans les rues, ils y firent couler le ſang à grands flots. Les femmes & les enfans ne furent pas plus épargnés que les hommes. On ne s'arrêta point au pillage de ce qui pouvoit être embarraſſant dans le combat; mais les pierres précieuſes, l'or & l'argent compoſerent un butin ineſtimable.

CASTRO. 1545. La Ville eſt ſurpriſe par les Portugais.

Cependant Rumi Kham, & ſes principaux Officiers, avoient profité de cet intervalle pour rallier leurs troupes; & la grandeur de leur perte n'empêchoit pas qu'ils n'euſſent encore huit mille hommes ſous leurs Enſeignes. Dom Jean de Caſtro & Maſcarenhas réſolurent auſſi-tôt de les attaquer. Cette nouvelle action fut très-ſanglante. Dans la chaleur du combat, Gabriel Texeira prit l'étendart de Cambaye, après avoir tué celui qui le portoit, & le planta au milieu du champ de bataille en proclamant la victoire. Elle étoit déja fort avancée, mais ce ſpectacle la fixa tout-d'un-coup. On apporta au Gouverneur la tête de Rumi Kham, qui s'étoit défendu juſqu'au dernier ſoupir. Juzar Kham, couvert de bleſſures, ſe trouva du nombre des priſonniers. Les Portugais compterent les morts. Ils avoient perdu cent trente hommes; mais la perte des ennemis montoit à plus de cinq mille, entre leſquels étoient leurs principaux Officiers. On accorda aux Soldats la liberté du pillage. Il ſe trouva dans la Ville & dans le Camp des Infidelles, quarante pieces de canon d'une groſſeur extraordinaire, & plus de deux cens de differentes grandeurs.

Ils remportent une victoire complette.

Perte des deux partis.

Pendant que le Gouverneur s'employoit à réparer toutes les pertes des Portugais, Dom Emmanuel de Lima fut chargé, au commencement de l'année 1546, de nettoyer les Côtes de Cambaye, avec une flotte de trente Vaiſſeaux. Il détruiſit un grand nombre de Villes, particuliérement celle de *Gogo*, une des principales du Pays. Les Habitans ayant pris la fuite vers les montagnes, il les pourſuivit avec tant de bonheur, que les ayant ſurpris dès la premiere nuit, il les paſſa tous au fil de l'épée. Les champs furent ravagés, les troupeaux maſſacrés, & tous les Vaiſſeaux qui ſe trouverent au long de cette Côte furent conſumés par les flammes.

1546.

Le ſuccès de la flotte Portugaiſe à Diu répandit une joie incroyable dans tous les Etabliſſemens de cette Nation, qui avoient crû lire leur ſort dans celui de Maſcarenhas & du Château. Mais elle éclata particuliérement à Goa, où Dom Jean de Caſtro s'étoit attiré l'affection de tous les Habitans. Il leur fit demander une ſomme conſidérable, dont il avoit beſoin pour le ſoutien de ſa flotte & pour les réparations du Château de Diu; & comme il ne penſoit qu'à l'emprunter, il leur envoya ſes mouſtaches pour caution. La Ville les lui renvoya ſur le champ, avec de grands témoignages de reſpect, & la ſomme qu'il avoit demandée. Les femmes s'empreſſerent d'y contribuer, & ſe diſputerent, à l'envi, de leurs colliers & de leurs bracelets pour la groſſir. Mais il eut bien-tôt l'occaſion de s'acquitter avec uſure, par les richeſſes qui ſe trouverent ſur un Vaiſſeau de Cambaye, dont Moniz Barretto ſe ſaiſit près de Mangalor.

Gloire de Caſtro.

Confiance qu'on avoit à lui.

Le Château de Diu fut rebâti, avec un grand nombre de nouvelles for-

Il rebâtit le Château de Diu.

CASTRO. 1546.

tifications. On y mit une Garniſon de cinq cens hommes, & Dom Georges de Menezés fut laiſſé ſur la Côte, avec une bonne Eſcadre. Le pardon qui fut accordé aux Mores, & les marques de bonté qu'ils reçurent du Gouverneur, ſervirent bien-tôt à leur faire repeupler la Ville. Enfin, Dom Jean de Caſtro partit pour Goa, où l'impatience de le revoir avoit porté les Habitans à lui faire une députation pour hâter ſon retour. Il y fut reçu avec des acclamations & des honneurs, par leſquels on s'efforça de retracer les anciens triomphes de Rome. Les portes & toutes les rues de la Ville furent rendues de riches tapiſſeries. Dans chaque quartier, le bruit des inſtrumens de muſique fut mêlé à celui du canon; & tous les Vaiſſeaux qui étoient dans le Port prirent part à la fête par des illuminations. Dom Jean entra ſous un dais magnifique. A l'entrée de la porte, on lui ôta ſon chapeau, pour lui mettre ſur la tête une couronne de laurier, avec une branche dans la main. Devant lui marchoit le Pere Antoine Del Cazal, portant le même Crucifix qu'il avoit au combat; & l'Etendart royal à ſon côté. A ſa ſuite venoit *Juzar Kham*, les yeux baiſſés. Six cens priſonniers, couverts de chaînes, fermoient le cortege. Mais il étoit précedé d'un nombre infini de chariots, ſur leſquels on portoit le canon & les armes qui avoient été enlevés aux Mores. Les Dames de la Ville ſe préſentant aux fenêtres, jetterent des fleurs & des eaux parfumées ſur le Vainqueur. Enfin, toutes les circonſtances de cette fête durent être bien pompeuſes, puiſque la Reine Catherine de Portugal, liſant la Relation des combats & du triomphe de Caſtro, dit, » qu'il avoit vaincu comme un Chrétien, & triomphé comme un Payen.

Il retourne à Goa.

Son entrée triomphante.

Ce fut dans le cours de la même année que ces glorieuſes nouvelles furent portées en Portugal. Le Roi voulut diſtinguer Caſtro par des récompenſes extraordinaires. Il commença par lui accorder la continuation de ſon Gouvernement, ſous le titre de Viceroi. Enſuite, il nomma Dom Alvare de Caſtro, ſon fils, Amiral des Mers de l'Inde. Mais la mort de Dom Jean interrompit toutes ces faveurs. Il étoit mourant, lorſqu'il reçut la premiere; & ſa maladie, ſi l'on en croit Faria, étoit d'une nature fort extraordinaire. Elle venoit du chagrin qu'il reſſentoit, depuis long-tems, du miſérable état où les affaires des Portugais tomboient de jour en jour dans les Indes, & de la mauvaiſe conduite que pluſieurs Officiers avoient tenue dans une certaine expédition. En expirant, il demanda pardon à pluſieurs d'entre eux de ce qu'il avoit écrit au Roi à leur déſavantage, ſans qu'on ait pû ſçavoir s'il ſe reprochoit d'avoir pouſſé trop loin ſes plaintes, ou ſi, par une délicateſſe exceſſive, il avoit quelque regret d'avoir nui peut-être à leur fortune en leur rendant juſtice. Lorſqu'on lui avoit déclaré qu'il lui reſtoit peu de tems à vivre, il avoit fait appeller ſon Conſeil, pour déclarer agréablement qu'il ne poſſedoit rien, & que dans le beſoin où il étoit de toutes choſes, il demandoit qu'on l'aſſiſtât de quelque petite partie du revenu du Roi, afin qu'on ne pût pas dire qu'il fût mort de faim. Enſuite, faiſant apporter le Livre des Evangiles, il avoit juré, en y portant la main, qu'il n'avoit jamais employé à ſon uſage, ni le revenu du Roi, ni l'argent d'autrui, & qu'il ne s'étoit jamais mêlé du commerce dans la vûe d'acquerir du bien. En effet, après ſa mort, on trouva dans ſes coffres, pour toutes richeſſes, trois *Reaux*. Son

Récompenſes qu'il obtient de la Cour de Portugal.

Sa mort Chrétienne & glorieuſe.

Action remarquable.

corps fut apporté en Portugal en 1576, & dépoſé dans l'Egliſe de *Benetica*, qui appartient aux Religieux de Saint Dominique, ſur une petite montagne voiſine de Liſbonne. On y conſerve ſon portrait, vêtu de rouge, & couronné d'une branche de laurier. Entre un grand nombre de connoiſſances dont il s'étoit orné l'eſprit, il ſçavoit pluſieurs Langues anciennes & modernes, & ſon étude principale avoit été celle des Mathématiques. Il gouverna ſans hauteur; &, dans les différens états de ſa fortune, il ſe conduiſit ſans affectation. On le compte pour le XIVe. Gouverneur, & pour le IVe. Viceroi des Indes Orientales.

CASTRO. 1546. Son portrait & ſon caractere.

Fin du Livre premier.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE SECOND.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS EN GUINÉE ET AUX INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

QUOIQUE les Portugais ayent été les premiers Peuples de l'Europe qui ont entrepris la découverte d'un nouveau Monde, & qu'ils y ayent réüſſi long-tems avant toutes les autres Nations, le ſuccès de leurs voyages ne fut pas plutôt confirmé, que les Anglois aſpirerent à la même gloire. La Guinée avoit été (*a*) reconnue en 1471, par les Flottes du Portugal. Dix ans après, on vit pluſieurs Vaiſſeaux équipés en Angleterre pour tenter la fortune ſur cette Côte.

Ce fut *Jean Tintam*, ſecondé de *Guillaume Fabian*, qui forma ce projet en 1481, ſous le regne d'Edouard. On eſt incertain s'ils en commencerent l'exécution à leurs propres frais, ou ſi ce ne fut point aux dépens du Duc de Medina Sidonia, Seigneur Eſpagnol, qui dans un tems où la Cour de Portugal venoit d'obtenir de celle de Rome un privilege excluſif pour le Commerce des Indes Orientales, crut pouvoir éluder ce Traité en prenant des Anglois à ſon ſervice. Quelque parti qu'on embraſſe ſur un fait ſi obſcur, Jean II. Roi de Portugal, allarmé du bruit de ces préparatifs, fit partir auſſitôt deux Ambaſſadeurs pour la Cour de Londres, dans le deſſein en appa-

(*a*) Reconnue, & non découverte, puiſque les François prouvent que dès l'année 1364 ils exerçoient le commerce ſur la Côte de Guinée.

SIERRA LEONA
COSTE DE GRAIN
COSTE d'IVOIRE
COSTE D'OR
G U I N
C. de Palme
l'Equateur
I. St Matthieu
I. Ascention
Longitude de l'Ile de Fer.
5
10
15
CART
DE LA COSTE OC
D'AFRIC
Depuis le N
de Latitude Sep
Jusqu'au N
de Latitude M
Tirée de la Carte
de l'Ocean O
Augmentée sur les Obser
de Barbot Smith M
Publie
Par ordre de
COMTE DE M
en

Nota
‡ Cette marque designe les lieux dont la latitude a été observée par d'habiles Navigateurs.
A. Anglois.
H. Hollandois.
F. François.
COSTE DES ESCLAVES
BENIN
Benin
R. Formose
C. Formose
Rio Forcados
Rio Bonny
Pto Naova
R. Congo
R. Vaza
R. San Benito
R. Angra
R. Zaire
I. Fernando Po
I. du Prince
Portuguese Village
I. S.t Thomas
C. de Lope Gonsalve
R. de Gabon
I. Annobon
C. S.t Catherine
M.t du S.t Esprit
C. Salage
R. de Loango
R. Zaire
C. Padron
I. de Loanda
C. Palmarinho
C. Ledo
B. de Benguela
BIAFRA
GUINEE
ou
THOMAS
Degré
Degré
Hor le
20
25
30
5
10
0

rence de renouveller les Traités du Portugal avec l'Angleterre ; mais avec l'ordre ſecret de ne rien négliger auprès d'Edouard, pour obtenir que les Vaiſſeaux de Tintam fuſſent arrêtés dans le Port. Ils l'obtinrent. Les raiſons qui porterent Edouard à cette défetence pour le Portugal ne ſont pas venues juſqu'à nous ; mais elles eurent la force d'interrompre une ſi belle entrepriſe. Ce fait, qui eſt rapporté par *Garcie de Reſende*, Hiſtorien Portugais, dans la vie de Jean II. doit paſſer pour un témoignage irréprochable que les Anglois ont été des premiers & des plus ardens à former des vûes de navigation par des Mers éloignées. Peut-être faut-il attribuer à la même cauſe le long intervalle qu'ils mirent enſuite, entre cette tentative & leurs premiers voyages au Sud. INTRODUCTION.

D'un autre côté, il paroît conſtant, par une Lettre dont l'extrait ſe trouve dans le Recueil (*a*) d'Hackluyt, que dès l'année 1526, & peut-être plutôt, certains Marchands Anglois, entre leſquels on nomme Nicolas *Thorne*, de *Briſtol*, & Thomas *Spacheford*, avoient des relations de commerce aux Iſles Canaries. Par cette Lettre, que le hazard a fait conſerver, *Thorne* donne avis à Thomas *Midnal*, ſon Facteur, & à Guillaume *Ballord*, réſidans à San-Lucar en Andalouſie, que le *Saint-Criſtophe*, Vaiſſeau parti de Cadis pour les Indes Occidentales, portoit, ſous ſon nom, differentes (*b*) marchandiſes, qui devoient être débarquées à *Santa-Cruz*, dans l'Iſle de *Teneriſe*. Il charge ces deux Agens de ſe rendre dans cette Iſle, & d'y demeurer en qualité de Facteurs, non-ſeulement pour y vendre les marchandiſes qu'il y envoyoit, mais encore pour lui renvoyer, du même lieu, une certaine quantité de ſucre, des peaux & d'autres richeſſes. Leur commerce aux Canaries.

Enfin, vers le milieu du ſeiziéme ſiécle, l'ardeur des Anglois, que d'autres eſperances avoient fait tourner juſqu'alors du côté le plus oppoſé, prit ſon eſſor vers le Sud. Il paroit qu'ils n'en durent l'occaſion qu'au hazard ; mais ce fut la prudence qui la leur fit ſaiſir. En 1551, le Capitaine Thomas *Windham* fit voile à Maroc ſur ſon propre Vaiſſeau, qui ſe nommoit le *Lion*, pour y conduire deux Princes Mores, dont on ignore les avantures. Les particularités de ce voyage ne ſont pas mieux connues, excepté qu'on trouve dans le Recueil de Hackluyt une Lettre de *Jacques Alday*, Domeſtique de Sebaſtien *Cabot* ou *Cabota*, dans laquelle il ſe repréſente comme le premier Auteur de ce commerce en Barbarie, avec quelques autres circonſtances qui ne regardent que ſa propre fortune, Leur premier voyage en Barbarie.

L'année ſuivante Windham entreprit un autre voyage à *Zafia* ou *Saffi*, & à *Santa-Cruz*. Comme c'étoit s'écarter du Détroit, cette hardieſſe choqua ſi vivement la Cour de Portugal, qu'elle menaça de faire traiter en ennemis tous les Anglois qui reparoîtroient aux mêmes lieux. Cette menace n'empêcha point que l'année d'après, le même Windham, accompagné d'un Portugais, nommé *Anes Pinteado*, ne formât le deſſein d'aller juſqu'en Guinée, avec trois Vaiſſeaux, montés de cent quarante hommes. Ils firent le commerce de l'or au long de la Côte ; après quoi ils prirent la réſolution de s'avancer juſqu'à Benin, pour y charger du poivre. Mais la chaleur du climat cauſa la mort aux deux Chefs de l'entrepriſe. Une partie de leurs gens périt après eux, de diverſes maladies ; & le reſte, qui étoit réduit à quarante, revint à Voyages de Windham à Saffi & à Santa Cruz. Premiers voyages des Anglois en Guinée.

(*a*) Vol. 2. Part. 2. pag. 3. (*b*) L'eſpece des marchandiſes y eſt en détail.

INTRODUCTION.

Plymouth avec peu de richeſſes, & un ſeul Vaiſſeau, après avoir été forcés de brûler les deux autres, faute de Matelots pour la manœuvre.

Voyage de Lok.

En 1554, Jean *Lok* fit le voyage de Guinée avec trois Vaiſſeaux, & s'étant borné au commerce des Côtes, il en rapporta une quantité conſidérable d'or & d'ivoire. Ces entrepriſes furent renouvellées preſque tous les ans par d'autres Avanturiers; & ce ne fut qu'en 1585, que certains Marchands ayant communiqué des vûes plus régulieres à la Reine Eliſabeth, obtinrent de cette Princeſſe des Lettres patentes pour le commerce de Barbarie. Cette premiere faveur fut ſuivie, en 1588, d'une autre permiſſion (*a*) de la Cour pour le commerce de Guinée, entre les Rivieres de *Sanaga* & de *Gambra*. Enfin, dans le cours de l'année 1602, d'autres Marchands obtinrent auſſi des Lettres, qui leur accordoient la liberté de commercer depuis la Riviere de *Nonnia*, ou Nugnez, juſqu'au Sud de *Sierra Leona*, c'eſt-à-dire, l'eſpace d'environ cent lieues; & ce fut cette nouvelle Société qui prit le nom de *Compagnie d'Afrique*. Les voyages qui s'étoient faits ſur cette Côte n'avoient pas manqué d'exciter les plaintes des Portugais. Hackluyt nous a conſervé l'hiſtoire de tous ces differens; & je ne rejetterai point l'occaſion d'en rappeller une partie, lorſqu'elle s'offrira.

Compagnie d'Afrique.

Les vûes des Anglois s'étendant avec le ſuccès de leurs entrepriſes, ils réſolurent, ſur-tout après avoir inutilement tenté de découvrir un paſſage au Nord-Eſt & au Nord-Oueſt, de pouſſer leurs voyages autour de l'Afrique, par les voyes qui étoient devenues familieres aux Portugais. En 1591, trois grands Vaiſſeaux exécuterent pour la premiere fois ce deſſein, ſous le commandement du Capitaine *Raymond*. Une autre Eſcadre, commandée par le Capitaine *Wood*, ſuivit cet exemple en 1596, mais avec moins de ſuccès. On ne manquoit point, dans l'intervalle de ces navigations, d'employer des Eſpions fort habiles, qui partoient ſouvent avec les flottes mêmes du Portugal, pour obſerver la diſpoſition des Mers & l'état des Portugais dans toutes ces Régions. En 1600, un Corps de Marchands, de Gentilhommes, & de gens riches de toutes ſortes de conditions, au nombre de cent ſeize, avec le Comte Georges de Cumberland à leur tête, obtinrent de la Reine Eliſabeth une Charte qui leur accordoit la permiſſion d'exercer le commerce aux Indes Orientales, ſous le titre de *Compagnie de Marchands Avanturiers*. Depuis ce tems-là il ne s'eſt point paſſé deux années ſans qu'on ait vû partir, des Ports de l'Angleterre, pluſieurs Vaiſſeaux pour cette riche Partie du monde. Telle eſt l'origine du Commerce Oriental que les Anglois cultivent aujourd'hui.

Tentatives & préparatifs des Anglois pour le voyage des Indes Orientales.

Divers Particuliers le font par occaſion.

J'ai remarqué que long-tems avant qu'ils euſſent paſſé le Cap de Bonne-Eſperance dans leurs propres Vaiſſeaux, divers Particuliers de leur Nation avoient fait le voyage de l'Inde, ou par terre, ou ſur les flottes mêmes du Portugal, ſoit pour obſerver ce qui ſe paſſoit dans ces nouveaux Etabliſſe-

(*a*) Ces Patentes ont été recueillies par Hackluyt. La premiere fut accordée pour douze ans aux Comtes de Warwick & de Leiceſter, & à trente-deux Marchands de Londres. La ſeconde, pour dix ans, à huit perſonnes d'Exceſter, de Londres & d'autres lieux. Il paroît, par ces Patentes, qu'on ne faiſoit que ſuivre le Conſeil des Portugais qui réſidoient à Londres, & qu'on avoit déja fait un voyage avant qu'elles euſſent été accordées. *Voyez* Hackluyt, *Vol.* 2. *part.* 2. *p.* 114 & 123.

mens, ſoit pour y prendre quelque part au commerce. Il nous reſte quantité de Lettres, & pluſieurs Relations de ceux qui firent le voyage par terre; & ces piéces ſont trop curieuſes pour n'en pas faire entrer quelques extraits dans cet Ouvrage. Mais, de ceux qui paſſerent ſur les flottes Portugaiſes, il ne s'eſt conſervé, ou du moins l'on n'a publié que le Voyage de Thomas *Stephens*, qui a pris la peine d'écrire ſes propres avantures. Cependant on y peut joindre la Relation du Capitaine *Davis*, qui ſervit, en 1598, de Pilote aux Marchands de Midelbourg, pour découvrir la toute des Indes & la ſituation des Portugais. Ces deux Journaux, qui ſont remplis d'utiles obſervations, métitent auſſi de n'être pas négligés. INTRODUCTION.

Idée qu'il faut prendre des Voyages & des Relations des Anglois.

Quoique les premiers voyages des Anglois dans les Indes offrent beaucoup de variété, il ne faut pas s'attendre à cette ſuite continuelle de nouvelles découvertes, d'actions extraordinaires, de batailles, de ſieges, & de conquêtes, qui compoſent l'Hiſtoire des Expéditions Portugaiſes. Il ne reſtoit preſque rien à découvrir pour les Anglois. Leurs voyages n'avoient guéres d'autre but que le commerce. Leurs Etabliſſemens ſe ſont formés du conſentement des Nations dont ils ont recherché l'amitié. En un mot, ils n'ont point entrepris de conquêtes, & toutes leurs expéditions n'ont été que des entrepriſes de Marchands. C'eſt peut-être par cette raiſon qu'il n'a jamais paru d'Hiſtoire réguliere des voyages & des découvertes de la Nation Angloiſe, comme les Portugais & les Eſpagnols ont pris ſoin d'en publier un grand nombre. Cependant les Mémoires de la Compagnie des Indes, les Lettres de ſes Agens, & les Comptes de ſes Facteurs, qu'on ne peut ſoupçonner d'infidélité, les Relations particulieres qui ont paru par intervalles, enfin les remarques que divers Capitaines de Vaiſſeaux & d'habiles Pilotes ont publiées ſur leurs navigations, me mettront en état de rendre un compte aſſez exact des principaux Voyages & de l'Etabliſſement des Anglois au Sud & à l'Eſt.

CHAPITRE I.

Voyage en Barbarie par le Capitaine Windham.

WINDHAM. 1552.

CE Pere (*a*) de la Navigation & du Commerce des Anglois dans les Mers éloignées de leur Iſle, étoit un Gentilhomme de Norfolk, qui demeuroit à *Marshfield Park*, dans la Province de Sommerſet. Il n'étoit point aſſez riche pour ſe charger ſeul des frais d'une grande entrepriſe; mais ayant pris le goût de la mer & des voyages en conduiſant à Maroc les deux Princes Mores (*b*) dont j'ai parlé dans l'introduction, il fit entrer dans ſes vûes, par les mêmes eſperances, pluſieurs perſonnes riches, qui n'étoient pas moins paſſionnées que lui pour augmenter leurs richeſſes. On nomme *Sir John York*, *Sir William Gerard*, *Sir Thomas Wroth*, & deux Marchands de Londres, nommés *Cole* & *Lambert*.

Ses premiers Aſſociés.

(*a*) On doit cette courte Relation au Secretaire, ou ſi l'on veut, à l'Ecrivain du Vaiſſeau de *Windham*, qui ſe nommoit *Jones*.

(*b*) J'ai remarqué qu'il ne reſte aucune autre trace de ce premier voyage.

Digitized by Google

WINDHAM. 1552.

Windham fut choiſi pour commander trois Vaiſſeaux, qui mirent à la voile le premier de Mai 1552, à *King's road*, près de Briſtol. Celui qu'il montoit, & dont il étoit le principal Propriétaire, étoit d'environ cent cinquante tonneaux. Les deux autres étoient moins conſidérables, & le troiſiéme n'étoit même qu'une Caravelle, achetée, par hazard, d'un Portugais qui s'étoit établi à *Newport*, dans le Pays de Galles; mais il n'étoit pas ſurprenant que ceux qui les avoient équipés euſſent voulu riſquer peu, pour leur coup d'eſſai.

Il arrive à Aſaſi.

Le tems fut ſi favorable, qu'après une navigation de quinze jours on arriva au Port de *Zafia* ou d'*Aſaſi*, ſur la Côte de Barbarie, au trente-deuxiéme dégré de latitude. Une partie des marchandiſes y fut déchargée, pour être tranſportée, par terre, à Maroc. Après y avoir renouvellé les proviſions, on gagna un autre Port, nommé *Santa-Cruz*, où l'on acheva de ſe défaire de la cargaiſon. Elle conſiſtoit en diverſes étoffes de laine, en pluſieurs parties de cotail, d'ambre, de jais, & d'autres marchandiſes eſtimées des Mores. Les Anglois trouverent à Santa-Cruz un Vaiſſeau François, qui n'étant point informé ſi l'Angleterre étoit en guerre ou en paix avec la France, ſe retira d'abord fort près de la Ville, pour ſe mettre à couvert. On y prit ſes intérêts juſqu'à tirer, des murs, une volée de canon, qui paſſa entre les mâts de l'Eſcadre Angloiſe. Windham n'en ayant pas moins jetté l'ancre, il lui vint une Pinace, pour s'informer qui il étoit. Mais auſſi-tôt que les Mores eurent appris qu'il avoit fait le même voyage l'année précedente, & qu'il étoit venu avec la permiſſion de leur Roi, toutes les défiances ſe changerent en amitié. Peu de jours après ſon arrivée, le Viceroi, qui ſe nommoit *Sthill Manache*, vint le viſiter avec beaucoup de politeſſe. Cependant divers obſtacles retarderent ſi long-tems la cargaiſon, qu'il ſe paſſa trois mois avant qu'on pût raſſembler le ſucre, les dates, les amandes, & les autres marchandiſes qu'il devoit recevoir en échange. On étoit alors dans la plus grande chaleur de l'Eté, & pluſieurs de ſes gens s'en reſſentirent par diverſes maladies; mais il eut le bonheur de ne perdre perſonne.

Il eſt bien traité par les Mores.

Il eſt jetté aux Canaries, & maltraité par les Eſpagnols.

Les trois Vaiſſeaux ayant quitté le Port, pour attendre un vent favorable, celui de Windham fit bien-tôt une voie d'eau, qui l'obligea de relâcher à *Lancerota*, du côté de *Forte Ventura*. Les Habitans s'imaginerent, à la vûe de la Caravelle, qu'elle avoit été priſe ſur leur Nation. Ils fondirent ſur quinze ou ſeize Anglois qui étoient deſcendus au rivage, & ſur ſoixante-dix caiſſes de ſucre dont on avoit ſoulagé le Vaiſſeau de Windham. Le ſucre fut pillé, & les Anglois arrêtés. Windham fit avancer auſſi-tôt ſes trois Chaloupes, remplies de Soldats, qui tuerent dix-huit Eſpagnols, mirent le reſte en fuite, & leur enleverent leur Gouverneur, vieillard de ſoixante-dix ans. Mais la chaleur de l'action leur ayant fait oublier qu'ils étoient mal pourvûs de munitions, ils ſe virent pourſuivis, à leur tour, par des ennemis mieux armés, qui leur tuerent ſix hommes dans leur retraite. On prit enfin le parti de s'expliquer, & l'on convint que les priſonniers Anglois ſeroient échangés pour le vieux Gouverneur. Ainſi la paix & l'amitié ſuccederent à la guerre; ce qui n'empêcha point les Anglois d'exiger un certificat par écrit, du dommage qu'ils avoient ſouffert; & l'on ne manqua point, à leur retour, de les en faire dédommager par les Marchands Eſpagnols qui ſe trouverent à Londres.

En

En s'éloignant de l'Iſle, ils apperçurent le *Cacafuego*, & d'autres Vaiſſeaux de l'Armée Portugaiſe, qui venoient jetter l'ancre dans le même lieu. C'étoit une raiſon de précipiter leur courſe avec toutes leurs voiles; car ils n'ignoroient pas combien les Portugais étoient offenſés de leur nouveau commerce avec la Barbarie. Ils employerent plus de ſept ſemaines à regagner les Côtes d'Angleterre; & le vent les ayant forcés de relâcher à Plymouth, ils n'arriverent à Londres que vers la fin du mois d'Octobre.

WINDHAM. 1552. Son retour à Londres.

CHAPITRE II.

Voyage en Guinée & à Benin, en 1553.

LES Anglois (*a*) applaudirent ſi généralement au ſecond eſſai de Windham, que l'honneur de rendre ſon nom immortel dans ſa Patrie devint pour lui un motif auſſi preſſant que l'intérêt. D'ailleurs, il ſe lia d'une amitié fort étroite avec un Voyageur exercé, qui confirma ſon penchant, en lui faiſant naître de nouvelles vûes. Il ſe nommoit Antoine *Anes Pinteado*. C'étoit un Portugais diſgracié de ſon Roi, qui étoit venu chercher un azile en Angleterre. Il étoit né à Oporto, & ſon habileté dans tout ce qui appartient à la navigation l'ayant fait diſtinguer à la Cour de Liſbonne, on lui avoit confié la garde des Côtes du Breſil & de la Guinée contre les entrepriſes des François. Il avoit été revêtu, en même-tems, d'une Charge de Gentilhomme ordinaire de la Maiſon du Roi. Mais la jalouſie de quelque concurrent lui avoit fait perdre les fruits de ſon mérite & de ſon travail. Cet illuſtre Etranger, digne d'un ami plus vertueux que Windham, conſulta moins, pour ſe lier avec lui, la reſſemblance de leurs principes & de leur caractere que le goût qu'ils avoient tous deux pour les voyages. Il lui propoſa celui de Guinée, dont il ſçavoit mieux que perſonne qu'il y avoit de grands avantages à recueillir. Deux Vaiſſeaux, qu'ils firent équiper à Portſmouth, ſe trouverent en état de partir au mois d'Août 1553. Ils y mirent une bonne artillerie, & cent-quarante Soldats. Enfin, chacun prenant le commandement du ſien, ils mirent à la voile le 12 du même mois.

1553.

Anes Pinteado, Voyageur Portugais.

Il ſe lie avec Windham.

En paſſant près de Madere, ils ne purent réſiſter à l'envie de prendre du riz de l'Iſle pour leur uſage; & cette diverſion leur fit rencontrer un grand Gallion du Roi de Portugal, bien monté d'hommes & d'artillerie, qui étoit envoyé préciſément pour empêcher les Vaiſſeaux des autres Nations d'exercer le commerce ſur les Côtes Occidentales d'Afrique. Il y a même aſſez d'apparence que la Cour de Liſbonne avoit été ſecrettement informée que les deux

Rencontre qu'ils font à Madere.

(*a*) La Relation de ce voyage a été publiée pour la premiere fois, avec celle du précedent, par Richard Eden, dans un petit Recueil, qui fut réimprimé en 1577, avec pluſieurs additions, par les ſoins de Richard Willes. Hackluit les a inſérées toutes deux dans ſa collection. M. Eden avertit dans ſa Préface qu'il a reçu les matériaux de gens connus & reſpectés, qui avoient pris la peine de les raſſembler. Le titre de Willes eſt en langage de ce tems-là: *Hiſtorye of Traveyle in the Weſt and Eaſt Indies, &c. by Eden and. Willes. in-quarto, p. 336.* L'Ouvrage eſt précedé d'une deſcription de l'Afrique.

WINDHAM. 1553.

Bâtimens Anglois médiroient quelque projer nuiſible au Portugal, quoique rien ne fût plus éloigné de l'intention des deux Capiraines; & le Gallion, qui n'étoit parri vraiſemblablement que pour les obſerver, auroit peut-être profité de l'occaſion d'atrêter leur courſe à Madere, s'ils n'euſſent parus aſſez forts & aſſez réſolus pour ſe faire redourer.

Juſques-là, Windham s'étoit conduit avec Pinteado d'une maniere qui n'avoit pu diminuer l'opinion qu'il lui avoit fait prendre de ſon caractere. Mais auſſi-tôr qu'ils eurent paſſé Madere, il changea de conduire & de langage. Non-ſeulement il prit le commandemenr ſur lui ſeul, mais s'expliquant dans des termes duts & groſſiers, & ne craignant point d'abuſer de l'aſcendant qu'il avoir ſur un Equipage compoſé d'Anglois, pour ôrer tous ſes droits à ce vertueux Etranger, il le réduiſit preſqu'à l'état d'un ſimple Marelot. Rien n'étoit plus capable de mortifier un Portugais, dont on connoît la ſenſibilité pour l'honneur.

Windham en uſe mal avec Pinteado.

Les deux Vaiſſeaux relâcherent à Saint-Nicolas, une des Iſles du Cap-Verd, pour y prendre des proviſions de chair, qui ne purent être que de chevres ſauvages; car cette Iſle en eſt remplie, & n'a preſque point d'autres animaux. Ils pourſuivirenr leur courſe dans la ſaiſon des plus grandes chaleurs; &, pour attendre le tems qu'elles diminuent en Guinée, ils s'arrêterent dans pluſieurs Iſles déſertes. Mais l'ignorance de Windham, qui ne prenoit plus conſeil que de ſon orgueil & de ſon caprice, les y fit demeurer trop long-tems. Enfin ils tomberent à l'embouchure de la grande Riviere de *Seſtos*, ſur la Côte de Guinée, où ils auroient pû faire leur cargaiſon du fruit de cette Contrée, qui eſt une eſpece de poivre fort chaud, & dont la figure reſſemble à celle de la figue (*a*). Cette ſorte d'épice eſt fort eſtimée dans les Pays froids, & peut s'acheter en Guinée par des échanges fort avantageux. Mais tous les Anglois de l'Equipage, entraînés par leur imprudent Capitaine, dédaignerent un bien ſi mépriſable, en comparaiſon de l'or dont ils étoient alrérés, & demanderenr de pouſſer plus loin leur navigation. On avança l'eſpace d'environ cenr lieues vers la Côte d'Or, où, ſans s'approcher trop d'un Fort Portugais, ſitué ſur la Riviere de Mina, on ſe procura, pour des marchandiſes de peu de valeur, le poids de cent cinquanre livres d'or. Et toute la cargaiſon qu'on avoit apportée d'Europe auroit pû être changée pour ce précieux métal, ſi les avis de Pinteado euſſent été ſuivis; mais Windham, incapable de raiſon, voulut pouſſer juſqu'à *Benin*, qui eſt cent cinquante lieues au-delà, & directemenr ſous la Ligne. En vain Pinteado lui en repréſenta le danger. Il n'obtint, pour réponſe, que des injures & des menaces.

Préſomption de Windham.

Il prend un mauvais parti en Afrique.

Son intenrion étoit de ménager l'Equipage, parce qu'érant informé des qualités du climar, il ſçavoir qu'il étoir également dangereux d'y arriver trop tard ou trop tôr. Si l'on arrivoit trop rard, on s'y trouvoit au tems du *Roſſia*, c'eſt-à-dire, de l'Hyver du Pays, qui n'eſt pas dangereux par le froid, mais par une eſpece de chaleur étouffanre, qui produit un air ſi corrompu, que les habits y pourriſſent ſur le dos. Si l'on arrivoit trop tôt, il falloit s'at-

(*a*) L'arbriſſeau qui le porte, ne s'éleve pas plus d'un pied & demie ou deux pieds au-deſſus de la terre. Le fruit eſt rouge comme du ſang, lorſqu'il eſt recueilli. Ce n'eſt qu'une coſſe remplie de grains. Les Médecins les appellent *Grana Paradiſi*. On verra dans la ſuite, ce qui a fait donner ce nom au poivre de Guinée.

Digitized by Google

tendre aux plus terribles ardeurs du Soleil; ſeule raiſon qui avoit retardé leur courſe. Mais Pinteado n'étant point écouté, on gagna la Riviere de Benin, où l'on jetta l'ancre. WINDHAM. 1553. Il arrive à Benin.

Pinteado, un autre Portugais, nommé *Franciſco*, *Lambert*, Gentilhomme Anglois, & d'autres particuliers des deux Vaiſſeaux, ſe mirent dans leur Pinace, pour remonter la Riviere. Ils en ſuivirent les bords pendant cinquante ou ſoixante lieues, dans le deſſein d'aller juſqu'à la Ville Capitale. Mais étant deſcendus ſur le rivage, pour y lier quelque commerce avec les Négres, ils furent conduits, par terre, à la Cour, qui n'étoit plus qu'à douze lieues.

En arrivant, ils furent préſentés au Roi, dans un cercle fort nombreux de Spectateurs, qui s'empreſſoient pour les voir. Ce Prince leur parut moins noir que le reſte de ſes Sujets. Il étoit aſſis dans une grande ſalle, dont les murs étoient de terre, & qui n'avoit aucune fenêtre; mais à la voute, qui étoit de planches legeres, il y avoit des ouvertures, en forme d'entonnoirs, pour la communication de l'air. Le Roi eſt ſervi avec beaucoup de reſpect. Ses Courtiſans n'oſent le regarder au viſage. Ils ſont aſſis à plate terre, les coudes appuyés ſur leurs genoux, & la tête panchée ſur leurs mains, dont ils ſe cachent le viſage. Ils ne levent jamais les yeux que lorſqu'ils ſont appellés par leur nom. Alors, s'approchant du Roi, ils reprennent la même poſture pour l'écouter; & lorſqu'ils ſe retirent, ils rampent en arriere avec le même reſpect, parce que c'eſt un crime de lui tourner le dos. Audience du Roi de Benin. Uſage du Pays.

Les Anglois eurent la permiſſion de ſe tenir debout, & les careſſes du Monarque Afriquain leur inſpirerent de la confiance. Il leur demanda, en Portugais, qu'il avoit appris dès ſon enfance, ce qui les amenoit dans ſes Etats. Pinteado répondit qu'ils étoient Marchands, & qu'ils venoient pour faire l'échange des richeſſes de leur Pays contre les ſiennes. Cette propoſition fut ſi agréable au Roi qu'il leur offrit ſur le champ de leur faire voir ce qu'il y avoit de poivre dans ſes magaſins, à condition qu'ils fiſſent apporter auſſi quelques eſſais de leurs marchandiſes. Pinteado fit auſſi-tôt venir quelques Anglois de la Pinace, avec diverſes ſortes de petite bijouterie. Le Roi en parut ſatisfait. Il promit que la cargaiſon de poivre ſeroit prête dans l'eſpace de trente jours; & ſi les deux Vaiſſeaux Anglois n'avoient point aſſez de marchandiſes pour rendre la valeur égale, il offrit de leur faire crédit juſqu'à leur retour. En même tems il donna des ordres pour faire raſſembler tout le poivre qui étoit aux environs. Il ne s'en trouva que trente ou quarante quintaux dans ſes magaſins; mais dans le cours du mois, la Ville & les lieux voiſins en fournirent une quantité ſuffiſante. Les Anglois ſont bien reçus de ce Prince.

Dans cet intervalle, les Anglois des deux Vaiſſeaux, s'abandonnant à leurs appetits déréglés, mangerent toutes ſortes de fruits à l'excès, & n'uſerent pas du vin de palmier avec plus de ménagement. Abbatus par la chaleur, qui ſe faiſoit ſentir la nuit comme le jour, ils ne ſe refuſoient pas non plus le plaiſir d'être ſans ceſſe dans l'eau, qu'ils croyoient propre à les rafraîchir. Mais, loin d'y trouver du ſoulagement, ils s'apperçurent trop tard que le reméde étoit plus dangereux que le mal. Ils ſe trouverent attaqués de fiévres aigues, & d'une enflure ſi mortelle, que ceux qui en étoient ſaiſis périſſoient ſans reſſource. Il en mouroit régulierement trois ou quatre, & juſqu'à cinq, par jour. Wind- Ils ſe livrent à des excès d'intempérance. Maladies qui ceſſent leur perte.

WINDHAM. 1553.

ham voyant diſparoître ſes gens avec cette rapidité, envoya promptement avertir Pinteado & ſes Compagnons qu'il falloit quitter cette pernicieuſe Côte. Ils lui firent répondre qu'il dépendoit de lui de rendre ſes gens plus modérés, en leur faiſant obſerver une diſcipline exacte; qu'ils avoient déja raſſemblé une riche proviſion de poivre, & qu'ils en eſpéroient beaucoup davantage; qu'il falloit conſiderer de quelle importance il étoit de tirer tout l'avantage poſſible de ce premier voyage, & ne pas ruiner les eſpérances communes par un excès de précipitation. Mais Windham, choqué de la réſiſtance qu'on apportoit à ſes ordres, leur fit proteſter que s'ils tardoient à revenir, il mettroit à la voile ſans les attendre. Pinteado ſe flatta de le perſuader par de bonnes raiſons, & retourna ſeul aux Vaiſſeaux, dans cette eſpérance. Avant qu'il fût arrivé, le furieux Windham briſa de rage ſa caiſſe de remédes & tous les inſtrumens qu'il avoit apportés pour la navigation, ſans lui rien laiſſer de ce qui pouvoit ſervir à ſa ſanté & à ſon retour. Cet emportement venoit de la crainte où il étoit lui-même de ne jamais quitter cette Côte. En effet, la maladie, dont il commençoit à ſe reſſentir, l'emporta peu de jours après. Pinteado, le trouvant mort à ſon arrivée, n'en pleura pas moins un homme qu'il avoit regardé long-tems comme ſon ami.

Emportemens des Anglois contre Pinteado.

Cependant le déſordre ne ceſſa point par la mort de ſon premier auteur. Pluſieurs Matelots, & même quelques Officiers, s'emporterent contre le Capitaine Portugais juſqu'à le traiter de Juif & lui reprocher de ne les avoir amenés dans un Pays ſi dangereux que pour les y faire tous périr. D'autres tirerent l'épée, en offrant de lui ôter la vie. Comme ils inſiſtoient toujours à partir, il ſe réduiſit à leur demander le tems de faire revenir les Marchands qui étoient demeurés auprès du Roi. Cette priere fut rejettée. Enfin il les conjura de lui laiſſer du moins une Chaloupe, avec quelques vieilles pieces de voile, en leur promettant de ramener leurs Compagnons en Angleterre. Rien n'ayant pû les toucher, il ſe ſervit d'un Négre du Pays pour écrire aux Marchands à quelles violences il étoit expoſé, & leur promettre que ſi l'on ménageoit du moins ſa vie, il viendroit inceſſamment les chercher. Les Mutins ne tarderent point à le faire monter à bord malgré lui. Il fut relegué dans la cabane des Valets, & traité ſi indignement qu'il ne recevoit ſa nourriture que de la pitié de cette vile canaille. Les maladies ayant tellement diminué l'équipage qu'il ne reſtoit plus aſſez de Matelots pour la manœuvre, ceux qui avoient conſervé leur ſanté brûlerent un des deux Vaiſſeaux, & partirent ſix ou ſept jours après. Pinteado, pénétré juſqu'au fond du cœur du cruel traitement qu'il recevoit, mourut de chagrin & de langueur. Ses Bourteaux arriverent enfin à Plymouth; mais d'environ cent quarante qu'ils étoient à leur départ pour l'Afrique, il n'en reſtoit pas plus de trente-neuf.

Il meurt de chagrin.

Eden, Hiſtorien de ce Voyage, touché d'une vive compaſſion pour le ſort de Pinteado, raconte, à la fin de ſa Relation, ce qui s'étoit paſſé entre la Cour de Liſbonne & ce vertueux Portugais. Après avoir été long-tems empriſonné ſur de fauſſes accuſations, il avoit obtenu la liberté, à la ſollicitation du Confeſſeur du Roi, qui avoit fait connoître manifeſtement ſon innocence. Le Roi, ſe repentant de ſa ſévérité, lui avoit accordé un Brevet de Gentilhomme ordinaire de ſa Maiſon, avec une penſion, & d'autres faveurs.

Empreſſement [illegible] pour [illegible]

Ce fait eſt vérifié par le Brevet même, qui ſe trouve inſeré dans Eden & dans la Collection d'Hackluyt, & par des Lettres autentiques de Dom Louis Infant de Portugal, dattées le 8 Décembre 1552, par leſquelles ce Prince avoit la bonté d'aſſûrer Pinteado, qui s'étoit alors refugié en Angletetre, que le Roi lui pardonnoit ſincérement, & que non-ſeulement il avoit eu tort de ſortir du Royaume après ſa priſon, mais qu'il pouvoit y revenir, avec certitude d'y être glorieuſement employé. Eden rend témoignage qu'il a vû l'original du Brevet & des Lettres, entre les mains de ſon ami Nicolas *Lieſe*, à qui Pinteado les avoit laiſſés en partant pour le voyage de Guinée. Il ajoûte que malgré des invitations ſi avantageuſes, Pinteado n'avoit pû ſe déterminer à retourner dans ſa Patrie, ni même à ſe trouver ſans témoins dans la compagnie d'un Portugais, parce qu'il avoit reçu des avis ſecrets qu'on en vouloit à ſa vie.

WINDHAM. 1553.

CHAPITRE III.

Second voyage en Guinée, par le Capitaine Jean Lok (a), *en 1554.*

EDEN obſerve que comme il s'eſt moins attaché, dans le Voyage précédent, au cours de la navigation qu'aux circonſtances hiſtoriques, ſon deſſein, dans celui-ci, eſt de ſuivre exactement les remarques d'un Pilote fort habile, qui eut la principale direction de la flotte, & qui rédigea toutes les obſervations par écrit. Les Avanturiers furent le Chevalier Georges *Burne*, le Chevalier Jean *York*, Thomas *Lok*, Antoine *Hickman*, & Edouard *Caſtelin*. Eden prend ſoin d'avertir que les hauteurs furent priſes avec de bons inſtrumens; mais il paroît néanmoins qu'il s'y eſt gliſſé plus d'une erreur.

LOK. 1554.

Remarque ſur les hauteurs.

Le 11 d'Octobre 1554, on ſortit de la Tamiſe, avec trois Vaiſſeaux, la Trinité, de 104 tonneaux, le Barthelemy, de 90, & le Saint-Jean l'Evangeliſte de 140. Il y avoit auſſi deux Pinaces, dont l'une fit naufrage ſur les Côtes d'Angleterre. On s'arrêta quatorze jours à Douvre, & trois ou quatre à Rye. On toucha encore à Darmouth; après quoi l'on mit à la voile en haute mer.

Départ de la Flotte Angloiſe.

On ſe trouva, le 17 de Novembre, à la vûe de l'Iſle de Madere, qui paroît fort haute du côté Nord-Nord-Eſt, & qui eſt au contraire très-baſſe du côté Sud-Sud-Eſt, où elle jette une longue pointe. A l'Oueſt, on apperçut quantité de tuiſſeaux qui deſcendent des montagnes, & des campagnes d'une grande blancheur. On vit auſſi quelques maiſons blanches au Sud-Eſt. Le ſommet de la montagne paroiſſoit fort eſcarpé. Au Nord-Eſt, on découvrit une petite Baye, qui a l'apparence d'un Port, & quelques ouvertures dans

Obſervations qu'elle fait à Madere.

(a) En attribuant le fond de cette Relation à Jean Lok, on ſuit le témoignage de Hackluyt; mais la premiere Edition de cet Ouvrage portoit le nom de *Robert Gaiſh*, Pilote de Saint-Jean l'Evangeliſte. Eden n'en étoit que l'Editeur.

la montagne qui eſt au-deſſus de la Baye. On vit encore un grand rocher à peu de diſtance du rivage.

Lok. 1554. Et aux Canaries.

Le 19, à midi, on eut la vûe des Iſles Canaries, dont la premiere, qui eſt celle de Palma, eſt au 28 degré. Elle s'éleve en rondeur, & s'étend au Sud-Eſt & au Nord-Oueſt. La partie Nord-Oueſt eſt la plus baſſe. Dans celle du Sud, elle a deux montagnes rondes qui ſe ſuivent. On compte cinquante-ſept lieues, entre la partie Sud-Eſt de l'Iſle de Madere, & le Nord-Oueſt de l'Iſle de Palma. La flotte, portant au Sud & au Sud quart d'Oueſt, découvroit librement Tenerife & les autres Canaries. La partie Sud-Eſt de l'Iſle de Palma eſt éloignée d'environ vingt-lieues du Nord-Nord-Eſt de Tenerife, qui eſt ſituée, comme la *Grande Canarie*, & la partie Oueſt de *Forte Ventura*, à vingt-ſept degrés & demi. *Gomera* eſt une fort belle Iſle, mais remplie de monts eſcarpés. Sa ſituation eſt à l'Oueſt-Sud-Oueſt de Tenerife, & le cours de la navigation, en paſſant entre les deux, eſt Sud quart d'Eſt. Dans la partie méridionale de Gomera, on découvre une Ville. Tenerife eſt une Iſle fort élevée, dont le nom eſt célébre par ſon *Pic*, c'eſt-à-dire, par une montagne d'une prodigieuſe hauteur, qui a la forme d'un pain de ſucre, & dont le ſommet, pendant toute l'année, eſt continuellement couvert de neige. La flotte fut arrêtée ici par un calme, qui dura depuis ſix heures du matin juſqu'à quatre heures après midi.

Cap de las Barbas.

Des Canaries on remit à la voile Sud par Eſt, & l'on fit cent lieues pour gagner le Cap de *las Barbas*, qui eſt à vingt-deux degrés & demi. La Côte eſt fort plate aux environs du Cap. On y trouve ſeize & dix-ſept braſſes d'eau. Tout l'eſpace qui eſt juſqu'à ſept ou huit lieues de la Riviere del Oro, eſt fréquenté par les Eſpagnols & les Portugais, qui y font le commerce du poiſſon pendant le mois de Novembre. De-là, on porta au Sud-Sud-Oueſt, & au Sud-Oueſt quart d'Oueſt, juſqu'au vingtiéme dégré & demi, ſans s'écarter de plus de ſept lieues du rivage. On ſuivit enſuite directement au Sud juſqu'au treiziéme degré, ſans ſe croire à plus de vingt-cinq lieues de la Côte. Le 1 de Décembre, étant à treize degrés, on continua Sud par Eſt, juſqu'au 4 après-midi, qu'on ſe trouva à neuf dégrés vingt minutes, & par eſtimation à trente lieues, Oueſt-Sud-Oueſt, des bancs de Rio Grande, qui ont trente lieues de longueur. Le 4, on commença à porter au Sud-Eſt, juſqu'au 9, qu'on ſuivit Eſt-Sud-Eſt; & ſe trouvant le 14 à cinq degrés trente minutes, on jugea par le calcul, qu'on pouvoit être à trente-ſix lieues des Côtes de Guinée. Le 19, on tint Eſt par Nord, à la diſtance d'environ dix-ſept lieues du Cap *Meſurado*, qui fait face à l'Eſt-Nord-Eſt, & la Riviere Seſtos à l'Eſt.

Cours des Anglois.

Cap de Meſurado.

Le 21, on tomba au Sud-Eſt du Cap Meſurado, à deux lieues de diſtance. Ce Cap, qui s'éleve par la pointe avec la figure d'une tête de Marſoin, ſe découvre aiſément. Il eſt preſqu'à ſix degrés. On voit du même côté trois grands arbres, qui ſont les ſeuls ſur une Côte uniquement compoſée de ſable. Le 22, on jetta l'ancre à l'embouchure de la Riviere *Seſtos*, où l'on demeura juſqu'au 29. On fit partir d'avance la Pinace pour la Riviere *Dolce*, dans la vûe d'y faire les premieres ouvertures & les préparatifs du commerce.

Rivieres de Seſtos & Dolce.

On compte de l'une de ces Rivieres à l'autre, vingt-cinq lieues. Celle de Seſtos eſt aiſée à reconnoître par une multitude de rocs qui ſe préſentent au

Digitized by Google

Sud-Eſt. On trouve auſſi, à l'entrée de la Rade, ſix arbres qui n'ont aucunes feuilles. Cette entrée, qui eſt fort étroite, a ſes dangers, par un roc qui demande des précautions. Toute la Côte, entre le Cap de *Monte* & le Cap de *las Palmas*, s'étend Sud-Eſt quart d'Eſt, & Nord-Oueſt quart d'Oueſt. Il s'y rencontre des rocs qui en ſont éloignés juſqu'à deux lieues, ſur-tout depuis la Riviere de Seſtos juſqu'au Cap de las Palmas. Lok. 1554.

L'eſpace de vingt-cinq lieues, qui ſont entre les Rivieres Seſtoce & Dolce, s'appelle *Cakeado*. On y trouve au Sud-Eſt, deux endroits, l'un nommé Chagro, l'autre Chae, où l'eau fraîche eſt en abondance. Il y a auſſi une fort bonne Rade, qui ſe nomme Saint-Vincent, vis-à-vis de laquelle eſt un roc, caché ſous l'eau, à deux lieues & demie du rivage. Au Sud-Eſt de ce roc, on voit une Iſle qui en eſt à trois ou quatre lieues, mais qui n'eſt pas à plus d'une lieue de la Côte; & vers l'Eſt-Sud-Eſt de cette Iſle on découvre, tout à la fois, un autre roc qui s'éleve au-deſſus de l'eau, à l'embouchure de la Riviere Dolce. Le côté Nord-Oueſt de cette Riviere eſt un Pays plat & couvert de ſable. Le côté Sud-Eſt a l'apparence d'une Iſle, mais ne préſente aucun arbre. Le fond eſt excellent dans ce lieu, & n'a pas moins de treize ou quatorze braſſes. On y jetta l'ancre le 31 de Décembre. Il faut remarquer que le Cap de las Palmas eſt la partie la plus méridionale de toute la Côte de Guinée, & qu'il eſt à quatre degrés un tiers. Rade de Saint-Vincent.

On remit à la voile le 3 de Janvier. Depuis le Cap de las Palmas juſqu'à celui de Tres Puntas, la Côte eſt belle, & la navigation ſans danger. A vingt-cinq lieues du premier, on s'apperçoit que la terre s'éleve par degrés juſqu'à Santra, & lorſqu'on avance vers celui-ci, on découvre au Nord-Oueſt, deux grands rocs, entre leſquels on trouve, dans une petite Baye, le Château d'*Arta*, qui appartient au Roi de Portugal, & qu'on reconnoît d'autant plus facilement, qu'il n'y a point d'autres rocs depuis le Cap de las Palmas juſqu'à celui de Tres Puntas. Cette Côte s'étend Eſt par Nord & Oueſt par Sud. On compte depuis un Cap à l'autre quatre-vingt-quinze lieues. La pointe la plus occidentale du dernier s'étend en terre baſſe, l'eſpace d'un mille dans la mer. La flotte y arriva le 11 de Janvier. 1555. Belle Côte, & ſans danger pour la navigation.

Le 12, on ſe trouva vis-à-vis d'une Ville nommée *Schamma*, à huit lieues Eſt-Nord-Eſt du Cap de Tres Puntas. On s'y arrêta quatre jours. Le Gouverneur Portugais ne permit de débarquer qu'après avoir reçu des Otages. On lui envoya le neveu de Sir Jean York; mais faiſant naître enſuite d'autres difficultés, il ne voulut ſouffrir aucune ſorte de commerce avec les Anglois. Son injuſtice alla juſqu'à retenir l'Otage qu'on lui avoit confié, & à faire tirer quelques volées de canon ſur la flotte. On leva l'ancre le 16, pour gagner le Cap de *Correa*, où demeuroit un Gentilhomme Portugais, que les Anglois ne connurent que par le nom de Dom Jean, mais qui les reçut avec beaucoup de civilité. Ce Cap n'eſt qu'à quatre lieues à l'Eſt du Château de Mina, où ils arriverent le 18. Ils y vendirent tous leurs draps, à l'exception de deux ou trois ballots. Ville de Schamma. Les Anglois y débarquent. Cap de Correa. Dom Jean, Gentilhomme Portugais.

Le 26, ils firent voile vers la *Trinité*, qui eſt à ſept lieues de Mina, où ils vendirent une partie de leurs merceries comme à *Perekow*, & à *Perekow Grande*, qui ſont deux autres Places, huit ou neuf lieues plus loin. La derniere ſe reconnoît aiſément à quantité de palmiers, qu'on apperçoit ſur La Trinité.

Digitized by Google

Lok. 1555. le rivage. Elle a auſſi une grande montagne à l'Oueſt, qui ſe nomme *Monte Rotondo.*

Retour des Anglois. Comme les Anglois ne s'étoient propoſés que la vente de leurs marchandiſes, ils ne penſerent, après l'exécution de ce deſſein, qu'à retourner directement en Angleterre. Ils partirent le 13 de Février, en ſuivant les Côtes juſqu'à ſept ou huit lieues du Cap de Tres Puntas. Le 15, à huit heures du ſoir, ils nurent en pleine mer; mais dans la ſaiſon où l'on étoit, ils eurent l'occaſion de remarquer (*a*) combien les Courans & la variété continuelle des vents rendent la navigation difficile & dangereuſe.

Variété des Courans & des vents.

Avant que d'arriver au Cap de Tres Puntas, on avoit envoyé la Pinace au long de la Côte, pour achever de vendre quelques merceries qui reſtoient. Les Negres, d'un Canton qui n'eſt pas nommé, offrirent aux Anglois de les conduire dans un lieu où ils trouveroient de l'or en abondance. Mais la vûe d'un Brigantin Portugais, qui croiſoit ſur cette Côte, leur fit prendre le parti de rejoindre promptement les deux Vaiſſeaux.

Autres obſervations ſur ce voyage. Il paroîtra fort étrange, qu'après avoir fait, en ſept ſemaines, le voyage d'Angleterre en Guinée, on employa cinq mois entiers pour le retour. Le mal fut attribué à la force du vent, qui étoit continuellement à l'Eſt, ſur-tout vers le Cap-Verd. De ſorte qu'on fut obligé de faire un tour immenſe pour trouver un vent Oueſt, dont on avoit beſoin. On perdit, dans tout le cours du voyage, vingt-quatre hommes, auſquels on avoit ſubſtitué, pour la manœuvre, des Eſclaves Négres d'une très-belle taille, & qui s'accommoderent fort bien de l'air & des alimens de l'Europe. Auſſi l'Auteur établit-il pour principe, que les Habitans naturels des Pays chauds ſe font plus facilement au froid, que ceux des Pays froids à l'excès de la chaleur; &, quand l'expérience ne le prouveroit pas, il ſuffit, dit-il, pour ſe le perſuader, de faire réflexion que la chaleur exceſſive diſſipe l'humide radical, & que le froid au contraire le reſſerre & le conſerve. Mais ce qui eſt plus ſurprenant, c'eſt qu'au lieu qu'en Afrique, ſous la Ligne, & dans les Régions voiſines, l'air eſt d'une chaleur extrême, & les Peuples fort noirs, avec des cheveux courts & friſés, qui reſſemblent à de la laine; au contraire, dans les Pays de l'Amérique dont la ſituation eſt la même, l'air eſt temperé, & les Habitans ne ſont qu'olivâtres, avec des cheveux plats & fort longs.

Profits que les Anglois en retirent. La petite flotte Angloiſe rapporta, au Port de Londres, plus de quatre cens livres peſant d'or, à vingt-deux carats; trente-ſix barils de poivre de Guinée, & deux cens cinquante dents d'éléphans de differentes grandeurs. Eden rend témoignage qu'il en meſura pluſieurs, auſquelles on trouva neuf pieds de longueur. D'autres avoient l'épaiſſeur de la cuiſſe d'un homme, & quelques-unes peſoient quatre-vingt-dix livres. On prétend qu'il s'en trouve en Afrique, qui peſent juſqu'à cent vingt-cinq livres. Il y en avoit d'une autre ſorte; c'étoient des dents de jeunes éléphans, d'un, de deux & de trois ans, dont les unes avoient un pied & demi de longueur, d'autres deux pieds, ſuivant l'âge de l'animal. Les plus groſſes dents de l'éléphant croiſſent à la machoire d'en-haut, & non à celle d'en-bas, comme la plûpart des Peintres les repréſentent.

(*a*) L'Auteur de la Relation, entre ici dans un grand détail d'obſervations, qui ne conviennent abſolument qu'aux gens de Mer.

Les

Les Voyageurs Anglois rapporterent auſſi de Guinée la tête entiere d'un éléphant, que M. Eden vit chez un Marchand nommé le Chevalier *Juddes*. Elle étoit ſi groſſe que les os ſeuls & le crâne, ſans y comprendre les dents, peſoient environ deux cens livres; de ſorte qu'au jugement de l'Auteur, elle en auroit dû peſer cinq cens dans la totalité de ſes parties.

LOK. 1555. Prodigieuſe tête d'un éléphant.

Les remarques que le Capitaine Lok fit ſur les qualités du Pays & ſur les Habitans ne méritent pas d'être ici fort étendues. *Les Négres*, dit-il, *poſſedent une grande partie de l'Afrique*. Cette obſervation pouvoit alors être fort nouvelle en Angleterre. Ils s'étendent, ajoûte-t'il, juſqu'à l'Océan du côté de l'Oueſt; & du côté du Sud, juſqu'au Fleuve *Nigritis*, ou *Niger*, qui s'accroît & diminue dans les mêmes tems que le Nil, & qui produit les mêmes eſpeces d'animaux, tels que des crocodiles. M. Eden s'imagine que l'Auteur parle ici de la Riviere du Senegal, que les Portugais appellent *Sanaga*; d'autant plus que ce qu'il rapporte des Habitans s'accorde avec d'autres témoignages. D'un côté de la Riviere, ils ſont, dit-il, grands & noirs; de l'autre, ils ſont bruns & petits.

Obſervations de l'Auteur ſur l'Afrique.

Pendant la nuit, il arrive ſouvent dans ces régions, que la Lune répand une chaleur ſenſible, & qui vient d'elle ſi directement qu'on ne peut s'y méprendre. On connoît ſi bien, aujourd'hui, ces eſpeces de jets-d'eau qui ſe forment quelquefois dans ces Mers, & qui peuvent ſoulever un Vaiſſeau juſqu'à le mettre en danger, qu'il ſeroit inutile de s'arrêter ici à cette obſervation. Ils étoient connus d'Ariſtote, qui les attribuoit à l'attraction de la Lune. Mais à l'occaſion de ce phénomène, l'Auteur raconte, d'après Richard *Chancellor*, qui le tenoit de Sebaſtien Cabot, que vers la Côte du Breſil, Cabot avoit été enlevé, dans ſon Bâtiment, par une de ces colonnes d'eau, & jetté aſſez loin dans les terres.

Les propriétés & les uſages de la Guinée, s'attirerent auſſi l'attention des Marchands Anglois. Lok raconte que les Princes ſe piquent la peau & la font élever en diverſes figures, qui lui donnent aſſez de reſſemblance à nos damas à fleurs. Quoiqu'ils ſoient nuds, les principaux, & ſur-tout les femmes, ſont ſi chargés de colliers, de bracelets, de plaques, & de chaînes, d'or, de cuivre & d'ivoire, que ces ornemens leur couvrent une grande partie du corps. Eden avoit un de ces bracelets d'ivoire, qui peſoit trente-huit onces. Il étoit d'une ſeule piece, & travaillé aſſez curieuſement, avec un trou, creuſé au milieu pour y paſſer la main. Quelques Négres en portent aux deux jambes, de ſi peſans qu'ils en ſont gênés dans leur marche. Entre pluſieurs inſtrumens d'or, que les Anglois reçurent d'eux en échange, il y avoit des chaînes & des colliers pour des chiens. Leur maniere de commercer eſt prompte & fidelle. Ils ont des meſures & des poids pour les marchandiſes qui en demandent. La politeſſe, ou du moins la douceur, eſt ſi néceſſaire avec des peuples ſi barbares, que s'ils s'apperçoivent qu'on en manque, ils refuſent toutes les offres de commerce. Un Anglois prit un jour ſans leur permiſſion, une civette, dont il ne s'imaginoit point qu'ils fiſſent beaucoup de cas, ſe perſuadant encore moins qu'une incivilité, ou, ſi l'on veut, une violence commiſe dans un Canton put nuire au commerce dans un autre endroit. Mais quoiqu'on n'eût pas perdu de tems pour ſe rendre dans un autre Port aſſez éloigné, on y trouva déja les Négres informés de cette injure. Ils refuſerent conſtamment d'en-

Uſage des Princes Africains.

Lox. 1555.

voyer leurs marchandiſes au bord de la mer, juſqu'à ce que l'Offenſeur eût reſtitué la civette.

Leurs maiſons ſont compoſées de quatre piliers ou de quatre troncs d'arbres, couverts de branches. Ils ne ſe nourriſſent communément que de racines & de poiſſons. Leur mer eſt ſi féconde qu'ils n'ont pas beſoin de beaucoup d'habileté pour la pêche. Le poiſſon volant s'y trouve comme dans les Indes Occidentales. Quelques Anglois ayant entrepris de ſaler du poiſſon de la Côte, eurent l'occaſion de faire une autre remarque; ils trouverent qu'il ne prenoit point le ſel. Cependant l'Auteur aſſure, qu'ayant fait la même épreuve, il s'en trouva qui le prenoit pour huit ou dix jours. Mais ce qui paroîtra plus admirable, c'eſt que le poiſſon qu'on avoit apporté d'Europe ſe corrompit à meſure qu'on approchoit de cette Côte; & qu'au retour, il redevint fort bon, lorſqu'on arriva dans les Climats tempérés.

Remarques phyſiques.

Le pain du même Pays eſt d'aſſez bon froment, car on peut donner ce nom à leur bled, qui eſt rond comme nos pois, mais blanc & brillant comme des perles qui ont perdu leur luſtre. L'épi eſt long deux fois comme la main, & n'a pas moins de cinq pouces de groſſeur. Le tuyau eſt de la groſſeur du petit doigt. Leur maniere de le préparer eſt fort bizarre. Ils écraſent avec les mains, entre deux pierres, autant de bled qu'ils croient en avoir beſoin pour leur famille, & l'ayant ainſi réduit en farine, ils en font une pâte fort mince, qu'ils mettent cuire au Soleil. Toute la ſubſtance de ce bled, tourne preſqu'entiérement en farine, ſans qu'il reſte de ſon. M. Eden compta dans un ſeul épi, deux cens ſoixante grains. Leur boiſſon eſt de l'eau, ou le jus qui diſtile des branches coupées de leurs ſtériles palmiers, car ces arbres ne portent là aucun fruit. Ils ſuſpendent le ſoir ſous ces branches de grandes gourdes pour recevoir la liqueur qui diſtile pendant la nuit. Le goût en eſt doux & agréable. Ils ont auſſi des féves auſſi groſſes que des châtaignes, & fort dures, qui ſont couvertes d'écailles, au lieu de coſſes.

Coquilles qui s'attachent aux Vaiſſeaux, & qui ſe changent en Oiſeaux.

Lorſque les trois Bâtimens Anglois arriverent au Port de Londres, on trouva les quilles toutes couvertes de certains coquillages longs de deux pouces, & aſſez gros pour y faire entrer le doigt. Pluſieurs Matelots aſſurerent, mais avec peu de vraiſemblance, que d'une certaine ſubſtance glaireuſe qui ſe trouve dans ces coquilles, ſe formoient les oiſeaux de mer, qu'on appelle *Barnaques*. On a vû quelquefois des coquilles de la même eſpece, mais qui n'ont qu'un quart de cette longueur, attachées aux Vaiſſeaux qui reviennent d'Irlande. L'Auteur remarque encore que les trois Bâtimens étoient mangés en pluſieurs endroits par des vers qui s'appellent *Bromas* & *Briſſas*, & qui ſe gliſſant entre les planches, les dévorent entiérement, ſans alterer la ſuperficie.

Table des latitudes obſervées dans ce voyage.

	deg.	min.
Madere, pointe de N. N. E.	32	0
Iſle de Palma	28	0
Tenerife	27	30
Grande Canarie . . .	27	30
Cap de las Barbas . . .	22	30
Cap Menſurado . . .	6	0
Riviere Seſtos	5	40
Cap de las Palmas . .	4	20
Riviere de los Portos . .	4	40

LOK. 1555.

Variations de l'Aiguille aimantée.

Latitude,	45	0	Variation,	8	0 W.
	40	0		15	0
	30	30		5	0

CHAPITRE IV.

Premier Voyage de Guillaume Towtſon à la Côte de Guinée, en 1555 (a).

TOWTSON. 1555.

LA crainte des Portugais, ou la difficulté des préparatifs, arrêtoit encore les Marchands d'Angleterre, puiſqu'on ne trouve point d'autre voyage au Sud en 1555, que celui du Capitaine Towtſon. Il partit de Newport Haven dans l'Iſle de Wight, le lundi 30 de Septembre, avec deux excellens Vaiſſeaux, le *Hart* & le *Hind*, dont les Pilotes ſe nommoient *John Ralph* & *William Carter*. Le projet du voyage étoit d'aller commercer aux environs de la riviere Seſtos; & Towtſon, qui avoit accompagné l'année précédente le Capitaine Lok en qualité de ſimple Paſſager, ſe promettoit beaucoup de fruit de ſon expérience. Il eut d'abord à combattre les vents, qui lui firent employer plus d'un mois à gagner Darmouth. Enfin il y remit à la voile le 20 d'Octobre, & portant au Sud-Oueſt, il ſe trouva le troiſiéme jour de Novembre à la vûe de *Porto Santo*, petite Iſle à trente-trois degrés de latitude, qui eſt poſſedée par les Portugais. Elle n'a que trois lieues de long ſur une de largeur. En venant du Nord-Nord-Oueſt, elle a l'apparence de deux petites montagnes, qui ſont près l'une de l'autre. Le côté de l'Eſt, eſt une terre haute, ſéparée de l'autre partie par une vallée. Porto Santo n'eſt qu'à douze lieues de Madere.

Départ de la Flotte & ſes vûes.

Porto Santo & ſa ſituation.

Il n'arriva rien de plus remarquable juſqu'au huit, qu'un calme qui retarda la navigation de deux jours. Après avoir paſſé les Iſles Canaries entre Palma & Gomera, on vit l'Iſle de *Ferro*, qui eſt à treize lieues au Sud des autres. La néceſſité de porter le plus près du vent qu'il étoit poſſible, fit prendre au Sud-Eſt, pour gagner la Côte de Barbarie. Le 12 on apperçut un Bâtiment qu'on prit pour un Pêcheur, & dont on étoit fort impatient de recevoir des informations; mais il s'éleva un brouillard ſi épais, que ne pouvant voir leurs propres voiles, les deux Vaiſſeaux Anglois perdirent entiérement la vûe l'un de l'autre. Ils tirerent pluſieurs coups de canon qui ne furent pas même entendus d'un bord à l'autre. Cependant le *Hind* tira dans l'après-midi un autre coup, auquel le *Hart* répondit. Une demie-heure après, le brouillard ſe diſſipa, & tous deux ſe trouverent à quatre lieues de la Côte de Barbarie, ſur un fond de quatorze braſſes. Ils jetterent l'ancre dans le même lieu, ſans ſçavoir préciſément quel étoit l'en-

Rencontre inutile d'une Caravelle.

(a) Ce Voyage eſt tiré de la Collection d'Hackluyt. Il fut écrit par le Capitaine même.

TOWTSON. 1555.

droit de la Côte qu'ils avoient devant eux. Cette terre eſt ſi baſſe qu'elle n'a aucune marque qui puiſſe la faire reconnoître. Cependant par les calculs du Pilote, on ſe crut à ſeize ou dix-ſept lieues à l'Eſt de la riviere *del Oro*. Le 13 après midi, on découvrit un Bâtiment, qu'on prit pour le même qui avoit paru la veille, & dont on eſpéroit encore d'approcher; mais le brouillard recommença auſſi-tôt avec tant d'épaiſſeur, qu'il fut impoſſible de le diſtinguer long-tems.

Autres Caravelles qui prennent la fuite.

Le tems s'étant éclairci le lendemain, on découvrit vers midi une Caravelle de 60 tonneaux, qui paroiſſoit être à la pêche. Towtſon mit cinq Anglois dans ſa Chaloupe, ſans armes, & ſans autre deſſein que de prendre langue; mais la Caravelle laiſſant couler ſes cables pour faire plus de diligence, abandonna ſes ancres & prit la fuite. On la joignit en moins d'une heure. Elle portoit quinze hommes, à qui l'on ne fit point d'autre mal que de leur prendre quelques proviſions de vin & de viande fraîche, qui leur furent payées le double de leur valeur. On apprit d'eux que Rio del Oro n'étoit plus qu'à douze lieues, & l'on remit auſſi-tôt à la voile. Cinq autres Caravelles, qu'on découvrit vers la Côte, prirent auſſi-tôt la fuite à la vûe des Vaiſſeaux Anglois.

On arrive à la Côte de Guinée.

Le vent fut ſi peu favorable juſqu'au ſeize, qu'on ne fit que quarante lieues pendant ces deux jours. Suivant le calcul des Pilotes, on paſſa ce jour-là le Tropique du Cancer. Le dix-ſept on fit 26 lieues, preſque toujours à la vûe de la Côte de Barbarie. Le dix-huit on en fit trente, &, ſuivant les Pilotes, on ſe trouva au milieu du jour vis-à-vis le Cap *Blanco*. Le 22, les Pilotes ſe crurent à la hauteur du Cap verd. Enfin continuant avec un vent médiocre, on arriva le 12 de Décembre à la vûe des Côtes de Guinée.

On tourna auſſi-tôt vers la terre; & vers minuit, on jetta l'ancre à deux lieues du rivage, ſur un fond de 18 braſſes. Towtſon apperçut vers la Côte une lumiere, qu'il prit pour celle de quelque Vaiſſeau, & ne doutant point que ce ne fût un Bâtiment Portugais, il employa le reſte de la nuit à ſe mettre en état de combattre. Mais il ne vit le matin aucun Vaiſſeau; ce qui lui fit croire que la lumiere étoit venue du rivage. A deux milles de ſon bord il remarqua quatre rocs, un grand & trois petits. Quoiqu'il eût fait le même voyage l'année précédente, il ne reconnut aucune marque qui pût lui faire juger du lieu où il étoit; mais il ne ſe crut point aſſez avancé pour avoir paſſé la riviere Seſtos. Toute la Côte eſt baſſe & couverte de fort grands arbres, de ſorte qu'il n'y avoit point d'autre regle que la latitude.

Deſcription de la Côte.

Le 13 on avança Eſt-Sud-Eſt, ſans s'écarter plus de deux lieues de la Côte. Elle n'offroit continuellement que des bois, & de grands rochers au long du rivage, contre leſquels la mer ſe briſe avec beaucoup d'écume, & tant de violence, qu'il n'y a point de Barques qui oſent aborder. Par la hauteur du Soleil à midi, on ſe crut à vingt-quatre lieues à l'Eſt de la riviere Seſtos. La Côte paroiſſant plus douce, on jetta l'ancre à deux milles du rivage, ſur un fond de quinze braſſes. Dans l'après midi, & le jour ſuivant, les Chaloupes chercherent de l'eau fraîche au long de la Côte, ſans en pouvoir trouver juſqu'au ſoir, qu'elles vinrent annoncer l'embouchure d'une riviere.

Le 15 on employa tout le jour à ſonder, en s'approchant du rivage. Tantôt on trouvoit le roc, tantôt un fort bon fond, & jamais moins que ſept

braſſes. On mouilla l'ancre ſur ſept braſſes & demie, derriere les rocs qui ſont à l'embouchure même de la riviere. Quantité de petits Bateaux du Pays, conduits chacun par un homme ſeul, s'approcherent hardiment de la flotte. On donna du biſcuit aux Négres qui paturent demander quelque choſe; & ce préſent, ou cette aumône, les ſatisfit beaucoup. TOWTSON. 1555. Riviere de Saint Vincent.

Cette riviere qui ſe nomme *Saint-Vincent*, eſt à quatre degrés & demi, &, ſuivant le calcul des Pilotes, huit lieues au-delà de Seſtos. Mais elle eſt ſi difficile à découvrir, qu'on ne peut la diſtinguer d'un demi-mille; parce qu'ayant vis-à-vis d'elle une chaîne de rocs qui ſurpaſſe la largeur de ſon embouchure, il faut avancer long-tems entre ces rocs & le rivage, avant qu'on puiſſe l'appercevoir. Elle eſt d'ailleurs fort grande, & elle reçoit quantité d'autres rivieres. L'entrée n'en eſt pas commode, parce que la mer eſt aſſez agitée entre le rivage & les rocs; mais lorſque cette difficulté eſt vaincue, on y eſt auſſi tranquillement que dans le meilleur Port.

Ses bords ſont habités par une nombreuſe Nation de Négres, qui ſont nuds, excepté vers le milieu du corps, où ils ſe couvrent d'un morceau d'étoffe, compoſé d'une ſorte d'écorce qui ſe file comme le chanvre. Pluſieurs d'entre eux en portent, ſur la tête, une piece teinte de diverſes couleurs; mais la plûpart ont la tête nuë comme le corps, & les cheveux coupés en différentes formes. Les femmes n'ayant pas d'autre parure, il ſeroit fort difficile de les diſtinguer, ſi elles n'avoient le ſein fort difforme, & les mamelles ſi longues qu'elles leur pendent juſqu'aux genoux. Ses Habitans & leurs uſages.

Dès le même jour, les Anglois entrerent dans la riviere avec leurs Chaloupes, chargées de baſſins, de haches, de couteaux & d'autres uſtencilles à l'uſage de ces Barbares. Ils rapporterent pour eſſai deux barils de poivre, & deux dents d'élephans, à fort juſte prix. Mais les Négres, qui étoient déja fort exercés au commerce, n'avoient fait apparemment ſi bonne compoſition la premiere fois, que pour engager les Anglois à la faire à leur tour. Les difficultés devinrent plus grandes les jours ſuivans; & rejettant la plûpart des marchandiſes Angloiſes, ils offrirent ſi peu pour celles qu'ils vouloient acheter, que Towtſon réſolut de chercher une Nation plus traitable. Il ne les prévint pas néanmoins, car ils affecterent de ſe retirer les premiers, dans l'eſpérance apparemment d'être rappellés; mais cet artifice leur réuſſit mal, & les Anglois prirent auſſi-tôt le parti de lever l'ancre. Fineſſe des Négres.

Ils aborderent deux jours après, dans un autre lieu, où ne voyant paroître perſonne ſur le rivage, ils deſcendirent hardiment pour obſerver le Pays. Ils rencontrerent bientôt ſoixante Négres, qui parurent d'abord effraiés de les voir, mais qui s'appercevant qu'on ne cherchoit point à leur nuire, devinrent tout d'un coup familiers & careſſans. Les Anglois ne firent pas difficulté de les ſuivre dans leur Ville. Elle conſiſtoit en trente ou quarante fours, couverts de branches & de feuillage. Le deſſus eſt ouvert de tous côtés, & c'eſt là qu'ils paſſent le jour à faire d'aſſez jolis ouvrages d'écorce. Mais le deſſous, que l'Auteur appelle fout, parce qu'il en a l'apparence, eſt le lieu où ils paſſent la nuit. Ils forgent auſſi des dards & divers inſtrumens de fer; mais n'ayant pas l'art de fondre ce métal, ils ne peuvent lui donner de forme, qu'en le pliant au feu. Les femmes travaillent comme les hommes. Elles entreprirent d'amuſer leurs Hôtes par des chanſons & des danſes, qui ne Autres Négres; & leur caractere.

TOWRSON. 1555.

Quelques mots de leur langue.

ſtarrerent pas beaucoup les Anglois. Leur chanſon conſiſtoit dans les mêmes mots, qu'ils repetoient ſans ceſſe. L'Auteur nous les a conſervés; *ſakere*, *ſakere*, *ho*, *ho*, *ſakere*, *ſakere*, *ho*, *ho*. Il ne vit parmi eux aucune autre ſorte d'animaux que deux chevres, avec quelques petits chiens & quelques poules.

Les Anglois n'ayant penſé qu'à ſatisfaire leur curioſité, retournerent le ſoir à leurs Vaiſſeaux : mais le Chef de la Ville ſe hâta d'envoyer à leur ſuite deux Négres, qui paroiſſoient être à ſon ſervice, & qui portoient deux petits paniers remplis de poivre. Ils firent connoître par leur ſigne que ce n'étoit que pour la montre, & que ſi l'on vouloit entrer dans la riviere, *après qu'on auroit dormi*, on y en trouveroit une grande abondance. Towrſon ne manqua point le jour ſuivant d'y envoyer ſes deux Chaloupes. Les Négres, qui s'attendoient à cette viſite, s'étoient déja rendus ſur les bords avec tout le poivre qu'ils avoient. Mais ils le tinrent ſi cher, qu'on ſe contenta d'en prendre cinquante livres. Quelques Anglois ne laiſſerent point de retourner à leur Ville, où l'un d'entre eux eut l'indiſcrétion de prendre une gourde. Les Négres offenſés, s'armerent auſſi-tôt de dards & de boucliers, en leur faiſant ſigne de ſe retirer. On rendit la gourde ; ce qui n'empêcha point que les témoignages de mécontentement ne fuſſent continués, comme pour faire entendre que la confiance étoit ruinée par une action de cette nature. Mais il y a beaucoup d'apparence que leur chagrin venoit de ce qu'on n'avoit pas voulu prendre le poivre à leur prix.

Les Anglois achetent d'eux du poivre.

Ils ſe querellent.

Le vent n'ayant pas permis aux Anglois de lever l'ancre le même jour, ils eurent l'occaſion d'obſerver que la riviere de Saint-Vincent a ſon flux & ſon reflux dans l'eſpace de douze heures, mais qu'il n'eſt pas conſidérable. Ils ne virent pas l'eau remontée de plus d'une braſſe & demie. Auſſi loin que leurs yeux purent s'étendre, le Pays leur parut couvert de grands arbres, qui n'ont point de reſſemblance avec ceux de l'Europe ; mais qu'ils n'étoient point capables de diſtinguer autrement. Il y a du côté de la mer une eſpece de pois dont la tige eſt ſi haute, que Towrſon en trouva une de vingt-ſept pieds de longueur. Ils croiſſent ſur le ſable, comme les arbres, & ſi proche du rivage, que ſur une Côte fort baſſe, la mer les arroſe ſouvent, comme on s'en apperçut aux traces de l'eau. Dans cette Partie de l'Afrique, les arbres & tous les autres végetaux ſont continuellement verds. Le vent y eſt de mer pendant le jour, & de terre pendant la nuit. Quoique cet ordre change quelquefois, il eſt ſi régulier que l'Auteur en marque beaucoup d'étonnement.

Marée de Saint Vincent.

Autres remarques.

On n'obſerva rien qui pût faire juger, s'il y avoit, aux environs, de l'or ou d'autres choſes précieuſes. La Nation eſt ſi pareſſeuſe, ou du moins ſi éloignée des entrepriſes pénibles, qu'elle ſe borne aux occupations que j'ai repreſentées. Elle pourroit même recueillir plus de poivre, ſi elle étoit capable de ce travail ; mais tout ce qu'elle avoit apporté ſur le bord de la Riviere, n'alloit pas à plus de trois ou quatre tonneaux. Elle ne ſe donne pas même la peine de chaſſer, quoique les bois ne manquent point de bêtes fauves & d'oiſeaux. Elle vit de la pêche, qui eſt un exercice plus doux. Towrſon a conſervé quelques mots de leur langue. *Bezau*, *Bezau*, eſt leur ſalutation. *Menagate à faye* ſignifie, aſſez de poivre. *Krakan à faye*, aſſez de poules. *Zeramme à faye ?* en avez-vous aſſez ? *Beg Sakk*, donnez-moi un couteau. *Beg Kome*, donnez-moi du pain. *Borke*, patience, ou attendez. *Kou-*

Inſolence des Négres pour le travail.

Quelques mots de leur langage.

treke. Vous mentez. *Diago*, Capitaine, ou Chef. Ils parlent fort vîte; & jugeant peut-être qu'on a de la peine à diſtinguer leur articulation, ils répetent pluſieurs fois les mêmes mots, en les allongeant davantage. TOUTSON. 1555.

Le 18, ayant remis à la voile, on apperçut en ſuivant la Côte quelques Négres, dans de petits Bateaux longs & étroits, & l'on apprit par leurs ſignes, que dans une riviere voiſine, il y avoit beaucoup de poivre à vendre. En effet, après avoir paſſé trois grands rocs, & cinq petits qui en cachent l'embouchure, on apperçut un fort beau Canal entre deux bords qui n'étoient pas ſans verdure. On n'avoit pas fait plus de vingt lieues depuis qu'on avoit levé l'ancre. Le lendemain quelques Négres s'approcherent avec des montres de poivre, en marquant par leurs ſignes qu'il falloit ſe hâter. Comme le fond où l'on avoit mouillé étoit ſi mauvais, que le Hind y avoit perdu une de ſes ancres, on paſſa une partie du jour la ſonde à la main. Les Négres allumerent pendant la nuit des feux ſur la Côte, pour ſervir de direction aux deux Vaiſſeaux. On avoit reçu le même ſervice dans quelques autres lieux où l'on avoit jetté l'ancre. Cependant la multitude des petits rocs qui étoient preſqu'à fleur d'eau, & la difficulté de trouver un meilleur fond pour l'ancrage, fit prendre le parti de paſſer ſans avoir accepté l'offre des Négres. Diverſes Nations, & différentes Côtes.

On continua de naviguer juſqu'au 23, au long d'une Côte bordée de rochers, & l'on doubla le même jour la pointe *das Palmas*. La partie occidentale de ce Cap a vis-à-vis d'elle une chaîne de rocs qui eſt à deux ou trois lieues dans la mer; mais la Côte orientale, qui eſt à quatre lieues de l'autre, préſente une perſpective fort agréable; & deux ou trois lieues au-delà, la Côte s'enfonce en forme de Baye. Comme cet enfoncement reſſemble aſſez à l'embouchure d'une Riviere, on prit le parti d'y jetter l'ancre, à l'entrée de la nuit, dans la crainte de manquer la Riviere, où l'on avoit eu l'année précédente une ſi grande quantité de dents d'éléphans. Pointe das Palmas.

Entre le Cap de Palmas, qui eſt à quatre degrés & demi, & la Riviere Seſtos, le poivre eſt en abondance; mais il ne s'en trouve pas quand on a paſſé le Cap. Où l'on ceſſe de trouver du poivre.

On fit ce jour-là ſeize lieues, & l'on remarqua pendant la nuit, que la marée, qui couloit juſqu'alors à l'Oueſt, prend ſon cours, après le Cap, vers l'Eſt. Le 24, étant à la voile, vers huit heures du matin, on rencontra de petits Bateaux de Négres, qui portoient des œufs mous & ſans écailles. Les Négres firent ſigne que dans leur Canton, ils avoient de l'eau fraîche & des chevres. Le Capitaine croyant qu'ils étoient à l'embouchure de la Riviere, fit jetter l'ancre, & mit dans la Chaloupe un Matelot qui la connoiſſoit, avec ordre de les ſuivre: mais le Matelot jugea que ce n'étoit pas celle qu'on cherchoit. La Chaloupe étant revenue, fut renvoyée à rames & à voiles, pour continuer ſes recherches au long de la Côte. Elle revint encore, & ceux qui la conduiſoient, aſſurerent qu'il ne s'y trouvoit pas de Riviere. Enfin le Capitaine impatient, deſcendit lui-même dans la Chaloupe, & s'étant fait conduire à la Riviere où les Négres étoient entrés, il la reconnut pour celle qu'il deſiroit & dont le Matelot avoit oublié la ſituation depuis l'année précédente. L'agitation extraordinaire des flots en rendit l'entrée difficile. Mais auſſi-tôt qu'on fut entre les rives, pluſieurs Négres ſe préſenterent dans leurs Bateaux, avec des dents d'éléphans. On les acheta ſur le champ, tandis que d'autres Négres en Rencontre de différens Négres.

Les Anglois achetent d'eux de l'Ivoire.

TOWTSON. 1555.

montroient encore ſur le rivage, & faiſoient entendre par leurs ſignes, que le lendemain ils en auroient beaucoup plus.

Towtſon fit quelques petits préſens à deux de leurs Chefs; & remettant ſes eſpérances au lendemain, il envoya ſa Chaloupe dans un autre lieu, où quelques Bateaux venus du rivage, lui avoient fait ſigne qu'on trouveroit de l'eau fraîche & des dents d'éléphans. Les gens de la Chaloupe étant débarqués dans ce lieu, y trouverent une Ville ſans riviere; mais tous les Habitans s'empreſſerent de leur apporter de l'eau fraîche. Ils leur montrerent auſſi une dent d'éléphant; & par leurs ſignes, ils leur en firent eſperer d'autres pour le jour ſuivant.

Obſervation géographique.

Les Cartes placent la Riviere où l'on étoit entré, à treize lieues du Cap de Palmas. Elle a, vers l'Oueſt, un roc qui n'eſt pas à moins d'une lieue dans la mer, & une pointe qui part de ſa propre rive, ſur laquelle on découvre d'aſſez loin cinq grands arbres. Malgré ces marques, il faut être à ſon embouchure pour l'appercevoir. Elle a de chaque côté, mais à quelque diſtance de ſes bords, une petite Ville, qui n'a aucune dépendance de l'autre, & qui eſt gouvernée par ſon propre Capitaine. Ces deux Villes ne ſont qu'à deux milles l'une de l'autre, & c'étoit à la ſeconde que Towtſon, ſans la connoître, avoit envoyé ſa Chaloupe. A trois ou quatre lieues de la Côte, il ſe trouve quantité de palmiers dont les Négres font leur vin. On diſtingue aiſément ces arbres à deux lieues du rivage, parce qu'ils ſont d'une hauteur ſinguliere; ſur-tout celui du centre, qui ſurpaſſe les autres de toute la tête. On ſçait que les palmiers ſont ſans branches juſqu'au ſommet, qui eſt compoſé d'une touffe de feuilles; & cette forme ſert à les faire découvrir de plus loin que d'autres arbres, qu'on ſuppoſeroit de la même hauteur.

Diſtance de quelques lieux.

Du Cap das Palmas, au Cap Tres Puntas, il a cent lieues, & du Cap Tres Puntas, au Port où l'on ſe propoſoit de vendre les étoffes, il y en a quarante. Towtſon crut s'appercevoir que le langage de ce lieu ne differe pas beaucoup de celui dont j'ai rapporté quelques mots; mais les Négres ſont de plus belle taille & plus civiliſés, quoique leur parure ſoit à peu près la même. Il en vint l'après-midi de deux Villes différentes, avec des dents d'éléphans. Après avoir fait jurer le Capitaine Anglois par l'eau de la mer, qu'il ne leur feroit aucun mal, ils monterent hardiment ſur ſon Vaiſſeau. On leur préſenta de la viande, qu'ils mangerent avidement. De quatorze dents qu'ils vendirent, dix étoient peu conſidérables pour la grandeur; mais en ſe retirant, ils firent entendre qu'il falloit aller le jour ſuivant à leurs Villes. Comme elles n'étoient qu'à trois milles, Towtſon, pour ménager le tems, envoya quelques-uns de ſes gens à l'une, tandis qu'il ſe rendit lui-même à l'autre. On rapporta vingt dents de ces deux endroits. Mais pendant l'abſence de Towtſon, d'autres Négres en apporterent dix au Lieutenant, avec une petite chevre & quelques poules. Enfin, levant l'ancre, on ſe remit à ſuivre la Côte.

Vente d'Ivoire.

Le vent changea le 28, & força les deux Vaiſſeaux de prendre le large, pendant deux jours. Enſuite changeant encore, il les rapprocha de la Côte, ſans qu'ils euſſent fait plus de quatre lieues dans l'eſpace de quarante-huit heures. On découvrit, à l'Eſt & à l'Oueſt des monts rouges, ſur leſquels on diſtinguoit quelques arbres; mais on ne put juger de ce qui donnoit cette couleur

Montagnes rouges.

couleur au ſable ou à la terre. Le Pays paroiſſant trop deſert pour donner la curioſité de s'y arrêter, on fit douze lieues pendant le reſte du jour, & l'on fit une remarque qui s'accorde avec toutes les Relations de ceux qui ont fait le même voyage; c'eſt que depuis ce lieu, c'eſt-à-dire, trente ou quarante lieues avant le Cap de Tres Puntas, le cours ordinaire du vent change ſur cette Côte, & qu'il eſt communément Nord-Oueſt pendant la nuit, & Sud-Oueſt pendant le jour. La Côte qu'on ſuivit pendant trois jours, eſt baſſe & couverte de bois, ſans aucune apparence de rochers. Le 31, on vit venir pluſieurs Négres, dans des Bateaux plus grands qu'on ne leur en avoit encore vûs, quoique de la même forme. Ils étoient cinq ou ſix dans chaque Bateau. On découvrit auſſi, fort près du rivage, une Ville plus étendue que les précedentes; ce qui fit juger aux Pilotes, qu'on n'étoit qu'à vingt-ſix lieues de Tres Puntas.

TOWTSON. 1555.

Obſervation ſur le cours du vent.

Ville ſur la Côte.

Le matin du quatriéme jour, on apperçut le Cap, après avoir paſſé devant un Château Portugais, qui en eſt à huit lieues. L'Auteur ne le nomme point; mais il y a beaucoup d'apparence que c'eſt le Fort *San-Antonio*, qui eſt à l'embouchure de la Riviere *Axim*. Le Cap, à la premiere vûe, ne paroît qu'une terre fort haute, couverte d'arbres; mais lorſqu'on en eſt plus près, on diſtingue deux autres pointes, & deux Bayes entre les trois. Elles ſont directement face à l'Oueſt. Le Cap du milieu n'eſt pas à plus d'une lieue de celui qui eſt le plus à l'Oueſt, quoique les Cartes faſſent cette diſtance de trois lieues. Il a, vis-à-vis, & contre le rivage, un roc qu'on ne diſtingue point, ſi l'on n'en eſt fort près. Le troiſiéme Cap n'eſt guéres auſſi qu'à une lieue de celui-ci; mais, entre les deux, s'avance une petite pointe de terre avec pluſieurs rocs.

Cap de Tres Puntas.

Fort de San-Antonio.

Huit lieues au-deſſus du Cap, la Côte s'étend Sud-Eſt quart-d'Eſt; mais, au-deſſous, elle reprend ſon cours Eſt-Nord-Eſt.

Le même jour, après avoir doublé le Cap, on prit le parti de jetter l'ancre, dans la crainte de manquer une Ville, que les Anglois nomment *Dom Jean*. Il ſe préſenta, pendant l'après-midi, un Bateau chargé de cinq hommes; mais qui n'ayant pas voulu s'approcher, donna lieu de croire qu'il ne cherchoit qu'à obſerver les pavillons. Towtſon le fit ſuivre inutilement par ſa Chaloupe. Deux collines vertes, jointes par une terre plus baſſe, qui leur donne l'apparence d'une ſelle, firent croire que la Ville n'en devoit pas être éloignée, & qu'elle pouvoit être cachée par une chaîne de rocs qui ſont un peu plus loin, & qui s'étendent près de deux milles dans la mer. Cependant les recherches ſe trouvant encore inutiles, on continua d'avancer juſqu'à une grande Baye, au-delà de laquelle on apperçut un mont fort rouge, que Towtſon prit pour la Ville de Dom Jean. Il y envoya auſſi-tôt ſa Chaloupe. On trouva effectivement une Ville, & une fort belle Baye à l'Eſt du mont. Les Habitans ayant découvert la Chaloupe, éleverent un drap pour lui faire ſigne de s'approcher. Les Anglois jugerent à propos d'attendre, & virent bien-tôt, en effet, un Bateau qui venoit à eux. Quelques Négres, qui le conduiſoient, leur montrerent une piece d'or, du poids d'un demi écu, & demanderent les poids & les meſures dont les Anglois ſe ſervoient, pour les faire voir à leur Chef. On leur donna une meſure de deux aunes, & le poids d'un *angelot*, qui étoit alors la monnoye d'or d'Angleterre. Ils revinrent immédiatement, avec une meſure de deux aunes & trois demi-quarts, & une piece d'or du poids d'une cruzade, en faiſant

Les Anglois cherchent la Ville de Dom Jean.

Ils font le commerce de l'or.

TOUTSON. 1555.

entendre que c'étoit l'or qu'ils donneroient pour une meſure d'étoffe de cette grandeur, & qu'ils ne vouloient pas donner davantage. Les Anglois, voyant leur obſtination, & perſuadés d'ailleurs que les meilleures Villes pour le commerce étoient plus loin, partirent ſans rien conclure avec eux. Ils firent deux lieues au long du rivage, en ſe faiſant toujours précéder d'une Chaloupe. Après avoir doublé une pointe de rocs qu'ils voyoient depuis long-tems, les gens de la Chaloupe découvrirent une Ville, qu'on crut reconnoître enfin pour celle de Dom Jean. La nuit approchoit. On jetta l'ancre le plus près qu'on put du rivage.

Ils croyent arriver à la Ville de Dom Jean.

Le lendemain, on ſe confirma dans l'opinion que cette Ville étoit celle de Dom Jean. Mais les Chaloupes s'en étant approchées, on fut ſurpris de ne voir aucun Négre empreſſé à ſe préſenter. Ils étoient retenus par la crainte. Les Portugais, ſur quelque mécontentement, avoient détruit, l'année précedente, une partie de leur Ville à coups de canon, & leur avoient enlevé pluſieurs de leurs gens. On fut obligé de faire entrer une des Chaloupes dans la Riviere, pour leur inſpirer de la confiance. Alors ils firent ſigne, avec un drap, qu'on pouvoit s'avancer ſans crainte. Ils vinrent eux-mêmes ſur le bord de la riviere en aſſez grand nombre, & pluſieurs firent voir de l'or. Mais il ne parut aucun Bateau, ce qui fit croire que les Portugais pouvoient les avoir détruits. Les Anglois, étant bien armés, ne firent pas difficulté de s'approcher de la rive.

Roi Negre que les Anglois viſitent.

Le Chef des Négres, homme de fort bonne mine, parut auſſi-tôt, un dard à la main, & ſuivi de cinq ou ſix autres Négres armés de dards & de boucliers. Un autre, qui étoit ſans armes, portoit une ſorte de ſelle, ou d'eſcabeau, pour le Chef, qui étoit apparemment ſon Maître. Les Anglois le ſaluerent, en ôtant leur chapeau. Il reçut cette civilité, comme un Roi la recevroit de ſes Sujets, ſans ſe découvrir la tête, & preſque ſans la remuer; mais les gens de ſa ſuite ôterent, à l'imitation des Anglois, une eſpece de bonnet dont ils étoient couverts. Le Chef s'aſſit gravement ſur la ſelle. Son habillement, depuis la ceinture juſqu'aux genoux, étoit d'une étoffe du Pays, qui l'enveloppoit ſans aucune forme. Elle étoit ſoutenue à la ceinture par une corde fort ſerrée. Son bonnet étoit de la même étoffe. Il avoit le reſte du corps & les jambes nuds. Quelques-uns de ſes gens étoient vêtus comme lui. D'autres n'avoient qu'un morceau d'étoffe entre les jambes, qui tenoit des deux côtés à leur ceinture, & leurs bonnets étoient de peau, avec la forme d'une grande bourſe. Leurs étoffes, leurs cordes, leurs filets pour la pêche, & leurs autres commodités de cette nature, ſont faits de l'écorce de certains arbres, qu'ils travaillent aſſez curieuſement. Ils n'ont pas moins d'adreſſe à travailler l'or & le fer. Ils font des dards, des hameçons, des crochets de toute eſpece, & des poignards tranchans qui reſſemblent aſſez à ceux de Turquie, & qu'ils portent ſuſpendus au côté gauche. Leurs boucliers ſont auſſi d'écorce, & la forme en eſt fort belle. Ils ſont aſſez grands pour leur couvrir tout le corps lorſqu'ils mettent le genouil à terre. Leurs arcs ſont courts, mais ſi roides qu'ils demandent de la force pour les plier. La corde en eſt plate. Pour leurs fléches, comme elles étoient cachées dans une eſpece de carquois, l'Auteur, qui n'étoit occupé que de ſon commerce, n'eut pas la curioſité de les examiner.

Sa figure & ſes uſages.

Armes & parures de ſes gens.

Digitized by Google

On commença par offrir au Chef deux aunes d'étoffe, & deux baſſins de cuivre. Il donna de ſon côté, au Capitaine Anglois, un poids d'or qui ſurpaſſoit la valeur de ce préſent. Mais ne paroiſſant faire cas que du drap & des baſſins, il ne permit point à ſes Négres d'acheter d'autres marchandiſes. On vendit, à cette premiere entrevûe, ſoixante-quatorze baſſins, chacun pour le poids d'environ un demi-angelot. Le Chef revint après-midi, & préſenta au Capitaine Anglois une poule, avec deux grandes racines, dont les Négres font leur principal aliment. Il fit entendre qu'avant la fin du jour on apporteroit beaucoup d'or à ſa Ville, des différentes parties du Canton. En effet, vers le ſoir, on vit arriver cent hommes, diviſés en trois bandes, ſous autant de Chefs, tous armés d'arcs & de dards. Lorſqu'ils furent au bord de la riviere, ils enfoncerent, auprès d'eux, la pointe de leurs dards dans la terre. Les Capitaines s'étant aſſis ſur des ſelles, envoyerent à bord un jeune Négre, avec une meſure de deux aunes, un quart & un ſixiéme, pour laquelle ils offrirent le poids d'un angelot & de douze grains. Towtſon demanda le poids d'un angelot pour chaque aune. Comme la nuit s'avançoit, on ſe ſépara ſans avoir rien conclu.

TOWTSON. 1555.

Détail de commerce entre les Anglois & les Negres.

Le matin, ce même jeune homme, qui ſçavoit quelques mots Portugais, & qui connoiſſoit fort bien les poids & les meſures, revint à bord, dans la Chaloupe qu'on avoit fait avancer exprès à la rive, & renouvella l'offre d'un angelot & douze grains pour la meſure qu'il avoit propoſée, en faiſant ſigne que ſi l'on ne s'accommodoit pas de ce marché on étoit libre de partir. Towtſon prit en effet le parti de lever l'ancre. Lorſqu'il fut éloigné d'une lieue, il retourna vers l'entrée de la riviere, pour charger quelques pierres en forme de leſte, ou plutôt pour donner aux Négres l'occaſion de le voir encore. Cet artifice réuſſit. Le Chef des Négres ne s'appercevant pas qu'on lui renvoyât les Chaloupes, fit ſigne aux Vaiſſeaux de ſe rapprocher. On convint à des conditions plus raiſonnables. Les deux Chaloupes rapporterent ſoixante onces d'or; & le Chef Négre, en les voyant partir, fit entendre que l'année ſuivante la Ville ſeroit mieux fournie de ce précieux métal, & feroit encore meilleure compoſition. Les Anglois différerent juſqu'au lendemain à lever l'ancre, quoiqu'ils n'attendiſſent plus rien ſur cette Côte; mais ils furent agréablement ſurpris de ſe voir offrir le matin trois livres dix-neuf onces d'or, qu'ils acheterent ſur le champ au même prix. Dans le cours de la journée, ils en reçurent encore vingt-deux onces, ſans pouvoir s'imaginer où les Négres trouvoient toutes ces richeſſes, à moins qu'elles ne vinſſent des parties les plus éloignées du Canton, d'où l'on n'avoit pas eu le tems de les apporter pendant les premiers jours. Il leur vint auſſi un Négre, qu'ils n'avoient pas encore vû, & qui ſçavoit aſſez de Portugais pour ſe faire entendre. Il avoit été pris par cette Nation, & mis au cachot dans un Château dont il s'étoit échappé. Il raconta que les Portugais traitoient cruellement leurs Priſonniers, & qu'ils étoient réſolus de faire pendre tous les François & les Anglois qu'ils pourroient prendre ſur cette Côte. Ils étoient au nombre de ſoixante dans le Château dont il parloit; &, tous les ans, il leur venoit du Portugal un grand Vaiſſeau avec une Caravelle. Towtſon, ſur ce récit, prit la réſolution d'aller droit à ce Château, ne doutant point que ce ne fût le même où les Voyageurs de l'année précedente avoient vû un Gentilhomme Portugais, qu'ils n'avoient connu que

Les Négres ſe laiſſent tromper par les Anglois.

Richeſſes que les Anglois recueillent en or.

TOWTSON. 1555.

ſous le nom de Dom Jean, & qui les avoit reçus avec beaucoup de civilité. Mais il réſolut auſſi de paſſer par cette autre Ville, où les mêmes Anglois avoient été maltraités. Comme le Capitaine Lok, qui commandoit la flotte précedente, avoit enlevé quelques Négres qu'il avoit conduits en Angleterre, celui qui parloit à Towtſon eut la hardieſſe de lui demander ce qu'étoient devenus ces Captifs. On lui répondit, avec douceur, qu'ils étoient dans un Pays beaucoup plus beau que l'Afrique, où ils étoient bien traités, & où ils ſe trouvoient eux-mêmes ſi bien qu'ils n'avoient pas voulu retourner dans leur Patrie.

Les Négres redemandent aux Anglois quelques Priſonniers.

On ſe mit en mer, pour ſuivre les Côtes; mais en abordant à la plûpart des lieux dont l'approche étoit facile, & où l'on voyoit quelques traces d'Habitation, on trouva, le jour ſuivant, ſept livres & cinq onces d'or. La nuit, on apperçut des flammes, à la lueur deſquelles on découvrit quelque choſe de blanc, qu'on prit pour la Ville de Dom Jean. On mouilla, auſſi-tôt, à deux milles du rivage; car la diſpoſition de la Côte faiſoit craindre que ſi l'on paſſoit la Ville, il ne fût très-difficile de la retrouver. Ce n'étoit point encore la Ville de Dom Jean; mais le jour fit appercevoir, à l'entrée d'une Baye fort profonde, une petite Ville dont les Habitans s'empreſſerent d'accourir ſur le rivage, ou de s'approcher dans leurs Bateaux. La plûpart demanderent des baſſins & du drap. Cependant quelques-uns prirent auſſi des couteaux, des chapeaux & d'autres petites marchandiſes. Ils firent voir à Towtſon une ſorte de drap groſſier, qui lui parut venir de France. Comme ſes oreilles commençoient à ſe faire à leur langage, il en diſtingua quelques mots, qu'il eut ſoin de nous conſerver. *Mattea*, *Mattea*, étoit leur ſalutation. *Daſſi*, *Daſſi*, je vous remercie. *Schike*, de l'or. *Kaurte*, couper. *Krakka*, couteau. *Baſſina*, baſſin. *Foko*, drap ou étoffe.

Divers mots des Négres.

Enfin l'on arriva le même jour à la vûe de la Ville de *Dom Jean*, que le brouillard néanmoins ne permit pas de diſtinguer tout-d'un-coup. L'air s'étant éclairci, Towtſon la reconnut, à une maiſon blanche ſituée ſur une petite colline, qui a la forme d'une petite Chapelle. Il fit jetter l'ancre, à la diſtance d'un mille ou deux, ſur ſept braſſes de fond. Là, comme dans les lieux précedens, il remarqua que les Courans prenoient la direction du vent. La terre eſt inégale, c'eſt-à-dire, tantôt haute & tantôt baſſe, mais couverte d'arbres. La Ville qui s'appelle autrement *Equi*, & qui n'a pris, dans les Ecrivains Anglois, le nom ou de Dom Jean ou de Saint-Jean, que du Gentilhomme Portugais qui s'y étoit établi, n'eſt compoſée que de vingt ou vingt-cinq maiſons, environnées d'un mur de pierres, dont la hauteur ne ſurpaſſe point la portée de la main. Towtſon, après avoir attendu deux ou trois heures ſans voir paroître perſonne, envoya ſes Chaloupes au rivage avec des marchandiſes. Il vint auſſi-tôt un Négre, qui fit entendre, par ſes ſignes, que Dom Jean étoit dans le Pays, & ſeroit le ſoir dans la Ville. Le Négre demanda d'être récompenſé de cet avis, ſuivant l'uſage établi de faire quelque préſent au premier qui vient à bord; & Towtſon lui donna une aune d'étoffe.

Les Anglois arrivent enfin à la Ville de Dom Jean.

Elle ſe nomme autrement Equi.

Le lendemain on renvoya les Chaloupes au rivage, d'où il vint un Bateau, qui fit ſigne que Dom Jean n'étoit point encore arrivé, mais qu'il viendroit infailliblement dans le jour. Un autre Bateau, venu d'une Ville voiſine nommée *Viſo* ou *de Viſo*, préſenta aux Anglois de l'or pour montre, en indiquant

Commerce des Anglois.

Digitized by Google

de quel côté étoit cette Ville. Towtſon s'avança de ce côté-là avec le *Hind*. Il ſe préſenta pluſieurs Bateaux, qui apporterent une meſure de quatre aunes & demie, & le poids d'un angelot & douze grains; mais le jour ſe paſſa ſans rien conclure. TOWTSON. 1555.

Le 10, Towtſon retourna à la même Ville, & trouva ſur le rivage pluſieurs Négres, avec une bonne quantité d'or. Après quelques difficultés, il convint d'une meſure de trois aunes, pour le poids d'un angelot & vingt grains; & dans l'eſpace d'un quart-d'heure il reçut une livre & un quart d'or. Les Négres lui firent ſigne d'attendre qu'ils euſſent fait entre eux le partage du drap, & ſe retirant à quelque diſtance du rivage ils avoient commencé à le couper par pieces ſur le ſable; lorſqu'un autre Négre ſorti de la Ville, vint en courant leur donner un avis, qui leur fit prendre la fuite avec leur drap, vers les bois & les montagnes. Ils firent ſigne de la main aux Anglois de les ſuivre; mais Towtſon, craignant quelque perfidie, retourna ſur ſon Vaiſſeau. Il n'y fut pas long-tems ſans appercevoir trente hommes, qui ſe montrerent ſur une éminence, avec un étendart, & qu'il prit pour des Portugais. Les Portugais tâchent de ſurprendre les Anglois.

La curioſité d'apprendre ce qui s'étoit paſſé à l'autre Ville le fit retourner auſſi-tôt vers ſon autre Vaiſſeau. Il fut ſurpris en approchant, de lui entendre tirer deux coups de canon; & ſon empreſſement augmentant pour le joindre, il vit la Chaloupe & l'Eſquif qui revenoient du rivage avec beaucoup de précipitation. On l'informa de ce qui venoit d'arriver. Les Anglois du *Hard* avoient été pendant tout le jour en commerce avec la Ville. Ils avoient envoyé, aux deux fils de Dom Jean, un préſent de trois aunes & demie de drap, & de trois baſſins. Ils n'avoient pas été moins généreux à l'égard du pere; mais, tandis qu'ils attendoient ſa réponſe, une troupe de Portugais s'étoit avancée pour fondre ſur eux. Ce n'étoit pas ſans difficulté qu'ils avoient regagné la Chaloupe & l'Eſquif; on les avoit même ſalué de quelques coups de coulevrine, & les gens du Vaiſſeau, qui avoient vû leur embarras, avoient lâché deux coups de canon ſur l'Ennemi. Les hoſtilités commencent.

Towtſon, irrité de cette inſulte, qu'il traitoit de trahiſon, mit toute ſon artillerie dans les deux Chaloupes, & retourna au rivage avec le deſſein d'en tirer vengeance. Mais le vent ne lui ayant pas permis d'approcher autant qu'il ſe l'étoit propoſé, il fit ſa décharge à quelque diſtance ſur les Portugais, qui étoient défendus par les rocs, d'où ils firent auſſi grand feu de leurs coulevrines. La crainte força les Négres de ſe joindre à eux. Enfin, jugeant qu'il n'y avoit plus de commerce à eſpérer dans ce lieu, Towtſon leva l'ancre & continua de ſuivre la Côte. Repreſailles de Towtſon.

Il ne lui fut pas difficile de juger que ce détachement de Portugais, qui étoit venu ſi bruſquement l'interrompre, avoit été envoyé d'un Château voiſin, qu'il n'avoit point apperçu dans ſa navigation, mais qu'il ſe ſouvenoit d'avoir vû l'année précedente.

La Ville de *Viſo* eſt ſituée ſur une éminence, comme celle de Dom Jean ou d'Equi; mais elle n'a pas plus de ſix maiſons qui ſoient entieres; le reſte paroît avoir été détruit par le canon & par le feu. L'or qui s'y trouve, vient de divers endroits du Pays; & l'on ſe flatteroit, avec raiſon, d'y en recueillir beaucoup, ſi les Habitans n'étoient retenus par la terreur des Portugais. On Ville de Viſo.

TOWTSON. 1555.

doit admirer ici le génie des Marchands Anglois, qui, ne s'occupant que de leur commerce, négligent les objets de ſimple curioſité juſqu'à n'avoir pu rendre aucun compte de Dom Jean, & des deux Villes qui portent ſon nom; car ſi la premiere s'appelle *Dom Jean* dans les Relations des Anglois, la ſeconde ſe nomme auſſi *Dom Jean de Viſo*. A quatre lieues de celle-ci, on apperçut, au long de la Côte, une autre petite Ville, & une autre encore, deux milles plus loin. Une lieue au-delà, on en vit une aſſez grande ſur le rivage même, où l'on réſolut de faire quelque eſſai de commerce, pour retourner enſuite à Viſo, dans l'eſperance que les Portugais ſe ſeroient retirés. Toute cette Côte offre de grandes montagnes, qui ſe font voir de loin au-deſſus de toutes les autres. Elles ſont couvertes de bois, & dans les endroits nuds elles paroiſſent fort rouges. Les Bateaux des Négres ſont beaucoup plus grands que dans les autres lieux, & portent juſqu'à douze hommes, quoiqu'ils ſoient de la même forme. On trouve peu de Rivieres aux environs de toutes ces Villes. Le langage y eſt le même qu'à la Ville de Dom Jean, avec un mélange de quelques mots Portugais, que les Négres employoient pour parler aux Anglois.

Pluſieurs Villes.

Montagnes rouges.

On ſe diſpoſoit à relâcher dans la grande Ville, lorſqu'à cinq heures du ſoir, on découvrit, à l'Oueſt, au long du rivage, vingt-deux Bateaux, chargés d'hommes qu'il fut impoſſible de diſtinguer. Towtſon qui n'étoit pas venu pour ſe battre, ſe crut menacé de quelque nouvelle attaque, & prit le large auſſi-tôt. Enſuite, s'étant rapproché de la Côte, il découvrit plus loin d'autres Villes, qui lui parurent plus grandes à meſure qu'il avançoit. Il jetta l'ancre le lendemain, à dix heures. Quantité de Bateaux ſe firent voir au long du rivage, ſans avoir la hardieſſe d'approcher. Towtſon, à qui ce lieu n'étoit point inconnu, & qui s'étoit déterminé, par cette raiſon, à s'y arrêter, ne douta point que la cauſe de leur frayeur ne fût le ſouvenir de quelques hommes qu'on leur avoit enlevés l'année précedente. Il doutoit s'ils n'en conſervoient pas autant de reſſentiment que de crainte. Mais ils lui firent ſigne enfin de s'approcher du rivage, & leur Chef paroiſſant, avec une ſuite nombreuſe, s'aſſit à leur maniere pour l'attendre. Les Anglois, effrayés du nombre, balançoient encore. Mais ils prirent le parti d'envoyer au Chef Négre, un préſent de deux aunes de drap, deux baſſins, une bouteille de liqueur & une grande piece de bœuf. Ces marques d'amitié furent reçues avec de vives acclamations. Les Négres firent entendre, par leurs ſignes, que leur Chef étoit puiſſant. Ils montrerent leurs dards & leurs boucliers, pour faire connoître qu'ils étoient capables de ſe défendre, & par d'autres ſignes ils remirent le commerce au lendemain.

Villes en grand nombre.

Les Anglois font un commerce avantageux.

Leur Ville eſt grande, & ſituée ſur une colline, au milieu d'un grand nombre d'arbres, qui en cachent une partie. Au pied de la colline, eſt une autre éminence, contre laquelle les flots de la mer viennent ſe briſer. La Côte s'enfonce enſuite, & forme une petite Baye, qui a ſur ſes bords une autre Ville.

Le 13 au matin, Towtſon envoya ſa Chaloupe au rivage, où elle fut juſqu'à dix heures, ſans voir paroître un ſeul Négre. Elle étoit prête à revenir, lor qu'il en parut pluſieurs, qui lui firent ſigne de s'arrêter. Il paſſa dans cet intervalle un Bâtiment, auquel on fit peu d'attention à cauſe de ſa petiteſſe.

Digitized by Google

Cinq Négres, entrant dans un de leurs Bateaux, vinrent à la Chaloupe, avec une poule, dont ils firent préſent aux Anglois, en atteſtant le Soleil que dans l'eſpace de deux heures les Marchands du Pays ſe préſenteroient au rivage. On leur donna quelques bagatelles pour leur Capitaine & pour eux-mêmes. Ils demanderent, par leurs ſignes, un Anglois pour ôtage, en offrant d'en donner un de leur Nation. Cependant ils ſe retirerent ſans avoir inſiſté ſur cette demande. A peine furent-ils retournés au rivage, dont la Chaloupe n'étoit éloignée que de vingt pas, que leur Chef parut avec un grand cortege, & ſalua fort civilement les Anglois. Enſuite il alla s'aſſeoir ſous un grand arbre, où Towtſon ſe reſſouvint que le commerce s'étoit fait l'année d'auparavant. Mais quelques Anglois découvrirent alors un nombre conſidérable de Négres armés, qui s'efforçoient de ſe cacher dans un chemin creux; & les Portugais, qui ſe trouvoient dans ce lieu, ſans qu'on ſçache par quel hazard, avoient planté derriere l'arbre une piece de canon qu'ils tirerent tout-d'un-coup. La Chaloupe n'en reçut aucun mal, quoiqu'elle en fût ſi proche. Avant qu'elle pût ſe retirer, elle eſſuya deux autres coups, qui ne lui furent pas plus nuiſibles. Tous les Négres paroiſſant armés, on ne put douter qu'ils n'euſſent autant de part à cette trahiſon que les Portugais. Towtſon, dans le premier mouvement de ſa colere, fit pluſieurs décharges de ſon artillerie; mais les coups ne pouvoient atteindre à la Ville, & les Négres du rivage étoient défendus par les rocs.

TOWTSON. 1555.

Les Négres favoriſent une trahiſon des Portugais.

Le Hind avoit réuſſi plus heureuſement dans la Baye, où il avoit trouvé dix-huit onces d'or, ſans aucune marque de défiance & de reſſentiment. Les deux Vaiſſeaux ſe rejoignirent, pour chercher une Ville où le Vaiſſeau la Trinité avoit été bien reçu l'année précedente. En ſuivant les Côtes, ils rencontrerent pluſieurs Bateaux, avec leſquels ils profiterent de ſept ou huit onces d'or. Quelques Négres leur en ayant fait eſperer beaucoup plus dans un autre lieu, le Hind ſe détacha pour les ſuivre, tandis que Towtſon alloit continuer ſes recherches; mais les Négres, le voyant partir, & s'imaginant que l'autre Vaiſſeau prendroit la même route, s'efforcerent de les retenir tous deux par de nouvelles inſtances. Ils offrirent en ôtage deux de leurs gens pour un ſeul Anglois. Un Domeſtique de la flotte jugea ſi bien de leur bonne-foi, qu'il ne fit pas difficulté de ſe livrer volontairement. Deux Négres demeurerent à ſa place. On leur donna des vivres en abondance, & le plaiſir qu'ils prirent à manger leur rendit leur captivité fort agréable.

Heureux commerce.

Pendant la nuit les Négres allumerent des feux ſur le rivage, vis-à-vis des deux Vaiſſeux. On fut ſurpris d'entendre tirer trois coups de canon, dans la plus épaiſſe obſcurité; & ce ne fut pas tout-d'un-coup qu'on apprit de qui ils venoient. Le petit Bâtiment qu'on avoit vû paſſer la veille, étoit un Brigantin Portugais, qui avoit ſuivi depuis long-tems la flotte Angloiſe, pour donner des avis au long de la Côte & prevenir contre eux tous les Négres. Dans le chagrin de les voir ſi bien reçus, & n'étant point aſſez fort pour les attaquer ouvertement, il avoit lâché ſur eux, ou ſur les Négres du rivage, les trois ſeules pieces d'artillerie qu'il eût à bord. On s'attendoit le lendemain à quelque rencontre plus dangereuſe; mais on ſçut des Négres mêmes qu'il ne portoit pas plus de douze hommes, & ſa foibleſſe l'avoit fait diſparoître.

Vengeance impuiſſante.

On vit arriver, au matin, le Chef des Négres, accompagné de cent hom-

TOWTSON. 1555.

mes armés. Mais pour témoigner ſa confiance, il avoit amené ſa femme; & pluſieurs de ſes gens avoient ſuivi ſon exemple. Leur Ville étoit à huit milles dans les terres, ce qui leur fit prendre le parti de coucher ſur le rivage juſqu'à la fin du marché. Le Chef, ſans chercher d'autres précautions, ſe rendit à bord avec ſa femme & ſes meilleurs amis. Il fit préſent d'une chévre & de deux grandes racines au Capitaine Anglois, qui lui donna, de ſon côté, deux baſſins, avec une bouteille de liqueur, & à ſa femme diverſes bagatelles, dont elle parut fort ſatisfaite. On convint enſuite du poids & des meſures. La quantité d'or que Towtſon tira de ce ſeul endroit, dans l'eſpace de peu de jours, doit paroître ſurprenante. Elle commença par huit livres & une once. Le jour ſuivant produiſit quatre livres quatre onces & demie. Le troiſiéme, cinq livres & cinq onces. Le quatriéme, quatre livres quatre onces & un quart. Le cinquiéme, quatre livres ſix onces & un quart. Le ſixiéme, huit livres ſept onces & un quart. Le ſeptiéme, trois livres & huit onces. La malvoiſie ayant paru ſi bonne au Chef qu'il offrit une piece d'or pour en obtenir une autre, Towtſon lui en fit un ſecond préſent, & voulut même qu'on en diſtribuât quelques verres aux principaux Négres de ſa ſuite. Ils partirent fort contens des Anglois, qui l'étoient encore plus d'eux.

Les Anglois trouvent beaucoup d'or,

Pendant ce tems-là, le Hind, dont la préſence n'avoit pas été néceſſaire ſur le même rivage, s'étoit montré ſi heureuſement dans d'autres lieux, qu'il y avoit recueilli quarante-huit livres & quatre onces d'or. Les deux Vaiſſeaux ſe rejoignirent avec de grands témoignages de joie pour le ſuccès de leur commerce, & pendant quelques jours qu'ils continuerent de viſiter la même Côte, ils en tirerent encore de divers lieux plus de trente livres. Enfin, la boiſſon commençant à leur manquer, & le peu qui leur en reſtoit, ſe corrompant de jour en jour, ils réſolurent de ne pas s'arrêter plus long-tems ſur cette Côte.

Leur retour en Europe.

Le 4 de Février, ils profiterent du vent pour tourner à l'Oueſt; & le 6, portant au Sud-Oueſt, ils avancerent fort heureuſement juſqu'au 13, qu'ils crurent avoir paſſé, ſuivant leurs calculs, le Cap das Palmas. Le 22, ils étoient à la hauteur du Cap de Monte, environ trente lieues à l'Oueſt de la Riviere Seſtos. Le 5 de Mars, ayant perdu le Hind de vûe dans un orage, Towtſon fit allumer des flambeaux pendant la nuit, & tira un coup de canon qui ne fut point entendu; mais le lendemain au matin, ce Vaiſſeau, dont on auguroit déja fort mal, reparut ſans avoir rien ſouffert de la tempête. Le 22, on ſe trouva vis-à-vis du Cap-Verd, qui eſt à quatorze degrés & demi. Le 29, on étoit au vingt-deuxiéme degré, & le 30 ſous le Tropique. On vit les Açores le 20 d'Avril; & le 7 de Mai on tomba ſur la Côte méridionale de l'Irlande, où l'on ſe pourvut de quelques rafraîchiſſemens dont on ne pouvoit plus ſe paſſer pour le reſte du voyage. Enfin, le 14 au ſoir on vint jetter l'ancre, à l'heure de la marée, dans le Port de Briſtol.

Latitudes obſervées.

	deg.	min.		deg.	min.
Iſle de Porto-Santo. .	33	8	Cap das Palmas. . . .	4	30
Riviere Saint-Vincent.	4	30	Cap-Verd.	14	30

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Second Voyage de M. Towtſon ſur les Côtes de Guinée & au Château de Mina, en 1556.

TOWTSON. II. Voyage. 1556.

LE Capitaine Towtſon avoit tiré trop d'avantage de ſa derniere entrepriſe pour demeurer long-tems dans l'inaction; & quoique la vûe des tréſors qu'il avoit rapportés dût inſpirer beaucoup d'ardeur à toute la Nation, pour les mêmes voyages, il étoit naturel que ſa propre impatience fût toujours la plus vive. Auſſi ne prit-il que le tems néceſſaire pour équiper deux nouveaux Bâtimens; le *Tygre*, de cent vingt tonneaux, dont il ſe réſerva le commandement, & le *Hart*, de ſoixante tonneaux, dont il donna la conduite au Capitaine *Shire*. Il y joignit une Pinace de ſeize tonneaux, commandée par le Capitaine *John Davis*. Les reproches qu'il avoit eſſuyés pour l'enlevement des Négres qui avoient été amenés en Angleterre deux ans auparavant, & l'eſperance qu'un ſi long ſéjour à Londres leur auroit fait prendre quelque attachement pour la Nation Angloiſe, le porterent à s'en faire accompagner dans le nouveau voyage qu'il alloit faire en Guinée.

Diſpoſition de Towtſon, & ſa nouvelle Flotte.

Le 14 de Septembre 1556, le Tygre partit de Harwich pour l'Iſle de Scilly, où il devoit rencontrer le Hart & la Pinace, qui avoient été équipés à Briſtol. Ils ne ſe joignirent néanmoins que le 15 de Novembre, qu'ils mirent à la voile enſemble. Ils arriverent dès le 22 à la vûe de Porto-Santo, & le jour ſuivant à celle de Madere. Le 3 Décembre, ils doublerent les Canaries, & ſix jours après ils ſe trouverent devant le Cap Blanco, où ils virent quantité de Caravelles occupées à la pêche. Le 19, ils étoient à la hauteur de *Sierra Leona*; & certains Courans de l'Oueſt au Sud-Oueſt, qui ſembloient n'être qu'un débordement de ſable, tant l'eau de la mer en étoit chargée, leur cauſerent beaucoup d'embarras. Il leur fut impoſſible de trouver un fond où l'ancre pût s'arrêter. Le 30, ils tomberent ſur la Côte de Guinée, qu'ils découvrirent à quatre lieues de la terre. Cette perſpective, qui leur étoit aſſez connue, conſiſtoit en trois monts, entre deux deſquels, au Nord, on voit deux grands arbres, & un peu plus loin, au Nord-Oueſt, un grand rocher.

Son départ

Ayant vogué quelque tems avec peu d'attention, ſans autre guide que la Côte, ils ſe crurent au-delà de la Riviere Seſtos. Tandis qu'ils la cherchoient, ils découvrirent trois Vaiſſeaux & deux Pinaces, qui s'avançoient vers eux avec toutes leurs voiles; mais le vent étant fort bas, leur vîteſſe ne répondoit point à leurs efforts. Dans l'incertitude de leur deſſein, les Anglois ſe préparerent au combat. On s'approcha bien-tôt parce qu'on ne penſoit point à s'éviter; & ce qui paroît ſingulier dans la Relation, aucune des deux flottes ne s'étoit fait reconnoître à ſon pavillon. Cependant Towtſon, qui ne crut pas voir la fabrique des Vaiſſeaux Eſpagnols ou Portugais, dépêcha ſa Chaloupe pour s'informer quels Ennemis il avoit à combattre. L'explication fut courte. C'étoient trois Vaiſſeaux François, qui n'ayant rien alors à démêler avec l'Angleterre,

Il rencontre deux Vaiſſeaux François.

TOWTSON. II. Voyage. 1556.

apprirent avec joie qu'ils avoient à faire à des Anglois. Ils demanderent aux gens de la Chaloupe quels Portugais ils avoient rencontrés. On leur répondit qu'on n'avoit vû que des Pêcheurs. Ils aſſurerent qu'il étoit paſſé certains Vaiſſeaux Portugais, qui alloient au ſecours de Mina; qu'ils en avoient rencontré un de deux cens tonneaux à la Riviere Seſtos, qu'ils l'avoient brûlé, ſans qu'il en fût échappé plus de cinq ou ſix hommes, fort maltraités par les flammes, qui étoient reſtés dans le même lieu ſur le rivage. Les noms des trois Vaiſſeaux François étoient l'*Eſpoir*, commandé par le Capitaine *Denis Blondel*, le *Laurier* de Rouen, commandé par *Jerôme Baudet*, & le *Honfleur*, commandé par *Jean* d'*Orleans*.

Information qu'il en reçoit.

Le Capitaine de l'*Eſpoir* paſſa ſur le Vaiſſeau de Towtſon, avec pluſieurs de ſes gens, & l'on s'entretint avec beaucoup d'amitié. Ils propoſerent à Towtſon de les accompagner pour donner la chaſſe aux Portugais, & d'aller enſemble à *Mina*. Il leur répondit qu'il manquoit d'eau, & qu'il ne faiſoit qu'arriver ſur la Côte. Les François inſiſterent. Quoiqu'on fût cinquante lieues au-delà de la Riviere Seſtos, ils aſſurerent qu'il n'étoit point impoſſible de trouver de l'eau, & qu'ils aideroient Towtſon avec leurs propres Chaloupes. Enfin l'ayant preſſé par toutes ſortes de raiſons, ils ajouterent qu'ils étoient depuis ſix ſemaines ſur la Côte, & qu'ils n'avoient pas raſſemblé plus de trois tonneaux de poivre.

Déliberations qu'ils forment entr'eux.

Towtſon peſa leur propoſition. Il conſidera que ſi la Côte de Mina étoit nettoyée par les ſeuls François, ils nuiroient au profit de ſon voyage, en allant avant lui; & que ſi loin de nettoyer la Côte ils étoient pris par les Portugais, ceux-ci deviendroient plus redoutables pour les Anglois, d'autant plus qu'apprenant qu'ils étoient en mer, ils ne manqueroient pas de les attendre: d'un autre côté, que s'il alloit avec les François, & qu'ils trouvaſſent la Côte libre, le pis aller étoit que chacun feroit ſes affaires le plus avantageuſement qu'il pourroit; mais que ſi la Côte n'étoit pas libre, il ſeroit heureux pour lui d'avoir trouvé un ſecours aſſez puiſſant pour ſe délivrer de la crainte des Portugais. Sur toutes ces réflexions, qui le tenoient en ſuſpens, il demanda juſqu'au jour ſuivant pour ſe déterminer. Le Capitaine François le pria d'aller dîner le lendemain ſur ſon Bord, & d'amener avec lui M. Shire, avec les Marchands de ſa flotte dont il voudroit ſe faire accompagner. Il offrit auſſi de lui fournir de l'eau de ſes propres Vaiſſeaux, ou de l'aider, comme il l'avoit déja promis, à s'en procurer ſur la Côte.

Civilités mutuelles.

Les François envoyerent le lendemain une Chaloupe pour leurs convives, qui profiterent volontiers de cette politeſſe. Ils ſe rendirent à bord de l'Eſpoir. Le feſtin fut ſomptueux pour des gens de mer, & fut prolongé long-tems avec toute l'amitié poſſible. Le Capitaine François renouvella ſa demande, en offrant à Towtſon tout ce qu'il pouvoit avoir ſur ſes trois Vaiſſeaux d'utile aux Anglois, & lui promettant même d'être ſoumis à ſes ordres. A la fin, on convint de jetter l'ancre, & d'envoyer au rivage pour chercher de l'eau, une des deux Pinaces Angloiſes, avec deux Chaloupes, une de chaque Nation. Elles revinrent, le premier de Janvier, ſans avoir pû trouver le moindre ruiſſeau d'eau fraîche. Les deux flottes leverent l'ancre; &, ſuivant aſſez long-tems la Côte, elles découvrirent enfin une Riviere, où les Chaloupes des deux Nations entrerent aiſément. Chacun chercha à ſe procurer des dents

Les deux Flottes s'uniſſent.

d'éléphans. Towton en acheta cinq. Les François en trouverent auſſi. Trente hommes bien armés, des deux Nations, entreprirent de tuer eux-mêmes des éléphans à la chaſſe. Ils en trouverent deux, qu'ils preſſerent long-tems à coups d'arquebuſes & de piques; mais qui s'échaperent néanmoins après avoir bleſſé un des Chaſſeurs. On remit à la voile le 5, pour ſuivre la Côte. Leur courſe. Le 6, on arriva à la Riviere de Sainte-Anne, qui a une fort belle Baye à l'Oueſt. Les deux flottes entrerent dans la Baye, mais elles n'y trouverent que des Négres ſauvages, qui n'étoient point accoutumés au Commerce. On continua d'avancer les jours ſuivans. Le 10, il y eut une conférence entre les Capitaines des deux flottes. On ſe promit de s'entre-aider dans toutes ſortes d'entrepriſes, de vivre en bonne intelligence, & de faire le Commerce, ſans nuire au marché les uns des autres. On régla même, que pour éviter toute occaſion de jalouſie, deux Chaloupes de chaque Nation fetoient le prix des marchandiſes, & qu'enſuite chaque Vaiſſeau acheteroit par ſa propre Chaloupe. On rencontra, le même jour, quelques Négres, de qui l'on apprit que cette Côte avoit de l'or, & l'on y jetta l'ancre auſſi-tôt.

Le lendemain on ne recueillit, pendant tout le jour, que le poids de quelques angelots. Le jour ſuivant, les Chaloupes qui parcouroient le rivage, apperçurent une petite Ville, dont la violence des flots ne leur permit pas d'approcher. On eut les mêmes difficultés à vaincre pendant les trois jours ſuivans, parce que la mer ne ceſſa point d'être fort agitée. Le quatorze, on fut ſurpris de ſe trouver à la portée du canon de Mina. Une *Almadie*, qui fut envoyée auſſi-tôt du Château, reconnoiſſant que ce n'étoit point des Portugais, ſe retira fort promptement vers la Ville; car le Château Portugais eſt voiſin d'une grande Ville, que les Négres appellent *Dondou*. Il eſt ſitué ſur la pointe d'un des deux grands rocs, qui s'avancent avec l'apparence de deux Iſles. Cinq ou ſix lieues avant que d'y arriver, on trouve une Côte aſſez haute. Il n'eſt qu'à cinq lieues à l'Eſt du Cap de Tres Puntas. Towtſon ſe mit dans ſa Chaloupe, avec les Négres qu'il avoit amenés d'Angleterre, & viſita la Côte juſqu'au Cap. Il y trouva deux petites Villes, mais ſans Bateaux & ſans Commerce. Ses Négres lui ſervoient d'Interprétes, & quoiqu'ils fuſſent d'un Pays beaucoup plus éloigné, ils furent auſſi-bien reçus que s'ils euſſent été du même Canton. Un d'entre eux, que les Anglois avoient nommé *Georges*, deſcendoit à chaque lieu, & rapportoit des informations.

Elles commencent leur commerce.

Elles arrivent à Mina.

Towtſon viſite les Côtes.

Le jour ſuivant, Towtſon entra dans une belle Baye, à deux lieues du côté Oriental du Cap, & découvrit une petite Ville, avec quelques Bateaux qui rodoient autour du rivage. Il ne réuſſit point à les faire approcher par ſes ſignes; mais il leur envoya ſes Négres, qui ſe firent écouter. Il fit préſent au Chef d'un baſſin. Cette liberalité les diſpoſa ſi bien, qu'ils lui montrerent le poids d'environ cinq ducats d'or. Cependant ils mirent leur or à ſi haut prix, qu'on ne put s'accorder avec eux, d'autant plus que c'eût été violer le Traité par lequel on étoit convenu avec les François, que le prix ſetoit réglé de l'avis commun des deux Nations. La petite Ville ſe nomme *Bulle*. On y apprit qu'un mois auparavant deux Vaiſſeaux en avoient attaqué un autre, qu'ils avoient mis en fuite; & que, vers le même tems, un ſeul Vaiſſeau François avoit battu quatre Portugais. Le François avoit

Difficultés pour le commerce de l'or.

TOWTSON. II. Voyage. 1556.

été ſuivi peu de tems après, par deux autres Vaiſſeaux de ſa Nation, l'un de deux cens quarante tonneaux, nommé le *Chaudet*, l'autre de quatre-vingt: & la flotte devoit être beaucoup plus nombreuſe, puiſque les mêmes Négres aſſurerent qu'il en étoit reſté un Vaiſſeau au Cap-Verd, & un autre à la Riviere Seſtos.

Le 16, M. Towtſon recommençant à viſiter la Côte avec deux des Pinaces Françoiſes, découvrit une autre Baye & une Riviere. Enſuite doublant le Cap, il trouva, douze lieues au-delà, une Ville nommée *Hanta*, où ſes Négres furent reconnus. Les Habitans pleurerent de joie en les revoyant, & leur demanderent des nouvelles de deux autres Négres qui étoient reſtés en Angleterre. Le récit qu'on leur fit de l'abondance où ils vivoient, & du goût qu'ils avoient pris pour l'Europe, inſpira beaucoup d'affection pour les Anglois à toute la Ville. Cependant les Habitans n'en furent pas plus traitables dans le Commerce; & le poids qu'ils préſenterent étoit ſi petit, qu'on ne put convenir de rien avec eux. Ils apprirent à Towtſon que les Portugais avoient cinq Vaiſſeaux & une Pinace dans le Port du Château, & qu'ils tenoient tous les Négres voiſins dans un rude eſclavage. Leur joie fut extrême à la promeſſe qu'on leur fit de les délivrer de ces Tyrans.

Négres qui ſe reconnoiſſent.

Toutes les recherches des deux Nations réunies ne leur produiſirent preſqu'aucun fruit ſur cette Côte. Les Négres étoient devenus ſi difficiles pour les poids & les meſures, que leurs prétentions révoltoient les Marchands. On avança deux lieues plus loin, juſqu'à *Schamma*; & dans la crainte qu'il ne s'y trouvât des Portugais, on ne fit entrer les Chaloupes dans la Riviere qu'après les avoir armées pour toutes ſortes d'évenemens. Il ne s'y préſenta rien qui pût paſſer pour un obſtacle. Les Habitans furent tranſportés de joie, à la vûe de quelques Négres de Towtſon, qui étoient du même lieu. On ne s'imagineroit pas combien la tendreſſe du ſang a de force parmi ces Barbares. Towtſon les fortifia contre la crainte des Portugais, en leur promettant la protection de l'Angleterre. Il s'attendoit bien que ces Ennemis communs ſeroient infotmés tôt ou tard de ſon arrivée ſur cette Côte, & que les Vaiſſeaux de Mina ou des autres Places entreprendroient de lui cauſer quelque embarras; mais loin de craindre leur rencontre, il ſouhaitoit, autant que les François, de trouver l'occaſion de les attaquer, & de leur faire payer les peines qu'ils lui avoient cauſées dans ſon dernier voyage. Il ne comprit pas bien ce que les Négres lui apprirent d'un Vaiſſeau Anglois, qui étoit à Mina, où il avoit ramené un Négre que les Anglois avoient pris l'année derniere. On fit dès le même jour quelque commerce à Schamma. La part des François fut de quarante angelots, c'eſt-à-dire, du même poids en or; & celle des Anglois, de trente.

Difficultés pour les poids & les meſures.

Commerce à Schamma.

Le 19, on deſcendit librement au rivage, & chacun eut la liberté de commercer pour ſon propre avantage. L'or parut avec aſſez d'abondance. Towtſon, ſans ſçavoir quel avoit été le profit des François, ſe trouva le ſoir quatre livres & deux onces d'or. Shire, Capitaine du Harr, ne s'en trouva que trente-deux onces. Le prix étant réglé en commun, c'étoit le bonheur ou l'adreſſe qui décidoit de l'avantage. Mais vers le ſoir, on fut averti par les Négres qu'il avoit paru des Portugais du côté des Bois, & qu'apparemment ils ſe feroient voir le lendemain ſur mer ou ſur terre. En effet, lorſque les Chaloupes ſe diſpo-

Digitized by Google

ſoient à rejoindre la flotte, on entendit tirer quelques coups de fuſil à l'entrée des Bois. Ce ne pouvoit être que les Portugais; mais ils n'oſerent s'approcher de la Riviere, & leur eſpétance étoit ſans doute, d'effrayer les Négres, & de leur faire interrompre le commerce.

TOWTSON. II. Voyage. 1556.

Craintes de la part des Portugais.

Les François & les Anglois les bravent.

Les Officiers des deux Nations réſolurent d'éclaircir cet incident & de ſaiſir l'occaſion pour braver les Portugais. Ils mirent dans les cinq Chaloupes & dans une grande Barque Françoiſe tout ce qu'ils avoient de gens aguerris, avec quelques pieces de canon, quatre Trompettes, une paire de timbales & un Fifre. Entre les Soldats, il y en avoit douze qui auroient ſervi d'Officiers au beſoin, & les autres brûloient de ſe faire la même réputation. Ils étoient tous parfaitement armés. Les Chaloupes & les Barques étoient parées de petites voiles de ſoie & d'autres ornemens. Dans cet équipage on remonta la Riviere au bruit des inſtrumens, tandis que la flotte ſe tint à l'embouchure, & l'on recommença le commerce avec une contenance ferme & tranquille. Il ne parut aucun Portugais; mais les Négres aſſurerent qu'il étoit arrivé quelques Vaiſſeaux à Hanta. On ne laiſſa point de viſiter d'autres parties du même Canton, ſans s'éloigner beaucoup à la vérité, & toujours à portée de retourner à la flotte. Towtſon juſqu'au 23, recueillit encore neuf livres & pluſieurs onces d'or; mais le même jour au ſoir, les Négres vinrent l'avertir que les Vaiſſeaux du Portugal étoient ſortis du Port de Mina, dans le deſſein de le venir attaquer. Il répondit qu'il attendroit avec joie ces Ennemis publics; & pour témoignage de ſa fermeté, il fit ſonner auſſi-tôt les trompettes, & tirer pluſieurs coups de canon. Les Négres encouragés par ces marques de réſolution, le prierent de ne faire aucun quartier à leurs Tyrans, & lui promirent que s'ils venoient par terre, les informations ne lui manqueroient pas.

Continuation du commerce.

Le commerce fut continué le 24, avec la même affectation de joie & de tranquillité. Towtſon traita le Chef des Négres à dîner, & le ſon des trompettes accompagna la bonne chere. Les Chaloupes étoient déja parties le lendemain pour rentrer dans la Riviere, lorſqu'on apperçut de la flotte cinq Vaiſſeaux, qui ne pouvoient être que des Portugais. On tira auſſi-tôt un coup de canon, qui rappella les Chaloupes. Le jour fut employé aux préparatifs du combat; & le ſoir on mit à la voile, dans l'eſperance de gagner le vent, s'il étoit poſſible. Le Tygre s'étant avancé dans les ténébres, aſſez proche de l'Ennemi, entendit tirer un coup de canon, qu'il regarda comme un ſignal de l'Amiral Portugais pour donner quelques ordres à ſa flotte.

Combat entre les deux Nations reunies, & les Portugais.

Le 26, les Vaiſſeaux des deux Nations n'ayant rien vû paroître autour d'eux, ſe rapprocherent du rivage. Ils découvrirent alors les Portugais, ce qui ne les empêcha point de jetter l'ancre. Towtſon fit prendre à tous ſes gens une ſorte d'écharpe blanche, afin que les François puſſent toujours les diſtinguer, ſi l'on en venoit à l'abordage. Mais le jour ſe paſſa encore ſans que l'Ennemi ſe fût approché; quoique depuis le matin il eût été preſqu'à la portée du canon. Le matin du jour ſuivant, on remit à la voile, & les Portugais y mirent auſſi. Les deux flottes chercherent à gagner le vent. Celle des deux Nations y réuſſit. Les Portugais à cette vûe ſe rapprocherent du rivage; & les Alliés ne balancerent point à profiter de l'avantage du vent pour les ſuivre; mais lorſqu'on croyoit le combat prêt à s'engager, les

TOWTSON. II. Voyage. 1556.

Portugais après avoir ſuivi pendant quelque tems la Côte, profiterent du vent qui changea tout d'un coup, pour reprendre le large. Towtſon & les François, las de cette manœuvre, prirent le parti de caller leurs grandes voiles, & de les attendre. En effet, un petit Vaiſſeau, bien monté d'artillerie & bon voilier, qu'on diſtinguoit à ſes moindres mouvemens, s'avança d'abord ſeul & lâcha ſa bordée ſur le Tygre. Cette décharge n'ayant frappé que l'air, le Portugais revira de bord, & lâcha ſon autre bordée ſur l'Eſpoir, qui fut percé en deux ou trois endroits. Une Caravelle Portugaiſe, qui s'avança dans le même tems, fit auſſi ſa décharge ſur le Tygre, & lui tua deux hommes. Elle fut ſuivie de l'Amiral, grand Vaiſſeau de guerre, mais que cette raiſon même rendoit moins redoutable que les petits, parce que ſon artillerie étoit montée trop haut. Auſſi la décharge de toute ſa bordée n'eut-elle rien de terrible que le bruit. Les deux autres Bâtimens Portugais n'avancerent point, ſoit qu'ils fuſſent ſans canon, ou que par l'ordre de leur Amiral, ils ſe réſervaſſent pour quelque deſſein, qu'ils n'eurent pas l'occaſion d'exécuter.

La flotte combinée rendit avec uſure leur canonade aux Portugais, ſans pouvoir juger ſi elle avoit cauſé quelque tort à l'Amiral, ſur qui les bordées du Tygre & de l'Eſpoir avoient porté particulierement. Mais par un mouvement de prudence, qui doit paroître étrange dans la chaleur d'un combat, les Commandans des deux Nations voyant que l'Ennemi s'en tenoit à quelques volées d'artillerie, & ſe retiroit même pour éviter un combat plus ſerré, réſolurent de ſe borner auſſi au feu de leur canon, ſans faire aucun mouvement pour s'approcher davantage. La principale raiſon qui les arrêta fut qu'une partie de leurs gens étoient malades; & qu'étant moins venus pour la guerre que pour le commerce, ils devoient ſe contenter qu'on leur laiſſât l'avantage de cette action, comme il leur demeuroit effectivement, lorſqu'on paroiſſoit renoncer à les éloigner de cette Mer. Ils admirerent même que les Portugais ſe retiraſſent ſi tranquillement, après avoir marqué tant d'ardeur pour les joindre; & Towtſon n'attribue leur retraite qu'à la fauſſe opinion qu'ils prirent de ſes forces, en lui voyant des apparences de courage, qui étoient fort au-deſſus de ſa ſituation & de celle même des François.

Les Portugais ſe retirent.

1557.

Quelque explication qu'on puiſſe donner à cet évenement, la flotte des deux Nations demeura maîtreſſe de la Mer, & ſi libre ſur cette Côte, qu'elle y continua pendant plus d'un mois ſon commerce. Cependant outre les maladies qui commençoient à ſe répandre dans les Equipages, les Vaiſſeaux mêmes étoient en ſi mauvais état, que deux des François n'avoient plus la force de ſoutenir toutes leurs voiles. Le Maître d'une des Pinaces Angloiſes avertit Towtſon qu'il ne pouvoit plus répondre de ſon Bâtiment, parce que les cordages, & tous les ouvrages de fer commençoient à manquer. On examina le mal, qui ſe trouva ſi grand, au jugement de tout le monde, qu'on prit le parti de la mettre en pieces, pour ſauver ce qui pouvoit être encore utile, & de faire paſſer les Matelots dans le Hart. On rencontra le 30 pluſieurs Négres, qui avoient vû depuis peu quelques Vaiſſeaux François, avec leſquels ils n'avoient pû convenir du prix des marchandiſes; mais ils ignoroient la route que les François avoient priſe.

Le 3 de Février, Towtſon prit terre à quelque diſtance d'une Ville,

qu'il crut reconnoître du rivage. Il tira deux coups de canon, & le Chef des Négres ne tarda point à paroître. Un Matelot, nommé *Thomas Rippon*, qui avoit été du dernier voyage, fut envoyé à terre, & reconnu auſſi-tôt par le Chef, & par d'autres Négres, qui lui demanderent des nouvelles de Towtſon. Ayant appris qu'il étoit à bord, ils ſe hâterent d'entrer dans un de leurs Bateaux; & le Chef, en s'approchant du Vaiſſeau, appella Towtſon à haute voix. Sa joie parut fort vive de le revoir & de l'embraſſer. Les Anglois lui firent un préſent, & les François y en joignirent un autre. On convint du poids & des meſures. L'or n'étoit point en abondance dans cette Ville, parce que les difficultés du prix n'avoient point empêché que les François dont j'ai parlé, n'en euſſent enlevé une partie; mais les deux flottes en tirerent vingt-deux onces. Il vint le 6 une *Almadie*, ou un Bateau, dont les Négres prierent Towtſon d'aller à leur Ville. Ils ſe reſſouvenoient auſſi de l'avoir vû l'année précédente; & leurs inſtances firent juger qu'ils avoient beaucoup d'or. On ne baſança point à les ſuivre. Leur ancien Chef étoit mort; mais ſon Succeſſeur ne marqua pas moins d'inclination pour les Anglois. Il demanda néanmoins un Otage, pour lequel il en donna deux. Le Négre George ayant rejoint Towtſon dans ce lieu, ſervit beaucoup à la concluſion du marché, & dès le même jour Towtſon tira cinq livres une once d'or. George lui dit que s'étant trouvé à Schamma pendant le combat avec les Portugais, il avoit vû du rivage tout ce qui s'étoit paſſé dans l'action; que les Portugais s'étoient retirés dans la Riviere de Schamma; & qu'ils s'étoient plaints d'avoir perdu quelques hommes par le canon de leurs Ennemis; qu'ils avoient demandé aux Négres de Schamma la liberté de ſe radouber dans leur Riviere, & qu'elle leur avoit été refuſée. Les Officiers des deux flottes conclurent de ce récit, que l'Amiral Portugais avoit été plus maltraité qu'on ne s'en étoit apperçu. Dans l'eſpace de trois jours on recueillit vingt-quatre livres d'or.

Towtſon. II. Voyage. 1557.

Towtſon eſt reconnu de quelques Sauvages.

Leur joie.

Avantage qu'il en tire pour acquerir de l'or.

Suite du Combat des Portugais.

Le 10, Jerôme *Baudet*, Capitaine du Vaiſſeau François le *Laurier de Rouen*, vint avec ſon Vaiſſeau & ſa Pinace, faire des plaintes ameres de ce qu'on l'avoit adreſſé dans des lieux, d'où il ne tiroit aucun avantage. Il déclara que ſa réſolution étoit de faire voile à l'Eſt. Les Anglois & les autres Vaiſſeaux de ſa Nation lui repréſenterent inutilement le danger qu'il alloit courir à s'écarter, ſurtout dans l'état où il voyoit ſon propre Bâtiment. Rien n'ayant été capable de l'arrêter, il prit la haute mer avec ſa Pinace. L'Eſpoir & le Honfleur ſe déterminerent à le ſuivre.

Plainte des François.

Ils quittent les Anglois.

Les Vaiſſeaux Anglois n'étoient point en meilleur état. Mais la vûe de l'or leur faiſoit oublier le danger; & ſe croyant délivrés des Portugais pour longtems, ils mépriſerent des périls qui leur paroiſſoient bien moins redoutables. Ils trouverent encore dans le même endroit ſix livres neuf onces d'or. S'étant avancés dans un autre lieu, ils apprirent des Négres, que trois des cinq Vaiſſeaux Portugais étoient retournés au Port du Château, & que les deux autres étoient entrés dans une Riviere ſi voiſine, qu'elle n'étoit point à plus de trois heures de navigation. Ce nombre d'Ennemis ne leur parut point aſſez terrible pour les réfroidir par la crainte. Le Chef des Négres étoit allé à la Capitale du Pays, pour y prendre les ordres du Roi ſur les poids & les meſures. Il en rapporta qui ſatisfirent les Marchands Anglois; mais on s'apperçut bien-tôt qu'il y

TOWTSON. II. Voyage. 1557.

avoit peu d'or dans ce Canton. Cependant Towtſon apprenant qu'il n'étoit pas éloigné de la demeure d'un Roi fort puiſſant, députa quelques-uns de ſes gens à la Cour de ce Prince. Il recueillit pendant leur voyage onze livres d'or; & pour la premiere fois, il trouva les Négres fort difficiles ſur la qualité du drap, qui ne leur paroiſſoit pas aſſez fin.

Towtſon députe vers le Roi Abaam.

Les Députés revinrent après cinq jours d'abſence. Ils avoient vû le Roi *Abaam*, qui les avoit reçus fort civilement, mais qui ne leur avoit pas montré beaucoup d'or. Cependant il leur avoit promis, s'ils vouloient s'arrêter dans ſes Etats, d'en faire chercher par ſes Sujets. Il ſouhaitoit qu'à leur retour ils amenaſſent des Ouvriers pour bâtir un Château près de ſa Ville, avec des Tailleurs pour faire des habits; mais il n'avoit pas beſoin de draps, s'ils n'étoient beaucoup plus fins que ceux qu'il avoit achetés des François, dont il étoit pourvû pour long-tems.

Diſpoſitions & réponſe du Roi.

Sa Ville eſt à cinq ou ſix lieues de la Côte, & les Anglois ne la trouverent pas moins grande que Londres. Mais les maiſons ne valent pas mieux que les édifices ordinaires des Sauvages. Le bled & le miller croiſſent en abondance aux environs. Il ne ſeroit pas aiſé d'y arriver ſans guide, parce que le chemin eſt coupé par un grand nombre de bois & de ravines. A meſure qu'on avance, on trouve les défilés gardés par des Négres; à moins qu'on n'aime mieux penſer que la commodité de ces lieux les y raſſemble ſans aucun deſſein. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'ils y ſont pour défendre les avenues de la Capitale, parce qu'ils n'ont point de Fortifications qui puiſſent les garantir d'une ſurpriſe, ils y ſuppléent par des cordes, qui traverſent ces chemins étroits, & qui ſont garnies de ſonneres. Au moindre ſon qu'ils entendent, ils ſe préſentent pour arrêter les Voyageurs. La Ville eſt environnée auſſi de ces cordes, qui ſont ſoutenues par des troncs d'arbres, mais dont les Anglois ne comprirent pas l'uſage.

Situation de ſa Ville.

Comment elle eſt défendue.

Ils y étoient arrivés à cinq heures du matin, après avoir marché la nuit pour ſe garantir de la chaleur. Le Roi les avoit fait appeller à neuf heures; car on ne ſe préſente point devant lui ſans ordre. Ils vouloient porter d'abord leur préſent; mais on leur dit qu'il falloit paroître trois fois devant le Prince avant que de lui rien préſenter. Il les reçut avec un viſage fort ouvert. Il s'entretint avec eux l'eſpace d'une demie-heure; & quoiqu'ils euſſent un Négre qui leur ſervoit d'Interpréte, il prenoit plaiſir à ſe ſervir de divers ſignes, pour ſe faire entendre directement. Il les fit venir deux autres fois, après leſquelles il reçut volontiers leur préſent. On apporta un vaſe rempli de vin de palmier, dont il leur fit boire; mais ce fut avec des cérémonies (*a*) fort ſingulieres. On fit un petit trou dans la terre, où l'on verſa quelques gouttes de cette liqueur. On reboucha le trou, & l'on mit le vaſe deſſus. Enſuite, avec une petite taſſe qu'on remplit de vin, on arroſa divers fagots d'écorce de palmiers qui ſe trouvoient dans la ſalle, & que les Négres reſpectent beaucoup. Alors le Roi prit une coupe d'or, dans laquelle on lui verſa du vin. Il but, tandis que les Aſſiſtans crioient: *Abaam Abaam*, & prononçoient quelques autres mots. Lorſque le Roi eut ceſſé de boire, on préſenta du vin aux Anglois dans la même coupe. Ce Prince avoit près de lui neuf ou dix Courtiſans, qui avoient tous la barbe griſe. En ſortant de

Accueil qu'il fit aux Anglois.

Uſages Afriquains.

(*a*) Elles ſe trouveront expliquées dans la ſuite.

l'Audiance,

l'Audiance, on le ſalue trois fois par une profonde inclination, pendant laquelle on leve les bras & l'on joint les mains ſur la tête.

TOWTSON. II. Voyage. 1557.

Towtſon, avec l'indifférence ordinaire aux Marchands Anglois, a négligé de nous apprendre le nom du Pays & de la Ville du Roi Abaam. Peut-être cette Ville eſt-elle le grand *Commendo*, ou *Guaſſo*, qui eſt ſituée ſur une éminence, près de la Riviere qui paſſe à *Mina*, & qui eſt encore la demeure d'un Roi. Dans cette ſuppoſition, le Port où les Anglois avoient abordé, ſeroit le petit Commendo. Mais il s'en faut beaucoup que la Ville Royale ſoit auſſi grande que Londres l'étoit en 1556. Elle n'a pas plus de quatre cens maiſons, qui ſont à la vérité ſéparées les unes des autres; ce qui peut faire paroître l'étendue plus conſidérable. Towtſon, dans quelques jours qu'il paſſa encore ſur cette Côte, joignit treize livres d'or à ce qu'il avoit déja recueilli. Le premier de Mars, il aborda près d'une Ville, qu'il nomme *Mawri*, où il ne trouva point de Bateaux ni même de Négres. Mais à ſon départ il arriva deux Almadies, d'une autre Ville, avec leſquelles il profita de quelques onces d'or. Les Négres lui apprirent que tous les Habitans de Mawri s'étoient retirés depuis peu à *Laguy*, ou *Lagova*, qui eſt neuf lieues à l'Eſt de Mawri, comme Mawri eſt à quatorze lieues à l'Eſt de Mina.

Conjecture ſur la Ville du Roi Abaam.

Ville nommée Mawri.

Le 2, on ſe trouva vis-à-vis du Château de Mina, à deux lieues en mer, d'où l'on apperçut les cinq Vaiſſeaux Portugais, qui étoient à l'ancre dans le Port. Le ſoir on jetta l'ancre près de Schamma, dans la réſolution d'abandonner enfin les Côtes de Guinée, pour retourner en Europe par les plus courtes voies. Ce deſſein, que l'état de la flotte commençoit à rendre aſſez preſſant, le parut encore plus le lendemain, à la vûe d'un gros Vaiſſeau, qui n'étoit pas à plus de quatre milles, & qui fut bien-tôt ſuivi d'un autre, plus gros encore, & d'une Pinace. C'étoit une nouvelle flotte, qui arrivoit de Portugal. On tendit auſſi-tôt toutes les voiles pour s'éloigner. Les Portugais reconnurent leurs Ennemis, & leur donnerent la chaſſe juſqu'au ſoir. Towtſon s'appercevant que leur Amiral étoit fort éloigné de l'autre Vaiſſeau, penſoit à faire face, avec d'autant plus de raiſon, qu'il croyoit pouvoir gagner le vent. Mais Shire s'excuſa ſur le mauvais état de ſon Bâtiment, & ſur les maladies qui étoient augmentées dans ſon Equipage. Comme on commençoit à s'éloigner des lieux où l'on connoiſſoit de l'eau, les deux Capitaines commencerent auſſi à faire cuire la viande dans de l'eau ſalée, & à diminuer la part ordinaire de la boiſſon, pour ſe précautionner contre les néceſſités d'un long voyage. Ils porterent au Nord-Oueſt avec un vent favorable, & le 12 de Mars ils ſe trouverent à la hauteur du Cap *das Palmas*. Le 16, ayant été pouſſés, malgré eux, plus près des Côtes, ils crurent appercevoir le Cap Meſurado, aux environs duquel les terres ſont fort hautes. Le 18, Towtſon perdit de vûe le Hart; & quelques reproches de lâcheté qu'il avoit faits indiſcretement au Capitaine, lui firent craindre que dans ſon reſſentiment il ne ſe fût approché exprès du rivage pour ſe briſer contre les rocs; mais l'ayant rejoint vers le ſoir, ils continuerent leur navigation juſqu'au 27, qu'ils eurent la vûe de deux petites Iſles, qui ne ſont qu'à ſix lieues de Sierra-Leona, quoique ſuivant leurs calculs, ils s'en cruſſent à trente ou quarante lieues: d'où Towtſon prend droit de recommander à ceux qui doivent naviguer dans ces Mers, de ſe défier beaucoup

Rencontre de cinq Vaiſſeaux Portugais.

Les Anglois tâchent de les éviter.

Ils retournent en Europe.

Courans dangereux.

TOWTSON. II. Voyage. 1557.

des courans, qui tournent au Nord & au Nord-Oueſt, ſans quoi l'on eſt ſujet à des erreurs dangereuſes.

Le 14 d'Avril, ils rencontretent deux Vaiſſeaux Portugais, qui ne marquerent aucune envie de les attaquer, quoiqu'ils euſſent l'avantage du vent; ce qui fit juger à Towtſon qu'ils étoient chargés pour Calecut. Le 18, ils ſe virent à la hauteur du Cap-Verd; & le 24, ils paſſerent le Tropique du Cancer. Ils perdirent dans les premiers jours de May pluſieurs perſonnes de l'Equipage, qui ſouffroient depuis long-tems de violentes douleurs.

Maladies de l'Equipage Anglois.

Towtſon eſt attaqué par un Vaiſſeau François.

Le 23, ils découvrirent près d'eux, à la fin d'un brouillard fort épais, un Corſaire François de 90 tonneaux, qui s'avança tout d'un coup en reconnoiſſant que les deux Anglois avoient ſouffert d'un long voyage, & qui vint ſans balancer à l'abordage. Il avoit peu d'artillerie, & ſa confiance paroiſſoit être dans le courage de ſes gens, qui étoient bien armés. Mais le Tygre, qu'ils menaçoient le premier, leur lâcha ſi heureuſement ſa bordée, qu'ils ſe trouverent forcés de renoncer au combat pour ſe garantir de l'eau qui les gagnoit de toutes parts. On leur vit baiſſer auſſi-tôt leurs voiles; & Towtſon, en s'éloignant, les ſalua encore de quelques coups qui augmenterent peut-être leur embarras. Un Trompette François qu'il avoit à bord, & qui étoit preſque expirant de la maladie commune, ne laiſſa pas de ſonner dans cette occaſion avec tant d'ardeur, qu'il mourut la trompette à la bouche.

Il arrive en Angleterre.

Le 28, les deux Capitaines réſolurent dans une conférence, de gagner la *Severn*, pour débarquer à Briſtol. Mais ils arriverent avant la nuit à la vûe du *Lezard*; & ne ſe croyant pas en état de doubler la pointe de *Sand's end*, parce qu'ils avoient le vent à combattre, ils prirent le parti de relâcher le lendemain à Plymouth.

CHAPITRE VI.

Dernier Voyage du Capitaine Towtſon aux Côtes de Guinée.

TOWTSON. III. Voyage. 1558.

POUR diminuer l'étonnement de voir trois voyages ſous le nom du même Capitaine, tandis que le reſte de la Nation paroît être dans la langueur, je dois obſerver, comme je l'ai déja fait dans l'Introduction, qu'il s'étoit formé à Londres une Compagnie, dont le nombre croiſſoit tous les jours, & dont Towtſon n'étoit que l'Agent, ſans qu'on ſache même s'il y avoit le principal intérêt. On ne concevroit point autrement que l'avidité d'un Particulier n'eût pas été ſatisfaite par les richeſſes qu'il avoit déja rapportées, & qu'il ne penſât point à jouir tranquillement de ce qu'il avoit acquis avec tant de peines & de dangers.

Eclairciſſemens ſur Towtſon.

Ses nouveaux préparatifs.

Il équipa dès l'année de ſon retour, une nouvelle flotte, pour recommencer le même voyage; mais il rendit ſes Vaiſſeaux plus capables d'une longue navigation, il les monta d'une meilleure artillerie, & les Capitaines dont il ſe fit accompagner, furent mieux choiſis. Au lieu de monter le Tygre, qu'il avoit commandé dans le dernier voyage, il n'en fit que le troiſiéme Vaiſſeau de ſa flotte. Le ſien fut un Bâtiment neuf de 500 tonneaux, qu'il nomma le *Mignon*;

Digitized by Google

& le ſecond, où le Vice-Amiral, ſe nommoit le *Chriſtophe*. Il y joignit une Pinace, qui s'appelloit *la Licorne*. On ne nous a point appris à quel nombre montoient les trois Equipages; mais il devoit être aſſez conſiderable, ſi on en juge par les divers ſuccès de l'expédition.

TOWTSON. III. Voyage. 1558.

On mit à la voile au Port de Plymouth le 30 Janvier 1558. Dès le jour ſuivant, Towtſon rencontra deux Bâtimens de Hambourg, l'un de 400 tonneaux qui ſe nommoit *la Roſe*, l'autre de 150 tonneaux, nommée la Licorne; tous deux partis de Bourdeaux, avec leur cargaiſon de vins. Il envoya ordre aux deux Maîtres de ſe rendre à ſon Bord; & les ayant ſéparés pour les interroger, il leur demanda d'un air menaçant, s'ils avoient quelques marchandiſes qui appartinſſent aux François. Ils proteſterent d'abord que tout étoit à divers Marchands de Hambourg; mais étant preſſés avec plus d'inſtances, ils confeſſerent qu'une partie de leur charge appartenoit à quelques Particuliers de Bourdeaux. Les Officiers Anglois, qui ne ſe crurent point obligés de garder beaucoup de meſures en partant pour un long voyage, conclurent que les deux Bâtimens étoient de bonne priſe. La ſeule difficulté regardoit l'uſage qu'ils en devoient faire. Retourner en Angleterre pour y vendre les vins, s'étoit s'expoſer à n'y pas voir approuver leur conduite. Ils auroient été moins éclairés en Irlande; mais ils craignoient, dans cette ſaiſon, d'y être retenus par le vent. D'autres craintes ne leur permettoient pas de faire cette vente en Eſpagne, ſans compter le riſque qu'ils couroient avec leur priſe de rencontrer quelque flotte Françoiſe. Enfin ils ſe déterminerent à profiter ſur le champ des droits de la force, en prenant, du bien d'autrui, ce que chaque Vaiſſeau Anglois trouveroit de plus utile à ſes beſoins. Towrſon en prit pour le ſien trente tonneaux de vin, deux barils d'eau-de-vie, ſix caques de raiſin, & quelques ſacs de châtaignes. Il mit deux tonneaux de vin dans la Pinace. Le Chriſtophe eut pour ſa part dix tonneaux de vin, & deux barils d'eau-de-vie. Le Tygre prit à peu près la même quantité de l'un & de l'autre, avec quelques planches & d'autres commodités. Mais les Matelots Anglois abuſerent de cette eſpece de pillage, en briſant les coffres, les Bouſſoles, les verres de toutes ſortes d'eſpeces, & tout ce qu'ils regreterent de ne pouvoir emporter. La pitié toucha Towrſon juſqu'à lui faire donner de ſon propre Bâtiment, aux malheureux Hambourgeois, une Bouſſole, des verres, du pain & des chandelles. Il fit reſtituer auſſi au Pilote François, qu'ils avoient pris à Bourdeaux, l'argent qu'on avoit exigé de lui pour ſa rançon. Enſuite il congédia honnêtement les miſérables qu'il avoit dépouillés. Le vent lui étant plus favorable qu'il ne le méritoit après cette violence, il ſe trouva le 10 de Février à la vûe des Canaries. Diverſes commiſſions dont il s'étoit chargé pour la Ville même de Canarie, l'obligerent d'y relâcher. Il y fut bien reçu du Gouverneur Eſpagnol, qui étoit alors intereſſé à ménager l'Angleterre.

Il part avec trois Vaiſſeaux.

Priſe qu'il fait de deux Batimens Hambourgeois.

Il s'accommode de leurs dépouilles.

Cependant ayant remis à la voile le 14, il ne trouva pas les mêmes diſpoſitions dans la flotte Eſpagnole, qu'il rencontra le jour ſuivant. Elle étoit compoſée de dix-neuf Vaiſſeaux, qui alloient aux Indes Occidentales, les uns de cinq ou ſix cens tonneaux, d'autres de deux cens, de cent cinquante & de cent. L'Amiral ne ſe contentant point du ſalut des Anglois, exigea qu'ils baiſſaſſent leur pavillon devant le ſien, ſous prétexte que com-

Il eſt maltraité à ſon tour par une Flotte Eſpagnole.

TOWTSON. III. Voyage. 1558.

mandant au nom de Charles-Quint, il repréſentoit un Empereur. Sur le refus qu'ils en firent, il leur fit tirer quelques volées de canon, qui cauſerent un grand déſordre dans leur petite flotte. Towtſon vivement piqué de cette inſulte, ſe mit dans ſa Chaloupe, & porta lui-même ſes plaintes à l'Amiral. Elles furent écoutées; mais les politeſſes qu'il reçut ne le dédommagerent pas de ſa perte, & peut-être les dût-il regarder comme un nouvel outrage.

Il arrive à la Côte de Barbarie.

Il s'éloigna le 17, avec le chagrin de ne pouvoir tirer d'autre ſatisfaction. Le jour ſuivant il eut la vûe des Côtes de Barbarie, & ſe mettant à cotoyer auſſitôt le rivage, il alla jetter l'ancre à l'embouchure de Rio del Oro, qui eſt preſque ſous le Tropique. Le 21, il ſe trouva à vingt degrés & demi, c'eſt-à-dire, à la hauteur du Cap-Blanco, & le 25 il découvrit la terre dans la Baye, au Nord du Cap-Verd. Après avoir doublé ce Cap, il apperçut le lendemain une fort belle Iſle, accompagnée de pluſieurs autres, qui ne paroiſſoient qu'autant de rochers, mais ſi couvertes de pigeons, & d'autres oiſeaux de terre & de mer, que la fiente de ces animaux les rendoient auſſi blanches que de la craie. Entre les Iſles il découvrit une fort belle Baye; & le fond, contre les rocs, ſe trouva par-tout de dix-ſept braſſes. Il n'ignoroient pas que les François y avoient établi leur Commerce. La curioſité de l'approfondir lui fit jetter l'ancre dans la Baye. Il envoya la Pinace au-delà d'un autre Cap, pour chercher les lieux qui lui paroîtroient les plus fréquentés. Pour lui, prenant ſa Chaloupe & l'Eſquif du Tygre, il alla droit à la grande Iſle, où il fit d'abord proviſion de certains oiſeaux qui reſſemblent à des canards. Enſuite il voulut faire l'eſſai du caractere des Habitans. Il s'en préſenta quelques-uns, qui apporterent des dents d'éléphans & du muſc, & qui offrirent de faire venir leur Capitaine, ſi les Anglois vouloient recevoir d'eux un Otage, & leur en donner un. On leur demanda depuis quand il leur étoit venu des Vaiſſeaux d'Europe. Les uns répondirent depuis ſix mois, d'autres depuis quatre; & tous aſſurerent que c'étoient des François, dont ils prononçoient fort bien le nom. Le penchant de Towtſon l'auroit porté à s'arrêter, pour tirer de l'Iſle tout ce qu'on y deſtinoit peut-être aux François; mais *Crompton*, Commandant du Chriſtophe, lui repréſenta que c'étoit négliger la Fortune, qui les attendoit dans d'autres lieux avec des richeſſes plus précieuſes.

Iſles du Cap-Verd.

Commerce des François.

Towtſon arrive aux Côtes de Guinée.

Ils arriverent aux Côtes de Guinée le 10 de Mars, environ ſix lieues à l'Oueſt du Cap de Monte, près de Rio das Palmas. Dès le lendemain ils trouverent ſur le rivage, quelques Négres qui ſembloient attendre le paſſage d'un Vaiſſeau. On en tira dix-neuf dents d'éléphans, & deux onces & un quart d'or. Ils apprirent à Towtſon qu'il étoit paſſé trois Vaiſſeaux François; l'un, il y avoit deux mois, & les deux autres, trois ſemaines après. On arriva le 13 à la Riviere de Seſtos; d'où Towtſon fit avancer le Tygre vers une autre Riviere, pour tâcher d'y recueillir du poivre. Il s'arrêta dans la même vûe à celle de Seſtos, où il trouva un Négre né à Liſbonne, qui avoit été abandonné dans ce lieu par le Vaiſſeau Portugais, que les François avoient brûlé l'année précedente. On ſçut de lui que trois Vaiſſeaux François avoient abordé deux mois auparavant dans le même lieu; qu'il en étoit paſſé deux autres depuis ſix ſemaines, & un depuis quinze jours. Towtſon trouva du poivre, mais dans une quantité médiocre. Conſiderant que les François avoient

TOWTSON. III. Voyage. 1558.

pris le devant, & que la maladie avoit déja commencé à ſe répandre dans ſon Equipage, il réſolut de gagner promptement Mina. Cependant, à meſure qu'il avançoit au long des Côtes, il ne manqua point l'occaſion d'acheter du poivre & des dents d'éléphans. Les Rivieres de *Potos* & *Hanta* lui en fournirent aſſez abondamment.

Il eſt maltraité par cinq Vaiſſeaux Portugais.

Il découvrit, le premier d'Avril, cinq Bâtimens Portugais, dont il s'effotça d'abord d'éviter la rencontre, en portant à la mer avec toutes ſes voiles. Mais le vent, qui de Sud-Oueſt & d'Oueſt-Sud-Oueſt qu'il eſt ordinairement dans cette mer, fut pendant tout le jour Eſt, ou Eſt-Sud-Eſt, ſe trouva ſi favorable aux Portugais, qu'ils s'approcherent bien-tôt à la portée du canon. Towtſon leur envoya ſa Chaloupe, dans l'eſpérance de quelque bonne compoſition. Mais ils refuſerent de s'expliquer, & pour toute réponſe ils ſaluerent les Anglois d'une décharge de leur artillerie. Le Mignon eut un mât briſé & toutes ſes voiles percées, mais ſans perdre un ſeul homme. La Chaloupe fut ſubmergée. Le Chriſtophe, & le Tygre, qui avoit rejoint la flotte, en furent quittes pour quelques boulets, qu'ils reçurent auſſi dans leurs voiles. Heureuſement l'obſcurité de la nuit vint interrompre le combat. Towtſon profita du vent, qui changea tout-d'un-coup, pour tirer au Sud-Oueſt, après avoit recommandé à ſes deux autres Capitaines de meſurer ſi bien leur courſe, que malgré les ténébres, ils puſſent ſe rapprocher de la terre enſemble à la pointe du jour. Ils ſe rejoignirent en effet à la vûe de la terre, & trouvant la mer libre, ils s'approcherent ſans crainte de la premiere Côte, qui étoit celle de *Laguy*. Towtſon ſe rendit au rivage, où il apprit qu'il y avoit actuellement quatre Vaiſſeaux François ſur la même Côte, l'un à *Perinnen*, ſix lieues à l'Oueſt; l'autre à *Wamba* (*a*), quatre lieues à l'Eſt; le troiſiéme à *Perikau* (*b*), quatre lieues à l'Eſt de Wamba, & le quatriéme à *Egrand* (*c*), quatre lieues à l'Eſt de Perikau. Sur cette information, il réſolut d'attaquer les François diſperſés, & d'interrompre du-moins pour cette année leur trafic. Une heure après il découvrit un de leurs quatre Vaiſſeaux, qui ſortoit de Wamba. Les trois Anglois lui donnerent la chaſſe pendant tout le jour. A l'entrée de la nuit ils prirent le parti de jetter l'ancre, chacun à la diſtance de trois lieues l'un de l'autre, dans l'eſperance qu'il ne leur échaperoit point le jour ſuivant. Mais à la pointe du jour ils découvrirent les trois autres François qui avoient mouillé ſans défiance entre eux & la Côte. L'un ſe nommoit la *Foy de Honfleur*, de deux cens vingt tonneaux; l'autre le *Ventru*, de cent tonneaux, & le troiſiéme, le *Mulet de Bateville*, de cent vingt tonneaux

Il trouve en différens lieux quatre Vaiſſeaux François.

Il en pourſuit un.

La ſupériorité des forces faiſant négliger les précautions, les Anglois réſolurent d'aller droit à l'abordage; mais ils ne furent point attendus. La Foy & le Ventru, qui étoient excellens voiliers, ſe déroberent bientôt à leur pourſuite. Le Mulet fut le ſeul que ſa peſanteur fit tomber entre les mains de Towtſon. Il y trouva trente livres d'or, & c'étoit le moins riche des trois Bâtimens. On ſçut de l'Equipage que la Foy en empottoit plus de quatre-vingt.

Il le prend, & lui trouve beaucoup d'or.

(*a*) Les Anglois y ont un Fort.

(*b*) C'eſt apparemment *Barakau*, ou *Beau*.

(*c*) C'eſt peut-être *Akkara*, où les Anglois, les Hollandois & les Danois ont chacun un Fort.

TOWTSON. III. Voyage. 1558.

On apprit encore que trois autres Vaiſſeaux François, qui avoient été environ deux mois ſur la Côte de Mina, étoient partis chargés de plus de ſept cens livres d'or. Towtſon laiſſa quelques-uns de ſes gens pour garder ſa priſe, & continua de pourſuivre les deux autres Vaiſſeaux pendant tout le jour ; mais il perdit l'eſperance de les joindre.

Le 12 d'Avril, il gagna la rade d'Egrand, où il fit tranſporter ſur ſes trois Vaiſſeaux toute la cargaiſon du Mulet, & dans cet état il offrit aux François la liberté de le racheter. Mais comme il avoit pluſieurs voies d'eau, loin d'accepter cette offre, ils demanderent d'être reçus ſur les Vaiſſeaux Anglois; ce qui leur fut accordé. On les diſtribua ſur les trois Vaiſſeaux, à la réſerve de quatre, qui étoient fort malades, & que perſonne ne vouloit recevoir. Ils furent laiſſés dans leur Bâtiment, avec peu d'eſperance d'être ſecourus; cependant Towtſon, ſenſible à la pitié, les fit enfin paſſer ſur le ſien.

Il reçoit l'Equipage ſur ſon Bord.

Quelques Anglois propoſerent de pouſſer leur navigation juſqu'à Benin; mais le plus grand nombre étant d'un avis différent, on prit le parti de s'arrêter le plus long-tems qu'il ſeroit poſſible ſur la même Côte, & de ſe diviſer entre Egrand, Perikau & Wamba. Towtſon prit Egrand pour ſon partage; & l'on convint, que s'il paroiſſoit quelque flotte, dont on eût quelque choſe à redouter, les deux autres ſe hâteroient auſſi-tôt de le joindre. Ainſi le Vaiſſeau de Towtſon demeura dans la rade d'Egrand juſqu'au dernier d'Avril. Mais il ſe repentit d'avoir choiſi ce poſte. Tous ſes gens y tomberent malades. Il en perdit ſix; & les Négres effrayés de leur maladie, n'oſant approcher de ſon bord, il fut réduit à ne pouvoir commercer que trois fois la ſemaine avec eux. Enfin, rebuté de cette ſituation, il ne penſa qu'à rejoindre les deux autres Vaiſſeaux, dont il n'avoit rien appris dans cet intervalle. La fortune ne les ayant pas mieux traités, ils réſolurent enſemble de gagner la Ville de Dom Jean, ou d'Equi, dans l'eſperance d'y être plus heureux.

Maladies des Anglois.

Ils partirent le 10 d'Avril. Dans les viſites qu'ils firent en divers endroits de la Côte, ils recueillirent douze livres & quelques onces d'or. Le 19, ils jetterent l'ancre à Mawri, où ils paſſerent deux jours, ſans en pouvoir tirer plus d'une once d'or. Enfin, le 21, ils arriverent à la Ville de Dom Jean; mais leurs Chaloupes s'étant préſentées au rivage, il ne parut point un ſeul Négre pour les recevoir. Towtſon, & le Capitaine du Chriſtophe, ſe mirent dans un Eſquif, avec huit hommes, & chercherent eux-mêmes à rencontrer quelques Négres. Ils en trouverent enfin deux, qui leur promirent d'aller à la grande Ville, pour avertir Dom Jean de leur arrivée. Le 23, les Chaloupes retournerent au rivage, & les Négres aſſurerent que les Marchands de Dom Jean arriveroient le même jour. Cependant on les attendit inutilement juſqu'au ſoir, & quelques Négres firent même entendre aux Anglois, par des ſignes, qu'ils feroient bien de ſe retirer. C'étoit aſſez pour ne laiſſer aucun doute que les Portugais ne fuſſent proche de la Ville. On dut s'en croire encore plus ſurs le lendemain, lorſqu'à l'approche du rivage les Négres firent tomber une grêle de pierres ſur les Chaloupes. Towtſon s'obſtina néanmoins à tenter de nouvelles inſtances. Il ſe rendit lui-même au rivage, avec un pavillon blanc, & n'y voyant paroître perſonne, il s'avança juſqu'à la Ville. Sa ſurpriſe fut extrême d'en voir ſortir tous les Négres, pour

Ils vont à la Ville de Dom Jean.

Effroi qu'ils y causent.

évitet de le voir. Il envoya juſques dans les bois après eux, & rien ne fut capable de les arrêter. Ses gens, irrités de cet excès de crainte ou de mépris, prirent dans la Ville une douzaine de chevres & quelques poules; ſans y cauſer néanmoins d'autre déſordre. En retournant à bord, ils trouverent leur Pinace qui revenoit de Cormantin, d'où elle rapportoit deux livres & cinq onces d'or. Towtſon prit le parti de ſe rendre au même lieu. Le Chriſtophe retourna à Mawri, où il fut ſi mal reçu, que dans un tranſport de colere il attaqua les Négres, qu'il mit en fuite; il brûla leur Ville, & briſa toutes leurs Barques.

Towtſon fut plus ſatisfait de Cormantin. Cette Ville étoit accoutumée à ménager fort peu les Portugais, parce que la facilité que les Habitans avoient à ſe retirer dans les montagnes, dont elle eſt environnée, les mettoit à couvert de leur reſſentiment. Il s'y trouvoit quantité de Négres, qui s'étoient ſauvés de l'eſclavage, & qui n'avoient pas trouvé d'azile plus ſûr. La plûpart de ces Fugitifs ſçavoient aſſez le Portugais pour ſe faire entendre facilement, & Towtſon apprit d'eux que la plus grande partie de l'or qui ſe trouvoit ſur cette Côte, venoit de pluſieurs ruiſſeaux qui ſerpentoient entre les montagnes. L'ardeur du gain lui fit ſouhaiter, autant que la curioſité, de viſiter quelques-uns de ces lieux deſerts. Il communiqua cette penſée à ſes gens, entre leſquels il s'en trouva pluſieurs qui lui offrirent de partager le péril avec lui. Il en prit ſix des plus réſolus, & s'armant pour toutes ſortes de rencontres, il entra dans les montagnes, ſous la conduite de deux Négres. C'étoit proprement y entrer, puiſque, ſans être obligé de monter beaucoup, il s'engagea dans des vallées fort étroites, ou plûtôt dans de longues ravines, où ſouvent il falloit marcher dans l'eau, faute de rives. Après avoir fait cinq ou ſix lieues, ſans avoir rien découvert qui reſſemblât à l'or, il arriva dans un endroit plus ouvert, où le ruiſſeau qu'il avoit ſuivi, diſparoiſſoit dans le ſable. Ses Négres l'aſſûterent que c'étoit un des lieux où les Habitans de Cormantin & de pluſieurs autres Villes trouvoient quelquefois les plus grandes richeſſes. L'eau, qui étoit chargée de petites parties d'or, les laiſſoit dans le ſable en y pénétrant, & même ſur la ſuperficie, qui en portoit effectivement la couleur en pluſieurs endroits. Mais cette teinture étoit ſi legere, que Towtſon n'en put faire un corps de la moindre conſiſtance. Il entreprit de remuer le ſable, qui étoit fort humide; & les deux Négres, plus exercés que lui à cette opération, lui firent découvrir un aſſez grand nombre de paillettes d'or, dont il recueillit une ou deux onces. Il y prit tant de goût qu'il y paſſa la nuit, au riſque de rencontrer quelque bête féroce, qui lui auroit donné de l'embarras à ſe défendre. Mais ſes gens, accoutumés à voir apporter, par les Négres, de l'or qu'ils recevoient ſans peine & ſans danger, le preſſerent ſi vivement d'abandonner une recherche ſtérile, qu'il fut obligé de ſe rendre à leurs inſtances. Ce ne fut pas néanmoins ſans avoir employé, le lendemain, une partie du jour au même exercice. Il rapporta de ſon voyage trois onces & demie d'or, qui lui firent porter envie aux Barbares, à qui la nature avoit fait un ſi précieux préſent.

Ils vont à Cormantin.

Towtſon cherche lui-même de l'or.

Difficulté qu'ils y trouvent.

A quoi ſon avidité l'expoſe.

A ſon retour, il apprit qu'on avoit apperçu cinq Vaiſſeaux Portugais, qui arrivoient apparemment de l'Europe, & qui étoient allés jetter l'ancre au Château. Son inquiétude fut vive pour le Tygre & le Chriſtophe. Le lende-

Flotte Portugaiſe qui effraye les Anglois.

Towtson. III. Voyage. 1558.

main; il ſe mit dans la Pinace, avec ſes plus habiles Matelots, pour aller reconnoître cette nouvelle flotte. Elle étoit compoſée d'un Vaiſſeau d'environ trois cens tonneaux, & de quatre Caravelles. En revenant, il eut la ſatisfaction de rencontrer le Chriſtophe & le Tygre. Il monta ſur le Chriſtophe pour attendre ſon Vaiſſeau, vers lequel il envoya la Pinace. Le vent devint ſi violent qu'ils ſe virent forcés de jetter l'ancre à moins d'une lieue du Château. Mais c'étoit moins la crainte, qui les agitoit, que le beſoin de proviſions. Elles manquoient ſi abſolument ſur les deux Vaiſſeaux, que, dans l'impatience de cette ſituation, l'Equipage parloit déja de s'adreſſer aux Portugais pour en obtenir. Il n'y avoit que le Mignon, qui en fût aſſez bien fourni. Il arriva heureuſement le lendemain. On mit douze François ſur la Pinace, pour diminuer les bouches ſur le Chriſtophe & le Tygre, & l'ordre qu'ils reçurent fut de ſe rendre à Schamma. Towtſon, après avoir diſtribué les vivres avec beaucoup d'épargne, ſuivit immédiatement la Pinace, dans l'eſpoir d'obtenir à Schamma, du Chef des Négres, les ſecours dont il avoit beſoin. On lui répondit qu'il n'y avoit plus rien à eſperer de cette Ville pour les Anglois, parce qu'elle venoit de ſe lier avec les Portugais par des conventions, qu'elle étoit réſolue d'obſerver.

Ils manquent de vivres.

La néceſſité augmentant de jour en jour, Towtſon mit vingt-cinq François dans la Pinace, avec le peu de vivres qu'il pût ſe dérober à lui-même; & les ayant obligés de lui payer chacun ſix écus pour leur rançon, il leur laiſſa la liberté de chercher un meilleur ſort dans les lieux qu'ils voudroient choiſir pour retraite. Enſuite, ne penſant lui-même qu'à retourner en Angleterre, il réſolut de faire une tentative à Schamma, qui étoit le ſeul endroit de la Côte d'où il pût eſperer quelques proviſions. Le Chef des Négres lui fit la même réponſe. Un mouvement de fureur contre une Ville, qui venoit de s'allier ſi étroitement avec les Portugais, fit prendre aux Anglois le parti de la brûler. Ils trouverent, dans les ruines, le coffre d'un Portugais, qui contenoit ſes habits, avec des poids, & une lettre du Château; ce qui leur fit juger qu'il avoit fait un long ſéjour à Schamma, & que les Portugais avoient ainſi, dans toutes les Villes de la Côte, des Emiſſaires, de qui ils recevoient continuellement des informations.

Ils brûlent la Ville de Schamma.

Le 25, on mit à la voile vers la haute mer pour retourner en Europe. Quatre jours après on ſe trouva à la vûe des Côtes, ſurpris de n'être ſuivant les Calculs, qu'à ſeize ou dix-ſept lieues de Schamma. Cette erreur fut attribuée à la violence des Courans. On réſolut de porter le plus près du vent qu'il ſeroit poſſible, pour gagner la Ligne. Le 7 de Juillet, on apperçut l'Iſle de Saint-Thomas, & l'on ſe diſpoſoit à mouiller l'ancre, lorſque le vent devint ſi favorable qu'on réſolut de continuer la navigation. Le 9, par une autre erreur, qui fut attribuée à différentes cauſes, on ſe retrouva à la vûe de la même Iſle. Tandis qu'on cherchoit le moyen d'y aborder, on fut ſurpris par un calme; & les Courans pouſſerent ſeuls les trois Vaiſſeaux ſur la Côte. Mais on n'y trouva point de fond pour jetter l'ancre. Towtſon ſe mit dans l'Eſquif, & cherchoit quelque Baye ou quelque Rade autour de la Côte, lorſque le vent pouſſa le Chriſtophe & le Tygre à deux lieues en mer. Les gens de Towtſon, dont le Vaiſſeau étoit demeuré tranquille, s'imaginerent que les deux autres étoient à la chaſſe de quelque Bâtiment qu'ils avoient

Erreurs dans leur navigation.

Dangers qu'ils courent à l'iſle de Saint-Thomas.

avoient découvert; mais Towtſon, qui en jugea mieux, & qui craignoit, en allant à leur ſuite, d'être repouſſé par le vent contre l'Iſle, avec un danger manifeſte de s'y briſer, attendit la nuit, pendant laquelle il tira un coup de canon & fit allumer deux feux. Les deux Vaiſſeaux lui répondirent par les mêmes ſignaux. Il ne balança point alors à profiter d'un vent Nord-Oueſt pour quitter une ſtation incommode, dans la penſée que les autres ne manqueroient pas de venir à ſa ſuite. Mais ne les découvrant pas le lendemain, il aima mieux ſe perſuader qu'ils s'étoient écartés volontairement que de retourner pour les ſuivre. Il changea néanmoins d'idée vers midi & retournant ſur ſes traces, il les rencontra, quelques heures après, dans la même inquiétude pour lui.

TOWTSON. III. Voyage. 1558.

L'Iſle de Saint-Thomas eſt directement ſous la Ligne. On y voit, du côté de l'Oueſt, une montagne en forme de *pic*, qui eſt ſi étroite & ſi élevée qu'on la prend pour un clocher. Elle a, du côté du Sud, une autre Iſle de fort petite étendue, qui n'en eſt qu'à deux milles.

Situation de cette Iſle.

Le 12, on ſe trouva à la hauteur du Cap-Verd; & le 22, ayant découvert les Iſles du même nom, on relâcha dans celle de *Sal*, par le Conſeil d'un Ecoſſois, qu'on avoit pris avec les François dans le Muler de Bareville, & qui aſſura qu'on trouveroit des vivres dans cette Iſle. Towtſon fit avancer, vers le rivage, une Chaloupe, qui ne découvrit ni maiſons, ni beſtiaux. Il ne parut que quatre Négres, qui s'obſtinerent à ne pas s'approcher, & qui prirent la fuite, lorſqu'ils virent les gens de la Chaloupe à terre. Cependant on vit quelques chevres ſauvages; mais ſans pouvoir en tuer une ſeule. La reſſource des Anglois, preſqu'affamés, fut le poiſſon, dont ils prirent une quantité prodigieuſe. Ils trouverent auſſi, dans quelques petites Iſles, une prodigieuſe abondance de ces oiſeaux de mer, qu'ils avoient remarqués à leur paſſage, & dont ils tuerent un grand nombre. La nuit ſuivante, le Chriſtophe rompit ſon cable, & perdit une ancre. Il fallut remettre à la voile. Towtſon ſe diſpoſoit à le ſuivre; mais on s'apperçut que l'Ecoſſois avoit diſparu, ſans que perſonne eût remarqué ce qui l'avoit ſéparé des Chaſſeurs. On s'imagina qu'il pouvoit s'être endormi dans une des petites Iſles, & Towtſon deſcendit lui-même pour le chercher. Mais tous ſes ſoins étant inutiles, il jugea que l'eſperance de voir arriver quelque Vaiſſeau François lui avoit fait prendre le parti de ſe fier aux Habitans de l'Iſle & de s'enfoncer avec eux dans les bois.

Towtſon relâche dans l'Iſle de Sal.

Ils y trouvent des rafraîchiſſemens.

Ecoſſois qui diſparoit de la Flotte.

Towtſon alloit lever l'ancre, lorſque le Capitaine du Tygre vint lui repréſenter qu'il avoit découvert dans ſon Vaiſſeau, des marques ſi infaillibles de ruine, qu'il ne le croyoit point en état de ſupporter la mer ſi l'on ne s'arrêtoit quelque tems pour y remédier. D'ailleurs, ſon Equipage étoit réduit au plus triſte état par ſes maladies. A peine lui reſtoit-il aſſez de Matelots pour la manœuvre. C'étoit le cas de toute la flotte, où l'on ne comptoit pas plus de trente hommes ſains ſur les trois Vaiſſeaux: mais les Malades ne laiſſoient pas de ſe rendre utiles, ſuivant la meſure de leurs forces; au lieu que le Tygre ayant perdu la plûpart des ſiens par la mort, ne recevoit plus que la moitié des ſecours les plus néceſſaires pour la navigation. Towtſon fut forcé de s'arrêter. Un Charpentier François qu'il avoit à bord, fit la viſite du Vaiſſeau, & finit en peu de jours les réparations les plus preſſantes.

Triſte état d'un Vaiſſeau Anglois.

Le 25, on vit l'Iſle de *Saint-Nicolas*, & le jour ſuivant, celles de *Sainte-Lucie*, de *Saint-Vincent* & de *Saint-Antoine*. Le 26, le Pilote du Tygre vint

Différentes Iſles.

TOWTSON. III. Voyage. 1558.

déclarer à Towtſon qu'il étoit impoſſible que ce Vaiſſeau allât plus loin, & qu'il ne reſtoit point d'autre parti que de le décharger, ſi l'on vouloit conſerver les hommes & la cargaiſon. Les trois Capitaines en firent une nouvelle viſite; & dès le même jour on tranſporta l'artillerie & l'or ſur les deux autres Bâtimens. Le lendemain on acheva de le délivrer de ſa cargaiſon; & percé comme il étoit dans une infinité d'endroits, on ſe détermina, de l'avis de tout le monde, à l'abandonner. Il n'avoit plus que ſix hommes capables de travail. On eut, le 27, la vûe des deux Açores, Sainte-Marie & Saint-Michel; & le 4 d'Octobre on ſe trouva à quarante & un degrés & demi de la Ligne.

Les Anglois abandonnent un de leurs trois Vaiſſeaux.

Les deux Vaiſſeaux qui reſtoient à Towtſon s'étoient affoiblis de jour en jour par la perte ou la maladie de leurs gens, juſqu'à manquer auſſi de bras pour le travail. Ceux du Criſtophe demanderent en grace qu'on relâchât au Cap de Finiſtere. Towtſon, qui n'avoit gueres plus de fond à faire ſur les ſiens, aima mieux s'arrêter à *Vigo*, parce que ce lieu eſt fréquenté par les Anglois. Cependant le vent ſe trouva ſi favorable pour l'Angleterre, qu'ignorant d'ailleurs comment cette Couronne étoit alors avec l'Eſpagne, il doubla le Cap de Finiſtere, dans le deſſein de ne plus mouiller l'ancre qu'au terme de ſon voyage. Il tira deux coups de canon, pour avertir le Chriſtophe de ſa réſolution; mais quoiqu'il eût ſoin, la nuit ſuivante, de faire allumer deux feux, le brouillard rendit l'obſcurité ſi épaiſſe que le Chriſtophe n'ayant pû les appercevoir, ni entendre le bruit de l'artillerie, ſuivit ſon premier projet.

Incertitudes des deux autres.

Les Anglois arrivent au Port dans un triſte état.

Ainſi Towtſon, demeuré ſeul à cent vingt lieues d'Angleterre, s'aida de ſon courage & de l'eſperance d'arriver au Port, pour achever ſa périlleuſe navigation. Il falloit que la perte de ſes hommes fût beaucoup augmentée depuis l'Iſle de Saint-Thomas, puiſqu'il aſſure, dans ſa Relation, qu'il ne lui en reſtoit pas huit, la plûpart trop foibles pour le ſervice d'un Vaiſſeau tel que le ſien. Auſſi perdit-il toutes ſes voiles le 16, par un orage de l'Oueſt-Sud-Oueſt; &, juſqu'au 18, il fut obligé d'aller à mâts & à cordes. Enfin, ſon adreſſe lui ayant fait rejoindre, à force de travail, quelques vieilles pieces de voiles, il trouva le moyen, à l'entrée de la Manche, de les attacher au grand mât. Avec ce ſecours, il porta vers les Côtes. Mais un coup de vent ruina ſon ouvrage, & le réduiſit au même état juſqu'au lendemain, qu'il ſuſpendit à ſon mât un vieux bonnet, avec lequel il ſe conduiſit à l'Iſle de Wight, où il arriva le 20 d'Octobre après midi.

CHAPITRE VII.

Divers Voyages en Guinée depuis 1561 juſqu'en 1566.

1561. Projet d'un voyage manqué.

ON trouve, en 1561, les préparatifs d'un voyage qui ſemble être demeuré ſans exécution. Le deſſein en avoit été formé par une Compagnie puiſſante compoſée du Chevalier *Gerard*, de Meſſieurs *William Winter*, Benjamin *Gonſon*, Antony *Hickman*, & Edouard *Caſtalin*, qui avoient choiſi pour Commandant M. John *Lok*, le même apparemment qui avoit fait le même voyage en 1554. On lui envoya ſes inſtructions à Briſtol. Elles ſont dattées le 8 Sep-

Digitized by Google

tembre 1561. Mais de fortes raiſons, dont il rendit compte à la Compagnie au mois de Décembre ſuivant, lui firent ſuſpendre ſon départ. Hackluyt nous a conſervé ſes inſtructions & cette lettre, qui contiennent quelques détails importans. 1561.

La Compagnie recommandoit d'abord à M. Lok de ſe procurer, avec plus de ſoin qu'on n'avoit fait juſqu'alors, la connoiſſance des Rivieres, des Rades & des Ports, & de faire une Carte où le nom de tous ces lieux fût marqué ſuivant leur véritable poſition. Par le ſecond article, on le chargeoit de remarquer ſoigneuſement quelles ſortes de marchandiſes convenoient le mieux dans les endroits où il feroit quelque commerce. La troiſiéme inſtruction, étoit de chercher ſur la Côte de *Mina*, dans le Pays du Roi Abaam, un lieu propre à la conſtruction d'un Fort; & ſur cet article, on lui recommandoit de conſiderer ſept choſes: 1°. Que le lieu qu'il choiſiroit fût proche de la mer, & qu'il fût facile d'y charger & décharger des marchandiſes. 2°. Que le terrain fût propre à recevoir quelque culture. 3°. Quelle ſorte de bois il conviendroit d'employer aux édifices. 4°. Quelles proviſions on pouvoit ſe promettre du Pays, & quelles étoient celles de l'Europe qui pouvoient s'y conſerver le plus long-tems. 5°. Que la ſituation du lieu fût naturellement capable de défenſe, ou qu'il pût être fortifié à peu de frais, & gardé enſuite par un petit nombre de gens 6°. Comment on pourroit s'y procurer de l'eau, ſuppoſé qu'il ne s'en trouvât point dans le Fort ou dans les lieux voiſins. 7°. Quels ſecours on pourroit eſperer des Habitans du Pays, ſoit pour bâtir ou pour ſe défendre. Après ces inſtructions, on chargeoit M. Lok de ſonder les diſpoſitions du Roi Abaam, mais ſi adroitement qu'il ne pût ſoupçonner les intentions des Anglois en bâtiſſant un Fort; de pénétrer autant qu'il pourroit dans l'interieur du Pays, pour découvrir mieux qu'on n'avoit fait juſqu'alors, de quels lieux & par quels moyens les Négres recueilloient l'or; & de s'informer du ſort des Anglois que le Capitaine Windham avoit laiſſés à Benin en 1553. On lui accordoit, ſur tous ces articles, le pouvoir de prendre les réſolutions qui conviendroient aux circonſtances.

Détails alors importans pour le Commerce.

M. Lok expoſe dans ſa letttre pluſieurs raiſons qui ne lui permettoient point d'entreprendre ſi-tôt le voyage, telles que la qualité des Vaiſſeaux qu'on y deſtinoit, & que l'expérience lui faiſoit juger trop foibles pour une navigation dont on ne pouvoit plus ignorer les difficultés. Il cite l'exemple du Mignon, qui avoit été ſi ſoigneuſement équipé par les plus habiles Ouvriers d'Harwich, & qui n'étoit pas revenu dans un meilleur état, quoiqu'il n'eût eſſuyé que les fatigues ordinaires. Il ajoute qu'il avoit appris, par un Bâtiment arrivé de Liſbonne, que les Portugais avoient en mer quatre gros Vaiſſeaux, dont l'unique but étoit d'arrêter les Marchands Anglois, & qu'avec tout le courage poſſible il étoit déſagréable d'aller faire la guerre, lorſqu'on n'étoit équipé que pour le commerce.

Raiſons qui firent manquer le voyage.

§. II.

Voyage de William Rutter en 1562.

RUTTER. 1562.

Eclairciſſemens ſur les Relations de ce voyage.

ON a deux Relations de ce voyage en Anglois; l'une en Vers, par Robert Baker, un des Facteurs du Vaiſſeau le *Mignon*; l'autre en Proſe, par Rutter même. La premiere n'eſt qu'une deſcription poëtique des Mers & des vents, mêlée de quelques faits, dont il y a peu d'utilité à tirer pour l'Hiſtoire. Auſſi l'a-t'on retranchée du Recueil d'Hackluyt dans la ſeconde édition, pour lui ſubſtituer celle de Rutter, qui eſt un ouvrage ſérieux. Le voyage fut entrepris, au nom de la même Compagnie qui avoit ſouhaité d'employer M. Lok. Les malheurs dont il fut accompagné juſtifierent les raiſons qui avoient fait abandonner celui de l'année précédente.

Départ de deux Vaiſſeaux Anglois.

Le Mignon, ce même Vaiſſeau, qui avoit fait le voyage de Guinée, ſous le commandement de Towtſon, & le *Primroſe*, à peu près de la même grandeur, quitterent le Port de Darmouth le 25 de Février 1562. Ils étoient au Cap-Verd dès le 20 de Mars; & ſans s'y arrêter, ils continuerent leur navigation au long de la Côte, juſqu'au Port de la Riviere Seſtos, où ils arriverent le 3 d'Avril au matin. Ils y trouverent un Bâtiment François, qui mit à la voile auſſi-tôt qu'il les eût apperçus. Rutter ne perdit pas un moment pour commencer le commerce au long de la Riviere; mais ayant appris de quelques Négres, que les François, qui n'étoient arrivés que depuis trois jours, avoient déja fait leurs conventions avec les Habitans, il réſolut, s'ils renvoyoient leur Pinace, de ne pas ſouffrir qu'ils concluſſent leurs marchés, ſans qu'il ſe fût du moins expliqué avec leur Capitaine & leurs Marchands. La Pinace Françoiſe revint effectivement dans le cours de l'après-midi, & Rutter lui déclara qu'ayant à parler au Capitaine, il l'attendroit le ſoir ſur ſon bord. C'étoit une loi pour les plus foibles. Le Capitaine François ſe rendit à bord du Mignon, où les Officiers Anglois lui déclarerent que l'avantage d'être arrivé le premier ne devant pas l'emporter ſur celui du plus grand nombre, il falloit qu'il ſe repoſât pendant huit jours, & qu'il leur laiſsât la liberté du commerce.

Ils profitent de leur ſupériorité, pour contraindre un Bâtiment François.

Cette déclaration, qui étoit un ordre dans les circonſtances préſentes, porta les François à quitter la Côte de Seſtos pour aller commercer vers la Riviere de *Potos*. Après leur départ, les Commandans Anglois, ſe trouvant ſans obſtacle à Seſtos, réſolurent de faire avancer le Primroſe au long de la Côte, afin de n'être pas prévenus de tous côtés par les François. Ce Vaiſſeau les trouva occupés de leur commerce, à l'Oueſt de Potos, & paſſant plus loin ſans les troubler, il arriva ainſi devant eux à la Riviere, où il s'employa utilement juſqu'au 15 d'Avril. Il ſe rendit le 17 à celle de Saint-André; &, ſuivant le tems dont on étoit convenu, le Mignon y arriva le même jour; mais il paſſa ſans s'y arrêter.

Ils rencontrent des Portugais.

Il rencontra, à la hauteur du Cap das Palmas, un grand Vaiſſeau & une Caravelle du Roi de Portugal, qui étoient chargés pour Mina, & qui lui donnerent la chaſſe avec quelques volées de canon, dont il ne reçut aucun mal. Il ſe hâta de gagner le Cap de Tres-Puntas, où il demeura une nuit &

Digitized by Google

deux jours à mâts & à cordes, dans l'eſperance que les Portugais paſſeroient entre eux & le Château. En effet, il les crut paſſés, & s'approchant du rivage il envoya ſes Facteurs à Hanta. Mais le lendemain, à la pointe du jour, il revit le Vaiſſeau & la Caravelle, qui prenoient un grand tour pour l'enfermer entre eux & le Château. Ils eurent le chagrin de voir leur eſperance trompée; & quelques volées de leur artillerie qu'ils envoyerent encore aux Anglois, ne réuſſirent pas mieux. RUTTER. 1562.

Le 21 après midi, Rutter alla jetter l'ancre à la Ville de Dom Jean. On a déja fait remarquer que cette Ville s'appelle *Equi*, & que le nom de Dom Jean, qu'elle porte dans les Relations Angloiſes, étoit celui d'un Portugais qui y faiſoit ſa demeure depuis leur premier voyage. Rutter envoya le lendemain ſa Chaloupe au rivage. On apprit des Négres, que Dom Jean étoit mort, & qu'ils ne pouvoient recevoir aucune propoſition de commerce ſans la participation de Dom Louis, qui lui avoit ſuccedé. Le 23, Antoine, fils de Dom Louis, ſe préſenta, avec un autre Portugais, nommé Pacheco, dans le deſſein, en apparence, de commercer avec les Anglois. Mais on vit en même-tems deux Galeres, qui venoient du Château à force de rames. Rutter ſe mit en état de les recevoir; & ſa contenance fut ſi ferme, que perdant la hardieſſe d'approcher, elles retournerent tranquillement au Château. Les Négres, charmés du courage des Anglois, les prierent de ſe rendre à Mawri, qui n'eſt qu'à trois ou quatre lieues, en promettant de les y aller joindre avec plus de liberté, parce qu'ils y auroient moins à redouter les Portugais. Rutter ſe rendit à leurs inſtances, accompagné du fils de Dom Louis & de Pacheco, qu'il avoit tous deux à bord. Il fut rejoint, dans cet intervalle, par le Primroſe. Ils abordent à la Ville de Dom-Jean, autrement Equi.

On attendoit, à Mawri, les Marchands du Pays avec leur or, lorſque, le 25 après-midi, on vit revenir du Château les deux Galeres. Le tems étoit calme. Les Portugais firent voler d'abord une décharge de leur artillerie contre le Primroſe, qui reçut trois coups dangereux. Ce n'étoit point aſſez pour étonner les Anglois, s'ils n'euſſent vû paroître au même moment le grand Vaiſſeau Portugais & la Caravelle. Le calme, qui continuoit, donna le tems à la nuit de les délivrer de cet embarras. Ils réſolurent de profiter de l'obſcurité pour gagner Cormantin, dont ils ſçavoient que la ſituation leur offroit une eſpece d'azile. Mais le calme ayant duré pendant toute la nuit, ils furent extrêmement ſurpris, le lendemain au matin, de revoir à peu de diſtance les deux Galeres, qui revinrent à eux furieuſement, tandis que, faute de vent, le Vaiſſeau & la Caravelle demeuroient immobiles contre le rivage. Le Mignon fut attaqué avec la derniere chaleur, & ſe défendit de même une partie du jour. Pendant le combat, le feu prit à un baril de poudre, & bleſſa une partie des gens de Rutter. Les Portugais en prirent occaſion de le preſſer encore plus vivement, & le mirent dans un ſi triſte état, qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il pût redevenir propre à la navigation. Comme l'affaire s'étoit paſſée à coups de canons, une Chaloupe, qui fut envoyée du grand Vaiſſeau, apporta aux deux Galeres l'ordre de ſe retirer. La nuit s'approchoit; & le vent s'étant levé aſſez favorable, Rutter s'éloigna triſtement, avec ſes deux Vaiſſeaux, qui avoient preſque également beſoin de réparation. Ils eurent beaucoup d'embarras à gagner Cor- Ils ſont maltraités par les Portugais.

Divers accidens qu'ils eſſuyent.

RUTTER. 1562.

mantin, où tous les efforts de l'art ne réuſſirent qu'à peine à les remettre en état de ſupporter la mer.

Autres diſgraces des Anglois, qui les obligent au retour.

Rutter, s'appercevant que les Négres n'oſeroient exercer le commerce auſſi long-tems que les Galeres Portugaiſes ſetoient ſur leurs Côtes, prit la réſolution de retourner à la Riviere de Seſtos. Le 14 de Mai, il ſe rapprocha de la terre, après trois jours de navigation, autant pour les réparations, qui étoient continuellement néceſſaires aux deux Vaiſſeaux, que pour eſſayer les diſpoſitions des Négres. Il entra dans la Riviere de *Barbas*, qui eſt à l'Eſt de Saint-André; & juſqu'au 21, il n'y fut occupé qu'à radouber ſes Vaiſſeaux. Le Primroſe eut le malheur de perdre cinq hommes dans ſa Chaloupe, qui fut ſubmergée par un coup de vent. On partit le 22, pour Rio de Seſtos, où l'on n'arriva que le 2 de Juin; & le mauvais état des deux Vaiſſeaux ne permettant point d'y faire un long ſéjour, on mit à la voile le 4, pour retourner droit en Angleterre. Ce retour fut accompagné d'une infinité de peines & de maladies, qui réduiſirent les deux Equipages à vingt hommes. Cependant on arriva au Pott le 6 d'Août; &, d'un ſi malheureux voyage, la Compagnie ne laiſſa pas de tirer cent ſoixante-ſix dents d'éléphans, qui peſoient enſemble mil ſept cent cinquante-huit livres, & deux tonneaux de poivre.

Combat qu'ils ſoutiennent contre les Négres.

Rutter, moins occupé de ſon Journal, que de l'excès de ſon embarras, ne dit rien du combat qu'il eut à ſoutenir contre les Négres. On en trouve le récit dans *Baker*; & quoique le nom du lieu n'y ſoit pas marqué clairement, il y a beaucoup d'apparence que ce fut ſur les bords de la Riviere de Seſtos, où l'on ne concevroit point autrement, pourquoi, dans le deſſein qu'il avoit de s'y arrêter à ſon retour de Cormantin, il n'y paſſa que trois jours.

Origine de leur différend.

Baker, qui étoit du voyage, raconte que ſon Vaiſſeau étant à l'ancre ſur la Côte de Guinée, il en ſortit avec neuf hommes, dans une petite Pinace, pour aller commercer ſur le rivage. Il entra dans la riviere, où il trouva un grand nombre de Négres. Le Chef de ces Barbares vint à lui dans un Bateau, qu'il compare aux auges, dans leſquels on donne leur nourriture aux pourceaux; mais s'arrêtant à quelque diſtance, il mouilla ſa barbe, ſans vouloir s'avancer plus que Baker. Les Anglois répondirent à ce ſigne, & lui montrerent quelques marchandiſes capables de le tenter. Alors il s'approcha d'eux, en leur faiſant entendre que s'ils vouloient lui en donner une partie, il ſeroit leur ami. On lui fit quelques préſens. Le commerce commença; &, vers le ſoir, Baker ayant conduit le Capitaine Négre aux Vaiſſeaux, le traita civilement, & le fit revêtir d'un habit. Il promit aux Anglois, en les quittant, que dans un jour ou deux ils ſeroient contens de ſes ſervices. Tandis qu'il fut à bord, Baker remarqua qu'il obſervoit curieuſement la Chaloupe, qui étoit attachée à la quille du Vaiſſeau, & dans laquelle on avoit laiſſé quantité de marchandiſes; mais ne le ſoupçonnant d'aucun deſſein, il n'y fit pas beaucoup d'attention. Le lendemain on retourna au rivage, où le commerce fut continué. Au retour, la Chaloupe fut attachée au même endroit, & les marchandiſes y reſterent encore. Pendant la nuit, le Matelot de garde découvrit le Capitaine Négre, avec deux ou trois de ſes gens, qui paroiſſoit fort empreſſé autour de la Chaloupe. L'allarme fut donnée, &

Perfidie des Négres.

les Négres prirent la fuite; mais lorſqu'on voulut retirer la Chaloupe, on s'apperçut, avec étonnement, que toutes les marchandiſes avoient diſparu. Les Anglois, piqués de ſe voir dupés par des Barbares, retournerent le lendemain à la Riviere, pour ſe faire reſtituer leur bien. Tous leurs ſignes furent inutiles; & le Capitaine, loin de convenir du vol, ſe plaignit d'un ſoupçon qui l'outrageoit. Il avoit déja pris des meſures pour ſoutenir ſon effronterie par la violence; car ſur quelques marques de reſſentiment que les Anglois laiſſerent échapper, cent Bateaux, qui ſe firent voir tout-d'un-coup, ſe diſpoſerent à leur couper le paſſage. Chaque Bateau étoit monté de deux Négres, armés de dards & de boucliers. La plûpart avoient une corde attachée à leurs dards, pour les retirer après les avoir lancés. RUTTER. 1562.

Les Anglois, preſſés par une attaque ſi peu prévûe, déchargerent leurs arquebuſes ſur cette multitude d'Ennemis; & tandis que la frayeur fit plonger les Négres dans la riviere pour éviter les coups, ils s'efforcerent de regagner la flotte à force de rames. Mais le Capitaine & ſes gens, revenus de leur crainte, les pourſuivirent ardemment, & firent pleuvoir ſur eux une grêle de dards. Baker & ſes Compagnons les écarterent de la Chaloupe avec leurs piques & par une nouvelle décharge de leur artillerie. Mais ils revinrent avec un redoublement de fureur. Le Capitaine, qui étoit d'une taille fort haute, s'avança, couvert de ſon bouclier, avec un dard empoiſonné à la main. Le Pilote lui allongea un coup de pique qui le tua ſur le champ; mais tandis qu'il s'agitoit pour dégager ſa pique, il fut bleſſé d'un dard. Il l'arracha de ſa plaie, & de la même arme il tua le Négre qui l'avoit bleſſé. Les Anglois ſe défendent avec courage.

Le combat fut pouſſé, ſans ſe rallentir, juſqu'à ce que les Sauvages eurent épuiſé leurs dards, qu'ils jettoient ſans cotde depuis que la mort de leur Chef leur avoit ôté la hardieſſe de s'approcher. Les Anglois en avoient tué un grand nombre; mais ils étoient tous bleſſés, & ſi fatigués qu'ils eurent beaucoup de peine à reconduire leur Chaloupe à la flotte. Ils étoient douze, en y comprenant les quatre Rameurs. On mit en délibération, ſur les deux Vaiſſeaux, ſi l'on ne devoit pas tirer une vengeance éclatante de la perfidie des Négres. Mais, après les malheurs qu'on avoit eſſuyés, il convenoit ſi peu de penſer à la guerre, que l'ardeur du reſſentiment fut ſacrifiée à des néceſſités plus preſſantes. Ils ne laiſſent pas d'être fort maltraités.

§. III.

Voyage de Baker en Guinée.

CE voyage porte le nom de Baker, quoiqu'il n'eût point de commandement ſur la flotte, & qu'il ne fût parti de Londres qu'avec la qualité de Facteur. Mais ayant pris ſoin d'écrire ſes malheureuſes avantures des deux Vaiſſeaux le *Jean-Baptiſte*, & le *Merlin*, avec leſquels il entreprit de viſiter, pour la ſeconde fois, les Côtes de Guinée, & ſon mérite perſonnel le diſtinguant plus que ſes emplois, ſon nom a prévalu ſur ceux des deux Capitaines, *Lawrence Rondel* & *Robert Revel*. BAKER. 1563. Diſpoſitions du voyage.

Après les déſaſtres du voyage précédent, Baker s'étoit engagé, par une

BAKER. 1563.

ſorte de vœu, à ne jamais approcher des Côtes de Guinée. Cependant quelques mois de repos lui faiſant oublier ſes peines paſſées, il ſe rendit aux inſtances de la Compagnie qui l'avoit déja employé, & qui ſe louoit de ſa prudence & de ſon zele. Les deux Bâtimens partirent dans la meilleure condition. Le troiſiéme jour de leur courſe, on découvrit deux Vaiſſeaux. Baker, à qui l'eſtime de ſon mérite faiſoit laiſſer autant d'autorité qu'aux Capitaines, s'avança vers le plus grand, qu'il reconnut pour un François. La guerre, qui étoit allumée entre les deux Nations, rendoit ſon attaque plus juſte que celle de Towtſon. On ſe battit vaillamment; mais les François, qui avoient peu d'artillerie, ne purent ſoutenir long-tems celle des Anglois. Ils n'étoient pas non plus en aſſez grand nombre pour s'expoſer à l'abordage, & le vent ne pouvant ſervir à leur fuite, ils prirent le parti de ſe rendre. On conduiſit cette priſe au premier Port d'Eſpagne, où elle fut vendue fort au-deſſous de ſon prix.

Les Anglois prennent un Bâtiment François.

On arriva, ſans autre obſtacle, aux Côtes de Guinée. Baker ne tarda point à ſe mettre dans une Chaloupe, avec huit perſonnes, qui avoient fait, comme lui, le même voyage, & qui n'avoient pas moins d'impatience de commencer le commerce. Leur eſpetance étoit de revenir à bord avant la nuit. Mais à peine ſe furent-ils approchés du rivage, qu'il s'éleva un vent furieux, accompagné de pluie & de tonnerre, qui arracha les Vaiſſeaux de deſſus leurs ancres, & qui les pouſſa vers la haute mer. Baker ne penſant qu'à ſe mettre en ſûreté contre l'orage, ſuivir la Côte pour chercher quelque lieu commode. Il n'en trouva point; & pendant toute la nuit il demeura expoſé dans la Chaloupe au tonnerre, au vent & à la pluie, qui duretent ſans interruption. Le jour ſuivant, les deux Vaiſſeaux retournerent vers le rivage, dans l'opinion que la Chaloupe s'étoit arrêtée; & Baker, ſe perſuadant au contraire qu'ils s'étoient avancés au long de la Côte, continua de remonter pour les joindre. Le tems demeura ſi obſcur, pendant tout le jour, que de part & d'autre on ne put s'appetcevoir. On ſe chercha ainſi trois jours entiers. Il ne reſta pas le moindre doute, aux Anglois des deux Vaiſſeaux, que la Chaloupe n'eût été ſubmergée par la tempête; & dans cette triſte idée, ils prirent la réſolution de retourner en Angleterre.

Malheureuſe avanture de Baker.

Baker, auſſi preſſé de la faim que de ſon inquiétude, ſe vit forcé, dès le même jour, de prendre terre au premier rivage où il découvrit des Négres. Il obtint d'eux des racines, en échange de quelques marchandiſes; & n'oſant ſe fier, pendant la nuit, à ces Barbares, il la paſſa encore dans ſa Chaloupe. Sa penſée, & celle de ſes gens, étoit toujours que les Vaiſſeaux devoient être devant lui; & c'étoit la ſeule en effet à laquelle ils puſſent s'arrêter, puiſqu'en les ſuppoſant derriere, il n'y avoit pas d'appatence qu'ils euſſent été ſi long-tems à les rejoindre. Ainſi, continuant d'avancer à la rame, les efforts mêmes qu'il faiſoit pour les trouver, l'en éloignoient de plus en plus. La faim & la ſoif, qui commençoient à devenir le plus terrible de ſes maux, l'obligerent encore, vers le ſoir, de deſcendre ſur le rivage. Il n'eut pas le bonheur d'y rencontrer, comme la premiere fois, des Negres prêts à le recevoir. Une Côte affreuſe, des ſables arides, &, pour perſpective, de hautes montagnes, qui étoient trop éloignées pour lui offrir un azile ſous les arbres, dont elles étoient couvertes. En cherchant du moins de l'eau pour ſe rafraîchir,

Il devient errant ſur des Côtes inconnues.

fraîchir, ſes gens découvrirent un ruiſſeau qui venoit ſe jetter dans la mer entre les rocs. Ils n'eurent point d'autre ſoulagement juſqu'au lendemain. Mais cette foible douceur fut troublée par les craintes auſquelles ils furent expoſés, pendant toute la nuit. L'obſcurité n'étoit pas ſi épaiſſe, qu'ils ne viſſent deſcendre, au long du ruiſſeau, une multitude de bêtes féroces, qui s'y venoient abreuver. Ils diſtinguerent un grand nombre d'éléphans, des cerfs, & pluſieurs autres animaux connus; mais le plus grand nombre fut de ceux qu'ils croyoient voir pour la premiere fois, & qui les épouvanterent par leur forme autant que par leurs cris. Dans un événement de cette nature, on ſent qu'il faut pardonner quelque choſe à des imaginations troublées par la crainte; mais on ſe perſuade auſſi, ſans peine, qu'un Déſert de la Guinée peut préſenter, pendant la nuit, de fort horribles ſpectacles.

BAKER. 1563.

Peinture qu'il fait de ſes craintes.

L'Auteur remarque que la frayeur eſt un remede contre la faim. Il l'éprouva, comme tous ſes gens, par la patience avec laquelle ils ſouffrirent juſqu'au lendemain un jeûne qui avoit duré depuis la nuit précédente. Ils rentrerent dans leur Chaloupe à la pointe du jour; & ſe ſoulageant tour à tour, en prenant ſucceſſivement la rame, ils avancerent encore juſqu'à midi, ſans avoir d'autre objet devant les yeux que de l'eau & du ſable. Enfin, ils apperçurent un Bateau, conduit par deux Négres, qui voulurent fuir en les découvrant. Mais leurs ſignes les arrêterent. Ils en firent paſſer un dans leur Chaloupe, pour ôter à l'autre l'envie de s'échapper; & s'efforçant de les gagner par leurs careſſes, ils ſuivirent le Bateau juſques dans une petite Baye, que Baker n'avoit pas vûe dans ſon premier voyage. Ils y furent reçus par un grand nombre d'Habitans, qui furent ſurpris de leur voir refuſer des dents d'éléphans, & de l'or même, qu'ils leur offrirent pour leurs Marchandiſes. Le langage de la néceſſité eſt expreſſif. Baker ſe fit aſſez entendre pour faire concevoir aux Négres une partie de ſon infortune. Ils ſe hâterent de lui offrir des racines, & divers fruits ſauvages, que la faim lui fit trouver délicieux. Ils lui préſenterent auſſi du vin de palmier & du miel. Ce ſecours ſuffiſoit pour ſauver la vie à des gens affamés; mais il ne leur rendit pas la force, qu'ils avoient perdue par la fatigue, l'inſomnie & la crainte. Ils ſe trouvoient ſi affoiblis, qu'aucun d'entre eux ne ſe crut capable, pendant plus de quatre jours, de remettre la main à la rame.

Il trouve du ſecours parmi les Négres.

Cependant, les Négres ayant pris pour ſalaire la petite quantité de marchandiſes, qui reſtoit dans la Chaloupe, Baker comprit bientôt qu'il y avoit peu de fond à faire ſur leurs ſervices, lorſqu'ils n'étoient plus ſoutenus par le motif de l'interêt. Ce ne fut pas ſans peine qu'il obtint d'eux, par les ſignes les plus touchans, quelques racines, & une petite quantité de miel, comme une eſpece de proviſion pour un jour ou deux. Il lui fut impoſſible d'en obtenir du vin de palmier. Avec cette ſeule reſſource il rentra dans la Chaloupe. Quoiqu'il ne lui fût point encore tombé dans l'eſprit que les deux Vaiſſeaux euſſent remis à la voile pour l'Europe, il commençoit à perdre l'eſperance de les rejoindre; ou du moins il comprenoit qu'il avoit beſoin de quelque ſecours plus prompt, & qu'il ne pouvoit l'attendre de leur rencontre. Avant la fin du jour, il crut reconnoître qu'il avoit paſſé la Côte de *Malagheta*, & qu'il n'étoit pas éloigné de celle de Mina. C'étoit un ſujet de

Ses peines recommencent.

BAKER. 1563.

consolation, parce que les Négres de cette Côte étoient plus accoutumés au commerce des Européens; mais il se souvint des violences que les dernieres flottes Angloises avoient exercées à *Mawi* & à *Schamma*. Dans le doute s'il devoit s'y présenter, il vit paroître, sur le rivage, une troupe de Négres, qui lui firent signe d'aller vers eux, & qui paroissoient armés avec plus de soin qu'ils ne le sont ordinairement lorsqu'ils n'ont rien à craindre de leurs Ennemis. La défiance de leurs intentions le tint plus d'une heure en suspens; mais un Négre, s'étant approché seul dans un Batteau, le pressa par divers signes, qui marquoient autant d'amitié que d'impatience. Le nom d'Anglois, que le Négre répetoit continuellement, sembloit marquer non-seulement qu'il reconnoissoit leur Nation, mais que la sienne en attendoit quelque service. Baker ne douta point qu'elle ne fût en guerre, soit avec les Portugais, soit avec quelque Nation voisine. Sa situation ne lui permettoit pas d'y mettre de la différence. Il regarda, au contraire cette occasion comme une faveur du Ciel, qui vouloit le rendre utile à ces Barbares pour lui donner quelque droit à leur reconnoissance; & dans une nécessité si pressante, il crut que ce n'étoit point acheter quelques alimens trop cher que de les payer de son sang.

Il s'adresse à d'autres Négres.

Il les trouve en guerre, & se résout à combattre pour eux contre les Portugais.

Ses idées se confirmerent en arrivant au rivage. Il y trouva plus de deux cens Négres armés de leurs boucliers & de leurs dards. Leur Ville, dont il vit encore sortir des tourbillons de fumée, paroissoit avoir été brûlée depuis peu de jours. Ils s'expliquerent assez par leurs signes entremêlés de quelques mots Portugais, pour lui faire entendre que c'étoit des Portugais mêmes qu'ils avoient reçu ce traitement, & qu'ils lui demandoient son secours pour se venger. Il comprit, qu'à la vûe de sa Chaloupe, ils avoient supposé qu'elle étoit suivie de quelques Vaisseaux. Loin de leur ôter cette idée, il crut qu'elle pouvoit servir à lui attirer plus de considération. Mais ne voyant paroître aucun Vaisseau Portugais sur leur Côte, il ne pénétroit pas quels étoient leurs projets de vengeance. Ce qu'il apprit de plus clair fut qu'il étoit moins proche de Mina qu'il ne se l'étoit imaginé, & qu'il y avoit quatre jours que les Portugais avoient quitté la Côte.

Secours qu'il reçoit des Négres.

La joie des Négres se signala d'abord par quelques présens qui convenoient aux besoins de leurs Défenseurs. Ils leur offrirent quelques poules, qui furent dévorées sur le champ, avec des racines & du vin de palmier. Cette liqueur, sans être aussi forte que le vin même, est ce qu'il y a de plus propre dans ces climats barbares, à fortifier un corps épuisé de fatigues.

Le mouvement des Négres, & leur ardeur à prendre les armes, n'avoient aucune vûe déterminée. Ces Malheureux, après s'être attirés le ressentiment des Portugais par quelque insulte ou quelque trahison, avoient pris la fuite pendant que leur Ville étoit en feu; & depuis le départ de leurs Ennemis, ils s'étoient rassemblés avec des idées confuses de vengeance, qu'ils n'avoient aucun moyen d'exécuter. Baker s'apperçut bien-tôt de leur impuissance, mais il crut pouvoir tirer parti de leurs dispositions. En effet, pendant plusieurs jours, en faisant briller son sabre à leurs yeux, & leur montrant son arquebuse, il leur persuada si bien qu'ils alloient être secourus par les Anglois, qu'il en obtint assez de provisions pour remplir sa Chaloupe. Ensuite, profitant de l'obscurité pour les quitter, il se remit en mer avec tous ses gens.

Il les amuse par des esperances.

Il les quitte pendant la nuit.

Auſſi long-tems que les proviſions durerent, ils n'eurent point d'autre crainte que de tomber entre les mains des Portugais ; & l'eſperance qu'ils avoient encore de retrouver leur flotte, les ſoutenoit contre les difficultés de leur ſituation. Mais après s'être avancés pendant pluſieurs jours, tantôt ſe ſervant de leurs rames, tantôt ſe livrant au cours du vent, lorſqu'il ne pouvoit les éloigner de la Côte ; ils retomberent dans le cruel embarras de manquer de nourriture. Il fallut recommencer les délibérations ſur un danger ſi preſſant. Ils ne pouvoient eſperer de trouver dans tous les Négres du Pays des ſecours qu'ils n'avoient dûs juſqu'alors qu'au hazard. D'ailleurs, qui les aſſuroit même que les premiers qu'ils alloient rencontrer, ne ſeroient pas leurs Ennemis ? Les relations qu'on avoit eues avec les Sauvages n'avoient point encore fait connoître leur caractere. On n'avoit jamais lié de commerce avec eux ſans Otages. L'intérêt avoit paru leur unique paſſion ; &, ſans marchandiſes pour adoucir leur férocité, on n'en pouvoit attendre que de la barbarie. D'un autre côté, les Portugais n'étoient pas moins redoutables ; car, tomber entre leurs mains, c'étoit rencontrer d'impitoyables Ennemis, qui ne manqueroient pas de traiter un ſi petit nombre d'Anglois comme une troupe de Voleurs, & de les condamner au ſupplice. S'y livrer volontairement, c'étoit courir les riſques d'une longue priſon, qui ſeroit accompagnée de toutes ſortes d'indignités. Cependant, entre deux partis ſi terribles, Baker auroit choiſi le dernier ; mais il reſtoit encore l'incertitude de l'éloignement, dont il ne pouvoit juger que ſur des ſouvenirs mal aſſurés.

BAKER. 1563.

Ses craintes de la part des Portugais.

A l'entrée de la nuit, ils apperçurent, ſur le rivage, une lumiere qui leur fit conclure que c'étoit un lieu de Commerce. Ils ne purent réſiſter à l'envie de s'en approcher. Cependant ils réſolurent d'attendre le jour pour ſe procurer d'autres éclairciſſemens. Le matin, ils découvrirent, ſur un roc, une maiſon de Garde, ſur laquelle ils crurent diſtinguer une Croix. Cette vûe les fit frémir, parce qu'ils commencerent à juger que ce ne pouvoit être qu'un Etabliſſement Portugais. En obſervant les environs, ils apperçurent un Château, qui augmenta beaucoup leurs allarmes. Mais il ne put leur reſter aucun doute à la vûe de deux Portugais & d'une enſeigne blanche, avec laquelle on leur faiſoit ſigne de venir deſcendre au rivage. Quoiqu'ils ſe fuſſent déterminés à chercher les Portugais, ils ne purent les voir ſi près d'eux ſans éprouver de nouvelles craintes, & dans ce premier mouvement ils ne penſerent qu'à s'éloigner ; mais auſſi-tôt qu'ils commencerent à fuir, on leur tira quelques coups de canon, qui faillirent de les ſubmerger. Ils ſe virent contraints de retourner au rivage ; ce qui n'empêcha point qu'on ne continuât de leur tirer pluſieurs coups, auſquels ils n'échaperent que par un miracle du Ciel.

Il tombe dans un de leurs Etabliſſemens.

Ils aborderent dans un trouble qui ne leur permettoit pas de conſiderer s'ils arrivoient parmi leurs Ennemis. L'excès de leur infortune étoit leur meilleur titre pour obtenir de la compaſſion. Cependant, au rivage même, ils furent reçus par une volée de pierres, que les Négres firent voler ſur la Chaloupe, & qui bleſſerent deux de leurs gens. Cette nouvelle inſulte ne les auroit point empêchés de deſcendre, & de ſe faire jour au travers des Négres, s'ils n'avoient apperçu en même-tems les Portugais qui ſortoient armés du Château, & prêts à fondre ſur eux. Dans le déſeſpoir de leur ſituation, ils

Traitement qu'il y reçoit.

BAKER. 1563.

firent pluſieurs décharges de leurs arquebuſes, ſans examiner combien ils avoient abbatu d'Ennemis, & conſervant aſſez de ſang-froid pour remarquer qu'il n'y avoit aucun Vaiſſeau dont ils puſſent craindre la pourſuite, ils prirent le parti de retourner vers la mer, au riſque de tous les coups qu'ils devoient craindre de l'artillerie.

Il ſe ſauve par la fuite.

Il faut ſuppoſer une protection particuliere de la Providence pour les Malheureux. Baker, qui étoit la ſeule reſſource des Anglois, prit lui-même la rame, & les animant par ſon exemple autant que par ſes diſcours, il les conduiſit à deux milles du Château, dans une petite rade dont il ſe rappella le ſouvenir auſſi-tôt qu'il eût reconnu la Côte, & que cet Etabliſſement des Portugais étoit celui qu'ils ont à l'Oueſt du Cap de *Tres-Puntas*. Dans le lieu où il arriva, le rivage étoit ſi tranquille qu'il y trouva du repos; mais il n'étoit pas moins preſſé par la faim. Ses Compagnons ſe diſpoſoient à pénétrer dans les Forêts, après l'avoir prié de demeurer dans la Chaloupe pour ménager ſa vie & ſes forces, dont ils faiſoient dépendre toutes leurs eſperances. Au même moment, ils virent paroître pluſieurs Négres, qui les avoient ſuivis dans leurs Bateaux. Ils ſe croyoient menacés d'une nouvelle attaque; mais quelques ſignes de paix leur ayant annoncé de meilleures intentions, ils prirent le parti d'attendre. Les Négres leur demanderent, en fort bon Portugais, qui ils étoient, & ce qu'ils cherchoient, ſur la Côte. Leur réponſe fut qu'ils étoient Anglois, & qu'ils avoient apporté d'excellentes marchandiſes ſur deux Vaiſſeaux, dont ils ſeroient bientôt ſuivis; mais qu'ayant été ſi maltraités, ils iroient offrir à des Négres plus humains leurs richeſſes & leur amitié. Ce diſcours, prononcé noblement par Baker, qui parloit la Langue Portugaiſe, lui attira des préſens qui ſervirent à ſoulager ſa faim. Il en diſtribua la meilleure partie à ſes gens. Mais ayant trop appris à regarder les Portugais comme ſes plus dangereux ennemis, il réſolut de quitter un lieu où ils alloient ſçavoir qu'il s'étoit arrêté. En vain les Négres s'efforcerent de le retenir par leurs inſtances. N'eſperant plus rien des deux Vaiſſeaux, il jugea que c'étoit s'expoſer à de nouveaux embarras que de les tromper par de fauſſes promeſſes.

Il trouve des reſſources chez les Négres.

Il y avoit deux jours & une nuit que les proviſions manquoient abſolument ſur la Chaloupe. La foible eſperance que les Anglois avoient eue de trouver quelque reſſource à la chaſſe, ceda, par le conſeil de Baker, à la crainte d'eſſuyer quelque nouvelle inſulte des Portugais. Ils ſe remirent en mer, à la vûe même des Sauvages, qui les preſſoient encore de ſe fier à leur bonne foi, & qui leur offrirent même des Orages. Mais, après une expérience ſi récente, Baker étoit réſolu de périr plutôt dans ſa Chaloupe que de retomber entre les mains des Portugais. Le Ciel, qui ne l'avoit point abandonné, permit que le reſte du jour, & toute la nuit ſuivante, il fut pouſſé par un vent d'Oueſt qui lui fit faire environ trente lieues au long des Côtes; ſans autre embarras, dans une nuit fort claire, que de remuer quelquefois le gouvernail pour éviter les rocs. Il ſe trouva, le lendemain, à l'entrée d'une Baye, d'où il vit ſortir deux Bateaux, conduits chacun par deux Négres. Cette rencontre lui rendant l'eſperance, il fit comprendre à ſes Anglois, qu'il étoit important de gagner ces Barbares par quelque témoignage extraordinaire d'amitié. Ce n'étoit pas de l'or qu'il falloit à des miſérables qui le fourniſſent à

Il prend encore le parti de fuir.

l'Europe ſans en connoître le prix. Mais quoique des gens de mer n'ayent rien de ſuperflu dans leurs habits, il crut que lui-même, qui étoit le mieux vêtu, & ceux qui l'étoient auſſi-bien que lui, pouvoient ſe retrancher quelque choſe de leur habillement, & l'offrir aux Negres. Il ſe dépouilla le premier, pour en donner l'exemple. Sa veſte fut le premier ſacrifice qu'il fit à la ſureté commune. Elle étoit d'un drap fin d'Angleterre. C'étoit un riche préſent pour un Négre. Trois de ſes Compagnons l'imiterent auſſi-tôt. On arrêta les Négres par des ſignes de paix & d'amitié. Baker leur fit toutes les careſſes, auſquelles il les connoiſſoit ſenſibles, & les combla de joie en leur préſentant à chacun une veſte, ſans aucune marque d'interêt. Il les preſſa ſur le champ de s'en revêtir. Leur plus grand empreſſement fut de retourner dans leur Ville, ornés de cette parure. La Chaloupe les ſuivit à quelque diſtance, pour leur laiſſer le tems de ſe louer de leur rencontre. Tout ce que les flottes Angloiſes avoient apporté juſqu'alors en Guinée, n'avoit pas fait tant d'impreſſion ſur l'eſprit des Négres.

BAKER. 1563.

Autres Négres qu'il ſe concilie.

L'effet en fut ſi prompt, que le Chef même de la Nation envoya ſon Fils au-devant de ces généreux Etrangers. Baker, le voyant paroître, profita du premier moment pour lui faire connoître, par des ſignes, le miſerable état auquel il étoit réduit. Ses lamentations & ſes larmes furent d'autant plus naturelles, qu'elles étoient produites par le ſentiment actuel de ſon infortune. Il offrit en même-tems, & le reſte de ſes habits, & ceux de tous ſes gens, pour obtenir un ſecours d'où leur vie dépendoit. Il fut entendu. Le jeune Négre, touché de leur miſere juſqu'à verſer auſſi des pleurs, refuſa leurs préſens & les conſola par ſes careſſes. Il ſe hâta de retourner vers ſon pere, pour lui inſpirer apparemment les mêmes diſpoſitions, & revenant bientôt à la Chaloupe, il preſſa les Anglois d'approcher du rivage. C'étoit leur ouvrir le Ciel. Ils ſe hâterent avec ſi peu de meſures, que la mer étant fort agitée, un flot renverſa la Chaloupe. Auſſi-tôt quantité de Négres, qui étoient ſur le ſable, ſe mirent à la nage pour ſauver les Anglois. Il n'en perit pas un ſeul, & la Chaloupe même fut ſauvée fort heureuſement.

Il obtient d'eux de l'aſſiſtance.

Baker loue beaucoup le caractere & la figure du jeune Prince Négre, en aſſurant qu'il ne donne preſque rien à la reconnoiſſance. Le premier ſervice qu'il en reçut fut une grande abondance de vivres. Comme c'étoit le plus preſſant beſoin des Anglois, ils s'occuperent long-tems à raſſaſier leur faim, ſans faire la moindre attention à ce qu'ils pouvoient craindre de la légereté naturelle, ou plûtôt de la barbare ſtupidité des Négres. Mais lorſque paſſant la nuit au milieu d'eux, ils leur virent prendre leurs armes, pour les obſerver d'abord avec attention, mais enſuite pour les écarter ſubtilement, ſans faire connoître que leur deſſein fût de les rendre; ils commencerent à former des ſoupçons qui ne leur permirent point de paſſer une nuit tranquile. Baker s'emporta beaucoup contre ceux qui avoient eu la facilité de prêter leurs arquebuſes; non qu'il en appréhendât quelque effet fâcheux, puiſque les Négres étoient ſans poudre, mais parce que c'étoit perdre le ſeul moyen de les contenir. Cependant il ſe paſſa deux jours, pendant leſquels il n'eut que des ſujets continuels d'admirer leur humanité. Ses gens trouverent même le moyen de reprendre leurs armes, ſans que la Nation en patût offenſée. Ils allerent à la chaſſe, exercice preſque inconnu aux Négres de ces Cantons; & le gibier qu'ils rappor-

Son embarras pendant la nuit.

BAKER. 1563.

toient, quoiqu'avec peu d'abondance, ſervit encore à leur faire obtenir du vin de palmier, qui étoit le ſeul des biens du Pays auquel ils euſſent pris goût. Mais leur poudre ne fut pas long-tems à s'épuiſer. D'un autre côté, les Négres, qui avoient toujours compté de voir arriver après eux quelques Vaiſſeaux, & dont l'interêt étoit au fond l'unique motif, ſe laſſerent de partager avec eux des alimens, dont ils étoient eux-mêmes fort mal pourvus. Le fils du Chef fut le ſeul dont les ſentimens parurent ſe ſoutenir. Il continua de fournir à Baker tout ce qu'il pouvoit retrancher à ſes propres commodités, ou ſe procurer des autres Négres, par le crédit qu'il avoit dans ſa Nation. Loin de mettre les Anglois en état de vivre, ce ſecours leur devint funeſte, parce que les faiſant balancer s'il ne valoit pas mieux ſouffrir la privation d'une partie du néceſſaire que de s'expoſer encore à manquer de tout; ils n'entreprenoient rien pour ſe délivrer d'une ſi miſérable ſituation. Ainſi leur ſanté & leurs forces s'alteroient de jour en jour. Il en perit cinq, que leurs Compagnons ne purent enterrer ſans verſer des larmes, & ſans s'avertir mutuellement qu'ils devoient s'attendre au même ſort.

Triſte ſéjour qu'il fait parmi les Négres.

Il eſt ramené en Europe par des François.

Ils éprouverent néanmoins la bonté du Ciel, lorſqu'ils furent à l'extrêmité du déſeſpoir. Deux Vaiſſeaux François s'étant préſentés au rivage, la guerre, qui étoit entre les deux Nations, n'empêcha point que les Capitaines ne fuſſent ſenſibles à la pitié. Ils reçurent les Anglois à bord; & Baker, qui parloit fort bien leur Langue, s'attira même de la conſidération & de l'amitié par ſon mérite. Mais étant arrivé en France, il ne ſubit pas moins les loix de la guerre avec ſes Compagnons; c'eſt-à-dire, qu'il demeura priſonnier pendant quelques années, & qu'il ne retourna dans ſa Patrie qu'après avoir payé ſa rançon. Ce fut dans le tems même de ſa captivité qu'il compoſa l'Hiſtoire de ſes malheurs. Son génie poëtique s'y fait quelquefois reconnoître dans les deſcriptions; mais en retranchant ces ornemens ſuperflus, il reſte une Relation fidele, qu'on n'a pas fait difficulté de placer dans les Recueils les plus autentiques.

§. IV.

Voyage du Capitaine Carlet en Guinée.

CARLET. 1564.

LE mauvais ſuccès du dernier Voyage de Guinée, & le prompt retour de deux Capitaines qui ſembloient embarraſſés à juſtifier leur conduite, apprit mieux que jamais, à la Compagnie de Guinée, qu'elle ne pouvoit apporter trop de ſoins au choix de ſes Miniſtres. Il ne ſuffiſoit pas, pour ces grandes entrepriſes, d'entendre le Commerce, & d'avoir une vive paſſion de s'enrichir. Le courage & la prudence n'étoient pas moins néceſſaires que l'habileté. Cependant, après s'être efforcé de réunir toutes ces qualités dans les Capitaines, & n'avoir même épargné aucune dépenſe pour équiper une flotte plus nombreuſe que les précedentes, on reconnut encore qu'avec l'habileté, la prudence & le courage, il falloit ce qu'il a plû aux hommes de nommer du bonheur. De cinq Vaiſſeaux qui partirent en 1564, aux frais de la même Compagnie, & ſous la conduite de David *Carlet*, un des plus braves & des plus ſages Officiers de ſon tems, l'un nommé le *Merlin*, perit avec tout

Réflexions ſur le ſuccès des voyages précedens.

Flotte de cinq Vaiſſeaux, & ſes diverſes diſgraces.

l'Equipage, par la faute d'un Canonier qui mit imprudemment le feu aux poudres. Les autres furent enſuite diſperſés par une affreuſe tempête. Le *Jean-Baptiſte*, pouſſé juſqu'aux Indes Occidentales, arriva au Port de *Burboraota*, ſur la Côte de *Tierra Firma*, d'où il ne revint en Angleterre qu'après une infinité de malheureuſes avantures. Il rapporta des nouvelles encore plus triſtes du reſte de la flotte, quoique ce ne fût pas de ce côté-là qu'on dût les attendre. Il avoit rencontré dans ſes courſes un Vaiſſeau François, nommé le *Dragon Verd*, commandé par le Capitaine *Bontems*, qui revenoit de Guinée. La paix étant conclue entre les deux Nations, les François lui avoient appris que le Capitaine Carler, après avoir perdu par la tempête un des trois Vaiſſeaux qui lui reſtoient, étoit tombé, avec le *Mignon* & le *Star*, dans une flotte Portugaiſe, vers la Côte de Mina, & qu'il n'avoit pû ſe dégager avec le Mignon qu'il montoit lui-même, qu'en perdant le Star. De-là il étoit allé ſe radouber ſur la Côte, où les Négres l'ayant ſurpris avec une douzaine de Matelots, l'avoient livré aux Portugais. Son Vaiſſeau, fort maltraité dans le combat, & réduit preſqu'à la moitié de l'Equipage, n'avoit pas laiſſé de s'échaper plus heureuſement; mais ſuivant le récit des François, il y avoit peu d'apparence qu'il eût pu tromper longtems les recherches de l'Ennemi, ou qu'il fût en état de ſoutenir les difficultés de la navigation pour revenir en Angleterre. En effet, comme il ne paroît point qu'on ait jamais été mieux inſtruit de ſon ſort, il faut le compter au nombre de ceux qui perirent dans ce fatal voyage.

CARLET. 1564.

CHAPITRE VIII.

Voyage du Capitaine Georges Fenner aux Iſles du Cap Verd en 1566.

LES (*a*) obſervations que pluſieurs flottes Angloiſes avoient faites en divers tems ſur la ſituation & les propriétés des Iſles du Cap-Verd, inſpirerent à quelques riches Marchands la curioſité de les reconnoître avec plus de ſoin. Ils n'ignoroient pas que les François y avoient depuis longtems quelque commerce; mais la paix ne laiſſoit rien à craindre de cette Nation; & juſqu'alors il ne paroiſſoit point qu'elle s'attribuât des droits excluſifs, ſur un lieu où elle n'avoit pas formé le moindre Etabliſſement. Les Portugais étoient les ſeuls Ennemis qu'une flotte Angloiſe eût à redouter, non-ſeulement parce que le Portugal ne pouvoit manquer de renfermer le Cap-Verd dans le Privilége qu'il avoit obtenu du Saint-Siege, mais plus encore par cette vieille haine, que tant de combats & d'outrages mutuels avoient rendue comme naturelle entre les deux Nations.

FENNER. 1566.

Deſſein de ce voyage.

Cette crainte n'empêcha point la Compagnie qui s'étoit formée à Londres d'équiper trois Vaiſſeaux; le *Caſtle*, le *Mayflower*, & le *Georges*, dont elle donna le commandement à trois Capitaines experimentés; Georges *Fenner*,

(*a*) Cette Relation ſe trouve dans le deuxiéme Tome d'Hackluyt, ſous le titre de Voyage of M. Georges Fenner, quoiqu'écrite par *Walter Wreen*.

FENNER. 1566.

Amiral, Edouard *Fenner*, Vice-Amiral, & Jean *Haywood*. Elle y joignit une Pinace. La flotte partit le 10 de Décembre, & dès le 15 au matin, elle découvrit le Cap de Finiſterre. Mais dans la même nuit elle avoit perdu la vûe de ſon Amiral; ce qui l'obligea de ſuivre la Côte de Portugal, où le cours du vent fit juger qu'il pouvoit avoir été pouſſé. On rencontra le 18 un Vaiſſeau François, qui n'avoit point apperçu l'Amiral. Après quelque incertitude on prit le parti de s'avancer juſqu'aux Canaries. Le 25 on eut la vûe de Porto-Santo; &, trois jours après celle de Madere, qui n'en eſt qu'à ſix (*a*) lieues. Enfin l'on arriva le 28 à l'Iſle de Tenerife, où l'on jetta l'ancre du côté de l'Eſt, dans une petite Baye, ſur quarante toiſes de fond.

Départ de trois Vaiſſeaux.

Ils perdent de vûe leur Amiral.

Ils jettent l'ancre à Tenerife & cherchent à prendre langue.

L'inquiétude où l'on étoit pour l'Amiral, avoit fait prendre le parti de l'attendre pendant quelques jours. Les Anglois ne découvrirent autour d'eux que trois ou quatre petites maiſons. Ils y apprirent qu'au fonds de la Baye ils trouveroient toutes ſortes de rafraichiſſemens dans une petite Ville nommée *Santa-Cruz*, dont ils n'étoient éloignés que d'une lieue. Le Vice-Amiral n'ayant aucune défiance des Eſpagnols, avec qui l'Angleterre n'avoit rien alors à démêler, prit le parti de s'avancer ſeul, en laiſſant le Georges à l'entrée de la Baye. Mais à peine fut-il à la portée du canon, qu'on lui en tira pluſieurs coups, ſans qu'il vît paroître perſonne à qui il pût demander la raiſon d'un procédé ſi bruſque. Il ſe retira auſſi-tôt vers l'autre Vaiſſeau, d'où les deux Capitaines écrivirent une lettre fort civile au Commandant Eſpagnol, pour ſe plaindre, & lui demander des explications. *Walter Wreen* & *Courtiſe* furent chargés de cette commiſſion, avec ſix hommes qui les accompagnerent dans la Chaloupe. Ils s'approcherent du rivage, quoique les flots fuſſent extrêmement agités. Il s'y trouva trente Eſpagnols, à qui Wreen déclara qu'il apportoit une lettre pour le Gouverneur, & qu'il ſouhaitoit qu'elle lui fût remiſe auſſi-tôt. Un Eſpagnol lui répondit qu'il pouvoit deſcendre, & que les Anglois ſetoient reçus volontiers. Wreen, averti par une injure ſi récente, proteſta qu'il attendroit la réponſe du Gouverneur à ſa lettre. Alors le même Eſpagnol s'approchant de la Chaloupe à la nage, tendit la main pour y être reçu. On lui remit la lettre enfermée dans une veſſie. Il retourna au rivage, comme il en étoit venu, & Wreen lui vit prendre en effet le chemin de la Ville. Cependant le nombre des Eſpagnols paroiſſant groſſir, & quelques-uns même étant armés d'arquebuſes, il crut que la prudence devoit lui faire éviter des périls inutiles. Il retourna vers la flotte, après avoir déclaré qu'il attendroit la réponſe à bord.

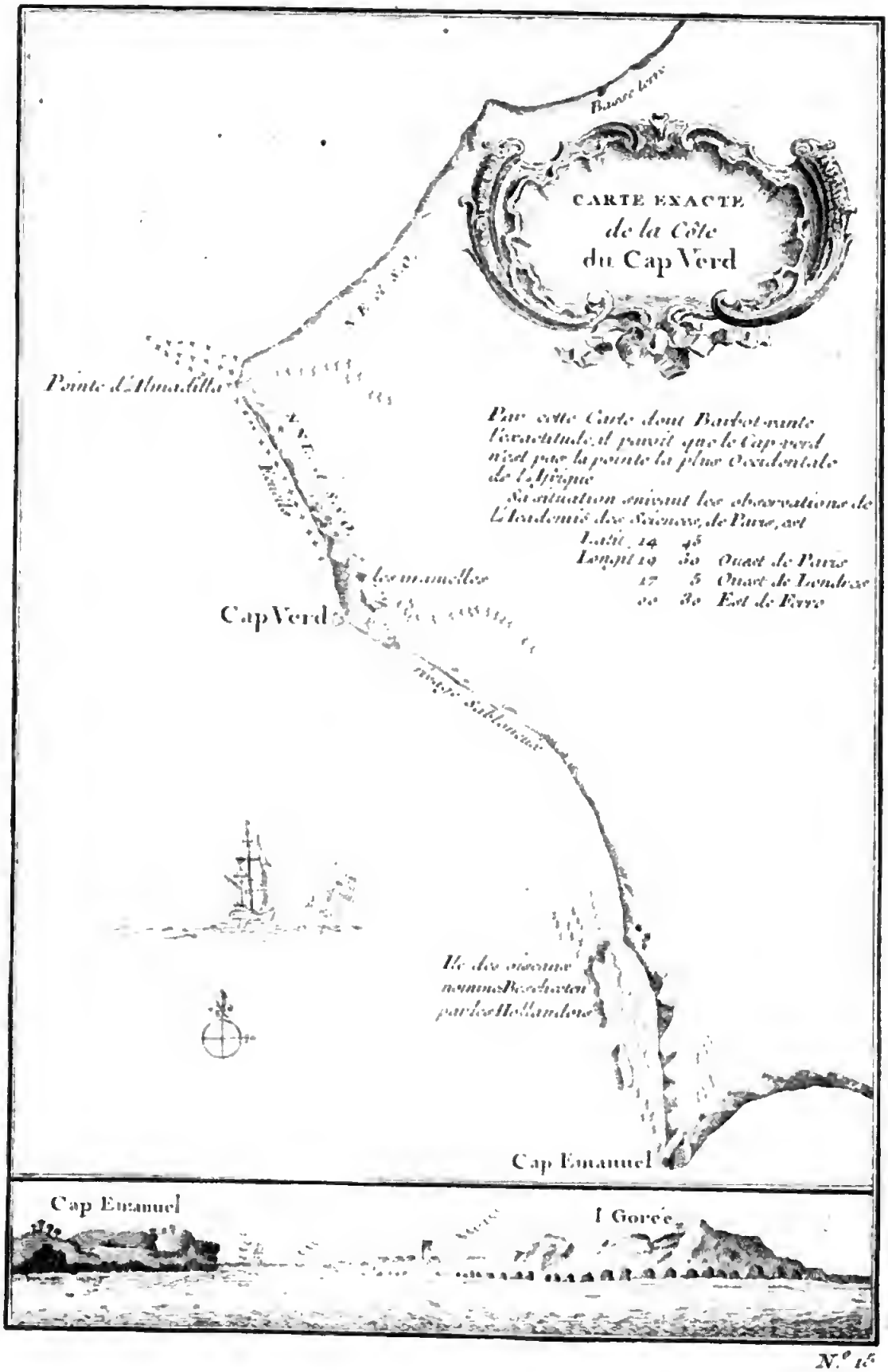
Défiance des Eſpagnols.

Le reſte du jour & la nuit ſuivante ſe paſſerent inutilement à l'attendre. Mais le lendemain on vit arriver une Barque, avec cinq ou ſix perſonnes, qui avoient à leur tête le frere du Gouverneur. Il ſe préſenta civilement; &, pour donner plus de poids à ſes excuſes, il accorda d'abord aux Anglois, non-ſeulement la liberté de deſcendre, mais celles de trafiquer dans l'Iſle; en leur offrant même des Otages, s'ils faiſoient difficulté de prendre confiance à ſa parole. On n'épargna rien pour le bien traiter. Mais quoiqu'il eût renouvellé ſa promeſſe au ſujet des Otages, on ne vit paroître perſonne après ſon départ; ce qui fit naître aux Anglois des ſoupçons fort juſtes. Cependant comme il n'étoit pas queſtion d'en venir aux hoſtilités, le Vice-Amiral

Apparences d'amitié mal ſoutenues.

(*a*) A douze.

envoya



*Par cette Carte dont Barbot-ainé
Lieutenant de Port a dressé
il paroit que le Cap-vert
n'est pas la pointe la plus Occidentale
de l'Afrique*

*Sa situation suivant les observations de
l'Académie des Sciences, de Paris, est*

Latit.	*14*	*45*
Longit.	*19*	*30 Ouest de Paris*
	17	*5 Ouest de Londres*
	00	*30 Est de Ferro*

N.° 16

envoya le lendemain à la Ville deux des principaux Anglois, qui furent reçus fort galamment avec leur ſuite, ſans qu'on leur dit un ſeul mot des Otages. Cette conduite des Eſpagnols parut ſi difficile à comprendre, que pour éviter des explications délicates, on prit le parti de lever l'ancre. Mais Wreen, Auteur de cette Relation, proteſte, qu'avec moins de patience que le Vice-Amiral, il auroit exigé l'exécution de leurs promeſſes. Tous les Anglois des deux Vaiſſeaux partirent dans les mêmes ſentimens, & ce levain de vengeance ne fit que fermenter, juſqu'à d'autres occaſions qui le firent éclater.

FENNER. 1566.

Les Anglois partent mécontens.

A deux lieues de Santa-Cruz on découvrit une autre Ville qui ſe nomme *Anagona*. Comme l'inquiétude n'étoit pas diminuée pour l'Amiral, on alla mouiller dans une autre Baye de la même Iſle à douze ou treize lieues de Santa-Cruz, vis-à-vis la maiſon d'un Eſpagnol nommé *Petro de Souzès*, où l'on apprit que l'Amiral s'étoit arrêté au même lieu ſix jours auparavant, & qu'il avoit remis à la voile pour Gomera.

On ſe hâta de le ſuivre. Il avoit jetté l'ancre à Gomera, pour attendre à ſon tour les deux Vaiſſeaux qui le cherchoient. Ils acheterent enſemble dans cette Iſle une proviſion de vin, qu'ils trouverent beaucoup plus cher qu'à Tenerife, où le reſſentiment du Vice-Amiral l'avoit empêché de s'en fournir. Le 10 ils tournerent leurs voiles vers l'Afrique, pour ne plus s'arrêter qu'au terme de leur voyage.

Ils retrouvent leur Amiral.

Malgré l'habileté des Pilotes, ils allerent tomber contre leur intention au Cap Blanco ſur la Côte de Guinée. Pour réparer leur erreur ils ſuivirent les Côtes juſqu'au Cap Verd, où ils jetterent l'ancre à un mille du rivage. Quoiqu'ils n'aſpiraſſent qu'à gagner les Iſles du même nom, l'Amiral Fenner & les deux autres Capitaines, qui faiſoient ce voyage pour la premiere fois, ne réſiſterent point à l'envie de voir de plus près la belle perſpective qu'ils avoient devant les yeux. Le Cap Verd eſt formé par deux petites montagnes rondes, qui s'avancent à une lieue l'une de l'autre; & l'eſpace qui les ſépare eſt couvert d'une multitude d'arbres, dont la verdure a fait donner à cette pointe le nom de Cap Verd. Tous les Officiers de la flotte avoient dîné le même jour à bord de l'Amiral. Ce fut apparemment dans la chaleur du vin de Gomera, dont ils avoient fait proviſion, qu'ils ſe déterminerent à deſcendre ſur le rivage. Un Particulier, qui connoiſſoit cette Côte, les avoit aſſurés que les Habitans, quoique nuds & de couleur noire, ne manquoient pas d'intelligence & d'humanité. Vingt des principaux Anglois, Officiers & Marchands, ſe mirent dans deux Chaloupes, avec l'Amiral à leur tête. En touchant au rivage, ils y trouverent une centaine de Négres, qui ſembloient s'y être rendus pour les y attendre. Ils étoient ſans arcs & ſans fléches. Les Marchands s'en approcherent ſans défiance, & ſuivant la coutume du Pays, ils leur propoſerent d'abord de ſe donner mutuellement des ôtages. Cette offre fut acceptée, mais à condition que les Anglois en donneroient cinq, & les Négres trois ſeulement. L'échange s'étant fait de bonne foi, on parla auſſi-tôt de commerce. Les Anglois déclarerent qu'ils avoient apporté des étoffes de laine, du linge, du fer, du fromage & d'autres marchandiſes. Les Négres à leur tour promirent du muſc, de l'or & du poivre. La ſatisfaction parut mutuelle. Du côté des Anglois on ne refuſa point de

Erreur dans leur courſe.

Ils abordent au Cap-Verd.

Caractere des Habitans.

Propoſitions de commerce.

FENNER. 1566.

faire venir, à la priere des Négres, divers eſſais des marchandiſes d'Europe. Dans cet intervalle les cinq ôtages Anglois ſe promenerent ſur le rivage avec les Négres qui les gardoient; & l'Amiral, avec le reſte de ſa ſuite, étant entré dans ſa Chaloupe, y avoit fait entrer les trois ôtages de ces Barbares.

L'autre Chaloupe étant revenue avec les marchandiſes, on fit préſent aux Négres de quelques flacons de vin & de quelques morceaux de biſcuit & de fromage qu'elle avoit apportés. Alors deux de leurs ôtages demanderent d'être remis à terre ſous prétexte de maladie, en promettant que leur place ſeroit auſſi-tôt remplie par deux autres Négres. On ne leur refuſa point cette grace. Mais un des ôtages Anglois les voyant approcher du rivage, parut fort allarmé de leur retour. Il courut au bord de la mer, pour s'en plaindre. Les Négres qui le gardoient voulurent l'arrêter. Il n'en fut que plus ardent à ſauter dans la Chaloupe, tandis que les deux ôtages Négres ſauterent de leur côté ſur la terre. Le troiſiéme, qui étoit encore avec l'Amiral, fut porté par ce ſpectacle à ſe jetter auſſi-tôt à la nage, ſans qu'on pût l'empêcher auſſi de rejoindre ſes Compagnons. Tous ces mouvemens ſe firent avec une extrême promptitude. Mais à peine les Négres virent-ils leurs Otages hors de danger, qu'ils ſe jetterent ſur les quatre Anglois qui ſe trouvoient parmi eux : ils les dépouillerent de leurs habits, & les laiſſerent nuds ſur le rivage. Enſuite paroiſſant armés de leurs arcs, qui n'étoient point apparemment fort éloignés, ils lancerent ſur les Chaloupes une prodigieuſe quantité de fléches. Elles ſont empoiſonnées, & la bleſſure en eſt incurable ſi elle n'eſt auſſi-tôt ſuccée, ou ſi l'on ne ſe hâte de couper la partie. Trois heures après le coup, on ſent que le poiſon gagne le cœur. Il ôte l'appétit, il cauſe des vomiſſemens; & juſqu'à la mort on ſe ſent de l'averſion pour toutes ſortes d'alimens & de liqueurs. Ce fut par l'exemple de quelques Anglois bleſſés qu'on acquit cette triſte connoiſſance.

Défiance des Anglois qui produit celle de Négres.

La guerre ſe déclare.

Après cette déclaration de guerre, les Négres emmenerent leurs Otages à leur Ville, qui eſt éloignée d'un mille du rivage. Le jour ſuivant, on renvoya la Chaloupe au rivage, avec huit hommes conduits par un interpréte François, parce qu'il ſe trouvoit un Négre qui parloit aſſez bien cette langue. Ils porterent deux arquebuſes, deux boucliers & un manteau, préſent ſi conſidérable pour les Négres, qu'on ſe promettoit de les engager tout d'un coup par cette galanterie à traiter de la rançon des quatre Priſonniers. Ces Barbares apprenant dans quel deſſein on retournoit vers eux, parurent au nombre de cinquante ou ſoixante, avec les Otages. William *Batz*, qui en étoit un, ne ſe vit pas plutôt à un jet de pierre de la mer, que s'échappant d'entre ceux qui le conduiſoient, il courut de toutes ſes forces vers la Chaloupe. Mais ils furent plus prompts que lui pour l'arrêter. Ils le maltraiterent beaucoup, & le firent reconduire à leur Ville avec ſes Compagnons, par un détachement de Négres armés. Ceux qui reſterent au rivage, recommencerent à tirer ſur la Chaloupe, & bleſſerent à la jambe un Matelot à qui les Chirurgiens eurent beaucoup de peine à ſauver la vie.

Les Négres enlevent les ôtages Anglois.

L'Amiral ne laiſſa pas de renvoyer encore, & de faire offrir aux Négres tout ce qu'ils pourroient déſirer pour la rançon des quatre Anglois; mais ils refuſerent nettement de les rendre. Leur réponſe fut que ſix ſemaines aupa-

Ils refuſent de les rendre.

ravant, un Vaiſſeau Anglois, paſſant ſur cette Côte, avoit enlevé trois Négres, & que la Nation demandoit qu'ils fuſſent rendus; ſans quoi l'on offriroit inutilement la cargaiſon entiere des trois Vaiſſeaux pour la reſtitution des Otages. FENNER. 1566.

Le 21 il arriva un Vaiſſeau François de 80 tonneaux, qui venoit trafiquer au Cap. Les Anglois raconterent leur malheureuſe avanture au Capitaine, & le voyant fort bien avec les Négres, ils le prierent de négocier la rançon de leurs gens. L'Amiral lui promit même cent livres ſterling, s'il obtenoit leur liberté; & ſe repoſant ſur ſa parole, il réſolut de lever l'ancre. Entre les Anglois bleſſés, il en mourut quatre: un cinquiéme fut obligé de ſe faire couper une jambe pour ſauver ſa vie, un autre demeura boiteux, & ſi foible qu'on n'en put tirer déſormais aucun ſecours. Un Vaiſſeau François rend ſervice aux Anglois.

On partit du Cap-Verd le 26, pour ſe rendre directement aux Iſles qui portent le même nom. Ce n'eſt point à cauſe du voiſinage, puiſque la premiere où l'on tomba eſt à quatre-vingt-ſix lieues du Cap. Elle ſe nomme *Buona Viſta*. Du côté du Nord elle eſt remplie de collines de ſable qui la font paroître fort blanche. On vit dans le paſſage quantité de poiſſons volans. Ils ne ſurpaſſent point les harengs en groſſeur. Il en tomba deux dans une Chaloupe, qui étoit attachée à la queue de ſon Vaiſſeau. Le même jour on jetta l'ancre à une lieue de la pointe la plus occidentale de l'Iſle; & l'on trouva un excellent fond de ſable à dix braſſes; mais on peut s'approcher preſque juſqu'au rivage, avec certitude de trouver le même fond. Les Anglois ſe rendent aux Iſles du Cap-Verd. Iſle de Buona-Viſta.

L'Amiral y envoya auſſi-tôt la Pinace. Wreen, qui s'offrit pour la conduire, ne découvrit que cinq ou ſix petites maiſons ſans aucun Habitant. Tous les Négres s'étoient ſauvés dans les montagnes, à la vûe d'une flotte Angloiſe; trompés par les Portugais, qui leur avoient fait prendre les plus horribles idées de cette Nation. Wreen deſeſperoit de les joindre, lorſqu'il apperçut deux Portugais qui s'approchoient volontairement de lui. Ils paroiſſoient ſi pauvres, qu'ils le toucherent de compaſſion. Après leur avoir fait un préſent, pour en tirer quelque explication, il apprit d'eux que l'Iſle n'avoit point d'autres richeſſes que des boucs, & des chévres ſauvages, dont la chaſſe étoit fort difficile; & que les Négres étoient extrêmement féroces. Ce récit pouvoit paroître ſuſpect, mais il étoit confirmé par les apparences, qui ne préſentoient que de la ſtérilité. Les Portugais ajouterent, qu'ils attendoient de Liſbonne, une flotte de dix Vaiſſeaux bien armés, qui devoient arriver inceſſamment, pour aſſurer le Commerce du Portugal. Les Habitans s'effraient.

Ce ne fut pas la crainte qui porta l'Amiral à faire lever l'ancre après ces informations; car il ne les prit au contraire que pour un artifice. Mais il voulut reconnoître les autres Iſles, pour régler ſa conduite ſur ces obſervations. Il alla mouiller le 30, dans la Baye d'une petite Iſle, qui n'eſt qu'à une lieue de Buona Viſta, où il fit d'abord une pêche fort abondante. On y eſt en ſûreté, ſur quatre ou cinq braſſes de fond, du côté du Sud; mais il faut ſe défier du milieu de la Baye, qui eſt parſemée de rocs, quoiqu'ils ſoient aſſez couverts d'eau pour en dérober la vûe. L'Amiral deſcendit ſur le rivage, avec une troupe d'Anglois bien armés. Il alla droit à quelques maiſons, où il trouva douze Portugais. Il n'y en a pas plus de trente dans toute l'étendue de l'Iſle, ſans aucun mêlange de Négres. Ce ſont des cri- Autre Iſle du Cap-Verd. Par qui elle eſt habitée.

FENNER. 1566.

minels, bannis pour un certain tems, qui ſont commandés par un ſeul Officier. Ils n'ont pour nourriture que des chévres, & des poules, avec de l'eau fraîche. Le poiſſon, qui eſt en abondance autour de l'Iſle, les tente ſi peu qu'ils n'ont pas un ſeul Bateau pour la pêche. Ils raconterent à l'Amiral que cette Iſle avoit été donnée par le Roi du Portugal à un Gentilhomme de ſa Maiſon, qui ſe faiſoit cent ducats de revenu des ſeules peaux de boucs, dont ils envoyoient une quantité prodigieuſe en Portugal. A ce récit, ils ajoûterent un grand nombre d'exagérations ſur la puiſſance du Roi leur maître, & ſur la jalouſie qui ne lui permettroit pas de ſouffrir les viſites des Anglois dans ces Iſles. Ils parlerent de la flotte qu'ils attendoient, mais avec des circonſtances ſi différentes du premier récit de Buona Viſta, qu'elles confirmerent l'Amiral dans l'opinion qu'il s'en étoit déja formée. L'indignation que les gens de ſa ſuite en conçurent les auroit portés à quelques violence, s'il ne les eut contenus par un ordre formel. Il n'avoit rien à redouter des Inſulaires, & rien à prétendre dans un lieu ſi pauvre. Cependant il ſe fit montrer toutes les parties de l'Iſle, où les Portugais le conduiſirent civilement ſur des ânes, qui ſont leurs ſeules montures. Ils lui donnerent le plaiſir de la chaſſe aux boucs, & ce n'étoit pas ſans peine qu'ils trouvoient le moyen de les forcer dans leurs montagnes. Des biens de cette nature ne répondant point aux eſpérances des Anglois, ils ne tarderent point à lever l'ancre. Wreen obſerve qu'il ne pleut dans cette Iſle que pendant trois mois de l'année; depuis le milieu de Juillet juſqu'au milieu d'Octobre; & que l'air y eſt toujours fort chaud. Les Beſtiaux de l'Europe y meurent en peu de tems, malgré les ſoins qu'on prend pour les conſerver.

Pluies prodigieuſes.

Iſle de Mayo.

On paſſa de cette Iſle, le 3 de Février, dans celle de *Mayo*, qui en eſt à quatorze lieues. Il fallut quelques précautions pour éviter un grand rocher qui eſt entre les deux Iſles; quoiqu'il ne ſoit pas fort dangereux, parce qu'on l'apperçoit ſans ceſſe. On jetta l'ancre au Nord-Oueſt de Mayo, dans une fort belle Baye, où l'on trouve par tout huit braſſes d'eau ſur un excellent fond. Mais l'Iſle étant tout-à-fait déſerte, on gagna dès le lendemain celle de San-Jago, qui n'en eſt qu'à cinq lieues, Eſt quart de Sud. En arrivant à la pointe de l'Oueſt, les Anglois découvrirent un Port fort commode; &, ſur le rivage, une petite Ville, avec un Fort, & une plate-forme. Ils réſolurent d'y jetter l'ancre, dans l'eſpérance d'y commencer quelque trafic: mais avant que la flotte fût à la portée du canon, elle en entendit deux coups, qui lui firent reprendre ſon tour au long de la Côte extérieure, pour aller mouiller dans la premiere Baye. On y trouva un fort bon fond, & l'on n'apperçut dans les terres qu'un petit nombre de maiſons diſperſées. L'Amiral ſe rappelloit avec étonnement, que pendant pluſieurs jours qu'il avoit paſſés avec les Portugais, dans l'Iſle dont Wreen n'a pas marqué le nom, ils ne lui avoient pas parlé de l'établiſſement qu'il devoit trouver à San-Jago. Avant la nuit, il obſerva ſur la Côte, qui eſt baſſe & unie, pluſieurs perſonnes à cheval & à pied, dont l'agitation ſembloit marquer beaucoup d'inquiétude.

Iſle de San-Jago.

Ce que les Anglois y apperçoivent.

Le lendemain on vit paroître, au rivage même, une compagnie beaucoup plus nombreuſe. L'Amiral envoya auſſi-tôt la Chaloupe, pour demander ſi l'on étoit diſpoſé à recevoir quelques propoſitions de commerce. On

Digitized by Google

lui fit dire que s'il ne venoit qu'en qualité de Marchand, non-ſeulement il ſeroit reçu avec joie, mais qu'on lui offroit tous les rafraîchiſſemens dont il auroit beſoin, & qu'on deſiroit ſeulement d'avoir là-deſſus une conférence avec lui. Cette réponſe lui cauſa beaucoup de ſatisfaction. Il fit préparer auſſitôt les Chaloupes, pour ſe rendre au rivage; mais dans la crainte de quelque trahiſon, il les fit mettre en état de défenſe. FENNER. 1566. Ils prennent confiance aux Portugais.

En approchant de la terre, il fut ſurpris de voir que le nombre des Portugais ne montoit pas à moins de trois cens chevaux & de deux cens hommes d'infanterie. Ce ſpectacle étoit capable de lui inſpirer quelque défiance. Il ſe fit précéder de ſon Eſquif, avec un Pavillon de paix, pour leur demander encore une fois quelles étoient leurs intentions. Ils répondirent, avec beaucoup de proteſtations & de ſermens, qu'elles étoient ſinceres, & qu'ils ne penſoient qu'à commercer de bonne-foi. Ils ajoûterent que leur Commandant étant avec eux ſur le rivage, ils prioient l'Amiral Anglois de deſcendre, pour conférer avec lui. La Pinace eut ordre de s'approcher. Les Portugais étendirent les bras & firent divers ſignes d'amitié à meſure qu'elle avançoit. Cependant, Wreen, qui étoit chargé des ordres de l'Amiral, leur déclara qu'il ne toucheroit point au rivage ſans avoir obtenu des ſûretés convenables. On promit de lui envoyer deux Otages dont il ſeroit ſatisfait; & remettant le commerce au lendemain, parce que la nuit commençoit à s'approcher, on lui annonça que les Habitans avoient de l'or, des vivres, des Négres, & d'autres biens à donner en échange pour les Marchandiſes d'Angleterre. L'Amiral reçut toutes ces offres avec tant de ſatisfaction, qu'en ſe retirant pour aller paſſer la nuit ſur ſon bord, il fit faire une décharge de toutes les arquebuſes, & de cinq ou ſix pieces de canon qu'il avoit ſur ſes Chaloupes. Artifices qu'on employe pour les tromper.

Cependant toutes ces apparences de ſincérité & d'amitié n'étoient, de la part des Portugais, qu'un noir artifice, pour aſſûrer l'exécution du plan qu'ils avoient déja concerté. Ils avoient, à trois lieues du rivage, derriere une pointe qui bornoit les yeux à l'Oueſt, une Ville ſur le bord de la mer, où ils faiſoient armer, avec la derniere diligence, quatre Caravelles & deux Brigantins. Ils y mirent tous les hommes & tout le canon que ces ſix Bâtimens pouvoient porter; & dès que la nuit fut arrivée, il les firent avancer à la rame, en ſuivant de fort près les Côtes; de ſorte que la terre étant fort haute & la nuit aſſez obſcure, ils ne furent apperçus des Anglois que lorſqu'ils furent vis-à-vis du Mayflower. Encore la confiance avoit-elle répandu tant de joie dans l'Equipage, & même parmi les Matelots de garde, qu'on y faiſoit trop de bruit pour être capable d'entendre celui des ennemis. Il n'y avoit point d'artillerie préparée, & tout le reſte étoit dans le même déſordre. Les Portugais arment contre eux & viennent les attaquer.

Les Portugais s'étoient donc approchés à la portée du canon, lorſqu'un Matelot du Mayflower, appercevant quelque lumiere à ſi peu de diſtance, jetta les yeux par hazard, & découvrit les ſix Bâtimens. Il donna auſſi-tôt l'allarme. Mais, dans la premiere ſurpriſe, on eſſuya la premiere décharge des ennemis, ſans avoir rien à leur oppoſer. Elle n'eut point d'effet dangereux. Deux pieces de canon, qu'on eut bien-tôt mis en état de tirer, leur firent perdre l'eſpérance de mettre le feu au Vaiſſeau avant qu'on pût ſe re-

FENNER. 1566.

connoître. Cependant ils eurent le tems de faire une ſeconde décharge, tandis qu'on diſpoſoit le reſte de l'artillerie; & les Anglois, fort incommodés de pluſieurs coups, prirent le parti de couper leurs cables pour ſe retirer vers l'Amital. Ils furent pourſuivis quelques momens; mais l'Amiral ayant fait entendre qu'il n'étoit pas éloigné, les Portugais ſe retirerent, avec le chagrin d'avoir manqué leur entrepriſe.

Les Anglois levent l'ancre.

Quoique les ténébres n'euſſent pas permis de reconnoître la groſſeur de leurs Vaiſſeaux, leur haine demeuroit ſi bien prouvée, malgré l'incertitude de leurs forces, qu'on ne balança point à s'éloigner avant le jour. Ce ne fut pas néanmoins pour prendre la fuite; car on alla mouiller dès le lendemain à douze lieues de San-Jago, dans une autre Iſle qui ſe nomme *Fuego*. La prudence obligea ſeulement de demeurer à la diſtance d'une lieue, vis-à-vis une Chapelle blanche, qui eſt à la pointe de l'Oueſt. Il ne falloit pas d'autre marque que l'Iſle étoit habitée par des Portugais; mais on découvrit en même-tems une petite Ville à une demie-lieue de la Chapelle. Le nom de cette Iſle lui vient d'une montagne extrêmement haute, qui brûle continuellement. Trois Habitans ſe préſenterent ſur le rivage, ſans paroître effrayés d'appercevoir ſi près d'eux une flotte étrangere. L'Amiral fut aſſez maître de ſes reſſentimens pour ne pas ſouffrir qu'ils fuſſent inſultés. Il fit avancer la Chaloupe; & Wreen, qui ſe chargeoit volontiers de ces commiſſions, apprit d'eux qu'il y avoit près de la Chapelle une ſource d'eau fraîche, où l'on ne fit pas difficulté de renouveller la proviſion des trois Vaiſſeaux. Les trois Portugais, que le ſeul hazard ſembloit avoir amenés dans ce lieu déſert, marquerent beaucoup de regret à l'Amiral de l'inſulte qu'il avoit reçu à San-Jago; mais il douta que ce ſentiment fût ſincere, lorſqu'ils eurent ajoûté qu'il étoit défendu aux Habitans de Fuego, d'entretenir le moindre commerce avec les François & les Anglois, & de leur fournir même des vivres, lorſqu'ils pourroient s'en défendre par la force. C'étoit un avis dont il étoit facile de pénétrer le ſens. Auſſi l'Amiral ne s'arrêta-t'il que pour leur faire des queſtions fort indifférentes, tandis que les Chaloupes alloient & venoient de la flotte à la fontaine. Il apprit encore que, trois ans auparavant, l'Iſle entiere avoit failli d'être abîmée par les éruptions de la montagne; qu'elle produiſoit une grande abondance de millet, qui tenoit lieu de blé aux Habitans, & des pois ſemblables à ceux de Guinée; qu'elle avoit différentes ſortes de beſtiaux, & quantité de chévres; que l'unique marchandiſe du Pays étoit le coton, qu'on y cultivoit avec beaucoup de ſoin; enfin, qu'il y avoit peu de ſûreté pour les Anglois à demeurer long-tems à l'ancre ſi près de la Côte, parce qu'outre pluſieurs Vaiſſeaux qui étoient dans le Port, on attendoit à tous momens la grande flotte de Liſbonne, dont la commiſſion principale étoit d'éloigner les Etrangers des Etabliſſemens Portugais.

Ils trouvent des Portugais plus humains dans une autre Iſle.

Propriétés de cette Iſle.

Vûe des Portugais, & réſolution des Anglois.

La fin de ce diſcours fit ouvrir les yeux aux Anglois. Ce n'étoit point apparemment ſans deſſein que ces trois hommes s'étoient trouvés ſur le rivage à l'arrivée de la Chaloupe. L'Amiral crut, avec beaucoup de vraiſemblance, que les Portugais de l'Iſle, pour éviter l'occaſion d'en venir aux armes, avoient voulu tenter l'artifice, en faiſant inſinuer à des Etrangers, dont ils redoutoient les approches, tout ce qu'ils avoient crû propre à leur faire pren-

Digitized by Google

dre la réſolution de s'éloigner ſans violence. Si cette ruſe leur réuſſir, ce fut par des raiſons fort différentes. L'Amiral conſidéra que ſes ordres n'étoient pas de porter la guerre aux Iſles du Cap Verd, & que la Compagnie de Londres l'ayant envoyé dans la fauſſe ſuppoſition que les Portugais n'y avoient aucun Etabliſſement régulier qui pût s'oppoſer à la liberté du commerce, il y auroit de l'imprudence à riſquer trois bons Vaiſſeaux, dans une occaſion dont il ne voyoit point de fruit à recueillir. Quand l'arrivée de cette redoutable flotte, dont les Portugais de chaque Iſle l'avoient menacé comme de concert, n'auroit été qu'une fable inventée pour l'effrayer, il conçut que les forces réunies de toutes les Iſles l'emporteroient ſur les ſiennes. Cependant, pour ne rien donner à la crainte, il paſſa dans une autre Iſle nommée *Brava*, qui eſt à deux lieues de Fuego. Il n'y trouva que trois ou quatre Portugais; mais la multitude des chévres ſauvages, & l'abondance des beaux arbres que la terre y produiſoit naturellement, lui perſuaderent qu'elle pouvoit être facilement peuplée.

FENNER. 1566.

Iſle de Brava, naturellement fertile.

Le 25 de Février, il réſolut d'abandonner entiérement les Iſles du Cap Verd; & cinglant en pleine mer, ſans que l'Auteur de la Relation faſſe connoître quelles étoient ſes vûes, il arriva, après vingt-huit jours de navigation, à la vûe des Iſles Açores. Si c'étoit la ſeule force du vent qui lui avoit fait tenir cette courſe, il devoit admirer la bizarrerie de ſa fortune, qui le ramenoit toujours au milieu des Portugais. Mais, quoique Wreen n'explique pas nettement le but de ce voyage; il ſemble que le commerce n'étoit qu'un voile qui couvroit d'autres deſſeins. Les Anglois apprenoient, depuis long-tems, que diverſes Nations ſe faiſoient des Etabliſſemens avantageux dans des Iſles déſertes, qui leur ſervoient comme d'entrepôt pour des entrepriſes plus éloignées. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils cherchoient à ſe procurer quelque avantage de la même nature entre l'Afrique & l'Angleterre.

Les Anglois ſe rendent aux Iſles Açores.

Leur deſſein.

Ils ſe trouverent, le 22 de Mars, devant les Iſles de *Flores* & de *Cuervo*, qui ne ſont éloignées entr'elles que de deux lieues. Ils jetterent l'ancre contre celle de Cuervo, vis-à-vis un Village d'environ douze maiſons. Mais le vent y devint ſi furieux, pendant la nuit, qu'ils furent jettés ſur la Côte de l'Iſle de Flores, après avoir perdu une de leurs ancres. Ils en perdirent deux autres, en voulant réſiſter à la tempête, qui dura pendant près de trois jours. Enfin, ils ſe livrerent au vent, qui les pouſſa vers l'Iſle de *Faial*, ou de *Fyal*. Elle a, près d'elle, trois autres Iſles, *Pico*, *Saint-Georges*, & *Graciоſa*. Dans le déſordre de la flotte, ils ne jugerent point à propos de s'y arrêter, d'autant plus qu'en paſſant au Sud-Oueſt de Fyal, vis-à-vis d'une belle Baye, ils crurent appercevoir pluſieurs mâts, qui leur firent douter ſi ce n'étoit pas la grande flotte Portugaiſe dont on les avoit menacés. Ils continuerent de ſuivre le cours du vent juſqu'à l'Iſle de Tercere, où ils arriverent le 8 de Mai. Un Vaiſſeau Portugais, qu'ils y rencontrerent, les allarma ſi peu, que ſe trouvant preſque ſans cables & ſans ancres, ils réſolurent de le joindre, dans l'eſpérance qu'il en auroit quelqu'un de ſuperflu dont ils pourroient s'accommoder. Mais le jour ſuivant, ils le virent accompagné d'un autre Vaiſſeau & de deux Caravelles. Alors ne doutant point que ce ne fût une partie de la grande flotte, qui pouvoit avoir été diſper-

Iſles de Flores & de Cuervo.

Ils rencontrent deux Vaiſſeaux Portugais.

FENNER. 1566.

ſée par la tempête, ils ſe crurent dans la néceſſité de ſe préparer au combat. Un des deux Vaiſſeaux Portugais étoit une Galeaſſe royale de quatre cens tonneaux, montée de trois cens hommes, & d'une bonne artillerie de fonte.

Combat des Portugais & des Anglois.

Il fut le premier qui ſe mit en mouvement à la vûe des Anglois. Sa bordée, qu'il lâcha auſſi-tôt, fut ſi terrible qu'elle cauſa un déſordre affreux ſur le Vaiſſeau de l'Amiral. Cependant le Mayflower lui rendit une partie du mal, tandis que l'Amiral, ſe remettant du premier trouble, s'efforça auſſi de venger ſa propre diſgrace. On continua de ſe canonner pendant le reſte du jour, mais ſans être tenté de s'approcher davantage; ce qui fit juger aux Anglois que les ennemis attendoient leurs autres Vaiſſeaux, pour s'aſſurer de la victoire avec moins de danger. L'Amiral, trop maltraité pour s'obſtiner à ſe défendre, vit arriver avec joie, les ténébres, qui lui faciliterent le moyen de s'éloigner. Les trois Vaiſſeaux ſe rejoignirent heureuſement à la pointe du jour; & le Capitaine du Mayflower fit paſſer huit de ſes gens ſur l'Amiral, à la place d'autant de bleſſés, qui furent tranſportés ſur ſon bord.

Retour en Angleterre.

Il ne reſtoit plus qu'à retourner promptement en Angleterre, où la flotte arriva le 6 de Juin. L'Auteur n'explique pas mieux les ſuites que les motifs de ce voyage.

CHAPITRE IX.

Voyage de Thomas Stephens à Goa, ſur la Flotte Portugaiſe en 1579.

STEPHENS. 1579.

Remarques préliminaires.

LES navigations qu'on a lues juſqu'ici n'ayant été que l'eſſai des Anglois, on n'a pû ſe diſpenſer de leur donner place dans ce Recueil, au riſque de cauſer un peu d'ennui par la ſtérilité des événemens. Mais la ſcene va s'ouvrir à des entrepriſes plus importantes. Le voyage dont je commence l'hiſtoire paſſe pour le premier que les Anglois ayent fait aux Indes. Il mérite cette diſtinction, quoiqu'il n'ait été fait que par un particulier; puiſqu'il devint la ſource de tout ce que la même Nation a fait de plus éclatant dans cette partie du monde. Ce fut au retour de Stephens que les Anglois, comprénant, par ſes recits & ſes obſervations, combien ils avoient négligé leurs avantages, depuis que le Portugal accumuloit des tréſors, auſquels toutes les Nations de l'Europe avoient les mêmes droits d'aſpirer, s'enflammerent des deux puiſſantes paſſions de l'intérêt & de la gloire, & prétendirent à des biens dont on ne pouvoit du moins leur refuſer le partage.

Qui étoit Stephens & l'origine de ſon Journal.

La Relation de Stephens ſe trouve dans une Lettre dattée le 10 de Novembre 1579, à Goa. Il marquoit à Thomas Stephens, ſon pere, Marchand de Londres, non-ſeulement les circonſtances de ſon voyage, mais les motifs qui l'avoient porté à l'entreprendre ſans ſa participation; & ce détail hiſtorique étoit accompagné de ſages remarques qu'il le prioit de communiquer à ſa Patrie. Elles y firent toute l'impreſſion qu'il en avoit eſperée. Hackluyt,

Digitized by Google

15 20 25

15

Fort et Tamse G. I St Helene

20

COSTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Depuis le XIe Degré de Latitude Meridionale Jusqu'au Cap de Bonne Esperance

Tirée de la Carte de l'Ocean Meridional Publiée Par Ordre de Mgr le COMTE DE MAUREPAS *en 1739.*

25

30

Nota

★ *Cette marque désigne les Lieux dont la Lat. et la Longitude ont été déterminées par des Observat. Astronomiques*

35

Longitude de l'Isle de Fer

15 20 25

30
35
BENGUELA
MATAMAN
STABERGS
NEGRES
HOTTENTOTS
B. des Poulets
Vieille Benguela
Embomdo
Fort Cabuto
Cuvo R.
le Chateau
S.t Philipe de Benguela
R. des Vaux
Angra de S.t M.l
R. St Francois
B. Furea
B. Tortuas
15
C. des Ilhas
B. des Ilhas
C. Negro
Wapchuy
I. des Lapins
B.e Bardas
Apraya
Roche
C. Antonio Viana
C. Rey Pic
Montanhas
de Fria
C. Frio
ou Cap Frond
Praia das Nuvens
Pontas das Pedras
20
S. Ambroase
Praia da Serra
C. de Siera
Farillons
Angra de Ilhos
C. Rastro de Pedra
ou Rade des Rochers
Serra de S. Thome
ou Montagnas de S.te Thomas
C. de S.t Thomas
Angra de Conepam
25
Praya
Cabinho
Angra de Pequena
I. Junkus
Pont Ilhoos
C. das Voltas
Angra das Voltas
Rochers
Inconnus
Bramidos
Serra de Pendal
Montagnes Escarpées
Morras de Pedra
30
Montagnes des Arcos
B.e St Martin
B.e St Helene
Pedra Negra
C. St Martin
Baye de
Salldagne
I. Dassem
I. Robin
B. de la Table
Fort Hollandois
Cap de Bonne Esperance
B. des Tempetes
ou des Chemises
35
la Fausse Baie
C. des Equilles
Baye des Equilles
30
35
40

N.° 16

Hackluyt, qui nous a conſervé une Piece ſi curieuſe, ne nous apprend pas d'ailleurs de quelle profeſſion étoit le jeune Srephens. Mais il paroît par une autre Lettre, qui ſera citée dans l'endroit qu'elle regarde, qu'il étoit Jéſuite, & qu'il paſſa même le reſte de ſa vie au College de Goa. On trouve auſſi qu'il avoit été élevé dans l'Univerſité d'Oxford, ou *New College*. *Pytard de la Val*, qui étoit priſonnier à Goa en 1608, aſſure que Stephens étoit alors Recteur du College de *Morgan*, dans l'Iſle de *Salſet*.

STEPHENS. 1579. Stephens étoit Jéſuite.

Mais, laiſſant tout ce qui n'appartient point au deſſein de cet Ouvrage, j'entre dans la navigation de Stephens. Il obſerve d'abord que la flotte Portugaiſe, où il fut reçu pour ſe rendre aux Indes Orientales, portoit un grand nombre de femmes & d'enfans, que la foibleſſe du ſexe ou de l'âge n'empêche point de ſupporter la mer avec moins d'incommodité que les hommes. On partit de Liſbonne le 4 d'Avril 1579, au ſon des trompettes & de l'artillerie, ſuivant l'uſage qui s'obſervoit alors en Portugal. Le 10, on étoit à la vûe de *Porto-Santo*, proche de Madere, où l'on rencontra un Vaiſſeau Anglois, qui eut la hardieſſe d'inſulter la flotte de quelques coups de canon, mais en uſant de toutes ſes voiles pour s'échapper auſſi-tôt. Il ne laiſſa point d'eſſuyer, dans ſa retraite, une bordée de l'Amiral Portugais, qui parut l'avoir incommodé beaucoup; & Stephens, plein d'amour pour ſa Patrie, fut fort affligé de voir un ſi beau Bâtiment expoſé à perir, par la folie de ceux qui le commandoient.

Son départ ſur une Flotte Portugaiſe.

La Flotte eſt inſultée par un Anglois.

La flotte Portugaiſe ayant été retenue pendant quatre jours aux Canaries par les vents contraires, Stephens eut le tems d'admirer le Pic de Tenerife. Le tems continua d'être ſi mauvais, qu'on vit peu d'apparence de pouvoir doubler cette année le Cap de Bonne-Eſperance; ce qui n'empêcha point qu'on ne remît à la voile le 14 de Mai, & que paſſant entre les Iſles du Cap-Verd & les Côtes d'Afrique, on ne s'efforçât d'arriver du moins à la Côte de Guinée. On eut beaucoup à ſouffrir dans ce paſſage, ſoit par la chaleur, ſoit par des alternatives continuelles de calme & d'orage. Quelquefois la flotte étoit pluſieurs jours ſans le moindre mouvement, expoſée dans cet intervalle aux plus violentes ardeurs du Soleil, qui augmentoient encore par l'immobilité de l'air & de l'eau. Quelquefois des vents imprévûs s'emparant tout d'un-coup des voiles, cauſoient ſur chaque Bord des déſordres, que les plus habiles Matelots ne pouvoient prévenir. Le plus ſouvent, au long de ces Côtes, l'air eſt épais & nubileux, troublé par le tonnerre, & par des pluies ſi mal-ſaines, que ſi l'eau tombe & s'arrête un moment ſur les viandes, elle y produit auſſi-tôt des vers. Stephens obſerva ſouvent dans ces Mers un corps qui nage ſur l'eau, & qui a quelque reſſemblance avec une crête de coq, mais dont la couleur eſt beaucoup plus belle. Les Portugais l'appellent *Vaiſſeau de Guinée*. Elle eſt ſoutenue par une ſorte d'aîles, qui reſſemblent à celles des Poiſſons, & ſans doute qu'elle en eſt une eſpece; mais on prétend qu'elle eſt ſi venimeuſe qu'il y a du péril à la toucher.

Souffrances dans le voyage.

Obſervation curieuſe.

On n'employa pas moins de trente jours à traverſer l'eſpace qui eſt entre le cinquiéme degré de latitude & l'équateur, qu'on eut enfin le bonheur de paſſer le 30 de Juin. Enſuite les calmes devinrent ſi fréquens juſqu'au Cap, qu'ils cauſerent de l'étonnement aux Matelots les plus expérimentés. Depuis la Ligne, les Vaiſſeaux ne peuvent ſuivre ordinairement la plus courte voie

Difficulté de la navigation.

STEPHENS. 1579.

pour aller au Cap. Ils ſont obligés de porter au Sud, le plus qu'il eſt poſſible, par des raiſons qui ſont connues, & qui n'appartiennent point à cet Ouvrage. Mais à la fin, le vent ſervit ſi bien la flotte Portugaiſe, qu'il lui fit vaincre une partie des difficultés ordinaires, & gagner le Cap preſque directement. Stephens fait ici quelques réflexions ſur la difficulté de naviguer, de l'Eſt à l'Oueſt, ou de l'Oueſt à l'Eſt, parce qu'il n'y a pas de point fixe au Ciel, qui puiſſe diriger un Vaiſſeau. Pour ſuppléer à ce défaut, les Navigateurs font attention aux moindres ſignes qui paroiſſent dans l'air ou ſur mer; & moitié par leur propre expérience, en calculant l'eſpace que leur Vaiſſeau parcourt avec chaque vent, moitié avec le ſecours des Livres & des Journaux d'autrui, ils jugent dans quelle longitude ils ſe trouvent; car ils ſont toujours ſûrs de la latitude. Mais la meilleure méthode, ſuivant l'opinion de Stephens, eſt de remarquer les variations de l'aiguille aimantée. A Saint-Michel, qui eſt une des Açores, dans la même latitude que Liſbonne, elle ſe tourne directement au Nord. Enſuite elle varie ſi fort à l'Eſt, qu'entre cette Iſle & le Cap, la difference eſt de trois ou quatre points. Au Cap *das Agulias*, un peu au-delà du Cap de Bonne-Eſperance, elle retourne au Nord; & vers l'Eſt du même lieu, elle varie encore à l'Oueſt, comme elle a fait auparavant.

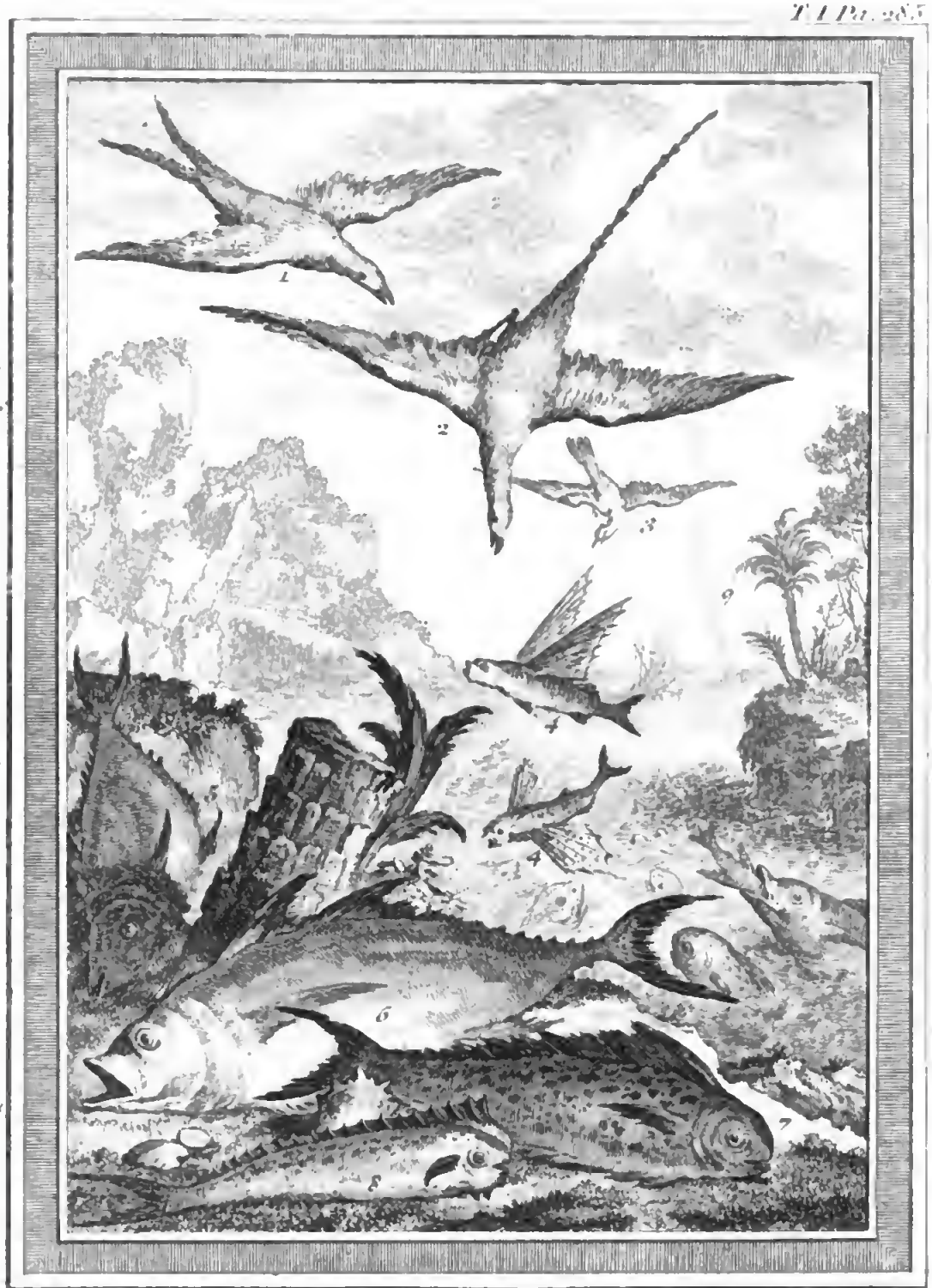
Bonne méthode de Stephens.

Pour ce qui regarde les ſignes, Stephens obſerve que plus on approche des Côtes d'Afrique, plus on trouve d'eſpeces d'oiſeaux ſinguliers. A trente lieues de la Côte, & ſuivant ſon calcul, à deux cens milles des Iſles les plus proches, on commence à voir, à la ſuite des Vaiſſeaux, plus de trois milles ſortes de volariles, dont quelques-uns ont les aîles ſi larges qu'au rapport des Matelots elles n'ont pas moins de ſept pieds. Tous ces animaux ſont ſi gras qu'on ne peut s'imaginer qu'ils manquent de nourriture. Les Portugais les diſtinguent par differens noms, qui expriment quelqu'une de leurs propriétés. Par exemple, ils appellent les uns *Manche de velours*, parce que la ſuperfie de leur plumage reſſemble au velours, & qu'en volant, leurs aîles paroiſſent pliées comme nous plions le coude. Cet oiſeau cauſe toujours d'autant plus de joie aux gens de mer, qu'il eſt le dernier qui ſe faſſe voir à ceux qui approchent du Cap. Dans tous les lieux calmes, proche de la Ligne, Stephens obſerva des poiſſons, que les Portugais appellent *Tuberones*, longs de ſix pieds, & ſi voraces, que non-ſeulement ils avalent tout ce qu'on leur préſente, mais que s'ils voyent quelque aliment ſuſpendu au Vaiſſeau ils s'élancent pour le dévorer. Ils ont toujours, comme en cortége, pluſieurs petits poiſſons autour d'eux, dont trois ou quatre nagent devant, & les autres à leurs côtés. Il y en a d'autres qui s'attachent à leur corps même, & qui paroiſſent ſe nourrir des ſuperfluités qui croiſſent deſſus. Les Matelots prétendent qu'ils y entrent auſſi, & qu'ils trouvent à ſe repaître juſques dans les entrailles du monſtre. On le tue avec de grands crocs, mais plus ſouvent par une eſpece de vengeance, que par goût pour ſa chair, quoiqu'elle ne ſoit pas déſagréable. Les Portugais prétendent qu'il ne ſe trouve que ſous la Zone Torride. Les poiſſons volans ne paroiſſent pas moins des monſtres, à ceux qui les voyent pour la premiere fois. Il eſt ſi étrange d'appercevoir tout-d'un-coup des eſpeces de harangs, qui ſortent de l'eau avec des aîles, & qui traverſent l'air dans un certain eſpace, qu'on a peine à ne les pas prendre pour de vé-

Prodigieux nombre d'oiſeaux vers les Côtes d'Afrique.

Différentes eſpeces.

Digitized by Google



1
Le Frigot ou la queüe fourchue
2
La queüe de paille
3
L'Alcatras.
4
Le Poisson volant.
5
L'Albicorne.
6
La Bonite au Sud de la Ligne.
7
La Dorade
8
Le Dauphin
9
Colonne d'eau

Chasse des Poissons volants

ritables oiſeaux. Cependant ils ne s'élevent pas ſi haut, que d'autres poiſſons nommés *Albicoras*, qui les pourſuivent ſans ceſſe, ne ſautent ſouvent après eux & ne réüſſiſſent à les prendre. Ils vont ordinairement en fort grand nombre, pour ſe défendre de ce terrible ennemi, qui eſt de la grandeur d'un Saumon. Ils ſont chaſſés auſſi par le corbeau de mer, qui les ſaiſit ſouvent dans leur vol. STEPHENS. 1579.

La flotte arriva le 29 de Juillet à ce fameux Cap, qui étoit encore un objet de terreur pour tous les gens de mer. Elle n'y eſſuya point de tempête; mais elle y trouva la mer fort haute. Ici l'erreur du Pilote expoſa le Vaiſſeau de Stephens au dernier danger. Au lieu de paſſer le Cap, ſans s'approcher de la terre, avec le ſecours des ſignes ordinaires, & de ſe conduire par la voie la plus ſûre, c'eſt-à-dire, en ſondant le fond, il s'imagina qu'il ſeroit toujours le maître du vent, & s'avança ſi près du rivage, que le vent ayant tourné au Sud, & les vagues étant devenues fort impétueuſes, le Vaiſſeau fut pouſſé, malgré lui, vers le Cap *das Agulias*, ſur moins de quatorze braſſes de fond, & s'y trouva dans une fâcheuſe ſituation; car il n'avoit, ſous lui, que des rochers ſi pointus & ſi tranchans que l'ancre n'y pouvoit mordre; tandis que, d'un autre côté, le rivage étoit ſi mauvais qu'il étoit impoſſible d'y prendre terre, & le Pays d'ailleurs ſi rempli de Tygres, & de Nations féroces qui maſſacrent les Etranges, qu'il ne reſtoit aucune eſpérance. Cependant, après avoir perdu les ancres, & lorſqu'à toutes ſortes de riſques on s'aidoit des voiles pour gagner quelque autre endroit de la Côte, un vent de terre, qui s'éleva heureuſement, repouſſa le Vaiſſeau vers la haute mer. Le jour ſuivant, il rejoignit la flotte dans un lieu où l'on s'arrête ordinairement pour la pêche, qui y eſt fort abondante, & l'on y prit tant de poiſſon, qu'on eut de quoi s'en nourrir pendant deux jours. Un Matelot de l'Equipage de Stephens pêcha une groſſe piece de corail. Danger que Stephens court au Cap de Bonne-Eſperance.

Quand on a doublé le Cap de Bonne-Eſperance, il ſe préſente deux routes pour aller aux Indes; l'une, en-deçà de l'Iſle de Saint-Laurent; & c'eſt celle qu'on prend le plus volontiers, parce que paſſant enſuite à Mozambique, on s'y arrête quinze jours ou un mois pour s'y rafraîchir, & qu'il ne reſte qu'un mois de navigation juſqu'à Goa. L'autre route, qui eſt derriere l'Iſle de Saint-Laurent, ne ſe prend que lorſqu'il eſt trop tard pour ſuivre la premiere, c'eſt-à-dire, lorſqu'on n'a point doublé aſſez tôt le Cap de Bonne-Eſperance pour eſperer de gagner Mozambique. Alors la navigation eſt fort incommode, parce qu'il ne ſe trouve plus de Port où l'on puiſſe relâcher, & que, dans une ſi longue courſe, non-ſeulement l'eau & les vivres manquent, mais les maladies ſont encore plus redoutables. Le ſcorbut, la fievre, la diſſenterie cauſent des ravages ſi terribles, que ſouvent il ne reſte aſſez de force à perſonne pour la manœuvre du Vaiſſeau. Deux routes pour le voyage des Indes Orientales. Maladies incommodes.

La flotte Portugaiſe fut forcée de prendre cette derniere route. Elle eut plus de cent cinquante hommes attaqués de diverſes maladies. Cependant elle n'en perdit que vingt-ſept. Stephens eut le bonheur de conſerver une parfaite ſanté. Il remarqua que ce paſſage eſt rempli de rocs cachés ſous la ſurface de l'eau, & de ſables mobiles, qui obligent ſouvent de s'arrêter pendant la nuit. Après qu'on eut paſſé la Ligne à trois degrés du Sud, il vit, à la ſuite des Vaiſſeaux, quantité de crabes, auſſi rouges qu'elles ſont en Europe Obſervations de Stephens.

STEPHENS. 1579.

après avoir été cuites. Vers l'onziéme degré, ils furent environnés long-tems d'une multitude infinie de toutes sortes de poissons, qui servirent de rafraîchissement à la flotte pendant près de quinze jours. Ce secours étoit d'autant plus nécessaire qu'il restoit fort peu de provisions; car le voyage, qui se fait ordinairement dans l'espace de cinq mois, en avoit déja duré près de sept.

Ces poissons marquent moins le voisinage de la terre, que la profondeur extrême de la mer. Cependant on prit deux oiseaux qui parurent un meilleur signe, parce qu'on crut les reconnoître pour des oiseaux de la Mer des Indes. Mais on vérifia bien-tôt qu'ils venoient de celle d'Arabie, & qu'on étoit proche de Socotora, Isle à l'entrée de la Mer rouge. Les grands vents de Nord-Est & de Nord-Nord-Est, commençant à s'élever dans cette saison, il fallut vaincre beaucoup de difficultés pour porter à l'Est, sans compter les variations de l'aiguille & la force des Courans, qui causerent une infinité d'erreurs.

La Flotte approche de Socotora.

Les premiers signes qu'on eut du voisinage de la terre furent certains oiseaux qu'on reconnut manifestement pour des animaux Indiens; des branches de palmiers & d'autres arbres qui flottoient sur l'eau; des serpens qu'on voyoit nager, & une substance que les Portugais appellent du nom d'une monnoye de leur Pays, parce qu'elle est ronde & gravée naturellement. Ces deux dernieres marques sont si certaines, que si le vent n'est point absolument contraire, on apperçoit la terre le jour suivant. Aussi la découvrit-on, avec une joie extrême de toute la flotte, qui manquoit entiérement d'eau & de vivres.

Marques auxquelles on reconnoit la terre ferme.

La Flotte arrive à Goa.

Elle entra au Port de Goa le 24 d'Octobre. Stephens explique dans sa Relation l'état de cette Ville & de son commerce, tel qu'on l'a vû dans les Relations Portugaises. Quoique je le suppose Jésuite, il ne me paroît pas surprenant qu'avant la réformation d'Angleterre un Religieux de cette Compagnie ait pû solliciter sa Patrie à chercher les moyens de participer aux richesses qu'il voyoit passer continuellement en Portugal. Ce n'étoit point à ravir le bien d'autrui que Stephens sollicitoit les Anglois; mais à se donner les mêmes soins, pour tirer parti du commerce par les mêmes voies.

CHAPITRE X.

Quelques expéditions navales des Anglois contre les Espagnols & les Portugais.

FOSTER. 1585.

QUOIQUE le recit de Stephens, & quelques Relations que les Portugais même avoient déja publiées de leurs propres avantages, eussent jetté dans l'esprit des Anglois les premieres étincelles de ce feu qu'ils ont fait éclater dans la suite avec tant de gloire, & qui subsiste encore aux Indes Orientales; il se passa quelque tems avant que leurs entreprises pussent aller aussi loin que leurs vûes, & les Côtes de Guinée furent encore le seul objet qui les arrêta pendant plusieurs années. Avec l'intérêt du commerce, ils

Motifs des Anglois pour continuer leurs voyages.

Digitized by Google

avoient à ſatisfaire les reſſentimens d'une juſte vengeance pour tant de pertes & d'outrages que les Portugais leur faiſoient eſſuyer. L'Amiral Fenner avoit repreſenté, ſous les plus vives couleurs, la trahiſon du Cap-Verd, & les autres inſultes qu'il avoit reçues dans un voyage, où, loin de violer les droits du Portugal, il n'avoit cherché qu'à ſe lier avec les Sujets de cette Couronne par des offres de ſervice & d'amitié. En effet, il eſt difficile de concevoir comment la paix, qui ſubſiſtoit entre les deux Nations, n'empêchoit point que les Portugais ne traitaſſent d'ennemis tous les Vaiſſeaux d'Angleterre qui s'approchoient de leurs Etabliſſemens; comme ſi la donation du Saint Siege, qu'ils faiſoient valoir ſans ceſſe, eût rendu leurs poſſeſſions ſi ſacrées qu'on ne pût y jetter les yeux ſans profanation. Les Vaiſſeaux de France & d'Angleterre étoient obligés, par cette raiſon, de partir armés; non pour attaquer, car il ne paroît pas qu'ils en cherchaſſent jamais l'occaſion, mais pour ſe défendre, parce qu'au mépris des promeſſes & des ſermens, les Portugais ne les voyoient jamais paroître ſans employer la force ou la trahiſon pour les détruire. Bien-tôt les Eſpagnols entrerent dans les mêmes principes pour l'Amérique; & dans le tems dont je parle, ces deux fieres Nations ſembloient s'être propoſé de ruiner, en Europe même, tout ce qui pouvoit leur cauſer quelque inquiétude pour leur nouvel Empire dans les deux Indes.

FOSTER. 1585.

Le *Primroſe*, Vaiſſeau Anglois de cent cinquante tonneaux, alla jetter l'ancre dans la Baye de Bilbao, le 25 de Mai 1585. L'Angleterre & l'Eſpagne étoient alors dans une paix profonde. Deux jours après, il vint du Port une Pinace Eſpagnole, ſur laquelle étoit le Corregidor de la Ville, avec cinq ou ſix perſonnes, qui ſe donnerent pour des Marchands du Pays. Ils avoient en effet quelques marchandiſes, & leurs diſcours furent conformes à la bonne intelligence qui regnoit entre les deux Nations. Le Capitaine Anglois, nommé *Foſter*, les reçut & les traita civilement. Pendant qu'on les careſſoit à bord, trois d'entre eux feignirent quelques raiſons pour retourner à la Ville; mais les autres continuerent de ſe réjouir, ſans donner le moindre ſujet de défiance aux Anglois. Quelques momens après, il parut une grande Barque, chargée de ſoixante-dix perſonnes, qu'on fit encore paſſer pour des Marchands. Elle fut ſuivie, au même inſtant, d'une Chaloupe, ſur laquelle il y en avoit vingt-quatre. Foſter, allarmé de cette multitude, pria le Corregidor de ne pas faire approcher tant de monde à la fois. Mais, ſans faire attention à ſa priere, les Eſpagnols monterent à bord avec leurs épées & d'autres armes; & pour ne laiſſer aucun doute de leurs intentions, ils firent ſonner une trompette, qui étoit la marque de leur triomphe. Auſſi-tôt, ils prirent poſſeſſion de toutes les marchandiſes du Vaiſſeau. Le Corregidor, accompagné d'un Officier qui portoit une baguette blanche à la main, fit approcher Foſter, & lui dit: » Rendez-vous, car vous êtes le priſonnier du Roi «. Pluſieurs Eſpagnols lui préſenterent la pointe du poignard, avec menace de le tuer ſi ſes gens faiſoient la moindre défenſe.

Départ de Foſter. Il relâche à Bilbao.

Il eſt trompé & attaqué par les Eſpagnols.

Le Capitaine conſterné parut accepter ſon malheur avec ſoumiſſion. Mais la confiance que les Eſpagnols avoient à leur nombre; & l'ardeur avec laquelle ils commencerent à tranſporter les marchandiſes dans leurs Chaloupes, lui donna le tems de ſe reconnoître. Il fit entendre à ſes gens, dans

Il eſt fait priſonnier.

FOSTER. 1585.

leur Langue, que s'ils étoient diſpoſés à le ſoutenir, il périroit pour les délivrer de cette tyrannie. Le Vaiſſeau étoit bien armé. Ils ſe rendirent, ſans affectation, ſous les écoutilles, où ils concerterent en peu de mots leur entrepriſe. Elle fut conduite avec tant de ſageſſe & de bonheur, que prenant le tems où la plûpart des Eſpagnols étoient ſortis du Vaiſſeau, chargés du butin qu'ils tranſportoient, ils tuerent une partie de ceux qui ſe trouvoient à bord, & firent le Corregidor même priſonnier. Ceux qui étoient paſſés ſur les Chaloupes n'oſerent tenter l'attaque d'un Vaiſſeau, dont l'artillerie fut tout-d'un-coup prête à les foudroyer. Ils n'eurent rien de ſi preſſant que de regagner la Ville; & Foſter, aſſez content de s'être remis en liberté, leur abandonna les marchandiſes qu'ils emportoient. Ayant mis auſſi-tôt à la voile ils exigerent du Corregidor l'aveu d'une ſi noire trahiſon. Il en apporta deux cauſes, qui ne ſervirent point à le juſtifier dans l'eſprit des Anglois. L'une étoit la perſuaſion préſente que leur Vaiſſeau étoit en courſe pour les Indes, & l'envie d'interrompre un voyage qui excitoit la jalouſie des Eſpagnols. L'autre, qui parut encore plus étrange, étoit un ordre de la Cour de Madrid aux Gouverneurs de tous les Ports, portant d'arrêter tous les Vaiſſeaux *de Hollande, de Zelande, d'Allemagne, d'Angleterre, & de toutes les Provinces révoltées contre l'Eſpagne*, pour faire ſervir leurs armes & leurs munitions à l'équipement d'une grande flotte qu'on préparoit à Liſbonne. En vain Foſter voulut-il ſçavoir à quel titre l'Eſpagne oſoit compter l'Angleterre entre les Provinces qu'elle traitoit de rebelles.

Il ſe remet courageuſement en liberté.

Il prend le Corregidor Eſpagnol & quitte le Pays.

Raiſon qui avoit armé contre lui les Eſpagnols.

WHIDDON. 1586.

L'année ſuivante, le Capitaine Whiddon partit de Plymouth, avec deux Vaiſſeaux qui appartenoient au célébre Chevalier Walter Raleigh. Il ne paroît point que ce voyage eût d'autre but que de chercher fortune par la navigation, ou de tirer quelque vengeance des Eſpagnols & des Portugais. Whiddon, après avoir croiſé pendant quelque-tems ſur les Côtes d'Eſpagne, fit voile vers les Açores. Il ſe ſaiſit, dans cette courſe, d'une petite Barque chargée de proviſions fort communes, mais qui avoit à bord le Gouverneur Portugais de l'Iſle de Saint-Michel, & quelques autres perſonnes de diſtinction.

Priſe d'une petite Barque.

De-là, il ſe rendit à l'Iſle *Gracioſa*, une des Terceres, où il découvrit un Vaiſſeau qu'il reconnut pour Eſpagnol. Les Anglois, pour aſſurer le ſuccès de leur attaque, arborerent d'abord un pavillon blanc. Cet artifice les fit prendre pour deux Bâtimens diſperſés de la flotte d'Eſpagne, qui attendoit dans cette Mer quelques Vaiſſeaux de guerre Anglois dont elle vouloit faire ſa proie. Mais lorſqu'ils furent à la portée du canon, ils firent ſuccéder la Croix de Saint-George à cette fauſſe Enſeigne. L'Eſpagnol ne chercha ſon ſalut que dans la fuite. Cependant, comme il étoit affoibli par une longue navigation, & qu'il déſeſpéra bien-tôt d'échapper aux Anglois, qui étoient tous deux excellens voiliers, il prit le parti de jetter dans la mer toute ſon artillerie, avec quantité de Lettres & de Plans géographiques qu'il apportoit du Détroit de Magellan; après quoi il ſe laiſſa prendre ſans réſiſtance. Il avoit à bord Dom Pedro de Sarmiento, Gouverneur Eſpagnol des Détroits de Magellan, qui fut conduit enſuite à Londres & préſenté à la Reine.

Priſe d'un Vaiſſeau Eſpagnol, & de Dom Pedro Sarmiento.

A la hauteur des mêmes Iſles, Whiddon prit en peu de jours quatre autres

Vaiſſeaux, Eſpagnols ou Portugais; les uns revenant de la pêche du *Cap Blanco*; les autres chargés de differentes marchandiſes. Il en pourſuivit un juſqu'à l'Iſle Gracioſa, & ſi proche de la Côte qu'il fut plus incommodé par les pierres que les Habitans jetterent ſur lui du haut des rochers, que par les armes de l'Ennemi qu'il avoit à combattre. Il le força néanmoins dans cette retraite, avec le ſeul déſagrément de n'y pas trouver un butin qui répondît à ſes eſperances. Mais les mats en étoient ſi bons, que Whiddon en prit deux pour remplacer les ſiens. Enſuite, y faiſant paſſer ſes Priſonniers Eſpagnols & Portugais, à l'exception de Pedro Sarmiento, & de trois autres perſonnes de diſtinction, il abandonna ce Bâtiment fort proche de l'Iſle, avec des proviſions pour dix jours.

WHIDDON. 1586. Priſe de quatre autres Vaiſſeaux.

Quoique les dépouilles de tant de Vaiſſeaux ne conſiſtaſſent qu'en ſucre, en cire, en pelleteries, en quelques dents d'éléphans, en riz, & en d'autres marchandiſes, qui ne paſſoient pas pour les plus précieuſes dans un tems où l'or étoit le principal objet des voyages, Whiddon crut ſa premiere courſe aſſez heureuſe pour en aller rendre compte à ceux qui l'avoient employé. Il tourna ſes voiles vers l'Angleterre; mais ſans renoncer aux entrepriſes qu'il pourroit tenter dans ſon retour. Il étoit à quarante & un degrés de latitude, lorſqu'il découvrit un Vaiſſeau; enſuite dix, ſuivis de pluſieurs autres, juſqu'au nombre de vingt-quatre. Il en reconnut deux pour des Caraques, l'une de mille, l'autre de douze cens tonneaux. Dix étoient des Gallions, & le reſte des Caravelles, ou d'autres petits Bâtimens, tous chargés d'épices, de ſucre & d'autres richeſſes. Cette vûe enflamma le courage, ou plutôt l'avidité de Whiddon, juſqu'à lui faire oublier l'extrême inégalité du nombre. On auroit peine à croire l'excès de ſa hardieſſe, s'il n'avoit pris ſoin de la faire atteſter, dans ſa relation, par les principales perſonnes de ſa flotte, dont les noms ſe conſervent encore, ſignés de leur propre main.

Butin des Anglois.

Leur témérité dans une rencontre.

Il commença par ſe défaire de toutes ſes priſes, en les envoyant directement en Angleterre ſous la conduite d'une partie de ſes gens. Il ne conſerva que ſoixante-ſix hommes ſur ſes deux bords, & ſe repoſant ſur leur courage autant que ſur l'excellence de ſes voiles, il réſolut d'attaquer la flotte Eſpagnole, ſinon dans l'eſperance de la battre, du moins dans celle de lui enlever ou de lui couler à fond quelque Bâtiment. S'il ne tira pas beaucoup de fruit d'une entrepriſe ſi déſeſperée, il eut du moins la gloire d'embarraſſer pendant vingt-deux heures une armée nombreuſe, qui ne ſe défendit que par ſa peſanteur & ſon immobilité. Mais de quelque côté qu'il la prît, il trouva toujours en face les deux Caraques, derriere leſquelles tous les autres Vaiſſeaux ne faiſoient que ſe ranger à chaque mouvement qu'ils lui voyoient faire, & qui les couvroient de leur énorme maſſe; de ſorte qu'ayant beſoin lui-même d'une adreſſe extrême pour ne pas tomber ſous le canon de ces deux eſpeces de Citadelles, le ſien, dans ce perpetuel mouvement, ne put tirer que des coups perdus, qui épuiſerent ſa poudre ſans cauſer beaucoup de mal à l'Ennemi. Enfin, les munitions lui manquant tout-à-fait, il abandonna un deſſein qu'il traite lui-même de folie ou de témérité. Il ne penſa plus qu'à rejoindre ſes priſes; mais elles arriverent ſix heures avant lui au Port de Plymouth, où elles ſervirent à lui faire préparer une réception qui eut l'apparence d'un triomphe. Tous les Habitans vinrent au-devant de lui juſqu'au rivage. Il fut ſalué

Elle leur réuſſit mal.

Retour de Whiddon en Angleterre.

WHEDDON. 1586.

par toute l'artillerie de la Ville & du Château, ſans qu'il pût répondre à cet honneur, parce qu'il manquoit de poudre; mais ce glorieux ſilence ſervit à redoubler les applaudiſſemens.

DRAKE. 1587.

On ne douta point que l'Eſpagne ne ſe reſſentît vivement d'une injure ſi éclatante; d'autant plus qu'il y avoit alors d'autres ſujets de mécontentement entre les deux Couronnes. Auſſi la Reine Eliſabeth fut-elle bien-tôt informée que la Cour de Madrid faiſoit équiper une puiſſante flotte, dans le deſſein d'attaquer immédiatement l'Angleterre. Elle ne perdit pas un moment pour raſſembler toutes ſes forces. Le Chevalier François *Drake*, dont le courage & l'habileté s'étoient déja fait connoître avec éclat fut nommé pour commander une flotte de trente Vaiſſeaux, qui furent équipés à Plymouth. On en nomme quatre, d'une grandeur & d'une force extraordinaire: La *Bonne-avanture*, que Drake devoit monter lui-même; le *Lion*, commandé par *William Borough*; le *Dreadnought*, par Thomas *Venner*, & le *Rainbow*, par Henry *Bellingham*. Les autres, quoique moins conſidérables, étoient en état de ſervir dans toutes ſortes d'expéditions.

Flotte de trente Vaiſſeaux équipée à Plymouth.

Certe flotte, ayant quitté Plymouth au mois d'Avril, pour s'avancer vers les Côtes d'Eſpagne, rencontra le 16, au quarantiéme degré de latitude, deux Vaiſſeaux de Midelbourg, qui revenoient de Cadiz. Drake apprit d'eux, qu'à Cadiz, & dans les lieux voiſins, on avoit ramaſſé une prodigieuſe quantité de munitions de guerre, qu'on ſe diſpoſoit à tranſporter au Port de Liſbonne. Il hâta ſi vivement ſa navigation, que dès le 19 il entra dans le Port de Cadiz. Six Galeres, qui entreprirent de lui diſputer l'entrée, furent bien-tôt forcées de ſe retirer ſous le canon du Château. Il ſe trouvoit, dans le même azile, environ ſoixante Bâtimens, deſtinés à tranſporter les munitions. Drake, ſans examiner s'ils étoient Eſpagnols, attaqua ſi furieuſement celui qui ſe trouva le premier à la portée de ſon artillerie, qu'il le fit couler à fond dans un eſpace très-court. C'étoit un Vaiſſeau Raguzien, de mille tonneaux, monté de quarante pieces de canon & richement chargé. Il ſe préſenta quatre autres Galeres, deux venues de *Port Sainte-Marie*, & deux de *Port-Real*, qui canonerent bruſquement les Anglois; mais ayant reçu plus de mal qu'elles n'en cauſerent, elles furent auſſitôt forcées de prendre le large. Vingt Bâtimens François, qui étoient dans le Port, ſe retirerent à Port-Real, ſans que la flotte Angloiſe entreprît de s'oppoſer à leur paſſage.

Elle entre dans le Port de Cadiz.

On s'y canone.

Avant la fin du jour, Drake avoit déja pris, ou brûlé, ou coulé à fond, trente Bâtimens Eſpagnols. Quoique la plûpart ne fuſſent que des Vaiſſeaux de tranſport, il y en avoit un neuf, d'une grandeur ſinguliere, qui appartenoit au Marquis de Santa-Cruz, alors Grand Amiral d'Eſpagne; & cinq autres de ſept ou huit cens tonneaux, qu'on chargeoit actuellement de munitions pour Liſbonne. Quatre furent brûlés; & le cinquiéme, qui ne portoit que des clous, des barres de fer, des grilles, des fers à cheval, & d'autres inſtrumens du même métal, pour le ſervice des Indes Occidentales, tomba entre les mains des Anglois. Ils prirent auſſi un Bâtiment de deux cens cinquante tonneaux, chargé de vins pour la bouche du Roi, qu'ils brûlerent après avoir tranſporté le vin ſur leurs propres bords; & trois *Flibots*, de trois cens tonneaux, chargés de biſcuit & d'autres proviſions, qu'ils brûlerent

Dommage que Drake cauſe aux Eſpagnols.

DRAKE. 1587.

leteur encore, après s'être accommodés d'une partie de leur dépouille ; enfin, continuant de prendre ou de brûler juſqu'au lendemain, ils détruiſirent à l'Eſpagne le port d'environ dix mille tonneaux. Ce n'eſt pas que leur flotte n'eût rien à ſouffrir pendant cette exécution. Elle fut expoſée continuellement au canon des Galeres, des Forts, du rivage, & au feu de quantité d'autres batteries que les Eſpagnols renouvelloient à chaque moment dans tous les lieux d'où elles pouvoient produire plus d'effet. D'ailleurs, auſſi-tôt qu'ils perdoient l'eſperance de pouvoir défendre plus long-tems un Vaiſſeau, ils y mettoient eux-mêmes le feu, & le précipitoient vers la flotte Angloiſe, qui avoit quelquefois beaucoup de peine à s'en défendre. L'embarras fut encore plus grand à l'heure du reflux, lorſque la mer venant à ſe retirer, pouſſa d'elle-même, au milieu de la flotte, pluſieurs de ces Bâtimens embraſés. Drake, aſſez ſatisfait d'une victoire dont les difficultés commençoient à rebuter ſes gens, prit enfin le parti de ſe retirer. Mais le ravage qu'il avoit fait dans le Port dut être bien terrible, puiſque le Marquis de Santa-Cruz, étant mort quelques mois après, on attribua ſa maladie & ſa mort au chagrin qu'il avoit conçu de cette diſgrace.

La Flotte Angloiſe ſouffre beaucoup.

Le Marquis de Santa Cruz meurt de chagrin.

Les Anglois ſortirent du Port, chargés pour pluſieurs mois, de proviſions, qui leur avoient peu coûté ; car ils n'avoient pas perdu cinquante hommes dans un ſi long combat. Mais, en ſe retirant, ils furent ſuivis par les deux Galeres Eſpagnoles, qui leur cauſerent quelque déſordre par le feu redoublé de leur artillerie. L'Auteur de cette Relation, qui étoit ſur la flotte, prétend avoir reconnu par experience, que les Galeres ne ſont redoutables, dans un combat, que lorſqu'elles ſervent à défendre d'autres Bâtimens ; & qu'étant ſeules, quatre Vaiſſeaux de guerre en battroient vingt aſſez facilement. Auſſi celles d'Eſpagne n'eurent-elles point la hardieſſe de s'approcher de la flotte ; & la voyant prête à faire face, elles regagnerent le Port à force de rames. Drake, après avoir dépêché un de ſes Capitaines en Angleterre, pour y porter la premiere nouvelle de ſon expédition, tourna ſes voiles vers le Cap Sagro. Dans ce paſſage, il prit encore un grand nombre de Barques, de Caravelles, & d'autres petits Bâtimens chargés pour l'Armada de Liſbonne. Il les brûloit à meſure qu'ils tomboient entre ſes mains ; mais en prenant ſoin de faire conduire les hommes ſur la Côte. Il détruiſit de même tous les Vaiſſeaux Pêcheurs qui ſe trouverent à ſa rencontre. Enfin, étant arrivé au Cap Sagro, il y prit terre ; & pour ſe rendre le pillage plus libre, il s'empara du Château & de pluſieurs Forts.

Les Galeres peu utiles lorſqu'elles ne ſont point avec d'autres Vaiſſeaux.

Exploits de Drake au Cap Sagro.

Il ſe rendit de-là devant le Port de Liſbonne, où il jetta l'ancre près de *Caſcais*. Le Marquis de Santa-Cruz y étoit avec ſes Galeres ; mais ne ſe trouvant point aſſez fort pour oſer paroître, il ſe laiſſa enlever à ſes yeux quantité de Barques & de Caravelles. Le Général Anglois lui fit dire qu'il étoit venu pour meſurer ſes forces avec lui. Sa réponſe fut, qu'il étoit lié par les ordres du Roi ſon Maître ; mais qu'il ſe préſenteroit d'autres occaſions dont il profiteroit volontiers. Comme on ne pouvoit entreprendre de le forcer dans le Tage, Drake, pour ne pas s'amuſer inutilement ſur cette Côte, prit vers les Iſles Açores. Sa bonne fortune lui fit rencontrer, à vingt ou trente lieues de Saint-Michel, une Caraque Portugaiſe, nommée le *Saint-Philippe*, qui revenoit des Indes Orientales. Il s'en ſaiſit preſque ſans réſiſtance ; & mettant l'Equi-

Propoſition qu'il fait au Marquis de Santa-Cruz.

Il prend une Caraque Portugaiſe.

DRAKE. 1587.

page dans quelques petits Bâtimens dont il trouva l'occaſion de s'emparer, il le renvoya fort civilement à Liſbonne, avec une juſte quantité de proviſions. La priſe de cette Caraque parut d'un mauvais augure au Portugal, parce que c'étoit la premiere à laquelle cette diſgrace fut arrivée au retour des Indes, & qu'elle portoit d'ailleurs le nom du Roi. Drake, y trouvant aſſez de richeſſes pour récompenſer les ſervices de ſes gens, prit la réſolution de retourner en Angleterre, où il arriva heureuſement avant la fin de l'Eté. On y vit avec admiration, la Caraque Portugaiſe; & ce ſpectacle produiſit deux effets d'un égal avantage pour la Nation: l'un, de faire connoître que cette ſorte de Bâtimens n'étoit pas auſſi redoutable qu'on ſe l'étoit imaginé ſur leur réputation; & l'autre, d'augmenter l'ardeur du commerce, en faiſant ouvrir, plus que jamais, les yeux, ſur les richeſſes que les Portugais tiroient des Indes Orientales.

Il revient en Angleterre avec la Caraque.

CHAPITRE XI.

Voyage à Benin en 1588.

BIRD & NEWTON. 1588.

ON n'approchoit que par degrés du terme de tant d'eſperances; & l'opinion qu'on s'étoit formée de la puiſſance des Portugais dans des Régions qui leur fourniſſoient de ſi riches tréſors, arrêtoit encore les entrepriſes des Marchands d'Angleterre. Cependant il s'en trouva deux, qui réſolurent de pouſſer du moins leur navigation au-delà des bornes que la plûpart des Anglois ſembloient s'être impoſées. Windham étoit le ſeul qui eût pénétré juſqu'à Benin. Deux Marchands de Londres entreprirent le même voyage après le retour de Drake, avec un ſeul Vaiſſeau, le *Richard d'Arundell*, & une Pinace. Leurs noms étoient *Bird* & *Newton*.

Départ de deux Vaiſſeaux Anglois ſous Bird & Newton.

Le vent leur fut ſi contraire, qu'étant partis de Ratcliff le 12 d'Octobre 1587, ils n'arriverent que le 2 de Janvier à la vûe des Côtes de Rio del Oro. Ils ſe trouverent, par leurs obſervations, à vingt-deux degrés quarante-ſept minutes de latitude. Le 19, ils étoient à la hauteur de la Riviere de Seſtos, & le jour ſuivant, à quatre lieues en mer du Cap dos Baixos. Dans le cours de l'après-midi, il leur vint une Almadie, conduite par quelques Négres, qui les preſſerent par leurs ſignes, de s'approcher du rivage; mais la défiance qu'ils avoient de leurs forces, à ſi peu de diſtance des Etabliſſemens Portugais, leur fit prendre le parti de continuer leur navigation. Ils comprirent que le lieu où ils étoient appellés, ſe nommoit *Tabano*. Le 21, ayant jetté l'ancre à la vûe d'une colline fort verte, qui leur donnoit l'eſperance de trouver de l'eau fraîche aux environs, ils virent arriver, au même lieu, un Vaiſſeau François, dont ils tirerent des éclairciſſemens ſur cette Côte. Il y avoit, à peu de diſtance du rivage, une Ville, nommée *Ratire*, & quelques lieues au-deſſous, une autre Ville, qui ſe nommoit *Crua*. Les Habitans de ces deux lieux recevoient volontiers tout ce qui n'appartenoit point au Portugal; & mieux encore ceux qui ſe faiſoient connoître pour Ennemis de cette Couronne. Le Capitaine François avoit reçu des Habitans

Tabano.

Ratire.

Crua.

toutes ſortes de faveurs à ces deux titres, & preſſa les Anglois d'en faire auſſi l'expérience. Mais il pouvoit arriver que les Portugais y vinſſent d'autant plus naturellement, qu'ils n'étoient point accoûtumés à laiſſer long-tems tranquille une Nation dont ils n'étoient point aimés. Bird & Newton avancerent le 25 de Janvier, à la hauteur de la Baye, qui eſt à l'Oueſt du Cap *Tres Puntas*. Les Courans étoient Eſt-Nord-Eſt; & la Pinace, ayant peine à les ſurmonter, on fut obligé de l'attendre à l'ancre, dans le même lieu. Elle parut le 30, & les Courans ſe trouverent changés à l'Eſt, vis-à-vis le milieu du Cap. Le lendemain, on découvrit une terre haute, qui s'avançoit en rondeur, & qu'on prit pour la partie Orientale du Cap. Elle s'ouvre par une grande Baye, dans laquelle on apperçoit une Iſle.

BIRD & NEWTON. 1588.

La Flotte jette l'ancre près du Cap de Tres Puntas.

Ce fut le 2 de Février, qu'ils virent fort diſtinctement le Château de Mina. Ils ne s'en croyoient point ſi proches, & cette vûe leur inſpira quelque frayeur. Elle redoubla, vers midi; lorſque voyant approcher une Barque, avec un Portugais & quelques Négres, ils ne purent douter qu'on ne les eût apperçus. Cependant ils offrirent au Portugais de le recevoir à bord; mais les remerciant de leur offre, il ne fit que les obſerver, ſans faire même de réponſe à la plûpart de leurs queſtions. Ils découvrirent, ſur le rocher qui eſt au-deſſus du Château, deux maiſons de Garde, qui paroiſſent fort blanches. Enfin, dans l'impatience d'être obſervés ſi curieuſement, ils prirent tout-d'un-coup le large à l'Eſt-Nord-Eſt, après avoir déliberé s'ils ne ſe ſaiſiroient point du Portugais, qui continuoit de les ſuivre. Le lendemain, s'étant rapprochés de la terre, ils ſe trouverent à vingt lieues au Sud-Eſt de Mina, & fort près, ſuivant leurs calculs, de *Monte Rotundo*, qu'ils paſſerent en effet le même jour. Ils rencontrerent, le 6, une Caravelle Portugaiſe, qui leur donna moins de crainte qu'elle n'en parut recevoir. Mais, de part & d'autre, on étoit fort éloigné de ſe nuire, lorſqu'on faiſoit toutes ſortes d'efforts pour s'éviter. La navigation fut aiſée juſqu'au 10, au long d'une Côte qui ne préſente que de grandes Forêts, & quelquefois ſi épaiſſes qu'il paroît impoſſible d'y pénétrer. Le jour ſuivant, ils trouverent l'eau ſi baſſe, & tant de bancs de ſable, qui n'étoient pas marqués ſur la Carte de Windham, que la défiance leur fit prendre le large; mais, en s'éloignant de la Côte, ils découvrirent l'embouchure de la Riviere de Jaya, où ils allerent jetter l'ancre ſur cinq braſſes de fond.

Elle arrive à Mina.

Frayeur des Anglois.

Monte Rotundo.

Riviere de Jaya.

Ils laiſſerent paſſer la nuit, pour ne rien donner au hazard, dans un Pays qui étoit peu connu des Anglois. Le jour ſuivant, ils envoyerent quelques Marchands dans la Pinace. On apperçut des Négres, mais ſi peu diſpoſés au commerce qu'il fut impoſſible de les faire approcher volontairement. La Riviere, qui eſt fort large, n'a pas plus de quatre braſſes de profondeur du côté de l'Oueſt; & ſa rive, du même côté, eſt beaucoup plus baſſe que l'autre. Le 13, on remit à la voile, en portant au Sud-Sud-Eſt. Le rivage, dont rien ne portoit à s'éloigner, eſt couvert de Forêts, auſſi unies que ſi l'on s'étoit efforcé de raſer le ſommet des arbres à la même hauteur. On fit dix-huit lieues au long de cette Côte; &, vers le ſoir, on jetta l'ancre ſur trois braſſes & demie, à l'entrée d'une Riviere, qui eſt celle de Benin.

Deſcription du Pays.

Riviere de Benin.

Les Anglois n'avoient pour guide qu'une copie imparfaite du Journal de

Bird & Newton. 1588.

Windham ; &, ſi l'on en juge par celui que j'ai donné ſous ſon nom, l'original même ne leur auroit point apporté beaucoup plus de lumieres. Telle a toujours été la négligence ou la groſſiéreté des Négocians Anglois, que ne s'attachant preſque jamais qu'à la deſcription des vents & des braſſes de profondeur, ils s'embarraſſent peu de faire entrer dans leurs Journaux ce qui appartient au lieu même de leur commerce ; comme ſi les ſoins de leur eſprit ne regardoient que la navigation, & qu'après s'être rendu au terme, ils n'euſſent plus qu'à s'occuper ſordidement de l'intérêt. Ici la Relation du voyage de Benin ne contient plus que le détail des marchandiſes dont le Vaiſſeau Anglois fut chargé. Mais Hackluyt nous a conſervé une Lettre Originale d'Antoine *Ingram*, principal Facteur du Vaiſſeau, qui renferme quelques circonſtances curieuſes de leur ſéjour à Benin.

Négligence des Anglois dans leurs voyages.

Remarques ſur le Pays de Benin.

La Riviere, quoiqu'aſſez large, n'avoit point aſſez d'eau pour le Richard d'Arundel, qui étoit un Bâtiment de trois cens tonneaux. Il demeura à l'embouchure, tandis que la Pinace & la Chaloupe, chargées des principales marchandiſes, entrerent dans le Canal. Elles remonterent juſqu'à *Goto*, Ville ſituée ſur le rivage ; & la derniere où l'on peut arriver par eau. Ce voyage prit cinq jours, ſans que l'Auteur nous apprenne ſi les deux Bâtimens furent arrêtés par quelque obſtacle, ou ſi l'éloignement eſt en effet de cinq journées. Benin étant plus loin dans les terres, Ingram fit partir quelques Négres pour annoncer au Roi ſon arrivée, & les motifs de ſon voyage. Ils revinrent le jour ſuivant, avec un Seigneur Négre que ce Prince envoyoit pour le conduire à ſa Cour, & deux cens Négres pour tranſporter les marchandiſes.

Elles furent livrées aux Facteurs du Roi, avec autant de confiance que les Marchands de l'Europe en auroient mutuellement dans leur commerce.

La Ville de Benin eſt très-grande.

Ingram ſe rendit le 25 à Benin, dont il admira la grandeur. Il y fut reçu avec beaucoup de civilité. Le 26, s'étant préſenté à la Cour, pour obtenir l'Audience du Roi, il fut renvoyé au jour ſuivant, parce qu'on étoit occupé d'une Fête ſolemnelle. Cependant il parla au *Veidore*, c'eſt-à-dire, au principal Officier qui eſt chargé des affaires du commerce, & qui lui promit autant de poivre & de dents d'éléphans qu'il en pouvoit deſirer.

Audience du Roi, & conditions du commerce.

Les Anglois furent admis deux jours après à l'Audience du Roi. Ce Prince leur fit un accueil gracieux, & confirma les promeſſes de ſon Miniſtre. Le jour ſuivant, on leur fit voir du poivre verd, & du poivre ſec, mais ſi mal nettoyé, qu'Ingram demanda, pour premiere condition, qu'il fût préſenté en meilleur ordre. On lui répondit que le tems ne le permettoit pas pour cette année, mais que les Anglois ſeroient plus ſatisfaits l'année ſuivante ; & pour excuſer la négligence des Négres, le Veidore ajouta que depuis le régne préſent il n'étoit pas venu de Chrétiens à Benin pour le commerce du poivre. On en fit livrer, dès le premier jour, douze boiſſeaux ; & l'on continua d'en fournir une certaine quantité les jours ſuivans ; de ſorte que le 9 de Mars, Ingram avoit déja reçu ſoixante-quatre boiſſeaux de poivre & vingt-huit dents d'éléphans.

Marchandiſes des Anglois, & ce qu'ils reçoivent en échange.

Les marchandiſes que les Anglois avoient portées étoient des étoffes de laine, de la toile, des ouvrages de fer de différentes ſortes, des bracelets de cuivre, des grains de verre & de corail &c. Outre le poivre & l'ivoire,

Digitized by Google

ils prirent en échange de l'huile de palmier & des étoffes d'un tiſſu de coton & d'écorce de palmier. Ils ne virent dans le Pays ni or ni argent. La monnoye eſt une eſpece de petit coquillage, plus ou moins précieux, ſuivant certaines qualités que les Négres y diſtinguent. Le coton étoit en abondance aux environs de Benin. Le pain eſt compoſé de la poudre d'une racine, nommée *Inamia*, qui eſt de la groſſeur du bras, & d'un goût ſi agréable, que lorſqu'elle eſt paitrie avec ſoin, l'Auteur la trouve préférable au pain de l'Europe. Les palmiers ſont en ſi grand nombre, que l'eſpece de vin qu'on en tire eſt à fort bon marché. L'occupation de la plûpart des Habitans eſt à faire des nattes, des paniers, des cueilleres & d'autres inſtrumens d'ivoire, qui ſont travaillés fort curieuſement. Ils ont des oranges & quantité d'autres fruits, du miel en abondance, des beſtiaux & toutes ſortes de poiſſons.

Bird & Newton. 1588. Propriétés du Pays de Benin.

Leur caractere eſt doux & ſociable. Ils ſont nuds, hommes & femmes, juſqu'au tems du mariage; mais ils ſe couvrent enſuite, depuis la ceinture, juſqu'aux genoux. Leur ſanté ſe défend contre l'intempérie des ſaiſons dans un climat ſi chaud. Le tonnerre & les éclairs y ſont ſi fréquens & ſi terribles, que pendant les premiers jours, il n'y avoit point d'Anglois qui n'eût le ſang glacé par la crainte. Mais les effets n'en ſont pas dangereux. L'eau eſt ſi bonne à Benin, & l'habileté des Négres ſi ſinguliere à la conſerver, que le Vaiſſeau s'en étant fourni pour ſa route, avec les précautions ordinaires aux Habitans, elle ſe trouvoit encore pure & fraîche après ſix mois de navigation.

Bonté ſingulière de leur eau.

Cependant, ſoit la qualité de l'air, ou celle des alimens, un grand nombre d'Anglois furent attaqués d'une fiévre maligne qui en fit périr pluſieurs en peu de jours. Ingram atteint du même mal, fut renvoyé à Goto par le Capitaine du Vaiſſeau, qui l'étoit venu joindre à Benin. Il y trouva tous les gens de la Pinace dans un ſi triſte état, qu'à peine eurent-ils la force de conduire juſqu'au Vaiſſeau les marchandiſes qu'il avoit fait apporter. Il perdit cinq ou ſix Matelots en deſcendant la riviere; & ſe trouvant lui-même trop affoibli pour retourner à Benin, il y envoya le Chirurgien du Vaiſſeau, dans l'opinion que ſes ſecours y ſeroient néceſſaires. En effet, non-ſeulement la plupart des Anglois y étoient accablés de langueur; mais dans un intervalle ſi court, le Capitaine étoit mort. Les malades & ceux qui avoient réſiſté à la maladie, n'eurent plus d'empreſſement que pour regagner le Vaiſſeau. En vain le Veidore leur fit eſpérer quelque ſoulagement dans la ſaiſon qui s'approchoit; ils partirent, avec la réſolution de mettre immédiatement à la voile. Le nombre ſe trouva ſi diminué, que ne pouvant ſuffire pour la conduite des deux Bâtimens, ils prirent le parti d'abandonner la Pinace.

Les Anglois ſont attaqués de maladies.

Extrémité à laquelle ils ſont réduits.

Ils ſe remirent en mer, le 13 d'Avril. Leur retour n'eut rien de plus fâcheux que la foibleſſe qu'ils avoient emportée, & dont ils ne purent ſe délivrer pendant ſix mois de navigation. Ils arriverent le 25 de Juillet aux Iſles Açores, où leurs maladies ſe renouvellerent. Ceux que la mort épargna, eurent le bonheur de rencontrer au-delà du Cap-Verd, un Vaiſſeau Anglois qui les ſecourut, en leur donnant quelques hommes frais de ſon bord. Cette rencontre fut une faveur du Ciel pour des gens qui n'avoient plus la force de remuer le moindre cordage. Ils étoient ſi foibles en arrivant à Plymouth le 8 de Septembre, qu'ayant eu beſoin de trois ſemaines de repos, ils n'arriverent à Londres que le 2 d'Octobre.

Leur triſte état en arrivant à Londres.

Table des latitudes observées dans ce voyage.

BIRD & NEWTON. 1583.

	Deg.	Min.		Deg.	Min.
Rio del Oro	24	47	Cap-Verd	14	43

Un second voyage des mêmes Capitaines ne contenant que des noms plusieurs fois répétés, & les évenemens les plus communs de la mer, il suffira de lui donner, par cette remarque, le rang qu'il doit occuper dans l'ordre des années.

CHAPITRE XII.

Voyage du Comte Georges de Cumberland aux Isles Açores en 1589.

CUMBERLAND. 1589.

Remarque sur ce voyage, & motif qui le fait entreprendre.

UNE entreprise dont l'Historien (*a*) n'explique ni le but ni les motifs, pourroit recevoir tout autre nom que celui qu'elle porte ici dans le titre. Ce fut le hazard seul qui conduisit le Comte de Cumberland aux Isles Açores, & l'ennui de l'oisiveté qui lui fit quitter l'Angleterre. Il avoit équipé à ses propres frais une flotte de quatre voiles, avec lesquels il résolut de signaler son nom. Quantité de jeunes gens, excités par la singularité de son dessein, s'offrirent volontairement à le suivre. Il se vit ainsi à la tête de quatre cens hommes, dont la plûpart étoient moins conduits par l'intérêt que par l'honneur. Il en prit le plus grand nombre sur son propre Vaisseau, qu'il nomma la *Victoire*. Les trois autres n'en approchoient pas pour la grandeur & la force. C'étoient deux petits Bâtimens, nommés le *Mog* & la *Margueritte*, avec une Caravelle commandée par le Capitaine Pignon.

Premier exploit de Mylord Cumberland.

Cette troupe d'Avanturiers étant partie de Plymouth le 18 de Juin 1589, rencontra, deux jours après, trois Bâtimens François qui revenoient de Terre-Neuve. Ils s'en saisirent, sans approfondir les droits. Deux furent envoyés en Angleterre avec la charge des trois; & le troisiéme eut la liberté de retourner en France pour y conduire tous les gens des trois Equipages.

Il pille une Flotte Marchande.

A la hauteur de 39 dégrés, ils firent une rencontre plus importante, mais qui ne donna guéres plus d'exercice à leur courage. Onze Vaisseaux Marchands, qui s'étoient rassemblés pour doubler les Caps d'Espagne, se présenterent au Chevalier Monson, Capitaine du Mog; &, loin de paroître disposés à se rendre, sur quelques volées de canon dont il les salua, ils s'apprêtoient à lui disputer la victoire; lorsque la vûe de trois Anglois dont il étoit suivi, leur fit prendre le parti de baisser leur pavillon. Les Commandans se rendirent à bord de la Victoire, & montrerent leurs passe-ports, des Villes de Hambourg, de Lubeck, de Breme, &c. On leur promit de ne pas punir avec trop de rigueur, l'intention qu'ils avoient eûe de se défendre; mais en faisant la visite de leurs Vaisseaux, on s'accommoda de tout ce qui pouvoit être utile à la flotte Angloise; & sous le prétexte de quelques adresses à divers Juifs de

(*a*) Cette Relation est d'un homme célébre par une invention qui regarde les Cartes, & qui porte en Angleterre le nom de *Mercator's projection*. Il se nommoit *Wright*, habile Mathématicien. Il a composé un livre, sous le titre de *Vulgar Errors*.

Liſbonne, on ſe ſaiſit de certains ſacs de poivre & de canelle, qui furent partagés entre les quatre Vaiſſeaux Anglois. Juſte ou non, cette confiſcation n'étoit pas ſi mépriſable que l'Hiſtorien la repréſente, puiſqu'avant la fin de ſon recit, il la fait monter à 4500 livres ſterlings. Les Bâtimens furent remis en liberté; mais ce ne fut qu'après avoir offert aux Matelots Allemands de recevoir ceux qui voudroient paſſer ſur la flotte Angloiſe. Il y en eut ſept, qui accepterent cette offre. CUMBERLAND. 1588.

En s'abandonnant au cours du vent, dont ces Avanturiers ſe repoſoient ſur la fortune, ils ſe trouverent le premier d'Août à la vûe de l'Iſle de Saint-Michel, la plus orientale des Açores. Ils s'en approcherent pendant le jour; & prenant le pavillon Eſpagnol, ils obſerverent d'aſſez près le Port & la Ville pour y découvrir à l'ancre, trois Vaiſſeaux & quelques petits Bâtimens, dont ils réſolurent de ſe ſaiſir pendant la nuit. A dix heures du ſoir, ils envoyerent leurs Chaloupes, avec quelques Soldats bien armés pour couper les cables, dans l'eſperance que le ſeul cours de la marée leur ameneroit leur proye. Les Soldats reconnurent en approchant du plus grand des trois Vaiſſeaux, que c'étoit un Bâtiment Anglois, nommée le *Faucon de Londres*, conduit par un Pilote Ecoſſois; mais ils couperent les cables des deux autres, qui étoient Eſpagnols, & qui ne purent éviter leur infortune. Ils étoient chargés de vins & d'huile. Les Eſpagnols de l'Equipage, perdant l'eſperance de réſiſter au vent & à la marée qui les entraînoient, ſe jetterent la plûpart à la nage avec de grands cris, & répandirent l'allarme dans le Château. L'artillerie ſe fit entendre preſqu'auſſi-tôt: mais des coups tirés au hazard ne pouvoient beaucoup nuire aux Anglois dans l'obſcurité. L'Ecoſſois tira auſſi trois coups, pour faire croire aux Eſpagnols qu'il prenoit part à leur diſgrace; ce qui ne l'empêcha point de ſe rendre promptement à bord de la Victoire, & d'offrir ſes ſervices au Comte de Cumberland. Il arrive aux Açores. Autres Priſes.

Après une victoire ſi facile, il ne reſtoit d'inquiétude que pour la Caravelle, qui avoit diſparu dans l'après-midi. Mais elle vint augmenter la joye, en ſe montrant le lendemain accompagnée d'une Caravelle Eſpagnole, qu'elle avoit priſe de l'autre côté de l'Iſle. On y avoit trouvé des lettres qu'elle apportoit de Tercere, & qui donnoient avis au Gouverneur de Saint-Michel que les Caraques en devoient partir dans peu de jours. Nouvelle ſatisfaction pour les Avanturiers, qui voyoient augmenter leurs eſperances. Ils apperçurent dans le jour un petit Vaiſſeau, auquel ils donnerent la chaſſe, & dont ils ſe ſaiſirent vers le ſoir. Ils y trouverent trente tonneaux du meilleur vin de Madere, & quantité d'étoffes de ſoye & de laine.

Le 14, ils aborderent à l'Iſle de Flores, dans le ſeul deſſein d'y renouveller leur proviſion d'eau: mais ne voulant rien devoir qu'à leur courage, ils mirent dans les Chaloupes cent vingt hommes bien armés pour leur rendre ce ſervice. A leur approche, les Habitans arborerent l'enſeigne de paix. On leur rendit le même ſignal, & le Comte de Cumberland leur fit déclarer, que loin de penſer à leur nuire, il étoit ami de *Dom Antonio*, leur Roi, & qu'il ne leur demandoit que des rafraichiſſemens, en échange pour de l'huile, du vin & du poivre qu'il leur offroit. Ils y conſentirent volontiers; & les Chalonpes firent ce commerce, tandis que la flotte jetta l'ancre à quelque diſtance de l'Iſle. Quelques Soldats Anglois, curieux de viſiter l'Iſle, y pénétre- Les Anglois relâchent dans l'Iſle de Flores.

Digitized by Google

CUMBERLAND. 1589.

renr l'eſpace d'un mille au Sud juſqu'à la Ville de *Santa-Cruz*, qu'ils trouverent abandonnée par ſes Habirans. La crainte leur avoit déja fait chercher d'autres aziles, avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils ſe ſouvenoient d'avoir vû brûler leur Ville, environ deux ans auparavant, par quelques Vaiſſeaux de guerre Anglois; & leur ſituation les expoſoit continuellement au même ſort. Auſſi cette partie de l'Iſle eſt-elle la moins habitée. La qualité du terroir ne contribue peut-être pas moins à la rendre déſerte. On n'y voit que des rochers & des montagnes ſtériles.

Ils ſe répandent la frayeur.

Wright, qui avoit été chargé du commandement d'une Pinace, raconte, qu'en retournant le ſoir vers la flotte, il fut pourſuivi pendant plus d'un mille par un poiſſon monſtrueux, qui n'étoit qu'à la longueur d'une pique de la Pinace, & qui s'en approchoit quelquefois juſqu'à la heurter fort rudement. Ses nageoires, qui paroiſſoient ſouvent ſur l'eau, n'avoient pas moins de cinq ou ſix aunes de large, & ſa tête étoit d'une groſſeur ſurprenante. Il étoit à craindre qu'il ne renverſât la Pinace, & cette raiſon ne permit point à Wright de l'irriter, en tentant de le tuer à coups de fuſils & de croc. Mais il diſparut lorſqu'on fut proche du Vaiſſeau.

Poiſſon monſtrueux.

Un petit Bâtiment, qui venoit de Tercere à Flores, & qui ne put échapper aux Anglois, leur apprit que les Caraques n'avoient point encore mis à la voile. Cette confirmation d'une nouvelle qui ſurpaſſoit toutes leurs eſpérances, leur fit lever l'ancre dès la même nuit. Ils s'avancerent vers l'Iſle de Fyal, dans la double vûe d'augmenter leur butin par la priſe des Vaiſſeaux qu'ils y pourroient trouver, & de couper le paſſage aux Bâtimens de Saint-Michel ou de Flores, par leſquels ils ne doutoient point que les Gouverneurs de ces deux Iſles ne donnaſſent avis de leur approche à Tercere. Le 27 au ſoir ils découvrirent dans la rade de Fyal pluſieurs Bâtimens à l'ancre. Les Chaloupes furent auſſi-tôt détachées avec les mêmes précautions qui avoient réuſſi à Saint-Michel. Mais pour aſſurer le ſuccès de l'entrepriſe, les Capitaines Liſter & Monſon reçurent ordre de les ſoutenir avec deux Caravelles. Le vent, qui étoit de terre, ne permit point aux deux Caravelles de s'approcher du rivage auſſi près que les Eſpagnols. L'honneur de l'action étoit réſervé aux Chaloupes, qui attaquerent d'abord un Vaiſſeau de deux cens cinquante tonneaux, monté de quatorze pieces de canon. On combatit l'eſpace d'une heure, & l'Ennemi ſe défendit vaillamment. Mais deux Eſquifs qui ſurvinrent de la flotte, acheverent le combat. Les Anglois étant montés à bord d'un côté, les Eſpagnols ſauterent de l'autre, pour gagner la terre à la nage. Il n'y reſta que le Capitaine Jean de Palma, avec deux ou trois de ſes gens. Pendant l'action, l'artillerie du Château avoit joué continuellement, ſans cauſer beaucoup de mal aux Anglois. Le Vaiſſeau ſe trouva chargé de ſucre, de gingembre & de cuirs, arrivés nouvellement de Saint-Jean de Puerto Rico. Après l'avoir mis à couvert, ils retournerent avec la même ardeur pour enlever quelques petits Bâtimens. Il en tomba cinq entre leurs mains; un chargé de cuirs, un autre de dents d'éléphans, de poivre de Guinée, & de peaux de boucs; le troiſiéme de bois, & de poiſſon ſec. Mais avant cette expédition, ils avoient été joints par deux petits Vaiſſeaux de guerre Anglois, commandés par les Capitaines *Davis* & *Markesbury*.

Les Anglois cherchent les Caraques Portugaiſes.

Ils attaquent pluſieurs Vaiſſeaux à Fyal.

Ils ſe joignent à deux autres Bâtimens Anglois.

Ils avancerent le 30 d'Août vers Tercere; & découvrant l'Iſle à neuf ou dix

dix lieues en mer, ils furent surpris d'appercevoir une petite Barque qui venoit vers eux dans cet éloignement, sans qu'il parût aucun Vaisseau à qui elle pût appartenir. C'étoient huit Anglois, qui se trouvant Prisonniers à Tercere, avoient pris la résolution de risquer leur vie pour gagner la flotte. Ils n'avoient point d'autre voile qu'un drap de lit, soutenu par un cercle à tonneau, & lié des deux côtés; ni d'autres provisions que ce qu'ils avoient emporté dans leurs poches. On les reçut à bord de la Victoire, & le Comte de Cumberland apprit d'eux que les Caraques étoient parties depuis huit jours. Le chagrin de perdre une si belle espérance lui fit naître la pensée de retourner à Fyal & de surprendre la Ville.

CUMBERLAND. 1589.

Résolution désespérée de quelques Prisonniers.

Cependant il fut arrêté le même jour par des vents contraires, & le lendemain par un calme qui ne lui permit de faire que sept ou huit lieues vers l'Isle de Pico. Ce retardement dura jusqu'au dix. Enfin se retrouvant dans la rade de Fyal, il chargea le Capitaine Lister, accompagné d'un Prisonnier Espagnol, d'aller déclarer ses intentions à la Ville. Il laissoit le choix aux Habitans, ou de recevoir paisiblement les Anglois, & de composer avec eux pour leur rançon, ou d'essuyer tous les hazards de la guerre.

Ils répondirent que le serment d'obéissance par lequel ils étoient soumis au Roi d'Espagne, ne leur permettoit pas de se rendre sans s'être défendus. Le Comte fit disposer aussi-tôt toute son artillerie pour battre la Ville, tandis que descendant lui-même à la tête de ses plus braves gens, il s'avança par terre vers la plate-forme, qui étoit la seule fortification de Fyal. Il découvrit sur une colline quelques Compagnies de cavalerie & d'infanterie. Une autre troupe de gens à pied, se montra dans une vallée; & deux Compagnies sortant de la Ville, enseignes déployées, marcherent quelque-tems avec l'apparence de vouloir tenter le combat. Mais effrayées sans doute par le nombre, elles gagnerent bien-tôt la campagne. Les Anglois s'approcherent de la plate-forme, malgré le feu de quelques piéces de canon, qui ne leur tuerent pas un seul homme. Ils trouverent les portes de la Ville fermées; mais la Garde ayant pris la fuite, & la plate-forme n'étant pas mieux défendue, ils escaladerent les murs sans la moindre résistance. Leur artillerie, qui n'avoit pas cessé de battre la Ville pendant leur marche, cessa lorsqu'elle eut apperçu la croix rouge d'Angleterre sur la plate-forme.

Les Anglois entreprennent de forcer Fyal.

Ils se saisissent de la Ville de Fyal.

Le Comte de Cumberland, se voyant maître de la Place à si peu de frais, défendit le pillage à ses gens, & mit une Garde aux Eglises, & aux Communautés Religieuses. Mais le Soldat échauffé, respecta peu ses ordres. Toute la Ville essuya les dernieres violences de la guerre, & les Anglois transporterent sur leurs Vaisseaux jusqu'aux meubles des maisons. Leur fureur ayant voulu s'étendre à la Campagne, ils furent maltraités dans quelques endroits par les Habitans.

Ils la saccagent.

Fyal est la Capitale de l'Isle du même nom. Elle est située directement vis-à-vis la haute montagne de l'Isle de *Pico*, qui n'en est séparée que par deux ou trois lieues de mer. A l'Oüest-Nord-Oüest, elle contient environ trois cens familles. Les maisons y sont fort belles, & bâties de pierre. Elles ont toutes une citerne & un jardin. Le raisin & le tabac sont les principales productions de l'Isle; mais elle a toutes sortes d'excellens fruits & de bois aromatiques. Le bois de cédre y sert à brûler & à bâtir.

Situation de cette Place.

CUMBERLAND. 1589.

Il y a dans la Ville un Couvent de Franciſquains qui eſt fort nombreux, mais où le goût de ſçavoir eſt ſi mal établi, qu'il ne s'y trouvoit pas un ſeul Religieux qui ſçût parler la langue Latine.

Les Anglois demeurerent dans l'Iſle, depuis le Mercredi, juſqu'au ſoir du Samedi; & ne ſe contentant point du pillage qu'ils avoient fait de la Ville, ils en exigerent deux mille ducats, qui furent payés de l'argenterie des Egliſes. De cinquante-huit piéces de canon qu'ils trouverent ſur la plate-forme & dans les autres poſtes, ils en emporterent cinquante. Enſuite ayant détruit la plate-forme, ils retournerent à bord. Mais le Comte de Cumberland ne voulut point quitter l'Iſle, ſans avoir adouci par ſes politeſſes les juſtes ſujets de haine qu'il laiſſoit aux Habitans. Il fit inviter à dîner ſur ſa flotte tous ceux qui voudroient accepter cette invitation, n'en exceptant que le Gouverneur *Diego Gomez*, parce qu'il n'avoit voulu paroître que pour régler la rançon de la Ville. Perſonne ne marqua d'empreſſement pour cette Fête, & la plûpart des Habitans la regarderent comme une inſulte. Cependant il s'en trouva quatre, qui ne firent pas de difficulté de ſe rendre à bord de la Victoire, où le Comte les traita magnifiquement, au bruit du canon & des inſtrumens de guerre. Il leur donna une lettre ſignée de ſa main, par laquelle il prioit tous les Commandans Anglois, qui pourroient aborder à l'Iſle de Fyal, de ne pas cauſer de nouveaux chagrins aux Habitans, & de n'exiger d'eux que de l'eau fraîche & des vivres.

Rançon que les Anglois exigent.

Plaiſante faveur qu'ils accordent à la Ville.

Pendant le ſéjour que les Anglois avoient fait à Fyal, ils avoient exercé les droits de la victoire juſqu'à viſiter les priſons, pour connoître à quel titre pluſieurs Miſérables s'y trouvoient renfermés. Ils y laiſſerent ceux qui étoient coupables de quelques crimes odieux : mais entre ceux à qui ils rendirent la liberté, & qu'ils emmenerent même avec eux, ils traiterent avec diſtinction, un Domeſtique du Roi Dom Antoine, qui avoit été tranſporté à Fyal de l'Iſle de San-Jago, & qui ſe trouvoit parent d'un Marchand Eſpagnol établi à Londres. On ne lui reprochoit point d'autre crime que d'avoir ſervi trop fidélement ſon Maître. Diego Gomez croyoit faire ſa cour au Roi d'Eſpagne par cette affectation de zèle, ſur-tout dans un tems où l'inclination de tous les Habitans de ces Iſles, s'étoit déclarée pour Dom Antoine. Le Comte de Cumberland apprit du Priſonnier pluſieurs circonſtances de la fuite & de la ſituation de ce malheureux Prince.

Priſonniers à qui ils rendent la liberté.

Les vents d'Oueſt-Sud-Oueſt, qui ſont furieux dans cette ſaiſon, forcerent la flotte Angloiſe de demeurer à l'ancre juſqu'au premier d'Octobre. Dans cet intervalle, ils deſcendirent librement au rivage, & les Habitans s'accoutumerent à les y ſouffrir. Le Comte ayant défendu ſous les plus rigoureuſes peines, que les hoſtilités fuſſent pouſſées plus loin, il s'établit une ſorte de commerce, entre la flotte & la Ville. Les Anglois payoient argent comptant le vin, les viandes, & les autres rafraîchiſſemens dont ils avoient beſoin; & les Habitans leur apportoient volontiers des ſecours dont ils recevoient fidélement le prix. Une tempête furieuſe vint arracher enfin les Vaiſſeaux Anglois de deſſus leurs ancres. Le Comte eut beaucoup d'embarras à raſſembler ſa flotte diſperſée. Il les retrouva néanmoins ſans aucune perte à la hauteur de Tercere, vis-à-vis le Promontoire de *Brazil*, qui eſt proche d'*Angra*, Ville principale de cette Iſle.

Le mauvais tems les arrête à Fyal.

Digitized by Google

La crainte qu'il eut apparemment de trouver trop de réſiſtance à Tercere, lui fit prendre le parti de s'approcher de *Graciosa*, où il envoya le Capitaine Liſter, avec ordre d'y demander ſeulement des vivres & de l'eau, & d'aſſûter les Habitans qu'il ne penſoit point à leur nuire. Mais ils répondirent qu'ils ne pouvoient rien accorder ſans avoir conſulté leur Gouverneur, qui étoit à quelque diſtance du lieu. Ce refus irrita ſi vivement le Comte, qu'il fit avancer auſſi-tôt deux Vaiſſeaux de ſa flotte, accompagnés de toutes les Chaloupes. Il comptoit que dans une attaque ſi bruſque, ſes gens devoient trouver peu de réſiſtance. Mais ils furent ſurpris d'être reçus avec une volée de canon, qui emporta un de leurs mâts, & qui leur tua pluſieurs hommes. Ils virent en même-tems ſur la Côte quelques Compagnies d'Infanterie, qui les attendoient d'un air ferme; & lorſqu'ils entreprirent de débarquer avec les Chaloupes, le rivage ne leur offrit point un ſeul endroit d'où elles puſſent approcher ſans péril. Le feu de l'artillerie continuant d'incommoder beaucoup les deux Vaiſſeaux, ils furent obligés vers le ſoir de rejoindre la flotte, avec des nouvelles fort oppoſées à l'eſperance du Comte.

CUMBERLAND. 1589.

Ils attaquent l'Iſle de Fval, & ſont repouſſés.

Il ſe prépara pendant toute la nuit à renouveller ſon attaque le jour ſuivant. Dès la pointe du jour, il ſe mit en mouvement avec toute la flotte. Mais le vent lui devint contraire juſqu'au milieu de l'après-midi; & lorſqu'il ſe fut approché de la Ville, il ne trouva point de fond commode pour y jetter l'ancre. La diſpoſition des Côtes ne lui permettant pas non plus de hazarder un débarquement, il revint au parti d'envoyer Liſter, pour recevoir la réponſe que les Habitans avoient fait eſperer de leur Gouverneur. Ils l'aſſurerent en effet, que loin de ſouhaiter la guerre, ils étoient diſpoſés à traiter les Anglois avec amitié; que le premier coup de canon qu'ils avoient tiré à l'approche des deux Vaiſſeaux, avoit été à poudre ſeule, pour avertir leurs Garde-Côtes, de ſe tenir prêts à tout événement, & que l'artillerie Angloiſe ayant répondu plus ſérieuſement, le combat s'étoit engagé contre leurs intentions; qu'ils demandoient encore juſqu'au lendemain, pour attendre les ordres du Gouverneur, & qu'ils promettoient de les faire porter eux-mêmes à la flotte. Sur cette réponſe, le Comte alla jetter l'ancre au-deſſus de l'Iſle. Le jour ſuivant il vit arriver une Barque, avec trois des principaux Habitans, qui portoient l'enſeigne de la paix. Ils apportoient le conſentement du Gouverneur pour les vivres néceſſaires à la flotte; mais ils en excluoient l'eau, parce que l'Iſle en manquoit pour elle-même, & qu'elle pouvoit fournir plus aiſément deux tonneaux de vin qu'un ſeul d'eau fraîche. Ils exigerent auſſi que les Anglois ne débarquaſſent point, en promettant de faire tranſporter ſur la flotte toutes les proviſions dont on ſeroit convenu.

Ils veulent renouveller leur attaque.

Ils compoſent avec les Habitans.

Tandis que ce Traité s'exécutoit, il arriva un Vaiſſeau Anglois nommé le *Weimouth*, qui avoit pris peu de jours auparavant un Bâtiment Eſpagnol eſtimé ſeize mille livres ſterling. Il avoit appris de ſes Priſonniers, que la flotte des Indes occidentales étoit en mer, & qu'elle ne pouvoit tarder long-tems à paroître. Le Comte de Cumberland, partagé entre l'eſperance & la crainte, voulut ſe faire confirmer cette nouvelle par la bouche même des Eſpagnols. Il fit paſſer ſur ſon bord le Capitaine, qui ſe nommoit *Pertingas*; mais ſe défiant d'un ſeul témoignage, il voulut interroger ſéparément le Pilote, & quelques-uns des principaux Matelots. En effet, après avoir entendu de Per-

Jonction d'un autre Vaiſſeau Anglois & nouvelles qu'il apporte.

CUMBERLAND. 1589.

tingas ce qu'il venoit d'apprendre du Capitaine Anglois, il fut ſurpris de ne pas trouver de conformité entre ſon récit & celui du Pilote. Cette différence lui fit comprendre que les Eſpagnols s'étoient accordés à le tromper, ſans avoir eu la précaution de convenir enſemble ſur le détail de leurs informations. Pertingas lui parloit de la flotte des Indes, comme d'une proie preſqu'aſſurée; & faiſoit même entendre, que dans le chagrin de ſa perte, il n'étoit pas fâché que d'autres Marchands de ſa Nation partageaſſent ſon malheur. Au contraire le Pilote s'efforçoit de relever les forces de la flotte Eſpagnole, & menaçoit les Anglois de ſa rencontre. Le dernier de ces deux récits parut le plus ſincere, & le Comte jugea que Pertingas cherchoit à l'abuſer, dans l'eſpérance d'un combat déſavantageux pour les Anglois, qui le remettroit peut-être en poſſeſſion de ſon Vaiſſeau. Cependant ne pouvant douter que l'un ou l'autre du moins, ne fut coupable d'impoſture, il donna ordre qu'ils fuſſent mis tous deux à la queſtion. C'étoit une menace qu'il n'avoit deſſein, ſi l'on en croit l'Auteur, de faire ſervir qu'à ſe procurer un éclairciſſement d'importance. Elle eut cet effet ſur le Capitaine Eſpagnol. Il fit des aveux ſi ſemblables à ceux du Pilote, que le Comte y crut reconnoître le langage de la vérité; & ne voulant point expoſer un butin auſſi riche que le ſien, aux hazards d'un combat trop inégal, il réſolut, non de fuir la flotte, mais d'éviter ſa rencontre, & de la ſuivre à quelque diſtance, pour lui enlever peut-être quelque Vaiſſeau plus lent que les autres.

Artifice des Eſpagnols.

On leur arrache la vérité par la crainte.

Après avoir renouvellé ſes proviſions à Gracioſa, il continua d'errer quelque tems entre les mêmes Iſles. Le 4 d'Octobre, il prit un Vaiſſeau de Saint-Malo, qui revenoit de Terre-Neuve, chargé de poiſſon, & qui ayant été ſi maltraité par la tempête, qu'il avoit été forcé de couper ſon grand mât, venoit à Gracioſa pour s'y radouber. Il en tira les principaux Matelots pour remplacer ceux qu'il chargea de le conduire en Angleterre. Trois jours après, un coup de vent qui le rapprocha de Tercere, lui fit découvrir, à quatre ou cinq lieues en mer, vingt voiles, dont la flotte Eſpagnole étoit compoſée. Ayant continué de les obſerver, il les vit entrer dans le Port d'*Angra*. Mais cette attention lui coûta la perte du Vaiſſeau François, qui ne s'étoit point encore ſéparé des ſiens. Les Matelots qu'il avoit tirés de ce Bâtiment, abuſerent de la liberté qu'on leur laiſſoit d'y viſiter leurs amis, pour s'en rendre maîtres, & pour s'éloigner dans l'obſcurité. Le Comte, occupé d'un objet plus important, négligea de les pourſuivre.

La Flotte Eſpagnole paroît, & ſert à l'évaſion d'un Vaiſſeau François.

Il ne penſoit point à ſe préſenter aux Eſpagnols, dont ſes propres yeux lui avoient appris les forces; car de leurs vingt voiles, huit étoient des Vaiſſeaux de guerre, qui ſervoient d'eſcorte à douze Gallions richement chargés. Mais ayant recours à l'artifice, il envoya une Pinace ſur la Côte de Tercere, avec ordre de ſe tenir cachée au long du rivage, & de le rejoindre promptement au départ de la flotte. La Pinace revint quelques jours après. Elle avoit vû les Eſpagnols plier leurs voiles, & baiſſer leurs mâts; ce qui lui avoit fait conclure que ſur les informations qu'ils avoient reçues à Tercere, ils ne vouloient point s'expoſer à la rencontre des Anglois, & qu'ils étoient réſolus de ſe tenir à couvert dans le Port d'Angra. Cet avis fit lever l'ancre au Comte, pour continuer ſes courſes.

Ruſe des Anglois pour ſurprendre les Eſpagnols.

Le nombre des Priſonniers, joint à celui de ſes propres gens, le mettant ſou-

vent dans la néceſſité de renouveller ſes proviſions, il ſe rendit à la Baye de *Saint-Michel*, où il comptoit de ſe procurer de l'eau & des vivres. Il n'y fut pas mieux reçu que dans celle de *Villa-Franca*, où il ſe préſenta ſucceſſivement. Mais il trouva dans celle-ci trois Bâtimens Ecoſſois, auſquels il enleva cinq ou ſix tonneaux de vin, & quelques barils d'eau. Ce ſecours étoit fort éloigné de lui ſuffire. Il envoya une Barque longue au rivage, vers l'embouchure d'un torrent qui ſe déchargeoit dans la Baye; mais les Habitans s'y firent voir au nombre d'environ deux cens, & les Anglois de la Barque, après avoir inutilement épuiſé leur poudre, revinrent ſans avoir oſé deſcendre. Toutes les autres parties de la Côte, ne paroiſſant pas plus ſûres, le Comte fit tourner les voiles vers Sainte-Marie, où il étoit informé qu'on étoit moins capable de lui réſiſter, & prit la réſolution de retourner de-là vers les Côtes d'Eſpagne. CUMBERLAND. 1589.

Les Capitaines *Liſter* & *Preſton*, furent envoyés dans une Pinace, & dans la Chaloupe de la Victoire, avec cinquante ou ſoixante Soldats pour demander honnêtement aux Inſulaires la permiſſion de prendre de l'eau & d'acheter des vivres. Mais le deſir du pillage, qui animoit tous ces Avanturiers, leur fit oublier leur commiſſion à la vûe de deux Vaiſſeaux qu'ils apperçurent à l'ancre fort près de la Ville. Ils ſentirent redoubler leur ardeur en voyant pluſieurs perſonnes nues, qui travailloient à tirer ces deux Bâtimens à ſec, & l'agitation de quantité d'autres Habitans, qui ſembloient ſe préparer à ſe défendre. Liſter, ne doutant point qu'on ne le reçût fort mal, rompit auſſitôt toutes meſures. Il donna ordre à ſes Trompettes de ſonner l'attaque, & les Anglois des deux Bâtimens firent bruſquement leur décharge. La maniere dont on leur répondit, fit connoître aux deux Capitaines qu'ils étoient attendus. Ils eurent deux hommes de tués, & ſeize bleſſés de ce premier feu; ce qui ne les empêcha point de monter comme autant de furieux ſur les deux Vaiſſeaux, & d'en chaſſer quelques Eſpagnols qui gagnerent la terre à la nage. Ils comptoient d'emmener ces deux priſes, malgré les coups qui tomboient ſur eux de toutes parts. Mais un des Vaiſſeaux ſe trouvoit déja ſi engagé dans le ſable, qu'ils furent obligés de l'abandonner. Ils ſe retirerent avec l'autre & leurs propres Bâtimens, ſur leſquels ils continuerent d'eſſuyer une grêle de balles, qui leur tuerent encore huit hommes; & dans leur retraite même, ils reçurent, de la batterie de la Ville, un boulet qui perça leur priſe. Ce Vaiſſeau étoit arrivé nouvellement du Bréſil, avec ſa cargaiſon de ſucre.

Attaque qui réuſſit mal aux Anglois.

Le Comte reconnut, à cette vigoureuſe défenſe, qu'il avoit été trompé par ſes informations. Cependant le beſoin d'eau ſe faiſoit ſentir particuliérement ſur ſon propre bord. Il réſolut de s'approcher, pendant la nuit, de l'Iſle de Saint-Georges, où la pauvreté des Habitans ne devoit pas faire ſoupçonner qu'il penſât au pillage, & d'aborder, avec ſa Chaloupe, dès la pointe du jour, avant qu'ils fuſſent préparés à le recevoir. Cette ruſe lui réuſſit pour ſix tonnes d'eau; mais les Habitans, qui n'étoient pas moins ſoupçonneux ni moins armés, pour êtres pauvres, furent bien-tôt raſſemblés, au premier bruit d'une deſcente ſur leurs Côtes; & les Anglois de la Chaloupe ne ſe ſauverent qu'avec peine. Toutes ces difficultés ſe joignant avec le deſir qu'ils avoient de retourner dans leur Patrie, ils commencerent à ſe plaindre du Comte, dont l'avidité ne ſe propoſoit pas de bornes, & qui

Beſoin d'eau qui les porte à la révolte.

CUMBERLAND. 1589.

ne leur faiſoit chercher de l'eau avec tant de riſques, que pour les engager dans de nouvelles fatigues ſur les Côtes d'Eſpagne. N'étoit-il pas tems de tirer quelque fruit des richeſſes qu'on avoit amaſſées, & d'aller prendre un peu de repos dans les plaiſirs de l'Angleterre? Le Comte de Cumberland ſentit l'effet de ces murmures par la réſiſtance qu'il trouva bien-tôt à ſes ordres. En vain preſſa-t'il les mêmes Soldats de retourner, pendant la nuit, au ruiſſeau qu'ils devoient connoître, & dont il n'y avoit pas d'apparence que les bords fuſſent gardés dans les ténébres. Il s'en trouva d'aſſez hardis pour lui répondre, qu'on avoit aſſez d'eau juſqu'en Angleterre. Dans la réſolution où il étoit de n'y pas retourner ſi-tôt, il ne trouva point d'autre reméde à ces commencemens de ſédition, que d'aſſembler tous les Officiers de la flotte, & de leur propoſer ſon deſſein. Il feignit de les conſulter; mais il donna tant de force à ſes exhortations & à ſes motifs, que les ayant fait entrer dans toutes ſes idées, il ne reſta plus qu'à trouver le moyen de ſuppléer au défaut des proviſions. Comme il n'y avoit point d'eſpérance de forcer les Iſles à la vûe de la flotte Eſpagnole, & que ſa nouvelle courſe ne devoit pas être d'une longueur infinie, il demanda le conſentement de l'Aſſemblée pour réduire tout le monde à la moitié de la ſubſiſtance ordinaire, n'exceptant que les malades, & promettant de donner l'exemple. Perſonne n'ayant oſé le contredire, le réſultat du Conſeil fut auſſi-tôt publié ſur toute la flotte. On ſe détermina, le 31, à renvoyer en Angleterre le Mog, auquel il s'étoit fait pluſieurs voyes d'eau, avec la priſe du Breſil; & le Capitaine Monſon paſſa ſur la Victoire. Le Comte de Cumberland profita de cette occaſion pour ſe défaire, non-ſeulement de la plûpart des bleſſés & des malades, mais encore de quelques mutins dont il appréhendoit les intrigues.

Le Comte de Cumberland les fait entrer dans leur devoir.

A quoi le beſoin d'eau les reduit.

On mit enſuite à la voile pour les Côtes d'Eſpagne, avec un vent plus favorable qu'on ne l'avoit encore eu depuis le commencement du voyage. Le troiſiéme jour on apperçut un Vaiſſeau, qui s'avançoit péſamment, quoiqu'à pleines voiles, devant la flotte Angloiſe. Il fut pris ſans réſiſtance. C'étoit un Portugais de 120 tonneaux, qui revenoit de Fernambuck au Bréſil, chargé de quatre cens caiſſes de ſucre, & de cinquante quintaux de bois de Bréſil. On le joignit au 29e degré de Latitude, environ deux cens lieues à l'Oueſt de Liſbonne. Le Capitaine Breſton fut nommé pour le conduire, avec quelques Matelots & quelques Soldats de la flotte, qui furent remplacés par autant de Portugais. On apprit d'eux qu'ils avoient vû le même jour un autre Bâtiment, qui tenoit la même courſe. Le Capitaine David fut commandé avec deux Vaiſſeaux, pour lui donner la chaſſe. Il le pourſuivit pendant vingt-quatre heures, ſans le pouvoir découvrir; mais l'ayant apperçu le troiſiéme jour, il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. C'étoit encore un Portugais du Bréſil, chargé de ſucre & de bois. Tandis qu'on faiſoit l'échange de l'Equipage, le Comte de Cumberland parut avec le reſte de la flotte; & par une faveur ſinguliére de la Fortune, on apperçut dans le même moment un Vaiſſeau de quatre cens tonneaux, qui auroit cauſé de l'embarras, par ſa réſolution, au Capitaine David. Il étoit bien armé; & ſe tenant déja prêt à combattre, il s'étoit fait un mur ſi épais de ſes cuirs, qui étoient ſa principale cargaiſon, qu'il auroit été à couvert du mouſquet;

Ils tournent vers les Côtes d'Eſpagne, & prennent un Vaiſſeau.

Ils prennent un autre Vaiſſeau Portugais.

mais il perdit courage à la vûe de la flotte. Il venoit de Saint-Jean d'Ulua au Mexique; ſa charge étoit d'environ mille cuirs, ſix quintaux de cochenille, pluſieurs caiſſes de ſucre, quantité de porcelaine de la Chine, & quelques lingots d'argent. Le Capitaine, homme d'eſprit & de courage, déclara qu'il étoit Italien, & qu'il avoit, pour ſa part, la valeur de vingt-cinq mille ducats ſur ſon bord. Il fut tranſporté ſur la Victoire avec une partie de ſes gens, & le Capitaine Liſter prit poſſeſſion de ſon Vaiſſeau avec le même nombre de Soldats Anglois.

CUMBERLAND. 1589. Sa cargaiſon.

Ces trois priſes, & l'embarras de conduire tant de Priſonniers Portugais, Eſpagnols & François, firent abandonner au Comte de Cumberland le projet d'aller tenter quelque deſcente, ou croiſer ſur les Côtes d'Eſpagne. Il avoit acquis aſſez de richeſſes pour s'aſſurer une ſituation brillante en Angleterre, & pour récompenſer libéralement tous ceux qui l'avoient ſuivi. L'avidité du gain n'eſt pas toujours inſatiable. Il prit la réſolution de retourner à Londres. Cette nouvelle fut reçue avec de grandes acclamations ſur toute la flotte. Pour comble de joie, on prit vers le 39e dégré, à la diſtance d'environ quarante-ſix lieues du Rocher de Liſbonne, un des vingt Vaiſſeaux de la flotte Eſpagnole, qu'on croyoit toute entiere au Port d'Angra. C'étoit un Marchand particulier, qui, dans l'impatience de ſe voir retenu à Tercere, & s'imaginant avec aſſez de vraiſemblance que les Anglois occupés d'un plus grand objet ne s'appercevroient point de ſon départ, avoit pris au Sud de l'Iſle, pour hâter ſon retour en Eſpagne. Il étoit chargé des plus précieuſes marchandiſes de l'Amérique. Dans ſon chagrin il marqua de la ſurpriſe au Comte, de le voir en ſi bon ordre avec toute ſa flotte. L'Amiral Eſpagnol ne s'étoit point arrêté au Port d'Angra dans l'intention d'y demeurer oiſif. Tandis que les Anglois étoient errans entre les Iſles, il avoit fait radouber les quatre meilleurs de ſes Vaiſſeaux de guerre, ſur chacun deſquels il avoit mis deux cens hommes; & ſon deſſein étoit d'attaquer le Comte de Cumberland pendant la nuit, en allant droit à l'abordage : mais la flotte Angloiſe étoit partie avant qu'il eût fini ſes préparatifs.

Motifs qui font retourner le Comte en Angleterre.

Il prend un Vaiſſeau de la Flotte Eſpagnole.

Il ne manquoit rien à la ſatisfaction des Anglois. Le vent continuoit d'être favorable; & dans la confiance de revoir bientôt les Côtes d'Angleterre, chacun s'occupoit déja du bonheur qu'il eſperoit pendant l'Hyver : mais ils étoient condamnés à le paſſer plus triſtement. Le vent changea preſque tout d'un coup à l'Eſt, c'eſt-à-dire, qu'il devint le plus contraire de tous ceux que la flotte avoit à redouter. Dans l'impoſſibilité de gagner aucune partie de l'Angleterre, on fut obligé de diminuer les ſubſiſtances, & ſurtout la portion d'eau, qui étoit déja réduite à la moitié. On n'en accorda plus qu'une demie-pinte par tête, encore commençoit-elle à ſe corrompre. Cette ſituation même étoit heureuſe, en comparaiſon de celle qui ſuivit bien-tôt. De la demie-pinte, on fut réduit au quart. Enfin, l'eau manquant tout-à-fait, on ne vit point d'autre reſſource que de relâcher en Irlande; mais lorſqu'on eſperoit d'en approcher, on fut pouſſé ſi loin à l'Oueſt, qu'il fallut prendre le parti de lutter contre les flots, pour attendre le moyen de gagner l'Angleterre ou l'Irlande. La boiſſon dans cet intervalle conſiſtoit dans quelques cuillerées de vinaigre, qu'on diſtribuoit chaque jour. Il reſtoit quelques tonneaux de vin; mais la crainte d'en manquer auſſi, ne per-

Extrêmité où les Anglois ſont reduits à leur retour.

Digitized by Google

CUMBERLAND. 1589.

mettoit d'en donner qu'une fois en deux jours, dans la même meſure, c'eſt-à-dire, par cuillerées.

Détail de leur miſere.

Cette fâcheuſe extrêmité dura quinze jours, ſans autre adouciſſement que celui de quelque grêle, & de quelques petites pluies, qu'on s'efforçoit de recueillir avec une ardeur incroyable. On tendoit les draps, les ſerviettes, en tenant ſoigneuſement les quatre coins, & mettant au milieu quelque poids, pour recevoir ce précieux ſecours avec plus d'abondance. On léchoit juſqu'à la moindre goutte qui reſtoit ſur les ponts, on ſuçoit les voiles; le Matelot, qui par ſon adreſſe, avoit pû ramaſſer une cruche d'eau, étoit careſſé, ſupplié, & faiſoit envie à ſes Officiers mêmes. Ceux qui ne trouvoient point à ſe déſaltérer, mettoient dans leur bouche des balles de plomb, dont ils reſſentoient quelque ſoulagement : pluſieurs en avalerent; mais le remède d'un jour n'étoit qu'une conſolation paſſagere, puiſque le même mal ne manquoit pas de ſe renouveller le lendemain. On n'entendoit de tous côtés que des invocations & des cris. Les Malades étoient encore plus à plaindre. Il en mouroit quelques-uns chaque jour; & la flotte n'avoit pas perdu tant de monde dans toutes ſes expéditions, qu'il en périt dans cette funeſte avanture.

Il eſt réduit à recueillir la pluie.

Le ſecond jour de Décembre fut un jour de Fête pour tant de Malheureux. Il tomba une pluie fort abondante; & l'expérience ayant appris les meilleures méthodes pour la recueillir, on en fit une petite proviſion qui s'étendit juſqu'au lendemain. On trouva même le moyen de purifier celle qui s'étoit ſalie ſur les ponts, & de la rendre agréable, en y mêlant quelques morceaux de ſucre. Mais tandis qu'on s'applaudiſſoit de cette faveur du Ciel, on tomba dans d'autres périls. Une affreuſe tempête fit voir la mort ſous des faces encore plus terribles. Des Matelots qui ſervoient depuis vingt ans, proteſterent qu'ils n'avoient jamais vû la mer ſi furieuſe, & s'engagerent par des ſermens redoutables à n'y retourner jamais. Il ne reſtoit pas une voile entiere. Les Vaiſſeaux s'entreheurtoient ſouvent avec un horrible fracas. L'agitation ſembloit venir autant du fond des flots, que de la fureur du vent. Il s'étoit fait tant de voies d'eau à la Victoire, que les pompes ne ſuffiſoient plus pour ſoulager ce grand Bâtiment. Il avoit toujours ſurpaſſé la mer de vingt pieds, mais s'affaiſant à vûe d'œil, ſes bords étoient preſqu'à fleur d'eau, & l'on ne s'attendoit plus qu'à le voir abîmer tout d'un coup. Le Comte de Cumberland, qui ne pouvoit ſe déguiſer le péril, avoit été vingt fois ſur le point de faire jetter ſa cargaiſon dans la mer, & ce triſte remède commençoit à devenir ſi néceſſaire, qu'il s'y étoit enfin déterminé, lorſque le calme lui donna le tems de reſpirer. Il fut obligé de mettre la main lui-même au travail, pour vuider l'eau qui avoit prévalu de tous côtés. Ce ſoin & celui des réparations l'occuperent pendant deux jours. La flotte ſe raſſembla dans cet intervalle, & le Ciel permit, par pitié pour tant de Miſérables, qu'il paſſa deux Vaiſſeaux Anglois, qui partagerent avec eux l'eau & le vin qu'ils avoient de reſte à la fin d'une longue navigation. Ce foible ſecours ne les auroit pas ſoulagés long-tems, ſi vingt-quatre heures après ils n'euſſent tiré parti des débris de leurs voiles, pour ſe ſervir d'un vent qui les fit tomber ſur la Côte d'Irlande.

Tempête affreuſe, comble de tant de maux.

Les Anglois arrivent en Irlande.

Ils jetterent l'ancre aſſez près de Saint Kelmes, dans un lieu couvert, d'où ils

ils envoyerent ſonder le rivage, avec le deſſein d'aborder au premier lieu dont ils pourroient s'approcher. Mais il ne s'en trouva point d'aſſez sûr, & les Chaloupes mêmes furent expoſées à quelque pétil. Il fallut tourner vers le Port de *Ventre*, au riſque d'être pouſſés en mer dans ce dangereux paſſage. Cependant on ſurmonta heureuſement les difficultés; & le ſoir du même jour, toute la flotte entra dans le Port. Le Comte de Cumberland, pour éviter les déſordres qu'il craignoit de tant de gens affamés, défendit ſous de rigoureuſes peines, que les Matelots & les Soldats quittaſſent leur bord. Il deſcendit le premier dans ſa Chaloupe, & par les ſoins qu'il prit auſſitôt, l'abondance regna deux heures après ſur chaque Vaiſſeau. Il avoit ſouffert lui-même autant que le moindre Matelot. Un pot d'eau fraîche, que ſes gens lui conſervoient, ayant été briſé pendant la tempête, il avoit ſenti les plus cruelles extrêmités de la ſoif. Sa propre expérience lui fit comprendre ce qu'il devoit à tant de gens, qui ne s'étoient expoſés à ces excès de miſere que pour le ſuivre. Il ne ménagea rien pour leur faire oublier leurs peines. Tout ce que le Canton avoit de meilleur en alimens & en liqueurs de toute eſpece, fut prodigué ſur la flotte. La nuit fut un feſtin continuel; & le ſommeil qui ſuccéda au plaiſir de boire & de manger, fut ſi profond, que pendant tout le jour ſuivant, la flotte parut immobile, & comme abandonnée.

CUMBERLAND. 1590.

Le Comte avoit partagé la miſere commune.

Rafraîchiſſemens qu'il procura à ſes gens.

On fit enſuite tranſporter les Malades à *Dingenacush* ou *Dingle Trouch*, qui eſt à trois lieues de Ventrehaven. Le Comte y fit venir à grands frais tous les Chirurgiens de cette Province de l'Irlande. Il n'y eut preſque perſonne qui ne crût avoir beſoin de ſe faire tirer du ſang, & jamais la Chirurgie n'eut tant d'exercice en peu de jours. Les Irlandois de ce Canton jouent preſque tous de la harpe; le Comte les paya libéralement, pour venir ſoulager ſes Malades, & réjouir les autres par le ſon de cet inſtrument.

Dingenacush eſt la principale Ville de la Province. Elle conſiſte dans une grande rue, qui en a des deux côtés quelques petites, avec une porte à chaque bout, & un Château qui paroît avoir été capable de défenſe. Les maiſons pourroient devenir autant de Forts dans le beſoin; car elles ſont bâties de groſſes pierres, qui en rendent les murs fort épais, & les fenêtres ſont ſi étroites, qu'avec cette épaiſſeur, elles donnent peu de jour. Dans un ſiége que la Ville ſoutint autrefois contre le Comte de Deſmond, tous les édifices furent brûlés, à la réſerve de quatre maiſons où les Habitans ſe fortifierent, & firent une défenſe ſans exemple. Ils y furent réduits à manger juſqu'aux cadavres de leurs Morts; & ce ne fut que la faim qui les contraignit de ſe rendre. Quoique la Ville ait été rebâtie, il y reſte un grand nombre de mazures, qui rendent encore témoignage à cet événement. Les maiſons y ſont ſans cheminées, parce qu'on n'y brûle que de la tourbe; mais cette raiſon n'empêche point que la fumée n'y ſoit fort incommode. Le Canton n'a point de bois, ni aucune ſorte de terre qui puiſſe ſervir de mortier ou de ciment; ce qui fait que les édifices n'y ſont compoſés que de groſſes pierres, placées ſans liaiſon l'une au-deſſus de l'autre. Mais auſſi la pierre y eſt en ſi grande abondance, que les Habitans l'employent au lieu de hayes, pour entourer leurs champs; de ſorte qu'avec une meilleure forme, elle

Ville de Dingenacush.

Sa ſituation & ſes propriétés.

CUMBERLAND. 1590.

leur ſetoit les plus beaux murs du monde. Elle ſe trouve ſous la premiere couche de terre, à ſi peu de profondeur, qu'il doit paroître étonnant que l'herbe, les légumes & le bled même puiſſent croître ſi bien dans un terrain de cette nature. Cependant avec un peu de culture on en tire une récolte aſſez abondante. Les Beſtiaux s'y engraiſſent, preſque ſans ſoin; & l'Angleterre n'a point de Provinces où les mourons ſoient meilleurs, ni en plus grand nombre. Ce qui manque aux Habitans, eſt l'induſtrie & le goût du travail. Le Peuple eſt naturellement ſi pareſſeux, que ſa prévoyance ne s'étend jamais d'une ſemaine à l'autre. L'argent eſt fort rare dans le Pays, parce qu'il n'y eſt preſque d'aucun uſage. Cependant il s'y trouve des mines d'alun, d'étain, de cuivre, de fer, & quantité d'autres biens qui pourroient faire le fond d'un riche commerce. La pareſſe des Habitans n'empêche pas qu'ils ne ſoient robuſtes, hardis & capables de toutes ſortes de fatigues dans les occaſions où la néceſſité les y force: cette diſpoſition leur vient de l'enfance, qui eſt preſqu'auſſi dure parmi eux que dans les Pays les plus ſauvages de l'Amérique. Au milieu de l'Hyver, ils laiſſent les enfans nue-tête & nuds-pieds, le corps à peine couvert d'un mauvais drapeau, dont les deux bouts ſe joignent ſur l'eſtomac ſans aucune forme. Une preuve de leur hardieſſe, c'eſt qu'ils ſont ſans cloches, ſans tambours, ſans trompettes, & qu'étant prêts à tout événement, ils ne paroiſſent connoître aucun péril. Ils donnent à leur principal Officier le nom de leur Souverain; & ſon emploi ne répond néanmoins qu'à l'office de Maire. Ce Souverain ne marche jamais ſans être accompagné de Sergens, & précédé par des Maçes. La cérémonie de ſon inſtallation ſe fait dans une des quatre maiſons qui ſervit autrefois de Fort contre le Comte de Deſmond, & que cet événement a comme conſacrée. Il n'y a rien dans la Religion du Pays qui la diſtingue de celle d'Angleterre, excepté que les Prieres publiques s'y font en Latin, quoiqu'elles ſoient au fond les mêmes que celles de l'Égliſe Anglicane. Le Baptême s'y donne auſſi dans les mêmes termes; mais le Miniſtre plonge l'enfant dans l'eau par les deux extrêmités du corps; d'abord par le bas, juſqu'à la cheville des pieds; enſuite par la tête, juſqu'aux oreilles; & l'Hyver ne diſpenſe point de cette cérémonie.

Pratiques ſingulieres d'un Canton d'Irlande.

Ceremonie du Baptême.

Après avoir pris juſqu'au 20 de Décembre pour réparer ſes Vaiſſeaux, & rétablir tous ſes gens, le Comte de Cumberland ſe diſpoſoit à remettre en mer, lorſque le Chevalier Edouard Dennie, Gentilhomme de la Province, accompagné de ſa femme & de ſes deux fils, vint lui demander le paſſage ſur ſon Vaiſſeau juſqu'à Londres. C'étoit une faveur fort ſimple. Cependant on fut ſurpris que toute une famille de ce rang quittât l'Irlande avec ſi peu de préparation. Le miſtere de ce voyage fut bientôt éclairci. Le Chevalier *Dennie* étoit proche parent du Capitaine Liſter, un des plus braves Officiers du Comte de Cumberland, & qui commandoit après lui ſur la flotte. Depuis peu de jours Liſter étoit parti avec ſon Vaiſſeau par l'ordre du Comte, pour ſe rendre d'avance à Plymouth, où la flotte devoit relâcher; mais après avoir échappé à tant de dangers, il avoit eu le malheur de faire naufrage près d'*Als Efferne* en Cornwal. Il s'étoit noyé avec tout l'Equipage, dont il ne s'étoit ſauvé que trois Anglois & trois Eſpagnols. Le Chevalier François Godolphin, dont les Terres étoient ſur cette Côte, avoit recueilli les débris du Vaiſſeau, avec

Affaire du Chevalier Dennie.

Le Capitaine Liſter périt ſur la Côte de Cornwal.

Digitized by Google

la meilleure partie de la cargaiſon ; & connoiſſant Monſieur Dennie pour le principal héritier de Liſter, il l'avoit informé auſſi-tôt de cette triſte avanture, en lui conſeillant de ne pas ſe remettre de ſes droits au Comte de Cumberland, qui s'en attribueroit peut-être auſſi ſur une ſucceſſion de cette nature, mais d'aller faire valoir ſes prétentions en Angleterre. Le Comte n'eut pas plutôt appris par d'autres voies la mort de ſon Capitaine, qu'il pénétra les vûes du Chevalier Dennie ; & loin de les condamner, il ſe plaignit de la défiance qu'on avoit de ſa droiture & de ſa généroſité. Il ajoûta, que loin de faire tort aux héritiers de Liſter, il auroit donné volontiers toutes les richeſſes qu'il avoit lui-même acquiſes, pour racheter la vie d'un ſi brave homme ; & dès le même moment il admit par un Ecrit de ſa main le Chevalier Dennie à tous les droits du Mort.

CUMBERLAND. 1590.

Généroſité du Comte de Cumberland.

La flotte aborda heureuſement à Plymouth, après avoir couru de nouveaux dangers, en doublant pendant la nuit le Cap de Ramhead, à l'Oueſt de ce Port. Mais le Comte fut dédommagé de tant d'inquiétudes, par les nouvelles qu'il reçut à ſon arrivée. Le Capitaine Preſton, qu'il avoit renvoyé depuis plus de deux mois en Angleterre, pour y conduire quelques priſes, n'avoit touché que depuis peu de jours au Port de Plymouth ; mais, avec les priſes dont il avoit eu la conduite, il y avoit amené un Bâtiment Eſpagnol, chargé d'argent, qu'il avoit pris à la hauteur du Cap de Finiſtere. D'un autre côté les Capitaines Martin *Frobisher* & *Reymond* amenoient deux Vaiſſeaux de la flotte qui s'étoit arrêtée à Tercere ; & quoique cette derniere priſe n'eût aucun rapport à l'expédition du Comte, il en partagea la joie. Mais quelques éloges qu'on doive ici à la valeur & à la généroſité du Comte de Cumberland, il eſt fâcheux pour ſa gloire, que ce voyage ne puiſſe porter que le nom de piraterie & de brigandage.

Fruits de ce voyage, qui n'eſt qu'une piraterie.

CHAPITRE XIII.

Voyage de Sir Richard (a) *Greenwill aux Iſles Açores, en 1591.*

ON ne peut refuſer le titre de Voyage à toute Navigation dans des Pays éloignés, par quelques motifs qu'elle paroiſſe entrepriſe. Mais il me ſemble, comme je viens de le faire obſerver dans l'article précédent, qu'on ne doit pas regarder du même œil les expéditions de la haine & celles de la curioſité ou du Commerce. Cependant, comme elles tendent ici au même but, & qu'il s'agit toujours, pour les Anglois, ou de s'ouvrir l'accès des Indes, ou d'écarter les obſtacles qui continuoient encore de les en éloigner, on ne fait pas difficulté de mettre au rang des Voyageurs les Capitaines qui ont entrepris de longues courſes, dans la double vûe de découvrir de nouvelles Régions, & de combattre les Nations ennemies qui s'oppoſoient à leurs découvertes. Le célebre *Walter Raleigh*, qui nous a donné l'Hiſtoire du Voyage de Greenwill

GREENWILL. 1591.

Réflexion préliminaire.

(a) Ce Voyage porte ſon nom, parce qu'il y fit le principal rôle.

GREENWILL. 1591.

aux Iſles Açores, regarde cette expédition comme une des plus puiſſantes cauſes de l'établiſſement des Anglois aux Indes Orientales par la confiance qu'elle inſpira aux Marchands de ſa Nation, contre les redoutables Armées de l'Eſpagne & du Portugal.

Départ d'une Flotte ſous l'Amiral Howard.

Mylord Thomas *Howard* avoit reçu le Commandement d'une flotte conſidérable, non-ſeulement pour incommoder les Eſpagnols pendant la guerre qu'ils avoient alors avec les Anglois, mais pour frayer de nouvelles routes au Commerce de l'Angleterre, qui ne s'étendoit point encore juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. Il avoit ſous ſes ordres ſix Vaiſſeaux de guerre, avec quantité d'autres Bâtimens de grandeur inégale, Marchands, ou de tranſport, juſqu'au nombre de trente. Les ſix Vaiſſeaux ſe nommoient, la *Défiance*, montée par l'Amiral; la *Vengeance*, par le Chevalier Greenwill, Vice-Amiral; la *Bonne-Avanture*, commandée par le Capitaine *Croſſ*; le *Lyon*, par Fenner; le *Foreſight*, par *Vavaſour*; & le *Crane*, par *Duffield*.

Elle arrive aux Açores.

Quoiqu'il ne manquât rien à cette flotte en mettant à la voile, les vents contraires, qui retarderent long-tems ſa courſe, & les maladies qui ſe répandirent entre les Matelots, forcerent l'Amiral de relâcher aux Iſles Açores. On comptoit quatre-vingt-dix Malades ſur la Vengeance. Les autres Vaiſſeaux n'en avoient pas moins, à proportion de leur grandeur. D'ailleurs, l'eau & les autres proviſions commençoient à manquer. L'Amiral ayant mouillé l'ancre à l'Iſle de Flores, qui eſt des plus avancées à l'Oueſt, ſe procura une partie des rafraîchiſſemens dont il avoit beſoin; mais le refus qu'on fit d'abord de ſon argent, & la néceſſité où il ſe vit d'employer la violence, lui firent juger que les Habitans attendoient quelque ſecours. Ce ſoupçon fut confirmé, deux jours après, par le retour du Capitaine Middleton, qui avoit été détaché pour obſerver les Iſles voiſines. Il montoit un excellent Voilier. Dès le premier jour, il avoit découvert une flotte ſi puiſſante d'Eſpagnols & de Portugais, que tous ſes ſoins n'avoient pû lui en faire connoître exactement le nombre. Elle approchoit à pleines voiles, couverte de l'Iſle, qui la déroboit encore aux Anglois; mais elle parut ſi ſubitement, qu'ils eurent à peine le tems de lever leurs ancres, & que pluſieurs même furent obligés de laiſſer couler les cables. Le Chevalier Greenwill demeura le dernier, pour prendre une partie de ſon Equipage, qui étoit dans l'Iſle, & qu'il ne pouvoit conſerver autrement; tandis que l'Amiral & le reſte de la flotte, ayant gagné le vent avec beaucoup de difficulté, ſe ſervirent de toutes leurs voiles pour s'éloigner.

Rencontre d'une puiſſante Flotte d'Eſpagne.

Greenwill prend le parti de combattre ſeul.

Greenwill, arrêté trop long-tems pour eſperer de les rejoindre, fut preſſé par ſes gens de couper ſon grand mât, & de s'abandonner au hazard de la mer avec toutes ſes voiles. Cette reſſource pouvoit encore lui réuſſir, mais il la crut honteuſe; & déclarant qu'il aimoit mieux périr que de ſe deshonorer par une fuite ouverte, il s'efforça de perſuader à ſes Compagnons qu'il n'étoit pas impoſſible de s'ouvrir un paſſage au-travers des Ennemis. Cette réſolution prévalut en un moment dans tout l'Equipage. Les Malades mêmes oublierent leurs infirmités, pour ſe prêter à cette audacieuſe entrepriſe. On traverſa effectivement pluſieurs Vaiſſeaux, dans un eſpace ſi étroit, que la crainte de ſe nuire les uns aux autres, ne leur permit pas de ſe ſervir de leur canon. Mais le *Saint-Philippe*, Vaiſſeau d'une grandeur démeſurée, ayant le vent pour s'approcher, couvrit tellement celui des Anglois, que

Digitized by Google

toutes leurs voiles demeurerent tout-d'un-coup ſans mouvement, comme dans le calme le plus profond. Cette prodigieuſe maſſe, qui n'étoit pas de moins de quinze cens tonneaux, devint un obſtacle inſurmontable; & quatre autres Eſpagnols s'étant avancés dans le même moment, Greenwill ſe trouva ſerré de ſi près, que ſon gouvernail même ne pouvoit plus recevoir de mouvement. Dans cette ſituation, qui ne lui permettoit pas d'éviter l'abordage, il déclara que ſon deſſein étoit de ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir. Ses gens animés par ſon courage, lui promirent tous de mourir les armes à la main. On vit commencer un combat ſans exemple. Les Eſpagnols du Saint-Philippe s'avancerent d'abord avec peu de précaution, & moins préparés au combat qu'au pillage; mais ils reconnurent bientôt ce qu'ils avoient à craindre du déſeſpoir. L'action dura quinze heures, avec un carnage ſi effroyable, qu'ils furent obligés de faire venir de leurs autres Vaiſſeaux un renfort de Soldats, pour remplacer leurs bleſſés & leurs morts. D'environ deux cens hommes, ſains ou malades, les Anglois en perdirent cent quarante; & quoique leur poudre fût épuiſée, les armes en pieces, le Vaiſſeau preſqu'abîmé, ce reſte, couvert de ſang & de bleſſures, rejettoit encore toute ombre de compoſition, lorſque le Chevalier Greenwill fut bleſſé à la tête d'un coup de mouſquet. Ce n'étoit pas le premier coup qu'il eut eſſuyé; mais celui-ci le mettant hors de combat, il propoſa auſſi-tôt d'employer le peu de poudre qui lui reſtoit à ſe faire ſauter, ou d'élargir aſſez les ouvertures du Vaiſſeau, pour le faire couler à fond. Une partie de ſes Compagnons applaudirent à ce deſſein. D'autres lui repréſenterent qu'il ne pouvoit ſacrifier inutilement ſa vie & celle du petit nombre de braves gens qui reſtoient, ſans offenſer le Ciel, & ſans faire tort à la Patrie. Le Capitaine & le Pilote embraſſerent ce ſentiment. Ils lui firent eſperer que les Eſpagnols ne ſeroient pas inſenſibles à la valeur, & qu'après avoir connu ſi parfaitement la ſienne, ils le traiteroient moins en Priſonnier qu'en Héros. A l'égard du ſerment qu'il avoit fait, de ne point ſouffrir, tant qu'il lui reſteroit une goute de ſang, que ſon Vaiſſeau pût être employé au ſervice des Ennemis de l'Angleterre, ils lui firent conſidérer que dans l'état où ce Bâtiment étoit réduit, il ne falloit plus craindre qu'il ſervît à perſonne. Greenwill parut ſourd à toutes ces raiſons, & dans l'opinion qu'il avoit du caractere des Eſpagnols, il demandoit à ceux qui vouloient ménager ſa vie; s'il ne valoit pas mieux la perdre glorieuſement, que de la paſſer à la rame, ou dans les horreurs d'un cachot. Mais pendant ce débat, le Pilote ſe fit conduire vers *Dom Alfonſe Bacan*, Amiral de la flotte Eſpagnole. Il lui déclara que dans le déſeſpoir où les Anglois étoient réduits, il ne falloit pas s'attendre à leur faire abandonner les armes ſans une compoſition honorable: & proteſtant qu'ils n'attendoient que ſon retour pour ſe faire ſauter avec leur Vaiſſeau, il demanda deux articles, qui lui furent accordés; l'un, qu'ils ſeroient exempts de toutes ſortes de violences, & même d'empriſonnement; l'autre, qu'on conviendroit d'une rançon raiſonnable, pour laquelle on ſe contenteroit de la parole du Chevalier Greenwill & des autres Officiers Anglois. En conſentant à ces deux propoſitions, Dom Alfonſe marqua la plus haute eſtime pour de ſi braves Ennemis; il s'engagea même à leur en donner d'autres témoignages par le ſoin qu'il feroit prendre des bleſſés, & par les honneurs qu'il vouloit rendre à leur Chef. On ne ſçauroit douter que dans le cœur d'un Gentilhomme Eſpa-

GREENWILL. 1591.

Combat ſans exemple.

Greenwill eſt bleſſé.

Son déſeſpoir.

Il demande des conditions qui lui ſont accordées.

Raiſons qui portent les Eſpagnols à les accorder.

GREENWILL. 1591.

gnol le ſeul goût de la vertu ne fût capable de produire ces ſentimens : mais ſon propre interêt ne lui auroit pas permis, au milieu de ſa flotte, de s'expoſer à la derniere violence dont il étoit menacé.

Le Pilote ayant rapporté cette réponſe au Vaiſſeau, on eut beſoin de beaucoup d'efforts pour la faire goûter à Greenwill, qui inſiſtoit toujours à prendre le parti de la mort. Le Maître Canonier, plus opiniâtre encore, voulut ſe tuer d'un coup d'épée ; & ce ne fut pas ſans peine qu'on le fit renoncer à cette réſolution. Ceux à qui la vie étoit moins odieuſe, ſe hâterent de paſſer ſur les Vaiſſeaux Eſpagnols, dans la crainte que le déſeſpoir de Greenwill ſe réveillant tout-d'un-coup, il ne ſe trouvât quelqu'un qui mît le feu à la poudre, pour entrer dans ſes vûes. Enfin Dom Alphonſe chargea quelques-uns de ſes Officiers d'aller prendre le Général Anglois, qui n'étoit plus en état de ſe tranſporter ſans ſecours. Les reſpects avec leſquels cet ordre fut exécuté, ſemblerent faire quelque impreſſion ſur ſon cœur. Cependant en acceptant les ſervices de ceux qui s'offrirent à le ſoutenir, il leur dit amerement qu'ils pouvoient emporter ſon corps, dont il ne faiſoit aucun cas. Les Eſpagnols eurent ſoin de nettoyer le Vaiſſeau, qui étoit ſouillé de ſang & couvert de cadavres. Cette vûe fit pouſſer un ſoupir à Greenwill, comme s'il eût regretté le ſort de ceux qui n'avoient point à ſupporter la fierté des Vainqueurs. En ſortant du Vaiſſeau, il s'évanouit un moment ; & revenant auſſi-tôt à lui-même, il ſe recommanda à la protection du Ciel.

Furieux déſeſpoir des Anglois.

Greenwill eſt conduit priſonnier.

Ces agitations venoient ſans doute de la défiance qu'il avoit des Eſpagnols. Elles ſe changerent en reconnoiſſance, après l'accueil qu'il reçut de Dom Alphonſe. Non-ſeulement cet Amiral donna des louanges extraordinaires à ſa valeur ; mais joignant la tendreſſe à l'eſtime, il n'épargna rien pour le conſoler de ſa diſgrace, & pour hâter le rétabliſſement de ſa ſanté. Tous les Officiers Eſpagnols firent éclater les mêmes ſentimens, & lui compoſerent une Cour, où ſa valeur étoit rappellée continuellement avec admiration. C'eſt à leur témoignage même qu'on eſt redevable d'une partie de ces circonſtances. Dom Alphonſe de Bacan étoit frere du Marquis de Santa-Cruz, & paſſoit pour un des plus braves Eſpagnols de ſon tems. Les autres Généraux de ſa flotte étoient *Britandona*, Chef de l'Eſcadre Baſque ; le Marquis d'*Aremberg*, Chef de l'Eſcadre de Seville, & *Dom Louis Coutinho*, qui commandoit les Vaiſſeaux de tranſport. Ils perdirent dans cette action près de mille hommes, & deux Officiers conſidérables, *Dom Louis de Saint-Jean*, & *Dom George Prunaria de Mallaga*. Quoique la *Vengeance* fût le ſeul Vaiſſeau qui ſe trouva engagé dans la flotte ennemie, le *Foreſight*, & pluſieurs autres dont le nom ne s'eſt pas conſervé, eſſuyerent quelques volées de canon, & les rendirent avec uſure au commencement du combat. L'exemple de l'Amiral fut enſuite celui qu'ils imiterent, & l'on croit appercevoir dans le Récit de Raleigh, qu'il eſt embarraſſé à les juſtifier. Cependant la conduite de Mylord Thomas Howart fut approuvée à Londres ; & ſi l'on en croit l'Auteur de cette Relation, non-ſeulement l'Amiral fut loué d'avoir ménagé les Vaiſſeaux de l'Angleterre, qui n'étoient point en état de réſiſter à des forces ſupérieures, mais on auroit volontiers diſpenſé le Chevalier Greenwill d'un témoignage de valeur qui coûta ſi cher à la Nation.

Il eſt conſolé par la généroſité des Eſpagnols.

Qui étoit l'Amiral Bacan.

Divers ſentimens ſur la conduite de l'Amiral Howart.

Ce brave homme mourut quelques jours après de ſes bleſſures, à bord de

Mort de Greenwill.

l'Amiral Eſpagnol, ſans qu'on ait ſçu ſi ſon corps fut jetté à la mer, ou s'il fut conſervé pour l'honneur de la ſépulture. Mais ſa mort fut ſuivie par des événemens fort extraordinaires. Les Priſonniers Anglois ayant été diſtribués ſur différens Vaiſſeaux, il en reſta ſept ſur la Vengeance, avec environ deux cens Eſpagnols que Dom Alphonſe y fit paſſer, après l'avoir fait radouber dans l'Iſle de Flores. Pendant que le ciel paroiſſoit fort ſerain, il s'éleva une horrible tempête, qui diſperſa la flotte, & qui fit périr quatorze Vaiſſeaux, au nombre deſquels la Vengeance alla ſe briſer contre l'Iſle de Saint-Michel. Raleigh aſſure que d'autres flottes d'Eſpagne ne furent pas moins maltraitées par la même tempête, & que les Eſpagnols perdirent plus de cent Vaiſſeaux dans divers endroits de cette Mer. Il cite des Lettres de l'Iſle Tercere, par leſquelles il paroît que les flots jetterent ſur la Côte de cette Iſle plus de trois mille cadavres; & les Eſpagnols, dit-il, confeſſent eux-mêmes qu'il leur en coûta dix mille hommes. En ſuppoſant la vérité de ce récit, il n'y auroit point de plainte à faire de l'Ecrivain, s'il ne panchoit à regarder cet événement comme une eſpece d'expiation pour la mort du Chevalier Greenwill, ou pour la perte de ſon Vaiſſeau.

GREENWILL. 1591.

Elle eſt terrée par une tempête fuieuſe.

Le même Auteur s'étend beaucoup ſur ce qu'il appelle l'arrifice que les Eſpagnols employerent pour éluder les deux promeſſes que leur Amiral avoit faites aux Anglois. La plûpart des Priſonniers ayant demandé d'être laiſſés dans les Iſles, pour attendre l'occaſion de retourner en Angleterre, un Gentilhomme Irlandois, nommé *Maurice Fitz-John*, fils du fameux Comte de Deſmond, offrit de les engager au ſervice d'Eſpagne. Comme ils étoient Catholiques, & qu'avec une paye plus conſidérable ils devoient trouver la liberté de vivre dans leur Religion, il ne paroîtra pas fort ſurprenant qu'ils puſſent ſe rendre à cette propoſition. Cependant l'Ecrivain s'emporte contre eux & contre Fitz-John, juſqu'à leur prodiguer des noms fort odieux. Il y joint l'hiſtoire infortunée d'une illuſtre Maiſon, qu'il croit deshonorer par des événemens qui font ſa gloire, à d'autres yeux que les ſiens. La Maiſon de Deſmond, une des plus nobles des Iſles Britanniques, ayant eu le malheur de ſe trouver mêlée dans les guerres civiles d'Angleterre, la qualité de Catholique attira ſur le Comte Jean de Deſmond, Palatin de Kerry, & ſans contredit le plus grand Seigneur d'Irlande, toutes les rigueurs de la Cour de Londres. Il fut condamné au dernier ſupplice, avec pluſieurs Seigneurs du même Sang. Maurice Fitz-John, qui ſervoit alors ſur la flotte Eſpagnole, s'étoit réfugié en Eſpagne pour la même cauſe.

Irlandois au ſervice d'Eſpagne.

Nobleſſe & malheur de la Maiſon de Deſmond.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Voyages aux Iſles Açores en 1591, par le Capitaine Robert Flyke.

FLYKE. 1591.

Eſperances perdues pour les Anglois.

Départ d'une Flotte Angloiſe.

SI le chagrin d'une perte eſt proportionné aux eſperances qu'elle détruit, l'Angleterre n'avoit point eſſuyé de coup plus ſenſible que dans le dernier Voyage. Il faut juger des eſperances que les Anglois en avoient conçues, par les nouvelles Sociétés que leurs Marchands s'empreſſerent de former, dans l'opinion que la route alloit être ouverte aux plus grandes entrepriſes, & que rien ne pouvoit plus les arrêter dans une ſi belle carriere. Six Vaiſſeaux Marchands de Londres furent les premiers qui crurent la Mer libre, ſur les traces de Mylord Thomas Howard & du Chevalier Greenwill. Ils partirent de Plymouth le 17 d'Août, ſous le commandement du Capitaine *Flyke*. On nous a conſervé les noms des quatre principaux; le *Coſtely*, le *Centurion*, le *Cherubin*, & le *Marguerite-Jean*. Mais l'Auteur ne nomme, avec le Commandant, que deux Capitaines, *Brothus* & *Furtho*.

Cette flotte Marchande ayant été informée, par la Cour, des ordres que la flotte Royale avoit reçus pour ſa navigation, devoit la chercher entre le trente & le trente-huitiéme degré de latitude; & ſi elle ne la rencontroit point à cette hauteur, elle devoit s'avancer juſqu'aux Iſles de Flores & de Cuervo, où l'on ſuppoſoit que Mylord Howard auroit pû ſe trouver dans la néceſſité de chercher des rafraîchiſſemens. Le 28, Flyke eut la vûe des Côtes de Portugal; & le 29, ayant trouvé le vent ſi favorable, à la hauteur de *Panicho*, qu'il ne put douter que la flotte Royale ne fût bien loin devant lui; il en profita pour continuer ſa navigation. Le 30, il rencontra le *Dragon d'or*, commandé par le Capitaine Reyden, que la tempête avoit ſéparé du Comte de Cumberland. Il apprit de ce Vaiſſeau qu'une flotte Eſpagnole, de plus de cinquante Voiles, avoit pris vers les Iſles; mais il ne reçut aucune nouvelle de celle d'Angleterre.

Rencontre du Dragon d'or.

Le 4 Septembre, étant arrivé aux Terceres, il viſita toutes ces Iſles au Sud & au Nord, pendant quatre jours, ſans trouver un ſeul Vaiſſeau, qui lui pût rien apprendre de Mylord Howard & de la flotte d'Eſpagne. Alors il prit à l'Oueſt de Fyal, pour ſe conformer aux inſtructions qu'il avoit reçûes de la Cour. Vers le ſoir, il découvrit un Vaiſſeau; mais un calme qui ſurvint l'empêchant d'en approcher, il ſe contenta d'envoyer deux Chaloupes bien armées, qui le perdirent bientôt de vûe, ce qui lui fit juger que c'étoit quelque Bâtiment Eſpagnol. Le vent ſe leva pendant la nuit. Flyke remit à la voile auſſi-tôt. Le Centurion qui avoit jetté l'ancre à quelque diſtance, ne parut pas le lendemain; & donna pendant tout le jour beaucoup d'embarras à le chercher. Enfin, les autres comptant qu'il ſe ſouviendroit du rendez-vous, qui étoit les Iſles Flores & Cuervo, continuerent de porter à l'Oueſt juſqu'à la hauteur qu'on leur avoit marquée. Ils ne purent y tenir long-tems contre le vent & les tempêtes; mais ils furent pouſſés fort heureuſement

Flyke cherche la Flotte de l'Amiral Howard.

reuſement vers l'Iſle de Flores, où ils rejoignirent le Centurion, qui leur donna un juſte ſujet de frayeur. Il avoit rencontré deux jours auparavant quarante-cinq Vaiſſeaux de la flotte Eſpagnole. Flyke jetta l'ancre dès le ſoir, entre Flores & Cuerco, pour aſſembler tranquillement le Conſeil. On y prit la réſolution d'envoyer d'abord les Chaloupes à terre, ſous la conduite du Capitaine Brothus, qui fut chargé de prendre des informations & de ſe procurer de l'eau pour toute la flotte; enſuite, de ranger toutes les Iſles voiſines, dans l'eſperance d'y rencontrer Mylord Howard: &, ſi l'on ne tiroit aucun fruit de ces deux tentatives, de remettre directement à la voile pour le Cap Saint-Vincent.

FLYKE. 1591.

Il tient conſeil à bord.

Les Chaloupes étant parties pour gagner le rivage, un ſimple mouvement de curioſité porta le Coſtely à s'approcher de la Côte. Il y découvrit deux Voiles, & cette vûe lui fit tirer auſſi-tôt un coup de canon, pour avertir le reſte de la flotte & les Chaloupes; c'étoient deux Barques de Briſtol, qui avoient cherché inutilement Mylord Howard. Mais leur rencontre devint un bonheur extrême pour les Chaloupes, qui étoient retournées à bord, après avoir reçu le ſignal du canon; car à peine y furent-elles arrivées, qu'il s'éleva une furieuſe tempête, qui dura trois jours entiers; & dans l'agitation terrible des flots, leur perte étoit infaillible. Flyke fut ſéparé du reſte de ſa flotte avec le Chérubin & le Coſtely. Il ne rejoignit les autres qu'à Tercere, où, par une diſpoſition fort étrange de la Providence, le vent les pouſſa tous enſemble, tandis que Mylord Howard, arrivant aux Açores, venoit y tomber malheureuſement dans la flotte Eſpagnole. Ce n'eſt pas qu'il eût pû tirer beaucoup de ſecours, contre une Armée ſi puiſſante, de ſix Vaiſſeaux Marchands, qui ne le cherchoient au contraire que pour recevoir le ſien. Mais il n'en eſt pas moins ſurprenant que de part & d'autre ils euſſent été ſi long-tems dans cette Mer, ſans avoir pû ſe rencontrer.

Il eſt ſéparé de ſa Flotte avec deux Vaiſſeaux.

Flyke rencontra pluſieurs Bâtimens Eſpagnols, que la tempête avoit diſperſés avant le combat du Chevalier Greenwill, & dont il ne put tirer par conſéquent la moindre information. Il en prit deux dans la Rade de Tercere; la *Conception*, commandée par le Capitaine François *Spinoſa*, chargée de cuirs, de cochenille & de ſoye crue. L'autre étoit un Portugais, déja ſi maltraité par la tempête, qu'avec tous les ſoins qu'on prit pour le ſauver, on ne put l'empêcher de couler à fond la nuit ſuivante. La Conception n'étoit gueres en meilleur état; & dans la crainte du même malheur, Flyke ſe hâta d'en faire tranſporter la cargaiſon ſur ſa flotte. Elle conſiſtoit en quarante-deux caiſſes de cochenille, quarante balles de ſoye, & quatre mille ſept cens cuirs; mais en ouvrant tous les réduits de la chambre du Capitaine, on y trouva une groſſe ſomme d'argent, qui devint une ſource de diſcorde pour les Anglois. Flyke, perſuadé qu'elle devoit tourner au profit de la Compagnie qui l'employoit, déclara qu'il n'en pouvoit faire d'autre uſage; & ſes gens au contraire, réſolus de la partager entr'eux, lui firent entendre que ce qu'il n'accorderoit pas volontairement, ils l'obtiendroient par la violence. Cette menace n'ayant pû l'ébranler, ils ſe jetterent en effet ſur la caiſſe où l'argent étoit renfermé. La crainte qu'une ſi criminelle ſédition n'eût d'autre ſuite, ſur-tout à la vûe des Eſpagnols, qui étoient en aſſez grand nombre pour ſaiſir l'occaſion de ſe révolter, força Flyke de ceder aux Mutins. Mais ce

Il prend deux Vaiſſeaux Eſpagnols.

L'avarice diviſe les Anglois.

FLYKE. 1591.

relâchement de la diſcipline, joint à la nouvelle qu'il reçut bientôt du malheur de Greenwill & de la flotte Angloiſe, lui fit prendre le parti de retourner en Angleterre. Il apprit par divers informations que les Eſpagnols, avant que d'arriver à l'Iſle de Flores, avoient déja perdu un grand nombre de Vaiſſeaux, ſans y comprendre les deux dont il s'étoit ſaiſi. Les tempêtes qui ſuccederent, & qu'il évita heureuſement dans une petite Rade de Tercere, le rendirent témoin d'une partie des naufrages que j'ai rapportés dans le Voyage du Chevalier Greenwill. Il tira de ſes Priſonniers un état de la flotte Eſpagnole, qui mérite le ſoin qu'*Hackluyt* a pris de le conſerver. Le voici dans les mêmes termes.

Perte des Eſpagnols.

Etat de leurs Flottes en 1591, tiré de leurs propres Mémoires.

La flotte de la Nouvelle Eſpagne, en quittant l'Europe, étoit compoſée de cinquante-deux Voiles. L'Amiral & le Vice-Amiral, de ſix cens tonneaux, un Vaiſſeau de mille, quatre ou cinq de neuf cens, pluſieurs de quatre & de cinq cens, & les moindres de deux cens. De ce nombre, dix-neuf périrent ſur les Côtes de la Nouvelle Eſpagne, & la perte des hommes fut eſtimée à deux mille ſix cens; de ſorte qu'il n'en arriva que trente-trois à la Havane.

La flotte de *Terra-Firma* étoit de cinquante Vaiſſeaux à ſon départ pour *Nombre de Dios*. Après y avoir déchargé, les maladies l'obligerent de retourner à Carthagene; mais avant qu'elle ſe remît en mer pour l'Europe, pluſieurs de ſes Vaiſſeaux partirent ſéparément, de ſorte qu'en arrivant à la Havane, elle étoit réduite au nombre de vingt-trois. Elle y trouva les trente-trois Bâtimens de la Nouvelle Eſpagne, douze de Saint-Domingue, & neuf de Honduras; ce qui formoit enſemble une flotte de ſoixante-treize Voiles, qui partit de la Havane le 17 de Juillet 1591. Elle arriva le 10 d'Août à la hauteur d'environ trente-cinq degrés; & ce fut là que le vent, ayant changé tout-d'un-coup du Sud-Oueſt au Nord, ſouleva ſi furieuſement la mer, que tous les Eſpagnols ſe virent en danger de périr. L'Amiral fut ſubmergé avec cinq cens hommes qu'il avoit à bord; & cinq ou ſix autres gros Vaiſſeaux eurent le même ſort. Trois ou quatre jours après il s'éleva une autre tempête auſſi terrible que la premiere, & qui cauſa la perte de quatre Bâtimens. Vers la fin d'Août, au trente-huitiéme degré de latitude, il s'en éleva une troiſiéme, qui réduiſit la flotte au nombre de quarante-huit Vaiſſeaux.

Nombre des Vaiſſeaux qui reviennent en Eſpagne.

Elle étoit dans cet état, lorſqu'elle arriva aux Iſles Açores le 5 ou le 6 de Septembre, à la réſerve de quelques Marchands, que le vent, ou d'autres raiſons avoient conduits plutôt à Tercere, deux deſquels tomberent entre les mains de Flyke. Mais après avoir battu les Anglois à Flores, elle eſſuya une nouvelle tempête, & d'autres diſgraces, qui la diminuerent preſque de la moitié; de ſorte que de cent trente-trois Vaiſſeaux, qui étoient partis cette année de l'Eſpagne pour les Indes Occidentales, il n'en revint que vingt-cinq.

Le même Ecrivain raconte, ſur la foi des Eſpagnols qui avoient été pris dans la Conception, qu'un Religieux Franciſquain, Aumônier de l'Amiral Eſpagnol, prédit les tempêtes dont la flotte étoit menacée. Mais les raiſons qui avoient échauffé ſon zèle, juſqu'à le rendre capable de pénétrer dans l'avenir, ne font pas beaucoup d'honneur à la diſcipline qui regnoit alors ſur les Vaiſſeaux d'Eſpagne. Ce ſaint Religieux remarquant avec ſurpriſe que dans tout l'Equipage il n'y avoit preſque perſonne qui fît uſage de ſon mi-

Prédiction d'un Moine, fondée ſur les débauches des Matelots Eſpagnols.

niſtere, entreprit d'approfondir la cauſe de ce relâchement. Il découvrit qu'entre les Eſclaves qui étoient ſur les Vaiſſeaux, il y en avoit un grand nombre qui faiſoient un infâme trafic de leur corps, & que la plûpart des Eſpagnols y trouvoient de l'amuſement. N'ayant point aſſez d'autorité pour arrêter le déſordre, il s'adreſſa d'abord aux principaux Officiers; mais la plûpart étant ſouillés du même vice, il les trouva peu diſpoſés à l'écouter. Il prit le parti de porter ſes plaintes à l'Amiral, qui lui répondit froidement qu'il y avoit des maux néceſſaires, que la prudence & la charité même devoit faire ſupporter. Alors n'écoutant plus que ſon zèle, il réſolut d'attaquer ouvertement ceux qu'il avoit reconnus les plus coupables. Ses invectives tomberent indifféremment ſur les Officiers & les Matelots. Mais la honte du reproche ne toucha pas fort vivement des Pécheurs endurcis. Ce fut à cette extrêmité que le Franciſquain s'armant d'un Crucifix, déclara, non-ſeulement aux Coupables, mais à ceux mêmes qui ſouffroient le crime avec le pouvoir de l'empêcher, qu'ils étoient à la veille d'eſſuyer les plus rudes châtimens du Ciel. En effet, au milieu de la plus heureuſe navigation, la flotte eſſuya une affreuſe tempête, qui fut accompagnée de tous les malheurs que j'ai rapportés. FLYKE. 1591. Elle ſe vérifie.

L'Auteur Anglois conclut que les mêmes vices devoient être répandus ſur plus d'un Vaiſſeau, puiſqu'il en périt un ſi grand nombre. Cette réflexion peut être vraie, quoiqu'elle paroiſſe peu ſérieuſe; mais il n'y a pas plus de vérité que de décence dans celle qu'il fait enſuite ſur le ſort du Franciſquain, qui ne fut pas excepté du châtiment du Ciel dans le naufrage de ſon Vaiſſeau. Ce Religieux, effrayé lui-même de l'exécution d'un oracle qui n'étoit peut-être dans ſes propres idées qu'un excès de zèle, s'efforça d'abord de fléchir le Ciel par ſes prieres; mais lorſqu'il vit le Vaiſſeau prêt à s'ouvrir, & ſa perte inévitable, il oublia le danger, pour ſe livrer à tous les exercices de la charité. Quelques Matelots, échappés au naufrage, à la faveur de pluſieurs pourres qui leur firent gagner un autre Vaiſſeau, rendirent témoignage qu'il avoit ſoutenu juſqu'au dernier moment le caractere d'un Héros Chrétien. Il paroît ſurprenant qu'après avoir rapporté toutes ces circonſtances, le même Ecrivain puiſſe en prendre droit de ravaller, par de froides railleries, une action qui a peut-être plus de grandeur & de véritable nobleſſe que la valeur déſeſperée du Chevalier Greenwill. Zele & charité du même Moine.

CHAPITRE XV.

Diverſes Expéditions des Anglois, pour s'ouvrir l'entrée des Indes Orientales.

LOIN d'être abattus ou réfroidis par l'infortune de leur flotte Royale, j'ai déja fait remarquer que les Anglois y crurent trouver un avantage conſidérable, en apprenant à mieux juger des forces de l'Eſpagne, & de ces redoutables flottes, dont l'idée ſeule avoit effrayé juſqu'alors leurs Marchands & leurs Matelots. La glorieuſe défenſe de Greenwill étoit un exemple qui ſembloit Remarque ſur les entrepriſes des Anglois.

LINSCHOTEN. 1589.

proposé à la Nation, pour lui faire comprendre qu'avec du courage & de la constance, rien ne lui seroit impossible à nombre égal, puisqu'un seul Anglois, armé de ces deux vertus, avoit été capable de disputer si long-tems la victoire aux Espagnols. C'est du moins l'idée que les Etrangers mêmes nous donnent alors des dispositions de l'Angleterre. Un Ecrivain Hollandois, qui revenoit de Goa dans le même tems, & que le hasard rendit témoin d'une partie des événemens que j'ai rapportés dans les derniers articles, en a publié la Relation, avec la naïveté qui fait son caractere. Il étoit sur la flotte Espagnole & Portugaise. Son témoignage, dans ce point de vûe, est d'autant plus important, que non-seulement il sert à confirmer la narration des Anglois; mais qu'il supplée à leurs omissions, par un grand nombre de circonstances historiques.

Qui étoit Linschoten.

Il arrive de Goa aux Isles Açores.

Linschoten, parti de Goa en 1589, avec les Portugais, arriva le 22 de Juillet à la hauteur des Isles de Flores & de Cuervo. Il étoit dans le Vaisseau la *Santa-Cruz*, accompagné de trois autres; la *Santa-Maria*, la *Conception* & le *Saint-Christophe*. Ils découvrirent, à la vûe de ces Isles, trois Vaisseaux, qui s'avançoient vers eux, & qu'ils reconnurent bientôt pour des Anglois; mais le plus fort ne paroissant point au-dessus de soixante tonneaux, ils continuerent leur navigation sans crainte, quoique les Anglois ne cessassent point de les suivre. Le jour d'après, ils apperçurent entre l'Isle de *Saint-Georges* & *Gracioſa*, trois autres Vaisseaux de la même Nation. La flotte Portugaise, richement chargée, & trop affoiblie par une longue navigation pour chercher l'occasion de combattre, ne songea qu'à se mettre à couvert dans l'Isle de Tercere. Elle y arriva heureusement, malgré quelques volées de canon que les Anglois envoyerent au Santa-Cruz. Le Portugal étant alors réuni sous la domination d'Espagne, il sembloit, dit Linschoten, que les Portugais dussent se présenter sans défiance dans tous les lieux où la Cour d'Espagne avoit ses Gouverneurs. Cependant, ne voyant paroître aucune Chaloupe Portugaise, & ne recevant aucune marque qu'ils fussent regardés comme Amis, ils n'approcherent du Château qu'avec crainte. La cause de cette froideur, du côté des Habitans de l'Isle, étoit leur propre défiance. Ils sçavoient que leurs Mers étoient infestées de Bâtimens Anglois, & que l'Amiral Drake les menaçoit d'une descente. Toute l'Isle étoit armée. Ils envoyerent néanmoins deux Caravelles vers la flotte: & dès qu'elle fut reconnue, les inquiétudes se changerent en témoignages de joie.

Défiance entre les Espagnols & les Portugais.

Etat de la Mer à l'arrivée de Linschoten à Tercere.

Les Portugais de la flotte apprirent avec étonnement les révolutions qui étoient arrivées dans leur Pays; mais leur situation les rendit beaucoup plus sensibles au récit de la guerre présente avec l'Angleterre; à la ruine de la grande flotte que l'Espagne avoit envoyée contre l'Angleterre; à l'insulte récente que Lisbonne avoit reçue des Anglois; en un mot, à tous les dangers qui menaçoient le reste de leur navigation, & dont ils n'étoient pas même exempts à Tercere. On leur déclara que l'ordre du Roi, pour tous les Vaisseaux qui venoient des Indes Orientales, étoit qu'ils demeurassent à l'ancre dans ce Port. C'étoit un azile; mais combien d'exemples avoient appris qu'il n'étoit pas impénétrable aux Anglois! Le Comte de Cumberland étoit alors à croiser entre les Isles. Il s'étoit présenté plus d'une fois à l'entrée de la Rade. On reconnut même que cette retraite n'étoit pas à

l'abri des diſgraces de la mer. Un Vaiſſeau fort riche de Malaca, y pétit, bien-tôt, malgré tous les ſecours. Cependant, comme le préſent n'offroit point d'autre reſſource, les Portugais prirent le parti de s'y arrêter. Ils y demeurerent juſqu'au 12 d'Août, que le Comte de Cumberland ayant paſſé à la vûe de l'Iſle, parut s'en éloigner pour d'autres entrepriſes. La flotte profita de cet intervalle; & prenant pour ſa ſûreté quatre cens hommes des Garniſons de Tercere, elle ſe remit en mer avec tant de bonheur, que dans l'eſpace d'onze jours elle gagna l'embouchure du Tage. Un jour plus tard, elle auroit rencontré l'Amiral Drake, qui vint ſe préſenter devant Caſcais avec quatante Vaiſſeaux. LINSCHOTEN. 1589.

Mais, tandis qu'elle étoit à Tercere, il s'étoit paſſé quantité d'événemens, que Linſchoten prit ſoin de recueillir, à meſure qu'il en étoit informé. Le Comte de Cumberland fit une deſcente à Sainte-Marie, pour y prendre des rafraîchiſſemens; & malgré les aſſurances qu'il avoit données de ſes intentions, il y fut attaqué, bleſſé & chaſſé par les Habitans. Il fut reçu plus civilement à Gracioſa, où il ne s'étoit préſenté qu'avec ſept ou huit hommes. Ayant fait la même tentative à Fyal, il y trouva d'abord de la réſiſtance; mais quelque démêlé qui ſurvint dans cette Iſle entre les Eſpagnols & les Portugais, lui donna occaſion d'y pénétrer. Il raza le Château juſqu'aux fondemens, & détruiſit pluſieurs Bâtimens Eſpagnols qui étoient dans la Rade. Le Gouverneur de Tercere exerça des punitions rigoureuſes ſur les auteurs du démêlé qui avoit favoriſé la deſcente des Anglois. Il fit rebâtir le Château, dans lequel il mit une Garniſon compoſée uniquement d'Eſpagnols; & les Portugais furent traités comme une Nation, à laquelle on prenoit peu de confiance en Eſpagne. Journal de Linſchoten. Confirmation de pluſieurs détails précédens.

Linſchoten continue de racontet qu'il arriva au Port de Tercere quatorze Vaiſſeaux des Indes Occidentales, chargés de cochenille, de cuirs, d'or, d'argent, de perles, & d'autres marchandiſes précieuſes. Cette flotte n'étoit que le reſte de cinquante Vaiſſeaux qui étoient partis de la Havane. Onze avoient été ſubmergés, en ſortant de ce Port, par une tempête ſi furieuſe, que le ſouvenir s'en conſerve encore en Eſpagne; & les autres ſe trouvoient diſperſés dans l'immenſe étendue des Mers. Il en revint quelques-uns au Port d'Angra, mais ſi maltraités par les flots, qu'il en périt un à l'entrée de la Rade, ſans qu'on pût rien ſauver de ſa cargaiſon, qui étoit eſtimée deux cens mille ducats. D'autres furent pris par les Anglois. Le corps de la flotte remit à la voile avec de meilleures eſperances; mais en approchant de la Côte d'Eſpagne, elle tomba dans celle de l'Amiral Drake, qui en prit douze; de ſorte que d'un ſi grand nombre de Vaiſſeaux, il n'en arriva que deux en Eſpagne.

Le Comte de Cumbetland paroiſſoit ſouvent ſi proche de Tercere, & de la Rade d'Angra, qu'on pouvoit compter ſes gens ſur les ponts. Les Eſpagnols & les Portugais ſembloient craindre de l'irriter par les moindres hoſtilités; & ne ſe croyant pas en ſûreté dans le Port, ils éviterent avec une attention continuelle tout ce qui pouvoit lui faire naître la réſolution de les y forcer. Quel avantage les Anglois n'auroient-ils pas tiré de leur conſternation, s'ils en avoient été mieux informés? Mais ils ſe figuroient au contraire que c'étoit pour eux-mêmes qu'ils avoient des périls à redouter; &, parmi

LINSCHOTEN. 1589.

tant de Vaiſſeaux ennemis, ils s'applaudiſſoient du courage qui leur faiſoit riſquer d'être accablés par le nombre, pour en prendre quelques-uns qu'ils trouvoient écattés, ou maltraités par la mer. Cette erreur fut ſi favorable aux Eſpagnols, qu'elle ſervit à leur faire ſauver quantité de richeſſes. Peu de jours après que le Comte de Cumberland eût quitté Fyal, il y arriva ſix Vaiſſeaux des Indes, ſous la conduite de *Don Juan Dorives*, qui y débarquerent quatre millions en or & en argent. Enſuite, craignant le retour des Anglois, ils prirent le parti de ſe remettre en mer avec leurs tréſors, & la fortune leur fit gagner heureuſement San-Lucar. Leur bonheur fut d'autant plus étrange, que deux jours après, le Comte reparut à Fyal avec toute ſa flotte.

Erreur favorable aux Eſpagnols.

Il arriva au Port de Tercere deux grands Vaiſſeaux, qui étoient l'Amiral & le Vice-Amiral d'une flotte diſperſée, tous deux chargés d'une prodigieuſe quantité d'or & d'argent. Ils avoient été ſéparés de leur flotte par de ſi affreux orages, que, de leur propre aveu, ils avoient ſouhaité mille fois de tomber entre les mains des Anglois, & d'y pouvoir racherer leur vie au prix de toutes leurs richeſſes. Le Comte de Cumberland, qui n'avoit point alors d'autre occupation que de croiſer entre les Iſles, n'eut pas le bonheur de tomber ſur une proie ſi riche. Après des peines incroyables, ils entrerent dans le Port d'Angra, où la crainte de ne pouvoir réſiſter plus long-tems aux flots, ſi près même du rivage, leur fit prendre le parti de ſe ſoulager auſſi-tôt de leur cargaiſon. Linſchoten tend témoignage que le Quai ſe trouva couvert de ce qu'il y avoit de plus précieux au monde en or, en argent, en perles & en toutes ſortes de pierreries. L'Amiral, qui ſe nommoit *Dom Alvaro Flores de Quinnes*, étoit attaqué du mal de Naples, & les fatigues de la mer avoient achevé de ruiner ſon tempéramment. Cette raiſon, autant que la crainte des Anglois, lui fit abandonner le deſſein de continuer ſa navigation. Il convint avec le Gouverneur de Tercere d'envoyer les deux Vaiſſeaux en Eſpagne, après y avoir fait quelques réparations, & de demander une eſcorte au Roi, pour y conduire le tréſor. On mit deux cens Soldats ſur chaque Bord, dans l'eſperance que cette Garde ſeroit ſuffiſante contre les Anglois; mais ils étoient menacés par d'autres Ennemis. L'Amiral s'ouvrit en pleine mer, & fut ſubmergé, ſans qu'il pût s'en ſauver un ſeul homme. Le Vice-Amiral, après avoir été réduit à couper ſes mâts, crut pouvoir ſe mettre à couvert du côté de Setuval; mais il ſe briſa contre des rochers: & de tout l'Equipage il n'échappa que dix hommes, pour aller porter la nouvelle de leur infortune.

Deux riches Vaiſſeaux Eſpagnols.

L'Amiral atteint du mal de Naples.

Sept ou huit mois auparavant, il étoit venu à Tercere un Bâtiment Anglois, portant pavillon de France, dans la vûe peut-être d'obſerver les forces de l'Iſle; mais ſous prétexte d'y demander des rafraîchiſſemens. Soit artifice, ou néceſſité, il avoit été reconnu & ſaiſi par les Habitans. L'Equipage, qui n'étoit compoſé que de dix-huit ou vingt hommes, avoit été condamné aux travaux pénibles; & l'habitude de les voir, avoit accoutumé les Eſpagnols & les Portugais de l'Iſle à les traiter avec aſſez d'indulgence. Trois d'entre eux, qui étoient Catholiques, s'étoient mariés à des Portugaiſes, ſans que le Gouverneur s'y fût oppoſé. Ils ſubſiſtoient du fruit de leur travail; lorſqu'on apprit à Tercere l'arrivée du Comte de Cumberland

Avanture d'un Vaiſſeau Anglois & de ſon Equipage.

avec une flotte Angloiſe. Les Priſonniers, auſquels on ne refuſoit pas la liberté d'aller dans toutes les parties de l'Iſle, trouverent le moyen de ſe ſaiſir d'une Barque de Pêcheurs, derriere certaines montagnes, qui ſe nomment *Bréſil*. L'induſtrie ne leur manqua point pour ſe faire des voiles. Ils ſe flaterent de rencontrer quelque Vaiſſeau Anglois aux environs de l'Iſle, & dans cette eſperance ils ne balancerent point à ſe livrer aux vents; mais ils furent jettés, malgré eux, dans une des deux petites Iſles qui ſont à la portée du canon de Tercere. Comme ils étoient partis avec peu de proviſions, ils ne regarderent point comme un malheur de ſe trouver dans un lieu rempli de chévres, & d'autres Beſtiaux, que les Habitans de Tercere y font élever. Ils en tuerent pluſieurs, ſans que les Bergers qui en ont la garde, oſaſſent leur demander qui ils étoient. Cependant le bruit de leur fuite s'étant bientôt répandu, on fit partir une Caravelle armée pour les ſuivre. Une partie s'étoient écartés dans la petite Iſle, lorſque ceux qui étoient demeurés au rivage, apperçurent la Caravelle. Ils n'attendirent point leurs Compagnons pour recommencer à fuir, & la fortune leur fut ſi favorable, qu'ils joignirent enfin le Comte de Cumberland. Il en étoit reſté ſept dans l'Iſle, qui furent pris par les gens de la Caravelle. Les trois maris étoient du nombre. Ils ſe trouvoient coupables, & du crime de leur fuite, & de celui d'avoir trompé leurs femmes. Le Gouverneur panchoit d'abord à les envoyer au ſupplice; mais après quelque déliberation, il jugea que ce ſeroit ouvrir la porte à des repréſailles dangereuſes, & que les Anglois ne regarderoient pas comme un crime digne de mort, la trahiſon d'un mari pour ſa femme. D'un autre côté, ceux qui avoient rejoint le Comte de Cumberland, lui apprirent que leurs Compagnons avoient été moins heureux dans leur fuite. Il s'en trouva un qui étoit parent d'un Pilote du Comte. C'étoit aſſez pour lui faire prendre la réſolution de ſecourir ces Malheureux. Il s'approcha de la Rade d'Angra, où il rencontra bientôt deux Vaiſſeaux Eſpagnols, qu'il prit après quelque réſiſtance. Cette priſe fut eſtimée trois cens mille ducats. Mais le Comte, qui portoit plus loin ſes vûes, garda ſur ſon Bord les deux Capitaines Eſpagnols avec leurs principaux Officiers; & faiſant conduire civilement le reſte de l'Equipage à Tercere, il fit déclarer au Gouverneur, que s'il ne renvoyoit pas ſur le champ les Priſonniers Anglois, les ſiens alloient être envoyés en Angleterre. Cette déclaration produiſit l'effet qu'il s'en étoit promis. Cependant il reſtoit une difficulté, qui ſembloit demander quelque exception. Le Comte de Cumberland, à qui l'on renvoya d'abord les Anglois qui n'étoient pas mariés, apprit d'eux-mêmes la raiſon qui faiſoit retenir les trois autres. Il ne put condamner la conduite du Gouverneur; mais il exigea qu'on fit dépendre des trois maris le choix de demeurer à Tercere avec leurs femmes, ou de prendre leurs femmes avec eux ſur la flotte Angloiſe. On s'attendoit qu'ils prendroient le dernier de ces deux partis. Cependant, aprés avoir balancé entre le deſir de revoir l'Angleterre, & l'établiſſement qu'ils avoient à Tercere, ils ſe déterminerent à vivre ſous la domination du Roi d'Eſpagne.

Linſchoten. 1589.

Anglois qui trompent leurs femmes.

Linſchoten n'ayant point quitté Tercere, continua d'obſerver une variété d'événemens qui ſe ſuccedoient tous les jours. Il arriva au mois de Janvier 1590, un Vaiſſeau des Indes Occidentales, avec la triſte nouvelle qu'une

1590.

LINSCHOTEN. 1590.

flotte de cent Vaiſſeaux, partie de *Terra Firma*, avoit été jettée par la tempête ſur les Côtes de la Floride, ou quantité de Bâtimens avoient fait naufrage, avec la perte d'une infinité d'hommes, & d'une immenſe quantité de richeſſes. Linſchoten remarque que l'année 1589 fut extrêmement funeſte à l'Eſpagne & au Portugal. De plus de deux cens Vaiſſeaux qui partirent dans cet intervalle, de la Nouvelle-Eſpagne, de Saint-Domingue, de la Havane, du Cap-Verd, du Bréſil, de la Guinée, &c. pour retourner dans l'un ou l'autre de ces deux Royaumes, il n'y en eut pas plus de quatorze ou quinze qui échapperent à la fureur des flots, ou aux armes de leurs Ennemis.

Naufrage d'un grand nombre de Vaiſſeaux.

Dans le cours du même mois, Linſchoten vit arriver quinze Vaiſſeaux de Seville, la plûpart Hollandois & Anglois, qui avoient été arrêtés en Eſpagne. Ils étoient chargés de troupes & de munitions, pour eſcotter le tréſor de l'Amiral Dom Alvaro Flores de Quinnes. Ce Seigneur Eſpagnol étoit retourné en Eſpagne, où il n'avoit pris terre que pour entrer au tombeau. On remarqua comme un effet extraordinaire de l'aſcendant des paſſions ſenſuelles, qu'il ne renonça qu'à l'extrémité de ſa vie au commerce d'une femme qu'il aimoit, quoiqu'il ne pût douter qu'elle ne fût la cauſe de ſa mort, ayant des preuves certaines qu'elle étoit atteinte avant lui du même mal. La flotte de Seville arrivoit dans une ſaiſon où les vents ſont ſi impétueux à Tercere qu'elle eut beaucoup de peine à gagner le Port. Elle prit un petit Bâtiment Anglois, qu'elle amena comme en triomphe. Cette conquête n'auroit pas mérité une remarque particuliere, ſi elle n'étoit devenue l'occaſion d'un accident fort extraordinaire. Linſchoten, qui en rapporte toutes les circonſtances, laiſſe douter à quelle cauſe il doit être attribué; mais les Eſpagnols ne manquerent point de le mettre ſur le compte de l'amour. Les Anglois qui avoient été pris dans le Bâtiment, étoient gardés ſur leur propre Bord. Tandis qu'ils y attendoient tranquillement la loi du Vainqueur, un Eſpagnol monta parmi eux; & de huit qui ſe préſenterent à ſa rencontre, il en poignarda ſix, avec un mouvement ſi prompt & ſi furieux, qu'ils n'eurent pas le tems de ſe reconnoître. Les deux autres, menacés du même ſort, ſans aucun moyen de l'éviter, s'embraſſerent étroitement, & ſe précipiterent dans la mer. Une tragédie ſi ſanglante, ne cauſa pas moins d'horreur aux Eſpagnols qu'aux Anglois. Le Meurtrier fut chargé de chaînes; & dans l'étonnement de ſon crime, le Gouverneur de Tercere réſolut de l'envoyer au Roi d'Eſpagne. Linſchoten paroît perſuadé qu'il n'avoit conçu tant de haine contre les Anglois, que ſur le récit d'un de ſes parens, qui avoit eu quelque choſe à ſouffrir de cette Nation. Mais comme une raiſon ſi légere auroit manqué de vraiſemblance, on prit ſoin, dans les informations qui furent envoyées à la Cour d'Eſpagne, de ſuppoſer des outrages violens contre ſa femme & ſa ſœur. Il s'obſtina lui-même à ne pas découvrir la cauſe de ſa fureur, ſans qu'on s'apperçût néanmoins que ſa raiſon fût alterée. Philippe II qui regnoit alors ſur l'Eſpagne & le Portugal, interrogea lui-même ce farouche Eſpagnol; & n'ayant pû tirer le moindre éclairciſſement de ſa bouche, il prit le parti de l'envoyer en Angleterre, en faiſant déclarer à la Reine Eliſabeth, qu'il lui abandonnoit la punition d'un crime, auquel il ne pouvoit impoſer de juſte châtiment, parce qu'il n'avoit pû le pénétrer. Cependant, ſur les inſtances de pluſieurs perſonnes, il changea de réſolution, pour condamner le Coupable à perdre la tête;

Bâtimens Anglois arrêtés en Eſpagne.

Accident fort tragique.

Cauſe de l'accident.

Sort du coupable.

&

& cette Sentence même fut révoquée, à la priere de quelques Prélats, qui lui firent obtenir ſa grace entiere. Quoique ce trait n'appartienne point à l'Hiſtoire des Voyages, il s'y trouve lié dans la ſuite par les plaintes que les Anglois firent retentir contre les Eſpagnols, pour juſtifier à leur tour les violences dont ils furent accuſés. Hackluyt a cru même qu'il ne pouvoit apporter trop de ſoin à vérifier que l'aſſaſſin n'avoit eu que les rèproches communs de la guerre à faire aux Anglois. Il traite d'impoſture les informations qui ſuppoſoient de juſtes cauſes de haine, fondées ſur l'amour conjugal, ou ſur l'amitié fraternelle. En effet, il ſeroit ſurprenant que Linſchoten, témoin oculaire de cette tragique avanture, en eût déguiſé la ſource, s'il l'eût crue bien averée. Mais ce qui n'eſt pas moins étrange, c'eſt que dans l'opinion apparemment qu'un crime de cette nature n'avoit aucun rapport à la guerre, les Anglois n'en prirent pas droit de traiter leurs Priſonniers avec plus de rigueur, & qu'ils ſe repoſerent de leur vengeance ſur la juſtice du Roi d'Eſpagne. LINSCHOTEN. 1590.

La flotte qui devoit eſcorter les tréſors de l'Amiral Quinnes, partit enfin avec ce précieux dépôt. Elle ſe trouvoit augmentée de quatre Vaiſſeaux, & compoſée par conſéquent de dix-neuf, auſquels il ne manquoit ni troupes ni munitions. Elle mit à la voile pour San-Lucar; mais le vent, plus favorable qu'elle ne ſe l'imaginoit, la pouſſa vers Liſbonne, malgré l'art & tous les efforts des Pilotes. Ce changement de courſe lui fit éviter la rencontre d'une flotte Angloiſe de vingt Vaiſſeaux, qui l'attendoit au Cap de Saint-Vincent. Les richeſſes de l'Amiral furent débarquées à Liſbonne & tranſportées par terre à Seville. Flotte d'Eſpagne qui évite les Anglois.

Le 7 d'Août, l'Iſle Tercere fut effrayée par la vûe de ces mêmes Vaiſſeaux Anglois, qui, cherchant encore la flotte Eſpagnole, s'étoient avancés juſqu'aux Iſles Açores. Ils étoient commandés par l'Amiral Martin *Frobisher*, avec le double deſſein d'ouvrir le paſſage aux Marchands de leur Nation, & de le fermer aux flottes d'Eſpagne. La ſituation & les forces de Tercere mettoient cette Iſle aſſez à couvert; mais les autres, & ſurtout celle de Fyal, où l'Amiral Anglois s'adreſſa pour obtenir des proviſions, furent menacées de toutes les horreurs de la guerre, pour avoir non-ſeulement rejetté la demande des Anglois, mais tiré ſur leurs gens, & leur en avoit tué pluſieurs. Cependant le Gouverneur de Tercere y fit paſſer ſi heureuſement du ſecours, que Frobisher remit à d'autres tems une vengeance douteuſe, qui lui auroit fait interrompre ſa commiſſion. Vaines menaces d'une Flotte Angloiſe.

On reçut avis le 30, à Tercere, qu'il étoit parti de *Carumbo* (ou *Troin*) une flotte de quatre-vingt Voiles, qui devoit aller faire une deſcente en Bretagne, pour ſecourir le parti de la Ligue contre le Roi de Navarre. Dans le même tems deux *Ourques* des Pays-Bas rencontrerent entre le Portugal & Tercere, quatre Vaiſſeaux Anglois, qui les laiſſerent paſſer ſans leur nuire, mais de qui elles apprirent que l'Amiral Drake, avec quarante Vaiſſeaux de guerre, attendoit la flotte de Carumbo à l'entrée de la Manche. Ces deux nouvelles, arrivées preſque enſemble à Tercere, y répandirent d'autant plus d'effroi, que ſi la flotte Angloiſe manquoit les Eſpagnols, on ne douta point qu'elle ne vînt fondre ſur les Iſles, pour ne pas retourner en Angleterre ſans avoir tiré quelque fruit de ſa courſe. Les Côtes furent gardées & fortifiées avec de nouveaux ſoins. Secours accordé par l'Eſpagne à la Ligue de France.

LINSCHOTEN. 1590.

Le premier de Septembre, il artiva dans l'Iſle de Saint-Michel un Vaiſſeau Portugais de Fernambuck au Breſil, qui raconta que l'Amiral de la flotte Portugaiſe des Indes Orientales, ayant manqué l'Iſle de Sainte-Helene, étoit venu mouiller au Port de Fernambuck, malgré les défenſes expreſſes de la Cour d'Eſpagne. La raiſon qui faiſoit défendre d'entrer dans ce Port, venoit de la multitude de vers qui s'y attachoient aux Vaiſſeaux. On craignoit l'approche des Bâtimens qui en étoient ſaiſis, comme on craint celle des Malades dans un tems de contagion. Le même Vaiſſeau, que l'Amiral Portugais, nommé *Bernardin Ribero*, ramena heureuſement à Liſbonne, ayant entrepris l'année ſuivante de retourner aux Indes, périt dans un tems fort tranquille, ſans qu'on pût ſe figurer d'autre cauſe de ſon malheur que les vers, qui l'avoient inſenſiblement conſumé.

Vers de Fernambuck.

Le 5 du même mois, on vit arriver à Tercere une Caravelle de Cuervo, chargée de cinquante hommes, qui étoient l'Equipage d'un Vaiſſeau Eſpagnol des Indes Occidentales, pris nouvellement par les Anglois. Ils avoient été mis à terre dans l'Iſle de Cuervo, parce que les flottes Angloiſes n'aimoient point à ſe charger d'un ſi grand nombre de Priſonniers. Mais ils étoient alors en ſi grand nombre dans ces mers, qu'il leur échappoit peu de Vaiſſeaux Eſpagnols ou Portugais. La flotte de Goa, pour éviter leur rencontre, ne trouva point d'autre moyen que de prendre au quarantième & juſqu'au quarante-deuxième degré. Le Roi d'Eſpagne, informé de tant de pertes, donna ordre que la flotte de la Havanne attendît l'année ſuivante pour mettre à la voile. Mais les incommodités qu'un ſi grand nombre de Vaiſſeaux eſſuyoient dans un lieu, où ſouvent toutes ſortes de proviſions manquoient pendant l'Hyver, en forcerent pluſieurs de courir les hazards du voyage. La plûpart tomberent entre les mains des Anglois; & Linſchoten aſſure que pendant des jours entiers, on ne voyoit arriver à Tercere que des Eſpagnols pris ſur tant de Bâtimens, dont les Anglois ne manquoient point de mettre l'Equipage à terre dans quelqu'une des Iſles voiſines. Ainſi l'Eſpagne perdoit la meilleure partie de ſes richeſſes, par le peu de ſoin qu'elle prenoit de les défendre; tandis que l'Angleterre, n'épargnant rien pour armer ſes flottes, s'enrichiſſoit doublement par le butin qu'elle enlevoit à ſes Ennemis, & par la facilité qu'elle procuroit à ſes Marchands pour exercer le commerce.

Grandes pertes des Eſpagnols.

Linſchoten étoit arrêté à Tercere par l'interêt qu'il avoit à la cargaiſon du Vaiſſeau de Malaca qui avoit péri dans le Port de cette Iſle, en arrivant avec la flotte des Indes Occidentales. La Cour de Madrid, dont on attendoit les ordres ſur cet événement, envoya dans une Caravelle un Officier, qui arriva le 19, chargé des volontés du Roi. Dans le même tems, une flotte puiſſante étoit partie de Carumbo, pour venir attendre aux Iſles Açores les flottes Eſpagnoles & Portugaiſes des deux Indes, & pour les eſcorter juſqu'au Tage. Mais elle fut tellement diſperſée par la tempête, qu'il n'en arriva que deux Vaiſſeaux à Tercere. Ce fut cette nouvelle diſgrace qui fit prendre à la Cour d'Eſpagne le parti de faire demeurer ſes Marchands à la Havane juſqu'à l'année ſuivante. La cargaiſon du Vaiſſeau de Malaca, qui devoit revenir ſous la même eſcorte, fut arrêtée à Tercere par la même raiſon, & Linſchoten obligé par conſéquent d'y paſſer l'Hyver.

Raiſon qui arrête Linſchoten à Tercere.

Le 23 d'Octobre, on fut informé par une Caravelle, arrivée de Portugal,

que de cinq Vaiſſeaux qui étoient partis au commencement de l'année pour les Indes Orientales, quatre étoient revenus au Port de Liſbonne, après avoir erré pendant quatre mois dans les mers; & que le cinquiéme, qui portoit le Vice-Roi Dom Mathias d'Albuquerque, avoit eſſuyé toutes ſortes de diſgraces & de miſeres avant que d'arriver à Malaca. Suivant la Relation qu'il envoya lui-même de ſon voyage, il perdit deux cens quatre-vingt hommes dans le cours de ſa navigation. Linſchoten raconte, ſur le témoignage des Eſpagnols, au milieu deſquels il vivoit, que ce Seigneur ne s'étoit engagé dans cette infortune, que par un excès d'ambition. La crainte qu'il avoit d'être dépouillé de ſon emploi, s'il retournoit en Eſpagne avec les quatre autres Vaiſſeaux, lui avoit fait jurer qu'il arriveroit aux Indes, ou qu'il périroit dans ſon Bâtiment. Sa vanité n'étoit pas moins exceſſive. Avant que de quitter Liſbonne, il ſe fit peindre derriere la Galerie de ſon Vaiſſeau, avec ſon bâton de commandement à la main, vis-à-vis de la Fortune, à laquelle il adreſſoit ces mots, en Eſpagnol: *Je veux te vaincre.* Linſchoten, qui l'avoit connu dans l'Inde avant ſon élévation, lui attribue les plus grandes qualités d'un homme de guerre, & les qualités les plus aimables de la ſociété; mais il ajoûte qu'à peine eut-il été revêtu de la dignité de Vice-Roi, qu'il changea de caractere, & que ſon orgueil le fit déteſter, même avant ſon départ de Liſbonne.

Linschoten. 1590. Malheurs de Mathias d'Albuquerque. Son orgueil.

Le 20 de Janvier 1591, on reçut avis de Portugal que les Anglois avoient pris un Vaiſſeau, envoyé au Vice-Roi des Indes Orientales après le retour des quatre Bâtimens qui l'avoient abandonné dans ſa navigation. Cette priſe avoit fait une réſiſtance proportionnée à ſa richeſſe. Elle étoit chargée des plus précieuſes marchandiſes de l'Europe, & de cinq cens mille ducats en eſpeces. Les Anglois l'avoient menée directement à Londres, d'où ils avoient renvoyé l'Equipage à Liſbonne; & dans le chagrin d'une perte ſi conſidérable, le Roi fit faire le procès au Capitaine. Un autre Vaiſſeau, chargé de poudre d'or, tomba dans la flotte Angloiſe, en revenant du Château de Mina dans la Guinée. Deux Bâtimens chargés de poivre eurent le même ſort, & leur cargaiſon fut eſtimée cent ſoixante mille ducats. Des événemens ſi favorables aux vûes de l'Angleterre, furent mêlés de quelques pertes; mais elle n'eut à les reprocher qu'à la nature. Pluſieurs Vaiſſeaux de ſes flottes, qui n'avoient pas ceſſé de croiſer aux environs des Iſles Açores, ſe reſſentirent de l'effroyable orage qui menaça toutes ces Iſles de leur ruine. Il commença le 26 du mois de Juillet par un tremblement de terre, qui dura dans l'Iſle de Saint-Michel juſqu'au 12 du mois ſuivant. Tercere & Fyal furent agitées le lendemain avec tant de violence, qu'elles paroiſſoient tourner. Mais ces affreuſes ſecouſſes n'y recommencerent que quatre fois; au lieu qu'à Saint-Michel, elles ne ceſſerent point un moment pendant plus de quinze jours. Les Inſulaires ayant abandonné leurs maiſons, qui tomboient d'elles-mêmes à leurs yeux, paſſerent tout ce tems expoſés aux injures de l'air. Une Ville entiere, nommée *Villa-Franca*, fut renverſée juſqu'aux fondemens, & la plûpart de ſes Habitans écraſés ſous ſes ruines. Dans pluſieurs endroits, les plaines s'éleverent en collines; & dans d'autres, quelques montagnes s'applanirent, ou changerent de ſituation. Il ſortit de la terre une ſource d'eau vive, qui coula pendant quatre jours, & qui parut enſuite ſécher tout d'un coup. L'air & la mer, encore plus agités, retentiſſoient d'un bruit qu'on auroit pris pour le mugiſſement d'une

1591. Priſe d'un riche Vaiſſeau par les Anglois.

Orage terrible aux Iſles Açores.

LINSCHOTEN. 1591.

infinité de bêtes féroces. Pluſieurs perſonnes moururent d'effroi. Il n'y eut point de Vaiſſeau dans les Ports mêmes, qui ne ſouffrît des atteintes dangereuſes; & ceux qui étoient à l'ancre ou à la voile, à vingt lieues aux environs des Iſles, furent encore plus maltraités. Les tremblemens de terre ſont fréquens aux Açores. Vingt ans auparavant, il en étoit arrivé un dans l'Iſle de Saint-Michel, qui avoit renverſé une montagne fort haute.

Arrivée d'une Flotte d'Eſpagne ſous l'Amiral Bacan.

Linſchoten ajoûte ici l'arrivée de la grande flotte d'Eſpagne, ſous le commandement de l'Amiral Dom Alphonſe de Bacan, & celle de Mylord Thomas Howard avec la flotte Angloiſe. Quoiqu'il y ait quelque différence entre ſon récit & celui de Walter Raleigh, l'amour de la vérité ne me permet pas d'en ſupprimer la moindre circonſtance. Il me ſemble au contraire qu'un Hiſtorien doit ſaiſir une occaſion de cette nature, pour relever le prix de ſon travail, en faiſant ſentir à ſes Lecteurs, combien la vérité eſt quelquefois difficile à démêler, dans l'oppoſition de deux témoignages qui paroiſſent porter ſur les mêmes fondemens.

Les Anglois, dit Linſchoten, s'étoient flattés qu'une partie des richeſſes Eſpagnoles paſſeroient ſur leur flotte. Mais l'Amiral Howard voyant les forces de l'Ennemi ſi ſupérieures aux ſiennes, donna ordre à tous ſes Vaiſſeaux de ne pas s'éloigner du ſien; ce qui n'empêcha point le Chevalier Richard Greenwill, qui commandoit la Vengeance, de s'engager parmi les Eſpagnols. Il eſperoit que ſes Compagnons ne balanceroient point à le ſuivre. Mais l'Amiral Anglois diſparut avec toute ſa flotte, ſans qu'on ait pû pénétrer la raiſon de cette retraite. Greenwill n'en ſoutint pas ſon entrepriſe avec moins d'audace. Son attillerie, qu'il fit jouer furieuſement, coula d'abord deux Eſpagnols à fond; l'un de ſix cens tonneaux, qui étoit l'Amiral des Flybots, & l'autre de l'Eſcadre Baſque. Il fut bientôt environné de ſept ou huit Vaiſſeaux, qui s'avancerent bruſquement à l'abordage. L'attaque & la défenſe furent ſi animées qu'il perdit cent hommes; mais il en tua plus de quatre cens. Enfin, ſe trouvant accablé par le nombre, il reçut à la tête un coup de balle dont il mourut peu de jours après.

Les Anglois attaquent avec perte.

Bravoure de Greenwill.

Sa mort glorieuſe.

Il fut porté vivant ſur le Saint-Paul, qui étoit le Vaiſſeau de Dom Alphonſe Bacan, Amiral de la flotte d'Eſpagne. Sa bleſſure fut panſée par les Chirurgiens Eſpagnols, ſans que Dom Alphonſe voulût le voir ni lui parler. Mais tous les Capitaines & les Gentilshommes de la flotte, s'empreſſerent de le viſiter, en joignant à l'admiration de ſon courage, toutes ſortes de careſſes & de conſolations. Il les reçut avec une conſtance héroïque, auſſi éloigné de l'affectation de fierté, que d'aucune marque d'abbatement; & ſentant que l'heure de ſa mort approchoit, il leur dit en Eſpagnol: » Richard Greenwill eſt mon nom; » je meurs avec un cœur joyeux & tranquille, car je finis ma vie comme il con» vient à un Soldat, après avoir combattu pour ma Reine, mon Pays & ma » Religion. Mon ame doit quitter ce corps avec joie, puiſque je laiſſe après » elle l'honneur immortel d'avoir été un brave Soldat, qui ai fait mon devoir » juſqu'au dernier ſoupir.

Son caractere.

Le Chevalier Greenwill étoit un Gentilhomme Anglois, riche & de bonne maiſon, mais d'un caractere ſi martial & ſi hardi, qu'il avoit offert volontairement ſes ſervices à la Reine. Il s'étoit diſtingué par quantité d'actions fort braves, qui l'avoient fait connoître & redouter de tout le monde; car il avoit

en même-tems l'humeur difficile, & les Anglois mêmes avoient pour lui preſque autant d'averſion que d'eſtime. Lorſqu'il s'étoit engagé dans la flotte Eſpagnole, ſa grande voile étoit prête, & ſon Vaiſſeau qui étoit un des meilleurs Voiliers d'Angleterre auroit pû s'échapper s'il y eût conſenti ; mais voyant ſes gens diſpoſés à ſuivre l'ordre de ſon Amiral, il menaça de faire pendre quiconque oſeroit parler de fuite. LINSCHOTEN. 1591.

Les Anglois qui ſurvêcurent à leur défaite furent diſtribués ſur la flotte Eſpagnole, où ils devinrent l'occaſion d'un nouveau combat entre les Portugais & les Baſques, qui ſe diſputoient l'honneur d'avoir été les premiers à l'abordage. Les uns avoient pris la premiere enſeigne, les autres le pavillon ; & de part & d'autre chacun s'attribuoit la principale gloire. A la vérité tous ceux qui avoient abordé le Vaiſſeau de Greenwill, portoient des marques honorables de leur courage, ſoit dans leurs bleſſures, ſoit dans le déſordre de leurs Bâtimens, dont pluſieurs relâcherent à Tercere pour ſe radouber. Linſchoten eut la curioſité de ſe rendre à bord d'un Vaiſſeau de Biſcaye, monté par *Bartandona*, qui avoit commandé l'Eſcadre Baſque dans la flotte de 1588. Son Bâtiment étoit fort gros, & du nombre de ceux que les Eſpagnols appelloient les douze Apôtres. Bartandona étoit alors à dîner avec le Capitaine du Vaiſſeau Anglois, qui étoit aſſis près de lui en habit de velours noir. Il traita fort civilement Linſchoten, & lui accorda même la permiſſion d'emmener pour quelques jours le Capitaine Anglois dans la maiſon qu'il avoit à Tercere. Le Gouverneur de l'Iſle invita cet illuſtre Captif à dîner, & lui rendit toutes ſortes d'honneurs. Linſchoten reçut auſſi chez lui le Pilote du Vaiſſeau de Greenwill, qui n'avoit pas moins de dix ou douze bleſſures. Le Capitaine lui laiſſa une lettre qui contenoit le récit de l'action, & qu'il le pria de faire remettre au Grand-Amiral d'Angleterre. Il fut conduit enſuite à Liſbonne, où il fut traité avec honneur, & delà renvoyé ſous une eſcorte en Angleterre, avec le reſte des Priſonniers. *Traitement que les Anglois ſe reçoivent ces Eſpagnols.*

La flotte d'Eſpagne demeura ſur ſes ancres à Cuervo, pour donner le tems à quantité d'autres Vaiſſeaux Eſpagnols & Portugais de ſe raſſembler autour d'elle. En y comprenant les Vaiſſeaux de l'Inde, elle ſe trouva compoſée à la fin de cent quarante Bâtimens ; mais lorſqu'elle ſe diſpoſoit à mettre à la voile, il s'éleva une rempête ſi furieuſe que les Habitans des Iſles ne ſe ſouvenoient point d'en avoir jamais vû de ſemblable. Quoique leurs montagnes ſoient ſi hautes qu'elles cauſent de l'étonnement, la mer lança ſes flots juſqu'au ſommet, & quantité de poiſſons y demeurerent. Ce terrible orage dura ſept ou huit jours ſans un moment d'interruption. Sur les ſeules Côtes de Tercere, il périt douze Vaiſſeaux. Linſchoten, qui étoit témoin de ce triſte ſpectacle, en fait une peinture fort touchante. Pendant plus de vingt jours, on fut occupé à pêcher les cadavres, que les flots portoient continuellement ſur le rivage. La Vengeance, ce glorieux Vaiſſeau du Vice-Amiral Greenwill, fut un de ceux qui ſe briſerent en mille pieces contre les rochers. Il fut ſubmergé tout d'un coup, avec ſoixante Eſpagnols qu'il avoit à bord, & quelques Priſonniers Anglois, dont un ſeul eut le bonheur de ſe ſauver ; mais avec tant de contuſions & de meurtriſſures, qu'ayant demandé en arrivant le ſecours de la Religion Catholique, il mourut preſqu'auſſi-tôt. La Vengeance avoit un grand nombre de beaux canons de fonte, que les Inſulaires ne déſeſperoient pas de pêcher l'Eté ſuivant. *Tempête furieuſe & ſes effets.*

LINSCHOTEN. 1591.

Exemple de tendresse & de courage dans un Vieillard Hollandois.

Entre plusieurs Bâtimens Hollandois, qui avoient été arrêtés dans les Ports d'Espagne pour le service de cette Couronne, il y avoit un Flybot de six cens tonneaux, sur lequel on avoit embarqué cent Soldats Espagnols, qui faisoient environ cent quarante hommes avec l'Equipage Hollandois. Le Pilote, qui se nommoit *Cornelius Marlinson*, de *Schidam* en Hollande, après s'être conduit avec une habileté extrême pendant une partie de la rempête, se trouva poussé à la vûe de Tercere; & le Capitaine Espagnol croyant que sa sûreté consistoit à gagner la rade, le pressa d'y entrer malgré toutes ses résistances. En vain le Pilote lui representa-t'il que c'étoit se perdre sans ressource: il n'en reçut que des instances & des menaces injurieuses. Ce bon Vieillard appella son fils qui étoit un jeune homme de vingt ans. Sauves-toi, lui dit-il, en l'embrassant, & ne pense point à moi, dont la vie ne mérite plus d'être conservée. Ensuite obéissant au Capitaine, il tourna vers la rade, tandis qu'un grand nombre d'Habitans qui étoient au long des Côtes, préparoient des cordes, soutenues avec du liége, pour les présenter aux malheureux qu'ils attendoient à voir bientôt lutter contre les flots. En effet, le Vaisseau fut lancé si rapidement sur les rocs, qu'il se brisa d'un seul coup, sans qu'il restât deux planches unies. De cent quarante hommes, il ne s'en sauva que quatorze, entre lesquels étoit le fils du Pilote Hollandois. Ceux que les flots jetterent sur le rivage, ou qui furent pêchés après la rempête, avoient la tête, les bras & les jambes brisées, ou disloquées.

Suite de la même tempête.

Dans les autres Isles, la perte ne fut pas moindre qu'à Tercere. Il périt deux Vaisseaux à *Saint-Georges*, deux à *Pico*, trois à *Gracioſa*. Les flots d'ailleurs apporterent les débris de quantité d'autres Bâtimens, qui avoient fait naufrage en pleine mer, soit en se brisant l'un contre l'autre, soit en s'ouvrant d'eux-mêmes après avoir été fracassés par la violence des vagues. Il en périt trois de cette maniere à la vûe de l'Isle Saint-Michel, d'où l'on entendit les cris lamentables des Matelots, sans en pouvoir sauver un seul. La plûpart des autres errerent assez long-tems sans mâts, avec des peines qui ne peuvent être exprimées; & d'une si grande flotte, on prétend qu'il n'en arriva que trente-deux ou trente-trois dans les Ports d'Espagne.

CHAPITRE XVI.

Premier Voyage des Anglois aux Indes Orientales sous le Capitaine Jacques Lancaſter en 1591.

LANCASTER. 1591.

Motifs des Anglois.

Etat de la Flotte.

CE fut dans cette situation de la marine d'Espagne & de Portugal, que les Anglois crurent s'être ouvert un passage assez libre aux Indes Orientales, & qu'après avoir fait tant de dépenses & d'efforts pour diminuer les obstacles, ils jugerent que le tems étoit venu d'en recueillir les premiers fruits. On ne nous apprend point si ce Voyage se fit au nom d'une Compagnie, ou sur un ordre de la Cour, ou par le seul mouvement, & aux frais des trois Capitaines, qui commanderent les trois Vaisseaux dont la flotte Angloise étoit composée. Ils se nommoient Georges *Raymond*, Abraham *Kendal*,

Digitized by Google

CARTE
DE LA COSTE ORIENTALE
D'AFRIQUE
Depuis le Cap de
Bonne Esperance
Jusqu'au Cap del Gada
Tirée de la Carte Françoise de
l'Ocean Oriental
Publiée
Par Ordre de Mgr le
COMTE DE MAUREPAS
en 1740
Tropique du Capricorne
HOTTENTOTS
Baye de l'Ag
Terres de
C. de la Fem
Baie S. Martin
Baie Ste Helene
B. de Saldagne
Pt. Lucas
C. Francois
I. Dassem
I. Robin
C. Falso
R. Stinks
Flesh B.
S. Sebastien
Park B.
S. Catherine B.
Bay Blue or Sofala
Baye d'Algoa
R. Primera
Terre de Nat
R. de l'Infant
I. chaco
R. Formose
R. des Pescheurs
Cap de
Bonne Esper
C. des Eguilles
Banc des Aiguilles
Long.de de l'Isle de Fer

C. del Gada
I. Quirimbe
Comore ou Angazi
Moch
Baye de Comata
Corn Capa
Figue
Buala
R. Balaon
Corunquena
Cumuquena
B. de Mofambique
Pagnada
Cambria
Baras Vermillas
S. Pedro
Quiliamo
R. S. George
R. de Cuama
I. Luabo
R. des Chamaux
R. de Mala
Sabenango
Bango
Soffala
Equiba
Matara
C. Pichel
R. S. Marie
C. S. Sebastien
R. de Jean de Vas
Bassarat
Agoada
C. des Courans
Fort Portugais
I. S. Marie
Mont Calleo
Baye de Natal
Ponte de Stephens ou Estienne
R. Mananbo
S. Jean de Nove ou Chirimba
R. Vualla
Basses de Procellas
R. Procellas
Terra de Gada
des Sechaux
S. Vincent
Basse d'Indes
S. Yago
Mabaota
B. S. Auguftin
CANAL DE MOSAMBIQUE
ZANGUEBAR ou NUIBAR
Nota
* Lieux dont la Lat. et la Long. ont etés déterminées par des Obsers. Astronom.
‡ Lat. obs. par d'habiles Navigateurs.
55
60
15
20
25
30
35

& *James*, c'eſt-à-dire Jacques, *Lancaſter*. Les noms des trois Bâtimens étoient la *Penelope*, le *Royal Marchand*, & l'*Edouard Bonaventure*. Quoique le Capitaine Raymond fut parti avec la qualité d'Amiral, ſon Vaiſſeau ayant diſparu dans le cours du voyage, ſans qu'on ait jamais ſçu quel fut ſon ſort, l'honneur d'avoir exécuté une ſi grande entrepriſe eſt reſté au Capitaine Lancaſter, comme celui d'en avoir publié la Relation eſt attribué à ſon Lieutenant *Edmond Barker*. LANCASTER. 1591.

La flotte étant ſortie du Port de Plymouth le 10 d'Avril 1591, arriva aux Canaries le 25. Elle ſe trouva le 2 de May à la hauteur du Cap-Blanco. Le 5 elle paſſa le Tropique du Cancer, & le 8 elle étoit à la hauteur du Cap-Verd. Un Vent Nord-Eſt qui ne l'abandonna point juſqu'au 13, la mit à huit degrés de l'Equateur; enſuite un vent contraire la retarda juſqu'au 6 de Juin: enfin elle paſſa la Ligne, mais ce ne fut qu'après s'être ſaiſie d'une Caravelle Portugaiſe qui alloit de Liſbonne au Breſil, chargée de ſoixante tonneaux de vin, d'huile, de capres, & de pois. La priſe d'un Vaiſſeau chargé d'or auroit été moins agréable aux Anglois. Ils avoient commencé à ſe reſſentir des incommodités du climat, dont les qualités ſont extrêmement dangereuſes dans cette ſaiſon, entre le huitiéme degré de latitude du Nord & l'Equateur. La plus grande partie des trois Equipages étoit attaquée de diverſes maladies. Son départ & la navigation.

Après avoir paſſé la Ligne, ils continuerent d'avoir le vent à l'Eſt-Sud-Eſt, & preſque toujours ſi violent, qu'il les pouſſa vers le Breſil, juſqu'à cent lieues des Côtes. Enfin lorſqu'ils furent arrivés au vingt-ſixiéme degré de latitude du Sud, le vent changea au Nord. Là, ils jugerent que le Cap de Bonne-Eſpérance étoit Eſt par Sud, à la diſtance d'entre neuf cens & mille lieues. Dans cette longue navigation, ils eurent les vents variables, mais tels néanmoins qu'ils purent toujours s'avancer vers leur terme.

Le 28 de Juillet ils arriverent à la vûe du Cap; & juſqu'au 31, ils lutterent contre des vents contraires, dans l'eſperance de le pouvoir doubler, pour gagner, ſoixante & dix lieues plus loin, l'*Aguada de S. Blaz*, où ils ſe flattoient de trouver des rafraîchiſſemens; mais la langueur qui étoit répandue ſur les trois Vaiſſeaux, les força de chercher un lieu moins éloigné. Ils s'approcherent de la Côte au Nord du Cap; & ſuivant le rivage ils trouverent l'*Aguada de Saldanna*, Baye fort commode, qui préſente une Iſle à ſon entrée. Ils y jetterent l'ancre le premier d'Août, & l'empreſſement des ſains & des malades fut égal à débarquer. Les Anglois reconnoiſſent Saldanna.

Il ſe préſenta d'abord quelques Sauvages fort noirs & fort farouches, qui ſe retirerent au même moment. Pendant plus de quinze jours, il n'en parut point d'autres; & les Anglois ne trouverent pour rafraîchiſſement que des grues & des oyes, dont ils tuerent pluſieurs à coups de fuſil. Ils ne virent pas non plus d'autres poiſſons que des moules & diverſes eſpeces de coquillage, qu'ils ramaſſoient ſans peine au long des roc. L'Amiral réſolut enfin de gagner l'Iſle avec ſa Pinace. Il y trouva des *Pangouins* & des veaux marins, dont il rapporta une proviſion fort abondante; & les Chaloupes qui y furent envoyées deux fois, en revinrent chargées. Quelques jours après, les Chaſſeurs ſe ſaiſirent d'un Négre, qu'ils forcerent de pénétrer avec eux dans le Pays, en lui faiſant connoître par leurs ſignes, qu'ils avoient beſoin de beſtiaux. Ils marcherent inutilement, & n'ayant rencontré aucun autre Sauvage, ils renvoyerent celui qu'ils Rafraîchiſſemens, qu'ils s'y procurent.

LANCASTER. 1591.

avoient arrêté, après lui avoir fait beaucoup de careſſes & quelques préſens. Cette conduite leur réuſſit. Trente ou quarante Négres parurent bientôt, avec quarante jeunes bœufs & autant d'agneaux, dont ils donnerent une partie pour quelques uſtenciles. Un bœuf ne fut vendu que deux couteaux, une geniſſe & un agneau le même prix. Les bœufs de ce Canton ſont fort gros & fort charnus; mais ils n'en ſont pas moins maigres. Le mouron au contraire y eſt aſſez gras. Il a ſur le dos du poil au lieu de laine, & la queue extrêmement groſſe, comme les moutons de Syrie. Le Capitaine Lancaſter tua un animal ſauvage, qui ſe nomme (*a*) Antilope, de la grandeur d'un jeune poulain, & ſemblable au daim pour la couleur & la taille. Les Anglois virent un grand nombre d'autres bêtes qui leur étoient inconnues; mais les ſinges, dont l'abondance & la groſſeur les etonna, ſervirent beaucoup à les amuſer, par les difficultés autant que par l'agrément de cette chaſſe.

Différentes eſpéces d'animaux.

Réſolution que les maladies font prendre aux Anglois.

Dans l'état où les maladies réduiſoient les Equipages, on crut qu'il valoit mieux ſe borner à deux Vaiſſeaux bien remplis, que d'en conſerver trois ſans le nombre des Matelots néceſſaires. De deux cens quarante hommes que le mal avoit épargnés, on en mit cent & un dans l'Amiral, & quatre-vingt-dix dans l'Edouard. Le reſte, dont la ſanté commençoit à s'alterer, fut renvoyé en Angleterre dans le Royal Marchand. C'étoit le ſcorbut qui cauſoit les plus grands ravages: les Soldats n'étant point accoutumés à la mer, en étoient preſque tous attaqués. Les Matelots s'en défendoient mieux, ou du moins guériſſoient plus promptement, lorſqu'ils pouvoient trouver des viandes fraîches; ce qui fait juger à l'Auteur qu'ils s'en garantiroient entierement, ſi la nourriture étoit meilleure ſur les Vaiſſeaux.

Naufrage d'un Vaiſſeau de la Flotte.

Six jours après le départ du Royal Marchand, les deux autres Vaiſſeaux quitterent la Baye de Saldanna, & doublerent promptement le Cap de Bonne-Eſperance. Mais en arrivant le 14 de Septembre au Cap de *Corientes*, ils furent ſurpris d'une furieuſe tempête, avec des tourbillons ſi violens, que l'Amiral fut ſéparé de l'Edouard. Jamais on n'a eu d'autres nouvelles de ſon ſort. Lancaſter, qui demeuroit ſeul avec ſon Vaiſſeau, fit long-tems des recherches inutiles. Il eſſuya lui-même toutes les fureurs de la mer, & des coups de tonnerre ſi terribles, qu'ils lui tuerent quatre hommes, & n'en laiſſerent aucun ſans quelque marque étrange de leur violence. Les quatre qui perdirent la vie eurent la tête tournée, comme ſi l'on eût pris plaiſir à leur tordre le col. D'autres eurent les bras & les jambes meurtris. Pluſieurs furent atteints à la poitrine, & vomirent le ſang pendant deux jours. Quelques-uns, après avoir été renverſés par terre ſans mouvement & ſans connoiſſance, ne revinrent de cet état, que pour ſouffrir long-tems de vives douleurs, qui parcouroient ſucceſſivement tous leurs membres. Le grand mât fut comme rongé dans quelques endroits; & dans d'autres, il s'en détacha pluſieurs parties. Des broches de fer, qui étoient enfoncées de dix pieds dans le bois, furent fondues, & coulerent ſans brûler les parties de bois voiſines.

Terribles effets du tonnerre.

Lancaſter continue ſa navigation.

La mer étant devenue plus tranquille, Lancaſter continua ſa navigation au Nord-Eſt, & tomba quelques jours après à l'extrêmité Nord-Oueſt de l'Iſle Saint-Laurent. Il ne s'en croyoit point ſi proche, & ce fut par hazard qu'un

(*a*) Autrement Gazelle.

de

de ſes gens découvrit pendant la nuit à la clarté de la Lune, une blancheur extraordinaire; qu'on reconnut bientôt pour l'écume des vagues qui ſe briſoient contre les rochers de l'Iſle. On évita heureuſement le danger. Dans une mer encore ignorée des Anglois, on paſſa de même près de Mozambique ſans s'en être apperçu, & l'on alla tomber, deux lieues au-deſſus, dans une Baye, nommée *Quitangone*, où l'on prit trois ou quatre Barques du Pays, qui s'appellent *Pangaies*. Elles étoient chargées de millet, de poules, de canards; & les Négres avoient parmi eux un jeune Portugais, qui conduiſoit cette proviſion à Mozambique. Lancaſter profita de cette rencontre comme d'une faveur du Ciel, & remettant à la voile auſſi-tôt, il ne fut pas long-tems à gagner l'Iſle de *Comore*, qui eſt à cent lieues de la même Baye, au Nord-Eſt de Mozambique. Il y fut reçu par un grand nombre de Mores, & l'Iſle lui parut extrêmement peuplée. Seize hommes, qu'il y envoya dans la Chaloupe, obtinrent tranquillement la liberté de prendre de l'eau. Le Roi de l'Iſle lui fit demander celle de ſe rendre ſur ſon Bord. Il y vint, accompagné de pluſieurs Mores d'une belle taille, & vêtu d'une robbe de ſatin cramoiſi. Les Anglois le traiterent civilement; & le jeune Portugais qu'ils avoient pris, leur ſervant d'Interpréte, ils eurent avec lui une longue conférence ſur l'état de ſon Pays, & ſur la nature de ſes marchandiſes. Mais ces apparences d'amitié couvroient un noir deſſein de la part des Mores. Un Officier Anglois, nommé *Mace*, prenant confiance aux offres du Roi, deſcendit au rivage avec trente hommes, contre le ſentiment de Lancaſter. A peine eut-il fait cent pas ſur la terre, qu'une troupe de Barbares fondant ſur eux avec toutes ſortes d'armes, les tuerent à la vûe du Vaiſſeau, d'où l'on ne pouvoit leur donner aucun ſecours, & ſous les yeux mêmes du Roi, qui ſembloit n'être retourné à terre, que pour autoriſer cette perfidie par ſa préſence.

LANCASTER. 1591.

Iſle de Comore.

Perfidie de ſes Habitans.

Les Anglois partirent, avec la douleur de ne pouvoir ſe venger d'un ſi cruel outrage, mais bien inſtruits de la défiance qu'ils devoient garder ſans ceſſe avec les Mores. Ils prirent le 7 de Septembre vers Zanjibar, où ils arriverent bientôt, avec la précaution de relâcher à quelque diſtance du Port. Ils avoient perdu leur Chaloupe à Comore. Quelques planches, qu'ils avoient ſur le Vaiſſeau, ſervirent à réparer cette perte. Le Port de Zanjibar ne préſentant rien qui fût capable de les effrayer, ils croiſerent ſur cette Côte pendant plus d'un mois, en donnant la chaſſe à toutes les Barques ou les Pangaies qu'ils pouvoient découvrir. Ils ſe trouvoient ainſi dans l'abondance de toutes ſortes de proviſions, ſans s'expoſer au riſque de les chercher dans l'intérieur du Pays. Mais ils virent un jour ſortir du Port une Barque Portugaiſe, de laquelle il ſe détacha un More dans un Canot, avec une lettre pour le Capitaine Anglois. Elle venoit de quelques Portugais qui avoient un petit Comptoir dans cette Ville. Ils demandoient de quelle Nation étoit le Vaiſſeau qui s'arrêtoit ſi près d'eux, ſans leur donner aucun avis de ſon arrivée, & quelles étoient ſes intentions. Lancaſter répondit qu'il étoit Anglois, ami de leur Roi Dom Antoine, & chargé de ſa part d'une commiſſion dans les Indes. La Barque rentra dans le Port, après cette réponſe, & l'on n'en reçut point d'autre explication. Quelques jours après, on ſe ſaiſit d'une Pangaie chargée de Mores, qui accompagnoient un de leurs Prêtres. Lancaſter le traita civilement. Cette conduite fut ſi agréable au Roi de la Nation, qu'il fit offrir aux Anglois des

Douleur des Anglois.

Ils croiſent aux environs de Zanjibar.

LANCASTER. 1591.

témoignages de ſa reconnoiſſance. Ils acceptetent des vivres pour deux mois; mais ils prirent le parti, dans cet intervalle, de garder le Prêtre à bord, en continuant de lui faire les mêmes careſſes. Les Mores, qu'ils virent alors plus familiérement, leur racontérent que les Portugais du Comptoir n'avoient rien épargné pour leur inſpirer d'affreuſes idées de la Nation Angloiſe. Ils avoient repréſenté l'Equipage du Vaiſſeau, comme une troupe de monſtres, qui ne ſe nourriſſoient que de chair humaine, & qui s'étoient approchés de la Côte pour dévorer les Habitans. Lancaſter comprit que n'ayant rien à craindre de lui dans la Ville, ils vouloient ſeulement lui ôter le moyen de s'informer de leur commerce.

Ils ſe lient avec le Roi & la Nation.

Situation du Port de Zanjibar.

Le Port de Zanjibar peut recevoir des Bâtimens de cinq cens tonneaux, & les mettre à couvert de toutes ſortes de dangers. Il ſe trouve d'excellente eau ſur la Côte, avec une grande abondance de beſtiaux, de volailles, de poiſſons & de fruits. L'Auteur recommande aux Anglois, qui doivent faire le même voyage après lui, de relâcher dans un lieu ſi commode, mais de s'y défier beaucoup des Portugais. Tandis que le Vaiſſeau étoit à l'ancre, & qu'on ſe contentoit d'envoyer la Chaloupe pour viſiter les Bayes voiſines, l'Inſpecteur Portugais des Côtes depuis Melinde juſqu'à Mozambique, s'approcha furtivement dans une Fregate de dix tonneaux, & chercha l'occaſion d'enlever leur Chaloupe aux Anglois. Lancaſter reçut cet avis d'un More, que le Roi de Zanjibar envoya pluſieurs fois viſiter ſon Prêtre. Cependant il paroît aſſez douteux ſi l'artifice n'étoit pas du côté même des Mores, qui ſe flattoient peut-être de contenir les Anglois par de fauſſes informations. Lancaſter ne pouvant approfondir ce ſoupçon, parce que ſes forces ne lui permettoient pas de chercher querelle aux Portugais, ſe contenta de retenir, avec le Prêtre du Roi, les principaux Mores qui tomberent entre ſes mains, & de les traiter avec aſſez de civilités pour mettre le Roi & toute la Nation dans ſes interêts.

Jalouſie des Portugais.

Il obtint ſi parfaitement leur confiance, que malgré la jalouſie des Facteurs Portugais, les Habitans de la Côte lui apporterent ce qu'ils avoient de plus précieux. Il ne reçut rien d'eux qu'il ne payât de quelques marchandiſes de l'Europe; & leur faiſant eſperer beaucoup plus qu'il n'étoit en état de leur offrir, il les mit dans la diſpoſition de voir deſcendre parmi eux les Anglois, & de leur laiſſer prendre quelque connoiſſance du Pays. Lancaſter ne fit pas difficulté lui-même de pénétrer à quelques milles dans les terres. Il trouva les champs cultivés, & des beſtiaux en fort grand nombre; mais nulle induſtrie pour chercher des mines, quoiqu'en apparence les montagnes ne doivent pas être ſans or, à ſi peu de diſtance de pluſieurs endroits où les Portugais en ont de fort riches. Il fut conduit par les Mores dans une eſpece de Ville, nommée *Paraygone*, où les maiſons ſont de fort belles pierres, mais ſans aucune liaiſon de chaux ou de ciment. Les Habitans ont l'art de les rendre fort polies, en les frottant contre d'autres pierres beaucoup plus dures, & de les joindre ſi parfaitement qu'elles ne paroiſſent compoſer qu'une ſeule maſſe. Dans la même Ville, Lancaſter fut abordé par une femme Portugaiſe, qui s'y étoit retirée, pour fuir ſon mari qui étoit un des Facteurs de Zanjibar. Les Mores ſembloient l'avoir priſe ſous leur protection. Elle verſa des larmes en parlant au Capitaine Anglois; & quoiqu'il ne pût entendre parfaitement ſes plaintes, il comprit qu'elle lui demandoit en grace d'être reçue ſur ſon Bord. L'impatience qu'il eut d'être aſſez inſ-

Les Anglois délivrent une femme Portugaiſe.

truit, pour juger ſi elle méritoit ſes ſervices, lui fit renvoyer au Vaiſſeau deux de ſes gens, qui amenerent l'Interpréte Portugais. Elle parut charmée de voir un homme de ſa Nation, ſans en avoir rien à redoutet. Son malheur conſiſtoit à ſe trouver la femme d'un homme voluptueux, dont le goût s'exerçoit indifféremment ſur la premiere Indienne qui picquoit ſes deſirs. Elle avoit ſoufferr ce déréglement pendant plus de ſix mois; mais, ſuivant le témoignage qu'elle rendoit d'elle-même, elle avoit cru pouvoir chercher de la conſolation dans les complaiſances de quelques Mores qui l'avoient dédommagée de l'indifférence de ſon mari. La jalouſie n'en avoit pas été moins vive dans un cœur qu'elle ne poſſedoit plus. Elle avoit été forcée, pour en éviter des effets ſanglans, de fuir avec un More, dont elle avoit reconnu la probité. Le Roi de Zanjibar avoit favoriſé ſa fuite. Elle attendoit l'arrivée de quelque flotte Portugaiſe pour demander juſtice à l'Amiral; & dans l'impatience du retardement, elle vouloit devoir ſa liberté aux Anglois. Lancaſter comprit qu'elle avoit eu pour un More quelque foibleſſe, dont ſon mari l'avoit voulu punir. Il ne refuſa point de la recevoir ſur ſon Vaiſſeau; mais il lui demanda ſi elle ne deſitoit cette faveur que pour elle-même. L'Interpréte, qui avoit rendu juſqu'alors cet entretien, ſans pénétrer au-delà des apparences, ouvrit les yeux à cette queſtion. Non-ſeulement il aſſura le Capitaine que ſes conjectures étoient juſtes, mais il le ſupplia pour l'honneur de ſa Nation, de ne pas recevoir une Miſérable, qui avoit été capable d'un ſi infâme libertinage. Lancaſter ignoroit la langue Portugaiſe. Il n'employoit avec l'Interpréte qu'un langage mêlé d'Anglois & d'Eſpagnol, qui pouvoit à peine lui faire exprimer la moitié de ſes idées. Mais lorſqu'il crut reconnoître à ſes inſtances qu'il étoit mal diſpoſé pour cette malheureuſe femme, il s'efforça de la conſoler par ſes ſignes, & par les marques de compaſſion qu'il fit éclater dans ſes yeux. Enfin l'ayant conduit à bord, ſans écarter un More d'aſſez belle taille, qui ne ceſſa point de la ſuivre, il déclara bruſquement à l'Interpréte qu'il étoit réſolu de la ſecourir. Outre la pitié qui l'intereſſoit pour elle, il comprit qu'à meſure qu'il ſe feroit mieux entendre de cette femme, il pourroit ſe la rendre utile par l'aſcendant qu'elle paroiſſoit conſerver ſur ſon More, & que de l'un ou de l'autre il tireroit divers avantages dans les occaſions de voir des Portugais ou des Indiens. Le More la ſuivit juſqu'au Vaiſſeau, où elle s'étoit laiſſée conduire avec joie. Elle paroiſſoit s'attendre à l'y voir monter avec elle; mais après quelques diſcours, que les Anglois ne purent entendre, il tourna le dos au rivage. Elle parut ſupporter ſon départ avec beaucoup de tranquillité. L'Interpréte charmé de la voir renoncer à cette indigne inclination, ne balança plus à lui rendre toutes ſortes de ſervices.

LANCASTER. 1591.

Avanture de cette femme.

Motifs de Lancaſter pour la ſecourir.

On eſt embarraſſé dans cette narration, à deviner ce qui pouvoit arrêter ſi long-tems Lancaſter ſur la Côte de Zanjibar. Cependant il ſe diſpoſoit à lever l'ancre, lorſqu'une Barque ſortie du Port, lui apporta une lettre, dont il eut peine à comprendre le ſens, avec le ſecours même de ſon Interpréte. Elle étoit du mari de la Portugaiſe, qui étoit déja informé de la réſolution de ſa femme, & qui s'étendoit beaucoup ſur le ſujet de leurs plaintes mutuelles. Mais il finiſſoit d'une maniere plus intelligibile, en priant le Capitaine de lui faire préſent de quelques bouteilles de vin de l'Europe, d'une certaine quantité d'huile, & de deux ou trois livres de poudre. Cette grace parut ſi légere aux Anglois

Lettre du Mari à Lancaſter.

LANCASTER. 1591. pour un homme qui ſembloit leur abandonner ſa femme, que Lancaſter lui envoya le double de ce qu'il demandoit. Mais il retint un des Négres de la Barque, qui en s'ouvrant à l'Interpréte Portugais avoit paru connoître diverſes Contrées de l'Inde, où il ſe vantoit d'avoir fait pluſieurs voyages. On apprit de lui qu'il étoit entré depuis peu dans le Port de Zanjibar une Barque de trente tonneaux, que les Mores appellent *Junko*, venue de Goa avec ſa cargaiſon de poivre pour le Comptoir Portugais. Lancaſter en quittant cette Côte, renvoya au Roi le Prêtre & quelques Mores, qui avoient ſervi d'ôtages juſqu'au jour de ſon départ.

1592. Il remit à la voile le 15 de Février, dans le deſſein de gagner le Cap de Comorin, mais d'éviter les Vaiſſeaux qui revenoient, dans cette ſaiſon, de Ceylan, de Saint-Thomas, de Bengale, de Pegu, de Malaca, des Moluques, de la Chine & du Japon. Les Courans l'éloignerent beaucoup de ſes vûes, en le pouſſant juſqu'à l'entrée de la Mer Rouge. Il reprit à l'Eſt lorſqu'il ſe fut apperçu de ſon erreur; mais il fut encore repouſſé vers le Nord, à quatre-vingt lieues de l'Iſle de *Socotora*. Cependant les proviſions ne lui manquerent point, parce qu'il trouva toujours quantité de dauphins, de bonites, & de poiſſons volans. Se voyant ſi loin hors de ſa courſe, & la ſaiſon étant ſi avancée, il ſe déterminoit à relâcher dans quelque Port de la Mer Rouge, ou à Socotora, lorſque le vent devint tout d'un coup ſi favorable, qu'il fut porté directement vers le Cap de Comorin. Avant que de le doubler, il ſe propoſa de toucher à quelqu'une des Iſles *Mamales*, qui ſont au douziéme degré de latitude du Nord, & qui fourniſſent des proviſions. Mais il les manqua par la faute de ſon Pilote. La veille du jour qu'il eſperoit d'y arriver, le vent tourna au Sud-Oueſt, ce qui lui fit changer ſa courſe; &, le voyant tourner de plus en plus au Sud, il craignit de ne pouvoir doubler le Cap, & d'être jetté avec beaucoup de danger ſur la Côte de l'Inde, parce que la ſaiſon de l'Hyver & les mouſons (*a*) d'Oueſt, qui durent ſur cette Côte juſqu'au mois d'Août, étoient déja arrivés. Cependant il paſſa heureuſement le Cap, au mois de Mai.

Les Anglois remettent à la voile. Leur deſſein. Ils arrivent au Cap de Comorin. Ils le doublent.

Il ne paroît pas que le Capitaine Lancaſter ſe fut propoſé d'autre but que de traverſer ces Mers, pour en porter la connoiſſance en Angleterre, ou peut-être pour s'attribuer la gloire d'être le premier Anglois qui les eût parcourues. Du moins l'Auteur de la Relation ne lui ſuppoſe nulle part aucune intention déterminée. Après avoir doublé le Cap de Comorin, il dirigea ſes voiles vers les Iſles de *Nicobar*, qui ſont au Nord & Sud de la partie occidentale de Sumatra, à ſept degrés de latitude du Nord. Avec un vent des plus favorables, il y arriva le ſixiéme jour; mais pour n'avoir pas bien obſervé l'Etoile du Sud, il tomba le premier de Juin au Sud de ces Iſles, à la vûe de celles de (*b*) *Gomez-Pulo*. Ayant continué ſa courſe au Nord-Eſt de celle-ci, il fut ſurpris par un calme qui dura deux ou trois jours, & pendant lequel il ne ſuivit que les Courans juſqu'à deux lieues de la Côte de Sumatra. L'Hyver commençoit, & de jour en jour, le tems devenoit plus incommode. Il tourna vers les Iſles *Pinacu*, où il arriva au commencement de Juin. Le lieu qu'il choiſit pour jetter l'ancre, fut une grande Rade au ſixiéme degré trente minutes du Nord, à cinq lieues de la

Iſles de Nicobar. Gomez Pulo. Pulo Pinacu.

(*a*) Mot Arabe dans ſon origine, qui ſignifie le cours du vent.
(*b*) Pulo, en Indien, ſignifie Iſle.

Côte de Malaca. Ce fut là qu'il réſolut de paſſer l'Hyver, & de débarquer ſes gens, qui étoient preſque tous malades. Il lui en mourut vingt-ſix; de ſorte qu'en partant de l'Iſle, ſon Equipage ſe réduiſoit à trente-trois hommes, dont il n'y en avoit pas vingt-deux qui fuſſent propres au travail. Les rafraîchiſſemens qu'ils trouverent dans un lieu ſi déſert, ne furent point capables de les rétablir : c'étoient des huîtres & d'autres coquillages, avec une petite quantité de poiſſons, qu'ils ne pêchoient point ſans peine. L'Iſle d'ailleurs eſt aſſez agréable par le grand nombre d'arbres dont elle eſt couverte. Ils ſont d'une hauteur prodigieuſe, & ſi droits qu'il n'y en a preſque point qui ne pût ſervir de mât. LANCASTER. 1592. Mort d'un grand nombre d'Anglois.

A la fin de l'Hyvet, c'eſt-à-dire, vers celle du mois d'Août, les Anglois partirent, après avoir employé une partie du tems à radouber leur Vaiſſeau. Ils vouloient chercher un lieu plus commode pour ſe remettre des fatigues mêmes de leur repos. Ils traverſerent juſqu'à la Côte de Malaca, & le jour ſuivant ils mouillerent dans une Baye, ſur un fond de ſix braſſes, à deux lieues du rivage. Le Capitaine accompagné de ſon Lieutenant & de quelques autres, prit terre dans la Chaloupe. Ils découvrirent les traces de quelques Habitans, & voyant des feux allumés, ils s'en approcherent avec beaucoup d'aſſurance; mais ils n'apperçurent aucune créature animée, à la réſerve d'une eſpece d'oiſeaux de mer qui s'appelle (*a*) *Oxbird*, & qui eſt fort privée. Ils en tuerent huit douzaines. Etant retournés le ſoir au Vaiſſeau, ils virent le lendemain un Canot chargé de ſeize Indiens nuds, qui tournerent quelque tems autour d'eux, mais ſans vouloir s'approchet. Cependant le Lieutenant du Vaiſſeau les ſuivit juſqu'à terre dans la Chaloupe; & s'étant mêlé ſans crainte avec eux, il les engagea par ſes careſſes à lui promettre des vivres. Le jour ſuivant, Lancaſter découvrit trois Bâtimens de ſoixante ou ſoixante-dix tonneaux, à l'un deſquels il donna la chaſſe avec ſa ſeule Chaloupe. Il le prit enfin; & trouvant par le témoignage d'un Boulanger Portugais, qui étoit à bord, que la cargaiſon appartenoit à des Jéſuites établis dans cette Contrée, il s'en mit en poſſeſſion; mais il ceſſa de pourſuivre les deux autres, en apprenant qu'ils étoient à quelques Marchands de Pegu. Le Portugais lui dit qu'à peu de diſtance il y avoit une Ville, nommée *Martaban*, qui étoit le principal Port de la grande Ville de Pegu. C'étoit l'avertir que ce lieu n'étoit pas ſûr pour des Anglois; & leur crainte augmenta la nuit ſuivante, lorſqu'ils ſe furent apperçus que les Matelots Indiens s'étoient dérobés dans leurs Canots. Cependant Lancaſter fit tranſporter leur cargaiſon ſur ſon Vaiſſeau, & paſſa le teſte du jour dans la même Baye. Il vit le ſoir un autre Bâtiment de Pegu, chargé de poivre; mais loin de l'arrêter, il affecta de faire toutes ſortes de civilités aux Matelots.

Côte de Malaca.

Vaiſſeau pris aux Jéſuites.

Martaban, Port du Royaume de Pegu.

Les Anglois ayant trouvé ſur leur priſe de quoi rétablir un peu leurs forces, ne penſerent qu'à continuer leur navigation. Ils mirent à la voile au commencement de Septembre, pour gagner les Détroits; & ſans être trop ſûrs de leur courſe, ils arriverent aux Iſles de *Sambilam*, à quarante-cinq lieues au Nord de la Ville de Malaca. C'eſt un lieu où paſſent néceſſairement tous les Vaiſſeaux Portugais, qui vont de Goa & de Saint-Thomas aux Moluques, à la Chine & au Japon. Auſſi Lancaſter ne s'en approcha-t'il point ſans précautions. Après voir croiſé pendant cinq jours aux environs des Iſles, il découvrit un Bâti-

Pulo Sambilam.

(*a*) Ce mot ſignifie *Oiſeau Bœuf*.

LANCASTER. 1592.

ment de deux cens cinquante tonneaux, qui paroiſſoit fort chargé, mais auſſi mal pourvû d'armes que de Matelots. Il ne balança point à l'attaquer; & la facilité qu'il eut à le prendre, juſtifia l'opinion qu'il s'en étoit formée. C'étoit un Portugais chargé de riz pour Malaca. Il venoit de Nagopatan, Port de l'Inde, vis-à-vis Ceylan. Les Portugais, accoutumés à voyager ſans obſtacles dans ces Mers, négligeoient alors toutes ſortes de précautions pour leur défenſe. Lancaſter fit paſſer l'Equipage ſur ſon bord, & le remplaça par ſept Anglois, pour garder ſa priſe pendant la nuit. Le lendemain, s'étant accommodé de tout ce qui pouvoit convenir à ſes beſoins, il remit les Portugais dans leur Vaiſſeau, à la réſerve du Pilote qu'il garda avec quatre Mores, & les fit échouer ſur le rivage. Dans les ténébres, il arriva un autre Bâtiment Portugais, de quatre cens tonneaux, qui jetta l'ancre, inconſidérément à fort peu de diſtance de la priſe. Les Anglois, l'ayant découvert, attendoient le jour, dans l'eſperance de s'en ſaiſir auſſi facilement. Mais il les apperçut de ſon côté, & levant l'ancre auſſi-tôt, il s'éloigna ſi promptement, que l'Edouard, appeſanti comme il étoit par quantité de réparations informes, ne pût faire aſſez de diligence pour le joindre.

Priſe d'un Vaiſſeau Portugais.

Rencontre d'un autre Vaiſſeau Portugais.

L'ancrage eſt ſi bon à trois ou quatre lieues des Iſles, qu'après avoir croiſé pendant tout le jour, Lancaſter revenoit mouiller au même lieu pendant la nuit. Le 6 d'Octobre, entre onze heures & minuit, il y arriva un Vaiſſeau de Malaca, d'environ ſept cens tonneaux, qui jetta l'ancre ſi proche des Anglois, qu'ils entendoient le bruit des voix & de la manœuvre. A toutes ſortes de hazards, ils ſe diſpoſerent à l'attaquer; & lorſqu'ils ſe furent mis en état de le commander par leur artillerie, ils y envoyerent leur Chaloupe avec dix hommes, pour avertir le Capitaine du péril auquel il étoit expoſé, s'il balançoit à ſe rendre. La frayeur produiſit tout l'effet que Lancaſter en avoit eſperé. Le Capitaine s'offrit à paſſer ſur le bord Anglois. Il y confirma ce qu'il avoit promis en quittant le ſien; mais ayant reconnu que ſi l'artillerie Angloiſe étoit capable de le couler à fond, il n'y avoit point aſſez de monde ſur le Vaiſſeau pour lui donner d'autres craintes, il demanda la liberté de retourner à ſon Bâtiment, ſous prétexte que ſes gens feroient difficulté de ſe rendre ſans combat, s'ils n'en recevoient l'ordre de ſa bouche. Lancaſter y conſentit d'autant plus facilement, qu'à la diſtance où il étoit, le Bâtiment Portugais ne pouvoit lui échapper. Cependant auſſi-tôt que le Capitaine fut retourné à ſon Bord, les Portugais au nombre de plus de deux cens cinquante, tant hommes que femmes & enfans, profiterent du reſte de la nuit pour deſcendre dans deux grandes Chaloupes, avec ce qu'ils avoient apparemment de plus précieux, & gagnerent heureuſement le rivage. Ils avoient eu ſoin de lier les dix Anglois qui avoient reconduit le Capitaine; de ſorte qu'à la pointe du jour, lorſque Lancaſter inquiet de leur retardement, penſoit à faire jouer ſon artillerie, il les apperçut qui l'appelloient à leur ſecours par des ſignes. Il ne reſtoit plus à bord qu'un vieux Portugais, ſi malade qu'il n'avoit pû ſuivre les autres, & qui s'empreſſa néanmoins, après leur fuite, de délier les Anglois, pour ſe faire auprès d'eux un mérite de ce ſervice. Lancaſter trouva ſur le Vaiſſeau quinze pieces de canon de fonte, trois cens barils de divers vins, des Merceries de toutes les ſortes, telles que des chapeaux, des bas de laine d'Eſpagne, des velours, des taffetas, du riz, des

Vaiſſeau de Malaca.

Artifice du Capitaine.

Butin des Anglois.

glaces de Veniſe ; de fauſſes pierreries, que les Portugais employent à tromper les Indiens, des cartes à jouer, & trois ou quatre balles de papier de France. Il n'y reſtoit ni or, ni argent, par les ſoins que les Fugitifs avoient eu d'emporter leurs plus précieuſes richeſſes. L'Edouard ne pouvant contenir un butin ſi conſiderable, on ſe contenta de ce qui pouvoit ſervir aux commodités de la navigation, ou à ſe concilier les Indiens par des préſens ; & pour ne ſe pas rendre trop odieux, ſi l'on ſubmergeoit le reſte, on prit le parti d'abandonner le Vaiſſeau ſur ſes ancres.

Cependant Lancaſter comprit que ſes Expéditions ne pourroient être ignorées long-tems dans les Etabliſſemens Portugais, & qu'il avoit à redouter les forces de Malaca ; ſon Vaiſſeau d'ailleurs avoit beſoin d'être calfeutré, & les Iſles voiſines ne fourniſſent point de poix. Il alla mouiller dans une Baye du Royaume de *Junſaloom*, entre Malaca & Pegu. Le Portugais de la derniere priſe, dont on avoit rétabli la ſanté à force de ſoins & de bons traitemens, parloit la langue Malayenne. Il offrit lui-même de s'employer à faire trouver de la poix. On s'en procura deux ou trois quintaux ſur la Côte. Lancaſter ſe ſervit auſſi de ce Vieillard pour échanger quelques marchandiſes avec le Roi du Pays, contre de l'ambre gris & des cornes de rhinoceros, que les Indiens nomment *Abath*. Il obtint deux ou trois de ces cornes, avec une aſſez groſſe quantité d'ambre gris, dont le commerce eſt réſervé au Roi ſeul. Mais ce Prince fit ſaiſir tout d'un coup le Portugais, & quelques Anglois dont il étoit accompagné, avec toutes leurs marchandiſes. On ignore quelles euſſent été ſes réſolutions, ſi le Vieillard Portugais n'eût trouvé l'art de le tromper, en lui diſant que les Anglois avoient ſur leurs Vaiſſeaux quantité d'armes dorées, de cuiraſſes & de hallebardes. La paſſion qu'il avoit pour tous ces inſtrumens de guerre, lui fit relâcher ſes Priſonniers, dans l'eſperance de leur voir apporter ce qu'ils lui promettoient.

Les Anglois vont à Junſaloom.

Ils s'en ſauvent difficilement.

Lancaſter s'éloigna auſſi-tôt de cette Côte ; & paſſant par Sumatra, il ſe rendit, ſuivant ſon premier deſſein, aux Iſles de Nicobar. Les Habitans s'empreſſerent de lui apporter toutes ſortes de rafraîchiſſemens dans leurs Canots. Ils lui vendirent auſſi de fort beaux calicots, qu'ils avoient retirés des débris de deux Vaiſſeaux Portugais qui avoient fait naufrage depuis peu ſur leurs Côtes. Les beſtiaux, la volaille & le poiſſon ſe trouvent en abondance aux Iſles de Nicobar.

Ils reviennent aux Iſles de Nicobar.

Le 21 de Novembre, les Anglois partirent pour l'Iſle de Ceylan, où ils arriverent le 3 de Décembre. Ils mouillerent d'abord au Sud de l'Iſle ſur ſix toiſes de fond ; mais ils y perdirent leur ancre, au milieu d'une infinité de petits rocs qu'ils n'avoient point apperçus. Cette diſgrace leur fit prendre au Sud-Oueſt de l'Iſle, vers un lieu que les Portugais avoient nommé *Puntagallo*, dans le deſſein d'y attendre les Vaiſſeaux de Bengale & de Pegu, dont ils eſperoient d'enlever quelques-uns au paſſage. Ils ſçavoient d'ailleurs, par les récits du Vieillard Portugais, que la flotte de *Tanaſeri*, grande Baye du Royaume de Siam, au Sud de Martaban, devoit paſſer par le même lieu dans l'eſpace de quatorze jours, avec des marchandiſes pour les Caraques, qui partent ordinairement de Cochin pour le Portugal vers le milieu du mois de Janvier. Les Vaiſſeaux de Bengale apportent des étoffes & des toiles précieuſes, avec de groſſes proviſions de riz, & font ce voyage deux fois l'année.

Ils ſe rendent à Ceylan.

LANCASTER. 1592.

Ceux de Pegu joignent à des marchandiſes de la même nature, des rubans, des diamans, des perles & d'autres pierres précieuſes. Ceux de Tanaſeri portent principalement du riz & du vin de Nipar, qui eſt d'une force & d'une chaleur extraordinaire.

Eſperances des Anglois.

Ce grand projet manqua par deux accidens, qui découragerent extrêmement les Anglois. Il ne leur reſtoit qu'une ancre, dont ils puſſent faire uſage; ils la perdirent en mouillant encore ſur un mauvais fond, devant Puntagallo. Lancaſter, qui n'avoit jamais ſçu ménager ſa ſanté, fut attaqué d'une maladie dangereuſe. L'Equipage allarmé de ces deux malheurs, ne parla plus que de retourner en Angleterre. En vain le Lieutenant, prêtant ſa voix au Capitaine languiſſant, leur repréſenta toutes les eſperances auſquelles ils vouloient renoncer. La crainte, plus forte que l'honneur & l'intérêt, leur fit beaucoup mieux ſentir à quels dangers ils alloient être expoſés, en perdant un Chef, dont le courage & l'intelligence étoient leur unique reſſource. Les deux ancres qu'ils avoient encore étoient démontées; il falloit des commodités qu'ils n'avoient pas, pour les mettre en état de ſervir. D'ailleurs, quelle apparence de trouver toujours des Ennemis auſſi faciles à vaincre que ceux qu'ils avoient rencontrés? Les Marchands Portugais étoient mal armés; mais c'étoient des flottes enrieres qu'on attendoit de Tanaſeri, de Bengale & de Pegu. Avec ſi peu de monde, que prétendre contre des Ennemis ſi nombreux? ſans compter que la poudre commençoit à diminuer, & que le Vaiſſeau même s'affoibliſſoit ſenſiblement. Pour groſſir toutes ces terreurs, il arriva que dix hommes, chargés d'apporter de l'eau ſur la Chaloupe, entrerent avec trop peu de précautions dans une Riviere, qui eſt ſix lieues au-deſſous de Puntagallo. Ils y furent découverts par quelques Habitans, qui s'approcherent bientôt en plus grand nombre ſur les deux rives, & qui leur tirerent quantité de fléches. Loin de pouvoir ſe retirer, ils étoient menacés d'être ajuſtés de plus près, en regagnant la mer, parce que les deux bords de la Riviere ſe rapprochoient beaucoup au-deſſous du lieu juſqu'où ils s'étoient avancés. Cependant, comme il leur étoit impoſſible de ſe ſoutenir dans la même ſituation juſqu'à la nuit, ils continuerent de remonter au milieu du Canal vers une petite Iſle qui pouvoit les mettre à couvert. Ils y aborderent ſans peine; mais quoique de l'un & de l'autre côté ils fuſſent hors la portée des fléches, rien ne les aſſuroit que l'envie ne prendroit point aux Mores de les forcer dans cette retraite. Tout le jour ſe paſſa dans la crainte. A l'entrée de la nuit, la Lune ſe trouva ſi claire, que dans le doute s'ils n'étoient point encore attendus ſur les bords, ils laiſſerent paſſer le tems du reflux; de ſorte que l'obſcurité venant enſuite les favoriſer, ils eurent à combattre la marée pour ſortir de la Riviere avant le jour. Tous leurs efforts ne purent les faire avancer ſi vîte, que les Mores n'euſſent le tems de leur tuer quatre hommes à coups de fléches. Ils ſe vangerent en tuant un beaucoup plus grand nombre de ces Barbares; mais n'ayant point apporté aſſez de poudre pour leur inſpirer long-tems de la crainte, ils remarquerent que les Mores s'appercevoient de l'épuiſement de leurs munitions; & que pour les railler de leur embarras, ils les conchoient en joue avec leurs arcs, comme on le fait pour tirer un fuſil. *Baker*, Lieutenant du Vaiſſeau, s'étoit chargé indiſcrétement de cette malheureuſe commiſſion. Ainſi les Anglois

Ce qui les fait manquer.

Embarras de quelques Matelots dans une riviere.

glois ſe virent menacés de perdre tout à la fois leur Capitaine & leur Lieutenant. LANCASTER. 1592.

Le 8 de Décembre, Lancaſter, forcé juſques dans ſon lit par les inſtances de tous ſes gens, conſentit enfin à mettre à la voile pour le Cap de Bonne-Eſperance. On paſſa aux Iſles Maldives, où l'occaſion n'auroit pas manqué de faire quelque nouveau butin, ſi le deſir de retourner en Europe ne fût devenu l'unique paſſion de tout l'Equipage. Cependant on avoit beſoin d'eau, & cette néceſſité fit prendre le parti à Lancaſter, qui commençoit à ſe rétablir, de deſcendre à Montereis, petit Port, dont la Ville n'étoit compoſée que d'environ quinze maiſons. Il ſe trouva ſi bien d'y avoir paſſé trois jours, que ſes gens, par l'attachement qu'ils avoient pour lui, furent les premiers à le preſſer de s'y arrêter quelques jours de plus. Il y vint dans cet intervalle un Commis du Comptoir Portugais, à cheval, avec un domeſtique de ſa Nation, & deux Mores qui le ſuivoient à pied. Etant tombé entre les mains des Anglois, il confeſſa au Capitaine que ſur le bruit, qui étoit allé au Comptoir, de l'arrivée d'un Vaiſſeau Européen à Montereis, les Facteurs n'ayant pas eu le moindre ſoupçon que ce pût être un autre qu'un Portugais, avoient été ſurpris de n'en recevoir directement aucune nouvelle, & l'envoyoient pour ſçavoir les raiſons de ce ſilence. Lancaſter comprit qu'il ne falloit point attendre d'autres éclairciſſemens d'un homme ſi intéreſſé à le tromper : mais en le traitant fort civilement, il lui déclara que s'il ne vouloit pas être aſſocié ſur le Vaiſſeau Anglois à quelques autres perſonnes de ſa Nation, pour retourner en Portugal, par la voie de l'Angleterre, il devoit compoſer de bonne grace pour ſa rançon. Cette propoſition lui parut juſte. Il ne ſe défendit que ſur ſa pauvreté, & ſur ſa qualité de ſimple Commis, dont il n'étoit même revêtu que depuis quelques mois, & qui ne le mettoit point encore en état d'offrir plus de cinquante ducats. Lancaſter ſe contenta d'en exiger cent. Il lui laiſſa même ſon cheval, qui étoit d'une beauté admirable, mais dont il ne jugea point à propos d'embarraſſer ſon Vaiſſeau; & n'ayant plus d'utilité à tirer de la Dame Portugaiſe, ni du Vieillard de *Sambilam*, il prit auſſi cette occaſion de s'en défaire, après leur avoir fait quelques préſens.

Les Anglois retournent vers l'Europe.

Montereis Port des Maldives.

Les Anglois y profitent de la rançon d'un Commis.

Il continua de voguer avec des vents aſſez favorables juſqu'à l'Iſle de Madagaſcar ou de Saint Laurent, qu'il laiſſa au vingt-ſixiéme degré de latitude. Entre cette Iſle & l'Afrique il trouva un prodigieux nombre de bonites & d'albicores. Ce dernier poiſſon eſt fort gros, & ſi facile à prendre, que Lancaſter, dont la ſanté étoit fort bien rétablie, ſe faiſant un amuſement de cette pêche, en prenoit aſſez, dans l'eſpace de deux ou trois heures, pour nourrir pendant tout un jour quarante perſonnes. Il continua pendant cinq ou ſix ſemaines de ſe procurer ce rafraîchiſſement, qui ſuppléoit à quantité de beſoins. Au mois de Février 1593, il tomba dans la Baye d'*Agoa*, cent lieues au Nord du Cap de Bonne-Eſperance. Mais les vents étant devenus contraires, il fut un mois ou cinq ſemaines ſans le pouvoir doubler. Dans le cours du mois de Mars, il fit voile vers Sainte-Helene, où il arriva le 3 d'Avril. L'abondance des proviſions qu'il y trouva, l'y retint pendant dix-neuf jours. Quelques Matelots étant deſcendus au rivage, s'approcherent d'une maiſon proche de la Chapelle. Ils y trouverent un Anglois, nommé Jean *Segas*; de *Bury*, dans le

1593.

Grand nombre de bonites & d'albicores.

Lancaſter arrive à Sainte-Helene.

LANCASTER. 1593. Comté de Suffolk, qui avoit appartenu à l'Equipage du Royal Marchand, & qu'une maladie dangereuſe, dont il étoit atteint au retour de ce Vaiſſeau, c'eſt-à-dire, dix-huit mois auparavant, avoit forcé de demeurer à Sainte-Helene, pour y rétablir ſa ſanté. Il ſe portoit mieux qu'il n'avoit fait de ſa vie. Mais dans la joye exceſſive qu'il eut de revoir ſes Compagnons, il perdit tout d'un coup la raiſon; & n'ayant pris aucun repos pendant huit jours, il mourut de la violence de ce tranſport. L'air eſt ſi bon à Sainte-Helene, que deux Matelots de Lancaſter, dont l'un ſouffroit beaucoup du ſcorbut, & l'autre étoit atteint d'un flux depuis neuf mois, furent guéris preſqu'auſſi-tôt. L'Iſle produit toutes ſortes d'excellens fruits, & n'eſt pas moins abondante en beſtiaux & en gibier.

Il veut aller au Breſil.

L'intention de Lancaſter étoit d'aller à Fernambuck au Breſil, pour joindre à la gloire qu'il avoit eue de viſiter les Indes Orientales celle d'avoir touché à quelque partie de l'Amérique. Il y avoit fait conſentir ſes Matelots à force d'inſtances & de promeſſes. Mais étant parti dans cette vûe le 12 d'Avril, il s'apperçut dès le lendemain que ſes voiles ne pouvoient plus ſoutenir une ſi longue navigation. Les Matelots, après avoir travaillé inutilement à les réparer, recommencerent hautement leurs murmures. On revint à la ferme réſolution de retourner directement en Angleterre; & pendant ſix ſemaines les voiles y furent tournées, juſqu'à huit degrés au Nord de la Ligne. Mais la longueur de cette courſe, qui avoit été retardée par des vents contraires & par pluſieurs calmes, épuiſa la plus grande partie des proviſions. La crainte d'en manquer tout-à-fait fit naître d'autres idées. Lancaſter apprenant d'un Matelot, qui avoit fait le voyage de la *Trinidada* avec le *Docteur Chidly*, que les proviſions étoient en abondance dans cette Iſle, ſe détermina, de l'avis de tous ſes gens, à gagner cet azile. Mais il ne connoiſſoit point aſſez les Courans pour régler ſa navigation. Malgré toute l'attention du Pilote, le Vaiſſeau fut porté au commencement de Juin vers le Golfe de Paria. On fut obligé d'y paſſer huit jours, ſans pouvoir ſurmonter la force des Courans pour en ſortir; & ce ne fut qu'en s'approchant de la terre à l'Oueſt, & ſuivant le rivage, où cet obſtacle ne ſe faiſoit point ſentir, qu'on parvint à rentrer en mer vers le Nord. D'ailleurs on fut aidé par un vent de terre, qui ſouffloit réguliérement toutes les nuits. En ſortant du Golfe, on rencontra deux Barques d'Indiens, dont la plûpart étoient armés d'arcs & de fléches, mais qui n'étant que ſeize ou dix-ſept, ne parurent pas fort redoutables aux Anglois. Cependant, loin de marquer de la frayeur à la vûe du Vaiſſeau, ils s'en approcherent fierement, & leurs ſignes firent entendre qu'ils ſouhaitoient d'être reçus à bord. Lancaſter ne jugea point qu'il y eut de ſûreté à les recevoir en ſi grand nombre. Mais ayant fait paroître ſur les ponts une partie de ſes gens avec leurs fuſils, il ſouffrit qu'ils attachaſſent leurs Barques au pied du Vaiſſeau, & que leur Chef y montât avec trois autres. Quoiqu'il lui fût impoſſible de rien entendre à leur langage, il comprit par leur hardieſſe & par leurs ſignes, qu'ils ne voyoient point des Européens pour la premiere fois, & qu'ils en avoient été bien traités. Il leur préſenta des inſtrumens de fer pour reconnoître, à la maniere dont ils les recevroient, s'ils avoient à lui propoſer quelque commerce. Ils montroient leurs mains vuides, & leurs Côtes; pour faire entendre apparemment qu'ils n'avoient rien avec

Raiſons qui le font retourner en Angleterre.

Il eſt jetté au Golfe de Paria.

Indiens qu'il rencontre.

eux, mais qu'à terre ils ne manquoient point de marchandiſes. Leur douceur tenta Lancaſter d'en faire l'eſſai, d'autant plus qu'ils paroiſſoient ſi gras & ſi robuſtes, qu'on pouvoit s'imaginer que les proviſions n'étoient ni rares ni mauvaiſes parmi eux. Cependant quelques Matelots, qui n'avoient pas fait difficulté de deſcendre dans les Barques tandis que les Chefs étoient à bord, n'y trouverent que des racines & du poiſſon ſec. Cette montre de leurs richeſſes dégouta auſſi-tôt les Anglois. Lancaſter préſenta au Chef & à ſes trois Indiens, quelques verres de vin de Nipar, qu'ils avallerent avidement. Mais il fut ſurpris qu'après avoir bû, celui qui paroiſſoit le Chef, s'approcha du bord du Vaiſſeau, & qu'en faiſant quelques ſignes, pour faire approuver ſon deſſein aux Anglois, il invita, par un langage fort doux, deux perſonnes de ſa Barque à monter avec lui. Lancaſter ne s'y étant point oppoſé, on reconnut que les deux perſonnes qu'il appelloit étoient deux femmes Indiennes, nues juſqu'à la ceinture comme les hommes, mais les cheveux treſſés, & le ſein fort bien fait. Cette remarque fit juger que tout ce qu'il y avoit de perſonnes ſans armes dans les deux Barques, étoient du même ſexe, & Lancaſter par un mouvement de galanterie, y fit deſcendre ſon Lieutenant pour les inviter toutes à monter à bord. De ſix qu'elles étoient encore, trois monterent ſans crainte. Les autres, qui étoient aſſiſes au fond de leur Barque, ne firent pas même de mouvement pour ſe lever. Lancaſter leur fit porter quelques rafraîchiſſemens qu'elles accepterent. Mais celles qui étoient dans le Vaiſſeau, parurent fort ſenſibles à toutes les civilités qu'elles y reçûrent, & les Indiens furent encore plus ſatisfaits de les voir ſi bien traitées. Comme le vin manquoit beaucoup moins aux Anglois que l'eau, on leur en donna quelques flacons, & diverſes bagatelles qui furent reçûes avec des tranſports de joye. Enfin, le Chef en rentrant dans ſa Barque, parut regretter beaucoup que des amis ſi civils & ſi généreux refuſaſſent de le ſuivre. Mais les ſecours qu'on pouvoit en attendre, étoient une reſſource qui reſtoit toujours à rentrer ſur la Côte. La proviſion la plus eſſentielle, c'eſt-à-dire, celle de biſcuit, commençoit à manquer. Quatre jours après, on tomba ſur l'Iſle de Mona, dont on n'oſa d'abord s'approcher trop ouvertement. On fut apperçu néanmoins de quelques Barques Indiennes, qui apporterent des rafraîchiſſemens, mais d'une nature à n'être acceptés que dans l'extrêmité du beſoin. Lancaſter n'auroit pas penſé à relâcher dans cette Iſle, s'il n'y eût été forcé par une voie d'eau, qui demandoit des réparations preſſantes. Il entra dans une petite Baye, où la Providence ſembloit l'avoir conduit; car il y trouva un Bâtiment François, de Caen en Normandie, commandé par un Gentilhomme qui ſe nommoit Monſieur *de Barbotieres*. La ſituation des Anglois toucha ce généreux Capitaine. Il leur vendit une ancre, du biſcuit, & quelques autres alimens dont il étoit fort bien pourvû. Outre le prix accordé, Lancaſter ſe crut obligé par reconnoiſſance à lui faire préſent de quelques tonneaux de ſon vin de Nipar.

LANCASTER. 1593.

Il communique avec eux.

Il relâche dans l'Iſle de Mona.

Services qu'il reçoit de M. de Barbotieres.

Les Anglois s'étoient remis à la voile, ſans que l'Auteur nous apprenne quel étoit leur deſſein, lorſqu'un furieux orage, formé vers le Nord, les jetta au Sud de Saint-Domingue. Ils ſouffrirent pendant pluſieurs jours tout ce que la mer a de plus redoutable; & la derniere nuit, ils n'éviterent le naufrage que par un miracle du Ciel, ſur la Côte d'une Iſle nommée *Savona*, qui

LANCASTER. 1593.

eſt environnée de rocs & de bas-fonds. Après s'en être délivrés avec autant de peine que de danger, ils dirigerent leur courſe vers l'Oueſt de Saint-Domingue ; & doublant le Cap de *Tiberon*, ils paſſerent l'ancien Canal, entre cette Iſle & celle de Cuba, pour gagner le Cap de Floride. A la hauteur de ce dernier Cap ils eurent le bonheur de rencontrer encore le Vaiſſeau de Caen ; mais le Capitaine n'étoit plus en état de leur accorder des vivres. Etant ſortis du Canal de Bahama, ils réſolurent de prendre vers le Banc de Terre-neuve, ſans que dans toutes ces courſes l'Auteur prenne ſoin d'expliquer quelles étoient leurs vûes. Ils avancerent à la hauteur de trente-ſix degrés, & vers l'Eſt juſqu'aux Iſles Bermudes, où le vent étant devenu contraire à leurs eſperances, ils s'arrêterent deux ou trois jours.

Il eſt jetté vers l'Iſle de Cuba, enſuite aux Bermudes.

Il faut ſuppoſer néceſſairement, dans une narration dont la fidélité n'eſt pas ſuſpecte, que Lancaſter & tous ſes gens s'étoient abandonnés comme au hazard, ſans aucune connoiſſance d'une Mer qu'ils voyoient pour la premiere fois ; & qu'ignorant même la ſituation des Iſles qu'ils avoient traverſées, la crainte les empêchoit d'y chercher les ſecours dont ils avoient un beſoin ſi preſſant. Ils n'étoient point à la fin de leur courſe. A peine eurent-ils quitté les Bermudes, le 17 de Septembre, qu'il s'éleva un furieux vent de Nord, qui ne fit qu'augmenter continuellement l'eſpace de vingt-quatre heures. Non-ſeulement il emporta leurs voiles, qui étoient ferlées, mais il jetta ſix pieds d'eau dans le Bâtiment. Tandis qu'ils étoient occupés d'un ſi dangereux embarras, un coup du même vent leur enleva leur mât de miſene. La tempête ceſſa, mais le vent demeura contraire. Leurs proviſions étoient tellement épuiſées, qu'ils furent réduits à manger des cuirs qu'ils avoient à bord. Ils s'efforcerent de gagner la Dominique, ou quelqu'autre Iſle voiſine ; mais avant qu'ils y puſſent arriver, le vent leur manqua. Ils rabattirent tout d'un coup ſur les Iſles *Nueblas*, où ils trouverent des crabes de terre & de l'eau fraiche. Ce ſort leur parut ſi heureux, après l'excès de leur miſere, qu'ils demeurerent à terre pendant dix-huit jours. Vers le tems de la pleine Lune, ils apperçurent quantité de tortues, qui viennent alors ſur le rivage. Non-ſeulement ils en mangerent avec avidité, mais ils en firent ſécher un grand nombre au feu, pour leur ſervir de proviſion. Qui s'attendroit en ſuite de leur voir prendre la réſolution de retourner à l'Iſle de Mona ! Tel fut néanmoins le réſultat de leur Conſeil, à la réſerve de cinq matelots, qui refuſerent abſolument de les ſuivre, & qui aimerent mieux demeurer ſur un rivage alors déſert, où la fortune leur amena, quelque tems après, un autre Vaiſſeau de leur Nation.

Tempête qui le met en danger.

Il relâche aux Iſles Nueblas.

Lancaſter arriva le 15 de Novembre à Mona. Les ſecours qu'il y avoit trouvés dans la petite Baye l'y reconduiſirent avec les mêmes eſperances. Il y rencontra un vieil Indien, accompagné de ſes trois fils, qui le reconnurent. La confiance fut égale de part & d'autre. Les Anglois ne balancerent point à deſcendre ſur le rivage ; & ſe livrant à leurs guides, ils s'employerent pendant trois jours à la chaſſe. Mais quelle fut leur ſurpriſe, au retour, de ne pas retrouver leur Vaiſſeau dans la Baye ! Le Charpentier, & ſix autres Anglois du Bâtiment, qui étoient demeurés à le garder, avoient coupé le cable, & s'étoient abandonnés aux flots. L'Auteur ne dit point ſi ce fut par accident, ou par une trahiſon préméditée. Lancaſter crut ſes malheurs au comble. Il ſe trou-

Il retourne à l'Iſle de Mona.

Il eſt abandonné de ſes propres gens.

voit avec vingt-deux hommes, qui compoſoient le reſte de ſes gens, dans une Iſle où la terre ſuffiſoit à peine pour nourrir ſes Habitans. Avec des fatigues incroyables, il n'avoit tué dans l'eſpace de trois jours qu'un petit nombre d'oiſeaux de différentes eſpeces, ſans avoir rencontré la moindre bête à quatre pieds. Les Inſulaires mêmes étoient ſi peu raſſurés contre ſes deſſeins par la familiarité qu'ils lui voyoient avec le Vieillard & ſes trois fils, que lorſqu'il s'étoit préſenté dans leurs habitations, ils avoient pris la fuite vers les Montagnes. D'ailleurs il ne s'étoit pourvû de poudre, lui & ſes gens, que pour une chaſſe de quelques jours. Le préſent, l'avenir lui offroient des images ſi funeſtes, que rien ne ſembloit pouvoir le garantir des derniers effets du déſeſpoir. Il paſſa vingt-neuf jours dans cette ſituation. Ses alimens furent des coquillages d'une mauvaiſe eſpece, la ſeule qui ſe trouvoit ſur les Côtes. Il auroit peu ſervi de pénétrer dans les Montagnes à la ſuite des Sauvages, parce que les racines & les ſerpens dont ils ſe nourriſſoient ordinairement, ne faiſoient pas juger que des lieux preſqu'inacceſſibles, où la frayeur les avoit pouſſés, leur fourniſſent une meilleure nourriture. Un jour qu'ils étoient à la pêche, vers l'extrémité Occidentale de l'Iſle, ils découvrirent un Vaiſſeau; & de grands feux qu'ils allumerent auſſi-tôt, l'attirerent ſur la Côte. C'étoit un Bâtiment François de Dieppe, qui ſe nommoit la *Louiſe*. Lancaſter qui n'avoit alors avec lui qu'onze de ſes Compagnons, avec le Vieillard Indien & ſes trois fils, raconta ſa triſte avanture au Capitaine François, & demanda d'être reçû à bord. Il obtint cette grace, pour lui & les quatorze hommes qui étoient actuellement à ſa ſuite; mais la qualité du Vaiſſeau ne permettoit pas d'augmenter ſa charge à l'infini. Il ne reſtoit que ſept Anglois à tranſporter, car il en étoit mort quatre dans l'Iſle. Lancaſter mit en délibération s'il devoit abandonner les quatre Indiens, qui lui avoient rendu de ſi importans ſervices, & qui demandoient inſtamment à le ſuivre. Dans cette incertitude il arriva le ſoir un ſecond Vaiſſeau Dieppois, qui conſentit à ſe charger des autres. Mais ils ne parurent point dans tout le cours de la nuit, ni le jour ſuivant. On alluma des feux, on tira inutilement pluſieurs coups de canon. Enfin les deux Vaiſſeaux, qui étoient appellés par leurs proptes beſoins, partirent avec les Anglois qui s'étoient préſentés. Ils arriverent au Nord de l'Iſle de Saint-Domingue, où ils s'arrêterent juſqu'au mois d'Avril de l'année ſuivante. Un Vaiſſeau de Newhaven, qui relâcha au même lieu dans cet intervalle, leur apprit le ſort des ſept Anglois de Mona. Deux s'étoient tués malheureuſement en allant ſur les Montagnes à la chaſſe des oiſeaux. Les Eſpagnols, venus de Saint-Domingue ſur l'avis qu'ils avoient reçu de ceux qui avoient déſerté avec l'Edouard, en avoient maſſacré trois, & les deux autres venoient ſur le Vaiſſeau de Newhaven, qui avoit touché à l'Iſle de Mona.

Lancaſter, que ſon courage rendoit ſuperieur à l'infortune, partit de Saint-Domingue avec ſon Lieutenant, ſur un troiſiéme Vaiſſeau de Dieppe, commandé par le Capitaine *la Noüe*, & laiſſa le reſte de ſes Compagnons ſur la Louiſe & le Newhaven. Il débarqua heureuſement à Dieppe le 19 de Mai, & paſſant auſſi-tôt la Manche, il arriva dans ſa Patrie le 24 du même mois. Il avoit employé trois ans, ſix ſemaines & deux jours, dans un voyage où les Portugais mettent la moitié moins. Sa principale faute étoit d'avoir manqué la

LANCASTER. 1593.

Son déſeſpoir. Baker.

Il eſt ſecouru par un Vaiſſeau François.

Son retour à Saint-Domingue.

Il arrive à Dieppe ſur un Vaiſſeau François, & de-là en Angleterre.

LANCASTER. 1593.

faiſon ordinaire du départ, ce qui l'avoit expoſé à ſe voir long-tems le jouet des flots, & la victime des juſtes craintes qu'il avoit conçues de la cruauté des Eſpagnols.

Remarque de Baker.

Baker ajoute, pour finir ſa Relation, qu'il avoit appris aux Indes Orientales, de certains Portugais que les Anglois avoient faits Priſonniers, qu'un Vaiſſeau de leur Nation avoit pouſſé nouvellement les découvertes au long des Côtes de la Chine juſqu'au cinquante-cinquiéme degré de latitude, ſans avoir ceſſé de trouver la mer ouverte vers le Nord; ce qui donne aux Anglois de grandes eſperances de découvrir un paſſage au Nord-Eſt ou au Nord-Oueſt.

CHAPITRE XVII.

Second Voyage des Anglois vers les Indes en 1591, qui ſe termine malheureuſement aux Côtes d'Afrique.

RAYNOLDS. 1591.

TANDIS que Lancaſter combattoit tous les Elémens pour pénétrer dans les Indes Orientales, une Société de Marchands moins hardis, mais diſpoſés à profiter de ſes découvertes, équippoit à Londres un Vaiſſeau nommé le *Nightingale*, ou le *Roſſignol*, avec une Pinace de quarante tonneaux, pour exécuter la même entrepriſe ſur ſes traces. Ils avoient obtenu de la Reine Eliſabeth, en (*a*) 1588, des Lettres Patentes, qui leur accordoient le Privilege du Commerce au long des Côtes d'Afrique, depuis la Riviere du Senegal juſqu'à celle de Gambra incluſivement. Mais excités par de plus hautes eſperances, ils ne regardoient plus le Commerce d'Afrique que comme un voile, pour déguiſer le véritable but de leur navigation, qui étoit les riches Contrées des grandes Indes.

Lettres Patentes pour le Commerce d'Afrique.

Cependant on voit par les Lettres de la Reine, que reſpectant encore les anciennes prétentions des Portugais, on ſe bornoit en apparence aux lieux dont on étoit comme en poſſeſſion. Les Places nommées pour le Commerce, étoient:

Places nommées pour le Commerce.

La *Riviere du Senegal*, où l'on ſe promettoit de trouver des cuirs, des gommes, des dents d'éléphans, du poivre, des plumes d'autruches, de l'ambre-gris, & une petite quantité d'or.

Beſegulache, ou *Barraguiche*, Ville près du Cap-Verd, à vingt-huit lieues de la Riviere du Senegal; des cuirs & des dents d'éléphans.

Rufisko viejo, Ville à quatre lieues de Beſegulache; des cuirs, & quelquefois des dents d'éléphans.

Palmerin, Ville à deux lieues de Rufisko; de petits cuirs, & quelquefois des dents d'éléphans.

Portodali, Ville à cinq lieues de Palmerin; de petits cuirs, des dents d'éléphans, de l'ambre-gris, & une petite quantité d'or. Cette Ville étoit dangereuſe par le grand nombre de Portugais qui s'y étoient établis, ou qui ne manquoient pas de s'y rencontrer.

(*a*) On doit juger par cette datte qu'il s'étoit fait au moins deux autres Voyages aux Côtes d'Afrique juſqu'en 1591; mais il ne s'eſt conſervé aucune trace du premier.

RAYNOLDS. 1591.

Kandimal, Ville à une lieue de Portodali; de petits cuirs, & quelquefois des dents d'éléphans.

Palmeran, Ville à trois lieues de Kandimal; petits cuirs & dents d'éléphans.

Joala, Ville à ſix lieues de Palmeran; cuirs, cire, dents d'éléphans, riz, & une petite quantité d'or. Lieu dangereux par le grand nombre d'Eſpagnols & de Portugais.

La *Riviere de Gambra*; or, riz, cire, cuirs, dents d'éléphans.

Commerce des François de Dieppe en Afrique.

Les François de Dieppe commerçoient aux mêmes lieux depuis plus de trente ans (*a*), & n'y envoyoient pas, chaque année, moins de quatre ou cinq Vaiſſeaux. Ils remontoient ordinairement la Riviere du Senegal dans deux Barques, tandis que leurs Chaloupes alloient à Portodali, & dans cinq ou ſix autres Villes. L'avantage particulier de leur Nation eſt d'avoir acquis l'amitié des Négres, & d'en être auſſi bien reçus que s'ils étoient nés dans le Pays. Pluſieurs de ces Barbares font ſouvent le voyage de France; & comme ils ont la liberté d'en revenir, il ſe forme de ce commerce un lien encore plus étroit. Depuis que les Anglois ont fréquenté la même Côte, les Vaiſſeaux François ſe tiennent à Rufisko viejo, & ſouffrent que ceux d'Angleterre fréquentent Portodali. Ils ne s'approchent point de la Riviere de Gambra, ou *Rio d'oro*, parce que les Portugais ſont extrémement jaloux de cette poſſeſſion, & qu'ils s'efforcent d'en cacher les avantages. Une Barque Françoiſe étant une fois entrée dans cette Riviere, y fut ſurpriſe & enlevée par deux Galeres Portugaiſes.

Au ſecond Voyage de (*b*) la Compagnie Angloiſe, quarante-deux Anglois furent tués ou pris, & la plus grande partie de leurs biens confiſquée, à Portodali & à Joala, par la trahiſon des Portugais & d'un Roi Négre; & l'on verra dans le Voyage ſuivant, que le Capitaine *Thomas Daſſel* n'auroit pas échappé plus heureuſement à celle de *Pedro Conſalve*, Officier de Dom Antoine Roi de Portugal, ſi la conſpiration n'eût été découverte.

Depuis le côté du Nord de la Riviere du Senegal, juſqu'aux environs de Palmerin, toute la Côte eſt ſoumiſe au même Roi Négre, qui ſe nommoit alors *Malek-Zamba*. Sa réſidence étoit dans les terres, à deux journées de Rufisko.

§. II.

Départ de Raynolds.

CE fut le 12 de Novembre 1591, que Richard *Raynolds* (*c*), Capitaine du *Nightingale*, pour la Compagnie d'Afrique, & Thomas *Daſſel*, Commandant de la Pinace, arriverent, près du Cap-Verd, à la petite Iſle qui ſe nomme *la Liberté*. Ils y apprirent que les Portugais, ou les Eſpagnols, car ces deux Nations étoient alors réunies ſous le même Roi, ſe trouvoient en grand nombre à Portodali & à Joala. C'étoit aſſez pour interrompre les principales vûes des Anglois. Cependant la paix étant rétablie entre l'Eſpagne & l'Angleterre, ils ſe flaterent que leurs nouveaux Alliés accepteroient des propoſitions de commerce dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. Daſſel ſe chargea de cette

(*a*) On trouvera dans la ſuite des éclairciſſemens plus juſtes.

(*b*) Cette mention d'un ſecond Voyage confirme la Note précédente.

(*c*) Ce Capitaine a publié lui-même la Relation de ſon Voyage, qui nous a été conſervée dans Hackluyt.

RAYNOLDS. 1591.

entrepriſe avec ſa Pinace, tandis que la Chaloupe du Nightingale iroit ſe préſenter aux Négres de la Côte.

Il fait des propoſitions de commerce aux Negres d'Afrique.

Raynolds ne fit pas difficulté de ſe mettre lui-même dans la Chaloupe. Vis-à-vis de l'Iſle où il avoit jetté l'ancre, on trouve une Ville, ou une Habitation de Négres, nommée *Beſegulache*, dont le Gouverneur eſt en poſſeſſion de lever quelques droits pour l'ancrage. Il vint au-devant de la Chaloupe Angloiſe, avec un grand nombre de Canots; & n'y voyant point de Portugais, il en témoigna beaucoup de ſatisfaction au Capitaine. Il l'exhorta même à ne pas ſe mêler avec cette Nation, mais à ſuivre l'exemple des François, qui étoient toujours bien reçus, lui dit-il, parce qu'ils paroiſſoient être ſans liaiſon avec les Portugais. Raynolds, pour ſe concilier l'affection des Négres, leur offrit divers rafraîchiſſemens de l'Europe, & fit en particulier quelques préſens au Gouverneur. Enſuite, ayant reçû à ſa priere & donné quelques Otages, il ne balança point à deſcendre avec lui ſur le rivage. La guerre étoit alors allumée entre ce Gouverneur & celui d'une Province voiſine; mais en faveur de l'arrivée des Anglois, dont l'un & l'autre devoit partager les avantages, ils firent une tréve d'une certaine durée. Raynolds fut conduit fort civilement à l'Habitation du Gouverneur de Beſegulache. Il y fut traité à la maniere des Négres; & le ſoir il retourna fort ſatisfait ſur ſon bord. Le jour ſuivant, il y vit arriver encore le Gouverneur, qui le pria d'envoyer ſa Chaloupe au rivage avec du fer & d'autres marchandiſes, en l'aſſurant qu'il pouvoit aller de ſon côté à Rufisko avec le Vaiſſeau. Il obſerva que le Gouverneur avoit été ſuivi juſqu'à ſon Canot par un certain nombre de Négres armés; ce qui ne lui cauſa point d'inquiétude, parce qu'il ſçavoit qu'en faveur de la tréve, quantité de Négres de la Province voiſine étoient venus pour voir le Vaiſſeau, & que cette précaution lui parut juſte. La plûpart des Négres, qui s'approchoient du Gouverneur, ſe mettoient à genoux devant lui, & lui baiſoient le dos de la main.

Il eſt conduit à Beſegulache.

Exercice du Commerce.

Comme il n'y avoit point de Vaiſſeau François à Rufisko, Raynolds ne fit pas difficulté de s'avancer dans la rade. Il fit avertir de ſon arrivée le Chef de cette Ville, qui lui envoya ſes Interprétes, pour ſe faire payer les droits de l'ancrage, & lui accorder la permiſſion du Commerce. Les échanges commencerent auſſi-tôt. On donna du fer & d'autres marchandiſes de peu de valeur, pour des cuirs & des dents d'éléphans. Dans toutes ces occaſions, les Négres furent ſi doux & ſi traitables, que Raynolds ne balança point à pénétrer juſqu'à la Ville de Rufisko, qui eſt à trois ou quatre milles dans les terres. Il y fut reçu avec toutes ſortes de careſſes & fort bien traité par le Gouverneur. Un jeune Seigneur Négre, nommé *Konde Amar-Pattay*, lui préſenta un bœuf & quelques chevreaux, en l'aſſurant que le Roi apprendroit volontiers l'arrivée d'un Vaiſſeau de Blancs; c'eſt le nom que les Négres donnent aux Européens, & particuliérement aux Anglois.

Civilité d'un jeune Seigneur Negre.

Ce jeune homme venoit tous les jours au bord de la mer avec un petit cortége de gens à cheval, & ne ceſſa point de faire des civilités aux Anglois. Le 5 de Décembre, il ſe rendit à bord avec ſon train, qui s'étonna beaucoup d'une hardieſſe dont on n'avoit guéres vû d'exemple. Il dit à Raynolds qu'un Courrier qu'il avoit envoyé au Roi étoit arrivé, avec des témoignages de la joye de ce Prince, qui voyoit volontiers les Anglois dans

ſes

ſes Etats, & qui étoit diſpoſé à leur accorder toutes ſortes de facilités pour le Commerce; que le Vaiſſeau de Raynolds étant le premier de la Nation Angloiſe qui fût arrivé ſur cette Côte, il étoit juſte qu'il y fût bien reçû; & que ceux qui y viendroient à l'avenir, y ſeroient toujours vûs du même œil. Zonde joignit à ce compliment de vives inſtances, pour engager le Capitaine à retourner au rivage, où il ſouhaitoit de ſerrer l'amitié par une nouvelle conférence. Raynolds y conſentit; mais ce ne fut qu'après avoir donné à bord une fête très-galante au Prince Négre. Il l'auroit même ſalué de toute ſon artillerie, ſi Zonde ne l'eût prié d'arrêter ſes Canoniers, dans l'admiration mêlée de frayeur que lui inſpiroit la vûe de ces terribles machines. RAYNOLDS. 1591.

La nuit du 13 de Décembre, Raynolds leva l'ancre & ſe rendit le 14 à Portodali. Cette Ville eſt d'un autre Pays, dont le Roi nommé *Malek-Amar*, étoit fils de *Malek-Zamba*, Roi du Pays voiſin, & tenoit ſa Cour à une lieue & demie du Port. Auſſi-tôt que les Anglois furent entrés, le Gouverneur, proche parent de ce Monarque, vint à bord, pour y recevoir les droits établis, & donner la permiſſion du Commerce. Il demanda s'il n'y avoit aucun Portugais dans le Vaiſſeau, en ſe plaignant beaucoup des infidélités de cette Nation, & particulierement de celles d'un certain *Franceſco Coſta*, Officier du Roi Dom Antoine, qui avoit ſouvent trompé le Roi Malek-Amar par de fauſſes promeſſes. Il ajoûta que les Eſpagnols & les Portugais avoient une mortelle averſion pour les Anglois; que *Pedro Gonzalez*, Officier Portugais, qui étoit venu à Portodali ſur un Vaiſſeau Anglois, commandé par *Richard Helley de Darmouth*, avoit annoncé aux Peuples de cette Côte que Raynolds & ſes gens étoient des fugitifs d'Angleterre, prêts d'arriver en Afrique pour exercer leurs pillages & leurs cruautés ſur les Négres & les Portugais, & que Thomas Daſſel avoit maſſacré Coſta dans un Vaiſſeau, ſur lequel il venoit de la part de Dom Antoine, avec de riches préſens pour Malek-Amar; que ſur ces odieuſes accuſations, Gonzalez avoit demandé que les Anglois & toutes leurs marchandiſes fuſſent ſaiſis à l'arrivée de leur Vaiſſeau; mais que Malek-Amar avoit rejetté cette demande avec indignation, parce que l'experience lui avoit appris quelle étoit la bonne-foi des Portugais: enfin, que ce Prince avoit un regret extrême de la captivité & du meurtre de certains Anglois, dont il ne falloit accuſer que les Portugais & les Eſpagnols, qui avoient ſoulevé ſes Peuples par des impoſtures. Raynolds rendit graces au Gouverneur de ſes favorables intentions, & ne manqua pas de l'aſſûrer que pour la fidélité dans les promeſſes, il trouveroit toujours beaucoup de différence entre les Anglois & leurs Accuſateurs. Il paya les droits ſans aucune conteſtation ſur la ſomme. Portodali étant le principal lieu du Commerce, il déclara au Gouverneur qu'il ſe propoſoit d'aller faire ſa cour à Malek-Amar, & lui offrir quelques préſens qu'il avoit apportés d'Angleterre. Les Facteurs du Vaiſſeau avoient pris cette réſolution de concert, dans la double vûe de faire honneur à leur Patrie, & de confirmer les Négres dans de ſi favorables diſpoſitions.

Les Anglois vont à Portodali.

Haine des Négres contre les Eſpagnols & les Portugais.

Les Anglois ſont trahis par les Portugais.

Pendant que Raynolds traitoit avec les Rois, la Pinace s'étoit rendue à *Joala*, dans les Etats de *Jokoel Lamiokeric*, où Daſſel avoit lié quelque commerce avec les Eſpagnols & les Portugais. Il y avoit trouvé, ſuivant les avis du Gouverneur de Portodali, Pedro Gonzalez avec d'autres Marchands Anglois, auſquels il ſervoit de guide ſur le Vaiſſeau de Richard Kelly. On ne ſauroit douter ici,

Convention avec le Portugal.

RAYNOLDS. 1591.

que par un article de la paix avec l'Eſpagne, il ne fût ſtipulé entre les deux Couronnes, que les Anglois n'iroient point en Afrique, ſans avoir un Portugais à bord, & que ce fût la violation de cet article qui porta bientôt l'Eſpagne à ne rien épargner pour la ruine de leur Commerce. Il doit paroître étrange que l'Hiſtoire d'Angleterre n'offre aucune trace de cette convention; mais outre que les Eſpagnols y rappellerent ſouvent les Anglois, l'occaſion que j'ai de faire ici cette remarque renaîtra dans pluſieurs autres endroits des Relations ſuivantes, qui ne peuvent être ſoupçonnées d'erreur ſur un point qui n'eſt pas fort honorable à l'Angleterre. Ainſi Kelly même, qui étoit dans les termes du Traité, devoit prendre Raynolds & ſes gens, quoiqu'Anglois comme lui, ſinon pour autant de Pirates, du moins pour des rivaux incommodes, qui venoient partager ſans droit les avantages de ſon Commerce, & trouver moins étrange que Gonzalez cherchât ſi ardemment à leur nuire. De l'autre côté, Raynolds qui ſe trouvoit employé par une Compagnie autoriſée de la Reine Eliſabeth, & qui ſçavoit ſans doute que la Cour d'Angleterre vouloit ſecouer le joug du Traité, ſe plaignit avec raiſon de n'y pas trouver aſſez de facilité de la part des Eſpagnols & des Portugais. Mais ſi ſes plaintes étoient juſtes, en prenant la régle de juſtice du zèle qu'il avoit pour l'exécution des ordres de la Reine, & pour les intérêts de ſa Compagnie, on ſçut qu'il y avoit de l'exagération & même de la fauſſeté dans les reproches qu'il faiſoit aux Sujets de la Couronne d'Eſpagne; puiſqu'ils avoient alors un Traité, c'eſt-à-dire, des raiſons beaucoup plus juſtes en elles-mêmes, pour ſoutenir leur conduite. Sans un éclairciſſement ſi néceſſaire, on trouveroit beaucoup d'obſcurité dans le reſte de cette Relation.

Intrigue embarraſſante pour les Anglois.

Perfidie d'un Portugais nommé Gonzalez.

Gonzalez n'ayant pû faire réuſſir ſes deſſeins à Portodali, réſolut, avec le conſentement des Anglois mêmes qu'il avoit accompagnés, de perdre à Joala, Daſſel & ſes Compagnons, ou du moins de ſe ſaiſir d'eux & de leur Pinace. Il avoit déja fait entrer dans ſon projet les principaux Négres, lorſque Daſſel en fut informé par un Domeſtique Anglois de Kelly, à qui l'on n'avoit pû cacher cette conſpiration. Il ſe hâta de quitter la Ville, pour remonter dans ſa Pinace; & le hazard fit qu'en ſe rendant au rivage avec ſes gens, il rencontra trois Portugais qu'il força de le ſuivre à bord. Là, s'étant plaint amerement de la trahiſon de Gonzalez, que ſes Priſonniers mêmes ne purent deſavouer, il en renvoya deux à terre, & retenant le troiſiéme, qui ſe nommoit *Villa-nova*, il déclara aux deux autres, que pour obtenir la liberté de leur Compagnon, il falloit qu'ils trouvaſſent moyen, le jour ſuivant, de lui amener Pedro Gonzalez dans ſa Pinace. Le pouvoir ou la volonté leur manqua pour cette entrepriſe. Mais Daſſel apprit le même jour que dans le chagrin de voir ſon artifice éventé, Gonzalez avoit eu le crédit de faire partir à cheval tous les Portugais de la Ville de Joala, pour ſe ſaiſir de Raynolds, qu'il croyoit encore à terre dans celle de Portodali. Cette nouvelle l'allarma d'autant plus, qu'il connoiſſoit l'inconſtance des Négres, à qui les liqueurs fortes font changer aiſément la réſolution. Il partit auſſi-tôt pour rejoindre ſon Collegue, & ſe fortifier par leur union contre toutes ſortes de ſurpriſes. A peine l'eût-il rejoint, qu'il fut informé par les avis d'un de ſes gens, qui avoit été arrêté à Joala avec les marchandiſes qu'il avoit à terre, que Gonzalez étoit allé lui-même à Portodali pour ſe faire rendre Villa-nova. Raynolds ſe croyant aſſez fort pour braver ſes

Ennemis, prit le parti de rentrer dans la Rade & de deſcendre avec une bonne eſcorte. Il demanda une Conférence avec les principaux Négres, à laquelle quelques Eſpagnols aſſiſterent. Aprés une longue diſcuſſion, les Négres perſuadés de la trahiſon de Gonzalez, déclarerent qu'il méritoit la mort, ou quelque châtiment qui ſervît d'exemple. Les Portugais mêmes, qui ne ſe trouvoient pas les plus forts, reconnurent la juſtice de cette Sentence. Mais Raynolds & tous les Anglois demanderent ſa grace. Cependant il fut conduit à bord de la Pinace, & préſenté à Daſſel, pour lui faire de juſtes ſoumiſſions. Les Eſpagnols, qu'il avoit offenſés par quelques expreſſions libres contre la Cour d'Eſpagne, furent les plus ardens à l'humilier par leurs reproches; & ſans le ſecours des Anglois, peut-être auroit-il reçu quelque traitement plus dur des Négres ou des Eſpagnols. Villa-nova fut rendu; mais Gonzalez, après avoir demandé pardon à Daſſel, lui proteſta qu'il n'avoit rien fait que par des ordres particuliers de ſon Roi, qu'il avoit reçus à Darmouth avant que de s'embarquer; que ce Prince étoit fort irrité de voir exercer aux Anglois le Commerce de Guinée, ſans être accompagné d'un Portugais, & que François de Coſta, alors Agent du Portugal à Londres, l'avoit chargé particuliérement d'arrêter en Guinée Daſſel & toutes ſes marchandiſes.

RAYNOLDS. 1591.

Les Négres veulent qu'il ſoit puni de mort.

Les Anglois demandent grace pour lui.

Raynolds, pour ſe garantir d'une nouvelle inſulte, ſe détermina de l'avis de ſes gens, à garder Gonzalez à bord juſqu'au départ du Vaiſſeau Anglois qui l'avoit amené; & faiſant valoir le droit de ſa commiſſion, il exigea du Capitaine Kelly, qu'après avoir terminé ſes affaires, il partiroit immédiatement avec ce dangereux Emiſſaire du Portugal. Les Négres applaudirent à cette réſolution, & la haute faveur qu'ils marquerent pour les Anglois, força les Eſpagnols & les Portugais à diſſimuler leur jalouſie. En effet la Nation de Malek-Amar ſe trouvoit bien mieux du Commerce de France & d'Angleterre que de celui du Portugal. Les Vaiſſeaux Anglois & François leur apportoient depuis long-tems du fer, de bonnes étoffes de laine, & d'autres marchandiſes utiles; au lieu que les Portugais, accoutumés dans l'origine à ne leur fournir que des bagatelles, prétendoient ſoutenir cet uſage, & s'attachoient continuellement à les tromper.

Ils le gardent à bord.

Dès le commencement de ces démêlés, Malek-Amat avoit envoyé à Raynolds ſon Sécretaire & trois chevaux, pour le conduire à ſa Cour: mais quoiqu'on lui eût offert en même-tems des Otages, les Facteurs lui repréſenterent qu'il étoit dangereux de s'éloigner du Vaiſſeau dans une conjoncture qui demandoit ſa préſence. Il ne laiſſa point de remettre au Sécretaire du Roi les préſens qu'il avoit deſtinés pour ce Prince; & deux Anglois qui entendoient quelque choſe au langage des Négres, furent nommés pour l'accompagner à ſon retour. Amar n'apprit point ſans indignation que des Etrangers qui exerçoient un Commerce utile à ſes Etats, euſſent été outragés preſqu'à ſes yeux. Il fit déclarer par une Proclamation publique, que ceux qui entreprendroient de nuire aux Anglois dans toute l'étendue de ſon Domaine, ſoit Eſpagnols, Portugais ou Négres, ſeroient punis rigoureuſement, avec ordre à ſes Sujets de ſecourir & de défendre une Nation qu'il vouloit protéger. En général, les Négres de cette Côte ſont de meilleure foi que les Européens, & ſeroient même plus conſtans dans leurs promeſſes, ſi les liqueurs de l'Europe n'alté-

Raynolds ſe défie des Négres.

Leur bonne foi.

RAYNOLDS. 1591.

roient trop facilement leur raiſon, & ne corrompoient la bonté naturelle de leur caractere.

Avanture d'un Portugais, qui épouſe la fille d'un Roi Négre.

Les Eſpagnols & les Portugais n'ont aucun trafic ſur la Riviere du Senegal; mais on ignore par quelle avanture il s'en trouvoit un, nommé *Ganigoge*, qui demeuroit depuis long-tems ſur le bord de cette Riviere, & qui avoit épouſé la fille d'un Roi Négre. Il affectoit d'avoir oublié la langue & les uſages de ſa Patrie, juſqu'à demeurer ſans répondre lorſqu'on lui parloit Portugais. Il ne portoit point d'autre habillement que celui du Pays; & dans toutes ſes actions, il s'efforçoit d'imiter ceux dont il avoit embraſſé la vie & les uſages. La curioſité porta Raynolds à chercher l'occaſion de le voir; mais il ſe donna des mouvemens d'autant plus inutiles, que Ganigoge ayant appris ſon deſſein, affecta de l'éviter. Il y a beaucoup d'apparence que la honte de ſa ſituation y contribuoit autant que le goût de la ſingularité.

Lieux où les Portugais & les Eſpagnols exercent le Commerce.

Du côté de *Portodali* & de *Joala*, qui ſont les principaux lieux de cette Région pour le Commerce, & vers *Kantor* & *Kaſſan* ſur la Riviere de Gambra, les Négres ſe ſont accoutumés à ſouffrir des Portugais & des Eſpagnols. Mais c'eſt depuis que ces deux Nations achetent des François & des Anglois le fer & les autres marchandiſes que ceux-ci tranſportent en Guinée, & qu'elles les préſentent pour échange au lieu des anciennes bagatelles, dont les Habitans de ce Canton ſont entiérement rebutés. Le commerce de cette Riviere eſt fort riche. Quoique les Portugais en ſoient ſi jaloux qu'ils employent toutes leurs forces à ſe le conſerver, il n'eſt pas permis indifféremment à tous les Particuliers de leur Nation de l'exercer dans le Pays. Les Gouverneurs de Mina & des autres Places qui ſont au long de cette Côte, ont fixé des bornes, au-delà deſquelles un ſimple Négociant ne peut remonter ſous peine de mort. Pour eux, ils envoyent dans divers tems de l'année leurs propres Barques, juſqu'à certains lieux où elles trouvent de riches amas d'or. Le Portugal n'a fait élever des Châteaux & des Forts que ſur la Côte des Pays qui produiſent ce précieux métal. Les Sujets de cette Couronne ſont ainſi parvenus à s'y rendre ſi abſolument les maîtres, qu'en paix comme en guerre, les autres Nations ne peuvent s'en approcher pour le commerce de l'or, ſans ſe déclarer leurs Ennemis.

Ils ne ſont point reçus aux autres lieux.

Dans les autres lieux où ils n'ont point de Forts, ils ne ſont reçus, comme les autres Marchands étrangers, qu'avec la permiſſion des Négres qui ont même établi des Droits, dont aucune Nation n'eſt diſpenſée. S'il s'y trouve des Portugais, la plûpart ſont des Criminels, Bannis ou Fugitifs, qui s'y ſont retirés comme dans un azile. Raynolds aſſure que toute l'eſpéce humaine n'a point de ſcélerats ſi lâches & ſi dangereux.

CHAPITRE XVIII.

Voyage du Chevalier Jean Burrough en 1592, pour ouvrir les Indes Orientales aux Anglois.

BURROUGH. 1592.

AJUGER des impreſſions que les plaintes de Raynolds firent ſur la Reine Eliſabeth, par les meſures qu'elle prit auſſi-tôt pour ſa vengeance, il paroît qu'elle reſſentit fort vivement l'inſulte qu'il avoit reçu en Guinée, ou plutôt les obſtacles qui l'avoient empêché de pouſſer plus loin ſon voyage. Elle fit équiper à ſon retour une flotte de quinze Vaiſſeaux; c'eſt-à-dire, pour en donner une idée plus juſte, qu'elle joignit deux de ſes Vaiſſeaux de guerre, le *Garland* & le *Foreſight* à douze ou treize Marchands, qui n'avoient attendu que l'arrivée de Raynolds pour ſe mettre en mer ſur ſes informations. Tandis qu'on étoit occupé de ces préparatifs, Sir Walter *Raleigh*, nommé pour commander la flotte, monta ſur le Garland, & ſe rendit à l'Oueſt de l'Angleterre, ſous prétexte d'y raſſembler mille choſes néceſſaires à ſon voyage. Le vent devint ſi contraire à ſon retour, que la ſaiſon s'étant fort avancée, la Reine lui écrivit, non-ſeulement pour le rappeller, mais pour donner, à ſa place, la conduite de la flotte aux Chevaliers Burrough & Martin Frobisher. Cette Lettre fut confiée à Frobisher, qui la remit à Raleigh le 7 de Mai. Celui-ci jugeant qu'il ne pouvoit perdre ſon emploi ſans quelque tache pour ſon honneur, ou du moins ſans nuire aux intérêts de quantité d'amis, qui lui avoient avancé des ſommes conſidérables, feignit que la Cour lui laiſſoit le choix de quitter la dignité de Vice-Amiral ou de la conſerver, & montant ſur la flotte en cette qualité, il mit auſſi-tôt à la voile.

Reſſentiment de la Reine Eliſabeth.

Départ d'une Flotte Angloiſe.

Deux ou trois jours après, il rencontra quelques Vaiſſeaux Eſpagnols. La paix durant encore en Europe, il en aborda un qui appartenoit au Gouverneur de Calais, ſur lequel il trouva un Gentilhomme Anglois, nommé Nevil *Davies*, qui avoit ſouffert pendant douze ans une rude captivité dans les Cachots de l'Inquiſition. Il apprit de lui, que l'accès des deux Indes ſeroit également difficile cette année, parce que le Roi d'Eſpagne informé de l'armement qui s'étoit fait en Angleterre, avoit envoyé ordre dans les Ports à tous les Vaiſſeaux Eſpagnols & Portugais de remettre leur départ à l'année ſuivante. Raleigh n'en fut pas plus refroidi pour ſon entrepriſe. Mais une tempête qui le ſurprit à la hauteur du Cap de Finiſtere, ayant diſperſé ſes Vaiſſeaux, & ſubmergé la plupart des Barques & des Pinaces, il eut beſoin d'un eſpace aſſez long pour raſſembler les débris de ſa flotte. Ce fut dans cet intervalle qu'il fut informé par quelques Barques Eſpagnoles que l'Amiral d'Eſpagne l'attendoit au Sud de ce Royaume pour obſerver ſa navigation, & pour aſſurer celle d'une flotte qui devoit partir inceſſamment des Iſles Açores. Il forma ſur cette nouvelle un plan fort hardi : ce fut de diviſer la ſienne en deux parties, & d'en laiſſer une ſous le commandement de Frobisher, pour amuſer l'Amiral Eſpagnol; tandis qu'avec l'autre il iroit

Burrough commande la Flotte, & prend des informations.

BURROUGH. 1592.

lui-même au-devant des Caraques, qui étoient les Vaiſſeaux qu'on attendoit des Açores.

Il eſt difficile à comprendre comment deux Nations, qui n'avoient encore aucun démêlé en Europe, étoient toujours diſpoſées à ſe traiter en Ennemis à la moindre concurrence de navigation & de commerce. Avant que la flotte Angloiſe fût diviſée, Raleigh rencontra ſur la Côte d'Eſpagne un Vaiſſeau Baſque de ſix cens tonneaux, nommé le *Santa Clara*, qui fut pris après quelque réſiſtance. Il étoit frété de toutes ſortes de petits inſtrumens de fer, tels que des cloux, des crochets, des fers à cheval, des ferrures, des verrouils, des ſocs de charrue, &c. pour la ſomme de ſix ou ſept mille livres ſterling. Il fut envoyé droit en Angleterre; après quoi la flotte s'approchant du Cap Saint-Vincent, le Chevalier Burrough, Vice-Amiral de la ſeconde diviſion, découvrit un autre Bâtiment auquel il donna long-tems la chaſſe, & dont il ſe ſaiſit enfin vers les Côtes méridionales. C'étoit un Flybot, dont le Capitaine lui apprit que le Roi d'Eſpagne avoit équipé une grande flotte à Cadiz & à San-Lucar. C'étoit effectivement le bruit public en Eſpagne; mais la véritable deſtination de cette Armée navale étoit de s'oppoſer au Chevalier Raleigh, dont on croyoit que le deſſein étoit de faire voile en Amérique, & ſurtout de favoriſer l'arrivée des Caraques Orientales, qu'on attendoit à chaque moment. Enſuite la Cour d'Eſpagne, s'étant perſuadée que ſi Raleigh alloit en Amérique, les Iſles Açores & les Caraques ſeroient à couvert, elle avoit ordonné à Dom Alphonſe de Bacan, ſon Amiral, de pourſuivre & d'attaquer les Anglois de quelque côté qu'ils puſſent tourner leurs voiles. L'événement montra bientôt que c'étoit la vérité, car à peine Burrough eut-il pris le Flybot, que penſant rejoindre ſa flotte, il apperçut vers la haute Mer celle d'Eſpagne, qui s'étendoit pour lui couper le paſſage. Mais comme il montoit un excellent voilier, il évita par la fuite un péril ſi preſſant.

Burrough ſe ſépare avec ſon Eſcadre.

Il évite un grand péril.

Cependant il lui fut impoſſible de ſe rapprocher de ſes Compagnons ſur une Côte ſi bien gardée. Dans l'incertitude du lieu où il pourroit les rencontrer, il prit, ſuivant le projet de Raleigh, vers les Iſles Açores, où le vent l'ayant bientôt conduit à la vûe de Saint-Michel, il obſerva de ſi près *Villa Franca*, qu'il diſtingua juſqu'aux Vaiſſeaux qui étoient à l'ancre dans le Port. Pluſieurs petites Caravelles, qui s'y rendoient ſans défiance, tomberent entre ſes mains; mais il n'en put tirer aucune information.

En arrivant à *Flores* le 21 de Juin, il s'approcha du rivage dans ſa Chaloupe, accompagné ſeulement de trois ou quatre de ſes Officiers. Les Habitans de Santa-Cruz parurent auſſi-tôt bien armés pour s'oppoſer à ſa deſcente. Burrough qui n'avoit aucun deſſein ſur cette Ville, arbora un drapeau blanc. On lui répondit par le même ſigne. Alors les témoignages de paix & d'amitié commencerent de part & d'autre. On ſe donna mutuellement des Orages. Les Anglois eurent la liberté de ſe pourvoir d'eau fraîche & de toutes les proviſions que l'Iſle produit, avec celle de deſcendre à leur gré ſur le rivage. Ils y apprirent qu'on n'attendoit cette année aucune flotte de l'Oueſt; mais que trois jours avant leur arrivée, on avoit vû paſſer une Caraque pour Liſbonne, & qu'elle étoit ſuivie de quatre autres qui n'avoient point encore paru. A cette nouvelle, Burrough ſe hâta de remonter à bord, & ſans autres

Il arrive aux Iſles de Flores.

BURROUGH. 1592.

forces que ſon Vaiſſeau, accompagné d'une Barque de Briſtol d'environ ſoixante tonneaux, qui s'étoit jointe à lui dans cette mer, il alla au-devant des Caraques à toutes voiles. Bientôt il en découvrit une, à laquelle deux autres Vaiſſeaux Anglois donnoient déja la chaſſe : mais un calme qui ſurvint vers le ſoir, arrêta tout d'un coup ſes pourſuites. Dans le chagrin d'un ſi cruel obſtacle, il deſcendit dans ſa Chaloupe, & fit trois milles pour la reconnoître de près avec le ſecours des rames. Etant retourné à ſon Vaiſſeau, il ſe diſpoſa pour l'attaque du lendemain. Mais une violente tempête qui s'éleva pendant la nuit, les força tous de lever l'ancre. La confuſion qui accompagne ces accidens, n'empêcha point Burrough d'obſerver toujours la Caraque. Le tems s'étant remis au matin, il l'apperçut près du rivage, & les Portugais empreſſés à tranſporter à terre tout ce qu'ils pouvoient décharger. Lorſqu'ils virent approcher les Anglois, ils mirent le feu à leur Bâtiment, & ſe retranchant à la portée du fuſil, ils demeurerent dans cette ſituation, au nombre d'environ quatre cens hommes, pour tenir l'Ennemi écarté du rivage juſqu'à ce que la Caraque fût conſumée.

Il attaque une Caraque, & force les Eſpagnols.

Burrough, après avoir fait toutes ces obſervations, ne balança point à mettre à terre cent cinquante de ſes hommes, dont une partie ſe jetta dans l'eau juſqu'à la ceinture. Ils diſſiperent aiſément quelques Compagnies qui étoient demeurées à la garde du rivage, & marchant avec réſolution vers le retranchement, ils ne s'en approcherent que pour être témoins de la retraite des Eſpagnols. Tout ce que le feu avoit épargné devint la récompenſe du Vainqueur ; mais il étoit échappé peu de richeſſes à l'ardeur des flammes. Entre quelques Priſonniers, il ſe trouva un Portugais nommé Vincent *Fonſeca*, Tréſorier de la Caraque, & deux Etrangers, l'un Allemand, l'autre Hollandois, qu'il fallut menacer de la torture pour leur faire confeſſer la vérité. Ils avouerent enfin que dans l'eſpace d'environ quinze jours, il devoit arriver dans la même Iſle trois Caraques beaucoup plus grandes ; qu'il en étoit parti cinq de Goa ; le *Buen Gieſu*, la *Madre de Dios*, le *Saint-Bernard*, le *Saint-Chriſtophe*, & la *Santa-Cruz*, qui étoit celle que les Anglois venoient de forcer : que cette flotte avoit reçu l'ordre exprès de ne pas toucher à Sainte-Helene, où toutes les Caraques des Indes Orientales ne manquoient point de paſſer pour s'y rafraîchir ; & de s'arrêter plutôt à Angola, mais le moins qu'il ſeroit poſſible, parce qu'on n'ignoroit pas que les Anglois ſe diſpoſoient à pouſſer leur navigation du côté de l'Eſt. Enfin, que le dernier rendez-vous des cinq Caraques étoit dans l'Iſle de Flores, où les mêmes ordres les obligeoient d'attendre une puiſſante flotte qui devoit y venir d'Eſpagne pour les eſcorter juſqu'à Liſbonne.

Information qu'il tire des Priſonniers.

Cette explication ſuffiſoit au Vice-Amiral Burrough pour régler ſes réſolutions. Les deux Vaiſſeaux Anglois qui avoient chaſſé la Caraque, s'étoient joints à lui. La Barque de Briſtol, un Vaiſſeau de la flotte de Raleigh, qui arriva le même jour, & deux autres Bâtimens nouvellement arrivés de l'Amérique, ſous la conduite des Capitaines *Newport* & *Tomſon*, lui formoient une Eſcadre aſſez bien compoſée. Il aſſembla tous les Capitaines, pour leur propoſer d'aller ſous ſes ordres au-devant des Caraques. Ils y conſentirent. *Sir Robert Croſſ*, qui les joignit le lendemain avec le *Foreſight*, Vaiſſeau de guerre de Raleigh, applaudit au projet. Ils partirent enſemble ; & s'arrêtant à ſix ou

Les Anglois vont au-devant de pluſieurs riches Caraques.

BURROUGH. 1592.

ſept lieues à l'Oueſt de Flores, ils ſe répandirent du Nord au Sud, chaque Vaiſſeau à deux lieues de l'autre; de ſorte que n'occupant pas moins de deux degrés dans leur ligne, ils ſe flaterent de découvrir tout ce qui ſe préſenteroit ſur la mer dans un ſi long eſpace.

Ils rencontrent la Madre de Dios.

Ils demeurerent dans cette ſituation depuis le 29 de Juin juſqu'au 3 d'Août, que Tomſon, Capitaine du *Dainty*, apperçut la Caraque la Madre de Dios, une des plus monſtrueuſes maſſes que le Portugal eût ſur mer. Le Denty, qui étoit excellent voilier, eut bientôt pris l'avance ſur le reſte de l'Eſcadre Angloiſe, & commença l'attaque par quelques volées de canon, qui incommoderent beaucoup les Portugais. Burrough arriva pour le ſeconder, avec le Capitaine Newport. Le combat continua quelque tems à la portée du mouſquet, juſqu'à l'arrivée de Sir Robert Croſſ, que Burrough conſulta ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Croſſ jugea que ſi l'on ne ſe hâtoit point d'aborder la Caraque, elle gagneroit infailliblement le rivage, & s'y brûleroit comme la premiere. Sur cet avis, on jetta auſſi-tôt le grapin. Mais les Portugais ſe défendant avec beaucoup de valeur, le Vaiſſeau de Burrough reçut un coup ſous l'eau qui faillit de le faire couler à fond. Dans un danger ſi preſſant, il pria Croſſ de ſe retirer, afin qu'il pût auſſi faire ſa retraite. Ils tenoient ſi fortement tous deux à la Caraque, qu'ils ne parvinrent à ſe dégager qu'après beaucoup d'efforts.

Tandis que Burrough s'occupoit aux réparations de ſon Bâtiment, Croſſ, qui voyoit la Caraque s'approcher de l'Iſle, repréſenta vivement à ſes Compagnons que ſi l'on ne retournoit ſur le champ à l'abordage, il falloit renoncer à l'eſperance de la prendre. Il eut des objections à vaincre & des craintes à combattre; mais à la fin les exhortations rendirent le courage à ceux qui l'avoient perdu. Il s'approcha le premier, lorſque la Caraque commençoit à toucher au rivage. Tous les autres, animés par ſon exemple, fondirent avec la même furie ſur cette vaſte machine. Ils y entrerent de toutes parts; & les Portugais perdirent tant de monde par le ſeul feu de la mouſqueterie, qu'ils ſe laſſerent de leur réſiſtance.

La Caraque eſt attaquée & priſe par les Anglois.

Burrough, qui avoit quitté ſon Vaiſſeau pour paſſer ſur le Foreſight, commença par faire déſarmer tous les Priſonniers. Enſuite, jettant les yeux à loiſir ſur ſa conquête, il admira le plus grand Bâtiment qu'il eût jamais vû. Son attention fut troublée par le ſpectacle d'une infinité de bleſſés & de mourans, qui ſe traînoient ſur les ponts, & qui imploroient la pitié des Vainqueurs. Il fit appeller tous les Chirurgiens de l'Eſcadre Angloiſe, & les chargea de diſtribuer leurs ſoins entre un ſi grand nombre de malheureux.

Mendoza Amiral des Caraques.

L'Amiral des Caraques qui montoit la Madre de Dios, étoit Dom Ferdinand de Mendoza, deſcendu des Mendozas d'Eſpagne, mais établi en Portugal où il s'étoit marié. Son âge étoit fort avancé, & ſa fortune répondoit mal à ſon mérite; car avec l'avantage de la naiſſance, il étoit bien fait, d'une phiſionomie agréable, & partagé fort heureuſement de toutes les qualités de l'eſprit. Dans pluſieurs occaſions où l'Eſpagne l'avoit employé contre les Mores, il avoit été deux fois priſonnier, & racheté deux fois par le Roi ſon maître. En revenant des Indes, dans un autre voyage, où il commandoit encore les Caraques, celle qu'il montoit avoit été jettée proche de Sofala ſur des ſables où elle s'étoit perdue; & quoiqu'il ſe fût ſauvé de la fureur des flots, il n'avoit pû éviter les mains des Mores,

Mores, qui lui avoient fait ſouffrir un long & pénible eſclavage. Le Roi d'Eſpagne le conſidéroit beaucoup, & cherchoit l'occaſion de lui faire rétablir ſa fortune. Il le nomma pour conduire, avec la qualité d'Amiral, la flotte des Indes Orientales, qu'il auroit ramenée avec le même titre, ſi le Vice-Roi de Goa, qui revenoit en Portugal, & qui s'étoit embarqué dans le *Bon-Jeſus*, n'eût pris le commandement général en vertu de ſa dignité. Burrough plaignant les malheurs d'un homme de ce rang & de ce mérite, lui rendit la liberté avec la plus grande partie de ſes gens, & lui fournit toutes les commodités néceſſaires pour retourner dans ſa Patrie. BURROUGH. 1592. Son mérite & ſes avantures.

Tous les Anglois de l'Eſcadre ſembloient s'attendre au pillage de la Caraque; mais Burrough qui vouloit rendre ſa conquête plus utile, déclara qu'il en prenoit poſſeſſion au nom de la Reine. Enſuite, ſur la revûe générale qu'il fit de ce riche butin, il aſſura tout le monde qu'il y auroit de quoi récompenſer les Soldats, & ſatisfaire aux prétentions des Marchands. L'Auteur obſerve ici que la priſe de ce Bâtiment fit pénétrer les Anglois dans tous les ſecrets du commerce des Indes, que le Portugal s'étoit toujours efforcé de cacher avec tant de ſoin; & que les conjectures qu'ils avoient formées ſur toutes les Relations précédentes, furent changées en véritables lumieres, accompagnées d'une parfaite certitude. De quelle utilité la Caraque fut aux Anglois.

La Caraque étoit d'environ dix-huit cens tonneaux, dont neuf cens conſiſtoient en richeſſes de toutes ſortes de genre. Le teſte avoit été abandonné pour l'artillerie, qui étoit compoſée de trente-deux groſſes pieces de fonte; pour les Paſſagers, qui étoient au nombre de ſix ou ſept cens, & pour les vivres, dont on doit s'imaginer la quantité, par celle des Paſſagers & par la longueur de la navigation. La liſte des marchandiſes, qui fut publiée à Londres le 15 de Septembre 1592, eſt un monument fort curieux de l'infortune des Portugais. Il n'y a point de tréſors ni de commodités connues dans les Indes Orientales, qui ne faſſent un article conſidérable. Toute la cargaiſon fut eſtimée, ſans aucune exagération, à deux cens mille livres ſterling. Après l'avoir fait diſtribuer ſur les dix Bâtimens de ſon Eſcadre, Burrough envoya la Cataque à Londres, en recommandant, pour la ſatisfaction de la Poſterité, qu'on en tirât ſoigneuſement le plan & toutes les dimenſions. Sa longueur depuis le *Cap* juſqu'à *l'Arriere* étoit de cent ſoixante-ſix pieds. La plus grande largeur, au ſecond des trois ponts, quarante-ſix pieds dix pouces. En partant de Cochin, elle prenoit trente-un pieds d'eau; mais le voyage l'ayant beaucoup affoiblie, elle n'en prenoit plus que vingt-ſix à ſon arrivée à Darmouth. La quille avoit cent pieds de long; le grand mât cent vingt pieds, & dix de tour dans ſa principale groſſeur, *&c.* Enfin, par le plan qui s'en conſerve encore, il paroît que nous n'avons aujourd'hui, ni pour la guerre ni pour le commerce, aucun Bâtiment qui en approche. Le Roi d'Eſpagne regretta ſi amérement la Santa-Cruz & la Madre de Dios, que ſans écouter les excuſes de ſon Amiral Dom Alphonſe de Bacan, il le punit de ſa négligence par la perte de ſon emploi. Les trois autres Caraques furent redevables de leur conſervation à la tempête qui diſperſa l'Eſcadre Angloiſe, & qui les fit arriver heureuſement à Tercere. Etat de la Caraque, & ſa deſcription. Regret que cette perte cauſe à l'Eſpagne.

Mais le même hazard fit tomber entre les mains du Capitaine White, à la hauteur de trente-ſix degrés, deux Bâtimens Eſpagnols, dont la hardieſſe à dé-

BURROUGH. 1592.

ployer le pavillon d'Eſpagne, lui avoit fait craindre d'abord que ce ne fût deux Vaiſſeaux de guerre. Cependant, comme il ſe trouvoit à la portée du canon, la crainte de ne pouvoir les éviter par la fuite, & l'envie de faire du moins acheter la victoire, lui fit prendre la réſolution de les attaquer. Ils ſe mirent en ordre de bataille, à la longueur d'un cable l'un de l'autre. On ſe canonna pendant cinq heures avec toute la furie poſſible. L'Anglois reçut dans cet eſpace trente-deux boulets, tant dans ſes mâts & ſes voiles, que dans le corps du Navire, & plus de cinq cens balles de mouſquets ou d'arquebuſes. Enfin, jugeant par leur lenteur à s'approcher, qu'ils devoient être moins redoutables par le nombre des hommes, que par la quantité de l'artillerie, il ſe détermina tout d'un coup à l'abordage. Les grapins furent jettés ſur le plus gros, qui étoit un Vaiſſeau Baſque; il ſe paſſa près d'une heure avant que White pût s'ouvrir le paſſage à la faveur de ſa mouſquetetie. Mais une partie de ſes gens étant montés à bord, les Eſpagnols demanderent quartier, & le Capitaine Anglois fit ceſſer le carnage. L'autre Vaiſſeau avoit paru s'éloigner, pendant un combat ſi ſerré; mais c'étoit pour prendre l'avantage du vent, & venir aborder de ſon côté les Anglois, qu'il auroit mis entre deux feux. Il arriva trop tard, & ſon deſſein ne ſervit qu'à hâter ſa priſe. White, déja maître du Baſque, ſur lequel un petit nombre de ſes gens ſuffiſoient pour garder des Ennemis qu'il avoit fait déſarmer, fit face à ceux qui revenoient ſur lui avec le vent, & leur lâcha une bordée qui les mit dans le dernier déſordre. Ils baiſſerent auſſi-tôt leurs voiles, pour ſe rendre ſans réſiſtance; & les Anglois furent obligés de leur prêter la main contre l'eau qui commençoit à les inonder par pluſieurs voies. Leur nombre, ſur les deux Vaiſſeaux, étoit fort inférieur à celui des Anglois; mais les maladies leur ayant enlevé une partie de leurs gens, ils n'avoient pas laiſſé de conſerver toute la fierté qui convenoit à leur premiere force; & les deux Capitaines confeſſerent, que dans l'eſperance de prendre le Vaiſſeau Anglois, ils avoient déliberé entr'eux, dès le commencement du combat, s'ils le conduiroient à Liſbonne ou à San-Lucar.

Autre combat entre les Anglois & les Eſpagnols.

Priſe des Anglois.

White les fit venir tous deux ſur ſon bord, & ſe contentant de faire paſſer à leur place deux Officiers Anglois, avec quelques Soldats, dans le nombre qu'il crut ſuffire pour aſſurer ſes priſes, il comptoit de faire continuer la manœuvre aux Matelots Eſpagnols, juſqu'en Angleterre, où il vouloit retourner directement. Mais il fut ſurpris d'entendre qu'on avoit fait jurer aux Matelots d'Eſpagne de ne pas mettre la main aux voiles pour le ſervice des Anglois, & que liés par ce ſerment, ils proteſtoient que la mort même ne les forceroit pas de le violer. D'un autre côté, la prudence ne lui permettant point de faire paſſer tant de Priſonniers dans ſon bord, pour leur ſubſtituer une partie de ſes gens, il fut obligé de recourir aux deux Capitaines Eſpagnols, & de ſe remettre ſur eux du ſoin de faire agir leurs Matelots. Ainſi la religion de leur ſerment fut ménagé; mais à la faveur néanmoins d'une eſpece d'équivoque; car en recevant les ordres de la bouche de leurs Capitaines, ils ne travailloient pas moins pour le ſervice de l'Angleterre.

Cargaiſon des deux priſes.

Les deux priſes étoient chargées de quatre cens caiſſes de vif-argent, ſcellées des armes de Caſtille & de Leon, & de cent muids de vin. Elles por-

Digitized by Google

toient auſſi une autre ſorte de richeſſes, qui ne pouvoit ſervir beaucoup à la fortune des Anglois; c'étoit un prodigieux nombre de chapelets, d'agnus, de médailles, & dix balles de Miſſels & de Bréviaires. L'Auteur ajoute que chaque quintal de vif-argent faiſoit perdre au Roi d'Eſpagne un quintal d'argent ſolide, qui lui en devoit revenir des Mines du Pérou, dont les Chefs ont apparemment avec lui cette convention. Il eſt fâcheux qu'elle ne ſoit pas mieux expliquée. A l'égard des chapelets & des agnus, *&c.* on conçoit que ſi le nombre étoit de deux millions ſoixante & douze mille, comme l'Auteur ne fait pas difficulté de l'aſſurer, & qu'il les faille compter à deux réaux piece, cette perte étoit encore fort conſidérable pour le Roi d'Eſpagne. Enfin, ſans compter, dit-il, les Bréviaires & les Miſſels, cette priſe montoit à plus de ſeptante mille livres ſterling. Il nous apprend auſſi, ſur le récit des deux Capitaines Eſpagnols, que les chapelets, *&c.* étoient pour les Provinces de la Nouvelle Eſpagne, de Jucatan, de Guatimala, de Honduras, & pour les Philippines. Le prix de deux réaux n'eſt point une ſuppoſition, car il étoit taxé ſur les caiſſes qui contenoient ces inſtrumens de piété.

BURROUGH. 1592.

Dépouilles Ecclésiaſtiques.

§. II.

Priſe de pluſieurs Vaiſſeaux Portugais, & de la Caraque Las cinque Llagas, *en 1593.*

SI l'on conſidere, avec l'Auteur de cet Ouvrage, les malheurs de l'Eſpagne & du Portugal dans la conduite de leurs flottes d'Orient, & les avantages que l'Angleterre tiroit de ſes pirateries, comme autant de degrés qui devoient bientôt aſſurer aux Anglois l'entrée des Mers Orientales, on ne trouvera rien dans ce détail qui n'appartienne au ſujet. La Relation de *Stephens* & le Voyage de *Lancaſter* n'avoient point encore produit d'autre effet pour le Commerce de l'Angleterre aux grandes Indes, que de faire équiper tous les ans à Londres quantité de Vaiſſeaux, qui avoient pris inutilement cette route; mais les obſtacles qui les en avoient éloignés, ſe trouvoient compenſés par les richeſſes qu'ils avoient enlevées aux Portugais. Cet affoibliſſement du principal Ennemi qui leur diſputoit les droits du Commerce, devoit ſervir à lui en ouvrir inſenſiblement les voies; ſans compter qu'elle en tiroit actuellement un profit ſi réel, que ſi le marché eût dépendu de ſon choix, elle auroit volontiers renoncé, dit un Auteur Anglois, à l'avantage de former des Etabliſſemens dans les Indes, pourvû qu'elle eût conſervé celui de prendre les Caraques & les riches Vaiſſeaux Portugais, dont le pillage valoit bien tous les profits du Commerce.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Réflexion ſur l'état préſent des Anglois.

Dans le cours de l'année 1593, le Comte de Cumberland, ce même Seigneur qui avoit déja fait gloire du nom de Corſaire, mit en mer, de ſon propre bien, & de celui de ſes amis, trois Vaiſſeaux de la même grandeur, de la même force, & pourvûs de la même quantité d'hommes & de vivres. Officiers, Soldats & Matelots, le nombre d'hommes montoit à cent quarante ſur chaque Bâtiment. Les noms étoient le *Royal Exchange*, Amiral, le *Mayflower*, commandé par le Capitaine *Anthoni*, & le *Samſon*, par le Capitaine *Dowton*, Hiſtorien du Voyage.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Ils ne partirent qu'au commencement de l'année ſuivante, avec tant de ſecret dans leur deſſein, qu'en mettant à la voile, les Chefs ſeuls en étoient informés. Ils dirigerent leur courſe vers la Côte d'Eſpagne; mais s'étant avancés juſqu'au quarante-troiſiéme degré, ils ſe ſéparerent le 24 d'Avril, l'un à l'Eſt, l'autre à l'Oueſt, avec ordre de l'Amiral, qui demeuroit au centre, de retourner vers lui la nuit ſuivante. Cette manœuvre ſuppoſoit quelque vûe d'importance. Cependant elle fut continuée pendant trois jours, ſans aucun effet que de ſe rejoindre chaque nuit. Mais, le 27, Anthony, Capitaine du May-flower, parut accompagné d'une Pinace de vingt-huit tonneaux, chargée de ſeize perſonnes, & de vins de Galice. Il s'en étoit rendu maître ſans combat; & s'étant contenté d'y faire paſſer quelques Soldats pour aſſurer ſa priſe, il avoit remis à la viſiter après avoir rejoint l'Amiral. Il y a beaucoup d'apparence que la curioſité du Comte de Cumberland regardoit le deſſein dont il faiſoit encore myſtere. Il interrogea ſucceſſivement les ſeize Priſonniers. C'étoient des Portugais, partis de Viane en Portugal, pour Angola dans l'Afrique. Ce qu'il apprit d'eux ne l'ayant point ſatisfait, il étoit tenté de les renvoyer libres, après avoir accommodé ſes trois Vaiſſeaux d'une partie de leurs vins. Ses gens lui repréſenterent qu'il devoit garder du moins un Portugais ſur chaque Bâtiment; non pas que la plûpart des Anglois n'entendiſſent aſſez cette Langue, mais pour les occaſions, où le beſoin qu'ils pouvoient avoir de quelques raffaîchiſſemens dans les Colonies Portugaiſes, ne trouvoit pas toujours beaucoup de faveur dans la bouche d'un Anglois. Ainſi l'Amiral ne ſe rendit à cette propoſition que pour entrer dans des vûes d'une médiocre importance.

Flotte du Comte de Cumberland & ſon départ.

Poſition de la Flotte.

Priſe des Anglois.

Informations qu'ils tirent des Priſonniers.

Cependant à peine les trois Portugais, qui furent choiſis, ſe virent-ils condamnés à la ſoumiſſion pour des Maîtres étrangers, que penſant à rendre leur ſervitude plus douce, ils découvrirent mille choſes que les menaces n'avoient pû leur arracher. Celui qui étoit tombé dans l'Amiral, apprit au Comte qu'on attendoit inceſſamment à Liſbonne une grande & riche Caraque, nommée *las cinque Llagas*, ou *les cinq Playes*, ſans autre eſcorte que deux Vaiſſeaux de guerre, qui l'attendoient aux Iſles d'Açores. On jugea par la ſatisfaction que le Comte fit éclater, que l'eſperance de rencontrer ce Bâtiment étoit le but myſterieux de ſon voyage. Il déclara qu'ayant reçû le même avis à Londres, il n'avoit armé que dans cette eſperance, & que depuis qu'il étoit en mer, ſes recherches n'avoient été que pour s'en procurer la confirmation. Trois Caravelles Portugaiſes, qu'il prit encore le jour ſuivant, ſemblerent moins le réjouir que l'importuner, parce que ces petites expédirions retardoient ſes deſirs. Il arriva le 2 de Juin à la vûe de Saint-Michel. Le lendemain il envoya ſa petite Pinace, qui étoit de vingt-quatre tonneaux, avec une Caravelle Portugaiſe qu'il avoit conſervée pour les uſages de ſa flotte, vers les Iſles voiſines, & ſur-tout vers celle de Tercere, dans la vûe de ne laiſſer rien échapper à ſes obſervations. Il leur donna ordre de le joindre à douze lieues de Fyal, Oueſt-Sud-Oueſt; mais leur courſe fut inutile, elles ne purent retrouver la flotte au tems marqué, & lorſque leur préſence auroit été néceſſaire.

Ils arrivent aux Açores.

L'Amiral diſperſa ſes trois Vaiſſeaux, ſuivant la méthode qu'il avoit obſervée ſur les Côtes d'Eſpagne. Enfin, le 13 on apperçut la grande Cata-

Ils découvrent la Caraque las Llagas.

que las cinque Llagas. Le Mayflower & le Samſon furent près d'elle avant la nuit, & commencerent par lui lâcher chacun leur bordée. Enſuite, tournant pour obſerver ſes forces, ils examinerent ſoigneuſement le côté le plus favorable pour l'aborder pendant la nuit. Elle diſpoſoit pendant ce tems là ſon artillerie. L'Amiral arriva malheureuſement avec trop peu de précaution, & reçut ſa premiere décharge, qui l'incommoda beaucoup. Tandis qu'il remedioit au deſordre, le Mayflower & le Samſon continuerent de faire jouer leurs batteries, juſqu'au retour de l'Amiral, qui ne reparut qu'à minuit. Auſſi-tôt on propoſa d'aller droit à l'abordage; mais le Capitaine Cave repréſenta fortement qu'il valoit mieux attendre le matin; & qu'alors chaque Vaiſſeau, après avoir fait de concert ſes trois décharges, s'approcheroit chacun de ſon côté pour attacher le grapin. Ce conſeil fut approuvé; mais, au matin, divers retardemens firent encore ſuſpendre l'attaque juſqu'à dix heures.

Premiere attaque.

Il paroît par le détail de ce combat, qu'en arrivant aux Iſles le Comte de Cumberland s'étoit dérobé ſoigneuſement à la vûe des Portugais; ſans quoi l'on ne concevroit pas que les deux Vaiſſeaux de guetre qui étoient à Tercere, fuſſent demeurés dans l'inaction. L'Amiral aborda le premier au centre de la Caraque. Le Mayflower la prit à *l'arriere*, du côté de *bas-bord*; mais le brave Anthony, qui en étoit Capitaine, fut tué à la premiere approche; ce qui jetta tant de confuſion parmi ſes gens, que le Vaiſſeau, heurtant contre la poupe de la Caraque, fut mis par cet accident hors d'état de combattre. Ce fut du moins le prétexte qu'ils employerent pour ſe juſtifier. Le Samſon aborda par l'*avant*; mais n'ayant point aſſez de place, ſon *arriere* ſe trouva contre le *flanc* de l'Amiral, & ſon *avant* contre l'*avant* de la Cataque.

Seconde attaque.

Dès les premiers coups, M. Cave, Capitaine de l'Amital fut bleſſé tout à la fois aux deux jambes, & n'ayant pû ſe remettre en état de faire ſes fonctions, il n'y eut perſonne qui eut la hardieſſe de prendre ſa place. Le Samſon ſe rapprocha du *flanc* de la Caraque; mais il eut dans le même inſtant ſix hommes tués; & ne voyant point dans l'Amital toute l'ardeur qui devoit leur ſervir d'exemple, les autres jugerent à propos de ſe retirer, ſans que rien fût capable de les faire retourner à l'aſſaut. Cependant quelques Soldats de l'Amiral ſe comporterent fort bien, & ſembloient n'avoir beſoin que d'un Chef pour ſucceder aux fonctions du Capitaine Cave. L'Auteur aſſure que leur Vaiſſeau, malgré l'atteinte qu'il avoit reçue la veille, ne manquoit de rien pour le combat. Mais les Portugais, remarquant ſans peine que la vigueur de leurs Ennemis ſe relâchoit, ſe placerent avantageuſement, & firent des barricades qui les mirent à couvert du feu de la mouſquetetie. Ils lancerent en même-tems ſur les Anglois des feux d'artifice ſi bien compoſés, que pluſieurs en furent brûlés, ſans pouvoir s'en garantir, & que l'embarras de les éteindre fit perdre aux autres la vûe & le ſoin du combat. Les balles & les dards qu'ils faiſoient pleuvoir en même-tems, acheverent d'ôter le courage aux Anglois. Ils ſe retirerent en déſordre, & leur reſſource fut de recommencer à quelque diſtance le jeu de ſon artillerie.

Difficultés du combat.

Belle defenſe des Portugais.

Mais les mêmes feux qui leur avoient été ſi funeſtes, le devinrent bien plus aux Auteurs de cette terrible invention. Les Artificiers dans le trouble du combat négligerent apparemment leur propre ſûreté. Cette explication eſt plus

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

vraiſemblable que celle de l'Auteur, qui attribue leur infortune à l'artillerie du Samſon; car on ne conçoit pas qu'un ſeul boulet, comme il l'aſſure, pût enflammer un Bâtiment de la groſſeur qu'il donne à la Caraque. De quelque maniere qu'on doive expliquer cet événement, bientôt le feu devint plus actif que tous les ſoins, & plus fort que tous les remedes. Il gagna toutes les parties de la Caraque; & la multitude de Paſſagers qu'elle avoit à bord tendant le déſordre plus affreux, les Anglois qui étoient témoins d'un ſi triſte ſpectacle, furent touchés de la plus vive compaſſion. Ils conçurent que dans le grand nombre de perſonnes qu'ils voyoient ſauter dans la mer, en tendant les bras vers eux avec des cris lamentables, ils devoient apporter quelque diſcernement à les ſecourir. Ce fut un malheur extrême que la Pinace & la Caravelle ne fuſſent point encore arrivées. Les Chaloupes ne pouvoient ſuffire à tant de Miſerables; & l'ordre des Capitaines étant de faire quelque diſtinction des perſonnes, la difficulté même de ce choix cauſa la perte d'une infinité d'honnêtes gens. La Chaloupe du Samſon tira des flots deux Gentilshommes d'une haute diſtinction, dont l'un, qui étoit fort âgé, ſe nommoit *Nunno Velo Pereyra*. Il avoit été Gouverneur de Mozambique & de Sofala; & le Vaiſſeau ſur lequel il étoit parti pour retourner en Portugal, ayant fait naufrage près du Cap de Bonne-Eſpetance, il avoit regagné par terre Mozambique, où il s'étoit embarqué ſur la Caraque. L'autre, nommé *Bras Carrero*, avoit été Capitaine d'une Caraque qui avoit peri ſur les Côtes d'Afrique; & la même fortune l'attendoit ſur celle où il étoit remonté. La Chaloupe du Samſon ſauva trois autres perſonnes d'un rang moins conſidérable. L'Amiral & le Mayflower rendirent le même ſervice à deux femmes & à pluſieurs hommes de differentes conditions. Mais tandis qu'on s'empreſſoit à ſecourir les autres, le feu ayant gagné les poudres fit ſauter la Caraque en mille pieces, avec un fracas épouvantable.

Le feu prend à la Caraque.

Déplorable ſort des Portugais.

Malheurs de Velo Pereyra.

Ce malheur arriva le 14 de Juin 1593, à ſix lieues au Sud de Fyal & de Pico. Le petit nombre de Portugais qui furent ſauvés, raconterent que la raiſon qui les avoit empêché de ſe rendre, étoit que la Caraque & toute ſa cargaiſon appartenoit au Roi. Le Capitaine qui avoit fondé l'eſperance de ſa fortune ſur les récompenſes auſquelles il s'attendoit, & qui aſpiroit même à la Vice-Royauté des Indes, avoit mieux aimé perir que de ſurvivre à ſes ambitieux projets. La Caraque étoit d'ailleurs en fort bon état, & capable de défenſe comme le meilleur Vaiſſeau de guerre. Elle avoit augmenté ſon artillerie à Mozambique, de celle de deux autres Caraques qui s'étoient briſées ſucceſſivement ſur cette Côte. Cependant les maladies qui s'étoient répandues dans l'Equipage, à Angola, où l'air eſt toujours fort mauvais, avoient réduits le nombre des Blancs à cent cinquante perſonnes. Mais celui des Négres montoit preſqu'au double. Comme on ne manque point dans ces triſtes accidens de groſſir tout ce qui peut inſpirer de la compaſſion, les Portugais peignirent avec les plus vives couleurs l'infortune de trois Dames, qui balançant entre la néceſſité de perir par le feu, ou de ſe précipiter dans la mer, avoient imploré par leurs cris des ſecours qu'elles ne devoient attendre de perſonne, & ſurpriſes enfin par les flammes, avoient été ſuffoquées & brûlées à la vûe d'une infinité de gens que leur propre peril rendoit comme inſenſibles au déſaſtre d'autrui. Tous les Priſonniers qu'on tira de l'eau furent mis à terre

Raiſonnemens ſur la perte de la Caraque.

Trois Dames ſuffoquées.

dans l'Iſle de Fyal, à la reſerve de Velo Pereira & Bras Carrero, qui furent conduits en Angleterre, & de quelques Négres d'une belle taille que l'Amiral garda pour ſon ſervice. CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Quoique l'attaque des Anglois n'eût pas bleſſé les regles de la guerre, & qu'eux-mêmes, ils euſſent payé leur entrepriſe aſſez cher, l'Auteur ajoure qu'après avoir cauſé inutilement la perte de tant de Malheureux, ils ne devoient pas s'attendre aux faveurs du Ciel dans le reſte de leur voyage. Cette réflexion eſt d'un Chrétien plus que d'un homme de mer. Mais il eſt vrai qu'ayant continué de croiſer juſqu'à la fin du mois, ils rencontrerent le premier jour de Juin un autre Vaiſſeau Eſpagnol d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'ils le prirent d'abord pour le *Saint-Philippe*, Amiral d'Eſpagne. C'étoit encore une Caraque. Après l'avoir ſaluée de quelques volées de canon, ils la firent preſſer de ſe rendre. Mais la voyant diſpoſée au combat, & la mort ou les bleſſures d'une partie de leurs Officiers ne leur donnant pas beaucoup de confiance à l'abordage, ils prirent le parti de ſe borner aux menaces. Le déſordre de leurs trois Bâtimens leur fit perdre auſſi la penſée d'aller plus loin. Ils s'arrêterent quelque tems aux environs de Flores & de Cuervo, pour attendre les Vaiſſeaux des Indes Occidentales. Cette reſſource n'eut pas un ſuccès plus heureux. Enfin les vivres commençant à leur manquer, & n'en pouvant eſperer des Iſles que par des voies qu'ils n'étoient plus en état de tenter, ils tournerent leurs voiles vers Plymouth, où ils arriverent le 28 du mois d'Août.

Les Anglois rencontrent une autre Caraque.

Ils la manquent.

Leur retour.

CHAPITRE XIX.

Voyage infortuné du Capitaine Benjamin Wood vers les Indes Orientales, en 1596.

MALGRE' tant de pertes que les Anglois avoient cauſées à l'Eſpagne & au Portugal, il falloit que ces deux Puiſſances réunies leur paruſſent bien redoutables, puiſque s'amuſant à les braver ſur des Mers ouvertes à tous les Vaiſſeaux de l'Europe, ils différoient encore à les chercher dans celle des Indes, c'eſt-à-dire, dans le lieu même qui excitoit leur jalouſie & leur convoitiſe. Cependant il s'échappoit par intervalle quelques Marchands de Londres, qui s'expoſoient à tous les riſques d'une ſi dangereuſe entrepriſe. En 1596, trois Vaiſſeaux, le *Bear*, le *Bearwhelp* & le *Benjamim*, équippés aux frais de Sir *Robert Dudley*, partirent ſous le commandement du Capitaine *Benjamin Wood*. Les deux autres Capitaines étoient *Richard Allot* & *Thomas Bromfield*. Dans le deſſein de pénétrer juſqu'à la Chine, ils avoient obtenu des Lettres de la Reine Eliſabeth pour l'Empereur de cette vaſte Région; mais la Fortune ſeconda ſi mal leur courage, qu'ils perirent miſerablement dans le cours de leur navigation. Les ſeules lumieres qu'on ait pû ſe procurer ſur leur ſort, viennent d'une Lettre au Roi d'Eſpagne, & à ſon Conſeil des Indes, écrite par le Licentié *Alcazar de Villa Sennar*, Auditeur de la Cour Royale de Saint-Domingue, Juge de la Commiſſion à Porto-Ricco, & Capitaine géneral de

WOOD. 1596.

Départ de trois Vaiſſeaux.

WOOD. 1596. la Nouvelle-Andalouſie. Cette Lettre dattée le 2 Octobre, fut interceptée dans ſon paſſage en Europe, & trouvée par *Purchaſs* entre les Papiers de Hackluyt. Elle ne contient aucun éclairciſſement ſur le cours même du Voyage, ni ſur les accidens qui conduiſirent à l'Oueſt des Vaiſſeaux qui avoient fait voile aux Indes Orientales, ni ſur la nature des maladies qui avoient réduit l'Equipage à quatre Matelots. Elle raconte ſeulement ce qui s'étoit paſſé lorſque ces quatre hommes avoient abordé au Port d'*Utias*.

Eclairciſſement ſur leur ſort.

Les trois Vaiſſeaux Anglois ayant rencontré, ſans qu'il paroiſſe en quel lieu, un Bâtiment Portugais qui revenoit de Goa, s'en étoient ſaiſis ſans réſiſtance. Ils y avoient trouvé un diamant d'une groſſeur extraordinaire, qui étoit deſtiné pour le Roi d'Eſpagne; de l'argent monnoyé, pour la paye d'une Garniſon-frontiere; une grande quantité d'or & d'argent en poudre & en lingots; des pierreries & d'autres marchandiſes précieuſes, qu'ils avoient tranſportées ſoigneuſement ſur leurs propres bords. Mais en leur abandonnant leurs richeſſes, les Portugais leur avoient communiqué une fatale maladie, qui les avoit tous emportés ſucceſſivement, à la réſerve de quatre hommes; *Richard*, *David*, *Thomas* & *Georges*. Ces quatre Malheureux ne ſuffiſant pas pour la conduite du moindre de leurs Vaiſſeaux, avoient pris le parti de ſe mettre dans une Chaloupe, avec des vivres & les plus précieuſes dépouilles des Portugais. Ils ignoroient eux-mêmes dans quelle Mer ils avoient executé cette réſolution. Mais après avoir été long-tems le jouet des flots, ils avoient été jettés dans la petite Iſle d'Utias à trois lieues de Porto-Ricco. Alcazar confeſſe que n'ayant pû tirer d'autres éclairciſſemens des Matelots Anglois, il ne peut rien ajouter à ce préambule; mais il rend compte au Roi de ce qui s'étoit paſſé à ſes yeux & ſous ſon autorité.

Vol qu'ils font aux Portugais, maladie qu'ils en reçoivent.

Les quatre Anglois entrent dans la Riviere d'Utias; & ſans ſçavoir dans quel lieu du Monde ils étoient, le mauvais état de leur Chaloupe les fit penſer d'abord à décharger leurs richeſſes ſur le rivage. Cette précaution étoit ſi néceſſaire, que la Chaloupe s'abîma preſqu'auſſi-tôt dans la Riviere. Ils apperçurent un Pêcheur avec une petite Barque, dont ils ſe ſaiſirent; & comme les proviſions leur manquoient, ils s'en ſervirent pour envoyer Georges à Porto-Ricco. Dom Rodrigue de Fuentes étoit alors ſur le rivage avec cinq autres Eſpagnols. Georges, qui ne put éviter leur rencontre, fut obligé de leur apprendre ſon avanture, & le lieu où il avoit laiſſé ſes Compagnons. Ils s'y rendirent auſſi-tôt, dans une grande Barque, avec la précaution de faire garder Georges au rivage, & de prendre une Lettre de lui, par laquelle il conſeilloit à ſes Compagnons de ſe rendre volontairement. Dom Fuentes trouva bientôt les trois Anglois, & les tréſors qu'ils avoient ſauvés.

Les quatre Anglois entrent dans la riviere d'Utias.

Il partagea leur argent avec les cinq Eſpagnols qui l'accompagnoient; mais il eut l'art de cacher les pierreries, l'or & d'autres choſes précieuſes, à l'exception de quelques balles de ſoye, & d'une certaine quantité de lingots d'argent, qu'ils réſolurent de faire paroître, pour donner quelque couleur au récit de leur hiſtoire. Les Eſpagnols paſſerent quelques jours à Utias dans une grande familiarité avec les Anglois; mais ſouhaitant à la fin d'enſevelir le ſecret de leur avanture, ils prirent le parti de les tuer. Richard & David periterent ainſi par leurs mains. Thomas, plus heureux, trouva le moyen

Cruelle fripponerie d'un Eſpagnol.

moyen de fuir dans les Montagnes. Fuentes, étant retourné à Porto-Ricco, empoiſonna Georges, & fit partir quelques Brigands pour le délivrer de Thomas. Ils le manquerent. Ce malheureux fugitif ſe laſſant bientôt de vivre dans une Iſle déſerte, eut la hardieſſe de ſe livrer aux flots ſur un ſimple tronc d'arbre, & vint ſe préſenter ainſi devant Porto-Ricco, à la ſurpriſe extrême de tous ceux qui le virent arriver. S'étant fait connoître pour un Anglois, il porta ſes plaintes au Juge de la Commiſſion, mais il le trouva prévenu. Fuentes n'avoit pas manqué de donner un tour favorable à ſon avanture. Il avoit raconté au Gouverneur, qu'ayant découvert dans l'Iſle d'Utias quatre Anglois qui avoient refuſé de ſe rendre, il en avoit tué trois, & qu'il leur avoit trouvé quelques marchandiſes dont il s'étoit ſaiſi. Ses Complices avoient atteſté ſon récit avec ſerment. Cependant les accuſations de l'Anglois, & la naïveté de ſes plaintes, parurent capables de balancer leur témoignage. Ils furent arrêtés; & leurs contradictions ſervirent encore à les rendre ſuſpects. Fuentes, quoique gardé par deux Soldats trouva le moyen de rompre ſes chaînes; il ſe retira ſur la Riviere de *Toa*, qui n'eſt qu'à deux lieues de Porto-Ricco, & ſoutenu par le crédit de ſa Famille, il demeura conſtamment dans cette retraite, preſqu'à la vûe de la Ville.

WOOD. 1595.

Etat d'un Anglois dans une Iſle déſerte.

Cependant la crainte du châtiment délia la langue à ſes Compagnons. Ils confeſſerent ce qui leur étoit arrivé dès le premier moment. La mort des Anglois ne paſſa point pour un crime, parce que la guerre étant rallumée entre l'Eſpagne & l'Angleterre, le crédit de la Famille de Fuentes les fit regarder comme des Ennemis tués dans une juſte attaque. Mais leurs tréſors venant d'un Vaiſſeau Portugais, devoient retourner au Tréſor Royal, & cette prétention devint l'unique matiere du procès. Fuentes acheva de ſe mettre à couvert, en reſtituant une partie de l'argent qu'il s'étoit attribué, & faiſant uſage du reſte pour corrompre un de ſes principaux Juges. Mais il proteſta toujours contre la déclaration du Matelot, qui nommoit entre ſes dépouilles le gros diamant deſtiné pour le Roi, pluſieurs autres pierreries, & quantité de poudre ou de lingots d'or. Dans cet intervalle, un de ſes principaux Complices trouva le moyen de s'échapper auſſi de ſa priſon, & ſe ſauva dans l'Egliſe Cathedrale, d'où la Juſtice Séculiere entreprit de le tirer. Cette difficulté fit la matiere d'un nouveau procès, qui traîna fort en longueur; ce qui n'empêcha point que les Priſonniers, pour n'avoir pû reſtituer, à l'exemple de Fuentes, ce qu'ils reconnoiſſoient avoir pris au préjudice du Roi, ne fuſſent condamnés à mort. Mais on ignore quel fut le dénouement des deux procès.

Le crime de Dom Fuentes ſe découvre.

Il ſe met à couvert du châtiment.

Alcazar écrivit en Eſpagne, pour informer de cette affaire la Cour & le Conſeil des Indes; ſa Lettre, comme je l'ai fait obſerver, fut priſe avec le Vaiſſeau qui l'apportoit. Mais le Juge de Porto-Ricco ajoutoit à ſon récit quelques circonſtances qui ne regardent pas moins l'Angleterre, & qu'on ſeroit tenté de rapporter au Voyage du Capitaine Lancaſter, ſi la datte des années pouvoit s'accorder. Il étoit arrivé depuis deux mois, dit Alcazor, un Vaiſſeau Anglois dans un lieu voiſin de Porto-Ricco, qui, après y avoir paſſé quelques jours ſans avoir été découvert par les Eſpagnols, avoit remis de même à la voile. Mais pluſieurs Matelots avoient refuſé de remonter à bord. Ils étoient reſtés ſur le rivage, d'où ils avoient député deux d'entre

Autres circonſtances du même fait.

WOOD. 1595. eux à Porto-Ricco, pour offrir leurs ſervices aux Eſpagnols, en faiſant repréſenter qu'ils devoient être traités civilement, puiſque leurs offres étoient volontaires. Il ne paroît point en effet que le Gouverneur de Porto-Ricco les voulût punir comme des Pirates, ni qu'il les regardât comme des Priſonniers de guerre; mais la plûpart étant Hérétiques, il n'avoit reçu au ſervice du Roi d'Eſpagne que ceux qui faiſoient profeſſion de la Religion Romaine; & la difficulté tomboit ſur les autres, qui étoient au nombre de ſept. Alcazar demandoit au Conſeil des Indes quelle conduite on devoit tenir à l'égard des ſept Proteſtans, qu'on ne pouvoit traiter en Ennemis, & que leur Religion néanmoins rendoit trop odieux & trop ſuſpects pour les recevoir au nombre des Sujets de l'Eſpagne. Il n'expliquoit ni les raiſons qui les avoient portés à quitter leur Vaiſſeau, ni le nom & les vûes de leur Capitaine. Mais ce récit s'accorde parfaitement avec ce qu'on a lû dans la Relation de Lancaſter. La Réponſe du Conſeil des Indes à cette partie de la Lettre d'Alcazar, auroit été plus curieuſe que celle qui regarde Fuentes & les immunités Eccléſiaſtiques.

CHAPITRE XX.

Voyage du Pilote Davis aux Indes Orientales en 1598, ſur un Vaiſſeau Hollandois.

DAVIS. 1598. LES Anglois ont regardé la Relation de *Davis* comme une des principales clefs qui leur ayent ouvert l'entrée des Indes Orienrales, par les nouvelles lumieres qu'elle répandit en Angleterre, & par l'effet qu'elles eurent pour y réveiller l'eſperance & les deſirs. Davis avoit accepté, pour ſervir ſa Patrie, la qualité de Pilote ſur un Vaiſſeau Hollandois qui partoit pour les Indes avec une Commiſſion du Comte *Maurice*. A ſon retour, il ſe hâta d'envoyer de Middelbourg en Zelande les Mémoires de ſon Voyage à Robert, Comte d'Eſſex, avec une Lettre dattée le premier d'Août 1599, que *Purchaſs* a ſoigneuſement conſervée. Il proteſte au Comte d'Eſſex que ſes Mémoires ne contiennent que ce qu'il a vû de ſes propres yeux; mais il lui promet que dans les entretiens qu'il ſe flatte d'avoir bientôt avec lui, il lui communiquera les informations qu'il s'eſt procurées, non-ſeulement ſur les forces & le commerce des Portugais dans les Indes Orienrales, mais ſur le commerce des Nations de l'Inde entr'elles; qu'à l'égard des Poſſeſſions du Portugal, il commenceroit par *Sofala*, qui eſt le premier Etabliſſement des Portugais au-delà du Cap de Bonne-Eſperance; qu'il continueroit de ſuite par *Mozambique*, *Ormuz*, *Diu*, *Goa*, *Coulan*, *Onor*, *Mangalor*, *Cochin*, *Columbo*, *Negapatan*, *Porto-Grande* dans le Royaume de Bengale, *Malaca*, *Macao* dans la Province de Canton à la Chine, & les Iſles *Moluques*. Il obſerve, pour le Commerce, qu'ils trafiquent à *Monomotapa*, à *Melinde*, à *Aden*, à *Cambaye*, ſur les Côtes de *Coromandel*, de *Balagnata* & d'*Orixa*; que le Commerce de *Guzarate*, eſt fort conſiderable; que toutes ces Nations ont des Négocians à *Achin*, Ville de l'Iſle de *Sumatra*; qu'il y a auſſi des Anglois, & une Na-

Mémoires de ce Voyage adreſſés au Comte d'Eſſex.

Détail de Davis.

DAVIS. 1598.

tion nommée *Rumos* (*a*), venue, dit-il, de la Mer Rouge, qui exerce le Commerce à Achin depuis pluſieurs ſiécles; qu'il y vient même des Chinois, qui l'ont traité fort civilement. Pour concluſion, il fait remarquer que les Portugais s'étoient efforcés juſqu'alors de dérober toutes ces connoiſſances aux autres Nations de l'Europe.

Alphabet de la Langue d'Achin.

Davis avoit fait entrer dans ſa Lettre un Alphabet de la Langue d'Achin, avec différens mots de la même Langue, en obſervant qu'elle s'écrit de gauche à droite, ſuivant l'uſage des Hebreux. Il y parle auſſi des Monnoyes du Pays, dont il envoyoit quelques pieces au Comte d'Eſſex; entr'autres, une piece d'or, nommée *Mas*, qui valoit environ neuf ſols & demi d'Angleterre. Les autres étoient de plomb. Celle qu'il nomme *Kamas*, devoit être d'une valeur bien mince, puiſqu'il en falloit ſeize cens pour faire un mas.

La Relation de Davis eſt quelquefois obſcure; mais elle doit être conſidetée comme l'extrait d'un long Journal, qui n'exiſte plus; & qui avoit été compoſé ſans doute à la hâte. On n'oſe louer ſes latitudes, car il ſemble que la plûpart ayent été priſes à bord, il y a peu de fond à faire ſur leur juſteſſe; à la réſerve néanmoins de deux ou trois, où l'on remarque qu'il n'a rien négligé. Il doit paroître fort étrange qu'il ne donne aucune obſervation ſur Achin, quoique ce fût le principal objet de ſon Voyage, & qu'il y eût demeuré ſi long-tems.

Départ de deux Vaiſſeaux Hollandois.

Le *Lion* & la *Lionne*, deux Vaiſſeaux Hollandois, le premier de quatre cens tonneaux, avec cent vingt-trois hommes à bord, l'autre de deux cens cinquante tonneaux, avec cent hommes, partirent de Fleſſingue le 15 de Mars 1598. On doute ſi les Chefs de l'entrepriſe avoient quelque vûe déterminée pour le terme de leur navigation; mais c'étoient trois riches Marchands de Middelbourg, *Mushrom*, *Clark* & *Monaſſ*, qui s'étoient propoſé d'augmenter leur fortune par un nouveau Commerce, & qui avoient confié le principal Commandement de leur flotte au Capitaine *Cornelius Houteman*, après l'avoir muni, contre toutes ſortes de hazards, d'une Commiſſion du Comte Maurice de Naſſau.

Route de la Flotte.

Le 22, ils mouillerent à Totbay, ſur la Côte Méridionale d'Angleterre, d'où ils remirent à la voile le 7 d'Avril; & dès le 20 ils arriverent à la vûe de Porto-Santo. Le 23 ils ſe trouverent à la hauteur de Palma, & le 30 à celle des Iſles du Cap-Verd. Le premier de Mai ils relâcherent à Saint-Nicolas, une de ces Iſles, au ſeiziéme degré ſeize minutes de latitude du Nord. Ils s'y arrêterent juſqu'au 7, pour renouveller leurs proviſions. De-là, ſe livrant à la fortune, qui les conduiſoit, ils s'avancerent juſqu'au ſeptiéme degré de latitude du Sud, preſqu'à la vûe des Côtes du Bréſil. Mais les vents étant devenus ſi variables, qu'il leur fut impoſſible de doubler le Cap Saint-Auguſtin, ils prirent au Nord vers la petite Iſle *Fernando Laronha*, au quatriéme degré de latitude du Sud. Ils y arriverent le 15 de Juin, & l'ancre fut jettée au Nord de l'Iſle, ſur un fond de dix-huit braſſes.

(*a*) Il faut entendre ſous ce nom les Habitans de l'Egypte, qui ont fait partie de l'Empire Romain; comme l'Aſie Mineure & d'autres Provinces, eſt appellée *Rum* par les Orientaux. De-là vient auſſi que les Turcs ſont nommés Rums, & non pas, comme Purchaſs l'a cru, de ce qu'ils ſont en poſſeſſion de Conſtantinople, qui a été nommée la Nouvelle Rome; car le nom de Rum leur étoit donné comme à toutes ces Provinces, avant qu'ils fuſſent maîtres de Conſtantinople.

Digitized by Google

DAVIS. 1598.

Cette Iſle eſt d'une fertilité extrême. Il s'y trouve de l'eau excellente, avec une grande abondance de vaches, de chevres, de porcs, de poules, de bled de Guinée, de melons, d'oiſeaux de mer & de poiſſon de toute eſpece. Il n'y avoit pour Habitans que douze Négres, huit hommes & quatre femmes, que les Portugais y avoient laiſſés pour cultiver la terre. Depuis trois ans, aucun Vaiſſeau n'y avoit abordé. Davis repréſente le ſort de ces douze Solitaires, au milieu de la paix & de l'abondance, comme un état digne d'envie, s'ils avoient été capables d'en connoître & d'en ſentir les avantages. Les Matelots Hollandois n'y furent pas inſenſibles, puiſqu'ils ne s'ennuyerent point de les goûter pendant près d'un mois & demi. Ils partirent le 26 d'Août avec un vent Nord-Eſt, & le dernier jour du mois ils doublerent le Cap Saint-Auguſtin. Le 10 de Septembre, ils paſſerent des lieux dont ils avoient fort appréhendé le danger. Ce ſont les bancs d'*Abrolhes*, qui ſont fort loin dans la mer, vis-à-vis les Côtes du Bréſil, à vingt & un degrés de latitude du Sud.

Iſle de Fernando Laronha, délicieux ſéjour.

Ils n'eurent point de plaintes à faire du tems, juſqu'à la Baye de Saldanna, où ils tomberent le 11 de Décembre. Cette Baye eſt dix lieues au-deſſous du Cap de Bonne-Eſperance. Il n'y avoit point alors de lieu ſur la même Côte où les rafraîchiſſemens s'offriſſent avec plus de facilité & d'abondance. Il s'y trouve trois bonnes Rivieres. Le Commerce y étoit ſi avantageux avec les Habitans, que pour quelques cloux, & pour un morceau de fer, qui ne valoit pas deux ſols, on obtenoit d'eux un mouton gras ou même un bœuf. Davis remarque que les bœufs y ont entre les épaules une maſſe de chair, comme les chameaux l'ont ſur le dos. Au lieu de laine, les moutons ont une eſpece de crin, & leur queue eſt ſi épaiſſe & ſi graſſe, qu'elle peſe juſqu'à douze ou quatorze livres.

Baye de Saldanna.

Habitans, & Animaux de cette Baye.

La couleur des Habitans eſt olivâtre, mais plus foncée que celle des Bréſiliens. Ils ont les cheveux noirs & friſés, comme les Négres d'Angola; mais ils ne ſont pas circoncis. Leur viſage eſt peint de diverſes couleurs. Ils ſont nuds, excepté vers la ceinture, où ils ſe couvrent d'une peau fort courte. Leur chauſſure eſt une ſorte de ſandales, qui ne s'élevent point au-deſſus du pied. La plûpart ſont robuſtes, actifs & extrêmement prompts à la courſe. Leur langage eſt mal articulé. Pour armes, ils ne connoiſſent que les dards. Ils ſont Sujets du grand Empereur de Monomotapa; mais, dans l'éloignement où ils ſont de la Cour, avec ſi peu de liaiſon dans la forme du Gouvernement, leur dépendance n'eſt pas fort gênante. Leur ſenſibilité eſt extrême pour les injures. Quelques-uns d'entr'eux ayant été maltraités par les Hollandois, ils s'abſenterent tous pendant trois jours, qu'ils employerent à répandre l'allarme, par des feux allumés dans toutes leurs Montagnes. Le quatriéme jour, ils revinrent avec quantité de beſtiaux; mais tandis que les Hollandois étoient occupés à les marchander, ils fondirent ſur eux avec tant de furie, qu'ils en tuerent treize. Le Capitaine Houteman ne ſe crut point obligé de riſquer ſa vie pour vanger ſes Matelots. Il leur envoya du Vaiſſeau, des épées, des piques & des mouſquets, dont ils ne ſe trouverent pas plus diſpoſés à faire uſage. Un grand dogue qu'ils avoient avec eux, & qu'ils voulurent lâcher ſur les Sauvages, fit le rétif à ſon tour, comme s'il eût craint de faire honte à ſes Maîtres, en marquant plus de courage. Il ne reſtoit qu'à lever l'ancre après cette fâcheuſe avanture.

Démêlé des Hollandois avec les Négres.

DAVIS. 1599.

On partit le 27; & le dernier jour du mois, on doubla le Cap de Bonne-Eſperance. Le 6 de Décembre, on doubla celui *das Agulhas*, qui forme la pointe la plus Méridionale d'Afrique. Il eſt à trente-cinq degrés de latitude du Sud, & l'Aiguille aimantée n'y reçoit aucune variation. Le 6 de Janvier 1599, on découvrit l'Iſle de Madagaſcar, au-deſſous du Cap *Romano*; mais n'ayant pû le doubler, on employa tout le reſte du mois à gagner la Baye de Saint-Auguſtin, vers le Sud-Oueſt de l'Iſle, & l'on y jetta l'ancre le 3 de Février, à trente-trois degrés cinquante minutes.

Iſle de Madagaſcar.

A l'arrivée des Vaiſſeaux Hollandois, quantité d'Inſulaires ſe firent voir ſur le rivage; mais ils diſparurent au premier mouvement qu'on fit pour débarquer. Leur effroi venoit de quelques inſultes qu'ils avoient reçues peu de mois auparavant d'un Capitaine de Vaiſſeau, qui avoit fait lier un Négre à un poteau, & qui l'avoit tué à coup de fuſil dans cette ſituation. Cependant après avoir refuſé de s'approcher pendant ſept jours, les careſſes qu'on employa pour les gagner, commencerent à faire plus d'impreſſion ſur eux. Ils amenerent quelques vaches, que les Hollandois acheterent; mais ils ſe retirerent auſſi-tôt. Ces Peuples ont le corps bien fait & robuſte. Ils ſont nuds. Leur couleur eſt celle du charbon le plus noir. Leur langage a des ſons fort doux & fort agréables. Ils ont pour armes des demi-piques, garnies de fer, qu'ils entretiennent fort luiſant. Le Pays eſt fertile. Il produit particulierement beaucoup de tamarins, & une ſorte de pois qui croît ſur de grands arbres, & dont les coſſes ont deux pieds de long. C'eſt une nourriture ſaine & de fort bon goût. L'Iſle a des caméleons en grand nombre.

On y relâche.

Caractere des Habitans.

Pendant plus d'un mois qu'on paſſa dans cette Baye, il fut ſi difficile de s'y procurer de la viande, ſoit par le commerce des Habitans ou par la chaſſe, que les Hollandois en partirent affamés, après l'avoir nommée la Baye des Famé-liques. Ils mirent à la voile le 14 de Mars. Le 29, ils arriverent aux Iſles de Comorre, qui ſont au nombre de cinq; *Mayotta*, *Auſuame*, *Magliaglio*, *San-Chriſtophoro* & *Spirito-Santo*. Leur poſition eſt entre douze & treize degrés de latitude du Sud. Houteman choiſit celle de Mayotta, pour y aborder le 30, près d'une Ville dont les Habitans s'empreſſerent beaucoup de venir au-devant de lui, & de lui apporter des proviſions. Ils l'inviterent à deſcendre ſur le rivage. Le Roi de l'Iſle vint l'y recevoir, avec un cortege fort galant, & trois timbales qui marchoient devant lui. Il étoit vêtu d'une longue robbe de ſoye brodée; & toute ſa ſuite ne portoit pas des habits moins riches, de la forme à peu près de ceux des Turcs. Après avoir fait une réception fort gracieuſe au Capitaine Hollandois, ce Prince lui donna une Lettre de recommandation pour la Reine d'Auſuame; car cette Iſle étoit alors ſans Roi.

On arrive aux Iſles de Comorre, & l'on y eſt bien reçu.

La flotte mouilla le 19 au Port (*a*) d'Auſuame, devant la Ville de *Demos*, dont les ruines annoncent ſon ancienne force & ſon ancienne grandeur. Ce qui reſte, forme encore une fort belle Ville. Toutes les maiſons ſont bâties de belles pierres, liées avec du ciment. La plus grande partie des murs eſt abattue; mais les endroits qui ſubſiſtent ſont d'une épaiſſeur extraordinaire. La Reine ne fit point l'honneur aux Hollandois de les admettre à l'Audience, quoi-

Reine d'Auſuame, & ſon Iſle.

(*a*) D'autres écrivent *Anſuame*, *Anzoane*, & *Anjuan*. Les Anglois par corruption appellent cette Iſle *Joanna*.

DAVIS. 1599.

qu'elle la donne publiquement à ſes Sujets. Ils ne purent même trouver l'occaſion de la voir ; mais elle les fit traiter avec beaucoup de politeſſe & d'amitié.

Caractere des Habitans des Iſles de Comorre.

Les Habitans des Iſles de Comorre ſont noirs ; leurs cheveux ſont doux comme ceux des Indiens. Leur Religion eſt le Mahometiſme. Il n'y a point de Nation voiſine qui ſoit auſſi guerriere, ni mieux armée. Ils ont l'épée, le poignard, des arcs, des fleches, des lances, des dards & des boucliers. Leurs Iſles ſont agréables & fertiles. Elles produiſent du riz, des vaches, des moutons & des chévres ; beaucoup de volaille ; des cocos, des oranges, des citrons, & d'autres ſortes de fruits. L'Auteur ne put être informé des autres richeſſes du Pays, quoiqu'il y trouvât des Marchands de l'Arabie & de l'Inde. Mais il remarqua que le Peuple étoit paſſionné pour le fer, les armes & le papier.

Houteman fit lever l'ancre le 28. On traverſa les Iſles de *Maſcarenhas*, ſans craindre le danger des ſables de *Almirante* ; & la navigation n'ayant pas ceſſé d'être favorable, on tomba le 23 de Mai à la vûe des Iſles *Maldives*. Ces Iſles ſont ſi baſſes & ſi couvertes de cocos, que la perſpective n'offre que de la verdure. Ayant jetté l'ancre à quelque diſtance, on vit paſſer quantité de Barques Indiennes, que rien ne put engager à s'approcher. Le Capitaine prit enfin le parti d'en faire arrêter une. Elle étoit fermée comme nos Bateaux couverts, & l'on y trouva un Gentilhomme Indien avec ſa femme. Il étoit vêtu de toile très-fine, à la maniere des Turcs. Il portoit aux doigts pluſieurs bagues précieuſes. Sa phiſionomie étoit douce, ſa contenance modeſte, & ſon langage gracieux. Le Capitaine ne pouvant douter, ſur cette peinture, que ce ne fût un homme de qualité, paſſa dans ſa Barque, pour faire quelques civilités à ſon épouſe. Ce ne fut pas ſans peine qu'il obtint la liberté de la voir. Elle ſe découvrit enfin le viſage, ſans ſe lever, & ſans prononcer une parole. Houteman, moins reſpectueux pour ſes bijoux, ouvrit une caiſſe, dans laquelle il trouva quelques diamans & de l'ambre-gris. L'Auteur ignore ce qui fut enlevé à la Dame Indienne ; mais elle parut peu ſenſible à cette perte, & ſon mari laiſſa voir encore moins d'altération ſur ſon viſage. Il étoit noir & d'une taille médiocre. Davis ne put diſtinguer le nombre des Iſles, mais il apprit qu'on en compte (*a*) onze mille.

Iles Maldives.

Homme de qualité de cette Iſle, que les Hollandois prennent avec ſa femme.

Le 27, les Hollandois virent arriver à bord un Vieillard qui parloit un peu la Langue Portugaiſe. Il ſembloit que la ſeule curioſité l'amenât ; mais après avoir reçu quelques préſens, dont l'eſperance avoit été ſon premier motif, il offrit ſes ſervices au Capitaine pour lui ſervir de Pilote au travers des Iſles. Il conduiſit la flotte par le véritable Canal, qui ſe nomme proprement *Maldivia*, à quatre degrés quinze minutes de latitude du Nord. Là, Davis reconnut que l'Aiguille avoit dix-ſept degrés Oueſt de variation. Il étoit fort dangereux de manquer ce Canal, & ſans ceſſe il y paſſe un grand nombre de Vaiſſeaux Indiens.

Canal des Maldives.

La flotte Hollandoiſe tomba le 3 de Juin ſur la Côte de l'Inde au huitiéme degré quarante minutes de latitude du Nord. Après avoir rangé quelque tems le rivage, elle doubla le Cap de Comorin, d'où elle tourna droit vers Sumatra. Le 13, elle en découvrit les Côtes, au cinquiéme degré quarante-

(*a*) C'eſt ſans doute une erreur ou une exagération ; mais il eſt vrai que le nombre des petites Iſles eſt fort grand.

huit minutes de latitude ; &, le 21, elle mouilla l'ancre au Port d'Achin, ſur un fond de douze braſſes. DAVIS. 1599.

Les Hollandois trouverent dans le Port d'Achin quelques Barques d'Arabie & de Pegu, qui venoient chercher du poivre ; mais ils y virent avec moins de ſatisfaction trois ou quatre petits Bâtimens Portugais, dont l'arrivée récente leur parut de fort mauvais augure. Cette petite flotte étoit commandée par *Dom Alphonſe Vincent*, qui étoit parti de Malaca ſur le bruit de leur Voyage, pour s'efforcer d'interrompre leur Commerce. Cependant les Habitans du lieu s'empreſſerent de les recevoir civilement. Les Officiers du Roi vinrent meſurer leurs Vaiſſeaux, & prendre le compte des hommes & de l'artillerie. Houteman fit partir avec eux deux de ſes gens, avec les préſens qu'il deſtinoit pour le Roi. C'étoit un miroir, un verre à boire & un bracelet de corail. Ce Prince renvoya les deux Députés, vêtus à la mode du Pays, avec des aſſurances de paix & d'amitié. Les H. Pandois arrivent à Achin.

Cependant le lendemain, à minuit, le Roi fit demander aux Hollandois leur Capitaine, en leur envoyant un de ſes Officiers pour ôtage. Houteman ne réſiſta point à cette propoſition. Il ſe préſenta au Roi, qui le reçut avec beaucoup de douceur, & qui lui promit une liberté entiere pour ſon Commerce. Il joignit à cette promeſſe une faveur extraordinaire dans cette Cour. C'eſt le préſent d'une ſorte de poignard qui n'a ni garde, ni pommeau, mais dont la poignée eſt d'un métal précieux, orné de pierreries. La Loi condamne à mort ceux qui oſent le porter ſans l'avoir reçu du Roi. Celui qui eſt honoré de ce noble préſent, a le droit de prendre toutes ſortes de vivres & de proviſions ſans rien payer, & de traiter tout le monde en Eſclave. Houteman rapporta de la Ville un eſſai de poivre, & ſe loua beaucoup des bontés du Roi. Mais il apprit au petit nombre d'Anglois qu'il avoit à bord, que ce Prince lui avoit demandé s'il étoit de leur Nation, & qu'apprenant qu'il n'en étoit point, il s'étoit emporté à quelques diſcours peu favorables pour l'Angleterre, juſqu'à dire qu'il auroit voulu pour mille pieces d'or que le Capitaine n'eût point amené un ſeul Anglois. Quelques jours après, les Facteurs de la flotte deſcendirent à terre avec leurs marchandiſes, & ſe rendirent dans une maiſon que le Roi leur avoit fait préparer. Premiere Audiance que les Hollandois ont du Roi.

Pendant que le Commerce s'exerçoit mutuellement avec beaucoup de tranquillité & de bonne foi, le Capitaine continua de paroître aſſiduement à la Cour, & d'y recevoir du Roi les mêmes careſſes. Un jour ce Prince lui déclara que les Portugais n'épargnoient rien pour le perdre dans ſon eſprit ; mais lui promettant de ne pas lui ôter ſon amitié, il lui donna pour gage de ſa parole une bourſe remplie d'or. Dans cette occaſion, il lui demanda encore s'il étoit vrai qu'il fût Anglois, comme les Portugais l'en avoient aſſuré. Houteman proteſta qu'il ne l'étoit point ; mais étant preſſé d'avouer du moins s'il n'avoit pas quelque Anglois ſur ſa flotte, il répondit, pour éluder cette queſtion, que s'il en avoit quelques-uns, c'étoient des Anglois qui avoient reçu leur éducation en Hollande. Le Roi lui dit qu'il avoit entendu parler de l'Angleterre, mais qu'il ne connoiſſoit point la Hollande ; & pour comble de mortification, raconte l'Auteur, il ajoûta que malgré la haine qu'on lui avoit inſpirée contre les Anglois, il ſouhaitoit de voir quelqu'un de cette Nation. Cet entretien finit par une propoſition fort étrange, que le Roi fit au Capitaine ; Exercice du Commerce. Mauvaiſe opinion que le Roi d'Achin avoit des Anglois.

DAVIS. 1599. il lui demanda ſon aſſiſtance contre le Roi de *Jahor*, avec lequel il étoit en guerre, en lui promettant pour ce ſervice ſon entiere cargaiſon de poivre. Houteman, incertain de ce qu'il devoit répondre, ſe réduiſit à des proteſtations générales de zèle & d'attachement.

Il ſe paſſa quelques jours, au bout deſquels le Roi parut mécontent qu'après la déclaration qu'il avoit faite au Capitaine, aucun Anglois ne ſe fût encore préſenté devant lui. En effet, Davis & Tomkins, les deux ſeuls Anglois qui fuſſent ſur la flotte, y avoient été retenus juſqu'alors, ſous prétexte que les premiers diſcours du Roi devoient donner quelque défiance pour leur ſûreté. Mais Houteman s'étant apperçu que la Cour ſe refroidiſſoit pour lui, juſqu'à le ſoupçonner de vouloir partir ſecrettement, pour ſe délivrer de l'engagement où il étoit entré avec le Roi, ſe hâta de conduire Davis au Palais.

Davis eſt demandé par le Roi. A la vérité ce Prince mit beaucoup de réſerve & de froideur dans ſon premier accueil. Il parloit aſſez bien la Langue Portugaiſe, qui étoit familiere à Davis. La converſation dura quelque tems ſans s'échauffer beaucoup; mais Davis ayant rappellé toutes les forces de ſon eſprit pour la rendre agréable & intéreſſante, elle fit tant d'impreſſion ſur le Roi, qu'après l'avoir prolongée plus d'une heure, il fit appeller ſon *Scha Bandar*, qui revêtit Davis par ſon ordre d'une robbe de toile des Indes, lui ceignit la tête d'un linge roulé, & lui mit une écharpe brodée d'or. On lui offrit enſuite des rafraîchiſſemens, & le Roi lui fit l'honneur de boire un verre d'eau-de-vie à ſa ſanté. La vaiſſelle étoit d'or ou de porcelaine: mais il fallut manger à terre & ſans ſerviettes, ſuivant l'uſage du Pays. La converſation continua ſur l'Angleterre, ſur la Reine & ſon Miniſtre, & particuliérement ſur la guerre des Anglois contre l'Eſpagne, dont le Roi marqua d'autant plus de ſurpriſe & d'admiration, que juſqu'alors il avoit regardé le Roi d'Eſpagne comme le Monarque abſolu de toute l'Europe.

Faveurs qu'il reçoit de ce Prince.

Le lendemain Davis reçut une nouvelle invitation pour retourner à la Cour. On le fit monter ſur un élephant, & quelques Officiers nommés par le Roi, lui firent voir la Ville & les Cours du Palais ſur cette monture. Cette promenade fut ſuivie d'un feſtin où l'on but & l'on mangea exceſſivement. Le même jour, il rencontra un Marchand Chinois qui parloit fort bien la Langue Eſpagnole, & de qui il tira diverſes informations d'importance. La Ville eſt remplie de Négocians étrangers, de la Chine, de l'Arabie, de Guzarate, de Bengale, de Pegu, & d'un grand nombre de Portugais. Chaque Nation a ſon quartier. Mais le Capitaine Hollandois ne goûta point cette liaiſon de Davis avec un Chinois, & lui ordonna de retourner à bord.

Marchands étrangers établis à Achin.

Houteman s'étoit déterminé, de l'avis de ſon Conſeil, à donner au Roi le ſecours qu'il avoit demandé contre ſes Ennemis; avec la réſolution néanmoins de ne pas trop s'engager dans une guerre qui touchoit ſi peu les Hollandois, & d'attendre même que ce Prince renouvellât ſes inſtances. Le premier de Septembre, il vit arriver à bord un Officier qui le preſſa de diſpoſer ſes gens & ſon artillerie, pour aller battre la Ville de Jahor. Mais on ne s'imagineroit pas que ce projet n'étoit qu'un artifice; & qu'après avoir traité ſi favorablement les Hollandois, le Roi d'Achin ne penſoit qu'à les faire égorger. L'Auteur n'explique point ce qui avoit été capable d'alterer ſubitement

Artifice du Roi d'Achin.

ſubitement les diſpoſitions de la Cour; mais il laiſſe entrevoir que la Flotte de Hollande, s'étant bornée au commerce, ſans avoir donné le moindre ſujet de mécontentement aux Indiens, on ne peut attribuer ce changement qu'aux pratiques ſecrettes des Portugais. DAVIS. 1599.

Les Officiers du Roi, pour mieux déguiſer leur trahiſon, firent ſortir de la riviere tous les Bâtimens & les Pares du Pays, chargés de Soldats armés, qui devoient ſervir comme de guides aux deux Vaiſſeaux de Hollande. Dans le mouvement de ces préparatifs, le Secretaire du Roi, & le Scha Bandar ſe rendirent ſur les deux bords Hollandois avec un cortége de Soldats bien armés, ſous prétexte d'y traiter l'Equipage avant que de partir pour la guerre. Ils y avoient fait porter en effet toutes ſortes de rafraîchiſſemens, mais ſur-tout une liqueur du Pays, qui, par le mêlange d'une certaine ſemence, a la force de troubler preſque tout d'un coup l'imagination juſqu'à faire voir les objets tout différens de ce qu'ils ſont en eux-mêmes, & qui devient un poiſon mortel lorſqu'elle eſt priſe avec excès. Malgré la confiance établie ſur tant de témoignages de paix & d'amitié, une juſte prudence fit prendre aux Hollandois la précaution de s'armer. Cependant leurs ſoupçons ne tombant point ſur la liqueur, ils en burent avidement. Lorſqu'elle eut commencé à produire ſon effet, les Indiens, ſur un ſignal qu'ils ſe donnerent des deux Vaiſſeaux, tirerent leurs armes & firent main-baſſe ſur tout ce qui étoit autour d'eux. Le Capitaine Hollandois, & pluſieurs autres furent tués dans cette attaque imprévue. Tout le reſte auroit eu le même ſort, ſi la grandeur du péril n'eut diſſipé les vapeurs de l'yvreſſe, dans ceux du moins qui avoient bû avec plus de ménagement. Davis & Tomkins furent du nombre, avec un François qui étoit auſſi de la Flotte. Ils exciterent les autres par les reproches de l'honneur & par la conſidération du danger. Les Indiens ſurpris de leur voir reprendre leur ſang-froid & leurs forces, n'entreprirent point de réſiſter, & firent voir au contraire par leur fuite, que la lâcheté accompagne toujours la trahiſon. Ceux qui ne purent gagner leurs Batques furent tués ſur les ponts ou précipités dans l'eau. Le Secretaire & le Scha Bandar périrent des premiers. Davis ayant fait couper auſſi-tôt les cables de ſon Vaiſſeau s'approcha de l'autre, où les Hollandois avoient été beaucoup plus maltraités; & faiſant jouer auſſi-tôt ſon artillerie, il jetta tant de conſternation parmi les Indiens qui oſoient encore attaquer ou ſe défendre, qu'ils ſe jetterent tous dans les flots, ſans que les Soldats armés qu'ils avoient dans leurs Pares, euſſent la hardieſſe de s'avancer pour les ſecourir. Ce fut une conſolation pour les Hollandois de voir leurs ennemis fuir à la nage, & la plupart périr en fuyant, des coups de mouſquets qu'on leur tiroit des deux bords. Un Indien, qui s'étoit caché dans le tumulte, ſortit tout d'un coup de ſa retraite, pour ſe jetter apparemment dans les flots, & rencontrant Tomkins, il le bleſſa dangereuſement; mais tandis qu'ils luttoient enſemble, Davis, qui ſurvint, tua le perfide d'un coup d'épée.

Trahiſon contre les Hollandois.

Maſſacre des Hollandois.

Ils ſe ſauvent du péril.

Le Roi d'Achin s'étoit cru ſi ſûr du ſuccès de ſa trahiſon, qu'il étoit venu ſur le rivage pour jouir du ſpectacle. Sa fureur fut égale à ſa honte en voyant fuir ſes gens, & ſes eſpérances renverſées. Il fit couper la tête ſur le champ à tous les Hollandois qui étoient à terre, n'en exceptant que huit, qui furent réſervés pour l'eſclavage en faveur de leur jeuneſſe & de leur taille. Toutes

Le Roi d'Achin fait couper la tête à pluſieurs Hollandois.

DAVIS. 1599.

les marchandiſes qui avoient été tranſportées à terre, celles que les Facteurs avoient achetées des Habitans & qu'on n'avoit point encore eu le tems de charger ſur les deux Vaiſſeaux, la Pinace & une Chaloupe, qui étoient au rivage ſans Matelots pour les garder, tomberent entre les mains des Ennemis. Il périt dans cette occaſion ſoixante-huit Hollandois, en y comprenant le Capitaine & ceux qui reçurent la mort à terre par l'ordre du Roi. Les deux Vaiſſeaux ſortirent auſſi-tôt du Port, moins par la crainte des Indiens, qui n'oſerent s'en approcher, que par celle des Portugais, qui avoient obſervé tranquillement juſqu'alors quel ſeroit le ſuccès de leurs intrigues. Ils ne firent aucun mouvement pour troubler la retraite des Hollandois; aſſez contens ſans doute de leur avoir cauſé tant d'inquiétude, & de leur avoir ôté l'eſpérance de pouvoir retourner dans cette Cour.

Cargaiſon des Hollandois.

Houteman, pendant le ſéjour qu'il y avoit fait, n'avoit pas laiſſé de charger cent quarante tonneaux de poivre; ce qui confirme encore que les diſpoſitions du Roi avoient d'abord été favorables, & qu'elles n'avoient changé que par les mauvaiſes impreſſions dont on l'avoit rempli. Dans le peu de jours que Davis avoit paſſé parmi les Indiens, il s'étoit attaché à connoître le Pays. L'Iſle de Sumatra eſt riche & fertile. Elle produit quantité d'excellens fruits, & du bois excellent pour la conſtruction des Vaiſſeaux; mais elle n'a pas d'autre grain que le riz, dont les Habitans font leur pain. Il s'y trouve des mines d'or & de cuivre, des baumes précieux; des gommes, des rubis, des ſaphirs, quantité d'indigo & d'autres biens d'un grand prix. Le poivre y eſt en ſi grande abondance, qu'il fournit tous les ans à la cargaiſon de vingt Vaiſſeaux, & qu'on en tireroit beaucoup davantage ſi l'induſtrie des Habitans répondoit à la fertilité du Pays. Il croît comme le houblon, d'une racine qui ſe plante, & qui s'éleve à l'appui d'une longue perche, autour de laquelle il s'entortille. Le fruit pend en grappes de trois pouces de longueur, & d'un pouce de groſſeur. Chaque grappe porte environ quarante grains. Outre les mineraux & les végetaux, l'Iſle de Sumatra eſt remplie d'animaux utiles, tels que le cheval, le bœuf, la chévre, le porc, l'élephant & le bufle, qui eſt employé à labourer la terre. L'air d'ailleurs y eſt ſain & tempéré. Une douce roſée & des pluies fécondes y ſont des préſens réguliers de la nature.

Productions de l'Iſle de Sumatra.

Etat de cette Iſle & ſa diviſion.

L'Iſle eſt diviſée en quatre Royaumes, *Achin*, *Pidor*, *Manankabo*, & *Aru*. Les trois derniers ſont Tributaires d'Achin; mais le Roi d'Aru, ſoutenu de celui de *Jahor*, avoit ſecoué le joug de la ſoumiſſion. Davis n'entendit parler que de cinq Villes principales, *Achin*, *Pidor*, *Paſem* ou *Piſan*, *Daja*, & *Manankabo*. La ſituation d'Achin eſt dans un bois, dont la Ville eſt ſi couverte, qu'on ne l'apperçoit qu'en y entrant. Elle eſt fort grande, mais ſans ordre & ſans uniformité. Les maiſons y ſont bâties ſur des piliers de huit ou neuf pieds de haut; les murs & les toîts ne ſont que de bois, revêtus de nattes. Le nombre des Habitans eſt ſi grand, que les principales rues & les Marchés paroiſſent tous les jours autant de foires. On ſe plaint du Port, dont l'entrée n'a pas plus de ſix braſſes de fond; quoiqu'on trouve enſuite vis-à-vis du Château un fort beau baſſin, où les Vaiſſeaux peuvent être à l'ancre ſur dix-huit braſſes. Ce Château eſt une des plus étranges Forteresſes du monde. Il conſiſte dans un terre-plain flanqué de murs, ſans aucune autre fortification.

Situation d'Achin.

Le Roi d'Achin ſe nommoit *Sultan Aladin*. On ne lui donnoit pas moins de cent ans. Sa ſanté paroiſſoit encore admirable, mais il étoit d'une groſſeur exceſſive. Dans ſon origine il avoit exercé le métier de Pêcheur. Sa valeur & ſa conduite l'avoient élevé par degrés, ſous le régne précédent, à la dignité d'Amiral; & ſes ſervices, dans une guerre importante, le rendirent ſi cher au Roi, que ce Prince lui fit épouſer une de ſes plus proches parentes. L'héritage de la Couronne devoit tomber ſur une Princeſſe, fille unique du Roi. Elle fut mariée au Roi de Jahor, de qui elle eut un Fils, qui fut envoyé à Achin pour y être élevé par ſon grand-Pere maternel. Après la mort de ce vieux Monarque, l'Amiral qui commandoit alors toutes les forces de l'Etat par mer & par terre, prit le jeune Prince ſous ſa protection. La nobleſſe ayant entrepris de s'y oppoſer, il fit donner la mort à mille des principaux Seigneurs, à la place deſquels il ſubſtitua des gens de la plus baſſe extraction. Alors ſon ambition ne connut plus de bornes. Il maſſacra l'Héritier du Trône, & ſe fit proclamer Roi par le droit de ſa femme. Depuis plus de vingt ans, il étoit en guerre contre le Roi de Jahor, pour ſoutenir ſon uſurpation.

DAVIS. 1599.

Fortune du Roi d'Achin.

Son Palais eſt ſitué à un demi-mille de la Ville, ſur le bord de la Riviere. Il eſt bâti comme les autres maiſons, mais il s'éleve beaucoup plus. On traverſe trois grandes cours, pour arriver à l'appartement du Roi. Ce Prince reçoit ſes Sujets ſans en être vû. Il les voit, leur parle & reçoit leurs plaintes ou leurs prieres; mais il leur accorde rarement la faveur de le voir à découvert. Les murs du Palais ſont couverts de nattes. Cependant on les tend quelquefois de drap d'or, ou de velours, ou de damas. Le Roi, & tous ceux qui paroiſſent devant lui, ſont aſſis à terre les jambes croiſées, comme nos Tailleurs. Il porte quatre poignards enrichis de diamans, deux par devant & deux par derriere, & un cimeterre appuié ſur le genou. Environ quarante femmes, qui ſont continuellement derriere lui, s'occupent, les unes à le rafraîchir avec des évantails, d'autres à lui eſſuyer le viſage avec des mouchoirs, d'autres à lui préſenter de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs, d'autres, à chanter des chanſons fort agréables.

Son Palais & ſon faſte.

La paſſion dominante du Roi étoit de boire & de manger. Il paſſoit à table les jours & les nuits; & lorſqu'il avoit l'eſtomach rempli, il prenoit du bétel (*a*). Cette drogue qui eſt fort en uſage dans les Indes Orientales excite beaucoup à cracher & renouvelle vivement l'appétit. Dans la même vûe, il alloit ſe baigner ſouvent dans la Riviere, où il avoit fait préparer un lieu particulier pour ſon uſage. Le bétel ſert auſſi à rendre les dents noires, & c'eſt une beauté parmi les Indiens.

Paſſions de ce Prince.

Betel & ſon uſage.

Une marque de reſpect à laquelle on eſt obligé en s'approchant du Roi, c'eſt de ſe mettre les jambes & les pieds nuds, en ôtant ſes bas & ſes ſandales à la porte de ſa chambre. On s'avance enſuite les bras levés, & les mains jointes au-deſſus de la tête, en baiſſant le corps, & prononçant le mot *doulat*; après quoi l'on s'aſſied, les jambes croiſées, ſans aucune autre cérémonie. Les plaiſirs du Roi conſiſtent, avec ceux de la table, à vivre au mi-

Cérémonies d'Achin.

(*a*) La maniere d'accommoder cette drogue eſt de prendre des feüilles de Bétel, dont on enveloppe un morceau de noix d'Areka, l'ayant ſaupoudré auparavant de poudre de chaux de coquille, & on le mâche enſuite.

DAVIS. 1599.

lieu de ſes femmes & à voir des combats de coqs. A ſon exemple, ſes Sujets ſont leurs délices des mêmes amuſemens.

Gouvernement.

L'Etat eſt gouverné par cinq principaux Miniſtres, avec leurs Officiers inférieurs, auſquels ſont joints le Sécretaire & quatre *Scha Bandars*. L'autorité du Roi eſt ſi deſpotique, qu'il eſt le maître abſolu de la vie & des biens de ſes Sujets. Les châtimens ordinaires de ſa juſtice, ſont de faire couper les pieds & les mains aux Criminels, ou de les bannir dans une Iſle nommée *Polouay*. Ceux qu'il condamne à mort ſont empalés, ou déchirés par les éléphans. Outre les Priſonniers qui ſont enfermés dans des cachots, il y en a toujours un grand nombre qui jouiſſent de la liberté de marcher dans la Ville avec les fers aux mains.

Femmes du Pays.

Les femmes du Roi ſont preſque l'unique Conſeil de ce Prince. D'un grand nombre de belles Indiennes qui portent ce titre, il y en a trois auſquelles il eſt lié par des cérémonies de Religion, & toutes les autres ne ſont que des Concubines. Elles ſont gardées dans des lieux où les yeux des hommes ne pénétrent jamais. Outre celles qu'il a le pouvoir de choiſir dans ſes propres Etats, les Marchands Arabes lui amènent des Eſclaves de tous les Pays où s'étend leur Commerce. Ainſi toutes les Nations de l'Orient ſervent à l'entretien de ſon incontinence, & les ſommes qu'il y employe ne ſont pas une des moindres dépenſes de l'Etat. La modeſtie & la ſoumiſſion ſont des vertus ſi néceſſaires pour celles qui ont une fois l'honneur de lui plaire, qu'une faute legere eſt quelquefois punie de mort. Ainſi ce qui ſembleroit devoir ſervir à les rendre plus libres & plus indépendantes, ne fait qu'augmenter leur ſervitude. Une Eſclave ne peut être reçue parmi les Concubines du Roi, ſi elle a été expoſée en vente à d'autres yeux que les ſiens, & le Marchand qui oſeroit la préſenter ſeroit puni de mort. Bien moins peut-elle aſpirer à la qualité de Reine, ou de femme avec les cérémonies de la Loi. On comptoit entre les actions tyranniques du Sultan Aladin, de s'être fait amener par un Seigneur de ſa Cour une belle Eſclave dont on lui avoit vanté les charmes. Il prit pour elle une vive paſſion, quoiqu'elle eût ſervi pendant quelques années aux plaiſirs d'une autre, & le regret de ne l'avoir pas eu dans ſa fleur alluma ſi furieuſement ſa jalouſie, qu'il fit donner la mort à celui qui s'en étoit privé pour lui plaire. Enſuite le dégoût ayant ſuivi de près cette brutale paſſion, il fit mourir auſſi l'Eſclave, pour la punir de l'aſcendant qu'elle avoit pris ſur lui.

Eſclaves concubines.

Leurs occupations, & ſort de leurs enfans.

L'occupation des femmes, dans leur retraite, eſt d'apprendre le chant, la danſe, & d'autres exercices qui peuvent les rendre agréables à leur Tyran. Leurs enfans ſont élevés loin d'elles, ſans avoir jamais l'occaſion de revoir leur mere; & le ſeul avantage qu'ils tirent de leur naiſſance eſt d'être employés dans les occaſions les plus périlleuſes de la guerre, parce qu'on leur ſuppoſe plus de zéle & de fidélité pour la gloire ou l'intérêt du Roi. Les filles ſont mariées aux principaux Seigneurs du Royaume. Ces deux uſages ne regardent néanmoins que les enfans des Concubines; car ceux qui naiſſent des trois femmes du Roi, étant deſtinés ſuivant l'ordre de leur naiſſance à l'héritage de la Couronne, ſont élevés avec plus de diſtinction; & les filles de ces trois mariages, épouſent ordinairement les Rois ou les Princes voiſins.

Freres du Roi d'Ormus.

Le Sultan Aladin, dans le remord, ou du moins dans les allarmes de ſon

uſurpation, entretenoit dans ſes Ports cent Galétes, dont quelques-unes pouvoient porter juſqu'à quatre cens hommes; mais ſans pont, ſans artillerie, & peu différentes de nos Barques plattes. Leurs rames ont la forme d'une pelle, d'environ quatre pieds de longueur; elles ſont ſi legéres qu'on ne s'en ſert qu'avec la main, ſans les appuyer ſur le bord de la Galére. C'étoit avec cette Flotte que le Roi d'Achin tenoit ſes voiſins & ſes Tributaires dans la crainte & la ſoumiſſion. Son Amital étoit une femme, parce qu'il ne trouvoit pas d'hommes à qui il oſât donner ſa confiance. Ses principales forces de terre conſiſtoient dans ſes éléphans. Les armes du Pays ſont l'arc, les fléches, les javelines, l'épée & le bouclier. L'artillerie du Roi étoit nombreuſe, & la plûpart des piéces étoient de fonte; mais elles étoient ſans affût; de ſorte que ſe tirant à terre, elles produiſent peu d'effet lorſqu'elles ne ſont pas ſur quelque endroit élevé, tel que j'ai repréſenté le Château, ou la Platte-forme du Port. DAVIS 1599.

La Religion du Royaume d'Achin eſt le Mahométiſme. On y éleve les enfans avec ſoin, & les Ecoles y ſont en grand nombre. Davis aſſure qu'Achin a ſon Archevêque & d'autres dignités Eccléſiaſtiques. Mais c'eſt un nom qu'il emprunte apparemment de la Religion Chrérienne, pour ſignifier le Chef des Prêtres Muſulmans. Il parle auſſi d'un Prophête, qui jouiſſoit alors d'une gloire & d'une diſtinction extraordinaire, parce qu'on lui attribuoit tous les dons du Ciel. Religion de l'Iſle de Sumatra.

Dans le lieu deſtiné à la ſépulture des Rois, chaque tombeau eſt orné de deux maſſes d'or (*a*), l'une à la tête, & l'autre aux pieds, qui doivent peſer enſemble au moins cinq cens livres. Elles ſont travaillées aſſez curieuſement. Davis ſe procura la vûe de deux de ces maſſes, qu'on préparoit d'avance pour le tombeau du Roi régnant. Elles peſoient le double des autres, c'eſt-à-dire mille livres, & les diamans y étoient prodigués. Davis n'épargna rien pour ſe faire conduire au lieu des ſépultures; mais il ne put obtenir que ſa curioſité fut ſatisfaite. Richeſſes des Tombeaux des Rois.

Le peuple d'Achin eſt entiérement livré au Commerce. Il entend fort bien les affaires, & les enfans s'y forment dès leurs premieres années. La Ville ne manque point d'Artiſans. Il s'y trouve un grand nombre d'Orfévres, de Fondeurs, de Tiſſerands, de Tailleurs, de Chapeliers, de Potiers, de Diſtillateurs d'Arrak, c'eſt-à-dite, d'une ſorte d'eau-de-vie qui eſt faite de riz; de Couteliers & de Serrutiers. Chaque Famille a ſa ſépulture particuliere. L'uſage eſt de placer la tête du Mort vers la Mecque. Deux piertes, qui ſont aux deux extrêmités du tombeau, contiennent des inſcriptions, en forme d'épitaphes, & des figures d'un travail curieux. Arts connus & exercés à Achin.

Achin eſt ſans ceſſe remplie de Marchands étrangers, de la Chine, de Bengale, de Pegu, de Java, de Coromandel, de Guzarate, d'Arabie, &c. Les Habitans prétendent que c'eſt dans cette Ville que Salomon envoyoit ſes Flottes, & que le nom d'Ophir s'eſt changé, par la longueur du tems, en On croit que Sumatra étoit l'Ophir de Salomon.

(*a*) Ce fait ſe trouve confirmé dans l'Ouvrage intitulé, *l'Aſie Portugaiſe*. L'Auteur raconte qu'en 1521, Georges de Brito ayant abordé ſur la Côte d'Achin, avec une Flotte de ſix Vaiſſeaux, & de trois cens hommes, fut informé par un Portugais ingrat, que le Roi d'Achin avoit reçu favorablement après un naufrage, qu'il y avoit une grande quantité d'or aux tombeaux des Rois du Pays. Après avoir fini quelques affaires, Brito chercha querelle au Roi, & débarqua deux cens hommes pour piller les Tombeaux; mais le Roi venant au ſecours avec mille hommes & ſix éléphans, tua une partie des Portugais, & força le reſte de remettre à la voile. *Voyez* Faria y Souſa, Aſie Portugaiſe, Tome premier, *page* 244.

DAVIS. 1599.

celui d'Achin. Ils donnent celui de *Rums* aux Egyptiens qui viennent commercer chez eux ; & depuis le tems de Salomon, ils aſſurent que c'eſt ce Peuple qui a toujours continué la même navigation.

Meſures & poids d'Achin.

Les Marchands d'Achin vendent leur poivre avec une meſure qu'ils appellent (a) *Bahar*, & qui contient trois cens ſoixante de nos livres. Cette meſure ſe vend trois livres ſterling quatre ſchellins. Leur poids s'appelle *Catt ;* il revient à vingt & une de nos onces. Leur once eſt plus forte que la nôtre, dans la proportion de ſeize à dix. Le poids dont ils ſe ſervent pour les pierres précieuſes s'appelle *Maſſ.* Il en faut dix & trois quarts pour faire une once.

Quoique le Royaume d'Achin faſſe profeſſion du Mahométiſme, la Religion de ces Peuples eſt mêlée d'un reſte d'opinions Judaïques, qui les rendent eſclaves d'un grand nombre de ſuperſtitions. Une fois l'année, le Roi accompagné de ſa Nobleſſe, ſe rend à la Moſquée, pour voir ſi le Meſſie n'eſt point arrivé. Cette cérémonie s'obſerva pendant le ſéjour de Davis à la Cour. Le cortége Royal étoit compoſé de quarante élephans, parés d'étoffes d'or & de ſoye. Chaque Seigneur montoit le ſien. Mais il y en avoit un beaucoup plus richement orné que tous les autres, & chargé d'un petit Château d'or maſſif, dans lequel on devoit ramener le Meſſie, s'il étoit arrivé. Le Roi étoit auſſi dans un Château. Une partie des Seigneurs avoient des boucliers d'or ; d'autres de grands croiſſans d'argent, des enſeignes, des timbales, des trompettes & d'autres inſtrumens de muſique ; c'eſt-à-dire, qu'avec le Maître il y avoit ſur chaque élephant des Officiers ſubalternes qui ſervoient à cette pompe. La proceſſion prit une marche grave & fort lente. Enfin lorſqu'elle fut à la Moſquée, on y fit de grandes recherches pour trouver le Meſſie, avec quantité de cérémonies ſuperſtitieuſes ; après quoi le Roi deſcendant de ſon élephant retourna au Palais ſur celui qui étoit deſtiné pour le Meſſie. Le reſte du jour fut employé à toutes ſortes d'amuſemens.

Cérémonies religieuſes.

Les Hollandois ſont pourſuivis par les Galéres d'Achin.

C'étoit le premier de Septembre que les Hollandois avoient eſſuyé l'attaque des Troupes d'Achin. Après s'être arrêtés un jour entier à l'embouchure de la Riviere, ils allerent mouiller l'ancre devant la Ville de *Pidor*, pour y attendre une Pinace, qu'ils y avoient envoyée prendre du riz. Elle ne repatut point ; mais ils ſe virent pourſuivis le lendemain par onze Galéres d'Achin, ſur leſquelles ils ſoupçonnerent les Portugais de s'être joints aux Indiens. Ils en coulerent deux à fond, & le reſte prit la fuite. Le même jour ils virent arriver un François nommé le *Fort*, qui étoit au nombre des huit Priſonniers que le Roi d'Achin avoit retenus. Il étoit chargé, par l'ordre de ce Prince, de reprocher aux Hollandois l'imprudence qu'ils avoient eue de s'enyvrer, & la fureur qui les avoit portés dans leur yvreſſe à maſſacrer un grand nombre de ſes Sujets. Le Roi d'Achin demandoit une ſatisfaction proportionnée à l'offenſe, & réglant lui-même les articles, il vouloit que les Hollandois lui donnaſſent le meilleur de leurs deux Vaiſſeaux. A cette condition il promettoit de rendre les Priſonniers, & de ne pas pouſſer plus loin ſa vengeance. En faiſant partir le Fort, il s'étoit engagé à le combler de biens & d'honneurs s'il réuſſiſſoit dans ſa commiſſion. Les Hollandois étoient fort éloignés d'un tel accommodement, puiſqu'ils ſe croyoient en droit d'exiget

(a) M. Dumas, ancien Gouverneur de Pondichery, auſſi eſtimable par ſes lumieres que par ſon caractere, m'a dit que le Bahar de la Côte de Coromandel peſe quatre cens quatre-vingt livres Françoiſes.

Digitized by Google

eux-mêmes des ſatisfactions & des excuſes. Mais comme ils manquoient d'eau, ils gagnerent les Iſles de *Botum*, vers la Côte de *Gueda*, où ils renouvellerent leurs proviſions. La latitude de ces Iſles eſt de 6 degrés 50 minutes. DAVIS. 1599. Iſles de Botum.

La Flotte avoit apporté de Hollande trois Lettres qui portoient pour ſuperſcription, *A. B. C.* L'ordre de la Compagnie de Fleſſingue étoit de les ouvrir par degrés, à meſure que les circonſtances en feroient une loi. La Lettre *A.* nommoit pour Succeſſeur du Capitaine *Cornelius Houteman*, *Thomas Quymans*, qui avoit été tué dans l'action d'Achin. On ouvrit enſuite la Lettre *B.* qui nommoit après celui-ci, ce même le *Fort*, que le Roi d'Achin avoit chargé de ſa commiſſion. Il fut reçu pour commander la Flotte, & la troiſiéme Lettre ne fut point ouverte. Méthode des Hollandois pour ſe choiſir des Chefs.

Malgré l'abbattement de l'Equipage, ce nouveau Chef réſolut de retourner au Port d'Achin, dans l'eſpérance de ſauver les ſept autres Priſonniers, d'un eſclavage dont il avoit commencé à ſentir la rigueur. Il arriva le 6 d'Octobre à la vue de la Ville. Pendant cinq ou ſix jours qu'il demeura ſur ſes ancres, il ne vit ſortir aucun Bâtiment de la Baye. Enfin, rompant toutes meſures, il y entra le 12, ſans être arrêté par l'approche de douze Galeres qui ſortoient pour le chercher. Il fondit ſur la premiere, en la ſaluant d'une volée d'artillerie; mais le tems devint ſi calme, que n'ayant pû l'aborder, il eut le chagrin de la voir échapper à force de rames. Les autres encore plus effrayées chercherent auſſi leur ſalut dans la fuite. Cependant le rivage paroiſſoit ſi couvert de Troupes, que, dans le petit nombre auquel ſes gens étoient réduits, le Fort ne jugea point à propos de riſquer inutilement le reſte de ſes forces. Il tourna ſes voiles le 18, vers *Tanaſſarin*, Ville fort marchande, & le 25 il jetta l'ancre entre les Iſles, qui rempliſſent la Baye, onze degrés vingt minutes du Nord. Le vent devint ſi contraire que n'ayant pû s'approcher de la Ville, qui étoit encore à plus de vingt lieues vers le fond de la Baye, & manquant d'eau & de vivres, il tourna vers les Iſles Nicobar au quatre-vingtiéme degré de latitude du Nord. Il y arriva le 12 de Novembre, dans un état qui lui fit regarder la vûe du rivage comme un bienfait du Ciel. Ils battent les Galeres d'Achin. Ville de Tanaſſarin.

Ces Iſles produiſant en abondance toutes ſortes de fruits & de volaille, la Flotte n'y manqua point de rafraîchiſſemens. Elle y trouva même quelques amas d'ambre gris, qu'elle ſe procura par des échanges fort avantageux. Iſles Nicobar & leurs productions.

Le ſéjour des Iſles Nicobar parut ſi agréable aux Hollandois, & la Rade ſi commode pour leurs Vaiſſeaux, qu'ils y paſſerent près d'un mois dans un profond repos. Les Habitans ſont pauvres, & ne vivent guéres que de poiſſon, de volaille & de fruits, ſans prendre la peine de cultiver la terre pour en tirer d'autres biens qui leur manquent. Auſſi n'ont-ils point de riz. Les Hollandois qui ne purent ſe paſſer long-tems de pain, partirent le 6 de Décembre, pour en aller chercher dans l'Iſle de Ceylan. Mais la fortune leur en offrit preſqu'en ſortant du Port. Ils prirent un Vaiſſeau de Négapatan, Ville de la Côte de Coromandel; ſur lequel ils trouverent autant de riz qu'il en falloit pour leur proviſion. Ce Bâtiment, qui étoit chargé pour Achin, portoit plus de ſoixante Paſſagers de divers Pays de l'Inde. Le Fort apprit d'eux qu'à Maregalou & Trinquanamale, Villes d'un grand commerce dans l'Iſle de Ceylan, il pourroit charger ſes Vaiſſeaux de canelle, de poivre & de girofle; que cette Iſle portoit d'ailleurs quantité de perles & de pierres Les Hollandois prennent un Vaiſſeau Indien.

DAVIS. 1599.

précieuſes avec toutes ſortes de proviſions, & que le Roi haïſſoit mortellement les Portugais. Les Indiens ajoûterent qu'au mois de Janvier, il paſſoit par l'Iſle de Ceylan plus de cent Vaiſſeaux chargés d'épices, d'étoffes & de porcelaine de la Chine, de toiles, de pierres précieuſes & d'autres richeſſes. Le Fort animé par de ſi belles eſpérances, n'épargna rien pour gagner cette Iſle fortunée; mais il fut arrêté par les vents contraires: & n'ayant point de panchant à faire le métier de Pyrate, il réſolut de retourner en Europe. Après avoir gardé pendant ſeize jours le Vaiſſeau de Négapatan, il ſe fit payer par le Capitaine une forte rançon pour ſon Bâtiment & pour le reſte de la cargaiſon qu'il lui laiſſoit; ce qui n'empêcha point que les Matelots, ſans diſcipline, & ſans reſpect pour ſes ordres, ne pillaſſent enſuite tout ce qui reſtoit d'argent & de marchandiſes aux Indiens. Le Fort avoit retenu douze Priſonniers de divers Pays, qu'il ſe propoſoit de conduire en Europe, dans le deſſein d'en tirer de nouvelles lumieres ſur le Commerce. Ils aſſurerent Davis, qui commençoit à parler leur Langue, que leur Vaiſſeau portoit un grand nombre de pierres précieuſes, & qu'elles avoient été cachées ſous le bois de la charpente. Mais il étoit alors trop tard pour profiter de cet avis.

Ils prennent le parti de retourner en Europe.

1600. Accident qui leur arrive.

La Flotte eut toujours le vent favorable en repaſſant les Mers de l'Inde & d'Afrique. Cependant une ſi belle navigation fut troublée par un accident plus terrible que la tempête. Le 1 de Mars, les alimens qui avoient été préparés pour les Officiers & pour la plus grande partie de l'Equipage, ſe trouverent empoiſonnés. Un Matelot qui en avoit goûté par hazard, fut infecté ſi ſubitement, qu'il mourut ſans pouvoir être ſauvé par aucun ſecours. La doſe du poiſon devoit être extrêmement forte, puiſque le Chirurgien du Vaiſſeau en tira une cuillerée d'un ſeul poiſſon qui avoit été mis à part pour les principaux Officiers. Davis obſerve que cette perfidie eſt familiere aux Indiens, & les Hiſtoriens Portugais ont fait pluſieurs fois la même remarque. Cependant la ſource du crime demeura inconnue; & parmi pluſieurs Priſonniers qui étoient à bord, le ſoupçon ne put tomber ſur perſonne. Un Matelot Hollandois ayant accuſé ſans preuve deux Indiens de Pegu, qu'il avoit vû s'entretenir ſouvent à l'écart, ces Malheureux s'en plaignirent avec tant de larmes, que le Capitaine ſe crut obligé pour leur conſolation de déclarer qu'il les croyoit innocens. Cette juſtification ne leur parut pas ſuffiſante. Ils demanderent que leur Accuſateur fût puni; & ne trouvant pas le Capitaine diſpoſé à les écouter, leurs menaces firent craindre qu'ils ne fuſſent capables de ſe venger par leurs propres mains. On ne les avoit pas traités juſqu'alors en Eſclaves; & n'étant que cinq ou ſix ſur chaque Vaiſſeau, ils y avoient vécu ſi librement, que dans le commerce continuel qu'ils avoient avec l'Equipage, la plûpart ſe faiſoient déja fort bien entendre. Mais le Fort appréhendant quelque tranſport furieux de la part des deux Accuſés, prit le parti de leur faire lier les mains, ſans leur ôter la liberté de ſe promener dans le Vaiſſeau. La rage qu'ils conçurent de cette ignominie les porta tous deux à ſe précipiter dans les flots.

Les Indiens les avoient empoiſonnés.

On arriva le 12 de Mars vers le Cap de Bonne-Eſpérance, où l'on eſſuya une furieuſe tempête, qui fut la premiere dans un ſi long voyage. Cependant, le 26, on doubla heureuſement le Cap, & le 13 d'Avril on mouilla dans l'Iſle de Sainte-Helene. Les rochers & les montagnes que cette Iſle préſente

Les Hollandois relâchent à Sainte Helene.

ſente à meſure qu'on s'en approche, ne promettent pas l'abondance des provisions qu'on y trouve. Elle eſt au 16e degré du Sud. L'eau, les fruits & le poiſſon n'y manquent jamais. Elle porte auſſi quantité de chévres & d'autres animaux utiles à la vie; mais il eſt extrêmement difficile d'en approcher. Tandis que les Hollandois cherchoient dans la douceur de l'air & dans l'excellence des rafraîchiſſemens un remède contre les maladies dont ils avoient commencé à ſe reſſentir, ils virent aborder à deux portées de fuſil de leur Flotte, une Caravelle Portugaiſe, qui paroiſſoit fort en déſordre, & qui n'avoit pas une ſeule Piéce montée. Ils l'attaquerent à coups de canon, & pendant la nuit ſuivante ils lui envoyerent plus de deux cens boulets. Elle fut environ ſept ou huit heures à s'apareiller; mais vers minuit elle fit jouer ſon artillerie à ſon tour, & cette répréſaille fut ſi bruſque, que les deux Vaiſſeaux Hollandois, percés chacun de pluſieurs coups, prirent le parti de lever l'ancre au matin. Ils gagnerent l'Iſle de l'Aſcenſion, à 8 degrés du Sud. Cette Iſle n'a ni eau, ni bois, ni la moindre apparence de commodité pour les vivres. C'eſt un rocher ſtérile, de cinq ou ſix lieues de largeur, que la Flotte, dans le triſte état où le ſcorbut réduiſoit la plûpart des Matelots, fut obligée d'abandonner, le jour même de ſon arrivée, pour ſe rendre à l'Iſle *Fernando Loronha*, où elle étoit ſûre de trouver l'abondance. Elle y paſſa deux mois & demi. Les Hollandois en partirent le 6 de Mai, pour retourner en Europe; & ſans avoir preſque rien à ſouffrir des vents, ils arriverent le 29 de Juillet à Middelbourg.

DAVIS, 1600.

Ils combattent une Caravelle Portugaiſe.

Iſles de l'Aſcenſion & de Loronha.

LATITUDES.

	Deg.	Min.			Deg.	Min.	
Iſle Saint Nicolas. . . .	16	16	N.	Iſle, ou Pulo Botum. . . .	6	50	
Iſle Fernando Loronha.	4	00	S.	Tanaſſarin.	11	20	
Baye de Saldanna. . . .	34	00		Iſles Nicobar.	8	00	
Cap das Agulias.	35	00		Iſle Sainte Helene.	16	00	S.
Baye de S. Auguſtin. .	23	50		Iſle de l'Aſcenſion.	8	00	
Canal de Maldivia. . .	4	15					

Variat. 17. Oueſt.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE TROISIÉME.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

CHAPITRE PREMIER.

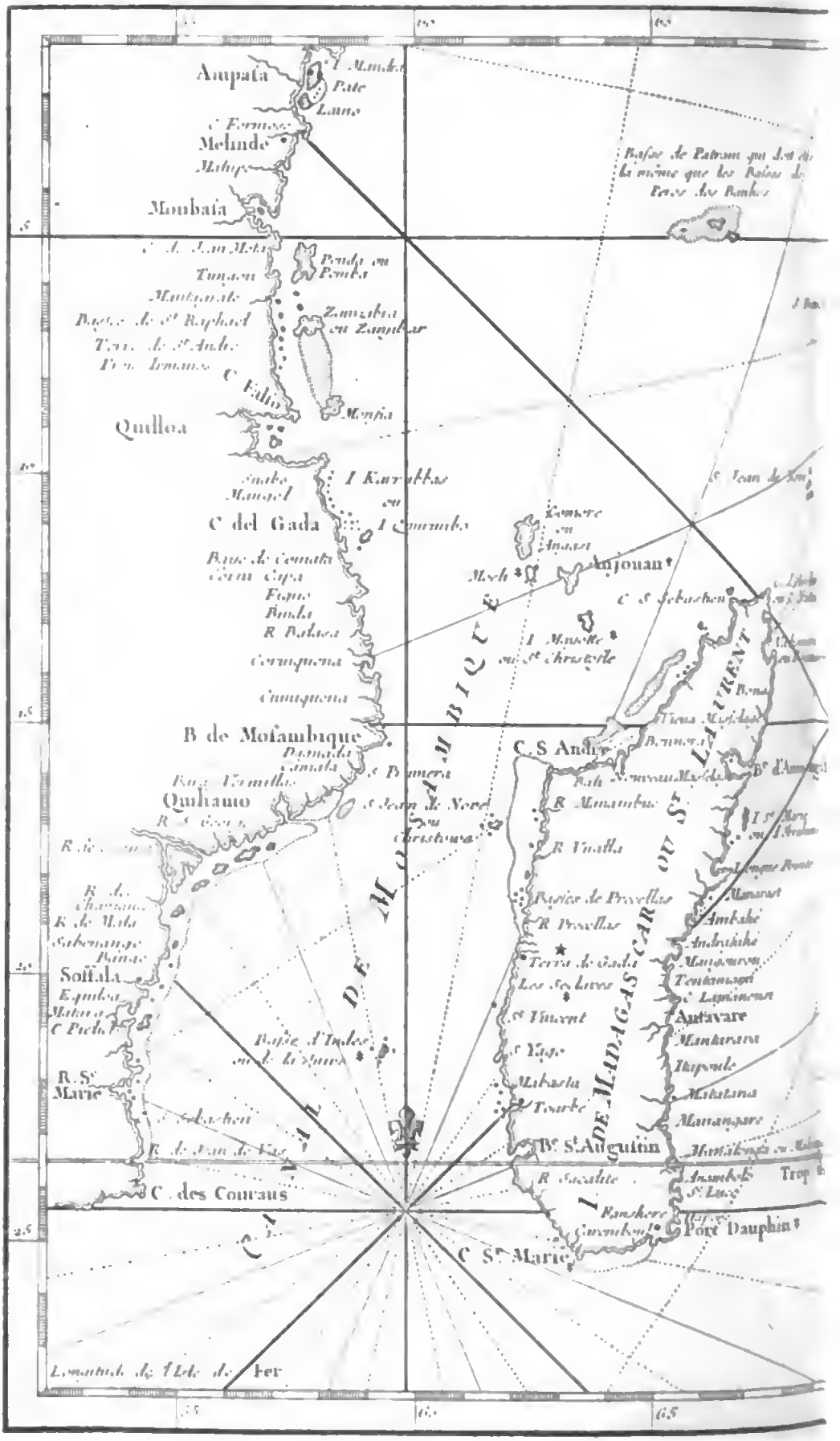
Voyage du Capitaine James Lancaſter en 1601.

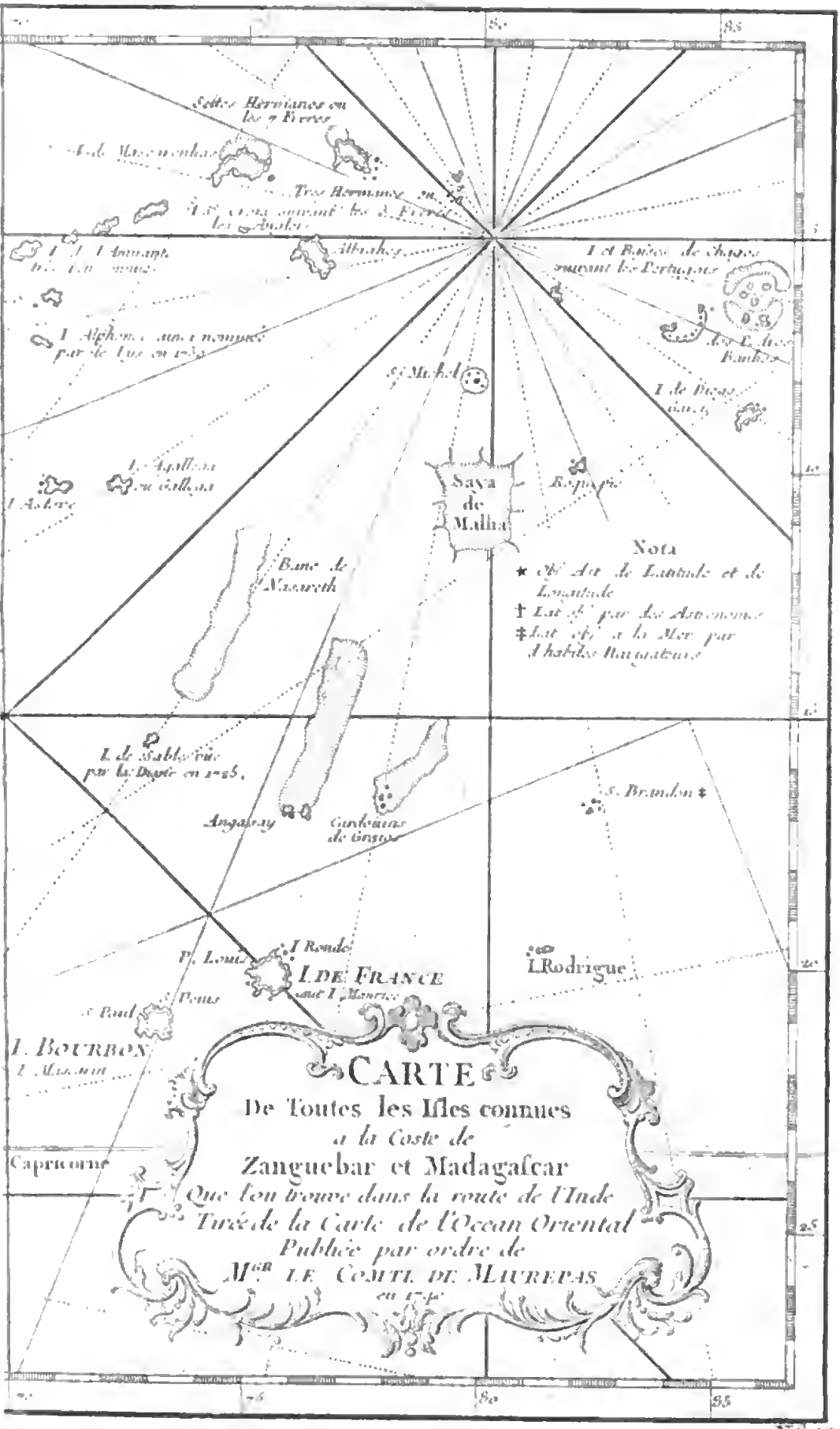
LANCASTER. 1601.

Nouvelles idées des Anglois & leurs préparatifs.

IL étoit tems pour les Anglois de recueillir le fruit de tant de dépenſes extraordinaires & de périlleuſes entrepriſes. La Relation de *Davis*, qui fut publiée immédiatement après ſon retour, ne laiſſant plus de lumiéres à deſirer, & devenant un nouveau motif pour les mettre en uſage, il ſe forma auſſitôt une puiſſante Société de Marchands, ſous le nom de *Compagnie des Indes Orientales*, avec tous les avantages qu'elle pouvoit eſpérer de la protection de la Cour, & de l'expérience de ſes propres Chefs. Elle donna ce titre à Lancaſter & à Davis. Le premier, qui avoit fait le Voyage de l'Inde en 1591, avec les circonſtances qu'on a vûes dans ſa propre Relation, fut choiſi pour premier Capitaine, ou pour Amiral de la Flotte qu'on ſe hâta de faire équiper. Davis, encore rempli des idées qu'il venoit de publier, & ſur leſquelles on fondoit les principales eſpérances de l'entrepriſe, fut nommé premier Pilote. La Reine accorda des Lettres Patentes, qui ouvroient ſans exception le Commerce des Indes Orientales

Lettres patentes accordées à la Compagnie des Indes Orientales.


Ampata
Melinde
Mombaza
Quiloa
C del Gada
B de Mofambique
Quiliano
Soffala
R. S.te Marie
C. des Courans
Anjouan
C. S.t Sebastien
C. S.t Andre
B.e St. Auguitin
C. S.t Marie
Port Dauphin
CANAL DE MOZAMBIQUE
ISLE DE MADAGASCAR OU S.t LAURENT


Saya de Malha
Banc de Nazareth
Nota
★ Lat. de Latitude et de Longitude
† Lat. obs. par des Astronomes
‡ Lat. obs. à la Mer par d'habiles Navigateurs
I. de Sable-Blanche par la Dauphine en 1725.
Angaloay
Comoures de Gouve
S. Brandon ‡
I. Ronde
P. Louis
I. DE FRANCE ou I. Maurice
I. Rodrigue
S. Paul
Foins
I. BOURBON
I. Mascarin
Capricorne
CARTE
De Toutes les Isles connues
à la Coste de
Zanguebar et Madagascar
Que l'on trouve dans la route de l'Inde
Tirée de la Carte de l'Ocean Oriental
Publiée par ordre de
Mgr LE COMTE DE MAUREPAS
en 1745

Digitized by Google

à la Compagnie ; & les Négocians dont elle étoit compoſée firent un fond de 70000 livres ſterling, pour l'équipement des Vaiſſeaux & pour l'achat des marchandiſes. LANGASTER. 1601.

La Flotte conſiſtoit en quatre gros Bâtimens, le *Dragon* de ſix cens tonneaux & de deux cens deux hommes, commandé immédiatement par *Lancaſter* ; l'*Hector* de trois cens tonneaux & cent huit hommes, par le Capitaine *Jean Middleton* ; l'*Aſcenſion* de deux cens ſoixante tonneaux & trente-deux hommes, par *William Brand* ; la *Suſane* de deux cens cinquante tonneaux & quatre-vingt-quatre hommes, par *Jean Hayward*. Chaque Vaiſſeau eut trois Facteurs, qui devoient remplacer ſucceſſivement chaque Capitaine en cas de mort. On joignit à cette Flotte un Bâtiment de cent trente tonneaux, nommé le *Gueſt*, pour le tranſport des vivres. Toute la cargaiſon, en y comprenant des proviſions pour vingt mois, ne montoit qu'à la valeur de 27000 livres ſterling ; mais le reſte du fond avoit été employé à l'armement des Vaiſſeaux & des Soldats. Comme les grandes actions demandent une autorité abſolue dans les Chefs, la Reine revêtit Lancaſter de toute la ſienne, ſans en excepter le droit de vie & de mort. Flotte de quatre Vaiſſeaux.

Il partit de Woolwich le 13 de Février 1601. Mais faute de vent il fut arrêté ſi long-tems dans la Tamiſe & aux Dunes, qu'il ne put arriver que vers Pâques à Darmouth, où il employa cinq ou ſix jours à prendre du biſcuit & d'autres proviſions. Il remit à la voile le 18 d'Avril juſqu'à Tolbay, où l'on convint d'une méthode de navigation, & de divers rendez-vous, dans la ſuppoſition des tempêtes qui pouvoient ſéparer les Vaiſſeaux. Les principaux lieux furent les Calmes de Canane, la Baye de Saldanna, ſi l'on ne parvenoit point à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, le Cap *S. Roman* dans l'Iſle de Madagaſcar, l'Iſle de *Cirne* ou *Diego Rodrigues*, & *Sumatra*, qui étoit le terme. Projet de navigation.

Le 22 d'Avril, on partit d'un fort bon vent pour les Iſles Canaries, & le 5 de Mai au matin on eut la vûe de celle d'*Allegranza*, qui eſt la plus Septentrionale. Mais ayant pris entre *Forte-Ventura* & la grande Canarie, on fut arrêté au Sud de celle-ci par un calme, qui vient ordinairement de la hauteur des terres au long de cette Côte. Le 7 de Mai un vent Nord-Eſt vint lever cet obſtacle, & l'on avança Sud-Oueſt par Sud & Sud-Sud-Oueſt, juſqu'au vingt-uniéme degré & demi. Depuis le vingtiéme juſqu'à l'onziéme, on porta preſque toujours au Sud, & l'on changea peu juſqu'au huitiéme, parce que le vent ſouffla toujours du Nord ou du Nord-Eſt. Route de la Flotte.

A cette latitude, les calmes & les vents contraires devinrent ſucceſſivement fort incommodes. C'eſt le propre des Côtes de Guinée dans cette ſaiſon. Les tonnerres, les éclairs, les ouragans y cauſent des révolutions effrayantes. Auſſi-tôt que ces accidens ſe font preſſentir par quelque altération dans l'air ou dans le Ciel, on ſe hâte de baiſſer toutes les voiles ; mais il arrive ſouvent, malgré la vigilance des Pilotes, que le mal eſt plus prompt que tous les ſoins. Depuis le 20 de Mai juſqu'au 21 de Juin, la Flotte fut arrêtée par un calme ſi profond, ou repouſſée par des vents ſi contraires, qu'elle eut beaucoup de peine à parvenir au ſecond degré du Nord. Elle y découvrit un Vaiſſeau, dont elle ſe ſaiſit, après lui avoir donné long-tems la chaſſe. Il appartenoit à quelques Particuliers de Viane en Portugal. Etant Elle prend un Vaiſſeau Portugais.

LANCASTER. 1601.

parti de Liſbonne avec deux Caraques, & trois Gallions, il en avoit été ſéparé par la tempête. Sa cargaiſon conſiſtoit en cent quarante-ſix muids de vin, cent cinquante barils d'huile, & cinquante-cinq de pluſieurs ſortes de liqueurs. Ce ſecours imprévû fut diſtribué ſur la Flotte avec une parfaite égalité.

Elle paſſa la Ligne le dernier jour de Juin avec un vent Sud-Eſt, & Davis obſerva comment on perdoit par degrés la vûe de l'étoile du Nord. Enſuite portant au Sud-Sud-Oueſt avec un vent Sud-Eſt, il doubla le Cap Saint Auguſtin à la diſtance de vingt-ſix lieues en mer. Le 20 de Juillet, il ſe trouva pouſſé à 19 degrés 40 minutes de latitude du Sud, & de jour en jour le vent s'élargiſſoit vers l'Eſt. Ce fut là qu'il réſolut de décharger le Bâtiment de tranſport, ſur lequel on avoit embarqué toutes les proviſions qui n'avoient pû trouver place dans les quatre Vaiſſeaux ; après quoi l'ayant dépouillé de ſes voiles & de ſes mâts, & s'étant accommodé de tout le bois propre au chauffage, il l'abandonna aux vents & aux flots. Le 24 il paſſa le Tropique du Capricorne avec un vent Notd-Eſt par Nord, & la navigation fut continuée Eſt-Sud-Eſt. Pour être parti d'Angleterre cinq ou ſix ſemaines trop tard, on avoit été ſi long-tems ſous la Ligne que les maladies avoient commencé à ſe répandre dans chaque bord. Lancaſter à qui ſon ancienne expérience faiſoit redouter ce terrible obſtacle, donna ordre à ſes trois Capitaines de relâcher à la Baye de Saldanna ou dans l'Iſle Sainte Helene, pour y prendre le tems de ſe rafraîchir.

Maladies qui ſe répandent ſur la Flotte.

Cependant ils ne ſe trouverent, le premier d'Août, qu'à 30 degrés du Sud ; mais ils eurent le bonheur d'y voir lever un vent Sud-Oueſt, qui ſoulagea beaucoup les Equipages. Le ſcorbut commençoit à faire un ravage ſi affreux, qu'à peine ſe trouvoit-il aſſez de Matelots en bonne ſanté pour fournir à la manœuvre. Le même vent dura juſqu'à deux cens cinquante lieues du Cap de Bonne-Eſpérance. Enſuite changeant à l'Eſt, il y demeura conſtamment pendant douze ou quinze jours, que ceux qui avoient commencé à ſe rétablir devinrent beaucoup plus malades ; ſans parler de la diſette d'eau qui augmenta de jour en jour juſqu'à forcer les Facteurs, dans l'épuiſement abſolu de tous les Matelots, de mettre la main à la voile, & de faire les plus vils exercices du Vaiſſeau. Enfin le vent étant devenu moins contraire, toute la Flotte arriva le 9 de Septembre à la Baye de Saldanna. Lancaſter y jetta l'ancre le premier, pour ſe hâter d'envoyer ſa Chaloupe, avec une partie de ſes gens, au-devant des trois autres Vaiſſeaux, dont les Matelots n'étoient plus capables de ſe remuer. Ceux de l'Amiral avoient conſervé plus de force, & devoient leur ſanté au jus de limon, dont il avoit apporté d'Angleterre un grand nombre de bouteilles. Il leur en avoit fait avaller tous les matins une cueillerée à jeun, en leur défendant de prendre la moindre nourriture juſqu'à midi. Ce régime les avoit garantis preſque tous du mal, quoique ſon Equipage fût plus nombreux du double que tous les autres ; & l'on eſt perſuadé qu'avec un préſervatif ſi ſimple il y auroit peu de Matelots attaqués du ſcorbut, s'ils pouvoient ſe réduire au biſcuit & ſe privet de chair ſalée.

Elle arrive à la Baye de Saldanna.

Régime contre le Scorbut.

L'induſtrie de Lancaſter fit bientôt regner ſur la Flotte toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Il deſcendit lui-même à terre pour chercher les Sauvages,

Avec des clouds, des couteaux & de petits morceaux de fer, il ſe procura des bœufs & des moutons en abondance. Sans entendre le langage des Négres, il trouva le moyen de leur faire comprendre ſes beſoins, en imitant le cri des animaux qu'il leur demandoit. Mais étant réſolu de ne ſe remettre en mer qu'après avoir rétabli la ſanté de tous ſes gens, il fit apporter les voiles à terre, pour en faire des tentes, qui devinrent comme l'Hôpital de la Flotte. Il les fit environner d'un retranchement contre les attaques imprévûes des Négres; & tandis que ceux qui ſe portoient bien s'occuperent à la chaſſe, ou à commercer avec les Sauvages, il prit un ſoin paternel de ſes Malades. LANCASTER. 1601. Les Anglois ſe rétabliſſent.

Ses précautions s'étendirent particuliérement ſur la méthode du Commerce. Il ſçavoit par le récit de Davis avec combien de facilité les Négres ſe livroient à leurs défiances, & ce qu'il en avoit coûté aux Hollandois dans le Voyage précédent, pour les avoir allarmés mal-à-propos. Le remède qu'il y apporta fut de donner à cinq ou ſix de ſes gens la commiſſion de traiter pour les beſtiaux, & de défendre à tous les autres, ſous de rigoureuſes peines, d'approcher des Négres dans le tems du marché. Cependant, pour tenir auſſi ces Barbares en reſpect, il donna ordre que pendant la vente, & dans toutes les occaſions où l'on ſouffriroit qu'ils s'approchaſſent, il n'y eût jamais moins de trente Anglois ſous les armes. Ces deux Réglemens furent obſervés avec tant de ſoin, que pendant tout le ſéjour qu'il fit dans la Baye, ſes gens n'oſerent attaquer un Négre ſans ſa permiſſion, ni les Négres s'approcher des Tentes & des Chaloupes ſans y être appellés par ſon ordre. Auſſi conſerva-t'on la paix avec eux juſqu'au dernier moment. Douze jours après l'arrivée de la Flotte, on s'étoit déja procuré mille moutons & quarante-deux bœufs. Il n'auroit pas été plus difficile d'en obtenir davantage, ſi l'on en avoit eu beſoin dans le même tems. Lancaſter n'en ayant acheté un ſi grand nombre que pour les engraiſſer dans un Parc, autour de lui, il ſe paſſa quelques ſemaines ſans qu'il parût en deſirer d'autres. Mais lorſqu'il recommença les ſignes pour ſe faire amener quelques bœufs de plus, les Négres lui montrerent de la main ceux qu'il avoit encore dans le Parc, en lui faiſant entendre qu'ils pénétroient ſon deſſein, qui étoit ſans doute de s'établir dans leur Pays. Telle fut du moins l'explication qu'il crut devoir donner à ce ſigne, & à l'obſtination qui les empêcha de revenir. Leurs bœufs ſont auſſi gros que ceux d'Angleterre. Les moutons ſont beaucoup plus gras, & d'un goût plus fin que ceux des Dunes d'Eſſex, dont on vante la bonté. La couleur des Habitans de cette Côte eſt fort bazannée, ſans être noire. Ils ſont communément de fort belle taille, agiles dans tous leurs mouvemens, & très-legers à la courſe. Leur langage eſt ſi guttural & ſi mal articulé, que pendant ſept ſemaines que la Flotte paſſa dans leur Baye, aucun Anglois ne put en diſtinguer une ſeule ſyllabe. Cependant ils répetent aſſez facilement les mots des Langues de l'Europe. Leurs précautions contre les Négres. Réglement de Lancaſter. Défiance des Négres. Leur langage.

L'air & les alimens du Pays furent ſi ſalutaires aux Malades, qu'à la réſerve de quatre ou cinq, ils recouvrerent tous leurs forces. On en comptoit néanmoins, à leur arrivée, cent cinquante-quatre, qui étoient à peine en état de ſe remuer. La joye qu'ils reſſentirent de leur guériſon, & la nouvelle vigueur qu'ils reprenoient dans un climat ſi chaud, les fit tomber dans un

LANCASTER. 1601.

dérèglement qui faillit de ruiner toutes les précautions de l'Amiral. Les Convaleſcens, moins aſſujettis à ſes loix, avoient la liberté de ſe promener & de ſe faire des amuſemens convenables à leur ſituation. Ils en abuſerent pour attirer quelques femmes Sauvages, qui ne firent pas payer trop cher la complaiſance qu'elles eurent pour eux. Mais les Négres s'en apperçurent; & les marques de leur mécontentement firent juger à l'Amiral que ſes gens les avoient offenſés dans quelque occaſion qu'il ignoroit. Il n'en fut informé qu'après avoir levé l'ancre. Quoique cette raiſon n'eût pas contribué à ſon départ, il ne fut pas fâché que ſes réſolutions ſe fuſſent accordées avec un ſi juſte ſujet d'abandonner leur Côte.

Facilité des femmes Sauvages.

Le 24 d'Octobre après avoir renouvellé ſa proviſion d'eau & de bois, il fit publier l'ordre de retourner à bord, pour mettre à la voile au premier vent. Dès la nuit ſuivante il ſortit de la Baye, en cotoyant une petite Iſle qui eſt à l'entrée, & qui fourniroit ſeule des rafraîchiſſemens à la Flotte la plus nombreuſe, tant il s'y trouve de veaux marains & de *Pengouins*. Au-deſſus de la Baye, on trouve une montagne fort haute, dont le ſommet eſt ſi plat qu'on lui a donné le nom de *Table*. Il n'y a point d'endroit ſur toute cette Côte qui puiſſe être ſi facilement diſtingué, car on l'apperçoit de dix-ſept ou dix-huit lieues en mer.

Le Dimanche 1 de Novembre, la Flotte doubla le Cap de Bonne-Eſpérance avec un bon vent Oueſt Nord-Oueſt. Le 26, elle tomba vers la pointe de l'Iſle de Madagaſcar, un peu à l'Eſt du Cap S. Sebaſtien. Elle ne trouva pas moins de vingt braſſes d'eau à cinq ou ſix milles du rivage. La variation de l'Aiguille étoit d'environ 16 degrés. Cette obſervation eſt d'un grand uſage dans les Voyages à l'Eſt & à l'Oueſt, mais ſur-tout dans ceux des Indes Orientales.

Obſervation importante.

Depuis le 26 de Novembre juſqu'au 15 de Décembre, on s'efforça toujours de porter à l'Eſt; pour gagner l'Iſle de *Cirne*, qui porte dans quelques Cartes le nom de Diego Rodrigues. Mais depuis qu'on fut arrivé à la vûe de Madagaſcar, le vent ne ceſſa point d'être Eſt, ou Eſt-Sud-Eſt, ou Eſt-Nord-Eſt; de ſorte qu'il fut impoſſible de tenir cette route. D'un autre côté, comme il auroit été dangereux de lutter perpétuellement contre le vent, dans l'eſpérance de le voir changer, parce que le ſcorbut recommençoit ſes ravages, on prit la réſolution de relâcher dans la Baye d'Antongile, pour ſe délivrer de cette fâcheuſe maladie avec le ſecours des oranges & des limons.

Baye d'Antongile.

On découvrit le 17, la partie méridionale de l'Iſle de Sainte-Marie, & le jour ſuivant on jetta l'ancre entre cette Iſle & celle de Madagaſcar. Les Chaloupes qui furent envoyées à Sainte-Marie en rapporterent une fort bonne proviſion de limons & d'oranges; mais à peine furent-elles revenues, qu'une furieuſe tempête enlevant les quatre Vaiſſeaux de deſſus leurs ancres, les agita pendant ſeize heures avec la derniere violence. Cependant ils n'eurent pas de peine à ſe rejoindre lorſque le vent fut appaiſé. L'Iſle de Sainte-Marie eſt une terre haute & couverte de bois. Ses Habitans ſont noirs; mais ils ont le viſage agréable & la taille fort haute. Leurs cheveux ſont friſés, & le ſoin qu'ils prennent de leurs toupets leur rend le front ſemblable à celui des femmes de l'Europe. Ils ſont nuds, excepté vers le milieu du corps. Leur caractere eſt fort humain, quoiqu'ils paroiſſent vifs & courageux. Ils ſe nourriſſent de riz & de poiſſon; mais comme ils étoient à la veille de leur moiſ-

Iſle de Sainte-Marie, ſes Habitans & ſes productions.

ſon, & que leurs proviſions étoient épuiſées, on ne put obtenir du riz d'eux, qu'en fort petite quantité. Ils ont de l'eau fraîche en pluſieurs endroits de l'Iſle. Les chévres y ſont en abondance, & les Habitans en aiment le lait; mais à la vûe de la Flotte, ils eurent ſoin d'écarter leurs chévres & leurs autres beſtiaux, ſans que les offres des Anglois fuſſent capables de les faire conſentir aux échanges ordinaires. Il auroit été dangereux d'y employer la force. Ainſi voyant peu d'avantage à tirer d'eux, l'Amiral ſe hâta de gagner la Baye d'*Antongile*; d'autant plus qu'étant à la fin de la bonne ſaiſon, les vents d'Eſt & les maladies de ſes gens lui faiſoient craindre beaucoup d'embarras.

LANCASTER. 1601.

Les Anglois entrent dans la Baye d'Antongile.

Il entra dans la Baye le 25 de Décembre. Les quatre Vaiſſeaux y jetterent l'ancre ſur huit braſſes de fond, entre une petite Iſle & la Côte, qui forme en cet endroit une Rade ſûre & commode. Quelques Anglois étant deſcendus dans l'Iſle, y trouverent ſur les rocs une inſcription en langage Hollandois, qui leur apprit que deux mois auparavant, quelques Bâtimens de cette Nation avoient perdu dans la Baye, environ deux cens hommes, par diverſes maladies. Cet avis portoit encore que les Hollandois avoient trouvé beaucoup de ſecours dans l'humanité des Habitans.

Inſcription qu'ils trouvent ſur des rocs.

Il ne ſe paſſa pas deux jours ſans qu'on vît paroître pluſieurs Négres; & ſur la foi de l'inſcription, l'Amiral fit avancer quelques-uns de ſes gens pour les recevoir. On comprit par leurs ſignes que les Vaiſſeaux Hollandois étoient au nombre de cinq, & qu'ils avoient acheté la plus grande partie des proviſions du Pays. Cependant ils apporterent du riz, des poules, des oranges, des limons, & d'autres fruits, mais en petite quantité; & paroiſſant fort exercés au commerce, ils les mirent à fort haut prix. Le Marché étoit ſur les bords d'une grande Riviere; les Anglois y étoient venus dans leurs Chaloupes; mais ils n'avoient fait deſcendre que leurs Marchands, & les autres étoient demeurés à vingt ou trente pas du rivage, armés & prêts à recevoir ou à défendre leurs Compagnons dans le beſoin. Il ſe paſſa pluſieurs jours, ſans qu'on pût s'accorder pour le prix des marchandiſes. L'adreſſe des Sauvages conſiſte à faire avantageuſement leur premier marché, parce qu'enſuite ils ne donnent jamais la même choſe à plus bas prix, quoique ſous divers prétextes ils trouvent ſouvent l'occaſion de le hauſſer; & s'il arrive que pluſieurs Européens achettent à la fois, c'eſt toujours celui qui offre le plus, qui devient la régle de tous les autres. L'Amiral ayant pénétré l'artifice des Négres, trouva le moyen de s'en défendre, en faiſant faire une meſure pour le riz, qui étoit ſon principal beſoin, & réglant combien de grains de verre on donneroit pour cette quantité. Il fit de même un réglement pour les oranges & les limons; &, d'un air ferme, il déclara qu'il ne vouloit point de trafic autrement. Après quelques marques d'incertitude, les Négres y conſentirent, & le commerce ſe fit de bonne foi dans ces termes. Les Anglois achetérent ainſi quinze tonneaux de riz, cinquante boiſſeaux de pois, un grand nombre d'oranges & de limons, huit bœufs & quantité de poules.

Commerce avec les Negres.

Pendant le ſéjour qu'ils firent dans cette Baye, ils conſtruiſirent une Pinace de dix-huit tonneaux, dont ils avoient apporté tous les matériaux d'Angleterre. Les arbres du Pays leur fournirent encore des planches pour la revêtir d'un double fond. Elle devoit ſervir dans l'Inde, à précéder la Flotte lorſ-

Les Anglois conſtruiſent une Pinace.

LANCASTER. 1602.

qu'elle approcheroit de quelque Port. Mais tous ces avantages n'approcherent point des pertes que les Anglois eſſuierent dans la Baye d'Antongile. Soit que l'air y fût pernicieux à leur tempérament, ſoit qu'ils ne s'y fuſſent point aſſez ménagés dans l'uſage des alimens, qu'ils trouvoient en abondance, ou que l'eau ne fût pas auſſi ſaine qu'ils ſe l'étoient figurés, la plûpart furent attaqués d'un flux qui devint mortel pour un grand nombre. Le Chirurgien, le Miniſtre, le Contre-Maître & dix Matelots, moururent en peu de jours dans le Vaiſſeau de l'Amiral. Les trois autres Bâtimens ne perdirent pas moins de monde. Un accident encore plus triſte fit périr le Capitaine & le Contre-Maître de l'Aſcenſion. Ils s'étoient mis dans leur Chaloupe pour accompagner quelques Morts à la ſépulture; & comme c'eſt l'uſage en mer de tirer quelques piéces d'artillerie à l'enterrement des Officiers, un Canonier mit le feu aux ſiennes ſans avoir fait attention qu'elles étoient chargées à bouler. Le Capitaine eut la tête emportée, & le Contre-Maître fut coupé en deux par le milieu du corps : étrange coup du haſard, qui les fit deſcendre au rombeau en y conduiſant les autres. La maladie qui attaqua la Flotte, venoit apparemment de la mauvaiſe qualité des eaux du Pays. On étoit en hiver. Les pluies continuelles avoient groſſi les Rivieres & chargé l'eau d'un limon fort mal ſain. On remarqua auſſi qu'il étoit dangereux ſur cette Côte de ſe tenir l'eſtomac nud, comme il arrive aux Matelots lorſqu'ils ſont échauffés par le travail.

Accidens fâcheux dans la Baye d'Antongile.

L'Amiral ayant quitté la Baye d'Antongile le 6 de Mars, ſe trouva le 16 à la vûe de l'Iſle *Roquepiz*, vers le 10e degré 30 minutes du Sud. Il y envoya ſa Chaloupe pour chercher une Rade commode; mais la profondeur extraordinaire de l'eau lui faiſant trouver peu de ſûreté ſur ſes ancres, il coroya l'Iſle ſans s'y arrêter. En obſervant la terre, il trouva la perſpective ſi agréable, qu'il regretta que la difficulté d'y jetter l'ancre ne permit point d'en faire un lieu de rafraîchiſſement. Il s'en exhaloit une odeur auſſi douce que ſi l'Iſle entiere n'eût été qu'un jardin de fleurs. Les Cocotiers & quantité d'autres arbres couvroient la campagne juſqu'au bord du rivage. Les Oiſeaux de toute eſpéce y étoient en ſi grand nombre, que venant voltiger au-deſſus des Vaiſſeaux, les Matelots en tuerent pluſieurs avec leurs crocs & leurs rames. Pendant tout le Voyage, ils n'en avoient point encore trouvé de ſi gras ni d'un goût ſi délicieux.

Iſle de Roquepiz & ſes agrémens.

Le 30 de Mars, ils tomberent, vers le 6e degré du Sud, ſur une chaîne de rocs, qu'ils découvroient clairement à moins de cinq braſſes. Ce danger leur cauſa d'autant plus d'effroi qu'il n'avoit pas été prévû; mais s'étant avancés avec beaucoup de précaution, ils trouverent bientôt huit braſſes, & la crainte s'évanouit à meſure qu'ils s'avançoient à l'Eſt. Un Matelot appercut du haut de ſon mât, une Iſle vers le Sud-Eſt, à cinq ou ſix lieues de diſtance. La diſpoſition de la terre qui étoit fort baſſe, la fit prendre pour *Candu*, quoique par eſtimation les Pilotes ne ſe cruſſent point ſi avancés à l'Eſt. Treize ou quatorze lieues plus loin, on tomba ſur une nouvelle chaîne de rocs. On en trouva d'autres encore à douze lieues de-là, vers le Sud; de ſorte qu'en examinant bien tous les rapports de cette chaîne, on ne douta point que la Flotte n'en fût environnée, dans un eſpace qui n'avoit pas moins de cinquante braſſes de fond. Le danger parut d'autant plus grand qu'on

Dangereuſes chaînes de rocs.

ne

ne voyoit aucune voie pour l'éviter. Cependant, après deux jours d'inquiétude, pendant leſquels la Pinace alloit en ſondant ſans ceſſe, à la tête des quatre Vaiſſeaux, on trouva une ſortie vers le Nord, ſur ſix braſſes d'eau, à ſix degrés trois minutes. Lancaſter ſe crut ſi heureux d'être délivré de ce péril, qu'il fit éclater ſa joye par une fête publique. LANCASTER. 1602.

La navigation fut lente, & les vents fort variables juſqu'au 9 de Mai, qu'on eut à quatre heures après midi la vûe des Iſles *Nicobar*. On porta droit au Nord du Canal, où l'on mouilla dès le même jour. Mais le vent ayant changé au Sud-Oueſt, on fut forcé de lever l'ancre, & de gagner le côté du Sud, où l'on ſe mit à couvert ſous une petite Iſle, qui eſt contre le rivage. On trouva, dans ce lieu, moins de rafraîchiſſemens qu'on ne s'en étoit promis. Cependant les Inſulaires s'approcherent de la flotte dans de longs Canots, dont chacun pouvoit contenir plus de vingt hommes. Ils apporterent des gommes, qu'ils vendirent aux Anglois pour de l'ambre; car tous ces Peuples du Levant ne cherchent qu'à tromper. Ils avoient auſſi des poules & des noix de cocos; mais ils les firent ſi cher qu'on en prit fort peu. Comme on ne ſe croyoit plus fort éloignés du terme, l'inquiétude étoit médiocre pour les proviſions. L'Amiral ne penſa qu'à réparer un peu ſes Vaiſſeaux, & qu'à diſpoſer ſon artillerie à tout événement. On ſe rafraîchit aux Iſles Nicobar.

Après y avoir employé dix jours, il partit le 20 de Mai, pour faire voile droit à Sumatra. Mais la force des Courans & le vent Sud-Sud-Oueſt lui préparoient de nouveaux obſtacles. Pendant que tout l'art de ſes Matelots s'employoit à les vaincre, un de ſes Vaiſſeaux courut le dernier danger, par deux voies d'eau qui s'y firent ſubitement. Il ſe vit forcé de relâcher dans l'Iſle de *Sombrero*, à dix ou douze lieues au Nord de Nicobar. En mouillant ſur la Côte, qui eſt parſemée de rochers, il perdit une de ſes ancres. Cependant il fut conſolé de toutes ces diſgraces par les ſecours qu'il tira des Habirans. Ils ſont ſi doux & ſi timides, qu'ils furent quelque tems ſans oſer prendre confiance aux ſignes qu'on leur fit pour les raſſurer. Mais lorſque cette premiere crainte fut diſſipée, ils ne refuſerent aucun ſervice à la flotte. Ils ſont nuds, à l'exception d'une piece de toile qui leur ſert de ceinture, & de laquelle il ſe détache une autre piece qui leur paſſe entre les jambes. Leur couleur eſt fort noire; mais ils la relevent par diverſes peintures dont ils ont le viſage bigarré. L'Amiral n'ayant pas fait difficulté de pénétrer dans leur Iſle, avec une bonne eſcorte, vit quelques-uns de leurs Prêtres, qui étoient couverts d'habits, mais ſi ſerrés ſur leur corps qu'ils y paroiſſoient couſus. Ils avoient deux cornes ſur la tête, le viſage peint de verd & de jaune, &, par derriere, une queue qui pendoit juſqu'à terre; ce qui les rendoit fort ſemblables à nos images du Diable. L'Iſle eſt remplie d'arbres, qui par leur hauteur & leurs autres proportions, pourroient ſervir de mâts aux plus grands Vaiſſeaux. Les Anglois découvrirent ſur le ſable du rivage une petite plante, qui croît aſſez pour devenir un arbre, mais qui ſe retire dans la terre lorſqu'on y touche, & qui s'y enfonce aſſez pour n'en être arrachée qu'avec effort. Lorſqu'on l'en a tirée, on trouve avec admiration que ſa racine eſt un ver, qui diminue à meſure que la plante s'éleve, & qui prend par degrés la conſiſtence du bois. L'Auteur ajoûte que cette tranſformation eſt un des plus étranges phénomènes qu'il ait vûs dans ſes Voyages; Iſle de Sombrero, & ſes Habitans. Affreuſe figure de leurs Prêtres. Plante ſingulière.

LANCASTER. 1602.

& le reſte n'eſt pas moins merveilleux, car ſi l'on arrache la plante dans ſa jeuneſſe, elle acquiert en ſéchant la dureté d'une pierre, juſqu'à devenir tout-à-fait ſemblable au corail blanc : de ſorte que le ver ſe change ſucceſſivement en deux natures eſſentiellement différentes. Il ne paroît pas que la vérité de cette obſervation puiſſe être ſuſpecte, puiſque les Anglois de la flotte prirent pluſieurs de ces plantes, & les rapporterent en Angleterre.

Arrivée des Anglois au Port d'Achin.

A la diſtance où la flotte Angloiſe étoit de Sumatra, elle n'avoit beſoin que d'un tems favorable, pour gagner en peu de tems le Port d'Achin. Elle remit à la voile le 29 de Mai; & découvrant les Côtes de l'Iſle le 2 de Juin, elle mouilla, le 6, dans la Rade, à deux milles de la Capitale. Il s'y trouvoit dix-huit ou vingt Bâtimens de divers Pays, tels que *Bengale*, *Calecut*, *Guzarate*, *Pegu* & *Patane*. A la vûe de quatre Vaiſſeaux Européens, deux Hollandois qui avoient été retenus l'année précedente, & qui avoient appris dans cet intervalle la Langue & les Uſages du Pays, ſe hâterent de venir à bord, & n'y apporterent que d'heureuſes nouvelles. Ils avoient été traités par le Roi beaucoup plus favorablement qu'ils ne l'avoient eſperé. Ce Prince ſouhaitoit de voir des Etrangers dans ſes Ports. La réputation de l'Angleterre s'y étoit répandue, depuis les grandes victoires que cette Couronne avoit remportées ſur l'Eſpagne, & les Anglois devoient s'attendre à toutes ſortes d'avantages pour leur Etabliſſement & pour leur Commerce.

Dès le même jour, l'Amiral fit deſcendre le Capitaine Middleton, accompagné de cinq ou ſix Officiers de la flotte, pour informer le Roi que l'Amiral d'Angleterre, chargé d'une Lettre de ſa glorieuſe Reine au puiſſant Roi d'Achin & de Sumatra, demandoit la liberté d'entrer dans ſa Ville, & l'honneur de faire une étroite alliance avec lui. Middleton devoit obtenir un ſauf-conduit pour tous les Anglois de la flotte, ou convenir de recevoir & de donner des Otages, ſuivant les Loix établies dans toutes les Nations.

Ils ſont bien reçus du Roi.

Il fut reçu du Roi avec de grands témoignages de joye & d'amitié. Non-ſeulement ſes demandes furent accordées; mais après lui avoir fait quantité de queſtions, ce Prince ordonna qu'on lui ſervît des rafraîchiſſemens, & lui fit préſent, à ſon départ, d'une robbe & d'un turban brochés d'or. Il le chargea de dire à l'Amiral, qu'après les fatigues d'un ſi long voyage, il devoit prendre un jour pour ſe repoſer à bord; mais que le jour ſuivant il étoit libre de venir à l'Audience, & qu'il pouvoit compter d'être auſſi tranquille dans ſes Etats qu'au centre de l'Angleterre; que s'il doutoit néanmoins de ſa parole Royale, on lui donneroit des Otages, & toutes les ſûretés qu'il pourroit deſirer.

L'Amiral attendit trois jours pour ſe rendre au rivage. Il y deſcendit avec une eſcorte de trente hommes. Les Hollandois s'y trouverent pour le recevoir, & le conduiſirent à la maiſon qu'ils avoient dans la Ville, parce qu'il n'en voulut point accepter d'autre avant que d'avoir vû le Roi. Il lui vint auſſi-tôt un Seigneur de la Cour, pour le ſaluer de la part de ce Prince, & lui demander la Lettre de la Reine. Mais l'Amiral refuſa de la remettre, en s'excuſant ſur l'uſage de l'Europe, qui oblige un Ambaſſadeur de rendre ſes Lettres au Prince même à qui elles ſont adreſſées. Le Seigneur Indien demanda là-deſſus à voir la ſuſcription, qu'il lut à haute voix, & dont il tira une copie. Il prit auſſi par écrit le nom de la Reine, & ſa curioſité s'attacha

Difficultés pour la Lettre de la Cour d'Angleterre.

particuliérement à obſerver le Sceau. Enſuite renouvellant ſes civilités à l'Amiral, il l'aſſura que le Roi ſon Maître recevroit avec joye les éclairciſſemens qu'il alloit lui porter. LANCASTER. 1602.

En effet, le Roi n'eut pas plutôt reçu la réponſe qu'il attendoit, que donnant divers ordres à ſes Officiers, il fit partir ſix grands éléphans, avec quantité de Troupettes & de Tymbales, & un cortége fort nombreux, pour aller au-devant de l'Amiral. Le moindre des éléphans avoit treize ou quatorze pieds de hauteur, & portoit ſur le dos un petit Château, de la forme d'un caroſſe, couvert de velours cramoiſi. Au milieu du Château, on avoit placé un grand baſſin d'or, couvert d'un drap de ſoye fort richement travaillé, ſous lequel on mit la Lettre de la Reine. L'Amiral monta ſur un autre éléphant. Une partie de ſa ſuite fut invitée à monter auſſi ſur les autres, & le reſte le ſuivit à pied. Mais lorſque le cortége fut arrivé à la Cour, un Seigneur pria l'Amiral d'arrêter, pour ſe donner le tems de prendre les ordres du Roi. Il revint preſqu'auſſi-tôt en apportant la permiſſion d'entrer. Accueil fait aux Anglois.

L'Amiral ſe préſenta devant le Roi d'un air ferme & modeſte. Il lui déclara qu'il étoit envoyé par la très-puiſſante Reine d'Angleterre, pour le féliciter de ſa grandeur, & lui propoſer un Traité de paix & d'amitié. Sa harangue devoit être plus longue, mais le Roi l'interrompit, pour lui dire qu'il le croyoit fatigué du long voyage qu'il venoit de finir heureuſement, & qu'il le prioit d'accepter des rafraîchiſſemens. Il ajoûta qu'il pouvoit compter d'être traité favorablement à ſa Cour, par conſidération pour la Reine ſa Maîtreſſe, dont le mérite & la gloire s'étoient répandus juſqu'aux Indes. L'Amiral comprit que le Roi s'ennuyoit de lui entendre parler une Langue étrangere. Il lui préſenta la Lettre de la Reine, que ce Prince reçut avidement, & qu'il remit à quelques Seigneurs Indiens qui étoient derriere lui. Les préſens furent apportés. C'étoit un baſſin d'argent, avec une fontaine, du poids de deux cens cinq onces, une grande coupe de même métal, un riche miroir; un bonnet orné de plumes; quelques belles épées avec leurs ceinturons, & pluſieurs éventails. Toutes ces richeſſes furent reçues par des Seigneurs de la Cour; mais le Roi prit entre ſes mains un éventail, & l'ayant conſideré avec plaiſir, il le remit à une de ſes femmes, pour en faire auſſi-tôt l'eſſai. Les Anglois crurent s'appercevoir, que de tous ces divers préſens, c'étoit celui qui lui plaiſoit le plus. Cérémonies de l'Audience.

Alors on propoſa au Géneral Anglois de s'aſſeoir à terre, ſuivant l'uſage du Pays. Il le fit, à l'imitation du Roi & de toute ſa Cour. On ſervit auſſi-tôt un grand feſtin, dans des plats d'or, ou d'un autre métal fort eſtimé aux Indes, qui eſt un mêlange d'or & de cuivre, & qu'on nomme *Tombak*. Pendant ce repas, le Roi qui étoit aſſis un peu plus loin, ſur une eſtrade élevée de deux ou trois pieds, but pluſieurs fois à la ſanté de l'Amiral. Sa liqueur favorite étoit l'*Arrak*, eſpece d'eau-de-vie dont j'ai déja expliqué la compoſition. L'Amiral la trouva ſi forte, qu'il ſe fit donner de l'eau pure, avec la permiſſion du Roi. Tombak, métal Indien. Arrak, liqueur.

Après un grand nombre de cérémonies, le Roi donna ordre qu'on fît entrer les Danſeuſes; & ſes propres femmes commencerent à jouer des airs de danſes ſur divers inſtrumens. Elles étoient richement vêtues, & pa- Chanteuſes & Danſeuſes.

LANCASTER. 1602.

rées de bracelets & de pierreries. C'étoit une faveur extraordinaire pour l'Amiral ; car le Roi n'accorde la vûe de ſes femmes qu'à ceux qu'il honore d'une conſidération diſtinguée. Il lui fit enſuite préſent d'une robbe de calico, brodée en or, d'une belle écharpe de Turquie, & de deux *Creſſes*, qui ſont une eſpece de poignards, dont un Seigneur arme ſur le champ celui que le Roi diſtingue par cette faveur. L'Amiral fut ainſi congedié avec de nouvelles careſſes, & la permiſſion de ſe choiſir dans la Ville une maiſon de ſon goût. Mais il ne jugea point à propos d'accepter cette offre, & retournant à bord, il laiſſa au Roi le tems de faire ſes réflexions ſur la Lettre de la Reine.

Seconde Audience, & ſes effets pour le Commerce.

Dans la ſeconde Audience qu'il eut de ce Prince, il s'expliqua fort au long ſur l'objet de ſon voyage. Les réponſes avoient été préparées comme les demandes. Le Roi proteſta que ſi les ſentimens de la Reine étoient auſſi ſinceres qu'elle l'en aſſuroit dans ſa Lettre, elle trouveroit un retour fidéle dans les ſiens; que pour le Traité d'alliance qu'elle lui propoſoit, il y conſentoit avec joye : enfin, qu'à l'égard du Commerce, il avoit déja donné ordre à deux de ſes principaux Officiers d'en conférer avec l'Amiral, & d'entrer ſans exception dans toutes les intentions de la Reine. Cette réponſe fut ſuivie d'un nouveau feſtin. Le jour ſuivant, l'Amiral envoya demander aux deux Seigneurs que le Roi lui avoit nommés, quel tems ils avoient choiſis pour la Conférence. L'un étoit le grand Pontife du Royaume, homme d'eſprit & d'honneur, qui méritoit l'eſtime que le Roi & toute la Nation avoient pour lui. L'autre étoit un des Chefs de la Nobleſſe, perſonnage fort grave, mais moins propre aux affaires que le Prélat.

Commiſſaires Indiens, & leurs Conférences.

On prit un jour pour s'aſſembler. La Conférence ſe tint en Langue Arabe, que le Prélat & le Seigneur Indien entendoient parfaitement. L'Amiral ſe ſervit pour Interpréte, d'un Juif qu'il avoit amené d'Angleterre, & qui parloit fort bien cette Langue. Sa premiere propoſition regarda la liberté du Commerce pour les Marchands Anglois. Le Prélat, ſans répondre directement, lui demanda quels motifs il avoit à faire valoir pour engager le Roi à lui accorder cette grace. L'Amiral ſaiſiſſant volontiers cette idée, allegua d'abord les offres d'amitié de ſa Reine, le mérite éclatant de cette Princeſſe, ſon courage & ſes forces pour réſiſter au Roi d'Eſpagne, qu'elle regardoit comme l'Ennemi commun de l'Angleterre & des Rois de l'Inde; la conſidération extrême qu'elle s'étoit acquiſe dans toute l'Europe, & qui avoit déja porté l'Empereur de Turquie à rechercher ſon alliance. Il s'étendit enſuite ſur les raiſons tirées en général des avantages mêmes du Commerce. Le Roi ne pouvoit ignorer que c'étoit pour tous les Princes une ſource continuelle de richeſſes & de proſperités; que la puiſſance d'un Etat croiſſant à meſure que les Sujets devenoient plus riches, il n'y avoit que le Commerce qui pût augmenter leurs biens & leurs commodités; & que pour rendre le Commerce floriſſant, il falloit recevoir & traiter favorablement les Etrangers ; qu'à l'égard d'Achin en particulier, la ſituation du Port étoit admirable pour le Commerce de Bengale, de Java, des Moluques & de la Chine ; que l'eſperance d'y vendre leurs marchandiſes y ameneroit bientôt tous les Négocians de ces diverſes Régions ; qu'en peu de tems le Roi d'Achin verroit croître ſes forces, & diminuer celles des Eſpagnols & des

Portugais : que s'il avoit beſoin d'Ouvriers & d'Artiſtes, il pouvoit s'aſſurer d'en recevoir d'Angleterre, à la ſeule condition de leur faire recueillir quelque fruit de leur voyage, & de leur laiſſer la liberté de retourner dans leur Patrie, lorſqu'il ſeroit ſatisfait de leurs ſervices : qu'il trouveroit de même toutes ſortes de commodités & de ſecours dans les Etats de la Reine, qui conſentiroit volontiers à toutes ces propoſitions, lorſqu'elles n'auroient rien de contraire à ſon honneur, aux loix de ſon Royaume, & à ſes Traités avec les Princes Chrétiens. LANCASTER. 1602.

L'Amiral demanda de plus, que le Roi fît défendre à tous ſes Sujets par une proclamation publique, de cauſer le moindre trouble aux Anglois dans leurs uſages & dans le cours des affaires. Cet article fut accordé ſur le champ, avec ſi peu de réſerve, que malgré les Loix du Pays qui ne permettent point aux Habitans de ſortir pendant la nuit, il fut permis aux Anglois d'aller nuit & jour ſans aucun obſtacle ; aſſujettis ſeulement, lorſqu'ils ſeroient rencontrés par la Juſtice après une certaine heure, à ſe voir conduire chez leur Amiral, entre les mains duquel ils ſeroient remis. Demandes de l'Amiral Anglois.

En finiſſant la Conférence, les deux Commiſſaires Indiens demanderent par écrit à l'Amiral un Mémoire des raiſons qu'il leur avoit expoſées & des priviléges qu'il demandoit au nom de la Reine. Ils lui promirent d'en faire leur rapport au Roi dès le même jour, & que la réponſe de ce Prince ne ſeroit pas long-tems differée. Quelques jours ſe paſſerent. L'Amiral fut invité à voir un combat de coqs, qui faiſoit un des principaux amuſemens du Roi. Il prit cette occaſion pour le ſupplier par ſon Interprète de ne pas faire traîner les affaires en longueur. Cinq ou ſix jours après il reçut de ſa propre main un Traité auquel il ne manquoit rien pour la forme. Tous les articles du Mémoire avoient été copiés fort proprement par un Sécretaire. Le Roi les avoit revêtus de ſon autorité & de ſon ſeing. En les remettant à l'Amiral, il y joignit un compliment fort civil, & de nouveaux témoignages de ſatisfaction & d'amitié. Il ſeroit inutile de faire entrer ici la traduction de cette piece. Elle contenoit en ſubſtance : 1°. que les Anglois jouiroient dans le Royaume d'Achin d'une entiere liberté pour leurs perſonnes, leurs biens & leur commerce. 2°. Qu'ils ſeroient exemts des Droits d'entrée & de ſortie. 3°. Que s'il arrivoit à leurs flottes quelqu'accident qui les mît en danger, ils ſeroient ſecourus, eux & leurs marchandiſes, par les Vaiſſeaux du Pays. 4°. Qu'en cas de mort, ils auroient la liberté de diſpoſer de leurs biens & de leurs effets par un Teſtament. 5°. Qu'ils exerceroient la Juſtice, ſuivant leurs Uſages, ſur les Criminels de leur Nation. 6°. Qu'on recevroit leurs plaintes, & qu'on leur accorderoit ſatisfaction, lorſqu'ils ſeroient offenſés par les Habitans du Pays. 7°. Qu'on ne mettroit jamais de prix forcé à leurs marchandiſes. 8°. Enfin, qu'ils jouiroient perpétuellement de la liberté de conſcience. Traité confirmé par le Roi d'Achin.

Les Facteurs Anglois commencerent auſſi-tôt à raſſembler du poivre pour la cargaiſon : mais la ſtérilité de l'année précedente l'avoit rendu fort rare. Ayant appris de quelques Habitans qu'il s'en trouvoit davantage dans un Port, nommé *Priaman*, à cent cinquante lieues d'Achin, vers le Sud de l'Iſle, ils y envoyerent la Suſanne, un de leurs moindres Vaiſſeaux, commandé par le Capitaine Middleton. Ils avoient trouvé beaucoup à rabattre aux promeſſes de Exercice du commerce, & ſes difficultés.

baſſadeur Portugais de moi & de ma flotte ; & quelles ſont ici ſes vûes ? LANCASTER. 1602.

Il vous obſerve continuellement, répondit l'Indien, ſans que vous puiſſiez vous appercevoir qu'il vous regarde. Il a pour Eſpion autour de votre flotte, un Chinois, qui s'eſt familiariſé avec vos gens. Il a fait tirer le plan de tous vos Vaiſſeaux. Il connoît non-ſeulement leur forme & leur groſſeur, mais le nombre & le calibre de votre artillerie, juſqu'à la moindre piece. Il ſçait combien vous avez de Matelots, ceux qui ſe portent bien, & ceux qui ſont infirmes. Il trouve que vos Vaiſſeaux ſont forts & bien équipés ; mais il eſt perſuadé qu'ayant un grand nombre de Malades, vous n'êtes point à couvert d'une ſurpriſe, ou même d'une attaque ouverte par des forces médiocres ; & dans cette idée, il doit envoyer ſes plans à Malaca, pour engager le Gouverneur à vous cauſer de l'embarras à votre départ.

Réponſe qu'il lui fait.

L'Amiral lui dit, en affectant de rire, Ton Ambaſſadeur n'eſt pas ſi ridicule que tu le repréſentes ; car il ſçait aſſez que je crains peu les forces de ſa Nation dans cette Mer. Il veut te faire croire, à toi & à ceux qui l'écoutent, que les Portugais ſont auſſi redoutables qu'ils ſouhaiteroient de l'être. Va, ſois tranquille pour ma flotte. Mais viens m'apprendre néanmoins dans quelques jours ſi l'Ambaſſadeur a fait partir ſes plans ; & quoique je m'en embarraſſe fort peu, je te promets la liberté, pour récompenſer tes bonnes intentions.

L'Indien partit fort ſatisfait. Cette occaſion parut ſi ſinguliere à l'Amiral, que ne balançant point à la ſaiſir, il ſe promit de faire tourner la trahiſon contre ceux qui avoient voulu l'employer. Son eſperance ne fut pas trompée. Tout ce que l'Ambaſſadeur faiſoit pendant le jour, lui étoit rapporté le ſoir ou le jour ſuivant. L'Indien étoit un Traître exercé, hardi, ſubtile, capable de tromper également & l'Ambaſſadeur Portugais, & les Anglois de la ſuite de l'Amiral ; le premier, en le repaiſſant de fauſſes nouvelles, pour leſquelles il étoit récompenſé ; ceux-ci, en feignant de ne venir ſi ſouvent dans leur Comptoir que pour les entretenir dans la diſpoſition d'acheter ſes poules ; & les conjurant même de garder le ſilence ſur un commerce, par lequel il ſembloit craindre de déplaire à ſes Maîtres. L'Amiral étoit le ſeul avec lequel il fît un rolle ſincere ; encore affectoit-il de lui parler d'un air ſimple, attendant toujours qu'il fût interrogé, comme s'il n'eût fait que répondre à ſes queſtions. Ce détail étoit néceſſaire, non-ſeulement pour expliquer comment l'Amiral ſe défendit contre les mauvais offices des Portugais, mais encore pour faire connoître le caractere des Indiens, qui eſt naturellement artificieux & trompeur.

Perfidie des Indiens.

Le Roi faiſoit appeller ſouvent l'Amiral pour s'entretenir ou pour boire avec lui. Un jour, il lui parla d'un Ambaſſadeur que le Roi de Siam lui avoit envoyé, pour lui propoſer la conquête de Malaca. L'Iſle de Sumarra eſt capable d'armer un grand nombre de Galeres, quand le tems ne lui manque point pour ſes préparatifs ; & le Roi de Siam faiſoit demander à celui d'Achin quelles forces il vouloit joindre aux ſiennes. L'Amiral ne manqua point de ſeconder les diſpoſitions qu'il voyoit à ce Prince pour déclarer la guerre aux Eſpagnols. Il lui repréſenta la hauteur avec laquelle ils ſe conduiſoient au milieu de ſa Cour, & le droit qu'ils s'attribuoient de mettre tous les Rois Indiens dans leur dépendance. Il les traita d'Ennemis publics de la Liberté &

Les Anglois rendent un fort mauvais office aux Portugais.

LANCASTER. 1602.

du Commerce. Enfin, n'épargnant rien pour rendre le change à leur Ambaſſadeur, il ne fit pas difficulté d'aſſurer qu'il n'étoit qu'un Eſpion, chargé d'approfondir les forces & les ſecrets de la Cour d'Achin. Le Roi ſurpris de ce diſcours, voulut ſçavoir quel en étoit le fondement. Alors s'ouvrant ſur tout ce qu'il avoit appris de ſon Indien, il en conclut que les Eſpions de l'Ambaſſadeur n'obſervoient pas moins le Roi que les Anglois. Quoique cette preuve n'eût point la force d'une démonſtration, elle ſuffiſoit pour aigrir un Prince ſoupçonneux. Il répondit qu'il connoiſſoit les Eſpagnols pour ſes Ennemis, & qu'il leur rendroit leur haine au double; mais qu'il appréhendoit peu les forces qu'ils avoient à Malaca. L'Amiral, ſatisfait de le voir irrité, réſolut d'employer une ruſe innocente, pour ſoutenir tout à la fois ſa réputation & ſe garantir des périls qui menaçoient la flotte Angloiſe à ſon départ. Il dit au Roi que ce qui l'inquiétoit dans les deſſeins de l'Ambaſſadeur Portugais n'étoit pas la crainte d'être attaqué par les Vaiſſeaux de Malaca, mais celle au contraire de ne les pas rencontrer dans ſa courſe, parce qu'infailliblement les plans & les avis qu'ils devoient recevoir de leur Ambaſſadeur, ou plutôt de leur Eſpion, leur ôteroient la hardieſſe de venir à ſa rencontre; que dans le deſir de les rencontrer, & dans la certitude de les battre, il prioit Sa Majeſté de faire arrêter deux Domeſtiques de l'Ambaſſadeur, qui devoient partir dans trois jours avec ſes avis & ſes plans. Outre l'effet qu'il paroiſſoit deſirer, il fit entendre encore au Roi, qu'en ſe ſaiſiſſant des Meſſagers de l'Ambaſſadeur, il ne manqueroit point de tirer quelques nouvelles lumieres de leur bouche ou de leurs Lettres.

Artifice de leur Amiral.

Cette contremine fut pouſſée avec tant de ſoin & d'adreſſe, que l'Amiral informé par ſon Eſpion du départ des deux Meſſagers, en apprit au Roi le tems & les circonſtances. Ils s'étoient rendus dans un Port, à vingt-cinq lieues d'Achin; & payant leur paſſage ſur le premier Vaiſſeau qui mit à la voile, ils s'y embarquerent en qualité de Marchands étrangers. Mais, ſur l'ordre ſecret du Roi, une Frégate, qui fut envoyée après eux, arrêta leur Bâtiment preſqu'à la ſortie du Port. Les Officiers d'Achin feignirent de vouloir examiner ſi les marchandiſes avoient ſatisfait aux Droits du Prince. Ils découvrirent les deux Portugais en montant à bord. Ils affecterent de la ſurpriſe, & leur demanderent qui ils étoient, d'où ils étoient venus, quel étoit leur deſſein & le motif de leur voyage. Toutes ces queſtions les ayant troublés, en vain répondirent-ils qu'ils venoient d'Achin, & qu'ils appartenoient à l'Ambaſſadeur Portugais. On feignit de reconnoître à leur trouble qu'ils étoient des Sceletats, qui prenoient la fuite après avoir volé leur Maître. Le principal Officier ſe ſaiſit d'eux, & ſe chargea de les remettre à l'Ambaſſadeur. Mais ſous prétexte de vérifier leur vol, on leur enleva leurs plans & leurs Lettres. Ils furent en effet renvoyés à l'Ambaſſadeur, ſur une nouvelle réflexion de l'Amiral, qui crut cette voie plus ſûre pour déguiſer ſon artifice, & qui trouva le moyen de la faire gouter au Roi.

Deux Portugais arrêtés avec leurs papiers.

Quelque jugement que l'Ambaſſadeur pût porter de cette avanture, il n'eut aucun prétexte pour faire éclater ſes plaintes, ſur-tout lorſqu'en lui préſentant ſes deux Domeſtiques avec tous leurs effets, on affecta de faire valoir le ſervice qu'on lui avoit rendu. Il ſe diſpenſa même de réclamer ſes plans & ſes Lettres; ce qui fit juger à l'Amiral qu'ayant quelque ſoupçon de la

Chagrin des Portugais; ils veulent quitter Achin; leur départ accéléré.

verité,

vérité, il ne vouloit pas s'expoſer à des tailleries plus humiliantes que l'outrage. L'Auteur ne nous apprend point ce que contenoit ſes Lettres. Mais le chagrin de voir manquer ſon projet par cette voye, lui fit prendre la réſolution de partir lui-même, pour ſuppléer apparemment à l'interception de ſes Meſſagers. L'Amiral, qui fut informé de ce nouveau deſſein, réſolut encore d'en arrêter l'exécution. Il repréſenta au Roi que la ſaiſon l'obligeant de ſe remettre en mer avec ſa Flotte, il alloit perdre tout le fruit de leur ruſe commune, ſi l'Ambaſſadeur partoit avant lui. Il le preſſa de faire naître quelque raiſon, qui ſuſpendît ſeulement le départ des Portugais pendant dix jours. Cette propoſition n'étoit pas ſans difficulté, parce que le reſſentiment de l'Ambaſſadeur lui ayant fait abreger les formalités, il avoit déja pris congé du Roi & fait ſes adieux à toute la Cour. Cependant l'envie d'obliger l'Amiral, ou, ſi l'on veut, la paſſion de nuire aux Portugais, en lui donnant l'occaſion de les battre, ſur laquelle il ne ceſſoit pas de tenir le même langage, porta ce Prince à ſuppoſer quelques ſujets de plaintes contre les Matelots de l'Ambaſſadeur. Avant que cette accuſation fût éclaircie, les Anglois eurent le tems de mettre ordre à leurs affaires. LANCASTER. 1602.

Il ne reſtoit à l'Amiral qu'à prendre congé du Roi, parce que dans l'embarras où je l'ai repréſenté pour ſa cargaiſon, il s'étoit déterminé à laiſſer derriere lui quelques-uns de ſes principaux Facteurs, ſous prétexte que le poivre étant ſi rare ils prendroient ſoin d'en ramaſſer juſqu'au retour de la Flotte. D'ailleurs, de ſes quatre Vaiſſeaux, il n'y avoit que l'Aſcenſion qui ne fut point aſſez chargé pour quitter le Port avec honneur. Un Bâtiment Hollandois qui étoit arrivé depuis peu, ſous le Commandement du Capitaine *Spilberge*, & que la rareté ou la cherté du poivre avoit mis, comme les Anglois, dans la néceſſité de partir ſans achever ſa cargaiſon, s'offrit à les accompagner. L'Amiral accepta ſi volontiers cette offre, que pour l'affermir dans ſa réſolution, il lui céda la huitiéme partie de ſes marchandiſes. Enfin la veille de ſon départ, il préſenta au Roi Meſſieurs *Starkey* & *Styles*, deux honnêtes Facteurs qu'il laiſſoit ſous la protection de ce Prince; & s'étant confirmé dans l'opinion de ſa bonne-foi par les nouveaux témoignages qu'il en reçut, il mit à la voile le 11 de Septembre. Départ des Anglois.

On a ſçû dans la ſuite que le Roi ſoutenant la diſſimulation, continua de retarder l'Ambaſſadeur Portugais, malgré l'empreſſement qu'il avoit de partir. Un jour, embarraſſé de ſes inſtances, il lui dit qu'il s'étonnoit de lui voir cette ardeur pour ſe mettre en mer, tandis que les Anglois, qui ne pouvoient être fort éloignés, l'attendoient peut-être à ſon paſſage & ne pouvoient manquer avec des forces ſupérieures, de lui faire courir un grand danger. L'Ambaſſadeur répondit qu'il les craignoit peu, parce que ſa Frégate étoit ſi légere, que s'il pouvoit gagner le devant ſur eux, ſeulement de ſa longueur, il les défioit avec tous leurs efforts de pouvoir jamais la joindre. Eh bien, lui dit le Roi, je vous laiſſe donc partir d'autant plus volontiers, que je n'aurai rien à craindre pour votre ſûreté. En effet il lui en accorda la liberté; mais il y avoit déja vingt-quatre jours que les Anglois avoient mis à la voile. Ils n'avoient pû recevoir une marque plus ſignalée des favorables diſpoſitions du Roi d'Achin; car la Frégate Portugaiſe étoit ſi bonne, qu'en partant même quelques jours après eux, elle eût été capable de ſe rendre à Malaca, Bravade des Portugais.

LANCASTER. 1602.

avant qu'ils euſſent gagné les Détroits, & de faire ſortir par conſéquent de ce Port toutes les forces des Portugais pour leur couper le paſſage; au lieu que perſonne n'y étant informé de leur approche, ils relâcherent tranquillement à vingt-cinq lieues de la Ville ſans qu'elle en eût la moindre connoiſſance.

Les Anglois s'arrêtent près de Malaca.

Le 3 d'Octobre, étant entré dans les Détroits de Malaca, ils découvrirent un Vaiſſeau vers l'entrée de la nuit. L'ordre fut donné auſſi-tôt pour s'aſſurer de cette proye. Ils ſe ſéparerent l'un de l'autre à la diſtance d'un mille, dans la crainte qu'elle ne profitât des ténébres pour trouver un paſſage. Elle tomba près de l'*Hector*, qui la ſalua bruſquement d'une volée de canon. Les autres Vaiſſeaux s'étant raſſemblés autour d'elle, on continua quelque tems le feu de l'artillerie : mais la crainte de la couler à fond fit prendre le parti d'interrompre le combat juſqu'au jour. A peine commençoit-il à paroître que le Capitaine ſe mit dans ſa Chaloupe avec quelques gens de ſon bord, & vint ſe rendre volontairement. Il étoit parti de Saint-Thomas, dans la Baye de Bengale, pour tranſporter des marchandiſes & quantité de Paſſagers à Malaca. Il avoit à bord plus de ſix cens perſonnes des deux ſexes & de toutes ſortes de conditions. Son Port étoit de neuf cens tonneaux. L'Amiral fit paſſer ſur ſa Flotte ce qu'il avoit de plus précieux. C'étoient de riches étoffes, de la porcelaine, des perles & d'autres pierreries. Le riz & toutes les marchandiſes groſſieres, furent négligées. Il fallut beaucoup de fermeté, & les plus rigoureuſes ordonnances, pour empêcher le pillage. L'Amiral laiſſa ſa priſe ſur ſes ancres, ſans avoir fait la moindre inſulte aux Paſſagers.

Ils prennent un Vaiſſeau.

Un butin ſi riche le mettant en état, non-ſeulement de rendre ſa cargaiſon complette au Port d'Achin, mais de faire honneur à la Nation Angloiſe en y reparoiſſant avec les fruits de ſa victoire, il ne balança point à prendre la réſolution d'y retourner. Son eſpérance étoit encore de rencontrer l'Ambaſſadeur Portugais, & de lui faire payer fort cher toutes les marques qu'il avoit reçues de ſa haine. Il fut privé de cette derniere ſatisfaction. Mais le vent lui fut ſi favorable qu'il rentra le vingt-quatre d'Octobre dans le Port d'Achin.

Ils retournent à Achin.

Les deux Facteurs Anglois, agréablement ſurpris de ſon retour, ſe préſenterent ſur le rivage pour le recevoir. Il y deſcendit ſans attendre la permiſſion du Roi, ſur-tout lorſqu'il eut appris avec combien de bonté ce Prince n'avoit pas ceſſé de protéger le Comptoir, & de favoriſer les Facteurs. Dans l'abondance des richeſſes qu'il venoit d'acquérir par les armes, il ſe crut obligé de lui faire un préſent conſidérable. Cette galanterie fut reçue avec tant de reconnoiſſance, qu'après avoir beaucoup loué la valeur des Anglois, le Roi offrit à l'Amiral le choix de tout ce qui pouvoit lui plaire dans ſes Etats. La ſeule faveur qui pût flatter des Marchands, étoit de pouvoir amaſſer beaucoup de poivre, de canelle & de girofle. Mais il étoit ſi vrai que l'année avoit été ſtérile, qu'en joignant à tout ce que la Flotte avoit emporté, ce que les Facteurs avoient recueilli depuis ſon départ, on ne put faire une cargaiſon complette. L'Amiral réſolut de ſe rendre à Bantam dans l'Iſle de Java, où il avoit appris que ces marchandiſes étoient en abondance & à meilleur marché. Il communiqua ſon deſſein au Roi, qui ne put le déſavouer. Dans une longue conférence qu'il eut avec lui, ce Prince lui remit une Lettre en Arabe pour la Reine d'Angleterre, avec un riche préſent. On en peut

Intelligence des Anglois & du Roi d'Achin contre les Portugais.

conclure que le premier départ de l'Amiral avoit été ſimulé, & qu'il n'avoit fait voile vers Malaca que pour y chercher l'occaſion qu'il en avoit trouvée d'enlever quelque Bâtiment aux Portugais; ſans quoi l'on ne concevroit point pourquoi la Lettre & les préſens auroient été remis à ſon retour. Le Roi d'Achin envoyoit à la Reine Eliſabeth trois piéces de drap d'or curieuſement travaillées, avec un gros rubis enchaſſé à la mode du Levant. Il fit préſent auſſi d'un fort beau rubis à l'Amiral. En recevant ſes derniers adieux, il lui demanda ſi l'on avoit en Angleterre les Pſeaumes du *Roi David*. » Oui, répondit l'Amiral; & nous les chantons tous les jours. Je veux donc, reprit le Roi, en chanter un pour la proſpérité de votre voyage, avec ces Nobles qui ſont autour de moi «. Là-deſſus, il entonna un Pſeaume, & les Seigneurs de ſa Cour le chanterent avec lui fort ſolemnellement. Après avoir fini, il fit connoître à l'Amiral qu'il lui feroit plaiſir d'en chanter un ſuivant l'uſage de l'Angleterre, avec les gens de ſa ſuite. Les Anglois du cortége, étoient au nombre de douze, qui ſe mirent auſſi à chanter avec l'Amiral. Enfin les careſſes & la bonne-foi du Roi d'Achin ſe ſoutinrent ſi conſtamment, qu'on en peut tirer une confirmation pour le doute que j'ai marqué ſur ſa querelle avec les Hollandois.

Le Roi fait chanter des Pſeaumes aux Anglois.

L'Amiral partit d'Achin le neuf de Novembre. Deux jours après, il dépêcha l'*Aſcenſion* en Angleterre, avec des Lettres; & tournant le dos à ce Bâtiment, qui prit vers le Cap de Bonne-Eſpérance, il ſuivit les Côtes de Sumatra pour ſe rendre à *Bantam*. Dans ſa courſe, il tomba pendant la nuit en certaines Iſles, qui lui cauſerent d'autant plus d'embarras qu'il s'y trouvoit engagé ſans s'en être apperçu. Les bas-fonds dont elles ſont environnées le mirent pluſieurs fois en danger. Ayant paſſé la Ligne pour la troiſiéme fois depuis ſon départ de l'Europe, il arriva au Port de *Priaman*, où la *Suſanne* avoit déja fait une partie de ſa cargaiſon. Le haſard fit qu'à ſon arrivée il s'y trouva du poivre pour l'achever. Comme il n'en croît point aux environs de ce Port, les Habitans en avoient fait venir une nouvelle proviſion d'un lieu plus éloigné dans les terres, qui ſe nomme *Manangcabo*. Mais le Canton de Priaman porte de la poudre d'or, qui ſe trouve mêlée dans le ſable de pluſieurs Rivieres. L'air y eſt d'ailleurs excellent, quoiqu'à moins de quinze minutes de la Ligne. L'Amiral ſe voyant offrir de quoi charger entiérement la Suſanne, prit le parti de ſaiſir l'occaſion, & de renvoyer encore ce Bâtiment en Angleterre.

On étoit au 4 de Décembre, lorſqu'il remit à la voile pour Bantam. Il s'engagea le 15 dans les Détroits de la Sonde, où il mouilla l'ancre ſous une Iſle nommée *Pulo Panſa*, à trois lieues de cette Ville. Le lendemain étant entré dans la Rade de Bantam, il y fit connoître ſon arrivée par une décharge de ſon artillerie, telle que les Habitans n'en avoient jamais entendu. Le 17, il envoya le Capitaine Middleton dans une Chaloupe, pour déclarer au Roi qu'il étoit venu avec des Lettres de la Reine d'Angleterre, & qu'il lui demandoit la permiſſion de deſcendre dans ſes Etats pour les lui préſenter. On répondit à Middleton que les Anglois ſeroient reçus volontiers; & ſans exiger d'autres explications, un Seigneur Indien ſe rendit à bord avec lui, pour inviter au nom du Roi l'Amiral à deſcendre librement. Le Roi étoit un enfant de dix ou onze ans, qui ne laiſſoit pas de gouverner, avec le ſecours

LANCASTER. 1603.

d'un Conſeil. L'impatience qu'il eut de voir les Anglois lui fit abréger les formalités de l'Audience ; & l'Amiral que ſon caractere rendoit ſupérieur à toutes ſortes de craintes, ne fit pas difficulté de ſe laiſſer conduire ſans précaution.

Il trouva le jeune Monarque aſſis dans un cabinet, dont la forme étoit ronde ; avec ſeize ou dix-huit Seigneurs qui l'environnoient à quelque diſtance. Après une courte harangue, à laquelle ce Prince fit une réponſe gracieuſe, il lui préſenta les Lettres de la Reine. Il avoit fait apporter divers préſens, qu'il y joignit auſſi-tôt, & qui furent reçus avec les marques d'une vive ſatisfaction. Le Roi ſe les fit apporter ſucceſſivement, & prit long-tems plaiſir à les conſidérer. Enſuite aſſurant l'Amiral de ſon amitié & de ſa protection, il le remit, pour l'explication des affaires, entre les mains d'un Seigneur de l'Aſſemblée, qui étoit le Chef de ſon Conſeil.

On fit paſſer l'Amiral dans un autre appartement, où ſa conférence dura près de deux heures avec ce grave Indien. Elle finit par de nouvelles aſſurances de protection au nom du Roi, & par la permiſſion d'acheter ou de vendre toutes ſortes de marchandiſes dans les Etats de ce Prince. L'Amiral demanda la liberté de choiſir une maiſon commode. Elle lui fut accordée, & dans l'eſpace de deux jours les Facteurs Anglois ſe trouverent en état de commencer leur vente. Mais un Seigneur de la Cour vint avertir l'Amiral que l'uſage du Pays étoit de fournir le Roi avant ſes Sujets. Cette préférence parut d'autant plus juſte aux Anglois, qu'on les aſſura que leurs marchandiſes ſeroient vendues plus cher à la Cour qu'aux Particuliers.

Lorſque le Roi fut ſatisfait, les Facteurs commencerent publiquement leur vente. La preſſe y fut ſi grande, qu'en moins de cinq ſemaines ils firent de quoi ſuppléer abondamment à la cargaiſon des deux Vaiſſeaux. Le poivre qu'ils avoient acquis dans cet intervalle, montoit déja à deux cens ſoixante-ſeize ſacs, chacun de ſoixante-deux livres de poids, au prix de cinq réaux & demi de huit ; chaque réale revenant à quatre ſchellins & demi d'Angleterre. On n'y comprend point les droits de l'ancrage & de la Douanne ; car par une convention particuliere avec le *Scha Bandar*, c'eſt-à-dire, le principal Officier du Port, on devoit payer pour l'ancrage des deux Bâtimens, quinze cens réaux de huit ; & pour les droits de la Douanne, une réale par ſac. Quoique les Habitans de l'Iſle de Java paſſent pour une Nation inquiéte & livrée au vol, le commerce s'exerça fort paiſiblement. Sur une ou deux inſultes que les Anglois avoient reçues d'abord, l'Amiral fut autoriſé par le Roi à faire main-baſſe ſur tous ceux qui s'approcheroient de ſa maiſon pendant la nuit. Quelques exemples de ſévérité devinrent un frein pour les plus indociles ; & l'on continua ſeulement de faire une garde exacte aux environs du Comptoir.

A meſure qu'on achetoit le poivre, l'Amiral avoit ordonné qu'il fût tranſporté à bord ; de ſorte que le 10 de Février 1603, la cargaiſon fut achevée, & la Flotte prête à partir. Mais le Capitaine Middleton tomba malade ſur le Vaiſſeau qu'il commandoit. L'Amiral, ayant établi pour régle que l'un ou l'autre ſeroit toujours à bord, ſe hâta d'y retourner. Il le trouva beaucoup plus mal, qu'on ne le craignoit d'une attaque ſi récente. L'expérience qu'il avoit de la nature du climat lui fit juger tout d'un coup qu'une fiévre violen-

te, accompagnée d'une furieuſe oppreſſion de poitrine, ne laiſſeroit pas vivre long-tems ſon Collegue. En effet Middleton, qui ſe croyoit encore autant de force que de courage, ne laiſſa pas de mourir le lendemain. LANCASTER. 1603.

Cette perte fut une nouvelle raiſon de hâter le départ. Cependant l'Amiral ne voulut point retourner en Europe, ſans s'être établi quelque relation aux Iſles Moluques. Il fit charger ſa Pinace, qui étoit d'environ quarante tonneaux, d'une quantité de marchandiſes choiſies, & la confiant à douze de ſes Anglois, il l'envoya aux Moluques, pour y jetter les fondemens du Commerce juſqu'à ſon retour. Il laiſſa auſſi à Bantam, trois Facteurs, auſquels il donna pour Chef M. *William Starkey*, avec la commiſſion de vendre les marchandiſes qui reſtoient à terre, & de tenir des épices pour une autre cargaiſon. Enſuite il prit congé du Roi, qui lui remit une Lettre pour la Reine d'Angleterre, & quelques belles piéces de Bezoar. Le préſent qu'il reçut pour lui-même fut un beau poignard de Java, avec quelques pierreries, qu'il eſtima beaucoup moins que les diſtinctions dont elles furent accompagnées.

Il laiſſe trois Facteurs à Bantam.

Préſens du Roi.

Tous les Anglois de la Flotte s'étant retirés à bord le 20 de Février, les deux Vaiſſeaux ſaluerent l'Iſle de Java d'une décharge de leur artillerie, & mirent ſur le champ à la voile. Ils employerent les deux jours ſuivans à traverſer le Sond. Le 24, ils perdirent la vûe des Iſles, & dirigeant leur courſe au Sud-Oueſt, ils ſe trouverent dès le 28 au huitiéme degré quarante minutes du Sud. Le Dimanche 13 de Mars, ils paſſerent le Tropique du Capricorne, en tenant toujours la même courſe. Le 14 d'Avril, ſe trouvant à trente-quatre degrés, ils jugerent qu'ils avoient l'Iſle de Madagaſcar au Nord.

La Flotte part de Java pour retourner en Europe.

Le 28, ils eurent à combattre une furieuſe tempête, qui les força pendant vingt-quatre heures de s'abandonner aux flots, ſans faire aucun uſage de leurs voiles. Cependant ils ne reçûrent aucun dommage qui ne pût être réparé par leurs ſoins, à la réſerve de quelques voyes d'eau auſquelles il fallut remédier, par un travail continuel, pendant tout le reſte du voyage.

Tempête furieuſe.

Mais la tranquillité qui ſuivit cette tempête fut troublée trois jours après par un autre orage. Le battement des flots fut ſi violent contre la proüe de l'Amiral, que l'ouvrage de fer s'étant détaché, le bec du Vaiſſeau fut emporté, & s'abîma ſans reſſource. L'effroi s'empara de tous les cœurs. Il ne ſe préſentoit aucun remède aux Matelots les plus expérimentés. Le Vaiſſeau n'ayant plus la force de réſiſter aux vents ni aux flots, étoit emporté, comme l'auroient été ſes débris après un naufrage. Il s'approcha juſqu'à trois ou quatre lieues du Cap de Bonne-Eſpérance, & bientôt un vent contraire, le jetta preſqu'au quarantiéme degré du Sud, au milieu de la grêle & de la neige. Ce paſſage preſque ſubit de la chaleur au froid, fut un autre mal qui acheva d'accabler les Anglois.

Autre orage & ſes effets.

Dans cette cruelle extrêmité, l'*Hector* ménagea ſa courſe avec tant d'art, qu'il ne s'éloigna point de l'Amiral. *Sander Cole*, qui avoit été nommé pour commander ce Vaiſſeau après la mort de Middleton, fit conſtruire ſur ſon bord une machine qu'il crut capable de remédier au malheur de ſon Collegue. Mais après quantité d'efforts, & lorſqu'on croyoit avoir rendu l'ouvrage propre à ſa deſtination, un furieux coup de mer fit quitter priſe à ceux qui l'attachoient, & l'enſevelit auſſi dans les flots. Tous les gens de l'Amiral,

Déſeſpoir des gens de l'Amiral.

LANCASTER. 1603.

consternés de cette nouvelle disgrace, demanderent à passer sur l'Hector. Les plus hardis avoient perdu l'espérance, & se disposoient à changer de bord sans attendre l'ordre de leur Chef. Au milieu de cet abbatement public, l'Amiral prit une résolution qui n'a point d'exemple dans l'Histoire. Il assembla ses gens, & composant son visage à la joie, il les assura que par des moyens qu'il venoit d'imaginer, il ne desesperoit pas de sauver le Vaisseau. Ensuite étant entré dans sa chambre, il écrivit cette Lettre, en Angleterre, à la Compagnie qui l'avoit employé.

Exemple d'un courage héroïque.

» MESSIEURS, vous apprendrez par le Porteur de ma Lettre ce » qui s'est passé dans le voyage que j'ai entrepris par vos ordres, les » établissemens que j'ai faits pour votre commerce, & les autres événemens » qui méritent votre attention. Je vais employer tous mes efforts pour sau- » ver mon Vaisseau & ses marchandises. Vous n'en douterez pas quand vous » sçaurez que je n'épargne dans ce dessein, ni ma vie, ni celle des gens qui » sont sous mes ordres. Je ne puis vous dire où vous devez envoyer un autre » Vaisseau pour me secourir; car je suis le jouet des vents & des flots. Adieu. » Je prie le Ciel qu'il m'accorde le plaisir de vous revoir, avec quelque sujet » de satisfaction pour vous & pour moi.

L'Amiral trouve heureusement de la réfistance à ses ordres.

Il datta cette Lettre » *Du retour des Indes Orientales en Europe;* « & pour se rendre utile en périssant, il ajoûta, sur les lumieres qu'il croioit s'être procurées, *que le passage aux Indes Orientales*, étoit à soixante-deux degrés & demi par Nord-Oüest, du côté de l'Amérique. Après quoi faisant venir Sander Cole dans sa Chaloupe, il lui donna ordre en secret de partir la nuit suivante pour l'Angleterre, & de remettre sa Lettre à la Compagnie. Sa pensée étoit que le courage pourroit renaître à ses gens lorsqu'ils auroient perdu la ressource de l'Hector, ou du moins, que ce qu'ils seroient forcés de faire pour conserver leur vie, serviroit peut-être à la conservation des marchandises.

Sander Cole feignit de céder à ses volontés; mais il lui étoit trop attaché pour l'abandonner dans son infortune. L'Amiral le voyant le lendemain presqu'à la même distance, dit à l'Auteur même de cette Relation: » Ces gens » là n'ont aucun égard pour mes ordres «. On étoit fort éloigné sur son bord d'entendre le sens de cette plainte. Cependant l'espérance qu'il avoit donnée la veille servit du moins à réveiller ses gens pour le travail. Le fer lui manquant, ou la commodité de le forger, il avoit concerté pendant toute la nuit avec le Charpentier du Vaisseau, un moyen d'y suppléer par des entrelassemens de cordes & de solives. Cet expédient supposoit à la vérité que la mer deviendroit plus tranquille; mais quelle apparence aussi qu'une tempête qui avoit duré plus de quinze jours pût être fort éloignée de sa fin! En effet dès le jour suivant, la mer prit une face moins terrible; & l'ouvrage fut poussé si vivement, qu'il fut bientôt en état de servir au soulagement du Vaisseau. On ne put douter par la hauteur où l'on étoit, qu'on n'eût doublé le Cap de Bonne-Espérance. Malgré l'éloignement de l'Isle de Sainte-Helene, ce fut le lieu qu'on crût devoir chercher pour azile. Le 5 de Juin, on passa le Tropique du Capricorne; & le 16 au matin, on découvrit heureusement l'Isle où l'on brûloit d'arriver.

Il est délivré du péril.

Digitized by Google

La joie fut ſi exceſſive dans les deux Vaiſſeaux, qu'oubliant tous les maux paſſés, Capitaines & Matelots ne ſongerent qu'à célébrer leur délivrance par des fêtes, juſqu'à perdre l'idée du péril qu'ils devoient encore appréhender dans le Port. La vûe d'une petite Chapelle, que les Portugais avoient bâtie depuis long-tems ſur le rivage, fit croire au Pilote de l'Hector qu'il pouvoit s'en approcher ſans précaution. Il toucha contre un rocher qui le mit dans la néceſſité de recevoir de l'Amiral une partie des ſervices qu'il lui avoit rendus. Cependant ils jetterent l'ancre tous deux dans le même lieu, ſur douze braſſes de fond. Perſonne ne ſe préſentant à terre, ils ſe hâtetent d'y deſcendre. Divers écrits qu'ils trouverent ſur les rocs du rivage, leur appritent que les Cataques des Indes Portugaiſes n'étoient parties que depuis huit jours.

LANCASTER. 1603. Ils courent un nouveau danger en abordant à Sainte Hélene.

Quoique le défaut de proviſions ne fût pas la plus preſſante néceſſité des Anglois, tant de fatigues les firent penſer d'abord à ſe procurer des rafraîchiſſemens. L'eau ne manque point à Sainte-Hélene, & l'on y trouvoit auſſi des fruits de toute eſpéce que la terre produiſoit naturellement. Mais, dans un tems où l'Iſle étoit encore déſerte, il n'y avoit point d'autres vivres à eſpérer que la chair des animaux ſauvages. Si les chévres y étoient en abondance, il falloit des peines infinies pour les tuer dans les bois & les montagnes. L'Amiral ſe fit une méthode pour cette chaſſe. Il plaça au milieu de l'Iſle quatre Tireurs fort habiles, accompagnés chacun de quatre hommes pour faire lever le gibier, & pour le recueillir. Vingt autres hommes alloient tous les ſoirs au rendez-vous, & rapportoient à bord tout ce qui avoit été tué pendant le jour. En peu de tems, les deux Vaiſſeaux furent abondamment pourvûs. Le reſte de l'Equipage s'occupoit d'un autre côté à les radouber. Tous les Malades ſe rétablirent; & le nombre n'en pouvoit être médiocre, après une navigation qui avoit duré trois mois.

Méthode de l'Amiral pour ſe procurer des vivres.

Les Chaſſeurs trouverent dans les bois un Hermite Portugais, qu'ils prirent d'abord pour une bête farouche, parce qu'ils le ſurprirent étendu ſur l'herbe. Ils faillirent de le tuer dans cette ſituation. C'étoit un vieillard d'environ ſoixante-dix ans, qui vivoit depuis pluſieurs années dans la ſolitude, pour accomplir le vœu qu'il en avoit fait au milieu des flots. Son Vaiſſeau ayant péri par un naufrage, il ſe croioit redevable de ſa vie au ſecours du Ciel, qui l'avoit conduit à la faveur d'une planche ſur le rivage de Sainte-Hélene. Il y étoit arrivé depuis ce tems-là cent Vaiſſeaux de différentes Nations, qui lui avoient offert de le prendre à bord. Mais, dans la réſolution de mourir fidéle à ſa promeſſe, il n'avoit accepté que les matériaux néceſſaires pour ſe bâtir une cabane au milieu des bois. Il y vivoit des ſimples productions de la nature, ſans avoir jamais pris la peine d'allumer du feu pour cuire ſes alimens. C'étoient des figues qui faiſoient ſa principale nourriture, avec du lait de quelques chévres qu'il avoit apprivoiſées. Son embonpoint étoit admirable, ſa ſanté ferme & vigoureuſe. Il n'avoit point d'autre marque de vieilleſſe que la blancheur de ſa barbe, qui lui tomboit juſqu'à la ceinture. Ses cheveux avoient été de la même couleur; mais il les avoit perdus depuis deux ans, & ſa tête étoit ſi nuë juſqu'au menton, qu'elle paroiſſoit avoir toujours été ſans chevelure. Les Anglois lui firent la même offre qu'il avoit conſtamment rejettée. Il les remercia ſans affectation; & l'unique préſent qu'il conſentit à recevoir, fut celui de deux jeunes chévres qu'ils avoient ſurpriſes & arrêtées vivantes.

Hermite Portugais à Sainte-Hélene.

LANCASTER. 1603.

Après un mois de ſéjour dans l'Iſle de Sainte-Hélene, l'Amiral crut ſa Flotte en état d'achever le voyage, ſans relâcher ſur aucune Côte. Il partit le 5 Juillet, en tournant ſes voiles au Nord-Oueſt. Le 13 il paſſa près de l'Iſle de l'*Aſcenſion*, dont la vûe ne le tenta point de changer ſon projet. Elle eſt abſolument ſtérile, & ſans eau. La mer y eſt ſi profonde & la Côte ſi eſcarpée, que dans les tems les plus tranquilles, l'accès en eſt fort difficile aux Vaiſſeaux. L'Amiral continua ſa navigation avec un vent Sud & Sud-Eſt, juſqu'au 19, qu'il paſſa la Ligne. Le 24 il étoit à ſix degrés du Nord; &, ſuivant le calcul des Pilotes, à cent cinquante lieues des Côtes de Guinée. Enſuite portant Nord par Oueſt & Nord juſqu'au 29, il eut la vûe de l'Iſle de *Fuego*. Mais il y fut ſurpris d'un calme qui dura cinq jours entiers. En vain s'efforça-t'il de paſſer à l'Eſt de cette Iſle. Le vent ne recommença que pour changer au Nord-Eſt, de ſorte qu'il fut obligé de porter Oueſt & Nord-Oueſt.

Départ de Sainte Helene.

L'Aſcenſion Iſle déſerte.

Iſle de Fuego.

Le 7 d'Août 1603, il étoit à ſeize degrés, & le 12 il paſſa le Tropique du Cancer, à vingt-huit degrés & demi, en portant directement au Nord. Le vent redevint Oueſt, & ne changea point juſqu'au 29, que la Flotte eut la vûe de l'Iſle Sainte-Marie. Le 7 de Septembre, on ne ſe crut guéres à plus de quarante lieues de Lands'End. On commença joieuſement à faire uſage de la ſonde, & l'on eut dès le lendemain la vûe des Côtes d'Angleterre. L'onze du même mois, on arriva heureuſement aux Dunes.

Iſle Sainte Marie.

La Flotte arrive aux Dunes.

Variation.

Le 21 Novembre 1601, un peu à l'Eſt du Cap Saint-Sebaſtien dans l'Iſle de Madagaſcar, la variation de l'Eguille fut de 16 d. 00.

Latitudes.

Iſle de Roquepiz, 10 degrés 30 ſec. Iſle de l'Aſcenſion, 8 degrés.

LETTRE de la Reine ELISABETH au Roi D'ACHIN.

Lettre au Roi d'Achin.

» ELISABETH (*a*), par la grace de Dieu, Reine d'Angleterre, d'Irlande, &c. Protectrice de la Foi & de la Religion Chrétienne, au grand & puiſſant » Roi d'Achin, &c. dans l'Iſle de Sumatra, notre frere bien aimé, ſalut & » proſpérité.

» Le Dieu éternel & tout-puiſſant, par ſa ſageſſe & ſa providence divine, a » tellement diſpoſé ſes bénédictions & les bons ouvrages de ſa création pour » l'uſage & la nourriture du genre humain, que malgré la diverſité & l'éloi» gnement des lieux où les hommes prennent naiſſance, l'inſpiration de ce » Créateur bienfaiſant les diſperſe dans toutes les parties de l'Univers; afin » non-ſeulement qu'ils reconnoiſſent la multitude infinie de ſes merveilleuſes » productions qui ſe trouvent répandues de telle maniere qu'un pays abonde » ſouvent de ce qui manque à l'autre, mais encore afin qu'ils puiſſent former » enſemble le lien de l'amitié, qui eſt une choſe toute divine.

(*a*) Outre les raiſons hiſtoriques qui obligent de placer ici cette Lettre & la ſuivante, on trouvera que le ſtyle mérite quelque attention; ſans parler de l'adreſſe avec laquelle Eliſabeth tâche de rendre les Eſpagnols & les Portugais odieux au Roi d'Achin.

» C'eſt

» C'eſt par ces conſidérations, noble & puiſſant Roi, & tout à la fois par » la haute idée que nous avons de votre généroſité & de votre juſtice à l'égard » des Etrangers qui vont commercer dans vos Etats, en ſatisfaiſant aux juſtes » droits de votre Couronne, que nous ſommes portés à nous rendre aux » deſirs de pluſieurs de nos Sujets, qui ſe propoſent de viſiter votre Royau- » me, dans de bonnes & louables intentions, malgré les dangers & les fati- » gues indiſpenſables d'un voyage qui eſt le plus long qu'on puiſſe entrepren- » dre au Monde. Si l'exécution de leur deſſein eſt approuvée de votre Hau- » teſſe, avec autant de bonté & de faveur que nous le deſirons, & qu'il con- » vient à un ſi puiſſant Prince, nous vous promettons, que loin d'avoir jamais » ſujet de vous en repentir, vous en aurez un très-réel & très-juſte de vous » en réjouir. Nos promeſſes ſeront fidelles, parce que leur conduite ſera pru- » dente & ſincere; & nous eſperons qu'étant ſatisfait d'eux, vous ſouhaiterez » vous-même que leur entrepriſe devienne le fondement d'une amitié conſ- » tante entre nous, & d'un Commerce avantageux entre nos Sujets. Votre » Hauteſſe peut s'aſſurer d'être bien fournie de marchandiſes, & mieux qu'elle » ne l'a jamais été par les Eſpagnols & les Portugais, nos Ennemis, qui ſont » juſqu'à préſent les ſeuls Peuples de l'Europe qui ayent fréquenté les Royau- » mes de l'Orient, ſans vouloir ſouffrir que les autres fiſſent le même voya- » ge; ſe qualifiant dans leurs Ecrits, de Seigneurs & Monarques abſolus des » Etats & des Provinces qui vous appartiennent. Car nous avons reconnu par » le témoignage de pluſieurs de nos Sujets, & par d'autres preuves inconteſ- » tables, que vous êtes légitime poſſeſſeur & héritier d'un grand Royaume, » qui vous eſt venu de votre Pere & de vos Ancêtres, & que non-ſeulement » vous avez glorieuſement défendu vos Poſſeſſions contre ces avides Uſurpa- » teurs, mais que vous leur avez porté juſtement la guerre dans les Pays dont » ils ſe ſont rendus les maîtres. C'eſt ainſi qu'à leur honte extrême, & à la » gloire de vos invincibles armes, vos Soldats les ont attaqués (*a*) à Ma- » laca, l'an 1575 de la Redemption humaine, ſous la conduite du vaillant » *Ragamekoten*, votre Général.

» S'il plaît donc à votre Hauteſſe d'honorer de ſa faveur & de recevoir » ſous ſa protection Royale ceux d'entre nos Sujets qui partent chargés de » notre Lettre dans une ſi douce eſperance; le Chef de cette flotte de qua- » tre Vaiſſeaux, a reçu ordre de nous, ſous la permiſſion de votre Hauteſſe, » de laiſſer dans vos Etats un certain nombre de Facteurs, & de leur procu-

(*a*) L'avantage que le Roi d'Achin avoit remporté dans cette occaſion, pouvoit faire la matiere d'un compliment; mais, ſi l'on en croit Faria, il eſt ici pouſſé un peu trop loin. Cet Hiſtorien rapporte que dans l'année dont parle la Reine, la flotte d'Achin, forte de quarante Galeres, & d'environ cent autres Bâtimens, vint mettre le Siége devant Malaca; Triſtan Vas de Vegas, qui commandoit dans cette Place, fit monter trois braves Capitaines; Jean *Pereyra*, Bernardin *de Sylva*, & Ferdinand *de Pallares*, chacun ſur un Vaiſſeau, avec la meilleure partie de la Garniſon. Mais ils furent battus ſi entiérement qu'ils périrent tous trois dans l'action, & qu'il ne ſe ſauva que cinq hommes de leur ſuite. A peine reſtoit-il cent cinquante Portugais dans Malaca, pour ſe défendre, la plupart âgés, malades & ſans munitions. Un état ſi triſte les tint dans le ſilence & dans l'inaction. Mais cette langueur, qui venoit de leur déſeſpoir, produiſit un effet des plus étranges. La flotte d'Achin s'imaginant qu'ils étoient occupés de quelque ſtratagême, qui ne tarderoit point à paroître, fut ſaiſie d'une terreur panique qui la fit retourner dans ſes Ports. *Aſie Portugaiſe*, Vol. III. page 334.

LANCASTER. 1603.

» rer une maiſon de Comptoir, où ils puiſſent demeurer dans l'exercice du » commerce juſqu'à l'arrivée d'une autre de nos flottes, qui fera le même » voyage après le retour de celle-ci. Ces Facteurs ont ordre auſſi d'appren- » dre le langage & les coutumes de vos Sujets, afin qu'ils puiſſent vivre & » converſer plus doucement avec eux. Enfin pour confirmer notre amitié & » notre alliance, nous conſentons, ſous le bon plaiſir de votre Hauteſſe, » qu'il ſe faſſe une Capitulation que nous autoriſons le Chef de cette flotte » à ſigner en notre nom; donnant notre parole Royale de l'executer entiére- » ment, auſſi-bien que tous les autres articles qu'il eſt chargé de communi- » quer à votre Hauteſſe. Nous deſirons donc qu'on l'écoute avec confiance, » & que votre Hauteſſe accorde à lui & à nos autres Sujets qui l'accompa- » gnent, toutes les faveurs qu'ils peuvent attendre de ſa bonté & de ſa juſ- » tice. Nous répondrons dans le même degré à tous ſes deſirs dans l'étendue » de nos Etats & de notre puiſſance; & nous demandons pour témoignage » de ſon conſentement Royal, qu'il lui plaiſe de nous faire une réponſe par » le Porteur de notre Lettre; n'ayant rien plus à cœur que de voir commen- » cer heureuſement notre alliance, & de la voir durer pendant un grand » nombre d'années.

LETTRE du Roi d'ACHIN à la Reine ELISABETH. (a)

Réponſe à la Lettre précédente.

» GLOIRE ſoit rendue à Dieu qui s'eſt glorifié lui-même dans ſes ou- » vrages, qui a établi les Rois & les Royaumes, & qui eſt exalté ſeul en » pouvoir & en Majeſté. Son nom ne peut être exprimé par les paroles de la » bouche, ni connu par la force de l'imagination. Ce n'eſt point un vain » Phantôme, quoiqu'il ne puiſſe être repréſenté par aucune comparaiſon, » comme il ne peut être compris dans aucunes bornes. Sa bénédiction & ſa paix » ſont ſuperieures à tout. Il a répandu ſes bontés ſur l'ouvrage de ſa création. » Il a été proclamé de bouche par ſon Prophéte. Il l'eſt encore par ſes écrits. » (L'on ſupprime le reſte de ces Figures Orientales).

» Cette Lettre eſt à la Sultane qui regne ſur les Royaumes d'Angleterre, de » France, d'Irlande, de Hollande & de Frizeland. Que Dieu conſerve ſon » Royaume & ſon Empire dans une longue proſpérité.

» Et comme celui qui a obtenu cette Lettre du Roi du Royaume d'Achin (*b*), » regnant avec un abſolu pouvoir, a répandu de vous un glorieux témoignage, » qui a été reçu avec joie de la bouche du Capitaine Jacques Lancaſter; Dieu » veuille lui accorder long-tems ſes bienfaits. Et comme vos Lettres parlent » de recommandation, de privilege & d'amitié; Dieu tout-puiſſant veuille » avancer le ſuccès d'une ſi honorable alliance, & confirmer une ſi digne » Ligue.

» Et pour ce qui regarde le Sultan d'*Afrangiah*, (*c*) que vous nous déclarez » pour votre Ennemi & pour l'Ennemi de votre Peuple, dans quelque lieu » qu'il ſoit depuis le commencement juſqu'aujourd'hui. En vain s'éleve-t'il

(*a*) Cette Lettre a été traduite de l'Arabe par William *Bedwel*, le ſeul Profeſſeur que l'Angleterre eut alors dans cette Langue.

(*b*) Si c'eſt là le véritable nom de ce Royaume, *Achen* en eſt une corruption.

(*c*) C'eſt un nom que les Arabes donnent en général à toute l'Europe, dont les Eſpagnols ſe donnoient alors pour les Maîtres.

Digitized by Google

» orgueilleuſement, & ſe donne-t'il pour le Roi du Monde. Qu'a-t'il de plus » que ſon orgueil? C'eſt un ſurcroît de joye pour moi, & une confirmation de » notre alliance, qu'il ſoit notre Ennemi commun dans ce Monde & dans l'au- » tre. En quelque lieu que nous puiſſions le rencontrer, nous lui ôterons la » vie par un ſupplice public. LANCASTER. 1603.

» Vous aſſurez de plus que vous deſirez notre amitié & notre alliance. Que » Dieu ſoit beni & remercié pour la grandeur de ſes graces. Notre intention & » notre deſir ſont qu'il vous plaiſe d'envoyer vos Sujets à notre *Bandar* (*a*), » pour exercer un honorable trafic; & que quiconque viendra dans cette vûe » de la part de Votre Hauteſſe, ſoit admis à la même ſociété & aux mêmes » privileges; car auſſi-tôt que le Capitaine Jacques Lancaſter & ſa Compagnie » ſont arrivés, nous leur avons permis de former une ſociété libre, & nous les » avons revêtus de la dignité convenable à leur entrepriſe. Nous leur avons ac- » cordé des priviléges; nous les avons inſtruits des meilleures méthodes du » Commerce; & pour leur faire connoître la fraternité & l'amitié que nous » voulons entretenir avec vous dans ce monde, nous vous envoyons par les » mains du Capitaine, ſuivant l'uſage de la fameuſe Ville (*b*), une bague » d'or, enrichie d'un rubis, & deux pieces d'étoffes tiſſues & brodées d'or, » enfermées dans une boëte rouge de *Tzin* (*c*). Donné l'an de Maho- » met 1011 (*d*). La paix ſoit avec nous.

CHAPITRE II.

Voyage du Capitaine Middleton en 1604, au nom de la Compagnie des Indes Orientales.

HENRI MIDDLETON. 1604.

LE retour du Capitaine Lancaſter mit comme le ſceau à l'établiſſement de la Compagnie d'Angleterre. Il n'y manquoit rien dans l'opinion des Anglois, lorſqu'elle étoit également fondée ſur l'autorité de leur Reine & ſur le conſentement des Monarques Indiens, dont les Etats faiſoient l'objet de leur commerce. Les privileges de l'Eſpagne & du Portugal, fondés ſur la donation du Saint Siege, ou ſur le droit de poſſeſſion, leur parurent également chimeriques, les uns parce que s'étant ſéparés de l'Egliſe Romaine, ils ne reconnoiſſoient plus ſes loix: les autres, parce que ne penſant point à s'établir aux Indes par des uſurpations & des conquêtes, ils ſe perſuaderent ſur les ſimples principes de la nature, que tous les biens du monde ſont propoſés à l'honnête induſtrie des hommes, & doivent être la récompenſe du plus habile & du plus laborieux. Cependant comme ils ne s'attendoient point à faire goûter aiſément ces maximes aux Sujets de l'Eſpagne & du Portugal, ils prirent la réſolution de ſe tenir toujours ſur leurs gardes, moins pour attaquer que pour ſe défendre, comme il convient à des Négo-

Diſpoſition des Anglois par rapport au Commerce des Indes Orientales.

(*a*) Principal Officier du Port d'Achin.

(*b*) Il paroît incertain ſi le Roi parle de Londres ou d'Achin, ou peut-être de la Mecque, d'où tous les Princes Muſulmans font gloire de tirer la ſource de leurs uſages.

(*c*) Bedwell prétend que c'eſt la Chine.

(*d*) Cette année de l'Hegire répond à 1602 de l'Ere Chrétienne.

HENRI MIDDLETON. 1604.

cians, qui cherchent leurs avantages ſans s'oppoſer à ceux d'autrui, & de rendre tous les Vaiſſeaux de la Compagnie également propres à la guerre & au commerce.

Récompenſe de Lancaſter.

Lancaſter avoit mérité par ſes longs travaux, non-ſeulement la dignité de Chevalier qu'il obtint de la Cour, mais encore le privilege de jouir deſormais de ſa réputation & de ſes richeſſes à la tête d'une Compagnie qui le reconnoiſſoit pour ſon Fondateur. Elle choiſit pour commander ſa flotte, *Henri Middleton*, proche parent de celui qui étoit mort à Bantam. Les Vaiſſeaux furent les mêmes qui avoient déja fait le voyage avec Lancaſter. Ils partirent de Graveſend le 25 de Mars 1604. Comme ils avoient differens ordres, & qu'ils ſe ſéparerent dans le cours de leur navigation, il nous eſt reſté deux Relations de ce Voyage; l'une écrite à bord de l'Amiral, qui ſe borne aux négociations de Middleton dans l'Iſle de Java, & aux Moluques; l'autre compoſée ſuivant les apparences, à bord de l'*Aſcenſion*, où l'on trouve des circonſtances qui ont un rapport plus général à toute la flotte. Purchaſs nous a conſervé l'une & l'autre.

La Compagnie choiſit Middleton pour commander ſa Flotte.

Elle arrive à Bantam.

La premiere paſſe ſur tous les accidens de la route, en faiſant obſerver ſeulement qu'ils eurent moins de danger que de fatigue & d'ennui. Middleton arriva le 20 de Décembre dans la Rade de Bantam. Il y trouva pluſieurs Bâtimens Hollandois, qui le ſaluerent civilement de toute leur artillerie, & qui lui donnerent dès le lendemain un feſtin magnifique, avec tous ſes Officiers. Il ne les traita pas moins ſomptueuſement le dernier jour de l'année; & deſcendant à terre le jour ſuivant, il préſenta les Lettres du nouveau Roi d'Angleterre au jeune Monarque de Bantam, qui étoit encore ſous la tutelle de ſon Conſeil.

1605.

Middleton fait voile aux Moluques.

Après avoir reglé les affaires du Commerce, Middleton fit partir l'Hector pour l'Angleterre, avec les marchandiſes qui s'étoient trouvées prêtes à l'embarquement; & diverſes raiſons le preſſant de ſe rendre aux Moluques, il mit à la voile pour ces Iſles dès le 16 de Janvier. Les vents ayant mal ſecondé ſon impatience, il n'arriva que le 7 de Février à *Veranula*. Les Habitans de ce lieu, dans la haine mortelle qu'ils portoient aux Portugais, avoient appellé les Hollandois à leur ſecours, après leur avoir promis de ſe ſoumettre à leur domination, s'ils les délivroient de leurs Ennemis. Quoique les Marchands d'Hollande fuſſent peu diſpoſés à la guerre, ils n'avoient pû rejetter des offres ſi favorables à leur commerce. En un mot, s'étant approchés du Château d'*Amboyne*, ils avoient ſommé les Portugais, au nom du Prince d'Orange, de leur remettre cette Place avant la fin du jour. Le Château n'avoit pas laiſſé de ſoutenir pluſieurs attaques; mais s'étant rendu par compoſition, les Hollandois s'y étoient établis; & le premier uſage qu'ils y avoient fait de leur puiſſance, après en avoir chaſſé les Portugais, avoit été d'exiger des Habitans qu'ils n'entreroient dans aucun commerce avec les Anglois.

Guerre entre les Hollandois & les Portugais.

La guerre avoit continué entre les Hollandois & les Portugais, mais toujours moins en leur propre nom, que ſous celui des Nations Indiennes auſquelles ils prêtoient leur aſſiſtance. Les premiers avoient pris parti pour le Roi de Ternate, & les Portugais, pour celui de Tydor. Ils étoient dans la plus vive chaleur de ce differend, lorſque les Anglois arrivant à Veranula, découvrirent

Digitized by Google

HENRI MIDDLETON. 1605.

entre *Pulocafially* & *Tydor*, deux Galeres de Ternate qui s'avançoient vers eux à force de rames & de voiles, avec un Pavillon blanc, & d'autres ſignes pour les engager à les attendre. En même tems il parut ſept Galeres de Tydor, qui ne faiſoient pas moins de diligence pour couper celles de Ternate, en s'efforçant de ſe mettre entr'elles & la terre. Middleton ignorant quel étoit leur deſſein, ſe préſenta ſur le pont, pour écouter le Roi de Ternate qui parut avec pluſieurs de ſes Nobles & trois Marchands Hollandois. Ce Prince implora ſon ſecours en Langue Portugaiſe, & pour ſa Galere & pour celle qui le ſuivoit. Il avoit à faire, lui dit-il, à des Ennemis cruels, qui abuſoient de l'avantage du nombre, & dont il n'eſperoit aucun quartier. La ſeconde Galere avoit à bord pluſieurs Hollandois, qui couroient le même danger. Enfin le Roi de Ternate, ne croyant pas les Anglois capables de ſe déterminer uniquement en ſa faveur, fit beaucoup valoir l'interêt d'une Nation à laquelle il ſuppoſoit des liens plus étroits avec l'Angleterre. Middleton fit tirer auſſi-tôt quelques pieces de canon ſur les Galeres de Tydor : mais elles n'aborderent pas moins la ſeconde de Ternate, où tout le monde fut paſſé au fil de l'épée, à la réſerve de trois Marchands Hollandois, qui ſe jetterent à la nage, & qui furent reçus par les Chaloupes Angloiſes.

Les Anglois y prennent part.

Pluſieurs Hollandois maſſacrés à la vûe des Anglois.

Le deſſein de Middleton ayant été d'aller à Tydor, & ſa jalouſie d'ailleurs n'étant déja que trop allumée contre les Hollandois par les informations qu'il avoit reçues à Bantam, il ne paroîtra point ſurprenant qu'il eût marqué ſi peu d'ardeur à les ſecourir. Cependant le Roi de Ternate, & les trois Marchands qui l'accompagnoient, le ſupplierent avec tant d'inſtances, de ne pas les abandonner à la fureur de leurs Ennemis, qu'il leur accorda plus efficacement ſa protection. L'Auteur avoue qu'ils l'acheterent à force de promeſſes, c'eſt-à-dire, en s'engageant à fournir aux Anglois des monts de girofle & de canelle ; mais il ajoûte qu'après le péril le ſervice fut oublié. Il reproche même au Roi de Ternate une baſſeſſe indigne de ſon rang : la frayeur l'ayant fait trembler de tous ſes membres, en paſſant ſur la flotte Angloiſe, Middleton, qui le crut tremblant de froid, lui mit ſur les épaules une fort belle robbe de damas vert, galonnée d'or & doublée de velours. Le Monarque, trop occupé apparemment de ſes réflexions, oublia de la rendre, & l'emporta même ſans aucun remercîment. Il joignit à cette lâcheté une ingratitude beaucoup plus odieuſe, quoique l'Auteur en accuſe encore plus particulierement les Hollandois. Middleton s'étant rendu à Tydor, après les avoir ſauvés de leurs Ennemis, apprit, avec étonnement, qu'ils avoient fait avertir le Roi de Tydor, par des voies indirectes, de ſe défier des Anglois, parce qu'on ne devoit attendre d'eux que des noirceurs & des trahiſons. Un recit de cette nature auroit à peine trouvé foi dans l'eſprit de Middleton ſi quelques affaires l'ayant obligé d'envoyer trois de ſes gens au Commandant Hollandois, il n'eut appris d'eux qu'on le chargeoit à Ternate d'avoir pris parti pour les Portugais, & qu'on ne s'y ſouvenoit plus de l'important ſervice que la généroſité & la pitié lui avoient fait rendre au Roi.

Les Anglois accuſent les Hollandois d'ingratitude.

L'Auteur n'ajoûte à cette Relation du Voyage de la flotte aux Moluques que deux Lettres, traduites par *Bedwell* ; l'une du Roi de Ternate, & l'autre du Roi de Tydor. Quoiqu'elles ne contiennent aucun fait hiſtorique, on en peut conclure que ni la faveur des Hollandois à Ternate, ni celle des Portugais à

Lettres des Rois de Ternate & de Tydor.

HENRI MIDDLETON. 1605.

Tydor, n'empêcherent point Middleton de fonder, dans ces deux Iſles, des eſperances conſidérables pour ſon commerce. C'eſt par cette raiſon ſans doute, autant que par leur qualité de pieces originales, que Purchaſs les juge dignes d'être conſervées précieuſement.

LETTRE du Roi de Ternate au Roi d'Angleterre. (a)

» JE me ſouviens d'avoir entendu vanter votre réputation par le grand Capitaine *François Drake*, qui paſſa dans ces Mers il y a trente ans, ſous le » regne de mon Pere. Il fut chargé, par mon Pere & mon Prédéceſſeur, d'une » bague pour la Reine d'Angleterre. Si François Drake vivoit encore, il pourroit vous informer de l'étroite amitié qui ſubſiſtoit alors entre la Reine & » nous; car Drake agiſſoit au nom de la Reine; & mon Pere, non-ſeulement en ſon propre nom, mais encore au nom de ſes Succeſſeurs. Depuis » le départ du Capitaine, nous avons attendu impatiemment ſon retour. Mon » Pere a continué de vivre pluſieurs années, & j'ai vêcu, après ſa mort, dans » la même eſperance, juſqu'à ce que je ſuis devenu pere d'onze enfans. Dans » les premiers tems, on nous avoit aſſurés que les Anglois étoient une Nation fort méchante, qui venoit moins pour exercer paiſiblement le Commerce que pour s'emparer de nos Etats. Mais nous apprenons, du Capitaine Middleton, porteur de cette Lettre, que c'étoit un faux rapport, & » nous en avons beaucoup de joie. Après avoir long-tems attendu les Vaiſſeaux que le Capitaine Drake nous avoit fait eſperer, il en eſt arrivé pluſieurs que nous avons pris d'abord pour des Anglois. Cependant ils étoient » au Prince d'Hollande, & n'ayant plus aucune eſperance d'être ſecourus » par ceux d'Angleterre, nous nous ſommes vûs dans la néceſſité d'écrire au » Capitaine de Hollande, pour lui demander ſon aſſiſtance contre les Portugais nos anciens Ennemis. Il s'eſt rendu à notre priere, & par la force de » ſes armes il a chaſſé nos Ennemis des Forts qu'ils avoient à Amboyne & à » Tydor. Comme vous m'avez écrit une Lettre fort affectionnée, par votre » Sujet le Capitaine Henri Middleton, je vous proteſte qu'elle ne m'a pas » cauſé peu de joie. Le Capitaine Henri Middleton m'a témoigné beaucoup » d'envie d'établir ici un Comptoir. J'étois fort diſpoſé à lui accorder ſa demande. Mais le Capitaine des Hollandois ayant appris ſon deſſein, eſt venu » me faire un reproche d'avoir oublié la promeſſe que j'ai faite au Prince » d'Hollande de ne permettre ici le Commerce à aucune autre Nation que la » ſienne, s'il me ſecouroit aſſez puiſſamment pour chaſſer les Portugais. » Ainſi je me ſuis trouvé obligé, contre mon inclination, de me rendre aux » remontrances du Capitaine des Hollandois. J'en demande pardon à votre » Hauteſſe, & je lui promets que ſi elle m'envoye d'autres Vaiſſeaux à l'avenir, ils ſeront bien reçus, quoique le Capitaine de Hollande me ſollicite » beaucoup de n'en recevoir aucun de votre Nation. Et pour marquer à votre » Hauteſſe le deſir que j'ai d'entretenir ſon amitié, je lui envoye un petit » preſent, qui conſiſte dans un tonneau de girofle; car ce Pays eſt pauvre &

(a) J'ai conſervé, comme le Traducteur Anglois, toute ſa ſimplicité à cette Lettre.

» ne produit rien de meilleur. Plaiſe à votre Hauteſſe de le recevoir de bonne » part. *Signé*, TERNATA.

HENRI MIDDLETON. 1605.

LETTRE du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre.

» CEt Ecrit du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre eſt pour faire connoî-» tre à votre Hauteſſe que le Roi de Hollande a fait paſſer dans nos Mers » une flotte qui s'eſt jointe au Roi de Ternate notre ancien Ennemi, & qu'é-» tant venu nous attaquer enſemble, ils ont ravagé une partie de nos Etats, » avec la réſolution de nous détruire, nous & nos Sujets. Apprenant aujour-» d'hui que votre Hauteſſe a ceſſé d'être en guerre avec le Roi d'Eſpagne, » nous la prions de prendre pitié de nous, & de ne pas ſouffrir que nous » ſoyons opprimés par les Rois de Hollande & de Ternate, à qui nous n'a-» vons fait aucun mal, quoiqu'ils employent toutes ſortes de moyens pour » nous dépouiller de notre Couronne. Comme tous les grands Rois de la » Terre ſont établis en puiſſance par le Ciel pour aſſiſter ceux qui ſont in-» juſtement perſécutés, je demande à votre Hauteſſe ſon ſecours contre mes » Ennemis, dans la confiance d'y trouver les ſecours dont j'ai beſoin. S'il » plaît à votre Hauteſſe d'envoyer ici une flotte, je lui demande en grace que » ce ſoit ſous le Commandement du Capitaine Henri Middleton ou de ſon » frere, avec leſquels je ſuis lié d'amitié. Que Dieu augmente l'étendue de » vos Royaumes, & qu'il accorde ſa bénédiction à vous & à tous vos conſeils. » *Signé*, TYDOR.

LETTRE du Roi de Bantam au Roi d'Angleterre.

» CEtte Lettre eſt écrite par votre ami le Roi de Bantam, à vous le Roi » d'Angleterre, d'Ecoſſe, de France & d'Irlande, avec une priere à » Dieu tout-puiſſant, afin qu'il conſerve pour votre ſanté, & qu'il vous » agrandiſſe de plus en plus, vous & vos conſeils. Votre Général Henri » Middleton étant venu à ma Cour en bonne ſanté, j'ai appris de lui que » votre Hauteſſe eſt parvenue à la Couronne d'Angleterre, & je m'en ré-» jouis dans la ſincerité de mon cœur. C'eſt à preſent que Bantam & l'An-» gleterre ne ſeront qu'un. J'ai reçu auſſi de votre Hauteſſe un preſent dont » je la remercie. Je lui envoye deux pierres de Bezoar, dont l'une peſe » quatorze maſſ, & l'autre trois. Que Dieu vous accorde ſa protection. » *Signé*, BANTAM.

§. II.

Voyage du Capitaine Colthurſt de Bantam à Banda.

TANDIS (*a*) que l'Amital ſe rendit aux Moluques, l'*Aſcenſion* partit de Bantam par ſes ordres, pour faire voile à Banda; & les deux autres Vaiſſeaux de ſa flotte, l'*Hector* & la *Suſanne*, ayant achevé promptement leur cargaiſon, retournerent en Europe.

Séparation de la Flotte Angloiſe à Bantam.

(*a*) Thomas Clayborne, Auteur de cette Relation, étoit un des Facteurs du Vaiſſeau, & n'écrivoit rien ſans le communiquer à ſes Compagnons de voyage.

Digitized by Google

HENRI MIDDLETON. 1605.

Colthurſt, Capitaine de l'Aſcenſion, après avoir lutté quelques jours contre le vent, ne trouva point de parti plus ſûr que de rejoindre ſon Amiral, avec lequel, continuant ſa navigation juſqu'à la vûe d'Amboyne, il fut témoin du malheur des deux Galeres de Ternate. Mais ayant remis à la voile auſſi-tôt vers ſon terme, il découvrit les Iſles de Banda le 20 de Février, & dès le même jour il mouilla l'ancre à Nera, qui en eſt la principale Ville. On compte environ trente lieues de la partie Méridionale d'Amboyne à Banda. La latitude de cette Iſle eſt de quatre degrès quarante minutes. L'entrée du Port eſt du côté de l'Oueſt. Elle eſt ſi étroite qu'elle ne peut être apperçûe qu'à la diſtance d'un demi-mille. A gauche, il ſe préſente une montagne fort haute, qui jette continuellement des flammes, au long de laquelle on trouve d'abord vingt braſſes d'eau; mais cette profondeur diminue par degrés juſqu'à cinq braſſes, & ne change point enſuite juſqu'au Port. Vis-à-vis le Volcan ſont deux petites Iſles, nommées *Pulouay* & *Puluin*, qui retreciſſent ainſi le Canal; mais elles en forment un autre du côté oppoſé, & l'on aſſura Colthurſt que le paſſage n'en eſt pas moins ſûr que le premier, quoiqu'il ſoit encore plus étroit; de ſorte que le choix en eſt fort indifferent pour l'entrée & pour la ſortie.

Situation de l'Iſle de Banda.

Double entrée du Port.

L'Auteur s'étend fort peu ſur les motifs & les circonſtances de ſon ſéjour dans l'Iſle de Banda. Il y avoit été envoyé par Middleton pour y jetter les fondemens du Commerce, & ſa commiſſion ne peut avoir été ſans ſuccès, puiſqu'il y paſſa cinq mois entiers. Le caractere doux & ſociable des Habitans contribua preſqu'autant à l'y retenir que le ſoin de ſa cargaiſon. Dans le deſſein qu'il avoit de recommencer plus d'une fois le voyage des Indes, il prit cette occaſion pour apprendre la Langue; & quoiqu'il ſe confeſſe bien éloigné d'y avoir réuſſi parfaitement, il fit aſſez de progrès, pour ſe croire en état de voyager déſormais ſans Interprête. Les Anglois de ſon bord ne trouverent point dans les femmes de Nera cette averſion pour leurs careſſes qu'ils avoient remarquée juſqu'alors dans les autres lieux qu'ils avoient viſités, ni dans les maris & les peres autant de délicateſſe ou de jalouſie qu'à Bantam, & dans l'Iſle de Sumatra. L'Auteur laiſſe entendre que, pour ſe faciliter l'étude de la Langue, Colthurſt forma des liaiſons fort étroites avec pluſieurs femmes Indiennes, ſans que perſonne lui fît un crime de ſes galanteries. Mais il ne cache point qu'elles étoient beaucoup plus ſenſibles à l'interêt qu'à la tendreſſe, & que la facilité des peres & des maris paroiſſoit venir de la même cauſe. Les vents contraires favoriſerent auſſi l'inclination de Colthurſt pour la Langue ou pour les femmes du Pays. Ils furent extrêmement variables depuis le milieu de Mars juſqu'au milieu d'Avril. Enſuite ils ſe fixetent, pendant quatre mois, entre l'Eſt & le Sud-Oueſt. Les Habitans aſſuroient qu'ordinairement cela duroit cinq mois; que pendant cinq autres mois, ils n'étoient pas moins conſtans entre l'Oueſt & le Nord-Oueſt, & que les deux mois de reſte ſont ſujets à des variations continuelles. Dans l'abſence de la Lune, l'air eſt fort humide à Banda, & les pluies très-fréquentes. Quelques qualités qu'on veuille leur attribuer, il eſt certain, ſuivant l'obſervation de l'Auteur, qu'elles ſont capables de cauſer des maladies dangereuſes aux Européens. Les Anglois s'en reſſentirent. Mais comme l'Auteur avoue qu'ils ſe livrerent à toutes ſortes d'intemperances, il ſemble que, ſans accuſer

Séjour de Colthurſt à Nera.

Il apprend la Langue du Pays.

Vents & climat de Banda.

Maladies des Anglois.

accuſet la pluie, cette cauſe ſuffit ſeule pour expliquer la perte d'un grand nombre de Matelots Anglois, qui moururent preſque tous de la diſſenterie.

HENRI MIDDLETON. 1605.

Colthurſt partit enfin de Banda le 21 de Juillet. Le lendemain il tomba vers l'extrémité méridionale de *Burvo*. Quatre jours après, il commença à découvrir l'Iſle de *Deſolam*, au Sud de laquelle il s'approcha, en laiſſant de l'autre côté ſept petites Iſles. Il continua de cotoyer Deſolam à l'Oueſt juſqu'au ſixiéme degré dix minutes de latitude. Enſuite, ſans changer de vent & de courſe pendant dix-huit lieues, ils allerent tomber près des Bas-fonds, qui ſont à la pointe Sud-Oueſt de l'Iſle Célebe. Ils ſe dégagerent heureuſement de ce dangereux paſſage, dont l'extrémité méridionale eſt au ſixiéme degré de latitude, & leur navigation fut continuée vers l'Oueſt.

Ils quittent Banda.

Iſle Célebe.

Le 16 d'Août ils arriverent dans la Rade de Bantam, où ils furent ſurpris de retrouver l'Amiral. Colthurſt ayant amené de Banda une Indienne qui l'avoit ſuivi volontairement, les Officiers du Port lui firent un crime de cette liberté qu'ils traiterent d'enlevement, & l'affaire fut portée devant le Roi. Mais ce jeune Prince, après avoir entendu l'Indienne, décida qu'on ne pouvoit l'empêcher de ſuivre ſon inclination. Elle avoit paru déſeſpérée de ſe voir éloignée, pendant quelques jours, des Anglois, & ſa joie ne fut pas moins vive lorſqu'elle leur fut rendue.

Colthurſt revient à Bantam.

Il y retrouve deux Vaiſſeaux de la Flotte.

Les trois Vaiſſeaux s'arrêterent encore juſqu'au 6 d'Octobre pour achever parfaitement leur cargaiſon. Colthurſt, devenu fort cher aux Indiens depuis qu'il s'étoit mis en état de leur parler & de les entendre, fut vivement preſſé de demeurer parmi eux. Leurs inſtances devinrent ſi fortes, que malgré les apparences d'amitié dont elles étoient couvertes, elles lui firent ſoupçonner des vûes plus profondes. Il s'imagina qu'ayant marqué de la curioſité pour approfondir leur gouvernement & leurs uſages, il pouvoit leur avoir fait naître quelque défiance de ſes intentions; ou du moins que leur politique étoit capable de leur faire ſouhaiter qu'il ne portât point en Europe trop d'éclaircifſemens & de lumieres ſur la ſituation & les propriétés de leur Pays. La crainte d'être arrêté malgré lui contribua autant que le ſuccès de ſa cargaiſon à lui faire lever l'ancre deux ou trois jours avant l'Amiral. Ils ſe rejoignirent le 15 de Novembre, au trente-uniéme degré quarante-huit minutes de latitude. Le même jour ils ſe trouverent, par la négligence des Pilotes, à moins de deux toiſes d'un rocher qui leur cauſa beaucoup de frayeur. Il n'étoit pas couvert d'une braſſe d'eau. Dans tout l'eſpace qu'il occupoit, l'eau paroiſſoit brune & bourbeuſe, mais autour des deux Vaiſſeaux elle étoit auſſi noire & auſſi épaiſſe que ſi elle eût été mêlée de terre; &, dans quelques endroits, elle ſembloit bouillonner. La variation de ce lieu eſt de trente-un degrés, en diminuant du Nord à l'Oueſt.

Soupçons de Colthurſt.

Les Anglois partent de Bantam.

Le 16 de Décembre, aux premiers rayons du jour, la Flotte eut la vûe des Côtes d'Ethiopie, à la diſtance d'environ douze lieues. Le 26, ils arriverent au trente-quatriéme degré treize minutes de latitude, où l'impétuoſité du vent ſépara Colthurſt de l'Amiral. Il continua ſa navigation fort heureuſement, & doublant de même le Cap de Bonne-Eſpérance, il prit la réſolution de relâcher dans la Baye de Saldanna, pour y attendre ſes Compagnons: mais ſa ſurpriſe fut égale à ſa joie, lorſqu'après y avoir apperçu deux Vaiſ-

La tempête les ſépare.

Ils ſe trouvent à la Baye de Saldanna.

HENRI MIDDLETON. 1605.

ſeaux à l'ancre ſans avoir pû d'abord les reconnoître, il découvrit enfin que c'étoient l'Amiral & l'Hector.

Naufrage de la Suſanne.

Celui-ci, qui étoit parti de Bantam avec la Suſanne, il y avoit plus de ſix mois, avoit eſſuyé toutes les diſgraces de la mer; mais plus heureux néanmoins que la Suſanne, il l'avoit vûe périr, ſans qu'il s'en fût ſauvé un ſeul homme. Enſuite ayant continué d'être le jouet des vents, il avoit été jetté à quatre ou cinq lieues du Cap de Bonne-Eſpérance, avec dix hommes qui lui reſtoient de cinquante-trois. Ces dix Malheureux épuiſés de maladie & de fatigue, ignoroient dans quel lieu du monde ils étoient, lorſqu'un bonheur preſqu'incroyable leur avoit fait rencontrer l'Amiral à la hauteur du Cap. Ils étoient arrivés depuis deux jours dans la Baye de Saldanna, où l'extrémité de leurs beſoins les avoit fait deſcendre auſſi-tôt dans la petite Iſle qui eſt à l'entrée de cette Baye. Les veaux marins, qui s'y trouvent en abondance, avoient été leur premier rafraîchiſſement. Colthurſt, dont les proviſions commençoient auſſi à manquer, profita de celle qu'ils avoient déja faite d'un grand nombre de ces animaux.

Extrémité de l'Hector.

1606.

On étoit au ſix de Janvier. L'Amiral délibera s'il devoit pénétrer avec ſa Flotte réunie, juſqu'au fond de la Baye, ou remettre à la voile pour gagner l'Iſle de Sainte-Helene. Sa pitié pour les malheureux reſtes de l'Hector lui fit prendre le premier de ces deux partis. Des dix hommes qui compoſoient encore ce triſte Equipage, il en mourut deux dès les premiers jours. L'Amiral & Colthurſt prirent chacun ſur leur bord une partie des malades, & mirent à leur place un nombre ſuffiſant d'autres Matelots. La facilité qu'ils trouverent à lier commerce avec les Négres du Pays, leur procura bien-tôt des alimens & d'autres ſecours. Dans l'eſpace de dix jours, ceux qui paroiſſoient mourans à leur arrivée, furent aſſez rétablis pour demander eux-mêmes, d'aller reſpirer un meilleur air à Sainte-Hélene.

La Flotte ſe rétablit dans la Baye.

Elle part pour l'Iſle de Sainte-Hélene.

On leva l'ancre le 16 au matin. L'Amiral étant ſorti le premier de la Baye, fut rejoint le jour ſuivant par l'Aſcenſion: mais après avoir vû quelque-tems l'Hector à leur ſuite, ils furent ſurpris de le voir diſparoître. Ils paſſerent inutilement tout le jour à s'attendre. Cependant comme le vent n'avoit rien de redoutable, ils remirent à la voile ſans inquiétude, juſqu'au 31 de Janvier. Se trouvant au ſeiziéme degré de latitude, ils conçurent qu'ils devoient être peu éloignés de Sainte-Hélene. L'Amiral qui commençoit à s'allarmer pour l'Hector, jetta l'ancre à cette hauteur ſur vingt-huit braſſes de fond. Après y avoir paſſé le reſte du jour & la nuit ſuivante, il continua d'avancer à petites voiles, juſqu'à une heure après-midi, qu'il découvrit l'Iſle de Sainte-Hélene. Il en étoit à douze ou treize lieues. L'impatience qu'il avoit de revoir l'Hector, lui fit encore mouiller l'ancre juſqu'au lendemain. Il ne concevoit point ce qui avoit pû retarder ſa courſe dans un tems ſi favorable. Enfin n'eſpérant plus rien de ſes ſoins, il s'approcha du Nord de l'Iſle, & vers midi il jetta l'ancre dans la Rade, ſur dix-ſept braſſes de profondeur.

Inquiétude de l'Amiral pour l'Hector.

L'Iſle préſente au Nord-Eſt une pointe de terre, & au Nord-Eſt par Eſt une montagne qui ſe termine en pointe, au ſommet de laquelle on a planté une Croix. La Chapelle que les Portugais ont bâtie depuis long-tems, eſt dans une valée remplie d'arbres, qui regarde le Sud-Eſt. L'autre pointe eſt au Sud-Oueſt. C'eſt dans les bois qui ſont au-deſſus de cette derniere pointe

qu'un Hermite Portugais faiſoit ſa demeure. L'Amiral qui l'avoit connu dans le voyage de Lancaſter, ne put réſiſter à la curioſité de le revoir. Il le retrouva dans ſa cabane, mais ſi changé, que ne le croyant pas éloigné de ſa fin, il lui propoſa de venir recevoir ſur la Flotte des ſecours qui pouvoient rétablir ſa ſanté. Ses préventions contre la Religion des Anglois ne lui permirent point d'accepter cette offre. Dans l'état de langueur où ils le laiſſerent à leur départ, ſa vie ne pouvoit être de longue durée.

HINT MIDDLETON. 1606.

Le 3 de Février, on découvrit vers le ſoir un Vaiſſeau qui s'approchoit au Sud de l'Iſle, & qu'on reconnut enfin pour l'Hector. Le vent étant à l'Eſt, il eut beaucoup de peine à gagner la Rade. L'accident qui l'avoit arrêté étoit une voie d'eau, dont les Matelots ne s'étoient apperçus qu'après le départ, & qui l'avoit forcé de retourner à l'Iſle de la Baye, où il avoit eu beſoin de trois jours pour ſe mettre en état de ſupporter la navigation. Après avoir pris de nouveaux rafraîchiſſemens à Sainte-Hélene, la Flotte en partit le 11 avec un vent Eſt-Nord-Eſt, & porta directement au Nord-Oueſt. A la réſerve de pluſieurs calmes, qui l'arrêterent quelquefois quatre jours entiers, elle fut ſi heureuſe dans le reſte de ſa courſe, que ſans avoir mouillé dans aucun Port, elle arriva aux Dunes le 6 de Mai.

L'Hector rejoint l'Amiral; ſon retour en Europe.

Latitudes & Variations.

	Deg.	Min.
Rade de Saldanna	33	56
Pointe Sud-Oueſt des Célébes	6	00
Roc ſous l'eau	31	48
Variation près du Roc	21	00
Nord-Oueſt de Sainte-Hélene	16	00
Variation à Sainte-Hélene	7	45

§. III.

Supplément aux deux Relations précédentes.

LAncaſter, qui commandoit la Flotte Angloiſe dans le premier des deux Voyages, avoit laiſſé pour Facteur à Batam, *Edmond Scot*, avec ordre de prendre adroitement toutes les informations qui pouvoient être utiles au Commerce des Anglois. Scot étant revenu avec Middleton, ſon Mémoire ne fut point imprimé à Londres avec les deux Relations précédentes, parce que l'intérêt de la Compagnie ne permettoit point encore de publier des lumieres dont elle vouloit recueillir tout le fruit. Mais Purchaſs n'a pas fait difficulté de l'inſérer dans ſon Recueil, comme une piéce d'autant plus curieuſe, qu'elle contient l'origine & les circonſtances des différends qui s'éleverent aux Indes entre les Anglois & les Hollandois, & qui porterent un coup irréparable au Commerce d'Angleterre.

EDMOND SCOT. 1602.

Edmond Scot Facteur à Bantam y écrit ſes obſervations.

La *Grande Java*, où Bantam eſt ſitué, eſt une Iſle dont le centre eſt au neuviéme degré de latitude. Elle a cent quarante-ſix lieues de longueur de l'Eſt à l'Oueſt, & nonante de largeur, du Sud au Nord. Son centre ne contient guéres que des montagnes, mais d'une hauteur médiocre, & qui n'empêche

Situation & qualité de l'Iſle de Java.

EDMOND SCOT. 1602.

pas qu'en plusieurs endroits elles ne soient habitées, du moins celles qui ne sont pas éloignées de la mer. Les autres servent de retraite à toutes sortes de bêtes farouches, qui descendent souvent dans les plaines, & jusques sur le rivage, où elles dévorent toujours quelques Habitans. Vers les Côtes, la plus grande partie des terres est basse & marécageuse. Les principales Villes pour le Commerce, ont leur situation au Nord & Nord-Est de l'Isle. On nomme pour les plus célébres, *Chiringin*, *Bantam*, *Jacatra* & *Jortan* ou Greesy. Les marais où elles sont situées rendent l'air fort mal sain, sur-tout pour les Etrangers, & ne produisent point d'autres marchandises précieuses que le poivre. C'étoit à Bantam qu'il se rassembloit de toutes les parties de l'Isle. On y en apportoit même de divers autres Pays; ce qui rendoit le Marché fort supérieur à celui d'Achin, & sans exception le plus considérable de toutes les Contrées de l'Inde.

Description de Bantam.

Bantam a dans sa longueur environ trois milles. Il est fort peuplé. Il s'y tient chaque jour trois Marchés; un le matin, & deux dans l'après midi. La presse y est fort grande, sur-tout à celui du matin. Cependant il ne s'y vend aucune sorte de bestiaux, parce qu'il n'y en a point de privés dans l'Isle. La nourriture commune est le riz, la volaille & le poisson. Les édifices de Bantam sont de bois & de cannes, c'est-à-dire fort legers; mais ornés, chez les Seigneurs, de sculptures & de vernis qui leur donnent de l'éclat. On voit dans quelques maisons une grande chambre de brique, dont le seul usage est pour mettre les meubles à couvert dans le cas d'un incendie. Il coule dans la Ville quantité de petits ruisseaux. Le Port est sûr & commode. Enfin si l'industrie ne manquoit point aux Habitans, on pourroit faire de Bantam une des plus belles Villes des Indes. Elle est environnée d'un mur de brique, qui est flanqué par intervalles de tours & de boulevards. Les Habitans assurent que cette muraille a été bâtie par les Chinois; & si l'on en juge par ses ruines, qu'on néglige de réparer, elle doit être fort ancienne.

Ville Chinoise, près de Bantam.

Les Chinois ont à l'extrêmité de Bantam un quartier, qui porte le nom de Ville Chinoise. Elle n'est séparée de l'autre que par une Riviere, qui coule de-là au Palais du Roi, d'où elle se répand dans la grande Ville. Cette Riviere est assez grande pour recevoir avec la marée, des Galeres & des Barques chargées. La Ville Chinoise est bâtie presqu'entiérement de briques entremêlées de cannes qui se croisent. Les maisons sont quarrées, & plates au sommet. Mais aussi-tôt que les Anglois y eurent porté leur architecture, les plus riches Habitans s'empresserent de la suivre.

Le Roi de Bantam joüit d'un pouvoir absolu. Depuis la déposition & la mort de l'Empereur de *Damake*, il est regardé comme le plus puissant Roi de l'Isle. Ses Sujets sont d'une fierté extrême, quoique la plûpart soient fort pauvres. C'est la paresse qui cause leur indigence. Les Chinois plantent, cultivent & recueillent le poivre. Ils sement aussi le riz; & l'avantage qu'ils tirent de ces emplois sous des maîtres indolens, leur fait compter pour rien d'être regardés comme leurs Esclaves. Un Javan pousse l'orgueil si loin qu'il ne souffriroit pas que son égal fût assis d'un pouce plus haut que lui. Le caractére général de la Nation est la lâcheté & la vengeance. Quoique tous les Naturels de l'Isle soient grands & robustes, s'ils prennent querelle, ils employent ordinairement toute leur adresse à saisir l'avantage du tems ou du

Lâcheté des Javans dans leur vengeance.

lieu ; & fondant ſur leur adverſaire, ils l'aſſaſſinent ſans lui laiſſer le moyen de ſe reconnoître. Leur Loi pour le meurtre eſt de payer une amende au Roi. N'ayant pas d'autre frein, les parens & les amis du Mort ne manquent point de tuer auſſi le meurtrier, tandis que le Roi s'afflige rarement d'une multiplication de crimes qui augmentent ſon revenu. L'arme ordinaire des Javans eſt un poignard qu'ils appellent *criſe*, long d'environ deux pieds. La plûpart en empoiſonnent le fer dans la trempe, de ſorte que de mille bleſſures, il n'y en a preſque pas une qui ne ſoit mortelle. La poignée ou le manche de ce funeſte inſtrument eſt de corne ou de bois, travaillé aſſez habilement pour repréſenter la forme du Diable, à qui la plûpart des Javans rendent des adorations. A la guerre, ils ſont armés de piques, de dards & de targettes.

EDMOND SCOT. 1602.

Leurs armes ſont empoiſonnées.

La Loi des mariages borne les hommes à trois femmes : mais cet uſage eſt reſſerré par une autre Loi, qui oblige les hommes de naiſſance libre à donner à chacune de leurs femmes dix Eſclaves pour la ſervir. Auſſi la Poligamie n'eſt-elle commune que parmi les Seigneurs & les plus riches Marchands, qui ont d'ailleurs la liberté d'uſer indifféremment de toutes les Eſclaves qu'ils donnent à leurs femmes. L'habit des perſonnes de diſtinction, eſt un turban ſur la tête, & une ſimple piéce de calico autour des reins. Ils ont le reſte du corps entiérement nud ; quoique dans certaines occaſions ils portent une ſorte de robbe ou de caſaque, qui eſt de velours ou de quelqu'autre étoffe de ſoye. Le Peuple a la tête couverte d'une tocque de velours, ou de taffetas. Autour des reins, ils ont en forme de ceinture un *pagne*, ou une piéce de deux couleurs, large d'une aune, dont l'étoffe vient de *Clyn*, où l'on en fabrique de pluſieurs ſortes. Ils ont dans l'Iſle même de Java, l'invention d'une toile épaiſſe, de coton ou de feuilles d'arbre, dont ils pourroient tirer beaucoup d'utilité ; mais leur pareſſe fait qu'il s'en trouve fort peu. La vanité des hommes les fait aller ſouvent tête nue, pour montrer leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort épais & fort bouclés. Les femmes ſe donnent auſſi cette ſorte d'agrément ; & leur chevelure étant beaucoup plus longue que celle des hommes, elles la portent flottante, & nouée comme la queue des chevaux l'eſt en Europe. Elles ont à la ceinture une piéce d'étoffe comme les hommes, mais elles y joignent une ſorte d'écharpe, qui leur paſſe ſur l'épaule, & qui tombe négligemment par derriere.

Leurs mariages & leurs habits.

La Religion dans l'Iſle de Java n'eſt guéres reſpectée que des Grands & des perſonnes riches. Ils fréquentent peu les Temples ; mais ils entretiennent dans leurs maiſons des Prêtres Mahométans. Ils honorent Jeſus-Chriſt comme un Prophête, ſous le nom Arabe de *Nabi-Iſa*, qui ſignifie *le Prophéte Jeſus*. Le Peuple ſe borne à reconnoître un Dieu, qui a créé le Ciel & la Terre, & qui eſt ſi bon qu'il ne peut cauſer aucun mal. Mais ils admettent auſſi un Diable, qui eſt le principe de tout mal, & ſi porté à nuire, qu'ils ſe croyent obligés de lui rendre autant d'adoration pour calmer ſon humeur maligne, qu'à Dieu pour obtenir ſes bienfaits.

Leur Religion.

Les excès d'incontinence ſont également communs à Bantam dans les deux ſexes. Un homme riche ſe procure aiſément les objets de l'amour d'un autre, en cherchant quelque prétexte pour lui prêter de l'argent ; parce que la pauvreté, qui eſt commune à tous les Habitans, fait accepter les prêts avec avidité, & que la Loi autoriſe le Créancier à ſaiſir la femme & les en-

Ils ſont ſans mœurs.

EDMOND SCOT. 1602.

fans de ſon Débiteur. Le penchant au vol eſt un vice preſque général dans l'Iſle de Java. Les premiers Seigneurs n'en ſont pas plus exempts que le Peuple ; & l'étude d'un Etranger doit être continuellement de veiller au ſoin de ſa bourſe & de ſon bagage. A l'arrivée des Anglois on ne comptoit pas plus d'un ſiécle juſqu'au tems où les Chinois avoient apporté dans l'Iſle une partie de leurs goûts & de leurs uſages. Avant cette communication, les Javans étoient ſi barbares qu'à peine vivoient-ils en ſociété. Ils ont conſervé de leur ancienne barbarie une extrême averſion pour le travail. La plûpart paſſent le jour aſſis à terre, & les jambes croiſées, à couper un petit bâton, ou à perfectionner le manche de leur criſe, ce qui les rend preſque tous fort bons Sculpteurs. Leur indolence & leur oiſiveté n'empêche pas qu'ils ne mangent prodigieuſement. Mais elle les réduit au riz, aux racines & à la pêche pour ſatisfaire leur gourmandiſe ; tandis que la chaſſe, ou quelque travail pour la nourriture & l'entretien des beſtiaux, pourroit leur procurer de meilleurs alimens. Entre les fruits de la terre, ils ont les feüilles d'un arbriſſeau qu'ils nomment *Betel*, & qui préparées avec la noix de (a) *Pinango*, forment une compoſition dont ils font leurs délices. La qualité en eſt fort chaude. Ils en mâchent continuellement pour s'échauffer l'eſtomac & ſe préſerver de la diſſenterie. Ils n'ont pas moins de paſſion pour le tabac & pour l'opium.

Voleurs.

Pareſſeux.

Gourmands.

Comme ils manquent de génie pour le Gouvernement & pour les affaires politiques, la plûpart des grands emplois ſont occupés à Bantam par des Indiens de *Clyn*, qui ne réuſſiſſent pas moins à s'enrichir qu'à s'élever aux honneurs. Cependant les plus grandes richeſſes tombent entre les mains des Chinois, par l'extrême habileté qu'ils ont pour le Commerce. Il n'y a point de fineſſes & de ruſes dont l'uſage ne leur ſoit familier. Ils ſont humbles, modeſtes, inſinuans, capables de ſouffrir toutes ſortes d'injures & de ſupporter toutes ſortes de travaux. Mais s'ils deviennent Javans, comme ils y ſont quelquefois forcés pour éviter le ſupplice après avoir commis quelque crime, ils contractent alors toute la fierté & la pareſſe de ceux dont ils prennent l'habit, & dont ils embraſſent les principes & les uſages. Il eſt difficile d'ailleurs de juger quelle eſt leur Religion. Ils ſont partagés en pluſieurs ſectes ; mais dans chaque parti, la plûpart ſont Athées. Ceux qui ſe diſtinguent le plus par leurs pratiques religieuſes, font profeſſion de croire qu'après la mort ils doivent paſſer dans d'autres corps, pour être riches & honorés s'ils ont bien vécu, & pour exercer les plus vils métiers, ou pour animer quelque bête mépriſable, s'ils ont irrité le Ciel par leurs crimes. Aux nouvelles Lunes, ils font divers ſacrifices par le feu, où toute la victime eſt conſumée. Leurs prieres ſont une eſpéce de chant, accompagné du ſon d'une petite Cloche, qu'ils ſonnent enſuite de toutes leurs forces lorſqu'ils ſont à la fin de la cérémonie. Ce qu'ils brûlent néanmoins n'eſt ordinairement que du papier qu'ils taillent en diverſes figures ; car ils mangent les viandes qu'ils ont offertes au Ciel, & l'holocauſte ne ſe fait parfaitement que dans les cas d'une néceſſité preſſante, où le Ciel leur paroît ſourd à leurs invocations. L'Auteur leur ayant demandé pluſieurs fois à qui ils les adreſſoient, ils répondirent toujours que c'étoit à Dieu. Mais les Mahométans prétendent que c'eſt le Diable qu'ils invoquent, & que la honte les

Sans génie pour la politique.

Leurs emplois & leurs richeſſes ſont la proie des Etrangers, ſurtout des Chinois.

Religion des Chinois de Java.

Leurs ſacrifices.

(a) Je ne change rien à l'Anglois ; car nos Relations nomment cette noix *Areka*.

empêche d'en convenir. Pluſieurs d'entre eux ſont fort verſés dans l'Aſtronomie & dans la Chronologie. Ils n'obſervent point de Sabbath, ni d'autre jour privilégié. Seulement lorſqu'ils entreprennent quelque affaire difficile, ou qu'ils jettent les fondemens d'un édifice, ils célébrent leur entrepriſe par un jour de fête. L'uſage, pour les Chinois riches, qui meurent à Bantam, eſt qu'on brûle leurs corps, & qu'on envoye leurs cendres à leurs amis de la Chine dans des urnes de porcelaine. Les cérémonies funébres conſiſtent en fumigations de différentes ſortes, auſquelles ils ne peuvent donner d'explication. Pour réponſe à ceux qui en demandent, ils aſſurent que c'eſt l'uſage de la Chine.

EDMOND SCOT. 1602.

Leur uſage pour les Morts.

Ils prennent beaucoup de plaiſir aux ſpectacles, & quoiqu'ils chantent fort mal, ils aiment la muſique avec paſſion. Leurs Comédies ſemblent faire partie de leur Culte religieux, car elles ne ſe repréſentent que dans les mêmes occaſions où j'ai remarqué qu'ils conſument toutes leurs victimes par le feu. Si le tems eſt mauvais, par exemple, au départ des Vaiſſeaux qu'ils envoyent à la Chine, ou de ceux qu'ils en attendent, ils joignent la Comédie à l'holocauſte pour ſolliciter les faveurs du Ciel. Leurs ſpectacles ſont publics. Ils élevent des théâtres au milieu des rues, & le divertiſſement dure quelquefois depuis midi juſqu'au jour ſuivant. Ils ont auſſi des Prophêtes ou des Devins, qui dans l'agitation de l'eſprit qui les inſpire courent ſouvent comme des furieux dans les rues & les places publiques, l'épée nuë à la main, & menaçant de mort ceux qui manquent de reſpect pour leurs inſpirations. On s'adreſſe à eux pour ſçavoir le ſort des Vaiſſeaux qu'on met en mer, & l'événement des affaires les plus intéreſſantes. Si le ſuccès ne répond point à leurs prédictions, ils ne manquent pas de rejetter le mal ſur le doute ou l'indévotion de ceux qui les conſultent.

Leurs ſpectacles.

Leurs Prophêtes.

L'habit des Chinois de Bantam eſt une longue robe, avec une caſaque par-deſſus. Ils ſont les plus efféminés de tous les hommes, & les plus capables d'une action lâche & honteuſe. Le vol & l'infamie ne leur coûte rien lorſqu'il eſt queſtion de s'enrichir. Ils ſont hauts & robuſtes, les yeux petits & noirs, ſans poil au viſage. Ils achétent des Eſclaves qui leur tiennent lieu de femmes; car ils n'ont pas la libetté d'en amener de la Chine. Lorſqu'ils y retournent, ils emmenent avec eux leurs enfans, & vendent les meres. S'ils meurent à Bantam, le Roi hérite de tous leurs biens.

Baſſeſſe de leur caractere.

On fit à Scot un récit qu'il a cru digne d'entrer dans ſon Mémoire. Un Chinois qui avoit paſſé pluſieurs années à Bantam, & qui avoit acquis d'immenſes richeſſes, ſe trouvoit pere d'un prodigieux nombre d'enfans. On lui en connoiſſoit ſoixante, qu'il avoit eus de vingt différentes meres. Il ſe diſpoſoit à quitter Bantam pour retourner à la Chine, & ſes femmes étoient déja vendues. Mais le Roi de Bantam apprit qu'au lieu d'emmener ſes enfans, il cherchoit auſſi à ſe défaire du plus grand nombre, & qu'il n'en deſtinoit que quatre au voyage. Sa conduite fut obſervée. Au premier enfant qu'il eut la dureté d'expoſer en vente, un Javan chargé ſecrettement des ordres du Roi, ſe préſenta pour l'acheter. D'autres acheterent ſucceſſivement tout le reſte. Enfin le Roi fit paroître le pere devant lui, & feignant d'ignorer ſes diſpoſitions, il lui demanda, entre pluſieurs queſtions ſur ſon départ, s'il avoit déja fait partir ſes enfans pour la Chine. Le Chinois confus du reproche auquel il

Hiſtoire d'un Chinois.

EDMOND SCOT. 1602.

s'attendoit, crut devoir ſaiſir l'occaſion qu'il avoit de l'éviter. Il répondit que toute ſa famille étoit embarquée. Le Roi prenant une contenance furieuſe, le traita d'impoſteur, qui avoit ſans doute des vûes pernicieuſes à l'Etat dans lequel il s'étoit enrichi, puiſqu'il oſoit employer le menſonge pour déguiſer ſa conduite, & le fit charger de fers. En même-tems ſe faiſant préſenter une Requête au nom de cinquante-ſix enfans qui avoient été vendus pour l'eſclavage, quoique nés dans une condition libre, il feignit de ſe réjoüir pour l'intérêt du Chinois que ce crime ne fût pas digne de mort; mais il lui fit déclarer que c'étoit une raiſon de ſe confirmer dans la défiance qu'il avoit de ſes intentions, parce qu'un pere capable de vendre ſes enfans ſans y être forcé par l'indigence, ne pouvoit avoir que des vûes criminelles, & qu'un ſoupçon ſi juſte le feroit retenir en priſon, juſqu'à ce que le tems ou d'autres preuves ſerviſſent à l'éclairciſſement de la vérité. Le Chinois offrit en vain de reprendre ſes enfans. On lui répondit qu'un pere capable de les vendre, le ſeroit peut-être de les tuer. Enfin comprenant qu'on en vouloit à ſes richeſſes, il prit le parti d'offrir une ſomme conſidérable pour appaiſer le Roi. Mais, ſoit que le chagrin de ſon avanture eût altéré ſa ſanté, ſoit qu'on eût avancé la fin de ſes jours par quelqu'autre voie, il mourut dans ſa priſon. Le Roi ſe mit en poſſeſſion de tous ſes biens, ſuivant le droit établi; & pour juſtifier ſes intentions, non-ſeulement il rendit la liberté aux enfans qu'il avoit fait acheter, mais après leur avoir accordé une portion de l'héritage, il les fit élever dans la Religion & les uſages de ſa Nation.

Ordres que Lancaſter avoit laiſſés à ſon départ de Bantam.

L'Amiral Lancaſter, en partant de Bantam le 21 de Février 1602, avoit laiſſé neuf Anglois dans cette Ville, ſous le commandement de *William Stackey*. Il y avoit laiſſé auſſi ſa Pinace, ſous les ordres de *Thomas Keith*, avec treize Matelots & un Facteur nommé *Tudde*, pour ſe rendre à Banda. Ce Bâtiment chargé de différentes marchandiſes, s'étoit hâté de mettre à la voile; mais il avoit trouvé les vents ſi contraires, qu'après avoir lutté contre eux pendant deux mois, il avoit été forcé de retourner à Bantam. Ainſi les Anglois ſe trouverent au nombre de vingt-quatre, dans deux maiſons que l'Amiral leur avoit procurées. Elles étoient ſi remplies de marchandiſes depuis le retour de la Pinace, qu'ils ſe virent obligés d'en mettre une petite partie chez les Hollandois qui s'étoient ouverts auſſi l'entrée de l'Iſle de Java, & qui avoient obtenu une maiſon à Bantam.

Querelle des Anglois avec les Javans.

Avant le départ de Lancaſter, il s'étoit élevé une querelle entre ſes gens & quelques Indiens. Sa prudence l'avoit appaiſée. Mais à peine eut-il levé l'ancre, & la Pinace eut-elle mis à la voile, que les Javans chercherent les moyens de ſe venger. Leur premiere entrepriſe fut de mettre le feu pendant la nuit à la principale maiſon des Anglois, par le moyen de pluſieurs fléches enflammées. Il n'y eut qu'une vigilance extrême & des ſoins continuels qui purent la garantir de ſa ruine. Cependant le retour de la Pinace arrêta les plus téméraires. Mais leur reſſentiment s'étant communiqué juſqu'à divers Seigneurs, il arriva malheureuſement pour les Anglois que le Protecteur que la Cour leur avoit nommé vint à mourir, & que celui qui fut ſubſtitué, ſe trouva rempli des préventions que les mécontens s'étoient efforcés de répandre. *Stackey*, Chef du Comptoir, avoit commencé à bâtir

Digitized by Google

un Magaſin de ſoixante-douze pieds de long, & large de trente-ſix. Le nouveau Protecteur, ſans faire connoître ouvertement ſa haine, apporta tant d'obſtacle à la continuation de cet ouvrage, qu'il jetta les Anglois dans des dépenſes & des embarras preſqu'inſurmontables. Pour comble d'infortune, Stackey ſe figura mal-à-propos que ſes plus précieuſes marchandiſes avoient beſoin d'air, & les fit expoſer dans ſa cour avec trop peu de précaution; ce qui les altera beaucoup en ternifſant leur couleur.

EDMOND SCOT. 1602. Autres ſujets d'embarras.

Avec toutes ces diſgraces, les Anglois avoient à ſe défendre des mauvaiſes qualités du climat, qui ſe faiſoient deja ſentir à pluſieurs par des maladies fort dangereuſes; lorſqu'il arriva un malheur commun à toute la Ville, dont ils eurent particuliérement à ſouffrir. Un Capitaine Chinois mécontent de la Cour, déchargea ſur Bantam quelques volées de canon qui y cauſerent un furieux incendie. Quantité de maiſons & de magaſins furent conſumés par les flammes. Le Comptoir des Hollandois, où Stackey avoit mis quelques marchandiſes, ne put être ſauvé par tous leurs ſoins. Il perdit de même une grande proviſion de poivre, qu'il avoit retiré dans une maiſon Chinoiſe. Mais ces deux pertes n'égaloient pas celle dont il fut menacé dans ſa propre maiſon. Le feu s'en approcha ſi furieuſement, que les barres de fer qui défendoient les fenêtres, en devinrent brûlantes, juſqu'à n'y pouvoir toucher avec la main. Cependant la diligence de ſes gens arrêta le progrès des flammes. Mais ſon inquiétude fut encore plus vive pour ſe garantir des inſultes & du pillage des Javans, qui l'environnoient nuit & jour.

Incendie de Bantam.

Dans le cours du mois d'Avril de l'année ſuivante, il arriva dans la Rade de Bantam neuf Vaiſſeaux Hollandois, commandés par *Wiborne van Warwick*. Cette flotte ſe diviſa preſqu'auſſi-tôt. Deux des plus gros Bâtimens mirent à la voile pour la Chine; deux pour les Moluques, & trois pour Sortan. La Pinace Hollandoiſe fut envoyée au Port d'Achin, pour rappeller à Bantam quelques Vaiſſeaux qui étoient revenus de Ceylan, où ils étoient allés s'emparer d'un Fort Portugais, ſous la conduite du Capitaine Spilberg. L'Amiral demeura ſeul avec ſon Vaiſſeau, pour les attendre. Pendant le ſéjour qu'il y fit, les Anglois eurent beaucoup à ſe louer de ſes civilités, & du ſecours qu'il eut la généroſité de leur accorder. Il leur devoit cette reconnoiſſance pour ceux qu'il avoit reçus du Chevalier *Richard Luſon*, dans une tempête où il avoit été menacé du naufrage. Auſſi n'épargna-t'il rien pour s'acquitter, par les ſoins qu'il prit des Anglois malades, avec leſquels il partagea juſqu'à ſa proviſion de biſcuit & de vin. Ses diſcours ne furent pas moins reſpectueux pour la Cour d'Angleterre. Mais l'Auteur remarque que les Hollandois de ſon Equipage ne traitetent pas l'Angleterre, & la Reine même, avec tant de ménagemens. Ils s'efforcerent de tendre cette Princeſſe & ſa Nation odieuſe aux Javans, par des récits, où la vérité, ſuivant les termes de Scot, n'étoit pas moins bleſſée que la bienſéance.

1603. Arrivée de neuf Vaiſſeaux Hollandois.

Les maladies continuoient d'affoiblir de jour en jour les Anglois. Ils perdirent *Thomas Morgan*, leur ſecond Facteur. Sackey fut lui-même attaqué dangereuſement. Les Matelots qui étoient tevenus de Banda avec la Pinace, ſe reſſentoient preſque tous du même mal. L'art des Chirurgiens de l'Europe ne ſuffiſoit pas pour des maladies qui leur étoient inconnues, & perſonne n'avoit la hardieſſe d'employer les remedes Indiens, qu'ils connoiſſoient encore moins.

EDMOND SCOT. 1603.

William Chaſe, un des Facteurs de la Pinace, mourut dans des convulſions violentes, dont on ne put pénétrer la cauſe. Vers le même tems quelques Officiers du Roi vinrent leur défendre de travailler davantage à leur édifice; apparemment parce qu'ils n'avoient point encore fait de préſent au nouveau Protecteur. Mais apprenant que cet Officier & le Scha Bandar ne jouiſſoient point d'une faveur aſſurée, ils porterent leurs plaintes à *Kay Tamongone Gobay*, Amiral, qui étoit par ſa bonté le pere de tous les Etrangers. Il fut touché de leur ſituation. La voie qu'il prit pour les ſecourir fut de donner une grande fête, à laquelle il invita les principaux Seigneurs de la Cour. Là, dans la chaleur du plaiſir, il fit tourner l'entretien ſur l'affaire des Anglois, en repréſentant combien il étoit honteux pour le Roi & pour toute la Nation de traiter avec ſi peu de bonne-foi des Marchands étrangers. Il proteſta que ſi quelqu'un les empêchoit d'achever leur maiſon, il étoit réſolu de leur abandonner la ſienne, & de ſe loger plutôt dans une cabane que de violer ſa promeſſe. Enfin ſes diſcours firent tant d'impreſſion ſur l'Aſſemblée, que tout le monde s'engagea par ſerment à laiſſer finir leur ouvrage; & l'édifice fut bientôt porté à ſa perfection.

L'Amiral de Bantam favoriſe les Anglois.

Leur Comptoir s'acheve.

Stackey craignant que l'arrivée des Hollandois, & l'attente de quelques autres Vaiſſeaux de la même Nation, n'augmentât beaucoup le prix du poivre, en avoit acheté une quantité conſidérable; mais comme ſon Magaſin n'étoit point encore fini, il avoit payé la marchandiſe avant qu'elle fût livrée. Les Hollandois commencerent bientôt leur cargaiſon. Dans l'empreſſement avec lequel ils achetoient tout ce qui leur étoit offert, il ſe crut obligé de retirer ce qu'il avoit acheté; ſans quoi, peut-être auroit-il riſqué de perdre ſon poivre & ſon argent. Mais la même raiſon le mettant dans la néceſſité de prendre le poivre au haſard, il s'en trouva beaucoup d'une mauvaiſe qualité.

Ils perdent ſur le poivre.

Mort du Facteur Stackey.

La maladie de Stackey ſembloit s'irriter par les remedes. Il tomba dans une langueur, qui finit le dernier jour de Juin par ſa mort. L'Amiral Hollandois, conſtant dans ſes généreux principes, lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe qu'il pût s'imaginer. Le 4 de Juillet, quelques Javans mirent le feu au grand Marché qui étoit à l'Eſt de la Riviere, dans la vûe de piller les effets des Chinois. Cette infâme entrepriſe leur réuſſit ſi bien, que non-ſeulement les Chinois y perdirent des biens conſidérables, mais que les Anglois eurent beaucoup de part à leur perte. L'incendie recommença le 27, & ne cauſa pas moins de dommage.

Danger qui menace les Anglois.

Le 5 d'Août, à dix heures du ſoir, *Spilberg*, *Powlſon*, & quelques autres Capitaines Hollandois, vinrent avertir les Facteurs d'Angleterre, qu'ayant été le même jour à l'Audience du Protecteur, il leur avoit demandé ſi la flotte de Hollande prendroit parti pour les Anglois dans les démêlés que les Javans pourroient avoir avec eux. Spilberg avoit répondu que les Hollandois étant les plus proches voiſins de l'Angleterre, il étoit juſte que les deux Nations s'entr'aidaſſent à repouſſer les violences. Le Protecteur n'avoit pas laiſſé d'inſiſter ſur le deſſein qu'il avoit de mortifier les Anglois; & faiſant beaucoup de plaintes vagues, il l'avoit prié de ne pas s'offenſer de ce qui devoit arriver. Un avis de cette importance obligea l'Auteur de cette Relation, qui étoit devenu le Chef du Comptoir, depuis que les Anglois avoient perdu

Digitized by Google

Stackey, de ſe rendre auſſi-tôt chez le Protecteur, & de lui faire un préſent. Il fut reçu à l'Audience, & ſon préſent fut accepté ; mais le Seigneur Javan dédaignant de répondre à ſes plaintes, ſe contenta de lui dire qu'il le feroit avertir le lendemain de ſes intentions. Scot encore plus allarmé de cette conduite, eut recours à l'Amiral Hollandois, qui envoya ſur le champ ſon fils chez le Protecteur, pour lui demander des explications ſur les menaces qu'il faiſoit aux Anglois. Il les déſavoua. Mais ayant fait appeller Scot le matin, il voulut ſçavoir de qui il avoit appris que ſon deſſein fût de nuire au Comptoir d'Angleterre. Scot ne balança point à lui dire qu'il l'avoit appris des Hollandois. C'eſt donc de quelque Eſclave, répondit le Protecteur ? Non, répliqua Scot ; c'eſt de pluſieurs braves Capitaines. Le Javan parut ſe faire violence pour déguiſer ſa colere ; mais il ajoûta : ſi c'étoit quelque Chinois ou quelque Javan, je le ferois amener ſur le champ & poignarder à vos yeux. Après s'être un peu compoſé, il ſe plaignit avec plus de douceur de ce que les Anglois ne s'adreſſoient point à lui dans leurs affaires, & ſembloient donner toute leur confiance au Scha Bandar ou à l'Amiral. Scot s'excuſa ſur ſa qualité d'Etranger, qui ne lui permettoit pas de connoître encore tous ſes devoirs. Il promit qu'à l'avenir les Anglois n'épargneroient rien pour mériter ſes bonnes graces. Cet entretien finit par des proteſtations mutuelles d'amitié & de bonne-foi ; mais il n'y entroit que de la diſſimulation de la part du Protecteur, qui ſongeoit à tirer de l'argent des Facteurs Anglois. Quelques jours après, on avertit Scot que le deſſein du Roi étoit de lui emprunter cinq mille réaux de huit. Il comprit que c'étoit un artifice pour l'engager à les offrir volontairement : mais ſans s'informer d'où cet avis étoit venu, il prit le parti d'attendre que le Roi les lui fît demander ouvertement.

EDMOND SCOT. 1605.

Scot appaiſe le Protecteur.

Apparence trompeuſe.

Spilberg ayant vendu ſes marchandiſes, & chargé ſes Vaiſſeaux de poivre, mit à la voile pour retourner en Europe. L'Amiral Warwick fit remarquer aux Anglois que ce départ le rendoit beaucoup plus foible, & que ne pouvant attendre de lui le même ſecours, ils devoient ſe conduire avec beaucoup plus de précautions. Cependant ils furent forcés d'oublier ce conſeil. Le 17 d'Août, ayant mis à l'ait quelques marchandiſes qui avoient beſoin de ce préſervatif, un Javan, Eſclave d'un des principaux Seigneurs du Pays, y jetta quelques méches ſouffrées, qu'ils n'éteignirent point ſans peine. Dans le premier reſſentiment de cette inſulte, ils le pourſuivirent, l'arrêterent, & le conduiſirent devant Kay Tamongone, Amiral de Bantam, qui le fit auſſi-tôt charger de fers. Une heure après il s'aſſembla près de ſa priſon un grand nombre d'autres d'Eſclaves, qui entreprirent de le délivrer. Les gens de l'Amiral parurent avec leurs armes. On ſe battit avec chaleur. Mais les Eſclaves ayant été mis en fuite, l'Amiral fit conduire ſon Priſonnier au Palais du Roi. Les Anglois balancerent s'ils devoient porter leurs plaintes juſqu'à la Cour. Ils n'ignoroient pas qu'il n'y a gueres d'autre punition à Bantam que celle de mort, parce que le deſir de la vengeance eſt ſi vif dans la Nation, qu'un Eſclave même regardant tout autre châtiment comme un outrage, ne manque point d'attenter enſuite à la vie de ſon Maître ou de ſon Juge. D'ailleurs le crime dont ils avoient à ſe plaindre, ſembloit expié par la priſon ; ou s'il étoit devenu capital par ſes ſuites, c'étoit l'Amiral que la pourſuite regardoit comme l'offenſe.

Malignité d'un Eſclave qui cauſe de l'embarras aux Anglois.

Effet ſingulier de la vengeance.

EDMOND SCOT. 1603.

Ils furent délivrés de ce doute par les ſollicitations du Maître de l'Eſclave ; qui étoit un des Favoris du Roi, & qui ne fut pas long-tems ſans obtenir grace. Il étoit lui-même ami des Anglois ; de ſorte qu'à la fin ils s'unirent à lui pour ſauver le Coupable.

Les Anglois ſe défient du Protecteur.

Dans tous ces différends, ils n'étoient embarraſſés qu'à trouver la ſource des chagrins qu'on ne celloit pas de leur ſuſciter ; car malgré la mauvaiſe opinion qu'ils avoient des Javans, ils ne pouvoient ſe figurer que de ſimples Eſclaves, avec leſquels ils n'avoient aucun démêlé, ſe portaſſent à ſouhaiter leur ruine, s'ils n'y étoient pouſſés par quelque reſſort ſecret. Leurs ſoupçons ne pouvoient tomber que ſur le Protecteur. Au milieu d'une nuit fort obſcure, tandis qu'ils étoient à chanter les Pſeaumes de l'Egliſe Anglicane, une troupe de Voleurs vint briſer leurs fenêtres, & ſe roit entrée dans le Magaſin s'ils n'euſſent tiré quelques coups de fuſil pour les écarter. Scot n'ignorant point les diſcours injurieux de quelques Hollandois, auroit fait tomber ſur eux ſes défiances, s'il ne les avoit quelquefois vûs ſouffrir eux-mêmes de l'inſolence des Javans. Preſque dans le même tems ils eurent avec eux une querelle ſi violente, qu'elle aboutit de part & d'autre à la mort de pluſieurs perſonnes. A la vérité les Hollandois l'avoient fait naître, par des excès de débauche, que l'Auteur traite de ſcandaleux pour le nom Chrétien. Il ajoûte que le caractere des Matelots Hollandois, lorſqu'une fois ils ont pris terre dans quelque Port, eſt de ne plus connoître aucune regle de ſoumiſſion ni même de reſpect pour leurs Officiers. Quoiqu'il en ſoit, s'ils tuerent quelques Javans dans le tumulte, ils perdirent deux hommes, qui furent poignardés de ſang-froid par les amis ou les parens des Morts. Ils s'en plaignirent au Protecteur, en prétendant qu'il devoit mettre beaucoup de différence entre les fautes qui leur étoient échapées dans l'yvreſſe, & des aſſaſſinats prémédités. Il leur demanda quelles Loix ils reconnoiſſoient dans leurs Voyages de Commerce, c'eſt-à-dire, s'ils en avoient entr'eux, ou s'ils ſe ſoumettoient à celles du Pays où ils étoient reçus ? Leur réponſe ayant été que ſur mer ils ſe gouvernoient par les Loix de leur propre Pays, & qu'à terre ils étoient ſujets à celles du lieu de leur ſéjour : Hé bien, leur dit le Protecteur, voici les nôtres. Pour la mort d'un Eſclave, on paye vingt réaux de huit ; pour celle d'un homme Libre, cinquante, & cent pour celle d'un Noble. Ainſi pour vos deux hommes, il vous reviendroit deux fois cinquante réaux : mais comme vous nous avez tué trois Javans, qui n'étoient point Eſclaves, c'eſt encore cinquante réaux que vous nous devez, & que nous voulons bien vous laiſſer à compte.

Inſultes qu'ils reçoivent.

Les Hollandois s'attirent des querelles.

Plaiſante réponſe que leur fait le Protecteur.

Aſſaſſins de l'Iſle de Lampon.

Le 5 de Septembre, il arriva au Port de Bantam un *Jonc* de l'Iſle de Lampon, qui eſt ſituée dans les Détroits du Sond. Les Habitans de cette Iſle ſont Ennemis jurés de celle de Java, & particuliérement de Bantam, quoiqu'il ſe trouve quantité de Javans qui s'aſſocient à eux. Leur occupation continuelle eſt le meurtre & le brigandage. Ils entrent audacieuſement dans les Villes & dans les maiſons, ils volent en plein jour, & coupent la tête à ceux qui leur réſiſtent. Pendant plus d'un mois qu'ils paſſerent aux environs de Bantam, les Anglois furent troublés continuellement par les lamentations des Habitans. Un jour qu'ils étoient à dîner, ces perfides Aſſaſſins entrerent dans une maiſon voiſine du Comptoir, où ne trouvant qu'une femme, ils lui

Digitized by Google

couperent la gorge ; mais les cris du mari, qui arriva au même moment, les forcerent de prendre la fuite, ſans qu'ils euſſent le tems d'emporter la tête. En vain les Anglois ſe mirent à les pourſuivre. Ils ſont fort prompts à la courſe ; ſans compter que leur reſſemblance avec les Javans leur donne la facilité de ſe mêler dans la foule, & de ſe contrefaire avec tant d'adreſſe, que ſouvent ils reviennent, parmi les curieux, au lieu même d'où la crainte du châtiment vient de les chaſſer. Scot raconte que pluſieurs femmes de la Ville prirent cette occaſion pour ſe défaire de leurs maris, en leur coupant la tête pendant la nuit, & la vendant aux Lampons. Il ajoûte la raiſon qui portoit ces Brigands à couper tant de têtes. Ils étoient gouvernés par un Roi qui leur donnoit une femme pour chaque tête d'Etranger qu'ils lui apportoient ; de ſorte, continue l'Auteur, qu'ils détetroient quelquefois les Morts, pour tromper leur Roi par un faux preſent.

EDMOND SCOT. 1603.

Raiſon qui les porte à couper des têtes.

Les Anglois craignent les Lampons & ſe munifient.

Les Anglois ne furent pas exemts de crainte. Ils s'apperçurent ſouvent que les Lampons rodoient pendant la nuit autour du Comptoir, & qu'ils en vouloient à leurs têtes ou à leurs marchandiſes. Les allarmes de Scot devinrent bien plus vives ſur un avis ſecret qu'il reçut de quelques perſonnes de diſtinction, & particuliérement de l'Amiral, dont l'amitié ne ſe refroidiſſoit point pour les Anglois. Il fut averti que pluſieurs Seigneurs Javans, qui avoient plus de faſte que de bien, & qui tâchoient de ſuppléer par leurs brigandages à ce qui manquoit à leur fortune, avoient formé le deſſein de fondre pendant la nuit ſur le Comptoir, de faire main-baſſe ſur le petit nombre d'Anglois que les maladies avoient épargnés, de ſe ſaiſir de toutes leurs richeſſes, que la renommée groſſiſſoit beaucoup, & de publier le lendemain que c'étoit l'ouvrage des Lampons. Scot ne trouva point d'autre reſſource que d'allumer chaque nuit autour du Comptoir quantité de feux, non-ſeulement pour inſpirer de la crainte aux plus hardis, mais pour ſe mettre en état de pouvoir les diſtinguer malgré leur couleur. D'un autre côté, tous les Anglois eurent ordre de paſſer le tems de l'obſcurité ſous les armes, & les Trompettes de ſonner lorſqu'ils verroient paroître quelque Indien. Les Lampons & les Javans qui n'appréhendent rien tant que les armes à feu, ne purent dourer qu'avec ces précautions, les Anglois n'euſſent leurs fuſils prêts à les recevoir. La même garde fut continuée aſſez long-tems. Enfin, par les meſures que l'on prit dans la Ville, il y eut un grand nombre de Lampons arrêtés, & punis du dernier ſupplice. Mais les reſtes de cette dangereuſe Troupe ſe jetterent dans la Ville Chinoiſe. C'étoit un nouveau péril pour les Anglois, qui avoient de grandes liaiſons de Commerce avec les Chinois, & quantité de marchandiſes entre leurs mains. Ils entendirent du Comptoir les cris d'une infinité de Maiſons, déſolées par le pillage ou par la mort des Marchands. Ce bruit & ces inquiétudes perpétuelles firent ſur eux tant d'impreſſion, qu'en ſonge, dit l'Auteur, ils ſe figuroient être attaqués par les Javans ou les Lampons, & que malgré la profondeur de leur ſommeil, après tant de veilles & de fatigues, ils ſe levoient tout endormis pour courir aux armes. La crainte du feu agiſſoit encore plus fortement ſur leurs imaginations. Ils en avoient vû des exemples ſi terribles, & les circonſtances en rendoient le ſouvenir ſi vif, qu'à la moindre allarme, ils ſe croyoient environnés de flammes. O feu ! s'écrie Scot dans ſa Relation, ton ſeul nom, dans quelque Langue qu'il eût été pro-

Impreſſions extraordinaires de la crainte & du bruit.

EDMOND SCOT. 1603.

noncé près de moi, m'auroit tiré de la plus profonde létargie. Il fut obligé, dit-il, pour ſe garantir des treſſaillemens mortels où ce mot le jettoit, de défendre à tous ſes gens de le prononcer autour de lui, s'ils n'y étoient forcés par l'occaſion. Au reſte il aſſure que cette diſpoſition étoit celle de tous les autres Anglois, & qu'auſſi-tôt que les ſoins du Gouvernement eurent diſſipé les ſujets de tant de craintes, tous les gens du Comptoir dormirent pendant pluſieurs jours d'un ſommeil ſi profond, que les tambours & les trompettes n'avoient point la force de les réveiller.

Pourquoi il regnoit tant de déſordre à Bantam.

Si l'on eſt ſurpris qu'une Ville, telle que l'Auteur a repréſenté Bantam, fût ſujette à des déſordres de cette nature, il faut conſiderer qu'elle avoit alors un Roi fort jeune, & que les Seigneurs du Conſeil, occupés de leurs intérêts, fermoient les yeux à tout ce qui n'intéreſſoit que le Peuple. Dans l'eſpace de trois mois la Ville eſſuya cinq incendies conſiderables, mais à l'Eſt de la Riviere, c'eſt-à-dire, dans un Quartier qui n'étoit habité que par la Populace, ou par les Chinois, que les Javans cherchoient à piller. Quoique le Comptoir des Anglois en fût fort voiſin, & que la flamme s'en fût plus d'une fois approchée, leur vigilance & la faveur du vent le garantit autant de fois de ſa ruine.

Hollandois aſſaſſinés.

A peine étoit-on revenu de ces allarmes, qu'il s'éleva de nouveaux différends entre les Naturels du Pays & les Hollandois. La ſource en fut encore un excès de débauche, dans lequel ceux-ci inſulterent mal-à-propos quelques Javans. Bientôt la vengeance éclata par des effets fort tragiques. Pluſieurs Hollandois furent aſſaſſinés le ſoir, ſans qu'on pût reconnoître les Meurtriers. Le péril s'étendit juſqu'aux Anglois, par une raiſon qui n'eſt pas ſans vraiſemblance, dans un Ecrivain même de cette Nation. Juſqu'alors ces deux Peuples avoient été confondus par les Javans ſous le nom d'Anglois; ſoit, comme l'aſſure Scot, que les Hollandois à leur arrivée, euſſent trouvé de l'avantage à prendre le nom de leurs Voiſins, ſoit que la reſſemblance de leur habillement eût fait naître cette erreur. Souvent le Peuple de Bantam faiſoit retentir ſes plaintes contre les Anglois, quoiqu'il fût certain, dit l'Auteur, que ceux-ci n'ayant rien à ſe reprocher, elles ne pouvoient tomber que ſur les Hollandois. Enfin, craignant les mal-entendus à l'occaſion de cette derniere querelle, les Chefs du Comptoir Anglois commencerent à chercher quelque marque pour ſe faire diſtinguer. On approchoit du 17 de Novembre, qui étoit la Fête anniverſaire du Couronnement de la Reine Eliſabeth; car on ignora pendant le reſte de l'année à Bantam, & même une partie de l'année ſuivante, que l'Angleterre eût changé de Maître. Scot fit prendre aux Anglois des habits neufs de ſoye, avec des écharpes de taffetas blanc & rouge. Il fit faire auſſi un nouveau Pavillon, qui portoit une Croix rouge ſur un fond blanc; & pour différence entre les Maîtres & les Valets, il fit border leur écharpe aux premiers, d'une frange d'or.

Les Anglois ſe cachent d'être confondus avec les Hollandois.

Ce qu'ils font pour être diſtingués.

Fête des Anglois.

Le jour de la Fête étant arrivé ils arborerent l'étendard de Saint Georges au ſommet de leur maiſon. Enſuite ayant annoncé leur joye par quelques décharges de leur mouſqueterie, ils ſe rangerent en fort bel ordre ſur leur propre terrain, & firent pluſieurs marches au ſon des tymbales & des trompettes. Le bruit attira auſſi-tôt le Scha Bandar & pluſieurs autres Seigneurs, qui s'informerent curieuſement du ſujet de cette réjouiſſance. Scot leur apprit que c'é-

Digitized by Google

toit la Fête de ſa Reine, ou plutôt le renouvellement d'une Fête qui avoit été célebrée quarante-ſept fois, parce qu'il y avoit autant d'années que cette grande Princeſſe étoit ſur le Trône; & que tous les Anglois, dans quelque lieu du Monde qu'ils puſſent ſe trouver, ne manquoient point à ce devoir. Le Scha Bandat loua beaucoup une pratique, qui marquoit, dans un Peuple, autant d'attachement que de reſpect pour ſon Souverain. Les Javans s'étant aſſemblés en grand nombre, ils demanderent pourquoi les Anglois de l'autre Comptoir ne témoignoient pas le même zèle. On ſe hâta de leur répondre que ce n'étoient point des Anglois, mais des Hollandois, qui loin d'être Sujets de la même Reine, n'étoient même gouvernés par aucun Roi; qu'il étoit aiſé de les diſtinguer, puiſque ſi l'on y vouloit faire attention, ils ne parloient pas le même Langage, & que leurs uſages mêmes étoient aſſez differens. Scot n'oublia point de faire paroître ſes gens pendant l'après-midi dans tous les Quartiers de la Ville, avec ordre de repeter les mêmes diſcours à ceux qui auroient la curioſité de les entendre. Leurs écharpes & leurs cocardes firent une figure brillante. Le Peuple apprit ainſi à diſtinguer les deux Nations; & Scot, fort prévenu en faveur de la ſienne, ajoûte avec complaiſance pour la ſupériorité qu'il paroît s'attribuer, que les enfans de Bantam s'écrioient, en voyant paſſer les Anglois: *Oran Engaces bagh; oran Hollanda jahad*, les Anglois ſont bons, les Hollandois ne valent rien.

EDMOND SCOT. 1603.

Diſcours qu'ils tiennent aux Javans.

L'Amiral Watwick partit dans cet intervalle pour Patama, dans le deſſein de ſe rendre enſuite à la Chine. Les deux Vaiſſeaux qu'il y avoit envoyés ſix mois auparavant, arriverent le 6 de Décembre à la Rade de Bantam. Ils avoient trouvé à l'ancre, dans l'Iſle de *Macao*, une Caraque Portugaiſe, chargée de ſoye crue, de muſc & d'autres marchandiſes précieuſes, dont ils s'étoient ſaiſis preſque ſans réſiſtance, tandis que l'Equipage étoit à terre. Après en avoir tiré de quoi compoſer leur cargaiſon, ils avoient brûlé le reſte, qui de leur propre aveu, faiſoit encore le double de ce qu'ils avoient enlevé. Dans leur retour ils avoient rencontré un *Jonc de Siam*, qu'ils avoient attaqué. Il ne s'étoit rendu qu'après avoir perdu trente-trois hommes & leur en avoir tué pluſieurs. Mais en le reconnoiſſant pour Siamois, ils l'avoient laiſſé libre, parce qu'ils ſe propoſoient d'établir un Comptoir dans cette Nation. Le Capitaine, qui périt dans le combat, avoit refuſé de leur dire à quel Prince il appartenoit. Telle fut du moins l'excuſe des Hollandois, pour juſtifier l'inſulte qu'ils avoient faite aux Sujets d'un Roi dont ils recherchoient l'amitié. Ils ignoroient encore la valeur du muſc; de ſorte qu'ayant rencontré un Vaiſſeau Japonois, ils lui avoient cedé preſque pour rien ce qu'ils avoient enlevé à la Caraque. Dans l'eſpace d'environ quarante jours, qu'ils paſſerent à Bantam, ils prodiguerent de même la plus riche partie de leur butin. Le 17 Janvier, ils leverent l'ancre, avec deux autres Bâtimens de leur Nation; l'un, qui avoit chargé à Bantam; l'autre, arrivé deux mois auparavant de la Chine, & parti de Hollande depuis quatre ans. Il en avoit paſſé quatorze mois à la Cochinchine, où par une trahiſon, dont l'hiſtoire n'appartient point à cet Ouvrage, ils avoient d'abord été retenus Priſonniers. Leur Capitaine, que les Cochinchinois ſoupçonnoient d'être moins un Marchand qu'un Pirate ou un Eſpion, avoit été forcé de ſe tenir à genoux pendant vingt-quatre heures, le col nud ſous un ſabre, dont on feignoit à tout moment de lui vouloir cou-

Deux Vaiſſeaux Hollandois s'emparent d'une riche Caraque.

Ils attaquent un Vaiſſeau du Roi de Siam leur Allié.

1604.

Un Capitaine Hollandois pris pour l'eſpion, & comment traité.

EDMOND SCOT. 1604.

per la tête, pour lui faire confeſſer le deſſein de ſon voyage. Mais il ſe trouva heureuſement que la plus grande partie de l'Equipage étoit compoſée de Hollandois Catholiques; ce qui leur attira la protection de quelques Religieux Portugais, ſans leſquels ils étoient tous menacés de perdre la vie. Ils furent traités enſuite avec plus de douceur, mais obligés néanmoins de racheter leur liberté par une groſſe ſomme.

Les Anglois de Bantam ſe croyoient depuis quelques mois à couvert de toutes leurs anciennes craintes. Ils n'avoient eu que les maladies à combattre; & l'experience leur ayant appris qu'elles venoient particuliérement de la chaleur du poivre, dans le ſoin qu'ils prenoient eux-mêmes de l'éplucher & de le ſaler, ils s'étoient déterminés à louer des Chinois pour leur rendre ce ſervice ſous l'inſpection de leurs Domeſtiques. Dans cette heureuſe ſituation de leurs affaires, ils virent arriver ce qu'ils avoient redouté depuis long-tems, ſans pouvoir s'en garantir. Le Protecteur fit prier Scot de lui prêter deux mille pieces de huit, ou, s'il n'avoit point cette ſomme, de lui en fournir du moins la moitié. Il falloit choiſir entre le danger d'un refus, ou le deſagrément de voir ſouvent renouveller cette fâcheuſe demande; car on ne propoſoit ni conditions ni terme pour la reſtitution. Scot prit le parti de répondre que l'Amiral Lancaſter lui avoit laiſſé beaucoup de marchandiſes, mais peu d'argent; que les Javans lui devoient de groſſes ſommes, dont il ne pouvoit ſe faire payer; enfin, qu'il étoit encore très-éloigné d'avoir acheté autant de poivre qu'il en auroit beſoin pour les Vaiſſeaux dont il attendoit l'arrivée. Ces excuſes furent mal reçues. Il fut aiſé de prévoir que les Anglois n'auroient jamais un ami ſincere dans le Protecteur; tandis que les Hollandois, qui l'avoient corrompu, en lui prodiguant les richeſſes qu'ils avoient enlevées aux Portugais, en obtenoient toutes ſortes de faveurs. Il leur avoit accordé depuis peu la permiſſion de ſe bâtir une maiſon magnifique; quoiqu'ils en euſſent déja trois, ſous le nom d'autant de Marchands, qui ne ceſſoient point d'acheter tout le poivre qu'on leur offroit. Les Chinois profitoient de cette avidité pour mêler dans leurs marchandiſes de l'eau, du ſable & d'autres corps étrangers, qui en augmentoient tellement le poids, que ceux qui exerçoient cette friponnerie, achetant eux-mêmes le poivre plus cher qu'ils ne le vendoient, ne laiſſoient pas d'y gagner douze ou quinze pour cent. Les Anglois ſe trouvoient forcés de le prendre avec ces altérations, parce qu'il y auroit fallu renoncer entiérement, s'ils en avoient attendu d'une autre eſpece.

Le Protecteur veut leur extorquer de l'argent.

Réponſe de Scot.

Friponnerie des Chinois de Bantam.

Les Anglois ſont forcés de ſatisfaire l'avarice du Protecteur.

Cependant le Protecteur s'étoit ſi peu rebuté des excuſes de Scot, que ſous de nouveaux prétextes il lui fit demander mille pieces de huit. Les inſtances, dont cette propoſition fut accompagnée, ne firent que trop connoître aux Anglois le péril qu'il y avoit à la rejetter. Ils ſçavoient d'ailleurs que les Hollandois ſouhaitoient ardemment de les voir mal avec les principaux Officiers du Roi, & qu'ils y contribuoient peut-être par des voies indirectes. Ainſi ne penſant plus qu'à ſe faire un mérite du ſacrifice, dont ils ne pouvoient ſe diſpenſer, ils proteſterent que c'étoit l'ardeur de leur zèle qui les portoit à s'incommoder beaucoup pour ſatisfaire le Protecteur, & que dans l'impoſſibilité de fournir mille pieces, ils en donneroient volontiers cinq cens, qu'ils retrancheroient à leurs propres beſoins. Cette ſomme fut acceptée.

Hollandois fugitifs de Jakot.

On vit arriver à la fin de l'année, un Jonc chargé de Hollandois, qui venoient

venoient de quitter, avec leurs biens, le Comptoir qu'ils avoient à *Jahor*. Le Roi du Pays attaqué & vivement preſſé par les Portugais, qui lui offroient la paix, à condition de leur livrer les Hollandois qu'il avoit dans ſes Etats, avoit mieux aimé s'expoſer à toutes les extrémités de la guerre que d'en acheter la fin par ce honteux Traité; mais il avoit prié ſes hôtes de ſe retirer volontairement. Leur entrée à Bantam fut ſignalée par deux incendies, qui conſumerent une partie de la Ville, ſans nuire encore aux Anglois. EDMOND SCOT. 1604.

Accidens funeſtes. L'année 1604, n'offre que des meurtres, des vols, des guerres, des incendies & des trahiſons. Pour commencer par une tragédie : les Anglois avoient dans le Comptoir un Mulâtre de Pegu, qui étoit venu d'Achin ſur leurs Vaiſſeaux. Un jour que pluſieurs Matelots Hollandois, arrivés de Patama, étoient à ſe réjouir avec les Domeſtiques Anglois, le Prevôt du Bâtiment voulant retourner à bord donna ordre au Mulâtre de l'y conduire. La fête étoit échauffée par le vin & les liqueurs. Deux Courtiſannes, que les Domeſtiques y avoient appellées, contribuoient encore à rendre la débauche plus vive. Le Mulâtre refuſa bruſquement d'obéir, & le Prevôt choqué de ſa réponſe, le maltraita de pluſieurs coups. Cette querelle n'eut pas d'abord d'autre ſuite. Mais à meſure que le Mulâtre continua de boire, il reſſentit plus vivement l'inſulte d'un homme qui n'avoit aucune autorité ſur lui. Sans s'ouvrir aux Matelots ni aux Anglois, il confia ſes plaintes à un Eſclave du Scha Bandar, qui étoit ſon ami intime, & capable comme lui d'une action violente. Dès le même jour ils chercherent l'occaſion d'exercer leur vengeance; mais le Prevôt étant déja retourné au rivage, ils paſſerent la nuit à l'attendre, ſans que ce délai changeât rien à leur réſolution. Le Prevôt ne manqua point de revenir le jour ſuivant, avec un homme du pays, qu'il avoit pris pour interprête & pour guide. Ils le tuerent de mille coups. Mais le Mulâtre, effrayé de ſon action après l'avoit commiſe, prit le parti déſeſperé de tuer auſſi, non-ſeulement le Guide du Prevôt, mais l'Eſclave même qui avoit partagé ſon crime. Ce furieux deſſein lui réuſſit pour le Javan, tandis que l'Eſclave découvrant à ſes yeux de quelle récompenſe il étoit menacé, ſe déroba par la fuite. Cependant le Mulâtre ne jugeant ſa perte que plus certaine, s'il laiſſoit échapper ſon Complice, courut ſi promptement après lui, qu'il le joignit à l'entrée de la Ville où il le tua d'un ſeul coup. Mais il perdit le fruit d'une précaution ſi cruelle, en commettant ce dernier crime à la vûe de quelques Javans qui ſe hâterent de l'arrêter. En vain reclama-t'il les Anglois. Le Protecteur informé de ſon action, ſe le fit amener; & faiſant appeller le Chef du Comptoir, il exigea ſur le champ cinquante piéces de huit pour la mort du Javan, & vingt pour celle de l'Eſclave. A cette condition le Mulâtre leur fut rendu.

Divers meurtres d'un Mulâtre.

Les Hollandois le punuſſent. Cependant les Hollandois, qui n'étoient point compris dans cette ſatisfaction, réſolurent de s'en procurer une plus ſérieuſe pour la mort de leur Prevôt. Ils firent demander le Criminel aux Anglois. Scot prétendit que l'ayant racheté des mains du Protecteur, il étoit abſous par cette eſpece de Sentence. Il s'éleva là-deſſus une querelle ſi vive entre les deux Nations, que dans les premiers reſſentimens, on fût prêt d'en venir aux armes. Mais les Anglois étoient en ſi petit nombre, qu'ils ne pouvoient rien gagner par leur obſtination. Il ne leur reſtoit que dix hommes. Le courage fut forcé de cé-

EDMOND SCOT. 1604.

der au nombre. Les Hollandois firent enlever le Mulâtre par une Compagnie de Matelots armés, & le firent exécuter ſur le rivage, dans le lieu même où le crime avoit été commis.

Déteſtable entrepriſe contre les Anglois.

Ainſi le triſte état du Comptoir Anglois l'expoſoit à toutes ſortes de violences & d'affronts, ſans aucune reſſource pour s'en défendre. Un Chinois, qui avoit embraſſé la Religion des Javans, ſe trouvoit établi près du Comptoir, dans une maiſon où il vendoit de l'arrack. La vûe du Magaſin, dont il n'étoit ſéparé que par une cour, lui fit naître l'envie de trouver quelque moyen pour s'y introduire. Ce ne pouvoit être par des voies extérieures. La cour étoit expoſée aux yeux pendant le jour, & ne demeuroit jamais ſans Garde pendant la nuit. Il s'aſſocia huit autres Chinois, avec leſquels il entreprit d'ouvrir un ſouterrain, qui devoit les conduire, dans leurs idées, juſqu'au centre du Magaſin. L'invention paroiſſoit d'autant plus ſûre, qu'ayant une braſſerie d'arrack dans la partie de ſa maiſon qui touchoit à la cour, on ne pouvoit être ſurpris d'y voir un certain mouvement que demandoit le travail. Avant que de commencer l'entrepriſe, il fut obligé de creuſer un puits fort profond ſur ſon propre terrain, pour ſécher la cour des Anglois, que ſa ſituation rendoit fort humide. Il eut ſoin, pour déguiſer ſes vûes, de planter du tabac dans la ſienne, comme ſi le puits n'eût été creuſé que pour l'arroſer; & tandis que ſes Aſſociés ouvroient le chemin ſous terre, on le voyoit continuellement occupé de ſes plantes. L'ouvrage fut pouſſé avec tant de vigueur qu'ils arriverent au-deſſous du Magaſin. Mais ils y furent arrêtés par l'épaiſſeur des planches qui en faiſoient le fond. Le moindre bruit pouvant les trahir, il étoit queſtion de s'ouvrir un paſſage au travers de cette charpente. Après avoir tenté toutes ſortes d'expédiens, un Serrurier du complot leur promit d'y réuſſir. Il fit rougir un fer avec lequel il n'eut pas de peine à percer une planche; & ſon eſpérance étoit qu'à force de répéter cette opération, il rendroit le trou aſſez grand pour y faire paſſer un homme. Ce deſſein pouvoit produire quelque effet, s'il eût été conduit avec plus de précaution. Mais en prenant ſoin que le feu n'agît point trop vivement ſur le bois, ils ne firent point attention que le plancher étoit chargé de ballots enveloppés de nattes, & que le bout du fer y communiquoit ſon ardeur. En effet quelques nattes prirent feu, & l'incendie auroit bien-tôt fait d'autres progrès ſi les ballots euſſent été moins humides.

On fait un ſouterrain pour voler le Comptoir.

Fer brûlant pour en percer les planches.

Pendant ce tems-là les Anglois étoient ſans ſoupçon. Le Magaſin étoit bien fermé, & la Garde exacte pendant la nuit. On avoit porté les précautions contre le feu juſqu'à faire plâtrer les fenêtres; ce qui empêchoit de ſentir la fumée, quoiqu'elle n'eût pas tardé à ſe répandre. Scot venoit faire lui-même la premiere garde, & s'étoit retiré tranquillement. Mais à la ſeconde, quelqu'un crut ſentir une odeur de fumée, qui augmentoit ſans ceſſe. On entra dans le Magaſin: il en étoit rempli. Cependant après avoir jetté les yeux de toutes parts, on ne remarqua aucune trace de feu. Ce ne fut qu'à force de remuer une infinité de ballots qu'on découvrit quelques nattes qui brûloient ſans flamme; mais on ſe défioit encore ſi peu de l'artifice, que les plus entendus n'attribuerent cet accident qu'à la fermentation du poivre, qu'ils crurent capable de prendre feu dans un lieu ſi bien fermé. Scot averti du danger vint joindre ſes recherches à celles des autres. Avec une immenſe

On découvre le feu.

Circonſtances de l'incendie.

Digitized by Google

quantité de poivre, il avoit dans le Magaſin trente mille piéces de huit. Cependant ſon premier ſoin fut de faire tranſporter, dans la cour, deux tonneaux de poudre qui y étoient auſſi. L'épaiſſeur de la fumée augmentant juſqu'à obſcurcir la lumiere des chandelles, on fut obligé de lier enſemble douze grands flambeaux de cire, pour éclairer toutes les parties du Magaſin. Les Hollandois, avertis de ce qui ſe paſſoit, envoyerent une Garde armée pour arrêter d'autres déſordres, & des Ouvriers fidéles qui éteignirent enfin les natres embraſées. Il ſe préſenta quantité de Chinois, dont on ne voulut point accepter les ſecours; & parmi eux étoient les Auteurs même de l'incendie. EDMOND SCOT. 1604.

Il reſtoit à ſçavoir quelle pouvoit être la cauſe d'un accident de cette nature. Scot rejettant l'explication que j'ai rapportée, panchoit beaucoup à ſoupçonner les Portugais; mais il ne pénétroit pas mieux les moyens qu'ils avoient employés; car le trou du plancher étoit encore ſi petit, que dans la fumée, & la confuſion, perſonne ne l'avoit apperçu. Le marin, un Briquetier Chinois, qui travailloit au Comptoir Hollandois, aſſura que le mal venoit de quelques gens de ſa Nation, & qu'en cherchant avec ſoin, il étoit impoſſible qu'on n'en découvrît pas la ſource. Il ajoûta pour confirmer ſon témoignage, que les Ouvriers de la maiſon voiſine avoient déja pris la fuite. On recommença auſſi-tôt les recherches. Enfin l'on apperçut le trou qui étoit au plancher. Un bâton, qu'on y fit entrer, ne trouvant rien qui lui réſiſtât, Scot prit une hache avec laquelle il rendit l'ouverture aſſez large pour lui faire découvrir le ſouterrain. Il aggrandit encore le paſſage. Deux hommes y deſcendirent armés, & marcherent juſqu'à l'entrée, qui répondoit à la maiſon du Chinois. On avoit envoyé dans l'intervalle une Garde, pour s'aſſurer de ceux qui pouvoient encore s'y trouver. Il n'y reſtoit que trois Chinois, dont l'un y logeoit habituellement; mais les deux autres y étoient par hazard & n'avoient aucune connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé. Scot les fit arrêter tous trois & charger de fers. Il députa ſur le champ au Protecteur pour lui expliquer ſon avanture, & lui demander juſtice. On promit de le ſatisfaire, mais dans des termes qui lui donnerent peu d'eſpérance. On en découvre la cauſe. On arrête quelques coupables.

Les Hollandois, qui ſe crurent intéreſſés à pénétrer le fond de cette terrible entrepriſe, & qui avoient aſſez de forces dans le Port pour s'attirer des ménagemens, interrogerent les trois Chinois qu'on avoit arrêtés. Celui qui logeoit dans la maiſon juſtifia les deux autres, en reconnoiſſant qu'ils y étoient venus pour la premiere fois. Mais ſur le refus qu'il fit de s'expliquer davantage, on le menaça d'un fer brûlant, qui le rendit plus ſincere. Il confeſſa que le crime avoit été commis par le Maître de la maiſon & ſix autres Chinois qui s'étoient évadés, ſans avouer qu'il eût été leur complice. On le mit ſérieuſement à la torture. Il reconnut enfin qu'il étoit coupable. Scot voyant qu'il avoit peu de juſtice à eſpérer du Protecteur, réſolut de ſe la faire à lui-même, & fit tuer ce malheureux, ſans que les Javans paruſſent s'en plaindre. Au contraire, dans la haine & le mépris qu'ils ont pour les Chinois, ils lui reprocherent ſon crime, en le voyant conduire au ſupplice; & le Protecteur qui n'avoit pas voulu ſe charger de ſa punition, ne fit pas difficulté de l'approuver. A quelques injures qu'il reçut des Javans au lieu de l'exécution, il répondit: » Les Anglois ſont riches & je ſuis pauvre: pourquoi ne leur prendrois-je » point ce qui leur eſt moins néceſſaire qu'à moi? Scot ſe fait juſtice à lui-même.

EDMOND SCOT. 1604.

L'Amiral Hollandois envoya le lendemain à Scot un autre Chinois, du nombre des Complices, que ſes gens avoient arrêté ſur le rivage. La torture lui fit confeſſer qu'il étoit l'auteur de l'invention du fer rouge, & qu'il avoit abuſé de ſon art dans d'autres occaſions, pour alterer les mounoyes. La facilité que Scot avoit trouvé dans les Javans à lui laiſſer prendre l'autorité de Juge, lui fit porter peut-être ſes reſſentimens trop loin. Il n'y eut point de cruautés qu'il n'exerçât contre le Coupable. Le récit en eſt affreux dans ſa propre Relation. Après deux jours de cette cruelle vengeance, il le fit tuer à coups de fuſil. Mais pour juſtifier ſa conduite, il prétend que ſans un exemple de la derniere ſévérité, il auroit pû craindre que les Chinois n'euſſent formé quelque nouveau deſſein contre les Anglois. Ce fut dans la même idée qu'il promit une récompenſe conſidérable à ceux qui remettroient entre ſes mains les autres Complices.

Excès de vengeance.

Affreux caractere des Javans & des Chinois de Bantam.

On peut douter ſi c'eſt le reſſentiment de tant d'inquiétudes & de pertes, qui fait faire à l'Auteur une affreuſe peinture des Javans & des Chinois de Bantam. Il les repréſente comme les plus lâches & les plus ſcélérats de tous les hommes, ſans en excepter les Seigneurs, entre leſquels il ne fait grace qu'au Scha Bandar, à l'Amiral, & à deux ou trois autres, qui n'étoient pas même de l'Iſle, & qui étoient venus s'y établir de Clyn. Il raconte, à l'occaſion du danger que le Comptoir avoit couru, qu'un des Complices ayant trouvé un azile chez un Seigneur Javan, nommé *Pangram Mandelike*, proche parent du Roi, il avoit été le ſupplier lui-même au nom du bien public, & par tous les motifs qui pouvoient faire impreſſion ſur un honnête homme, de ne point accorder ſa protection à des miſérables qui devoient être regardés comme l'opprobre du Pays. Le Seigneur Javan lui répondit qu'il pouvoit garder ſes repréſentations pour ceux qu'il croyoit capables d'en être touchés, s'il en connoiſſoit quelqu'un; mais que pour lui, il confeſſoit naturellement qu'il ne s'embarraſſoit ni du bien, ni de l'honneur de ſon Pays. Quelque-tems après, le même Seigneur ayant beſoin de pluſieurs marchandiſes Angloiſes, vint les acheter au Comptoir, en demandant crédit de ſept ou huit cens piéces de huit. Scot, trop bien inſtruit de ſes principes, s'excuſa ſous divers prétextes. En quittant le Comptoir, Pangram dit aſſez haut pour être entendu; il eſt bien fâcheux que cette maiſon ſoit deſtinée à périr par le feu. En effet, pendant plus de ſix ſemaines, toute la vigilance des Anglois ne put empêcher que de deux ou trois jours l'un, ils ne reçuſſent ſur leurs toits ou contre leurs fenêtres, des fléches enflammées & d'autres feux d'artifices, qui les mirent pluſieurs fois dans le dernier danger. N'ayant pû réuſſir par l'incendie, Pangram employa un artifice ſans exemple à Bantam, & dont le ſuccès lui parut certain, par l'impreſſion que ſa ſingularité même devoit faire ſur le Roi & ſur toute la Nation. Quoique l'uſage tienne les femmes reſſerrées chez leurs maris ou leurs peres, il envoya au Comptoir Anglois deux des ſiennes, d'un âge & d'une beauté qui pouvoient donner du crédit à l'impoſture qu'il méditoit. Elles y arriverent portées à la mode du Pays, dans des palanquins, ſur les épaules de quantité d'Eſclaves. Scot apprenant que c'étoient des femmes de diſtinction, qui avoient la curioſité de voir ſon Magaſin, & qui vouloient acheter des bijoux de l'Europe, ſe crut obligé de répondre à cette faveur par toutes ſortes de galanteries. Après leur avoir fait voir ce qu'il avoit

Diſcours d'un Seigneur Javan.

Moyens qu'il employe pour ſe venger des Anglois.

de plus précieux en marchandiſes d'Angleterre, il les introduiſit dans un cabinet où il avoit fait préparer des rafraîchiſſemens. Elles reçurent ſes civilités avec complaiſance ; mais lorſqu'il les croyoit prêtes à goûter ce qu'il leur offroit de ſi bonne grace, elles jetterent des cris, qui attirerent tous les Anglois du Comptoir, & les Eſclaves qu'elles avoient amenés à leur ſuite. Scot n'avoit alors avec lui que *Towſon*, autre Facteur Anglois. Il ne comprit rien à ces marques de douleur & de crainte. Mais voyant les deux Javanes, qui continuoient leurs grimaces, & qui preſſoient leurs gens de les faire ſortir, il fit peu d'efforts pour les arrêter. Elles le quitterent bruſquement. Le ſeul ſoupçon qu'il forma de cette avanture tomba ſur quelques mets qu'il leur avoit fait ſervir à la maniere de l'Europe, & dont il jugea que la vûe pouvoit les avoir choquées. EDMOND SCOT. 1604.

Le lendemain il reçut ordre de ſe rendre à la Cour. Le Roi, quoique fort jeune, prit un air ſévere en le voyant paroître, & lui demanda par quels déteſtables principes il ſe croyoit autoriſé à violer les femmes d'autrui. Dans le premier étonnement de ce reproche, Scot marqua de l'embarras à répondre. Cependant après s'être rappellé ce qui pouvoit y donner occaſion, il expliqua au Roi, d'un air ſi ſimple, les circonſtances de ſon avanture, que ce Prince connoiſſant le caractere de Pangram, n'eut pas de peine à démêler la vérité. Le Scha Bandar, qui aſſiſtoit à cette explication, & qui avoit été ſurpris du crime dont les Anglois avoient été accuſés, aida beaucoup à leur juſtification, en rendant témoignage que depuis qu'ils étoient à Bantam, il avoit admiré pluſieurs fois leur continence. En effet Scot aſſure, à l'honneur de la ſienne, qu'il n'avoit eu juſqu'alors que du dégoût pour les plus belles femmes du Pays, & que veillant à la conduite de ſes gens, il avoit toujours éloigné du Comptoir cette ſorte de débauche. Les Anglois ſe juſtifient devant le Roi.

Cependant Pangram, comptant à la Cour ſur l'effet de ſon artifice, avoit fait répandre dans toute la Ville, que les Facteurs Anglois étoient convaincus d'avoir violé ſes femmes. On s'attendoit à les voir punir ſi rigoureuſement, qu'en ſortant du Palais, Scot trouva une foule de peuple, qui demandoit quel ſeroit ſon ſupplice. Il paſſa d'un air ſi tranquille, qu'on remarqua aiſément qu'il avoit ſatisfait le Roi ; & ce Prince prit ſoin lui-même de diſſiper la calomnie. Pangram, quoique décrié par ſon caractere & par ſes mœurs, avoit acquis tant de crédit dans une longue minorité, que le Conſeil de Régence oſoit à peine lui réſiſter. Mais le Roi commençoit à tenir de ſes propres mains les rênes du Gouvernement ; & s'il avoit quelque indulgence pour les injuſtices & les emportemens d'un homme qui lui appartenoit de fort près par le ſang, il étoit fort éloigné de les autoriſer par ſon approbation.

Il arriva dans le même tems aux Anglois une avanture aſſez plaiſante pour les réjouir beaucoup, ſi la liaiſon qu'elle avoit avec celle qu'ils venoient d'eſſuyer ne les avoit obligés de la regarder d'un autre œil. Un Chinois qui demeuroit dans le voiſinage du Comptoir, ayant enlevé la femme d'un autre, fut pourſuivi de ſi près par le mari, que cherchant à cacher ſa proie, il ne vit point de reſſource plus préſente que de la faire paſſer par-deſſus l'enclos du Comptoir. Les Anglois avoient faſſé nouvellement leur poivre, & la chaleur exceſſive du Magaſin les obligeoit d'en tenir la porte ouverte. Dans la crainte où la femme du Chinois étoit encore de retomber entre les mains de ſon mari, Plaiſant événement.

EDMOND SCOT. 1604.

elle ſe gliſſa promptement par la porte du Magaſin ; & la difficulté ne fut pas grande à s'y cacher. Cependant n'ayant pû ſupporter long-tems la chaleur du poivre, elle revint prendre l'air à la porte. Un Anglois, qui l'apperçut dans l'obſcurité, crut le danger fort grand, & répandit auſſi-tôt l'allarme. Scot parut avec ſon activité ordinaire. Il prit ſes armes pour commencer lui-même les recherches. Enfin ne trouvant qu'une femme, il voulut ſçavoir quel motif l'avoit amenée. Elle répondit pour ſa défenſe, que ſon mari l'avoit voulu battre, & qu'elle n'avoit point eu d'autre azile à choiſir. Les Chinois ſont accoutumés à battre leurs femmes, ſur-tout lorſqu'elles ſont d'un Pays étranger. Celle-ci étoit une Eſclave Cochinchinoiſe, qui n'avoit pas de parens à Bantam. On ne laiſſa point de continuer la viſite du Magaſin ; &, tout y étant tranquille, on employa le reſte de la nuit à rire de cette fauſſe allarme. Le mari ſe préſenta le lendemain pour demander des nouvelles de ſa femme ; mais il ne fit cette queſtion qu'en tremblant, comme ſi l'exemple du Chinois, que Scot avoit fait mourir dans les ſupplices, lui eût fait redouter le même ſort. On lui rendit ce qu'il cherchoit, ſans lui ſouhaiter d'autre mal que celui de vivre avec une telle femme.

Les Anglois élargiſſent leur terrain à Bantam.

Le Protecteur affectant quelquefois du zèle pour la juſtice, avoit donné aux Anglois, en forme de confiſcation, la maiſon & le terrain du Chinois, qui avoit conſpiré contre eux ; mais quoique ce préſent eût paſſé pour gratuit, jamais les Anglois n'ont payé ſi cher un ſi petit eſpace de terre dans aucun Pays du monde. Cependant il leur devint extrémement utile ; & dans la ſuite ayant acheté une autre maiſon qui n'étoit pas moins proche du Comptoir, ils ſe trouverent logés fort avantageuſement. Leurs ſatisfactions étoient toujours courtes, ou mêlées de quelques déſagrémens. Le 9 de Septembre, on publia par l'ordre du Protecteur une Proclamation qui défendoit aux Chinois de vendre du poivre aux Etrangers. Scot dîna le même jour avec les Chefs du Comptoir Hollandois, qui ne lui parurent point auſſi inquiets qu'ils devoient l'être de cette innovation. Ils lui dirent avec le même air d'indifférence, que le Protecteur leur devoit dix mille ſacs de poivre. Sa réponſe fut qu'il les croyoit trop fins pour avoir été capables d'une ſi folle confiance. Mais avec un peu de réflexion ſur tous ces incidens, il jugea que le deſſein du Protecteur étoit de vexer les Anglois par une eſpece de monopole, dans lequel il y avoit beaucoup d'apparence que les Hollandois entroient pour quelque choſe. En effet ayant appris qu'on achetoit quantité de poivre au nom du Roi, & par conſéquent à moindre prix, ſuivant le droit du Souverain, il ne put douter que ce ne fût dans l'intention de le vendre plus cher aux Anglois, lorſqu'on l'auroit rendu plus rare. Il conçut auſſi que les dix mille ſacs dont les Hollandois lui avoient parlé n'étoient qu'un artifice concerté, pour les mettre à couvert de l'augmentation du prix. Dans le chagrin de cette nouvelle injure, il réſolut de ne rien épargner pour faire entrer dans ſes intérêts une vieille Dame de la Cour, qui gouvernoit ſi abſolument le Protecteur, que ſans être de la Famille Royale, on l'appelloit communément la Reine de Bantam. Elle étoit demeurée veuve d'un Seigneur Javan, qui lui avoit laiſſé d'immenſes richeſſes ; & ſon eſprit, joint à beaucoup de fermeté dans le fond du caractere, lui avoit acquis une conſidération générale dans toute la Nation. Scot n'avoit plus beſoin d'interprête pour s'expliquer

Monopole du Protecteur.

Caractere d'une Dame Javane.

dans la langue du Pays. Il expoſa ſes plaintes, avec cette noble ſimplicité, qui eſt également éloignée de la baſſeſſe & de l'artifice. Il joignit les flatteries qui font toujours impreſſion ſur le cœur d'une femme, & l'offre de ce qu'il avoit de plus précieux entre ſes marchandiſes. Elle fit prier auſſi-tôt le Protecteur de ſe rendre chez elle. Et dans la préſence même de Scot, elle lui demanda pourquoi il ôtoit la liberté du commerce aux Anglois. Il répondit qu'il ſe trouvoit dans la néceſſité d'acheter dix mille ſacs de poivre pour le Roi. Scot ne balança point à lui dire, que ſuivant ce qu'il avoit appris des Hollandois mêmes, cette quantité de poivre étoit pour eux, & leur étoit due. Le Protecteur parut embarraſſé, & ne ſe ſauva que par des excuſes ſans vraiſemblance. La *Reine de Bantam* exigea de lui qu'il ceſſeroit de chagriner les Anglois, en lui promettant de leur part beaucoup de reſpect & d'attachement. Cette réconciliation produiſit des effets de quelque durée. Les Chinois charmés de voir le commerce rétabli, s'empreſſerent d'apporter leur poivre aux Anglois; & Scot aſſure que s'il avoit eu huit ou dix mille ducats de plus, les Hollandois auroient eu peine cette année à faire leur cargaiſon. Il ajoute, d'un ton que la concurrence des deux Nations rend un peu ſuſpect, que les Hollandois étoient alors déteſtés à Bantam, & qu'ils ne devoient les faveurs qui leur étoient accordées, qu'au grand nombre de leurs Vaiſſeaux, dont toutes ces Régions de l'Inde étoient remplies.

EDMOND SCOT. 1604.

Elle prend parti pour les Anglois.

Le 15 de Septembre, un accident, dont on ne peut accuſer que le haſard, cauſa dans la Ville un ſi furieux incendie, que toutes les précautions des Anglois ne purent garantir leur maiſon de l'impétuoſité des flammes. Il n'y eut que le Magaſin de ſauvé. A peine leur reſta-t'il un lieu pour placer le lit de Scot, & tous les autres furent obligés de camper ſous des tentes au milieu de leur cour. Le Scha Bandar vint leur offrir ſon ſecours dans le tumulte. L'Amiral leur envoya un grand nombre d'Ouvriers fidéles. Les Chinois les plus riches accoururent pour les ſervir, ou du moins pour veiller à la conſervation de leurs meubles, & d'une partie de leurs marchandiſes, qui étoient expoſées comme au pillage. Le Comptoir Hollandois échappa fort heureuſement, & les Anglois ne firent pas difficulté d'en recevoir diverſes ſortes d'aſſiſtance. Scot remarque de bonne-foi, que ſur tous les points qui n'avoient pas de rapport au commerce, les deux Nations étoient fort unies, & n'auroient pas balancé, pour s'entr'aider, à s'expoſer aux derniers périls. Pendant plus de deux mois, qui furent employés à réparer les édifices, la néceſſité de veiller continuellement ſous les armes, fit mener aux Anglois une vie militaire. Ils n'auroient pas réſiſté à la multitude de Brigands qui les obſervoient ſans ceſſe, s'ils n'euſſent été ſoutenus par la Garde du Scha Bandar & celle du Comptoir Hollandois.

La maiſon des Anglois eſt brûlée.

Le territoire de Bantam ne fourniſſant point aſſez de vivres pour la moitié de la Ville, elle recevoit le reſte de ſes proviſions de pluſieurs endroits de l'Iſle, & des Pays voiſins, par un grand nombre de Joncs qu'on y voyoit aborder tous les jours. Un commerce ſi néceſſaire s'exerçoit ſans armes & ſans précautions. *Mandelike*, ce même Prince Javan, dont j'ai rapporté les violences, entreprit de piller les Joncs, pour ſuppléer à ſa fortune, qui s'alteroit de jour en jour par ſes débauches. Avec le ſecours de ſes Eſclaves qu'il avoit ſoin d'élever dans les mêmes principes, il attaqua un Jonc char-

Mandelike pille les proviſions de la Ville.

EDMOND SCOT. 1604.

gé de riz, & d'une multitude de Paſſagers des deux ſexes; & ſon impudence alla juſqu'à faire vendre publiquement le riz & ſes Priſonniers. C'étoit le moyen d'affamer la Ville, en répandant l'effroi parmi ceux qui apportoient des vivres. Le Roi & le Protecteur lui envoyerent ordre de reſtituer ce qu'il avoit pris. Il rejetta fiérement leurs Meſſagers; & paroiſſant diſpoſé à toutes ſortes d'excès, il ſe fortifia dans ſa maiſon, comme s'il eût compté d'y être aſſiégé. Tous les Seigneurs qui avoient diſſipé leur bien, & qui eſpéroient de rétablir leur fortune dans la confuſion d'une guerre civile, ſe déclarerent pour lui. Le Scha Bandar & l'Amiral avertirent les Anglois de ſe tenir ſur leurs gardes. En effet le nombre des Rebelles augmentant de jour en jour, le commerce fut interrompu, & les Habitans du Pays ne s'allarmerent pas moins que les Etrangers. Chacun penſant à ſa ſureté, Scot emprunta pluſieurs petites piéces d'artillerie de quelques Chinois affectionnés, & ſe retrancha dans le Comptoir avec des chaînes & de groſſes poutres. Il voyoit les Eſpions des Rebelles roder ſans ceſſe autour de lui; & quelques-uns eurent la hardieſſe de lui demander quel étoit le but de tant de précautions. Il leur répondit ouvertement que s'attendant chaque nuit à ſe voir attaquer par des gens de leur eſpéce, il ſe mettoit en état de les bien recevoir.

Il menace Bantam d'une guerre civile.

Le Roi de Jacatra vient au ſecours de celui de Bantam.

Dans la crainte d'une révolution qui pouvoit ébranler les fondemens de l'Etat, le Conſeil réſolut de s'adreſſer au Roi de Jacatra, oncle du jeune Roi de Bantam. Ce Prince avoit été forcé d'armer lui-même, pour ſe défendre contre une partie de ſa Nobleſſe. Après avoir fait entrer ſes Ennemis dans la ſoumiſſion, il conſervoit encore une partie de ſes Troupes qu'il avoit employées à les réduire. Sur les inſtances de ſon Neveu, il vint ſe préſenter le 20 d'Octobre aux portes de Bantam, avec quinze cens hommes, ſuivis d'un Corps plus nombreux qu'il avoit laiſſé à quelques lieues de la Ville. Il fit défier les Rebelles au combat; mais les trouvant peu diſpoſés à quitter leurs retranchemens, il envoya chercher les principaux Anglois du Comptoir, pour leur demander ſi par quelques ſecrets de l'Europe ils ne pouvoient pas brûler Mandelike & ſes Aſſociés, dans leur retraite, ſans nuire aux autres édifices. Scot lui répondit que s'il eût été queſtion d'un Vaiſſeau dans la Rade, il auroit pû rendre ce ſervice au Roi de Bantam; mais qu'avec quantité de ſecrets inconnus aux Indiens, il n'avoit pas celui d'arrêter l'action des flammes. Cependant il ajoûta qu'en faiſant abbatre à quelque diſtance les édifices qui ſervoient de communication, il ne déſeſpéroit pas de ſauver la Ville; & quant aux Rebelles, il promit de les réduire en cendre en moins de vingt-quatre heures, avec tous leurs retranchemens, ſans expoſer un ſeul homme de l'Armée de Jacatra. Son deſſein étoit de tirer à boulets rouges ſur leurs maiſons de canne. Le Roi ne fit pas difficulté d'accepter ſes offres. On commença auſſi-tôt à démolir quelques édifices par où le feu pouvoit ſe communiquer. Les Anglois, que Mandelike avoit ſi ſouvent menacés de l'incendie, ſe réjouiſſoient de lui faire éprouver les mêmes terreurs. Mais le bruit en fut porté juſqu'aux Rebelles, & leur cauſa tant d'épouvante, qu'ils demanderent un accommodement dès le même jour. Scot conſeilla aux deux Monarques de ne recevoir aucune condition qui ne commençât par l'exil perpétuel de Mandelike. Ce fier Javan ſe vit contraint d'accepter

Scot offre un moyen de brûler les Rebelles.

Ils demandent un accommodement.

d'accepter ſa grace à ce prix. Il fut chaſſé du Royaume avec ſes femmes, & trente Eſclaves, dont on lui permit de ſe faire accompagner. Pendant dix jours entiers, les Anglois s'étoient attendus à voir les deux Partis aux mains, & ſe croyoient menacés d'une ſcéne fort ſanglante. Mais tant de mouvement ne produiſit pas la mort d'un ſeul homme. Outre la lâcheté naturelle aux Indiens, Scot donne une autre raiſon de cette modération apparente. Leur principale richeſſe conſiſtant dans leurs Eſclaves, ils craignent l'occaſion de ſe battre, parce qu'elle les expoſe à les perdre. La tranquillité étant rétablie dans la Ville, les Anglois donnerent le 17 de Novembre un grand feſtin pour célébrer le Couronnement de la Reine Eliſabeth, qu'ils croyoient encore ſur le Trône; & leur artillerie, qui avoit été chargée juſqu'alors, fut exercée ſans regret dans une ſi douce occaſion. Ils reçurent des complimens ſur leur conduite, non-ſeulement de tous les Etrangers qui ſe trouvoient à Bantam, mais des Seigneurs mêmes de la Cour, à qui leur courage inſpiroit autant d'admiration que leur prudence. On étoit ſurpris que dans le petit nombre auquel ils étoient réduits, & parmi tant de dangers qui les avoient menacés continuellement, ils ſe fuſſent ſoutenus avec une fermeté qui les avoit fait triompher de tous leurs Ennemis. Ils étoient les ſeuls Etrangers qui euſſent accoutumé les Javans à recevoir d'eux, ou des cenſures ou des punitions. La querelle ſanglante qu'ils avoient eue avant le départ de leurs Vaiſſeaux, avoit fait douter s'ils pourroient ſoutenir cette fierté lorſqu'ils ſeroient ſans aucun autre appui que les paliſſades de leur Comptoir. Mais ceux qui en avoient mal auguré, ſe virent démentis par les événemens. D'ailleurs, autant qu'ils témoignoient de fermeté à repouſſer les injures, autant paroiſſoient-ils doux & civils dans les devoirs de la ſociété & dans les affaires du Commerce; fort différens des Hollandois, répete l'Auteur, qui ſe faiſoient haïr mortellement des Javans & des Chinois.

EDMOND SCOT. 1604.

Mandhive eſt chaſſé du Royaume.

Bonne conduite des Anglois.

Vers le même tems, l'Empereur de *Damak*, que ſa tyrannie avoit fait dépoſer quelques années auparavant par les Rois voiſins; & qui s'étoit procuré un azile à Bantam, fut aſſaſſiné par un de ſes fils, dans un voyage fort court qu'il faiſoit, par mer, vers quelque autre lieu de l'Iſle. On porta divers jugemens de ce parricide. Les uns prétendirent que le jeune Prince, gagné par l'eſpérance de remonter ſur le Trône après la mort de ſon pere, avoit promis ſa mort à cette condition, au Roi de *Clyn*, ſon principal Ennemi. Mais ceux qui avoient pénétré dans leurs affaires domeſtiques, aſſurerent qu'il n'étoit queſtion entre le pere & le fils, que d'une concurrence d'amour pour une Eſclave que le jeune Prince avoit achetée à grand prix, & que ſon pere lui vouloit enlever. Les circonſtances parurent s'accorder avec cette opinion; car après s'être ſouillé du ſang de ſon pere, le Prince ſe retira dans l'Iſle de Sumatra avec les femmes qu'il avoit à bord, ſans marquer la moindre prétention aux autres parties de ſon héritage.

L'Empereur de Damak aſſaſſiné par ſon fils.

Le 14 de Décembre, une Pinace Hollandoiſe, qui arriva au Port de Bantam, apporta aux Anglois les premieres nouvelles de la mort de la Reine, & de l'avénement du Roi Jacques d'Ecoſſe au Trône d'Angleterre. Mais elle ne leur apprit rien de leur flotte; & leur inquiétude dura juſqu'à l'arrivée de celle de Hollande, où ils trouverent trois Lettres dans le Vice-Amiral. L'une

Les Anglois apprennent la mort de la Reine.

Arrivée d'une Flotte Hollandoiſe.

EDMOND SCOT. 1604.

étoit de la Compagnie de Londres, adreſſée à Monſieur Srackey, ancien Chef du Comptoir de Bantam, & mort depuis près de deux ans. Scot y trouva le départ de Middleton annoncé ; mais ſans aucune certitude du tems. La navigation des Hollandois avoit été retardée par tant d'accidens, qu'en ſuppoſant la flotte Angloiſe partie dans la ſaiſon favorable, elle ne pouvoit être long-tems à paroître. Cette eſperance conſola Scot du triomphe de ſes Rivaux, qui répandirent dans l'intervalle des bruits peu honorables pour l'Angleterre. Il eut la conſolation d'apprendre que certains Chinois de ſes amis avoient découvert & fait arrêter *Uniete*, Chef des Incendiaires qui avoient miné le Comptoir. Ce Brigand s'étoit retiré dans les Montagnes, d'où la faim & la ſoif l'avoient forcé de revenir aux environs de la Ville ; & les plus honnêtes gens de ſa Nation s'étoient fait un devoir de le livrer aux Anglois. Scot en fit donner avis au Protecteur, mais ce fut pour lui déclarer qu'il ſe chargeoit de la punition, & qu'il ne la feroit point attendre long-tems. Il vouloit ſeulement tirer du Coupable quelque éclairciſſement ſur la retraite de ſes autres Complices. Son imagination n'avoit point été tranquille, depuis que cette troupe de Scelerats s'étoit dérobée à ſa vengeance. Il n'avoit perdu qu'une ſeule fois le Comptoir de vûe ; & dans cette courte abſence, il avoit été troublé par tant d'allarmes, qu'à ſon retour il avoit cru trouver ſon Magaſin en proie aux flammes. Trois fois la ſemaine, il ne manquoit pas de faire la viſite de toutes les maiſons Chinoiſes qui étoient voiſines de la ſienne, & d'obſerver ſur-tout s'il n'étoit pas menacé de quelque nouvelle mine. Cet air d'autorité ne lui auroit peut-être pas réuſſi avec les Javans ; mais à qui les Chinois auroient-ils adreſſé leurs plaintes, lorſque les Javans mêmes prenoient plaiſir à les voir humiliés ?

Incendie arrêté.

Allarmes de Scot.

Enfin, le 22 de Décembre, on découvrit vers le ſoir la flotte Angloiſe qui entroit dans la Rade. Mais l'empreſſement & la joie que Scot fit éclater à cette heureuſe nouvelle, furent bien temperés par l'état déplorable où il trouva l'Amiral Middleton, & la plus grande partie de ſes gens. A peine reſtoit-il cinquante hommes ſains ſur la flotte. Loin d'eſperer leur rétabliſſement à Bantam, l'air n'étoit propre qu'à redoubler les maladies. Auſſi la plûpart de ceux qui en étoient atteints y moururent-ils miſérablement ; & parmi ceux qui jouiſſoient de la meilleure ſanté, un grand nombre eſſuya le même ſort. Middleton étoit ſi foible, qu'à peine eut-il la force d'écouter le récit des affaires du Comptoir. Cependant la néceſſité ranima ſon courage, lorſqu'il eut compris de quelle importance il étoit pour l'honneur de ſa Nation, & pour le ſuccès de ſes eſpérances, de partaget du moins le champ avec les Hollandois. Il chargea immédiatement *Colthurſt*, ſon Vice-Amiral, de deſcendre au Rivage avec quelques-uns des principaux Facteurs, pour annoncer ſon arrivée à la Cour ; & dans la vûe de relever le nom Anglois. Scot choiſit le même jour pour faire exécuter l'Incendiaire qu'il retenoit dans les fers. Il en reſtoit quatre à punir ; deux qui s'étoient ſauvés dans le Royaume de Jacatra, un qui avoit accompagné Mandelike dans ſon exil, & le quatriéme qui vivoit encore à Bantam ſous la protection de *Kitty Sanapati Lama*, Seigneur Javan fort oppoſé à l'Etabliſſement des Anglois.

Une Flotte Angloiſe arrive à Bantam. Son triſte état.

Scot fait exécuter l'Incendiaire.

Dans un Conſeil qui ſe tint le 23 à bord de l'Amiral, diverſes raiſons firent

Conſeil tenu entre les Anglois.

prendre le parti d'envoyer deux des quatre Vaiſſeaux de la flotte aux Moluques; le *Dragon* & l'*Aſcenſion*; tandis que l'Hector & la Suſanne feroient leur cargaiſon de poivre à Bantam, pour retourner directement en Angleterre. Les rafraîchiſſemens du Pays ayant fait reprendre à l'Amiral une partie de ſes forces, il ſe trouva capable, dès le 25, de donner à dîner ſur ſon bord aux Chefs de la Flotte & du Comptoir de Hollande. Là, dans la chaleur du vin & de la bonne-chere, on convint de bonne grace que tous les ſujets de plainte ſeroient mutuellement oubliés, & que pour le bien commun on remettroit à d'autres tems la diſcuſſion des intérêts publics ou particuliers. Cette précaution étoit d'autant plus ſage, que les Javans mêmes s'attendoient à voir éclater des jalouſies funeſtes aux deux Nations, & s'en promettoient d'avance un ſpectacle amuſant. Le 31, Middleton, accompagné de tous les Marchands, à qui leur ſanté permit de le ſuivre, ſe rendit au Palais, où il remit au Roi la Lettre de Jacques Premier, & les préſens. C'étoit une aiguiere & un baſſin de vermeil, deux coupes & une cuilliere de même métal, avec ſix mouſquets. Ces témoignages de l'amitié d'un grand Roi furent bien reçus. Middleton employa le jour ſuivant à viſiter les principaux amis des Anglois, tels que le Scha Bandar, l'Amiral & les riches Chinois. Il leur fit auſſi des préſens, auſquels ils parurent fort ſenſibles. Ses ſoins ſe tournerent enſuite à ſéparer les marchandiſes qu'il deſtinoit aux Moluques. Mais à meſure que ſes gens guériſſoient du ſcorbut, ils étoient ſaiſis d'une diarrhée preſque auſſi dangereuſe; de ſorte que manquant d'Ouvriers, il vit peu d'apparence à pouvoir remplir ſes vûes avant la fin de la ſaiſon. Les Vaiſſeaux Hollandois qui étoient au nombre de neuf, ſans y comprendre les Pinaces & les Chaloupes, partirent le 7 de Janvier pour Amboyne & les Moluques; tandis que les Anglois demeuroient preſque ſans eſpoir de finir cette année leur cargaiſon. Cependant ceux qui étoient nommés pour Banda, ſe déterminerent le 18 à mettre à la voile. Scot qui continua ſon office à Bantam, laiſſa le ſoin d'écrire leur Voyage à ceux dont on a lû les Relations. A peine eurent-ils quitté le Port, que le Protecteur abuſant de l'état des deux Vaiſſeaux qui devoient retourner en Europe, augmenta les Droits de ſortie. Scot réſiſta d'abord à cette tyrannie; mais voyant que toute ſa fermeté ne ſerviroit qu'à retarder la cargaiſon des deux Vaiſſeaux, il prit le parti de payer pour les marchandiſes préſentes, en remettant la concluſion du différend au retour de l'Amiral.

EDMOND SCOT. 1604.

L'Amiral ſe préſente à l'Audience du Roi.

Les Anglois ſont accablés de maladies.

1605.

Départ de la Suſanne & de l'Hector.

La Suſanne & l'Hector perdirent une ſi grande partie de leur Equipage avant qu'ils fuſſent en état de mettre à la voile, que les Facteurs furent obligés de louer des Chinois & des Guzarates, non-ſeulement pour aider au travail du Port, mais pour ſuppléer à la manœuvre dans le cours de la navigation. C'étoit une dépenſe fort onéreuſe. Enfin, par mille fatigues, on parvint à charger les deux Bâtimens; mais on ne put les mettre en état de partir avant le mois de Mars. Ils quitterent Bantam le 4. L'Hector avoit à bord ſoixante-trois hommes de différentes Nations. La Suſanne en avoit quarante-ſept. Dans l'un & dans l'autre, la plûpart des Anglois n'étoient point encore rétablis.

Riche priſe des Hollandois.

Le 6 de Mai, il arriva au Port de Bantam un Vaiſſeau de Hollande, qui s'étant joint ſur la Côte de Goa avec deux autres Bâtimens de la même Na-

EDMOND SCOT. 1605.

tion, avoient pris quatre Vaiſſeaux Portugais, dont trois étoient chargés d'immenſes richeſſes. Le quatriéme ne portant que des chevaux, les Hollandois l'avoient brûlé avec ſa cargaiſon. Ce premier Vaiſſeau de Hollande étoit parti d'Amſterdam au mois de Juin 1604, c'eſt-à-dire depuis que Middleton avoit quitté Londres, mais il n'apportoit pas de nouvelles aux Anglois de Bantam qu'ils n'euſſent déja reçues par leur flotte. Le Capitaine, qui ſe nommoit *Cornelius Syverſon*, étoit un homme groſſier & ſans eſprit, qui n'avoit aucune teinture d'humanité. Son arrivée ruina le commerce d'amitié & de politeſſe que l'Amiral Warwick s'étoit efforcé d'établir entre les deux Nations. On ceſſa bientôt de ſe voir; & les plus pénétrans comprirent que ce refroidiſſement annonçoit une rupture éclatante.

Semence de haine entre les deux Nations.

Circonciſion du Roi de Bantam.

La Ville de Bantam faiſoit alors les préparatifs d'une Fête qui paroiſſoit intéreſſer vivement toute la Nation. Le jeune Roi n'avoit pas encore été circoncis. Cette Cérémonie devoit être célébrée au mois de Juin; & depuis l'arrivée des Joncs de la Chine qui commence à la fin de Février, on n'avoit pas ceſſé de travailler aux ornemens d'un ſi grand jour. On voyoit déja dans une grande Place verte, devant la premiere porte du Palais, un vaſte théâtre environné de paliſſade. Au front, paroiſſoit une figure monſtrueuſe, qui repréſentoit le Diable; & ſur le théâtre on avoit placé trois eſpéces de trônes: l'un, qui étoit élevé plus haut de deux pieds, pour le jeune Monarque, & les deux autres, pour les fils du *Pangram Goban*, qui étoient les plus proches héritiers de la Couronne.

Divers uſages de cette Fête.

C'eſt l'uſage, dans tous les Royaumes Mahométans des Indes de faire un préſent au Roi le jour de ſon avenement au Trône, ou de ſa Circonciſion. Ce devoir ſolemnel s'exécute avec toute la magnificence poſſible; & ceux, à qui leur fortune ne permet pas de faire une dépenſe conſidérable, Etrangers ou Naturels du Pays, s'aſſocient à leurs ſemblables pour s'acquitter du tribut commun. La Fête commence ordinairement le 15 de Juin, & continue non-ſeulement le teſte du mois, mais tout le mois ſuivant, parce qu'il ne faut pas moins de tems à tous les Députés des Compagnies pour apporter leur préſent au pied du trône. Le Protecteur commença la Cérémonie. Tous les autres vinrent ſucceſſivement, ſans diſtinction de rang & de nobleſſe, ſuivant que chacun avoit été plus prompt à faire ſes préparatifs; de ſorte que certains jours étoient employés du matin juſqu'au ſoir, & que dans d'autres jours il ne ſe préſentoit que trois ou quatre Compagnies. Comme les Javans avoient encore peu d'armes à feu, le Protecteur avoit prié les Anglois & les Hollandois de faire les décharges de mouſqueterie. Il s'éleva une querelle entre les deux Nations, pour le rang, dans l'ordre de la marche. Le petit nombre des Anglois fit donner la préférence à leurs concurrens. Mais pour ſe venger par une autre ſorte de diſtinction, Scot fit habiller ſes gens avec la derniere propreté, & voulut qu'ils fiſſent l'arriere-garde du cortége; tandis que les Hollandois, qui affectoient de marcher à la tête, n'y parurent, dit-il lui-même, que pour exciter la riſée, par leurs grands chapeaux pointus, leurs habits tarodes, leurs hautes-chauſſes pendantes, & leurs chemiſes qui tomboient entre leurs jambes.

Diſpute pour le rang entre les Anglois & les Hollandois.

Diſcipline de la Garde du Roi.

Chaque jour au matin, la Garde du Roi, qui étoit d'environ trois cens hommes, venoit ſe ranger autour du théâtre. Elle ſe place en pluſieurs rangs de

Circoncision du Roy de Bantam.

files, ſuivant la diſcipline de l'Europe; mais la marche en eſt fort différente. Tous les Gardes défilent l'un après l'autre, en ſe ſerrant le plus qu'il eſt poſſible, & tenant la pique élevée. Ils ne connoiſſent point encore l'exercice des armes à feu; de ſorte que ceux mêmes qui paroiſſoient en petit nombre avec des arquebuſes ou des mouſquets, s'en ſervoient de mauvaiſe grace. Leurs tymbales ſont de larges baſſins, d'un métal qu'ils appellent *Tombago*, & rendent un ſon fort déſagréable. Ils ont leurs Compagnies & leurs Enſeignes, comme la Milice de l'Europe; mais leur Etendard Royal eſt d'une forme extrêmement bizarre. C'eſt une perche fort longue, dont le ſommet ſe courbe en arc, à l'extrémité duquel ſont ſuſpendues les couleurs, qui deſcendent preſqu'à terre, ſans avoir plus d'une aune de largeur. EDMOND SCOT. 1605.

Les Anglois & les Hollandois en viennent aux mains.

Le premier jour de la Fête, qu'on s'efforça de rendre le plus magnifique, on repréſenta vis-à-vis le théâtre pluſieurs Châteaux de cannes, qui furent attaqués & défendus par des Javans. Tandis que le Roi & toute ſa Cour étoient occupés de cette ſcène badine, les Anglois & les Hollandois renouvellerent leur querelle, avec une chaleur qui leur fit employer ſérieuſement leurs mouſquets. Le Protecteur, informé du déſordre, les fit prier inſtamment de ſuſpendre leurs animoſités ce jour-là. Le ſoir du même jour, Scot demanda à quelques-uns de leurs Marchands ſi leurs prétentions ſuppoſoient que la Hollande fût capable de ſe mettre en comparaiſon avec l'Angleterre, & s'ils avoient oublié que ſans le ſecours des Anglois, ils auroient été la plus vile Nation de l'Univers. Quelque amertume qu'il y eut dans cette queſtion, les Marchands Hollandois ſe contenterent de répondre que les tems & les ſituations étoient changés.

Jeux & ſpectacles de la Cérémonie de la Circoncision.

Le Roi de Bantam ſe faiſoit tranſporter chaque jour au théâtre ſur les épaules d'un homme robuſte, dans la poſture où l'on peint Anchiſes ſur celles d'Enée, & faiſoit quelquefois le tour de la Place dans la même ſituation. Pluſieurs Eſclaves ſoutenoient autour de lui & ſur ſa tête de riches parafols; ſa Garde, qui avoit marché devant lui, ſe plaçoit autour du théâtre, dans l'intérieur de la baluſtrade. A ſa ſuite venoient grand nombre de Courtiſans, qui avoient leur jour marqué pour s'approcher ſucceſſivement de lui. Lorſqu'il s'étoit placé ſur ſon trône, les jeux commençoient par une marche de la Compagnie des Mouſquetaires, qui étoit ſuivie de celle des Picquiers, chacun avec leurs inſtrumens de muſique. Enſuite paroiſſoit la Compagnie des Portes-boucliers, Corps plus diſtingué que les deux précédens par leurs fonctions auprès du Roi. On voyoit paſſer enſuite ſur les épaules d'une infinité d'Eſclaves pluſieurs ſortes d'arbres avec leurs fruits. A ce ſpectacle ſuccedoit une proceſſion d'animaux de toute eſpece; les uns vivans, d'autres artificiels, mais ſi bien repréſentés, qu'ils ne paroiſſoient pas différens de la nature. Cette ſcène faiſoit place à quantité d'hommes & de femmes dont la profeſſion étoit de danſer, de chanter, & de faire des tours de force ou d'agilité. Ils exerçoient leurs talens devant le Roi, qui les honora ſouvent de quelques marques d'approbation. Ils étoient ſuivis de trois cens jeunes femmes, qui portoient des préſens, avec une vieille matrone à chaque dixaine, pour les contenir dans l'ordre. Ces préſens étoient de peu de valeur, mais ils étoient portés dans de petits paniers fort galans. On commençoit alors à voir paroître des préſens plus riches, tels que des turbans brodés en or, des étoffes d'or & d'argent,

EDMOND SCOT. 1605.

des perles, & d'autres pierreries pour l'uſage du Roi. C'étoient encore des femmes qui portoient toutes ces richeſſes; & quantité d'Eſclaves marchoient à leurs côtés, avec des paraſols qui les tenoient à couvert. Après elles, marchoient les hommes qui avoient leur propre tribut à préſenter, & les Députés des Compagnies que l'indigence avoit formées pour ſatisfaire à l'uſage. Enfin l'on voyoit venir les enfans & les héritiers de ceux qui faiſoient un préſent en leur propre nom, aſſez galamment vêtus, en étoffes peintes ou brodées, avec des bracelets & des ceintures où les pierreries éclatoient au milieu de l'or. Ils étoient accompagnés d'Eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, qui les garantiſſoient auſſi de la chaleur avec des pataſols. A meſure que les préſens étoient offerts au Roi & rangés au pied du théâtre, ceux qui les avoient apportés s'aſſeyoient par terre ſur des nattes.

Après cette longue proceſſion, un Crieur public qui s'introduit dans la figure du Diable, crie par la bouche de cet hideux coloſſe, que le Roi impoſe ſilence à toute l'Aſſemblée. Alors la muſique ſe fait entendre ſeule, avec un mêlange de la mouſqueterie par intervalles. Enſuite les Picquiers & les Porte-boucliers commencent le jeu du dard & de leurs autres armes. Ils s'en ſervent fort adroitement. Leur attaque ſe fait avec divers pas de danſe, au milieu deſquels l'habileté conſiſte à choiſir un moment pour lancer le dard, & rarement manquent-ils leur coup. Entre pluſieurs autres ſpectacles, on voit des Joncs chargés de riz & d'autres marchandiſes, qui voguent par l'effet de certains reſſorts. Il ſe fait auſſi des repréſentations hiſtoriques. Le fond en eſt tiré des Chroniques de Java, & des Livres de l'Ancien Teſtament, dont la communication doit leur être venue des Arabes, des Turcs, des Perſans & des Chinois, mais qu'ils ont alterés par cent chimeres de leur propre imagination.

Préſens des Anglois dans la cérémonie.

Les Anglois préſenterent au Roi un beau grenadier, couvert de ſon fruit. Ils l'avoient enfermé dans une eſpece de cage, où les ornemens n'étoient point épargnés; & ſur le gazon verd qui couvroit ſes racines, ils avoient mis trois lapins blancs. Ces animaux ſont fort rares aux Indes. Entre les branches ils avoient attachés pluſieurs petits oiſeaux, qui dans l'agitation de tant de bruit & de mouvemens, firent entendre fort à propos leur ramage. Ils avoient auſſi quatre furieux ſerpens, ou plutôt quatre repréſentations, dont ils étoient redevables à l'induſtrie des Chinois, & qui contrefaiſoient la nature juſqu'à cauſer de l'épouvante aux ſpectateurs. Ces préſens étoient ſuivis de cinq pieces d'étoffe pour l'uſage du Roi, & de pluſieurs autres pour les Officiers de ſa ſuite. Ils y joignirent une paire de piſtolets damaſquinés, avec les fourreaux de velours cramoiſi, relevé de feuilles d'or battu. Comme leur qualité d'Etrangers ne leur permettoit point de ſe mêler dans la marche des préſens, & qu'ils n'avoient point de femmes qu'ils puſſent charger de cette commiſſion, ils ſe procurerent trente des plus jolis enfans qu'ils purent trouver, & deux Picquiers Javans, pour les accompagner en qualité d'Huiſſiers ou de Gardes. Le Chef de cette petite Troupe étoit un jeune Chinois, dont le pere avoit été tué au ſervice de Scot, dans une attaque de quelques Voleurs. Il étoit vêtu preſqu'auſſi bien que le Roi. Dans le petit diſcours qu'il devoit prononcer à ce Prince, les Anglois faiſoient remarquer que ſi leur nombre eût répondu à leurs deſirs, ils n'auroient pas manqué de paroître avec beaucoup plus d'éclat.

Digitized by Google

EDMOND SCOT. 1605.

Les Hollandois, accoutumés à faire valoir leurs moindres avantages, relevérent beaucoup ce qu'ils firent dans cette occaſion. Ils vantérentextrêmement leur Roi; car c'eſt le nom qu'ils donnoient continuellement au Comte Maurice. Leur querelle avec les Anglois ſe renouvella pluſieurs fois, & c'étoit toujours après avoir bû qu'ils la recommençoient. Scot qui avoit à répondre d'une grande quantité de marchandiſes, & qui voyoit ſes gens en ſi petit nombre, cherchoit continuellement à rapprocher les eſprits. Les Anglois n'étoient que treize. Middleton avoit eu beſoin de tout ſon monde en partant pour Banda; & loin que la Suſanne ou l'Hector euſſent pû laiſſer quelques-uns de leurs gens au Comptoir, ils s'étoient vûs dans la néceſſité d'employer des Etrangers pour leurs propres beſoins. Au contraire, ſoit au Port ou dans la Ville, les Hollandois étoient plus de cent.

Inégalité des Anglois & des Hollandois.

Le 18 de Juillet, on vit arriver à Bantam le Roi de Jacatra, qui venoit faire ſes préſens & rendre ſon hommage. Cette Cérémonie ſe fit encore avec éclat. Dès la pointe du jour, les Gardes de Bantam ſe rangerent ſur la Place du Palais. Scot & les autres Facteurs, que la curioſité y avoit conduits, ſe tenant debout près du théâtre, il leur vint ſucceſſivement pluſieurs Officiers du Roi, pour les preſſer de s'aſſeoir à terre; car il n'eſt pas permis de demeurer dans une autre poſture devant le Roi & les perſonnes de marque. Mais Scot répondit qu'il falloit donc lui faire apporter des ſiéges; ſans quoi il prendroit le parti de retourner chez lui, contre l'intention du Roi & du Protecteur, qui avoient ſouhaité qu'il aſſiſtât à leurs Fêtes. Les Hollandois firent la même réponſe. On n'entreprit point de leur faire violence; mais dans l'uſage établi pour tout le monde, de s'aſſeoir à terre lorſqu'on ſe trouve dans le même lieu que le Roi, fût-ce au milieu des boues les plus noires & les plus épaiſſes, ceux qui ne purent ſupporter que les Anglois & les Hollandois paruſſent autrement, s'éloignerent d'eux; & les Gardes mêmes qui en étoient proche, changerent de poſte. Il arrivoit ſouvent, dans des occaſions domeſtiques, que les Javans s'offençoient de voir un Facteur de l'un ou de l'autre Comptoir, prendre place ſur un coffre ou ſur quelque autre meuble, tandis qu'ils étoient à terre ſuivant leur uſage; & leur fierté leur faiſant regarder la ſupériorité de poſture comme une inſulte, ils auroient poignardé volontiers ceux de qui ils croyoient recevoir cet affront.

Le Roi de Jacatra vient prêter hommage à celui de Bantam.

A neuf heures le Roi de Bantam ſe fit porter ſur ſon trône. Bientôt on entendit un grand bruit qui annonçoit l'approche de celui de Jacatra, à la tête de deux cens de ſes propres Gardes. Lorſqu'il fut arrivé à la Garde de Bantam, il laiſſa ſes gens derriere lui pour la traverſer. Mais s'étant apperçu qu'il devoit paſſer enſuite au milieu de pluſieurs petits Princes voiſins, qu'il connoiſſoit pour ſes mortels Ennemis, il s'arrêta tout d'un coup, dans la crainte qu'ils ne priſſent cette occaſion pour l'aſſaſſiner. Ce n'eſt pas qu'il manquât de courage; il paſſoit au contraire pour un des plus braves Princes de l'Inde. Mais dans l'impoſſibilité qu'il voyoit à ſe défendre, s'il étoit lâchement attaqué, il prit le parti de faire avertir le Roi de Bantam qu'il attendoit ſes ordres; & dans l'intervalle il s'aſſit ſur une piece de cuir, telle que la plûpart des ſpectateurs en avoient apporté. Le Roi de Bantam apprenant qu'il étoit ſi proche, envoya auſſi-tôt deux de ſes principaux Officiers pour le conduire juſqu'au trône. Il le reçut avec de grandes marques de diſtinction. Il

EDMOND SCOT. 1605.

l'embraſſa ; & la cérémonie de l'hommage étant achevée, il le fit aſſeoir près de lui ſur une petite eſtrade beaucoup moins élevée que ſon trône, qui ſembloit avoir été prépatée dans cette vûe. Les petits Princes rendirent leur hommage aptès lui, & ptirent place enſuite dans un rang fort inferieur. Vers midi, on vit paroître les préſens, dans l'ordre que j'ai déja repréſenté.

Machan, bête extrémement féroce.

Entre une infinité d'animaux, on admira beaucoup une ſorte de lion, que les Indiens appellent *Machan*, & qui paſſe pour la plus terrible de toutes les bêtes féroces. Il eſt marqueté de blanc, de rouge & de noir. Sa force & ſon agilité ſont ſi extraordinaires, qu'il s'élance à plus de dix-huit pieds ſur ſa proye. Il s'en trouve un aſſez grand nombre dans l'Iſle de Java ; & les ravages qu'ils y font dans certains tems, obligent les Rois mêmes d'armer pour les détruire. Cette chaſſe eſt ſi dangereuſe, qu'elle coûte ordinairement la vie à pluſieurs Soldats. Elle ſe fait quelquefois la nuit, parce que le Machan n'apperçoit rien dans l'obſcurité, quoiqu'il ſorte de ſes yeux des traits de flamme qui le font découvrir. Celui que le Roi de Jacatra avoit pris vivant, fut apporté dans une cage traînée par deux buffles, & laiſſoit voir dans cette ſituation de quoi ſa fureur l'auroit rendu capable en liberté. On vit paroître encore avec plus d'admiration un jardin tout entier, couvert non-ſeulement de fleurs & de légumes, mais chargé d'arbres ; ſans parler d'un étang, rempli de poiſſons, qui nageoient dans l'eau. Mais Scot a ſoin d'ajouter que tout étoit artificiel, & que cette machine n'avoit point au fond d'autre mérite que celui d'une grandeur prodigieuſe, qui demandoit une infinité d'hommes & d'animaux pour la ttaîner. La plûpart de ces ouvrages venoient de l'induſtrie des Chinois ; car la groſſiereté des Javans les rend peu capables d'invention. Il eſt ſurprenant, ſuivant la remarque de Scot, qu'ils puiſſent traiter avec le dernier mépris une Nation qui ſert ainſi preſqu'également à les amuſet & à les faire vivre. La marche fut fermée par le fils du Roi de Jacatra, qui parut ſur un char traîné pat des buffles. Cet attelage eut peu d'agrément pour l'Auteur. Mais il remarque que l'Iſle de Java eſt mal fournie de chevaux, & qu'ils n'y ſont pas d'une taille avantageuſe. Auſſi ne les y employe-t'on jamais à tirer, ni même à d'autres exercices que ceux de la courſe, qui ſe font le Samedi au ſoir, & qui reſſemblent beaucoup à ceux de Batbarie.

Jour de la Circoncision.

Enfin, le dernier jour des Fêtes, qu'on avoit fait tomber exprès à leur Sabbat, le Roi fut porté au Temple, ſur l'échaffaut même d'où il avoit eu tous ces ſpectacles, & fut circoncis avec un grand nombre de cérémonies bizarres. On aſſura Scot que plus de quatre cens perſonnes avoient été employées à porter l'échaffaut ; mais à juger par la grandeur même de cette machine, il trouva de l'exaggétation dans ce récit.

Retour de Middleton à Bantam.

Le 24 de Juillet, Middleton, rentrant dans le Port de Bantam avec une riche cargaiſon de girofle, apprit à Scot les triſtes marques qu'il avoit reçues de la reconnoiſſance des Hollandois, après les ſervices qu'il leur avoit rendus. En comparant cette conduite avec celle qu'ils tenoient depuis long-tems dans l'Iſle de Java, il ne fut pas difficile aux Anglois de prévoir ce qu'ils en devoient attendre à l'avenir. Cependant Middleton ne ceſſa point de répeter aux Facteurs du Comptoir qu'il falloit éviter toutes les occaſions de querelle, & ſe faire un appui de la conſidération que leur honnêteté même & leur modération

modération ne manqueroient pas de leur attirer de la Cour. En effet ils continuerent de recevoir du jeune Roi des témoignages d'une eſtime diſtinguée; & le Roi de Jacatta, qui paſſa quelques ſemaines à Bantam, fit l'honneur à Middleton de le viſiter ſur ſon bord. Mais ces apparences de diſtinction devinrent un nouveau ſujet de jalouſie pour les Hollandois. Le premier d'Août, tandis que Scot travailloit ardemment au Magaſin, avec une partie de ſes gens, il vit arriver deux Anglois du Vaiſſeau de Middleton qui étoient pourſuivis par quelques Hollandois, & qui en avoient reçu pluſieurs bleſſures. Dans le reſſentiment de cette inſulte, il ſortit avec la premiere arme qui tomba ſous ſes mains, & ſes gens le ſeconderent ſi bien, que non-ſeulement il fit prendre la fuite à ſes Ennemis, mais qu'il en tua un & coupa les bras à deux autres. Il n'étoit encore rien arrivé de ſi vif entre les deux Nations. Le Chef du Comptoir Hollandois en porta auſſi-tôt ſes plaintes à Middleton; mais il le trouva ſi bien informé, qu'ayant été obligé de reconnoître que l'injuſtice & la violence étoient du côté de ſes gens, il prit le parti de boire pendant le reſte du jour avec les Anglois du Vaiſſeau. Le Roi de Bantam, à qui l'on fit le récit de ce combat, ſe réjouit beaucoup que le Mort fût un Hollandois, & déclara publiquement qu'il s'affligeroit peu que tous les autres euſſent le même ſort.

EDMOND SCOT. 1605.

Jalouſies des Hollandois.

Leur effet tragique.

L'*Aſcenſion* n'ayant pas tardé long-tems à ſuivre l'Amiral, les Anglois ſe trouverent en état de faire face à leurs Ennemis, pendant que ces deux Vaiſſeaux demeurerent à Bantam. Auſſi trouverent-ils les Hollandois beaucoup plus humains dans cette intervalle. Le 8 de Septembre, les principaux Marchands de Hollande donnerent à Middleton & à ſes Facteurs un magnifique feſtin, où l'amitié parut ſe renouveller avec une parfaite franchiſe. Cependant deux jours après cette réconciliation, il s'éleva une nouvelle querelle, où pluſieurs perſonnes furent bleſſées dans les deux partis.

Le retour de Syverſon, Amiral Hollandois, & la groſſiereté de ſon caractere, devinrent encore l'occaſion de pluſieurs combats. Un jour que Middleton étoit aſſis à la porte du Comptoir Anglois, dans un entretien fort tranquille avec quelques Portugais, un yvrogne du Vaiſſeau de Syverſon vint s'aſſeoir impudemment à ſes côtés. Il le força de ſe retirer. Au même moment pluſieurs Matelots du même bord parurent avec leurs couteaux, pour ſoutenir leur Compagnon. Les Anglois ſortirent du Comptoir, dans la ſeule vûe de ſe défendre. On en vint aux mains avec la derniere chaleur, & les Hollandois furent pouſſés juſques dans la maiſon d'un Chinois, où ils ne parvinrent à ſe mettre à couvert qu'après avoir eu pluſieurs de leurs gens bleſſés. Mais à peine les Anglois ſe furent-ils délivrés de ces Ennemis, qu'il en revint une autre Troupe, avec leſquels il fallut recommencer le combat. Comme la plûpart étoient yvres, & que la curioſité en amenoit d'autres ſans aucun deſſein de prendre part à la querelle, Middleton parut lui-même, pour garantir les plus ſenſés de la fureur de ſes gens, & leur offrir un azile dans le Comptoir. Ainſi rien n'étoit plus étrange que d'en voir une partie aux mains avec les Anglois, tandis que les autres en étoient traités avec autant de civilité que d'amitié. Enfin les yvrognes furent aſſez maltraités pour ſe repentir de leur inſolence, & chercher leur ſalut dans la fuite. Syverſon, malgré ſon arrogance naturelle, ſe vit obligé de reconnoître le tort de ſes

Autres ſanglans démêlés.

EDMOND SCOT. 1625.

Matelots, & prit le parti d'en faire des excuſes à Middleton.

Mais ce qui commença bientôt à cauſer de plus juſtes allarmes aux Anglois, ce fut d'apprendre de quelques Matelots de leur Nation qui ſervoient ſur les Vaiſſeaux de Hollande, que le Contre-maître de l'Amiral Syverſon avoit conſeillé à tous les Hollandois, de ne jamais ſortir ſans armes, & de poignarder ſur le champ le premier Anglois qui donneroit devant eux quelque marque de fierté ou de réſiſtance. Cet avis parut d'autant plus ſérieux, que ceux dont on l'avoit reçu étoient retenus à bord avec de grandes précautions, & que pour le donner, ils avoient été obligés d'employer un ſtratagême qui avoit fort heureuſement réuſſi. A la vûe de quelques Anglois qui avoient paſſé dans une chaloupe auprès de la Flotte Hollandoiſe, ils avoient jetté dans l'eau une petite boete qui contenoit une Lettre en Anglois. Ce ne fut pas ſans peine qu'elle fut pêchée par les gens de la Chaloupe; & loin de s'attendre à ce qu'elle contenoit, ils n'auroient pas jugé qu'elle méritât les mouvemens qu'ils ſe donnerent pour la prendre, s'ils n'avoient entendu crier dans le même-tems, *have a care*, c'eſt-à-dire, *prenez garde*. Après avoir reçu ce terrible avis, ils furent tentés de faire main-baſſe ſur tous les Hollandois qu'ils rencontrerent en allant au Comptoir. Mais ne voulant rien entreprendre ſans l'ordre de Middleton, ils lui remirent la boete & la Lettre. On tint Conſeil auſſi-tôt. Les Hollandois avoient alors ſept grands Vaiſſeaux dans le Port, & le nombre des Anglois ſe réduiſoit à deux. Il n'étoit pas queſtion d'attaquer, ſur-tout lorſqu'au milieu des reſſentimens on n'avoit que des vûes de paix & de commerce; mais des craintes ſi preſſantes obligeoient de ne rien négliger pour ſe défendre. Après avoir pourvû à la garde du Comptoir, Middleton envoya ordre ſur les deux Vaiſſeaux de ne laiſſer ſortir perſonne pendant le reſte du jour; & faiſant la même défenſe aux gens du Comptoir, il prit le parti de ſe rendre chez les Commandans Hollandois, ſans autre ſuite que ſon Sécretaire & deux domeſtiques. Là, ſans faire connoître les lumieres qu'il avoit reçues, il témoigna beaucoup de chagrin des ſemences de haine qu'il voyoit croître tous les jours entre les deux Nations; & ne balançant point à prétendre que la faute venoit des Hollandois, puiſqu'on ne pouvoit pas ſuppoſer raiſonnablement que dans une ſi grande inégalité de forces les Anglois fuſſent les agreſſeurs, il pria les Commandans de s'expliquer avant ſon départ ſur leurs véritables intentions, afin qu'il n'eût point à ſe reprocher d'avoir abandonné le Comptoir Anglois à la diſcretion de ſes Ennemis, tandis qu'il croyoit au contraire la Hollande unie d'intérêts & d'amitié avec l'Angleterre. Un diſcours ſi ſérieux réveilla toute l'attention des Hollandois. Ils convinrent des excès où l'yvrognerie avoit quelquefois emporté leurs Matelots; mais ils ſe plaignirent qu'au lieu de demander de juſtes ſatisfactions, par les voyes qui convenoient au bien commun, les Anglois s'attribuaſſent le droit de ſe faire juſtice par leurs propres mains. Middleton répondit adroitement que ce n'étoit donc qu'un mal-entendu, puiſqu'il n'avoit jamais eu d'éloignement pour les termes qu'on lui propoſoit, mais que l'équité demandoit qu'il y eût des régles établies, ſur leſquelles les Anglois puſſent compter. Cette ouverture fut reçue de bonne grace. Syverſon reconnut lui-même que l'intempérance de ſes Matelots devoit être retenue par quelque frein. On convint d'établir des châtimens exemplaires pour

Stratagême de quelques Matelots Anglois.

Middleton termine les différens par compoſition.

Accord entre les deux Nations.

les mutins & les querelleurs. Les cas & les peines furent réglés de concert ; & Middleton promit au nom des Anglois qu'ils n'employeroient point les voyes de fait pour ſe venger, ſans avoir demandé juſtice & trouvé de la difficulté à l'obtenir. Ce Traité fut publié ſur les Vaiſſeaux des deux Nations & dans les deux Comptoirs. Middleton en prit une copie, pour l'emporter en Angleterre, avec la ſatisfaction de pouvoir prouver par les articles & les termes mêmes de la Tranſaction, que la ſource des querelles étoit toujours venue des Hollandois. Syverſon, & tous ſes Facteurs, l'accompagnerent quelque-tems dans la rue, pour faire éclater leur réconciliation. Le jour ſuivant, qui fut choiſi pour la publication du Traité, ils accepterent un feſtin au Comptoir Anglois, où les promeſſes furent ſolemnellement ratifiées. Middleton fut traité de même au Comptoir Hollandois, & l'on ne ſe quitta qu'après avoir ſcellé l'amitié par de nouvelles proteſtations. EDMOND SCOT. 1605.

Elle fut confirmée par un événement qui ſembloit intéreſſer les deux Nations. Quelques Javans qui appartenoient au plus grand Seigneur de la Cour, trouverent le moyen de dérober neuf mouſquets à bord de l'Aſcenſion. Une hardieſſe de cette nature parut d'une ſi dangereuſe conſéquence aux deux Amiraux, qu'avant que d'en porter leurs plaintes à la Cour, ils feignirent pendant quelques jours de l'ignorer, dans l'eſpérance que l'impunité ramenant les mêmes Voleurs, qu'on ne connoiſſoit point encore, on pourroit les prendre ſur le fait. Les Chaloupes des deux Flottes veillerent pendant pluſieurs nuits. Enfin l'on découvrit une Barque du Pays, qui s'avançoit dans l'obſcurité, & qui s'approcha de l'Amiral Anglois. Mais au moment que les Javans, encouragés par le ſilence & les ténébres, alloient appliquer une échelle qu'ils avoient apportée, le bruit des Chaloupes qui fondirent bruſquement ſur eux, leur fit prendre le parti de ſe ſauver à la nage. On ne laiſſa point d'en arrêter deux. Ils furent interrogés auſſi-tôt par les deux Amiraux. L'eſpérance qu'on leur donna d'être traités avec douceur, leur fit confeſſer le premier vol, & l'intention dans laquelle ils étoient venus d'en commettre un nouveau. Ils déclarerent le nom de leur Maître & l'uſage qu'ils avoient fait des neuf fuſils. Middleton prit le parti de les envoyer au Protecteur, en ſe contentant de lui faire redemander ſes armes. Mais le bruit de cette avanture étant allé juſqu'au Roi, le Seigneur même à qui ils appartenoient crut ſon honneur intéreſſé à ſolliciter leur punition. Ils furent condamnés à mort, avec tant de conſidération pour les Anglois, que d'autres raiſons ayant fait differer le ſupplice d'un jour ou deux, le Protecteur leur en fit faire des excuſes. Middleton s'imagina d'abord que c'étoit un artifice pour ſauver les coupables, & ne deſirant point leur mort, il étoit réſolu de ſe borner à cette ſatisfaction. Cependant il apprit, deux jours après, qu'on les conduiſoit au lieu de l'exécution. La pitié le preſſa de s'y rendre. Il arrêta le cortege, en proteſtant qu'il ne demandoit point d'être vengé. Mais le Bourreau lui répondit qu'après l'ordre du Roi il n'étoit au pouvoir de perſonne de les ſauver, & que toutes les offres du monde ne lui feroient pas ſuſpendre ſon devoir. Les deux coupables ſouffrirent la mort avec beaucoup de patience. C'eſt le caractere des Javans, d'être auſſi fermes lorſqu'ils voyent la mort inévitable, qu'ils ſont lâches & timides à la vûe d'un péril qu'ils peuvent éviter par la fuite. Ils tremblent dans une bataille, & meurent tranquillement par la main d'un Bourreau.

Vol fait aux Anglois.

Les Voleurs ſont arrêtés par artifice.

Leur punition.

EDMOND SCOT. 1605.

Le 26 de Septembre, la moitié de Bantam fut ruinée par un incendie, dont les Hollandois ne purent ſauver leur Comptoir. Les Anglois furent plus heureux; & devant leur ſûreté à la faveur du vent, ils eurent la liberté de s'employer avec zéle au ſecours d'autrui. Ils aiderent à préſerver des flammes le grand Magaſin de Hollande; mais tous les édifices extérieurs furent conſumés, avec tant de dommage pour les Particuliers, que pluſieurs Marchands Hollandois qui exerçoient le Commerce depuis l'origine de l'Etabliſſement, perdirent tout ce qu'ils poſſedoient. Le feu reprit deux fois dans l'eſpace de quatre jours, & mit les Anglois à leur tour dans le beſoin d'être aſſiſtés. Cependant ils en furent quittes pour des frais de tranſports & pour des inquiétudes qui ne furent nuiſibles qu'à leur repos. Middleton ne voyant plus rien qui dût retarder ſon départ, prit congé de l'Amiral & de tous les Officiers Hollandois par un grand feſtin, où l'exécution du Traité fut jurée au milieu de la bonne chere & de la joye.

Incendies à Bantam.

Départ de la Flotte Angloiſe.

Le 4 d'Octobre, tous les Marchands Anglois, qui devoient partir avec la Flotte, ſe rendirent à la Cour avec Middleton. Il y reçurent du Roi de nouveaux témoignages de la protection dont il n'avoit pas ceſſé de les honorer. Scot qui étoit de ce nombre eut la ſatisfaction de voir ſa conduite approuvée de ce Prince & de tous les Seigneurs, & d'entendre former à tout le monde des vœux ardens pour ſon retour. On ſe rendit à bord le 6, & le lendemain à trois heures après midi, on leva l'ancre, au bruit de quelques coups de canon dont on ſalua la Ville & la Flotte Hollandoiſe.

La nuit ſuivante, entre onze heures & minuit, on aborda dans une Iſle où Middleton s'étoit fait devancer par quelques Matelots pour y couper du bois. Tandis qu'on étoit à l'embarquer, il arriva une petite Barque Indienne, qui n'avoit pour conducteur qu'un jeune Hollandois, accompagné de deux femmes de Java. Scot, qui étoit à terre, s'étant préſenté à leur débarquement, reconnut le Hollandois, pour l'avoir vû pluſieurs fois avec ſon pere, qui étoit un Facteur de leur Comptoir. Auſſi s'appetçut-il que ſa préſence lui cauſoit de l'embarras; ſes queſtions le troublerent encore plus. Enfin ſoupçonnant du myſtere dans l'état où il le voyoit, avec deux femmes, dont l'une étoit fort jeune, & quelques malles qui annonçoient le deſſein d'un plus long voyage, il lui demanda au hazard s'il vouloit retourner en Europe. Le jeune homme prit cette demande pour une offre, & ſerrant affectueuſement la main de Scot, il l'aſſura que s'il obtenoit de lui cette faveur, il croiroit lui être redevable de la vie. Ses vûes, proteſta-t'il, étoient innocentes. Il vouloit retourner à Middelbourg où il étoit né, pour revoir ſa mere qu'il aimoit beaucoup. C'étoit malgré lui que ſon pere lui avoit fait faire le voyage des Indes. La jeune Javane qui étoit avec lui vouloit bien l'accompagner en Europe, & l'autre étoit une Eſclave qui avoit conſenti volontairement à les ſuivre. Scot, embarraſſé de cette priere, s'excuſa ſur le peu d'autorité qu'il avoit ſur la Flotte, & lui conſeilla de s'adreſſer à l'Amiral. Mais le jeune homme, l'embraſſant avec ardeur, le conjura de ſe rendre lui-même ſon protecteur auprès de Middleton. Quoiqu'on ſe diſpoſât à lever l'ancre, Scot lui promit de faire ſuſpendre le départ en ſa faveur. Il ſe rendit à bord de l'Amiral, fort perſuadé que le fond de cette avanture étoit quelque galanterie de jeuneſſe, & doutant déja s'il convenoit aux Anglois

Fuite d'un jeune Hollandois avec une fille Javane.

Digitized by Google

de s'y prêter. Middleton s'en fit encore plus de ſcrupule. C'étoit offenſer les Hollandois dans la perſonne d'un de leurs principaux Facteurs ; & s'il étoit queſtion d'un enlevement, comme ils éroient portés l'un & l'autre à le croire, c'étoit irriter tout à la fois les Javans, qui ſont extrêmement ſenſibles à l'honneur de leurs femmes & de leurs filles. Dans cet embarras, l'Amiral réſolut d'être inſenſible aux prieres du jeune homme, & lui fit dire par Scot que diverſes raiſons ne lui permettoient point de le recevoir. Cependant ſes larmes, qui commencerent à couler en abondance, & celles de la jeune Javane, qui ſe déſeſpéroit de la penſée de reparoître à la vûe de ſon pere, firent tant d'impreſſion ſur Scot, qu'il entreprit de les ſervir par une autre voye. La Flotte n'étoit qu'à cinq ou ſix lieues de Bantam. Il obtint de l'Amiral la permiſſion de s'y rendre dans une Chaloupe, avec l'aſſurance, ſinon de faire agréer leur départ à leurs parens, du moins de faire goûter au Roi, & même aux Hollandois, la conduite de Middleton, qui n'avoit pas voulu ſans leur participation, favoriſer une fuite dont ils pouvoient être également choqués. L'offre d'un ſi grand ſervice rendit le jeune Hollandois tout-à-fait ſincere, d'autant plus que devant attendre le retour de Scot ſur la Flotte, il ſuppoſoit que ſi les repréſentations de ſon interceſſeur ſe trouvoient inutiles, les Anglois ne feroient plus de difficulté de le recevoir. Il avoua donc que la jeune Javane étoit fille de *Manmack*, Seigneur de la Cour ; qu'il l'avoit vûe pour la premiere fois à la Fête de la Circonciſion, & que par l'entremiſe de l'Eſclave, qu'il avoit gagnée à force de préſens, il avoit trouvé le moyen de s'en faire aimer : que c'étoit elle-même qui avoit eu le courage de lui propoſer leur fuite, & que ne pouvant douter avec cette preuve d'affection qu'il n'en fût aimé parfaitement, il perdroit mille fois la vie plutôt que de l'abandonner. Ce détail augmenta le zèle de Scot à les ſervir. Etant retourné à Bantam, il commença ſa négociation par les deux peres, qu'il trouva également affligés de la perte de leurs enfans ; mais loin d'avoir leur colere à vaincre, il comprit que ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux étoit de les revoir. Cette ouverture lui fit eſpérer de finir l'avanture par une prompte réconciliation. La difficulté n'étoit que pour les deux Amans, qui étoient menacés de ne ſe revoir jamais. Scot preſſentit là-deſſus les deux peres. Ils firent la même réponſe ; c'eſt-à-dire, que n'ayant point entr'eux de reproche à ſe faire, & ne croyant point leurs enfans indignes l'un de l'autre, ils ne propoſerent point d'autre obſtacle que celui de la Religion. Scot s'imagina que c'étoit un article qu'on pouvoit leur laiſſer le ſoin de démêler, & que ſi l'un des deux Amans étoit capable d'abandonner la ſienne, il y avoit beaucoup d'apparence que le changement ſeroit à l'avantage du Chriſtianiſme. Après cette réflexion, dit-il lui-même, il ne fit pas difficulté d'apprendre aux deux peres dans quel lieu il avoit laiſſé leurs enfans. Ils le remercierent tous deux de cet important ſervice, & ſe mettant dans une Pinace Hollandoiſe, ils l'accompagnerent juſqu'à la Flotte. Scot n'ajoûte rien à ce récit ; mais on trouvera dans une des Relations ſuivantes, quelques circonſtances qui ſemblent regarder le même événement.

EDMOND SCOT. 1605.

Le 9, Middleton remit à la voile, & ſa navigation ne fut point interrompue juſqu'en Angleterre.

CHAPITRE III.

Voyage du Chevalier Edouard Michelburne à Bantam, en 1605.

MICHELBURNE. Flotte indépendante de la Compagnie des Indes.

IL paroît que les Priviléges de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales n'étoient point excluſifs, puiſqu'on trouve pluſieurs Voyages entrepris ſous la protection du Roi d'Angleterre, ſans aucune dépendance de la Compagnie pour le Commerce. *Michelburne*, dont Purchaſs nous a conſervé la Relation, étoit un Gentilhomme opulent, à qui le goût des avantures & le deſir d'augmenter ſes richeſſes, firent équiper deux Vaiſſeaux avant le retour de l'Amiral Middleton. Il en prit le commandement lui-même, & partant de *Cowes*, dans l'Iſle de Wight, le 5 de Décembre 1604, il déclata dès le premier jour à ſes gens, que n'étant pas fort entendu dans les affaires du Négoce, il n'attendoit rien que de la fortune & du courage. Il parle de ſa cargaiſon, ſans nous apprendre de quoi elle étoit compoſée; mais le nom de ſes deux Vaiſſeaux étoient le *Tygre* & le *Whelp*. Il étoit accompagné du Capitaine Davis, qu'on a déja vû paroître dans deux Voyages; l'un avec les Hollandois, l'autre avec Lancaſtet.

1604. Départ de Michelburne & ſa reſolution.

Rade d'Aratana.

Michelburne arriva le 23 de Décembre à l'Iſle de Tenerife, où il jetta l'ancre dans la Rade d'*Aratana*; & juſqu'au 16 de Janvier, qu'il paſſa la Ligne, il eut beaucoup à ſouffrir de l'excès de la chaleur & de divers orages. Son premier deſſein étoit de gagner l'Iſle de *Loronha*. A trois dégrés du Sud, il trouva une quantité incroyable de Poiſſons, & ſur-tout de Bonites & de Dauphins. La facilité de les prendre lui parut auſſi ſurprenante que l'abondance du nombre & des eſpéces. Quoiqu'il fût en pleine mer, il vit d'épaiſſes nuées d'oiſeaux, auſquels les Matelots ont donné le nom de *Pecharaboves* & d'*Alcatraces*. Les premiers viennent ſe repoſer ſur les Vaiſſeaux pendant la nuit, & s'effrayent ſi peu de la vûe des hommes, que ſi on leur tend le bras, ils ſe perchent deſſus. L'Alcatraze eſt une ſorte d'oiſeau de proye, qui ſe nourrit de ſa pêche, & qui fait particuliérement la guerre au Poiſſon volant.

Abondance de poiſſons & d'oiſeaux.

1605. Iſle de Loronha.

La Flotte aborda le 22 de Janvier à l'Iſle de Loronha, au 4e degré de latitude méridionale. L'agitation des vagues y eſt ſi violente, que la Chaloupe fut renverſée en s'approchant du rivage. Richard Michelburne parent de l'Amiral, eut le malheur de ſe noyer, ſans pouvoir être ſecouru. Trois jours après, le même accident arriva à la Barque longue, & fit périr deux Matelots. Quoique cette Iſle ſoit commode aux Voyageurs par ſa ſituation, rien n'eſt ſi dangereux que ſes bords. Peu de jours auparavant, un Vaiſſeau Hollandois, que le beſoin d'eau & de bois y avoit amené comme Michelburne, y avoit perdu ſa Chaloupe avec quantité de Matelots, qui s'étoient briſés contre un rocher.

Ses bords ſont fort dangereux.

Elle n'eſt habitée que par ſix Négres.

Les Anglois qui deſcendirent dans l'Iſle n'y trouverent qu'un Pays déſert, dont tous les Habitans ſe réduiſoient à ſix Négres. Elle étoit autrefois remplie de Chévres & de Vaches ſauvages; mais ces animaux ont été détruits par les

Caraques Portugaiſes, qui s'y rafraîchiſſent en allant aux Indes. Les Portugais y ont laiſſé un petit nombre de Négres, pour tuer des Chévres, dont ces malheureux Eſclaves boucannent la chair & la tiennent prête au paſſage des Vaiſſeaux. Cependant Michelburne ne put s'en procurer qu'une quantité médiocre. Mais ſes gens tuerent une multitude de Toutterelles, d'Alcatrazes, & d'autres oiſeaux dont la chair leur parut délicieuſe. Ils trouverent auſſi du maïs, ou du bled d'Inde en abondance; du coton, des gourdes ſauvages & des melons d'eau. MICHELBURNE 1605.

Le 12 de Février, vers le 7e degré de latitude méridionale, ils furent tout d'un coup effrayés par un étrange phénoméne. La mer jetta des flammes ſi vives au milieu de la nuit, après que la Lune eut quitté l'horiſon, que la lumiere ne le cedant gueres à celle du jour, on liſoit facilement les plus petits caracteres d'impreſſion. Etrange Phénomene.

La Flotte paſſa, le 13 au matin, à la vûe de l'Iſle, ou plutôt du Roc de l'Aſcenſion, au 8e degré 30 minutes du Sud. Le premier d'Avril, elle découvrit la terre d'Afrique, en portant au Sud-Sud-Eſt; quoique, ſuivant le calcul des Pilotes, on s'en crût éloigné de quarante lieues. Le lendemain on ſe trouva fort près du rivage, dix ou douze lieues au-deſſous de la Baye de Saldanna; & le jour ſuivant on tomba près d'une petite Iſle que le Capitaine Davis prit pour celle qui n'eſt qu'à cinq ou ſix lieues de Saldanna. L'Amiral, curieux d'y deſcendre, ſe mit dans la Chaloupe avec trois de ſes amis & quatre Rameurs. Mais tandis qu'il étoit à terre, il s'éleva une tempête, qui fit perdre, pendant deux jours, la vûe de l'Iſle à ſon Vaiſſeau. Il y trouva dans cet intervalle un ſi grand nombre de Lapins, qu'il lui donna le nom de *Coney Iſland*, ou *Iſle des Lapins*. Le 8, on alla jetter l'ancre dans la Baye de Saldanna, & tout le monde eut la liberté de deſcendre au rivage. Iſle des Lapins.

Le Pays qui environne cette Baye eſt ſi bien fourni de toutes ſortes de proviſions, que les Sauvages ne jouiſſent nulle part d'une ſi parfaite abondance. Il eſt rempli de Bœufs & de Moutons, dont on rencontre de grands troupeaux comme en Europe; de Chévres, de Daims, de Gazelles, de Renards, de Liévres, de Grues, d'Autruches, de Hérons, d'Oyes, de Canards, de Faiſans, de Perdrix, & d'autres ſortes d'excellens Oiſeaux. Il eſt arroſé par une infinité de fontaines & de ruiſſeaux d'une eau très-pure, qui deſcendant du ſommet de pluſieurs hautes montagnes, rendent les vallées agréables & fertiles. On y trouve au long des Côtes un arbre qui reſſemble beaucoup au *Bouys*, mais beaucoup plus dur. Les Palmiers y ſont en abondance. A peine les Anglois eurent-ils pris terre, qu'ils virent les Habitans du Pays empreſſés à leur apporter toutes ſortes de proviſions. Un Veau gras ne leur coûtoit qu'une demie-livre de fer; & pour deux ou trois clouds ils achetoient un Mouton. Mais le Monde n'a peut-être point d'hommes auſſi groſſiers & d'un eſprit auſſi borné que ces Négres. Ils n'ont pour habillement qu'une peau de Bête, paſſée ſur les épaules, & vers la ceinture une autre piéce qui couvre à peine leur nudité. Pendant que la Flotte demeura dans leur Baye, ils ſe nourriſſoient des inteſtins & de toutes les parties des animaux que les Anglois rejettoient, ſans les nettoyer & ſans y apporter d'autre préparation que de les couvrir un moment de cendre chaude; après quoi ſe contentant de les ſecouer un peu, ils mangeoient avidement cette viande à demie crue & mêlée Baye de Saldanna. Groſſiereté des Négres de Saldanna.

MICHELBURNE. 1605.

de cendre. Ils ſe nourriſſent auſſi de racines, que le Pays produit abondamment.

La bonté des rafraîchiſſemens rendit la ſanté & les forces à tous les Matelots, qui avoient beaucoup ſouffert du ſcorbut depuis qu'ils avoient paſſé la Ligne. On remit à la voile le 3 de Mai, après avoir employé vingt-cinq ou vingt-ſix jours dans la Baye de Saldanna. Le 7, on ſe trouva douze lieues au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, & l'on paſſa heureuſement pendant la nuit les écueils du Cap *das Aguillas*. Le 9 il s'éleva une tempête qui ſépara les deux Vaiſſeaux pendant quarante-quatre heures, & qui fut accompagnée d'un tonnerre épouvantable. Les Portugais appellent cet endroit *le Lion de la Mer*, non-ſeulement parce que les orages y ſont preſque continuels, mais à cauſe d'une eſpéce de rugiſſement que l'agitation des flots y produit, & qui répand la terreur dans les ames les plus intrépides. Au fort de la tempête, on vit ſur le grand mât une flamme de la groſſeur d'une chandelle, qui parut ſucceſſivement pendant deux nuits. Ce Phénoméne n'a rien d'effrayant. Les Portugais l'appellent *Corpo ſanto*, & croyent qu'il annonce la fin du péril. On l'a regardé long-tems comme un Eſprit, qui s'intéreſſe au ſort des Vaiſſeaux maltraités. Mais depuis qu'on ſe borne à des cauſes moins éloignées, on n'a pas cherché d'autre explication que les vapeurs qui s'élevent de la Mer dans une violente agitation des flots. L'expérience a fait connoître que la tempête n'eſt point alors éloignée de ſa fin; & lorſqu'elle finit, il eſt naturel que le beau tems lui ſuccéde.

Tempête.

Feu que les Portugais appellent Corpo-ſanto.

La Flotte pouſſée par un vent favorable, découvrit, le 24, à la diſtance de ſept ou huit lieues, l'Iſle de *Diego Ruiz*, qui eſt ſituée au 19e degré quarante minutes de latitude du Sud; 98 degrés trente minutes de longitude. On ſe propoſoit d'y relâcher; mais le vent, qui augmenta pendant la nuit, fit abandonner ce deſſein. Les environs de l'Iſle ſont peuplés d'un grand nombre d'oiſeaux blancs, qui n'ont pour queue que deux grandes plumes de la même couleur. Ils ſuivirent long-tems les Vaiſſeaux, malgré la force d'un vent ſi contraire, que les voiles furent briſées en pluſieurs endroits. On avança ſi peu pendant neuf ou dix jours, que le 3 de Juin, lorſqu'on s'imaginoit gagner l'Iſle de *Cirné*, on apperçut encore celle de Diego Ruiz. Michelburne reprit le deſſein d'y aborder, dans la réſolution d'y attendre un meilleur vent; mais la multitude de rochers qui s'y préſente lui fit craindre de ne pouvoir jetter l'ancre en ſûreté. On prit le parti de continuer la navigation pour les Indes. Le 15, on eut la vûe des Iſles de *Banhas*, à ſix degrés trente-ſept minutes de latitude du Sud, & cent neuf degrés de longitude. C'eſt une erreur dans la plûpart des Cartes que de les placer beaucoup plus à l'Oueſt. On en compte cinq. Elles abondent en oiſeaux, en poiſſon & en cocos. Mais en cherchant au Sud & à l'Oueſt, il fut impoſſible de trouver un bon ancrage. Dans certains lieux, on ne trouva point de fond; & dans d'autres, la pointe des rocs effraya les Pilotes. Le 19 on ſe trouva proche l'Iſle *Diego Gracioſa*, au 7e degré trente minutes de latitude du Sud, & cent dix degrés quarante minutes de longitude. Sans y relâcher, on reconnut à la perſpective que le Pays en eſt fort agréable, & capable de fournir toutes ſortes de rafraîchiſſemens, ſi l'accès en étoit moins difficile. Mais le vent & la marée ſe trouvant contraires, il ne parut

Iſle de Diego Ruiz.

Iſles de Banhas.

Iſle Gracioſa.

pas

pas poſſible de vaincre les obſtacles. Michelburne donne à l'Iſle Gracioſa dix ou douze lieues de longueur. Elle eſt couverte de cocotiers, & ſi remplie d'oiſeaux qu'ils y forment continuellement une eſpece de nuée. Le 12 de Juin on repaſſa la Ligne, où le calme, la chaleur, le tonnerre & les éclairs cauſerent beaucoup de fatigue & d'inquiétude à la flotte. MICHELBURNE. 1605.

Le 19, on découvrit une terre qui parut ſuivie d'une infinité d'autres, que Michelburne reconnut pour autant d'Iſles ſituées ſous la haute terre de Sumatra. La Mer s'y briſe avec tant de violence, que les Pilotes n'oſerent y aborder, quoique les Habitans euſſent allumé ſur la Côte un grand nombre de feux, pour les encourager par cette invitation. Il en parut même quelques-uns qui les appellerent par des ſignes, & qui étant tout-à-fait vêtus, ſembloient être des Européens qu'on avoit apparemment laiſſés dans ce lieu, pour y recueillir des noix de coco, & les tenir prêtes à l'arrivée des Vaiſſeaux de leur Nation. Le 26, on mouilla l'ancre près d'une grande Iſle déſerte, qui ſe nomme *Bata*, à vingt minutes du Sud. Elle a des bois & des rivieres en abondance. Les ſinges y ſont en fort grand nombre, avec une eſpece d'oiſeaux qu'on appelle la chauve-ſouris de cette Iſle. Michelburne en tua une de la longueur d'un lievre, & de la taille d'un écureuil. Seulement il lui pend de chaque côté une ſorte de peau, qu'elle étend en ſautant de branche en branche, & qui reſſemble véritablement à des aîles. Elle eſt d'une agilité extrême; & ſouvent pour parcourir toutes les branches d'un arbre, elle ne s'appuie que ſur ſa queue. Grand nombre d'Iſles. Iſle de Bata.

Le 29, Michelburne étant à ſe promener au long du rivage, crut découvrir un Vaiſſeau, ſous une petite Iſle qui n'eſt qu'à quatre lieues de celle de Bata. Il le prit pour ſon ſecond Bâtiment, qui ne l'avoit point encore rejoint depuis que la tempête les avoit ſéparés. Il y envoya auſſi-tôt le Capitaine Davis, qui trouva trois Barques à l'ancre; mais ſe défiant que ce fût des Portugais, il n'approcha qu'autant qu'il falloit pour les obſerver. On l'invita par des ſignes à s'approcher, en lui offrant des poules & d'autres alimens. Ses ſoupçons ne firent qu'augmenter. Il retourna vers ſon Vaiſſeau, dans le deſſein de s'armer aſſez pour ne rien craindre, & le lendemain il s'avança ſi proche des trois Barques, que jugeant de ſes intentions, elles leverent auſſi-tôt l'ancre. Il ne balança point à les pourſuivre, quoiqu'il n'eût que dix hommes dans ſa Chaloupe, & qu'enſemble elles n'en euſſent pas moins de vingt. Outre les mouſquets & les ſabres, il avoit apporté deux petites pieces de canon, dont il les ſalua ſi heureuſement, qu'au premier boulet il tua deux hommes à la derniere, & la força de s'arrêter. Elle contenoit encore ſix Portugais de Priaman, qui étoient chargés de cocos, d'huile, de nattes, & de proviſions de bouche. Ils aſſurerent Davis que Priaman n'étoit éloigné que de quatre ou cinq jours de navigation, & qu'à leur départ ils y avoient laiſſé un Vaiſſeau Anglois. Cette heureuſe nouvelle fut récompenſée par les bons traitemens du Vainqueur, qui ſe contenta de leur prendre leurs poules & leurs autres proviſions fraîches. Ayant rejoint auſſi-tôt Michelburne, il le preſſa de remettre à la voile le 4 d'Août. Trois jours après ils découvrirent au long des Côtes les deux autres Barques que la crainte avoit fait retourner vers Priaman. Ils les preſſerent ſi vivement qu'ils les forcerent de ſe faire échouer volontairement ſur le rivage, d'où tous les Portugais gagnerent Rencontre de trois Barques Portugaiſes. Les Anglois en arrêtent une. Ils joignent auſſi les deux autres.

MICHELBURNE. 1605.

les montagnes. Davis, envoyé avec la Chaloupe, n'y ayant trouvé que des cocos, de l'huile, & des nattes, dédaigna un butin ſi vil, & n'en prit qu'une petite quantité.

Le 9, Davis ayant continué de ranger le rivage dans la Chaloupe, apperçut huit Pares, près d'une Ville nommée *Tico;* & dans l'eſperance d'y trouver le Vaiſſeau qu'il cherchoit, il ne balança point à s'en approcher. C'étoient des Indiens, qui lui confirmerent du moins que le Vaiſſeau Anglois étoit à Priaman, & que cette Ville n'étoit plus éloignée que de ſix lieues.

Les Anglois retrouvent leur Vaiſſeau.

Il ſe hâta de porter cette agréable certitude à l'Amiral. On mit toutes les voiles au vent, pour arriver au Port de Priaman avant la nuit. Mais à peine eut-on fait une lieue, qu'on donna contre un banc de ſable, ſous un rocher qu'on auroit pris à ſa couleur pour du corail blanc. Le chagrin des Anglois fut égal à leur impatience. Cependant à force de travail & de ſoins, ils ſe dégagerent aſſez tôt pour entrer le même jour dans la Rade de Priaman, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut le *Whelp*, qui leur avoit cauſé tant d'inquiétude. Dans le mouvement de leur joie, ils le ſaluerent de toute leur artillerie. Le Capitaine vint dans ſon Eſquif au-devant de l'Amiral, & lui raconta toutes les diſgraces qu'il avoit eſſuyées depuis leur ſéparation. Il avoit rencontré un Vaiſſeau Portugais de quarante pieces de canon, qui lui avoit donné la chaſſe pendant deux jours, & dont il avoit eſſuyé pluſieurs volées qui l'avoient mis dans un extrême danger. Michelburne jetta l'ancre à la vûe de Priaman, ſur un excellent fond. Cette Ville eſt ſituée à quarante minutes de latitude du Sud.

L'Amiral arrive à Priaman.

Après avoir fait demander au Gouverneur la permiſſion d'acheter du poivre, & de prendre des rafraîchiſſemens dans ſon Pays, il lui envoya un préſent conſidérable, dans l'intention de le voir lui-même, & de régler avec lui quelques articles qu'il jugeoit néceſſaires pour la ſûreté des Anglois. Mais quoique ſon préſent & ſes Députés fuſſent bien reçus, il ne put obtenir la conférence qu'il faiſoit demander. Le Gouverneur répondit à cette propoſition, que la guerre, où le Royaume d'Achin étoit malheureuſement engagé, l'obligeoit de s'obſerver beaucoup. Le Roi d'Achin, qui avoit alors deux fils, s'étoit déterminé à faire entre eux pendant ſa vie, le partage de ſa ſucceſſion. Il avoit donné le Royaume de *Pedir* au ſecond, en réſervant celui d'Achin pour l'aîné. Mais celui-ci choqué, de voir entrer tout d'un coup ſon cadet en poſſeſſion d'une Couronne, tandis qu'il étoit condamné à demeurer dans la dépendance de ſon pere pour attendre ſon héritage, s'étoit fait un parti conſidérable entre les Grands; & ſous prétexte que l'âge ne permettoit plus au Roi de gouverner, il s'étoit ſaiſi de ſa perſonne, & l'avoit teſſerré dans une étroite priſon. Enſuite, déclarant la guerre à ſon frere, il avoit prétendu que le Royaume de Pedir étoit une partie de ſes Etats, qui ne pouvoit être démembrée, ou du moins que ſon frere ne devoit poſſeder qu'à titre de Vaſſal & de Tributaire. Les Anglois jugerent, ſur ce récit, qu'ils n'avoient rien à ſe promettre dans un lieu ſi peu tranquille; & le 21, ils partirent pour Bantam.

Guerre entre les deux Princes d'Achin.

Indiens pris ſur mer, & leur confeſſion.

Le même jour, ils rencontrerent deux Pares, dont les hommes ſauterent auſſi-tôt dans l'eau. Michelburne, ſurpris de voir cette facilité à s'effrayer

Digitized by Google

dans les Indiens, qui devoient être accoutumés à la vûe des Nations de l'Europe, donna ordre à ſes gens de viſiter leurs Barques. Quelques Anglois s'avancerent dans la Chaloupe avec trop peu de précaution. Il étoit reſté derriere les voiles pluſieurs Indiens, qui bleſſerent dangereuſement ceux qui ſe préſenterent les premiers, & qui ſe jettant à la nage éviterent le châtiment auquel ils devoient s'attendre. Cependant Davis, qui avoit été lui-même atteint d'une fléche au bras, preſſa les Rameurs de les ſuivre. On en prit deux, malgré l'adreſſe avec laquelle ils ſe déroboient en plongeant; & Davis, qui avoit eu l'occaſion, dans ſes voyages précédens, d'apprendre quelques mots de leur Langue, n'attendit pas l'Interpréte pour les interroger. Ils ne lui déguiſerent point qu'ils étoient en mer pour enlever ſans diſtinction tout ce qui leur paroiſſoit plus foible qu'eux, & qu'ils vivoient de cette piraterie. Davis n'étant point encore ſatisfait de cette réponſe, parce qu'ils avoient commencé à fuir avant qu'ils fuſſent attaqués par les Anglois, les conduiſit à la flotte, & leur fit faire d'autres queſtions par l'Interpréte. Les menaces dont elles furent accompagnées, leur arracherent une confeſſion fort étrange. Ils avouerent que dans une des petites Iſles qui ſont en grand nombre aux environs de celle de Sumatra, ils avoient les débris d'un Vaiſſeau Européen qui avoit fait naufrage ſur leurs Côtes, & qu'en ayant ſauvé pluſieurs hommes & quelques femmes, ils les retenoient depuis long-tems parmi eux. Michelburne fut le plus ardent à approfondir ce récit. Il crut qu'indépendemment de la guerre ou du commerce, il n'y avoit point de Nation de l'Europe, qu'il ne fût obligé de ſecourir dans une ſi triſte ſituation. Quatre hommes, qu'il fit entrer dans un Pare avec deux Indiens, ſervirent de guides à la flotte; & remontant au-deſſus de Priaman, il arriva le ſoir, au travers de pluſieurs autres Iſles, à celle d'où les Indiens étoient partis. Entre pluſieurs Habitans qui ſe préſenterent ſur le rivage, il parut deux hommes vêtus à l'Européenne, que les Anglois reconnurent aiſément pour des Portugais. Ce fut une raiſon de balancer s'il leur offriroit du ſecours; mais le motif qui avoit déterminé Michelburne, eut la force de ſoutenir ſa générosité. Il fit jetter l'ancre à cinquante pas du rivage, & Davis fut envoyé dans la Chaloupe pour recevoir des informations.

Il revint bien-tôt à bord avec les deux Européens qu'on avoit reconnus. C'étoient des Portugais, qui n'ignorant point les juſtes plaintes que les Anglois avoient à faire de leur Nation, ſupplierent d'abord l'Amiral de conſidérer moins leur Pays que leur qualité d'hommes, & de ſe laiſſer toucher à la pitié de leurs infortunes. Ils lui raconterent qu'étant partis de Ternate pour Calecut, leur Capitaine s'étoit obſtiné à vouloir relâcher au Port d'Achin, par la ſeule curioſité d'aborder dans un lieu qu'il n'avoit jamais vû; & qu'en traverſant les petites Iſles qui bordent la Côté Méridionale de Sumatra, il n'avoit pû ſe garantir de la force des courans, qui l'avoient fait briſer contre celle de *Fiurma*; que de trente-deux hommes, dont l'Equipage étoit compoſé, il ne s'en étoit ſalvé que ſept, avec trois femmes, dont l'une étoit Maria *Pratencos*, jeune veuve du Gouverneur Portugais de *Brançor*: que les Habitans de l'Iſle ne leur avoient pas refuſé les ſecours néceſſaires à la vie; mais que les trois femmes avoient payé l'hoſpitalité fort cher: que le Gouverneur de l'Iſle, Chef d'une troupe de Pirates, ſous la Protection du

Michelburne. An. 1605.

Pluſieurs Portugais arrêtés par les Indiens.

Ils implorent le ſecours des Anglois.

MICHELBURNE. 1605.

Roi de Pedir, avoit forcé la jeune Veuve de devenir ſa femme, & que deux de ſes Officiers avoient fait la même violence aux deux autres Portugaiſes : que depuis plus de cinq mois, ils languiſſoient tous dans le plus triſte eſclavage, cherchant ſans ceſſe le moyen de gagner l'Iſle de Sumatra, pour ſe refugier dans les Etats du Roi d'Achin : qu'à ſi peu de diſtance, ils n'auroient pas deſeſperé du paſſage, s'ils n'avoient pas été retenus par un ſentiment de compaſſion pour les trois femmes, qui les conjuroient tous les jours de ne pas les abandonner à leur miſérable ſort ; que le Gouverneur Indien, brûlant d'une vive paſſion pour la ſienne, ne la perdoit pas un moment de vûe ; qu'ils avoient formé pluſieurs fois le deſſein de le tuer, ſans en avoir encore trouvé l'occaſion ; que l'Iſle contenoit environ quatre-vingt Indiens, dont la moitié ne le quittoit jamais ; tandis que le reſte écumoit la mer, ou pilloit les Côtes voiſines, & faiſoit peu de quartier aux Sujets du Roi d'Achin : que ſi la pitié touchoit les Anglois en faveur des trois Dames, il ne doutoit pas qu'au ſeul bruit des armes à feu, les Pirates n'acceptaſſent toutes ſortes de compoſitions ; que pour lui & ſes Compagnons, l'Amiral pouvoit diſpoſer de leur vie ; mais que s'il étoit aſſez généreux pour oublier qu'ils étoient Portugais, & les délivrer d'une ſi malheureuſe ſituation, il ne devoit pas douter qu'ils n'employaſſent volontairement tout leur ſang à ſon ſervice.

Triſte ſituation de ces trois Dames Portugaiſes.

Elles ſont délivrées par les Anglois.

Michelburne fut ſi touché de ce diſcours, qu'oubliant en effet pour qui ſon cœur étoit attendri, il ſe diſpoſa ſur le champ à faire ſa deſcente. Cent douze hommes qu'il avoit ſur ſes deux Vaiſſeaux, ne lui laiſſoient rien à craindre dans ſon entrepriſe ; mais il falloit aſſurer le ſort des trois femmes & de tous les Portugais, contre les précautions qu'on pouvoit avoir déja priſes pour les éloigner. Auſſi-tôt que l'obſcurité fut venue, cinquante Anglois bien armés deſcendirent ſous la conduite de Davis ; & ſuivant les inſtructions des deux Portugais, ils s'avancerent juſqu'à la maiſon du Gouverneur, qui n'étoit bâtie que de cannes, à la mode du Pays. Tous les Indiens s'y étoient raſſemblés, & leurs mouvemens ſembloient marquer quelque réſolution de ſe défendre. Davis ayant placé ſes gens ſur deux lignes, leur donna ordre de ſe tenir prêts à tirer, mais ſucceſſivement ; de ſorte qu'il n'y en eût jamais qu'une partie dont les armes ſe trouvaſſent vuides. Enſuite renvoyant les deux Portugais aux Indiens, pour s'aſſurer de leur ſituation, il prit le parti d'attendre le jour, qui étoit déja prêt à paroître. Un des deux Portugais revint bientôt avec deux autres de ſes Compagnons. Ils rapporterent que ſans pénétrer l'intention des Anglois & par le ſimple mouvement de ſa défiance, le Gouverneur ſe diſpoſoit à paſſer dans une Iſle voiſine, avec les femmes Indiennes & Portugaiſes ; mais que ne pouvant gagner leurs Pares avant le jour, il ſeroit aiſé de les couper en chemin. Davis ne vit aucun riſque à ſuivre le conſeil des Portugais, après avoir fait réflexion qu'ils étoient les plus intéreſſés au ſuccès de ſon entrepriſe. Il ſe laiſſa conduire ſur le paſſage du Gouverneur. Bientôt il le vit paroître avec un grand nombre de femmes ; & ſe montrant à lui de fort près, il jetta tant de frayeur dans toute la troupe, que le Gouverneur fut le premier à fuir avec toutes ſes femmes & ſes Indiens. Il ne reſta que les trois Portugaiſes, accompagnées de deux hommes de la même Nation. Davis, pour augmenter l'effroi

Conduite de Davis pour aſſurer ſon entrepriſe.

Il délivre les Portugais.

des Fuyards, fit tirer quelques coups de fuſils ſans aucun deſſein de leur nuire. Il amena ainſi fort tranquillement les trois femmes à bord; tandis que deux autres Portugais, qui avoient feint de demeurer avec le gros des Indiens, pour favoriſer l'évaſion du Gouverneur, ſe rendirent auſſi à la mer par un autre chemin. MICHELBURNE. 1605.

Michelburne, après avoir conſolé les trois femmes par ſes politeſſes, leur offrit de les débarquer à Priaman, où elles pouvoient ſe promettre de trouver quelques Portugais; ou de les conduire juſqu'à Bantam. Elles choiſirent le dernier de ces deux partis, comme le plus ſûr; quoique ſuivant les apparences elles n'euſſent rien à redouter dans le Port de Priaman, qui étoit une Ville réguliere & dévouée au Roi d'Achin.

Le 2 de Septembre, la flotte rencontra un petit Vaiſſeau Guzarate, d'environ quatre-vingt tonneaux. Elle s'en ſaiſit ſans réſiſtance, & le butin, quoique mediocre, fut utile aux trois Portugaiſes, parce que la plus grande partie conſiſtoit en étoffes des Indes, dont Michelburne leur offrit généreuſement les plus belles pieces pour ſe faire des robbes. Il mouilla le même jour à quatre degrés de latitude du Sud, dans la Rade de *Sillibar*, où le grand nombre de Pates qu'il y vit ſans ceſſe arriver, lui cauſa de l'étonnement. Les Indiens y étoient attirés par l'abondance des proviſions; eau fraîche, bois, riz, chair de buffle & de chevre, poules, racines & poiſſon de toutes ſortes d'eſpeces. Les Habitans prennent en échange des toiles & des étoffes, qu'ils préferent beaucoup à l'argent; mais ils paſſent pour les plus grands voleurs de cette Côte, & les Etrangers ont beſoin d'une vigilance continuelle pour s'en défendre. La facilité que les Anglois tirerent de leur priſe pour ſe procurer des rafraîchiſſemens qui ne leur coûtoient rien, les fit demeurer à l'ancre juſqu'au 28. Ayant remis à la voile, ils arriverent deux jours après à trois lieues de Bantam, d'où ils envoyerent la Chaloupe au Port de cette Ville. Ils s'attendoient d'y trouver encore la flotte de Middleton; mais elle étoit partie depuis trois ſemaines.

Priſe d'un Vaiſſeau Guzarate.

Rade de Sillibar.

Michelburne arrive à Bantam.

Les Facteurs du Comptoir s'empreſſerent de venir au-devant de leurs Compatriotes. Ils leur apprirent que depuis le départ de Middleton, les Hollandois n'avoient pas ceſſé de leur rendre toutes ſortes de mauvais offices, en les repréſentant au jeune Roi de Bantam comme des Pirates & des Sceletats, qui ne cherchoient que l'occaſion de nuire par l'artifice ou par la violence. Ils avoient encore ſept Vaiſſeaux dans la Rade, dont l'un étoit de ſept ou huit cens tonneaux; mais la plûpart des autres étoient fort inférieurs. Michelburne échauffé par ce récit, & comptant ſur la bonté de ſon artillerie, réſolut de les traiter ſans ménagement. Il envoya un de ſes gens à leur Amiral pour lui faire des plaintes au nom de la Nation Angloiſe, & lui déclarer que ſi dans le deſſein où il étoit d'aller jetter l'ancre à ſes côtés, il s'appercevoit que les Hollandois en vouluſſent uſer mal avec lui, il le couleroit à fond. L'Amiral ne fit aucune réponſe à ce bruſque compliment; ce qui n'empêcha point les Anglois d'entrer dans la Rade, & de mouiller à la portée du canon. Pendant plus d'un mois qu'ils y demeurerent, ils trouverent tant de retenue & de modération dans les Hollandois, qu'à peine en virent-ils deſcendre un ſur le rivage.

Il traite les Hollandois ſans ménagement.

Après avoir chargé quelques marchandiſes qui convenoient à ſes projets de

MICHELBURNE. 1605.

commerce, Michelburne quitta Bantam pour ſe rendre à Patane. Entre Malaca & Podra Branca, il rencontra deux Pares, à qui la crainte fit gagner auſſitôt le rivage. Les ayant invirés inutilement à s'approcher, il mit dix-huit hommes dans ſa Chaloupe, avec ordre de les ſuivre juſqu'à terre, & de leur demander en payant, un Pilote, qui fût capable de le conduire à *Pulo Timacu*. Mais les Indiens, qui étoient en grand nombre dans les Pares, voyant les deux Vaiſſeaux ſur leurs ancres à plus d'un mille, rejetterent fiérement toutes ſortes de propoſitions. Davis prit auſſi-tôt le parti de les attaquer; & dans l'eſpace d'une demie-heure, il en força un de ſe rendre. Un autre prit la fuite. Le troiſiéme fit une longue défenſe, & ne ſe rendit que le lendemain à la pointe du jour. C'étoit le plus riche. Il étoit chargé de *benjoin*, de *ſtorax*, de poivre, & de porcelaine de la Chine. Michelburne déſeſperé, pendant le combat, de ne pouvoir s'approcher avec ſes Vaiſſeaux, envoya tout ce qu'il put mettre de gens ſur les Eſquifs. Sans ce ſecours, l'action auroit duré plus long-tems. Il n'y perdit néanmoins que deux hommes; & lorſqu'il eut appris que les Indiens étoient des Javans, il leur reſtitua toutes leurs marchandiſes, en ſe contenant de prendre parmi eux deux Pilotes. Ils venoient de *Palimbam*, pour ſe rendre à *Griſy*, Ville maritime de Java au Nord-Eſt.

Il part de Bantam, & ſe ſaiſit de trois Pares.

Le 26, les Anglois découvrirent, au Nord-Oueſt, certaines Iſles, dont leurs nouveaux Pilotes ne purent leur apprendre le nom; & le vent ſe trouva ſi contraire à leur courſe, que ſans les connoître mieux, ils ſe virent forcés d'y relâcher. Cependant à meſure qu'ils s'en approchoient, la perſpective leur en parut ſi triſte, qu'ayant jetté l'ancre à la diſtance d'un mille, du côté du Sud, ils envoyerent une Chaloupe pour reconnoître les Côtes. Elle trouva que ce qu'ils avoient pris pour des Iſles, étoit un reſte de quelque terre abimée dont on ne voyoit plus, dans quelques endroits, que le ſommet des arbres, & dans d'autres lieux, des collines nues & déſertes. Il ne s'y préſenta d'ailleurs aucune ſorte d'animaux. Cependant comme le vent ne devenoit pas plus favorable, les deux Vaiſſeaux s'approcherent du côté qui leur parut le plus élevé. On y jetta l'ancre ſur un fort bon fond; & la curioſité, plutôt que le beſoin, porta Michelburne à deſcendre. Il trouva ſur la Côte une ſource d'eau très-pure, avec diverſes traces, qui lui firent juger que ce lieu n'avoir pas toujours été déſert. Mais il admira beaucoup que dans l'eſpace de plus de deux lieues, qu'il prit plaiſir à parcourir, il ne parût point un oiſeau, ni le moindre animal. Il ouvrit la terre dans pluſieurs endroits, ſans y trouver non plus aucun inſecte. Le mauvais tems l'obligea néanmoins de paſſer ſept ou huit jours dans ce triſte lieu. Dans cette ſaiſon, les vents ne ceſſent point, ſur cette Mer, d'être Nord, Nord-Oueſt, ou Nord-Eſt.

Iſles abîmées.

Vents qui regnent dans cette Saiſon.

On leva l'ancre le 2 de Décembre, en s'efforçant avec beaucoup de difficulté, de porter conſtamment vers Patane. Le 12, en paſſant près de *Pulo Laor*, le Whelp découvrit trois Bâtimens, dont il ne put reconnoître la grandeur. Il détacha ſa Chaloupe pour les obſerver; mais dans l'impétuoſité des courans & du vent, elle fut bientôt perdue de vûe; & toute la nuit ſe paſſa dans l'inquiétude de ſon ſort. Cependant elle étoit montée de quinze hommes réſolus, qui s'étant approchés d'un des trois Bâtimens, avoient eu le bonheur de s'en rendre maîtres, quoiqu'il fût d'environ cent tonneaux, &

Hardieſſe de quinze Anglois.

Digitized by Google

qu'il eût dix-huit hommes à bord. Ils reparurent le lendemain avec leur proie. C'étoit un Jonc de *Panhang*, chargé de riz & de poivre, qui faiſoit voile à Bantam. Michelburne ne jugea pas que ce butin fut digne de lui. Il n'en prit que deux petites pieces de fonte, dont il paya même la valeur aux Indiens; & tirant peu d'utilité des Pilotes qu'il avoit enlevés aux Javans, il en demanda un, pour prix de ſa généroſité, au Capitaine du Jonc, en lui donnant les deux autres comme en échange. MICHELBURNE. 1605.

Le 13, en voulant s'approcher de *Pulo Timacu*, Iſle voiſine de Panhang, on eut beaucoup à combattre les vents & les courans. La mer, depuis le commencement de Novembre juſqu'au commencement d'Avril, ſe porte continuellement vers le Sud; & depuis Avril, juſqu'au mois de Novembre, elle retourne au contraire vers le Nord. De même, le vent pendant les cinq premiers mois, eſt ordinairement Nord, comme il eſt Sud pendant les ſept autres. Tous les Vaiſſeaux de la *Chine*, de *Patane*, de *Jor*, de *Panhang*, & d'autres lieux au Nord, prennent la Mouſſon du Nord pour venir à *Bantam*, ou à *Palimbam*, & celle du Sud pour leur retour. On eſt ſûr en ſuivant ces obſervations, d'avoir toujours les vents & les marées favorables; au lieu que les Anglois, à qui ces lumieres manquoient encore, trouvoient tant d'obſtacles à vaincre, qu'en trois ſemaines de navigation, ils n'avançoient pas plus d'une lieue. Obſervation ſur les vents & les courans.

Panhang eſt un Pays extrémement fertile, & diſtingué par la politeſſe de ſes Habitans. Il eſt ſitué entre Jor & Patane, s'étendant au long de la Côte juſqu'au Cap Tingeren. Ce Cap s'avance beaucoup. C'eſt la premiere terre qui ſe préſente aux Caraques de Macao, aux Joncs de la Chine & aux Pares de Kamboya, dans leur route pour *Maluca*, *Java*, *Sumatra*, *Jambo*, *Jor*, *Palimbam*, & les autres lieux de commerce vers le Midi. Panhang, Pays fertile.

En s'approchant de Patane, la flotte Angloiſe rencontra un Jonc chargé de Pirates Japonois, qui avoient exercé leurs brigandages ſur les Côtes de la Chine & de Kamboya. Ayant perdu leur Pilote, ils s'étoient trouvés dans un ſi grand embarras pour ſe conduire, qu'ils avoient été jettés ſur les bancs de la grande Iſle de *Borneo*. Mais la haine qu'on porte à leur Nation dans toutes ces Contrées de l'Inde, ne leur avoit pas permis d'aborder dans l'Iſle. Ils s'étoient ſauvés dans leur Chaloupe, après avoir perdu leur Vaiſſeau; ils avoient trouvé un Jonc de Patane chargé de riz, dont ils avoient maſſacré l'Equipage; & l'ayant équipé de leurs débris, ils ſe propoſoient de retourner au Japon, lorſqu'ils tomberent entre les mains des Anglois. Ils étoient au nombre de quatre-vingt-dix, & beaucoup trop pour un Batiment qui pouvoit à peine les contenir. La plûpart étoient habillés trop galamment pour des Matelots. Quoiqu'ils euſſent un Chef, qui étoit chargé de l'autorité, ils paroiſſoient tous égaux; ce qui fit encore juger aux Anglois que ce n'étoient pas des gens d'une condition vile. Ils n'avoient pour cargaiſon qu'une groſſe proviſion de riz, mais fort corrompue par l'humidité, parce que leur Jonc faiſoit eau de toutes parts. Pirates Japonois pris par les Anglois.

Les Anglois ayant jetté l'ancre avec leur priſe, ſous une petite Iſle proche de Patane, y paſſerent deux jours, pendant leſquels ils traiterent fort civilement leurs Priſonniers. Ils eſperoient tirer d'eux la connoiſſance de divers lieux, & du paſſage de certains Vaiſſeaux de la Chine, pour re- Réſolution déſeſpe ce des Corſaires Japonois.

Digitized by Google

MICHELBURNE. 1605.

gler là-deſſus leur propre voyage. Mais ces hardis Avanturiers ne voyant aucune apparence de pouvoir retourner au Japon dans un auſſi mauvais Bâtiment que celui qu'ils avoient, prirent entr'eux la réſolution de hazarder leur vie pour ſe ſaiſir du meilleur des deux Vaiſſeaux Anglois. Quoiqu'il n'y en eût que cinq ou ſix à qui l'on eût laiſſé leurs armes, Michelburne conçut quelque défiance en les voyant profiter de l'honnêteté avec laquelle il avoit voulu qu'ils fuſſent traités, pour venir quelquefois ſur ſon bord au nombre de vingt-cinq ou trente. Il donna ordre à Davis de faire exactement la viſite de leur Jonc, pour s'aſſurer s'ils n'y cachoient point d'autres armes, & de leur ôter même le peu qu'on leur avoit laiſſé. Mais Davis ſe laiſſa tromper par leurs fauſſes démonſtrations d'amitié & de tranquillité. Il viſita légerement le Vaiſſeau, où il ne trouva qu'une petite quantité de ſtorax & de benjoin. Il s'en ſaiſit, & ce fut comme le ſignal auquel ils entreprirent de faire éclater leur deſſein. Ceux qui étoient ſur le Jonc y tuerent ou précipiterent dans les flots, le petit nombre d'Anglois qui étoient à le viſiter. Davis fut preſque le ſeul qui fût aſſez prompt pour ſe jetter dans la Chaloupe, mais le déſordre n'étoit pas moindre ſur le bord de l'Amiral, & lorſqu'il penſoit y rentrer pour y mettre tout le monde ſur ſes gardes, il fut percé de cinq ou ſix coups, dont il mourut preſqu'auſſi-tôt. C'étoient environ trente Japonois qui ſe trouvant dans les différentes chambres du Vaiſſeau, lorſqu'ils avoient entendu du bruit ſur leur Jonc, s'étoient jettés ſur les premieres armes qu'ils avoient apperçues, & ſembloient menacer tous les Anglois de leur perte. Cependant Michelburne s'étant trouvé heureuſement ſur les ponts avec pluſieurs de ſes gens, avoit eu la préſence d'eſprit de ſauter vers l'écoutille, où il pouvoit les empêcher facilement de paſſer. Quatre ou cinq, qui l'avoient prévenu, & qui ſe trouverent en tête ſur les ponts une multitude d'Anglois, n'eurent point d'autre reſſource que de ſe jetter à la nage; mais ce ne fut point ſans avoir maſſacré le malheureux Davis au moment qu'il rentroit. Michelburne tenoit les autres en reſpect au paſſage de l'écoutille, quoique leur impétuoſité fût ſi violente qu'ils ſaiſiſſoient d'une main le bout des piques Angloiſes, pour allonger de l'autre leurs coups d'épée. On en tua cinq ou ſix des plus furieux. Cette ſorte de combat auroit duré plus long-tems, ſi l'on ne s'étoit apperçu que dans la chambre du Capitaine, où le plus grand nombre étoit reſſerré, ils s'efforçoient de mettre le feu au Vaiſſeau. Alors aucun remède ne paroiſſant trop dangereux pour un mal extrême, Michelburne ſe ſouvint qu'il avoit ſous le demi-pont, deux petites coulevrines qu'il avoit enlevées à d'autres Indiens. Il les fit charger de morceaux de fer, de balles & de tout ce qui ſe préſenta. Au haſard de ſe perdre lui-même, il voulut qu'elles fuſſent braquées à bout portant contre les ais de ſéparation. Le fracas fut terrible. Rien ne put défendre les Japonois, non-ſeulement contre la charge des deux pieces; mais contre les éclats même du bois, qui en écraſerent une partie, & qui eſtropierent les autres de mille manieres. Leur rage ne laiſſa pas d'être ſi obſtinée, qu'ils ſe firent couper en pieces, ſans offrir de ſe rendre. Il n'y en eut qu'un, qui ſe voyant ſans bleſſure, trouva le moyen de gagner le bord du Vaiſſeau & de ſe jetter dans la mer; mais qui perdant l'eſperance d'arriver au Jonc, lorſqu'il le vit déja fort éloigné, revint à la nage, & demanda quartier. Michelburne empêcha ſes gens de le tuer. Il le fit

Le Capitaine Davis eſt tué de pluſieurs coups.

Les Japonois ſont coupés en pieces.

Obſtination barbare d'un Corſaire.

fit reprendre à bord, & lui reprochant ſa trahiſon, il lui demanda quel avoit été ſon deſſein : » de vous couper la gorge à tous, répondit-il fièrement, & » de prendre votre Vaiſſeau «. Il refuſa de répondre à toutes les autres queſtions, & la ſeule grace qu'il demanda fut d'être poignardé promptement. MICHELBURNE. 1605.

Le lendemain, après avoir un peu réparé le déſordre du Vaiſſeau, Michelburne ordonna que ce furieux Japonois fut pendu. Il ſe laiſſa pendre ſans réſiſtance; mais ſes mouvemens furent ſi futieux lorſque l'Exécuteur l'eut abandonné, qu'ayant rompu ſa corde, il tomba dans la mer, ſans qu'on pût ſçavoir s'il ſe noïa dans les flots, ou s'il eut le bonheur de ſe ſauver à la nage. Ses Compagnons avoient pris leur courſe vers une petite Iſle à l'Oueſt, où l'on ne penſa point à les pourſuivre.

1606. Deſſein de Michelburne ſur les Vaiſſeaux de la Chine.

Michelburne rencontra le jour ſuivant un petit Bâtiment de Patane, de qui il s'informa ſi les Vaiſſeaux de la Chine étoient arrivés dans ce Port. Apprenant du Capitaine qu'on les y attendoit dans peu de jours, il le prit pour lui ſervir de Pilote, dans la réſolution de ne pas s'écarter avant l'arrivée des Vaiſſeaux Chinois. Le 12 de Janvier, les Anglois découvrirent du haut des mâts, deux Vaiſſeaux qui venoient vers eux. Ils continuerent auſſi de s'avancer, & ſe trouvant à l'entrée de la nuit fort près du plus grand, ils l'attaquerent avec peu de précaution. Après un combat fort court, ils l'aborderent & s'en rendirent maîtres. L'ancre fut jettée pendant la nuit. Le lendemain Michelburne ayant viſité ſa priſe, en tira quelques balots de ſoye crue, ou travaillée; mais il prit le parti de la payer au-delà de ſa valeur, & de ne pas toucher à l'or & à l'argent. Cette modération, & le bon traitement qu'il fit aux vaincus, venoient du chagrin de ne pas trouver ſa proye conforme à ſes eſpérances, & de la crainte que le bruit de ſon entrepriſe ne lui fît manquer des Vaiſſeaux plus conſidérables. Il vouloit gagner *China-Batta*; mais les vents étant devenus plus contraires que jamais, il fut repouſſé le 22 vers deux petites Iſles à l'Oueſt, & forcé d'y relâcher. Quelques hommes vêtus à l'Européenne, qu'il apperçut ſur la rivage, lui firent envoyer ſa Chaloupe, pour les reconnoître. Il apprit bien-tôt, par l'empreſſement même de pluſieurs de ces Malheureux, qui vinrent à bord avec ſes gens, qu'ils étoient les reſtes d'un Bâtiment Portugais, parti de Macao, qui avoit fait depuis quinze jours un triſte naufrage à la vûe de cette Iſle. Le Capitaine qui ſe nommoit *Perez Diatriz*, ou *Diatriz Perez*, avoit perdu la vie dans les flots avec trente-deux de ſes gens; & le reſte, au nombre de dix-huit, s'étoit ſauvé, contre toute eſpérance, avec le ſecours de la marée qui les avoit pouſſés vers le rivage. Dans une Iſle déſerte, où ils n'avoient trouvé que de l'eau fraîche & quelques animaux ſauvages, ils étoient devenus ſi maigres par un jeûne preſque continuel, qu'à peine conſervoient-ils la figure humaine. Un jeune homme de quinze ou ſeize ans, fils du Capitaine, étoit à l'extrémité. Enfin leur miſere parut ſi exceſſive aux Anglois, qu'elle les toucha de compaſſion. Michelburne leur fit porter auſſi-tôt quelques rafraîchiſſemens, qu'il les avertit de ne pas prendre avec trop d'avidité. Ce conſeil étoit ſi néceſſaire, que pour avoir négligé de le ſuivre, deux des Portugais furent trouvés morts, le lendemain, de plénitude & d'indigeſtion.

Ils prennent un Chinois, & payent ſes marchandises.

Naufrage d'un Bâtiment Portugais.

Miſere des reſtes de l'Equipage.

Cependant Michelburne étant deſcendu dans l'Iſle avec une partie de ſes

MICHELBURNE. 1606.

gens, jugea ſur le témoignage de ſes Chaſſeurs, qu'elle ne manquoit point d'oiſeaux, ni d'autres animaux, & que les Portugais n'avoient été réduits ſi bas, que faute d'armes ou d'induſtrie. Il fit prendre tant de ſoin du jeune homme, qu'ayant rétabli ſes forces en peu de jours, il reconnut à ſa figure & ſes excellentes qualités qu'il méritoit un meilleur ſort. Le ſervice qu'il avoit reçu des Anglois le porta naturellement à s'ouvrir ſur ſon infortune. Elle étoit d'autant plus irréparable, qu'étant né à Macao d'un commerce d'amour, il ne connoiſſoit ni la famille de ſon pere, ni perſonne de qui il pût eſpérer le moindre ſecours. Cependant, non-ſeulement il avoit été élevé depuis ſa naiſſance dans la Religion & les Uſages des Portugais; mais ſon pere, qui l'avoit aimé fort tendrement, & qui l'avoit eu d'une femme du Pays, avec laquelle il avoit vécu pendant ſeize ou dix-ſept ans qu'il avoit été Facteur à Macao, l'avoit légitimé en épouſant ſa mere à l'heure de ſa mort. Il ſe nommoit François Diatriz. C'étoit en ſa faveur que ſon pere avoit pris la réſolution de quitter Macao, & de retourner en Portugal pour lui aſſurer tout ſon bien qu'il apportoit ſur le même Vaiſſeau, & pour le faire reconnoître dans le ſein de ſa famille avec la qualité de ſon fils. Son malheur étoit ſi grand qu'il ne lui reſtoit pas même de quoi prouver la vérité de ſon hiſtoire, ou du moins qu'il n'avoit que le témoignage des Portugais qui étoient échappés comme lui à la faveur de la mer, & qui l'avoient vû dans les droits de ſa naiſſance à Macao & ſur ſon Vaiſſeau.

Hiſtoire d'un jeune Portugais.

Michelburne, pénétré de tendreſſe & de pitié, lui conſeilla de ne pas remettre plus loin à tirer de tous ceux qui l'avoient connu à Macao une atteſtation de naiſſance & de fortune, qu'il ſigneroit lui-même avec ſes principaux Anglois en qualité de témoins. Enſuite il lui offrit le choix, ou de s'arrêter dans quelque Ville de l'Inde avec les Portugais, ou de le ſuivre en Europe.

Le 24, il s'éleva une ſi furieuſe tempête, que les deux Vaiſſeaux Anglois furent enlevés de deſſus leurs ancres, au milieu même de la Rade, & pouſſés ſur le rivage avec une impétuoſité qui les y fit échouer. Cependant ils en furent quittes pour quelques dommages faciles à réparer. Peu de jours après, une Flotte Hollandoiſe de cinq Vaiſſeaux, qui avoit été fort maltraitée par la même tempête, entra dans la Rade pour s'y radouber. Elle étoit commandée par l'Amiral *Wibrantz van Warwick*. Ce Général prit des manieres fort civiles avec les Anglois. Il invita les principaux à dîner; & dans un entretien plein de confiance & d'amitié, il leur apprit que le Roi de Bantam informé du deſſein qu'ils avoient d'attaquer les Vaiſſeaux Chinois, & regardant cette entrepriſe comme une inſulte pour lui, parce qu'elle devoit le priver des avantages que ces Bâtimens apportoient dans ſes Ports, paroiſſoit diſpoſé à maltraiter les Anglois. On peut ſuppoſer que Warwick faiſoit entrer auſſi dans cette crainte les intérêts de ſa Nation. Mais de quelque ſource que puſſent venir ſes conſeils, il donna aux deux Capitaines Anglois celui de renoncer à leur deſſein, & de mettre à la voile avec lui pour retourner enſemble en Europe. Michelburne crut entrevoir dans cette exhortation quelque autre vûe que celle de l'amitié; & ce ſoupçon lui fit déclarer nettement que n'ayant point encore atteint au but de ſon Voyage, il ne penſoit pas ſitôt à l'interrompre. Cependant après le départ de la Flotte Hollan-

Tempête furieuſe.

Avis que Michelburne reçoit d'un Amiral Hollandois.

doiſe, qui fut le 3 de Février, il fit des réflexions plus ſérieuſes ſur les intérêts de ſa Patrie. Elle ſe trouverent fortifiées par l'état de ſon Vaiſſeau, qui n'avoit plus que deux ancres, avec des cables auſquels on ne pouvoit prendre de confiance. Enfin il prit la réſolution, de partir, en ſe bornant au médiocre profit qu'il avoit tiré juſqu'alors de ſon Voyage. Il mit à la voile le 5 de Février; &, le 7 d'Avril, il eut la vûe du Cap de Bonne-Eſpérance, après avoir eſſuyé une furieuſe tempête. MICHELBURNE. 1606.

Le 17, il relâcha dans l'Iſle de Sainte-Hélene, où ſes gens l'auroient arrêté fort long tems, s'il n'avoit conſulté que le beſoin qu'ils avoient de rafraîchiſſement, & le goût qu'ils prirent pour un ſi beau ſéjour. Mais ne préférant rien à ſa Patrie depuis qu'il avoit manqué le but de ſon Voyage, il ſe remit en mer le 3 de Mai, il paſſa l'Equateur le 14; &, le 27 de Juin, il arriva au Port de Milford dans le Pays de Galles. Le 9 de Juillet, il jetta l'ancre à Portſmouth, après une abſence de 19 mois. Retour de Michelburne en Angleterre.

TABLE DES POSITIONS.

	Latitudes.			Longitudes.	
Iſle de Loronha. . . .	4	00	Sud.		
Iſle de l'Aſcenſion. . .	8	30			
Iſle de Diego Ruiz. . .	19	40	. . . . .	98	30
Iſles dos Banhos. . . .	6	37	. . . . .	109	00
Iſle Gracioſa.	7	30	. . . . .	110	40
Iſles près de Sumatra. . .	2	00	Nord.		
Batta China.	00	20	Sud.		
Rade de Priaman. . .	00	40			
Rade de Sillibar. . . .	4	00			
Bantam.	6	40			

CHAPITRE IV.

Voyage du Capitaine William Keeling, à Bantam & à Banda, en 1607.

APRE'S s'être ouvert l'entrée des Indes Orientales, malgré l'oppoſition des Couronnes d'Eſpagne & de Portugal, les Anglois ne devoient pas s'attendre que les obſtacles qui leur reſtoient à vaincre, & qui devoient faire avorter une partie de leurs entrepriſes, vinſſent d'une Nation de qui leurs ſervices & leurs bienfaits les mettoient en droit d'attendre de la reconnoiſſance à pluſieurs titres. Cependant on va s'appercevoir par degrés qu'ils n'eurent pas de plus dangereux Ennemis que les Hollandois. Keeling, qui a compoſé lui-même l'hiſtoire de ſon Voyage, dont il ne reſte néanmoins que l'abregé dans Purchas, confeſſe qu'avec les vûes ordinaires du Commerce, dans une entrepriſe à laquelle il étoit employé par la Compagnie, il emporta une vive curioſité d'approfondir les intentions de ces nouveaux con- KEELING. 1607. Reſſentimens des Anglois contre les Hollandois.

KEELING. 1607.

currens de l'Angleterre, & de s'oppoſer à leurs progrès; mais que ſes forces ne répondant point à ſon courage, il ne put exécuter que le premier de ſes deux deſſeins. Il partit des Dunes le premier d'Avril 1707, avec trois Vaiſſeaux, le *Dragon*, l'*Hector* & le *Conſent*, qui avoient à bord trois cens dix hommes. Il montoit le Dragon avec la qualité d'Amiral. *Hawkins* commandoit l'Hector, & *David Middleton* le Conſent. Cette Flotte commença par eſſuyer divers deſaſtres, qui firent craindre aux trois Capitaines pour le ſuccès d'un Voyage ſi peu favoriſé du Ciel. Elle paſſa la Ligne au commencement de Juin; mais en arrivant vers le 5e degré de latitude du Sud, elle fut forcée par la fureur des vents & des orages, par l'impétuoſité des courans, & par la multitude des maladies, de retourner vers le Nord, après avoir perdu de vûe le Conſent. L'Eſpérance des Pilotes étoit de gagner l'Iſle de Loronha. Ils eurent le malheur de la manquer, ſans pouvoir deviner la cauſe de leur erreur; de ſorte que perdant l'eſperance de remonter contre le vent, ils ſe crurent dans la néceſſité de reprendre vers l'Angleterre. Keeling ſe rappella d'avoir lû dans Hackluyt, qu'après une diſgrace telle que la ſienne, un Vaiſſeau Anglois avoit pris le parti de ſe rendre à *Sierra Leona*, pour s'y mettre à couvert. Il ſe fit apporter ce Livre, où il trouva d'autres exemples qui le confirmerent dans la même idée. Cependant une partie de ſes Officiers panchoient pour *Mayo*. Ces deux ſentimens furent peſés, avec d'autant plus d'attention que tout le monde reconnoiſſoit la néceſſité de renoncer à pénétrer plus loin vers le Sud. Enfin l'on ſe détermina pour l'idée de l'Amiral, & tous les Matelots en témoignerent beaucoup de joie.

Départ de Keeling avec trois Vaiſſeaux.

Diſgraces de ſa Flotte.

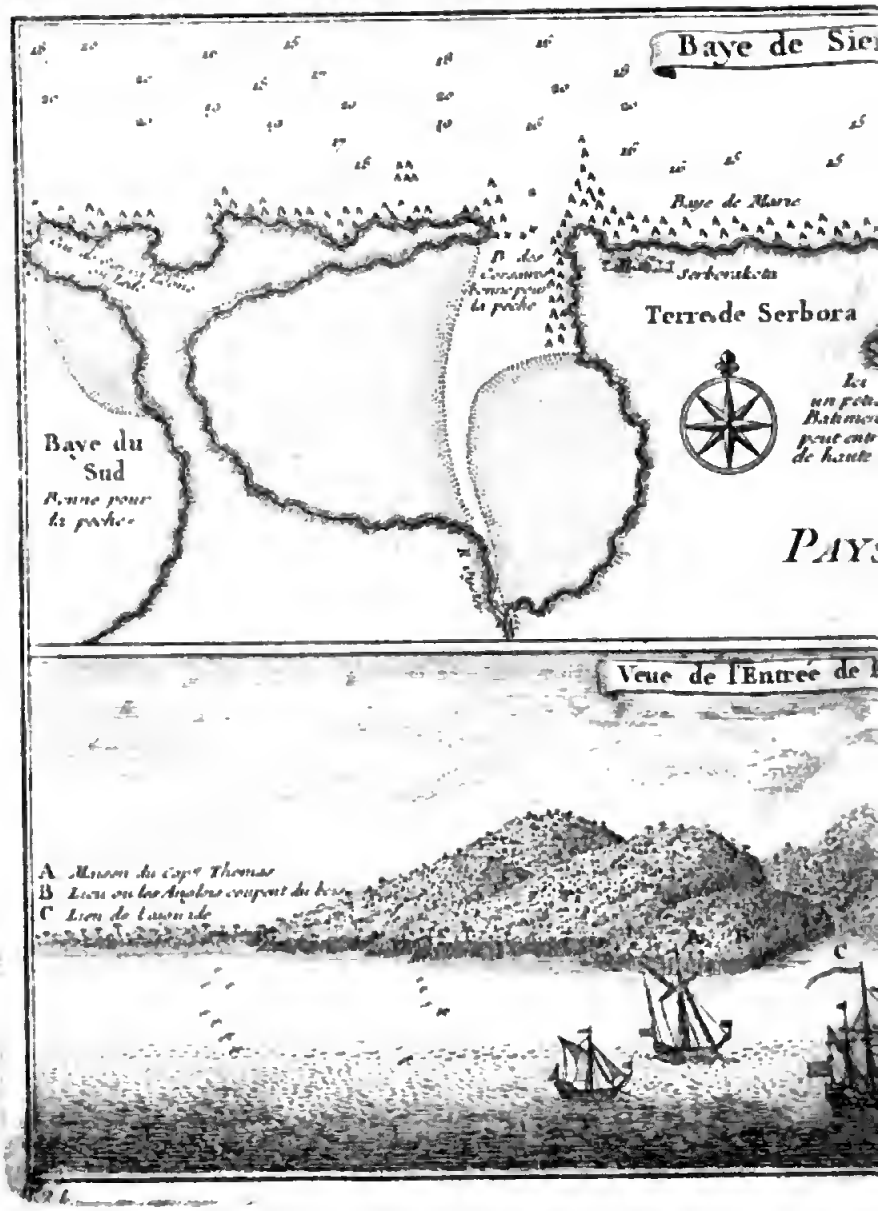
Le 4 d'Août, on apperçut le matin, ſur la ſurface de l'eau, une grande quantité de fleurs; ſigne qu'on croit preſque certain pour marquer qu'on approche de la terre; &, vers le ſoir, on trouva un fort bon fond, depuis vingt-deux juſqu'à dix-huit braſſes. Cependant on ne découvrit aucune apparence de Côte. Pluſieurs Matelots expérimentés furent envoyés dans un Eſquif à quelque diſtance de la Flotte, pour obſerver la qualité des courans. Ils trouverent qu'ils alloient contre le vent, Sud-Eſt quart d'Eſt. On porta le jour ſuivant à l'Eſt, & à l'Eſt quart de Sud, avec la ſonde à la main. Elle faiſoit trouver depuis trente & vingt juſqu'à dix braſſes; mais on paſſa le jour entier & la nuit ſuivante ſans appercevoir encore la terre. Enfin, vers neuf heures du matin, elle ſe fit voir, à la diſtance d'environ dix-huit lieues. C'étoit une ſorte de Promontoire, médiocrement élevé, & rond dans ſa forme. A midi, les obſervations firent trouver 7 degrés 56 minutes de latitude. On porta le reſte du jour à l'Eſt, tournant quelquefois un peu au Nord ou au Sud, ſuivant que la ſonde trouvoit plus ou moins de fond; car s'il étoit ſouvent de dix braſſes, preſque au même moment il diminuoit à ſept, ou même à ſix. On ſe crut fort proche des bas-fonds & des bancs de *Madeira Bomba*, ou de *Sainte-Anne*. Depuis midi juſqu'au ſoir, on fit environ quatorze lieues dans cette incertitude. A l'entrée de la nuit, on jetta l'ancre ſur vingt braſſes de fond au Sud du Promontoire, qu'on reconnut enſuite pour *Illa Verde*. Le Cap de Sierra Leona, qui n'eſt qu'une pointe aſſez baſſe, en eſt à huit lieues. Il ſe préſente Nord par Eſt; mais quoiqu'il ne puiſſe être apperçu de fort loin, les terres, qui ſont au-deſſus, s'élevent aſſez pour ſe faire reconnoître, dans un jour ſerein, à plus de quinze lieues.

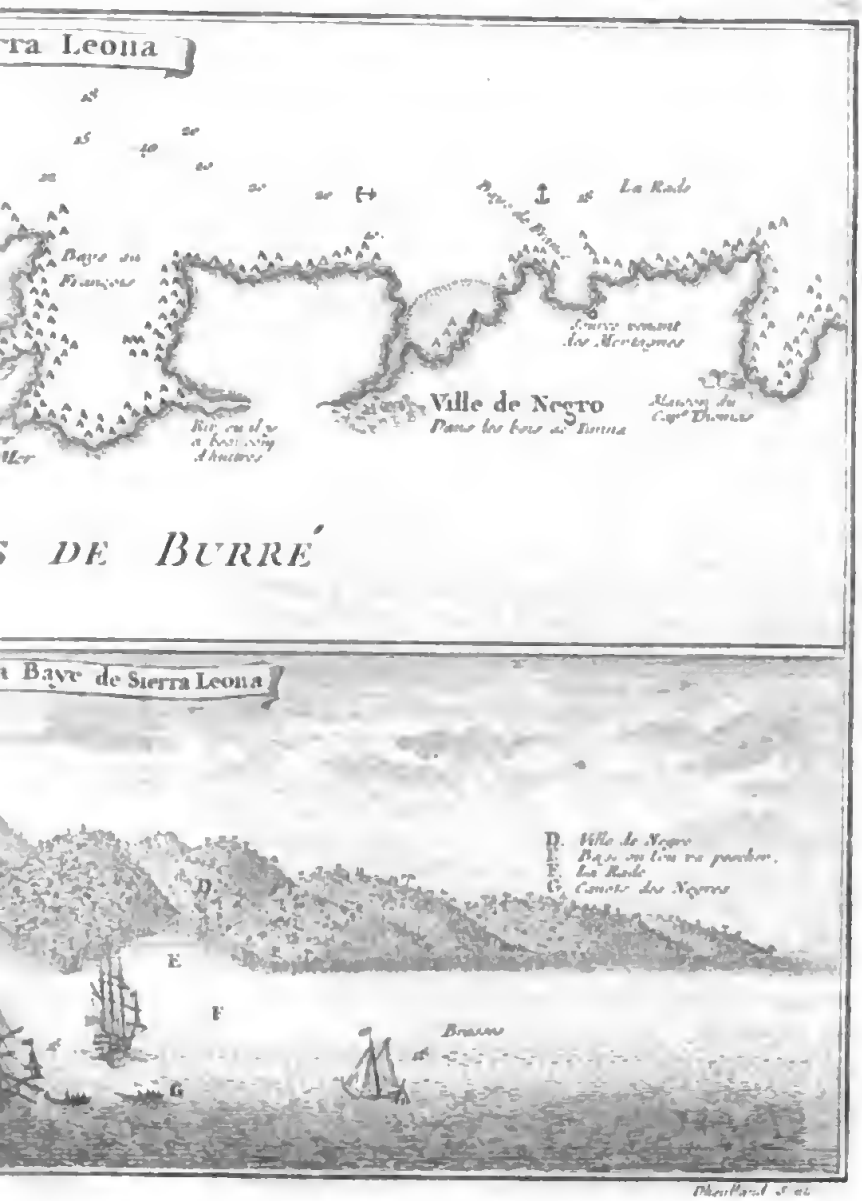
Il prend le parti de gagner Sierra Leona.

Bancs de Sainte Anne.

Situation du Cap & des lieux voiſins.

Digitized by Google


Baye de Sier
Baye de Marre
Serbenakata
Terre de Serbora
Baye du
Sud
Bonne pour
la peche
PAYS
Veue de l'Entrée de
A Mouton du Cap Thomas
B Lieu ou les Anglois coupent du bois
C Lieu de l'eau de



Dheulland Sculp.

KEELING. 1607.

Vers ſix heures du matin, on ſe remit en mouvement pour gagner la Rade. Le fond fut toujours entre ſeize & dix braſſes, juſqu'à ce qu'on fût au Nord & au Sud du lieu, c'eſt-à-dire, à un mille & demi d'un roc, qui ſe trouve à un mille du Cap, & qui n'eſt pas plus proche d'aucun autre endroit du rivage. On ne trouve là que ſept braſſes; mais l'ancrage ne ceſſe pas d'être excellent; & lorſqu'on a paſſé le roc, on retrouve vingt braſſes, dix-huit, ſeize, douze & dix juſqu'au rivage, quoiqu'au Nord, à la diſtance d'une lieue on apperçoive un banc de ſable, contre lequel la mer vient battre impétueuſement. La pointe de Sierra Leona porte Oueſt-Nord. La partie Septentrionale de la Baye porte Nord-Oueſt; & le banc de ſable, Nord-Nord-Eſt.

Dans l'après-midi, l'Amiral découvrant ſur le rivage quelques hommes qui l'appelloient par des ſignes, y envoya ſa Chaloupe avec deux otages. Elle lui amena quatre Négres, qui lui promirent toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Il eſt fort remarquable que toutes les obſervations ſur les variations de l'Eguille depuis le 2e dégré de latitude du Nord juſqu'à ce lieu, furent trouvées fauſſes; car à chaque diſtance qui ſe rapporte à quelque Méridien oriental, il faut ajoûter trente lieues; & de celles qui ont rapport à des Méridiens Oueſt, il faut retrancher le même nombre. En un mot la Flotte, en touchant à la terre, ſe trouva trente lieues plus à l'Oueſt qu'elle ne l'avoit ſuppoſé par les obſervations. L'expérience, ajoûte l'Auteur, eſt une regle ſûre; au lieu que les inſtrumens trompent ſouvent les plus habiles.

Obſervations reconnues fauſſes.

Le 7 d'Août, la Chaloupe étant retournée à terre avec deux otages & quelques petits préſens, on vit approcher dans quelques Barques du Pays pluſieurs Négres de meilleure apparence. Les otages Anglois revinrent le ſoir, & préſenterent à l'Amiral de la part du Chef des Négres un petit anneau d'or, qui fut eſtimé ſept ou huit ſchellings. Comme il étoit tard, les Négres qui étoient venus à bord ne voulurent point retourner au rivage, & ne firent pas difficulté de paſſer la nuit au milieu des Anglois, ſans aucune précaution pour leur ſûreté. Le lendemain, on employa tranquillement le jour à chercher l'eau la plus pure, entre pluſieurs ruiſſeaux qui ſe trouverent excellens & d'un accès fort aiſé. Les Négres s'empreſſerent même de prêter leur ſecours aux Matelots Anglois.

On fie commerce avec les Négres.

Le tems devint ſi beau, qu'en attendant qu'on pût ſe fier à ſa durée, l'Amiral ſe fit un amuſement de la pêche au long du rivage. Il eut le ſpectacle d'un grand nombre de femmes, que les Négres y avoient amenées pour voir la Flotte. Mais quoiqu'ils euſſent marqué peu de défiance pour eux-mêmes, leurs allarmes parurent exceſſives lorſqu'ils voyoient quelque femme s'avancer trop vers les Chaloupes. Ils les forçoient bruſquement de ſe retirer, comme s'ils euſſent appréhendé qu'elles ne ſe rendiſſent trop facilement aux ſignes des Matelots. L'Amiral leur fit diſtribuer quelques bagarelles, qu'elles reçurent avec une avidité extrême. Il reçut d'elles en échange une grande quantité de limons, qui doivent être fort communs ſur cette Côte, puiſqu'à marché réglé, on en pouvoit obtenir deux cens pour un petit couteau d'un ſol. Les jours ſuivans devinrent pluvieux juſqu'au 14; ce qui n'empêcha point que la pêche ne fût abondante. On prit dans l'eſpace d'une heure ſix mille *Cavallos*, petit poiſſon, mais d'un excellent goût. L'Amiral acheta, pour

Leurs allarmes pour leurs femmes.

KEELING. 1607.

cinq aunes de toiles, une dent d'Elephant qui peſoit ſoixante-trois livres. Le 15, Hawkins profita d'un court intervalle de beau tems pour deſcendre à terre avec un eſcorte convenable, & ſe rendre à l'habitation la plus voiſine. Quelques gens de ſa ſuite affecterent de s'approcher des femmes, ſous prétexte de ſe procurer des limons, mais en effet pour mettre à l'épreuve la jalouſie des Négres, ou peut-être pour chercher l'occaſion de ſe réjouir aux dépens des maris. L'inquiétude de ce Peuple jaloux fut ſi viſible, que le Capitaine en redoutant des marques plus funeſtes, défendit à ſes gens, ſous les plus rigoureuſes peines, de faire la moindre careſſe aux femmes. Il en retira néanmoins quelque avantage. Les Négres, pour ôter à leurs femmes tout prétexte d'écouter les Anglois, ſe hâterent d'offrir au Capitaine une groſſe proviſion de limons, qui ne lui auroit coûté que la peine de les emporter, s'il n'avoit mieux aimé leur en payer le prix en bagatelles de pluſieurs ſortes. Il en compta juſqu'à trois mille. Ses obſervations dans ce petit Voyage ne lui firent pas découvrir plus de quatre ou cinq arpens ſemés de riz. La ſurface de la terre eſt généralement ſi pierreuſe, qu'à peine peut-elle être ouverte avec le fer. Cependant on voit dans l'éloignement une grande abondance de Palmiers, qu'on croiroit plantés en allées réguliéres, tant la perſpective en eſt agréable, & qui font juger que le terrain eſt plus doux à quelque diſtance du rivage.

Hawkins viſite l'habitation voiſine.

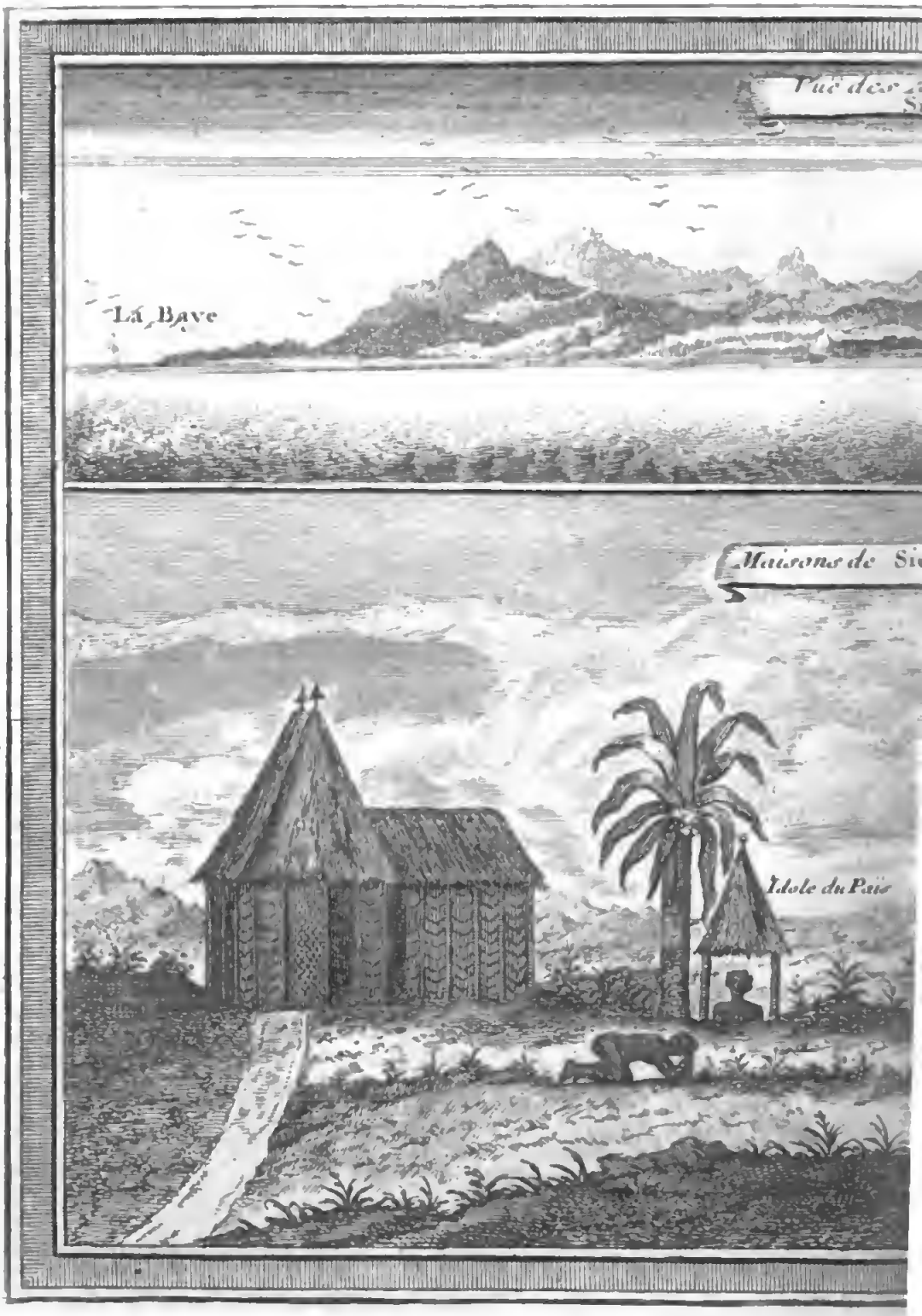
Qualités du Pays.

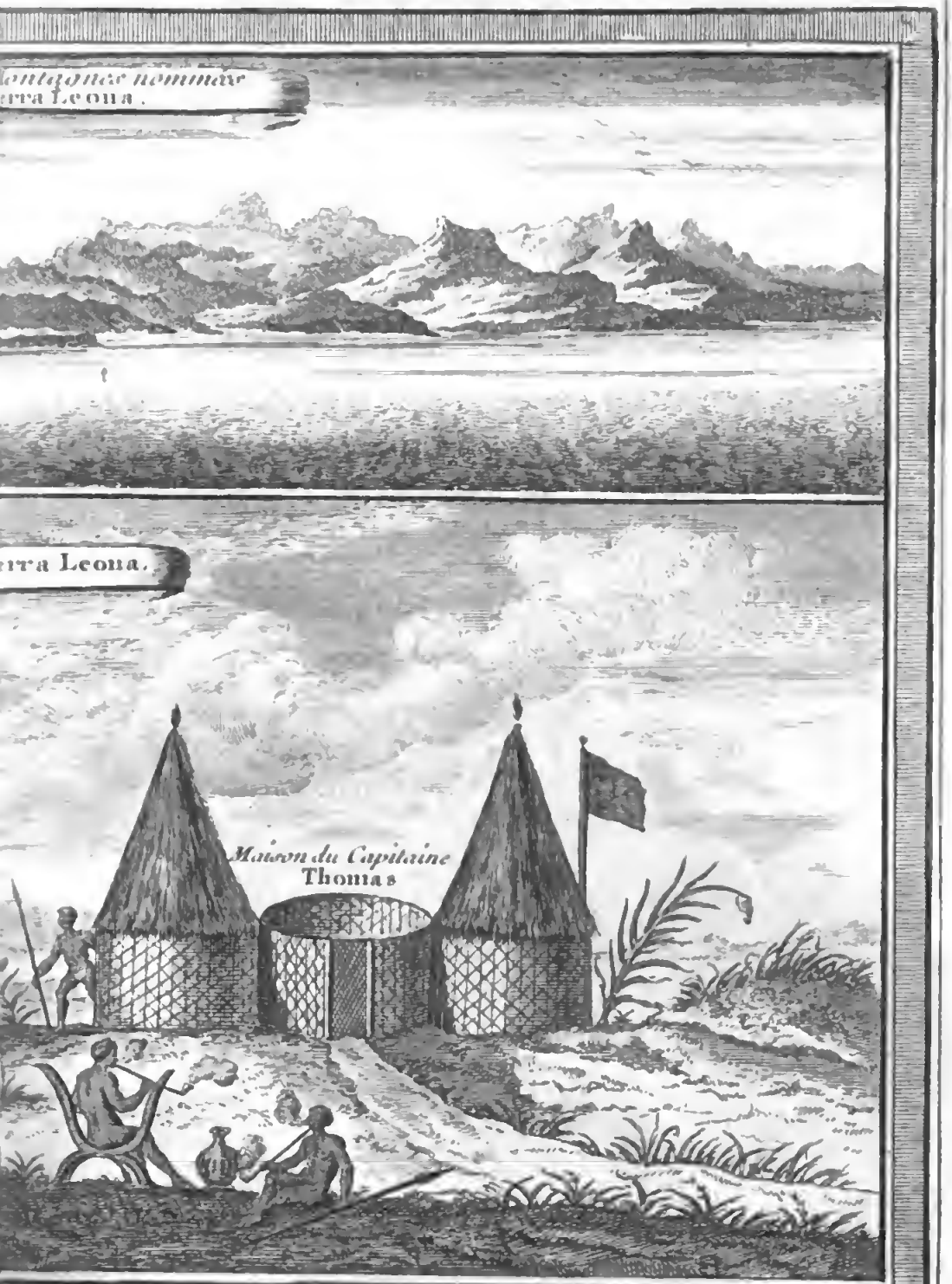
Il ſe trouvoit tant de limons ſur les deux Vaiſſeaux, que l'Amiral donna le 16, à tous ſes Matelots, une Fête, où le *Pounch* (a) fut diſtribué avec profuſion. Comme cette partie de joye ſe faiſoit ſur le rivage, les Négres jugeant que la chaleur de la débauche pouvoit expoſer leurs femmes à quelque inſulte, les tinrent fort reſſerrées, & s'aſſemblerent même avec leurs armes à quelque diſtance de leur Habitation. Mais le bon ordre que l'Amiral entretint parmi ſes gens rendit cette précaution inutile.

Obſervations de Jean Rogers ſur les Négres de Sierra Leona.

Un des otages qu'il avoit envoyés d'abord aux Négres, & qui ſe nommoit *Jean Rogers*, s'étoit déterminé volontairement à profiter de l'occaſion pour pénétrer dans le Pays. Il revint en bonne ſanté, le 20, chargé de divers préſens qu'il avoit reçus des Sauvages, & fort ſatisfait de la douceur de leur caractere. Entre pluſieurs curioſités, il apportoit à l'Amiral une piéce d'or, en forme de croiſſant, de la valeur à peu près d'un ducat. Il raconta qu'ayant été juſqu'à la principale Habitation, qui étoit à huit ou neuf lieues de la mer, il y avoit vû le Chef de la Nation. C'étoit un Souverain ſans Cour & ſans faſte, qui n'étoit diſtingué de ſes Sujets que par la ſupériorité du rang. Sa Ville paroiſſoit contenir environ ſix cens maiſons. Le Pays ne manquoit pas de culture; & contre l'uſage ordinaire des Négres, les champs étoient entourés d'une ſorte de haye. C'étoient les femmes qui prenoient ſoin d'y planter des racines & d'y ſemer du riz. Ce travail preſque continuel, joint à la chaleur extrême du climat, les rendoit ſi dégoûtantes, qu'il falloit être Matelot pour les trouver aimables, & Négre pour en être jaloux. Rogers ne s'apperçut point qu'elles fiſſent d'autre uſage de leur induſtrie que pour la préparation des alimens. Elles n'ont aucun art propre à leur ſexe, ni aucun exercice qui puiſſe les occuper. Les hommes vont à la chaſſe des Elephans,

(a) Liqueur Angloiſe, compoſée de ſucre, d'eau-de-vie & de limons.


La Baye
Idole du Pais


ontagnes nommée
erra Leona.
erra Leona.
Maison du Capitaine
Thomas

& laiſſent en paix les autres animaux, quoique le nombre en ſoit fort grand dans leurs montagnes. Ne mangeant point de chair, à la réſerve de quelques Poules qu'ils nourriſſent dans leurs maiſons & dans leurs jardins, ils ne tuent les bêtes ſauvages qu'autant qu'ils ont beſoin de peaux pour revêtir leurs cabanes dans certaines ſaiſons, & pour ſe couvrir le corps vers la ceinture. Ceux qui habitent le rivage joignent à leurs racines l'uſage du poiſſon; mais leur adreſſe eſt ſi bornée pour le prendre, que ce mets ne leur eſt pas fort ordinaire. Rogers ne put découvrir s'ils avoient quelques traces de Religion; car en leur voyant lever ſouvent les yeux vers le Soleil, il eſt difficile de juger ſi c'eſt pour lui rendre un culte, ou pour en tirer les pronoſtics ordinaires du tems. L'or n'eſt pas aſſez commun parmi eux pour faire ſuppoſer qu'ils en connoiſſent des mines, ou que leurs rivieres en charient beaucoup. Cependant la petite piéce que Rogers avoit rapportée, & qu'il avoit obtenue de leur Chef pour un couteau, fit regretter à l'Amiral de n'avoir point d'Interpréte qui pût lui procurer plus de lumieres. KEELING. 1607.

Le 7 de Septembre, huit Chaſſeurs Anglois entreprirent de tuer quelques éléphans. Ils en virent pluſieurs, dont ils ne purent s'approcher. Ce ne fut que vers le ſoir qu'ils en ſurprirent deux à la portée du fuſil. Ils convinrent de tirer tous ſur le plus proche; & tous ſe flatterent de l'avoir bleſſé. Mais la nuit, qui commençoit à devenir obſcure, les obligea d'abandonner leur proye. Keeling ne rend point d'autre compte de ce qui l'occupa ſur cette Côte juſqu'au 14 de Décembre; ce qui fait ſoupçonner à Purchaſs qu'il tira du Commerce des Sauvages quelque profit qu'il affecta de cacher. En effet, il paroît peu naturel qu'il eût paſſé près de trois mois dans l'oiſiveté, avec une Nation qui connoiſſoit l'or & les dents d'éléphans. Cependant il finit par une remarque qui ſemble détruire ce ſoupçon. Après avoir admiré lui-même que les Négres de Sierra Leona fuſſent ſi mal pourvûs d'or & d'ivoire, il en rejette la cauſe ſur leur indolence naturelle, qui les borne à vivre groſſiérement de leurs racines, & qui va juſqu'à leur faire négliger la chaſſe d'une infinité d'animaux qui viennent ſouvent ruiner leurs jardins. On pourroit s'imaginer que la pareſſe eſt un vice contagieux dans ce Pays, lorſqu'on lui voit confeſſer qu'il ſe propoſa ſouvent d'obſerver la latitude de la Rade, & qu'il partit ſans l'avoir exécuté. Son Pilote prit néanmoins cette peine, & trouva qu'elle eſt à 18 degrés 36 minutes du Nord. Il vérifia auſſi que la variation eſt d'un dégré 50 minutes à l'Eſt.

Chaſſe d'éléphans.

Keeling eſt ſoupçonné d'avoir caché ſes profits.

Latitude de Sierra Leona.

L'Auteur ſe tranſporte, ſans autre liaiſon, à la vûe de la Baye de Saldanna, où il arriva le 17 de Décembre. Son deſſein étoit de porter Eſt-Sud-Eſt, & Sud-Eſt quart d'Eſt, pour doubler le Cap. Mais tous ſes gens, ſains & malades, demanderent ſi ardemment de relâcher dans la Baye, qu'il ſe rendit à leurs inſtances. Ils paſſerent entre la petite Iſle des Pengouins & le rivage, qui n'en eſt qu'à ſept milles. Ayant jetté l'ancre au fond de la Baye, l'Amiral permit à ſes gens de deſcendre à terre. Ils furent reçus avec beaucoup de careſſes par quantité de Négres, qui reconnurent deux Matelots. Le premier objet qui frappa les Anglois fut une inſcription dans leur Langue, qu'ils apperçurent ſur un roc. Elle portoit que Middleton, Capitaine du Conſent, étoit entré dans la Baye le 24 de Juillet 1607. Cette heureuſe rencontre les délivra de l'inquiétude où ils étoient depuis long-tems pour ce

Les Anglois relâchent à Saldanna.

Inſcription qu'ils y trouvent.

KEELING. 1608.

Vaiſſeau. Ils acheterent dès le premier jour cent deux moutons, douze bœufs & trois veaux. Ce trafic continua ſi heureuſement pendant pluſieurs jours, que les deux Bâtimens n'eurent rien à deſirer pour leur proviſion.

Ils remettent à la voile. Malheurs qu'ils eſſuient.

Ils remirent à la voile, le premier de Janvier 1608, avec un tems ſi favorable, qu'ils n'avoient aucune défiance des deux malheurs qui les menaçoient. Le premier fut une voye d'eau qui ſe fit à l'Hector, & dont on ne s'apperçut que le 19, c'eſt-à-dire, lorſqu'il étoit déja fort difficile d'y remédier. L'humidité avoit gagné juſqu'aux ballots de draps, dont la plûpart furent endommagés. L'embarras fut extrême, ſoit à vuider le Vaiſſeau, ſoit à faire ſécher les draps. Enſuite, lorſqu'on ſe crut en repos après une occupation ſi fatiguante, on tomba dans d'autres inquiétudes, en découvrant la terre à douze lieues de diſtance au Nord-Nord-Oueſt. L'Amiral fut moins ſurpris que les autres, parce qu'il connoiſſoit la force imperceptible des courans.

Erreur cauſée par les courans.

Cependant comme on ſe trouvoit au 34e degré de latitude, il eut peine à comprendre que la terre pût être ſi voiſine; &, ſuivant ſes propres calculs, il conclut que l'erreur devoit être au moins de cent lieues. Le 17 de Février, on découvrit encore la terre, à ſept ou huit lieues; &, vers le ſoir, on ſe trouva près de deux petites Iſles, que la nuit empêcha de reconnoître; d'autant plus qu'avec le deſſein de jetter l'ancre, on ne trouva point de fond à deux milles du rivage. Le lendemain les obſervations ne purent ſe faire avec exactitude, parce qu'il étoit arrivé quelque deſordre aux inſtrumens. On s'approcha d'une autre Iſle qui n'eſt qu'à trois lieues des deux premieres, en laiſſant celles-ci au Sud. Le Pilote de l'Amiral reconnut la Baye de S. Auguſtin.

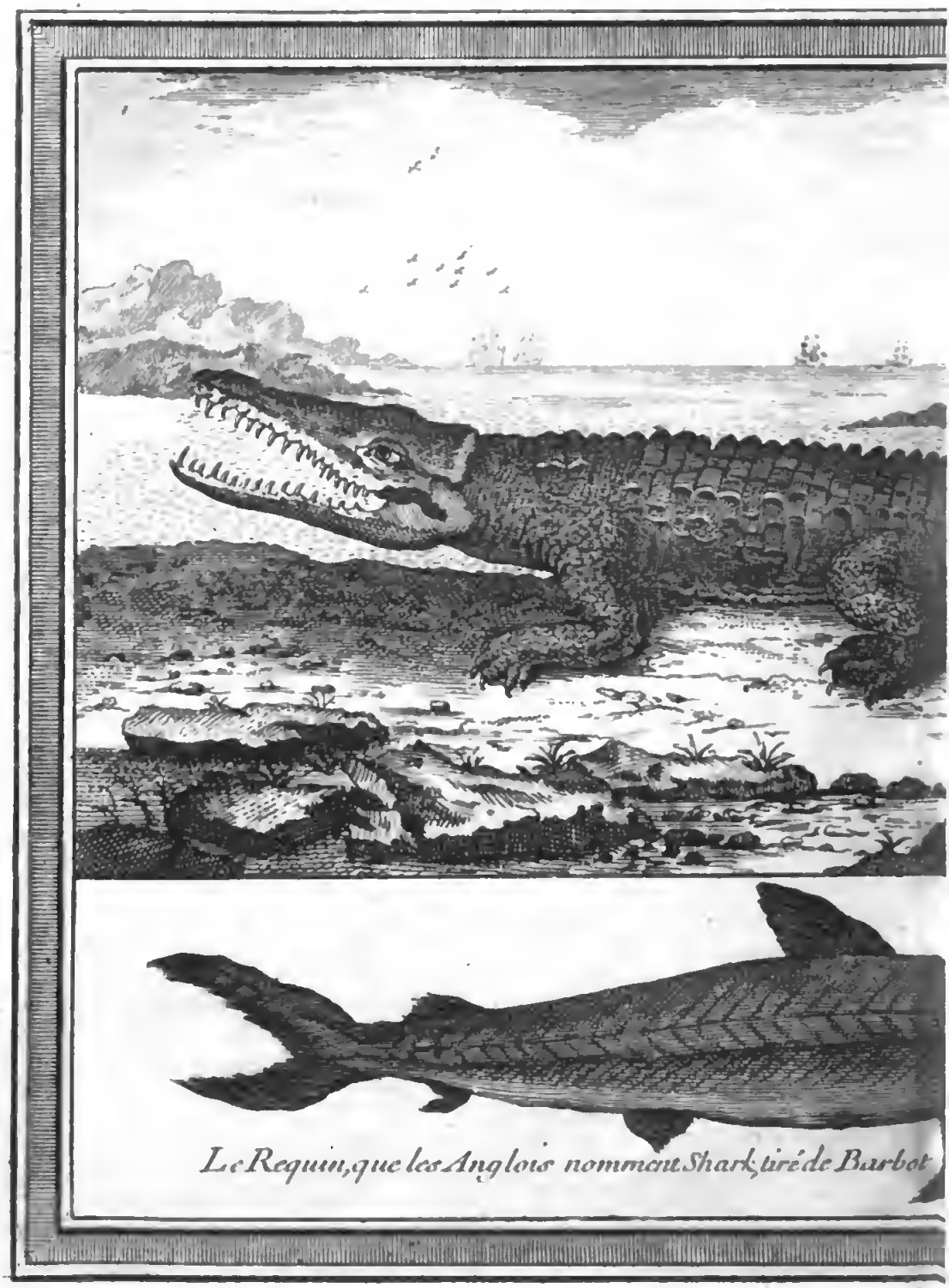
Baye de Saint-Auguſtin.

On prit la réſolution d'y relâcher. La Baye ſe préſenta ſi favorablement que les deux Vaiſſeaux y entrerent à pleines voiles. On mouilla contre le rivage du Sud, ſur un fond de dix-ſept braſſes. *Hawkins* fut chargé par l'Amiral, qui ſe trouvoit indiſpoſé, de deſcendre à terre avec les deux Chaloupes bien armées. Il revint à bord le ſoir, ſans avoir rencontré un ſeul Habitant; mais il avoit remarqué un grand nombre de traces qui lui avoient paru fort fraîches; & trouvant une petite Barque abandonnée, il y avoit laiſſé des grains de verre & quelques petits couteaux. Ce rapport donna peu d'eſpérance à l'Amiral de ſe procurer des rafraîchiſſemens. Cependant quelques Matelots qu'il avoit envoyés d'un autre côté à la pêche, dans un Eſquif, l'aſſurerent qu'en s'approchant du rivage ils y avoient vû de grands os de Bêtes, auſquels il reſtoit encore de la chair. Le 21, on apperçut quatre Sauvages, qui ne marquerent aucun effroi en voyant approcher d'eux une Chaloupe. L'Amiral leur envoya divers petits préſens, qui acheverent de les rendre ſi familiers, qu'ils promirent auſſi-tôt, par des ſignes, d'amener au rivage beaucoup de beſtiaux. Cependant il en parut quantité d'autres qui n'amenerent rien. L'Amiral, impatient, deſcendit lui-même avec un cortege aſſez nombreux pour n'avoir rien à redourer. Les Sauvages prirent la fuite à la vûe des armes. On les ſuivit, mais ſans marquer trop d'ardeur à les pourſuivre. Un Anglois, qui eut la hardieſſe de s'avancer ſeul près d'un petit Bois, y découvrit douze ou quinze de ces Barbares avec environ le même nombre de veaux & de chevres. Ils étoient armés d'arcs & de fleches; mais voyant qu'on ne paroiſſoit pas diſpoſé à les attaquer, il s'en détacha deux qui vinrent au-devant de l'Amiral, chacun avec l'animal qu'il avoit amené. Ils étoient

Sauvages de cette Baye.

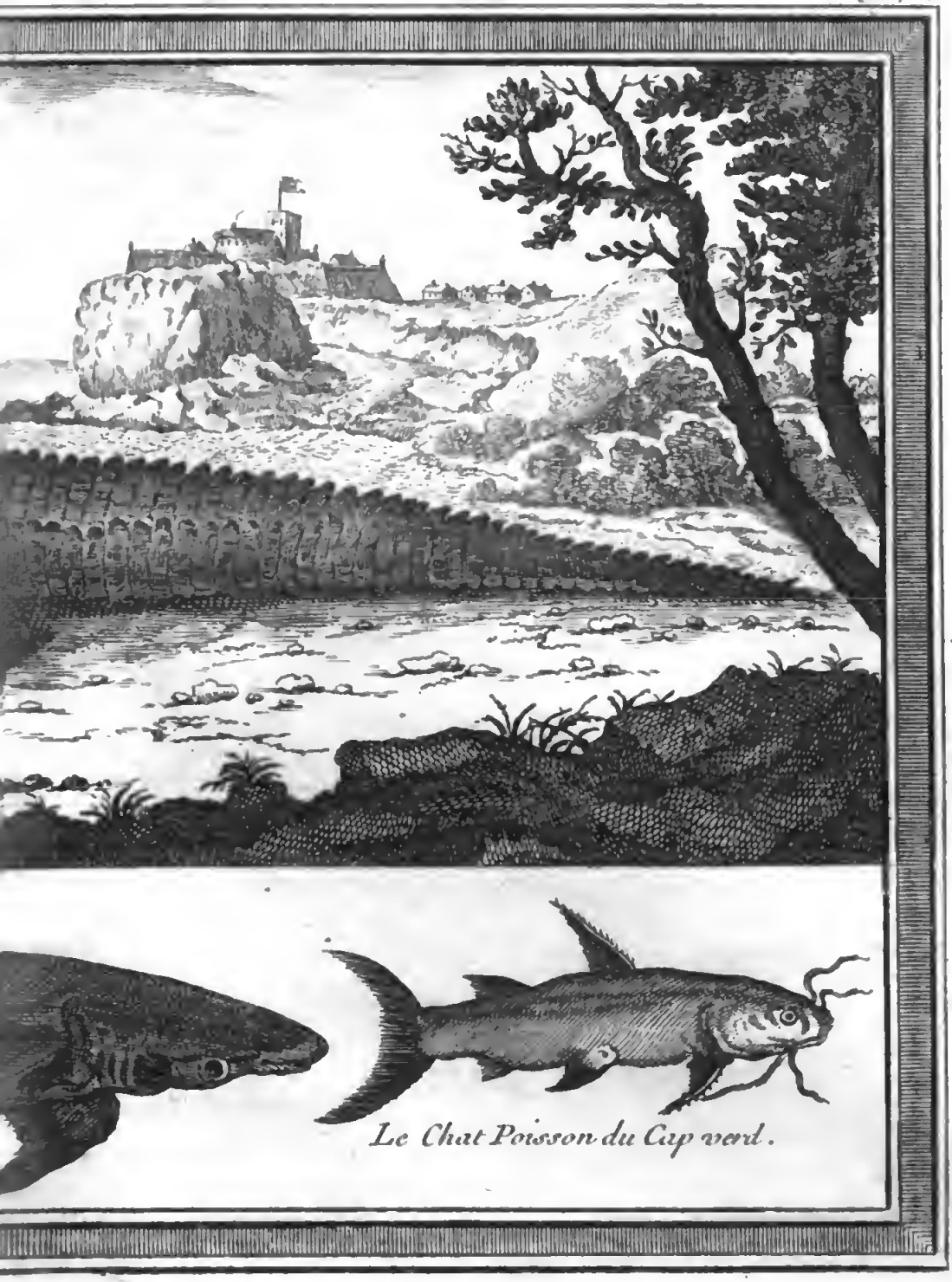
bien

Espece de Crocodile, nommé ALLIGATOR *Cet*
au mois d



Le Requin, que les Anglois nomment Shark, tiré de Barbot

hui ci est un Jeune qui fut tiré vivant à Londres
l'Octobre 1739.



Le Chat Poisson du Cap vert.

Digitized by Google

Digitized by Google

bien faits & robuſtes. Quoiqu'ils euſſent le corps ceint d'une peau, ils apportoient peu de ſoin à cacher leur nudité. L'un menoit un veau & l'autre un mouton. L'Amiral tira quelques ſchellings de ſa poche, & leur préſenta de l'autre main pluſieurs petits couteaux, pour leur laiſſer le choix de ces deux payemens. Ils entendirent ce langage muet. Après avoir balancé quelques momens, ils prirent tous deux un ſchelling & un couteau, qu'on leur abandonna volontiers. A peine furent-ils retournés au Bois, que leurs Compagnons en ſortirent avec ardeur, & vinrent offrir leur marchandiſe pour le même prix.

KEELING. 1608. Commerce des Anglois avec eux.

L'Amiral fort ſatisfait de cette ouverture, & des apparences de douceur qu'il avoit remarquées dans les Sauvages, réſolut d'attendre ſans empreſſement qu'ils continuaſſent de lui apporter des proviſions. Il ſe fit conduire dans ſa Chaloupe au long du rivage, pour obſerver le fond de la Baye. La différence des flots lui fit bientôt juger qu'il y entroit quelque riviere. Il continua d'avancer juſqu'à l'embouchure, qui n'a pas plus d'un mille de largeur, & comptant d'y trouver bientôt l'eau douce, il la remonta l'eſpace d'environ deux lieues. Son eſcorte le raſſuroit contre toutes ſortes d'accidens. Il fut peu ſatisfait de l'eau, qui ſe reſſentoit de la mer dans toute cette étendue; mais ayant vû pluſieurs troupeaux de trente & de cinquante moutons, qui paiſſoient tranquillement ſur le panchant d'une colline, il ne douta pas que dans le voiſinage il n'y eût quelque ſource d'eau vive. Quelques-uns de ſes gens, qu'il fit deſcendre, rencontrerent pluſieurs Sauvages, qui leur vendirent trois moutons, pour autant de ſchellings, mais qui s'obſtinerent à s'éloigner avec leurs troupeaux lorſqu'ils eurent apperçu la Chaloupe. L'Amiral deſcendit lui-même & s'efforça en vain de les rappeller par ſes ſignes. Il fut encore étonné d'apprendre de ſes gens que non-ſeulement les Barbares avoient préféré des ſchellings à toute autre prix, mais qu'ils n'avoient voulu donner leurs moutons que pour de l'argent. En jettant les yeux ſur les Prairies qui étoient entre la riviere & les collines, il apperçut un gros ruiſſeau vers lequel il s'avança au travers d'un terrain fort humide, & dont il trouva l'eau extrémement fraîche. Cette découverte lui cauſa beaucoup de joye. Il remonta juſqu'au ruiſſeau avec la Chaloupe, & ſa ſatisfaction fut encore plus vive lorſqu'il ſe fut aſſuré, avec la ſonde, que ſes deux Bâtimens pouvoient s'avancer juſqu'au même lieu pour faire immédiatement leur proviſion d'eau.

L'Amiral découvre une Riviere dans la Baye.

Sauvages qui aiment l'argent.

En retournant vers la Baye, ſes gens tuerent, à coups de fuſils, un *Alligator*, eſpéce de Crocodille qu'ils virent marcher fort lentement ſur la rive. Quoique mort d'un grand nombre de coups, les mouvemens convulſifs qui lui reſtoient encore, étoient capables d'inſpirer de la frayeur. Il avoit ſeize pieds de long, & ſa gueule étoit ſi large qu'il ne parut point ſurprenant qu'elle pût engloutir un homme. Keeling fit tranſporter ce monſtre juſqu'à ſon Vaiſſeau, pour en donner le ſpectacle à tous ſes gens. On l'ouvrit. L'odeur qui s'en exhala, parut fort agréable; mais quoique la chair ne le fût pas moins à la vûe, les plus hardis Matelots n'oſerent en goûter.

Alligator, eſpéce de crocodile.

Le 24, Keeling fit remonter la Riviere à ſes deux Bâtimens pour faire leur proviſion d'eau. Les Sauvages qui obſervoient ſans doute tous ſes mouvemens, eurent ſoin d'éloigner leurs troupeaux des lieux voiſins; ce qui n'empêcha

KEELING. 1608.

point qu'il ne s'en préſentât quelques-uns avec des moutons & des chévres. Les Anglois trouverent leurs moutons d'un meilleur goût que ceux de la Baye de Saldanna, quoique la figure en ſoit aſſez difforme; car ils ont ſur le dos une maſſe de chair comme les chameaux, avec la ſeule différence qu'elle eſt plus avancée vers le col. Dans la familiarité qui augmentoit de jour en jour avec les Sauvages, on s'apperçut que leur Nation eſt circonciſe. Mais Keeling n'ajoûte rien qui puiſſe expliquer une obſervation ſi étrange. Il en fait une autre ſur les araignées du Pays, qui ſans avoir rien d'extraordinaire en elles-mêmes, font des toiles beaucoup plus luiſantes que les nôtres, & d'un tiſſu ſi fort & ſi mouelleux, qu'il ne doute point qu'elles ne puiſſent être filées comme la ſoye.

Sauvages circoncis.

Toile d'araignées qui peut être filée.

Le 25, il s'éleva du Nord-Oueſt un orage ſi violent, que le Vaiſſeau de Hawkins fut enlevé de deſſus ſes ancres, & perdit la plus groſſe. Le danger étoit d'autant plus redoutable, que le rivage, dans la plus grande partie de la Baye, eſt bordé d'une chaîne de rocs, entre leſquels & la terre, on trouve continuellement deux braſſes d'eau. Le poiſſon y entre en abondance; & comme il eſt facile d'y employer les filets, on en prenoit tous les jours une quantité prodigieuſe. Cette eſpéce de digue eſt auſſi fort avantageuſe pour les Chaloupes & les autres petits Bâtimens, qui y demeurent fort à couvert, tandis qu'on deſcend au rivage. Mais rien n'eſt ſi dangereux pour les grands Vaiſſeaux qui ſont pouſſés par le vent, ou qui s'approchent de la terre ſans précaution.

Qualités de la Baye de Saint-Auguſtin.

On quitta la Baye le 28. Malgré les ſecours que la Flotte s'y étoit procurés, Keeling regarde cette Rade comme un lieu où la néceſſité ſeule doit faire chercher des rafraîchiſſemens. Outre que les Naturels ne veulent de commerce que pour de l'argent, & que les beſtiaux n'y ſont point en fort grande abondance, l'eau y eſt trop profonde, le rivage dangereux, & le fond ſi dur qu'à la moindre agitation il coupe les cables.

Le 12 de Mars, vers le 15e degré cinquante minutes de latitude, la ſonde ne trouva point de fond à quatre-vingt-dix braſſes, quoique deux heures auparavant on l'eût trouvée à dix-ſept & à ſeize braſſes. Dans l'après-midi, on trouva depuis vingt-quatre juſqu'à dix-neuf. Enſuite, vers le ſoir, on fut effraié de ſe voir ſur neuf & huit braſſes; lieu fort dangereux, ſans doute, ſi l'on s'y trouvoit engagé pendant la nuit. Avec le ſecours d'un vent frais, on gagna un peu vers le Nord, & l'on ſe trouva le lendemain à quinze degrés quarante-cinq minutes. Un calme incommode fit perdre la moitié du jour. Il fut ſuivi d'un vent impétueux, qui jetta les deux Vaiſſeaux ſi loin vers le Sud, qu'à l'entrée de la nuit, ils ſe virent à trois lieues de la terre. Le 14, on ne ſe retrouva qu'à quinze degrés quatante deux minutes; de ſorte qu'on étoit avancé de trois lieues au Nord, tandis que par les calculs on croyoit l'être au moins de quinze au Nord-Nord-Eſt. L'Auteur conclut que les courans ſont fort rapides, & portent au Sud plus qu'au Sud-Oueſt.

Paſſage dangereux.

Embarras cauſés par les courans.

Le jour ſuivant, il fut impoſſible de découvrir la terre, quoiqu'on fût certain de n'en être qu'à neuf ou dix lieues. L'Amiral embarraſſé de la force des courans, cherchoit par quels moyens il pourroit s'en dégager. En s'éloignant de la terre, il craignoit des dangers preſque inévitables vers l'Iſle de *Nueva*. D'un autre côté, il ne ſe croyoit point en ſûreté ſi près des Côtes. Le

Digitized by Google

17, ſe trouvant à quatorze degrés cinquante-ſept minutes de latitude, il jugea par les calculs, que les courans étoient diminués. Entre pluſieurs opinions de ſes gens ſur ces viciſſitudes, celle de ſon Pilote fut toujours qu'elles devoient être attribuées aux différences de la Lune; & pour preuve déciſive, il prétendoit avoir remarqué que la grande force des courans ſe faiſoit ſentir quelques jours après & devant la pleine Lune. Mais l'Amiral demeura perſuadé que la ſource de ces mouvemens irréguliers, vient de la profonde Baye qui eſt entre le Cap Corientes & Mozambique, & débite là-deſſus une doctrine, dont le détail ſeroit peu convenable à cet Ouvrage. Cependant il en tire une concluſion que je dois rapporter, parce qu'il en vante beaucoup l'utilité. C'eſt que pour éviter les courans dans une courſe telle que la ſienne, il faut bien ſe garder de s'approcher de la terre avant que d'avoir gagné la pointe de Mozambique.

KEELING. 1608.

Opinions ſur les courans qui retardent la Flotte Angloiſe.

L'Auteur ſe tranſporte avec autant de viteſſe dans ſa courſe, qu'on a pû trouver d'obſcurité dans ſes derniers récits, juſqu'à *Deliſa* ou *Deliſcha*, Rade au Nord de Socotra, où il prit le parti d'attendre la *Mouſſon*, pour entrer dans la Mer de l'Inde. Là, ſans rendre aucun compte de ſa navigation, il raconte deux ou trois faits qu'il apprit des Mores. Depuis quelques années, dit-il, on avoit trouvé ſur les Côtes de Mombaſſa, de Magadoxa, de Pata & de Brava, de prodigieuſes maſſes d'ambre gris, dont quelques-unes peſoient juſqu'à vingt quintaux, & ſi groſſes enfin, qu'une ſeule pouvoit cacher pluſieurs hommes. Les Mores l'aſſurerent qu'ayant fait pluſieurs voyages aux Iſles de Comorre pour acheter des Eſclaves, ils avoient trouvé les Habitans de ces Iſles ruſés & perfides, que cinquante de leurs gens y avoient été maſſacrés par ſurpriſe, & que la crainte du même ſort leur avoit fait tourner leur commerce vers d'autres lieux. Enfin ils dirent à Keeling qu'ils avoient vû à Pemba huit Hollandois, qui y étoient depuis trois ou quatre ans, & deux deſquels avoient embraſſé le Mahometiſme.

Rade de Deſiſa.

Etranges maſſes d'ambre gris.

La Mouſſon des vents du Sud commence ordinairement le premier de Mai, & dure cent jours. Les vents les plus impétueux ſe déchaînent pendant les mois de Juin & de Juillet. Ils commencent à devenir moins violens le 10 d'Août; & ceux du Nord, qui viennent immédiatement après, & qui amenent beaucoup de pluies, regnent enſuite trois ou quatre mois. C'eſt dans ce tems qu'on fait l'*Aloes*, qui n'eſt que le jus du *Semper vivens*, qu'on fait congeler dans des peaux de bouc.

Tems de la Mouſſon du Sud.

Le 23 de Mai, Keeling envoya ſa Chaloupe au rivage, pour y faire payer une grande quantité d'aloes, dont il avoit déja fait le prix. Il en prit mille huit cent trente-trois livres qu'il paya fidélement : ce qui n'empêcha point le Chef des Mores de lui faire demander en emprunt cinq cens piéces de huit, qu'il refuſa de lui prêter : mais pour adoucir ce refus, il lui fit préſent de quelques armes, d'une fort belle étoffe & d'un couteau. Enſuite il prit encore cinq cens ſoixante-quinze livres d'aloes, qui lui coûterent cent quinze dollars.

Fabrique de l'Aloes.

Il apprit le 24 que les vents avoient commencé le dernier d'Avril, & que tous les ans ils viennent plus tard d'onze jours; de ſorte que dans l'eſpace de trente-trois ans, leur commencement ſe trouve au même jour du même mois; que comme la Mouſſon de l'Oueſt vient des vents du Sud, celle

Diverſes informations de l'Amiral Angloiſ.

KEELING. 1608.

de l'Eſt vient des vents du Nord; qu'il n'y a que deux Mouſſons dans toute l'année; que dans celle où ſe trouvoit l'Auteur, la Mouſſon de l'Eſt devoit commencer le 13 d'Octobre, & durer juſqu'au mois d'Avril, pendant lequel, le tems eſt ordinairement aſſez beau juſqu'à la Mouſſon de Mai; que le *Neuruz*, c'eſt-à-dire, le nouvel an du Pays commence le premier jour de la Mouſſon de l'Eſt : qu'après le vingt-cinq de Septembre, on ne peut plus naviguer de la Mer Rouge à l'Eſt; que *Chaul*, *Dabul*, & *Danda Rajipari*, ſont des Ports ſûrs & commodes, & des Villes d'un commerce fort riche ſur la Côte de l'Inde; qu'à *Saada*, *Ilbuk*, *Anzaame* & *Mutu*, quatre des Iſles Comorres, il ſe trouve continuellement du riz en abondance, & que les Habitans y ſont d'un caractere plus humain que dans les autres Iſles; mais qu'à *Jugherjiſi* & *Malale*, deux autres des mêmes Iſles, le riz eſt rare, & le Peuple perfide, que dans l'une des deux dernieres, un Vaiſſeau Anglois, dont le Capitaine ſe nommoit Lancaſter, avoit été fort maltraité quinze ans auparavant.

Keeling apprit encore que le jour auquel on lui faiſoit tous ces récits, c'eſt-à-dire, le 26 de Mai, étoit le deux cens vingt-quatriéme jour de l'année du Pays; qu'il n'y a point de pluie ſur la Côte d'Arabie juſqu'au dix-ſeptiéme jour de cette Mouſſon; que le trois cens cinquiéme jour de l'année du Pays, étoit le meilleur pour faire voile de là vers *Surate*, & que ce voyage ne prenoit que dix ou douze jours; que *Burrum*, *Makella* & *Kaſſan*, ſont de bons Ports pour les deux Mouſſons, ſur la Côte d'Arabie, mais de peu d'utilité pour le commerce; que *Schael* ou *Schaer* n'a ni Port, ni Rade, où l'on puiſſe ſe retirer, mais qu'on y trouve du fer & du plomb; qu'on en fait venir par terre ces marchandiſes à Kaſſan, & que la diſtance n'eſt que d'une journée de chemin; que pendant les deux Mouſſons, la mer eſt extrémement agitée ſur la Côte d'Arabie, & que les courans ſuivent le vent; qu'il n'y a point de ſûreté contre la Mouſſon de l'Oueſt à l'entrée de Surate, parce que le fond eſt fort mauvais pour l'ancrage, & que les marées y ſont ſi violentes, qu'elles ſont capables ſeules de renverſer les Vaiſſeaux.

Rade de Deliſcha.

La Rade de Deliſcha, où Keeling étoit depuis ſi long-tems, eſt un excellent azile contre la Mouſſon de l'Oueſt; mais ce qui paroît fort étrange, c'eſt qu'à deux mille de-là, au Levant comme à l'Oueſt, le vent ſouffle avec tant de violence, qu'il n'y a point de Vaiſſeau qui s'y puiſſe arrêter. On n'en apporte point d'autre raiſon que la diſtance des hautes montagnes, & le large intervalle de terres baſſes qui ſont entr'elles & la mer.

Keeling ſe remet en mer.

Keeling remit à la voile le 24 de Juin. Il apperçut le 23 de Juillet une Iſle eſcarpée dont il lui parut fort difficile d'approcher. Cependant il en auroit cherché les moyens, dans les beſoins preſſans qu'il commençoit à ſentir, s'il n'en eût apperçu deux autres au Nord, & une plus grande au Sud, à quatre degrés deux minutes de latitude. Il prit le parti de relâcher dans celle-ci, après avoir obſervé qu'entre ces Iſles, qui ne ſont éloignées l'une de l'autre que de dix lieues, il y a un grand banc de ſable qui rend le paſſage fort dangereux. La Rade où ſes deux Vaiſſeaux entrerent, eſt aſſez ſûre contre toutes ſortes de vents; mais le fond, qui n'eſt que de petites pierres de différentes formes, eſt dangereux pour les cables. La Flotte trouva de l'eau & quelques meſures de riz, qui étoient fort éloignées de ſuffire pour ſa pro-

viſion. L'année avoit été ſi mauvaiſe, que loin de chercher à ſe défaire de leur riz & de leurs denrées, les Habitans s'efforçoient de les cacher. Le 26, étant preſqu'à la même diſtance de Priaman & de Tekou, à deux ou trois lieues du rivage, on découvrit un banc de ſable entre les deux Vaiſſeaux & la Côte. En s'approchant au Nord-Eſt par Eſt de la Rade de Priaman, on eut preſque toujours quarante-cinq braſſes d'eau juſqu'à deux lieues & demie du rivage. A quatre lieues de la même Rade, il y a une Iſle au Nord-Eſt; & plus proche on en trouve trois autres, Sud-Sud-Eſt & Nord-Nord-Oueſt, qui ne ſont éloignées entre elles que d'un mille.

Arrivée de la Flotte à Priaman.

La Flotte entra l'après-midi dans la Rade de Priaman, & ſalua la Ville de cinq coups de canon. Auſſi-tôt le Gouverneur envoya un chevreau à l'Amiral, qui paya cette galanterie par un préſent de trois aunes de drap, d'une piéce de calico bleu, d'un mouſquet, & de deux épées. Il donna auſſi une piéce de calico bleu, au Meſſager, qui parloit fort bien la langue Portugaiſe. Il arriva le même jour un Bâtiment d'Achin, dont le Capitaine eut avec Keeling une longue converſation en Arabe; & les Anglois formerent ſur ſes récits des eſpérances fort avantageuſes pour leur commerce.

Réglemens de commerce avec les Commiſſaires Indiens.

Keeling ne tarda point à deſcendre au rivage. S'étant fait conduire au Palais du Gouverneur, il propoſa de régler d'abord le prix du poivre. On lui donna ſoixante Commiſſaires, avec leſquels il eut de longues diſcuſſions avant que de pouvoir s'accorder. La principale regardoit le poids des marchandiſes; Keeling demandant qu'on lui laiſſât la liberté de les faire peſer dans chaque lieu de l'Iſle, où l'occaſion ſe préſenteroit de les acheter, & les autres voulant qu'elles fuſſent peſées dans la Ville. D'ailleurs ils en demandoient un prix exorbitant. Ce n'étoit pas moins que cinquante dollars pour chaque bahar; tandis que le Capitaine d'Achin avoit conſeillé aux Anglois de n'en offrir que ſeize. Mais ils conçurent bientôt que ce Capitaine qui étoit lui-même un Marchand, n'avoit penſé qu'à les tromper à ſon avantage; parce qu'il eſpéroit enlever la plus grande partie du poivre avant que les Anglois fuſſent d'accord avec le Gouverneur, & les réduire enſuite à l'acheter de lui au prix qu'il y voudroit mettre. Après quelques débats on convint de vingt-deux dollars & demi par bahar, ſans y comprendre le droit royal de ſix pour cent. Keeling ſe vit comme forcé de payer deux autres droits, ou plutôt deux exactions, dont il ne reconnoiſſoit point la juſtice; l'un de cent ſoixante dollars, & l'autre à peu près de la même ſomme. Cette convention fut couchée par écrit & ſignée reſpectivement par les Commiſſaires.

Production annuelle de Priaman.

La Ville & le territoire de Priaman ne produiſent pas chaque année plus de cinq cens bahars de poivre; mais en y joignant les productions des Cantons voiſins, tels que *Paſſaman*, *Tekou*, *Parouſe*, & les montagnes qui ſont au-deſſus de la Ville, toute la quantité peut monter à deux mille cinq-cens bahars, qui ſuffiſent pour la cargaiſon de deux Vaiſſeaux. On les achete à fort bon marché, quand on laiſſe pendant toute l'année dans la Ville des Facteurs qui ſachent ſaiſir les occaſions. Mais le tems de la moiſſon eſt au mois d'Août & de Novembre; & ſi l'on n'a pas pris des précautions avant cette ſaiſon, les Vaiſſeaux d'Achin & de Java ne manquent guéres alors de venir enlever tout ce qui ſe trouve à vendre. Ceux de Guzarate ſont exclus de ce commerce, par un ordre exprès du Roi d'Achin. Keeling conclut qu'un

KEELING. 1608.

Bâtiment peut toucher dans une année à Surate, où il achete des calicos & d'autres étoffes, paſſer enſuite à Priaman pour y laiſſer des Facteurs, & jetter ainſi les fondemens d'un commerce avantageux pour l'année ſuivante. Mais il ne voit pas, dit-il, comment un Vaiſſeau pourroit toucher à Cambaye & ſe rendre aſſez tôt à Priaman dans la même année. D'ailleurs, ſi l'on ne veut rien donner au haſard, il eſt à propos, pour la ſûreté du commerce, de ſe procurer des Lettres de permiſſion du Roi d'Achin.

Diſpoſition d'un commerce avantageux.

Tandis que la Flotte Angloiſe étoit tranquillement à l'ancre, il vint à bord un More qui parloit fort bien le Portugais, & qui demanda un entretien ſecret à l'Amiral. Après des préludes fort recherchés, il lui dit qu'il étoit envoyé par la Veuve du dernier Gouverneur de Priaman, femme riche & puiſſante, qui offroit aux Anglois des ſecours aſſurés pour ſe rendre maîtres de la Ville, à condition qu'elle demeureroit maîtreſſe abſolue de la moitié de leur conquête. Cette propoſition ne ſéduiſit point l'Amiral. Il ne s'étoit pas propoſé de prendre des Villes aux Indes; & connoiſſant d'ailleurs les artifices des Mores, il ne douta point qu'un homme de cette nature ne fût le voile de quelque perfidie. Sa réponſe fut un refus ſans exception. Cependant il lui reſta quelque curioſité de voir la Dame Indienne, autant peut-être pour vérifier le diſcours du More, que pour connoître une femme d'un caractere ſi hardi. Il propoſa au More de lui ménager cette faveur. Les meſures furent priſes pour la nuit ſuivante; car malgré la liberté que les Veuves Indiennes ont de diſpoſer d'elles-mêmes, Keeling ne vouloit pas riſquer de faire naître des ſoupçons par ſa viſite. Le More fut fidéle à le venir prendre dans une petite Barque, au commencement de l'obſcurité. Il n'étoit conduit que par deux Matelots, & l'Amiral ne ſe fit accompagner auſſi que de deux de ſes gens. Ils aborderent au rivage avec beaucoup de précautions. Ils traverſerent de même une partie de la Ville, juſqu'à la maiſon de l'ancienne Gouvernante, qui donnoit du côté des montagnes. Keeling s'apperçut aiſément qu'il étoit attendu, & qu'on obſervoit le miſtere, comme il l'avoit recommandé au More. Il fut introduit par un ſeul Eſclave, dans un appartement dont il nous a dérobé la deſcription; mais il le repréſente en général fort riche & fort galant. Il y trouva la Dame Indienne, qui étoit ſeule à l'attendre. Le More demeura pour ſervir d'interpréte. A juger de l'âge par les traits, Keeling s'imagina que cette femme n'avoit pas moins de quarante ans. Cependant elle avoit encore de la fraîcheur & de la beauté. Ses premiers diſcours tomberent ſur le projet de ſon ambition; car le More perſuadé que le refus de l'Amiral n'étoit venu que de ſes défiances, l'avoit entretenue dans les mêmes idées, & l'avoit même aſſurée qu'une viſite nocturne ne pouvoit s'expliquer autrement. Auſſi parut-il fort étonné d'entendre tenir à Keeling le même langage que ſur le Vaiſſeau; & par les raiſons qu'il apporta pour le faire changer de ſentiment, il lui donna lieu de juger que c'étoit lui-même qui avoit inſpiré à la Gouvernante le projet dont elle s'étoit remplie.

On offre à Keeling de le rendre maître de Priaman.

Caractere ſingulier d'une Dame Indienne, & viſite que l'Amiral lui rend.

L'Amiral ſe défendit par des objections ſi fortes, qu'on ne put le ſoupçonner de mauvaiſe foi. Il offrit d'ailleurs de ſi bonne grace ſon bien & ſes ſervices, que la Gouvernante prenant du goût pour ſa perſonne, lui fit ſervir ce que le Pays a de plus délicieux. Une partie de la nuit ſe paſſa dans cette

Il refuſe d'entrer dans les vûes qu'on lui propoſe.

Digitized by Google

fête ; & lorſqu'il parut penſer à ſon retour, il fut preſſé de demeurer quelques jours dans un lieu où ſa préſence étoit agréable. Il s'en excuſa par la néceſſité de paroître le lendemain aux yeux de ſes gens ; mais il promit volontiers de renouveller quelquefois ſa viſite. Comme les Marchands Anglois s'arrêtent peu à la deſcription de leurs plaiſirs, il ne nous apprend point ſi ce commerce tourna en galanterie ; mais ayant continué de voir la Gouvernante avec les mêmes précautions, il ſçut d'elle les moyens qu'elle avoit eu deſſein d'employer pour lui aſſurer la conquête de Priaman. Elle étoit proche parente de la Maiſon Royale d'Achin ; & dans la guerre que les deux Princes, fils du vieux Roi, s'étoient déclarés mutuellement pour la ſucceſſion de leur pere, elle avoit embraſſé avec ſon mari, les intérêts de l'aîné, qui avoit enfin remporté l'avantage. Ce ſervice étoit demeuré non-ſeulement ſans récompenſe, mais ſi peu conſideré, qu'après la mort de ſon mari elle n'avoit pû obtenir le Gouvernement de Priaman pour un Seigneur de la Cour qu'elle s'étoit propoſé d'épouſer à cette condition. Elle avoit amaſſé de grands biens, & ſon crédit parmi les Habitans l'emportoit encore ſur celui du nouveau Gouverneur. Elle ne doutoit pas que les plus puiſſans n'entraſſent tout d'un coup dans ſa vengeance, d'autant plus que ſon mari avoit eu beſoin de beaucoup d'adreſſe & d'efforts pour les attacher au parti du jeune Roi, & que leur panchant s'étoit toujours déclaré pour le Prince ſon frere. En effet, on a vû dans une autre Relation que l'aîné s'étoit rendu odieux par ſa cruauté. La Gouvernante comptoit qu'il ne lui ſeroit pas moins facile de gagner les petits par ſes liberalités ; & le ſecours qu'elle vouloit obtenir des Anglois en leur cédant une partie de la Ville, étoit moins pour s'en mettre en poſſeſſion que pour s'y ſoutenir enſuite contre le Roi d'Achin. Elle ſe promettoit auſſi que le frere de ce Prince, quoiqu'alors chaſſé de ſon partage & banni de l'iſle de Sumatra, reparoîtroit au premier bruit de ſon entrepriſe, & viendroit ſe joindre à elle pour faire revivre ſes droits. Enfin ce grand projet, dont elle paroiſſoit craindre peu de devenir la victime, l'occupoit ſi vivement qu'elle y ramenoit ſans ceſſe l'Amiral, juſqu'à lui offrir à la fin de ſe ſoumettre entiérement aux Anglois. Il fut obligé, pour ſe délivrer de ſes inſtances, de lui promettre ſon ſecours, s'il trouvoit à Bantam quelques Anglois qui vouluſſent l'écouter, & ſe joindre à lui pour augmenter ſes forces. Cette promeſſe la ſatisfit, mais elle ſouhaita que le More fît le voyage de Bantam avec la Flotte Angloiſe, dans la ſeule vûe de faire ſouvenir Keeling de ſon engagement. Il lui auroit été difficile de trouver un prétexte pour s'en défendre, ſi de juſtes frayeurs ne l'euſſent ſauvé de cet embarras. Quelque ſoin qu'il eut apporté à cacher ſon commerce avec la Dame Indienne, il fut obſervé par les Eſpions du Gouverneur. Cette femme s'étoit rendue ſuſpecte par des plaintes & par d'autres marques de mécontentement. Le Gouverneur, qui ſe regardoit comme le principal objet de ſa haine, prit de fort mauvaiſes impreſſions de ce commerce nocturne. Il témoigna ſes allarmes à l'Amiral, en lui faiſant un portrait déſavantageux de l'ancienne Gouvernante. Il le menaça même d'en informer le Roi, dont il ne répondoit pas que le reſſentiment ne retombât ſur tous les Vaiſſeaux qui paroîtroient dans ſes Ports.

Keeling ne balança point à faire entendre que la galanterie avoit eu plus de part à ſes viſites que la politique. Mais ſans ſe payer de cette réponſe,

KEELING. 1608.

Moyens qu'on veut employer pour lui livrer Priaman.

Embarras où tombe l'Amiral Anglois.

KEELING. 1608.

le Gouverneur qui avoit fait arrêter ſon Guide, le fit amener ſur le champ ; dans l'eſpérance que ce malheureux confeſſeroit ce qu'il pouvoit s'imaginer que l'Amiral avoit déja déclaré. Keeling, qui comprit le deſſein du Gouverneur, commençoit à reſſentir des inquiétudes ſérieuſes, & ſe reprochoit amérement ſon imprudence. Mais le More, accoutumé à l'artifice, entrevit tout d'un coup à ſon embarras, qu'il ne lui étoit rien échappé. Il ſe vanta du moins de cette pénétration lorſqu'il fut délivré du péril. Toutes les menaces du Gouverneur n'ayant pû l'ébranler, Keeling prit à ſon tour le ton du reproche pour faire honte au Gouverneur de ſes ſoupçons, & l'accuſer même d'avoir violé par ſon emportement un article de la capitulation.

Pénétration des Mores dans leurs artifices.

Cependant il jugea qu'ayant fini ſa cargaiſon, rien ne devoit l'arrêter plus long-tems dans la Rade. Il en partit le 18 de Septembre, après y avoir paſſé près de deux mois. Le lendemain à midi, ſe trouvant à dix lieues Oueſt-Nord-Oueſt, de la pointe qui eſt au Sud de Priaman, il porta vers l'Eſt d'*Ilha de Triſtezza*. Le 20, à la pointe du jour il tomba à l'extrémité de cette Iſle, & ne put l'éviter qu'en prenant à l'Eſt-Sud-Eſt. Il vit, les jours ſuivans pluſieurs petites Iſles, qui ſont aux environs de Sumatra ; & plus loin à l'Oueſt une autre Iſle beaucoup plus grande. Il remarque qu'on ne peut naviguer avec trop de précautions ſur cette Côte, parce que la plûpart de ces Iſles ne ſont point marquées ſur les Cartes.

Dangers entre Sumatra & Java.

Le 1 d'Octobre, à 5 degrés 30 minutes de latitude, en continuant ſa navigation au long de la terre, quoiqu'à dix ou douze lieues de la Côte, il trouva que ſon Vaiſſeau avançoit plus vîte vers le Sud qu'il ne l'auroit dû ſuivant ſes calculs. Le jour ſuivant, il découvrit une Iſle, qu'il prit d'abord pour l'Iſle de *Sel*, mais ce n'étoit qu'un roc de figure ronde, que les Cartes ne font point obſerver. Quoique la Flotte ſe crût peu avancée, on ſe trouvoit à midi, au 5ᵉ degré 55 minutes du Sud. Le 5 on apperçut à découvert l'Iſle de Sel, qui n'étoit éloignée que de quatre ou cinq lieues. Sa ſituation eſt à ſix degrés 6 minutes. C'eſt la plus haute & la plus ronde de toutes les Iſles qui ſont à l'entrée des Détroits de la Sonde. Sa diſtance juſqu'à la plus proche partie de l'Iſle de Sumatra, n'eſt que de treize ou quatorze lieues. Le 4 au matin, on n'étoit plus qu'à cinq ou ſix lieues de la pointe qui ferme la Baye de Bantam. On découvre de ce lieu deux rocs couverts d'arbres, l'un au Nord, & l'autre au Sud, entre leſquels la Flotte paſſa ſans aucun obſtacle. Le Pilote de l'Amiral, ayant déja fait cette dangereuſe route, ſe fioit beaucoup moins aux Cartes qu'à ſon expérience.

Iſle de Sel.

Keeling arrive à Bantam.

On entra le 5 dans la Rade de Bantam. Il s'y trouvoit à l'ancre ſix Vaiſſeaux Hollandois, dont deux avoient leur cargaiſon preſqu'entiere de girofle, & deux travailloient à ſe charger de poivre ; mais l'Amiral ne put ſe défendre d'une vive douleur, en apprenant des Facteurs Anglois qui vinrent au devant de lui, qu'il ne reſtoit dans leur Comptoir que treize perſonnes vivantes. Il y trouva une Lettre de Middleton, Capitaine du *Conſent*, qui fut pour lui un ſujet de conſolation dans ce déſaſtre. Cependant plus il prit d'informations ſur l'état du Comptoir, plus il reconnut de véritables ſujets de s'affliger. Les Anglois s'étoient vûs depuis pluſieurs mois dans l'eſclavage, non-ſeulement des Hollandois, qui n'avoient ceſſé de les inſulter que par dedain pour leur foibleſſe ; mais des Chinois mêmes, qui ſous prétexte de

Déplorable état du Comptoir Anglois.

zèle

zèle pour leur ſervice, s'étoient rendus comme les Arbitres de toutes leurs affaires. *Uniete* & *Tegin*, deux domeſtiques Chinois du Comptoir, avoient pris tant d'aſcendant ſur leurs Maîtres, qu'ils leur avoient perſuadé de prendre autant de Chinois chez eux qu'il leur étoit mort d'Anglois; & par degrés, ils étoient devenus plus forts que ceux dont ils n'étoient que les Eſclaves. En vain *Herne* & *Saris*, les deux principaux Facteurs, avoient entrepris de ſecouer le joug. On avoit été pluſieurs fois au moment d'en venir aux mains; & lorſque les Anglois avoient porté leurs plaintes à la Cour, ils y avoient trouvé contre eux de fâcheuſes préventions, que les plus fortes apologies n'avoient pû leur faire ſurmonter. Dans cet intervalle, la plus grande partie de leur commerce s'étoit fait au nom & par les mains des Chinois. Les plus riches Marchands de cette Nation, qui avoient marqué tant d'attachement pour le Comptoir ſous le gouvernement de Scot, voyoient cette tyrannie, ſans s'y oppoſer; & les Javans, toujours lâches & malins, s'en faiſoient un ſujet de joie. KEELING. 1608.

Déſordres des Anglois du Comptoir.

Keeling, pour remedier à tous ces déſordres, voulut commencer par délivrer le Comptoir de cette multitude de Chinois; mais il fut arrêté par deux raiſons qui les lui fit trouver moins coupables. Uniete & Tegin, en confeſſant qu'ils avoient quelquefois abuſé de l'indulgence de leurs Maîtres, lui firent connoître par des témoignages certains, que ſans ces mêmes Chinois que Herne & Saris accuſoient, le Comptoir auroit été pillé pluſieurs fois par les Javans. D'ailleurs ils ſoutinrent que la ſource du mal venoit beaucoup moins d'eux que des Anglois, qui s'étant fait un amuſement de ſéduire ou d'enlever les femmes de pluſieurs pauvres Chinois, s'étoient mis dans la néceſſité, pour appaiſer les maris, de leur ouvrir l'entrée du Comptoir, où ils s'étoient établis par degrés. La preuve en étoit claire, puiſque les femmes continuoient encore leur commerce avec les Anglois. Herne & Saris même n'étoient point à couvert du reproche; & s'ils avoient porté leurs plaintes à l'Amiral, c'étoit parce que l'âge commençoit à refroidir le premier pour les plaiſirs, & que l'autre étoit piqué de ſe voir abandonné, depuis peu, par une femme dont l'affection s'étoit déclarée pour un autre. Les deux Domeſtiques en appellerent au témoignage de tous les autres Anglois, ſans en excepter *Savage*, qui étoit le plus conſideré après Herne & Saris.

L'Amiral y remédie avec douceur.

L'Amiral comprit que la juſtice demande quelquefois un frein comme la colere. Il ſe fit conduire dans les divers logemens du Comptoir, où il n'avoit point encore pénétré. Il les trouva peuplés de femmes, dont la plus agréable, dit-il, auroit paru fort dégoutante en Europe. La plûpart des Anglois lui firent l'aveu des liaiſons qu'ils avoient avec ces miſérables Créatures. Il les chaſſa ſans dureté, & ſa douceur alla juſqu'à leur faire quelques préſens. Il bannit de même tous les Chinois, ſans leur faire un crime des déſordres que la mauvaiſe conduite des Anglois avoit comme autoriſés. Uniete & Tegin ne furent point exceptés du banniſſement; mais il leur paya fidélement leurs gages; & loin d'approfondir trop rigoureuſement l'abus qu'ils avoient fait de leur ſituation, il joignit à ce qui leur étoit dû une honnête récompenſe pour leurs ſervices. Cette conduite lui fit beaucoup d'honneur à la Cour de Bantam, & dans les deux Nations Chinoiſe & Javane. Le plein pouvoir qu'il avoit de la Compagnie de Londres, & les forces dont il étoit accompagné pour faire exé-

KEELING. 1608.

cuter ſes ordres, mirent tous les Anglois du Comptoir dans la néceſſité d'obéir. Il ne réuſſit pas moins dans ſes procedés avec les Hollandois. Loin de leur faire un reproche du paſſé, il feignit de l'ignorer. *Jacques l'Hermite*, qui commandoit leur flotte, étoit un homme moderé. Il le prévint par une viſite de civilité & d'amitié. La bonne intelligence fut d'autant plus facile à rétablir entre les deux Nations, que l'Hermite aprés en avoir jetté le fondement par ſes promeſſes, reçut un ordre qui le mit en état de les exécuter. Un Bâtiment arrivé de Hollande le 15 de Novembre, lui apporta la Commiſſion de premier Directeur du Comptoir, ou, comme les Hollandois commençoient déja à s'en donner le titre, celle de Gouverneur de Bantam. Il arriva heureuſement que le jour même de ſon inſtallation, Uniete & Tegin, ſoit pour juſtifier leur ancienne conduite, ſoit par reconnoiſſance pour la générosité de l'Amiral, vinrent lui découvrir un horrible complot de quelques Javans, pour brûler les Vaiſſeaux Européens qui étoient dans le Port. Cette entrepriſe paroiſſoit aiſée depuis que les Anglois s'étant reconciliés avec les Hollandois, les deux flottes s'étoient rapprochées, & paſſoient preſque toutes les nuits en fêtes & en réjouiſſances. Keeling ſe fit un nouveau mérite auprès des Hollandois d'un avis ſi important. Leur flotte étoit fort riche. On prit la réſolution, ſans faire éclater les lumieres qu'on avoit reçues, d'attendre avec de juſtes précautions que les Javans ſe préſentaſſent pour exécuter leur deſſein. Keeling & l'Hermite paſſerent toutes les nuits ſur les deux flottes. Enfin le 19, à dix heures du ſoir, quelques Eſpions qui faiſoient la garde ſur le rivage, virent pluſieurs Barques Javanes qui ſe raſſembloient, & comptérent juſqu'à trente-ſept Incendiaires, dont les mouvemens & les préparatifs déclaroient aſſez leurs intentions. Les deux Amiraux furent avertis. S'étant munis contre toutes ſortes de craintes, ils mirent environ cent hommes bien armés dans huit Chaloupes, avec ordre de laiſſer avancer les Javans, pour leur couper la retraite entre le rivage & les flottes. Mais la nuit n'étoit pas ſi obſcure, qu'ils ne viſſent blanchir la mer ſous les rames. Cette découverte les fit avancer avec tant de défiance, qu'ils découvrirent le péril où ils alloient ſe précipiter. Ils retournerent bruſquement au rivage, ſans que les Chaloupes en puſſent arrêter un ſeul. Cependant, comme elles les pourſuivirent avec beaucoup de diligence, & qu'en arrivant à terre, ils ne penſerent qu'à prendre la fuite, on trouva dans leurs Barques toutes les machines à feu qu'ils avoient eu l'eſperance d'employer. Le fruit que les deux flottes tirerent de cette avanture, fut d'apprendre aux Javans qu'on étoit toujours en garde contre leur haine.

Reconciliation des Anglois & des Hollandois de Bantam.

Conſpiration des Javans pour brûler leurs Flottes.

Les Javans manquent leur entrepriſe.

Keeling s'étoit d'abord propoſé de retourner directement de Bantam en Angleterre; mais enſuite il avoit changé de réſolution, pour faire conſtruire une Pinace qui étoit déja preſqu'achevée. Il aſſembla les Facteurs Anglois au Comptoir, & leur communiquant ſes vûes, il nomma *Brown* & *Sidal* pour faire le voyage de Banda avec la Chaloupe. *Jean Herne*, *Jean Saris*, & *Richard Savage*, obtinrent d'être laiſſés à Bantam, par la bonté extraordinaire de l'Amiral, à qui ils perſuaderent qu'il ne pouvoit leur ôter leur emploi ſans les deshonorer. Cependant il ordonna qu'auſſi-tôt que la Pinace ſeroit revenue de Banda, Saris la prendroit pour ſe rendre à *Sequedana*, dans l'Iſle de Borneo. Pendant qu'il tenoit ce conſeil, il reçut la viſite de l'Ambaſſadeur de Siam à la

Diſpoſitions de Keeling.

Cour de Bantam, qui venoit lui propoſer diverſes ouvertures de Commerce. Il aſſura les Anglois qu'ils pouvoient vendre en deux jours mille pieces de drap rouge dans ſon Pays; & que le même débit ſe ſoutiendroit tous les ans, parce que les Siamois aiment à parer leurs éléphans & leurs chevaux de cette couleur; qu'il ſe trouvoit de l'or en abondance dans les Etats du Roi de Siam; que les pierres préeieuſes y étoient fort communes & à bon marché; enfin que ſon Roi deſiroit ardemment de faire allianee avec un Prince auſſi puiſſant que le Roi d'Angleterre, dont il avoit appris que la réputation & la puiſſance ſurpaſſoient beaucoup celles des Hollandois. Keeling répondit qu'il n'avoit point actuellement la quantité de draps rouges qui convenoit aux beſoins des Siamois; mais que lui-même ou tout autre Amiral qui viendroit dans la ſuite avee une nouvelle flotte, ne manqueroit pas de répondre par ſes ſervices aux bontés du Roi de Siam. Cette préférenee que l'Ambaſſadeur avoit donnée au Commerce d'Angleterre, jetta de nouvelles ſemences de jalouſie dans l'eſprit des Hollandois.

KEELING. 1608.

Il reçoit la viſite d'un Ambaſſadeur de Siam.

Jalouſie des Hollandois.

Le 28, après avoir reglé toutes les affaires du Comptoir, Keeling prit congé de la Cour de Bantam, & réſolut de demeurer à bord en attendant que toute ſa cargaiſon fût achevée. Il n'explique point les raiſons qui lui firent prendre ce parti; mais il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour éviter les querelles qui commençoient à renaître dans la Ville entre les Matelots des deux Nations. Un jeune Hollandois vint le ſupplier avee les plus vives inſtances de lui accorder le paſſage en Europe, & ſe plaignit beaucoup de la dureté de ſon pere qui le retenoit malgré lui dans un Pays (*a*) qu'il déteſtoit. Keeling, ſans rejetter ſa priere, lui demanda la liberté d'en parler ſeulement au Chef du Comptoir de Hollande, en lui repréſentant qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de cette conduite ſans donner quelque atteinte à l'amitié qu'il venoit de rétablir entre les deux Nations. Mais cette difficulté fit verſer beaucoup de larmes au jeune Suppliant, comme s'il eut jugé qu'il n'avoit rien à ſe promettre par cette voie. Cependant il conſentit à l'explicarion que l'Amiral deſiroit avec le Chef du Comptoir. Mais elle n'aboutit qu'à le faire reſſerrer ſi étroitement, qu'il ne parut plus avant le départ de la flotte.

Keeling demeure à bord, pour éviter les querelles.

Le 2 de Décembre, les Sentinelles de la flotte virent approcher le ſoir à la lumiere de pluſieurs flambeaux, une Barque dont ils ne reconnurent pas tout-d'un-coup les Conducteurs. Mais lorſqu'ils penſoient à donner l'allarme, ils diſtinguerent les principaux Facteurs du Comptoir Anglois, accompagnés d'un Officier de la Cour de Bantam, ou plutôt lui ſervant de cortége pour l'exécution des ordres du Roi. Ce Prince envoyoit à l'Amiral une Lettre pour le Roi d'Angleterre, avec deux *Picols* de Canton pour préſent. Il paroît que cette démarche de la Cour avoit été retardée par quelques obſtacles que l'adreſſe des Facteurs avoit ſurmontés; & que la même raiſon avoit fait ſuſpendre ſon départ à l'Amiral; car dès le jour ſuivant, l'ordre fut donné pour mettre à la voile. Le 12, en ſortant des Détroits, on rencontra la Pinace, qui étant malheureuſement tombée entre les mains des Portugais, avoit perdu non-ſeulement la meilleure partie de ſa cargaiſon, mais encore dix-huit de ſes hommes qui avoient été faits priſonniers. Il ne lui reſtoit que ſix Matelots fort

Députation du Roi à l'Amiral Anglois.

(*a*) Il y a quelque apparence que c étoit le même jeune homme dont Scot parle dans ſa Relation.

KEELING. 1608. âgés, & le Facteur Tiſſering, que ſa vieilleſſe avoit fait regarder auſſi comme une priſe fort vile. La perte des marchandiſes montoit à neuf mille dollars.

Perte que les Portugais font eſſuyer aux Anglois. Cette diſgrace fit prendre aux Anglois le parti de retourner à Bantam, autant pour ſoutenir leur honneur, en méditant les moyens de ſe venger, que pour éviter la rencontre des Portugais, qui ne pouvoient être fort éloignés. Cependant à peine furent-ils rentrés dans la Rade, qu'ils furent encore obligés de changer de réſolution, à l'arrivée d'un Vaiſſeau Hollandois, qui apportoit la nouvelle de la paix entre la France, l'Eſpagne & la Hollande. Ils jugerent qu'étant déſormais les ſeuls Ennemis de l'Eſpagne, il n'y auroit point de ſureté, avec ſi peu de forces, à chercher querelle aux Portugais. L'Amiral réſolut au contraire de mettre ſur l'un de ſes deux Vaiſſeaux tout ce qu'il avoit raſſemblé de plus précieux dans ſon voyage, & de le renvoyer directement en Angleterre. Il choiſit pour cela le Dragon, qui étoit le plus conſidérable; & paſſant ſur l'Hector, il confia la conduite du Dragon, & les principales eſpérances de la Compagnie, au Capitaine Towtſon, qui partit le dernier jour de Décembre.

Les deux Vaiſſeaux Anglois ſe ſéparent.

1609. L'Amiral leva l'ancre auſſi dès le jour ſuivant, dans le deſſein de réparer le malheur de la Pinace, en faiſant lui-même le Voyage de Banda. Le vent devint ſi contraire au moment qu'il ſortoit de la Rade, que pour éviter la néceſſité d'y rentrer, il porta entre l'Iſle de Java & celles de Tonda, qui n'en ſont qu'à cinq lieues, s'expoſant ainſi à tous les dangers qui le menaçoient dans les Détroits de Tanara & de Laski. Cependant, avec le ſecours d'un Pilote Javan, qu'il avoit engagé à le ſervir par une groſſe récompenſe, il parvint heureuſement à la pointe Oueſt de Jacatra; & ſe dégageant, avec le même bonheur, d'un banc de ſable qui eſt à cette Pointe, il jetta l'ancre le 8 devant la ville même de Jacatra. Depuis ſon départ de Bantam, il n'avoit pas compté moins de trente ou quarante Iſles.

L'Amiral part pour Banda.

Il mouille devant Jacatra.

A peine avoit-il eu le tems d'être apperçu de la Ville, qu'il vit ſortir du Port une Barque fort ornée, qui s'approcha de ſon Vaiſſeau ſans précaution. Elle portoit le Scha Bandar, accompagné de pluſieurs Indiens, ſans armes, qui paroiſſoient ſes Domeſtiques. Les Anglois ne pouvant douter à ſon cortége que ce ne fût un Officier de conſidération, ſe hâterent de le prévenir par leurs civilités. L'Amiral ſe préſenta pour le recevoir à bord. Il apprit de lui-même ſon rang & les ordres dont il étoit chargé. Le Roi jugeant qu'un Vaiſſeau Européen qui jettoit l'ancre ſi proche de ſon Port, ne ſe propoſoit pas d'y entrer, avoit dépuré auſſi-tôt un de ſes principaux Officiers pour en faire un reproche honnête à l'Amiral, & le prier du moins de lui faire préſent de quelques livres de poudre & d'un paquet de méche. Keeling ſenſible à cette politeſſe Indienne, fit mettre dans la Barque du Scha Bandar trente livres de poudre avec un rouleau de méche. Enſuite lui ayant offert quelques rafraîchiſſemens, qu'il ſe défendit d'accepter, il lui témoigna que dans la confiance qu'il avoit de la généroſité du Roi, il ſouhaitoit beaucoup que ce Prince lui accordât la permiſſion d'entrer dans ſa Ville. Le Scha Bandar parut charmé de cette propoſition, & loin de demander du tems pour la faire agréer au Roi, il proteſta que rien ne pouvoit lui cauſer plus de plaiſir. Il ajoûta que depuis l'occaſion que ce Prince avoit eue de voir les Anglois à Bantam, lorſqu'il s'y étoit rendu pour la cérémonie de la Circonciſion, il avoit toujours regretté qu'aucun de leurs

Le Roi lui fait demander de la poudre.

Civilités du Scha Bandar.

Vaiſſeaux ne ſe fût encore arrêté dans ſes Ports ; que ſi le Pays de Jacarra portoit peu de poivre & d'autres richeſſes, il ne manquoit point de proviſions, & ſur-tout de riz & d'animaux fort curieux. Keeling trouva plus de franchiſe dans l'air & le compliment du Scha Bandar, qu'il n'en avoit remarqué à la Cour de Bantam. Il ſe ſouvint d'avoir entendu parler avantageuſement du Roi aux anciens Facteurs du Comptoir. Enfin, ne conſultant que ſa propre droiture, il ne crut pas devoir ſouhaiter plus de ſureté que le Scha Bandar n'en avoit exigé. KEELING. 1609.

Il ſe mit dans ſa Chaloupe avec huit de ſes gens & ſix Rameurs; & quoiqu'il eût donné ordre à ſon Vaiſſeau d'entrer dans le Port à ſa ſuite, il fit valoir au Seigneur Indien la confiance qu'il marquoit pour ſon Prince & pour ſa Nation. La vûe d'une Chaloupe étrangere, qui arrivoit avec le Scha Bandar, attira un grand nombre d'Habitans ſur le rivage. Keeling n'en parut pas moins tranquille & moins ferme. Il fut conduit à la Cour par le Scha Bandar. Cette viſite imprévûe cauſa tant de ſatisfaction au Roi, que n'en pouvant déguiſer l'excès, il combla l'Amiral de préſens & de careſſes. Il le preſſa de laiſſer à Jacatra, comme à Bantam, quelques Anglois pour l'entretien de l'amitié & du Commerce. Keeling, ſans le refuſer, s'excuſa ſur le petit nombre de ſes gens, & ſur les néceſſités d'un Voyage dont il ignoroit encore la durée; mais il promit qu'à l'arrivée de la premiere flotte, les Anglois ne manqueroient pas de répondre à des offres ſi obligeantes. Entre les Indiens qui furent employés à le ſervir, il diſtingua un jeune Portugais, qui trouva le moyen d'implorer ſécrettement ſa généroſité. Il apprit de lui en peu de mots, qu'ayant été vendu au Roi par les Hollandois, il avoit ſans ceſſe à ſe défendre contre les Prêtres du Pays, qui s'efforçoient de lui faire abandonner le Chriſtianiſme. La qualité d'homme de mer n'empêchoit pas Keeling de reſpecter la Religion. Il employa tout le crédit qu'il avoit auprès du Roi, pour délivrer un Chrétien de la perſécution ; & malgré la réſiſtance des Prêtres, il obtint la liberté du Portugais pour la ſomme de quarante-cinq dollars.

Keeling defend à Jacatra.

Keeling délivre un Portugais de la perſécution des Prêtres.

La Ville de Jacatra (*a*) eſt ſituée au pied de pluſieurs Montagnes, qui paroiſſent déſertes & ſtériles. Elle ne contient pas plus de douze cens maiſons; mais les jardins, dont la plûpart des édifices ſont environnés, donnent beaucoup d'étendue à la perſpective, & font trouver la Ville beaucoup plus grande qu'elle n'eſt effectivement. A l'exception de quelques Seigneurs, qui ſont en poſſeſſion de toutes les richeſſes du Pays, les Habitans ſont fort pauvres. Ils vivent comme la plûpart des Indiens, de riz, de racines & de poiſſon. Leur Commerce ſe borne à Bantam, où ils portent tous les ans quelques bahars de poivre, & preſque toutes les ſemaines une certaine quantité de riz & d'autres proviſions. Keeling partit le 12, après avoir renouvellé au Roi la promeſſe de former une liaiſon plus etroite avec lui. A deux lieues de la Pointe Orientale de Jacatra, Oueſt par Nord, il découvrit, à fleur d'eau, une Iſle abîmée, ſur laquelle il reſte encore un grand nombre d'arbres. C'eſt ce reſte de terre, & cette Pointe Orientale, qui forment la Baye. Le 14, à midi, après avoir fait environ trente lieues, on tomba ſur une Iſle qui a vers le Sud & le Nord trois grands bancs de ſable, auſquels les Portugais ont donné le nom de *tres Hermanos*.

Situation de Jacatra.

Iſle abîmée.

Tres Hermanos.

(*a*) C'eſt aujourd'hui la fameuſe Ville de Batavia. Voyez les Tomes ſuivans.

KEELING. 1609. *nos*, ou des *trois Freres*. Ils s'étendent juſqu'à trois lieues de l'Iſle de Java, mais moins à l'Eſt qu'ils ne ſont marqués dans les Cartes. Le 17 on ſe trouva proche de l'Iſle *Madura*; ce qui étoit fort éloigné de l'attente du Pilote, qui conclut, ou que l'Iſle de Java n'eſt pas ſi longue qu'elle eſt répréſentée dans les Cartes, ou que le Vaiſſeau avoit été jetté à l'Eſt par les courans. Les deux jours ſuivans on découvrit deux autres Iſles, dont on ne put connoître ni le nom ni l'étendue. Mais le 20, à midi, on ſe trouva fort près d'une des Iſles

Iſle Madura.

Iſles Noſſaſeres. *Noſſaſeres*, ou *Nuinſira*, à cinq degrés trente minutes de latitude. Elle eſt longue d'environ trois lieues, du Nord-Oueſt au Sud-Eſt. L'Amiral n'auroit pas eu plus de raiſon d'y relâcher que dans un ſi grand nombre d'autres, ſi, lorſqu'il n'en étoit qu'à deux milles, quelques-uns de ſes Matelots n'euſſent diſtingué ſur le rivage pluſieurs perſonnes qui levoient les mains vers le Ciel, & qu'il avoit d'abord pris lui-même pour des arbres. Il s'en approcha, ſur un fond de vingt-quatre braſſes, qui diminuerent par degrés juſqu'à ſept. Ayant jetté l'ancre à deux portées de fuſil, il apperçut plus diſtinctement onze perſonnes, qui continuoient de remuer les bras avec divers ſignes. Il envoya la Chaloupe remplie de gens armés. *Stretcher*, qui les commandoit, aborda au milieu des cris & des gémiſſemens de ces onze Malheureux, qui étoient des Indiens de l'Iſle Célebes, à demi-morts de faim & de miſere. Quoiqu'il ne

Naufrage d'un Vaiſſeau Indien. comprît rien à leur Langage, il jugea par quelques planches fracaſſées & d'autres débris raſſemblés autour d'eux, qu'ils avoient été jettés dans cette Iſle déſerte par un naufrage. Leur ardeur fut extrême à ſe précipiter dans la Chaloupe, & leurs ſignes faiſoient entendre qu'ils étoient preſſés par une faim dévorante. Stretcher, qui n'avoit avec lui aucune proviſion, ne jugea point à propos de les conduire à bord ſans l'ordre de l'Amiral. Mais prenant pitié de leur ſituation, il fit deſcendre avec eux une partie de ſes gens, tandis qu'il retourna lui-même au Vaiſſeau pour en apporter des vivres, & s'aſſurer des intentions de Keeling. Il revint bientôt avec ordre de prendre les onze Indiens, pour les jetter ſur la premiere terre habitée. Rien ne peut repréſenter l'avidité avec laquelle ils s'élancerent ſur les alimens qui leur furent préſentés. Un Interprête, que Stretcher avoit amené, comprit à peine, ſur le récit qu'ils lui firent dans un jargon fort obſcur, qu'ils étoient partis de Célebes pour Sumatra, au nombre de trente, & que leur Vaiſſeau s'étant briſé contre un rocher voiſin, qu'ils montroient en verſant des larmes, ils avoient perdu dix-neuf de leurs Compagnons, avec leur Vaiſſeau & tout leur bien. On les avoit pris d'abord pour autant d'hommes; mais il ſe trouvoit parmi eux trois femmes, qui ne paroiſſoient pas les plus foibles de la troupe; ſoit que leur ſexe puiſſe réſiſter plus long-tems à la faim, ſoit que les hommes ſe fuſſent retranché quelque choſe pour leur donner les premiers ſoins. Il y avoit ſept jours que leur naufrage étoit arrivé, & dans un ſi long intervalle, ils n'avoient vêcu que de Poiſſons morts, que la mer avoit laiſſés ſur le rivage.

Imbécillité d'onze Indiens. Les Anglois eurent bientôt lieu d'admirer l'imbécillité de ces Barbares; car s'étant répandus dans l'Iſle, ils y trouverent quantité d'oiſeaux; & Stretcher, ſurpris que des hommes euſſent pû ſouffrir la faim dans une telle abondance, prit plaiſir à faire abandonner leurs armes à ſes gens, pour eſſayer pendant quelques heures quel ſeroit le ſuccès d'une chaſſe, où l'adreſſe ſeroit ſeule

Digitized by Google

Digitized by Google

BUFFLE

employée. Avec de longs bâtons, & même à coups de pierres, les Anglois tuerent avant la fin du jour, un grand nombre de toutes ſortes d'oiſeaux; &, le lendemain, lorſqu'ils eurent la liberté de ſe ſervir de leurs armes, ils en firent une proviſion qui ſuffit pour quelques jours à la ſubſiſtance du Vaiſſeau. Quoique l'Iſle eût pluſieurs bois fort touffus, les Chaſſeurs n'y trouverent aucune ſorte de venaiſon. Mais ils découvrirent deux ſources d'eau fraîche, qui avoient échappé aux Indiens, ou plutôt que l'abbatement, dans lequel ils étoient demeurés ſur le rivage, ne leur avoit pas permis de chercher. KEELING. 1609.

Le 22, on fit dix-huit lieues vers l'Eſt, avec un fort bon vent; & le lendemain on ne découvrit aucune terre, quoique depuis les Noſſaſeres on eût parcouru plus d'eſpace que les Cartes n'en marquent entre ces Iſles & celle de Célebes. Vers le ſoir, on apperçut trois petites Iſles au Nord, à quatre ou cinq lieues de diſtance. La terre en parut fort baſſe, & la longueur aſſez conſiderable de l'Eſt à l'Oueſt. Enfin, le 24, à midi, on reconnut l'Iſle Célebes, & l'Amiral faiſant entrer dans ſon calcul le détour qu'il avoit fait à l'Eſt, trouva que les Noſſaſeres & cette Iſle ſont éloignées entr'elles de vingt-neuf lieues. Avec tous les efforts imaginables il fut impoſſible aux Anglois de gagner *Macaſſar*, parce que le vent ne ceſſa point d'être Nord & Nord-Oueſt, ils mouillerent ſur onze braſſes d'eau, à ſix lieues de la Pointe Méridionale de Célebes. L'Auteur juge que la diſtance entre Bantam & Célebes eſt d'environ deux cens trente-cinq lieues; & que ſi les Célebes ſont plus éloignées des Noſſaſeres qu'il ne l'a fait obſervet, il faut que l'Iſle qu'il prit pour une des Noſſaſeres, n'en ſoit point effectivement.

Diſtance des Noſſaſeres, & de Celebes.

Le vent n'ayant point changé pendant toute la nuit, l'Amiral ſe détermina vers la pointe du jour à relâcher au Sud-Oueſt de *Deſolam*. Il ne lui manquoit que de l'eau, parce que les deux ſources de Noſſaſeres s'étoient trouvées trop foibles pour fournir à la proviſion du Vaiſſeau. La Rade où il entra n'offroit que des bords inhabités. Cependant le fond n'étant pas moins que de ſeize braſſes juſqu'à trente pas du rivage, il mouilla dans cette poſition, juſqu'au retour de la Chaloupe & de l'Eſquif, qui partirent auſſi-tôt avec les tonneaux. A peine Stretchet eut-il mis pied à terre, & ſe fut-il dérobé à la vûe du Vaiſſeau, derriere quelques arbres qui bordoient le ſable, que l'Amiral fut ſurpris d'entendre pluſieurs coups de fuſil. L'allarme fut ſi vive ſur le Vaiſſeau, qu'une partie de ſes gens fut tentée de ſe jetter à la nage, pour ſecourir leurs Compagnons. Mais ils virent bientôt reparoître Stretcher, accompagné de pluſieurs autres, qui traînoient dans la Chaloupe un bufle d'énorme groſſeur, qu'ils avoient tué preſqu'en débarquant. L'Amiral leur cria de ſon bord, d'où il pouvoit aiſément ſe faire entendre, qu'ils n'avoient qu'à l'éventrer ſur le rivage. Mais Srretcher doutoit ſi c'étoit un bufle ſauvage ou domeſtique, parce qu'à diverſes marques il paroiſſoit avoir ſervi au travail. Cette obſervation méritoit d'être approfondie, dans un lieu où l'on ignoroit à quel accueil il falloit s'attendre. L'Amiral prit le parti de deſcendre lui-même. Dans l'intervalle, pluſieurs Inſulaires attirés par le bruit des armes à feu, s'approcherent des Anglois, & voyant leur bufle mort, ils parurent fort affligés de cette perte. Cependant ils marquerent ſi peu de ſurpriſe à la vûe d'une troupe d'Etrangers, que l'Amiral ne douta point qu'ils ne fuſſent accoutumés au

Iſle de Deſolam.

Les Anglois y relâchent.

Ils tuent un bufle qui leur coûte de l'embarras.

KEELING. 1609.

commerce des Européens. Après leur avoir fait quelques excuſes de la mort de leur buſle, & leur avoir offert un préſent pour les appaiſer, il donna ordre que les onze Indiens de Noſſaſeres fuſſent amenés au rivage. Ils n'avoient pas reconnu cette Rade, & l'on s'étoit déterminé par compaſſion à les mettre à terre dans quelque autre lieu. Mais lorſqu'ils eurent apperçu des hommes de leur eſpece, ils n'attendirent point le retour de la Chaloupe, & ſe jettant à la nage, ils témoignerent leur joye par toutes ſortes de marques. Ils racontetent aux autres le ſervice qu'ils avoient reçu des Anglois, & l'Amiral s'en apperçut bientôt au changement de leur viſage. L'amitié & la familiarité s'établirent tout d'un coup. Ils offrirent aux Anglois de les conduire à leur habitation, en leur faiſant entendre que la principale Ville n'étoit pas fort éloignée. Mais Keeling, qui ne penſoit point à s'arrêter dans leur Iſle, ſe contenta de leur faire connoître le beſoin qu'il avoit d'eau. Ils s'empreſſerent de conduire ſes gens vers une petite Riviere, qui paſſoit aſſez près de la Baye ſans s'y décharger. On fit faire ſur le champ quelques traîneaux, qui abregerent beaucoup les difficultés du chemin. Pendant qu'on étoit occupé de ce travail, l'Amiral conſentit que Strercher allât juſqu'à l'habitation, accompagné d'un fort petit nombre d'Anglois, & de trente ou quarante Inſulaires, qui paroiſſoient charmés de leur viſite. Il y fut reçu avec des careſſes & des témoignages de reconnoiſſance, qu'on ne ſeroit pas ſûr de trouver, après le même ſervice, dans les Nations les plus policées de l'Europe. Ils revinrent chargés de préſens, & ces tranſports d'amitié ne ſe démentirent point juſqu'à leur départ.

Ils mettent à terre les onze Indiens de Noſſaſeres.

Careſſes qu'ils reçoivent des Habitans.

En ſortant de la Baye, on continua de ranger le rivage juſqu'à l'extrémité de l'Iſle, & le 26 au matin, on découvrit *Cambina*, qui ne peut être, ſuivant le calcul de l'Auteur, à plus de vingt lieues au Nord-Eſt, du Détroit de Célebes. A une heure après midi, ils étoient Nord-Eſt par Nord, à huit lieues de la Pointe Occidentale de cette Iſle. Le lendemain, ils avancerent fort peu; mais ils découvrirent la terre au Nord ſans la connoître. Deux jours après, ils apperçurent beaucoup plus diſtinctement la même terre, quoiqu'ils ne fuſſent point encore à plus de douze lieues à l'Eſt de Cambina. A force de s'approcher, ils diſtinguerent d'abord deux Iſles à l'Eſt-Nord-Eſt. La plus grande, qui n'étoit déja qu'à cinq lieues, Eſt par Nord, préſente trois ou quatre Promontoires. L'autre Iſle eſt à ſept ou huit lieues au Sud de ces hauteurs; mais de la Pointe Eſt de l'une juſqu'à la Pointe Nord-Eſt de l'autre, il n'y en a pas plus de trois. A huit lieues au Sud-Eſt par Eſt, on apperçoit un banc de ſable, qui n'en a pas moins de dix de longueur. Il y a beaucoup d'apparence que ces Iſles ſont celles de *Gioailiam*; à moins qu'on n'aime mieux donner ce nom à celles que les Anglois avoient apperçues entre les Noſſaſeres & Célebes. Le 30, à douze lieues de la derniere Pointe du Nord, ils virent l'Iſle de *Tikabaſſa*; & quatre lieues au Nord-Eſt par Nord, ils découvrirent la Pointe Eſt de l'Iſle de Button.

Iſle de Cambina.

Diverſes Iſles, priſes pour celles de Gioailiam.

Iſle de Button.

Vers la nuit, ils virent arriver une grande Barque, que les Indiens nomment *Caricol*, chargée de quarante ou cinquante hommes que le Roi de Button envoyoit à la découverte. Ils étoient conduits par l'oncle même de ce Prince. *Sidall* & *Spalding*, qui avoient déja paſſé dans cette Iſle, furent reconnus de la plûpart de ces Indiens, & vantant à Keeling l'accueil qu'ils avoient

avoient reçu de leur Prince, ils le déterminerent à jetter l'ancre au premier Port. On ſuivit la Barque Indienne, qui entra dans une Rade commode au Sud-Eſt de l'Iſle. Ce lieu n'étoit point éloigné de la demeure du Roi ; mais Keeling ſe contenta d'y envoyer Sidall & Spalding avec quelques préſens. Pendant leur abſence, il trouva que les richeſſes de l'Iſle ne valoient pas la peine qu'il avoit priſe d'y relâcher. Ce détour inutile l'expoſa encore aux importunités du Roi, qui accompagna Sidall & Spalding à leur retour, pour ſolliciter les Anglois de lui prêter leur ſecours contre les Inſulaires de Tikabeſſa, dont il avoit reçu pluſieurs outrages. La cauſe de leur querelle venoit d'un accident fort ſingulier. Le Roi de Button étoit ſans enfans, quoique dans l'eſpérance de s'en procurer il eût pris un grand nombre de femmes. Quelques Devins qu'il avoit conſultés ſur cette diſgrace de la nature, lui avoient déclaré qu'il ne pouvoit devenir pere qu'avec une femme Etrangere qu'il auroit enlevée à ſon mari. Il n'avoit pas balancé à ſuivre cet Oracle, & paſſant dans l'Iſle de Tikabeſſa, avec un petit nombre de gens fidéles, il y avoit vêcu caché pendant quelque tems, pour chercher l'occaſion de choiſir une femme agréable & de l'enlever ſans bruit. Son choix étoit tombé ſur celle d'un des plus proches parens du Roi, & la Fortune l'avoit ſecondé ſi heureuſement, qu'il l'avoit amenée à Button. Mais par d'autres incidens, dont l'Auteur ne fut point informé, l'Indienne qui regrettoit apparemment ſon premier mari, ſe déroba au Raviſſeur, & trouva le moyen de repaſſer dans ſa Patrie. Elle étoit groſſe alors de pluſieurs mois. Etant accouchée dans la ſuite, de deux fils, le Roi de Button qui s'en croyoit le pere, les fit demander au Roi de Tikabeſſa. Sa priere fut rejettée, non-ſeulement pour le punir de la violence qu'il avoit employée dans les Etats d'autrui, mais pour ſatisfaire auſſi le premier mari & ſa femme, qui prétendoient avoir eu ces deux enfans l'un de l'autre. Les reproches inſultans, dont ce refus avoit été accompagné, étoient devenus un juſte prétexte pour employer ouvertement les armes. Le Roi de Button avoit tenté pluſieurs deſcentes qui lui avoient mal réuſſi. Il avoit eu recours enſuite à l'artifice, en faiſant paſſer ſecrettement à Tikabeſſa quelques gens armés, qui lui avoient promis d'enlever l'Indienne & ſes enfans. Mais les uns avoient péri dans l'entrepriſe, & les autres étoient encore priſonniers dans l'Iſle ennemie. Tels étoient les outrages dont le Roi de Button fit des plaintes aux Anglois, & pour la vengeance deſquelles il leur demandoit le ſecours de leurs armes.

KEELING. 1609.

Les Anglois y relâchent.

Embarras ſingulier du Roi de Button.

Keeling qui ne vit aucun avantage à ſe mêler dans cette querelle, & qui n'en reconnut pas clairement la juſtice, apporta au Roi toutes les raiſons qu'il avoit pour s'en diſpenſer. Elles ne le délivrerent pas de quantité d'inſtances, qui ſe réduiſirent enfin à la priere de lui vendre de la poudre & quelques fuſils. Les Anglois n'avoient pas fait juſqu'alors aſſez d'uſage de leur poudre pour craindre d'en manquer. Ils en donnerent au Roi cinquante livres, qui leur furent payées fort liberalement. Mais comme ils marquoient moins de facilité à ſe défaire de leurs armes, ce Prince offrit à Keeling, pour en obtenir d'eux, un collier de groſſes perles, qui ſurpaſſoit la valeur des deux meilleurs canons du Vaiſſeau. Ce prix rendit l'Amiral Anglois ſi traitable, que ſe croyant obligé à quelque retour de juſtice autant que de généroſité, il donna au Roi quatre fuſils pour ſon collier.

Les Anglois laiſſent ce Prince fort content de leurs échanges.

KEELING. 1609.

Le 3 de Février, les Anglois ſe trouvetent par leurs obſervations à 4 degrés 25 minutes de latitude. Le 4, au matin, ils appetçurent l'Iſle de *Burro*, à ſept lieues de diſtance. Le vent n'étant pas favorable pour Banda, on délibera s'il ne valoit pas mieux gagner les Iſles Moluques, ſur-tout lorſque de la Pointe Orientale de Butro on commençoir à découvtir Amboyne, qui n'en eſt qu'à douze lieues. On voyoit en même-tems, fort à découvert, l'Iſle *Cloy*, qui eſt à quatre lieues au Sud de Burro. Le ſoir on jetta l'ancre dans cette réſolution. Mais le vent ayant changé pendant la nuit, on tevint au deſſein de ſe rendre directement à Banda. Le 6, après avoir découverr clairement Amboyne, qui eſt ſituée à l'Eſt pat Nord de Burro, & qui préſente environ dix lieues de longueur vers l'Eſt, on apperçut la haute terre de Banda. Elle n'eſt pas à moins de vingt-cinq lieues de la Partie Orientale d'Amboyne. Le 7, on vit *Pulo Rin*, ou l'Iſle de *Rin*, & *Puloway*, qui n'en eſt qu'à trois lieues. Enfin l'on entra, le 8, dans la Rade & dans le Port de Banda, en obſervant, ſuivant l'avis du Pilote Indien, de s'approcher, du côté du Nord, auſſi près qu'il fût poſſible des plus hautes montagnes, au pied deſquelles on trouve toujours au moins ſix baſſes & demie d'eau.

Iſle de Burro; ſa diſtance des Moluques.

Pulo Rin. Puloway.

Les Anglois arrivent à Banda.

Les Facteurs du Comptoir Hollandois, & la plûpart des Habitans de la Ville, accoururent ſur le bord du rivage, pour féliciter l'Amiral de ſon arrivée. Il répondit à leurs complimens par une décharge de toute l'artillerie du Vaiſſeau. Dès le lendemain, étant deſcendu à terre, il fut conduit au Palais du Roi par le Scha Bandar. Il remit à ce Prince une Lettre du Roi d'Angleterre, & ſes préſens, qui étoient une belle coupe de vetmeil doré avec ſon couvercle, un caſque forr orné & un très-beau mouſquet, qui avoit coûté ſeul vingt-cinq dollars. L'accueil qu'il teçut du Roi fut auſſi gracieux que l'appareil en fut magnifique. Les Hollandois confeſſerent eux-mêmes qu'ils n'avoient rien vû de ſi pompeux dans cette Cour.

Ses préſens au Roi.

Keeling s'occupa les jouts ſuivans à réglet les conditions pour l'établiſſement d'un Comptoir Anglois & pour la conſtruction de l'édifice. Il ne remarqua point, dans ces premiers jours, que ſon arrivée cauſât de la jalouſie aux Hollandois. Il reçut même leurs conſeils pour le ſuccès des vûes qu'il avoit déclarées. Mais il ne fut pas long-tems à s'appercevoir que dans tous les lieux où ils ſont établis, la prudence ſert peu à prendre de bonnes meſures, ſi elle n'eſt ſoutenue par une grande profuſion de préſens. Dans les Voyages qu'il fit à *Urtatan* & à *Lantor*, pour conferer avec les Marchands du Pays ſur le prix des marchandiſes, il fut continuellement obſedé par *Nakhada* (a) *China*, Eſpion des Hollandois, qui ſous prétexte de le ſervir en lui procurant les moyens de faire promptement ſa cargaiſon, lui ſuſcita au contraire mille ſortes de difficultés. A Lantor, on lui demanda cent quatre-vingt piéces de huit pour le droit qui ſe nomme *Serepinang*. Enſuite, lorſqu'il propoſa du moins qu'il lui fût petmis de mettre à ſon drap le meilleur prix qu'il pourroit, on lui parla d'un autre droit, nommé *Rouba Rouba*, qu'il falloir payer avant que de commencer ſa vente. L'Amiral proteſta qu'il ne refuſeroit aucune demande, lorſqu'elle lui paroîtroit juſte, ou d'un uſage établi; mais à ſon retour il voulut que tout le Pays s'engageât à lui faire dans l'eſpace de quatre mois ſa cargaiſon de noix & de fleur de muſcade, à cent dollars le *Kati*. Et voyant que les difficultés ne faiſoient qu'augmenter, il déclara que

Il ſe défie des Hollandois.

Difficultés qu'ils lui ſuſcitent.

(a) Nakhada ſignifie Capitaine ou Chef de Vaiſſeau.

puiſqu'on ne cherchoit qu'à prolonger le tems, dans l'eſpérance apparemment de voir paroître une Flotte Hollandoiſe dont l'arrivée lui paroiſſoit néanmoins fort douteuſe, parce que la Mouſſon étoit preſque paſſée, & que les vents d'Eſt commençoient déja, il ne donneroit pas plus de quatre-vingt piéces de huit. On ſe diſpenſa froidement de répondre à cette déclaration, mais ce ne fut pas ſans donner quelques marques de dépit & d'averſion. KEELING. 1609.

Arrivée de trois Vaiſſeaux Hollandois, & leur diſgrace.

Le 16, il arriva trois grands Bâtimens Hollandois, qui ſans avoir jetté l'ancre, firent une décharge de toute leur artillerie; l'une de trente, l'autre de ſeize, & le troiſiéme de neuf piéces de canon. Deux de ces trois Vaiſſeaux venoient de Tetnate, où ils avoient perdu *Paul van Carden*, leur Amiral, avec ſoixante-dix hommes, pris par les Eſpagnols. Les Hollandois offrirent 50000 dollars pour ſa rançon; mais la ſeule compoſition que leurs Ennemis voulurent accepter, fut la reſtitution du Fort de Machian que cet Amiral avoit pris ſur eux. Les trois Vaiſſeaux entrerent dans le Port, après s'être ainſi préſentés à l'entrée de la Rade. Cette montre de leurs forces fit prendre aux Hollandois du Comptoir des apparences encore plus affectées de politeſſe & d'amitié pour les Anglois. Ils envoyerent viſiter Keeling par un de leurs principaux Chefs; & les Officiers des deux moindres Vaiſſeaux l'étant venu voir le lendemain ſur ſon bord, y demeurerent à ſouper. Cependant un Soldat Anglois, qui ſçavoit fort bien leur Langue, & qui s'étoit mêlé avec leurs Matelots, rapporta le même jour à ſon Amiral que leur deſſein étoit de le ſurprendre & de ſe ſaiſir de ſon Vaiſſeau avant la fin du mois.

La fermeté de Keeling lui fait obtenir ce qu'il deſire.

On vint renouveller à Keeling la demande du *Rouba Rouba*. Il perſiſta dans ſon refus. On revint lui déclarer que le Conſeil s'étoit aſſemblé, & que par un Délibération irrévocable on avoit réſolu de lui ôtet la liberté du Commerce, s'il s'obſtinoit à ne vouloir pas donner plus de cent dollars. Sa réponſe fut qu'il partiroit ſans avoir chargé un grain de poivre, plutôt que d'aller au-delà de cette ſomme. On reparut bientôt pour lui dire qu'on conſentoit enfin à prendre cent dollars pour le *Katti* d'épices, trois cens quatre-vingt dollars pour le *Rouba Rouba*, & cinquante dollars pour le *Serepinang*; ſans y comprendre néanmoins le droit des quatre *Schu Bandars*, qui ſe nomme le *Piſſalin*, & quatte pieces de *Serraſſa*, ou de pintade Malayenne. Après cette convention, on régla la valeur des monnoyes; ce qui fit naître encore des embarras, parce que le trebech & les réales de huit ſe trouvoient trop legeres. Enfin cet obſtacle étant levé par des évaluations fort juſtes, on commença à peſer les épices. Pendant que les Anglois preſſoient ce travail, les Hollandois des trois Vaiſſeaux firent leur prix, qui fut de cent dollars pour le Karti d'épices, trois cens pour le *Rouba Rouba*, & cinquante pour le *Serepinang*, avec quatre pieces de drap.

Vaiſſeau Portugais échappe à la tempête.

Il arriva dans cet intervalle un Vaiſſeau Portugais de Coa, qui avoit été ſi maltraité, le jour & la nuit d'auparavant, par une affreuſe tempête, que n'ayant point eu d'autre azile à choiſir, il venoit ſe radouber à Banda. Sa cargaiſon n'étoit pas précieuſe; il portoit du riz & des étoffes de la Côte de Canara; mais il avoit à bord quantité de Paſſagers, entre leſquels on comptoit pluſieurs Officiers de diſtinction avec leur famille. Ils étoient déja informés de la paix entre la France, l'Eſpagne & la Hollande; cependant leur haine pour les adverſaires de la Religion Romaine leur fit éviter preſ-

KEELING. 1609.

qu'également le Commerce des Anglois & des Hollandois. Comme ils étoient dans le beſoin de mille choſes qu'ils ne pouvoient eſpérer des Naturels du Pays, Keeling, ſans s'arrêter à leurs préventions, prit un jour l'occaſion de leur offrir ſes ſervices. Leur Capitaine les refuſa, dans des termes qu'il n'avoit pas choiſis pour les plus civils. Il ſe nommoit *Dom Blas d'Argentra*; mais un Gentilhomme, qui étoit à terre avec lui parut plus ſenſible à des honnêtetés ſi gratuites. Il ſuivit l'Amiral Anglois, & l'ayant remercié au nom de ſes Compagnons, il lui demanda s'il ſe propoſoit de retourner bientôt en Europe. Keeling lui dit qu'il n'attendoit que la fin de ſa cargaiſon. Je m'appelle *Barbesés*, reprit le Portugais, je cherche à regagner ma Patrie avec ma famille & les débris de ma fortune. Le Vaiſſeau l'*Annonciade*, où mes chagrins m'ont forcé de m'embarquer, eſt en ſi mauvais état que je tremble à lui confier plus long-tems ce que j'ai de plus cher. Si vous vouliez me recevoir ſur le vôtre, & me jetter, ſoit à Madere, ſoit ſur les Côtes de Portugal, je ne ferois pas difficulté de me fier à un homme dont les manieres m'inſpirent de l'eſtime, & qui commande un Vaiſſeau de la Compagnie d'Angleterre. L'Amiral, encore plus porté à le ſervir, acheva de lui gagner le cœur, en lui apprenant que lui & la plûpart de ſes Matelots étoient Catholiques. Il lui déclara néanmoins qu'irrité comme il devoit l'être contre les Portugais, qui lui avoient enlevé dix-huit hommes & la cargaiſon d'une Pinace, il auroit été peu porté à prévenir ſa Nation par des politeſſes, dans tout autre cas que celui où il avoit vû ſon Vaiſſeau. Enfin loin d'être rebuté par la groſſiereté du Capitaine, il l'aſſura que le deſir d'obliger un honnête homme ſe joignant à ſes principes naturels de généroſité & d'honneur, il ne balançoit point à lui promettre de le débarquer à Madere.

Keeling oublie ſes reſſentimens à la vûe de leurs miſeres.

Il fait une action généreuſe.

Malheurs d'un Officier Portugais.

Cet Officier, ſuivant le récit de Keeling, qui continua de le voir familierement pendant plus de ſix ſemaines, étoit un des hommes du Monde à qui il eût connu le plus d'eſprit & de vertu. Il avoit été Commandant du Fort de Saint Philippe à Goa. Sa diſgrace avoit commencé par une querelle de ſa femme avec celle du Viceroi, qui étant d'un orgueil inſupportable, quoique fort inferieure à la ſienne par la naiſſance & les agrémens du corps, exerçoit une tyrannie dont les autres femmes étoient révoltées. Le Viceroi avoit exigé que Barbeſés, fît des réparations à cette fiere Vicereine, pour quelques défauts de reſpect & de ſoumiſſion dont elle accuſoit la Commandante. Le differend étoit paſſé d'un ſexe à l'autre. Barbeſés, qui ne croyoit pas ſa femme coupable, avoit pris ſes interêts avec tant de chaleur, que le Viceroi l'accuſant à ſon tour de déſobéiſſance & de révolte, l'avoit fait arrêter, & lui avoit fait faire ſon procès. Il en auroit coûté la vie à ce malheureux Commandant, ſi les emportemens de la Vicereine euſſent été ſuivis. Mais le Conſeil de Goa, pelant ſon merite & ſa vertu, avoit borné ſa Sentence à deux années de priſon, qu'il avoit ſubies dans ſon propre Fort. Son Office avoit été rempli par un homme dévoué à la Vicereine, qui s'étoit efforcé par ſes mauvais traitemens, de ſuppléer à la rigueur dont elle ſe plaignoit que le Conſeil avoit manqué. Ses biens avoient beaucoup ſouffert dans cet intervalle. En ſortant de ſa priſon, où il n'avoit pas même eu la liberté de voir ſa femme, il l'avoit trouvée réduite à vivre avec ſes enfans, des libéralités d'un parent fort riche, dont le Ciel avoit enſuite permis la mort,

Digitized by Google

pour tendre par ſon héritage une partie de ſon éclat à cette famille affligée. Il n'avoit rien eu de ſi preſſant que de convertir toute ſa ſucceſſion en or & en pierreries, & de monter ſur le premier Vaiſſeau qui étoit ſorti du Port. KEELING. 1609.

Keeling joint ici pluſieurs réflexions ſur l'abus du pouvoir dans les Régions éloignées. Mais cet exemple lui paroît moins odieux que celui dont le même Officier fut encore le ſujet. Il ſembloit qu'étant libre ſur le Vaiſſeau, il ne lui reſtât plus qu'à faire paſſer ſa famille & ſes biens à bord de l'Amiral Anglois. Cependant à peine eût-il fait l'ouverture de ſon deſſein à Blas d'Argentra, qu'il trouva des ordres donnés pour arrêter ſa femme & ſes enfans; & lorſqu'il en porta ſes plaintes à ce Capitaine, il n'obtint pour réponſe que des réproches & des menaces. Non-ſeulement on lui fit un crime d'eſperer plus de ſureté ſous le Pavillon Anglois que ſous celui du Portugal, mais ſoupçonnant que ſes chagrins lui avoient fait naître la penſée de s'établir en Angleterre, on porta la dureté juſqu'à lui faire craindre d'être accuſé de trahiſon. Il ſe crut obligé de juſtifier ſes intentions par la facilité même avec laquelle il affecta d'abandonner ſon entrepriſe; & pour effacer des ſoupçons encore plus dangereux, il engagea Keeling à rendre une viſite au Capitaine d'Argentra, dans laquelle il le pria de déclarer à tous les Portugais du Vaiſſeau, que lui-même & la plûpart de ſes gens étoient de la Religion Romaine. Mais ſi cette démarche adoucit le Capitaine, elle ne lui rendit point aſſez de confiance pour accorder à Donna de Barbeſes & à ſes enfans la liberté de deſcendre ſur le rivage. Keeling fut ſi irrité de cette tyrannie, qu'il offrit à Barbeſes de lever l'ancre après le Vaiſſeau Portugais, & de ſuivre d'Argentra, pour lui faire entendre raiſon par la ſupériorité des armes.

Le 23, Keeling fit un Traité ſecret avec le Chef de Puloway, pour établir un Comptoir dans cette Iſle; mais il fut obligé d'acheter cette faveur, en lui prêtant trois cens piéces de huit, & d'en donner cent pour le Seripinang, avec quatre Pintades Malayennes. Les Hollandois n'eurent pas plutôt appris cette convention, qu'ils employerent toutes ſortes de moyens pour la traverſer. Ils devinrent beaucoup plus redoutables le 29, lorſqu'il leur fut arrivé dans la Rade, ſix gros Vaiſſeaux & deux Pinaces. Cependant l'Amiral Anglois, qui ne vouloit rien avoir à ſe reprocher, les ſalua de neuf coups de canon, auſquels ils ne répondirent que de trois.

Il continua de regler ſes intérêts, ſans paroître ſenſible à leur mauvaiſe humeur. Ayant reçu de Puloway deux cens vingt-cinq Kattis de fleur de muſcade, & treize cens ſept Kattis de noix, qu'il paya fidélement, il marqua les ſacs de la lettre *B*, pour les diſtinguer. On reconnut, quelques jours après, combien cette précaution avoit été néceſſaire. Il arriva, le 4 d'Avril, deux petits Vaiſſeaux Hollandois, qui ſe voyant ſoutenus par le grand nombre de Bâtimens qu'ils avoient dans le Port, & faiſant valoir des affaires qui les obligeoient de ſe preſſer, entreprirent de charger toute la muſcade qu'ils trouverent prête à leur arrivée. Celle des Anglois n'auroit point été reſpectée, ſi les Gardes que l'Amital y avoit laiſſés euſſent été capables de ſe rendre aux promeſſes & aux menaces, ou d'être trompés par la ſuppoſition d'un accord entre les Amiraux des deux Nations. Heureuſement Keeling ſe rendit à terre dans ces circonſtances. Il prit un ton ſi ferme, qu'on ceſſa de le preſſer. Le même jour, *Pierre Williamſon*, *Vanhoof*, Amiral de la grande

Démêlés des Anglois avec les Hollandois.

KEELING. 1609.

Flotte Hollandoiſe, étant deſcendu pour la premiere fois ſur le rivage, les Vaiſſeaux de Hollande le ſaluerent de trente coups de canon ; mais Keeling ne le ſalua que de cinq.

Vanhoof remit à la Cour une Lettre du Comte Maurice, qui ne fut accompagnée d'aucun préſent. A l'étonnement que le Scha Bandar en témoigna, il répondit que le préſent avoit été oublié ſur ſon Vaiſſeau. La Lettre étoit en Portugais. Keeling fit remarquer au Scha Bandar, que c'étoit moins une Lettre de civilité & d'amitié, qu'un ordre de ratifier tout ce que l'Amiral & ſon Conſeil regleroient en vertu de leurs pouvoirs. Elle étoit écrite ſur du papier ordinaire, ſcellée au-deſſous & toute ouverte. En effet il parut bientôt que les Hollandois n'étoient point arrivés en ſi grand nombre avec de ſimples vûes de Commerce, & qu'ils croyoient les prieres peu néceſſaires lorſqu'ils avoient deſſein d'employer la force.

Deſſein des Hollandois ſur Banda.

Le 11, ils conſeillerent aux Anglois de finir promptement leur cargaiſon, ſans leur expliquer le ſens de ce conſeil ; mais Keeling croyant découvrir à leurs mouvemens qu'ils méditoient quelque entrepriſe extraordinaire, hâta l'ouvrage par des ordres fort preſſans. Ainſi, non-ſeulement les Anglois ne purent apporter beaucoup de choix à leurs marchandiſes ; mais la fleur & les noix de muſcade n'ayant point le tems néceſſaire pour ſuer, furent expoſées à s'altérer beaucoup dans le voyage. Pendant deux jours qu'ils employerent à ce travail, ils obſerverent peu les démarches des Hollandois. Le 12 au ſoir, Keeling reçut un Meſſager du Scha Bandar, qui le preſſoit de ſe rendre à terre avec une puiſſante eſcorte. L'obſcurité de cette priere, & les embarras qui l'occupoient, lui firent remettre ſa réponſe au lendemain ; mais ayant été ſupplié par un autre Meſſage de ne pas attendre que la nuit fût paſſée, il prit le parti, vers la pointe du jour, de ſe mettre dans ſa Chaloupe avec quinze de ſes plus braves gens. Le Scha Bandar ſe trouva ſur le rivage pour le recevoir ; & l'ayant conduit juſqu'à ſa propre maiſon, il commença un diſcours dont Keeling étoit fort éloigné de prévoir la concluſion. Après avoir fait des plaintes ameres de la violence & de la hauteur des Hollandois, qui n'étoient venus juſqu'alors à Banda que pour y regner par la force, il aſſura qu'ayant pénétré leurs nouveaux deſſeins, il ne doutoit pas que tant de Vaiſſeaux qu'ils avoient raſſemblés dans le Port, n'y fuſſent pour achever de mettre la Ville & l'Iſle entiere ſous le joug. Enfin dans la néceſſité de recevoir des Maîtres, ou de répandre beaucoup de ſang pour s'en garantir, il offrit à Keeling de ſoumettre le Pays au Roi d'Angleterre. Cette propoſition ſurprit l'Amiral Anglois. Dans l'état de ſes offres, avec un ſeul Vaiſſeau & une Pinace, il ne voyoit aucune apparence de pouvoir conteſter l'empire aux Hollandois, qui n'avoient pas moins de deux mille hommes ſur leur Flotte. Cependant, après avoir réfléchi quelques momens ſur une conjoncture de cette importance, il prit une réſolution dont on a beaucoup vanté la ſageſſe. Il s'efforça de faire comprendre au Scha Bandar que dans l'inégalité préſente il ne falloit rien eſpérer par la voie des armes. Banda étoit ſans fortifications, les Habitans peu propres à la guerre, & les Anglois trop foibles pour les ſoutenir contre une Flotte auſſi puiſſante que celle de Hollande. Mais avant que les Hollandois commençaſſent leurs hoſtilités, l'Iſle pouvoit ſe mettre ſous la protection de l'Angleterre, par une

On offre aux Anglois de les remettre maîtres de Banda.

Propoſitions de Keeling au Scha Bandar.

ſoumiſſion tranquille qu'il offroit de recevoir, & contre laquelle il étoit perſuadé que l'Amiral Vanhoof n'auroit pas la hardieſſe de reclamer. Ce ſeroit dans la ſuite au Roi d'Angleterre à faire valoir ſes droits, que la République de Hollande n'entreprendroit pas légerement de conteſter. Le Scha Bandar ne deſiroit apparemment qu'une défenſe préſente; & peut-être ne demandoit-il le ſecours des Anglois contre la Flotte de Hollande, que dans l'eſpérance de ſe délivrer d'eux facilement, lorſqu'il auroit employé leurs forces à repouſſer des Ennemis plus redoutables. Il feignit de compter peu ſur le parti que Keeling lui propoſoit, & de ne pas même concevoir qu'un droit acquis par une ſoumiſſion volontaire pût être de quelque poids contre la force des armes. Cependant après avoir paru ſi impatient de voir Keeling, & ſi preſſant dans ſes ſollicitations, il demanda deux jours pour délibérer ſur ſa réponſe. Le 14 ſe paſſa tranquillement. Mais le 15 au matin, à la ſurpriſe extrême des Anglois & des Indiens, l'Amiral Hollandois débarqua douze cens hommes, qui s'avancerent auſſi-tôt vers la Ville. Non-ſeulement il ne parut perſonne pour s'oppoſer à leur approche, mais tous les Habitans ayant pris la fuite, Vanhoof affecta de garder beaucoup de modération dans ſa victoire. Il défendit à tous ſes gens, ſous de rigoureuſes peines, de cauſer le moindre déſordre; & ſans marquer d'inquiétude de la part des Inſulaires, il fit jetter à ſa vûe les fondemens d'un Fort, dans un lieu dont il n'avoit pas attendu juſqu'alors à prendre les dimenſions.

KEELING. 1609.

Les Hollandois ſe faiſiſſent de Banda.

Ils y élevent un Fort.

Keeling eſſuya ce ſpectacle ſur ſon bord, ſans aucune marque de regret; mais s'étant rendu au rivage le 18, il fit prier quelques Hollandois d'un rang diſtingué de le venir voir dans ſa Chaloupe. Là, ſans toucher à l'entrepriſe de leur Nation, il leur fit des plaintes fort vives des torts continuels que les Anglois avoient reçus d'eux depuis que l'arrivée de tant de Vaiſſeaux les avoit rendus ſupérieurs en nombre. Il ne demandoit que la fin de tant de violences; car ce n'étoit point à Banda, leur dit-il, qu'il pouvoit exiger des ſatisfactions: mais il les pria de ſe ſouvenir que l'Europe n'étoit point un Pays auquel ils euſſent renoncé les uns ni les autres, & que le Roi d'Angleterre étoit aſſez puiſſant pour venger des injures qui ne le regardoient pas moins que ſes Sujets. En même-tems, pour faire connoître que rien ne balançoit les devoirs de l'humanité dans le cœur d'un Anglois, il les avertit que les Indiens étoient réſolus d'empoiſonner les eaux, & qu'ils lui avoient fait conſeiller eux-mêmes de n'en plus boire. Un procedé ſi noble parut faire quelque impreſſion ſur les Officiers Hollandois. Ils promirent d'en relever le mérite aux yeux de leur Amiral; & quelques heures après, ils revinrent effectivement avec la commiſſion de faire des remercimens à Keeling, & des promeſſes pour l'avenir. Cependant les Anglois ayant beſoin de riz, & comptant d'en recevoir une proviſion de *Daton Puti*, riche Indien avec lequel ils avoient des liaiſons de commerce, ils apprirent avec autant d'indignation que de ſurpriſe que les Hollandois leur avoient enlevé ce ſecours. Leur reſſource étoit du moins dans les Marchands Javans de Banda, de qui ils comptoient d'en acheter; mais ils les trouverent ſi tremblans, dans la crainte d'être inſultés par les Hollandois, que toutes leurs inſtances n'en purent rien obtenir.

Keeling ſe plaint des violences que ſes gens eſſuient d'eux.

Daton Puti, qui étoit attaché aux Anglois par une ſincere inclination, &

KEELING. 1609.

qui ne ſe reſſentoit pas moins qu'eux de leur perte commune, vint trouver Keeling pendant la nuit. Entre pluſieurs projets qu'il avoit imaginés pour rendre le Commerce libre, & délivrer ſa Patrie du joug Hollandois, il en propoſa deux ſur leſquels il inſiſta fort vivement. Le premier regardoit Keeling, à qui il conſeilloit de ſe retirer dans quelqu'une des Iſles voiſines, juſqu'au départ de la Flotte Hollandoiſe, & de revenir alors, avec la certitude de ſe trouver en état, ſoit par ſes propres forces, ſoit par le ſecours des Indiens, de raſer le Fort des Hollandois & de les chaſſer de l'Iſle. Il falloit que ce conſeil vînt du Scha Bandar, & peut-être du Roi-même; car outre la promeſſe d'armer les Indiens pour ſon retour, Daton Puti s'engageoit à fournir ſecrettement des proviſions aux Anglois, dans l'Iſle qu'ils choiſiroient pour retraite, & leur offroit juſqu'à des femmes pour leur faire paſſer le tems avec moins d'ennui. Le ſecond projet, qui ne regardoit que les Indiens, étoit de les empêcher pendant toute la ſaiſon ſuivante de recueillir la muſcade, & de leur perſuader qu'il valoit mieux laiſſer pourrir le fruit ſur les branches que de le préparer pour leurs Ennemis. Keeling trouva cette idée puerile, & fit ſentir à Daton combien il ſeroit difficile de réunir, dans la même vûe, une infinité de gens, qui s'embarraſſoient peut-être fort peu à quels Maîtres ils étoient ſoumis, pourvû qu'ils vendiſſent leur muſcade; ſans compter que les Hollandois, à qui cette conduite ne pourroit être cachée, en prendroient droit de rendre le joug beaucoup plus rigoureux. Mais il auroit eu moins d'éloignement pour la premiere, s'il n'eût cru que les Hollandois, en bâtiſſant un Fort, s'étoient mis dans le droit où il avoit ſouhaité de mettre les Anglois par la ſoumiſſion volontaire des Habitans. C'étoit une eſpece de poſſeſſion, dont il ne lui appartenoit pas d'examiner la juſtice, & qu'il ne pouvoit combattre par aucun titre. D'ailleurs ils avoient un autre Etabliſſement aux Moluques, d'où ils pouvoient tirer aſſez de ſecours pour l'emporter bientôt ſur un ſeul Vaiſſeau, qui faiſoit toutes les forces des Anglois. Enfin, ils avoient commencé à faire paſſer tous les ans aux Indes Orientales des Flottes fort ſuperieures à celles de l'Angleterre; & ces Commerçans ſi tranquilles, qui affectoient, dans l'origine, de vouloir ménager tous les intérêts & tous les droits d'autrui, ne faiſoient plus difficulté d'employer les armes & de mêler les vûes de l'ambition à celles du Commerce. Keeling n'ajoûtoit point une autre objection, qui étoit peut-être la plus forte; c'eſt qu'après tant d'expériences de l'infidélité des Mores, il n'oſoit s'y fier aſſez pour former une ſi grande entrepriſe ſur la ſeule foi de leurs promeſſes.

Deux partis propoſés à Keeling pour chaſſer les Hollandois.

Il en rejette un qui lui paroît puerile.

Il balance ſur le ſecond.

Cependant le Fort des Hollandois s'avançoit de jour en jour, ſans que les Habitans du Pays entrepriſſent de s'y oppoſer; & la tyrannie de Vanhoof ſembloit augmenter à meſure qu'il voyoit croître ſon ouvrage. A *Lantor*, à *Labakata*, à *Kemby*, & dans tous les autres lieux où Keeling cherchoit de la muſcade, il avoit le chagrin de voir arriver les Hollandois preſqu'auſſi-tôt que lui, comme s'ils euſſent pris plaiſir à l'obſerver dans toutes ſes démarches, & qu'ils euſſent réſolu de lui enlever toutes ſes eſpérances. Ils alloient ſouvent juſqu'à l'inſulter par des railleries, & le reſſentiment des Anglois avoit beſoin à tous momens d'être réprimé par de nouveaux ordres. Keeling apprit non-ſeulement de Daton Puti, mais du Scha Bandar même, que l'Amiral Hollandois avoit offert la paix aux Habitans, à la ſeule condition qu'ils fermaſſent

Fierté des Hollandois après la conſtruction de leur Fort.

Ils continuent de maltraiter les Anglois.

ſent l'entrée de leur Iſle aux Anglois. Il falloit dévorer ces outrages, en attendant la fin d'une cargaiſon dont les Hollandois mêmes cauſoient toutes les difficultés. Quoique les Indiens n'euſſent point de troupes raſſemblées, & qu'ils paruſſent ſoumis à toutes les loix de Vanhoof, il arrivoit mille occaſions où leur haine éclatoit. Keeling ne manquoit point alors de prendre parti pour les Hollandois, du moins par les voies de la douceur & de la conciliation. Six de leurs Matelots ayant conduit une Chaloupe à *Kampon Aurat*, pour y prendre quelques marchandiſes dans le Comptoir que Vanhoof y avoit établi, l'abondance des liqueurs qu'ils y trouverent, les jetta dans une débauche qui les rendit capables de toutes ſortes d'excès. Ils forcerent une femme & deux filles, en ſe croyant quittes pour les avoir récompenſées aſſez libéralement; & ſous prétexte qu'elles devoient les ſouffrir ſans peine après avoir été ſi bien payées, ils ſe prétendoient en droit de les retenir pendant le ſéjour qu'ils avoient à faire dans ce lieu. La femme étoit veuve, & paſſoit pour libertine. Mais les deux filles, qu'on la ſoupçonnoit d'avoir entraînées dans cette infâme partie, firent entendre des cris & des plaintes qui attirerent un Officier de la Juſtice Indienne. Les Matelots, choqués de voir troubler leurs plaiſirs, maltraiterent cet Officier de pluſieurs coups, & tuerent un autre Indien qui ſe préſentoit à ſon ſecours. Keeling étoit arrivé le même jour à Kampon Aurat. Quoique ſon cortége fût ſi peu nombreux qu'il ne pouvoit prétendre à rien par la force, les Facteurs du Comptoir Hollandois vinrent le ſupplier de ſauver leurs Matelots de la fureur du Peuple. Ils étoient déja ſaiſis & renfermés. Dans le mouvement qui portoit toute la Ville à la vengeance, il ſembloit que leur ſupplice fût infaillible avant la fin du jour. Cependant Keeling repréſenta ſi vivement l'indulgence qu'on devoit à l'yvreſſe, & tous les motifs qui pouvoient déſarmer la Juſtice, que par la force de ſes raiſons, autant que par une ſomme d'argent qu'il fit agréer aux Parens du Mort, il obtint la vie & la liberté des Coupables. Il avoit avancé la ſomme dont il étoit convenu avec les Juges Indiens; & ce ne fut pas ſans difficulté qu'il ſe la fit rembourſer.

KEELING. 1609.

Débauche de ſix Matelots.

Keeling les ſauve du ſupplice.

Vanhoof ne laiſſoit pas de ſentir, que ne pouvant demeurer ſans ceſſe à Banda, ni laiſſer dans ſon Fort une Garniſon aſſez nombreuſe pour tenir les Inſulaires dans une ſoumiſſion forcée, il avoit beſoin de regagner leur confiance & leur affection par la douceur. Son intention n'avoit jamais été de conquerir Banda pour y établir la domination des Hollandois; mais dans la vûe même qu'il ſe propoſoit, d'y faire un ſimple Magaſin d'armes, & d'y laiſſer aſſez de monde pour former une Colonie, il étoit à craindre que cet établiſſement ne fût pas de longue durée, s'il n'étoit ſoutenu que par la force. Ce fut apparemment cette réflexion qui le fit changer ſubitement de conduite. Il voulut que ſes gens ſe mêlaſſent ſans affectation avec les Habitans de Banda, & qu'ils cherchaſſent à s'en faire aimer. Il renonça au droit qu'il s'étoit attribué de regler le prix des marchandiſes, & laiſſa aux Négocians la liberté ordinaire du Commerce. Il invita le Scha Bandar à dîner dans ſon Fort; & pour ne pas l'expoſer à violer ſes uſages, il lui donna une fête à l'Indienne. Enfin, il lui déclara que tous les Hollandois qui demeureroient à la garde du Fort, auroient la liberté de ſe marier avec les femmes du Pays. Cette déclaration ſervit également à perſuader aux Indiens qu'il commençoit à trai-

Les Hollandois entreprennent de ſe faire aimer.

Loix que leur Amiral établit.

KEELING. 1609.

ter de bonne-foi, & à faire déſirer à ſes gens de demeurer à la garde du Fort. Cependant, de peur ſans doute qu'ils ne priſſent tous le parti d'épouſer des Indiennes, il promit que la premiere flotte n'arriveroit point ſans apporter quelques Européennes, s'il s'en trouvoit qui vouluſſent faire le voyage des Indes pour trouver des Maris.

Keeling admire que dans ce projet de Colonie, la Religion fut comptée pour ſi peu de choſe, qu'on ne laiſſa pas même un Miniſtre pour la célébration des mariages & pour les autres exercices du Chriſtianiſme. Il eſt vrai, ajoûte-t'il, qu'il n'en reſtoit que deux ſur toute la flotte; ſoit qu'elle n'en eût pas apporté davantage, ou qu'ils fuſſent morts pendant la navigation.

Conſpiration contre les Hollandois.

Il falloit, malgré toutes ces attentions, que les Matelots ou les Soldats Hollandois, qui commençoient à vivre aſſez librement dans Banda, n'y fuſſent pas vûs plus volontiers, & qu'ils entraſſent mal dans les intentions de leur Amiral; car la haine des Habitans s'anima contre eux juſqu'à former une conſpiration pour les maſſacrer tous dans un ſeul jour. Ils n'eurent l'obligation de leur ſalut qu'à *Nackada Goa*, c'eſt-à-dire, au Capitaine d'un Vaiſſeau Indien de Goa, qui étoit depuis quelques ſemaines dans le Port. *Nackada China* & *Nackada Bantam*, ſignifient de même les Capitaines ou les Patrons de Bantam & de la Chine, qui ne ſont pas diſtingués par d'autres noms. Il ſe trouvoit environ ſoixante Hollandois répandus dans la Ville, ſans y comprendre les autres Facteurs du Comptoir, qui étoient au nombre de douze. Un grand nombre d'Habitans s'aſſocierent pour les ſurprendre en différens lieux; & s'étant diviſés en pluſieurs bandes, ſuivant le nombre d'Ennemis que chacun avoit dans ſon quartier, il auroit été difficile qu'il en fût échappé un ſeul à leur vengeance. Comme la plus grande partie de ces Hollandois étoient des Soldats du Fort, les Conſpirés ſe propoſoient enſuite de fondre ſur ce nouvel établiſſement, qu'ils comptoient de trouver mal défendu, & de le détruire avant qu'il fût achevé.

Ils doivent leur ſalut à un Capitaine Indien de Goa.

Nackada Goa ſe trouvoit lié avec les Hollandois, parce que n'ayant pas moins d'averſion qu'eux pour les Portugais, ils s'entretenoient enſemble de leur haine. Il découvrit la conſpiration, dans le commerce familier qu'il avoit avec les Habitans. Il ſe hâta d'avertir les Facteurs Hollandois. L'ordre fut donné auſſi-tôt à tous leurs gens de retourner au Fort; & les Facteurs mêmes ſe rendirent ſur leur flotte, pour tenir conſeil avec leur Amiral. Dans un danger ſi preſſant, Vanhoof, réſolut d'en impoſer aux Habitans par ſa fermeté. Il ſe rendit à terre avec une eſcorte de cinquante hommes, & paſſant au travers de la Ville, pour aller juſqu'à la maiſon du Scha Bandar, il ſalua les Indiens d'un air auſſi tranquille que s'il n'avoit rien eu à leur reprocher. Si le Scha Bandar fut ſurpris de ſa viſite, il le parut encore plus de ſes explications. Vanhoof profita de ſon trouble, pour exiger qu'il fît venir ſur le champ un certain nombre d'Habitans, dont il avoit appris les noms, de Nackada Goa. La crainte retenant le plus grand nombre, ce ne fut pas ſans difficulté qu'on parvint à les raſſembler. Cependant il en parut pluſieurs, accompagnés d'une foule de peuple, qui ſembloit diſpoſé à les défendre. Mais l'Amiral qui ſe fioit au courage & aux armes de ſes gens, ne mit pas moins de fierté dans ſa contenance, à la vûe de cette Aſſemblée. Il preſſa le Scha Bandar de déclarer pour lui, qu'il n'ignoroit pas les ſanglans deſſeins qu'on avoit formés

Digitized by Google

contre ſa Nation, & qu'il connoiſſoit juſqu'au nom des Coupables; mais que dans le pouvoir qu'il avoit de ſe venger, il aimoit mieux faire connoître, par l'oubli de cette offenſe, qu'il n'avoit que des ſentimens d'amitié pour le Peuple de Banda; que cet exemple apprendroit enfin quelle avoit été l'intention des Hollandois en bâtiſſant un Fort; que loin d'en vouloir à la liberté du Pays, ils ne penſoient à s'y établir que pour la défendre & la conſerver: que les loix qu'il avoit impoſées à ſes gens, ſeroient fidélement obſervées; qu'il promettoit d'en punir les infracteurs, & d'écouter les plaintes; mais qu'il demandoit auſſi que le Peuple de Banda reconnût les Hollandois pour ſes alliés, ſes amis, ſes freres; & que dans les devoirs de la ſociété, comme dans ceux du Commerce, il répondît à l'affection qu'on ne ceſſeroit jamais de lui marquer.

KEELING, 1609.

Diſcours que Vanhoof fait prononcer au Scha Bandar.

Ce diſcours, que la crainte arracha de la bouche du Scha Bandar beaucoup plus que l'inclination, ne laiſſa pas de faire impreſſion ſur le Peuple. Vanhoof dut être ſatisfait du témoignage préſent qu'il en reçut par des careſſes & de longues acclamations. Elles allerent juſqu'à lui offrir de faire rechercher tous les Coupables, & de lui en abandonner la punition. Il répeta qu'il oublioit leur crime, dans la confiance qu'il ne ſeroit jamais renouvellé. Cette réconciliation, feinte ou ſincere, ſe ſoutint ſi conſtamment que non-ſeulement les Hollandois eurent la liberté d'achever leur Fort, mais qu'ils recommencerent à ſe lier plus étroitement que jamais avec les Indiens. L'effet n'en fut déſagréable que pour les Anglois, à l'égard deſquels Vanhoof ſe crut en devoir de garder moins de ménagement. Keeling lui avoit fait offrir de ſe borner au Commerce de Puloway & de Pulorin, à la ſeule condition que les Hollandois lui payaſſent environ douze cens dollars qui lui étoient dûs à Banda. Vanhoof y conſentit; mais abuſant de cette condeſcendance, il exigea que les Bâtimens Anglois qui feroient déſormais ce Commerce, fuſſent ſoumis à la viſite des Hollandois. Une tirannie ſi violente révolta Keeling. Il proteſta que l'infériorité de ſes forces ne l'empêcheroit pas de s'y oppoſer, au péril même de ſa vie, & que s'il périſſoit dans une querelle ſi juſte, il laiſſeroit la vengeance de ſa mort au Roi ſon maître. Cependant, après avoir déliberé avec ſon Conſeil ſur la néceſſité de ſa ſituation, il envoya le 2 de Juin, Spalding à l'Amiral Hollandois, pour lui demander un accommodement. L'état de ſes forces lui permettoit ſi peu de conteſter, qu'il ne penſoit plus qu'à ſortir de cette difficulté avec honneur. Mais les Hollandois, réſolus de le mortifier, inſiſterent abſolument ſur leurs prétentions. Il leur écrivit dans les termes les plus preſſans, en joignant aux motifs de l'honnêteté & de l'amitié des offres qui devoient paſſer à leurs propres yeux pour un juſte équivalent. Leur réponſe fut qu'ayant tenu quatre fois conſeil ſur cette affaire, ils s'étoient accordés autant de fois à croire leur réſolurion indiſpenſable. Il fallur céder, avec autant de regret qu'ils firent éclater de fierté & de joie. Soixante-deux hommes, qui compoſoient alors tout l'Equipage du Vaiſſeau Anglois & de la Pinace, ne pouvoient entreprendre de réſiſter à deux mille, ni même eſpérer de ſortir du Port malgré eux, depuis que leur Fort le commandoit entiérement.

Vanhoof abuſe de ſa puiſſance, pour chagriner les Anglois.

Les Anglois ſont aſſujettis à la viſite des Hollandois.

Ainſi Keeling ſe vit forcé de ſubir une loi fort humiliante; & l'occaſion de plier ſous le joug ſe renouvellant à chaque voyage que la Pinace faiſoit à Pu-

KEELING. 1609.

loway, à Labakata, à Lantor, à Rumber, & dans les autres lieux voiſins, l'impatience de ſes gens faillit plus d'une fois de produire des ſcénes ſanglantes. Regret qu'ils ont de s'y ſoumettre. Lui-même étant allé à Lantor, pour y porter des draps & rapporter des épices, il ne put ſupporter la hauteur avec laquelle on exigeoit qu'il s'approchât de la Garde Hollandoiſe qui devoit le viſiter. Il continua de faire ramer, malgré la menace qu'on lui fit de tirer ſur lui. Enfin les Hollandois ſe mirent en mouvement pour ſe rendre à ſa Chaloupe; & ſatisfait alors de leur politeſſe, il ne fit pas difficulté de les attendre.

Mais il fut extrémement ſurpris de les voir partir le 2 de Juillet avec toutes leurs forces, ſans lui avoir donné le moindre avis de leur départ. Ne pouvant s'imaginer qu'ils abandonnaſſent Banda, ſans avoir achevé d'y établir leur pouvoir, & moins encore qu'ils l'y laiſſaſſent comme le maître, lorſqu'ils n'avoient pas plus de cinquante hommes dans le Fort; il n'attendit pas ſans inquiétude à quoi ce mouvement devoit aboutir. Mais il apprit dès le même jour, que ſur quelques ſujets de mécontentement qu'ils avoient reçus à Labakata, ils étoient allés punir les Indiens de cette malheureuſe Ville. L'Auteur aſſure que quarante hommes auroient ſuffi pour cette entrepriſe. Les Habitans firent ſi peu de réſiſtance, qu'à peine en reſtoit-il quinze ou vingt, que les Hollandois tuerent à genoux. Tous les autres avoient pris la fuite à leur approche, abandonnant leurs familles & leurs biens. Auſſi le pillage dura-t'il beaucoup plus que le combat. La Ville fut brûlée, & les jeunes femmes emmenées pour l'eſclavage, avec les enfans capables de matcher. L'Amiral Hollandois obſerva néanmoins quelque apparence de juſtice dans cette confuſion. Il voulut que les femmes mariées euſſent la liberté de ſuivre leurs maris fugitifs. Mais il s'en trouva pluſieurs qui refuſerent d'accepter cette grace, dans le chagrin d'avoir été abandonnées. Il eſt aiſé de ſe figurer quelle fut la licence du Soldat. A peine l'Amiral pût-il mettre à couvert quelques Dames Indiennes, femmes des plus riches Marchands de la Ville, dont il eſpéroit tirer un profit conſidérable, ſoit par la rançon qu'il recevroit de leurs Maris, ſoit par la vente qu'il en feroit faire aux Portugais de Goa & de Malaca. Il tua de ſa main deux Soldats, qui menaçoient de la derniere violence une jeune Indienne fort éplorée. La compaſſion qu'il eut pour elle, ſe changea dans d'autres ſentimens, qui ne lui permirent point enſuite de la vendre.

Les Hollandois brûlent Labakata.

Licence du Soldat.

Les Hollandois échouent devant Salomo.

Les Hollandois furent moins heureux dans une autre expédition qu'ils tenterent contre *Salomo*. Quoiqu'ils s'y fuſſent préſentés en fort grand nombre, ils furent reçus avec tant d'ordre & de courage par les Habitans, que n'ayant pû faire leur deſcente, ils ſe retirerent après avoir perdu pluſieurs de leurs gens. L'Auteur ignore quel étoit le crime de ces malheureux Indiens, & ne leur en ſuppoſe point d'autre que d'avoir refuſé de vendre leurs marchandiſes aux prix que les Hollandois vouloient leur fixer. *Jacob* de *Bitter*, Gouverneur du Fort, & *Mathieu Porter*, deux hommes dont Keeling vante beaucoup la probité, le firent avertir ſecrettement qu'il étoit ſoupçonné par leur Amiral, d'avoir contribué à la diſgrace des Hollandois par les avis qu'il avoit fait donner aux Habitans de Salomo. Quoique cette accuſation ne fût ſoutenue d'aucune preuve, on prétendoit s'être apperçu que pendant les deux nuits précédentes, les Anglois avoient fait des ſignes extraordinaires, auſ-

Ils accuſent les Anglois de les avoir trahis.

quels on avoit vû répondre du rivage ; &, ſur cette folle imagination, l'Amiral ne penſoit à rien moins qu'à ſe ſaiſir des Anglois & de leur Vaiſſeau. Keeling dans une juſte allarme, rappella tous ſes gens à bord, & fit éclater ouvertement la réſolution où il étoit de ſe défendre. Cependant il députa Spalding à l'Amiral pour lui marquer l'étonnement qu'il avoit de ſes préventions. Cette démarche mit les Hollandois dans la néceſſité de déſavouer leur deſſein. Mais leur Amiral demanda fiérement à Spalding, quand les Anglois ſe propoſoient de partir, & quelle pouvoit être la raiſon qui les arrêtoit depuis ſi long-tems. Spalding répondit qu'ils étoient forcés de demeurer pour ſatisfaire à leurs dettes. L'Amiral crut lever tout d'un coup cette objection, en s'offrant à les payer. Mais Keeling lui fit dire auſſi-tôt qu'il ne s'expoſeroit jamais aux reproches qu'il devoit attendre de ſa Compagnie, s'il manquoit aux plus ſaints engagemens du Commerce ; & qu'il n'étoit pas moins obligé de ſoutenir la réputation de l'Angleterre aux yeux des Indiens. Enfin pour diſſiper tous les ſoupçons, il offrit de ſe retirer dans le *Labonn Java*, d'où il ne pouvoit pas être ſoupçonné d'obſerver les Hollandois, ni de vouloir préjudicier à leurs intérêts. KEELING. 1609.

Cette offre demeura ſans réponſe ; mais le 18 après midi, il vint à bord pluſieurs Officiers Hollandois, qui demanderent d'abord à Keeling, avec beaucoup d'honnêteté, s'il perſiſtoit dans le deſſein de faire un plus long ſéjour aux Indes. Il répondit que ſes affaires demandoient encore environ vingt jours, & qu'il eſperoit les paſſer en paix avec les Hollandois. On entra dans un grand nombre d'explications ; mais Keeling paroiſſant ferme dans ſa premiere réponſe, les Officiers de Hollande lui remirent un Mémoire, qui contenoit la réſolution de leur Conſeil. Je le rapporterai dans ſes propres termes. Réſolution des Hollandois.

» M. William Keeling, Géneral Anglois, nous fera la juſtice de ſe ſouve- Ordre de la Flotte Hollandoiſe ſignifié à l'Amiral Anglois.
» nir que nous lui avons offert par nos Députés de payer les dettes qui lui reſ-
» tent à Banda, ſous la ſeule condition qu'il lui plût de ſortir de ſa Rade avec
» ſon Vaiſſeau. Quoique nous n'ayons point eu d'autre vûe dans cette propoſi-
» tion, que d'éviter les querelles, il a refuſé de l'accepter. Nous n'avons néan-
» moins que trop de raiſons d'exiger qu'il s'éloigne de notre flotte & de notre
» Fort de Naſſau. Et pour faire connoître audit Géneral par quels motifs nous
» nous ſommes arrêtés à cette réſolution, il nous paroît juſte de les lui com-
» muniquer par écrit.

» Le 8 d'Avril 1609, notre vénérable Amiral *Pierre Willianſon Vanhoof*,
» ayant jetté l'ancre avec ſa flotte dans le Port des Iſles de Banda, il apprit des
» Marchands de notre Compagnie des Indes, qu'ils étoient ſans ceſſe inquié-
» tés & chagrinés par les Habitans de Banda qui leur enlevoient quelquefois
» leurs draps & leurs marchandiſes, ou qui les prenoient au prix qu'il leur
» plaiſoit de régler, ſe rendant les Arbitres du tems & de la forme du paye-
» ment ; ce qui les avoit endettés avec nos Marchands juſqu'à la ſomme de
» vingt mille pieces de huit, ſans aucune apparence qu'ils euſſent jamais l'in-
» tention de s'acquitter. Il apprit encore que les Sujets de leurs Hautes Puiſ-
» ſances les Etats de Hollande étoient continuellement dans une ſituation
» fort incertaine, menacés ſans ceſſe de leur ruine, effrayés par l'exemple de
» pluſieurs de nos Marchands, qui avoient été maſſacrés, ou pris par force,

KEELING. 1609. » & réduits à la néceſſité d'embraſſer l'Idolatrie. Sur ces avis, notredit Amiral ſe crut obligé, pour la ſûreté de nos Marchands & de nos effets, contre » les Portugais & nos autres Ennemis, de penſer ſérieuſement à conſtruire » un Fort. La propoſition qu'il en fit aux principaux Oran Rajas fut agréée; » & lorſque l'ouvrage commençoit à s'avancer, ledit Amiral Vanhoof ayant » convoqué une aſſemblée des Oran Rajas & du Conſeil de l'Iſle, il y jetta » avec eux les fondemens d'une alliance perpétuelle. Enſuite il nomma le Fiſcal de la flotte pour demeurer à Koyakke & pour y ſoutenir le regne de la » juſtice & de la bonne-foi.

» Après ces ſages préliminaires, il ne reſtoit plus qu'à faire confirmer le » Traité par tous les Rajas; & dans cette vûe l'Amiral ſe rendit à Katu, où il » avoit marqué l'Aſſemblée générale. A ſon arrivée, un Bandanois ſortit de la » forêt pour lui dire que tous les Rajas étoient aſſemblés dans un lieu voiſin, » mais que la crainte qu'ils avoient des Soldats les empêchant de s'avancer, ils » le prioient de ſe rendre près d'eux avec ſon Conſeil. Il donna dans le piege » avec tant de confiance, qu'il fit demeurer ſes Soldats fort loin derriere lui; » & pénétrant dans les bois, il fut étrangement ſurpris de les trouver remplis de Négres armés, de Bandanois, & d'Oran Rajas, qui l'environnerent » auſſi-tôt, & qui le maſſacrerent lui & tous ſes gens avec tant de barbarie, » que chacun ſe trouva percé de plus de vingt coups. Cette trahiſon ayant ſi » bien réuſſi, ils ſe promirent de traiter de même tous les Soldats de l'eſcorte; » mais ceux-ci ſe tenant ſur leurs gardes, tromperent l'attente des Meurtriers, & les forcerent de rentrer dans leurs bois; ce qui ne mit point à » couvert le Fiſcal, & quantité de malheureux Hollandois, qui s'occupant » ſans défiance à ramaſſer des noix de cocos dans la campagne, furent tués » impitoyablement juſqu'au nombre de quarante. C'eſt par ces cruels & ſanglans outrages que nous avons été provoqués contre une Nation parjure, » & que nous nous trouvons engagés dans une guerre, dont nous leur avons » déja fait reſſentir les effets.

» Au milieu de tant d'Ennemis, nous jugeons à propos, en vertu de notre » Commiſſion & de nos Patentes, d'ordonner audit Général Keeling de ſortir du Port dans l'eſpace de cinq jours, pour s'éloigner de notre flotte & » de notre Port de Naſſau. Ayant conquis l'Iſle de Nayra par la force des » armes, notre victoire nous donne de juſtes droits ſur toutes les Rades qui » en dépendent, telles que *Labakata*, *Lantor*, &c. & juſqu'à la fin de la » guerre, nous ne permettrons point qu'aucun Navire étranger y vienne jetter l'ancre.

» En conſéquence de cette réſolution, le Conſeil de la flotte de Hollande a nommé ſes Députés pour ſignifier ſon ordre audit Général Keeling, » le 28 de Juillet 1609. Signé par *Simon Hoen*, *Jacob de Bitter*, *Henri van* » *Bergel*, *Jean Corneliſſon Vyſt*, *William Jacobſon*, *Simon Martens*, *Rutger* » *Tomaſſens*, *Henri Marlaben*, *Peter Babuec*, *William Wandervort*, Sécretaire.

Reponſe des Anglois. Keeling, après avoir lû ce Mémoire avec attention, répondit de bouche, en peu de mots, que ſa cargaiſon étoit achevée, & que rien ne s'oppoſoit plus à ſon départ; mais que pour l'honneur de ſa Compagnie & pour le ſien, il ne pouvoit ſe réſoudre à partir d'une maniere ſi honteuſe; enfin que s'il n'étoit

KEELING. 1609.

forcé par quelque choſe de plus puiſſant que des patoles, il étoit réſolu de demeurer encore vingt jours. On lui repréſenta que l'ordre qu'il avoit reçu par écrit ſuffiſoit pour ſa juſtification. Qui ne ſçait pas, répliqua-t'il hardiment, que la témérité fait quelquefois hazarder des menaces dont on n'oſeroit entreprendre l'exécution! Cependant, pour marquer qu'il penſoit de bonne-foi à lever l'ancre vers le terme qu'il s'étoit impoſé, il annonça ſon deſſein par une décharge de cinq pieces de canon. Les Hollandois conſentirent entre eux à lui accorder ce terme; mais ayant appris qu'il avoit envoyé ſon Eſquif à Puloway, pour y reconnoître une bonne Rade, ils témoignerent encore quelque étonnement. C'étoit l'occaſion qu'il cherchoit, pour leur déclarer qu'en cas de contrainte, il laiſſeroit des Facteurs à Puloway.

Les Anglois veulent partir librement.

Paix entre les Hollandois & les Inſulaires.

La paix fut publiée le premier d'Août entre les Hollandois & les Inſulaires. Il étoit aiſé d'en conclure que les Anglois ne ſeroient plus ſouffers longtems à Puloway. Ils avoient payé leurs dettes à Banda, & c'étoient eux-mêmes qui ſe trouvoient créanciers d'une groſſe ſomme à Puloway. Le jour même de la publication, ils reçurent du Conſeil Hollandois une lettre de change, payable à Bantam. Ce ſoin d'acquitter les dettes des Indiens, fut une déclaration dont le ſens ne pouvoit être obſcur pour Keeling. Cependant les Officiers de la flotte Hollandoiſe affectant de le traiter avec politeſſe, il ne refuſa point de prendre part à leurs réjouiſſances. Leur artillerie fut ſi peu ménagée pour la célébration de la paix, qu'ils tirerent plus de cent cinquante coups pendant le feſtin. Ils en donnerent un dans le Fort, & Keeling ne fit pas difficulté d'y aſſiſter. Le Gouverneur ſe fit une joye maligne de lui montrer avec ſoin tous les ouvrages de cette Place. Ils étoient munis de trente pieces de canon, dont huit étoient de fonte. Mais on ſe garda bien de raconter à Keeling quels droits les Hollandois avoient violés pour former cet Etabliſſement. Il l'avoit appris du Scha Bandar même, qui ne lui avoit pas caché que c'étoit la principale cauſe de la guerre. Aux environs de Banda, les Hollandois n'avoient pas trouvé de lieu plus favorable pour la conſtruction de leur Fort que celui des ſépultures publiques, auquel non-ſeulement le Peuple attachoit une haute idée de religion, mais où le Roi même & tous les Oran Rajas avoient coutume de ſe rendre une fois chaque ſemaine pour honorer les cendres de leurs parens & de leurs amis. Outre l'intérêt de leur défenſe, il avoit paru par l'événement que les Hollandois n'avoient pas moins cherché à ſatisfaire leur avarice, en pillant pluſieurs riches mauſolées. Quoiqu'il n'y eût point de ſépulture particuliere qui ne leur eût offert de précieuſes dépouilles, parce que l'uſage étoit pour les plus pauvres d'enſevelir quelques pieces d'or ou d'argent avec les morts, les Bandanois avoient regretté particuliérement deux tombeaux qui n'étoient pas moins riches au dehors qu'au dedans, & qui paſſoient dans la Nation pour un monument ſi curieux, que les Anglois à leur arrivée n'avoient rien eu de ſi preſſant que de ſe procurer la vûe de ce ſpectacle. L'un étoit la ſépulture d'un Raja, dont le nom étoit fort reſpecté par l'opinion qu'on avoit eue de ſa ſainteté pendant ſa vie. On y venoit depuis plus d'un ſiécle en pélerinage, non-ſeulement de Banda, mais de toutes les Iſles voiſines; & chacun y ſignaloit ſa piété par des préſens & des offrandes. L'autre tombeau étoit celui d'une femme, qui dans une guerre contre le Roi de Makaſſar, s'étoit ſacrifiée généreu-

Les Anglois prennent part aux réjouiſſances.

Fort de Naſſau, & ſon origine.

Hiſtoire de deux Tombeaux Indiens.

KEELING. 1609.

ſement pour la Patrie. Elle étoit jeune & belle. Il lui étoit venu dans l'eſprit, de faire uſage de ſes charmes pour gagner l'Ennemi de ſa Nation, ou pour trouver le moyen de le perdre. Mais ſon entrepriſe avoit tourné à ſa propre ruine. Ses charmes ayant d'abord eu le ſuccès qu'elle s'en étoit promis, elle avoit communiqué ſes eſpérances à Banda par des Meſſagers infidéles, ou par quelque Lettre qui fut interceptée. Son Amant n'eut pas plutôt découvert ſa trahiſon, que tout l'amour qu'il avoit pour elle s'étant changé en fureur, il la poignarda de ſa propre main; enſuite il avoit envoyé le cadavre à Banda, avec des reproches inſultans pour ceux qu'il accuſoit d'avoir employé cette ruſe. Les Habitans de Banda avoient reçu le corps de leur Héroïne, avec des ſentimens de reconnoiſſance & de vénération, qui avoient produit dans la ſuite une eſpece de culte.

Le Commerce eſt interdit à Keeling.

Keeling envoya, quelques jours après, ſa Chaloupe à Puloway, pour y prendre quelques marchandiſes qu'il y avoit en dépôt. *Nackada Guzarate*, lui fit dire par cette occaſion, qu'il ne devoit plus eſperer d'épices dans cette Iſle, mais que les Habitans avoient regret d'être forcés à ce refus par les menaces des Hollandois. Un Domeſtique du Nackada vint à bord le lendemain, dans une petite Barque que les Hollandois viſiterent ſur ſon paſſage, avec la derniere rigueur. Il apportoit à Keeling, de la part de ſon Maître, quelques perles, dont il avoit différé juſqu'alors à fixer le prix, & qu'il abandonnoit enfin pour celui que les Anglois en avoient offert. L'Officier Hollandois, qui l'avoit viſité, avoit marqué tant de goût pour les perles, qu'apprenant à quel prix on les laiſſoit aux Anglois, il avoit fait des inſtances pour en faire accepter de lui la même ſomme. Mais le Négre du Nackada s'étoit défendu par des raiſons d'honneur & de fidélité, qui avoient dû couvrir les Hollandois de confuſion.

Keeling part de Banda.

Keeling, n'ayant pas d'autre raiſon pour différer ſon départ que l'honneur de ſa Nation, le crut déſormais à couvert par le conſentement qu'il avoit obtenu des Hollandois, & réſolut de lever l'ancre au premier vent. Il lui reſtoit quelques balots de poivre à peſer. C'eſt la ſeule occaſion où l'on apprenne par ſon récit, que le *Katti* peſe cinq livres quatorze onces & demie. Il mit à la voile le 10 du mois d'Août; & le jour ſuivant, il jetta l'ancre près de Macaſſar. Son deſſein étoit de s'arrêter dans l'Iſle de Célébes, pour y prendre du girofle. Quelques gens qu'il envoya dans ſon Eſquif lui rapporterent que depuis peu de jours un Vaiſſeau Hollandois avoit fait naufrage ſur cette Côte, & qu'il ne s'en étoit ſauvé que ſept hommes, qui le conjuroient de les prendre à bord juſqu'à Bantam. Le reſſentiment qu'il conſervoit contre les Hollandois de Banda ne diminua point ſa compaſſion pour ces Malheureux. Il leur envoya ſa Chaloupe, pour apporter avec eux quelques débris de leur cargaiſon, que la mer avoit pouſſés ſur le rivage.

Naufrage d'un Vaiſſeau Hollandois.

Keeling prend quelques Hollandois à bord.

Hiſtoire d'un Pilote.

Le principal d'entre eux étoit le Pilote de leur Bâtiment. Il avoit évité la fureur de la mer ſur un coffre vuide, à la ſerrure duquel il avoit lié une corde fort mince, qu'il avoit attachée par l'autre bout à ſa ceinture. Ce ſecours l'avoit ſoutenu pendant ſept ou huit heures ſur les flots. Il ſe nommoit *Van Cingel*. Son Vaiſſeau venoit de Macao, dont il avoit fait quatre fois le voyage; & ce n'étoit pas la premiere diſgrace qu'il eût eſſuyée dans ſes différentes navigations. Il raconta aux Anglois, qu'ayant mouillé à Siam deux

ans

ans auparavant, il avoit été arrêté avec tous les Officiers de ſon Vaiſſeau, par l'artifice de *Manuel Cabos*, Capitaine Portugais, qui les avoit repréſentés comme des Pyrates, auſſi dangereux pour les Européens que pour les Peuples de l'Inde. Ils avoient été renfermés au nombre de ſix dans une étroite priſon, tandis que le Roi de Siam avoit fait garder leur Bâtiment par une troupe de Soldats qui y avoient cauſé beaucoup de déſordre. Les formalités de leur procès avoient duré fort long-tems. On les avoit menacés du dernier ſupplice, pour tirer d'eux la confeſſion de leurs deſſeins. Au milieu de leurs ſouffrances, un Indien attendri de leur ſort trouva le moyen de leur parler ſans témoins & de leur offrir une voie pour ſe procurer la liberté. Dans la certitude qu'ils avoient de leur innocence, ils refuſerent un ſecours qui ne mettoit que leur vie à couvert, ſans aucune eſpérance de ſe faire reſtituer leur Vaiſſeau. Cependant, cette apparence de courage, qui n'étoit au fond que l'effet du déſeſpoir, fit tant d'impreſſion ſur le Roi, qu'il ceſſa de les croire coupables. Il leur rendit la liberté, avec le pouvoir de vendre & d'acheter diverſes marchandiſes. S'étant remis en mer ils avoient eu le malheur, en ſortant du Port, de toucher contre un rocher, qui leur avoit fait une large voie d'eau. Cet accident les ayant forcés de retourner au rivage, ils étoient retombés dans un embarras beaucoup plus dangereux que le premier. Les Prêtres du Pays, qui s'appellent Talapoins, avoient repréſenté au Roi qu'il s'étoit trompé dans l'opinion qu'il avoit priſe de leur innocence, puiſque le Ciel en les puniſſant lui-même à la vûe du Port, déclaroit aſſez viſiblement qu'ils étoient coupables. Ainſi, la ſuperſtition l'emportant ſur la juſtice & la compaſſion naturelle, ils avoient été ſaiſis pour la ſeconde fois par ceux qu'ils croyoient prêts à les ſecourir. Les mêmes Prêtres, qui avoient empoiſonné l'eſprit du Roi, furent nommés pour leurs Juges. Ils furent conduits à quelques lieues de la Ville, dans l'enceinte d'une Pagode, & renfermés plus étroitement que jamais. En les examinant avec une ſévérité extraordinaire, on leur fit entendre que la ſeule maniere de prouver leur innocence, étoit d'aſſiſter au culte de la Pagode, & de la prendre à témoin de leurs ſermens. On leur fit là-deſſus cent récits extravagans de la puiſſance de cette Idole. Comme ils étoient renfermés dans le même lieu, ils tinrent conſeil enſemble ſur une propoſition qui pouvoit terminer tout d'un coup leurs peines. De ſix qu'ils étoient, quatre ſe perſuaderent que ſans bleſſer le Chriſtianiſme, ils pouvoient paroître dans un Temple & devant des Idoles auſquelles ils n'attribuoient aucune vertu. Jurer par la Pagode, c'étoit, diſoient-ils, un ſerment tel que l'uſage l'a introduit, lorſqu'on prend à témoin la Lune, les Etoiles, ou d'autres corps inanimés. Mais le Pilote plus éclairé & plus délicat ſur les devoirs de ſa Religion, ſoutint que c'étoit un crime, & que toute invocation de l'objet d'un faux culte ne pouvoit paſſer que pour un culte d'Idolâtrie. Son opinion l'emporta, quoiqu'il ne fût ſecondé que d'une ſeule voix pour la faire valoir. Enfin les Prêtres n'oſant pouſſer leur zèle impie juſqu'à porter une Sentence de mort contre des Etrangers qu'ils ne pouvoient convaincre d'aucun crime, & ne voyant pas non plus d'apparence à les retenir éternellement captifs, propoſerent au Roi un tempérament qui fut accepté. Comme on s'étoit rendu maître de leur Vaiſſeau, ils demanderent qu'une partie de leurs biens fut conſacrée à la Pagode,

KEELING. 1609.

KEELING. 1609.

pour expier le refus que les Hollandois avoient fait de l'adorer. On leur enleva, ſuivant cette Sentence, une portion de chaque marchandiſe qu'ils avoient à bord. Ils ſouffrirent cette injuſtice ſans murmurer, mais en jurant au fond du cœur de s'en dédommager bientôt. A l'égard des Siamois, l'occaſion s'en préſenta ſur leurs propres Côtes, où le Bâtiment Hollandois ſe ſaiſit de toutes les Barques qu'il rencontra. Mais il n'y avoit trouvé que des proviſions de bouche, ou des étoffes de peu de valeur : au lieu que peu de jours après, il tomba ſur un Vaiſſeau Portugais richement chargé, qui le paya fort avantageuſement des pertes & des injuſtices qu'il avoit eſſuiées.

Avis donné à Keeling ſur diverſ intérêts à la Chine.

L'important ſervice que le Pilote Hollandois recevoit de Keeling l'engagea par reconnoiſſance à d'autres ouvertures, qui devinrent enſuite fort utiles aux Anglois. Il lui apprit que les Portugais étoient déteſtés à Macao, & que toute autre Nation de l'Europe, dont les Chinois pourroient eſperer les mêmes ſervices, y ſeroit préferée aux mêmes conditions. On s'y plaignoit moins de leur avarice que de leur orgueil. Comme ils y étoient toujours en aſſez grand nombre, ils exigeoient des égards & des conſidérations qui ſembloient convenir mal à des Négocians, & dont la fierté Chinoiſe étoit ſouvent choquée. Les Hollandois au contraire, dont le principe eſt de paroître peu ſenſibles à l'humiliation dans les lieux où ils ne ſe croyent pas les plus forts, avoient accoûtumé les Chinois à leur voir compter pour rien les petites délicateſſes de la vanité ; & cette ſimplicité de mœurs leur attiroit des careſſes & des préférences dont le Pilote tiroit des concluſions à leur avantage. Les Portugais, qui ont le caractere aſſez tourné à la galanterie, n'étoient pas non plus fort long-tems à terre ſans mêler le plaiſir aux affaires du Commerce ; d'autant plus qu'avec les Marchands, il arrivoit toujours ſur leurs Vaiſſeaux quelques jeunes Voyageurs, que la curioſité ſeule attiroit aux Indes. L'empreſſement qu'ils marquoient pour les femmes bleſſoit la jalouſie des Chinois ; au lieu que les Hollandois, renfermés dans leurs affaires d'intérêt & de calcul, ne penſoient à troubler le repos de perſonne. Enfin les Portugais s'attachoient aux converſions. Leurs Miſſionnaires ſe répandoient dans les Villes & campagnes. Ils avoient déja fait embraſſer le Chriſtianiſme à tant d'Habitans, qu'une Nation éclairée & politique commençoit à prendre ombrage de leurs progrès : tandis que les Hollandois vivant pour eux-mêmes laiſſoient à chacun le ſoin de ſa conſcience. Ainſi Keeling comprit, ſur les raiſonnemens du Pilote, que pour plaire aux Chinois, il ne falloit ni fierté, ni galanterie, ni zèle de Religion.

Les Anglois relâchent à Jakatra.

Le 21 de Juillet, les Anglois jetterent l'ancre devant Jakatra, ſans autre deſſein que d'attendre s'il ſe préſenteroit quelque Barque, pour faire remercier le Roi des civilités qu'ils en avoient reçues à leur paſſage. Mais, au lieu

Ils y trouvent deux Vaiſſeaux Hollandois.

d'une Barque Indienne, ils furent ſurpris de voir ſortir du Port, une Chaloupe Européenne. Elle leur apprit qu'il y étoit arrivé depuis peu de jours deux Bâtimens Hollandois, qui ramenoient à Bantam les Facteurs Anglois d'Amboyne. Cet incident, qui ſembloit ſuppoſer quelque nouveau démêlé entre les deux Nations, allarma d'abord Keeling ; mais il apprit avec joie que c'étoient les Facteurs même, qui rebutés de perdre leur tems dans une année ſtérile avoient pris le parti de s'embarquer avec tous leurs biens pour venir s'exercer plus utilement à Bantam, & qui avoient obtenu des Hollandois

toutes ſortes de faveurs dans leur paſſage. L'échange ſe fit avec une égale reconnoiſſance entre les Anglois d'Amboyne & les ſept Hollandois que Keeling avoit pris dans l'Iſle Célébes. Le Roi de Jakatra reconnut facilement des Hôtes dont il avoit éprouvé la politeſſe, & leur fit préſent d'un *Machan*, rare & belle eſpéce de lion, dont j'ai déja eu l'occaſion de parler. Keeling paya cette galanterie par deux beaux mouſquets. KEELING. 1609.

Le 26, étant arrivé à la pointe de Bantam, il rencontra un Pate conduit par *Ralph Hearne*, que Saris, Chef du Comptoir de Bantam, envoyoit au devant de lui. Entre pluſieurs témoignages de l'heureux état du Comptoir, Hearne lui apprit qu'il y étoit attendu par trois mille quatre cens quatre-vingt ſacs de poivre. Il entra le ſoir dans la Rade, où Saris vint lui confirmer cette agréable nouvelle; mais avec des plaintes ameres de la conduite des Hollandois, qui n'avoient pas ceſſé de lui ſuſciter des embarras & des contradictions. Il ajoûta que malgré les efforts continuels de leur jalouſie, il s'étoit ſoutenu dans la faveur de la Cour; & que les Anglois étoient ſi bien dans l'eſprit du Roi, que ce Prince avoit remis juſqu'à l'arrivée de leur Vaiſſeau à célebrer une ſinguliere eſpéce de victoire qu'il avoit publiée nouvellement. C'étoit celle qu'il avoit remportée ſur les réſiſtances d'une jeune femme qu'il venoit d'épouſer. Le combat & la victoire ſeroient obſcurs, ſi l'Auteur n'ajoûtoit que l'uſage des femmes Indiennes eſt de diſputer long tems les premieres faveurs de l'amour à leurs Maris. Cette agréable guerre dure quelquefois des ſemaines entieres; & comme la gloire des femmes eſt de la prolonger long-tems, les hommes ſe font un honneur de la rendre courte.

Ils arrivent à Bantam.

Heureuſes nouvelles.

Fête à l'occaſion d'un uſage des femmes Indiennes.

Keeling pour faire ſa cour au Roi, donna quelques jours à ſes préparatifs avant que de ſe préſenter à l'audiance. Il choiſit entre tous les Anglois du Comptoir & du Vaiſſeau vingt-cinq hommes aſſez bien faits, qu'il habilla fort galamment. Il les arma de même; & ſe mettant à la tête de la troupe, il obtint du Roi la permiſſion de paroître devant lui avec ce cortege. Le jour fut pris pour la fête. Elle eut moins de magnificence que d'agrément, par les courſes qui ſe firent à pied & à cheval, & par la liberté qui regna pendant quelques jours dans toute l'étendue du Palais. Keeling, à qui le Roi demanda quelle récompenſe il ſouhaitoit pour ſa galanterie, réduiſit toute ſon ambition à deux prieres fort ſimples. Il ſupplia ce Prince d'accorder à la Nation Angloiſe la continuation de ſes faveurs, & à lui la vûe de cette belle Reine qui avoit fait le ſujet de la fête; afin, dit-il, que retournant au premier jour en Europe, il y portât la renommée de ſes vertus & de ſes charmes. Son compliment fut reçu de ſi bonne grace, qu'avec des promeſſes pour la premiere de ces deux faveurs, il obtint ſur le champ la ſeconde. L'Indienne, qu'il appelle la Reine de Bantam, étoit fille d'un Raja, & méritoit effectivement l'amour du Roi pour ſa beauté. Elle n'étoit pas plus brune qu'on ne l'eſt communément en Portugal. Ses yeux étoient d'une vivacité éblouiſſante. Sa taille noble & dégagée. Il falloit que le Roi fut touché particuliérement de ſon port & de l'air de ſa marche, car il lui fit faire quelques pas à la vûe de Keeling. Une faveur de cette nature rendit les Hollandois ſi jaloux, que ne pouvant ſatisfaire autrement leur mauvaiſe humeur, ils chercherent querelle, le ſoir du même jour, à quelques Matelots du Vaiſſeau Anglois. Le combat fut vif & ſanglant. Keeling, qui devoit paſſer la nuit au Comptoir,

Keeling ſe rend fort agréable au Roi dans cette occaſion.

Portrait de la Reine de Bantam.

KEELING. 1609.

Querelle sanglante entre les Anglois & les Hollandois.

fut averti de ce désordre, & courut lui-même pour empêcher qu'il n'eût d'autres suites. Les Combattans se séparerent à son arrivée; mais un des Hollandois mourut le lendemain de ses blessures. Comme il étoit certain par le témoignage de tout le monde que les Hollandois avoient commencé la querelle, les Anglois ne reçurent aucune plainte de cette mort. Cependant Keeling se rendit au Comptoir Hollandois, où l'Hermite, qui n'avoit pas cessé d'en être le Chef, le reçut d'un air fort tranquille. Après quelques explications, ils convinrent tous deux de renouveller le dernier réglement, & d'y joindre des punitions beaucoup plus rigoureuses; avec cette stipulation particuliere, qu'à chaque querelle où le tort paroîtroit douteux entre les deux Nations, les Chefs s'assembleroient pour en décider de concert. A l'égard des torts ouverts & reconnus, on s'engageoit de part & d'autre à faire justice suivant les termes du réglement. Comme la mort d'un Hollandois étoit une expiation suffisante pour la derniere querelle, Keeling demanda grace pour le reste des Coupables.

Keeling renouvelle le Comptoir.

A son retour au Comptoir, il executa le dessein qu'il s'étoit proposé de le renouveller presqu'entiérement. On auroit peine à se figurer que plusieurs Anglois qui étoient à Bantam depuis quelques années, se fussent fait une si fort habitude du séjour de cette Ville, qu'il fallut une espéce de violence pour les en arracher. Outre que la plûpart y avoient pris des femmes, dont quelques-uns avoient des enfans, ils étoient presque tous liés fort étroitement avec divers Marchands de la Ville Chinoise, au commerce desquels ils s'étoient associés. D'ailleurs ils étoient faits à l'air & aux alimens du Pays, qui loin d'être nuisibles à ceux qui l'habitent constamment, rendent la santé ferme & produisent même de fort longues vies. Keeling n'ayant égard qu'aux intérêts de sa Compagnie, nomma pour premier Facteur *Augustin Spalding*, avec cinquante livres sterling d'appointemens; somme médiocre pour l'importance de cet emploi, mais qui ne doit passer aussi que pour un simple honoraire dans des lieux où sans blesser le devoir, un peu d'industrie faisoit bientôt parvenir à d'immenses richesses. Les autres au nombre de douze, furent assujettis à recevoir, chaque mois, leurs appointemens du Chef. On nous a conservé leurs noms : *François Kelly*, *Jean Parsons*, *Augustin Adwell*, *Ethered Lampre*, *William Driver*, *William Wisson*, *William Lamuel*, *Philipp Badneg*, *François Domingo*, *Jean Seraan*, *Adrian*, & un Valet du Chef.

Regret de quelques Anglois à quitter Bantam.

Après cette nomination, Keeling exhorta les Facteurs à souffrir patiemment les hauteurs des Hollandois, aussi long-tems du moins que la Nation Angloise n'auroit pas plus de forces à Bantam. Ensuite ayant réglé les droits de la Douane, il mit à la voile le 3 d'Octobre.

Retour de Keeling en Europe.

Dans l'espace de vingt-quatre jours, jusqu'au premier de Septembre, ayant fait environ cinquante lieues, il se trouva au 35e degré de latitude du Sud. Il observa qu'à ce point la variation étoit de 24 degrés. Le 29 du même mois, il eut pendant tout le jour un vent fort violent, qui se tourna vers la nuit en orage, du Nord à l'Oüest-Sud-Oüest. Il reconnut dans cette occasion, comme d'autres l'avoient déja fait plusieurs fois, la vérité d'une observation de Linschoten : c'est que généralement lorsqu'un vent d'Est se met vers le Nord; si la pluie survient, il tourne à l'Oüest-Sud-Oüest, où il demeure fixe. Keeling étoit au 32e degré & demi du Sud lorsque l'orage commença, & la variation étoit d'environ 30 degrés.

Observations.

Le 8 de Décembre, il tomba, vers la pointe du jour, près de la *Tierra de Natal*, à cinq ou ſix lieues à l'Oueſt; & la variation y étoit d'environ 8 degrés & demi. A midi, il ſe trouvoit au 31e degré 27 minutes de latitude. Il y rencontra un Bâtiment Hollandois, de qui il apprit que l'*Eraſmus*, Vaiſſeau de la Flotte Hollandoiſe qui étoit partie de Bantam lorſqu'il y étoit arrivé la premiere fois, avoit couru tant de danger par les voies d'eau, qu'il avoit été forcé de relâcher à l'Iſle (*a*) Maurice; qu'il y avoit déchargé ſes marchandiſes & ſon Equipage, dont une partie étoit demeurée à la garde de ſa cargaiſon au nombre de vingt-cinq hommes, & le reſte s'étoit embarqué ſur ce Bâtiment qui faiſoit voile aux Indes; que dans l'Iſle Maurice, il y avoit deux Ports; l'un nommé le *Nord-Oueſt*, un peu moins qu'à 20 degrés; l'autre nommé le *Sud-Oueſt*, à 20 degrés 15 minutes: qu'on trouvoit dans cette Iſle toutes ſortes de rafraîchiſſemens & de proviſions, tels que des tourterelles, des manatos, une infinité d'oiſeaux de Mer, du poiſſon dans la même abondance, des chévres que les Hollandois y avoient tranſportées nouvellement, & qui avoient déja commencé à multiplier, des porcs & de la volaille; enfin l'air & le terroir fort ſains: que l'iſle a trente ou quarante lieues de circuit, & que la variation de l'Aiguille y eſt de 21 degrés: que la Flotte Hollandoiſe étant partie de Bantam au mois de Mai, elle avoit employé un mois à gagner l'Iſle Maurice, elle s'y étoit arrêtée quatre mois & demi, & n'en étoit partie que depuis ſix ſemaines.

KEELING. 1609. Tierra de Natal.

Iſle Maurice & ſes propriétés.

Le 22, Keeling ſe trouvant à 35 degrés 28 minutes de latitude, découvrit à ſept lieues le Cap *das Agullas*, qui s'éleve dans la forme de deux Iſles: mais à meſure qu'on eſt plus directement à l'oppoſite, on s'imagine en découvrir trois, parce que les deux Bayes, qui ſont au Nord, forment trois pointes fort diſtinctes, quoique peu élevées. La ſonde donna ſoixante-ſept braſſes d'eau, ſur un fond de vaſe, à cinq lieues au Sud du rivage. La latitude, 35 degrés 26 minutes. Un Vaiſſeau, qui paſſe ſur cette Côte à ſon retour en Europe, & que le tems empêche d'obſerver la latitude & la variation, peut riſquer hardiment de continuer ſa navigation ſur ſoixante braſſes d'eau & ſur un fond de coquillages. Enſuite, lorſqu'il commence à trouver le fond limoneux, il doit ſe croire fort proche du Cap *das Agullas*. Mais lorſqu'il perd fond à cent vingt braſſes, il peut conclure qu'il a doublé le Cap, pourvû qu'il ſe trouve dans la latitude de 36 degrés. Le jour ſuivant, après avoir vogué toute la nuit Oueſt par Nord, & Oueſt-Nord-Oueſt, avec un vent d'Eſt aſſez frais, on découvrit le matin une terre haute, à neuf ou dix lieues; &, vers midi, on ſe trouva fort près du Cap de Bonne-Eſpérance. On n'avoit point employé plus de dix-ſept heures depuis le Cap *das Agullas*. Keeling ayant jugé à propos de s'avancer à trois lieues du *Pain de Sucre*, y mouilla pendant la nuit. Mais il doubla le Cap dans le cours du jour ſuivant; & quoiqu'il ne fût pas preſſé par d'extrêmes beſoins, il ne voulut point paſſer ſi près de Saldanna ſans y relâcher.

Obſervations ſur le Cap das Agullas.

Cette fameuſe Baye n'eſt guéres ſans quelque Vaiſſeau de l'Europe, que la néceſſité ou le plaiſir ne manque point d'y faire entrer. Les Anglois y trouverent un Bâtiment Hollandois, qui envoya civilement ſa Chaloupe au-devant d'eux, avec ſix moutons, les plus gras que l'Auteur ait jamais vûs. Il s'en

Keeling relâche à la Baye de Saldanna.

(*a*) C'eſt aujourd'hui l'Iſle de France.

KEELING. 1610.

trouva un, dont la queue ſeule avoit vingt-huit pouces de large, & péſoit trente-cinq livres. Les Hollandois accorderent auſſi à Keeling une grande voile, dont il avoit un beſoin extrême, & reçurent de lui pour payement un billet de douze livres ſterling ſur la Compagnie d'Angleterre. Après quelques jours de repos, il ſe diſpoſa le 7 de Janvier à continuer ſon voyage; mais ce ne fut pas ſans avoir laiſſé, ſuivant l'uſage du lieu, des inſcriptions qui rendoient témoignage de ſon arrivée dans cette Baye, & de l'état de ſon Vaiſſeau. Entre pluſieurs monumens de cette nature, qui étoient gravés ſur divers rochers, il lut avec compaſſion les plaintes d'un Equipage Portugais qui ayant été réduit par le ſcorbut & d'autres maladies au nombre de ſept hommes, n'avoit pas laiſſé de ſe remettre courageuſement en mer pour ſe rendre à Mozambique. L'Ecrivain averriſſoit ceux qui pourroient eſſuyer la même diſgrace, que toutes ſes careſſes & toutes ſes offres n'avoient pû lui faire obtenir des Négres ſept ou huit hommes qu'il leur avoit demandés, pour achever ſa navigation. Quoiqu'une longue habitude eût dû familiariſer ces Barbares avec les Européens, leur férocité ne diminuoit pas; non qu'ils fuſſent dangereux par leur cruauté ou leur perfidie, lorſqu'on traitoit avec eux de bonne foi: mais ils conſervoient un fond de défiance que toutes les civilités & les promeſſes ne pouvoient leur faire ſurmonter. Keeling en mit pluſieurs à l'épreuve, en leur offrant de l'or & des habits pour les engager à le ſuivre. Ils recevoient joyeuſement le prix des marchandiſes qu'ils apportoient au Vaiſſeau; mais ils rejettoient avec une eſpéce de crainte tout ce qui étoit au-deſſus de leurs conventions, comme s'ils euſſent appréhendé de prendre des engagemens qui les effrayoient.

Continuation de ſa route.

Keeling partit de Saldanna le 10 au matin. Il obſerve que pendant tout le ſéjour qu'il y avoit fait, le vent avoit toujours été Oueſt & Sud; au lieu que les deux premieres fois qu'il s'étoit arrêté dans la Baye, & dans la même ſaiſon, il l'avoit eu conſtamment Eſt, & fort orageux. Le 20, il paſſa le Tropique du Sud. Le Vaiſſeau Hollandois l'ayant accompagné juſqu'alors, le quitta en le ſaluant de trois coups de canon.

Le 30 au lever du Soleil, il apperçut l'Iſle de Sainte Hélene, après avoir fait ſoixante-ſix lieues dans cette latitude. L'ancre fut jettée du côté du Nord-Oueſt à un mille du rivage, & au Nord-Oueſt de la Chapelle, ſur vingt-deux braſſes de fond. Cette Iſle eſt ſituée à deux cens ſoixante-dix ou quatre-vingt lieues à l'Oueſt de la Côte d'Afrique.

On remit à la voile le 9 de Février, pour retourner directement en Angleterre. Le 16, on découvrit, à ſept ou huit lieues, l'Iſle de l'Aſcenſion. Le 28, la ſurpriſe des Anglois fut extrême de rencontrer le même Vaiſſeau Hollandois qu'ils avoient quitté ſous le Tropique, mais dans un état ſi triſte qu'il ne lui reſtoit que huit ou neuf hommes capables de travail. Les maladies en avoient emporté quarante-ſix, & tout le reſte étoit accablé de langueur. Ils en avoient ſi bien uſé avec Keeling, que s'il avoit pû leur offrir quelques-uns de ſes Matelots, il leur auroit volontiers offert cette marque de reconnoiſſance. Mais quoique tous ſes gens fuſſent en fort bonne ſanté, il auroit eu beſoin lui-même d'en avoir un plus grand nombre, pour les néceſſités de ſon propre Vaiſſeau, qui faiſoit eau de toutes parts. Les Hollandois, qui voyoient ſa ſituation, rendirent juſtice à ſes ſentimens, & ne le preſſerent pas même

de leur tenir compagnie. Ils le prierent ſeulement, s'il rencontroit quelque Bâtiment de leur Nation, d'avertir qu'ils étoient dans un extrême embarras, & de leur procurer une prompte aſſiſtance. Il les quitta vers la nuit, avec les témoignages du plus vif regret, à 45 degrés 6 minutes de latitude. KEELING. 1610.

Le 1 de Mai, ſe trouvant à 49 degrés 13 minutes, il eut un ſi beau tems qu'il ſe croyoit fort proche du terme. Mais, le lendemain, un affreux orage, & le vent, qui tourna au midi, le rejetta fort loin de ſes eſpérances. Cependant après avoir lutté quatre jours contre les flots, il rencontra un Batiment de Lubeck, qui l'aſſura que Scilly n'étoit qu'à cinquante lieues, à l'Eſt par Nord du même point. Keeling apprit au Capitaine de ce Vaiſſeau le beſoin que les Hollandois avoient de ſon ſecours. Le 9 au matin, il découvrit *Beachy* à trois lieues au Nord-Nord-Eſt, &, vers le ſoir, il jetta l'ancre aux Dunes. Arrivée de Keeling aux Dunes.

LATITUDES.

Rade de Sierra Leona.	8	36 N.	Iſle de Sel.	6	6
Variation Eſt. .	1	50	Iſle de Noſſaſeres. . .	5	30
Deux petites Iſles. .	23	37 S.	Iſle Maurice. N.-Oueſt...	20	00
Variation Eſt. .	15	30	Iſle Maurice. Sud-Eſt.....	20	15
Iſle près de Priaman. .	4	2			

CHAPITRE V.

Voyage du Capitaine David Middleton à Bantam & aux Moluques en 1607.

IL doit reſter de la curioſité aux Lecteurs attentifs, pour le ſort du *Conſent*, troiſiéme Vaiſſeau de la Flotte de Keeling. On a vû qu'après avoir été ſéparé par la tempête, il avoit laiſſé des marques de ſon paſſage à Saldanna, & qu'il avoit paru enſuite à Bantam. Mais dans l'impatience de retrouver l'Amiral, il riſqua le Voyage des Moluques ſous ſes propres auſpices; &, le Capitaine même en ayant été l'Ecrivain, on doit ſouhaiter de trouver ici ſon récit. MIDDLETON. 1607.

Il le commence à ſon entrée dans la Baye de Saldanna, où malgré les périls d'une longue tempête, il arriva ſans autre perte que celle d'un Matelot, qui avoit été tué d'un coup de tonnerre au ſommet du grand mât. Dans le beſoin preſſant de toutes ſortes de proviſions, il ſe rendit lui-même avec quelques-uns de ſes gens, à l'Iſle des *Pengouins*, qui n'eſt qu'à trois lieues de la Rade. Il y vit avec étonnement une ſi prodigieuſe quantité de Veaux marins & de Pengouins, qu'il en compta des troupeaux de cinq cens. Cette Iſle n'a pas plus de trois milles de long ſur deux de large. Mais l'Auteur doute qu'il y en ait une au monde où l'on trouve plus d'animaux marins, ſans parler d'un nombre ſurprenant de Canards, d'Oyes, de Pelicans, & d'autres ſortes d'Oiſeaux. Il arrive à Saldanna après la tempête. Merveilleuſe quantité d'animaux de mer.

Après avoir pourvû aux premieres néceſſités de la vie, Middleton chercha le moyen de ſe lier avec les Habitans du Pays, dans la ſeule vûe d'acheter

MIDDLETON. 1607.

d'eux quelques beſtiaux. Plus heureux que la plûpart de ceux qui avoient fait le même commerce, non-ſeulement il obtint les mêmes avantages, mais il fit conſentir volontairement un Sauvage à le ſuivre. Cette faveur, dont il fut obligé à quelque mécontentement que le Négre avoit reçu de ſa Nation, lui parut d'autant plus utile, que voulant chercher avec ſoin l'Amital & le vice-Amiral, il avoit beſoin d'un Interprête pour le langage d'Afrique. Le Négre entendoit d'ailleurs quelques mots d'Anglois, & tout l'Equipage s'empreſſa de lui en apprendre davantage, avec beaucoup d'admiration pour la facilité de ſa mémoire. On quitta la Baye le 30. La nuit ſuivante, on doubla heureuſement le Cap de Bonne-Eſpérance, avec quelque envie d'y relâcher, ſi le vent n'eut changé lorſqu'on n'en étoit plus qu'à quatre lieues; mais il s'éleva de terre, avec tant de violence, que Middleton revint au projet de s'avancer vers Madagaſcar. Le tems redevint fort beau juſqu'au 35e degré de latitude, que le vent s'étant mis au Nord-Oueſt, on porta Eſt par Sud pour éviter les courans. Enfin le 27 d'Août, à deux heures après midi, on découvrit l'Iſle de Saint Laurent ou de Madagaſcar. On n'en étoit qu'à ſix lieues. Les obſervations firent trouver à midi 24 degrés 40 minutes de latitude; &, le ſoir, la variation étoit de 16 degrés 23 minutes.

Middleton emmène un Négre de Saldanna.

Il arrive à Madagaſcar.

Le 30, à cinq heures après midi, on mouilla l'ancre dans la Baye de Saint Auguſtin, ſur ſix braſſes & demie d'eau, & ſur un fond de gravier. Il avoit fallu des précautions pour choiſir le véritable canal, parce qu'à l'entrée de la Baye il ſe trouve deux Iſles, qui forment différentes ouvertures. Middleton eut la curioſité de ſe mettre dans ſa Chaloupe pour viſiter ces Iſles. L'une, qui eſt fort petite, ne lui parut qu'un banc de ſable. L'autre, à laquelle il donne un mille de longueur, & la moitié moins de largeur, eſt couverte de quelques Bois, mais déſerte & ſtérile. Aucun Habitant ne s'étant fait voir ſur les bords de la Baye, le Vaiſſeau s'avança trois lieues plus loin, juſqu'à deux milles au-deſſus de l'embouchure d'une Riviere. L'eau & le bois lui manquoient. Middleton ayant fait jetter l'ancre, le cable rompit, ſans qu'on pût s'en imaginer la cauſe. La Chaloupe fut dérachée, avec dix hommes armés, pour entrer dans la Riviere. *Davis*, qui étoit chargé de la conduite, remonta l'eſpace d'une lieue, en baſſe marée; ſans trouver que l'eau devînt plus douce. Quelques Cabanes, qu'il découvrit à deux ou trois cens pas de la rive, lui firent prendre le parti de deſcendre. Il s'en approcha ſans précaution, avec ſix de ſes gens. Les Habitans, qui étoient au nombre de douze, prirent la fuite à ſa vûe. Il les rappella par ſes ſignes, mais inutilement.

Deux Iſles à la Baye de Saint Auguſtin.

Davis entre dans une Riviere avec la Chaloupe.

La pauvreté de cette Habitation ne lui auroit pas fait naître l'envie d'y entrer, s'il n'eût été plus preſſé par les cris d'un enfant, qui ne tarda point enſuite à ſe faire appercevoir. Ce petit Négre paroiſſoit âgé de douze ou quinze ans, & ſa douleur venoit d'être arrêté par un mal de jambe, qui l'avoit empêché de ſuivre les autres. Il donna des marques extraordinaires de frayeur, en voyant les Anglois ſi près de lui. Cependant comme ils avoient avec eux le Négre de Saldanna, il ſe raſſura tout d'un coup lorſqu'il le vit parler familiérement à ceux qui l'effrayoient. Davis lui ordonnoit de careſſer cet enfant & de lui faire diverſes queſtions. Quoique la Langue de Madagaſcar ſoit fort differente de celle des Négres du Continent, il s'y trouve des reſſemblances; & les Négres d'ailleurs ont d'autres confor-

Informations qu'il reçoit d'un jeune Négre.

mités

mités qui leur facilitent beaucoup le moyen de s'entendre. Ainſi Davis apprit, par l'entremiſe du ſien, qu'il y avoit à peu de diſtance deux ſources fort abondantes, d'où l'eau pouvoit ſe tranſporter aiſément à la Riviere. Il ſçut auſſi qu'à moins d'un mille du même lieu, il y avoit une Habitation fort peuplée, ou une Ville nommée *Rota ;* que depuis ſix ſemaines ou deux mois, il étoit échoué ſur la Côte un Bâtiment de l'Europe, dont il étoit ſorti quantité de gens armés, qui s'étoient répandus fort loin dans le Pays ; qu'ils en avoient emporté beaucoup de gingembre ; qu'après avoir traité fort humainement les Inſulaires, ils leur avoient fait une guerre ſanglante, dans laquelle ils avoient eux-mêmes perdu beaucoup de monde. Il fut impoſſible à Davis de juger quel étoit ce Vaiſſeau ; & l'intérêt de ſa Patrie le portoit à craindre que ce ne fût celui de l'Amiral Keeling. Mais tandis qu'il s'entretenoit de ſes conjectures, le petit Négre fit voir à l'autre quelques morceaux d'un habit déchiré, que les Anglois crurent reconnoître au drap & à la forme, pour un monument de leur Pays. Ce foible indice eut la force auſſi de confirmer les ſoupçons de Davis. Cependant comme il ne pouvoit ſe croire en ſûreté dans un lieu où l'on étoit ſi peu ſatisfait des Européens, il regagna ſa Chaloupe, après avoir fait aſſurer le petit Négre qu'il ne penſoit point à lui nuire, & l'en avoir convaincu par ſes careſſes & ſes préſens. MIDDLETON. 1607.

Le Vaiſſeau Anglois s'approche de la Riviere.

Ce récit fit balancer Middleton s'il devoit s'arrêter dans un lieu ſi dangereux. La néceſſité d'eau l'y forçant, il prit ſeulement des meſures pour n'avoir rien à redouter des Barbares. Le ſoir même, on apperçut pluſieurs Barques qui s'avancerent comme à la découverte, ſans ſe fier aux ſignes qu'on faiſoit pour les attirer. Malgré tant de mauvais pronoſtics, le Vaiſſeau s'approcha de l'embouchure de la Riviere, où la Nature a formé, dans l'angle même de la Côte, une ſorte de petit Port. C'eſt un enfoncement d'environ deux cens pieds de diamétre, que l'eau de la mer ſemble avoir creuſé, & qui eſt capable de contenir deux Vaiſſeaux fort au large ſur dix braſſes de profond. Middleton s'y logea, après l'avoir fait ſonder dans toutes ſes parties. Le lendemain, il renvoya la grande Chaloupe & l'Eſquif, chargés de tonneaux & de gens armés. Davis, qui fut encore nommé pour les conduire, étoit homme d'eſprit & de courage, mais qui jugeoit trop mal de la ſtupidité des Négres, & qui s'étoit perſuadé mal-à-propos que dans toutes les occaſions où l'adreſſe pourroit être employée contr'eux, elle étoit capable de ſuppléer au nombre.

Danger dont les Anglois ſe ſauvent à peine.

Il remonta la riviere juſqu'aux Cabanes qu'il avoit viſitées la veille, & loin d'y remarquer rien d'effrayant, il vit ſur la rive où il étoit deſcendu, deux Négres, avec le jeune malade, qu'ils ſembloient y avoir apporté. Davis le reconnoiſſant, ſe hâta de lui faire des ſignes d'amitié, & ne fit pas difficulté de deſcendre. Le Négre de Saldanna entretint quelque tems les deux autres, & leur fit beaucoup eſperer de l'affection des Anglois. Ils parurent ſatisfaits de ces aſſurances, & ſe diſpoſant à ſervir de guides, ils prirent le chemin des ſources. De vingt hommes que Davis avoit amenés, quatorze étoient occupés à tirer les traîneaux. On arriva aux ſources, qui étoient telles que le jeune Négre les avoit repréſentées. Elles formoient, preſqu'en ſortant, un baſſin de cinq ou ſix pieds de profondeur, qui n'en avoit pas moins de dix ou douze de diamétre ; & l'eau fuyant par un petit ruiſſeau,

MIDDLETON, 1607.

alloit ſe perdre dans un Marais bourbeux qui s'étendoit juſqu'à la riviere. Les Anglois avoient commencé le travail, lorſque Davis, qui leur donnoit ſes ordres, apperçut à cent pas, ſur le ſommet d'une petite Colline, pluſieurs Sauvages, qui paroiſſoient un moment, & qui ſe retiroient auſſi-tôt. L'allarme ſe mettant dans ſa Troupe, il commença par ſe ſaiſir des deux Négres qui l'avoient conduit. Il recommanda qu'ils fuſſent gardés ſoigneuſement, tandis qu'à la tête de dix de ſes gens il monta d'un air ferme juſqu'au ſommet de la Colline. Le bruit d'onze coups de fuſils, dont on vit en même-tems la fumée, & quelques fléches, qui vinrent tomber juſqu'au bord de la ſource, firent connoître à ceux qui y étoient reſtés qu'on étoit ſurpris par les Inſulaires. Ils ne balancerent point à voler au ſecours de leurs Compagnons. Les Barbares, qui n'avoient oſé s'en approcher, mais qui continuoient de les harceler à coups de fléches, n'eurent pas plutôt vû paroître le ſecours qui leur arrivoit, que le croyant ſans doute beaucoup plus nombreux, ils prirent la fuite avec beaucoup de frayeur. Ils étoient plus de deux cens. Davis emporta les arcs de ceux qui avoient été tués des premiers coups. Il croyoit retrouver, aux ſources, les deux Guides qu'il y avoit laiſſés; mais leurs Gardes les ayant abandonnés dans la premiere confuſion, ils n'avoient pas manqué de prendre la fuite. Le Malade même avoit diſparu du bord de la riviere; & quoiqu'il ne pût être bien loin, les Anglois dédaignerent de le chercher. Ils rapporterent à bord quelques tonneaux d'eau fraîche, pour rendre témoignage que la crainte n'avoit point été capable de les arrêter. Mais quoiqu'une ſi petite quantité fût fort éloignée de ſuffire pour la proviſion du Vaiſſeau, Middleton jugea que la prudence l'obligeoit de chercher du remede à ſes beſoins dans des lieux plus ſûrs. Il remit à la voile le 7, avec un vent fort frais d'Eſt par Nord. Le lendemain continuant de s'avancer au long des Côtes, il fut ſurpris de voir partir du rivage pluſieurs petites Barques qui s'approcherent du Vaiſſeau ſans précaution. L'une portoit quatre chevreaux. Une autre trois moutons. La troiſiéme, une geniſſe. Une quatriéme de la chair fraîche de bœuf ou de vache. Il acheta tout, à fort bon marché. Un Anglois de l'Equipage, à qui ce changement de diſpoſitions parut ſuſpect de la part des Inſulaires, voulut faire craindre à Middleton que toutes ces viandes ne fuſſent empoiſonnées. Mais il fut aiſé de juger par la naiveté de ceux qui les apportoient, qu'ils avoient même ignoré les querelles de leurs Voiſins. Cette perſuaſion porta le Capitaine à relâcher dans une petite Baye d'où les Barques étoient ſorties. Il y trouva de l'eau & du bois, deux ſecours dont le beſoin étoit devenu fort preſſant.

Middleton leve l'ancre.

Il trouve des Négres plus humains.

La navigation du Conſent fut heureuſe juſqu'au 12 de Novembre, qu'on découvrit le matin une fort belle Iſle à cinq degrés & demi de latitude. La variation ſe trouva de quatre degrés treize minutes. Middleton avoit perdu l'eſperance de rencontrer l'Amiral; mais attiré par la quantité d'arbres & d'oiſeaux qu'il voyoit devant lui, & ne pouvant douter que ce ne fût l'Iſle d'*Inganna*, dont il avoit entendu vanter les beſtiaux & les pâturages, il prit la reſolution d'y relâcher. Quoique celle de Sumatra en ſoit fort voiſine, il n'avoit point d'affaires qui puſſent l'y conduire; & les rafraîchiſſemens d'Inganna ſuffiſoient pour rendre ſa courſe aiſée juſqu'à Bantam. En approchant de l'Iſle, il jugea que ſa longueur eſt d'environ cinq lieues, Eſt par Sud, &

Iſle d'Inganna.

Oueſt par Nord. Le côté de l'Eſt ne paroît compoſée que de terres hautes, dont la perſpective n'a rien d'extraordinaire. Mais la Partie Occidentale eſt un des plus agréables lieux du Monde par la beauté de ſes Payſages & des plus abondans en toutes ſortes de beſtiaux. Les Anglois aborderent dans celle-ci. La Rade qu'ils choiſirent pour y mouiller l'ancre, n'a point de Ville ſur ſes bords, mais elle eſt environnée d'un grand nombre de Maiſons riantes, qui ſe teſſentent de l'opulence des Habitans. Le Commerce qu'ils font de leurs Beſtiaux dans l'Iſle de Sumatra, leur rapporte un profit ſi conſidérable, qu'un Roi de *Pedir*, qui avoit beſoin d'argent pendant la guerre qu'il ſoutenoit contre le Roi d'Achin, ne trouva point d'expédient plus ſûr & plus prompt que d'épouſer la fille unique d'un des plus riches particuliers d'Inganna. Auſſi l'Iſle jouit-elle d'un des principaux fruits de l'opulence & du luxe, qui eſt la douceur & la politeſſe. Quoiqu'il y arrive peu d'Etrangers, les Habitans paroiſſent charmés de les recevoir, & ſe font comme une étude de leur plaire. Middleton reçut à ſon arrivée des rafraîchiſſemens qu'il offroit en vain de payer; &, pour les proviſions qu'il demanda, on ſe contenta d'un prix fort médiocre. Il fut invité à deſcendre au rivage. Enfin tous les Anglois du Vaiſſeau furent également ſatisfaits de l'Iſle & des Inſulaires.

MIDDLETON. 1607.

Ses agrémens & ſes richeſſes.

Le jour même de leur départ, ils paſſerent à la vûe de Sumatra. La multitude de petites Batques qu'on découvre au long des Côtes, forme un ſpectacle agréable pour ceux qui n'ont point encore pénétré dans ces Mers. Deux jours après, ils arriverent dans la Rade de Bantam, qu'ils trouverent remplie de Bâtimens Indiens, Chinois, Hollandois, & de pluſieurs autres Nations; mais le Dragon & l'Hector, c'eſt-à-dire, l'Amiral & le Vice-Amiral Anglois, ne ſe préſenterent point à leurs yeux.

Ils arrivent à Bantam.

Towtſon, qui étoit le Chef du Comptoir Anglois depuis le retour de Scot, *Saris*, & les autres Facteurs, s'empreſſerent de viſiter Middleton ſur ſon bord. Comme il n'étoit chargé d'aucun pouvoir, les Inſtructions & les Comptes qu'ils lui apportoient furent réſervés pour l'arrivée de l'Amiral. Cependant ils aſſurerent que les affaires de la Compagnie étoient en fort bon ordre & le Comptoir floriſſant, ce qui ne reſſembloit guéres aux triſtes vérités que l'Amiral Keeling devoit bientôt découvrir. Middleton deſcendit pour faire tranſporter au Comptoir le fer & le plomb qu'il avoit apporté. Enſuite ayant employé le tems, juſqu'au 6 de Décembre, à radouber ſon Vaiſſeau, il quitta Bantam pour ſe rendre aux Moluques. C'étoit ſans doute le projet de la Compagnie, puiſque Towtſon ne lui refuſa ni les ſecours ni les marchandiſes qui convenoient à ce nouveau Voyage. Le vent étoit ſi bas à ſon départ, qu'ayant eu beaucoup de peine à ſortir de la Rade, il fut obligé la premiere nuit de jetter l'ancre à la vûe des hauteurs de Bantam. Des tourbillons de flamme & de fumée qu'ils apperçurent dans les ténébres, leur firent juger que par quelqu'un des accidens ordinaires à cette Ville, le feu en conſumoit une partie. Le lendemain ils continuerent leur navigation avec un bon vent, qui les conduiſit au travers d'un grand nombre d'Iſles, parmi leſquelles ils en virent pluſieurs d'abîmées. La pluie, le tonnerre & les éclairs ne furent pas pour eux des choſes nouvelles dans ces Mers.

Etat du Comptoir Anglois.

Middleton part pour les Moluques.

Ils arriverent à Tidore au commencement de Janvier. Les Iſles Moluques étoient dans le mouvement d'une guerre qui duroit depuis pluſieurs mois entre

1608.

MIDDLETON. 1608.

les Hollandois & les Eſpagnols. Ceux-ci, qui avoient alors moins de Vaiſſeaux que les Hollandois, refuſerent à Middleton la permiſſion du Commerce, à moins qu'il ne voulût les aſſiſter contre leurs Ennemis, ou du moins qu'il ne prêtât ſon Vaiſſeau pour donner plus d'apparence à leur flotte, en ſe contentant de l'accompagner. Les Anglois ayant déclaré nettement que cette demande étoit contraire à leur Commiſſion, ils furent réduits au Commerce nocturne qu'ils exerçoient ſécrettement avec les Inſulaires. Pendant le jour, ils affectoient de prendre part aux divertiſſemens des Eſpagnols & des Princes du Pays, comme s'ils euſſent attendu l'arrivée d'un nouveau Géneral d'Eſpagne, dont ils eſperoient plus de faveur.

On refuſe aux Anglois la permiſſion du Commerce aux Moluques.

Ces réjouiſſances étoient des courſes & des repréſentations théâtrales. Les Eſpagnols avoient inventé cet artifice, pour attacher à leurs intérêts une Nobleſſe molle & voluptueuſe, qui craignoit le travail autant qu'elle aimoit le plaiſir. Il n'y avoit point de comparaiſon, dans l'eſprit d'un Prince des Moluques, entre un Eſpagnol richement vêtu, qui donnoit des fêtes galantes, & le Marchand Hollandois, qui ſous un habit auſſi groſſier que ſa figure & ſes manieres, ne paroiſſoit occupé que de ſes marchandiſes & de ſes comptes. Middleton, à qui le goût du plaiſir n'étoit pas étranger, trouva l'art de plaire également aux Eſpagnols & aux Indiens, en ſe prêtant à tout ce qui pouvoit les amuſer. Cependant ſa complaiſance ne les diſpoſa point à lui accorder la liberté qu'il deſiroit.

Artifice des Eſpagnols pour s'attacher les Princes Indiens.

Entre les plaiſirs auſquels il contribua, il fait l'iſtoire d'une marche célebre, où les femmes furent admiſes, mais ſans communication avec les hommes; de ſorte que le plaiſir de la fête n'étoit proprement que pour les Spectateurs. Chaque femme néanmoins portoit les enſeignes du Cavalier qui avoit fourni à la dépenſe de ſon train, comme chaque Cavalier portoit quelque marque de la Dame, à laquelle il répondoit. Cette fête ayant été annoncée dans toute l'Iſle de Tidor, qui n'a pas plus de cinq lieues de circuit; mais qui eſt fort peuplée dans cette étendue, la plus grande partie des Habitans s'étoit aſſemblée dans la Capitale, juſqu'à faire craindre que les Hollandois dont les principales forces étoient à Ternate & à Bachan, ne profitaſſent de cette occaſion pour former quelque entrepriſe. Mais tandis que les Inſulaires étoient amuſés par des ſpectacles, les Troupes Eſpagnoles avoient ordre de faire une garde exacte dans les Ports.

Fêtes des Moluques.

Au commencement de Mars, l'amitié que les Eſpagnols avoient conçue pour Middleton, les fit conſentir à lui permettre quelque Commerce ouvert; mais ſur d'autres délibérations, cette liberté lui fut ôtée peu de jours après. Enſuite il reçut l'ordre de partir au moment qu'il s'y attendoit le moins. Le reſſentiment de cette conduite lui fit prévenir le jour même qu'on lui avoit fixé pour ſon départ. Il mit à la voile le 14 de Mars.

Middleton part mécontent.

Le 20, étant entré dans les Détroits de *Bangaye*, où il ſe propoſoit de chercher de l'eau, un Pare Indien, qui vint de l'Iſle au-devant de lui, offrit de le conduire au ruiſſeau le plus pur & le plus abondant. C'étoit ſur la Côte de l'Eſt. On ſuivit le Pare, qui montra effectivement aux Anglois un lieu commode pour aborder avec la Chaloupe. Le Vaiſſeau ayant jetté l'ancre ſur ſoixante-ſix braſſes d'eau, malgré l'agitation d'un courant fort vif, on ſe diſpoſoit à faire partir les tonneaux, lorſqu'on vit paroître un grand nombre de

Iſle de Bangaye.

Pares qui s'avançoient ſucceſſivement des deux côtés de l'Iſle. Dans la premiere inquiétude, Middleton ſe crut trahi, & donnoit déja des ordres pour ſa défenſe. Mais on reconnut auſſi-tôt que c'étoient des Pêcheurs, ou d'autres Inſulaires, qui apportoient du poiſſon & quelques épices, dont ils offrirent l'échange pour des plats de porcelaine. Le ſoir, on vit revenir la Chaloupe avec une fort petite quantité d'eau; non qu'elle manquât dans le lieu où ils l'avoient cherchée; mais l'éloignement de la ſource, qui étoit à cinq milles, n'avoit pas permis d'en apporter davantage. MIDDLETON. 1608.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il arriva autour du Vaiſſeau plus de cent Pares chargés d'hommes & de femmes, qui venoient offrir aux Anglois quantité de poiſſon ſec & frais, de volailles, de porcs, de fruits & de racines. Ils ne demandoient en échange que du drap & de la porcelaine. Le Vaiſſeau ſe fournit ainſi de proviſions à très-vil prix. Mais il fut expoſé à beaucoup d'embarras de la part de tous ces Inſulaires, qui y monterent de toutes parts, & qui s'y trouverent en ſi grand nombre, qu'à peine les Anglois pouvoient-ils ſe remuer. Les femmes, auſſi traitables que leurs maris, ne refuſoient rien à ceux qui les tiroient à l'écart. Dans le cours de l'après-midi, le Roi de l'Iſle envoya au Capitaine, des *Plantains*, avec une ſorte d'eau ou de liqueur fort eſtimée des Indiens, qu'ils appellent *Irea Pote*. Middleton, pour reconnoiſſance, envoya au Roi une piece d'étoffe. Cette députation du Prince, & le départ de ſes Meſſagers, furent comme un ſignal qui rappella tous les Inſulaires dans leur Iſle. Ils deſcendirent du Vaiſſeau avec précipitation, & dans l'eſpace d'un quart-d'heure ils diſparurent entiérement. Middleton fit lever l'ancre pendant la nuit, avec ſi peu de vent, que tous les efforts des Matelots eurent beaucoup de peine à ſurmonter la violence du courant. Il couroit riſque d'être jetté plus loin, par cet obſtacle, qu'il n'auroit avancé dans trois jours.

Les Inſulaires careſſent les Anglois.

Préſent que le Roi fait à Middleton.

Le 19 d'Avril, en paſſant proche de l'Iſle Button, il vit partir du rivage une Barque qui vint droit au Vaiſſeau, avec de grandes marques de confiance. C'étoit le frere du Roi, qui avoit ordre de témoigner au Capitaine l'empreſſement que le Roi ſon frere avoit de voir les Anglois & leur Bâtiment. Middleton repondit qu'il jetteroit volontiers l'ancre pour lui donner cette ſatisfaction, & qu'il ſe croiroit fort honoré de ſa préſence. Le Roi ſortit bientôt de la Riviere dans une vaſte *Caricole*, qui étoit conduite au moins par cent Rameurs. Elle avoit ſix canons de fonte, & plus de quatre cens hommes armés. Cinq autres Caricoles, qui venoient à la ſuite, portoient environ mille hommes. Le Roi fit demander, au Capitaine, un Otage pour ſa ſûreté. On lui envoya le Chirurgien du Vaiſſeau, homme de réſolution & d'une figure gracieuſe. Enſuite le Roi n'ayant pas fait difficulté de monter à bord, avec un petit nombre de ſes gens, les Anglois s'efforcerent de répondre à l'opinion qu'il avoit marquée de leur politeſſe & de leur bonne-foi. On lui ſervit ce qui reſtoit de plus délicat ſur le Vaiſſeau après une ſi longue navigation. Il mangea ſans défiance, en faiſant l'éloge de quelques liqueurs de l'Europe qui s'étoient fort bien conſervées. Dans le cours du feſtin, il prit plaiſir à raconter par la bouche de l'Interprête toutes les circonſtances de ſon mariage, & la guerre qu'il avoit eue à ſoutenir pour ſe mettre en poſſeſſion de ſa femme. Middleton lui fit demander à ſon tour quelles étoient les productions de ſon Iſle. Il répondit qu'il

Iſle Button.

Le Roi fait demander aux Anglois la liberté de les voir à bord.

Il eſt traité galamment.

MIDDLETON. 1608.

avoit des perles, de l'écaille de tortue, & du drap de ſes propres Manufactures, qui étoit apparemment de coton; mais que n'étant venu dans cette partie de ſon Iſle que pour y chercher de l'amuſement, & ne s'étant point attendu à rencontrer des Etrangers, il n'avoit aucune de ces marchandiſes avec lui; que cependant ſi le Capitaine vouloit s'avancer juſqu'à ſa Ville Capitale, qui n'étoit éloignée que d'un jour & une nuit, il lui feroit voir de grands amas de perles & d'autres richeſſes. Il lui offrit un Pilote, pour le conduire par les plus ſûres voies dans un lieu qui lui étoit inconnu.

Il les engage à ſe rendre dans ſa Capitale.

Cette offre méritoit l'attention du Capitaine & des Facteurs. Après avoir conſideré qu'un voyage ſi court ne les détournoit pas de leurs vûes, & que la fortune leur offroit peut-être l'occaſion de s'enrichir, ils firent préſent au Roi d'un mouſquet, d'une épée & d'une belle piéce d'étoffe, en lui promettant de ſe laiſſer conduire par le Pilote qu'il leur promettoit. Dans le regret qu'il reſſentit de n'avoir rien à leur offrir pour s'acquitter de leur préſent, il ſe défit de ſa robbe qu'il força Middleton d'accepter; & s'étant revêtu de celle d'un Officier de ſa ſuite, il rentra dans ſa Caricole avec des civilités que les Anglois admirerent dans un Monarque Indien. Vers le ſoir il envoya une Barque pour leur ſervir de guide juſqu'à Button, avec un préſent de quelques poules & d'un chevreau pour le Capitaine. L'ancre fut levée à l'entrée de la nuit, pour ſuivre la Barque. Mais un calme qui ſurvint, & la marée que les Anglois avoient contre eux, les empêchant de tourner à l'Oueſt, ils s'arrêterent encore juſqu'au lendemain. Cependant la Barque Indienne étoit retournée au Port avec le Contre-Maître du Vaiſſeau, qui n'avoit pas balancé à s'y mettre. Il revint le jour ſuivant, ſur les dix heures, chargé de poules & de cocos. Son récit augmenta la curioſité de Middleton, quoiqu'il fût mêlé de peintures tragiques. Il avoit trouvé le Roi dans la débauche, avec les Nobles de ſa Cour; ce qui n'avoit point empêché ce Prince de les recevoir fort agréablement. Mais il n'avoit pû voir, ſans effroi, l'ornement de la grande ſalle du Palais. C'étoient les têtes des Ennemis que le Roi avoit tués de ſa propre main dans la derniere guerre. Elles étoient encore ſi fraîches, qu'on voyoit, au-deſſous, les traces du ſang qui en avoit dégouté. Ce ſpectacle avoit fait tant d'impreſſion ſur le Contre-Maître, que refuſant de paſſer la nuit avec le Roi, il avoit mieux retourner au Port, & paſſer la nuit dans la Caricole qui l'avoit apporté. Le matin il demanda inſtamment d'être reconduit à bord. Comme le vent n'avoit pas ceſſé d'être foible dans les Détroits, Middleton, ſans donner dans les frayeurs du Contre-Maître, prit le parti de faire préceder le Vaiſſeau par la Chaloupe, qui le conduiſoit à force de rames. Cet expédient le fit avancer ſi vîte, qu'il jetta l'ancre vers midi à la vûe de Button. Cette Ville, comme la plûpart de celles des Indes, avoit autant de jardins que de maiſons; ce qui lui donnoit en apparence une fort grande étendue; mais le nombre des Habitans y répondoit ſi peu, que de l'aveu même du Roi, il ne ſurpaſſoit pas douze ou treize cens perſonnes. Cependant l'Iſle étoit aſſez peuplée, par la multitude de Villages & de Hameaux qui étoient répandus dans toutes ſes parties; ſans compter les Gardes ou les Troupes ordinaires du Roi, qui étoient logées enſemble à un quart de lieue de Button, & qui depuis la derniere guerre montoient au nombre de trois mille.

Le Contre-Maître Anglois s'y rend le premier.

Horrible ſpectacle, dont il eſt frappé.

Etat de l'Iſle de Button.

Middleton attendit à l'ancre les ordres de la Cour. Il n'en reçut point le mê-

MIDDLETON. 1608.

me jour, parce que le Roi fatigué de ſa débauche, demeura enſeveli juſqu'au ſoir dans un profond ſommeil. Mais il vint à bord un grand nombre d'inſulaires, qui apporterent toutes ſortes de proviſions. Le lendemain après midi, la Rade ſe trouva templie d'une multitude de Caricoles qui firent pluſieurs fois le tour du Vaiſſeau, en déployant leurs enſeignes & d'autres ornemens de diverſes couleurs. Celle du Roi s'étant fait reconnoître à pluſieurs marques, Middleton ſalua ce Prince d'une volée de mouſqueterie & d'une décharge de ſa groſſe artillerie. Enſuite étant deſcendu dans ſa Chaloupe avec Siddal & ſes principaux Facteurs, il ſuivit le cortége du Roi juſqu'à la Ville. L'artillerie de Burton ſe fit entendre auſſi-tôt, ſoit pour rendre aux Anglois leur ſalutation, ſoit pour relever la fête du Roi. Ce Prince reçut le Capitaine ſur le rivage, & lui renouvella toutes ſes offres; mais comme il s'étoit propoſé une partie de chaſſe pour ce jour-là, il remit au lendemain à lui faire voir ſon Palais. Middleton retourna ſur ſon Vaiſſeau, qui continuoit d'être à l'ancre fort près de la terre. Il arriva, dans l'après-midi, un Jonc de Java, qui venoit d'Amboyne avec ſa cargaiſon de girofle. Le Nackada, ou le Capitaine, fort mécontent des Hollandois, eut avec Siddal un long entretien, dans lequel il marqua autant de regret que d'étonnement de voir les forces Hollandoiſes ſi ſupérieures à celles des Anglois, tandis qu'il n'ignoroit pas combien le Roi d'Angleterre étoit au-deſſus du Comte de Hollande. Il parloit du Comte Maurice, dont tous les Marchands Hollandois répetoient ſans ceſſe le nom. Siddal lui répondit que juſqu'alors le Roi d'Angleterre s'étoit peu mêlé des intérêts du Commerce, & que laiſſant ce ſoin à quelques-uns de ſes Sujets, il employoit ſes forces à ſe faire reſpecter en Europe; au lieu que les Hollandois, n'étant qu'une Société de Marchands, qui ne prétendoient point à d'autre gloire, ſe tournoient entiérement vers cet unique objet; ce qui n'empêchoit point que les Anglois, dans leur petit nombre, ne ſe fiſſent reſpecter des flottes nombreuſes que les Hollandois envoyoient aux Indes, parce que le Roi d'Angleterre étoit toujours capable de ſe venger, en Europe, des moindres offenſes qu'on pouvoit faire à ſon nom ou à ſes Sujets.

Middleton entre dans la Rade.

Plaintes d'un Capitaine Javan contre les Hollandois.

Le 24, Middleton reçut du Roi une invitation à deſcendre librement dans ſa Ville, avec une ſuite auſſi nombreuſe qu'il la voudroit amener. Il ſe laiſſa conduire au Palais, accompagné ſeulement de Siddal, & ſuivi de ſix hommes armés; moins par précaution pour ſa défenſe, que pour ſe donner un air de conſidération par ſon cortége. Il ne trouva rien d'admirable à la Cour du Roi de Button. Les édifices n'étoient différens des autres que par leur grandeur. Il fut introduit dans la ſalle où le Contre-Maître avoit vû avec tant de frayeur une douzaine de têtes ſanglantes, qui étoient ſuſpendues aux murs. Elles y étoient encore, & le Roi les fit conſidérer à ſes hôtes avec un air de complaiſance. On ſervit ſur le champ un dîner fort groſſier, dans des plats de bois, couverts d'étoffe, pour conſerver la chaleur des mets. Les viandes étoient en abondance, mais ſans ordre & mal préparées. La ſeule boiſſon fut l'*irea pote* liqueur douce & agréable, quoiqu'aſſez forte pour communiquer bientôt ſes vapeurs au cerveau. Le Roi qui en buvoit ſans ménagement, parut s'en reſſentir par la gaieté de ſon humeur. Il n'avoit admis à dîner avec lui que Middleton & Siddal.

Middleton dîne avec le Roi de Button.

Digitized by Google

MIDDLETON. 1608.

Après le feſtin, il conduiſit ſes Hôtes dans un appartement intérieur, où il leur fit voir un aſſez grand nombre de belles perles. Mais il marqua moins d'envie de s'en défaire que d'une infinité de petits ouvrages d'os & de bois, fort curieuſement travaillés. Il dit à Middleton qu'avant les propoſitions d'échange & de commerce, il vouloit voir les marchandiſes, & ſur-tout le drap qu'il avoit ſur ſon Vaiſſeau. Comme les deux Anglois ne ſe ſentoient d'avidité que pour les perles du tréſor Royal, ils furent charmés de la liberté qu'on leur laiſſoit; & remerciant le Roi de ſes bontés, ils retournerent à bord pour l'attendre.

Tréſor du Roi.

Viſite des Princes.

Le lendemain, ils y virent arriver l'oncle du Roi, qui n'étoit amené que par la curioſité de viſiter le Vaiſſeau. Ils le reçurent avec beaucoup de diſtinction. A peine fut-il rentré dans ſa Caricole, que le frere du Roi parut dans la ſienne. Middleton, qui le connoiſſoit déja, le retint à dîner. Le Roi ne vint pas le même jour; mais il envoya, dans l'après-midi, le Prince ſon neveu, avec deux de ſes principaux Officiers, pour voir le drap. Ils en parurent fort ſatisfaits. Cependant ils ſe retirerent ſans avoir expliqué leurs intentions.

Le Roi de Button dine ſur le Vaiſſeau Anglois.

Enfin le Roi fit avertir Middleton, le jour ſuivant, qu'il ſe propoſoit non-ſeulement de lui rendre viſite ſur ſon bord, avec les trois Princes de ſon ſang, mais d'y dîner avec les Anglois. Il y fit porter en même-tems quantité de volaille, & quelques porcs gras. Middleton mit ſur ſon Vaiſſeau tout l'ordre & tout l'agrément qu'il put s'imaginer pour cette fête. Le feſtin fut préparé ſuivant l'uſage d'Angleterre. A l'heure du dîner, le Roi parut dans une Caricole fort ornée, avec un cortége ſi peu nombreux, qu'il ſembloit vouloir ſe faire honneur de ſa confiance. Cependant, comme la précaution n'abandonne jamais les Orientaux, on s'apperçut que l'entrée du Port étoit gardé par pluſieurs Caricoles. Le Roi & les Princes applaudirent beaucoup aux mets de l'Europe, & ſe livrerent ſans réſerve à la joie. Middleton fit danſer ſes Matelots. On but juſqu'au ſoir avec ſi peu de meſure, que le Roi ne put rentrer dans ſa Batque ſans y être porté par ſes gens. Pendant la fête, un Roi de quelque Iſle voiſine, s'approcha du Vaiſſeau dans une Caricole, accompagné de ſa femme & de quelques Seigneurs. Il obſerva le Bâtiment Anglois avec beaucoup d'admiration; mais quoiqu'il fût informé que le Roi de Button étoit à bord avec une partie de ſa famille, il refuſa conſtamment d'y monter. Middleton lui envoya quelques rafraîchiſſemens qu'il accepta volontiers.

Les Anglois tirent peu de fruit de ces careſſes.

Tous ces témoignages d'eſtime & d'affection, n'eurent pas l'effet que les Anglois en avoient eſperé. Ils vendirent au Roi de Button quelques pieces de drap; mais ils le trouverent obſtiné à garder ſes perles. Le ſeul bien qu'ils tirerent pour échange, ſe réduiſit à quelques Eſclaves, que Middleton crut devoir préférer à des bagatelles d'os & de bois, dont il n'avoit à faire aucun uſage. Cependant il tira un avantage conſidérable de la viſite qu'il avoit rendue au Roi. Le Nackada Javan, qu'il avoit rencontré dans le Port, lui vendit toute ſa cargaiſon de girofle. La nuit ſuivante, un des Eſclaves qu'il avoit achetés du Roi, s'étant échappé du lieu où il étoit gardé avec ſes Compagnons, ſe jetta bruſquement a la nage, & regagna l'Iſle. Spalding, qui fut envoyé pour en faire des plaintes, obtint la permiſſion d'en choiſir un autre.

Le

Le 2 de Mai, après avoir ſalué le Port de Button, d'une décharge de ſon artillerie, il mit à la voile pour ſe rendre inceſſamment à Bantam. Dès le lendemain, il eut la vûe des Détroits de Célebes, & le 22, il moüilla l'ancre dans la Rade de Bantam. Il ne s'y trouvoit aucun Vaiſſeau de l'Europe, mais il y étoit arrivé, depuis peu de jours, quatre Jonques de la Chine, avec des taffetas, des damas & d'autres marchandiſes. Middleton ne laiſſa point de s'y arrêter près d'un mois & demi, dans l'eſpérance d'y voir arriver l'Hector & le Dragon, qui étoient alors occupés dans d'autres lieux. Enfin la ſaiſon commençant à s'avancer, il partit le 15 de Juillet, & ſa navigation fut heureuſe juſqu'en Angleterre. MIDDLETON. 1608.

LATITUDES.

Iſle devant la Baye de Saint Auguſtin	23	48	S.
Iſle d'Inganna	5	30	
Variation	4	13	

CHAPITRE VI.

Voyage du Capitaine Alexandre Sharpey, en 1608.

AVEC la liberté de traverſer les Mers & de porter leurs marchandiſes aux extrêmités de l'Inde, il manquoit aux Anglois un avantage dont quelques autres Nations jouiſſoient depuis long-tems, & que d'autres travailloient tous les jours à ſe procurer. Les Portugais & les Eſpagnols avoient des Ports dont ils étoient les maîtres, des Villes qu'ils avoient rangées ſous leur empire, des Provinces entieres dont ils s'étoient mis en poſſeſſion par l'artifice ou par la force, & dans leſquelles ils étoient indépendans. Les Hollandois, à leur exemple, avoient commencé à ſe fortifier dans pluſieurs Iſles, dont ils avoient réduit les Habitans à la ſoumiſſion. Le commerce avoit autant de facilité & d'agrément que d'utilité, pour des Marchands qui l'exerçoient ainſi ſur leur propre fond, ou qui étoient à portée de l'exercer tranquillement dans les Pays voiſins. Ils n'avoient guéres d'autres embarras qu'à faire tranſporter en Europe les richeſſes qu'ils raſſembloient continuellement, & dont ils avoient preſque toujours de vaſtes magaſins dans leurs Colonies. Au lieu que les Anglois, bornés encore à des voyages incertains, réduits à n'obtenir l'entrée des Ports Indiens qu'à force de prieres & de compoſitions, obligés d'acheter fort cher la liberté d'y former des Comptoirs, qui ne s'y ſoutenoient que par l'adreſſe ou l'humiliation de leurs Facteurs, étoient encore aux élémens du commerce, & ne dépendoient pas moins des Européens établis aux Indes, que des Indiens qui s'étoient maintenus contre les invaſions de l'Europe. Dans leurs premiers voyages, ils avoient affecté de n'en vouloir à la liberté d'aucune Nation, & de ne paroître nulle part avec la qualité d'Ennemis & de Conquérans. Mais ils reconnoiſſoient de jour en jour que ce déſintéreſſement leur réuſſiſſoit mal, & que pour les vûes mêmes du com- SHARPEY. 1608. Situation des Anglois par rapport au commerce des Indes Orientales.

SHARPEY. 1608.

merce, il ne ſuffit pas toujours de ſe préſenter avec le ſimple titre de Marchands. Ils ne pouvoient pas être arrêtés d'ailleurs par le ſcrupule d'employer la force aux Indes Orientales, & de s'y emparer des terres d'autrui; lorſque dans le même tems ils ſe formoient en Amérique quantité d'établiſſemens par cette voie. Ainſi leurs réflexions ſur l'exemple d'autrui, leur propre méthode dans d'autres lieux, l'honneur, l'intérêt, tout les portant à ſe repentir de leurs premieres maximes, ils penſerent ſérieuſement à prendre une autre conduite. Le ſpectacle que les Hollandois avoient donné à Middleton aux Iſles de Banda & les dégoûts qu'il y avoit eſſuiés, ne ſervirent pas peu dans la ſuite à les confirmer dans cette réſolution.

Projet de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales.

Cependant il falloit pour une ſi grande entrepriſe, des forces que la Compagnie de Londres n'avoit point encore. La Cour d'Angleterre, quoique portée à ſoutenir l'intérêt du commerce, étoit trop occupée de ſes affaires en Europe pour entrer tout d'un coup dans les vûes des Marchands. En attendant d'autres occaſions; la Compagnie ſe borna, dans le voyage de l'année 1608, à jetter les fondemens de ſon projet, par des obſervations dont elle remit la pratique à d'autres tems. *Alexandre Sharpey*, qui fut choiſi pour commander le Vaiſſeau l'*Aſcenſion* avec la qualité d'Amiral, & *Richard Rowles*, Capitaine de l'*Union*, reçurent ordre de faire leurs remarques ſur les Pays & les lieux particuliers où l'Angleterre pouvoit aſpirer à quelque établiſſement.

A quoi elle eſt forcée de ſe borner.

Mais la tempête qui ſépara malheureuſement ces deux Commandans aux environs du Cap de Bonne-Eſpérance, & les autres diſgraces de leur voyage, ne leur permirent guéres d'exécuter cette partie de leur commiſſion. On peut dire qu'ils firent deux navigations différentes. Auſſi nous en a-t'on donné deux Relations; l'une compoſée par Robert *Coverte* qui étoit dans l'Aſcenſion, l'autre par Rowles, Capitaine de l'Union. Elles trouveront place ici ſucceſſivement.

Remarques ſur les deux Relations ſuivantes.

Le voyage de l'Aſcenſion a paru auſſi ſous différentes formes, qui venoient d'autant d'Ecrivains différens. Outre la Relation de Coverte, on a celle de *Thomas Jones* & de *Henri Morris*. Mais la reſſemblance qui s'y trouve dans les principaux faits, ne doit pas laiſſer d'incertitude ſur l'inutilité qu'il y auroit de les placer ici toutes trois. On prendra ſoin ſeulement d'extraire, des deux dernieres, quelques circonſtances qui ne ſe liſent point dans celle de Coverte; comme on a ſoin d'avertir ici que dans toutes les trois, ce qui regarde les avantures de l'Equipage, après le naufrage de l'Aſcenſion ſur la Côte de Cambaye, eſt renvoié au recueil général des *Voyages par terre*.

Purchaſs n'a point inſeré la Relation de Coverte dans ſa collection; & la raiſon qu'il en apporte, c'eſt qu'elle étoit alors ſous preſſe. Il ne parut effectivement qu'en 1612, *in*-4°, dédié à *Robert*, Comte de Saliſbury, grand Treſorier d'Angleterre, avec un titre des plus ſinguliers.

SHARPEY. 1608.

LES deux Vaiſſeaux étant partis de Woolwich le 14 de Mars, s'arrêterent aux Dunes juſqu'au 25, & ſe rendirent des Dunes à Plymouth, d'où ils mirent à la voile le 31. On ne nous apprend point leur grandeur, ni le nombre des hommes; mais les circonſtances feront connoître que c'étoient deux Bâtimens conſidérables. Départ de la Flotte.

Ils arriverent le 10 d'Avril aux *Salvages*, c'eſt-à-dire, preſqu'à cinq cens lieues de l'Angleterre; & le matin du jour ſuivant, ils ſe trouverent à la vûe de la grande Canarie. Le ſoir en jettant l'ancre près de cette Iſle, ils tirerent un coup de Canon, dans l'eſpérance d'attirer quelques Barques du Pays. Mais les Eſpagnols s'imaginant qu'ils pouvoient être d'une Eſcadre de douze Vaiſſeaux Hollandois, dont ils avoient appris l'arrivée dans cette Mer, ſe diſpoſerent moins à les recevoir qu'à les éloigner. Ils raſſemblerent auſſi-tôt cent cinquante hommes de Cavalerie & d'Infanterie, pour leur défenſe; & la crainte les fit demeurer dans cette prévention juſqu'à l'arrivée de deux Facteurs que Sharpey leur envoya dans ſon Eſquif, pour les aſſurer que les deux Bâtimens étoient Anglois, & qu'ils n'avoient point d'autres vûes que d'acheter d'eux quelques proviſions. Allarme des Eſpagnols dans l'Iſle de Canarie.

Le lendemain, on répondit du Château, par un coup de canon, à celui que les Anglois avoient tiré la veille; & le Gouverneur envoya quelques Officiers dans une Barque, pour ſçavoir de l'Amiral même ce qu'il deſiroit. Sharpey s'étant expliqué ſur ſes beſoins; on lui répondit que ce qu'il demandoit ne pouvoit être accordé s'il n'entroit dans le Port. En effet les Eſpagnols ſe renoient tellement ſur leurs gardes, qu'ils n'auroient pas permis à la moindre de leurs Barques de porter, hors du Port, des ſecours à leurs propres Vaiſſeaux. Ce procédé n'ayant pas laiſſé de choquer l'Amiral, qui en ignoroit la cauſe, il n'entra point ſans donner quelque marque de mécontentement; & lorſqu'il eut appris les raiſons qui rendoient les Eſpagnols ſi défians, il ſe plaignit de deux Capitaines Anglois, qui ſe trouvant dans le Port avec leurs Bâtimens, ne l'avoient point informé aſſez-tôt de l'uſage, pour lui épargner le chagrin qu'il avoit fait éclater. Le ſcrupule du Gouverneur alloit ſi loin, qu'un Pêcheur n'auroit pas quitté le rivage, ſans une permiſſion de ſa main, enregiſtrée au Conſeil, Les Anglois ſont reçus dans le Port.

Pendant cinq jours que les Anglois paſſerent dans le Port, il leur vint continuellement des Eſpagnols, qui mangeoient avec eux comme autant d'affamés, que rien ne pouvoit raſſaſier. Sharpey fit préſent au Gouverneur, de deux fromages, d'un excellent jambon, & de quelques barils d'huitres marinées, qu'il reçut comme une faveur du Ciel. Les Anglois furent ſurpris des témoignages de ſa joie pour un préſent ſi ſimple; ſur-tout lorſque leur ayant envoyé par reconnoiſſance trois chevreaux & un mouton, avec quantité d'oignon, il eut fait connoître que ce n'étoient pas les vivres qui lui manquoient. Ils acheterent d'ailleurs à fort juſte prix, du vin de Canarie, des oranges, des limons & d'autres rafraîchiſſemens, avec une eſpéce de pain, mêlé d'anis, qu'ils trouverent excellent, & que les Eſpagnols appellent du *pain de Nonnes*. Préſens mutuels.

SHARPEY. 1608.

Le 18 d'Avril, ils ſe remirent en mer avec un bon vent, qui leur manquant néanmoins trois heures après, laiſſa les deux Vaiſſeaux immobiles juſqu'au lendemain. Mais ſe levant preſque tout d'un coup, il les mit le 24 à la vûe de l'Iſle Mayo, qui eſt à trois cens lieues des Canaries. Ils ſe déterminerent à faire de l'eau, dans celle de *Bonaviſta*. Enſuite l'éloignement du raiſſeau, qui n'eſt pas à moins de trois milles dans les terres, leur fit changer de réſolution ; mais ils trouverent d'autres commodités à Bonaviſta. A peine y eurent-ils jetté l'ancre, que deux Négres qui ſe préſenterent à bord, leur offrirent gratis autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. A l'étonnement que Sharpey marqua de cette offre, les Négres répondirent, qu'il n'y avoit que douze perſonnes dans l'Iſle entiere ; que les boucs & les chevres s'y étoient multipliés juſqu'à devenir fort incommodes, & que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils ſuivoient les hommes avec une ſorte d'obſtination, comme des animaux domeſtiques. Ils ajoûterent que le ſel étoit ſi commun dans l'Iſle, qu'en divers endroits il ſortoit naturellement de la terre, & que les Anglois n'avoient pas beſoin de plus d'un jour ou deux pour en charger leurs deux Bâtimens. En effet Sharpey vérifia leur témoignage par ſes propres yeux. Le ſel étoit auſſi clair & auſſi bon que le meilleur de France & d'Angleterre. A l'égard des boucs il en fit prendre deux cens pour les deux Vaiſſeaux. De cette Iſle, on découvre aiſément celle de *San-Jago*, qui n'en eſt qu'à ſept ou huit lieues. On ne ſe plaindra point, dit l'Auteur, que la terre eſt trop petite pour le nombre des hommes, lorſque tant d'Iſles demeurent ſans Habitans & ſans culture.

Iſle Mayo.

Iſle Bonaviſta remplie de boucs & de ſel.

Elle n'a que douze Habitans.

Le 4 de Mai, les Anglois leverent l'ancre, & le 20, ils paſſerent la Ligne, à trois cens quarante-huit lieues de l'Iſle Mayo. L'abondance des limons qu'ils avoient pris aux Canaries, & la viande fraiche qu'ils avoient emportée de Bonaviſta, les avoient préſervés ſi heureuſement du ſcorbut, qu'il ne ſe trouva que deux Matelots qui en euſſent reſſenti quelque legere atteinte. Ainſi les deux Equipages arriverent fort ſains dans la Baye de Saldanna, où les autres n'entrent ordinairement qu'épuiſés de fatigues & de maladies. Avant que d'entrer dans la Baye, ils avoient découvert le Cap de Bonne-Eſpérance, à quinze ou ſeize lieues de la Côte.

Comment les Anglois ſe garantiſſent du ſcorbut.

L'abondance des rafraîchiſſemens qu'ils trouverent à Saldanna leur fut d'autant plus agréable qu'ils étoient en état d'en goûter toute la douceur. La joie qui regnoit dans les deux Vaiſſeaux, ne leur faiſant chercher que de l'amuſement, ils ſe familiariſerent avec les Habitans de la Baye plus qu'aucune autre Flotte ne l'avoit jamais fait dans le même voyage. Auſſi tirerent-ils de ces Barbares, une prodigieuſe quantité de moutons, d'agneaux, de bœufs, de veaux, de volaille & de poiſſon. C'étoit un feſtin continuel, où la gaieté répondoit à la bonne chere. Dans l'Iſle des *Pengouins*, qui eſt à cinq ou ſix lieues de la terre, ils trouverent une ſi grande abondance d'oiſeaux & de veaux marins, qu'en ayant rempli deux fois leurs Chaloupes, ils en firent de l'huile pour leurs lampes. Ils enleverent auſſi du même lieu vingt brebis graſſes, que les Hollandois y avoient laiſſées ; & pour n'être point accuſés de vol, ils mirent à la place huit veaux qui devoient avoir le tems de s'y engraiſſer.

Leur gaieté dans la Baye de Saldanna.

Mais un de leurs premiers ſoins fut de compoſer leur Pinace, dont ils avoient apporté tous les materiaux. Elle fut en état d'être lancée à la Mer le 1 de Septembre; &, ſept ou huit jours après, il ne lui manqua rien pour faire voile avec la Flotte. SHARPEY. 1608. Les Anglois équipent une Pinace.

Les Habitans de la Baye de Saldanna ſont ſi groſſiers, qu'ils différent peu des animaux dont leurs paturages ſont remplis; mais ils ſont brutes ſans être feroces. Ils parurent même ſenſibles aux divertiſſemens que les Anglois prenoient entre eux; & leur curioſité pour voir les feſtins & les danſes, ſembloient marquer qu'ils en avoient le goût. Cependant rien n'eſt ſi revoltant que leur nourriture. Ils mangeoient les iſſues, & juſqu'aux excrémens des beſtiaux qu'ils vendoient aux Anglois; de ſorte qu'un tas d'inteſtins puans, & quelquefois pourris, où les magots & les vers commençoient à s'attacher, dans les lieux dont les Anglois faiſoient leurs boucheries, étoit pour ces Barbares un mets délicieux. Outre les bêtes qu'ils nourriſſent pour leur commerce, le Pays eſt rempli d'une infinité d'animaux farouches, dont ils ont beaucoup de peine à ſe garantir. Les Anglois entreprirent d'en tuer quelques-uns à la chaſſe; mais le malheur de deux Matelots qui éprouverent leurs dents terribles, fit perdre aux autres le goût de cet amuſement. On tira des Barbares quantité d'œufs & de plumes d'autruches. Ils ſont fort avides de fer, & c'eſt preſque la ſeule commodité qu'ils demandent en échange. Le fer le plus vieux eſt toujours celui qu'ils préférent. Caractere des Sauvages de Saldanna.

Après avoir pris juſqu'au 20 de Septembre pour ſe radouber & ſe fournir de toutes ſortes de proviſions, les deux Vaiſſeaux & la Pinace mirent à la voile avec un vent qui leur promettoit beaucoup de facilité à doubler le Cap. Cependant il changea ſi ſubitement, qu'étant devenu tout à fait contraire, & la nuit ſe trouvant fort obſcure, l'*Aſcenſion* perdit de vûe l'*Union*, & la Pinace. Sharpey eut beaucoup de peine à ſe défendre de l'orage, qui le repouſſoit impetueuſement vers la terre. Il eſſuia juſqu'au jour tout ce que la Mer a de plus terrible. Son inquiétude ne fut pas moindre pour ſes deux autres Bâtimens, qui ne reparurent point avec la lumiere. Mais le tems s'étant adouci vers dix heures, il retrouva la Pinace. Il ſe flatta que l'Union profiteroit comme lui de cet heureux changement pour doubler le Cap de Bonne Eſpérance, & qu'ils ne manqueroient pas de ſe rejoindre dans une Mer plus tranquille. Il doubla le Cap, ſans l'appercevoir. Pendant plus d'un mois, les vents changerent tant de fois, & les calmes furent ſi fréquens, qu'il n'arriva que le 27 d'Octobre à la hauteur de Madagaſcar, vers le 26e degré de latitude. Il perdit alors toute eſpérance de rejoindre l'Union; & continuant ſa courſe juſqu'au 22 de Novembre, avec les mêmes variations dans les calmes & dans les vents, il découvrit l'après midi, les Iſles de *Comore*, après en avoir apperçu le marin, deux ou trois petites, dont il ne trouva point le nom ſur ſes Cartes. La Flotte ſe remet en mer. Elle eſt ſéparée par un orage. Sharpey perd l'Union.

Il jetta l'ancre à deux milles de Comore. Sa Chaloupe qu'il envoya auſſitôt vers la Côte, trouva ſur le rivage cinq ou ſix Inſulaires, qui la reçurent avec beaucoup d'humanité. Les Matelots qui la conduiſoient ayant rapporté cette nouvelle à l'Amiral, il les renvoia le lendemain, au même lieu, avec ordre de reconnoître mieux le Pays, & quelles proviſions l'on y pouvoit eſ- Il arrive à l'Iſle de Comore.

SHARPEY. 1608.

perer. En approchant du rivage, ils virent un Canot & deux hommes qui étoient à la pêche. Ils ſe mirent entre eux & la terre; mais quoiqu'il leur fut aiſé de les arrêter par la force, ils leur montrerent un couteau & quelques autres bijoux, qui les engagerent à s'approcher volontairement de la Chaloupe. Alors, s'étant ſaiſis d'eux ſans violence, ils les menerent à bord du Vaiſſeau, où l'Amiral les reçut avec beaucoup de careſſes. Il fit préſent à l'un d'un mouchoir rouge, dont il prit la peine de lui ceindre la tête, en forme de turban; & à l'autre d'un petit miroir. Enſuite il leur fit boire un verre d'eau de vie; & leur en ayant donné une petite bouteille, qui contenoit un quart de pinte, il les renvoya au rivage.

On lui amene deux Inſulaires.

Vers le ſoir, Sharpey ſe crut menacé d'un ſi gros tems, que deſeſperant de pouvoir demeurer à l'ancre en pleine mer, il ſe détermina, ſans attendre plus d'éclairciſſemens, à s'avancer vers une ouverture qu'il avoit priſe pour une Baye, & qui n'étoit qu'un Détroit entre deux Iſles. Il y jetta l'ancre à l'entrée de la nuit, ſur dix-ſept braſſes de fond, derriere une pointe qui le mettoit entiérement à couvert. Le lendemain il fit deſcendre *Jordan*, ſon principal Facteur, accompagné ſeulement de quatre Matelots, avec des préſens pour le Roi. Il ſe trouvoit déja ſur le rivage dix ou douze Inſulaires, qui ne donnerent aucune marque de crainte à ſon arrivée. Loin de marquer plus d'embarras, Jordan ſortit ſeul de la Chaloupe, & leur fit entendre par des ſignes que voulant porter ſes préſens à leur Roi, il leur demandoit des Otages. Sa propoſition fut ſi bien entendue, qu'en lui voyant prendre les préſens de la main de ſes Matelots, deux Inſulaires paſſerent dans la Chaloupe, & parurent fort contens d'y demeurer.

Il approche de l'Iſle & députe Jordan au Roi.

Jordan ſe mit en marche avec une troupe de ces Barbares, qui comptirent où il ſouhaitoit d'être conduit. La Ville, ou plutôt l'habitation n'étoit pas éloignée. Il préſenta au Roi deux couteaux, un grand mouchoir pour ſervir de turban, un mitoir & un peigne : c'eſt-à-dire, que tous les préſens enſemble ne ſurpaſſoient pas la valeur de quinze ou ſeize ſchellings. Le Roi les reçut d'un air aſſez dédaigneux, & les remit entre les mains d'un de ſes Officiers. Cependant il fit entendre au Député que les Anglois étoient libres de deſcendre au rivage, & qu'ils pouvoient ſe fournir des proviſions du Pays. Sans doute qu'après le départ de Jordan, il conſidéra les préſens avec plus d'attention, & qu'il y prit plus de goût; car dans l'après midi il envoia un veau gras à l'Amiral. Ses Députés reçurent des Anglois deux petits peignes d'un ſol, qu'ils regarderent comme une récompenſe royale. Le jour ſuivant, Sharpey deſcendit à terre, accompagné de douze de ſes gens, avec une petite proviſion de biſcuit, de viande & de vin. S'étant préſenté devant le Roi, il ne fit pas difficulté de ſe faire ſervir les alimens qu'il avoit apportés. Le Roi n'y toucha point; mais les Courtiſans qu'il avoit autour de lui mangerent & burent avidement. Après ce feſtin, l'Amiral qui avoit trouvé le moyen de ſe faire entendre en mêlant à ſes ſignes quelques mots de Portugais, expliqua ſes beſoins. Il conçut par les réponſes du Roi qu'il avoit effectivement quelques relations avec les Portugais; ce qui n'empêcha point que toutes les proviſions qu'il demandoit ne lui fuſſent accordées.

Jordan ſe préſente au Roi qui permet aux Anglois de deſcendre.

L'Amiral rend viſite au Roi & dine en ſa préſence.

Les Anglois n'étoient point ſans Interprête; mais la différence eſt ſi gran-

de entre la pluparr des langues d'Afrique, qu'ils faiſoienr ſouvent beaucoup plus de fond ſur les lumieres qu'ils ſe procuroienr par leurs propres ſignes, que ſur les interprérations d'autrui. Le Roi avoit promis à Sharpey de l'aller voir à bord, le 28. On l'arrendir pendanr rour le jour. Il ne parut poinr. L'Inrerprére jugea que ſon Conſeil l'avoir fair changer de réſolurion. *Coverte*, Aureur de cette Relarion, deſcendit vers le ſoir, ſous prérexre de viſirer les Matelors qui étoienr à couper du bois; mais, en effer, pour obſerver les mouvemens des Inſulaires. Il ne remarqua que leur curioſiré ordinaire à regarder les Travailleurs. Le lendemain il retourna au rivage avec les Trompetres du Vaiſſeau. Le bruir de ces inſtrumens ayanr raſſemblé un grand nombre de Négres, il s'avança vers l'habiration, d'où le Roi ſorrit auſſirôr, comme s'il étoir venu au devanr de lui. Ce Prince avoit pour gardes ſepr ou huir hommes armés de coureaux larges & forr rranchans, d'un pied de longueur. Il prit long-tems plaiſir à faire ſonner les trompertes.

SHARPEY, 1603.

Difficulté d'entendre les langues d'Afrique.

Toure cetre Narion eſt forr douce & fort civile. Un Matelot Anglois ayant laiſſé derriere lui ſon épée, elle romba entre les mains d'un Inſulaire, qui ſe hâta de la porter au Roi. Comme il n'étoit pas incertain qu'elle apparrenoir aux Etrangers, le Roi proreſta que ſi celui de qui il la recevoit ſe l'étoir procurée par d'autres voies que celle du hazard, il le feroir punir de morr. Le lendemain, quelques Anglois ayant paru ſur le rivage, il leur fit porter l'épée, avec des excuſes de l'avoir gardée ſi long-tems. Coverte crut remarquer auſſi que les Habitans obſervoienr entre eux certaines regles de polireſſe. Lorſqu'ils ſe renconrrent le matin, ils ſe frappent dans la main, & ſe parlent avec une douceur qui ſemble marquer un compliment de ſalutation. Leur contenance eſt modeſte. Ils onr la jambe forr groſſe, mais la taille droire & bien priſe. Leur Religion eſt le Mahomeriſme. Ils ſont nuds, à l'exceprion de la rêre, ſur laquelle ils porrent un rurban; & des reins qu'ils ceignenr d'une piéce d'étoffe. Les femmes ont non-ſeulement les reins, mais tour le devanr du corps, depuis la poirrine juſqu'aux genoux, couverts du même drap, qui leur couvre auſſi les feſſes; de ſorte qu'elles n'onr de nud que le dos, les bras & les jambes. L'éroffe qui les enveloppe ainſi de la ceinrure juſqu'aux genoux, a la forme d'un jupon un peu élargi de deux côtés, & leur donne fort bonne grace. Elles ſonr ſi libres, que leurs marís ne paroiſſoienr poinr allarmés de les voir rire & badiner avec les Anglois. Toure la Narion, hommes & femmes, a les pieds ſans chauſſure, excepré le Roi, qui porte une eſpéce de *babouches*, ou de ſandales. Pour habillemenr, il a une robbe d'écarlarte, avec des manches, mais ouverres par devanr; de ſorre qu'elle ne le diſpenſe poinr de porter comme tous ſes ſujets, une piéce d'éroffe à la ceinrure. De ſes épaules, rombe une autre piéce, qui lui deſcend juſqu'aux talons, en forme de manreau. Sa têre eſt couverre d'un forr beau rurban, enrichi d'or & de broderies.

Caractere des Inſulaires de Comore.

Leurs vêtemens.

Pendanr le ſéjour que les Anglois firenr ſur la Côte, les Habirans ne ceſſerent poinr de leur apporter roures ſortes de rafraîchiſſemens. Leurs noix de cocos ſont ſi belles, qu'il s'en trouve d'auſſi groſſes que la têre d'un homme. Elles ont au dedans une certaine quanrité d'eau, proporrionnée à leur groſſeur. Une ſeule auroit pû ſuffire pour le dîner du Matelor le plus affamé. Mais on préſentoit ſans ceſſe au Vaiſſeau, quantité de chevreaux, de volail-

Proſigieuſes noix de cocos.

Abondance de leurs Provisions.

SHARPEY. 1608.

le, de limons, de riz, de lait, de poiſſon, & d'autres alimens. Deux poules ſe vendoient pour un couteau d'un ſol; un limon & une noix de coco, pour un clou. Il ne manque dans l'Iſle que de l'eau fraîche. Elle y eſt ſi rare que l'uſage des Habitans eſt de faire des trous dans la terre, d'où ils tirent une eau bourbeuſe à laquelle les Anglois ne purent s'accoûtumer. Auſſi partirent-ils ſans avoir renouvellé leur proviſion.

Danger qu'évitent les Anglois.

Ils remirent à la voile le 29 de Novembre. La navigation fut douce juſqu'au 10 du mois ſuivant, qu'ils apperçurent tout d'un coup, à moins de deux lieues, une terre fort baſſe, bordée de grands arbres. Ils ſe crurent délivrés d'un péril d'autant plus redoutable, qu'ayant d'abord pris cette terre pour l'ombre de la Lune, ils auroient pû s'y briſer ſans défiance.

Ils arrivent à Pemba.

Ils ſe figurerent que c'étoit Zanzibar; mais un Habitant du Pays, qu'ils ſurprirent dans un Canot, leur apprit qu'ils touchoient à l'Iſle de Pemba. L'Interpréte entendit ſi facilement la langue, qu'il ſe fit expliquer de quel côté étoit la meilleure Rade. On y jetta l'ancre à la pointe du jour. Dans le beſoin que les Anglois avoient d'eau, ils envoyerent auſſi-tôt la Pinace au rivage. Quelques Inſulaires, qui la virent approcher, demanderent en Portugais, de quelle Nation étoient ſes Conducteurs? *Elmore* répondit qu'il étoit Anglois. On lui demanda encore ce qu'il venoit faire dans une Iſle qui

Affarme qu'on leur donne.

appartenoit au Portugal. Il proteſta qu'il ignoroit à qui l'Iſle appartenoit, mais que manquant d'eau, il ſe fondoit ſur le droit des gens pour en demander. Cependant n'ayant oſé ſe déterminer ſans la participation de l'Amiral, il retourna vers le Vaiſſeau pour y porter ſes informations.

Sharpey ne balança point à lever l'ancre; & s'approchant de quelques petites Iſles à demi abîmées, qui touchent à celle de Pemba, il y mouilla contre le rivage, à 5 degrés 20 minutes de latitude. Il ſe diſpoſa pendant la nuit à toute ſorte d'évenemens; &, le lendemain, il envoya Jordan à terre dans l'Eſquif, pour s'aſſurer de ce qu'il avoit à eſperer ou à craindre. Les explications qu'il tira de quelques Habitans ne s'accorderent point avec le récit d'Elmore. Ils l'aſſurerent que l'Iſle étoit gouvernée par un Roi Malabare. Dans le doute de ce qu'il devoit croire, Jordan lui dit qu'à la vérité le Vaiſſeau

Jordan feint d'être Portugais.

étoit Anglois, mais qu'il appartenoit à des Marchands Portugais, & que les marchandiſes étoient auſſi de la même Nation. Alors prenant un viſage plus ouvert, ils lui promirent que rien ne lui ſeroit refuſé dans l'Iſle; & ſur le champ, ils lui donnerent un Négre pour le conduire au pied d'une colline, où il trouva une ſource fort abondante. En retournant au Vaiſſeau, il emmena le Négre, qu'on fit boire & manger avec beaucoup de careſſes. Il fut enſuite renvoyé à terre, où le témoignage qu'il rendit de la civilité des Etrangers, diſpoſa tout le monde à les bien recevoir.

Deux Cavaliers Maures interrogent les Anglois.

Jordan, Covette, & les principaux Officiers du Vaiſſeau, y retournerent le lendemain avec les tonneaux, & des Matelots pour les remplir. A leur arrivée ils trouverent des poules & des noix de cocos, dont ils s'accommoderent à très-vil prix. Tandis qu'ils étoient à la ſource, il y vint deux Cavaliers, ſuivis d'un Eſclave Négre, qui leur demanda s'il y avoit parmi eux quelque Officier du Vaiſſeau. Covette répondit qu'il en étoit un. Après quelques diſcours, l'un des deux Cavaliers parut douter qu'il fût Portugais, & le pria de ſatisfaire là-deſſus ſa curioſité. La feinte étoit d'autant plus inutile

que

que les deux Mores parlant fort bien la Langue Portugaiſe, il ne falloit point eſperer de les tromper plus long-tems. Coverte eonfeſſa naturellement qu'il étoit Anglois, & qne Jordan n'avoit pris une autre qualité que pour ſe procuter des ſecours qui lui étoient néceſſaires. Le Cavalier les aſſura que la connoiſſance de leur Nation ne changeroit rien à l'accueil qu'ils devoient eſperer, & continua de leur tenir des propos obligeans, dont chaque mot néanmoins n'étoit qu'une perfidie. SHARPEY. 1608.

Les Anglois ſe crurent en droit de lui demander à leur tour qui il étoit. Il répondit qu'il étoit le frere du Roi; & leur montrant ſa bague, ſur laquelle étoit gravé le nombre des Villages & des Maiſons qui étoient dans l'Iſle, il ajoûta que le Roi ſon frere l'avoit fait Gouverneur de tous ces lieux. Coverte lui demanda encore s'il y avoit des Portugais dans le Pays. Non, répondit-il; nous les avons chaſſés, parce qu'ils prétendoient s'y établir par la force, & nous rendre eſclaves de leur pouvoir. Loin de les recevoir pour maîtres, nous n'avons pas ceſſé de leur faire la guerre depuis leur arrivée. L'un eſt le frere du Roi de Pamba.

Pendant cet entretien, la Pinace qui avoit été envoyée dans un autre endroit de l'Iſle pour y acheter des beſtiaux, revint au rivage; & le Capitaine Elmore, qui la commandoit, deſcendit à terre pour venir joindre Coverte à la ſource. Il lui raconta comme une nouvelle dont il venoit d'être informé, que quinze Vaiſſeaux Hollandois s'étoient ſaiſis depuis peu de Mozambique, & qu'ils y avoient paſſé tous les Portugais au fil de l'épée. Les deux Cavaliers Mores affecterent d'entendre gayement ce récit; mais c'étoit un nouvel artifice pour faire tomber plus ſûrement les Anglois dans le piege.

La nuit commençant à s'approcher, Elmore & Coverte prierent civilement les deux Mores de ſe rendre avec eux ſur le Vaiſſeau. Ils accepterent cette propoſition pour le lendemain. Sharpey leur envoya quatre Anglois pour ôtages; après quoi ils ne balancerent point à ſe laiſſer conduire à bord. On n'épargna rien pour les traiter. A leur départ, l'Amiral leur fit préſent de quelques galanteries de l'Europe, & d'une boete de poudre. Jordan, qui fut renvoyé avec eux, pour ramener les ôtages Anglois, n'eut point à ſe plaindre de l'accueil qu'il reçut au rivage; mais il fut extrêmement ſurpris de trouver les quatre ôtages au milieu de cinquante ou ſoixante Mores, armés d'arcs & de fléches, d'épées & de boucliers, de dards & de coutelas. Cependant on ne fit pas difficulté de les lui remettre; après quoi il fut reconduit juſqu'à ſa Chaloupe, avec des civilités qui ne paroiſſoient pas ſe démentir. Trahiſon de ce Prince, ſous le voile de l'amitié.

Le 19, Sharpey envoya de grand matin la Chaloupe au rivage, pour y prendre de l'eau; & trouvant le jour fort ſerein, il donna ordre que les voiles du Vaiſſeau fuſſent tendues, pour les faire ſecher au Soleil. Les Mores ſe figurant à cette vûe qu'on ſe préparoit au départ, firent là-deſſus diverſes queſtions à ceux qui rempliſſoient les tonneaux. L'Auteur ne doute point que dès ce moment ils n'euſſent fait main-baſſe ſur les Anglois, & qu'ils ne ſe fuſſent ſaiſis de la Chaloupe, ſi la Pinace ne s'étoit approchée dans le même tems du rivage. Elle amenoit quelques Facteurs qui vouloient faire un eſſai de Commerce avec les Habitans; &, par une ſimple précaution de la prudence, Sharpey avoit pris ſoin de la bien armer. *White*, un des Facteurs, deſcendit ſeul, Les Anglois échappent au premier danger.

SHARPEY. 1608.

pour s'informer ſi les Marchands de l'Iſle étoient arrivés. En paſſant près d'une Maiſon, il la vit remplie de gens armés, entre leſquels il diſtingua ſix Portugais. Comme il s'étoit arrêté, en méditant ſur cette découverte, un More vint lui dire que les Marchands de l'Iſle étoient arrivés, mais qu'étant fatigués du chemin qu'ils avoient fait pour ſe rendre au bord de la mer, ils prioient les Facteurs Anglois de deſcendre dans l'Habitation avec leurs marchandiſes. White n'eut l'obligation de ſa vie qu'à l'eſperance que ces Perfides avoient encore qu'il s'acquitteroit de leur commiſſion. Il regagna effectivement la Pinace, mais ce fut pour avertir les Facteurs qu'ils étoient menacés d'une trahiſon.

Ils ſuccombent enſuite à la trahiſon.

Dans cet intervalle, le frere du Roi, qui ſe promenoit à cheval au long du rivage, donna ordre à quelques Négres de ramaſſer des noix de cocos pour l'Amiral, & fit appeller *Churchman*, Chef des Matelots qui étoient à la ſource, pour le charger de ce préſent. Ce malheureux Anglois s'étant rendu ſans défiance auprès du Prince, fut tiré à l'écart, & ſans doute maſſacré, car il ne reparut point. Le Prince s'appercevant alors que perſonne ne ſortoit de la Pinace, & que la garde s'y faiſoit ſoigneuſement, donna le ſignal de l'attaque, avec un cornet qu'il tenoit pendu au bras. Dix Anglois, qui étoient à la ſource, furent accablés en un inſtant d'une nuée de fléches. *Harrington* y périt. *Buckler* mourut auſſi de neuf ou dix bleſſures. Les autres ne ſe ſeroient pas ſauvés plus heureuſement, ſi ceux qui étoient reſtés à la garde de la Chaloupe, n'euſſent tiré quelques coups de mouſquet, qui jetterent l'effroi parmi les Mores. La Pinace faiſant alors un mouvement pour tourner ſon canon vers le rivage, cette vûe acheva de leur faire perdre courage & de les mettre en fuite; tandis que les dix Matelots qui reſtoient vivans, quoique percés de pluſieurs coups, ſe traînerent les uns ſur leurs pieds, d'autres en rampant, juſqu'à la Chaloupe.

Anglois tués & bleſſés.

Le jour ſuivant, il ne parut aucun More ſur le rivage. Elmore s'en rapprocha avec ſa Pinace, pour faire prendre les tonneaux & un bois d'ancre, qu'on avoit réſolu de ne point abandonner à ces perfides Inſulaires. Vingt Anglois, qui deſcendirent bien armés, & ſoutenus par quelques pieces de canon braquées ſur la Pinace, trouverent les deux corps de Harrington & de Bukcler, déja dépouillés par leurs lâches Aſſaſſins, qui étoient revenus apparemment pendant la nuit. Ils furent enterrés dans une des petites Iſles qui ſont voiſines de Pemba. Sharpey mit en délibération s'il n'entreprendroit pas de ſe venger. Mais l'Habitation étoit à couvert de ſon artillerie; & quoique ſes gens fuſſent aſſez braves pour tenter une deſcente, il avoit à craindre que les Portugais ne ſe trouvaſſent dans l'Iſle en aſſez grand nombre pour lui cauſer d'autres embarras. D'ailleurs, l'Ecrivain remarque que la haine des Anglois ne devoit pas tomber ſur les Inſulaires. Ils avoient averti Coverte & Jordan par divers ſignes, tels que de porter la main à leur gorge, qu'il y avoit peu de ſûreté pour eux dans leur Iſle. Malheureuſement ces témoignages de compaſſion & de bonne foi ne furent entendus qu'après l'évenement.

Ils enterrent leurs Morts, & ſe retirent.

L'Auteur excuſe les Mores.

Le Vaiſſeau donne ſur les bas-fonds de Melinde.

On remit à la voile le 20, en vomiſſant des imprécations contre les Portugais. La nuit ſuivante, dans une profonde obſcurité, le Vaiſſeau donna ſur les bas-fonds de Melinde, ou de Pemba, car le Pilote, qui ne les

connoiſſoit point, ne put les diſtingner. On s'en tira, par la faveur du Ciel. Le jour fit découvrir trois petits Bâtimens, à la ſuite d'un autre, qui ſembloit avoir pris les devants pour ſe hâter de gagner la terre. Sharpey fit tendre toutes ſes voiles pour les pourſuivre. Ils furent arrêtés tous trois vers midi. D'environ quarante perſonnes qu'ils avoient à bord, les Anglois crurent en reconnoître ſix pour des Portugais. La blancheur, ou plutôt la pâleur de leur viſage, les rendoit fort différens de tous les autres qu'on diſtinguoit clairement pour des Mores. Cependant ils répondirent à toutes les queſtions, qu'ils étoient Mores. Ils firent voir leurs épaules & leur dos, qui étoient couverts de caractères, ſuivant l'uſage de cette Nation. Enfin, ils donnerent encore une preuve moins équivoque, en montrant qu'ils étoient circoncis. Cependant Sharpey, qui ne pouvoit revenir de ſes doutes, leur parla de la trahiſon qu'il venoit d'eſſuyer dans l'Iſle de Pemba. Ce récit parut les allarmer. Ils tinrent entre eux quelques diſcours dans leur Langue. Comme on les avoit fait entrer dans le Vaiſſeau, il étoit à craindre qu'ils ne fuſſent capables de quelque entrepriſe déſeſperée. Toutes les épées de l'Equipage étoient rangées nues, dans un endroit qui ne pouvoit échaper à leurs yeux. Le Pilote Anglois, qui ſe nommoit *Grove*, ayant fait deſcendre avec lui dans ſa chambre un des Pilotes Mores, pour l'entendre raiſonner ſur ſes inſtrumens aſtronomiques, s'apperçut de l'attention avec laquelle il obſervoit tout ce qui étoit autour de lui, & crut reconnoître, en le quittant, qu'il avertiſſoit ſes compagnons du ſignal auquel ils devoient commencer leur révolte. Sur ce premier ſoupçon, Sharpey donna ordre à ſes gens de veiller ſur la Salle d'armes. Enſuite jugeant que les Mores pouvoient avoir des couteaux cachés, quoiqu'ils fuſſent ſans épées & ſans autres armes, il voulut qu'ils fuſſent fouillés avec rigueur. On s'adreſſa d'abord au Pilote, qui portoit effectivement un couteau. Il le prit d'une main, avec une adreſſe qui trompa celui qui viſitoit ſes habits; & lorſque l'Anglois, s'en étant apperçu, voulut lui ſaiſir le bras, il paſſa ſi adroitement cette arme dans ſon autre main, qu'il en perça le ventre à l'Anglois, en jettant un grand cri qui ſervit de ſignal à tous les autres. Le combat devint alors général. Mais Sharpey, & pluſieurs Officiers qui ſe trouvoient ſur le pont, eurent bien-tôt abattu les plus furieux. Le carnage fut fort grand vers la Salle d'armes, où ils s'étoient tous précipités, dans l'eſpérance de ſe ſaiſir des épées & des piques. Ceux qui avoient des couteaux bleſſerent quelques Anglois, & ſe jettant au milieu d'eux avec plus de réſolution, furent tués preſque tous dans des lieux differens. Les autres, qui ſe pouſſoient en foule vers la Salle d'armes, furent aſſommés les uns ſur les autres. Il en périt trente-deux. Le reſte, au nombre de douze, ſe jetta dans les flots, où quatre ſe noyerent. Mais les huit autres profiterent avec tant de promptitude & d'adreſſe du trouble qui regnoit ſur le Vaiſſeau, qu'étant rentrés dans une de leurs Pangaies, ils gagnerent le rivage. Enfin de cette multitude de furieux, il ne reſta que deux Priſonniers, ſi terribles encore dans l'agitation de leurs eſprits, qu'on fut obligé de les charger de chaînes. Un moment avant leur révolte, l'Amiral s'étoit propoſé de leur demander s'ils pouvoient lui procurer à juſte prix des pois & d'autres alimens du Pays, & de leur accorder la liberté à cette condition. Mais leur trahiſon, dit l'Auteur, mit les Anglois dans la néceſſité de ſe défendre & juſtifia l'emporte-

SHARPEY. 1608.

Il ſe ſaiſit de trois Bâtimens Mores.

Entrepriſe deſeſperée des Priſonniers Mores.

Furieux carnage.

Les Mores ſont tués ou ſoumis.

SHARPEY. 1609.

ment de leur vengeance. Cinq d'entre eux furent dangereuſement bleſſés.

Iſles Almirantes.

Le 19 de Janvier, ils arriverent à la hauteur de pluſieurs Iſles que les Portugais nomment *Almirantes*, & qui ſont toutes inhabitées. On en compte juſqu'à neuf. La Pinace fut envoyée pour y chercher de l'eau. Elle n'en trouva point dans la premiere; mais les Tourterelles y étoient en ſi grand nombre, & ſi faciles à prendre, qu'elle en apporta quelques douzaines. Dans une autre Iſle, dont elle fit le tour, ſans ceſſer d'avoir douze ou treize braſſes d'eau, elle trouva non-ſeulement des ſources, mais encore des noix de Cocos, des Palmiers, des Pigeons & du Poiſſon en abondance. Il parut ſurprenant aux Anglois qu'une Iſle ſi riante & naturellement ſi fertile demeurât déſerte. Quelques traces d'hommes qu'ils apperçurent en divers endroits, leur avoient fait juger d'abord que les Habitans ſe cachoient pour éviter leur rencontre. Mais après beaucoup de recherches, ils ne trouverent que deux petits murs de pierres, qui paroiſſoient avoir été ceux d'une maiſon, & dont l'ancienneté faiſoit clairement connoître que c'étoit l'ouvrage d'un autre ſiécle. Elmore fit ouvrir la terre entre ces deux murs. Il n'en tira que d'autres pierres, qu'il prit pour les ruines du même édifice. Les veſtiges humains qu'il avoit apperçus venoient apparemment des gens de mer, que la curioſité ou le beſoin avoit fait relâcher auſſi dans ces Iſles. Sur le récit d'Elmore, Sharpey s'approcha du rivage & s'y arrêta juſqu'au premier de Février.

Fertiles ſans être habitées.

Ayant remis à la voile, avec un vent favorable qui dura juſqu'au 19, il découvrit le matin du même jour une pointe de terre qui appartenoit au Continent, derriere laquelle il jetta l'ancre, avec l'eſpérance d'y trouver de l'eau & des proviſions. La perſpective en eſt charmante. L'Auteur nomme cette Côte *Melucidey*. Comme on ne trouve nulle part aucune trace de ce nom, on ſeroit porté à croire que c'eſt une erreur de ſtyle, au lieu de Melinde, s'il ne falloit ſuppoſer que le Vaiſſeau étoit retourné en arriere. L'ancre fut jettée ſur douze braſſes de fond, à deux lieues du rivage. Jordan, qui partit auſſi-tôt dans la Chaloupe, deſcendit à terre ſans obſtacle. Mais quoiqu'en approchant il eût apperçu pluſieurs Habitans qui ſembloient l'obſerver, il ne s'en préſenta point un ſeul à ſa rencontre. Le Pays étoit fort couvert. Après avoir marché une partie du jour au long des Bois qui faiſoient face à la mer, il prit le parti de retourner à bord, ſans y avoir oſé pénétrer. Cependant Sharpey, qui ne put s'imaginer qu'un ſi beau Pays contînt des Habitans ſi timides ou ſi farouches, le renvoya mieux accompagné, avec ordre d'obſerver les traces des Négres & de les ſuivre. Le cortege de Jordan étoit de vingt hommes bien armés. Il s'attacha, comme un Chaſſeur, à découvrir les routes des Bois; ce qui n'étoit pas facile dans un terrain dur, & couvert d'une pelouſe fort unie. Enfin trouvant un ſentier dans le ſable, il s'avança l'eſpace d'une lieue. Quelques beſtiaux, qu'il vit paître tranquillement, & deux ou trois Négres qui ſe montrerent pluſieurs fois, lui firent juger qu'il n'étoit pas loin d'une Habitation. Il ne put lui en reſter aucun doute, lorſqu'il eût apperçu de la fumée au-deſſus des arbres. Trente ou quarante Cabanes qu'il découvrit tout d'un coup le firent avancer avec plus de précaution. Les Sauvages qui l'avoient fait obſerver pendant toute ſa marche, abandonnerent leurs maiſons à ſon arrivée, en ſe jettant

Côte de Melucidey.

Timidité des Habitans.

Les Anglois entreprennent de faire commerce avec eux.

confuſément de l'autre côté du Bois, mais ſans s'y enfoncer aſſez pour le perdre de vûe. Ils avoient leurs arcs & leurs fléches. Dans la précipitation avec laquelle ils s'étoient retirés, pluſieurs enfans qui n'avoient pû les ſuivre du même pas, couroient encore après eux pour les joindre. Jordan fit arrêter les Anglois à cent pas de l'Habitation. Deux des plus hardis accepterent la commiſſion de s'avancer ſans armes, avec des couteaux & les autres bagatelles qui excitent l'avidité des Afriquains. Ils n'eurent pas plutôt paru ſeuls, à quelque diſtance de leurs compagnons, que les Sauvages comprenant leur deſſein, détacherent auſſi deux hommes de fort belle taille, qui firent deux ou trois cens pas au-devant d'eux. L'un des deux Anglois entreprit de ſervir d'Interprête. Quelque différence qu'il y eût entre les Langues, on s'entendit aſſez pour ſe traiter bien-tôt en amis. SHARPEY. 1609.

Les Négres refuſent d'approcher des Anglois.

Il ſembloit qu'après cet heureux prélude, toute la Nation dût manquer moins de crainte, & ſortir du Bois ſur le témoignage de ſes Députés. Mais quoiqu'ils euſſent laiſſé cette eſperance aux deux Anglois, ils revinrent immédiatement, pour leur déclarer qu'ils n'avoient pû diſpoſer perſonne à prendre confiance à leurs diſcours; que ſi les Anglois vouloient ſe retirer dans leur Vaiſſeau, on leur porteroit volontiers les proviſions dont ils avoient beſoin, & que les échanges ſe feroient ſans difficulté; mais que rien ne les engageroit à s'approcher avec leurs femmes & leurs enfans d'une Troupe d'Etrangers dont ils ignoroient les intentions. Jordan, qui étoit fort éloigné de penſer à la violence, conſentit à ſe retirer, après s'être fait inſtruire des lieux où l'on pouvoit trouver de l'eau. Il fit quelques petits préſens aux deux Sauvages, en leur promettant que s'ils apportoient des proviſions au Vaiſſeau, ils auroient à ſe louer de l'accueil des Anglois. Tant de douceur, joint à ces apparences de timidité dans les Négres, lui fit juger qu'ils avoient été maltraités par quelque Vaiſſeau de l'Europe. Il retourna au rivage, ſans être entré dans l'Habitation. Sharpey, ſur ſon récit, ne balança point à s'approcher de la Côte pour faire prendre de l'eau. Pendant deux jours que les Matelots furent occupés de ce travail, il ne parut aucun Sauvage. Mais lorſque les tonneaux furent à bord, & que la Chaloupe eut quitté le rivage, on vit approcher deux Barques, menées par quatre Négres & chargées de pluſieurs ſortes de proviſions. L'une portoit deux veaux gras, quatre moutons & quatre chevreaux. L'autre étoit remplie de volaille, de racines & de noix de cocos. Sharpey tenta inutilement d'engager les Sauvages à monter à bord. Ils accepterent tout ce qu'on leur offrit pour échange; mais les Anglois s'attacherent à leur y faire trouver de l'avantage. Lorſqu'ils ſe diſpoſoient à partir, fort contens de leur marché, Sharpey joignit à ce qu'ils avoient reçu, une bouteille de liqueur & quelques morceaux d'étoffe.

On convient de quelques conditions.

Proviſions apportées au Vaiſſeau.

Ce fut dans cette Baye qu'on découvrit, ſur le Vaiſſeau, un crime qui ne demeura pas long-tems ſans punition. Philippe Grove, Pilote Hollandois, qui avoit mérité par ſes ſervices la confiance & l'eſtime de l'Amiral, étoit depuis long-tems dans un commerce infâme avec un jeune Matelot. On s'étoit aſſez apperçu qu'il marquoit pour lui des attentions extraordinaires, & qu'il le prenoit ſouvent à l'écart. Mais l'opinion qu'on avoit de ſon mérite & de ſa ſageſſe avoient écarté les ſoupçons, juſqu'à faire juger qu'il ne penſoit qu'à ſe faire un Eleve; d'autant plus que le jeune Anglois avoit beaucoup

On découvre un crime infâme ſur le Vaiſſeau.

SHARPEY. 1609.

de vivacité & d'ouverture d'eſprit. Cependant leur indiſcrétion augmentant tous les jours par la facilité, ils furent enfin ſurpris, avec des circonſtances qui ſeroient indignes de la graviré de l'Hiſtoire. Sharpey, dans le beſoin qu'il avoit du Pilote, ſe contenta de l'humilier par des reproches. Mais il ne put réſiſter au cri public, qui demandoit un châtimenr exemplaire. Tous les Matelots ſe rappellant avec frayeur les périls qu'ils avoient courus, ne manquerent pas de les regarder comme une marque du courroux du Ciel, & ſe crurent trop heureux d'être échappés juſqu'alors à ſa vengeance. Enfin Sharpey conſentit que le coupable fût jugé ſuivant l'uſage d'Angleterre. On choiſit des Pairs-Jurés, qui vérifierent le crime par des preuves manifeſtes, & la Sentence de mort fut prononcée avec l'applaudiſſement de tout l'Equipage. Elle fut néanmoins plus douce qu'on ne devoit l'attendre d'un déchaînement ſi général. Le jeune-homme fut condamné à perdre la vie dans l'eau, ce qui fut executé d'une maniere fort bizarre. On lui attacha deux boulets aux pieds; & l'ayant ſuſpendu par-deſſous les bras, on les fit deſcendre dans la mer, en lâchant inſenſiblement la corde juſqu'à ce qu'il eût la tête cachée ſous l'eau. On le laiſſa une heure entiere dans cette ſituation; & lorſqu'on ne dut douter qu'il ne fut expiré, on le tira de la mer, pour le laiſſer ſuſpendu à l'air pendant le reſte du jour. Cette execution ſe fit le Vendredi, troiſiéme jour de Mars.

Tout l'Equipage demande qu'il ſoit puni.

Châtiment du Coupable.

Le beau tems, dont on jouit pendant le teſte du mois, paſſa dans l'eſprit des Matelots pour une récompenſe de cet acte de juſtice. Le 21, on découvrit, à la latitude de 12 degrés 17 minutes, une Iſle qui parut d'abord aſſez conſidérable; mais on s'apperçut bien-tôt que ce qui lui donnoit cette apparence de grandeur, au point d'où l'on avoit commencé à la reconnoître, étoit quatre grands rochers, qui en ſont éloignés d'environ trois lieues. Après avoir employé tout le jour & une partie de la nuit pour s'approcher du rivage, l'Eſquif, qu'on y envoya, ne tarda point à rapporter que l'Iſle étoit déſerte. Cette nouvelle ayant fait perdre l'envie d'y relâcher, on s'avança vers trois autres Iſles, dont les deux premieres ne paroiſſoient éloignées entr'elles que d'une lieue, à 12 degrés 29 minutes. Comme la troiſiéme étoit la plus grande, on ſe hâta d'y arriver avant la nuit. C'étoit l'Iſle de *Socotra*, à 12 degrés 14 minutes de latitude. On y jetta l'ancre le 29 de Mars, dans une Baye fort commode.

Iſles ſans nom.

Iſle de Socotra.

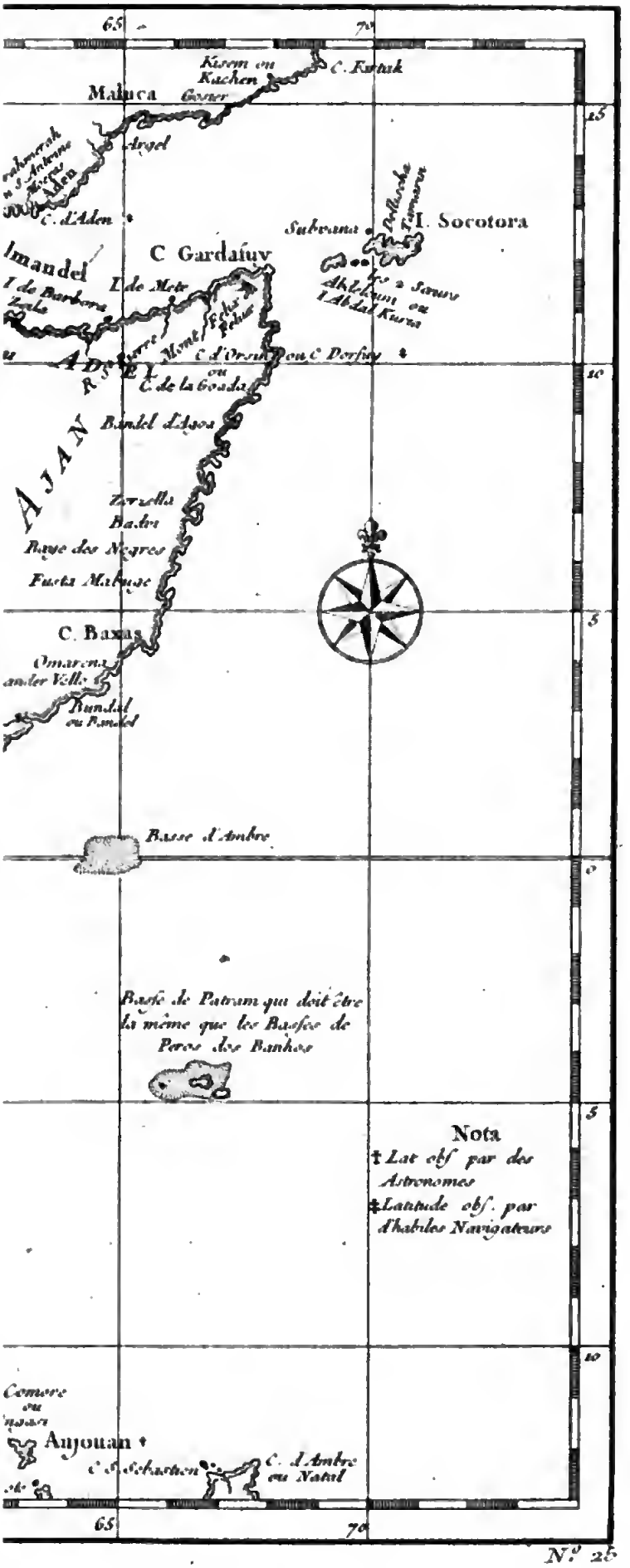
Les Inſulaires, ayant apperçu le Vaiſſeau, firent des feux, ſoit pour obſerver ſes deſſeins, ſoit pour faciliter ſon entrée dans la Baye; ce qui n'empêcha point qu'à l'approche de la Chaloupe, ils ne priſſent la fuite avec de grandes marques de frayeur. Ils avoient reçu depuis peu quelques inſultes d'un Bâtiment qui avoit paſſé ſur leurs Côtes. Les Anglois tenterent inutilement de les attirer ſur le rivage; & deſeſpérant enfin de les faire revenir de leurs craintes, ils leverent l'ancre pour chercher autour de l'Iſle le principal port. En ſuivant ce projet, ils rencontrerent un Vaiſſeau Guzarate, chargé de cotton, de calicos & d'autres toiles de la Chine, qui faiſoit voile vers Aden; & ſur le témoignage du Capitaine, qui lui repréſenta cette Ville comme un lieu fort célebre par le commerce, ils prirent la réſolution de s'y rendre avec lui. Mais ils trouverent la vérité fort différente de ce récit, car Aden n'étoit alors qu'une Ville de guerre, défendue par une forte garniſon. Le

Les Anglois ſe rendent à Aden, avec un Vaiſſeau Guzarate.

Digitized by Google

Digitized by Google

CARTE
DE LA COSTE ORIENTALE
D'AFRIQUE
Depuis le XIII.e Degré de
Latitude Meridionale
Jusqu'au XVI.e Degré de
Latitude Septentrionale
Tirée de la Carte
de l'Ocean Oriental
Publiée par Ordre de Mgr le
COMTE DE MAUREPAS
en 1740
COSTE DE BARBARIE
ZANGUEBAR
Anpaia
Melinde
Mombasa
Quiloa
C. del Gada
Longitude de l'Isle de Fer


65
70
Kisem ou Kachen
C. Fartak
Maluca
Gouer
Aroel
C. d'Aden
I. Socotora
Subvana
Imandel
C Gardafuy
I de Mete
I de Barbora
Zeila
Abdelkum ou I Abdal Kuras
C d'Orfui ou C Porfuy
ADEL
C de la Goada
Bandel d'Asos
AJAN
Zeyella
Badri
Baye des Negres
Fuata Maluse
C. Baxas
Omarena
Rundal ou Pandel
Basse d'Ambre
Basse de Patram qui doit être la même que les Basses de Peros dos Banhos
Nota
‡ Lat obs par des Astronomes
‡ Latitude obs. par d'habiles Navigateurs
Comore ou Angoan
Anjouan
C. S. Sebastien
C. d'Ambre ou Natal
15
10
5
0
5
10
65
70

N.° 26

Château, qui eſt à l'entrée du Port, a été coupé de la terre, & ſe trouve environné de la Mer. Il eſt bordé de trente-deux pieces de canon, & la Ville en a plus de cinquante. SHARPEY. 1609.

Quoique Sharpey ne vît pas ſans étonnement la force de cette Place, il étoit ſi éloigné de ſoupçonner la bonne-foi des Guzarates, qu'étant convenu avec eux qu'ils entreroient les premiers dans le Port, il attendit leurs informations, pour ſe regler par leur exemple. Ils avertirent le Gouverneur Turc qu'ils étoient ſuivis d'un Vaiſſeau Anglois, qui avoit jetté l'ancre à deux milles du Port. Un Officier de la Ville fut envoyé auſſi-tôt dans une Barque, pour engager les Anglois à s'approcher ſans défiance. Sharpey trop facile à ſe laiſſer tromper par les apparences de la ſincérité, deſcendit imprudemment ſur le rivage, accompagné d'un petit nombre de ſes gens. Il y trouva quatre chevaux, qui paroiſſoient préparés pour lui faire honneur. On le preſſa civilement de ſe rendre à la Ville; & dans le chemin qui lui reſtoit à faire, il fut traité avec toutes ſortes de reſpects & de ſoins. A ſon arrivée, le Gouverneur lui demanda d'un air incertain, ce qui l'avoit amené dans ſon Port. Sa réponſe ayant été que ſur la réputation du Commerce d'Aden, il y apportoit diverſes marchandiſes de l'Europe, on lui fit d'autres queſtions, auſquelles il ſatisfit avec la même ſimplicité. Enfin le Gouverneur, ſans expliquer ſes intentions, l'envoya dans une maiſon voiſine, ſous la garde d'un Chiaoux & de quelques Janiſſaires. Sharpey ouvrit les yeux ſur ſon imprudence; mais ſans voir encore aucun moyen d'y remedier.

Ils ſont trahis par les Guzarates.

L'Amiral eſt arrêté priſonnier.

Il demeura comme oublié dans ſa priſon pendant ſix ſemaines. Coverte, Auteur de cette Relation, & deux de ſes gens qui étoient avec lui, le preſſerent beaucoup de faire entendre hautement ſes plaintes. Dans la confuſion de s'être fié trop légerement à des Perfides, ou dans l'eſperance de les gagner par la ſoumiſſion & la douceur, il s'obſtina tellement au ſilence, qu'il employa même ſon autorité pour y forcer auſſi ſes Compagnons. On ne leur refuſoit d'ailleurs aucune ſorte de ſervices & de beſoins. Les Turcs de leur garde les amuſoient par le ſon de leurs inſtrumens, & quelquefois par des danſes. A la fin, un Officier du Gouverneur vint prier civilement Sharpey d'envoyer des ordres à ſon Vaiſſeau pour faire débarquer du fer, de l'étain & du drap, juſqu'à la valeur de deux mille cinq cens dollars, en promettant de payer ces marchandiſes. Elles furent amenées au rivage. Mais, en y arrivant, elles furent ſaiſies par les Officiers de la Douane, qui prétendirent qu'elles leur appartenoient pour leurs Droits. Alors le Gouverneur, ſatisfait apparemment de ce vol, fit paroître Sharpey devant lui; & l'exhortant à ne pas s'offenſer des uſages du Port, il lui déclara qu'il étoit libre de retourner ſur ſon Vaiſſeau. Cependant lorſqu'il ſe diſpoſoit à partir, on arrêta deux hommes de ſa ſuite; & ſur les plaintes qu'il en fit, on l'aſſura qu'il devoit être ſans allarmes pour leur ſûreté; mais que l'uſage étant auſſi de payer deux mille dollars pour l'ancrage, les deux Anglois étoient gardés pour caution de cette ſomme & qu'il ſeroit le maître de la faire payer auſſi promptement qu'il le ſouhaiteroit. C'étoit joindre la raillerie à la trahiſon. Sharpey ſe rendit à bord ſans répliquer. On y délibera ſur le payement de la ſomme. L'avis du Conſeil fut de faire par écrit des repréſentations au Gouverneur, & de le rappeller aux principes de la bonne-foi & de l'équité naturelles. Ce Mémoire fut porté dans un Eſquif,

Artifices qu'on employe pour le tromper.

L'Amiral eſt renvoyé, mais on retient deux de ſes gens.

Digitized by Google

SHARPEY. 1670.

Il fait des repréſentations au Gouverneur.

par deux Matelots, qui reçurent ordre de le remettre à l'Officier qui avoit gardé l'Amiral dans ſa priſon. Le Gouverneur parut le recevoir ſans colere; mais pour réponſe, il ordonna que les deux Anglois priſonniers fuſſent conduits dans une Ville nommée *Zenan*, ou *Saana*, à huit journées de la mer, pour être inſtruits des intentions du Bacha, qui y faiſoit alors ſa réſidence.

Réſolution qu'il prend d'aller à Mocka.

Une tyrannie ſi cruelle auroit forcé les Anglois à la vengeance, ſi leurs forces avoient égalé leur reſſentiment. Mais dans la néceſſité de dévorer cet outrage, ils réſolurent de s'avancer juſqu'à Mocka, Ville d'un commerce floriſſant, dans l'eſperance d'y trouver plus de faveur pour des Etrangers, & d'obtenir une juſte ſatisfaction. Ils leverent l'ancre le 3 de Juin, & s'engageant dans les Détroits, ils arriverent trois jours après dans la Rade de Mocka. Leurs eſperances redoublerent en y voyant un grand nombre de Vaiſſeaux de différentes Nations, parce qu'ils s'imaginerent que l'intérêt du Commerce engageroit tant d'Etrangers à favoriſer leur juſtes plaintes. D'ailleurs étant chargé d'étain, de fer, de plomb, de drap, de lames d'épées, & d'autres marchandiſes Angloiſes, il ne doutoit pas que des biens ſi recherchés dans ces Régions, ne lui procuraſſent un heureux accueil. Mocka eſt un marché ſi conſidérable, qu'il ne s'y paſſe point de ſemaine où l'on n'y reçoive des Caravanes de Zenan, de la Méque, du grand Caire & d'Alexandrie. Il s'y tient tous les jours un grand marché de toutes les productions de l'Afrique & de l'Aſie. Les proviſions de bouche n'y ſont pas moins en abondance. On y trouve une quantité ſurprenante d'abricots, de coins, de dates, de raiſins, de pêches, de limons; ce qui parut d'autant plus ſurprenant aux Anglois, que les Habitans leur raconterent qu'on n'avoit eu depuis ſix ans aucune pluie dans ce Canton. Le bled même ne laiſſoit pas d'y être à fort bon marché. Il y avoit un ſi grand nombre de beſtiaux, qu'un bœuf gras ne ſe vendoit que trois dollars, & les autres animaux à proportion. Pour le poiſſon, avec trois ſols, on en pouvoit acheter de quoi nourrir dix hommes. La Ville eſt gouvernée par les Turcs. Leur empire eſt ſi rigoureux ſur les Arabes, qu'ils ont toujours des galeres & d'autres ſupplices préparés pour leur châtiment; ſans quoi il ſeroit impoſſible de les contenir dans la ſoumiſſion.

Commerce & productions de Mocka.

Les Anglois entrent dans Mocka.

Sharpey fit demander la permiſſion d'entrer dans le Port à titre de Marchand de l'Europe, qui déſiroit également de vendre & d'acheter. Il fut reçu avec des careſſes & des offres qui ne pouvoient être ſuſpectes dans une Ville de commerce. On commença par exiger de lui le droit d'ancrage, mais ſans violence, & ſuivant l'uſage établi pour tous les Marchands étrangers. Enſuite, étant entré dans la Ville, il y obtint la liberté de s'y loger commodément. On lui demanda l'état de ſes marchandiſes: & ſur le premier Mémoire qu'il en donna, on ſe ſeroit accommodé ſur le champ de toute ſa cargaiſon, s'il n'eût été obligé d'en réſerver la meilleure partie pour le terme de ſon voyage. On n'exigea point qu'il fît rien débarquer avant la vente. Les Négocians Turcs ou Arabes ſe contenterent des eſſais qu'il avoit apportés de ſon bord; & concluant le marché à terre, ils envoyoient prendre les marchandiſes dans leurs propres Barques, à meſure qu'elles étoient achetées, & payées. De ſon côté, il prit en échange, des proviſions ou de l'argent, ſuivant ſes conventions. Quelques jours ſe paſſerent ainſi dans le mouvement

Il eſt content pour le Commerce; mais ſes plaintes ſont mal reçues.

vement du commerce, avant qu'il s'ouvrît ſur le ſujet qui l'avoit amené. Lorſqu'il crut ſa réputation bien établie dans la Ville, il conſulta ſes Correſpondans ſur l'outrage qu'il avoit reçu du Gouverneur d'Aden. Mais au lieu de leur trouver la chaleur qu'il avoit eſperée pour ſes intérêts, il les vit tous d'accord à condamner la témérité qu'il avoit eue d'entrer dans une Ville de guerre. On lui repréſenta que ſi les Guzarates l'avoient trahi, c'étoit de lui-même qu'il devoit ſe plaindre, & qu'un Marchand ne devoit point ignorer la différence d'un Port libre & ouvert pour le commerce, d'avec une Ville où les Turcs ne s'étoient fortifiés que pour en éloigner les Etrangers. On lui conſeilla même d'étouffer ſes plaintes, s'il n'aimoit mieux faire revivre une querelle enſevelie, & qui pouvoit en renaiſſant, l'expoſer à de nouvelles peines. Il prit le parti de ſuivre ce conſeil. Mais n'ayant plus rien qui dût le retenir à Mocka, il en ſortit le 18 de Juillet auſſi librement qu'il y étoit entré. Pour augmenter le regret d'un voyage inutile, il perdit deux ancres en repaſſant les Détroits.

SHARPEY. 1609.

Ils partent de Mocka.

Cependant il auroit trouvé un ſujet de conſolation dans le bonheur qu'il eut de rejoindre ſa Pinace, dont il étoit ſéparé depuis long-tems, ſi cet avantage même n'eût été mêlé d'un autre ſujet de chagrin. *Jean Lufken*, Pilote de la Pinace étant mort depuis pluſieurs jours, Sharpey apprit par différentes informations la cauſe de cet accident, qu'on s'étoit propoſé de lui cacher. Lufken avoit reçu un coup de marteau à la tête, d'un Anglois nommé *Thomas Clarke*, qui s'étoit appuyé, pour cette violence, du ſecours de trois autres Anglois; *François Driver*, *André Evans*, & *Edouard Hilles*. Leur querelle étoit venue du refus de quelques liqueurs que le Pilote gardoit ſoigneuſement pour des néceſſités plus preſſantes. Sharpey crut, non-ſeulement la diſcipline, mais ſa propre vie intéreſſée à la punition de ce crime. Il fit faire le procès aux Meurtriers, ſuivant les loix de leur Patrie; & ſur la pleine conviction du meurtre, il fit pendre dans la Pinace, Driver & Clarke, qui avoient été les principaux Acteurs. Les deux autres n'échapperent pas à la juſtice, quoique leur punition vînt plus tard & par d'autres voyes. Hilles fut dévoré dans la ſuite par des Cannibales; & l'autre étant mort dans un lieu déſert, fut trouvé pourri & preſque mangé des inſectes.

Accident tragique & ſa punition.

La Pinace demandant de promptes réparations, Sharpey réſolut de relâcher dans l'Iſle de Sokotra, malgré les obſtacles qu'il y avoit trouvés quelques mois auparavant. Il jetta l'ancre le 15 d'Août, devant (a) *Sajah*, Ville où le Roi fait ſa demeure. Un Marchand du Pays, qui ſe préſenta ſur le rivage, n'annonça rien de ſiniſtre aux Anglois; mais après avoir reçu un préſent de l'Amiral, il lui fit entendre qu'il ne ſeroit pas vû de bon œil à Sajah, ſur-tout par les femmes, qui ſe reſſentoient vivement de quelques inſultes que leur ſexe avoit reçue de l'Equipage d'un Vaiſſeau étranger. L'Auteur aſſure que les Inſulaires mêmes ignoroient de quelle Nation. Mais pluſieurs Matelots, qui étoient deſcendus à terre avoient enlevé de jeunes filles, & les avoient forcées brutalement. Ils avoient tué une Mere, qui s'étoit efforcée d'appeller du ſecours par ſes cris. Enfin le Marchand conſeilla aux Anglois de gagner une Rade qui étoit plus éloignée de cinq lieues, où

Les Anglois relâchent à Sokotra.

Raiſon qui leur fait quitter la Rade de Sajah.

(a) Dans la ſuite, on trouve que ce Prince tenoit ſa Cour à Tamarin.

SHARPEY. 1609.

ſans craindre aucune réſiſtance du petit nombre des Habitans, ils trouveroient dans les lieux voiſins toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Il promit même à Sharpey de s'y rendre par terre avec quelques autres Négocians de Sajah, & de lui porter quelques perles, dont ils pourroient faire l'échange pour d'autres marchandiſes.

Ils allerent mouiller dans cette Baye. L'eau fraîche, les beſtiaux, l'aloes, les ſocotrines, le ſang de dragon leur furent offerts en grande abondance. Mais quoiqu'ils n'y trouvaſſent que de la douceur & de la civilité dans les Habitans, ils s'apperçurent que la frayeur & la haine des femmes de Sajah, s'étoient répandues dans cette partie de l'Iſle. Il ne s'en préſenta point une ſeule à leur vûe, & Sharpey même qui cherchoit à ſe les concilier par quelques politeſſes, ne put découvrir leurs traces. Le Marchand de Sajah parut dès le lendemain avec quelques-uns de ſes aſſociés. Il apporta une douzaine de fort belles perles, pour leſquelles il accepta volontiers du drap & du fer. Sharpey le pria de s'employer à rétablir ſa Nation dans l'eſtime des femmes; mais à peine en fit-il conſentir deux ou trois à paroître, pour recevoir de la main de l'Amiral quelques petits miroirs, avec des rubans & des peignes. Cependant la renommée de leur galanterie & de leurs agrémens eſt ſi bien établie, qu'elle eſt paſſée comme en proverbe dans tous les Pays voiſins. On prétend que celles qui n'ont point d'enfans de leurs maris, ne font pas difficulté de ſe livrer aux paſſans, pour remédier à la ſtérilité de leur mariage, & qu'elles emploient même des ſortileges qui les attirent dans leur Iſle. Sharpey, qui avoit lû cette obſervation dans quelque Ecrivain Portugais, n'en eut que plus d'empreſſement à rechercher leur commerce; mais la force de leur prévention, l'emporta ſur tous ſes ſoins. Cette Baye s'appelle *Saab*.

Ils y ſont bien reçus des hommes, & maltraités des femmes.

Après avoir rétabli la Pinace, on partit pour Cambaye, avec un ſi bon vent, que le 28 on relâcha heureuſement à Moa. Comme on ne s'arrêtoit dans ce Port que pour y faire de l'eau, Sharpey eut le tems d'y prendre des informations ſur les dangers qui le menaçoient. Il ſçavoit par ſes Cartes & par cent récits, que la Côte eſt remplie de rocs & de bancs de ſable. Les Habitans de Moa lui offrirent, pour vingt dollars, un Pilote expérimenté, qui s'engageoit à le conduire juſqu'à la Barre de Surate. Mais dans la confiance qu'il avoit à ſes propres lumieres, il rejetta toutes les offres.

Ils relâchent à Moa.

Imprudence de l'Amiral.

Le 29, en ſortant du Canal de Moa, le Vaiſſeau qui portoit ſur plus de vingt-cinq braſſes, ſe trouva tout d'un coup ſur dix; enſuite ſur ſept & ſur ſix & demie. On retomba ſur quinze; mais bientôt on ſe retrouva ſur cinq. Quelques Matelots effraiés, demanderent au Pilote à quoi il penſoit. Au même moment le Vaiſſeau donna contre le fond. Coverte, qui treſſaillit à ce mouvement, accourut ſur le Pont pour avertir le Pilote de ce qu'il venoit de remarquer. Mais le Pilote demanda fiérement qui oſoit dire que le Vaiſſeau eût touché? A peine eut-il fini cette inſolente queſtion, qu'il toucha encore, & ſi violemment, que le gouvernail ſe briſa, & fut emporté. On jetta l'ancre auſſi-tôt; & pendant deux jours, on chercha la cauſe du mal & le remède. Tandis que tout le monde étoit occupé de ce ſoin, non-ſeulement le Vaiſſeau toucha encore avec une nouvelle violence; mais on s'apperçut ſenſiblement qu'il commençoit à s'enfoncer. Il étoit ſix heures du ſoir, le ſe-

Son Vaiſſeau fait naufrage.

cond jour de Septembre. Bientôt l'eau gagna de toutes parts, ſans qu'on pût découvrir préciſément quels étoient ſes plus dangereux paſſages ; & le travail continuel des pompes, depuis ſept heures juſqu'à onze, ne ſervit point à la diminuer. Enfin Sharpey ne conſervant plus d'eſpérance (*a*), exhorta tout l'Equipage à s'entreſecourir dans l'uſage qui reſtoit à faire de la Chaloupe & des Eſquifs. On avoit eu ſoin de faire placer ſur le tillac, environ dix mille livres ſterling, qui appartenoient aux Matchands. L'Amiral déclara que chacun pouvoit prendre ce qu'il ſe croioit capable de porter. On en prit environ trois mille, les uns ſe hâtant d'abord de remplir leurs poches, & rejettant enſuite un poids qui ſurpaſſoit leurs forces ; les autres ſe contentant d'une fort petite ſomme, dans la penſée qu'ils pourroient être obligés de ſe ſauver à la nage ; d'autres enfin, négligeant tout-à-fait des richeſſes qui ne leur paroiſſoient plus d'aucun prix, lorſqu'ils avoient la mort devant les yeux. Ils abandonnerent ainſi le Vaiſſeau, ſans emporter même aucun aliment. Ce triſte départ commença vers minuit ; & par les ſecours qu'on ſe prêta mutuellement, tout le monde trouva place dans la Chaloupe ou dans l'Eſquif. La Côte étoit preſqu'éloignée de vingt lieues à l'Eſt. On vogua pendant tout le reſte de la nuit & le jour ſuivant, ſans avoir la moindre proviſion de vivres pour ſe ſoutenir. Enfin, vers ſix heures du ſoir, on aborda dans une petite Iſle, à l'entrée de la Baye qu'on s'efforçoit de gagner. Mais lorſqu'on ſe croioit à la fin du péril, un coup de vent briſa tout d'un coup le mât de la Chaloupe, qui contenoit cinquante-cinq hommes. Cependant ils trouverent le moyen d'entrer dans la Baye ; & le vent s'étant affoibli, ils gagnerent heureuſement la riviere de Gandevi.

SHARPEY. 1609.

Circonſtances de ce triſte accident.

Les Anglois gagnent terre dans leurs Barques.

Les Habitans du Pays, qui virent paroître tant d'Etrangers à l'embouchure de leur Riviere, battirent le tambour & coururent aux armes pour leur défenſe. Ils ne douterent point que ce ne fût un détachement de quelque Flotte Portugaiſe, qui venoit piller leurs Villes. Sharpey s'apperçut de leur erreur. Il avoit avec lui un Guzarate, qu'il leur envoya pour les informer de ſa diſgrace & de la néceſſité où il étoit d'implorer leur ſecours. Ce récit parut les toucher. Ils s'approcherent des Anglois avec beaucoup d'humanité, & les conduiſirent à Gandevi, Capitale du Canton, où ils reçurent tous les ſecours dont ils avoient beſoin dans leur infortune.

Ils ſont reçus à Gandevi.

L'Auteur termine ici ſa Relation, mais c'eſt pour commencer dans un autre livre, le récit de ſon voyage terreſtre au travers d'une infinité de Pays qui étoient alors peu connus. Le reſte de ſon ouvrage appartient, dans ce Recueil, à l'article des Voyages de terre.

(*a*) Coverte laiſſe entendre que le naufrage des Anglois ne doit être attribué qu'à la vengeance de Grove, Pilote Hollandois, dont on ne peut avoir oublié le mécontentement. Mais il n'ajoûte rien néanmoins qui ait l'air de preuve. Il eſt toujours aſſez ſurprenant que Sharpey n'eut pas ceſſé de prendre confiance aux ſervices d'un homme qu'il avoit outragé, & qu'il eût refuſé de prendre un Pilote à Moa.

SHARPEY. 1608.

§. I.

Autres circonſtances du même Voyage par Thomas Jones.

Explication de cet appendix.

C'Eſt pour m'attacher à l'ordre & aux vûes des Ecrivains Anglois que je fais paroître ici dans un article ſéparé la Relation de *Thomas Jones*, telle que Purchaſs l'a publiée. Il étoit plus naturel d'en extraire les principales circonſtances, pour les inférer dans le récit de Coverte, & de ne faire qu'un ſeul article de deux Mémoires qui regardent le même voyage. Mais ce ſeroit priver Jones d'une partie de ſa gloire. Dans le plan des Auteurs de ce Receuil, il ſuffit qu'un Voyageur ait écrit quelque choſe qui lui ſoit propre, pour avoir droit (*a*) de figurer ici ſous ſon propre nom. Thomas Jones étoit, comme Coverte, un des Officiers de l'Aſcenſion, ſous le commandement de l'Amiral Sharpey.

Départ.

Heure infortunée, s'écrie-t'il en commençant, que celle où l'*Aſcenſion* & l'*Union*, mirent à la voile, le 14 de Mars 1608. On relâcha le 6 de May dans l'Iſle de *Mayo*, pour y prendre des rafraîchiſſemens. Enſuite ayant paſſé la Ligne, on tomba ſous le vent du Commerce, qui ſouffle continuellement entre le Sud-Eſt & le Sud-Eſt quart d'Eſt; de ſorte que plus on avance vers le Sud, plus on trouve le vent à l'Eſt, comme on ne manque pas de s'en appercevoir entre la Ligne & le Tropique du Capricorne. Le 11 de Juin, à vingt-ſix degrés de latitude, on rencontra une Caraque, nommée *Nave Palma*, qui faiſoit voile aux Indes, mais qui eut bientôt le malheur d'échouer ſur la Côte de Sofala, à douze lieues de Mozambique. L'Auteur apprit dans la ſuite l'infortune de ce Bâtiment, du Capitaine même qui l'avoit commandé.

Obſervation ſur le vent.

Séparation des deux Vaiſſeaux.

Le 13 de Juillet, les deux Vaiſſeaux Anglois jetterent l'ancre dans la Baye de Saldanna. Ils s'y arrêterent à conſtruire leur Pinace; juſqu'au 25 de Septembre, qui eſt le tems où les Mouſſons de l'Oueſt étant finies, le vent ſouffle beaucoup plus au Sud & au Sud-Eſt. Le lendemain de leur départ une furieuſe tempête ſépara de l'Amiral, l'Union & la Pinace. Il chercha inutilement ce Vaiſſeau, que le ſien étoit condamné à ne plus revoir; mais la Pinace le rejoignit dans la ſuite. Comme il avoit laiſſé paſſer la ſaiſon, il battit long-tems la mer au gré des vents, juſqu'au 18 de Novembre, qu'il découvrit enfin l'Iſle de Madagaſcar. Ses efforts furent inutiles pour gagner le Cap de *Saint-Roman*. Cependant on entra dans une Riviere, d'où l'on fut bientôt obligé de ſortir par la trahiſon de quelques Inſulaires : ce qui n'empêcha point qu'on ne trouvât le moyen de faire de l'eau & de ſe procurer quelques proviſions dans pluſieurs endroits de la Côte. Mais, avec ſi peu de ſureté pour s'y radouber, on prit le parti de gagner les Iſles de Comorre, qui ſont entre Madagaſcar & le Continent, à 11 degrés du Sud. On y aborda heureuſement. Le Roi & les Habitans reçurent les Anglois avec beaucoup d'humanité, & ne les laiſſerent point manquer de limons, de volailles, ni de noix de cocos. Mais l'Iſle n'ayant point d'eau frai-

L'Aſcenſion aborde à Sainte-Laurent, à Comorre & à Pemba.

(*a*) On obſervera néanmoins de ne pas répéter les détails qu'on a lûs dans la Relation précedente.

che, on leva l'ancre le dernier jour du mois, pour chercher celle de Zanzibar. SHARPEY. 1608.

On eut le malheur de la manquer, par la faute de *Philippe Grove*, Pilote Hollandois; & l'on découvrit Pemba, après s'en être approché ſi imprudemment dans les ténebres de la nuit, qu'on faillit d'échouer ſur la Côte. Le vent étoit Eſt-Nord-Eſt. On jetta l'ancre juſqu'au jour, dans le lieu où l'on ſe trouvoit; & le lendemain, qui étoit le ſept de Décembre, on s'avança à l'extrémité Sud-Oueſt de l'Iſle, ayant à l'Eſt une chaîne de rocs. On y mouilla ſur ſept ou huit braſſes d'eau, au 6e degré de latitude du Sud. Le 8, Jones accompagna ceux qui furent commandés pour chercher de l'eau. Les Habitans ſe préſenterent avec beaucoup de familiarité; mais ils cachoient ſous ce voile une déteſtable perfidie. Les Anglois ſont expoſés à la perfidie des Mores.

Le 18, après avoir achevé la proviſion d'eau, à l'exception de cinq ou ſix tonneaux, Jones ſe rendit au rivage pour faire remplir ce reſte. Il y fut ſurpris par une embuſcade de deux cens hommes, qui fondirent ſur lui & ſur ſes gens. Cependant ils eurent le bonheur d'échapper tous, à la réſerve de Jean Harrington & d'un Domeſtique de Jean Elmore, qui furent tués d'un grand nombre de coups. Un peu avant cette trahiſon, le Chef des Mores avoit prié Jones de lui envoyer un de ſes gens, ſous prétexte de le charger d'un préſent pour l'Amital Anglois. *Edouard Churchman*, qui fut choiſi pour cette commiſſion, ne reparut point; & Jones apprit dans la ſuite qu'il étoit mort à Mombaſſa. Pendant le ſéjour que Sharpey fit à Pemba, les Portugais armerent un *Hulk* Hollandois, qui avoit paſſé l'hyver à Mombaſſa, pour l'employer contre le Vaiſſeau Anglois; mais apprenant qu'il étoit capable de ſe défendre, ils abandonnerent ce deſſein. Ils perdent quelques hommes.

On partit de Pemba le jour ſuivant, dans l'intention de prendre entre cette Iſle & la Côte de Melinde, où l'on eſpéroit de trouver moins de force au Courant. La nuit d'après on fut extrémement ſurpris de ſe voir échouer ſur un banc de ſable; mais le vent ayant heureuſement ſecondé le travail & l'art des Matelots, on ſe dégagea ſans avoir rien ſouffert de cet accident. Alors on porta juſqu'au jour à l'Eſt. Les premiers rayons du ſoleil firent découvrir d'autres bancs, qui ſont à la pointe Orientale de Pemba, ce qui obligea de tourner tout d'un coup au Nord. Dans l'après-midi, on apperçut trois de ces Barques qui ſe nomment *Pangaies*, dans le langage du Pays. Malgré leur éloignement, Sharpey entreprit de leur donner la chaſſe; & s'en étant approché, il fut ſurpris d'en voir deux qui baiſſoient leurs voiles, pour ſe garantir apparemment du feu de l'artillerie par une prompte ſoumiſſion. La troiſiéme, qui étoit la moins chargée, gagna le rivage. Bancs de ſable. Priſe de deux Barques Mores.

Les deux autres portoient cinquante Mores, qui ne ſe rendirent avec cette facilité que pour former l'entrepriſe de s'emparer du Vaiſſeau. Leur Chef ſe trouvant ſeul dans une cabine, avec Philippe Grove, William Revet & Jones Auteur de cette Relation, aſſaſſina Grove d'un coup ſi dangereux, qu'on douta long-tems qu'il pût ſe rétablir. Mais, contre l'attente des Mores, dit Jones, je tuai ſur le champ cet infâme meurtrier. Les autres commencerent auſſi-tôt leur tragédie par la mort du Miniſtre Anglois, & par celle d'un Marchand & de quelques Matelots; mais ils furent repouſſés avec tant de vigueur qu'il n'en échappa que cinq ou ſix. Lorſqu'ils avoient commencé leur révolte, les Anglois n'étoient pas plus de ſeize ou dix-ſept à bord, tout le reſte Revolte & châtiment des Mores.

SHARPEY. 1609.

de l'Equipage travaillant dans la Chaloupe & dans les Eſquifs. L'Auteur fut informé dans la ſuite par les Portugais mêmes, que la plûpart de ces Mores étoient ou du ſang royal de Mélinde, ou des plus nobles familles, & que leur perte avoit coûté des larmes à toute la Nation.

Après avoir pillé les Pangaies, qui étoient chargées de quantité de choſes précieuſes, les Anglois réſolurent de ne pas s'arrêter plus long-tems au Nord de Pemba. Ils regagnerent le côté de l'Oueſt, dans le deſſein de s'avancer vers Sokotra. Mais comme le vent ſe ſoutenoit entre l'Eſt & l'Eſt-Sud-Eſt, & qu'ils étoient peu ſecondés par les coutans, il leur fut impoſſible de ſuivre ce projet. Ils ſe déterminerent à s'éloigner de deux ou trois cens lieues au Sud, dans l'eſpérance d'y trouver les vents à l'Eſt-Sud-Eſt. Ce parti ne leur réuſſit pas mieux; car ils trouverent le vent Eſt-Nord-Eſt, & Nord Eſt quart d'Eſt. Ainſi depuis le 20 de Décembre juſqu'au 26 de Janvier, ils ſe virent condamnés à battre la mer comme au hazard. Cependant leur bonne fortune les fit tomber entre certaines Iſles, qu'ils nommerent *Deſolate Iſlands*, parce qu'elles ſont déſertes; mais que les Portugais appellent Iſles *Almirantes*. On n'en compte pas moins de douze ou treize, dont la fertilité devroit attirer les Vaiſſeaux dans ce paſſage. On y trouve non-ſeulement de l'eau excellente, mais une grande abondance de dates, de cocos, de poiſſon & de tourterelles, qui ſont ſi privées qu'elles ſe laiſſent prendre avec la main. Il y a peu de pays au monde, qui repréſentent ſi parfaitement le Paradis terreſtre. Les Anglois y paſſerent quelque tems à ſe rafraîchir. Enſuite brûlant d'avancer, malgré l'oppoſition du vent, ils eutent encore à les combattre juſqu'au 30 de Mars, que les Mouſſons d'Oueſt commençant, ils arriverent enfin à l'Iſle de Sokotra. Là, ils rencontrerent un Vaiſſeau qui faiſoit voile vers Aden, & qui ſe fit paſſer pour un Bâtiment de Surate, quoiqu'il appartînt aux Mores de Diu. S'étant laiſſés perſuader de l'accompagner, dans la vûe de tirer un grand avantage du commerce de la Mer rouge, ils jetterent l'ancre le 8 d'Avril, devant le Port d'Aden. Cette Ville qui eſt de la dépendance des Turcs; paſſe pour la clef de toute l'Arabie heureuſe. Dès le premier jour, l'Amiral fut reçu à terre avec toutes ſortes d'honneurs, & conduit comme en triomphe juſqu'au Palais du Gouverneur, ſur un beau cheval Arabe, eſcorté de douze Janiſſaires. Enſuite le Gouverneur apprenant que les Anglois avoient une Lettre du Roi d'Angleterre pour le Bacha de *Zenan*, envoya deux d'entre eux juſqu'à la réſidence de ce Bacha, qui étoit à plus de quinze (*a*) journées dans les terres. Le Bacha leur demanda s'ils avoient une permiſſion du grand Seigneur pour entrer dans une Ville de ſa domination. Comme ils n'en avoient point, & qu'ils furent obligés de le confeſſer, il leur déclara qu'il ne pouvoit leur accorder aucune permiſſion de commerce au Port d'Aden; mais qu'il prendroit le drap qu'ils y avoient débarqué, comme un préſent d'autant plus agréable, qu'ils étoient les premiers Anglois qu'on eût jamais vûs dans cette Mer; & que pour témoignage de reconnoiſſance, il leur laiſſoit la liberté de partir d'Aden, & d'aller faire leur commerce dans d'autres lieux. Jones qui rapporte ces circonſtances du voyage des deux Marchands Anglois, & qui le place comme Coverte après le départ du Vaiſſeau, n'explique pas bien comment ils rejoignirent l'Amiral, & n'eſt pas moins obſ.

Peine que les Anglois ont à ſurmonter les vents.

Iſles Almirantes, leur fertilité & leur agrément.

Suite de leur navigation.

Les Anglois maltraités à Aden.

Différence des deux Relations.

(*a*) C'eſt-à-dire, pour aller & revenir; car il paroît certain que Zenan n'eſt pas ſi interieur.

cur ſur les injuſtices que Sharpey avoit eſſuiées de la part des Turcs. Mais en comparant les deux Relations, on trouve dans celle de Coverte l'explication des injuſtices, & dans celle de Jones le récit du voyage. SHARPEY. 1609.

Sharpey, fort mécontent du Gouverneur d'Aden, réſolut de porter ſes plaintes à Mocka, qui eſt plus haut, d'environ quarante milles, dans le Golfe Arabique. Il eut beaucoup de peine à gagner ce Port, parce que la Mouſſon de l'Oueſt étant arrivée, les courans prennent alors leurs cours hors de cette Mer. Cependant il traverſa les Détroits, qui n'ont pas plus d'un mille & demi de largeur, & le 11 de Juin, il mouilla l'ancre dans la Rade de Mocka. Les Anglois reconnurent la différence qu'il faut mettre chez les Turcs, entre une Ville de guerre & une place de commerce. Mocka étant comme l'entrepôt du commerce de l'Inde avec le grand Caire & Alexandrie, eſt habitée par un grand nombre de Marchands, qui aiment à partager humainement avec les Etrangers la liberté & les priviléges dont ils jouiſſent. S'ils n'offrirent point de réparation à l'Amiral pour les torts qu'il avoit eſſuiés à Aden, ils lui firent trouver quelque avantage dans le ſéjour qu'il fit avec eux pendant plus d'un mois. Il partit le 26 de Juillet, pour s'avancer vers Cambaye. La plûpart de ſes Officiers n'approuvoient pas ce nouveau deſſein; & le Ciel même y parut contraire, en permettant que dès la premiere nuit on perdît deux ancres.

Sharpey ſe rend à Mocka, où il eſt bien traité.

Il part pour Cambaye.

Le 7 d'Août, après avoir rejoint la Pinace, & puni de mort quelques Anglois de ce Bâtiment qui avoient tué leur Pilote, Sharpey entra dans une Baye de l'Iſle de Sokotra, où les avis qu'il reçut ne lui permirent point de s'arrêter long-tems. Il fut mieux reçu dans une autre; mais les vents y ſouffle-rent avec tant de violence au Sud & au Sud-Sud-Eſt, que le Vaiſſeau ne put trouver d'abri contre le rivage, & que la Pinace fut jettée en pleine mer ſans avoir de vivres pour plus de deux ou trois jours. Enfin, tandis que Sharpey entrepreuoit de ſe radoubet, il vint un orage ſi violent du Sud-Oueſt, que deux de ſes ancres furent encore briſées. Peut-être auroit-il évité une partie de ces infortunes, s'il s'étoit hâté de pourvoir à ſes beſoins, au lieu d'employer le tems à ſe faire admirer des femmes de l'Iſle par ſes galanteries.

Vents terribles.

Ayant remis à la voile le 20 d'Août, il tomba le 2 de Septembre ſur la Côte de Diu, neuf ou dix lieues à l'Eſt de cette Ville. On s'avança au long du rivage l'eſpace de ſept lieues, & l'ancre fut jettée ſous une pointe de terre. Le trois on envoya l'Eſquif au rivage, pour acheter, des Habitans, quelques moutons & d'autres alimens. Sur la nouvelle que le Vaiſſeau faiſoit voile à Surate, un More du Païs vint demander le paſſage à l'Amiral. Il l'aſſura que le teſte de la navigation étoit dangereux; &, pour ſa propre ſûreté, autant que pour celle des Anglois, il offrit d'amener à très-bas prix un Pilote qui répondroit du Vaiſſeau juſqu'au Port. Mais l'Amiral qui avoit une confiance aveugle pour ſon Pilote Hollandois, rejetta cette propoſition. Le 4, on leva l'ancre à trois heures après midi, preſqu'au dernier quartier de la marée. L'eau manquant dans le cours de la nuit, on toucha le fond, comme on devoit s'y attendre; au lieu qu'en partant au premier quartier, on auroit trouvé infailliblement aſſez d'eau pour ſe dégager des baſſes & des écueils. Après avoir perdu le gouvernail, & touché pluſieurs fois, on ſe vit forcé par la ruine du Vaiſſeau à ſe ſauver dans la Chaloupe & dans l'Eſquif;

Les Anglois refuſent un Pilote pour leur ſûreté.

Il faut ſauver

SHARPEY. 1609.

heureux encore, au nombre où l'on étoit, de pouvoir gagner, avec un ſi foible ſecours, une Baye aſſez commode, dont on étoit preſqu'éloigné de 20 lieues.

Ainſi la témérité & l'obſtination d'un ſeul homme firent perdre à la Compagnie des Indes, un de ſes meilleurs Vaiſſeaux, & aux Matelots toutes leurs eſpérances. Les marchandiſes, & la plus grande partie de l'argent qui étoit à bord, furent abandonnés avec le Bâtiment. On fut deux jours à lutter contre les vents & les flots, juſqu'au 6 à quatre heures après midi, qu'ayant apperçu la terre, on s'en approcha, dans l'eſpérance de pouvoir gagner la Riviere de Surate. Mais on reconnut que c'étoit celle de Gandevi, qui en eſt à cinq ou ſix lieues vers le Sud. Ce qui fut regardé d'abord comme un nouveau ſujet d'affliction, paſſa bientôt pour une faveur du Ciel, car les Portugais, qui étoient informés de l'approche du Vaiſſeau, étoient à l'attendre avec cinq Frégates, à l'entrée de la Riviere de Surate, où les deux Barques n'auroient pû ſe garantir de tomber entre leurs mains.

Ils arrivent à Gandevi, & ſont reçus humainement.

A Gandevi, les Anglois apprirent que leur Pinace ayant abordé ſur la même Côte, y avoit été enlevée par deux Vaiſſeaux Portugais; mais que l'Equipage s'étoit ſauvé heureuſement, & qu'il avoit pris par terre le chemin de Surate. Le Gouverneur de Gandevi fut touché de leur infortune. Il les reçut avec humanité, juſqu'à leur offrir un établiſſement dans le Canton. Il étoit Banian. Cette Secte rend un culte aux vaches, & conſerve l'ancien uſage de brûler les Morts. Autrefois, les femmes ſe faiſoient une gloire de ne pas ſurvivre à leurs maris, & de ſe livrer aux flammes dans le même buchet. La plûpart ſont revenues de cette barbare ſuperſtition; mais la force de l'ancien préjugé attache encore une ſorte de honte à celles qui prennent le parti de vivre. On les oblige de ſe faire couper les cheveux, & de demeurer dans cette humiliation, juſqu'à ce qu'il ſe préſente quelqu'un pour les épouſer, ou pour les prendre à quelqu'autre titre.

Superſtition Banane.

Les Anglois ſe rendent par terre à Surate.

Les Anglois ayant quitté Gandevi, ſe rendirent par terre à Surate, qui n'en eſt qu'à quarante milles. Ils firent ce voyage en trois jours. William *Finch*, qui étoit à la tête du Comptoir de leur Nation dans cette Ville, leur accorda tous les ſecours qui convenoient à leur malheureuſe ſituation. Perſonne ne lira le nom de *Finch*, ſans ſe ſouvenir des ſervices que cet illuſtre Voyageur a rendu à la Géographie, par les remarques qu'il nous a laiſſées ſur la plus grande partie des Indes, après en avoir viſité les principaux Royaumes. Il étoit arrivé depuis quelques mois à Surate un Vaiſſeau Anglois, commandé par *Hawkins*; mais ce Capitaine avoit été appellé par des intérêts de commerce à la Cour d'*Agra*, qui eſt à trente journées de Surate. Sharpey, avec le plus grand nombre de ſes Compagnons entreprit le même voyage, dans la vûe de retourner (*a*) en Europe au travers de la Perſe. Il partit à la fin de Décembre. Jones qui ſe trouva ſans goût pour une route ſi pénible, demeura au Comptoir de Surate, avec Jean *Elmore*, ancien Commandant de la Pinace, Richard *Mellis*, & Robert *Fax*. Ils cherchoient enſemble par quelle voie ils pouvoient eſpérer de revoir leur Patrie, lorſque le haſard fit lier connoiſſance à Jones avec un Religieux Portugais de l'ordre de Saint-Paul, qui arrivoit de Cambaye. Ce Pere, qui étoit un homme de mérite, crut trouver dans le caractere de Jones une juſte raiſon de le traiter avec autant d'a-

Finch, célebre Géographe.

Jones revient avec un Religieux Portugais.

(*a*) On verra dans la ſuite qu'il ne l'executa point.

mitié

mitié que d'eſtime. Il lui promit de le conduire du moins juſqu'en Portugal; & ce fut à ſa conſidération qu'il accorda la même faveur aux trois autres. SHARPEY. 1609.

Ils partirent le 7 d'Octobre, pour ſe rendre à la célèbre Forteresſe de *Daman*, où Elmore revit encore une fois ſa Pinace, dont les Portugais s'étoient ſaiſis. Enſuite ayant gagné *Chaul*, ils prirent le chemin de Goa, où ils arrivèrent le 18 de Novembre.

Il eſt étrange qu'un Voyageur, tel qu'on doit ſe figurer Jones, après les ſentimens d'eſtime & de zèle qu'il avoit inſpirés au Pere Portugais, ait pû paſſer ſix ſemaines à Goa, ſans y faire aucune obſervation qu'il ait jugé digne de ſon Journal. Il s'embarqua le 9 de Janvier 1610, à bord d'une Caraque, nommée *Notre-Dame de Pitié*, qui étoit l'Amirale d'une flotte Portugaiſe de quatre Voiles. Le 28, il paſſa la Ligne ſur la Côte de l'Inde; &, le 21 de Mars, il tomba au Continent de l'Afrique, à trente-trois degrés & demi de latitude, environ cinq lieues du Cap des Aiguilles. Après y avoir été retenu par les vents contraires juſqu'au 2 d'Avril, il eſſuya un affreux orage de l'Oueſt-Sud-Oueſt, qui lui fit voir, pendant ſix heures, la mort inévitable au milieu des flots. Le 4, il ſe rapprocha de la terre, à trente-quatre degrés quarante minutes; &, ſans perdre la vûe du rivage, il fut ſi bizarrement le jouet de la mer, qu'ayant été pouſſé quatre ou cinq fois à deux ou trois lieues du Cap de Bonne-Eſperance, il ne put le doubler avant le 19 d'Avril. Le déſeſpoir étoit extrême ſur la flotte Portugaiſe, parce qu'on s'y croyoit menacé de paſſer l'Hyver à Mozambique.

1610. Il va s'embarquer à Goa.

Difficulté à doubler le Cap de Bonne-Eſperance.

Le 27, elle paſſa le Tropique du Capricorne; & le 9 de May, elle jetta l'ancre à Sainte Helene, qui eſt à quinze degrés de latitude du Sud. Elle s'y arrêta juſqu'au 15. Enſuite, ayant paſſé la Ligne le 21, elle ſe trouva le 26 ſous le Tropique du Cancer, avec le vent au Nord-Eſt, que les Portugais nomment le *Vent général*. Le 16 de Juillet, elle eut, dans un grand éloignement, la vûe de pluſieurs Iſles à l'Oueſt, que les Pilotes prirent pour les Açores, parce qu'ils ſe trouvoient à quarante degrés & quelques minutes de latitude, ſans avoir apperçu aucune autre terre depuis qu'ils avoient quitté Sainte Helene. Enfin, le 3 d'Août, ils découvrirent les Côtes du Portugal, à deux lieues du Roc de Liſbonne, & le même jour ils jetterent l'ancre à Caſcais. Jones & ſes Compagnons, toujours conduits par leur Guide, trouverent le moyen de gagner ſecretement le rivage dans un Eſquif, & de ſe garantir ainſi des embarras auſquels ils devoient s'attendre de la part des Portugais. Ils demeurerent cachés à Liſbonne juſqu'au 13, qu'ils s'embarquerent ſur un Bâtiment Anglois qui retournoit à Londres. Jones n'explique pas quelles étoient ſes craintes, ni pourquoi il ſe croyoit moins libre en Portugal qu'un Vaiſſeau de ſa Nation. Mais il aſſure qu'étant parti de la Baye de *Vayers*, les Portugais, qui apprirent ſon évaſion, envoyerent une Fregate bien armée pour arrêter ſon Vaiſſeau, ſous le ſeul prétexte qu'il y étoit avec les trois Compagnons de ſon Voyage: ce qui ne les empêcha point d'achever heureuſement leur courſe, & d'arriver à Londres le 17 de Septembre 1610, après une abſence de deux ans & demie.

Vent général.

Jones arrive à Liſbonne, d'où il retourne en Angleterre.

LATITUDES.

Iſle de Comorre . . .	11 00 S.	Iſle de Pemba	6 00
Rade de Ste Helene. . .	15 00.		

CHAPITRE VIII.

*Voyage du Capitaine Rowles à Priaman, dans l'*Union.

ROWLES. 1609.

Eclairciſſement préliminaire.

CE Voyage, qui n'eſt qu'une continuation, ou, ſi l'on veut, une diviſion du précedent, porte dans Purchaſs un titre conforme à l'idée qu'on a déja dû s'en former ſur les deux Relations de Coverte & de Jones. Le Vaiſſeau l'*Union*, auſſi malheureux que celui de l'*Aſcenſion*, avec lequel il étoit parti, fut non-ſeulement ſéparé de ſon Amiral par une affreuſe tempête; mais, étant condamné par le Ciel au même ſort, il n'acheva plus heureuſement le voyage de l'Inde que pour venir faire à ſon retour un triſte naufrage ſur les Côtes de France. Auſſi Purchaſs l'a-t'il publié ſous le nom de *Voyage infortuné*. La premiere partie, c'eſt-à-dire, ſa courſe juſqu'à *Priaman* dans l'Iſle de Sumatra, eſt d'un Officier Anglois nommé *Moris*, qui ſans avoir été témoin de ce qu'il raconte, en garantit la vérité ſur des témoignages auſquels il a cru devoir ſa confiance. Le récit du retour de l'Union & de ſon naufrage ſur la Côte de France, eſt tiré de pluſieurs Lettres autentiques.

L'Union eſt ſéparé de l'Amiral, & perd ſon mât.

La tempête qui ſépara l'Union de ſon Amiral, preſqu'à la vûe du Cap de Bonne-Eſperance, lui avoit fait perdre auſſi ſon grand mât, qui fut non-ſeulement briſé par la fureur des vents, mais emporté hors du Vaiſſeau avec une impétuoſité que l'Ecrivain n'entreprend point de repréſenter. Cependant, comme s'il n'eût manqué à l'orage que ce furieux coup pour le calmet, les flots devinrent auſſi-tôt ſi tranquilles, que *Rowles* ne déſeſpera point de retrouver ſon mât, qui ne pouvoit être encore fort éloigné. Il fut le premier qui l'apperçut heureuſement; & les moyens ne manquerent pas pour le pêcher ſans effort. On n'eut pas moins d'adreſſe à le rendre capable de ſervice; de ſorte qu'après avoir réparé ce malheur, & retrouvé un tems favorable, il ne reſta aux Anglois de l'Union que le regret d'avoir vû diſparoître l'Aſcenſion & la Pinace. La tempête les ayant jettés au-delà du Cap, ils ne douterent pas que l'Amiral ne l'eût doublé de même; & ſans penſer à la Baye de Saldanna dont ils le croyoient fort éloigné, ils ſe perſuaderent que pour le rejoindre, c'étoit à Madagaſcar qu'il le falloit chercher. Ils prirent leur courſe vers la Baye de Saint Auguſtin. Vingt jours qu'ils y paſſerent à l'attendre, n'ayant ſervi qu'à leur faire trouver de l'eau & des proviſions, ils en partirent pour Zanzibar avec de meilleures eſperances. A leur arrivée dans cette Iſle, ils furent reçus avec plus d'humanité qu'ils n'en avoient jamais trouvée dans les Négres: mais, ſans s'imaginer la cauſe de leur changement, ils les trouverent le lendemain ſi mal diſpoſés, que *Richard Kenu*, Tréſorier du Vaiſſeau, étant deſcendu au rivage avec quelques Marchands, eut le malheur d'être tué dans une embuſcade, & *Wickam*, un des Marchands, celui d'être fait priſonnier. Le reſte ne ſe ſauva pas ſans peine avec la Chaloupe.

Rowles va chercher l'Amiral à Madagaſcar,

Et à Zanzibar.

Il fallut s'éloigner ſur le champ d'un lieu ſi funeſte. On en partit au mois de Février, avec les vents au Nord & au Nord-Eſt, c'eſt-à-dire, abſolument con-

traires au deſſein qu'on avoit de gagner l'Iſle de Socotra. On battit long-tems la mer, ſans avancer. La plus grande partie de l'Equipage étoit attaquée du ſcorbut. Rowles, cedant enfin à la neceſſité, ſe laiſſa conduire par le vent à la Partie Septentrionale de Madagaſcar. Son intention étoit de relâcher dans la Baye d'Antongil; mais il tomba du côté de l'Oueſt, dans une fort grande Baye, que les Habitans nomment *Kauquomorra*, dont les bords & les Pays voiſins ſont également fertiles & agreables.

ROWLES. 1609.

Ils ſont forcés de retourner à Madagaſcar.

Baye de Kauquomorra.

Apres tant de fatigues & de dangers, la vûe de ce beau ſéjour fut une conſolation pour les Anglois. Ils reſolurent d'y attendre le changement de la Mouſſon, & de tirer du moins un fruit de leur diſgrace, en rétabliſſant leur ſanté. Les Habitans leur parurent d'abord fort civils, & ne marquerent point d'éloignement pour lier commerce avec eux. Le Roi même donna l'exemple à ſes Sujets, par la bonté & les careſſes avec leſquelles il reçut pluſieurs fois les Marchands.

Rowles ſe fiant trop aux apparences, voulut rendre une viſite à ce Prince, accompagné de Richard Reve, principal Facteur, de *Jeffry Carlet* & de trois autres. *Samuel Bradshaw*, qui avoit été pluſieurs fois employé à cette Cour barbare, eut le bonheur de ſe trouver occupé par d'autres ſoins qui ne lui permirent pas de ſuivre le Capitaine. Ce fut une faveur ſinguliere de la Fortune, car les Inſulaires avoient médité une trahiſon, qu'ils étoient prêts de faire éclater. A peine Rowles & ſon cortege eurent touché le rivage, qu'ils furent enveloppés par une troupe de Barbares, qui les enleverent ſans réſiſtance. Les Matelots de la Chaloupe, perdant l'eſperance de les ſecourir, n'eurent rien de ſi preſſant que de s'éloigner à force de rames; mais il ne leur fut pas même aiſé de regagner le Vaiſſeau. Une multitude de Pares & de grandes Barques ſortant de la Riviere, avec de grands cris, s'avancerent impétueuſement pour leur couper le paſſage, & ne balancerent pas même à s'approcher du Vaiſſeau, dans la réſolution de l'attaquer. Les fléches & les dards formerent auſſi-tôt une épaiſſe nuée. Dans la confuſion des premiers mouvemens, les Anglois craignirent d'être forcés, ſans pouvoir s'en garantir. Mais ayant enfin diſpoſé leur artillerie, ils coulerent à fond, dès les premiers coups, ſix ou ſept des plus grandes Barques. Cette exécution refroidit bientôt toutes les autres, qui ſe retirerent plus promptement qu'elles ne s'étoient avancées.

Les Anglois ſont trahis par les Négres, & perdent leur Capitaine.

Leur Vaiſſeau eſt attaqué.

Cependant le Capitaine demeuroit priſonnier, avec ſes trois Compagnons. Loin d'eſperer leur liberté, Bradshaw, qui devenoit après lui le Commandant du Vaiſſeau, conçut que les Sauvages s'étant ſoulevés ſans prétexte, il n'y avoit que de nouvelles perfidies à ſe promettre d'eux, & que la plus ſûre reſſource étoit la fuite la plus prompte. Une autre diſgrace, qui ſurvint pour accabler les Anglois, ne leur permit pas de deliberer plus long-tems. Sept hommes moururent preſque ſubitement, ſans qu'on en pût ſoupçonner d'autre cauſe que la force de quelque poiſon, que les Négres avoient lancé avec leurs fléches & leurs dards. On prit donc le parti de lever l'ancre, dans l'intention néanmoins de chercher une autre Baye de la même Iſle, & des Habitans plus traitables; car le vent ne permettoit point encore de s'abandonner à la haute mer. Mais avant qu'on fût prêt à partir, les Sauvages ſe firent voir encore dans une multitude de Barques, & s'approcherent ſi ſubitement du Vaiſſeau, qu'ils

Mort ſubite de ſept Anglois.

ROWLES. 1609.

eurent le tems d'y faire pleuvoir une grêle de fléches avant que l'artillerie pût être appareillée. Cependant la crainte de ces terribles armes les fit retourner au même inſtant vers le rivage. Ils y deſcendirent avec la même précipitation comme ſi la vûe de la terre & le ſoin qu'ils eurent auſſi-tôt de ſe raſſembler, les eût rendus plus hardis & plus forts. Bradshaw bien inſtruit de leur malignité, & ne doutant point qu'ils ne lui préparaſſent quelque nouvel outrage pendant la nuit, réſolut d'employer l'artifice à ſon tour. Il s'approcha de la Côte par un mouvement preſqu'imperceptible; &, lorſqu'il ſe crut à la portée du canon & de la mouſqueterie, il fit une décharge, qui éclaircit auſſi-tôt leurs rangs par de larges ouvertures. L'effroi dont ils furent ſaiſis à la vûe de tant de morts & de bleſſés qui tomberent parmi eux, leur fit abandonner le rivage en pouſſant d'affreux hurlemens.

Nouvelle attaque des Négres.

L'artillerie les met en fuite.

Après ces nouvelles hoſtilités, les Anglois déſeſpererent de trouver, dans l'Iſle, une retraite où la terreur & la haine de leur nom ne fuſſent pas répandues. Ils ſe mirent en mer, au mépris de tous les dangers; &, de quelque fortune qu'ils fuſſent menacés, ils dirigerent leur courſe vers Socotra. Mais tous leurs efforts ne purent réſiſter aux vents, qui les jetterent après une infinité d'agitations, ſur la Côte d'Arabie. Ils y mouillerent le 4 de Juin. La Mouſſon de l'Hyver étoit arrivée. Il n'y avoit plus d'apparence qu'ils puſſent gagner Cambaye; &, la Côte, où ils ſe trouvoient, ne leur préſentoit aucun Port qui pût leur ſervir d'azile dans cette ſaiſon. Après avoir paſſé quatre jours à déliberer ſur leur ſituation, ſans ceſſe allarmés par des orages, dont rien ne les mettoit à couvert ſur leurs ancres, ils ſuivirent le conſeil de Griffon Maurice, leur Pilote, qui leur propoſa de tourner leurs voiles vers Achin. Ce Port ne pouvant être ſans quelques Guzarates, Bradshaw ſe promit d'y vendre ſes marchandiſes. On y arriva le 27 de Juillet, après une navigation moins dangereuſe que pénible. Bradshaw fut ſept jours entiers, ſans pouvoir obtenir audience du Roi, & cette faveur lui fut comme vendue pour un riche préſent. Les obſtacles vinrent des Hollandois, qui dans la vûe de s'attirer tout le commerce de l'Inde, n'épargnerent rien pour nuire aux Anglois. L'Auteur, avec l'indifférence ordinaire des Marchands pour tout ce qui n'a point de rapport à leurs intérêts, négligea de prendre des informations ſur les affaires du Pays, quoique l'occaſion s'en offrît ſi naturellement. Bradshaw, dit-il en peu de mots, parut à la Cour, eut quelques conférences avec les Marchands d'Achin, & fit enſuite ſon commerce avec les Guzarates, auſquels il donna des étoffes d'Angleterre & du plomb, pour du *Baſta* blanc & noir, qui eſt le drap de l'Iſle.

Les Anglois ſont jettés ſur la Côte d'Arabie.

Jalouſie des Hollandois.

Commerce d'Achin.

Après avoir paſſé quelque tems dans le Port d'Achin, les Anglois ſe rendirent à Priaman, où la facilité & les avantages qu'ils trouverent dans le Commerce, devinrent un heureux dédommagement pour toutes les peines qu'ils avoient eſſuyées. Ils firent leur cargaiſon de poivre; & la ſeule difficulté, qui prolongea un peu leurs affaires, fut une mutinerie de leurs Matelots, dont Bradshaw ne put arrêter l'inſolence que par des excès de ménagement. Le Pilote du Vaiſſeau, moins temperant qu'il n'étoit convenable à ſon âge & à ſon emploi, mourut d'une maladie qui fut attribuée à ſes excès. Auſſi-tôt que le Bâtiment fut chargé, Bradshaw fit partir *Biddulph* & *Smeth* pour Bantam, dans un Jonc Chinois, avec un reſte de marchandiſes de l'Europe, dont il n'avoit pû ſe défaire à Pria-

Commerce de Priaman.

man ni à Tekou. A leur retour, il leva l'ancre pour retourner en Angleterre. On étoit alors au mois de Février 1610; c'eſt-à-dire, que pendant plus de ſept mois que les Anglois paſſerent dans l'Iſle de Sumatra, l'Auteur de cette Relation, qui eſt Bradshaw même, ne fit pas la moindre remarque pour enrichir ſon Journal. ROWLES. 1610.

On n'a point d'autres lumieres ſur le retour & l'infortune du Vaiſſeau Anglois, que celles que l'on peut tirer de deux Lettres, l'une de Morlaix en France, l'autre d'Andierne, toutes deux publiées dans le Recueil de Purchaſs. Retour de l'Union en Europe.

La premiere, dattée du 21 de Février 1611, eſt de *Bernard Couper*, qui écrivoit à *Thomas Hude* ſon beau-frere, Marchand de Londres. Il lui marque que ſe trouvant alors à Morlaix, il avoit reçu, le même jour, d'un lieu nommé (*a*) *Odwen*, une Lettre de *Guillaume Badget*, Irlandois habitué dans ce lieu, par laquelle il apprenoit que « l'*Union*, Vaiſſeau de la Compagnie » d'Angleterre, avoit échoué ſur cette Côte; que les Habitans y ayant envoyé » deux Barques, l'avoient trouvé richement chargé de poivre & d'autres » marchandiſes des Indes; qu'il n'y reſtoit que quatre hommes en vie, dont » l'un étoit Indien, & qu'ils étoient ſi foibles qu'à peine pouvoient-ils parler: » que les deux Barques Françoiſes étoient parvenues à conduire le Bâtiment » dans la Rade d'Odwen; que les Habitans après avoir débarqué une partie » des marchandiſes, s'étoient chargés de faire tenir ſa Lettre aux Marchands » Anglois de Morlaix, pour les preſſer d'aller prendre poſſeſſion de ces ri- » cheſſes au nom de la Compagnie d'Angleterre. » Couper ajoûtoit que cette nouvelle ayant été confirmée par une Lettre du Bailli de Quimper, il s'étoit hâté, pour en rendre l'avis plus certain, de faire partir trois copies de celle de Badget, par autant de Barques, parce que le moindre délai devoit faire craindre que les Payſans de la Baſſe-Bretagne ne s'attribuaſſent le droit de s'emparer des marchandiſes; qu'il falloit néceſſairement s'adreſſer à la Cour de France, & que cette affaire lui paroiſſoit fort épineuſe; qu'il étoit réſolu de ſe rendre à Odwen, avec un autre Anglois nommé *Richard Roberts*, pour s'aſſurer de l'état du Vaiſſeau par leurs propres yeux, & rendre à la Compagnie tous les ſervices qui dépendroient d'eux; qu'on prétendoit que le Bâtiment étoit de quatre cens tonneaux & de trois ponts, qu'il appréhendoit beaucoup de le trouver déja tout-à-fait dépouillé; qu'il entreprenoit le voyage d'Odwen ſur les inſtances de Badget & du Bailli de Quimper, mais plus ardemment encore par la conſidération qu'il croyoit devoir à la Compagnie: qu'auſſi ſe flatoit-il qu'elle auroit égard aux frais dans leſquels il alloit s'engager, d'autant plus qu'il avoit déja fait avancer de l'argent, & mis en mouvement quelques amis pour récompenſer ceux qui avoient ſauvé le Vaiſſeau; & qui devoient veiller à la conſervation des marchandiſes: que malgré les ſages meſures qu'il avoit priſes, il ne laiſſoit pas de ſouhaiter qu'on envoyât quelqu'un de Londres, par la voye de Rouen, avec les fonds néceſſaires; parce que Morlaix n'étoit point une Ville où la communication de l'argent fût aiſée par des Lettres de Change: enfin que les noms des quatre perſonnes vivantes étoient *Edmond White*, *Thomas Duckmanton*, *Samuel Smith*, & l'Indien, que leur vie étoit encore fort mal aſſurée; qu'ils manquoient d'argent, & qu'ils n'avoient pas le pouvoir de diſpoſer de leurs propres marchandiſes.

Lumieres qu'on a ſur ſon infortune.

Détail tiré d'une Lettre de Couper.

(*a*) C'eſt Andierne.

ROWLES. 1610.

La ſeconde Lettre, dattée du mois de Mars 1611, eſt de *William Wotton*, qui s'étoit trouvé à Andierne, tandis que l'Union étoit dans cette Baye. Voici ſes propres termes. » Le 8 de Février, je partis de Bordeaux ſur le *Polo-Hend*, » & le 11, je perdis mon mât d'avant & mon gouvernail. La nuit du même » jour, je relâchai à *Oldiſſycarre*. Le 13, deux Barques Françoiſes ſauverent » l'*Union*, qui avoit échoué ſur des rocs. Le 14, je me rendis à bord de ce » Bâtiment, & j'en amenai au rivage *Samuel Smith*, *Thomas Duckmanton* » & M. *Edmond White*. Le 15, j'engageai *Guillaume Badget*, mon Marchand, » à donner avis de cette triſte nouvelle aux Anglois de Morlaix. La Lettre par- » tit le 18, & je payai deux écus pour le port. Un Indien, qui étoit avec les » trois Anglois ſur le Vaiſſeau, mourut le 18, & je le fis enterrer le même » jour. Le 21, M. White mourut auſſi, & je lui rendis le même office. Le 22, » MM. *Roberts* & *Couper* arriverent de Morlaix. Je partis le 2 de Mars, & » j'arrivai la nuit ſuivante à l'Iſle de Wigth, &c.

Détail d'une Lettre de Wotton.

Ces deux Lettres ſont ſuivies d'une explication, que Purchaſs ſe procura ſans doute par ſes propres ſoins. Après les dommages que le Vaiſſeau avoit eſſuyés en Bretagne, il y reſta deux cens tonneaux de poivre, une certaine quantité de benjouin, & quelques étoffes de ſoye de la Chine, que Bradshaw avoit achetées à *Tekou*, dans l'Iſle de Sumatra, d'un Bâtiment Chinois que la tempête y avoit jetté. En allant aux Indes, l'Union avoit touché à Saldanna, où il s'étoit arrêté pour conſtruire ſa Pinace. Il avoit perdu ſon Capitaine dans l'Iſle de Madagaſcar, & pluſieurs de ſes gens à Zanzibar. Il avoit fait ſa cargaiſon de poivre à Achin, à Priaman, à Paſſeman & à Tekou. A ſon retour, il avoit rencontré le Capitaine Henri Middleton, à qui il avoit remis pluſieurs caiſſes d'argent monnoyé. Il n'avoit alors que trente-ſix hommes en bonne ſanté. Enſuite, ayant manqué l'Iſle de Sainte Helene, la plus grande partie de ſon Equipage avoit été emportée par diverſes maladies, après avoir paſſé le Cap-Verd. Dix Anglois & quatre Guzarates, qui étoient à l'extrêmité, avoient demandé inſtamment d'être reçus ſur une Barque de Briſtol qu'ils avoient rencontrée, & ce changement leur avoit ſauvé la vie. On a vû à quel nombre le reſte étoit réduit en arrivant ſur la Côte de Bretagne. M. Simonſon, habile Conſtructeur de Vaiſſeaux, qui fut envoyé de Londres pour examiner l'Union & pour le radouber, s'il étoit poſſible, le déclara incapable de ſervir plus longtems. On n'en ſauva que l'artillerie, les marchandiſes & les meubles. De ſoixante-dix-ſept Anglois qui compoſoient l'Equipage à ſon départ de Londres, il n'en revint que neuf en Angleterre, & trois Guzarates; en y comprenant ceux qui étoient paſſés ſur la Barque de Briſtol, & qui étoient échappés à la mort.

Autres explications recueillies.

Triſtes reſtes de l'Union.

CHAPITRE IX.

Voyage du Capitaine David Middleton à Java & à Banda, en 1669.

David Middleton. 1609.

Raiſons de ce Voyage.

DANS les vûes qui avoient fait équiper l'*Aſcenſion* & l'*Union*, ſi l'on étoit fort éloigné de s'attendre à leur naufrage, on ne comptoit pas non plus de les revoir auſſi-tôt que les Bâtimens ordinaires de la Compagnie. Comme il étoit important de leur fournir des prétextes pour s'arrêter long-tems aux Indes, & pour chercher les moyens d'exécuter leur principale Commiſſion, la Compagnie, ſans même attendre le retour de *Keeling*, mit en mer l'*Expédition*, ſous la conduite du Capitaine David Middleton, & le chargea de marchandiſes qu'il devoit porter à Shatpey, avec ordre, s'il avoit épuiſé les ſiennes, de faire le commerce de ce ſupplément dans les Pays & ſes Ports qu'il n'auroit point encore viſités. L'Aſcenſion approchoit alors de ſa cataſtrophe; & l'Union, trop abbatu par la ſéparation de ſon Amiral, par la perte de ſon Capitaine, & par les diſgraces de ſa navigation, pour oſer former des entrepriſes incertaines, ſe hâtoit de finir ſes affaires dans une aveugle impatience de venir chercher le précipice qui l'attendoit en Europe. Mais la confiance de la Compagnie ne laiſſant pas d'être établie ſur des fondemens raiſonnables, elle fit partir Middleton le 24 d'Avril 1609.

Départ du Vaiſſeau l'Expédition.

Dès le 13 de Mai, il eut la vûe de *Forte ventura* & de *Lancerota*. Le 10 d'Août, il relâcha dans la Baye de Saldanna, où il ne s'arrêta que juſqu'au 18, pour renouveller ſes proviſions. Enfin, il arriva au Port de Bantam le 7 de Décembre, après voir manqué pendant la nuit l'Amiral Keeling, qui devoit avoir paſſé fort près de lui entre Madagaſcar & le Continent.

Il ſe hâte de quitter Bantam, pour exécuter ſa Commiſſion.

Dans l'étonnement de ne recevoir aucune nouvelle de l'Aſcenſion & de l'Union, il ne perdit point un moment pour débarquer le fer qu'il apportoit au Comptoir de Bantam; &, ſans ſe donner même le tems de conſtruire ſa Pinace, il réſolut d'aller chercher des informations plus heureuſes juſqu'aux Moluques. Ce ne fut néanmoins qu'après avoir uſé du pouvoir qu'il avoit reçu de la Compagnie, pour laiſſer M. Henſworth à la tête du Comptoir. Et comprenant que dans un nouvel office, parmi des Anglois qu'il ne connoiſſoit pas plus que les Javans, il avoit beſoin de quelques perſonnes de confiance, il lui donna, quoiqu'à regret, trois de ſes propres amis pour conſeil & pour cortege. Ce changement ne ſuppoſoit pas que la Compagnie fût mécontente de Spalding; mais comme il avoit fait un long ſéjour dans l'Inde, & qu'il en ſçavoit fort bien la Langue, Middleton ſe crut intereſſé, pour le ſuccès de ſa Commiſſion, à ſe l'aſſocier en qualité de Conſeiller & d'Interprête. Ainſi, dans ce partage, Henſworth, loin de regarder l'Emploi dont il étoit revêtu comme une préférence, s'affligea de ne pouvoir rendre, ſur le Vaiſſeau, les ſervices qu'on y attendoit de Spalding. D'ailleurs l'état du Comptoir n'étoit pas tranquille. Le Miniſtre de Bantam, ſans ceſſe excité par les Hollandois, avoit augmenté les droits d'entrée pour les marchandiſes Angloiſes. Hen-

Il prend Spalding pour Interprête.

DAVID MIDDLETON. 1609.

worth fut chargé par Middleton de déclarer à la Cour, qu'il ne ſe ſoumettroit pas volontairement à cette injuſtice; & que le Roi pouvoit uſer de ſon autorité pour contraindre les Anglois; mais qu'il ne devoit jamais compter ſur leur conſentement.

Middleton remit à la voile, le 18 de Décembre, dans le deſſein de ſe rendre droit aux Moluques. Le vent lui fut ſi favorable juſqu'au 27, que le même jour il paſſa les Détroits de *Deſolam*. Mais il fut enſuite arrêté, pendant dix jours entiers, par un calme d'autant plus inſupportable qu'étant ſous la Ligne il y eſſuya des ardeurs exceſſives; ſans compter que doutant de la Mouſſon d'Oueſt, il ſe voyoit menacé, ſi elle lui manquoit, de ne pouvoir continuer ſa navigation. Cependant il fut aſſez heureux pour arriver le 8 de Janvier devant la Ville de *Button*. Après l'accueil favorable que les Anglois avoient reçu tant de fois dans cette Iſle, il ne balança point à faire demander des nouvelles du Roi & de la Famille Royale. On lui apprit que ce Prince étoit engagé dans une furieuſe guerre avec ſes Voiſins, & qu'ayant raſſemblé toutes ſes forces, il avoit laiſſé peu d'Habitans dans ſa Capitale. Loin d'y jetter l'ancre, la crainte de s'expoſer à des propoſitions de ſecours qu'il auroit été difficile de refuſer, fit faire tant de diligence aux Anglois, qu'ils paſſerent les Détroits avant la fin du jour. Cependant ils ne purent éviter, le lendemain, la rencontre du Roi de Button avec toute ſon armée. Ce Prince ayant apperçu le Vaiſſeau, détacha un petit Pare pour s'informer de quelle Nation il étoit. Middleton ne cacha point qu'il étoit Anglois; mais parlant de ſes affaires avec la chaleur d'un homme fort empreſſé, il demanda ſeulement s'il y avoit de l'eau dans quelque lieu voiſin. On lui montra un endroit de la Côte où elle étoit en abondance. Il fut ſurpris, en s'en approchant, de ſe voir ſuivi de toute la flotte Indienne. A peine eut-il jetté l'ancre, qu'un nouveau Pare vint lui faire un compliment de la part du Roi, & le prier d'envoyer quelqu'un à ce Prince, pour l'entretenir des affaires de l'Europe. Spalding, qui ſe rendit auſſi-tôt ſur la Caricole Royale, revint une heure après. Le Roi faiſoit prier Middleton de ne pas précipiter ſon départ, & promettoit de le venir voir à bord le jour ſuivant.

Il arrive à Button, qu'il trouve en guerre.

Les Anglois rencontrent la Flotte du Roi de Button.

Il y vint effectivement, & les Anglois le reçurent avec un grand feſtin, lui & tous les Nobles de ſon cortege. Enſuite lui ayant fait un préſent aſſez conſidérable, ils paroiſſoient ſe diſpoſer à lever l'ancre, lorſque le Roi ſe mit à pleurer avec d'autres marques d'une vive affliction. Middleton lui demanda la cauſe de ſon chagrin. Il répondit que les Anglois l'accuſeroient ſans doute de mauvaiſe foi, en voyant qu'il n'avoit point de marchandiſes à leur offrir; qu'il y avoit quatre mois que ſa maiſon, où il avoit ramaſſé une grande quantité de noix & de fleurs de muſcade, de girofle, de bois de ſandal, & d'étoffes du Pays, avoit été détruite juſqu'aux fondemens par un incendie, qu'il y avoit perdu, avec tant de richeſſes, une grande partie de ſes femmes; mais que toutes ces pertes le touchoient moins que de ne pouvoir exécuter la parole qu'il avoit donnée aux Anglois de tenir des marchandiſes prêtes pour leur arrivée, ſur-tout lorſqu'il faiſoit réflexion qu'ils avoient équippé un Vaiſſeau à grands frais & traverſé les Mers dans cette eſperance; qu'il étoit actuellement occupé d'une grande guerre, avec toutes ſes forces, ce qui ne lui permettoit pas d'employer ſes Sujets à ramaſſer de nouvelles

Viſite qu'ils reçoivent de ce Prince, & ſon entretien avec Middleton.

proviſions;

proviſions; que ſi le Vaiſſeau Anglois n'étoit point arrivé la veille, il auroit livré bataille le même jour à ſon Ennemi; enfin qu'il juroit par la tête de Mahomet qu'il n'avoit pas dépendu de lui d'exécuter plus fidélement ſes promeſſes. Après toutes ces excuſes, il fit voir à Middleton de quel côté la principale Ville de ſon Ennemi étoit ſituée, & ſuppoſant que ſon Vaiſſeau n'en paſſeroit pas fort loin, il le conjura d'y lâcher en paſſant quelques bordées de ſon artillerie. Middleton lui répondit que les Anglois étoient Etrangers dans l'Inde, & que ne connoiſſant pas même ſes Ennemis, ils ne pouvoient les attaquer ſans ſe rendre coupables d'une injuſtice; mais que ſi quelqu'un entreprenoit de nuire à ſes Sujets tandis que le Vaiſſeau étoit ſur ſes Côtes, les Anglois employeroient toutes leurs forces pour la défenſe d'une Nation dont ils connoiſſoient la juſtice & la bonté. Cette réponſe parut ſatisfaire le Roi. Il retourna ſur ſa Flotte, qui étoit compoſée d'environ quatre-vingt Caricolles, avec une infinité de Pares. Au même inſtant, les Anglois leverent l'ancre.

David Middleton. 1609.

Priere qu'il fait aux Anglois.

Leur réponſe.

Le 24 Janvier 1610, ils arriverent à l'Iſle de *Bangaie*, d'où la crainte de quelque Ennemi avoit chaſſé le Roi & la plûpart de ſes Sujets. Middleton ne put ſe procurer des informations certaines ſur cet événement. Cependant le Directeur d'un Vaiſſeau Hollandois, qui ſe trouvoit dans le Port, lui dit qu'autant qu'il en avoit pû juger par diverſes circonſtances, l'Ennemi de cette Iſle étoit le Roi de *Macaſſar*, & que la raiſon qui avoit fait fuir le Roi de Bangaie, qui étoit Gentil, étoit la crainte d'être forcé à recevoir le Mahométiſme. Middleton ſe perſuada au contraire que c'étoient les Hollandois mêmes qui avoient rendu l'Iſle déſerte par leurs menaces, & par l'entrepriſe d'y bâtir un Fort. A la vérité ils avoient abandonné ce deſſein, lorſqu'après la fuite des Inſulaires il n'étoit reſté preſque perſonne à ſoumettre. Mais quoiqu'ils n'euſſent point alors de Vaiſſeaux dans le Port, & que le Comptoir ne fût compoſé que de quatre Marchands, ce ſeul Directeur avoit pris un tel aſcendant, qu'aucun Indien n'auroit eu la hardieſſe de lui déplaire. Il avoit deux maiſons remplies de femmes, qu'il avoit choiſies entre les plus jolies de l'iſle, & un grand nombre d'Eſclaves des deux ſexes. Son caractere d'ailleurs étoit d'aimer toutes ſortes d'amuſemens; &, pendant quelques jours que les Anglois paſſerent dans l'Iſle à ſe rafraîchir, ils lui trouverent l'humeur fort agréable. Il paſſoit les jours entiers à ſe réjouir au milieu de ſes femmes. La danſe & le chant étoient ſes paſſions favorites après celles de la bonne-chere & de l'amour. Comme il étoit fort bel homme, il prenoit plaiſir à ſe tenir preſque nud, ſuivant l'uſage du Pays. Sa puiſſance étoit ſi bien établie, qu'il s'étoit rendu comme indépendant des Hollandois mêmes. Le lieu de ſa demeure étoit aſſez voiſin d'Amboyne: mais ſi le Gouverneur Hollandois de cette Ville avoit beſoin de lui parler, il falloit qu'il lui envoyât deux Facteurs en ôtage juſqu'à ſon retour. Cette exceſſive autorité venoit particuliérement de la confiance que le Roi de Ternate avoit eue pour lui. Ce Prince l'avoit chargé de lever les Tributs en ſon nom dans toutes les Iſles de ſa dépendance, & ſouvent le petit Monarque Hollandois ne lui remettoit que ce qu'il jugeoit à propos.

1610.

Ils arrivent dans l'Iſle de Bangaie.

Raiſon qui en avoit fait fuir le Roi.

Autorité & caractere ſingulier d'un Directeur Hollandois.

Les Anglois trouverent dans l'Iſle de Bangaie des rafraîchiſſemens délicieux. Ils étoient en état de les goûter. Les maladies avoient tellement ref-

DAVID MIDDDETON. 1610.

pecté leur Vaiſſeau, qu'après une ſi longue navigation, ils ſe portoient mieux qu'à leur départ d'Angleterre. Ils remirent à la voile le 9 de Janvier. Le vent étoit aſſez favorable; mais toute la nuit ils furent emportés au Sud par des courans ſi impétueux, qu'ils perdirent quinze lieues ſans avoir pû ſe reconnoître. Ce contre-tems obligea le Capitaine d'abandonner ſon deſſein, pour les Moluques, & de porter vers les Iſles de Banda, qu'il découvrit le 5 de Février. On redoubla les efforts pour y aborder avant la nuit. Mais en approchant du rivage, Middleton ſe fit précéder par ſon Eſquif, pour recevoir des informations de quelques Habitans attachés aux Anglois. Ils lui firent répondre que les Hollandois ne laiſſoient entrer aucun Vaiſſeau étranger dans la Rade; que s'il s'expoſoit à tomber entre leurs mains, ils prendroient ſur ſon Vaiſſeau tout ce qui conviendroit à leurs beſoins, & ſe feroient eux-mêmes les arbitres du prix : que lorſqu'il arrivoit quelques Joncs avec des marchandiſes propres à ces Iſles, ils les arrêtoient, ſans leur permettre de parler aux Habitans, & les conduiſoient derriere le Château, ſous leur propre artillerie; de ſorte qu'il n'en ſortoit pas un Matelot ſur lequel on ne tirât preſqu'à coup ſûr, & qu'il y avoit alors quinze grands Joncs, qui étoient retenus dans cet eſclavage.

Les Anglois ſont trompés par les courans.

Tyrannie des Hollandois à Banda.

Un ſi triſte récit, joint au chagrin de n'apprendre aucune nouvelle de l'*Aſcenſion* & de l'*Union*, fit regretter à Middleton d'avoir pénétré ſi loin dans ces Mers. On n'avoit pas manqué de l'informer à Bantam de tous les outrages que Keeling avoit eſſuyés à Banda; mais il s'étoit flatté que s'il y trouvoit Sharpey & Rowles, leurs trois Vaiſſeaux réunis ſeroient en état de ſe faire reſpecter. Cependant il n'en prit pas moins la réſolution de ſe préſenter dans la Rade, en bonne poſture. Le Gouverneur du Château jugeant à cette hardieſſe que c'étoit quelque Bâtiment Hollandois, envoya au-devant de lui une Pinace de trente tonneaux. Mais auſſi-tôt qu'elle l'eut reconnu pour un Anglois, elle s'arrêta vis-à-vis de lui, & retournant ſur ſes traces, elle ne lui laiſſa pas même le moyen d'entrer dans la moindre explication.

Sage conduite de Middleton.

Après avoir paſſé le reſte du jour à l'ancre, il s'avança vis-à-vis de Lantor. Son intention étoit de feindre qu'il ignoroit la conduite & les diſpoſitions des Hollandois. Il ſalua la Ville de toute ſon artilerie; & ſans marquer aucune défiance, il alla mouiller ſi proche de leurs Vaiſſeaux, qu'il étoit à la portée du canon. Il lui vint auſſi-tôt une Barque du Gouverneur, qui lui propoſa d'entrer dans le Port, & de deſcendre enſuite au rivage, pour y montrer ſa Commiſſion. Middleton répondit qu'il ne faiſoit qu'arriver dans cette Mer, & qu'en ſe préſentant aux Iſles de Banda, il avoit cru ſe trouver dans un Pays libre; mais que ne dépendant en effet de perſonne, il ne vouloit montrer ſa Commiſſion & s'ouvrir ſur ſes affaires, ni au Gouverneur, ni à perſonne au monde. On lui demanda ſi ſon Vaiſſeau étoit en marchandiſe ou en guerre. Sa réponſe fut qu'il payeroit fidélement tout ce qu'il prendroit. A quelques menaces qu'on oſa lui faire, il répondit encore que rien ne l'empêcheroit de demeurer ſur ſes ancres, & que ſi l'on entreprenoit de s'y oppoſer, il prendroit le parti de ſe défendre. Les Hollandois le quitterent avec de vives marques d'indignation & de colere.

Sa réponſe aux Députés du Gouverneur.

Les Inſulaires reçoivent bien le Vaiſſeau Anglois.

A peine furent-ils partis qu'il vint à bord une multitude d'Inſulaires, qui félicitérent les Anglois de leur arrivée. Middleton apprit d'eux l'état des af-

faites du Pays. Les Habitans auroient ſouhaité d'entrer en commerce avec lui, s'ils n'euſſent été retenus par la crainte des Hollandois, avec leſquels ils vivoient alors tranquillement. Mais ceux de Puloway & de Pulorin étoient moins d'accord avec le Gouverneur. Middleton croyant pouvoir tirer quelque avantage de cette méſintelligence, chargea Spalding d'entretenir en particulier un Inſulaire de Puloway, qui ſe trouvoit à bord avec les autres, & de lui offrir une récompenſe, s'il vouloit aſſurer les Habitans de ſon Iſle que les Anglois payeroient les épices en marchandiſes ou en argent, qu'ils prendroient ſur eux le ſoin de les tranſporter dans leur Bâtiment, & que n'ayant pas beaucoup de meſures à garder avec les Hollandois, ils trouveroient le moyen d'achever leur cargaiſon. En effet, ne reconnoiſſant point d'autres droits que ceux du commerce, Middleton étoit réſolu de les exercer ſans ménagement.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Le matin du jour ſuivant, il vit arriver deux Barques; l'une venoit du Château, & l'autre de la part du Vice-Amiral, avec des ordres abſolus pour le Capitaine Anglois, d'entrer dans le Port. Middleton retint les Hollandois à dîner. Après les avoir traités civilement, il leur déclara qu'il ne changeroit point de poſte, & qu'il étoit réſolu d'en courir tous les riſques; que les deux Nations étant amies en Europe, il ne pouvoit craindre raiſonnablement que les Hollandois vouluſſent commencer la guerre aux Indes, & que s'ils avoient réellement cette vûe, ce n'étoit pas un particulier tel que lui qui devoit ſe conduire dans cette ſuppoſition. Malgré ces diſcours, l'Officier qui commandoit la Barque du Gouverneur, lui dit ouvertement qu'il ne devoit pas s'arrêter dans le lieu où il avoit jetté l'ancre, & que s'il continuoit d'y demeurer, on étoit réſolu de l'en chaſſer par force. » J'y demeu-
» rerai, repliqua Middleton, auſſi long-tems que le lieu me paroîtra com-
» mode, parce que je n'ai pas d'autre régle à ſuivre que ma commodité;
» & lorſque je commencerai à me trouver mal ici, j'irai me placer dans le
» meilleur endroit du Port. « Les Hollandois répondirent que le Pays leur appartenoit. » Eh bien! leur dit Middleton, j'en ſuis donc ici plus en ſûre-
» té, car je ſuis dans le Pays des amis du mien. » Ils le quitterent fort mécontens.

Diſputes fort vives des Hollandois avec Middleton.

Avant la fin du jour, il débarqua quelques piéces d'artillerie pour les faire conduire ſur le penchant d'une colline, derriere le Vaiſſeau; & ſe propoſant d'y faire quelques retranchemens, il comptoit d'être en état de ſe défendre avec ce double ſoûtien. Mais comme il avoit donné ordre en même tems de ſonder la Rade autour de lui, il y trouva tant de rocs, & le fond ſi dangereux, que cette découverte le fit changer de penſée. Il fit rentrer à bord deux piéces de canon, qui étoient déja ſur le rivage; &, le lendemain, il envoya Spalding, dans l'Eſquif, au Gouverneur du Château, avec une Lettre, à laquelle il lui défendit de rien ajoûter de bouche. Elle a paru digne d'être conſervée:

Préparatifs des Anglois pour ſe défendre.

» SI vous conſiderez avec un peu de réflexion que vous avez ici beaucoup
» d'Ennemis & peu d'amis, que je ſuis Chrétien, & que vous avez be-
» ſoin de quantité de choſes que j'ai ſur mon Vaiſſeau, vous ne rejetterez pas
» l'offre que je vous fais de vous accommoder de ce qui vous eſt néceſſaire.

Middleton écrit au Gouverneur.

DAVID MIDDLETON. 1610.

» Nos Princes étant amis en Europe, je ſerois fâché que leurs Sujets euſſent » ici quelque différend. A l'égard de l'ordre que vous m'avez envoyé d'aller » jetter l'ancre ſous le canon de votre Château, je crois avoir ici le privilége » que nos Princes accordent mutuellement à leurs Sujets, d'aller & de ve- » nir ſans obſtacle dans les lieux où ils s'attribuent quelque pouvoir, & de s'ar- » rêter dans les Rades, quand il ne leur plaît pas d'entrer dans les Ports. Par » rapport à ma Commiſſion, que vous ſouhaitez de voir, je ſuis homme » d'une naiſſance qui ne doit rien à la vôtre; & quand vous voudrez me trai- » ter avec égalité, je ne refuſerai pas de vous montrer ma Commiſſion. Con- » venons ſeulement de nous trouver, ou ſur l'eau, chacun dans une Barque » également armée, ou dans tout autre lieu qui ne m'éloigne pas plus de mes » forces que vous ne le ſerez des vôtres. Mais pourquoi tant d'embarras dans » nos préliminaires? S'il eſt vrai, comme on me l'a dit, que vous ayiez un Trai- » té de commerce avec les Habitans de *Lantor*, ſuppoſez que je ſuis du nom- » bre, & traitez-moi comme un Indien pour mon argent; je vous en aurai » de l'obligation, car il me ſera toujours plus agréable de commercer avec » vous qu'avec eux. D'ailleurs, comme vous êtes en guerre avec les Iſles de » Puloway & de Pulorin, vous comprenez bien que j'en puis tirer des épices, » ſans que vous ayez aucun moyen de vous y oppoſer. Je vous demande réponſe » ſur tous ces articles, & je l'attens par les mains du Porteur de ma Lettre. En » attendant rien ne m'empêche d'être avec amitié, votre très-humble, &c. » *Signé* Middleton, ſur mon Vaiſſeau, le 7 Février 1610.

On refuſe de répondre à ſa Lettre; mais on fait des menaces terribles.

Spalding & ſon cortége furent reçus civilement au Château, & conduits au Gouverneur, qui étoit alors à déliberer avec ſon Conſeil. La Lettre de Middleton fut ouverte & lûe dans l'Aſſemblée. On refuſa d'y répondre par écrit; mais le Gouverneur ne fit pas difficulté d'apprendre à Spalding quelles étoient les réſolutions du Conſeil. Les Hollandois avoient dans le Port trois grands Bâtimens, chacun de mille tonneaux, & trois Pinaces, chacune de trente. Un des trois Vaiſſeaux, nommé *le grand Soleil*, étant déſormais hors d'état de ſervir, ils devoient le faire approcher du Vaiſſeau Anglois juſqu'à l'abordage, y mettre le feu dans cette ſituation, & le faire ſauter avec trente barils de poudre qu'ils y avoient déja portés. Dans cette vûe, ils avoient nommé les gens qui devoient le conduire hors du Port, & préparé les chaînes qu'ils devoient employer en abordant les Anglois. Pluſieurs Barques étoient prêtes à le ſuivre, pour recevoir ceux qui devoient le conduire, auſſitôt qu'ils l'auroient bien embraſé & qu'ils verroient le feu prêt à gagner la poudre. Pendant cette exécution, les deux autres Bâtimens devoient s'approcher des Anglois à la portée du mouſquet, pour les battre de leur artillerie; & pluſieurs grandes Barques avoient ordre de voltiger à l'entour, en les harcelant encore avec les fléches & les balles.

Middleton ſe laiſſe effrayer & deſcend à terre.

Quoiqu'il y eût peut-être plus d'affectation que de réalité dans ce récit, on ne manqua point de le confirmer par divers mouvemens qui pouvoient lui donner de la vraiſemblance. Spalding voyant les préparatifs qui ſe faiſoient ſur le grand Soleil, ſe hâta de porter toutes ces nouvelles à bord. Middleton en fut ſérieuſement allarmé. Il crut devoir renoncer à ſa fierté, & deſcendre promptement au rivage, pour s'expliquer avec le Gouverneur, avant que les hoſtilités fuſſent commencées. Il prit ſa Commiſſion; & s'é-

tant mis dans ſa Chaloupe, avec le Pavillon d'Angleterre, il fit avertir le Gouverneur, en touchant à terre, qu'il lui demandoit quelques momens d'entretien. Au même moment, il fut ſurpris de le voir ſortir du Château, & venir à ſa rencontre avec ſes principaux Officiers. Trois cens Soldats qui formoient la garniſon, ſe rangerent en haye juſqu'à la mer. Le canon du Château ſe fit entendre, & la Garniſon fit trois décharges de ſa mouſqueterie. Ce fut avec cette pompe que Middleton fut conduit à la maiſon du Gouverneur, qui lui avoit fait prendre la droite en marchant, & qui lui avoit rendu tous les honneurs. Ils s'aſſirent tous deux dans la chambre du Conſeil, ſur deux fauteuils, qui ſembloient avoir été préparés, car tout le reſte de l'Aſſemblée fut placé ſur des bancs. Le Gouverneur abuſa de la facilité qu'il avoit à parler, pour faire quantité de complimens aux Anglois ſur leur arrivée, mais ſans toucher au ſujet de leur querelle. Middleton impatient l'interrompit; &, tirant ſa Commiſſion, il lui dit que n'ayant pû lui perſuader qu'il n'étoit point un Pyrate, il avoit pris le parti de lui en apporter des preuves. Alors il montra le papier qui contenoit ſes pouvoirs; il en lut rapidement la premiere ligne, & comme s'il n'eût pû douter qu'on ne fût ſatisfait de cet exorde, il remit le papier dans ſa poche.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Accueil qu'il reçoit.

Toute l'Aſſemblée ſe récria auſſi-tôt, & demanda la lecture entiere de la Commiſſion. Middleton répondit d'un air ferme, qu'il n'y conſentiroit pas, tant qu'il lui reſteroit un ſouffle de vie : qu'il lui ſuffiſoit d'avoir lû ſon nom & fait voir le Sceau d'Angleterre. Enſuite il ſe leva comme s'il n'eût plus penſé qu'à retourner au Vaiſſeau; mais on le pria de demeurer quelques momens. On entra dans quelques diſcours, les uns fort civils, d'autres moins meſurés. A la fin les Hollandois s'adoucirent, & firent apporter des rafraîchiſſemens. On but à la proſpérité des deux Nations; après quoi le Gouverneur fit voir aux Anglois ſes logemens & les fortifications du Château. Tout y étoit en fort bon ordre, & bien fourni d'armes & de munitions.

On s'accorde en apparence.

Middleton n'ignorant pas que l'argent & les promeſſes, applaniſſent les plus grandes difficultés, prit adroitement l'occaſion d'offrir mille livres ſterling pour obtenir la liberté de faire ſa cargaiſon, & promit une chaîne d'or, qu'il portoit autour du col, à celui qui lui procureroit cette faveur. Il ajoûta qu'il payeroit les épices au-deſſus du prix ordinaire. Après avoir jetté ce fondement, il dit au Gouverneur que les Hollandois devant être enfin perſuadés que ſon Bâtiment n'étoit point un Vaiſſeau de guerre, il ne feroit plus difficulté d'entrer dans le Port. On lui répondit qu'on étoit prêt à lui rendre toutes ſortes de ſervices. Comme la nuit approchoit, il prit congé de l'Aſſemblée. Tandis qu'il rentroit dans ſa Chaloupe, on fit une décharge de toute l'artillerie du Château, & les Vaiſſeaux qui étoient dans le Port le ſaluerent auſſi à ſon paſſage.

Middleton promet d'entrer dans le Port.

Le lendemain qui étoit le 8 de Février, il conduiſit ſon Vaiſſeau entre le Château & les Bâtimens Hollandois. Il les ſalua de pluſieurs décharges, auſquelles on répondit avec uſure. Auſſi-tôt qu'il eut mouillé l'ancre, le Gouverneur & ſes principaux Officiers lui rendirent leur viſite à bord. Ils y accepterent un dîner, qui fut accompagné de tous les témoignages poſſibles de confiance & de joie. On parla enſuite de cargaiſon; mais ni les raiſons, ni les offres, ne purent faire obtenir aux Anglois la permiſſion d'acheter une

Il y entre.

DAVID MIDDLETON. 1610.

ſeule livre d'épices. La réponſe du Gouverneur fut toujours qu'il n'accordetoit pas cette permiſſion pour racheter ſa vie. Middleton perdant l'eſpérance de ſe la procurer ouvertement, réſolut de commencer par faire ſa proviſion d'eau, & de tenter enſuite la fortune. Mais on ne lui permit pas même d'envoyer ſes tonneaux au rivage, ſans qu'ils fuſſent accompagnés d'un Hollandois, pour obſerver ſi les gens du Vaiſſeau ne parloient point aux Habitans. Lorſque les tonneaux furent remplis, Spalding reçut ordre d'aller dire au Gouverneur que Middleton étoit réſolu de partir. Les Hollandois parurent fort ſurpris; &, le vent étant Oueſt, ils ne purent s'imaginer quelle route les Anglois alloient prendre. Cependant, étant en effet ſortis du Port, ils furent ſuivis par deux Barques Hollandoiſes, dont l'une s'approcha d'eux, & leur déclara de la part du Gouverneur, qu'il leur défendoit d'aller dans aucune des Iſles. Middleton répondit qu'il ne connoiſſoit point de droit au Gouverneur pour lui envoyer des ordres, & que loin de les recevoir, il alloit ſe rendre auſſi vîte qu'il lui ſeroit poſſible à *Puloway*, d'où il conſentoit que les Hollandois vinſſent le chaſſer s'ils croyoient le pouvoir. La Barque ne fut pas plutôt rentrée dans le Port avec cette réponſe, qu'il en ſortit une Frégate, à voiles déployées. Middleton, réſolu de combattre, aſſembla tous ſes gens pour leur inſpirer la même réſolution. Il leur dit que s'ils vouloient le ſeconder avec un peu de courage, il ſe propoſoit de viſiter toutes les Iſles en dépit des Hollandois. Et joignant les libéralités aux exhortations, il leur promit, non-ſeulement de leur donner tout ce qui étoit à lui ſur le Vaiſſeau, mais d'aſſurer pour toute leur vie une ſubſiſtance honnête à ceux qui auroient le malheur d'être eſtropiés.

Il en ſort mécontent.

Les Hollandois le pourſuivent.

L'ardeur du Capitaine en répandit une ſi vive dans l'Equipage, que tout le monde jura de hazarder ſa vie pour l'intérêt de la Compagnie des Indes, & l'honneur de la Nation. Mais la Frégate voyant qu'on ſe préparoit à la bien recevoir, prit le parti de rentrer dans le Port. Tandis que les Anglois luttoient avec aſſez de difficulté contre le vent, l'Amiral, le Vice-Amiral & le Lieutenant du Château s'agiterent beaucoup ſur les Bâtimens qui étoient dans le Port, ſans que Middleton pût ſçavoir quelles étoient leurs intentions. Lorſque le Vaiſſeau eut gagné le vent, & qu'il ſe trouva ſecondé par le courant qui alloit à l'Eſt-Nord-Eſt, il avança de ſi bonne grace, qu'étant bien-tôt proche de Puloway, Spalding fut envoyé dans la Chaloupe, avec cinq hommes, pour aſſurer les Habitans que les Anglois étoient partis du Château en querelle avec le Gouverneur, & qu'ils venoient leur offrir d'acheter leurs épices, argent comptant, s'ils n'aimoient mieux des marchandiſes en échange. Il leur promit auſſi que le Capitaine deſcendroit lui-même dans leur Iſle, auſſi-tôt qu'il auroit trouvé quelque endroit ſûr pour jetter l'ancre. Pendant l'abſence de Spalding, il arriva deux Barques de Lantor, qui demanderent aux Anglois pourquoi ils avoient abandonné leur Côte. On leur répondit que la force du courant avoit emporté le Vaiſſeau, & qu'on n'avoit pas eu deſſein d'ailleurs d'aller plus loin qu'à Puloway, où l'on avoit déja député un Facteur, pour diſpoſer cette Iſle au commerce; que ſi les Habitans de Lantor vouloient vendre leurs épices aux Anglois, plutôt qu'aux Hollandois qui n'étoient venus que pour s'emparer de leur Pays, on prendroit tout ce que cette Ville avoit actuellement dans ſes Magaſins, & l'on

Sa fermeté les oblige de ſe retirer.

Il ſe rend à Puloway.

Regrets des Habitans de Lantor.

Digitized by Google

n'épargneroit rien pour la rendre contente du marché. Les Indiens des deux Barques partirent fort ſatisfaits de cette promeſſe.

David Middleton. 1610.

Spalding avoit été reçu dans l'Iſle de Puloway avec de grands témoignages de joie. Mais quoique tous les Habitans ſe fuſſent aſſemblés pour le combler de careſſes, ils n'avoient pas voulu convenir du prix des épices avant que le Capitaine Middleton fût arrivé. Cependant ils avoient offert d'en livrer à compte une certaine quantité. Middleton, ſur cet avis, donna ordre à Spalding de lui chercher, s'il étoit poſſible, un Pilote Indien, qui fût capable de ſituer ſon Vaiſſeau dans un lieu ſûr & commode. Spalding en parla aux Habitans. Il s'en trouva deux qui furent loués à frais communs; c'eſt-à-dire, que les Inſulaires donnerent à l'un vingt pieces de huit, & Middleton la même ſomme à l'autre. S'étant rendus à bord la même nuit, ils tournerent la proue vers Seran & conduiſirent le Vaiſſeau dans un lieu nommé *Gelogula*, où la Rade eſt aſſez bonne, à trente lieues de Banda. Les Anglois ſe hâterent d'y prendre une maiſon. Ils commencerent par fréter leur Pinace; ce qu'ils n'avoient point encore eu le tems de faire. Mais la ſaiſon étoit ſi avancée & les Mouſſons ſi proches de leur fin que tous les momens demandoient d'être employés. La Pinace fut achevée en deux jours, & nommée le *Hopewell*. Elle fut envoyée le 27 de Mars à Puloway, où elle n'arriva que le 31.

Les Anglois ſe rendent dans l'Iſle de Seran.

Il reſtoit à régler le prix des épices. Les Habitans demanderent quantité de droits & de gratifications. Enfin, l'on convint que les épices ſeroient payées au même prix qu'elles l'avoient été par le Capitaine Keeling, & que les Chefs recevroient quelques préſens. Il fallut même accorder en ſecret d'autres libéralités, car les Indiens ne ceſſent pas de demander; &, dans les circonſtances que j'ai repréſentées, il étoit important de ne pas les chagriner par des refus. Auſſi-tôt que le prix fut réglé, ils s'empreſſerent de charger le *Hopewell*, qui revint à Gelogula avec d'excellentes marchandiſes. Mais comme il n'étoit que de dix tonneaux, & que la répétition des voyages entraînoit des longueurs, Middleton fut forcé de louer à Puloway un grand Pare, qui fut chargé de noix muſcades, & qui arriva heureuſement à Gelogula. On entreprit de le rendre beaucoup plus haut; &, dans l'eſpace de peu de jours, il ſe trouva capable de porter vingt-cinq tonneaux. Douze des plus habiles Matelots furent nommés pour le conduire. Enfin rien ne manquoit aux eſpérances qu'on s'en étoit formées. Mais après avoir fait un voyage, il diſparut, ſans qu'on ait jamais eu la moindre information de ſon ſort. Le Hopewell, qui continua de faire pluſieurs fois le même voyage, n'ayant pû s'en procurer aucune nouvelle, on conclut qu'il avoit péri dans une tempête qui s'étoit fait ſentir juſqu'à Seran, & dont le Hopewell même ne s'étoit ſauvé qu'avec peine. Middleton reſſentit un chagrin extrême de voir la ſaiſon prête à finir, ſans aucune apparence que ſa cargaiſon pût être achevée. Il n'oſoit aborder à Puloway avec le Vaiſſeau, parce qu'il y avoit peu de ſûreté ſur la Côte. Ainſi ſe voyant rejetté à plus de ſix mois, il tourna ſes ſoins à chercher d'autres Bâtimens. Ayant appris qu'il y avoit à Lantor un vieux Jonc, qui n'étoit pas fort éloigné des Vaiſſeaux Hollandois, il trouva le moyen de l'acheter ſecrettement, & l'habileté de ſes Matelots le mit en état d'être de quelque ſecours.

Ils commencent leur cargaiſon à Puloway.

Ils font une perte qui les afflige beaucoup.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Mais la perte des douze hommes, qui avoient diſparu dans la tempête, cauſoit beaucoup plus de peine aux Anglois. La plus grande partie de l'Equipage étant affligée par des maux de jambe, qu'on attribuoit au mauvais air de la Rade, il ne reſtoit preſque perſonne pour faire les voyages de Puloway dans le Hopewell; ou, du moins, ceux qui l'entreprenoient après s'être imparfaitement rétablis, ne manquoient point, à leur retour, de retomber dans des maladies beaucoup plus dangereuſes. Il s'en trouvoit pluſieurs qui avoient eu juſqu'à trois ou quatre rechûtes. Au milieu de tant d'embarras, Middleton ſe voyoit preſque ſans reſſource. L'Iſle d'ailleurs étoit ouverte aux attaques des Hollandois, qui ne pouvoient avoir perdu le deſſein de faire périr ſon Vaiſſeau. Il n'ignoroit pas qu'ils avoient déja gagné par de grandes promeſſes une partie des Habitans, & qu'ils avoient pouſſé la haine juſqu'à offrir une ſomme conſidérable à quelques Brigands, pour ſe défaire de lui par le poiſon ou par d'autres voyes. A la vérité, il avoit entre les Inſulaires, des amis fidéles, qui l'avertiſſoient de ces perfides deſſeins, & qui l'exhortoient ſans ceſſe à la défiance. L'Iſle avoit aſſez d'Habitans, dans une fort petite étendue, pour être capable de réſiſtance, ſi les Indiens euſſent voulu réunir leurs forces. Les Anglois leur propoſerent de ſe fortifier par quelques ouvrages dont ils leur tracerent le plan. Ils leur offrirent même d'y travailler avec eux; mais leurs conſeils firent peu d'impreſſion ſur un peuple également lâche & pareſſeux.

Embarras extrême des Anglois.

Ils ſont expoſés à divers perfidies.

Cependant un Chef fort âgé, qui s'étoit attaché aux Anglois par inclination, ſe chargea de parcourir toutes les Iſles & de raſſembler les plus braves ſur leurs Caricoles. Il avoit une famille nombreuſe, dont il confia le ſoin à Middleton dans ſon abſence. Entre pluſieurs filles, il s'en trouvoit une aſſez jolie, qui inſpira des deſirs déreglés à quelques Matelots. Le plus emporté fit naître aux autres le deſſein de la tirer à l'écart, pour abuſer de ſa foibleſſe. Cette infâme entrepriſe n'auroit pû manquer de réuſſir, ſans la rencontre imprévue de Spalding, qui ſe promenant alors dans le même lieu, ſauva la jeune Indienne, & reconnut les trois coupables, malgré la promptitude avec laquelle ils prirent la fuite. Il ne balança point à déclarer leur nom; & tout l'Equipage, qui ſentoit de quelle importance il étoit de ſe concilier les Inſulaires, marqua la même ardeur à demander que le crime fût puni. Middleton réſolut de faire un exemple. Les trois Matelots furent condamnés à recevoir le fouet dans la Place même de Gelogula, & tous les Habitans invités à voir ce ſpectacle. Cette preuve d'eſtime & d'amitié pour leur Nation en reconcilia un grand nombre aux Anglois. Pluſieurs mêmes de ceux que les Hollandois avoient gagnés par leurs artifices, vinrent confeſſer à Middleton ce qu'on leur avoit propoſé pour le perdre, & lui promirent autant de fidélité que de zèle contre les ennemis communs de leur Iſle & des Anglois.

Secours qu'on leur procure.

Ils tâchent de ſe concilier les Indiens.

Le vieux Chef revint heureuſement, avec tout le ſuccès qu'il avoit eſperé de ſa négociation. Il avoit engagé les Habitans de pluſieurs Iſles à s'unir contre la tyrannie des Hollandois, du moins pour ſe défendre de leurs invaſions, & repouſſer le joug qui les menaçoit. Leurs Caricoles n'ayant pas tardé long-tems à paroître, ils formerent une petite Flotte, qui prit d'abord conſeil des Anglois; mais la tranquillité qu'ils virent à leurs Ennemis ayant échauffé

Les Indiens inſultent les Hollandois.

échauffé leur courage, ils oublierent les bornes dans leſquelles Middleton s'efforçoit de les contenir, juſqu'à tenter une deſcente dans l'Iſle de Nera, & ſe ſaiſir de pluſieurs Hollandois. Le Gouverneur du Château ſe perſuada qu'ils n'avoient pas pouſſé ſi loin l'outrage, ſans être ſoutenus & peut-être conduits par les Anglois. Il ſe reſſerra dans ſa place, & députant un de ſes Officiers à Middleton, il lui fit demander s'il devoit le regarder déſormais comme l'Ennemi de la Hollande. Il ne fut pas difficile au Capitaine de former ſa réponſe. Loin de ſe reconnoître en guerre, il proteſta qu'il ne ſouhaitoit que des proſpérités à l'Etabliſſement Hollandois; & qu'il n'avoit point de part aux entrepriſes des Indiens; mais qu'étant venus aux Iſles de Banda, par le droit commun de toutes les Nations, pour y exercer honorablement le commerce, & n'ayant pas trouvé dans les Hollandois la faveur qu'il avoit eſperée, il étoit naturel qu'il tournât vers les lieux d'où il pouvoit tirer plus d'avantage: que ſes vûes n'alloient pas plus loin; & que ſi le traitement qu'il avoit reçu du Gouverneur le diſpenſoit de prendre parti contre les Indiens, il promettoit qu'auſſi longtems que les Hollandois ne recommenceroient point à l'inſulter, il n'accorderoit aucun ſecours aux Indiens contre eux. Après ce diſcours, qu'il affecta de prononcer avec beaucoup de modération, il ne cacha point au Député qu'il avoit trouvé dans les Iſles ennemies de la Hollande, toutes les facilités qu'il avoit deſirées pour ſon Commerce. Il prit même plaiſir à lui faire voir que ſa cargaiſon étoit riche & fort avancée. Mais il ſe garda bien de lui apprendre la perte de ſes douze Matelots, & le miſérable état des autres, à qui l'air continuoit d'être ſi funeſte, qu'à peine en reſtoit-il neuf en bonne ſanté.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Réponſe de Middleton aux plaintes du Gouverneur.

A juger de l'effet de ſa réponſe par la conduite des Hollandois, il y a beaucoup d'apparence que le Gouverneur n'oſant porter ſes reſſentimens à l'extrémité, ou craignant peut-être d'affoiblir trop le Château, s'il en faiſoit ſortir une partie de ſa Garniſon pour monter ſes deux Vaiſſeaux, prit le parti de fermer les yeux ſur le Commerce des Anglois, en remettant ſa vengeance contre les Inſulaires après le départ de Middleton. On ne vit plus paroître un ſeul Hollandois hors des murs; & ſi les beſoins de la Place obligeoient quelque Barque de ſortir du Port, elle étoit toujours ſi bien armée que les Indiens n'oſoient s'en approcher.

Les Hollandois prennent le parti de la patience.

Cependant Middleton ſe vit forcé de faire amener, pendant la nuit, le Jone qu'il avoit acheté à Lantor, ſans avoir trouvé même le tems d'y faire quelques réparations indiſpenſables. Les Hollandois ayant appris qu'il l'avoit acheté, & voyant ſes Ouvriers qui ſe diſpoſoient à le radouber, tenoient un Vaiſſeau prêt pour le mettre en piéces auſſi-tôt que les Anglois auroient fini leur travail. Spalding, chargé de le conduire à Puloway dans les ténébres, s'acquitta heureuſement de ſa commiſſion; mais il y avoit peu d'utilité à tirer d'un Bâtiment qui manquoit de voiles, & qui étoit preſque nud. Middleton ſe trouvant alors à Puloway, envoya le Hopewel au Vaiſſeau, pour en apporter tout ce qu'on pourroit retrancher à ſes propres beſoins. Trois ſemaines ſe paſſerent ſans qu'on vît arriver Davis, qui avoit été nommé pour ce Voyage. On s'allarma beaucoup de ce retardement, ſur-tout lorſqu'on eut appris que les Hollandois s'étoient ſaiſis de pluſieurs grandes Barques qui portoient des vivres à la flotte Indienne. Dans l'inquiétude que Middleton conçut pour ſa Pinace, il

Middleton fait amener le Jone de Lantor.

Allarmes de Middleton pour ſa Pinace.

DAVID MIDDLETON. 1610.

réſolut de profiter d'un aſſez beau tems pour ſe mettre dans un Eſquif, ſeul Bâtiment qu'il eût alors à Puloway; car la prudence ne lui permettoit pas de ſe haſarder dans le Jonc. Cinq Matelots qu'il avoit près de lui ſe trouvoient ſi malades, qu'il fut obligé de louer deux Indiens pour ſuppléer à leurs fonctions.

Il s'expoſe en mer ſur l'Eſquif.

A peine eut-il perdu la vûe de la terre, qu'il s'éleva une tempête furieuſe, contre laquelle il n'eut point d'autre reſſource que de s'abandonner à la violence des flots. Il arriva néanmoins à la vûe de Seran; mais la mer battoit contre le rivage avec tant d'impétuoſité, qu'il perdit l'eſperance de pouvoir aborder. Comme la nuit approchoit, il réſolut avec ſes deux Indiens, & ſes cinq Malades, d'employer tous ſes efforts pour ſe ſoutenir en mer juſqu'au lendemain. La violence des vents n'ayant fait qu'augmenter, il fut pouſſé, au commencement des ténébres, contre une chaîne de rochers, au travers deſquels la faveur du Ciel lui fit trouver un paſſage. Dans le trouble d'une ſi dangereuſe ſituation, il ne penſa qu'à gagner le rivage qui étoit derriere les rochers. Il y réuſſit avec le même bonheur. L'Eſquif étoit ſi plein d'eau, & quelques marchandiſes, qu'il y avoit apportées, dans un état ſi triſte, que les premiers ſoins furent donnés à ces deux objets. Mais tandis que les Malades mêmes n'y épargnoient pas leur travail, un des deux Indiens fit remarquer à l'autre qu'on étoit tombé dans un autre péril. Leur frayeur s'étant déclarée par des exclamations, le Capitaine, qui leur demanda ce qui les allarmoit après le bonheur qu'ils avoient eu d'éviter la mort, apprit d'eux, que loin d'être dans l'Iſle de Seran, comme il ſe l'étoit figuré, il ſe trouvoit dans une Iſle de Cannibales, qui ne les reconnoîtroient le lendemain à la lumiere du jour, que pour les tuer & les dévorer. Ils ajoûterent que ces barbares Inſulaires ne prenoient jamais de rançon pour leurs Priſonniers, & que dans le reſſentiment qu'ils conſervoient de quelques injures des Portugais, ils faiſoient rôtir les Chrétiens tout vifs, pour en tirer cette cruelle vengeance avant que de les manger.

Dangers qu'il y eſſuie.

Quoique Middleton mît ce récit au nombre des fables que les Indiens ſe plaiſent à raconter de leurs Ennemis, il conçut que les Habitans de l'Iſle étoient fort mal avec ceux de Puloway & de Seran, & qu'ils n'étoient pas mieux diſpoſés pour les Européens. La Lune commençoit à luire, & le vent à perdre ſa force; & la marée venant encore le favoriſer, il ne balança point à quitter ce dangereux rivage. Il fallut beaucoup d'adreſſe & d'efforts pour ſe conduire pendant le reſte de la nuit. Cependant le jour fit appercevoir une Côte que les deux Indiens reconnurent pour la partie Occidentale de Seran. Comme ils s'en approchoient à force de rames, ils découvrirent une Barque échouée, dans laquelle ils furent extrémement ſurpris de reconnoître deux Anglois, qui ne marquerent pas moins d'admiration en reconnoiſſant leur Capitaine. Il apprit d'eux qu'étant partis avec Herniman, Contre-Maître du Vaiſſeau, dans l'inquiétude où l'on étoit pour les affaires de Puloway, ils avoient été pouſſés fort loin par la tempête; & qu'ayant regagné cette Côte, où ils avoient jetté l'ancre, un coup de vent avoit rompu leur cable & les avoit fait échouer ſur le rivage. Herniman étoit allé dans la Ville voiſine, pour en appeller quelques hommes à ſon ſecours. En effet le rivage fut couvert, en un moment, d'Inſulaires, que la curioſité ou l'eſpe-

Ils reviennent à Seran, où ils trouvent d'autres Anglois en danger.

Digitized by Google

rance du pillage attiroit. La vûe du Capitaine ſervit à les contenir. Il deſcendit pour ſe rendre à la Ville, & parler lui-même au Chef des Indiens. Il trouva qu'Herniman avoit pris le parti de retourner par terre au Vaiſſeau, qui n'étoit qu'à douze milles, dans la Rade de Gelugula. Le Chef des Indiens ne lui avoit pas refuſé ſon aſſiſtance ; mais il l'avoit remis à deux ou trois jours, pendant leſquels il ne falloit qu'un coup de vent pour ſubmerger la Barque. Un Indien de Gelugula, qui ſe trouvoit par hazard dans ce lieu, déclara ouvertement à Middleton que le Chef ſouhaitoit de la voir périr, pour ſe faire un Pare de ſes débris. Eſperant peut-être d'être ſecouru, il prit la réſolution de ſuivre par terre Herniman, avec un ſeul de ſes cinq Anglois, qui ſe crut aſſez rétabli pour l'accompagner. Il loua des Guides. Le chemin étoit facile pendant deux ou trois lieues, mais il arriva au bord d'une Riviere qu'il falloit traverſer. Son Compagnon n'étant point en état de nager, il le renvoya ſur leurs traces, & lui donna ſes habits à porter dans la Barque. Pour lui, que l'eau n'effrayoit point, & qui demeuroit auſſi nud que les Indiens, il ſe diſpoſoit à ſe jetter à la nage, lorſque ſes Guides l'avertirent que la Riviere étoit remplie d'Alligators, & qu'il ne devoit pas s'y expoſer ſans quelque arme pour ſe défendre. Ils avoient leurs couteaux, que leur uſage, en nageant, eſt de porter dans la bouche ; & ſouvent ils n'arrivent à l'autre rive qu'après avoir tué deux ou trois de ces monſtres. Un d'entre eux offrit le ſien au Capitaine, & prit un bâton dont il eſperoit le même ſecours pour ſe défendre. Non-ſeulement la riviere étoit aſſez large, mais le courant étoit devenu fort rapide par la pluie du jour précedent. La difficulté fut ſi grande au milieu du Canal, que les Guides conſeillerent à Middleton de retourner au bord qu'il venoit de quitter. Pendant qu'il leur répondoit, pour les aſſurer de ſon courage & de ſes forces, il fut touché par le bâton de celui dont il avoit le couteau ; & ſe figurant que c'étoit une Alligator, il ſe donna des mouvemens qui lui firent perdre toute attention à la force du courant ; de ſorte que manquant de force pour réſiſter, il fut emporté juſqu'à la mer, où la violence des vagues le jetta fort rudement contre un angle de la Côte. Les Indiens plus accoutumés que lui à ces périlleuſes avantures, ne furent pas long-tems à le rejoindre. Ils lui trouverent les épaules & le corps briſés ou meurtris dans pluſieurs endroits. Cependant, après avoir pris quelques heures de repos, il ſe vit en état de gagner le Vaiſſeau. On y fut extrémement ſurpris de le voir arriver dans cet équipage. Herniman dont le voyage s'étoit fait plus heureuſement, avoit déja fait partir les ſecours néceſſaires pour la Barque & l'Eſquif. Les Matelots qu'il avoit chargés de cette commiſſion, revinrent fort mécontens du Chef de la Ville Indienne, qui, dans l'eſperance de profiter de la diſgrace des Anglois, leur refuſa juſqu'à la moindre aſſiſtance.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Ils trouvent peu de ſecours dans les Indiens.

Périls auſquels Middleton s'expoſe.

Il arrive à ſon Vaiſſeau.

On fut conſolé le jour ſuivant par l'arrivée de l'Hopewell, qui revint à Gelugula chargé d'épices. Il avoit été jetté par un furieux orage à trente lieues de Banda ; & le vent n'ayant point changé pendant pluſieurs jours, il n'avoit pas eu peu de peine à ſe rendre maître de ſa courſe. On le déchargea dès la nuit ſuivante, & Middleton y monta auſſi-tôt, pour ſe rendre à Puloway, avant que le chagrin de n'y voir arriver perſonne fît prendre à Davis la réſolution de partir, à toutes ſortes de riſques, avec le Jonc de Lantor. Il n'y avoit que

La Pinace échappe à la tempête.

DAVID MIDDLETON. 1610.

le déſeſpoir qui pût lui inſpirer ce deſſein, car le Jonc n'avoit pas un clou; & les Serruriers du Pays n'ayant pas l'art d'en forger, Davis n'avoit pû tirer d'eux qu'une ſorte d'épingles de fer, qu'il avoit employées dans les endroits les plus néceſſaires.

Autres périls de Middleton.

Middleton fut expoſé encore une fois à périr dans cette courſe. Les vents mirent ſa Pinace ſur le côté, & les courans augmenterent beaucoup le danger; car leur violence redoubla toujours avec celle du vent. Ayant été pouſſé à l'Oueſt, il ne put gagner Puloway, qu'après s'être rapproché du rivage de Seran. Dans les réflexions qu'il fit ſur tant de diſgraces, il obſerva que lui-même & ſes gens avoient toujours été jettés à l'Oueſt par les orages. Cette remarque lui fit chercher ſur la Côte Nord-Eſt de Puloway, une Rade où ſes Bâtimens puſſent tirer parti des orages mêmes, pour ſe rendre droit au Vaiſſeau.

Diſtance que les Inſulaires conçoivent des Anglois.

Le long ſéjour que les Anglois avoient fait à Seran, n'avoit pas tourné à leur avantage dans l'eſprit des Inſulaires de Nera & de pluſieurs Iſles voiſines. Les Indiens de tous ces lieux s'étoient imaginés que la ſeule crainte des Hollandois avoit chaſſé Middleton; & ceux mêmes de Puloway, qui continuoient d'être en guerre avec la Colonie Hollandoiſe, paroiſſoient étonnés qu'ayant tant d'intérêt à les ſoutenir, il ſe contentât de venir acheter leurs épices, ſans prendre part à leur querelle. Ceux-ci lui avoient demandé plus d'une fois, pourquoi il balançoit à ſe mettre à leur tête, pour aller forcer avec eux les Hollandois dans leur Fort. Il leur avoit répondu qu'étant Sujet d'un puiſſant Roi, il ne lui appartenoit pas de commencer la guerre ſans la participation de ſon Maître. Mais les autres, à qui l'éloignement ne permettoit pas de donner les mêmes explications, ou de les faire paroître ſi vraiſemblables, étoient d'autant plus portés à le mépriſer, que les Hollandois ne manquoient pas d'échauffer cette diſpoſition, en publiant autour d'eux que la Nation Angloiſe n'employoit que l'artifice pour faire réuſſir ſon Commerce, & que dans les occaſions de guerre elle ne connoiſſoit point d'autre expédient que la fuite. Ces diſcours acquirent tant de force en ſe répandant d'Iſle en Iſle, qu'ils infecterent juſqu'à celle de Puloway. Les Habitans s'imaginerent qu'on pourroit inſulter ſans péril des gens ſi lâches, ſe ſaiſir de ceux qui étoient dans leur Iſle, & leur impoſer des loix, dont ils ne ſe rachéteroient que par la perte de leurs marchandiſes. Dans cette vûe, ils firent avertir le Scha Bandar de Nera; que s'il vouloit les ſeconder ils ſe mettroient en poſſeſſion de tous les biens, & peut-être du Vaiſſeau des Anglois. Cet Officier ne balança point à ſaiſir l'occaſion. Il ſe hâta de venir à Puloway. Davis qui s'étoit déja reſſenti de la mauvaiſe humeur des Habitans, crut lui devoir porter ſes plaintes. Mais au lieu de trouver la faveur qu'il eſperoit, ſa ſurpriſe fut extrême de n'en recevoir que des reproches, & de découvrir à pluſieurs marques le deſſein qui l'avoit amené.

Les Hollandois travaillent à l'augmenter.

Les Indiens forment le deſſein d'arrêter & de piller les Anglois.

Telles étoient les diſpoſitions, lorſque le Capitaine ſe fit voir avec ſa Pinace. Son arrivée ferma la bouche aux plus mutins, & détermina le Scha Bandar même à ſe contraindre. Les Chefs de l'Iſle avoient conçu pour Middleton, une eſtime mêlée de frayeur & d'amitié, qui les avoit toujours contenus devant lui dans un profond reſpect. C'étoit la longueur de ſon abſence qui avoit donné à ces ſentimens le tems de s'alterer. Auſſi n'eut-il pas plutôt ſçu de

Middleton diſſipe ces nuages, par ſon arrivée à Puloway.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Davis le complot qui s'étoit formé contre lui, qu'il aſſembla les principaux Habitans de l'Iſle. Il leur reprocha la facilité qu'ils avoient eue à ſe laiſſer ſéduire. Il les aſſura que loin de manquer d'affection pour eux, ou de craindre les Hollandois, il auroit déja trouvé plus d'un moyen pour embarraſſer beaucoup le Gouverneur dans ſon Fort, s'il n'avoit été retenu par des principes dont il ne devoit pas légerement s'écarter avec une Nation qui étoit amie de la ſienne en Europe. Il les rappella eux-mêmes à la bonne foi qu'ils lui voyoient exercer dans ſon Commerce, en les priant de juger par cet exemple, des motifs qui lui faiſoient ménager les Hollandois. Enfin, pour leur perſuader qu'il étoit auſſi exempt de crainte que de défiance, & qu'il ne renonçoit point à l'envie de leur être utile, il leur dit que ſa cargaiſon étant preſqu'achevée, & que ſe propoſant de retourner en Europe au commencement de la nouvelle ſaiſon, il penſoit à laiſſer quelques-uns de ſes gens dans leur Iſle, autant pour cultiver leur amitié, que pour entretenir un Commerce qui leur deviendroit de jour en jour plus avantageux. A l'égard de l'éloignement où il avoit tenu ſon Vaiſſeau, il lui fut aiſé de s'excuſer ſur la difficulté de trouver une bonne Rade à Puloway, & de juſtifier ſes intentions par les ſoins qu'il avoit déja pris pour en découvrir une au Nord-Eſt de l'Iſle. Le Scha Bandar même, qui avoit écouté ce diſcours avec tous les Chefs, ne put ſe défendre de l'impreſſion qu'il fit ſur ſon cœur. Il ne déguiſa point à Middleton les bruits qui s'étoient répandus au deſavantage des Anglois, ni même le deſſein qui l'avoit amené à Puloway : mais il lui promit de rendre déſormais plus de juſtice à la Nation Angloiſe, & d'aider même à ſes projets d'établiſſement, ſans aucun égard pour le mécontement des Hollandois. Ici l'Auteur de cette Relation, ſans s'expliquer nettement ſur les ordres dont Middleton étoit chargé par la Cour de Londres & par la Compagnie des Indes, laiſſe entrevoir que s'il eût rencontré l'*Aſcenſion* & l'*Union*, Puloway étoit un des premiers endroits de l'Inde, où ſes propres deſirs l'auroient porté à conſtruire un Fort. C'étoit vraiſemblablement les vûes qu'il formoit là-deſſus pour l'avenir, qui lui avoient déja fait chercher ſur les Côtes de cette Iſle une Rade ſûre & commode. D'ailleurs, quoique le rivage eût ſes dangers dans le lieu où la Pinace & les Barques avoient tant de fois abordé, il ne lui paroiſſoit pas impoſſible, avec un peu d'art & de travail, d'y former un Port où dix Vaiſſeaux puſſent être fort bien à couvert.

Il reſſerre l'amitié avec les Indiens.

Remarque ſur le deſſein des Anglois.

Après cette réconciliation, le Commerce fut pouſſé plus vivement que jamais, ſans que les Hollandois, dans un ſi long intervalle, entrepriſſent de le troubler autrement que par leurs inſinuations & leurs diſcours. Le Jonc fut réparé à force de ſoins. Peu de jours après, la cargaiſon du Vaiſſeau ſe trouva complette; mais comme il reſtoit à Middleton quelques marchandiſes de l'Europe, il crut ne les pouvoit mieux employer qu'à groſſir ſa proviſion. Il en mit trente tonneaux de plus dans le Jonc; & ſe déterminant tout-à-fait à laiſſer Spalding dans l'Iſle, avec *Chapman* pour Facteur, & dix Matelots, il acheta un autre Jonc de quarante tonneaux, qu'il devoit leur laiſſer à ſon départ. Le Hopewell étoit à la fin de ſes ſervices. Comme ſes planches n'avoient qu'un demi-pouce d'épaiſſeur, elles avoient été percées ſi généralement par les vers, qu'il falloit travailler ſans ceſſe à la pompe; & dans des occupations, ou des maladies ſi continuelles, on n'avoit trouvé ni le tems ni le moyen de les cal-

Ils achevent avantageuſement leur cargaiſon.

DAVID MIDDLETON. 1610.

feutrer. On ſauva de ſes débris tout ce qu'on en pût tirer pour fortifier les deux Joncs.

Spalding & Chapman demeurent à Puloway avec dix Matelots.

Middleton, auſſi ſatisfait de l'affection des Indiens que du ſuccès de ſon commerce, ne penſa plus qu'à faire ſes adieux aux Habitans de Puloway, & qu'à les attacher à Spalding par des bienfaits & des promeſſes. Ils s'engagerent, non-ſeulement à le traiter avec tous les égards qu'ils devoient à ſa qualité de Matchand & d'Etranger, mais à lui laiſſer la liberté de vivre familiérement au milieu d'eux, ſans lui rien déguiſer de leurs pratiques & de leurs uſages. C'étoit la plus grande preuve qu'ils puſſent lui donner de leur confiance, & le point où les Hollandois étoient affligés de n'être point encore parvenus à Banda. Il ſemble qu'après cette remarque, on devroit trouver dans la Relation quelque détail de ces uſages, dont la communication étoit promiſe à Spalding. Mais j'ai fait remarquer aſſez ſouvent que la curioſité des Marchands Anglois ne s'étend point au-delà de leur commerce.

Le Vaiſſeau Anglois & le Jonc quittent les Iſles de Banda.

Middleton partit de Puloway, le 7 de Septembre, avec le Jonc de Lantor. Il arriva le 10, au Vaiſſeau, qu'il ne trouva pas tout à fait chargé, comme il ſe l'étoit figuré, parce que dans le trajet de Puloway à Seran, l'eau avoit alteré ſept tonneaux de muſcades. Il y ſuppléa des épices du Jonc. Enfin, après avoir fait un plus long ſéjour aux Iſles de Banda qu'aucun Anglois avant lui, il quitta la Rade de Gelugula, que d'autres nomment la *Baye de Keeling*, ſans voile de perroquet. Il l'avoit perdue dans ſon premier paſſage de Puloway à Seran, & divers obſtacles l'avoient empêché de réparer cette perte. Comme c'étoit aſſez pour lui faire croire que le Jonc iroit plus vîte que lui, il chargea le Patron, qui ſe nommoit *Muſgrave*, d'une Lettre pour Bantam, en lui recommandant de faire toute la diligence poſſible. Cependant lorſqu'il eut ſuppléé par l'adreſſe aux voiles qui lui manquoient, il rejoignit le Jonc, qui ne ſe trouva point alors capable d'avancer auſſi vîte que lui, ſans mettre plus de voiles qu'il n'en pouvoit porter. Le Capitaine, craignant que dans l'état où il étoit, il ne s'y fît quelque voye d'eau, lui donna ordre de le ſuivre doucement juſqu'à Bantam. Comme il étoit réſolu d'y calfeutrer ſon Vaiſſeau, il prévoyoit que cette opération lui donneroit aſſez de tems pour l'attendre. Ainſi, portant droit à l'Iſle de Java, il entra le 9 d'Octobre dans la Rade de Bantam.

Ils arrivent à Bantam.

Les premieres nouvelles qu'il y reçut lui cauſerent beaucoup de chagrin. *Henfworſth* & *Neetles*, tous deux Chefs du Comptoir, étoient morts depuis ſon départ. Toutes les marchandiſes qu'il leur avoit laiſſées, étoient encore à vendre. Les Chinois ne trouvant perſonne dans le Comptoir à qui ils puſſent prendre confiance, s'étoient tournés preſque tous vers celui de Hollande; & les plus fidéles amis des Anglois, ſembloient avoir oublié juſqu'au nom de l'Angleterre. D'un autre côté, l'Equipage de Middleton étoit accablé de maladies. En arrivant dans la Rade, il fut obligé par le grand nombre de ſes Malades, de les laiſſer à bord ſous la conduite de ſon Chirurgien; & s'étant approché du rivage dans le Jonc, il ne trouva point aux Javans cet air de ſatisfaction, avec lequel ils recevoient ordinairement les Anglois. Cependant il deſcendit ſans aucune marque de défiance. Les Domeſtiques qui reſtoient dans le Comptoir, lui firent une triſte peinture de leur ſituation. Ils ne manquoient pas de fidélité, puiſqu'ils avoient conſervé les marchandiſes; mais ils avoient

Triſte état du Comptoir Anglois.

manqué de hardieſſe ou d'induſtrie, & le Commerce Anglois étoit dans une langueur dont il paroiſſoit fort difficile de le relever. Middleton ſe hâta de voir les Officiers du Roi. Il reçut d'eux un accueil ſi froid, qu'il en conçut de fort mauvais augures. DAVID MIDDLETON. 1610.

Dans une ſi fâcheuſe perſpective, il eut recours au Scha Bandar, ancien Protecteur du Comptoir Anglois. Il le trouva fort picqué d'avoir été négligé ſi long-tems, & ſes premiers diſcours furent un reproche d'ingratitude. Mais après l'explication de pluſieurs circonſtances qu'il ignoroit, il prit un viſage plus ouvert. Middleton lui fit quelques préſens, qui acheverent de lui rendre ſes anciennes diſpoſitions. Il promit d'envoyer au Comptoir les Chinois qui étoient dans ſa dépendance; & pour premier ſervice, il conſeilla au Capitaine de faire quelque fête, qui réveillât dans la Ville l'idée qu'on y avoit autrefois de la Nation Angloiſe. Middleton regagne le Scha Bandar.

Burman, Facteur Hollandois, à qui Middleton rendit une viſite, lui marqua beaucoup d'étonnement de la négligence que les Anglois avoient eue pour leur Comptoir. Mais l'intérêt qu'il affectoit d'y prendre, n'étoit qu'un artifice, pour pénétrer leurs vûes. Il s'étoit imaginé qu'ils n'avoient abandonné ſi long-tems leurs affaires à Bantam, que dans le deſſein de former d'un autre côté quelque meilleur Etabliſſement; &, voyant le Vaiſſeau Anglois ſi bien chargé des épices de Banda, il alloit juſqu'à craindre qu'il n'eût trouvé le moyen d'y chaſſer les Hollandois de leur Fort. Middleton, qui démêla une partie de ces ſoupçons, le raſſura par le récit de ce qui s'étoit paſſé dans ſon Voyage. Il y joignit des plaintes ſi naturelles ſur la conduite que le Gouverneur Hollandois avoit tenue avec lui, que l'ayant perſuadé de ſa bonne-foi, il le fit rentrer inſenſiblement dans les vûes de paix & d'union qui avoient regné ſi long-tems entre les deux Comptoirs. Il ſe réconcilie avec les Hollandois.

Tandis qu'il s'efforçoit ainſi de rétablir les affaires des Anglois, il arriva dans le Port de Bantam une flotte Hollandoiſe de huit Vaiſſeaux, qui ſe propoſoit d'employer l'année entiere à faire ſa cargaiſon. Comme elle devoit aller aux Moluques & à Banda, elle prit à Bantam quantité de planches & d'autres materiaux, pour les Forts de Hollande. L'Amiral apprenant que les Anglois ne faiſoient qu'arriver de Banda, s'informa curieuſement de l'état où ils avoient laiſſé cette Colonie. Loin de lui déguiſer leurs idées, Middleton & Davis, qui ne prévoyoient point que l'Angleterre dût jamais entreprendre de troubler les Hollandois dans leurs poſſeſſions, lui communiquerent tout ce qu'ils avoient obſervé ſur les fortifications du Château de Nera & ſur les commodités du Port.

Ainſi, par ſa complaiſance & ſon adreſſe, Middleton parvint à réparer le déſordre de ſon Comptoir. Il n'oublia point le conſeil du Scha Bandar. La ſeule difficulté qui retardoit ſa fête étoit le triſte état de ſes gens, & le petit nombre de ceux qu'il y pouvoit employer. Davis même fut atteint d'une maladie ſi dangereuſe, qu'on déſeſpera long-tems de ſa vie. Un des Quartier-Maîtres mourut dans les plus affreuſes douleurs. Trois Matelots eurent le même ſort, & les deux tiers de l'Equipage s'en croyoient ſans ceſſe menacés. Cependant, de trente ou quarante hommes qui reſtoient ſains, la moitié ſuffiſant pour la garde du Vaiſſeau & du Jonc, tout le reſte reçut ordre de ſe rendre au Comptoir, où l'on commença les préparatifs d'une réjouiſſance ſolem- Il donne une fête, malgré la maladie de ſes gens.

DAVID MIDDLETON. 1610.

nelle. Le Scha Bandar & pluſieurs autres Seigneurs du Pays furent invités le 27 d'Octobre à ſe trouver le lendemain au ſpectacle, avec les Chinois amis de l'Angleterre, & les principaux Hollandois du Comptoir & de la Flotte. La fête conſiſtoit dans une illumination, qui fut ſuivie d'un grand ſoupet, & d'une danſe où les Javans prirent beaucoup de plaiſir. Middleton, pour faire ſa cour au Roi de Bantam, avoit fait écrire le nom de ce Prince en caracteres du Pays, ſur un grand nombre de cartons, ornés de fleurs & de figures, avec diverſes deviſes qui exprimoient ſes vertus. Cette galanterie fut ſi goûtée au Palais, que le Scha Bandar fit demander le lendemain tous les cartons, pour les preſenter au Roi, qui avoit deſiré impatiemment de les voir.

Galanterie que Middleton fait au Roi de Bantam.

Middleton balança s'il ne devoit pas demeurer lui-même à Bantam, pour ſe charger de la direction du Comptoir. Mais, n'ayant plus que *Davis* & *Clayborne*, à qui il pût confier la conduite du Vaiſſeau, l'état de langueur où il les voyoit réduits, lui fit craindre qu'ils ne mouruſſent dans le voyage. Le reſte de ſes Malades ne ſe trouvoit pas mieux de l'air de Bantam. Il en periſſoit quelqu'un tous les jours. Un des nouveaux Facteurs qui avoient été nommés pour le Comptoir, après avoir conſervé une ſanté ferme depuis ſon départ d'Angleterre, fut attaqué du mal qui affligeoit les autres depuis ſi long-tems, & n'y réſiſta que vingt-quatre heures. C'étoit une ſorte de ſcorbut intérieur, qui ne ſe manifeſtoit au dehors qu'après avoir corrompu preſque inſenſiblement tous les viſcéres, & qui commençoit à ſe déclarer par une enflure douloureuſe des cuiſſes & des jambes. Il n'y avoit rien à craindre de plus funeſte des incommodités de la plus longue navigation. Enfin, Middleton n'eut pas plutôt calfeutré ſon Vaiſſeau, & mis l'ordre néceſſaire au Comptoir, qu'il ſe crut obligé, pour l'intérêt de la Compagnie, de mettre promptement à la voile.

Il penſe à retourner en Europe, malgré les maladies de ſes gens.

Trois jours avant ſon départ, quatre Bâtimens d'une nouvelle flotte Hollandoiſe entrerent dans la Rade. Ils apportoient un grand nombre de femmes, pour ſervir à peupler leurs Colonies. La plûpart de ces malheureuſes Créatures étoient ſi affoiblies par la fatigue du voyage, qu'il fallut les tranſporter du rivage à la Ville ſur des brancards. Le même jour, il arriva un Vaiſſeau Hollandois de Ternate, avec des Lettres qui portoient avis que l'Amiral de cette Nation avoit eu la tête emportée d'un coup de canon dans un combat contre les Eſpagnols, en allant aux Manilles; que ſon Vaiſſeau avoit été pris avec deux autres, & qu'un quatriéme avoit mieux aimé ſe faire ſauter que de ſe rendre. Ces quatre Bâtimens étoient chacun de mille tonneaux. On avoit appris peu auparavant, de Manille même, que Paul *Van Cardan*, autre Géneral Hollandois, qui commandoit depuis quatre ans dans les Indes, étoit tombé entre les Galeres Eſpagnoles qui l'avoient fait priſonnier, & que tout ſon Equipage avoit été mis à la chaîne. Les Hollandois offrirent une groſſe rançon pour tant de Captifs. Mais on leur impoſa pour condition, d'abandonner les Forts qu'ils avoient élevés dans ces Iſles; & rien n'ayant pû les engager à retirer leurs troupes, ils eurent l'humiliation de voir leur Géneral en priſon pendant quinze mois. Enſuite, deux Vaiſſeaux de Hollande, prirent un Gouverneur Eſpagnol, dans ſon paſſage de Manille aux Moluques; ce qui leur donna l'occaſion d'obtenir la liberté de Paul Cardan

Les Hollandois tranſportent des femmes aux Indes.

Diſgraces qu'ils eſſuient contre les Eſpagnols.

dan par un échange. Mais cet infortuné Géneral eut le malheur de retombet entre les mains des Ennemis de ſa Nation, qui le renfermerent, pour la ſeconde fois, dans une étroite priſon. DAVID MIDDLETON. 1610.

Le ſeul Facteur que Middleton fut en état de laiſſer à Bantam ſe nommoit *Richard Woodles*, homme à qui ſon eſprit & ſon courage auroit acquis une réputation brillante dans toute autre profeſſion que celle du Commerce. Il avoit eu juſqu'alors peu d'occaſion d'exercer ces deux qualités; mais le Capitaine qui les lui connoiſſoit, ſe figura qu'elles pouvoient n'être pas inutiles dans la ſituation où il venoit de rétablir le Comptoir; & ce qu'il lui recommenda ſeulement fut d'y joindre dans la même proportion, la douceur & la prudence. Il lui donna un Domeſtique fidéle, & ſix Matelots, qui ſans être entiérement guéris, ſembloient promettre de ſe retrouver bientôt en meilleure ſanté. Enfin il laiſſa des ordres pour Spalding, qui le chargeoient à ſon retour des Iſles de Banda, d'entreprendre le voyage de *Sukkadania*, dans l'Iſle de Borneo, pour le commerce des diamans. Etant parti le 16 de Novembre, il eut un paſſage fort heureux juſqu'à la Baye de Saldanna. Il y jetta l'ancre le 20 de Janvier. Des informations, que l'Auteur n'explique point, mais qui étoient contenues apparemment dans quelqu'une de ces inſcriptions dont j'ai fait remarquer l'uſage, lui apprirent que le Chevalier Henri Middleton ſon frere étoit arrivé dans cette Baye le 24 de Juillet, & qu'il en étoit parti le 10 du mois ſuivant. Il y trouva de même, c'eſt-à-dire ſans qu'on nous apprenne entre les mains de qui, la copie d'une Lettre que ſon frere avoit écrite à la Compagnie de Londres le jour d'après ſon arrivée, & qu'il avoit envoyée par un Bâtiment Hollandois qui partoit de la même Baye. L'Auteur obſerve que cette Lettre n'ayant jamais été remiſe à la Compagnie, il ſeroit imprudent de ſe fier aux Hollandois pour des ſervices de cette nature.

Woodles eſt laiſſé pour Facteur à Bantam.

Diamans de Sukkadania.

Middleton arrive à Saldanna. Informations qu'il y trouve.

1611.

Middleton acheva ſon voyage avec le même bonheur qui l'avoit accompagné dans toutes ſes entrepriſes. S'il n'avoit pas rencontré l'Aſcenſion & l'Unior, qui avoient eu l'un & l'autre un ſort bien different, il n'avoit pas laiſſé d'executer la principale partie de ſa Commiſſion; non-ſeulement par l'habileté avec laquelle il avoit conduit ſon commerce, mais encore par le ſoin qu'il avoit eu de rapporter ſes obſervations au but de la Cour de Londres & de la Compagnie. Au reſte, il n'eſt pas ſurprenant que des ſecrets de cette nature ne ſoient pas expliqués plus clairement dans la Relation.

Heureuſe fin de ſon voyage.

FIN DU PREMIER VOLUME.

CATALOGUE

Des Livres qui ſe vendent à Paris chez DIDOT, *Quai des Auguſtins, à la Bible d'or. 1746.*

AMuſemens du cœur & de l'eſprit, Ouvrage périodique, 15. feuilles *in*-12. 2. l. 10. ſ.

Aſtrée de M. d'Urfé. Paſtorale allégorique avec la clef, nouvelle Edition, où ſans toucher au fond, ni aux épiſodes, on s'eſt contenté de corriger le langage, & d'abréger les converſations, *par M ... de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres*, 10. vol. *in*-12. fig. 20. l.

Le Comte de Gabalis, ou Entretiens ſur les Sciences ſecrettes. Nouvelle Edition augmentée des nouveaux Entretiens, des Génies aſſiſtans, & du Gnome irréconciliable, &c. *par l'Abbé de Villars*, *in*-12. 2. vol. 4. l.

Chanſons (Nouveau Recueil de) choiſies, avec les airs notés, 8. vol. *in*-12. 24 l.

Contes des Fées (les trois nouveaux) *par M. de....* avec une Préface qui n'eſt pas moins ſérieuſe, *par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité*, in-12. 2. l.

Contes des Fées allégoriques, (nouveaux) contenant le Phœnix, Liſandre & Carline, Boca, &c. *in*-12. 2. l.

Diſſertation ſur l'exiſtence de Dieu, où l'on démontre cette vérité, par l'Hiſtoire Univerſelle de la premiere Antiquité du Monde, par la réfutation du Syſtême d'Epicure & de Spinoſa; par les caracteres de Divinité qui ſe remarquent dans la Religion des Juifs, & dans l'Etabliſſement du Chriſtianiſme. Nouvelle Edition augmentée de la Révélation des Livres Sacrés, *par M. Jacquelot*, *in* 12. trois volumes, 7. l. 10. ſ.

Défenſe des Prophéties de la Religion Chrétienne contre Grotius, Simon, & ceux qui ont écrit ſur ces matieres, *par le Pere Baltus, de la Compagnie de Jeſus*, 3. vol. *in*-12. 6. l.

Deſcription Géographique, Hiſtorique, Eccléſiaſtique, Civile & Militaire de la Haute Normandie, 2. vol. *in*-4. *avec des Cartes*, 1740. 18. l.

Deſcription des Iſles de l'Archipel, traduite du Flamand d'O. Dapper, enrichie de Cartes Géographiques & de figures, *in-fol.* 15. l.

Eſſai Politique ſur le Commerce, *par M. Melon*, in-12. 3. l. 10. ſ.

Méthode pour apprendre facilement la Géographie, contenant un abrégé de la Sphére, la diviſion de la Terre en ſes Continens, Empires, Royaumes, Etats, Républiques, Provinces, &c. avec la Table des principales Villes de chaque Province, ſeptiéme Edition, *par M. Robbe*, 2. vol. *in*-12. avec des Cartes Géographiques, *ſous preſſe.*

Hiſtoire Sainte des deux Alliances, &c. avec des Réflexions ſur chaque Livre de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, & un Supplément qui conduit l'Hiſtoire des Machabées juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt, *par M. de Saint-Aubin*, *Bibliothecaire de Serbonne*, 7. vol. *in*-12. 15. l.

Abrégé de l'Hiſtoire de France, *par M. de Mezeray*, nouvelle Edition, avec les Remarques & Notes de feu M. Amelot de la Houſſaye, *in*-12. 13. vol. 1740. 32. l. 10. ſ.

La même, 4. vol. *in*-4. 1740. 36. l.

L'on vend ſéparément l'Hiſtoire de Louis XIII. & de Louis XIV. 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. ſ.

Hiſtoire & Deſcription générale du Japon, contenant les Mœurs & les Coutumes de ſes Peuples, & les Plantes qu'il produit, *par le Pere de Charlevoix de la Compagnie de Jeſus. Sous preſſe.*

Hiſtoire & Deſcription de la Nouvelle France, connue ſous le nom du Canada, avec des figures & des Cartes Géographiques, *in*-4. 3. vol. *par le P. de Charlevoix, de la Compagnie de Jeſus.* 30 l.

La même. *in*-12. 6. vol. 15. l.

Hiſtoire Critique de l'Etabliſſement de la Monarchie Françoiſe dans les Gaules, *par M. l'Abbé Dubos, de l'Académie Françoiſe*, ſeconde Edition, augmentée conſidérablement, 2. vol. *in*-4. 18. l.

La même, *in*-12. 4. vol. 10. l.

Hiſtoire de l'Empire Ottoman, traduite de Sagredo. Nouvelle Edition continuée juſqu'à préſent, avec une Table des Matieres à chaque Tome, 7. vol. *in*-12. 1730. 14. l.

Hiſtoire de Pierre le Grand, Empereur de Ruſſie, de l'Imperatrice Catherine, & des Czars qui les ont précédés, nouvelle Edition, 5. vol. *in*-12. figures, 1740. 12. l. 10. ſ.

Hiſtoire de l'Abbaye Royale de Saint Germain des Prez, depuis ſa fondation, contenant la Vie de leurs Abbés, les Hommes illuſtres qu'elle a produits, les Privileges qui lui ont été accordés, avec la deſcription de ce qu'elle a de plus remarquable, enrichie de Plans & de figures, *par Dom Jacques Bouillard*, *in-fol.* 12. l.

Hiſtoire de la Conquête du Mexique & de la Nou-

Digitized by Google

velle Eſpagne, par Fernand Cortez. Traduite de l'Eſpagnol de Dom Antoine de Solis, *par l'Auteur du Triumvirat*, 2. vol *in*-12. 5. l.

Hiſtoire de la Découverte & de la Conquête du Perou, traduite de l'Eſpagnol d'Auguſtin de ZARATE, *par S. C. D.* 2. vol. *in* 12. 5. l.

Hiſtoire de Cyrus le jeune, & de la retraite des dix mille de Xenophon, avec un Diſcours ſur l'Hiſtoire Greeque, *par M. l'Abbé Page*, in-12. 2. l.

Hiſtoire de Scipion l'Afriquain, pour ſervir de ſuite aux Hommes illuſtres de Plutarque, avec les Remarques de M. le Chevalier Follart, *par M. l'Abbé de la Tour*, in-12. 2. l. 10. ſ.

Hiſtoire d'Epaminondas, pour ſervir de ſuite aux Hommes Illuſtres de Plutarque, avec les Remarques de M. le Chevalier Follart, & un Diſcours ſur le grand homme & l'homme illuſtre de M. l'Abbé de S. Pierre, *par M. l'Abbé de la Tour*, in-12. 2. l. 10. ſ.

Hiſtoire des Plantes uſuelles, dans leſquelles on donne leur nom tant François que Latin, la maniere de s'en ſervir, la doſe & les principales compoſitions de Pharmacie dans leſquelles elles ſont employées, *par M. Chomel, Docteur en Médecine*, derniere Edition, 3. vol. *in*-12. 6. l.

Huetii (Pet. Dan.) & Cl. Fr. Fraguerii Carmina, in-12. 2. l. 10. ſ.

Lettres du Cardinal d'Oſſat, avec des Notes Hiſtoriques & Politiques de M. Amelot de la Houſſaye. Nouvelle Edition, plus belle & plus correcte que les précédentes, 5. vol. *in*-12. 12. l. 10. ſ.

Lettres à Madame la Marquiſe de P. ſur l'Opera, *in*-12. 5. l. 15. ſ.

Lidéric, premier Comte de Flandre, ou Hiſtoire anecdote de la Cour de Dagobert Roi de France, *par M. le Commandeur de Vignacourt*, 2. vol. *in*-12. 4. l.

Métamorphoſes d'Ovide traduites en François, avec des Remarques & des Explications Hiſtoriques, *par M. l'Abbé Banier, de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres*, avec des figures à chaque ſujet, 2. vol. *in*-4. 20. l.

——Les mêmes avec des figures à chaque Livre, deſſinées par Picard, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. ſ.

Nouveau Traité de Phyſique ſur toute la Nature, ou Méditations ſur tous les corps dont la Médecine tire les plus grands avantages pour guérir le Corps Humain, *par feu M. Hunaud*, *in*-12. 2. vol. en un, 2. l. 10. ſ.

Nouveau Traité d'Agriculture, contenant la Méthode de bien cultiver tous les Arbres à fruits, avec la maniere d'élever les Treilles, *par MM. de la Riviere & Dumoulin*, in-12. 2. l.

Oeuvres de Pieté de Saint Ephrem, Diacre d'Edeſſe, & Docteur de l'Egliſe, *in*-12. 2. vol. 4. l. 10. ſ.

Œuvres diverſes de *M. Peliſſon de l'Académie Françoiſe*, contenant ſes Ouvrages d'Eloquence & de Poëſie, &c. dont la plus grande partie n'avoit pas encore paru, avec une Préface inſtructive ſur tous les Ouvrages de l'Auteur, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. ſ.

Œuvres de Rouſſeau, nouvelle Edition corrigée & augmentée d'un grand nombre de Pieces en tout genre, & de ſes Lettres; Ouvrage propoſé par ſouſcription après ſa mort, 3. vol. *in*-4°. grand papier. 60 l.

——Les mêmes, *in*-12. 4. vol. 10. l.

Œuvres mêlées *du Chevalier de S. Jory*, contenant, des Lettres galantes & ſingulieres, des Anecdotes, Romans, Factums, & Pieces du Théatre Italien, 2. vol. *in*-12. 4. l.

Pamela, ou la Vertu récompenſée, traduit de l'Anglois, troiſiéme Edition, 4. vol. *in*-12. 8. l.

Pauſanias, ou Voyage Hiſtorique de la Grece, avec des Remarques, *par M. l'Abbé Gedoyn de l'Académie Françoiſe*, 2. vol. *in*-4. figures, 20. l.

——Le même en grand papier, 30. l.

Parallele des Romains & des François par rapport au Gouvernement, *par M. De....* 2. vol. *in*-12. 1740. 5. l.

Raiſonnemens hazardés ſur la Poëſie Françoiſe, avec des Réflexions ſur les Vers non rimés: Ouvrage curieux & ſingulier, *in*-12. 1. l. 15. ſ.

Recherches ſur les Courbes à doubles courbures, *par M. Clairault Mathématicien*, in 4. figures, 5. l. 10. ſ.

Remarques de M. de Vaugelas ſur la Langue Françoiſe, avec les Notes de MM. Patru, Thomas Corneille & autres; nouvelle Edition, 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. ſ.

Réflexions ſur les Paſſions & ſur les Goûts, avec l'Epître aux Dieux Pénates, & autres Poëſies, *par M. L. de B. in*-8 2. l.

Sermons & Homelies ſur les Myſteres de N. S. *par M. l'Abbé Jerôme de Paris*, *in*-12. 2. l.

Du même. Les Myſteres de la Vierge, & les Panégyriques des Saints, 2. vol. *in*-12. 4. l.

Singularités Hiſtoriques & Littéraires, contenant pluſieurs recherches & éclairciſſemens ſur l'Hiſtoire, *par Dom Liron, de la Congrégation de S. Maur*, 4. vol. *in*-12. 14. l.

Le Songe d'Alcibiade, traduit du Grec; Brochure, 15. ſ.

Traité de l'Indult du Parlement de Paris, *par feu M. Cochet de Saint Valier*, 3. vol. *in*-4. *ſous preſſe.*

Vie du Vicomte de Turenne, *par M. l'Abbé Raguenet*, avec les Médailles frappées à l'occaſion de ſes Victoires, *in*-12. *ſous preſſe.*

Voyage de la Mer du Sud aux Côtes de Chily &

Digitized by Google

du Perou, fait pendant les années 1712. 1713. & 1714. avec une Réponſe à la Préface critique des Obſervations Phyſiques du R. P. Feuillée, *par M. Frezier, Ingénieur du Roi, in-4.* figures, 7. l. 10. ſ.

Ouvrages de M. BARREME.

Livre des Comptes faits, ou Tarif général de toutes les Monnoyes, tant ſurannées que nouvelles, avec lequel on peut faire toutes ſortes de Comptes, Multiplications par entier & par fraction, quelque difficiles qu'ils ſoient, pourvû qu'on ſçache l'Addition, *in-12.* Nouvelle Edition, augmentée du Tarif des Glaces, 2. l. 10. ſ.

Le Livre facile pour apprendre l'Arithmétique ſans Maître. Nouvelle Edition augmentée de la Géométrie, ſervant à l'Arpentage & au Toiſé, *in-12.* 2. l. 10. ſ.

Le Livre néceſſaire, ou Tarif général des Eſcomptes, des Changes & des Diviſions toutes faites, *in-12.* 2. l. 10. ſ.

Ouvrages de M. BOURSAULT.

Les Lettres, cinquiéme Edition, 3. vol. *in-12.* 7. l. 10. ſ.

Le Théatre, nouvelle Edition, 3. vol. *in-12. ſous preſſe.*

Ouvrages du Pere LAMY, Prêtre de l'Oratoire.

Les Elémens de Géométrie, qui comprennent les Elémens d'Euclide, les Propoſitions d'Archimede, avec une idée de l'Analyſe, & une Introduction aux Sections Coniques, *in-12.* 3. l.

Les Elémens de Mathématique, ou Traité de la Grandeur en général, qui comprend l'Arithmétique, l'Algébre, l'Analyſe, & les Principes de toutes les Sciences qui ont la Grandeur pour objet, cinquiéme Edition, revûe & augmentée, *in-12.* 3. l.

La Rhétorique, ou l'Art de parler, Nouvelle Edition, augmentée des Réflexions ſur l'Art Poëtique. *in-12.* 2. l. 10. ſ.

Ouvrages de M. l'Abbé DE VERTOT, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Hiſtoire des Révolutions arrivées dans le Gouvernement de la République Romaine, nouvelle Edition, 3. vol. *in-12.* 7. l. 10. ſ.

Hiſtoire des Révolutions de Suede, où l'on voit les changemens arrivés dans ce Royaume, au ſujet de la Religion & du Gouvernement, 2. vol. *in-12.* 5. l.

Hiſtoire des Révolut. de Portugal, *in-12.* 2. l. 10. ſ.

Ouvrages de M. l'Abbé PREVOST.

Mémoires & Avantures d'un Homme de qualité qui s'eſt retiré du monde, 8. vol. *in-12.* en 5. Tomes, 12. l. 10. ſ.

Hiſtoire de M. Cleveland, fils de Cromwel, derniere Edition, 6. vol. *in-12.* 15. l.

Le Pour & Contre, Ouvrage périodique d'un goût nouveau, dans lequel on s'explique librement ſur tout ce qui peut intéreſſer la curioſité du Public en matiere de Sciences, d'Arts, de Livres, &c. ſans prendre parti, & ſans offenſer perſonne, 20. vol. *in-12.* 70. l.

Le Doyen de Killerine, Hiſtoire Morale compoſée ſur les Mémoires d'une illuſtre Famille d'Irlande, ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable, 6. vol. *in-12.* 12. l.

Hiſtoire de Marguerite d'Anjou, Reine d'Angleterre, contenant les Guerres de la Maiſon de Lancaſtre contre la Maiſon d'York, 2. vol. *in-12.* 6. l.

Hiſtoire d'une Grecque moderne, 2 vol. *in-12.* 4. l.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Malthe, ou l'Hiſtoire de la jeuneſſe du Commandeur de**** 2. vol. *in-12.* 4. l.

Campagnes Philoſophiques, ou Mémoires de M. de Monteal, Aide de Camp de M. le Maréchal de Schomberg, contenant l'Hiſtoire de la Guerre d'Irlande, 2. vol. *in-12.* 6. l.

Tout pour l'Amour, ou la mort d'Antoine & de Cléopatre, Tragédie, traduite de l'Anglois, 1. l. 4. ſ.

Hiſtoire de Guillaume le Conquerant, Duc de Normandie & Roi d'Angleterre, 2. vol. 7. l.

Hiſtoire de la Vie de Ciceron, tirée de ſes Ecrits & des Monumens de ſon Siécle; avec les Preuves & des Eclairciſſemens, compoſée ſur l'Ouvrage Anglois de M. Midleton, 5 vol. *in-12.* 12. l. 10. ſ.

Voyages du Capitaine Robert Lade en différentes Parties de l'Afrique, de l'Aſie & de l'Amérique: contenant l'hiſtoire de ſa fortune; & ſes Obſervations ſur les Colonies & le Commerce des Eſpagnols, des Anglois, des Hollandois, &c. Ouvrage traduit de l'Anglois. 2 vol. *in-12.* 5 l.

Lettres Familieres de Ciceron, traduites en François, avec des Notes critiq. & hiſtoriq. 5 vol.

Hiſtoire générale des Voyages depuis le commencement du XV ſiécle, contenant ce qu'il y a de plus curieux, de plus utile & de mieux vérifié dans toutes les Relations des différentes Nations; Ouvrage traduit de l'Anglois par ordre de Monſeigneur le Chancelier de France; *in-4°.* orné de Cartes & de Figures gravées par les plus habiles Maîtres, *in* 4°. 2 vol. 40 l.

—— Le même, grand papier. 60 l.

La ſuite ſous preſſe.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES ET DES PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREFACE, Page *j*
AVERTISSEMENT, *x*
INTRODUCTION, j

LIVRE I.

Premiers Voyages des Portugais aux Indes Orientales.

CHAPITRE I. *Voyages & découvertes des Portugais au long des Côtes d'Afrique juſqu'au Cap Verd*, 3
CHAP. II. *Continuation des découvertes depuis le Cap Verd juſqu'au Cap de Bonne-Eſperance*, 10
CHAP. III. *Les Portugais entreprennent de découvrir par terre les Indes Orientales. Circonſtances de leurs premiers Etabliſſemens dans les Royaumes de Mandinga, de Guinée & de Congo*, 17
CHAP. IV. *Premier Voyage des Portugais aux Indes Orientales, par les Mers d'Afrique*, 21
Parag. II. *Etat de l'Inde à l'arrivée de Gama*, 33
Parag. III. *Gama eſt invité à la Cour. Il eſt reçu à l'Audience du Samorin*, 36
Parag. IV. *Retour de Gama en Portugal*, 48
CHAP. V. *Voyage d'Alvarez Cabral en 1500, & premiere découverte du Bréſil*, 53
Parag. II. *Cabral arrive à Calecut. Etabliſſement du premier Comptoir Portugais dans les Indes*, 57
Parag. III. *Le Comptoir des Portugais eſt ruiné à Calecut par la malignité des Mores. Cabral en tire vengeance; fait voile à Cochin & à Cananor, où il jette les fondemens d'un nouveau Commerce, & retourne en Portugal*, 61
CHAP. VI. *Troiſiéme Voyage des Portugais aux Indes Orientales, ſous la conduite de Juan de Nueva*, 68
CHAP. VII. *Second Voyage de Vaſco de Gama aux Indes Orientales, & quatriéme des Portugais. Gama commence à porter la guerre aux Indes*, 70
Parag. II. *Vaſco de Gama canonne Calecut. Il court riſque d'être pris. Fermeté du Roi de Cochin*, 73
CHAP. VIII. *Progrès des Portugais aux Indes, depuis 1503 juſqu'en 1507. Exploits de Pacheco*, 77
Parag. II. *Victoires de Pacheco ſur le Samorin, & ſur d'autres Rois Indiens. Injuſte récompenſe de ſes ſervices*, 80
CHAP. IX. *Expeditions des Portugais en 1507, ſous François Almeyde, premier Vicetoi des Indes Orientales. Etat du Commerce. Priſe de Quilloa & de Monbaſſa. Forts bâtis en pluſieurs lieux*, 83
Parag. II. *Fort bâti à Sofala. Etrange diſgrace de quelques Portugais. Ligue pour les chaſſer des Indes Orientales. Découverte de Ceylan. Brinjan brûlé*, 89

Parag. III. *Cunna & d'Albuquerque ſont envoyés aux Indes. Priſe d'Oja. Soumiſſion de Lamo. Incendie de Brava. Priſe de Socotra. Entrepriſe du Samorin. Actions cruelles à Cananor, & à Panani,* Pag. 93

CHAP. X. *Exploits des Portugais depuis 1508 juſqu'en 1510, ſous la Vice-royauté d'Almeyde.*

Entrepriſe dans le Golfe Perſique. Priſe de pluſieurs Ports. Ormuz attaqué. D'Albuquerque trahi par quelques-uns de ſes Capitaines, 97

Parag. II. *Le Soudan d'Egypte envoye une Flotte contre les Portugais. Elle eſt battue. Lorenzo d'Almeyde périt dans le combat. Artifice du Seigneur de Diu. Priſe & incendie de Dabul. Défaite des Egyptiens. Le Viceroi périt en retournant à Lisbonne,* 103

CHAP. XI. *Exploits d'Albuquerque, Viceroi des Indes, depuis 1510 juſqu'en 1516. Calecut brûlé. Deſcription de Goa, qui ſe rend aux Portugais. Ils l'abandonnent & la reprennent. Deſcription de Malaca. Cette Ville eſt attaquée par le Roi de Siam, & priſe par les Portugais,* 111

CHAP. XII. *Les Portugais au ſommet de leur puiſſance. Soarez eſt trompé à Aden & à Joddah. Colombo devient Tributaire. Paix avec Siam & Pegu. Expedition de Diu & de Bantam. Brito eſt envoyé aux Moluques. Les Eſpagnols arrivent par le Sud-Oueſt,* 121

CHAP. XIII. *Arrogance des Portugais à la Chine. Découverte des Iſles de Celebes & de Borneo. Priſe & deſtruction de pluſieurs Villes. Sacrifice d'un Portugais,* 127

Parag. II. *Les Eſpagnols ſubmergés à Tidor. Cruauté de Menezés. Pluſieurs Villes brûlées. Belle action de Sylveira. Plaiſanterie cruelle. Fort bâti à Diu. Avanture de Botello. Deſordre aux Moluques,* 130

CHAP. XIV. *Continuation des exploits des Portugais depuis 1537 juſqu'en 1542,* 135

Parag. II. *Affaires de Bengale. Incendie de Chatigan. Priſe de Gaure. Découverte de Mendanao & du Japon,* 137

CHAP. XV. *Etat des Poſſeſſions du Portugal, depuis le Cap de Bonne-Eſperance juſqu'à la Chine. Revenu des Villes, des Forts & des Officiers. Evêchés & Maiſons Religieuſes,* 140

CHAP. XVI. *Voyage de Soliman Bacha, de Suez aux Indes, en 1538,* 143

Parag. I. *Cauſe du Voyage. Deſcription de Suez. Déſertion de deux mille hommes. Tor. Iſle de Seridan. Port de Kor, &c.* 144

Parag. II. *Le Château de Diu aſſiegé par les Turcs. Pillage de la Ville. Evénemens divers,* 148

Parag. III. *Retour de Solyman à Suez,* 154

CHAP XVII. *Relation Portugaiſe du Siege de Diu en 1538,* 157

Parag. I. *Occaſion de cette Entrepriſe. Caractere de Solyman, Bacha d'Egypte. Diu abandonné. Siege du Château. Arrivée de Solyman. Embarras des Portugais,* là-même.

Parag. II. *Valeur des Femmes Portugaiſes. Attaque générale. Levée du Siege. Mort de cent quarante-ſix Portugais. Solyman retourne à Conſtantinople & ſe tue lui-même. Malheurs du Siege attribués au Viceroi,* 161

CHAP. XVIII. *Voyage de Don Etienne de Gama, de Goa à Suez, en 1540,* ou *Journal de Caſtro,* 166

Parag. I. *La Flotte quitte Goa & vient à l'Iſle de Socotra. Deſcription de cette Iſle. Mont d'Aden. Détroits de Bal-al-Mandel. Entrée de la Flotte dans la Mer Rouge,* 169

Parag. II. *Deſcription des Iſles de Sarbo, de Shama, de Dollaka, de Maſſua. Idée de l'Abyſſinie & des Abyſſins. Cauſe des accroiſſemens du Nil. Projet de détourner le cours de ce Fleuve,* 172

Parag. III. *Taches blanches ſur la Mer. Iſle de Marate. Port de Shaback. Bancs & Canal de Suaquen. Diverſes*

Digitized by Google

apparences de la Mer. Obſervation ſur la marée. Ville de Suaquen, ſon Port, ſes forces, ſon commerce, 177
Parag. IV. *Tourbillon. Mer pleine de rocs & de bancs. Marée. Ports de Dradate, de Doroo, de Fuſchaa, d'Araquen, de Salaka, de Farate, de Kilfit, de Ras al Devaer, de Ras al Sidid. Tonnerre & grêle. Bas-fonds ſans nombre,* 180
Parag. V. *Qualité de la Mer & des Côtes. Ports de Komol, de Schaa-al-Yadain, de Siol, de Gadenauhi, de Scharmal Kiman, de Schanna, de Qualibo. Caps de Ras-al-Naſchef & de Ras-al-Ant. Iſles de Zarmojete, de Kornaqua, de Soarit, de Konnaqua, de Babuto. Roc remarquable. Vents & arbres,* 184
Parag. VI. *Port de Tuna. Obſervations ſur ce Port. Ville d'al-Koſſir. Son Port. Egypte connue ſous le ſeul nom de Riſſa. Iſles de Salani-al-Bahr & de Scheduam. Ville de Tor. Corps & Monaſtere de Sainte Catherine. Lieu où les Iſraëlites paſſerent la Mer rouge,* 188
Parag. VII. *Arrivée de la Flotte Portugaiſe à Suez. Deſcription de ce lieu. Canaux ouverts par les anciens Rois d'Egypte. Leur uſage. Côtes de la Mer. Baye au côté de l'Egypte. Marées. Vents. Air,* 192
Parag. VIII. *Les Portugais quittent Suez. Obſervations ſur les Iſles voiſines de Scheduam. Port d'Azallaiche & de Bohalel Sohmeh. Remarques ſur les Badwis. Farate, Maſſua, Dahlak. Nom de la Mer rouge. Erreurs des Anciens & des Modernes. Nom inconnu aux Arabes. Retour de la Flotte à Goa,* 196
CHAP. XIX. *Deſcription de la Mer de Kolzum, autrement le Golfe Arabique, ou la Mer rouge, tirée de la Géographie d'Abulfeda,* 200
CHAP. XX. *Second Siege de Diu par Mahamud, Roi de Cambaye, en 1545,* 202
Parag. I. *Khojah Zaffar attaque le Château de Diu. Mur extraordinaire qu'il veut relever. Belle action d'Anaya. Le Roi Mahamud vient au Siege. Courage des femmes. Divers aſſauts.* là-même.
Parag. II. *Don Jean de Caſtro arrive à Diu, force les retranchemens des Mores, attaque leur armée & la défait; tue leurs Généraux, & rétablit les Portugais. Il retourne en triomphe à Goa. Honneurs que ſon Roi lui accorde, & dont la mort l'empêche de jouir,* 207

LIVRE II.

Premiers Voyages des Anglois en Afrique & vers les Indes Orientales.

INTRODUCTION, 214
CHAPITRE I. *Voyage en Barbarie par le Capitaine Windham,* 217
CHAP. II. *Voyage en Guinée & à Benin, en 1553,* 219
CHAP. III. *Second Voyage en Guinée, par le Capie. Jean Lok, en 1554,* 223
CHAP. IV. *Premier Voyage de Guillaume Towtſon à la Côte de Guinée, en 1555,* 229
CHAP. V. *Second Voyage de Towtſon ſur les Côtes de Guinée & au Château de Mina, en 1556,* 243
CHAP. VI. *Dernier Voyage du Capitaine Towtſon aux Côtes de Guinée,* 252
CHAP. VII. *Divers Voyages en Guinée depuis 1561 juſqu'en 1566,* 260
Parag. II. *Voyage de William Rutter, en 1562,* 262
Parag. III. *Voyage de Baker en Guinée,* 265
Parag. IV. *Voyage du Capitaine Car-*

let en Guinée, 272
CHAP. VIII. *Voyage du Capitaine Georges Fenner aux Iſles du Cap Verd, en 1566*, 273
CHAP. IX. *Voyage de Thomas Stephens à Goa, ſur la Flotte Portugaiſe, en 1579*, 282
CHAP. X. *Quelques expeditions navales des Anglois contre les Eſpagnols & les Portugais*, 286
CHAP. XI. *Voyage à Benin, en 1588*, 292
CHAP. XII. *Voyage du Comte Georges de Cumberland aux Iſles Açores, en 1589*, 296
CHAP. XIII. *Voyage de Sir Ricard Greenwill aux Iſles Açores, en 1591*, 309
CHAP. XIV. *Voyage aux Iſles Açores en 1591, par le Capitaine Robert Flyke*, 314
CHAP. XV. *Diverſes expeditions des Anglois, pour s'ouvrir l'entrée des Indes Orientales*, 317
CHAP. XVI. *Premier Voyage des Anglois aux Indes Orientales ſous le Capitaine Jacques Lancaſter, en 1591*, 328
CHAP. XVII. *Second Voyage des Anglois vers les Indes, en 1591, qui ſe termine malheureuſement aux Côtes d'Afrique*, 344
CHAP. XVIII. *Voyage du Chevalier Jean Burrough en 1592, pour ouvrir les Indes Orientales aux Anglois*, 351
Parag. II. *Priſe de pluſieurs Vaiſſeaux Portugais, & de la Caraque* las cinque Llagas, *en 1593*, 357
CHAP. XIX. *Voyage infortuné du Capitaine Benjamin Wood vers les Indes Orientales, en 1596*, 361
CHAP. XX. *Voyage du Pilote Davis aux Indes Orientales en 1598, ſur un Vaiſſeau Hollandois*, 364

LIVRE III.

Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales.

CHAPITRE I. *Voyage du Capitaine James Lancaſter, en 1601*, 380
CHAP. II. *Voyage du Capitaine Middleton, en 1604, au nom de la Compagnie des Indes Orientales*, 405
Parag. II. *Voyage du Capitaine Colthurſt de Bantam à Banda*, là-même.
Parag. III. *Supplément aux deux Relations précédentes*, 413
CHAP. III. *Voyage du Cheval. Edouard Michelburne a Bantam, en 1605*, 448
CHAP. IV. *Voyage du Capitaine William Keeling, a Bantam & à Banda, en 1607*, 461
CHAP. V. *Voyage du Capitaine David Middleton, à Bantam & aux Moluques, en 1607*, 505
CHAP. VI. *Voyage du Capitaine Alexandre Sharpey, en 1608*, 515.
Parag. I. *Autres circonſtances du même Voyage par Thomas Jones*, 534
CHAP. VII. *Voyage du Capitaine Rowles à Priaman, dans l'Union*, 540
CHAP. IX. *Voyage du Capitaine David Middleton à Java & à Banda, en 1609*, 545

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

Les Tables des Matieres & des Noms ſeront à la fin du dernier Volume.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON, Pere.

005657073

Digitized by Google

CB